



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

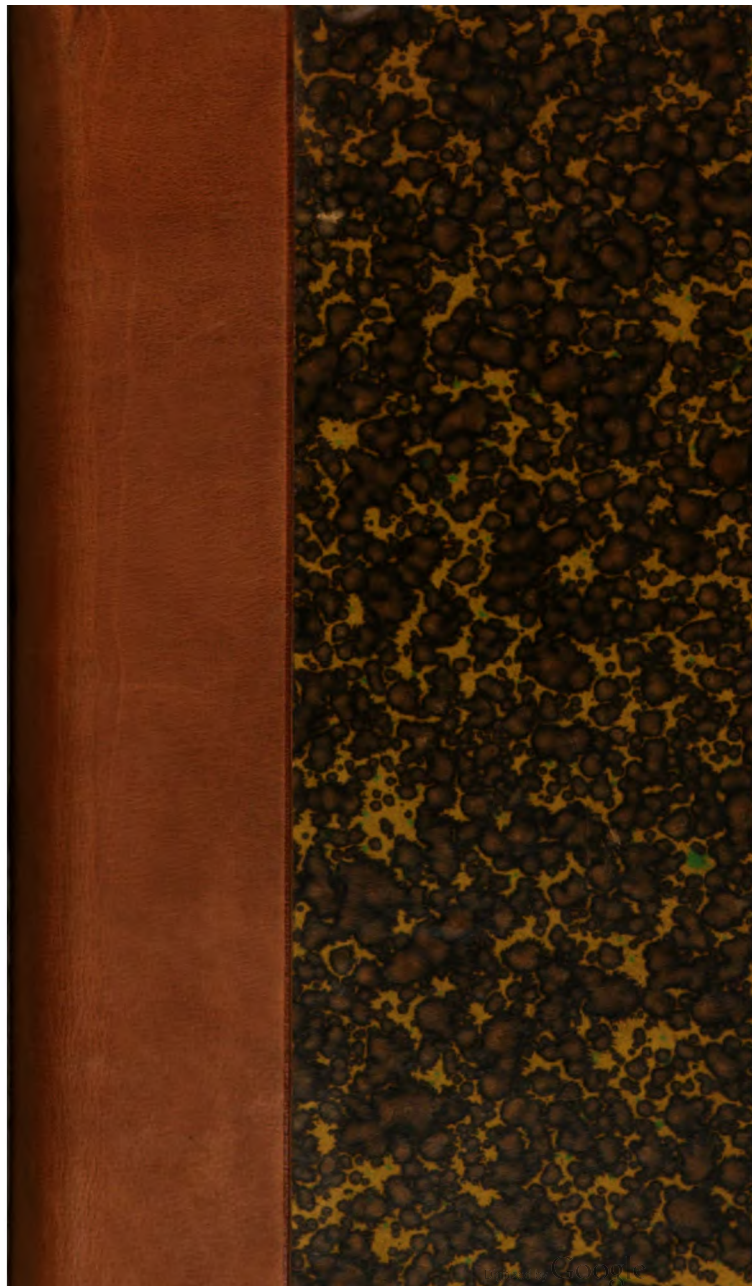
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

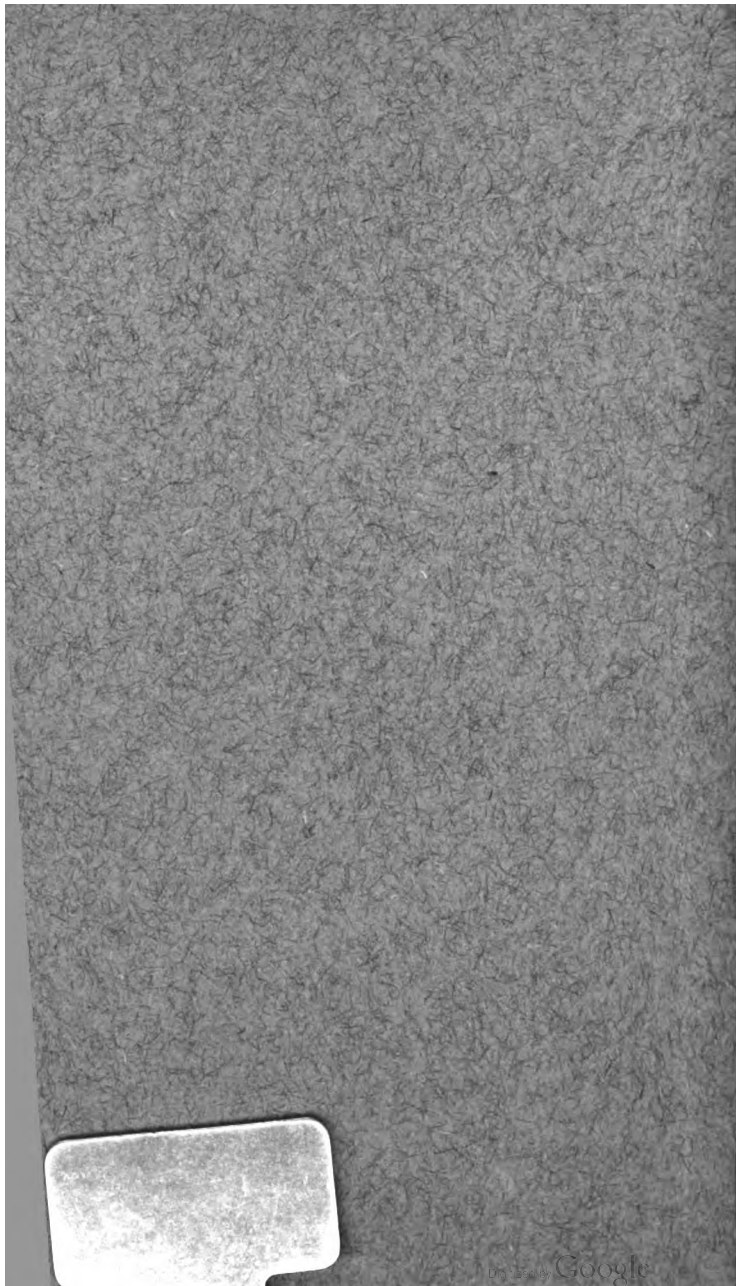
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







A Z 3 7 7









**EXPOSÉ**  
DE  
**QUELQUES-UNES DES DISPENSATIONS**  
**DE DIEU**

ENVERS

**GEORGES MÜLLER,**

Écrit par lui-même.

**TRADUIT DE L'ANGLAIS**

**sur la troisième édition.**



**PARIS,**  
**LIBRAIRIE PROTESTANTE**

512 TRONCHET, 2.

**NEUCHÂTEL,**

**J.-P. MICHAUD.**

—  
1848.



*Le Soutier*

28

**EXPOSÉ**

**DE**

**QUELQUES - UNES DES DISPENSATIONS DE DIEU**

**ENVERS**

**GEORGES MÜLLER.**

**PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLoux ET C<sup>o</sup>.,**  
**RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 80.**

EXPOSÉ  
DE  
QUELQUES-UNES DES DISPENSATIONS  
DE DIEU

ENVERS

**GEORGES MÜLLER,**

Écrit par lui-même.

**TRADUIT DE L'ANGLAIS**

**SUR LA TROISIÈME ÉDITION.**

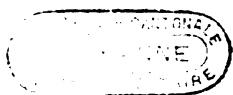


PARIS,  
LIBRAIRIE PROTESTANTE,  
RUE TRONCHET, 2.

**NEUCHATEL,**  
J.-P. MICHAUD.

—  
1848.

33486



## PRÉFACE.

Il y a actuellement onze ans que je me sentis appelé à publier, en langue anglaise, un Exposé des Dispensations de Dieu envers moi. Avant de prendre cette détermination j'avais, pendant bien des mois, sérieusement supplié le Seigneur de me faire connaître sa volonté à cet égard. En août 1837, ce livre, dont l'édition fut tirée à deux mille exemplaires, parut pour la première fois. Dieu daigna y mettre à un tel point sa bénédiction pour amener les pécheurs à sa connaissance, mais surtout pour fortifier la foi de ses enfants, que, la première édition se trouvant épuisée, je crus devoir en publier, en 1840, une seconde qui fut tirée à quatre mille exemplaires : en 1844, l'ouvrage fut augmenté d'une troisième partie. Ce bien faible essai que j'avais mis au jour en vue de servir le Seigneur ayant été de plus en plus et visiblement béni, non seulement en Angleterre, en Écosse et en Irlande, mais aussi aux Indes, dans différentes parties de l'Amérique et en Australie, je me crus tout particulièrement appelé, pour la gloire de Dieu, et à la louange de son Fils bien-aimé, à écrire dans ma propre langue un aperçu des bontés de Dieu envers moi. Ce fut en 1843 que je quittai l'Angleterre pour me rendre à Stuttgart, où je séjournai sept mois, qui furent alternativement employés à instruire, à annoncer la parole de vie et à

publier le livre en langue allemande. La bénédiction de Dieu a également reposé sur l'ouvrage allemand; l'auteur de toute grâce a daigné utiliser cette publication dans un grand nombre de cas, ainsi que le démontrent de nombreuses attestations qui me sont parvenues de différentes parties du monde. Il me tardait, en conséquence, ces années dernières, de pouvoir, dans les jours avancés où nous sommes parvenus, élever à la fidélité du Seigneur un témoignage qui pût avoir du retentissement dans les pays qui parlent la langue française comme il en a en Angleterre et en Allemagne. Mais comme cette langue ne m'est point assez familière pour pouvoir l'écrire et la parler facilement, bien que je la lise du reste avec facilité, j'ai fait préparer cette traduction, à laquelle, après l'avoir soigneusement revue, je donne mon entière approbation. Elle a été faite sur une troisième édition, tirée à quatre mille exemplaires, et augmentée d'une troisième partie, qui venait alors de paraître en Angleterre sous ce titre : « A Narrative of some of the Lord's dealings with George Müller, written by himself. Third edition. Three Parts, J. Nisbet, Berners-street, London, 1848; Price, 3 shillings and 6 pence. » Et maintenant, j'accompagne ce livre de mes nombreuses et ferventes prières, et je demande ardemment au Seigneur que, comme il a daigné faire reposer sa bénédiction sur cet ouvrage, au delà de toute attente, pour des multitudes de personnes qui l'ont lu en anglais et en allemand, il lui plaise aussi de bénir abondamment cette traduction française.

GEORGES MÜLLER,  
demeurant N° 21, Paul-street,  
Kingsdown, Bristol,  
Angleterre.

Septembre 1848.

---



## ERRATA.

Page	ligne	<i>au lieu de</i>	<i>lisez</i>
51	5	Lorque	Lorsque
102	23	' avait	l'avait
147	2	enfants pauvres des écoles	enfants pauvres, des écoles
168	7	après avoir donné	après le don de
185	3	contribuer	continuer
211	29	deduis	depuis
217	14	Ce matin, nous, avons	Ce matin, nous avons
235	21	ou pas eu du tout	ou pas du tout
290	20	amétyste	améthyste
294	17	méfais	faits
300	30	cinq heures	cinq jours
305	14	huitiane	huitaine
305	30	58	5
413	1	l'affection	affection
419	39	fréquemment vent entendu	fréquemment entendu
420	36	213, 214 et 227	222, 223 et 236
491	32	le même est donateur	le même donateur
509	29	signé	désigné
509	8	do la	de la
574	17	d'entres le saints	d'entre les saints



# EXPOSÉ

DE

## QUELQUES - UNES DES DISPENSATIONS DE DIEU

ENVERS

GEORGES MÜLLER.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

---

Je suis né à Kroppenstaedt, près de Halberstadt, dans le royaume de Prusse, le 27 septembre 1805. En janvier 1810, mon père ayant obtenu une place de receveur des contributions à Heimersleben, qui n'est qu'à environ une lieue et demie de ma ville natale; il alla s'y établir avec sa famille. Il ne sera peut-être pas inutile de dire ici, comme avertissement aux parents, que mon père avait pour moi une préférence qui nous fut très-préjudiciable. Tandis qu'elle me donnait un sentiment d'orgueil, mon frère en conçut de l'éloignement et pour celui qui se voyait aller à cette préférence et pour celui qui en était l'objet.

Mon père, qui nous élevait dans les maximes du monde, nous donnait plus d'argent que nous n'eussions dû en posséder à notre âge; son intention n'était pas que nous en fissions usage, mais c'était, disait-il, pour nous habituer à le posséder sans le dépenser. Cette faute fut pour mon frère et pour moi la source de beaucoup de péchés. J'employais mon argent à des fatuités, et lorsque mon père voulait savoir à quoi en était mon petit trésor, j'avais recours à la fraude, je m'efforçais de présenter un compte juste, soit en ne notant pas tout l'argent qu'il m'avait donné, soit en lui faisant croire que j'en avais plus que je n'en possédais réellement, et en le comptant devant lui de

manière à lui donner le change. Cette tromperie fut enfin découverte, j'en fus puni, mais le châtement ne produisit aucun changement. Avant d'avoir dix ans révolus, je m'étais approprié plusieurs fois de l'argent du gouvernement qui était confié aux soins de mon père, et dont il devait rendre un compte exact. Comme j'avais plusieurs fois manqué quelque chose, il déposa un jour une somme comptée dans la chambre où j'étais et me laissa seul pendant un certain temps; je pris de l'argent et le cachai dans mes souliers. En revenant, mon père recompte la somme et trouve un déficit; je suis immédiatement fouillé et mon vol est découvert. Le châtement ne me fut pas épargné, ainsi que dans beaucoup d'autres circonstances, mais il ne produisit aucune bonne impression sur moi; je m'efforçais au contraire de trouver les moyens de n'être pas découvert à l'avenir, et dès lors il m'arriva plusieurs fois de commettre des vols. Je n'avais pas onze ans accomplis lorsqu'on m'envoya à Halberstadt. C'était dans ce collège classique de la cathédrale de cette ville que je devais me préparer à entrer à l'université. Mon père avait l'intention de me vouer à la carrière ecclésiastique, non qu'il fût animé du pieux désir de me consacrer au service du Seigneur, mais parce qu'il espérait me voir occuper plus tard une bonne cure. J'employai alors mon temps à étudier, à lire des romans, et quoique si jeune encore, à satisfaire bien des penchants coupables. Ce fut ainsi qu'après j'atteignis ma quatorzième année, époque où ma mère fut soudainement appelée à quitter ce monde. Ne sachant rien de sa maladie, je passai la nuit même de sa mort à jouer aux cartes jusqu'à deux heures du matin. Le lendemain, qui était le jour du Seigneur, je me rendis à la taverne avec quelques-uns de mes compagnons de péché, et, après avoir bu copieusement d'une bière forte nous nous promenâmes par les rues à moitié ivres.

Le jour suivant, j'assistai pour la première fois à l'instruction religieuse qui devait servir de préparation à ma confirmation, mais sans faire pour ainsi dire aucune attention à cette leçon. De retour à la maison, je trouve mon père qui était venu nous chercher, mon frère et moi, pour les funérailles de ma mère. La perte que je venais de faire ne fit pas grand effet sur moi: au contraire j'allai de mal en pis. Trois ou quatre jours avant d'être confirmé comme on le dit, et admis en conséquence à la sainte cène, je me rendis coupable d'immoralité grossière. Même la veille de ma confirmation, me trouvant dans la sacristie avec le ministre, pour lui confesser expressément mes péchés selon l'usage établi chez les luthériens, je le trompai indignement en ne lui donnant qu'

la dernière partie des honoraires que mon père m'avait remis pour lui.

Ce fut donc dans cet état d'âme, étranger à la prière et à la vraie repentance, n'ayant ni la foi, ni la moindre connaissance du plan du salut, que je reçus la confirmation et participai à la sainte eucharistie, aux fêtes de Pâques de l'année 1820. La gravité de la démarche que je venais de faire m'amena cependant à quelques réflexions sérieuses. Au lieu de me mettre à courir la campagne avec les autres catéchumènes des deux sexes, comme c'était la coutume, je passai toute la soirée à la maison, et pris la résolution de me corriger de mes vices et d'étudier davantage. Mais comme je me confiais en mes propres forces au lieu de m'attendre à Dieu, tout cela n'aboutit à rien.

Six semaines après ma confirmation, j'allai passer une quinzaine de jours à Brunswick, chez une sœur de mon père, où je conçus de l'attachement pour une jeune personne de l'Église romaine. Jusqu'à la Saint-Jean de 1821, je consacrai quelques-uns de mes moments à l'étude, mais la plus grande partie de mon temps était employée à jouer du piano et de la guitare, à lire des romans, à fréquenter les tavernes et à former des résolutions de réforme qui étaient pour ainsi dire aussitôt abandonnées que prises. Comme je dépensais souvent mon argent en me livrant à mes plaisirs coupables, je me trouvais parfois dans la détresse. Un jour, pour apaiser ma faim, je dérobaï un morceau de grossier pain, la ration d'un soldat qui était logé dans la maison où j'étais. Le service de Satan n'est-il pas, en effet, une chose bien amère déjà dans ce monde.

À la Saint-Jean 1821, mon père fut appelé à remplir une nouvelle place à Schönbeck, près de Magdebourg. Je profitai de cette circonstance pour l'engager à me placer dans le collège classique de la cathédrale de cette dernière ville. Il me semblait que si je parvenais à me soustraire à l'influence de mes compagnons de péché, à éviter certains pièges et à être sous la direction d'autres maîtres, ma conduite deviendrait meilleure. Vaine attente ; comme je ne me plaçai pas sous la dépendance de Dieu, mon état alla toujours en empirant. Mon père ayant consenti à cet arrangement, on me permit de quitter Halberstadt et de demeurer à Heimersleben jusqu'à la Saint-Michel. Pendant ce temps, mon père me chargea de surveiller certaines réparations qu'il dut faire à sa maison pour en tirer meilleur parti. Entièrement maître de moi-même, je n'en devins que plus paresseux et me laissai aller à toutes sortes de péchés, sans avoir plus de retenue qu'auparavant. Lorsque la Saint-Michel fut là, je persuadai à mon père de me

laisser à Helmersleben jusqu'à Pâques, pour étudier les classiques avec un ecclésiastique du même lieu. Comme le docteur N.... était savant, qu'il avait l'habitude d'avoir des élèves sous sa direction, et que, de plus, il était l'ami de mon père, ma demande me fut accordée. Me voilà donc vivant dans les propriétés paternelles, sans être surveillé pour ainsi dire, avec le maniement d'une somme considérable que j'étais chargé de percevoir pour lui chez les personnes qui lui devaient. Mes habitudes m'entraînèrent bientôt à dépenser une grande partie de cet argent. Je délivrais des quittances pour diverses sommes qui me rentraient, tandis que je laissais croire à mon père qu'elles n'avaient pas encore été remboursées.

Au mois de novembre, afin de me procurer une récréation, je me rendis à Magdebourg, où je passai six jours à commettre beaucoup de péchés. Quoique mon père se fût aperçu de mon absence de la maison avant mon départ de cette ville, je me mis à rassembler tout l'argent que je pus me procurer et m'acheminai vers Brunswick, après en avoir arraché la permission à mon précepteur au moyen de quelques mensonges. Ce qui m'attirait dans cette ville, c'était la jeune fille dont j'avais fait la connaissance quelque temps auparavant, et à laquelle je m'étais attaché. Je m'installai pendant une semaine dans un hôtel très-dispendieux, où j'eus bientôt mis fin à mes ressources. Comme ma bourse était vide et que je n'avais point de passeport, je ne pus rester plus longtemps dans l'hôtel. Désireux néanmoins de m'arrêter encore quelque temps à Brunswick, je me rendis chez mon oncle, mari de la sœur de mon père, qui habitait cette ville, et m'excusai de mon mieux de n'être pas venu le voir en arrivant. Mais huit jours après, s'apercevant, à ce que je crois, de la vie inconstante que je menais, il me donna à entendre que je ne devais pas rester plus longtemps chez lui.

Quoique je fusse sans argent, j'allai chercher dans un village du voisinage un autre hôtel où je vécus d'une manière fort dispendieuse pendant huit jours. Enfin l'aubergiste ayant conçu des soupçons, me signifia que j'eusse à le payer; force fut de laisser mes meilleurs habits en gage, et je n'échappai qu'avec peine à une arrestation. Après avoir fait deux lieues de chemin j'arrive à Wolfenbüttel, où je m'établis de nouveau dans une auberge, en faisant bonne chère comme si j'avais eu de l'argent en abondance. Je m'y arrêtai deux jours, et comme cette fois je n'avais plus rien à laisser en gage, j'épiai le meilleur moment pour m'échapper sans être vu. La fenêtre de ma chambre était par

trop élevée au-dessus du sol pour que je pusse songer à une évasion nocturne. La seconde ou la troisième matinée, je sortis bien tranquillement de la cour et me mis à courir ; mais comme on m'avait soupçonné et observé, on m'aperçut bientôt, et il me fallut rebrousser chemin. J'avouai la position dans laquelle je me trouvais, mais on ne me fit aucune miséricorde : escorté par deux soldats, je fus conduit chez un officier de police, qui, supposant que j'étais un vagabond ou un voleur, m'examina pendant trois heures et me fit ensuite jeter en prison. Me voilà donc confiné, à l'âge de seize ans, dans la demeure des larrons et des meurtriers, et traité comme de telles gens l'auraient été ; la supériorité de mes manières ne me servit à rien. Le premier soir j'obtins par grande faveur un peu de pain et de viande ; le lendemain je n'eus que la ration ordinaire des autres prisonniers, du grossier pain noir et de l'eau, et pour le dîner des végétaux, mais pas de viande. J'étais dans une situation pitoyable, renfermé jour et nuit dans ma cellule sans qu'on me permit de la quitter. La nourriture était telle que je ne voulus d'abord pas la toucher ; le second jour j'en pris un peu, le troisième je la mangeai toute ; le quatrième et les suivants j'aurais voulu en avoir davantage. Le lendemain de mon emprisonnement, ayant demandé une Bible au gardien, plutôt pour tuer le temps que dans le but d'examiner les vérités précieuses qu'elle renferme, je ne pus point en obtenir. J'étais donc éloigné de toute créature, n'ayant ni livres, ni travail manuel, et de grosses barres de fer à mon étroite fenêtre.

Pendant la deuxième nuit, je fus réveillé par un bruit de clefs et de verroux, et je vis entrer trois hommes dans ma chambre. Lorsque dans ma frayeur je leur demandai ce qu'ils voulaient, ils me moquèrent de moi, et continuèrent, pour toute réponse, à examiner tranquillement les barreaux de ma fenêtre, comme pour chercher à s'assurer si je pourrais faire quelque tentative d'évasion. Peu de jours après, ayant découvert que j'avais pour voisin un voleur, je liai conversation avec lui, autant du moins que le permettait une épaisse paroi de bois qui nous séparait. Plus tard, le directeur de la prison voulant m'accorder une faveur, lui permis de partager ma cellule, et nous passâmes mutuellement notre temps à nous raconter nos aventures. Telle était alors ma dépravation que, non content de me vanter des faits dont j'étais vraiment coupable, j'inventais encore des histoires pour lui faire voir quel fameux collègue il avait en moi. J'attendais de moment en moment qu'on me rendit la liberté : au bout de dix ou douze jours,

la discorde se mit entre nous, et, comme si nous eussions voulu combler la mesure de notre méchanceté, nous passâmes plusieurs jours sans nous adresser la parole.

Mon emprisonnement avait eu lieu le 18 décembre ; le 12 janvier de l'année suivante, le geôlier m'enjoignit de l'accompagner chez l'officier de police. Le commissaire devant lequel j'avais comparu avait écrit premièrement à mon oncle de Brunswick, qui l'avait engagé à informer mon père de tout ce qui s'était passé. J'avais donc été retenu en prison jusqu'à ce que ce dernier eût envoyé une somme suffisante, tant pour payer l'aubergiste que pour couvrir les frais de mon emprisonnement et du voyage que j'avais à faire. Je fus si ingrat envers mon compagnon de captivité, qui m'avait cependant témoigné une certaine bienveillance, que, quoique je lui eusse promis de visiter sa sœur pour lui faire une commission de sa part, je négligeai entièrement d'exécuter son message. Le châtement qui venait de m'être infligé produisit si peu d'impression sur moi que, deux heures après avoir quitté la ville dans laquelle j'avais été emprisonné, je ne craignis pas (bien que j'allasse au devant d'un père irrité,) de choisir pour compagnon de route un mauvais sujet avoué.

Deux jours après mon retour, mon père arriva à Heimersleben. Après m'avoir bien battu, il me prit avec lui à Schoenbeck, où il voulait me garder jusqu'à Pâques, pour m'envoyer dans un collège de Halle, où je devais être continuellement sous la surveillance d'un maître et soumis à une discipline sévère. Pendant mon séjour dans la maison paternelle, je fis tout mon possible pour regagner les bonnes grâces de mon père. J'étudiai avec application et succès ; je me mis à enseigner le latin, le français, le calcul et la grammaire allemande à des jeunes gens qui firent bientôt des progrès : ce fut ainsi que je parvins à me concilier insensiblement l'estime de mes alentours. A ne consulter que les apparences, mon genre de vie était exemplaire ; aussi mon père eut-il bientôt oublié le passé. Mais pendant ce temps j'étais tout aussi coupable qu'auparavant pour tout ce que les hommes n'aperçoivent pas, et je vivais habituellement dans une immoralité grossière.

Aux fêtes de Pâques je persuadai à mon père de me laisser à la maison jusqu'à la Saint-Michel, ce qu'il m'accorda volontiers à cause de ma bonne conduite, de mon application à l'étude, et aussi parce que je gagnais plus que je ne lui coûtai. Ce laps de temps expiré, il ne voulut pas consentir à me garder plus longtemps auprès de lui. Je le quittai en feignant d'aller me faire examiner à Halle. Mais comme je redoutais la discipline sévère dont



j'ais entendu parler, et que je ressentais du dépit à l'idée de ne figurer dans cette ville qu'en qualité d'écolier, tandis que des jeunes gens de ma connaissance y jouissaient déjà, comme membres de l'université, de toute la liberté des étudiants allemands, ces considérations et d'autres raisons me déterminèrent à me rendre à Nordhausen, où je fus examiné et reçu dans le gymnase de la ville. Je revins à la maison sans rien dire à mon père de toute cette tromperie jusqu'à la veille de mon départ, où j'inventai une suite de mensonges pour me tirer d'affaire. Son irritation fut extrême; mais il finit par céder à mes instances et me permit d'aller. C'était au commencement d'octobre 1822.

Pendant les deux ans et demi que je demeurai à Nordhausen, c'est-à-dire jusqu'à Pâques 1825, j'étudiai avec une très-grande application les classiques latins, l'histoire, le français et ma langue maternelle; mais je m'occupai peu de l'hébreu, du grec et des mathématiques. Ma conduite me concilia si bien l'estime du directeur, dans la maison duquel je logeais, que je fus cité comme exemple parmi les écoliers de la première classe, et qu'il me prenait même régulièrement avec lui à la promenade pour faire la conversation en latin. Je me levais habituellement à quatre heures, en hiver comme en été, et, à peu d'exceptions près, j'étudiais jusqu'à dix heures du soir.

Cependant, tandis que sous le rapport extérieur j'étais de plus en plus l'objet de la considération de mes alentours, mon cœur ne s'occupait nullement de Dieu. Je m'adonnais secrètement à tant de péchés que ma santé en fut sérieusement altérée, et qu'il me fallut garder la chambre pendant trois mois. Quoique pendant le cours de ma maladie je n'éprouvasse pas la moindre componction de cœur, cependant, je pus, par un effet de certaines impressions religieuses naturelles, lire toutes les œuvres de Klopstock sans en éprouver de l'ennui. La parole de Dieu ne m'occupait nullement: tandis que j'avais environ trois cents volumes en ma possession, je ne possédais pas la Bible, et j'attachais par le fait beaucoup plus de prix aux œuvres d'Horace, de Cicéron, de Voltaire et de Molière qu'au livre inspiré. De temps en temps le besoin d'un changement se faisait sentir à moi; je tâchais de réformer ma conduite, principalement lorsque je m'approchais de la sainte table, ainsi que j'avais l'habitude de le faire deux fois par année avec les autres jeunes gens. La veille de la communion je m'abstenais de certaines choses, j'étais sérieux le jour même où je prenais la cène; et tandis que j'avais dans ma bouche l'emblème du corps de Christ rompu, il m'arriva une ou

deux fois de jurer à Dieu de devenir meilleur, dans la pensée que le souvenir de mon serment me porterait à me corriger. Mais un ou deux jours après tout était déjà oublié et j'étais aussi mauvais qu'auparavant.

J'avais fait alors de si grands progrès dans le mal que je pouvais habituellement dire des mensonges sans rougir. Entre plusieurs autres exemples de ma perversité, je ne ferai ici mention que d'un seul grand péché que je commis avant de quitter Nordhausen. Comme mon père ne pouvait m'accorder que tout juste ce qu'il me fallait pour mon entretien, ma vie dissipée m'avait fait contracter des dettes dont je ne pouvais me libérer. Un jour que j'avais reçu de la maison une somme d'argent, et que je l'avais à dessein montrée à plusieurs de mes camarades, je me mis à forcer la serrure de ma malle et ma caisse à guitare; puis, faisant semblant d'être extrêmement effrayé de ce qui était arrivé, je courus sans lévite dans la chambre du directeur et lui dis que mon argent avait été volé. L'on me plaignit beaucoup, et quelques-uns de mes amis me remboursèrent tout l'argent que je prétendais avoir perdu. Si cette circonstance me fournit un prétexte pour demander à mes créanciers de m'attendre plus longtemps, elle eut d'un côté des suites bien amères : le directeur, qui avait quelque raison de me soupçonner, quoiqu'il n'eût pas de preuves, me retira sa confiance et je ne la recouvrai jamais. Quant à ce qui se passa en moi, malgré ma grande perversité, ce dernier fruit de ma corruption était même trop abominable pour ma conscience endurcie. Depuis ce moment je ne pus jamais me trouver à l'aise en la présence de la femme du directeur, qui, durant ma maladie, avait veillé sur moi avec la sollicitude d'une bonne mère, et à laquelle j'avais fait volontairement tant de chagrin. Si Dieu n'avait pas été si patient, ne m'aurait-il pas immédiatement abîmé? Et s'il ne voulut pas permettre que je fusse traduit devant la police, où ma frauduleuse histoire eût été bientôt éclaircie, n'est-ce pas à sa miséricorde que je dois cette faveur? Bientôt après je pus quitter l'école pour entrer à l'université, et j'en fus bien aise, pour plusieurs raisons, et surtout à cause de cette circonstance.

Je possédais enfin ce que j'avais si ardemment désiré : devenu membre de l'université avec des témoignages honorables, j'avais la permission de prêcher dans l'établissement luthérien, ce qui toutefois ne m'empêchait pas d'être aussi éloigné de mon Dieu, aussi malheureux que jamais. J'avais pris la résolution positive de changer de manière de vivre et cela pour deux raisons : d'abord,

je me mis à réfléchir que , dans l'état où j'étais , aucune paroisse ne voudrait m'adresser vocation de pasteur ; ensuite , comme en Prusse le rapport des différentes cures se calcule selon le degré qu'on a obtenu dans les examens , il me parut évident que si je ne travaillais pas à acquérir des connaissances théologiques un peu profondes , jamais je ne pourrais être placé d'une manière lucrative. Mais toutes mes résolutions s'en allèrent en fumée à mon arrivée à Halle , la ville de l'université. Maître de moi-même plus que je ne l'avais jamais été , affranchi de tout contrôle , pourvu que je ne m'abandonnasse pas au vol , au duel , ou à insulter les gens dans les rues , je recommençai ma vie coupable et dissipée , sans égard aucun à ma vocation d'étudiant en *théologie*. Lorsque mon argent était dépensé , je mettais en gage ma montre et une partie de mon linge et de mes habits , ou j'avais recours à d'autres moyens pour emprunter. Cependant , au milieu de tout cela , je désirais renoncer à cette vie déréglée qui ne m'apportait aucune jouissance ; même j'avais encore assez de bon sens pour comprendre que la fin en serait tôt ou tard misérable , puisque je ne pourrais pas obtenir une cure. Mais la pensée que j'offensais Dieu ne produisait en moi aucune douleur véritable.

Un jour que j'étais à l'auberge avec quelques-uns de mes turbulents condisciples , j'aperçus au milieu d'eux un de mes anciens camarades d'école , nommé Béta , que j'avais connu quatre ans auparavant , mais que j'avais plutôt méprisé à cause de sa tranquillité et de son caractère sérieux. Dans la pensée qu'un meilleur choix de relations pourrait concourir à améliorer ma conduite , il me parut convenable de chercher à en faire mon ami. Je m'entretins familièrement avec lui et nous fûmes bientôt très-intimes. Mais , « maudit soit l'homme qui se confie en l'homme et qui fait de la chair son bras. » ( Jérémie XVII , 5. ) Ce pauvre Béta était retourné en arrière. J'ai lieu de croire que si j'avais jadis vu en lui quelque chose de si posé pendant qu'il fréquentait l'école , c'était parce que l'Esprit de Dieu opérait alors dans son cœur ; mais il s'était dès lors éloigné du Seigneur , et il tendait à abandonner de plus en plus ses sentiers en se livrant aux jouissances d'un monde qu'il n'avait presque pas connu auparavant. Tandis que je recherchais l'amitié de ce jeune homme dans l'espérance qu'il m'amènerait à une vie plus stable , lui-même , ainsi qu'il me l'avoua plus tard , cherchait à lier connaissance avec moi dans la pensée de se procurer une société joyeuse. Ainsi mon pauvre cœur insensé fut de nouveau déçu dans son attente. Toutefois Dieu , dans sa grande miséricorde , se servit plus tard de ce jeune homme pour

me faire du bien pour le temps et l'éternité, et cela par un moyen auquel je n'aurais jamais pensé.

A peu près à la même époque, juin 1825, je fus de nouveau visité par la maladie, suite de ma vie criminelle et débordée. L'état de mon corps devint tel, que, quoiqu'il n'y eût aucun changement dans mes affections, il ne me fut dorénavant plus possible de continuer le même train de vie. Lorsque Dieu me rendit la santé, vers la fin du mois de juillet, ma conduite s'améliora tant soit peu; mais ce n'était que le manque d'argent qui m'imposait cette réforme extérieure. Au commencement d'août, Béta, deux autres étudiants et moi, nous fîmes une promenade en voiture qui dura quatre jours. Ce ne fut qu'en mettant en gage plusieurs des effets qui nous restaient que nous pûmes nous procurer l'argent que nous coûta cette dispendieuse course. Lorsque nous revînmes à la maison, au lieu d'être sincèrement peines de ce péché, nous pensâmes à de nouveaux plaisirs; et comme mon goût pour les voyages s'était beaucoup accru par ce que j'avais vu dans cette dernière tournée, je proposai à mes amis de partir pour la Suisse. J'eus bientôt écarté les obstacles qui semblaient s'opposer à notre projet, savoir, le manque d'argent et la difficulté d'avoir des passeports. Nous obtînmes des papiers en fabriquant de fausses lettres de nos parents, et quant à l'argent que nous jugeâmes nous être nécessaire, nous nous en procurâmes en mettant en gage tout ce que nous pûmes, principalement nos livres. Béta était aussi de la partie.

Nous partîmes de Halle le 18 août. Il suffit de dire que nous allâmes en Suisse, jusqu'au Rigi, en passant par Erfort, Francfort, Heidelberg, Stutgard, Zurich, et que nous revînmes par Constance, Ulm et Nuremberg. Pendant ce voyage, qui dura quarante trois jours, nous cheminâmes presque toujours à pied. J'avais donc obtenu le désir de mon cœur, j'avais vu la Suisse; mais j'étais encore loin d'être heureux. Le Seigneur nous préserva miséricordieusement de bien des circonstances périlleuses qui, n'eût été sa bonne providence, auraient pu nous arriver. Mais je n'apercevais pas alors sa main comme je l'ai aperçue dès lors. Eloignés de la maison et n'ayant que tout juste l'argent qui nous était nécessaire, si l'un ou plusieurs d'entre nous fussions tombés malades, ou s'il nous était arrivé de nous séparer les uns des autres, notre position eût été des plus critiques. Pendant ce voyage mon office était celui de Judas; comme lui j'avais la bourse; comme lui j'étais larron. Je sus si bien gérer à mon profit que le voyage ne me coûta que les deux tiers de ce qu'il coûta à mes

amis. Hélas ! que j'étais devenu méchant ! Les scènes les plus imposantes finirent par nous lasser. Tandis que les premiers jours, après avoir joui de quelque vue magnifique, mon cœur païen avait dit le soir avec Horace : « Vixi, » *j'ai vécu*, je fus néanmoins content de me trouver de nouveau chez moi.

De retour à Halle, le 29 septembre, chacun de nous en repartit pour aller passer le reste des vacances dans la maison paternelle. Il s'agissait maintenant de trouver assez de mensonges pour satisfaire mon père au sujet des dépenses du voyage ; je parvins à pouvoir le tromper. Pendant les trois semaines que je passai sous le toit paternel, je pris de nouveau la résolution de mieux faire à l'avenir ; mais le Seigneur me fit voir encore une fois à quoi aboutissent les résolutions prises par ses propres forces. Il y eut, en effet, un peu de changement pendant quelques jours ; mais lorsque la fin des vacances eut amené de nouveaux étudiants à l'université, et que j'eus aussi un peu plus d'argent dans ma poche, tout fut bientôt oublié.

La ville de Halle était à cette époque fréquentée par environ 1,260 étudiants. Sur ce nombre, il y en avait à peu près 900 qui étudiaient la théologie et qui, à ce titre, avaient la liberté de prêcher, quoiqu'il n'y en eût peut-être pas neuf qui eussent la crainte de l'Éternel.

Nous arrivons à l'époque où le Seigneur daigna manifester sa miséricorde envers mon âme. Il m'a aimé avant la fondation du monde, moi misérable créature ; son amour a ensuite envoyé son Fils pour porter la peine de mes péchés et accomplir la loi que j'avais violée à l'infini ; et maintenant, quoique je fusse aussi indifférent que jamais, il a bien voulu envoyer son Esprit dans mon cœur. Lorsqu'il lui plut de se révéler à moi, je ne possédais pas même une Bible, et il y avait des années que je ne l'avais lue ; toutefois, quoique je n'allasse que rarement à l'église, je prenais la cène du Seigneur deux fois par an selon la coutume. Jusqu'au mois de novembre 1825, je n'avais ni entendu prêcher l'Évangile, ni rencontré une seule personne qui m'eût témoigné le désir de vivre, moyennant le secours de Dieu, d'une manière conforme aux saintes Écritures. En un mot, il ne me venait pas même à l'idée qu'il pût y avoir des personnes qui fussent différentes de ce que j'étais moi-même, si ce n'est peut-être quant au degré de corruption.

Un samedi après midi, c'était au milieu de novembre 1825, en rentrant en ville après une promenade, mon ami Béta et moi ; il me dit qu'il avait l'habitude d'aller tous les samedis soir dans la

maison d'un chrétien où il se tenait une réunion. Lui ayant demandé quelques renseignements sur cette assemblée, il me dit qu'on y chantait, priait, lisait les Écritures et un sermon imprimé. Comme si je venais de découvrir une chose après laquelle j'aurais soupiré pendant toute ma vie, je m'empresse de lui témoigner le plaisir que j'aurais à l'accompagner. Mais connaissant mes dispositions légères, mon ami ne parut d'abord pas disposé à m'y conduire, dans la crainte que cette réunion me déplût; il se ravisa enfin et me promit de venir me prendre. Pour jeter plus de jour sur Béta, je dois dire ici que, selon toute probabilité, il avait été convaincu de péché et amené jusqu'à un certain point à la connaissance du Seigneur à l'âge de quinze ans. Devenu plus tard froid et mondain, il m'accompagna dans ce coupable voyage en Suisse. Mais à son retour, il fut fortement saisi par le sentiment de sa misère et de sa culpabilité, et confessa toutes ses fautes à son père. Pendant son séjour à la maison, il chercha à se lier avec un frère nommé R....., qui avait lui-même étudié à Halle quelques années auparavant, et qui lui avait donné une lettre d'introduction auprès d'un négociant chrétien de cette ville, nommé W....., C'était dans la maison de ce chrétien que les réunions avaient lieu.

Le soir nous nous rendîmes ensemble à l'assemblée. Ne connaissant pas les usages des frères, et n'ayant aucune idée de la joie qu'éprouvent les enfants de Dieu lorsqu'ils voient de pauvres pécheurs s'enquérir en quelque manière des choses du ciel, je cherchai à excuser ma venue. Jamais je n'oublierai la réponse pleine de bienveillance du frère qui nous recevait chez lui : « Venez, » me dit-il, « aussi souvent que vous le voudrez, mon cœur et ma maison vous sont ouverts. » Après le chant d'un cantique, le frère K...., actuellement missionnaire en Afrique, sous la direction de la société des missions de Londres, et qui demeurait alors à Halle, tomba à genoux et implora la bénédiction de Dieu sur notre réunion. Cette manière de se présenter devant Dieu fit une profonde impression sur moi. Non-seulement je ne m'étais jamais mis à genoux pour prier, mais je n'avais même jamais vu personne invoquer l'Éternel de cette manière. Le même frère lut ensuite un chapitre et un sermon imprimé, car les réunions régulières pour l'explication des Écritures ne sont permises en Prusse qu'autant qu'un ministre consacré se trouve présent. Lorsque nous eûmes encore chanté un cantique, le maître de la maison termina par la prière. Pendant qu'il priait, ma conscience me disait que, tout en étant beaucoup plus instruit que lui, je

ne pourrais cependant pas prier aussi convenablement. L'ensemble de ce que je vis et entendis fit une profonde impression sur moi. Je me trouvais heureux, et cependant si l'on m'avait demandé la cause de mon bonheur, je n'aurais pu l'expliquer.

• Tout ce que nous avons vu pendant notre voyage en Suisse, » dis-je à Béta en retournant à la maison, « tous nos plaisirs précédents ne sont rien en comparaison de cette soirée! » Je ne me rappelle pas si je tombai à genoux en rentrant dans ma chambre; mais ce dont je me souviens fort bien, c'est que je me mis au lit dans un sentiment de paix et de bonheur. Nous voyons par là que le Seigneur peut commencer son œuvre de bien des manières; car, quoique la joie que j'éprouvais alors n'eût pas été précédée de remontrance de cœur, et qu'elle fût à peine accompagnée d'un certain degré de connaissance, je ne doute nullement que le Seigneur ait commencé son œuvre en moi dès ce moment, et que ce ne soit à dater de ce jour que ma vie ait reçu une direction nouvelle. Ne pouvant attendre jusqu'au samedi suivant pour visiter le frère W....., je me rendis dans sa demeure dès le lendemain; j'y retournai encore le lundi et un ou deux autres jours de la semaine pour lire les Écritures avec lui et un autre frère.

Sans abandonner d'abord tous mes péchés, il y eut dès lors un grand changement dans ma vie. Je renonçai à mes anciens camarades et cessai entièrement de fréquenter les tavernes. Bien que je pusse dire encore quelquefois des choses qui s'écartaient de la vérité, je ne pus conserver l'habitude du mensonge. Pendant que ce changement s'opérait, j'étais occupé à traduire, du français en allemand, un roman qui devait être livré à l'impression, afin de me procurer par ce travail les moyens de satisfaire le désir que j'avais de voir Paris. Ce plan de voyage fut abandonné; mais n'ayant pas assez de connaissance pour mettre de côté le travail que j'avais entrepris, je le terminai. Cependant le Seigneur intervint d'une manière remarquable, mit divers obstacles à l'exécution de mon projet et ne permit pas que je pusse vendre le manuscrit. Enfin, voyant que tout cela était mauvais, je pris la détermination de ne jamais le vendre, et Dieu m'a fait la grâce de l'accomplir. Quoique je ne pusse plus vivre habituellement dans le péché, j'étais souvent surmonté par le mal, et même parfois subjugué par des péchés saillants. Cependant ces chutes étaient moins fréquentes, et j'en ressentais de la douleur. Je lus les saintes Écritures, priai souvent, témoignai de l'amour aux frères, fréquentai le temple par de bons motifs, et quoique

je fusse tourné en ridicule par mes condisciples, je me tins près de Jésus.

Le Seigneur m'avait fait la grâce de comprendre, en quelque mesure, la précieuse vérité renfermée dans ces paroles : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (Jean III). » Je compris un peu pourquoi le Seigneur avait dû souffrir une agonie si cruelle dans le jardin de Gethsémané et mourir sur la croix ; il me fut donné de voir que s'il avait porté la peine que nous avons méritée, c'était afin que nous n'eussions plus à la porter nous-mêmes. En comprenant quelque chose de l'amour de Jésus pour mon âme, je me sentis pressé de l'aimer en retour. Ce que tous les commandements et toutes les exhortations de mon père n'avaient pu produire, ce à quoi je n'avais pu parvenir par mes propres forces et en formant résolutions sur résolutions, l'amour de Jésus vint l'accomplir ; et ce fut cet amour qui me rendit capable d'abandonner une vie de péché et de libertinage. Si quelqu'un soupire après le pardon de ses péchés, qu'il croie à l'efficace du sang de Jésus ; si une âme désire remporter la victoire sur le péché, c'est encore dans le sang de Jésus qu'elle trouvera cette victoire.

En janvier 1826, je lus pour la première fois des journaux de missions. Cette lecture ayant produit en moi un ardent désir de devenir missionnaire, je me mis à prier souvent en vue de cette œuvre ; ce qui me fit faire des progrès plus décidés pendant quelques semaines. Mais, hélas ! tout fut bientôt mis de côté. J'entrai en relation suivie avec une jeune personne qui fréquentait aussi les réunions du samedi soir, et comme je n'en connaissais pas d'autre de mon âge, je conçus d'abord un très-grand attachement pour elle. Comme j'avais des raisons de croire que ses parents ne consentiraient pas à ce qu'elle partit avec moi, mon cœur se détacha aussitôt de l'œuvre missionnaire ; je devins froid et formaliste dans mes prières, finis par ne presque plus prier du tout, et perdis la joie du Seigneur. Cet état dura environ six semaines. Au bout de ce temps, aux environs de Pâques 1826, je vis un jeune frère dévoué, instruit, appartenant à des parents opulents, qui, par amour pour Christ, préférerait travailler comme missionnaire au milieu des Juifs de la Pologne, plutôt que d'occuper une cure lucrative à la proximité des siens. Son exemple eut une très-grande influence sur moi. Je fis un rapprochement entre son cas et le mien, et entre ma manière d'agir et la sienne. Je vis que j'avais renoncé à l'œuvre du Seigneur et, pour ainsi dire au



Seigneur lui-même pour une fille. Ces réflexions ne furent point sans fruit ; il me fut donné de renoncer à une relation que je n'avais pas formée dans un esprit de prières, et qui, par conséquent, m'avait éloigné du Seigneur. Dès que je pus faire ce pas, Jésus tourna de nouveau sa face vers moi, et, pour la première fois de ma vie, il me fut donné de me consacrer à lui sans réserve.

Ce fut à cette époque que je commençai véritablement à goûter cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Dans cet heureux état spirituel, j'écrivis à mon père et à mon frère au sujet de leurs âmes ; je leur racontai le bonheur dont je jouissais et les suppliai de chercher le Seigneur. Je croyais qu'il suffisait de leur présenter le chemin du bonheur pour qu'ils y entrassent avec joie ; à ma grande surprise, leur réponse me fit voir qu'ils avaient mal reçu mes avertissements. — Ce fut à peu près à cette époque que le Seigneur envoya à Halle un professeur en théologie chrétienne, le Docteur T..... Cette circonstance attira dans cette ville quelques étudiants pieux des autres universités. Je pus donc entretenir des relations avec d'autres frères, ce qui fut un moyen dont le Seigneur se servit pour me faire faire des progrès. Lorsque j'eus échappé au piège rapporté plus haut, l'œuvre de la grâce commença à revivre dans mon cœur, et je revins à mon premier désir de me consacrer aux missions. En conséquence je me rendis auprès de mon père pour obtenir sa permission, sans laquelle je ne pouvais être reçu dans aucune institution missionnaire de l'Allemagne. Son mécontentement fut grand ; entre autres reproches, il me dit qu'il avait dépensé tant d'argent pour mon éducation dans l'espérance qu'il pourrait couler tranquillement ses vieux jours avec moi dans un presbytère, et qu'il voyait maintenant tous ses projets s'évanouir. Il se fâcha beaucoup et me dit qu'il ne me regarderait plus comme son fils ; mais le Seigneur me fit la grâce de demeurer ferme. Il se mit alors à me supplier avec larmes ; toutefois le Seigneur me donna de supporter aussi cette épreuve, encore beaucoup plus rude que la précédente. Avant de partir, je saisis l'occasion de rappeler à mon frère la vie que j'avais menée auparavant, cherchant à lui faire comprendre que puisque Dieu m'avait maintenant si richement béni, je ne pouvais plus vivre que pour lui. Après avoir quitté mon père, quoique j'eusse plus besoin d'argent qu'à aucune autre époque de ma vie, par la raison que j'avais encore deux ans à passer à l'université, je pris la détermination de ne jamais plus lui en demander. Autant que je me le rappelle, il ne me parut nullement convenable de souffrir

que mon père m'entretint, puisqu'il n'avait plus l'espérance de me voir devenir un ecclésiastique à gros revenus, ainsi qu'il l'aurait désiré. Il m'a été donné de persévérer dans cette résolution.

Je ferai observer ici en passant, que, plus tard, le Seigneur se pourvoir à mes besoins temporels par un moyen très remarquable. Peu de temps après, quelques Américains, parmi lesquels il y avait trois professeurs employés dans des collèges de leur patrie, vinrent à Halle dans un but scientifique. Comme ils ne connaissaient pas la langue allemande, le docteur T..... me recommanda à eux pour la leur enseigner. Ces Messieurs, parmi lesquels il y avait quelques chrétiens, payèrent si libéralement les leçons que je leur donnais, ainsi que les cours de certains professeurs que je transcrivais pour eux, que j'eus même au delà de ce qui m'était nécessaire. Ainsi le Seigneur me rendit abondamment le peu que j'avais laissé pour lui. • Craignez l'Éternel, • vous ses saints, car rien ne manque à ceux qui le craignent. (Psaume XXXIV, 9.)

Lorsque je revins à Halle, après avoir visité mon père, les frères les plus expérimentés furent d'avis que, pour le moment, je ne devais pas faire de nouvelles démarches dans le but de partir comme missionnaire. Cependant ce désir continuait à vivre plus ou moins dans mon cœur. Quoique la ville de Halle compte au delà de 20,000 habitants, tous les ministres de la cité étaient alors inconvertis. En conséquence j'allai avec mon cher Bêta passer le dimanche de Pentecôte et les deux jours suivants sous le toit d'un pieux ministre de campagne. Cette visite fut, par la grâce de Dieu, un grand moyen de rafraîchissement pour mon âme. A notre retour, nous racontâmes à deux de nos amis d'autrefois, avec lesquels nous n'avions pas complètement rompu, sans toutefois continuer à vivre avec eux dans le péché, combien nous avons été heureux dans notre visite. Comme je leur exprimai mon ardent désir de les voir aussi heureux que nous, ils répondirent qu'ils ne se sentaient pas pécheurs. Tombant alors à genoux, je demandai à Dieu de leur faire connaître leur état de péché, après quoi je les quittai et me retirai dans ma chambre à coucher où je continuai à prier pour eux. Quelques instants après je retourne dans ma chambre d'étude où je les trouve les deux tout en larmes. L'un et l'autre me dirent qu'ils se sentaient maintenant pécheurs, et dès ce moment Dieu commença sa bonne œuvre dans leurs cœurs.

Peu de temps après, l'idée de partir comme missionnaire s'empara de nouveau de moi avec force. Ainsi qu'il m'est donné de le

voir maintenant, mon caractère naturel désirait en venir à une décision d'une manière ou d'une autre. Au lieu de me tenir en repos et d'attendre le Seigneur patiemment et avec prières, je conclus que je devais chercher à connaître sa volonté par la voie du sort. En conséquence, je n'eus pas seulement recours à cet expédient d'une manière privée, mais j'achetai un billet de la loterie royale, en convenant avec le Seigneur que, dans le cas où je gagnerais quelque chose, j'en conclurai qu'il m'appelait à partir comme missionnaire, et que dans le cas contraire ce serait une marque que je devrais rester dans mon pays. Mon billet sortit avec une petite somme; d'où il me parut que je devais être missionnaire. J'affris en conséquence mes services à la société des missionnaires de Berlin, mais je ne fus pas accepté parce que mon père n'avait pas donné son consentement.

Bientôt après j'aperçus jusqu'à un certain point, et j'ai beaucoup mieux compris plus tard l'erreur dans laquelle j'étais tombé en me servant du sort. En premier lieu, c'était déjà une mauvaise chose qu'un enfant de Dieu participât à un système aussi mondain, aussi antichrétien que la loterie. Ensuite l'Écriture s'oppose formellement à ce qu'on ait recours au sort d'une manière ou d'une autre pour s'assurer de la volonté du Seigneur, et cela pour les raisons suivantes. Nous ne sommes autorisés à cela par aucun commandement de Dieu, et nous n'avons ni l'exemple du Seigneur, ni celui des apôtres après la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte. 1<sup>o</sup> La parole de Dieu renferme beaucoup d'exhortations à chercher à connaître la volonté du Seigneur par la prière et en sondant les saintes Écritures, tandis que nous ne trouvons pas un seul passage qui nous exhorte à faire usage du sort. 2<sup>o</sup> L'exemple des apôtres qui eurent recours à ce moyen, dans le choix de celui qui devait prendre la place de Judas Iscariot (Actes I), est le seul passage du Nouveau Testament qu'on puisse citer en faveur du sort. Quant à l'Ancien Testament, nous ne devons pas nous placer sous cette dispensation pour savoir jusqu'à quel point nous devons vivre comme des disciples de Christ. Souvenons-nous ensuite, quant à la circonstance du choix d'un apôtre, que le Saint-Esprit, par l'enseignement duquel la volonté du Seigneur nous est surtout manifestée, n'était pas encore donné (Jean VII, 39; XIV, 46, 47; XVI, 7, 13). En conséquence, nous ne voyons pas que le sort fût encore en usage après le jour de la Pentecôte, mais les apôtres vauaient au jeûne et à la prière pour connaître la marche qu'ils avaient à suivre.

Quoique la parole de Dieu suffise pleinement pour décider cette

question, je citerai, à l'appui de ce que je viens de dire, le témoignage de ma propre expérience. Et d'abord, à quoi vint aboutir en dernier résultat l'usage que je fis du sort dans le cas que je viens de rapporter? J'avais fréquemment demandé au Seigneur de me faire connaître s'il voulait que je devinsse missionnaire; mais comme je n'arrivais pas à une assurance satisfaisante, et que j'étais très impatient d'en venir à une décision, je découvris, selon mon propre jugement, que le sort était un chemin beaucoup plus court pour y arriver. Au lieu de cela, n'aurais-je pas dû me dire à moi-même : « comment un homme aussi ignorant que je le suis peut-il avoir la pensée de vouloir instruire les autres? » Car, quoique je fusse alors véritablement né de nouveau, et que je me reposasse sur Christ seul pour mon salut, je n'aurais pas été capable de donner une explication satisfaisante des vérités les plus simples de l'Évangile. N'aurais-je pas dû, avant tout, chercher à obtenir une plus grande connaissance des choses de Dieu en priant beaucoup, en sondant les Écritures et en vivant saintement? Ensuite, l'impatience avec laquelle j'avais désiré une décision quelconque ne montrait guère que je fusse propre à endurer les fatigues et les afflictions de la vie missionnaire, dans laquelle ma patience eût, sans aucun doute, été soumise à une plus sévère épreuve. J'aurais donc dû me dire à moi-même : « si tu ne peux pas demeurer en repos, lors même qu'il te faudrait attendre encore pendant bien des mois la manifestation de la volonté du Seigneur à cet égard, comment pourrais-tu être propre à faire l'œuvre d'un missionnaire? » Mais au lieu de comparer l'état de mon cœur et le degré de connaissance que j'avais avec ce que la parole de Dieu requiert de celui qui veut enseigner les autres, je me hâtai d'avoir recours au sort, pensant avoir agi en cela avec prières. Quelle en fut la conséquence? Selon ce que j'avais demandé au Seigneur, le sort décida que je devais être missionnaire chez les païens (je pensais alors aux Indes-Orientales). Cependant le chemin dans lequel il m'a conduit plus tard a été entièrement différent. Et si l'on me disait, pour justifier l'usage du sort lorsqu'il est question de prendre une décision, que peut-être la volonté de Dieu était que je devinsse missionnaire chez les païens, mais que je n'ai pas répondu à son appel, je répondrais que je m'offris en effet à une société et que je ne fus pas accepté.

Il y a plus, pendant les douze dernières années (ces lignes ont été écrites avant le mois de juin 1837) je me suis fréquemment et solennellement présenté au Seigneur pour l'œuvre des missions, et je suis aussi sûr qu'on peut l'être que, au moins pour le mo-

ment, sa volonté n'est pas que je parte comme missionnaire. On ne peut pas dire non plus qu'il serait possible que je fusse appelé à entrer actuellement dans cette carrière; car, lors même qu'il lui plairait de m'y appeler dès demain, cela ne prouverait rien quant au cas dont il a été question plus haut, attendu que je ne me suis pas servi du sort pour savoir si Dieu m'appellerait à embrasser la carrière de missionnaire à *telle ou telle autre période de ma vie*, mais si je devais m'y consacrer d'abord. Et si l'on voulait tourner la chose de cette manière, ne serait-ce pas agir comme certains faux prophètes qui, lorsque leurs prophéties ne s'accomplissaient pas, essayaient de trouver tel ou tel moyen pour montrer qu'elles étaient véritables ?

Environ deux ans après je fis usage du sort dans une autre circonstance. Je m'en allais un jour voir des frères demeurant dans un village situé à peu près à cinq lieues de Halle. Comme je n'avais plus qu'environ une lieue à faire pour y arriver, la nuit survint et j'arrivai à un endroit où le chemin se partage; ne sachant si je devais prendre à droite ou à gauche, je me trouvais dans une grande perplexité. Je m'arrête un instant, et je prie le Seigneur de me faire connaître par le sort quel était le bon chemin. Maintenant, si l'usage du sort était de nos jours conforme à la volonté de Dieu, le Seigneur avait une occasion favorable de me diriger par ce moyen, car c'était un de ses enfants qui était dans la détresse et qui demandait à son père de vouloir bien le tirer d'affaire par le moyen du sort, même un de ses enfants qui voyageait pour son service. Je jetai le sort et pris à gauche; mais je ne cheminai pas très longtemps sans m'apercevoir que j'étais sur la mauvaise route. Enfin ne sachant comment rentrer dans le bon chemin, je fis ce que j'aurais dû faire d'abord, ce qui me paraît être la voie tracée par la parole, je demandai au Seigneur de vouloir bien m'envoyer quelqu'un pour me faire rentrer dans la bonne route, et presque immédiatement après une voiture vint à passer et je fus tiré de peine.

Quelques années après j'eus encore recours au sort dans une autre circonstance. Le sujet dont il s'agissait était d'une haute importance pour ma vie entière. J'avais alors la conviction, au moins à un certain degré, que je devais attendre patiemment la direction du Seigneur et prier beaucoup; mais mon caractère naturel voulait avoir une décision *tout de suite*, et je jetai le sort après avoir prié. Eh bien, les faits ont été entièrement différents de ce que le sort avait décidé. Donc, pour connaître la volonté du Seigneur, nous devons faire usage de moyens bibliques; la prière,

la parole de Dieu et le Saint-Esprit doivent opérer conjointement. C'est-à-dire que nous devons fréquemment supplier le Seigneur de nous enseigner par son Saint-Esprit, *par le moyen* de sa parole. Je dis par son Esprit, *par le moyen* de sa parole, car si nous pensons que c'est le Saint-Esprit qui nous enseigne à agir de telle ou telle manière, parce que certains faits correspondent au parti que nous avons pris, tandis que la parole est opposée à notre démarche, nous nous séduisons nous-mêmes.

Supposons qu'un frère dans les affaires croie devoir quitter la maison où il demeure, parce qu'elle n'est pas dans une situation favorable. Il désire, comme il le dit, connaître la volonté du Seigneur à cet égard, et il lui demande de l'éclairer. Quelques jours après on lui offre une maison sans qu'il l'ait cherchée et qui est infiniment mieux placée que la sienne. Cette maison lui paraît tout à fait convenable, le loyer n'en est pas élevé; il y a plus, la personne qui l'offre est un frère et lui dit même que c'est parce qu'il est un enfant de Dieu qu'il la lui laisse à ce prix. Cependant, en regardant à la parole, certains obstacles se présentent: s'il entre dans cette maison il sera obligé, pour couvrir ses dépenses, d'étendre ses affaires de telle sorte qu'il devra même prendre sur les heures qui devraient être consacrées à ses intérêts spirituels. La parole de Dieu est positive à cet égard: Dieu ne peut pas me placer dans une situation ou m'appeler à des affaires dans lesquelles je n'aurais pas le temps de m'occuper de mon âme. (Matthieu, VI, 33.) En conséquence, quelles que soient les circonstances extérieures qui puissent survenir, nous ne devons les envisager que comme permises de Dieu pour éprouver la réalité de notre amour, de notre foi et de notre obéissance, et en aucune manière comme des directions de sa providence qui doivent nous induire à agir d'une manière contraire à sa volonté révélée.

C'est ici le moment de dire que, dès mes premiers pas dans la vie spirituelle, le Seigneur m'avait accordé tant de simplicité enfantine dans les choses de Dieu, que quoique mon ignorance des saintes Écritures fût encore très grande, et que je fusse même surmonté de temps en temps par des péchés extérieurs, je pouvais néanmoins lui exposer les choses les plus minimes par la prière. J'ai fait l'expérience de cette vérité, que « la piété est utile à toutes choses, et qu'elle a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir. » Malgré mon ignorance et ma grande faiblesse, j'avais, par la grâce de Dieu, le désir de faire du bien aux autres, et celui qui jadis avait si fidèlement servi Satan, travaillait maintenant à gagner des âmes à Christ. Tous les mois je répandais en-

une joie, et à onze heures je le répétais mot pour mot dans l'église de la paroisse. Il y avait encore un service dans l'après-midi ; mais comme le maître d'école pouvait lire un sermon, ainsi qu'il avait coutume de le faire les autres dimanches, je n'avais pas besoin de m'en inquiéter. Cependant, désireux comme je l'étais de servir le Seigneur, quoique souvent je ne susse pas comment m'y prendre pour le faire selon sa parole, et pensant aussi que l'Évangile n'avait peut-être jamais été annoncé dans cet endroit pendant les quarante-huit ans que ce pasteur âgé et inconverti avait occupé la cure, j'eus à cœur de prêcher encore l'après-midi. Comme je ne savais point d'autre discours, il me vint à l'esprit de lire le chapitre cinquième de saint Matthieu, et d'y ajouter les remarques que je pourrais. À peine eus-je commencé à expliquer ces paroles :

• *Malheureux sont les pauvres en esprit, etc.* » que je me sentis merveilleusement assisté. Tandis que mon sermon du matin n'avait pas été assez simple pour que le peuple pût en tirer du profit, je fus écouté avec grande attention et j'espère aussi compris. Quant à moi j'éprouvai beaucoup de paix et de joie ; je sentis que cette manière de prêcher est une œuvre bénie. Après le service, je me hâtai de prendre congé du vieux ministre, tant j'avais peur de perdre ma joie. « C'est ainsi que j'aimerais prêcher toujours », me dis-je en m'en retournant à Halle. Mais il me vint bientôt à la pensée que si ce mode de prédication pouvait convenir aux gens de la campagne, il ne serait nullement adapté à un auditoire de ville bien cultivé ; que la vérité doit sans doute être prêchée en toute circonstance, mais qu'il est nécessaire d'adopter la forme la plus propre à atteindre les diverses classes d'auditeurs. Je demeurai donc dans l'indécision sur le mode de prédication ; et il n'est pas étonnant que je ne parvinsse pas alors à saisir la vérité à cet égard, car, comme je ne connaissais pour ainsi dire pas l'usage du Saint-Esprit, je ne pouvais comprendre l'impuissance de l'éloquence humaine. Il ne me vint pas non plus à l'idée qu'un discours qui peut être compris par les auditeurs les plus illettrés, est par conséquent à la portée des personnes cultivées, tandis qu'il n'en est pas ainsi en sens inverse. Trois ans plus tard, je compris, par la grâce de Dieu, ce que j'estime maintenant être le meilleur mode de préparation pour la prédication publique de la parole ; mais, si Dieu le permet, j'en dirai davantage sur ce sujet lorsque je serai parvenu à la période de ma vie avec laquelle il est le plus en rapport.

Dès lors je prêchai fréquemment dans les temples, tant dans les villes que dans les villages. Les sermons que j'apprenais par cœur

me valaient plus de louanges de la part des hommes, mais ce n'était jamais que lorsque je parlais d'une manière toute simple que mes prédications procuraient quelques jouissances à mon cœur. Cependant, de quelque manière que je m'y pris, je n'apercevais point de fruits de ces travaux; peut-être le dernier jour manifestera-t-il quelques bons résultats de ces faibles efforts; et si le Seigneur ne permit pas que je visse alors des fruits, c'est que peut-être je me serais élevé à mes propres yeux. Du reste, je priais si peu pour l'œuvre du ministère de la parole, je marchais si peu avec Dieu, j'étais si rarement un vaisseau à honneur sanctifié et préparé pour le service du Maître, qu'il n'est pas étonnant qu'il ne m'ait pas accordé alors des succès visibles.

A peu près dans le temps où je commençais à prêcher, je pris domicile pour environ deux mois dans les logements gratuits réservés à de pauvres étudiants en théologie, dans la maison des orphelins qui fut fondée, sous la dépendance de Dieu seul, par un serviteur de Christ aussi éminent que dévoué, A.-H. Franke, professeur en théologie à Halle, décédé en 1727. Si je fais mention de cette circonstance, c'est parce que la foi de ce fidèle homme de Dieu m'a été en bénédiction quelques années plus tard.

A cette époque j'étais encore si faible que je tombais fréquemment et même ouvertement dans le péché; cependant je ne pouvais demeurer dans cet état, ne fût-ce que quelques jours, sans confesser mes fautes à Dieu avec une douleur sincère, et sans avoir recours au sang de l'Agneau. Mon ignorance était telle que j'achetai un crucifix encadré et le suspendis dans ma chambre, dans l'espérance qu'en ayant ainsi un souvenir plus habituel des souffrances de mon Sauveur, je ne tomberais pas aussi souvent. Quelques jours après il m'était inutile de regarder le crucifix, et je fis plus d'une lourde chute.

Ce fut à peu près dans ce même temps que j'entrai en relation intime avec un frère, étudiant en théologie comme moi. Notre attachement mutuel devint bientôt si grand, nous nous trouvâmes si heureux ensemble, que nous crûmes pouvoir encore augmenter notre joie, et contribuer à notre utilité commune en partageant le même gîte. En conséquence, au mois de septembre 1826, je quittai les logements gratuits de la maison des orphelins pour demeurer avec mon ami. Mais hélas! si l'union des disciples de Jésus contribue puissamment à glorifier Dieu, pour cette même raison Satan hait cette union et fait tout son possible pour les diviser. Au lieu de prier souvent le Seigneur de vouloir bien nous garder mutuellement dans l'amour, nous ne nous tinmes point sui-



nos gardes, et je ne pense pas que nous eussions la moindre crainte d'être désunis, tant notre affection réciproque était grande. En conséquence, comme nous avions négligé de demander à Dieu qu'il nous gardât dans les mêmes dispositions, notre grand adversaire prit bientôt avantage sur nous, nous nous divisâmes, et jamais nous ne pûmes renouer nos liens et retrouver notre affection précédente qu'après avoir été séparés pendant quelque temps.

Dès le commencement de 1827, je désirais extrêmement pouvoir solder le reste de la dette que j'avais contractée pour mon voyage en Suisse, et venir en aide à un de mes parents pauvres en lui fournissant une petite somme d'argent. Ayant entendu parler de la pitié d'une dame riche de haut rang, qui, en visitant l'établissement de charité de Dusselthal, lui avait fait des offrandes libérales, je lui écrivis pour lui emprunter une somme équivalente à 130 fr.

Cependant, la pensée me vint en écrivant qu'il se pourrait que cette dame ne fût pas chrétienne; je lui exposai en conséquence le danger de l'argent, et lui racontai comment j'avais été amené à la connaissance de la vérité. Toutefois, l'époque où, selon mes calculs, j'aurais pu obtenir une réponse, se passa sans rien amener. C'est ici le moment de faire observer que ma manière d'agir, relativement aux emprunts d'argent, a été entièrement différente pendant les dix-huit dernières années, par suite de ce que j'ai vu dans les Écritures (Romains, XIII, 8). Même j'ai compris que tant que le Seigneur veut lui-même pourvoir à nos besoins, nous n'avons nullement le droit de discontinuer de frapper à sa porte pour nous adresser à nos frères.

Un jour, c'était à ce que je crois le 20 janvier, l'état de mon âme était des plus tristes. Comme j'avais l'habitude d'écrire environ quatorze heures par jour, Satan prit tant d'avantage sur moi par ce travail excessif, que je vins à me demander à moi-même pendant la matinée ce que j'avais gagné en devenant chrétien. Dans cette triste situation, je me mets à parcourir les rues; j'entre dans la boutique d'un confiseur où l'on vendait du vin et des liqueurs, dans l'intention de me mettre à boire et manger. Mais je n'eus pas plus été acheté un morceau de gâteau, que je quitte la boutique, ayant point de repos, sentant que la place du chrétien n'est pas dans de tels lieux, et qu'il ne doit pas dépenser son argent de cette manière. Dans l'après-midi de ce jour où mon cœur ingrat s'était laissé aller à de si mauvaises pensées envers le Seigneur (c'était dans ce même temps qu'il pourvoyait à mes besoins temporels d'une manière si remarquable en m'employant à écrire pour un professeur américain) il daigna, dans sa miséricorde, me faire

connaître mon péché, non par un châtimeut sévère, comme je ne l'eusse que trop justement mérité, mais en ajoutant un nouveau bien-fait à tous ceux dont il m'avait déjà comblé. Comment pourrais-je assez dire la patience du Seigneur et son long support envers nous ? Puissé-je enfin, pendant le peu de jours qui me restent à passer dans ce monde, devenir plus reconnaissant pour toutes ses bontés !

A deux heures, je reçois un group de Francfort, renfermant précisément la même somme que j'avais demandée en prêt. Ne trouvant d'abord pas de lettre, j'étais confondu de la bonté du Seigneur, tout en regrettant vivement qu'il n'y eût aucune missive. Enfin, en examinant avec plus de soin le papier qui enveloppait l'argent, j'en découvris une en allemand que j'ai gardée, et dont voici la traduction française :

« C'est par une direction bien providentielle que j'ai eu connaissance de la lettre que vous avez écrite à madame B..... Vous vous êtes mépris, tant pour ce qui concerne ses sentiments religieux que relativement à son séjour à D... où elle n'a jamais été. On l'a confondue avec une autre personne. Mais, afin de diminuer en quelque mesure les difficultés dans lesquelles vous paraissez être, je vous envoie la petite somme pour laquelle vous aurez à remercier non pas le donateur inconnu, mais celui qui incline les cœurs comme des ruisseaux d'eau. Retenez fermement la foi que vous avez reçue de Dieu par son Saint-Esprit, car elle est le plus précieux trésor de la vie, et elle renferme en elle-même le vrai bonheur. Seulement, veillez et priez de plus en plus afin que vous soyez délivré de toute vanité, et de toute recherche de vous-mêmes, ennemis par lesquels le fidèle peut être enveloppé au moment où il s'y attend le moins. Que votre principal désir soit d'être de plus en plus humble, fidèle et calme. Ne soyons pas du nombre de ceux qui disent et écrivent continuellement Seigneur ! Seigneur ! tandis qu'ils n'ont pas profondément dans leurs cœurs celui qu'ils invoquent. Le Christianisme ne consiste pas en paroles, mais en efficace. Il est nécessaire que nous ayons de la vie en nous, car Dieu nous a aimés le premier afin que nous l'aimassions en retour, et qu'en l'aimant nous fussions rendus capables de remporter la victoire sur nous-mêmes, de surmonter le monde, les épreuves les plus cuisantes et même la mort. Que l'Esprit de notre Dieu vous fortifie dans ce but, afin que vous deveniez un bon messager de son Évangile ! Amen. »

« Un adorateur du Sauveur Jésus-Christ. »

« Francfort-sur-le-Mein, 14 janvier 1827. »

En recevant ce message, je sentis, au moins en quelque mesure, combien ces exhortations fidèles et charitables m'étaient adressées à propos ; plus tard, je l'ai encore beaucoup mieux senti. La recherche de moi-même, un manque de calme et cette disposition à dire et à écrire « Seigneur ! Seigneur ! » bien plus que je ne le reconnaissais comme tel dans ma vie pratique ; c'étaient bien les maux contre lesquels, surtout dans ce temps-là, j'avais besoin d'être mis en garde. Encore aujourd'hui, quoique j'aie bien des grâces à rendre au Seigneur pour tout le bien qu'il m'a fait de l'ère, je reconnais qu'il me manque beaucoup à cet égard.

Après avoir lu cette lettre, mon cœur fut rempli de joie, de honte et de gratitude. Je puis dire en toute vérité que c'était la bonté de Dieu qui produisait ces effets sur moi, et nullement la réception de cet argent, qui du reste fut dépensé quelques heures après pour les choses sus-mentionnées. Pénétré de sentiments tout particuliers, honteux de ma conduite du matin, je sors de ville vers le soir et m'achemine seul vers un endroit solitaire. Là, convaincu de mon ingratitude envers le Seigneur pour tous les bienfaits dont il m'avait comblé, humilié aussi d'avoir été si chancelant dans ses voies, je ne pus m'empêcher de tomber à genoux derrière une haie, quoiqu'il y eût un pied de neige, je me jetai tout de nouveau dans ses bras, en lui demandant la force de vivre de nouveau mieux à sa gloire, et en le remerciant de ce dernier bienfait. Je passai à peu près une demi-heure en prières ; ce fut un moment béni.

Celui qui ne connaîtrait pas la plaie de son propre cœur aura de la peine à concevoir que je fusse alors réellement dans la foi, quand je lui dirai que peu de semaines après ce que je viens de rapporter, je ressemblais tellement à la brute devant mon Dieu, j'étais si vil, si peu pénétré des grâces qu'il m'a faites en Christ, que j'en vins au point de négliger entièrement la prière pendant plusieurs jours.

Ce fut durant une de ces journées d'infidélité que je tirai ma sonnette et que je me fis apporter du vin par la servante. Mais, qui ne reconnaîtrait ici la bonté du Seigneur ? Bien que mon intention fût de boire pour pouvoir mieux me livrer au péché, il ne voulut pas m'abandonner à la corruption de mon cœur. Tandis que dans le temps de ma mondanité j'avais bu un jour cinq bouteilles de bière forte, par pure bravade, sans aucun remords, ce jour-là je n'eus pas plus tôt bu deux ou trois verres de vin que ma conscience se réveille, me reproche la perversité de ma conduite et m'accuse de boire uniquement pour le plaisir de boire. Je renonçai immédiatement à ce mauvais train.

Ce fut à peu près à cette époque que je formai le projet de quitter Halle pour me rendre à Berlin. C'était parce qu'il y avait un plus grand nombre de professeurs et d'étudiants chrétiens dans l'université de cette dernière ville que je croyais devoir faire cet échange. Mais en cela je n'avais pas agi avec prières, ou pour dire vrai, je n'avais pas prié sérieusement en préméditant ce changement. Aussi, lorsque vint le jour de prendre une décision et de réclamer mes certificats universitaires, le Seigneur me donna d'examiner de nouveau le sujet, de prier plus que je ne l'avais fait, et je vis que je n'avais pas de raisons suffisantes pour quitter Halle. Jamais je n'ai eu lieu de me repentir d'avoir pris la détermination de rester.

Aux vacances de la Saint-Michel 1826, à celles de Pâques 1827 et dans d'autres occasions, je visitai un établissement morave appelé Gnadau, qui n'est qu'à une lieue environ de l'endroit où mon père demeurait alors. Dieu s'est souvent servi des frères que je rencontrai dans ce lieu pour faire du bien à mon âme.

Il était très rare que j'eusse des moyens publics d'édification à ma portée. Je me rendais régulièrement au temple lorsque je ne prêchais pas moi-même; mais, comme il n'y avait point en ville de ministre réveillé, je n'entendais pour ainsi dire jamais la vérité. Aussi, lorsque le docteur T... ou quelque autre ministre pieux devait prêcher, la perspective d'entendre une telle prédication me remplissait d'une joie anticipée, et cette joie durait encore après le sermon, en réfléchissant aux choses qui avaient été dites. *Je faisais de temps en temps quatre à cinq lieues à pied pour pouvoir jouir d'une prédication semblable.* Combien ceux qui possèdent l'avantage d'un ministère fidèle devraient être reconnaissants ! Il est ici bas bien peu de bénédictions que l'enfant de Dieu puisse comparer à celle-là, et cependant le Seigneur est fréquemment obligé de nous faire comprendre quel est le prix de ce bienfait en nous en privant pour un temps.

Outre les assemblées du samedi qui se tenaient dans la maison du frère W....., il s'établit une réunion d'étudiants chrétiens qui eut lieu dans ma chambre depuis les vacances de Pâques 1827 jusqu'à mon départ de Halle. En commençant, nous n'étions guère plus de six; mais avant que je quittasse la ville, notre petite congrégation se composait à peu près de vingt personnes. Lorsque nous étions ainsi réunis, un, deux ou même plusieurs frères priaient à haute voix, nous lisions la parole de Dieu et chantions des cantiques; quelquefois l'un ou l'autre des frères adressait des exhortations aux autres, et on lisait ceux des écrits des hommes pieux

qui nous paraissaient les plus propres à édifier. J'ai souvent été gaiement encouragé et fortifié dans ces réunions ; même deux fois, ayant fait des pas en arrière, et me trouvant par conséquent froid et misérable, j'ouvris mon cœur aux frères qui m'aiderent à sortir de cet état en m'exhortant et en priant pour moi : « Ne quittez point votre assemblée ; » combien cette exhortation est importante. Lors même que selon notre faible jugement nous n'en retirerions pas un profit spécial au moment même, Dieu peut se servir de ces réunions pour nous préserver de beaucoup de mal. N'arrive-t-il pas souvent que lorsque nos cœurs commencent à se refroidir, nous nourrissons ces fâcheuses dispositions en nous abstenant de nous réunir à nos frères ? Plus d'une fois, me trouvant dans ce triste état, sans avoir même le désir sincère d'en sortir, je m'en allai dans les villages où j'étais sûr de ne point rencontrer de frères, afin qu'on ne m'entretint pas des choses de Dieu ; mais telle était alors la bonté du Seigneur envers moi, que c'était pour ainsi dire ma misère même qui me faisait revenir au bout de quelques heures. Celui qui est fidèle avait commencé sa bonne œuvre en moi ; il ne m'a pas abandonné, malgré mon infirmité, et il a continué à opérer dans mon âme. Cependant, combien mes progrès auraient été plus rapides si mon cœur rebelle ne lui avait pas opposé de résistance !

Quant aux autres moyens de grâce, j'ai donné dans un piège qui est aussi celui de beaucoup de nouveaux convertis, et qui conduit à lire force livres religieux de préférence à la parole de Dieu. Il est vrai que je ne pouvais plus m'accorder des romans français et demandais pour repaître mon esprit charnel ; cependant, ce ne fut pas le meilleur de tous les livres qui vint remplacer ce genre de lectures ; je me mis à lire des traités, des journaux de missions, des sermons et des biographies chrétiennes. Cette dernière espèce d'ouvrages me parut plus profitable que d'autres ; si j'avais su en faire un choix judicieux et n'en pas lire en trop grand nombre, ou enfin si l'un ou l'autre de ces livres avait eu la tendance particulière de me rendre les Écritures plus précieuses, de telles lectures auraient pu m'être très utiles. — A aucune époque de ma vie je n'avais eu l'habitude de lire la sainte parole de Dieu, si ce n'est peut-être ce que j'en avais lu occasionnellement dans les écoles avant d'avoir quinze ans. Plus tard ce précieux livre fut entièrement mis de côté, et je ne me rappelle pas d'en avoir lu un seul chapitre jusqu'au moment où il plut à Dieu de commencer son œuvre de grâce dans mon cœur. Maintenant, si j'avais raisonné selon la parole, je me serais dit : Dieu lui-même a daigné

se faire auteur et je suis encore dans l'ignorance du livre précie que le Saint-Esprit a fait écrire par le moyen de ses serviteurs de ce livre qui renferme tout ce que je dois savoir et dont la connaissance me conduira au vrai bonheur : je dois donc lire et lire ce livre inestimable, ce livre des livres, et le méditer sérieusement et avec beaucoup de prières tous les jours de ma vie. Quoique je ne lusse que fort peu la parole de Dieu, je m'aperçus bien que je ne la comprenais pour ainsi dire pas ; mais, comme mon ignorance me portait à l'étudier davantage, la difficulté que j'avais à la comprendre m'en éloignait plutôt. Tandis que celui qui lit les saintes Écritures dans un esprit de prières, ne seulement en acquiert une connaissance plus grande, mais aussi trouve toujours plus de délices à les lire, la jouissance que procurait cette lecture n'était pas assez grande pour me porter à la continuer avec persévérance. C'est ainsi que pendant les quatre premières années de ma vie spirituelle, je fis comme tant d'autres chrétiens qui, dans la pratique, préfèrent les ouvrages d'hommes non inspirés aux oracles du Dieu vivant. La conséquence en fut que je restai petit enfant tant dans la connaissance que dans la grâce : je dis dans la connaissance, car toute connaissance véritable doit provenir de la parole par l'enseignement de l'Esprit. Mon ignorance était telle pendant près de quatre ans, par la conséquence toute naturelle de ce que je négligeais la Bible, que je n'avais pas même une idée claire des points fondamentaux de notre très sainte foi ; lacune très grave qui m'empêcha malheureusement de marcher d'un pas assuré dans les sentiers du Seigneur, car c'est la vérité qui nous rend libres en nous délivrant de l'esclavage de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie. Cette vérité est démontrée par la parole de Dieu ; l'expérience des saints en est une preuve, et ce que j'ai moi-même éprouvé la confirme bien décidément. Car, lorsqu'en août 1829, il plut au Seigneur de m'amener réellement aux Écritures, ma vie et ma marche furent visiblement changées ; et quoique même depuis ce moment j'aie été beaucoup au-dessous de ce que je pouvais et devais être, cependant il m'a été donné par la grâce de Dieu, de vivre plus habituellement dans sa proximité.

Si ce livre tombait entre les mains de quelques-uns de mes frères qui, dans la pratique, préférassent d'autres livres aux saintes Écritures, et qui trouvassent plus de plaisir à lire les ouvrages des hommes que la parole de Dieu, qu'ils se tiennent pour avertis par la perte que j'ai faite. Et si ce petit ouvrage pouvait

en engager quelques-uns à ne pas négliger davantage les saintes Écritures, et à leur accorder une préférence qu'ils auraient accordée jusqu'ici à des ouvrages humains, j'estimerai qu'il aurait été un moyen de faire beaucoup de bien. La répugnance que j'éprouve à augmenter le nombre des livres déjà existant, aurait été un motif suffisant pour me faire renoncer à écrire ces pages, n'eût été la conviction que c'était le seul moyen de rendre mes méprises et mes erreurs profitables aux enfants de Dieu, et aussi l'espérance que le Seigneur, répondant à mes prières, se servirait de la lecture de mes expériences pour les porter à attacher un plus grand prix aux Écritures, et à les prendre pour règle de toutes leurs actions.

Avant de laisser ce sujet j'ajouterai quelques considérations pour le lecteur. Si vous comprenez peu la parole de Dieu, comme l'Esprit explique la parole par la parole, vous devez la lire beaucoup; et si vous ne trouvez pas du plaisir à cette lecture, c'est une raison de plus pour vous exciter à la continuer avec persévérance, car c'est en lisant assidûment les Écritures que nous finissons par y trouver de la joie; plus nous les lisons, plus aussi nous voulons les lire. Ne vous du nombre de ceux qui n'ont pas obéi à la foi, je vous supplie également de lire sérieusement le saint Livre, en demandant au Seigneur de vous accorder quelque bénédiction; qui sait si Dieu ne vous rendra pas sage à salut ? (2 Timothée, III, 15.)

Si l'on me demandait comment il faut procéder dans cette lecture pour en tirer le plus de fruit, je donnerais les conseils suivants :

I. Avant tout, nous devons bien nous convaincre que c'est Dieu seul qui peut nous instruire par son Saint-Esprit, et que, comme il veut qu'on s'adresse à lui pour obtenir des faveurs, nous devons lui demander sa bénédiction avant et pendant notre lecture.

II. Soyons ensuite bien persuadés que, quoique le Saint-Esprit soit le meilleur docteur, et un docteur qui suffit pleinement, cependant il ne nous enseigne pas toujours immédiatement et au moment où nous le désirerions. Nous devons donc lui demander avec persévérance l'explication des passages que nous ne comprenons pas, bien convaincus qu'il nous accordera les lumières que nous désirons, si réellement nous les demandons avec patience, en priant beaucoup, et en vue de la gloire de Dieu.

III. Pour acquérir l'intelligence de la parole de Dieu, il est de toute importance de la lire avec suite, chaque jour une portion de

l'Ancien et une du Nouveau Testament, en recommençant notre lecture où nous l'avons interrompue le jour précédent.

— 1. En choisissant habituellement des chapitres particuliers nous ne pourrons jamais acquérir une grande connaissance des Écritures ; tandis qu'en les lisant d'une manière suivie, nous obtiendrons plus de jour sur l'ensemble. — 2. Aussi longtemps que nous serons dans ce corps nous avons besoin de changement, même dans les choses spirituelles, et le Seigneur a miséricordieusement pourvu à ce besoin par l'immense variété que nous trouvons dans sa parole. — 3. La lecture suivie de la Bible tend à glorifier Dieu ; tandis qu'en en laissant de côté tel ou tel chapitre, c'est comme si nous disions que certaines portions du livre inspiré sont meilleures que d'autres, ou qu'il y en a qui nous sont inutiles, ou pas nécessaires. — 4. Cette manière de lire peut aussi être bénie de Dieu pour nous préserver d'admettre des vues erronées ; car, en lisant la parole d'un bout à l'autre, nous sommes amenés à saisir le sens de l'ensemble, et empêchés par là d'attacher une trop grande importance à certaines vues favorites. — 5. Enfin les Écritures renfermant toute la volonté révélée de Dieu, nous devons chercher à lire de temps en temps cette révélation d'un bout à l'autre. Je crains qu'il n'y ait de nos jours beaucoup d'enfants de Dieu qui n'aient jamais lu la Bible dans son entier, ce qu'ils auraient pu faire au bout de quelques mois en n'en lisant même que quelques chapitres par jour.

VI. Il importe aussi très fort de méditer, ne serait-ce que sur une petite partie, ou si nous en avons le temps, sur la totalité de notre lecture dans le courant de la journée. Réfléchissons, par exemple, chaque jour sur une portion du livre, de l'épître, de l'évangile que nous lisons régulièrement, sans toutefois nous astreindre à cela comme si nous ne devions pas en dévier. Je sens qu'il est très difficile de revêtir un esprit de méditation, et toutes les fois que Dieu m'accorde cette précieuse disposition, j'en retire un profit marquant.

Je trouve que les commentaires savants, tout en communiquant souvent la vérité de Dieu, remplissent aussi la tête de bien des notions diverses. La connaissance acquise de cette manière nous enfle assez généralement ; nous l'abandonnons facilement lorsqu'un autre commentateur vient nous donner une opinion différente, et il arrive fréquemment que nous ne la trouvons bonne à rien lorsqu'il s'agit de la mettre en pratique. Mais il n'en est pas ainsi de l'enseignement que l'Esprit nous communique par le



moyen de la prière et de la méditation : une telle connaissance touche nos cœurs, nous humilie, nous procure de la joie et nous rapproche de Dieu ; comme nous la tenons de lui, qu'elle a pris place dans nos cœurs et est ainsi devenue notre propriété, nous ne l'abandonnons pas facilement lorsqu'elle est attaquée par le raisonnement, et nous la mettons assez généralement en pratique. Celui qui désire étudier la parole de vérité, et qui ne connaît pas les langues grecque et hébraïque pour pouvoir comparer la traduction usitée avec l'original, peut s'éclairer sur divers passages au moyen d'une bonne version, pourvu qu'elle soit l'œuvre d'un homme véritablement spirituel.

Quant au plus important de tous les moyens de grâce, la prière, je n'en faisais comparativement que bien peu. Je priais sans doute, mais assez fréquemment, et par la grâce de Dieu généralement avec sincérité ; mais eussé-je persévéré plus sérieusement dans cet exercice, ou seulement prié autant que je l'ai fait ces dernières années, j'eusse fait des progrès beaucoup plus rapides.

En mois d'août 1827, j'appris que la société continentale d'Angleterre (1) se proposait d'envoyer un ministre à Bucharest, où il y avait beaucoup de chrétiens de nom allemands. Il s'agissait de solliciter un frère âgé dans l'œuvre du Seigneur, les deux autres ministres protestants allemands étant l'un socinien, et l'autre un prédicateur orthodoxe sans vie. Comme je désirais ardemment, malgré ma grande faiblesse, vivre uniquement pour Dieu, après avoir réfléchi et prié, je m'offris au docteur T... qui avait été chargé de chercher un sujet convenablement doué. Quoique Bucharest soit à plus de trois cents lieues de chez nous, et qu'on pût aussi bien l'envisager comme une station missionnaire que tout autre part, mon père donna son consentement d'une manière tout à fait entendue. Bien que j'aie maintenant compris qu'un serviteur de Christ doit servir son Maître, que cela s'accorde ou non avec la volonté de son père terrestre, cette circonstance me parut alors très providentielle. Je partis pour la maison afin de passer quelque temps auprès de mon père. Malgré toutes les recherches que je fis pour découvrir des enfants de Dieu, je ne pus parvenir à en trouver un seul dans cette ville, qui compte trois mille âmes

---

(1) Cette société, qui a ensuite pris le nom de *Société Missionnaire d'Europe*, et qui s'appliquait à répandre l'Évangile sur le continent, n'existe plus maintenant.

de population. Pendant ce séjour dans la maison paternelle, mon temps fut employé d'une manière plus utile qu'il ne l'avait autrefois ; il me fut au moins donné, par la grâce de Dieu, réaliser ma vocation céleste et de remporter la victoire sur le péché, bien mieux que je ne l'avais fait à aucune autre époque de ma vie.

De retour à Halle, je commençai sérieusement à me préparer pour l'œuvre du Seigneur. Je me mis en face des souffrances qui m'attendaient peut-être ; je calculai la dépense, et celui qui jadis avait si fidèlement servi Satan, se sentait maintenant pressé par l'amour de Christ, et aimait mieux endurer des afflictions pour l'amour de Jésus que de jouir pour quelques instants des délices du péché. Je me mis aussi à prier avec quelque ardeur pour ma vocation future.

Un jour, c'était à la fin d'octobre, le frère dont il a été question plus haut, Hermann B..., missionnaire auprès des Juifs, se trouvant à son passage à Halle à la réunion du dimanche soir, qui avait lieu dans ma chambre, dit aux frères combien il craignait que sa santé l'obligeât à abandonner ses travaux parmi les Juifs. Je me sentis au même moment un désir tout particulier de le remplacer. A peu près dans le même temps, il m'était venu un goût extraordinaire pour la langue hébraïque, dont je n'avais fait que très peu de cas auparavant, et que je n'avais guère étudié que par devoir de temps en temps. Maintenant je me mis à l'étudier durant plusieurs semaines avec autant d'ardeur que de délices. Sur ces entrefaites, comme j'éprouvais de temps en temps le désir de remplacer le frère B... comme missionnaire au milieu des Juifs (idée à laquelle je n'osais cependant pas m'arrêter sérieusement, puisque le docteur T... attendait tous les jours une lettre de Londres qui devait enfin fixer les particularités relatives à mon départ pour Bucharest) et que j'étudiais l'hébreu avec tant de jouissance, je fis un soir une visite au docteur T..... : c'était le 17 novembre. Dans le cours de la conversation, il me demanda si je n'avais jamais eu le désir de devenir missionnaire au milieu des Juifs, attendu que, dans ce cas, je pourrais entrer en rapport avec la société de Londres pour la propagation du christianisme au milieu de cette nation, dont il était un des agents. Cette question me frappa beaucoup ; je lui racontai ce qui s'était passé en moi, mais en ajoutant qu'il ne me paraissait pas convenable d'y penser, puisque je devais partir pour Bucharest ; et il fut de mon avis.

Pendant, lorsque je fus de retour à la maison, les quelques

mais qu'il m'avait dits étaient comme du feu au dedans de moi, et le lendemain je ne me sentais plus le moindre attrait pour Bucharest. Cette disposition m'ayant paru mauvaise et charnelle, je suppliai le Seigneur de me rendre mon premier désir de travailler comme missionnaire dans cette station, ce qu'il daigna faire pour ainsi dire immédiatement. Mon amour particulier pour la langue hébraïque et l'ardeur avec laquelle je l'étudiais ne diminuèrent cependant pas. Ce fut à peu près à cette époque qu'on m'offrit une place de précepteur chez un Monsieur pieux de haut rang, pour diriger l'éducation de ses fils; mais je ne pus accepter, ayant toujours en vue mon départ pour Bucharest, et dans le cas où il n'aurait pas lieu, mon désir de devenir missionnaire au milieu des Juifs.

Environ dix jours après, le docteur T..... reçut une lettre de la société continentale. Vu la guerre entre les Turcs et les Russes, qui avaient leur champ de bataille dans les environs de Bucharest, le comité ne croyait pas devoir donner suite, pour le moment, à la pensée d'envoyer un ministre dans cette ville. Le docteur T..... me demanda alors ce que je pensais de la proposition qu'il m'avait faite de devenir missionnaire parmi les Juifs. Je lui répondis que je ne pouvais rien lui dire de précis pour le moment, mais que lorsque j'aurai mieux envisagé le sujet et beaucoup réfléchi, je lui ferais connaître ma réponse. Après avoir examiné la chose mûrement et avec prières, je consultai aussi des frères expérimentés, qui pussent éprouver mon cœur et mes motifs, et j'en vins à décider que, quoique je ne pusse pas dire avec certitude que la volonté de Dieu était que je devinsse missionnaire au milieu des enfants d'Abraham, cependant je devais m'offrir au comité en abandonnant le tout au Seigneur, qui ferait ensuite ce qui lui semblerait bon. En conséquence, le docteur T..... écrivit au comité de Londres, vers le commencement de décembre 1827.

En l'août, j'allai passer quelques jours à Belleben, village situé à environ cinq lieues de Halle, où je m'étais déjà rendu une ou deux fois, soit pour édifier les fidèles qui y demeurent, soit pour joir de quelque rafraîchissement pour mon propre cœur par la communication de leur amour. Un soir que je leur expliquais les Écritures, il plut au Seigneur de toucher le cœur d'un jeune homme inconverti qui fut dès lors amené à la connaissance de la vérité.

Au commencement de l'année 1828, l'on établit à Halle une nouvelle maison de travail, dans le but d'y placer pour un certain temps des sujets vicieux et de les y faire travailler. Disposé

comme je l'étais à être utile aux pauvres pécheurs, je désirais de tout mon cœur obtenir la permission de leur prêcher régulièrement la parole de vérité pendant le temps que je devais demeurer à Halle. Ce qui me le faisait d'autant plus désirer, c'est que j'avais appris qu'un socinien, lecteur en théologie à l'université s'était présenté pour cette place. J'écrivis donc aux magistrats pour leur offrir de prêcher gratuitement aux criminels, espérant qu'à ces conditions il y aurait moins d'obstacles à ce que ma demande me fût accordée. L'on me dit que le docteur \*\*\* s'était déjà présenté, qu'on en avait référé au gouvernement de la province, mais que si je voulais prêcher dans la maison de travail en attendant que la chose fût décidée, ils en seraient bien aises. La décision n'arriva que bien des semaines après, et je pus ainsi faire deux méditations tous les dimanches, et une ou deux les jours ouvriers. Je pris en outre les criminels, les uns après les autres, dans une chambre à part, pour m'entretenir avec eux de l'état de leurs âmes. C'est ainsi que, quoique je fusse bien jeune encore, tant sous le rapport spirituel que sous le point de vue de l'âge, et malgré mon indignité, mon ignorance, ma faiblesse dans la grâce, il plut au Seigneur de me confier un champ de travail très important. En tenant compte des circonstances, ce fut un bien que je pusse travailler dans cette maison. Humainement parlant, si je ne m'étais pas rendu auprès de ces pauvres gens, ou ils n'auraient eu aucune instruction, ou c'eût été un socinien ou un prédicateur étranger à la foi qui leur aurait prêché. D'un autre côté, j'étais aussi un peu qualifié pour cette œuvre, car, comme j'avais été jadis très probablement pire que plusieurs de ces pauvres pécheurs, leur état m'était bien connu. Enfin, tous les ministres n'auraient pas été à même de leur parler avec la même clarté et la même simplicité que je pouvais le faire. La décision arriva quelques mois après; le docteur socinien, lecteur en théologie, fut nommé, et l'on n'eut plus besoin de mes services.

Ce ne fut qu'en mars 1828 que le docteur T.... reçut une réponse de Londres. Le comité proposait un certain nombre de questions auxquelles j'étais invité à répondre, et c'était d'après mes réponses qu'on devait décider si je serais reçu ou non. Après avoir répondu à cette première communication, j'attendais de jour en jour une seconde lettre; je désirais d'autant plus qu'elle ne tardât pas, que j'avais maintenant terminé mes cours à l'université. Cependant aucune réponse n'arrivait. Si mon désir de servir le Seigneur au milieu des Juifs avait été selon la chair, il est pro

table que j'aurais alors abandonné ce projet; mais je ne le perdis pas de vue et continuai à en faire un sujet de prières. Enfin, le 13 juin, je reçois une lettre de Londres, qui m'annonce que le comité s'était décidé à me prendre à l'épreuve pour six mois, comme étudiant missionnaire, pourvu que je me rendisse dans cette dernière ville.

J'avais d'abord supposé que l'affaire se déciderait au bout de peu de semaines, et que, comme j'avais terminé mes études à l'université, si l'on m'acceptait, je serais envoyé immédiatement. Au lieu de cela, sept mois s'écoulaient avant qu'on me fasse connaître une décision; l'on m'annonce ensuite que je suis attendu à Londres, et, en quelle qualité? Quoique j'eusse toujours étudié plus ou moins depuis mon enfance et que je désirasse entrer en activité le plus tôt possible, l'on m'engage à redevenir étudiant. Je fus grandement éprouvé et désappointé pendant quelques moments; mais, après avoir examiné la chose avec plus de calme, je compris qu'il était convenable que le comité apprît à me connaître personnellement, qu'il y aurait aussi de l'avantage pour moi à faire avec ses membres une connaissance plus intime que nous n'avions pu la faire par simple correspondance, et que nos rapports mutuels n'en seraient que meilleurs dans la suite. Après avoir vu mon père, qui n'apporta aucune difficulté à mon projet, je me décidai à aller à Londres.

Pendant, il y avait un obstacle à ce que je pusse quitter le pays. Tout sujet prussien est dans l'obligation de servir trois ans comme soldat, au moins lorsqu'aucune infirmité corporelle ne s'y oppose. Ceux qui ont reçu une éducation classique jusqu'à un certain degré, mais surtout ceux qui ont passé à l'université, ne sont tenus à être sous les drapeaux que pendant une année, durant laquelle ils doivent s'équiper et s'entretenir à leurs frais. J'avais été examiné à l'âge de vingt ans et reconnu propre à servir; mais, sur ma requête, on m'avait mis de côté jusqu'à ce que j'eusse atteint ma vingt-troisième année. Comme ce terme approchait, je ne pouvais obtenir un passeport à l'étranger jusqu'à ce que j'eusse fait mon temps de service, ou que j'eusse été exempté par le roi lui-même. J'espérais que cette dernière faveur me serait accordée; car c'était un fait bien connu que tous ceux qui s'étaient consacrés à l'œuvre des missions avaient toujours été exemptés. J'en écrivis à quelques frères influents de la capitale, qui me conseillèrent de m'adresser premièrement au gouvernement de la province à laquelle j'appartenais; je le fis, mais ne fus pas exempté. Ces frères écrivirent alors au roi

lui-même, qui voulut qu'on en référât au ministère et à la loi, on ne fit aucune exception en ma faveur.

Je ne savais donc plus que faire. En même temps je tombai mal au commencement d'août. Ce fut d'abord un refroidissement or naire, mais dont je ne pus parvenir à me débarrasser com précédemment. Enfin on consulta un médecin très expérimenté et employa des moyens énergiques. Quelque temps après, suppos que mon estomac était suffisamment en ordre, il prescrivit des niques et du vin. Pendant un ou deux jours je parus en effet mien mais les vertiges reparurent bientôt après; ce qui indiquait qu s'était trop pressé de reprendre les fortifiants. Enfin, après av eu recours à d'autres moyens, on crut que je pouvais recomm cer à prendre des toniques. Dans ce même temps, l'un de n amis, professeur américain, me prit avec lui comme compagn de voyage. Nous visitâmes ensemble Berlin et d'autres endroi en parcourant le pays en voiture pendant dix jours environ. Au longtemp que je passai mes journées au grand air et que j'a de lieu en lieu en faisant usage de vin et autres stimulants, m'en trouvai bien; mais aussitôt que je fus de retour à Halle, premiers symptômes reparurent. On abandonna donc encore toniques et l'on eut recours aux moyens précédents.

Il s'était écoulé environ deux mois et demi depuis le moment j'étais tombé malade. Cette maladie, durant laquelle j'avais devoir prendre un soin tout particulier de mon corps, faire fréquentes promenades, m'avait paru un motif suffisant pour d continuer l'étude de l'hébreu; mais elle ne produisit aucun l effet sur mon âme. J'ajoute à cela qu'un de ceux que je fréquent le plus dans ce temps là, le professeur américain dont il vi d'être question, était retourné en arrière sous le rapport spiriti Pour peu que le lecteur chrétien ne connaisse pas son pro cœur et la faiblesse humaine, il pourra à peine croire que, ap que le Seigneur m'eut supporté pendant si longtemp, après av été l'objet de tant de miséricordes, et avoir été si pleinement libéralement pardonné par le sang de Jésus, grâces que j'avais pris à connaître par sa parole, et dont j'avais aussi eu la jou sar.ce; enfin, après avoir été engagé dans l'œuvre du Seigneur tant de différentes manières, j'aie pu me rendre encore t fois coupable de grande infidélité, et cela pendant qu'il appes tissait sa main sur moi! Oh! combien il est vrai que le co de l'homme est désespérément malin. Combien le Seigneur s'est-il pas montré miséricordieux envers moi; au lieu de me trancher, il ne m'a pas seulement supporté, mais il m'a fait ét

depuis lors, un instrument de bénédiction pour des centaines d'âmes, et il m'a rendu capable de vivre, du moins en quelque mesure, à la gloire et à la louange de son Nom. Oh! comme il est vrai qu'il demeure fidèle!

Ce fut dans cet état de froideur que je me rendis à Leipzig en voiture, avec mon ami, à l'époque de la fameuse foire de la Saint-Michel. Cet ami m'ayant témoigné le désir que je l'accompagnasse à l'opéra, je m'y rendis, mais sans éprouver le moindre plaisir. A la fin du premier acte, je pris une glace pour me rafraîchir. Après le second acte, étant dans une grande faiblesse d'estomac, j'eus une défaillance causée par ce rafraîchissement; quelques instants après je me trouvai assez bien pour me rendre à l'hôtel où je passai une nuit passable. Le lendemain matin mon ami fit préparer la voiture pour nous en retourner à Halle. Ce fut là une dispensation miséricordieuse du Seigneur pour me réveiller. En retournant à la maison, j'ouvris franchement mon cœur à mon ami sur la voie que nous avions suivie; lui-même me dit aussi qu'en quittant l'Amérique il était dans un état d'âme bien différent, et que, lorsque j'étais tombé en défaillance dans le théâtre, il avait pensé que ce serait une terrible chose que de mourir dans un tel lieu. Ce fut la seconde et dernière fois que j'allai au théâtre après avoir cru au Seigneur Jésus; une seule fois j'assistai à un concert en 1827; mais je sentis également qu'en qualité d'enfant de Dieu, il ne me convenait nullement de me trouver dans un tel endroit. A mon retour à Halle, j'eus une veine cassée à l'estomac, conséquence probable de la glace que j'avais prise. Il en résulta une faiblesse extrême qui dura plusieurs semaines, et je m'en allai à la campagne changer d'air, chez un bien aimé frère en Notre Seigneur, qui, depuis ce moment-là, a continué à se montrer un ami fidèle et affectionné. Mon âme était aussi dans un meilleur état qu'avant la fracture de ma veine. Ainsi le Seigneur, dans son fidèle amour, me voyant retourner en arrière, me châtiât pour mon profit, et le châtiment produisait, au moins en quelque mesure, un fruit paisible de justice. (Hébr. XII, 10, 11.)

Pendant que j'étais à la campagne, chez ce frère, je reçois une lettre du professeur américain qui, dans ce même temps, avait quitté Halle pour aller s'établir à Berlin. Il désirait que j'allasse dans cette dernière ville où, étant à la proximité de la cour, il était probable que j'obtiendrais plus facilement une exemption du service militaire. Quant aux dépenses occasionnées par mon séjour dans la capitale, elles seraient pleinement couvertes, disait-il, par les honoraires qui me reviendraient des leçons d'allemand que

je lui donnerais, ainsi qu'à deux de ses amis, et qui ne me prendraient que peu d'heures par semaine. Comme je n'étais plus à l'université de Halle, mes cours étant achevés depuis plus de six mois, que j'espérais que mon séjour à Berlin me serait utile sous le rapport spirituel, et qu'il n'était nullement probable que je pusse parvenir à être exempté en restant à Halle, j'en conclus que je devais suivre le conseil de cet ami.

Je partis pour Berlin avec une voiture de louage, dans la compagnie de deux dames de haut rang. Sachant que nous devions être deux jours ensemble, ma sagesse charnelle me fit croire qu'il bien que je dusse leur parler des choses de Dieu, il convenait de leur montrer auparavant toute espèce de prévenances et d'attentions ; qu'ensuite, lorsque j'aurais ainsi trouvé le chemin de leurs cœurs, je pourrais beaucoup mieux leur représenter ce qu'elles sont par leur nature, et leur montrer l'agneau de Dieu. Nos rapports mutuels furent des plus amicaux ; je me bornai à quelques remarques générales sur les choses du salut. Cependant, le second jour, lorsque nous fûmes sur le point de terminer notre voyage, je sentis qu'il était temps de parler. Je ne fus pas plus tôt entenu ouvertement en matière que l'une de ces dames me répondit : « Oh ! Monsieur, combien j'aurais aimé que vous nous eussiez parlé de ces choses plus tôt ; il y a longtemps que nous désirions trouver quelqu'un à qui nous pussions ouvrir nos cœurs ; mais comme les ministres que nous connaissons ne vivent pas conformément à ces vérités, nous n'avons pu nous adresser à eux. » Je découvris qu'elles étaient convaincues de péché depuis quelque temps, mais sans connaître le seul moyen par lequel on peut obtenir la paix, savoir, la foi au Seigneur Jésus. Je leur parlai alors librement pendant l'heure qui nous restait encore, et elles se séparèrent de moi avec des sentiments de reconnaissance, mais en regrettant toutefois de ne pouvoir en dire davantage, puisqu'elles ne faisaient que traverser Berlin. Je me sentis fortement repris, et tout ce que je pus faire fut de chercher à réparer par une longue lettre la lacune que j'avais laissée pendant le voyage. Puissé-je ne jamais oublier cette circonstance, et puisse-t-elle être aussi en bénédiction au lecteur chrétien !

Ma principale affaire était maintenant de savoir comment je parviendrais à obtenir un passeport pour l'Angleterre, par lequel j'aurais obtenu l'exemption du service militaire. Quoique certains frères, qui s'employaient pour moi, sussent très bien comment ils devaient procéder en pareille circonstance, et qu'ils occupassent un rang disti-



gué dans la société, cependant plus ils essayaient, plus aussi l'objet de mes désirs paraissait difficile à obtenir. Les choses en étaient à ce point au milieu de janvier 1829, qu'il semblait que je devais immédiatement devenir soldat. Il n'y avait plus qu'une seule voie, à laquelle on eut enfin recours. Un frère qui était major, et qui était assez lié avec un des principaux généraux, proposa que j'eusse à me présenter immédiatement pour entrer dans l'armée; comme, dans ce cas, je devais être examiné par le médecin, il espérait que l'état de faiblesse physique dans lequel j'étais encore, suffirait pour me faire déclarer impropre au service militaire. Ce cas échéant, la chose serait décidée par le général en chef, qui, étant lui-même un homme pieux, acheminerait sans aucun doute cette décision, sur la recommandation du major, et aussi à cause du désir que j'avais de devenir missionnaire au milieu des Juifs. D'un autre côté, on conclut que, si j'étais reconnu propre au service, je devais entrer immédiatement dans l'armée.

Le Seigneur avait bien probablement permis que les choses allasent aussi loin pour me faire voir que tous mes amis ne pouvaient rien pour me procurer un passeport jusqu'à ce que le temps déterminé par lui fût venu. Le Roi des rois avait décidé que je devais aller en Angleterre, parce qu'il voulait m'y bénir et se servir de moi pour en bénir d'autres, quoique je fusse alors et que je sois encore maintenant tout à fait indigne de ce bienfait. En conséquence, quoique le roi de Prusse n'eût pas trouvé bon de faire une exception en ma faveur, toutes les difficultés se trouvèrent planées au moment où l'on n'avait presque plus d'espérance, et où l'on avait mis en usage les derniers moyens. Je fus examiné et déclaré impropre au service militaire. Muni d'un certificat du médecin, constatant les résultats de l'examen, et d'une lettre de recommandation du major, je me rendis chez le général en chef, qui me reçut avec beaucoup de politesse, et qui écrivit à l'instant à un autre médecin militaire de m'examiner de suite encore une fois. Ce second examen eut lieu, et il fut confirmé que j'étais incapable de servir. Les adjudants du général en chef se trouvant précisément absents, cet officier supérieur, afin de hâter cette affaire, écrivit de sa propre main les papiers qui m'étaient nécessaires, et j'obtins une dispense complète et à vie de tout engagement militaire. C'était bien plus que je n'aurais osé espérer. Le général me parla avec beaucoup de bonté, et m'indiqua certaines portions des Écritures qu'il m'engageait à présenter aux Juifs, entre autres, Romains XI.

Pourquoi le Seigneur ne voulut-il pas permettre que j'obtinsse

cette permission plus tôt? L'une des raisons de ce retard est sans doute le désir qu'il avait que je retirasse pour moi-même bien de mon séjour à Berlin, et que je fusse aussi un instrument béni pour d'autres. Quant au fruit que je recueillis de ce séjour de la capitale, je dois dire que j'y appris une leçon que je n'aurais point apprise jusqu'alors. Pendant que j'étais à Halle, je pensais que lorsque je me trouverais à Berlin, au milieu d'un si grand nombre de chrétiens, j'y éprouverais de nombreuses jouissances. Mais j'eus lieu d'expérimenter que notre bonheur dans le Seigneur ne dépend nullement de la multitude des frères qui nous environnent. Ensuite, le dernier jour montra peut-être que Dieu m'avait préparé une œuvre à Berlin. Depuis le moment de mon arrivée jusqu'à mon départ, je prêchai trois, quatre, même jusqu'à cinq fois par semaine dans une maison de charité qui renfermait environ trois cents personnes âgées et infirmes. Je fis aussi la prédication dans une église, visitai plusieurs fois, le dimanche, les prisonniers dans l'une des prisons de la ville, où le geôlier m'entretenait avec les criminels dans leurs cellules pour m'y entretenir avec eux du salut de leurs âmes.

En général, le temps que je passai à Berlin n'a point été perdu à aucune autre période plus ou moins longue de ma vie l'état de mon âme n'avait été aussi prospère; il ne m'arrivait plus d'être surmonté par mes péchés dominants d'autrefois. Sans doute que même pour ce qui regarde cette époque, je n'ai pas de quoi me glorifier; lors même que je n'aurais à répondre que pour les péchés de ces jours-là, si je n'avais pas le sang de Jésus pour me justifier, je serais extrêmement misérable. Mais après avoir parlé si ouvertement de mes chutes, je pense qu'il conviendrait de dire aussi, à la gloire de Dieu, que, quoique je fusse moi-même observé par d'autres que je ne l'avais jamais été, que je me trouvais entouré de plus de luxe et de tentations, et que je possédais aussi plus d'argent que je n'en avais eu à aucune autre époque de ma vie, je fus gardé des choses dont je me rendais habituellement coupable durant les jours de ma mondanité. Quant à ma santé, elle a été très chancelante presque tout le temps de mon séjour à Berlin, et je ne pus me remettre un peu que lorsque, sur l'avis d'un frère, professeur en médecine, je renonçai à toute espèce de remèdes.

Après avoir obtenu mon passeport sans éprouver aucune autre difficulté, le 3 février 1829, je quittai la capitale de la Prusse pour me rendre à Londres. Le Seigneur m'accorda la grâce de confesser plus fidèlement son nom en *partant* que je ne l'avais fait en *arri-*

ant; ma bouche s'ouvrit presque immédiatement pour publier le message de l'Évangile, qui parut être écouté avec intérêt surtout par l'un de mes compagnons de voyage. Le 5 février j'arrivai à la maison paternelle; c'était dans ce lieu (Heimersleben) que j'avais vécu étant petit garçon, et que j'avais commis beaucoup de péchés; car mon père y était retourné après avoir résigné sa charge. J'y arrivai avec des sentiments tout particuliers, qui ne provenaient pas tant de ce que j'en avais été absent pendant sept ans, que du changement spirituel qui s'était opéré en moi depuis que j'avais quitté Heimersleben, où je n'étais pas revenu depuis que mon père m'avait pris avec lui à Schoenebeck, quelques jours après ma sortie de la prison de Wolfenbüttel. Il n'y avait dans toute la ville que trois personnes avec lesquelles je pusse avoir quelque communion. L'une d'entre elles était un homme qui avait dépensé tout son avoir en exploitant des mines de houille, et qui en était réduit à gagner son pain en battant du blé. Je m'étais moqué de lui quand je n'étais qu'un jeune garçon, parce qu'il paraissait si différent des autres; maintenant, ayant été informé qu'il était un frère, je me mis à le rechercher pour fraterniser avec lui, et j'assistai à une réunion dans sa maison le dimanche soir: nous nous sentîmes l'un et l'autre fortifiés. Rencontrer un frère était pour cet ami un régal qu'il n'avait pas souvent. Dieu veut faire la grâce aux chrétiens qui vivent au milieu d'un grand nombre de disciples de Christ, d'attacher toujours plus de prix aux bénédictions dont ils jouissent dans la communion et dans les assemblées des frères! Ce cher ami, alors dans la foi depuis plus de vingt ans, n'avait que très rarement entendu prêcher l'Évangile. N'est-ce pas chose admirable que moi, qui suis l'un des plus vils de tous ceux qui ont été élevés dans cette petite ville, aie été favorisé au point d'avoir été amené à la connaissance de la vérité, tandis qu'il n'y a pas une de mes connaissances, et à peine un des jeunes gens de mon âge, qui, autant du moins que j'ai pu l'appréhender, aient eu le même privilège!

Je pris congé de mon père le 10 février, avec l'espérance de le revoir au bout d'une année, lorsque je serais missionnaire au milieu des Juifs; mais, par la bonté de Dieu, les choses ont pris une tournure bien différente. A Halberstadt, un frère âgé me fit une bienveillante hospitalité. De là je continuai à m'acheminer vers Rotterdam par Münster: je m'arrêtai quelques jours dans cette dernière ville, où je fus reçu avec affection par plusieurs frères, officiers dans l'armée, et dont deux d'entre eux étaient

sortis de l'Église romaine peu de temps auparavant. Je logeai dans la maison d'un bien aimé frère, tailleur, qui avait aussi été catholique romain.

Ce fut peu près le 22 février que j'arrivai à Rotterdam. Je pris domicile dans la maison d'un chrétien, où logeaient aussi deux frères allemands que j'avais connus à Halle, et qui avaient l'intention de partir comme missionnaires en se rattachant à la société des missions hollandaise. J'éprouvai quelque chose de particulier en me trouvant pour la première fois de ma vie au milieu de frères d'une autre nation, en assistant à leur culte domestique et en entendant leurs chants, etc.! Nous ne communiquions ensemble qu'avec quelque difficulté, attendu que je ne comprenais que peu le hollandais, et cependant j'étais en communion d'esprit avec eux. Ce fut aussi dans cette ville que j'entendis pour la première fois prêcher l'Évangile en anglais; cette langue m'était alors assez familière pour pouvoir comprendre une partie de ce qui fut dit. Rotterdam n'était pas, à proprement parler, la route ordinaire de l'Angleterre; mais avant de quitter Berlin, j'avais consulté un frère qui avait été deux fois dans les Iles Britanniques, et qui m'avait dit que cette voie était la moins coûteuse. Ce n'eût point été mal faire que de prendre conseil de ce frère afin de profiter de son expérience, si, comme Esdras, j'avais demandé à Dieu un heureux voyage. (Esdras, VIII, 21.) Mais, hélas! c'était l'homme que j'avais consulté dans cette affaire et nullement le Seigneur. Quand j'arrivai à Rotterdam, aucun vaisseau ne mettait à la voile pour Londres, à cause des glaces qui obstruaient la rivière, et quelques semaines devaient s'écouler avant que les bateaux à vapeur recommençassent à appareiller. Je dus donc attendre près d'un mois dans cette ville, en conséquence beaucoup plus de temps qu'il ne m'en aurait fallu si j'étais allé par Hambourg, et le voyage fut infiniment plus coûteux.

Ce fut le 19 mai 1829 que j'abordai à Londres. Une fois dans le séminaire, je me trouvai en quelque sorte ramené sous le rapport de la liberté, aux temps où j'allais à l'école. Je puis dire même que presque à aucune époque durant laquelle j'avais fréquenté les écoles, et surtout pendant les quatre années qui avaient précédé mon arrivée en Angleterre, je n'avais été aussi astreint aux heures et à des réglemens que je l'étais dans cette maison; et si Dieu ne m'avait pas accordé une mesure de grâce suffisante pour ne pas rechercher la liberté selon la chair, j'aurais probablement mis de côté toute idée de m

voier à l'évangélisation des Juifs ; mais comme aucune des choses qu'on attendait de moi n'était contraire à ma conscience, je crus devoir me soumettre, pour l'amour du Seigneur, à toutes les règles de l'institut.

La plupart de mes frères du séminaire étaient Allemands. Comme il n'y en avait, pour ainsi dire, aucun qui eût reçu une instruction classique, ils recevaient des leçons d'hébreu, de latin, de grec, de français, d'allemand, etc. Quant à moi, je lus de l'hébreu et fus exempté de tout le reste. Ayant entendu un frère allemand expliquer les Écritures en anglais quelques jours après mon arrivée, je me rappelle encore combien il me tardait de pouvoir faire comme lui. Il me souvient aussi de la joie que j'éprouvai quelques semaines après, lorsque je parlai pour la première fois des choses de Dieu, dans cette langue, à un petit garçon que je rencontrai dans les champs, pensant qu'il ne s'offenserait pas de mon mauvais anglais. Je me mis dès lors à étudier avec ardeur, principalement l'hébreu ; je commençai le chaldéen, travaillai à me perfectionner dans la lecture du juif-allemand en caractères rabbiniques, appris par cœur des portions du Vieux Testament en hébreu, etc. Je travaillais avec prières ; je mettais mes livres de côté pour un moment, puis, tombant sur mes genoux pour chercher la bénédiction du Seigneur, je lui demandais de vouloir bien me garder de cette froideur spirituelle qui est si souvent la conséquence d'études trop suivies ; même en tournant les pages de mon dictionnaire hébreu, mon âme s'élevait au Seigneur pour lui demander son secours, afin de pouvoir promptement trouver les mots.

Comme je vivais avec quelques-uns de mes compatriotes, et que j'étais continuellement entraîné à parler allemand, je ne faisais comparativement que peu de progrès dans l'anglais. L'expérience que j'ai faite à cet égard me porte à faire observer à ceux de mes lecteurs qui auraient le désir de travailler comme missionnaires parmi des gens qui ne parlent pas leur langue, que non seulement ils doivent chercher à vivre au milieu d'eux, mais même se séparer, autant que possible, de ceux qui parlent leur propre langue ; car, lorsque quelques mois après, je me trouvai dans le Devonshire, complètement séparé de ceux qui parlaient l'allemand, je fis journellement beaucoup plus de progrès que je n'en avais fait à Londres.

Peu de temps après mon arrivée en Angleterre, j'entendis l'un des frères du séminaire parler d'un monsieur Groves, dentiste à Exeter, qui, pour le nom du Seigneur, avait abandonné sa voca-

tion, qui lui rapportait environ 4,500 livres sterling par an (1), et qui se proposait d'aller en Perse en qualité de missionnaire, avec femme et enfants, en s'appuyant uniquement sur le Seigneur pour ses besoins temporels. Cette communication fit une telle impression sur moi, j'en fus si réjoui, que je ne me contentai pas de le consigner dans mon journal, mais que j'en écrivis encore à mes amis d'Allemagne.

Déjà faible en arrivant en Angleterre, je tombai malade le 15 mai, probablement par suite d'une trop grande application à l'étude, et je me crus bientôt, selon toute apparence, sans espoir de rétablissement. Plus mon corps s'affaiblissait, plus aussi mon âme était heureuse. A aucune époque de ma vie je ne m'étais vu si vil, si coupable, si éloigné de tout ce que j'aurais dû être; c'était comme si tous les péchés dont je m'étais rendu coupable étaient rappelés à mon souvenir. Mais, en même temps, j'avais la certitude qu'ils m'étaient tous complètement pardonnés, — que j'avais été lavé et nettoyé, parfaitement nettoyé dans le sang de Jésus, ce qui me donnait une grande paix. Je désirais extrêmement de déloger pour être avec Christ. Lorsque mon médecin venait me voir, voici à peu près quelle était ma prière : « Seigneur, tu sais qu'il ne connaît pas ce qui est pour mon bien réel : daigne donc le diriger toi-même. » Chaque fois que je prenais quelque remède, je lui adressais du fond de mon cœur à peu près la requête suivante : « Seigneur, tu sais que cette médecine n'est rien en elle-même, pas plus que si je prenais un peu d'eau; qu'il te plaise donc de lui faire produire l'effet qui doit le mieux convenir à mon bien réel et à ta gloire. Retire-moi bientôt à toi ou rétablis-moi, prolonge ma maladie pour me prendre à toi plus tard, ou fais qu'elle se prolonge encore pour tendre ensuite à une guérison, Seigneur, fais ce qu'il te semblera bon ! » Un péché que je n'avais jamais découvert auparavant me fut dévoilé : je n'avais pas rendu grâce à Dieu de tout mon cœur pour le sommeil fortifiant qu'il m'avait toujours accordé dans mes maladies précédentes; aussi ne pus-je retrouver ce bienfaisant sommeil pendant plusieurs nuits.

Après une quinzaine de jours de maladie, mon médecin annonça d'une manière tout à fait inattendue, qu'il y avait amélioration dans mon état. Au lieu de me procurer de la joie, cette nouvelle m'affligea, tant mon désir d'être avec le Seigneur était grand, mais, immédiatement après, Dieu me fit la grâce de me soumettr

---

(1) De 37 à 38,000 francs de France.

à sa volonté. Quelques jours après je pus quitter ma chambre. Pendant ma convalescence, je conservai le même état d'âme, désirant de déloger pour être avec Christ. Comme je ne reprenais que lentement le dessus, mes amis me conseillèrent d'aller changer d'air à la campagne; mais mon cœur était dans une si heureuse disposition spirituelle, et le changement qui s'était opéré en moi était si grand que, quoique j'eusse été autrefois si passionné pour les voyages, je ne pouvais me faire à la pensée d'aller voyager et voir de nouveaux endroits. Mais, comme mes amis continuaient à me conseiller la campagne, je réfléchis que ce pourrait bien être la volonté de Dieu que je suivisse leur conseil; en conséquence, je lui dis : « Seigneur, je suis disposé à me soumettre à ta volonté, et à aller si tu veux que j'aille. Daigne donc me la faire connaître par la réponse du médecin. S'il me répond que la campagne me serait bonne, j'irai; mais s'il me dit que ce moyen n'a pas grande importance, je resterai. » Lorsque je demandai au médecin si je devais aller à la campagne ou non, il me dit que ce serait la meilleure chose que je pusse faire. Il me fut alors donné de me soumettre volontiers, et je partis pour Teignmouth, où je fis la connaissance de mon bien aimé frère et ami Henri Craik, qui est actuellement mon compagnon d'œuvre.

Peu de jours après mon arrivée à Teignmouth, on fit une seconde ouverture de la chapelle dite d'Ebenezer, à laquelle j'assistai. L'un de ceux qui prêchèrent à cette occasion fit une grande impression sur moi. Sans aimer tout ce qu'il dit, je remarquai en lui un caractère de gravité et de solennité que je n'avais pas aperçu chez les autres. Après l'avoir entendu, j'avais un grand désir de le connaître plus particulièrement. Deux frères d'Exmouth, dans la maison desquels il demeurait, m'ayant invité à passer quelque temps chez eux, j'eus l'occasion de demeurer pendant dix jours sous le même toit que ce frère, et Dieu a bien voulu se servir de lui pour m'accorder de grandes bénédictions, pour lesquelles j'aurai à lui rendre grâce pendant toute l'éternité.

Je mentionnerai ici quelques-uns des points que Dieu com-  
~~mença~~ me faire connaître.

1. Je compris que la parole de Dieu est la seule règle d'après laquelle nous devons juger dans les choses spirituelles, et qu'elle ne peut être expliquée que par le Saint-Esprit, qui, de nos jours comme dans les temps passés, est le docteur de son peuple. Avant cette époque, je n'avais pas compris par expérience quel est l'office du Saint-Esprit; je ne connaissais pas même d'une manière expérimentale les fonctions de chacune des bienheureuses per-

sonnes qui composent ce qu'on appelle généralement la Trinité. Je n'avais pas encore vu, par les saintes Écritures, que le Père nous a choisis avant la fondation du monde, que c'est en lui qu'a été conçu le merveilleux plan de notre rédemption, et que c'est lui aussi qui a ordonné tous les moyens par lesquels il devait être accompli. De plus, que pour nous sauver, le Fils a accompli la loi afin de satisfaire à ses exigences et à la sainteté de Dieu; qu'il a porté la peine que nos péchés méritaient et satisfait à la justice de Dieu; enfin, que c'est le Saint-Esprit seul qui peut nous enseigner ce que nous sommes par notre nature, nous montrer la nécessité d'un Sauveur, nous rendre capables de croire en Christ, nous expliquer les Écritures, nous soutenir dans la prédication de la parole, etc., etc. Ce dernier point surtout, je ne le comptais qu'alors, aussi eut-il un effet prodigieux sur moi, car le Seigneur me donna de le mettre à l'épreuve de l'expérience en abandonnant les commentaires et presque tout autre livre, et en lisant et méditant simplement la parole de Dieu. Le résultat en fut que le premier soir que je me renfermai dans ma chambre pour prier et méditer les Écritures, j'en appris plus pendant ces quelques heures que je n'en avais appris durant plusieurs mois auparavant *avec la différence que je retirerai de cette manière d'étudier la parole une force réelle pour mon âme.* Dès lors je commençai à soumettre à l'épreuve des Écritures les choses que j'avais apprises et vues, et j'ai compris que nous ne devons attacher de valeur réelle qu'aux principes qui peuvent soutenir cette épreuve.

2. Jusqu'à cette époque j'avais été très-opposé aux doctrines de l'élection et de la persévérance finale; c'était au point que quelques jours après mon arrivée à Teignmouth, j'appelais l'élection une doctrine diabolique. Je ne pouvais croire que je me fussent amené moi-même au Seigneur, c'était une fausseté trop manifeste, mais je pensais qu'après tout j'aurais pu lui résister. Et en suite, je ne connaissais rien du choix que Dieu a fait de son peuple, et je ne croyais pas que celui qui a été fait une fois enfant de Dieu est sauvé pour toujours. Je m'étais toujours dit, dans ma sagesse charnelle, que si je pouvais une fois prouver que je fusse enfant de Dieu pour toujours, je pourrais retourner dans le monde pendant une année ou deux, puis revenir au Seigneur et être enfin sauvé. Mais maintenant je fus conduit à examiner cette précieuse vérité par la parole de Dieu. Désireux de ne m'attribuer aucune gloire dans l'œuvre de la conversion des pécheurs, de ne me considérer que comme un simple instrument, et de recevoir tout ce qui est écrit, je me mis à lire le Nouveau Testament et



commencement à la fin en vue de ces vérités. A mon grand étonnement, je trouvai que les passages qui sont décidément en faveur de l'élection et de la grâce persévérante sont environ quatre fois plus nombreux que ceux qui paraissent s'opposer à ces vérités. Même lorsque, peu de temps après, j'eus examiné et compris ces derniers passages, je reconnus qu'ils confirment ces doctrines. — Quant à l'effet que ma foi en ces doctrines produisit sur moi, je suis obligé de dire, à la gloire de Dieu, que quoique je sois encore excessivement faible, et bien loin d'être mort à la convoitise de la chair, à la convoitise des yeux et à l'orgueil de la vie, comme je pourrais et devrais l'être, cependant, par la grâce de Dieu, j'ai marché plus près de lui depuis cette époque. Ma vie n'a plus été aussi variable, et je puis dire que j'ai vécu plus habituellement pour Dieu qu'autrefois, parce que le Seigneur m'a puissamment fortifié par le moyen de ces vérités. Je me suis souvent dit dans le temps de la tentation : si je succombe, mon âme ne pourra qu'être misérable pendant un certain temps ; Dieu sera déshonoré ; et comme je suis un fils de Dieu pour toujours, je serai nécessairement ramené à lui, peut-être par le moyen de châtimens sévères. Je dis donc que l'amour éternel de Dieu en Christ manifesté dans notre élection (lorsqu'il m'a été donné de le réaliser) a souvent été le moyen de me pousser à la sainteté, au lieu de me conduire au péché. Ce n'est que la connaissance intellectuelle de semblables vérités, le fait de les avoir dans la tête au lieu de les avoir dans le cœur, qui est dangereux.

3. Une autre vérité, à laquelle je fus amené à quelque degré, pendant mon séjour dans le Devonshire, c'est la venue du Seigneur. Jusqu'alors mes vues à cet égard avaient été tout à fait vagues et contraires à l'Écriture. J'avais cru ce que d'autres me disaient, sans examiner ce qui m'était dit par la parole. Je pensais que les choses iraient de mieux en mieux et que bientôt le monde entier se convertirait. Mais maintenant je compris, par la parole, qu'elle ne nous autorise en aucune manière à attendre la conversion du monde avant le retour du Seigneur. Les Écritures me démontrèrent que ce sera l'avènement de Jésus qui amènera la gloire de l'Église, et qui remplira les saints d'une joie sans fin, et que jusqu'alors les choses seront toujours plus ou moins dans la confusion. Je trouvai aussi que c'était le retour de Christ et non pas la mort qui était l'espérance des chrétiens apostoliques, et que, en conséquence, je devais aussi attendre cette apparition. Cette vérité pénétra tellement dans mon cœur, que, quoique je fusse extrêmement faible en partant pour le Devonshire, et que

je ne m'attendisse presque pas à retourner à Londres, lorsque je compris cette vérité, il me fut donné immédiatement de ne plus attendre la mort, mais le retour de Christ. Après avoir reçu cette doctrine, le Seigneur voulut bien m'accorder la grâce de l'appliquer, au moins en quelque mesure, à mon propre cœur, et je m'adressai solennellement cette question : « Que puis je faire pour le Seigneur avant son retour, car il va venir bientôt ? »

4. Outre ces vérités, il plut à Dieu de me donner une idée plus étendue du dévouement chrétien que je ne l'avais auparavant. Il me fit voir, à quelque degré, que ma véritable gloire dans ce monde consiste à être méprisé avec Christ, pauvre et chétif comme lui. Je compris aussi ce qu'il m'a été donné de mieux comprendre encore, savoir qu'il ne convient nullement au serviteur d'être riche, grand, honoré dans ce monde, tandis que son Maître a été pauvre, chétif et méprisé.

Je ne veux pas dire que tout ce que je crois maintenant concernant ces vérités et celles qui s'y rattachent, que le Seigneur m'a manifestées depuis le mois d'août 1829, je l'aie compris d'abord ; et encore bien moins que je les aie saisies avec la même clarté que je les comprends maintenant par la grâce de Dieu ; néanmoins le temps de mon séjour dans le Devonshire a été très utile à mon âme. Avant de quitter Londres, j'avais demandé au Seigneur qu'il lui plût de bénir mon voyage pour mon corps et pour mon âme ; il a daigné exaucer ma prière sous ces deux rapports, car, au commencement de septembre, je rentrai en ville infiniment mieux de corps, et mon âme avait éprouvé un tel changement que ce fut comme une nouvelle conversion.

De retour à Londres, je m'appliquai à faire du bien à mes frères du séminaire. Je leur proposai, en conséquence, de nous réunir tous les matins de six à huit heures, pour prier et lire ensemble les Écritures, et que chacun de nous ferait part aux autres de ce qu'il pensait que le Seigneur lui aurait fait connaître touchant le sens de la portion que nous aurions lue. Un frère fut amené au même état que moi, et j'espère que les autres reçurent plus ou moins de bien. Plusieurs fois, en me retirant dans ma chambre, après le culte domestique du soir, je jouissais d'une si douce communion avec Dieu que je continuais à prier jusqu'après minuit. Rempli de joie, j'entrais alors dans la chambre du frère dont il vient d'être question, je le trouvais dans le même état d'âme que moi, et nous continuions à prier jusqu'à une ou deux heures du matin. Quelquefois même, ma joie était telle que je

pouvais à peine trouver le sommeil, et, à six heures du matin, j'allais de nouveau appeler les frères à se réunir pour la prière.

Cependant tout cela ne me laissait point dans l'inaction pour ce qui regarde l'œuvre du Seigneur, ainsi que je vais le faire voir. Lorsque, environ dix jours après mon retour à Londres, je fus de nouveau confiné à la maison pour continuer mes études, je m'aperçus que ma santé recommençait à décliner. Comme mon pauvre corps n'était plus en quelque sorte que comme un tison arraché au service du démon, il ne me parut pas que je faisais bien d'employer le peu de forces qui me restaient aux études; je compris que je devais entrer d'abord dans l'œuvre du Seigneur, et cela d'autant plus qu'il m'avait maintenant accordé de plus grandes lumières sur sa vérité et un cœur disposé à le servir. En conséquence, j'écrivis au comité de la société pour lui demander de m'envoyer immédiatement, puisque ses membres avaient eu l'occasion de me connaître; et afin de les mettre plus au large, je leur insinuai de m'envoyer comme compagnon d'œuvre d'un frère expérimenté. Je ne reçus point de réponse.

Après avoir attendu environ cinq ou six semaines, tout en cherchant à travailler pour le Seigneur, soit d'une manière, soit d'une autre, je fus frappé de la pensée que j'agissais mal et en opposition avec l'Écriture en attendant des hommes la commission d'entrer dans le champ des missions, et que comme je me sentais appelé à travailler à la propagation de la parole, que j'eusse le titre de missionnaire ou non, je devais commencer tout de suite au milieu des Juifs de Londres. En conséquence, afin de les engager à entrer en conversation avec moi sur les choses de Dieu, je me mis à leur distribuer des traités portant mon adresse; je leur prêchai sur les places où ils se rassemblent en plus grand nombre, lus régulièrement les Écritures avec une cinquantaine de garçons juifs, et devins maître dans une école du dimanche. Cette œuvre me donna beaucoup de joie et m'attira l'honneur d'être injurié et maltraité pour le nom de Jésus. Toutefois, le Seigneur m'accorda la grâce de ne me laisser détourner de ce travail par la perspective d'aucun danger et d'aucune souffrance.

Durant les mois de septembre, octobre et novembre, mes lumières s'accrurent de plus en plus. A la fin de novembre, je me mis à considérer soigneusement si je pouvais continuer à rester attaché à la société aux termes ordinaires. Voici quelles étaient mes objections principales: Dans le cas où la société prendrait la détermination de m'envoyer, et où je devrais quitter l'Angleterre, il était plus que probable que le continent me serait assigné pour

champ de travail ; c'était même une nécessité , car je n'étais pas propre à être envoyé dans les contrées de l'Orient , à cause de ma santé , qui aurait souffert du climat , et qui n'aurait pu supporter l'étude des langues à laquelle j'aurais dû me livrer. En allant sur le continent sans avoir reçu l'ordination , comme les ministres non consacrés ne peuvent généralement pas y travailler librement , était évident que je ne pourrais jamais obtenir un champ d'activité de quelque extension. Ensuite , je ne pouvais consciencieusement me soumettre à être consacré par des hommes inconvertis , qui s'attribueraient le pouvoir de me mettre à part pour le ministère ou de me communiquer pour cette œuvre quelque chose qu'ils n'auraient pas eux-mêmes. Il y a plus , d'après l'accroissement de lumières que j'avais obtenu en recevant cette vérité , *que la parole de Dieu est notre seul étendard et le Saint-Esprit notre seul Docteur* , j'avais des objections à rester attaché à toute église nationale. — 1. En comparant ce que je connaissais de l'église d'Angleterre et de celles du continent avec ce seul véritable étendard la parole de Dieu , je compris que toutes les églises nationales , par le fait même qu'elles sont des églises nationales , c'est-à-dire le monde et l'Église mêlés ensemble , non-seulement contiennent en elles-mêmes des principes qui éloignent nécessairement de la parole de Dieu , mais qu'aussi longtemps qu'elles demeurent telles elles sont incompatibles avec une obéissance entière aux saintes Écritures. De plus , si l'on me permettait de rester en Angleterre , la société ne m'accorderait pas la liberté de prêcher indistinctement partout où le Seigneur pourrait m'ouvrir une porte ; et j'avais des objections plus fortes encore à être consacré par les évêques anglicans que par le consistoire prussien. — 2. Ma conscience ne me laissait pas libre d'être dirigé *par des hommes* dans mes travaux missionnaires. Il me sembla que , comme serviteur de Christ , c'était l'Esprit et non les hommes qui devait me guider dans ce qui concerne l'emploi de mon temps et les lieux que je devais évangéliser. Je dis ceci avec toute déférence pour d'autres personnes , peut-être beaucoup plus instruites et infiniment plus spirituelles que moi ; un serviteur de Christ n'a qu'un seul maître. — 3. Quoique j'eusse de l'amour pour les Juifs et que j'en eusse donné des preuves , je ne pouvais pas dire consciencieusement que je voulusse employer la plus grande partie de mon temps exclusivement au milieu d'eux , ainsi que le comité l'aurait attendu de moi. Il me parut que , pour agir selon la parole , je devais , en arrivant dans un endroit , rechercher d'abord les Juifs et commencer mes travaux au milieu d'eux ; mais que s'ils rejetaient l'Évangile , je

devis m'adresser aux chrétiens de nom. — Plus je pesais ces points, plus il me paraissait que j'agirais avec hypocrisie, si je les gardais par devers moi sans les faire connaître au comité.

Que devais-je faire si je n'étais pas envoyé par la société ? ce fut la question qui se présenta ensuite à mon esprit. Avec mes vues actuelles je ne pouvais retourner en Prusse, où j'eusse dû m'abstenir de prêcher, sous peine d'être emprisonné. Le seul plan qui me parut convenable fut de parcourir l'Angleterre en allant de lieu en lieu, prêchant partout, aux Juifs et aux chrétiens de nom, selon que le Seigneur me dirigerait et m'en fournirait l'occasion. La doctrine de la seconde venue du Seigneur, que j'avais récemment reçue, m'avait inspiré cette manière de travailler. J'avais fortement à cœur d'avertir les pécheurs et de réveiller les saints, dans la perspective de la prochaine venue du maître. Il me parut en même temps convenable de me rattacher, pour faire cette œuvre, à la société pour la propagation du christianisme au milieu des Juifs, et de la servir sans salaire aucun, pourvu toutefois qu'elle voulût m'accepter à ces conditions.

La cessation de mes relations avec la société faisait naître en moi certains scrupules : je pensais que, comme je lui avais occasionné quelque dépense, je pourrais lui paraître ingrat, et que l'argent que j'avais coûté pourrait être envisagé comme ayant été dépensé inutilement. Mais cette objection fut facilement écartée par les réflexions suivantes : 1. En entrant en relation avec la société, j'avais agi selon les lumières que j'avais alors. — 2. Je n'ai qu'un seul maître ; c'est à lui que l'argent appartient et que je dois rendre compte. — 3. Quoique je n'aie pas de quoi me glorifier, mais bien des raisons d'être honteux devant Dieu pour la défectuosité de mon travail, cependant, humainement parlant, non-seulement j'avais travaillé au service du Seigneur, mais même j'avais été occupé, en quelque mesure, de cette portion de l'œuvre pour laquelle l'argent avait été mis entre les mains du comité.

Il n'y avait plus qu'un seul point à décider : comment devais-je faire à l'avenir pour mes besoins temporels ? C'était, en effet, un grand obstacle, non-seulement parce que j'étais étranger, mais parce que je parlais si peu d'anglais que, quoique je fusse puissamment assisté en expliquant les Écritures, je ne pouvais m'exprimer qu'avec difficulté sur les choses ordinaires de la vie. Cependant je n'eus aucune inquiétude à cet égard, car je considérai que, aussi longtemps que je chercherais à servir le Seigneur, c'est-à-dire que je rechercherais le royaume de Dieu et sa justice, il m'accorderait par-dessus de quoi pourvoir à mes besoins. L'Éternel, dans sa

grande bonté, me donna de pouvoir m'appuyer sur les promesses de sa parole, entre autres sur Matthieu VI, 25-34; VII, 7, et Jean XIV, 13, 14, qui, sous ce rapport, furent l'appui de mon âme. L'exemple de notre frère Groves, le dentiste dont il a été parlé plus haut, qui avait renoncé à sa vocation et était parti comme missionnaire, fut aussi un très grand encouragement pour moi. Les nouvelles les plus récentes qu'on avait reçues de lui à cette époque, ayant annoncé de quelle manière le Seigneur lui était venu en aide dans son voyage à Pétersbourg, et pendant son séjour dans cette ville, ma foi en reçut une force nouvelle.

Enfin le 12 décembre 1829, j'en vins à la conclusion de discontinuer mes rapports avec la société dans le cas où elle n'accepterait pas mes services aux conditions ci-dessus; je me déterminai à parcourir le pays en prêchant (étant surtout poussé à le faire par le désir de servir le Seigneur, autant qu'il était en moi, AVANT SON RETOUR) et en me confiant en lui pour mes besoins temporels. En même temps il me parut convenable d'attendre encore un mois pour mieux réfléchir à la chose avant d'en écrire au comité, afin de pouvoir être plus sûr que je l'avais suffisamment pesée.

Le 24 décembre je me rendis à Islington, à l'institut des missions de l'église épiscopale, dans l'intention de faire du bien aux étudiants qui s'y trouvaient, du moins si telle était la volonté du Seigneur. Je m'en revins très heureux, comme je l'étais du reste presque toujours dans ce tems là, et le soir je me couchai rempli de joie. Le lendemain, jour de Noël, je me réveillai dans un état d'âme bien différent de celui dont j'avais joui pendant plusieurs des semaines précédentes. Je n'avais aucune jouissance, je me sentais froid et sans vie dans mes prières. A notre réunion ordinaire du matin, l'un des frères m'exhorta à persévérer dans la prière, en me disant que quoique le Sauveur semblât se détourner de moi pour un moment, sans doute dans des vues bien sages, il ferait certainement de nouveau luire sa face sur moi. Je suivis son conseil, et le matin, à la table du Seigneur, je retrouvai une partie de ma joie. Je dinai ensuite dans une famille avec le frère dont il vient d'être question, et ma première joie me fut insensiblement rendue. Dans la soirée, le Maître me fournit l'occasion de parler de son retour, et je le fis avec grande joie. A huit heures on me proposa d'expliquer la parole au culte domestique, et je fus puissamment assisté de Dieu. Environ une demi-heure après cette explication, on me pria de sortir de la chambre pour voir l'une des servantes et la mère d'une autre domestique qui avaient assisté au culte de la famille. Elles étaient tout en larmes, et l'une et l'autre fortement impressionnées et tra-

vailles concernant leurs âmes. Je m'en retournai alors à la maison, étant pour le moins aussi heureux que je l'avais été le soir précédent. Si j'ai rapporté cette circonstance, c'est parce que j'ai fait l'expérience que Satan cherche ordinairement à nous tenter, en nous faisant abandonner la lecture de la parole et la prière lorsque nous avons perdu notre joie ; comme s'il était inutile de lire les Écritures lorsque nous n'en jouissons pas, inutile de prier lorsque nous n'avons pas l'esprit de prières. Si nous voulons que la parole nous procure de la joie, nous devons continuer à la lire, et il faut persévérer à prier si l'on veut obtenir un esprit de prières ; car, moins nous lisons, moins nous désirons lire, et moins nous prions, moins nous désirons prier.

Vers le commencement de l'année suivante, mes condisciples eurent une quinzaine de jours de vacances. Comme je m'étais conformé à l'ordre de l'institut aussi bien qu'eux, je sentis que je pouvais partager leurs privilèges, non point toutefois pour plaire à la chair, mais pour servir le Seigneur. En conséquence, le 30 décembre, je partis de Londres pour Exmouth, où j'avais l'intention de passer mes vacances dans la maison des amis chrétiens qui, l'été précédent, m'avaient accordé l'hospitalité avec tant de complaisance. Mon désir était de prêcher dans ce lieu pendant ces quinze jours, et de peser encore avec plus de soin la proposition que je voulais faire à la société. J'arrivai à Exmouth le 31, à six heures du soir, une heure avant la réunion de prières qui avait lieu dans la chapelle d'Ebenezer. Mon cœur brûlait de raconter le bien que le Seigneur avait fait à mon âme, et d'exposer certaines vérités que je supposais ne pas être connues de beaucoup de ceux avec lesquels j'étais réuni. Comme cependant on ne m'invita ni à parler, ni à prier, je demurai dans le silence. Le lendemain matin je parlai sur la différence qu'il y a entre un chrétien et un chrétien heureux, et montrai d'où vient généralement qu'on se réjouit si peu au Seigneur. Dieu voulut bien bénir pour plusieurs croyants ce premier témoignage que je rendis alors, sans doute afin de me faire voir qu'il était avec moi. Mes paroles furent, entre autres, en bénédiction à une sœur qui, pendant dix ans, n'avait pas été spirituellement affranchie, et que la bonne providence de Dieu avait amenée d'Exeter pour être présente à notre réunion ce jour là, ainsi qu'elle me le dit elle-même plusieurs mois après, en me rencontrant en voyage.

Je parlai de nouveau l'après-midi, selon le désir de plusieurs amis. Afin de tirer aussi bon parti que possible de mes quinze jours de vacances, je proposai une réunion à la chapelle, tous les matins à

dix heures, pour l'explication de l'épître aux Romains ; je lus les Écritures avec plusieurs dames, dans une chambre où nous nous réunîmes souvent pour ces lectures de la Bible. Le deuxième jour après mon arrivée, un frère me dit : « Pendant le cours du mois passé, j'ai demandé au Seigneur de vouloir bien faire quelque chose pour Lympstone, grande paroisse dans laquelle il y a très peu de lumière spirituelle ; je ne doute pas qu'une chapelle wessleyenne qui s'y trouve ne vous soit ouverte pour prêcher. » Étant prêt à parler de Jésus partout où le Seigneur m'ouvrirait une porte, pourvu toutefois que je pusse demeurer fidèle aux vérités qu'il lui avait plu de m'enseigner, j'y allai et obtins facilement la permission d'y prêcher deux fois le lendemain, qui était le jour du Seigneur. J'annonçai encore la parole dans un autre village près d'Exmouth. Ainsi, pendant les dix ou les douze premiers jours, je parlai une, deux, même trois fois par jour, tant en public que dans les réunions privées, avec beaucoup de joie pour mon âme.

Dans les premiers jours de janvier 1830, pendant mon séjour à Exmouth, je vis de plus en plus clairement que je ne pouvais rester attaché à la société aux conditions ordinaires. Comme j'avais beaucoup à faire où j'étais et peu d'argent pour l'employer à des voyages (car tout ce que je possédais se montait à environ 5 livres sterling), je pensai qu'il valait mieux écrire d'abord au comité, afin que, pendant le temps qu'il mettrait à prendre une détermination à mon égard, je pusse continuer à prêcher. Je lui exposai donc quelles avaient été mes vues avant d'entrer en rapport avec lui, les modifications qu'elles avaient subies dès lors ; je lui représentai les scrupules que j'éprouvais à rester attaché à la société aux conditions généralement usitées, comme je l'ai dit plus haut. En exprimant au comité combien je lui étais redevable, puisque c'était par son moyen que j'avais été amené en Angleterre, où le Seigneur m'avait si abondamment béni, je lui exprimai le désir de recevoir de lui les Écritures en hébreu, et des traités pour les Juifs ; enfin, je lui annonçai que j'étais prêt à le servir sans aucun salaire, pourvu qu'il m'abandonnât à la direction du Seigneur quant au temps et aux lieux où je devrais travailler. Quelque temps après, je reçus une excellente lettre particulière de l'un des secrétaires, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'affection, avec la communication officielle du comité. Voici cette décision :

• Société de Londres pour la propagation du christianisme parmi les Juifs.

• Lecture a été faite d'une lettre de M. G. F. Müller au sous-



comité assemblé, le 27 janvier 1830, à la maison de la société, 10, Wardrobe-Place, Doctors' Commons. »

« Décidé de faire savoir à M. Müller, que le comité se réjoit sincèrement de tous les progrès réels qu'il peut avoir faits dans la connaissance et dans la grâce par le Saint-Esprit; mais comme il ne trouve pas qu'il convienne à une société quelconque d'employer ceux qui ne veulent pas se soumettre à ses directions pour ce qui regarde les travaux des missions; aussi longtemps que M. Müller conservera ses vues actuelles sur ce point, il ne peut plus le considérer comme étudiant missionnaire. Si cependant plus de réflexion venait ensuite modifier son opinion, il serait joyeux d'entrer de nouveau en communication avec lui. »

C'est ainsi que mes rapports avec la société cessèrent entièrement. Dix-huit années se sont écoulées depuis ce moment, et je puis dire que bien que j'aie lieu de m'affliger d'avoir été si peu reconnaissant envers le Seigneur pour toute la bonté qu'il m'a témoignée dans cette affaire, je n'ai jamais regretté un seul instant d'avoir pris cette détermination. La suite prouvera au lecteur éclairé jusqu'à quel point il a plu à Dieu de me bénir en me faisant la grâce de marcher selon les lumières qu'il voulut bien m'accorder. Avant de laisser ce sujet, je me crois appelé à faire quelques remarques. Loin de moi toute idée de déverser aucun blâme sur la société. Si les circonstances mentionnées n'étaient pas liées aussi intimement avec mon établissement en Angleterre, j'aurais préféré les passer sous silence. Mais comme je devais nécessairement dire quelque chose de mes rapports avec elle, j'ai pensé qu'il valait mieux raconter les circonstances purement et simplement. En conséquence, je crois devoir déclarer que je ne l'ai pas fait le moins du monde pour faire tort à la société; plusieurs de ses membres m'ont témoigné de l'affection, et principalement deux hommes respectables qui, dans ce temps là, avaient en grande partie la direction des affaires. Si donc on me juge différemment, je ne puis que dire : « Ne jugez de rien avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne. » (1. Corinth. IV, 5.)

Après avoir prêché pendant trois semaines à Exmouth et dans les environs, je partis pour Teignmouth. Mon intention était de m'arrêter quelques jours dans cette ville, d'annoncer la parole au milieu des frères avec lesquels j'étais entré en relation l'été précédent, et de leur raconter les bontés du Seigneur à mon égard. J'étais à peine arrivé qu'un des chrétiens de l'endroit m'exprima le désir que je restasse au milieu d'eux pour remplacer leur ministre qui était sur le point de les quitter. Je lui répondis que je

ne croyais pas devoir me fixer définitivement dans un lieu plutôt que dans un autre, mais parcourir le pays en prêchant la parole selon que le Seigneur me dirigerait. Le lundi soir, je prêchai à la place du frère Craik, à Shaldon, en la présence de trois ministres. Quoique ces messieurs ne goûtassent pas mon sermon, il plut à Dieu de se servir de ce discours pour amener à la connaissance de son cher Fils une jeune femme qui avait servi comme domestique chez l'un d'eux, et qui avait souvent entendu son maître prêcher. Combien le Seigneur juge différemment que les hommes. Il voulait se rendre gloire à lui-même, l'occasion était des plus favorables; le prédicateur était étranger, et il avait à lutter contre de très grandes difficultés, puisqu'il n'était pas capable de parler l'anglais avec tant soit peu de facilité; mais il voulait servir Dieu, et l'état de son âme était tel dans ce moment là, qu'il désirait lui attribuer tout le bien qui pourrait s'opérer par son moyen. Bien des fois dès lors j'ai été frappé de voir sa force s'accomplir dans mon infirmité, comme dans la circonstance que je viens de rapporter.

Le mardi soir, je prêchai à Teignmouth, dans cette même chapelle d'Ebenezer, à l'ouverture de laquelle j'étais entré en relation avec le frère dont le Seigneur voulut se servir pour me faire tant de bien plus tard. Ma prédication ne fut généralement pas plus goûtée que celle de la veille; cependant plusieurs cœurs furent ouverts à la vérité, et une autre jeune femme fut convertie au Seigneur. Le mercredi je prêchai de nouveau dans la même chapelle; je ne réussis pas mieux à satisfaire les auditeurs, peut-être moins bien que les précédentes fois; cependant le nombre de ceux qui recevaient la vérité devenait insensiblement plus grand. Le jeudi, nouvelle prédication à Shaldon, et le vendredi à Teignmouth. L'effet fut encore le même; mécontentement d'un côté, de l'autre joie et bonheur dans la vérité. — Les mêmes frères qui m'avaient traité avec tant de bonté l'été précédent, alors que j'étais moins spirituel et que je ne comprenais pas aussi bien la vérité, paraissant maintenant manifester de l'opposition contre moi, je commençai à réfléchir à la cause de ce changement. Le Seigneur voulait sans doute m'employer pour faire une œuvre à Teignmouth, et comme Satan craignait ce mouvement, il cherchait à susciter cette opposition.

Le dimanche, je dinai chez un frère que le Seigneur avait disposé à me recevoir comme un serviteur de Christ. La sœur de sa servante avait été convaincue de péché le mardi précédent, et déjà le vendredi suivant, elle avait pu jouir de la paix du Seigneur. D'après le désir de cette âme, j'eus, après le diner, avec sa sœur,

me conversation qui servit à lui ouvrir les yeux sur son état de péché; toutefois ce ne fut qu'environ sept mois plus tard qu'elle put se réjouir au Seigneur. Ainsi les voies de Dieu ont été bien différentes à l'égard de ces deux sœurs; et cependant l'œuvre de la grâce a été aussi réelle dans l'une que dans l'autre, comme j'ai pu m'en convaincre pleinement plus tard. Le même dimanche je prêchai deux fois à Teignmouth et une fois à Shaldon. Je sentais si puissamment l'importance des précieuses vérités que le Seigneur m'avait fait connaître récemment, que je languissais de les communiquer aux autres, et que je profitais volontiers de toutes les occasions qui se présentaient pour le faire.

Cela fut à peu près dans ce même temps qu'un plus grand nombre de frères renouvelèrent plusieurs fois auprès de moi la demande de rester à Teignmouth comme prédicateur de la chapelle d'Ebenezer. Cependant il y en avait plusieurs qui étaient formellement opposés à cette proposition, et cette opposition fut précisément un moyen dont Dieu se servit pour me faire comprendre que je devais en effet m'arrêter dans cette ville, au moins jusqu'à ce que je fusse formellement rejeté. En conséquence, je eus devoir faire une démarche que je ne ferais peut-être plus maintenant dans de semblables circonstances, mais qui fut cependant résolue dans l'amour des frères et en vue de la gloire de Dieu, autant que me le permirent les lumières que j'avais eues.

Le mardi suivant, après la prédication, je représentai aux frères comment j'avais été providentiellement conduit dans ce lieu sans avoir eu d'abord la moindre intention d'en faire ma résidence; mais, les ayant trouvés sans prédicateur, je pensais agir selon la volonté de Dieu en m'arrêtant au milieu d'eux. Je leur dis, autant que je puis m'en souvenir, que je n'ignorais nullement l'opposition que quelques-uns mettaient à mon projet, ce qui cependant ne m'empêcherait nullement de prêcher jusqu'à ce qu'ils me rejetassent formellement. J'ajoutai qu'en admettant qu'ils me refusassent de prêcher, mais sans vouloir me donner aucun salaire, cela n'y changerait rien, attendu que je n'annonçais pas la parole de vérité pour de l'argent. Enfin, pour ne rien leur cacher de ce que je connaissais du conseil de Dieu à cet égard, je crus devoir ajouter que le Seigneur nous fait un grand honneur quand il nous donne de pouvoir suppléer aux besoins temporels d'un de ses serviteurs. Je partis le lendemain, mercredi. Après avoir prêché dans deux ou trois endroits près d'Exmouth et pris congé de mes amis de ces environs, je retournai à Teignmouth.

Personne n'ayant exprimé positivement l'intention que je prêchasse pas, je fis de nouveau trois prédications le dimanche. Plusieurs auditeurs ne m'entendirent pas avec plaisir; quelques-uns quittèrent la chapelle pour ne plus revenir; d'autres s'éloignèrent pour reparaitre plus tard. Néanmoins Dieu voulut bien me donner une preuve suffisante que son œuvre s'opérait. C'est ainsi qu'il vit s'approcher plusieurs personnes qui, avant mon arrivée, n'avaient pas l'habitude de fréquenter la chapelle. Tandis que, d'un côté, il se manifestait une opposition décidée, tantôt provenant de frères faibles, tantôt dirigée avec amertume par des ennemis de la croix, de l'autre, il y en avait qui, sans être moins spirituels que les autres, étaient si heureux d'entendre la parole, si joyeux de trouver une nourriture convenable pour leurs âmes, qu'ils passaient volontiers par dessus les infirmités du prédicateur étranger sans s'inquiéter beaucoup de la forme avec laquelle la vérité leur était présentée. Il y avait outre cela un grand mouvement, un esprit de recherche; on sondait les Écritures pour savoir si les choses étaient telles, et, par dessus tout, Dieu mettait visiblement son approbation sur mon travail en convertissant les pécheurs. Pendant près de trois mois que je demurai dans la même position, le Seigneur voulut bien pourvoir à mes besoins temporels par le moyen de deux frères, sans que personne le leur eût demandé. Au bout de ce temps, tous les membres de la petite église, dix-huit personnes environ, vinrent à l'unanimité m'adresser vocation de pasteur au milieu d'eux. Je leur répondis que, bien que leur invitation fût une preuve que Dieu les avait bénis par ce moyen, en leur donnant un même sentiment, l'appel qu'ils m'adressaient ne me montrait pas plus clairement que je l'avais vu auparavant qu'il était selon la volonté du Seigneur que je demeurasse parmi eux. Toutefois, je crus devoir ajouter que je ne croirai devoir travailler à Teignmouth qu'aussi longtemps que le Seigneur ne m'appellerait pas ailleurs, et que je n'avais pas abandonné le projet d'aller de lieu en lieu, s'il m'accordait la faveur de pouvoir le réaliser. Les frères m'offrirent alors 55 livres sterling par an pour mes besoins temporels; cette somme fut un peu augmentée plus tard par l'accroissement de la petite église.

Tout en me considérant dès lors comme fixé à Teignmouth, j'em brassai néanmoins une sphère d'activité beaucoup plus étendue. Je prêchais régulièrement une fois par semaine à Exeter, tous les quinze jours à Topsham, quelquefois à Shaldon, souvent à Exmouth et dans les villages des environs. Je visitais aussi régulièrement, une fois tous les huit jours, Bishopsteignton, où se trou-

vait une partie de la petite église de Tetgenmouth; plus tard, je me rendis aussi plusieurs fois à Chuldleigh, Collumpton, Newton Bushel et autres lieux.

Voici maintenant ce que je considère comme la meilleure préparation à la prédication de la parole de vie. Je l'adoptai d'abord par nécessité, n'ayant pas le temps de faire autrement, mais maintenant j'ai l'intime conviction que c'est le moyen le plus béni, tant pour ce qui concerne ma jouissance propre que pour le bien qui peut en revenir aux enfants de Dieu et aux pécheurs inconvertis.

1. Comme je ne prétends pas savoir ce qui convient le mieux aux auditeurs, je demande avant tout au Seigneur qu'il veuille bien m'enseigner quel est le sujet sur lequel je dois parler, ou la portion de sa parole que je dois expliquer. Souvent il m'arrive, qu'avant de le lui demander, il me vient à l'esprit un sujet ou un passage : je m'approche alors de Dieu, le prie de m'enseigner si c'est bien cette partie du saint livre que je dois méditer, et si, après avoir prié, je me sens persuadé que je dois le faire, je m'y arrête définitivement, tout en étant prêt à en prendre un autre si Dieu me fait voir que je dois le faire. Cependant il arrive fréquemment que je ne me suis encore arrêté à aucun sujet avant de m'approcher du trône de la grâce pour connaître la volonté du Seigneur. Dans ce cas j'attends pendant un certain temps sur mes genoux, m'appliquant à écouter la voix du Saint-Esprit afin d'être dirigé par lui. Si, pendant que je suis encore prosterné, ou après avoir prié, il me vient à l'esprit un sujet, un texte, je demande, peut-être plusieurs fois à Dieu qu'il me montre si je dois l'exposer à mes auditeurs; je continue surtout à prier lorsque, humainement parlant, c'est un sujet particulier. Si, après avoir été en prières, mon esprit est calme, je conclus que c'est le texte que Dieu me donne, tout en étant prêt à le laisser pour en prendre un autre, comme dans le cas précédent, s'il me fait voir que je me sois trompé. D'autres fois il m'arrive non seulement de ne point avoir de sujet avant de me mettre en prières, mais même de n'être pas mieux décidé sur le choix d'un texte après avoir prié une, deux et aussi plusieurs fois. J'avoue qu'autrefois cette incertitude me mettait de temps en temps en grande perplexité; mais, pendant plus de quinze ans, il a plu en général au Seigneur de me garder dans la paix. Dans ces moments-là je continue ma lecture régulière et suivie des Écritures, tout en demandant à Dieu de me faire connaître un texte, je laisse même de temps en temps ma Bible de côté pour me mettre en prières jus-

qu'à ce que je sois fixé sur le choix d'un sujet. Plus d'une fois j'ai lu cinq, dix, et même jusqu'à vingt chapitres avant qu'il plût au Seigneur de m'exaucer; je me suis même rendu à l'assemblée dans la même incertitude, et ce n'était que quelques minutes avant la prédication que le Seigneur me donnait d'être positivement fixé sur la portion de la parole que je devais méditer. Mais jamais son secours ne m'a fait défaut, après l'avoir recherché avec soin et en particulier par la prière. Le prédicateur ne peut pas connaître l'état des différentes personnes qui composent son auditoire, ni ce que cet état exige, c'est Dieu seul qui sait ce qui leur convient; si donc le serviteur renonce à sa propre sagesse son maître l'assistera; mais s'il veut se laisser diriger par ses propres lumières, il n'est pas étonnant que ses travaux demeurent pour ainsi dire sans résultats.

Avant de laisser cette partie du sujet, je voudrais signaler une tentation. Il peut nous arriver, en méditant sur une portion de l'Écriture, de la trouver tellement riche, que nous croyions devoir la réserver pour une autre occasion. Par exemple, si nous cherchons un sujet pour une réunion de la semaine, et que nous y découvrons beaucoup de choses, nous pouvons être facilement tentés de le garder pour le dimanche, parce que nous pourrions nous adresser à un plus grand nombre d'auditeurs. Mais, savons-nous si le Seigneur nous permettra de prêcher encore le dimanche suivant? Savons-nous ensuite si ce même sujet, que nous voudrions réserver pour une meilleure occasion, n'est pas celui qui conviendrait mieux à plusieurs personnes qui assisteront précisément à cette assemblée de la semaine? Dans les commencements de mon séjour à Teignmouth, j'avais d'abord eu l'idée de réserver pour le dimanche un morceau de la parole que le Seigneur avait fourni à mes méditations; mais il m'avait été donné de surmonter cette tentation par les raisons que je viens d'indiquer. Qu'arriverait-il? Il plut à Dieu de bénir ce sujet pour la conversion d'un pécheur qui s'était décidé à ne plus venir que cette seule fois à la chapelle, et auquel il était tout particulièrement applicable.

2. Après avoir obtenu mon texte, de la manière que je viens de décrire, que ce soit un ou plusieurs versets, un chapitre entier ou même une portion plus étendue du livre de Dieu, je demande au Seigneur de vouloir bien m'instruire par son Saint-Esprit pendant que je médite la partie que je veux développer en public. Pendant les quinze dernières années, j'ai trouvé que la meilleure méthode est de méditer la plume à la main et de mettre par écrit une esquisse, soit les principales idées, selon que Dieu m'éclaire

sur le contenu de sa parole. Je ne le fais ni dans l'intention d'apprendre par cœur ce que j'ai écrit, ni pour ne rien dire de plus que ce que je confie au papier, mais afin d'obtenir de la clarté, et pour voir jusqu'à quel point je comprends le passage ou le chapitre qui m'occupe. Je trouve aussi qu'il est utile de revenir plus tard à ce qui a été écrit de cette manière. Je me sers des originaux et de quelques bonnes traductions en d'autres langues, et il m'arrive très rarement d'avoir recours à d'autres moyens ; mon grand auxiliaire, c'est la prière. Je n'ai JAMAIS entrepris l'étude de telle ou telle portion de la vérité de Dieu dans un esprit de prière sans obtenir quelque lumière sur le sujet. Mais j'ai souvent trouvé ce mode de méditation très difficile ; la faiblesse de la chair, les infirmités corporelles, la multiciplité des occupations et par-dessus tout le manque de fidélité au Seigneur sont des obstacles que je n'ai pas toujours surmontés. En somme, j'ai la persuasion intime qu'aucun serviteur de Dieu ne doit s'attendre à voir beaucoup de bons résultats couronner ses travaux, s'ils ne sont accomplis avec un esprit de méditation et comme entourés d'une atmosphère de prières.

2. Après avoir prié et médité sur le sujet que j'ai demandé, mon désir est de m'abandonner entièrement entre les mains du Seigneur. Je lui demande qu'il me rappelle les choses qu'il m'a fait voir dans le secret de mon cabinet sur la portion que je dois développer, et non-seulement il m'exauce, mais il m'en enseigne souvent d'autres durant le cours de la prédication.

Il importe néanmoins d'ajouter, comme complément de ce qui précède, qu'il y a pour le ministère public de la parole une préparation plus excellente encore que celle que je viens d'indiquer. Vivre dans une constante et véritable communion avec le Seigneur, avoir sans cesse l'esprit occupé à méditer la vérité, de telle sorte que, sans aucun effort, nous obtenions de la nourriture pour les autres, et la connaissance de la pensée du Seigneur sur le sujet de la parole que nous voulons développer, c'est là, sans contredit, la meilleure des dispositions. Quoique je n'aie fait cette expérience qu'en bien faible mesure, cependant mon désir est de devenir tel, qu'en toute circonstance, « des fleuves d'eau vive puissent découler de mon ventre. »

Quant à la prédication même, les expériences que j'ai faites pendant les dix-huit dernières années m'ont montré qu'il vaut mieux expliquer les Écritures avec suite, et même suivre de temps en temps un évangile ou une épître d'un bout à l'autre. Ce mode d'instruction peut avoir lieu de deux manières : l'on peut entrer minu-

tieusement dans tous les détails du sujet, comme l'on peut aussi n'en donner que le plan général, afin de faire voir aux auditeurs le sens et la liaison qui existe entre les diverses parties du tout. Plusieurs avantages me paraissent résulter de cette simple exposition de la parole de vie. 1. Les auditeurs se familiarisent avec les saintes Écritures en apprenant ainsi à en faire usage dans l'assemblée, et vous les verrez bientôt apporter leurs Bibles. J'ai même observé que ceux qui d'abord les laissaient à la maison les prirent plus tard avec eux, et au bout de peu de temps, l'habitude de venir à la réunion sans Bible avait entièrement disparu du milieu des croyants. Qu'on ne dise pas que c'est une chose insignifiante, car, de nos jours, tout ce qui peut engager les frères à attacher du prix aux Écritures a une très grande importance. — 2. La simple explication de la parole est en général plus profitable aux auditeurs que des remarques sur un seul verset ou sur quelques mots d'un passage, qui souvent ne sont guère que les principales idées du discours. Il y a bien peu d'auditeurs qui soient doués d'un esprit de méditation, et une explication simple et détaillée n'est pas seulement propre à leur communiquer l'intelligence des Écritures de vérité, mais elle fait naître en eux le désir de les méditer pour eux-mêmes. — 3. Ce mode d'enseignement laisse dans l'esprit des auditeurs une vue générale plus ou moins liée : lorsqu'ils lisent les portions de la parole qui ont été développées devant eux, ils se souviennent de ce qui a été dit, et en gardent ainsi une impression plus profonde. C'est surtout pour la classe illettrée, qui n'a souvent ni une forte mémoire, ni une grande facilité de compréhension, que cette manière d'instruire est importante. — 4. Non seulement l'explication suivie d'une portion plus ou moins étendue de la parole, d'un évangile ou d'une épître donne à l'auditeur une idée de l'ensemble, mais elle a en outre un très grand avantage pour celui qui enseigne. Il sera conduit par la bénédiction de Dieu, à examiner des portions de l'Écriture auxquelles il ne se serait peut-être pas arrêté, et gardé de parler trop souvent sur des sujets favoris, sur des portions spéciales de la vérité, tendance qui peut devenir tôt ou tard nuisible à celui qui parle et à ceux qui l'écoutent. Enfin si ce mode d'enseignement fait peu d'honneur au prédicateur aux yeux des ignorants et des indifférents, en thèse générale, il est sans contredit plus profitable aux auditeurs.

Il est ensuite très important et même nécessaire d'être simple dans les expressions. Celui qui enseigne devrait s'efforcer de parler de telle manière que les enfants, les domestiques, même



ceux qui ne savent pas lire pussent le comprendre, autant du moins que l'entendement naturel peut comprendre les choses de Dieu. On ne saurait trop se rappeler qu'il n'y a peut-être pas une congrégation qui ne compte des personnes ignorantes dans son sein, et que si l'enseignement est à leur portée, à plus forte raison sera-t-il compris des personnes instruites, tandis qu'il n'en est pas ainsi en sens inverse. Celui qui explique la parole doit parler pour Dieu, en vue de l'éternité, et il résultera peu de bien de ses enseignements s'il ne s'attache pas à être simple; je dis simple, ce qui ne veut pas dire trivial ou grossier. Sans doute que si un prédicateur cherche à suivre les maximes du monde dans ses discours, il plaira généralement, surtout à ceux qui aiment la littérature; mais sera-t-il proportionnellement un instrument aussi béni pour la conversion des pécheurs et pour l'édification des saints? Ce ne sont ni l'éloquence ni la profondeur des pensées qui constituent le grand prédicateur, mais c'est la vraie spiritualité, c'est une vie de prières et de méditation qui font de lui un vaisseau d'honneur dans la maison du maître, qui le rendent utile aussi bien pour la conversion des âmes que pour leur édification.

Vers le commencement d'avril, j'allai prêcher à Sidmouth. Pendant mon séjour dans ce lieu, trois sœurs, dont l'une avait été baptisée après avoir cru, eurent en ma présence une conversation sur le baptême. Après avoir un peu conversé entre elles, on me demanda mon opinion sur ce point. Je répondis que je ne sentais pas le besoin d'être baptisé une seconde fois. La sœur qui avait reçu le baptême après sa conversion me demanda alors si j'avais été baptisé, à quoi je répondis que je l'avais été étant enfant. Là-dessus, elle me demanda encore si je n'avais jamais sondé les Écritures dans un esprit de prière afin de connaître la volonté de Dieu à cet égard. Lui ayant répondu négativement, elle m'engagea à ne plus parler sur ce sujet jusqu'à ce que je l'eusse fait. Le Seigneur voulut bien me faire voir combien sa remarque était importante; car, tandis que j'exhortais chacun à ne recevoir que ce qu'il pouvait prouver par la parole de Dieu, j'avais plus d'une fois parlé contre le baptême des croyants sans avoir jamais consulté sérieusement et avec prières les Écritures à ce sujet. En conséquence, je pris la détermination, avec le secours de Dieu, d'examiner la chose, de soutenir le baptême des enfants si Dieu me faisait voir qu'il est scripturaire, de prendre cause pour le baptême des croyants, et de le recevoir moi-même dans le cas contraire.

Aussitôt que j'en eus le temps, j'entrepris cet examen en lisant

le Nouveau Testament du commencement à la fin, et en priant sans cesse le Seigneur de m'éclairer. Comme j'étais occupé sérieusement de cette doctrine, plusieurs objections se présentèrent à mon esprit.

4. Puisque tant d'hommes saints et éclairés ont été divisés d'opinion sur ce point, cela ne prouve-t-il pas que, dans l'état d'imperfection où se trouve maintenant l'Église, nous ne pouvons nous attendre à arriver à une conclusion satisfaisante sur ce sujet. Cette objection fut bientôt écartée par les réflexions suivantes. Si cette institution est révélée dans la Bible, pourquoi Dieu ne me le ferait-il pas connaître, puisque le Saint-Esprit est aussi bien le docteur de l'Église aujourd'hui qu'il l'était autrefois. — 2. Il n'y a que bien peu de frères parmi mes amis qui aient été baptisés, tandis que la plus grande partie sont opposés au baptême des croyants et me tourneront le dos. Réponse : Lors même que tous les hommes m'abandonneraient, pourvu que le Seigneur me reçoive, je serai bienheureux. — 3. Si tu te fais baptiser, tu peux compter de perdre au moins la moitié de ta paie, et cela pour telle ou telle autre raison. Réponse : Tant que mon désir est d'être fidèle au Seigneur, il ne me laissera pas dans le besoin. — 4. On t'appellera un baptiste, et on te regardera comme faisant partie de ce corps, lors même que tu n'approuves pas tout ce qui se passe au milieu de cette congrégation. Réponse : Lors même que je ne viendrais à la conclusion d'être baptisé, il ne suit pas de là que je doive suivre en tout point ceux qui retiennent le baptême des croyants. — 5. En admettant que je vinsse à découvrir que le baptême des croyants est le véritable, il faudrait que je confessassé publiquement que j'ai été dans l'erreur à cet égard, et cela après avoir prêché pendant plusieurs années. Réponse : Il vaut infiniment mieux confesser que je me suis trompé sur ce point que de rester dans l'erreur. — 6. Mais lors même que le baptême des fidèles me serait révélé comme étant la vérité, il ne serait plus temps de me faire baptiser, puisque j'aurais dû l'être immédiatement après avoir cru. Réponse : Mieux vaut accomplir un peu tard un commandement du Seigneur que de continuer à le négliger.

Dieu, dans sa grande miséricorde, voulut bien disposer mon cœur de telle manière que j'étais prêt à réaliser dans ma vie tout ce que je découvrirais dans l'Écriture concernant cette institution soit dans un sens, soit dans un autre. Je pouvais dire : « *Je veux faire sa volonté,* » et c'est sans doute pour cette raison que je n'ai pas tardé à voir « quelle est la doctrine qui est de Dieu, » le baptême des enfants ou celui des croyants. « *Je voudrais faire obser-*

voici que le passage auquel je viens de faire allusion (Jean VII, 71), a été pour moi un commentaire remarquable de plusieurs doctrines et préceptes de notre sainte foi ; par exemple : *Ne répondez point au mal ; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente lui aussi l'autre. Et si quelqu'un veut plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore le manteau. Et si quelqu'un te veut contraindre d'aller avec lui une lieue, vas-en deux. Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. Aimez vos ennemis, et bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous courent sus et vous persécutent.* (Matth. V, 39-44.) • *Vendez ce que vous avez et le donnez en aumône.* (Luc XII, 33.) *Ne devez rien à personne sinon que vous vous aimiez l'un l'autre.* (Rom. XIII, 8.) • On dira sans doute que ces passages ne doivent pas être pris au pied de la lettre, attendu que le peuple de Dieu ne pourrait pas traverser ce monde. Jean VII, 47, en explique le sens. Celui qui est disposé à METTRE EN PRATIQUE ces commandements du Seigneur, apprendra que Dieu veut qu'on les prenne à la lettre.

Dès que j'eus été amené à cet état d'âme, je veux dire à ce désir sincère de faire la volonté de Dieu quelle qu'elle fût, les Écritures me firent voir qu'il n'y a que les croyants qui doivent être baptisés, qu'ils doivent l'être par immersion, et qu'en conséquence je devais l'être aussi moi-même de cette manière. Je fus convaincu que le baptême des croyants est selon Dieu par Actes VIII, 36-38 ; Romains VI, 3-5, me fit voir que l'immersion est la seule manière scripturaire de baptiser. Quelque temps après, je reçus en effet le baptême ; j'en ressentis une grande paix, et je n'ai jamais regreté un seul instant d'avoir obéi à cette conviction. Avant de traiter ce sujet, j'ajouterai deux mots sur les résultats de ma détermination relativement aux objections qui s'étaient présentées à mon esprit en examinant la question, les Écritures à la main. — 1. Quant à ma première objection, j'ai maintenant acquis la conviction que de toutes les vérités de la Bible, il n'y en a aucune qui soit plus clairement révélée que le baptême des croyants, pas même la justification par la foi, et que le sujet a été embrouillé et obscurci par des hommes qui n'ont pas voulu prendre les Écritures pour seule règle de leur croyance. — 2. Il n'est aucun de mes véritables amis dans le Seigneur qui m'ait abandonné comme je le supposais, et ils ont presque tous été baptisés dès lors. — 3. Quoique le fait de mon baptême m'ait amené quelque perte d'argent, cependant, le Seigneur n'a pas permis que je perdisse réellement ;

pas même dans ce qui regarde le temporel, et ce que j'avais **perdu** d'un côté, il me l'a plus que rendu d'un autre. Enfin, mon exemple a été suivi par un grand nombre de croyants qui, après avoir examiné la question du baptême, se sont soumis à cette ordonnance par conviction. Après avoir été éclairé sur ce sujet, j'ai été conduit à en parler aussi bien que de toute autre vérité, et depuis seize ans que je demeure à Bristol, plus de huit cents personnes ont été baptisées au milieu de nous.

Au mois de juin 1830, je prêchai dans un village près de **Barnstaple**, à l'ouverture d'une chapelle qui avait été élevée par **Thomas Pugsley**, fidèle homme de Dieu, maintenant auprès du Seigneur. Il plut à l'Éternel d'amener deux âmes à lui par le moyen de cette visite; une troisième fut convertie dans un second voyage. La bonté et la condescendance du Seigneur était telle envers moi, qu'il se plaisait à bénir sa parole presque dans tous les lieux où je l'annonçais. Il témoignait ainsi que c'était bien lui qui m'avait envoyé, et il rendait gloire à son propre nom en employant un instrument tel que moi. J'étais ordinairement si puissamment et si visiblement assisté du Seigneur dans mes **prédications**, surtout durant le cours des premiers mois de cette année que cette assistance m'ayant manqué une fois, les autres s'en aperçurent aussi bien que moi. Voici la circonstance : Un jour que je devais prêcher à **Teignmouth**, ayant eu à ma disposition plus de temps qu'à l'ordinaire, je m'étais préparé pour la réunion du soir en priant et en méditant pendant environ six heures durant lesquelles le Seigneur m'avait fait connaître bien des vérités précieuses dans la portion de la parole que je méditais. C'était la première partie du chapitre premier des **Ephésiens**. Après avoir parlé pendant un certain temps, je m'aperçus que je travaillais avec mes propres forces, et comme j'étais étranger la disette de mots se fit particulièrement sentir à moi, ce qui n'avait pas eu lieu auparavant. Je dis alors aux frères que, me voyant abandonné à moi-même, je réclamais le secours de leurs prières. Après avoir essayé de continuer, mais sans éprouver aucun changement, je terminai et proposai une réunion de prières pour demander la continuation du secours de Dieu envers moi. Nous priâmes, et je fus remarquablement assisté la prochaine fois.

Pendant ce même été, il me parut conforme à la parole de rompre le pain chaque premier jour de la semaine, à l'exemple des apôtres, (**Actes XX, 7**), bien que, à ce sujet, il n'y ait pas de commandement positif du Seigneur, ni du Saint-Esprit par les apôtres. Je compris en même temps, d'après **Ephésiens IV** et

ains XII, qu'il faut que le Saint-Esprit puisse agir librement par tel ou tel frère qu'il jugera bon d'employer, de telle sorte qu'un membre puisse travailler au bien d'un autre membre, en faisant valoir le don que le Seigneur lui a confié. En conséquence, les frères eurent la faculté de pouvoir exhorter dans certaines assemblées, lorsqu'ils auraient quelque chose à dire qui pût être utile aux autres. — Je dois faire observer ici que, comme le Seigneur me fit la grâce de m'appliquer à mettre en pratique tout de suite la parole qu'il m'avait donnée sur ce point, et que je n'avais connu la vérité qu'en partie, l'application en fut nécessairement accompagnée de beaucoup d'infirmités. Ce ne fut même que plusieurs années plus tard qu'il lui plut de me faire comprendre plus complètement ce point. Ce qui me paraît hors de doute, c'est que les assemblées de Jésus doivent se réunir chaque premier jour de la semaine pour rompre le pain, que ce doit être là leur principale affaire, et que les frères réellement doués par le Saint-Esprit sont responsables devant Dieu des dons qu'ils ont reçus, et tenus de les faire valoir, soit qu'ils soient appelés à exhorter, à enseigner, ou à gouverner. Mon âme est fermement établie dans ces principes, en s'appuyant sur la volonté révélée de Dieu.

Le 7 octobre 1830, je fus uni par le mariage à mademoiselle Marie Groves, sœur du frère dont il a déjà été question dans ce journal. Dieu m'accorda de ne faire cette démarche qu'après avoir prié et réfléchi, et avec une conviction entière qu'il valait mieux que je fusse marié. Je n'ai jamais eu lieu de me repentir de cette démarche et du choix que j'ai fait ; je désire au contraire être toujours reconnaissant envers Dieu de ce qu'il m'a donné une femme.

Il fut à peu près dans ce même temps que ma conscience commença à ne plus se sentir libre de recevoir un salaire fixe, et cela pour les raisons suivantes : 1. Le salaire provenant du paiement des places du temple, selon l'usage établi en Angleterre chez les méthodistes, était, d'après Jacques II, 4-6, entièrement contraire à la volonté de Dieu, puisqu'un frère pauvre ne peut pas avoir une aussi bonne place qu'un riche. La vente des places fut donc abolie, tous les bancs devinrent libres, et on l'afficha à la porte de l'assemblée. — 2. Un frère fera peut-être volontiers quelque chose pour son entretien si on le laisse contribuer au moment où cela lui conviendra le mieux ; mais si on va lui demander quand le trimestre est expiré, il peut avoir d'autres dépenses à faire dans ce trimestre, et qui sait si, au lieu de donner gaiement, il ne paiera pas à regret sa contribution et par nécessité : or, Dieu aime celui qui

donne gaiement. *C'est même un fait* parvenu à ma connaissance, plusieurs fois, il n'entraît pas dans les convenances de certains enfants de Dieu de payer leur trimestre quand les frères colporteurs se présentaient. — 3. Quoique le Seigneur m'ait accordé grâce de lui être fidèle, et de ne pas retenir la vérité captive toutes les fois qu'il me la fait connaître, cependant, j'ai senti qu'un salaire régulier, provenant du prix des places, était un piège pour un serviteur de Christ. Ainsi, pendant que j'étudiais l'Écriture religieusement à l'institution du baptême, j'ai eu quelques minutes de tentation, provenant de ce que 30 liv. sterl. environ de mon salaire courraient le risque de m'être enlevées si je me faisais baptiser.

En conséquence, j'annonçai aux frères, à la fin d'octobre 1838, que je renonçais dorénavant à tout salaire fixe. Après leur avoir exposé mes raisons, je leur lus le chapitre IV des Philippiens, et je leur dis que, s'ils étaient encore désireux de faire quelque chose pour mon entretien par des offrandes volontaires, soit en argent, soit en nature, je ne ferais aucune difficulté de les accepter, quelque minimes qu'elles pussent être. Quelques jours après, il me sembla qu'il y avait encore un meilleur moyen, et qu'en recevant directement chaque don offert en argent, il y aurait une trop grande perte de temps pour les donateurs et pour moi-même. Le pauvre peut-être aussi avoir la tentation de ne pas offrir son sou ; d'autres seraient peut-être tentés de donner plus qu'ils n'auraient donné si le donateur était resté inconnu, et ainsi on demeurerait dans le doute si l'offrande était faite gaiement ou à regret. On plaça donc une boîte à la porte de l'assemblée, sur laquelle on écrivit : « Celui qui désire contribuer à mon entretien, peut mettre son don dans cette boîte. »

Le Seigneur me fit encore voir dans ce même temps que je devais m'adresser à aucun homme, pas même à mes frères et mes sœurs bien-aimés, comme je l'avais fait quelquefois, ainsi qu'ils m'en avaient prié, lorsque divers voyages au service du Seigneur avaient nécessité plus de dépenses que le comportait mon avoir habituel ; car j'avais été entraîné à mon insu à me confier à un nouveau en quelque mesure au bras de la chair, et à m'adresser à l'homme au lieu d'aller d'abord au Seigneur. *Il me fallut une plus grande mesure de grâce pour en venir à cette conclusion que pour résigner mon salaire.*

Ce fut à peu près à cette époque que Dieu nous accorda la grâce à ma femme et à moi, de prendre au pied de la lettre et de mettre en pratique ce commandement du Seigneur : « *Vendez ce que vous avez et le donnez en aumône*, Luc., XII, 43. » Notre force, no

qui dans cette circonstance furent Matthieu, VI, 49-34; Jean XIV, 14. Il nous fut donné de pouvoir nous abandonner entre les mains du Seigneur Jésus. Il y a maintenant plus de dix-sept ans que nous sommes entrés dans cette voie, et nous ne regrettons pas le monde d'avoir agi de cette manière. Notre Dieu, dans ses tendres compassions, nous a aussi fait la grâce de demeurer dans le même sentiment concernant les points susmentionnés, tant en principe que pour la pratique. C'est ainsi que nous avons aimé, comme à l'œil, le tendre amour, les soins du Seigneur envers ses enfants jusque dans les plus petites choses, comme nous n'avons pas expérimenté auparavant, et qu'il s'est fait connaître à nous, infiniment mieux que nous ne l'avions connu jusqu'ici, par le Dieu qui entend les prières. J'ai mis par écrit de quelle manière le Seigneur nous a conduits depuis ce moment là; en conséquence, je reproduirai ici quelques faits relatifs à ce que je viens de dire, désirant qu'ils puissent contribuer à l'édification.

*Extraits de mon journal.*

Novembre 1830. — Notre avoir était réduit à environ 10 schellings (1). Comme j'étais en prières dans la matinée, avec ma femme, le Seigneur me remit en mémoire l'état de notre bourse, ce qui me conduisit à lui demander quelque argent. Environ quatre heures après nous nous trouvions à Bishopsteignton, avec une sœur qui nous demanda si nous étions dans le besoin. « Ma sœur, » lui répondis-je, « lorsque j'ai renoncé à mon salaire, j'ai dit aux frères que, dorénavant, je ne ferais connaître mes besoins qu'au Seigneur seul. » — « Mais, me répondit-elle, il m'a refusé de vous remettre quelque chose. Il y a une quinzaine de jours que j'ai demandé ce que je devais faire pour lui, et il m'a répondu que je devais vous donner quelque argent. Samedi passé, l'absence me revint fortement à l'esprit; elle ne m'a pas quitté, et elle m'a saisi si fortement la nuit dernière que je n'ai pu empêcher d'en parler à notre frère P... » Mon cœur se réjouit en voyant la fidélité du Seigneur; toutefois, je pensai qu'il valait mieux ne pas lui faire connaître nos circonstances actuelles, de peur qu'elle ne fût conduite à donner à proportion, et je demeurai persuadé que si cela venait de Dieu, elle ne pourrait pas faire autre-

(1) 1 schelling, ou sou anglais, vaut environ 9 batz, soit 1 fr. 30 c. de France.

ment que de donner. Je dirigeai donc la conversation sur d'autres sujets. En quittant cette sœur, elle me remit 2 guinées (4). Grand fut notre joie en voyant la bonté du Sauveur. N'admirez-vous pas, lecteur, la tendre sollicitude de Dieu, qui ne voulut pas seulement que notre foi fût trop éprouvée dès le commencement qui nous donna un premier encouragement pour nous faire qu'il voulait nous aider avant qu'il lui plût de nous soumettre à une plus longue épreuve.

Le mercredi suivant je partis pour Exmouth ; nous étions équipés à environ 9 schellings. Le jeudi, étant encore dans cette ville, je priai le Seigneur de m'envoyer quelque argent. Le vendredi matin, vers les huit heures, pendant que j'étais en prière, je fus particulièrement conduit à renouveler ma demande, avant que je fusse relevé de dessus mes genoux, j'eus la pleine persuasion que Dieu me répondrait le même jour. A neuf heures en prenant congé du frère avec lequel je me trouvais, il me remit un demi-souverain (2), en me disant : « Prenez cela pour vos frais de route. » Je ne m'étais pas attendu à ce que cette dépense serait payée, et je vis en cela la main paternelle du Seigneur qui avait bien voulu me faire tenir cet argent moins d'une heure après lui en avoir demandé. J'étais si bien assuré qu'il m'en enverrait davantage le même jour, ou que même il l'avait déjà fait que quand j'arrivai à la maison, aux environs de midi, je demandai à ma femme s'il était arrivé des lettres pendant mon absence ; elle me dit que déjà la veille elle en avait reçu une d'un frère d'Exmouth renfermant 3 souverains. Dieu avait donc ainsi répondu à la prière du jour précédent. Le lendemain, un frère m'apporta 4 liv. st. (3) d'argent m'était encore dû de mon premier salaire ; mais, comme je l'ignorais entièrement, il arriva d'une manière tout à fait inattendue. Ainsi, dans l'espace de trente heures environ, je reçus 7 liv. 40 s. (3) en réponse à mes prières.

Dans le commencement de décembre, je partis pour Collumpton où je prêchai plusieurs fois, ainsi que dans un village des environs. En revenant le soir, tard, le conducteur perdit sa route

(1) Une guinée vaut 21 schellings.

(2) Une demi-livre sterling, environ 12 fr. 60 c. de France.

(3) Dorénavant, et dans le cours de l'ouvrage, L. sera employé pour livre sterling ; s. pour schelling ; d. pour denier ou penny anglais. L., la livre sterling, vaut 20 s. ou schellings ; s., ou le schelling, vaut 12 d. deniers ou pence anglais.



Comme nous nous trouvions près d'une habitation lorsque nous nous aperçûmes que nous nous étions trompés, il me vint à l'esprit que le doigt de Dieu était visible dans cette circonstance; nous réveillâmes les gens de la maison, et j'offris à un homme de lui donner quelque chose s'il voulait avoir la bonté de nous remettre au bon chemin. En cheminant avec lui devant le cabriolet, et en l'entretenant des choses de Dieu, je ne tardai pas à m'apercevoir que cet homme, après avoir jadis fait profession de la vérité, était retourné en arrière d'une manière déplorable. Dieu voulut, dans sa miséricorde, bénir la parole qui lui a été annoncée, et puissions-nous apprendre, par cette circonstance, à demander au Seigneur pourquoi tel ou tel événement nous arrive. — La première édition de cet ouvrage était déjà publiée, lorsque un jour, il me vint à l'esprit d'avoir environ huit ans, le voiturier qui m'avait conduit se présenta à moi comme un frère, et me dit que ce fut ce même soir qu'il reçut ses premières impressions sérieuses par la prédication de la parole. Le fait que nous avons perdu la bonne route pouvait avoir quelque rapport avec l'état de son âme! Puissions-nous, mes compagnons d'œuvre dans l'Évangile et moi, être encouragés par ce fait à semer notre semence avec patience et persévérance, lorsque même que nous ne devrions en voir les fruits que huit ans après et même plus tard. J'ajoute encore qu'avant cette époque, cet individu avait été un jeune homme très-dissipé, qui avait causé beaucoup de chagrin à ses pieux parents. Ces bonnes gens, poussés par l'amour fraternel, nous avaient transportés dans ce même village, ma femme et moi, et nous avaient reconduits à la maison; certainement, le Seigneur les a récompensés du service qu'ils nous ont rendu.

Entre Noël et le nouvel an, comme nous n'avions plus que quelques schellings, je priai le Seigneur de bien vouloir m'envoyer son secours. Quelques heures après, un frère d'Axminster me donna un souverain. Ce frère, après avoir entendu beaucoup parler contre moi, avait voulu enfin m'entendre lui-même, et avait fait quarante milles (4) pour venir me trouver à Teignmouth. Après s'être informé de notre manière de vivre, il nous donna cet argent.

Ainsi finit 1830. Le Seigneur a bien voulu pourvoir richement à tous mes besoins temporels durant cette année. Bien qu'en la commençant je ne pusse pas compter, humainement parlant, sur un seul schelling, je n'ai pas été le moins du monde en perte pour

(1) Trois milles font une lieue.

avoir agi selon ma conscience. Quant aux choses spirituelles, dois reconnaître que le Seigneur m'a conduit avec beaucoup de bonté, qu'il m'a dirigé sous plusieurs rapports ; plus que cela ; il bien voulu se servir de moi pour faire son œuvre.

Du 6 au 8 janvier 1831, j'avais souvent demandé au Seigneur de m'envoyer de l'argent, mais je n'avais rien reçu. Dans la soirée du 8, en quittant ma chambre pour quelques minutes, je tenté de douter de la bonté du Seigneur qui nous avait traités avec tant d'amour, non-seulement en suppléant à tous nos besoins jusqu'à ce jour, mais en exauçant les prières que nous lui avions adressées, ainsi que je viens de le rapporter en partie. Pendant quelques minutes, ma perversité était telle que je pensais en moi-même que c'était inutilement que je me confiais en lui en cheminant de cette manière quant au temporel, et qu'à cet égard j'étais allé trop loin. Mais béni soit Dieu, cette épreuve ne dura que quelques instants ; il me rendit capable de pouvoir me confier en lui, et Satan fut immédiatement confondu. En rentrant dans ma chambre (dont je n'avais été éloigné que quelques minutes) le Seigneur avait envoyé la délivrance. Une sœur en Christ, demeurant à Exeter, était arrivée à Teignmouth et nous avait apporté 2 L. 4 s. ; le Seigneur triompha et notre foi fut fortifiée.

10 janvier. — Aujourd'hui, comme nous n'avions plus que quelques schellings, on nous remit 5 L. qu'on avait retirés de la boîte. J'avais une fois pour toutes dit aux frères qui s'occupaient des affaires temporelles, d'avoir la bonté de me remettre cet argent chaque semaine ; mais, comme ces chers amis l'oubliaient, ou qu'ils avaient honte de nous apporter des sommes aussi minimes, on ne vidait la boîte que toutes les trois, quatre ou cinq semaines. Cependant, comme je leur avais déclaré, dès le commencement, que je désirais ne regarder ni à l'homme, ni à la boîte, mais au Dieu vivant, je trouvais que je ne devais pas leur demander toutes les semaines le produit des offrandes, de peur d'affaiblir le témoignage que j'ai à cœur de rendre, qu'il ne faut mettre sa confiance qu'en Dieu seul. C'est pour cette raison que le 28 janvier, étant de nouveau presque à sec, quoique j'eusse trois ou quatre jours auparavant les frères lever l'argent de la boîte, je ne voulus pas le demander à celui qui l'avait par devers lui, comme cependant nous n'avions presque plus de charbon, je demandai au Seigneur de vouloir incliner son cœur à me le donner. Peu d'instant après, on nous remit 1 L. 8 s. 6 d.

Je dois dire ici que, depuis le moment où j'étais entré dans cette voie, j'avais été gardé de parler de mes besoins directement

indirectement pendant que j'étais dans la nécessité. Je ne l'ai fait que de temps en temps, soit pour encourager des frères pauvres à se confier au Seigneur, en leur disant que me trouvant moi-même dans la même situation, j'avais aussi à mettre ma confiance en lui seul; soit lorsqu'il se présentait des cas de détresse, et que j'aurais pu passer pour dur en ne donnant pas, ou du moins pas autant qu'on aurait pu l'attendre. Mais, si je me suis abstenu et abstiens encore maintenant de parler de ces choses aux hommes sachant que je suis dans le besoin, mon désir est de rendre hommage à la bonté du Seigneur lorsqu'il m'a envoyé la délivrance, non seulement afin qu'il soit glorifié, mais aussi afin que les enfants de Dieu soient encouragés à s'attendre à lui.

Le 11 février, comme nous nous trouvions de nouveau presque épuisés, je me sentis pressé de demander au Seigneur de vouloir bien suppléer miséricordieusement à nos besoins. Au moment même où je terminais ma prière, un frère me remit 4 L., venant de la boîte.

Le 7 mars, je fus de nouveau tenté de remettre en doute la fidélité du Seigneur. Sans être aussi misérable qu'à ma première tentative de ce genre, ma confiance en lui n'allait pas jusqu'à me faire parler avec joie. Ce ne fut qu'une heure après, lorsque le Seigneur eut donné une nouvelle preuve de son fidèle amour, que je sortis de cette épreuve. Une sœur de Teignmouth avait été absente pendant quelque temps : à son retour, elle apporta de la part des frères en Christ au milieu desquelles elle avait été, cinq souverains, et ces paroles écrites dans le papier : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire. Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim et que nous t'avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous t'avons donné à boire? » Et le roi répondant, leur dira : En vérité, je vous dis que tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de ces frères, vous me l'avez fait à moi-même. » (Matthieu XXV.)

Le 10 mars. — Parti pour Axminster, où j'ai tenu une assemblée et prêché dans plusieurs lieux circonvoisins. Pendant que j'étais dans ces environs, on me pria d'annoncer aussi la parole à Chard; mais, comme je n'avais encore jamais été absent de Teignmouth un dimanche, j'eus besoin de prier beaucoup avant d'accepter cette proposition. Plus tard, j'eus l'entière assurance qu'il avait fallu que je prêchasse à Chard, car j'appris que le Seigneur avait bien voulu se servir de moi pour édifier les frères, qu'une exhortation sérieuse que j'avais faite à tous les auditeurs de lire les saintes Écritures, avait porté une femme à suivre ce

bon conseil, et avait ainsi été le moyen de sa conversion. Ce fut aussi un temps de rafraîchissement pour ma propre âme. Je porte cette circonstance pour faire voir combien il est important de connaître la volonté du Seigneur avant d'entreprendre ce que ce soit; en agissant avec lui, non-seulement nous sommes bénis dans nos propres âmes, mais il fait encore prospérer l'œuvre entre nos mains. L'un des frères de Chard voulut me tenter à accepter un souverain; je ne voulus le recevoir qu'à grande difficulté, de peur qu'on ne présumât que je prêchais pour l'argent. Un autre frère voulut me donner un papier renfermé aussi de l'argent: je le refusai pour la même raison; il le prit enfin par force dans ma poche et prit la fuite. Ce papier contenait 44 schellings, 6 d.

16 avril. — Ce matin, en découvrant que nous n'avions plus que 3 schellings, je me dis à moi-même: « Il s'agit de demander sérieusement de nouveaux secours au Seigneur. » Mais, avant que jeusse prié, on m'envoya d'Exeter 2 L.; ce qui prouve qu'on exauce souvent avant qu'on l'invoque.

Si quelque enfant de Dieu se figurait que cette manière de vivre tend à éloigner du Seigneur, à détourner l'esprit des choses spirituelles en le préoccupant de ces questions: « Que mangerai-je? — Que boirai-je? — De quoi serai-je vêtu? » et qu'en conséquence il vaut mieux avoir un salaire fixe, surtout celui qui travaille à la prédication et à l'enseignement, afin qu'il soit à l'abri de ces soucis; si, dis-je, quelqu'un avait cette pensée, je l'engage à examiner avec attention et prières les remarques suivantes: 1. Je connais par expérience ces deux manières de vivre, et je puis dire que ma marche actuelle, quant aux choses temporelles, est celle qui me donne le moins de soucis. — 2. Lorsque des cas de détresse se présentent, ou que l'œuvre de Dieu exige de moi un secours pécuniaire, la confiance que j'ai au Seigneur, en qui seul je regarde pour les choses de cette vie, m'empêche de dire: « Je n'ai pas de quoi vivre; mon salaire sera-t-il suffisant? Aurai-je assez pour moi-même jusqu'au mois prochain? etc. » Au contraire, Dieu m'a donné une telle liberté, par sa grâce, qu'il me rend capable de dire tôt ou tard: mon Seigneur n'est pas limité; il sait que ce cas m'a été envoyé, et il peut pourvoir de nouveau à mes propres besoins. Ainsi, loin que cette manière de vivre donne lieu à de l'anxiété pour les besoins futurs, elle est propre à nous éviter des soucis. Quelqu'un me dit une fois: « C'est pour vous chose facile que de faire ainsi; vous n'avez pas besoin de mettre de côté puisque toute l'Église du Devonshire

s'occupe de vos besoins. Ma réponse fut : Non-seulement le Seigneur peut se servir des saints du Devonshire, mais il peut trouver dans tout le monde des instruments pour pourvoir à nos besoins. — 3. Souvent cette manière de vivre a été le moyen de rasimer l'œuvre de Dieu dans mon cœur et de me ramener au Seigneur lorsque je devenais froid ou que je retournais en arrière. Car il n'est pas possible de vivre dans le péché et d'être en même temps dans cette communion si étroite avec Dieu, qui nous fait attendre et recevoir du ciel toutes les choses qui nous sont nécessaires pour la vie présente. — 4. Combien de fois aussi une nouvelle réponse à des prières que j'avais faites pour obtenir des secours, n'a-t-elle pas été le moyen de rafraîchir mon âme et de me remplir de joie !

Le 20 avril, je pars pour Chumleigh, où je prêche plusieurs fois, tant dans l'endroit même que dans les environs ; je me rends ensuite à Barnstaple. Pendant notre séjour dans cette dernière ville, nous trouvons un souverain dans les effets de ma femme, qui y avait été mis par un anonyme. Une sœur nous donna aussi 2 L. De retour à Teignmouth, le 2 mai, en vidant notre voyage, il tomba un papier renfermant 2 souverains et 2 pence (1). Cette monnaie avait été évidemment mise avec les deux souverains pour faire du bruit quand on viderait le sac. Dieu veuille bénir et récompenser le donateur. Peu de jours après nous trouvons encore 4 schellings qu'un anonyme avait mis dans un de nos caleçons.

Le 12 mai. — Une sœur était venue passer quelque temps à Teignmouth pour cause de santé. Lorsqu'elle fut sur le point de s'en retourner chez elle, nous nous aperçûmes qu'elle resterait plus longtemps si ses moyens le lui permettaient, et crûmes voir que Dieu nous appelait à la recevoir chez nous pour quelque temps, nous persuadés qu'il payerait lui-même les dépenses qu'occasionnerait son séjour dans notre maison. A peu près dans le même temps où elle entra sous notre toit, nous reçûmes de Chumleigh un paquet renfermant de l'argent. Quelques jours auparavant, j'avais prêché dans ce lieu et dans les environs. Les frères, connaissant ma manière de vivre, avaient fait une collecte après mon départ, et étaient parvenus à recueillir un grand nombre de petits dons (107 à ce qu'on m'a dit) qui avaient fait ensemble 2 L. 0 s. 1 1/2 d. Le Seigneur nous a donc payé pour ainsi dire à l'a-

(1) Le penny ou sou anglais vaut environ 3 creuzers, soit 10 centimes.

vance la dépense que notre sœur devait faire chez nous. Ce à peu près dans ce même temps qu'un frère venu de Londres, et lement pour sa santé, fut envoyé providentiellement chez nous nous vécûmes dans une grande communion avec lui.

6 juin. — Après avoir prié beaucoup ces jours passés, lorsque nous serions sans argent, il plût à Dieu de nous envoyer ; aujourd'hui, comme j'avais été de nouveau en prière pour le même sujet, une sœur pauvre m'apporta un demi-sou rain, 5 schellings de sa part et 5 provenant d'une autre sœur également pauvre. Non seulement nous eûmes une nouvelle preuve que le Seigneur entend les prières, mais qu'il peut nous envoyer ce qu'il nous destine par qui bon lui semble. Notre avoir se trouva réduit à 8 schellings.

12 juin, jour du Seigneur. — Jeudi passé, frère Craik et nous allâmes à Torquay pour y annoncer la parole. Je n'avais que 3 schellings sur moi, et j'avais laissé ma femme à la maison avec 6 schellings. Le Seigneur voulut bien nous fournir des litiges en posant un frère à nous donner l'hospitalité. Bien que je demandais fréquemment à Dieu de m'envoyer de l'argent, lorsque je revins à la maison ma femme n'avait plus que 3 schellings et n'avait rien reçu. Nous nous reposâmes néanmoins sur Jésus. La journée d'hier se passa sans rien amener ; nous n'avions plus que 9 deniers. Ce matin nous nous reposions sur le Seigneur et nous attendions sa délivrance ; nous n'avions plus qu'un peu de beurre pour le déjeuner, ce qu'il en fallait pour frère Edmonds et un parent qui vivait avec nous, auxquels nous laissâmes ignorer nos circonstances, de peur de les mettre mal à l'aise. Après la réunion le matin, au moment où je m'y attendais le moins, le frère Yeo ouvrit la boîte et me donna ce qui s'y trouvait, en me disant que sa femme et lui n'avaient presque pas pu dormir la nuit dernière, dans la pensée que nous avions besoin d'argent. Ce fut un événement y a de plus frappant dans cette circonstance, c'est qu'après avoir prié plusieurs fois sans rien recevoir, j'avais demandé à Dieu d'hier de vouloir bien donner au frère Yeo la pensée que nous étions sans argent, afin qu'il fût conduit à ouvrir la boîte. Elle contenait 4 L. 8 s. 10 et demi d. Cette nouvelle délivrance nous combla de joie, et nous pûmes bénir sincèrement le Seigneur.

18 juin. — Frère Craik passa chez nous aujourd'hui ; il n'avait plus que 4 et demi s. Quelques minutes après, il reçut une certaine somme d'argent et nous remit 10 s. en retournant chez lui nous étions réduits à 3 schellings.

20 juillet. — Un anonyme nous a envoyé une épaule de mouton

et une miche de pain. J'ai compris plus tard que Satan avait fait courir le bruit que nous avions faim, et que c'était pour cela que ce chrétien nous avait envoyé ces provisions. C'est ici le moment de faire mention de plusieurs faux rapports qui ont circulé sur notre manière de vivre. On a dit, entre autres choses, que nous n'avions pas assez à manger, et qu'on ne pouvait douter que telle ou telle indisposition ne provint de ce que nous n'avions pas les choses nécessaires à la vie. Je dois à la vérité de dire que, bien que nous ayons été souvent bien bas, si bas que nous n'avions qu'un seul penny dans la maison, ou le dernier pain sur la table, sans avoir l'argent nécessaire pour en acheter un autre, cependant jamais nous ne nous sommes mis à table sans que la main du Seigneur se nous eût pourvus d'une bonne nourriture. Je me crois obligé de rendre ce témoignage, et c'est avec plaisir que je le fais. *Mme Maître* a été un bon maître, et si j'avais encore à choisir une manière de vivre, moyennant la grâce de Dieu, je n'en voudrais point d'autre. Mais, quelque faux que ces rapports aient été, je ne doute nullement que le Seigneur ne s'en soit servi de temps en temps pour mettre nos besoins temporels sur le cœur de ses enfants. D'autres fois, surtout depuis qu'il a plu à Dieu de nous amener à Bristol, on faisait circuler des bruits entièrement contraires. On nous envisageait comme vivant dans une si grande abondance que nous pouvions donner 20 ou 30 L. comme rien. Il est vrai que non seulement nous avons eu suffisamment, mais même de reste. Cependant, comme le Seigneur ne nous a envoyé que rarement de grandes sommes à la fois, et qu'il s'est présenté toujours beaucoup de cas pour lesquels nous avons été appelés à donner, et où, pour la gloire de Dieu, nous n'aurions pu nous abstenir de contribuer, nous n'avons eu que rarement beaucoup d'argent de côté. Enfin l'on a souvent dit, depuis notre arrivée à Bristol, que lorsque nous recevions plus d'argent qu'il ne nous en fallait pour la semaine, nous donnions d'abord le reste. Nous n'avons jamais donné pour avoir le nom de donner; mais quand notre Dieu nous fournissait les occasions de faire part à d'autres de ce qu'il lui plaisait de nous dispenser, nous lui avons demandé la grâce de le faire sans nous inquiéter de l'avenir.

A peu près au 25 juillet, je prêchai plusieurs fois en plein air à Collumpton et dans un village du voisinage. Les expériences que j'ai faites sur la prédication en plein air ont été pour moi bien différentes de ce que j'aurais pu m'y attendre. Tandis que presque partout, si ce n'est partout où j'ai prêché dans des chambres ou des chapelles, le Seigneur a rendu témoignage à sa parole, je

n'ai à ma connaissance été béni qu'une seule fois en prêchant sur la voûte du ciel, quoique j'aie usé souvent de ce moyen de faire entendre la vérité; ce fut pour un officier qui était venu de l'intention de faire de notre réunion un sujet de moquerie. Peut-être le Seigneur n'a-t-il voulu me laisser ignorer les fruits de cette partie de mon œuvre, quoique j'y aie été engagé souvent que pour me les faire connaître au dernier jour. Peut-être aussi est-ce parce que je n'ai pas prié aussi sérieusement pour ce genre d'œuvre que pour mes prédications dans les chapelles et les chambres, qu'elle n'a pas été aussi bénie. Cependant je ne puis dire ici que, quoique dans le moment, pour cause de faiblesse corporelle, je ne considère pas les prédications en plein air comme l'œuvre qui m'est départie, je les envisage néanmoins comme très importantes; je m'estimerais heureux et bien honoré en même temps, s'il m'était accordé de pouvoir servir le Seigneur de cette manière.

9 août. — Après avoir considérablement souffert pendant sept heures environ, ma femme est accouchée d'un enfant mort. Lequel de mes lecteurs pourrait supposer que, tandis que Dieu me bénissait si abondamment et de tant de manières, mon cœur eût été si souvent froid, misérable et charnel, et cela pendant plusieurs des mois qui précédèrent la délivrance de ma femme? combien le Seigneur est patient! Il m'arrivait souvent pendant ce temps de laisser s'écouler des heures entières, après m'être levé le matin, sans prier, ou tout au moins avant de me retirer pour vaquer à la prière. Même dans le temps où je paraissais avoir le plus de zèle pour Dieu, où j'en manifestais plus qu'à aucune époque de ma vie, j'étais souvent loin d'être dans un bon état. Sans doute que je ne tolérais pas alors de grossiers péchés extérieurs, qui auraient pu être remarqués par mes frères; mais les yeux de mon fidèle et tendre père ont dû voir fréquemment des choses bien propres à l'affliger. C'est pour cela, je n'en doute nullement, que le Seigneur, dans ses grandes compassions, a voulu frapper ce grand coup. Je n'avais jamais sérieusement fléchi aux dangers qui entourent l'enfantement; en conséquence les couches de ma femme n'avaient pas été pour moi un sujet d'instantes prières. Ce moment solennel arriva; la vie de ma chère compagne ne pendit pour ainsi dire qu'à un fil, et au milieu de mon épreuve, ma conscience me disait que c'était l'état de mon âme qui avait rendu ce châtement nécessaire. Je fus néanmoins moins puissamment soutenu. Lorsque je vis que l'enfant était mort, je compris immédiatement que je n'aurais pu m'attendre



autre chose, parce que je n'avais pas envisagé comme une bénédiction la perspective de recevoir un enfant de la main de Dieu, mais bien plutôt comme un fardeau et un empêchement à l'œuvre du Seigneur. Hélas! je ne savais pas alors que si une femme et les enfants peuvent être à quelques égards une entrave pour un serviteur de Christ, d'un autre côté, la vie de famille le rend propre à accomplir certaines parties de son travail en lui enseignant des choses que doit surtout connaître celui dont l'œuvre est essentiellement pastorale. Outre les douleurs de l'enfantement, le Seigneur jugea bon d'envoyer encore à ma chère femme de grandes souffrances qui durèrent six semaines, avec une paralysie partielle du côté gauche. Immédiatement après la sérieuse dispensation du 8 et du 9 août, le Seigneur, dans sa grande miséricorde, voulut bien me rendre plus spirituel, et me placer dans un tel état d'âme, que je pus envisager ce châtement comme une grande bénédiction. Puisse ma triste expérience servir d'avertissement à mes frères et sœurs, afin que l'état de leurs cœurs ne force pas le Seigneur à les châtier! Qu'elle soit aussi pour eux une preuve nouvelle que le bon Berger, toujours fidèle et rempli d'amour, ne veut et ne peut pas nous laisser continuer dans nos péchés, et qu'il nous visite par des coups de sa verge pour nous ramener à lui.

Il est un point, cependant, dans lequel le Seigneur me fit la grâce de demeurer fidèle : c'est ma manière de vivre. Aussi me donna-t-il de moissonner abondamment à proportion que j'avais semé fidèlement; il a daigné suppléer libéralement à tous mes besoins temporels, quelque grands qu'ils aient été. S'il m'a traité avec tant de bonté, c'est sans doute parce qu'il ne nous châtie pas plus que l'état de notre âme ne l'exige, et que tandis qu'il punit d'une main, il soutient de l'autre. Nous aurions cru nous opposer à la volonté du Seigneur en mettant quelque argent de côté pour les besoins de ma femme, quoique, humainement parlant, nous eussions pu épargner 20 ou 30 L. pendant les six mois qui ont précédé le 7 août. Je dis humainement parlant, en jugeant d'après ce que nous avons reçu pendant ce temps; mais j'ai tout lieu de croire que, dès l'instant où j'aurais commencé à mettre de côté, le Seigneur aurait discontinué de nous envoyer des secours, et ainsi la possibilité de mettre en réserve n'eût été qu'apparente. Celui qui fait profession de se confier en Dieu, et qui met néanmoins de côté pour ses besoins futurs, peut être sûr que le Seigneur l'enverra à l'amas qu'il a fait avant de répondre à ses prières en lui envoyant davantage. Nous avons été persuadés

qu'en dépensant notre argent au service du Seigneur, il saurait nous en envoyer au temps du besoin, et il a bien voulu honorer cette foi qui est un don de sa grâce, en ne nous donnant pas seulement notre nécessaire, mais beaucoup au delà.

Le 6 août. — *Même avant que le besoin fût là*, le Seigneur nous a fait parvenir 5 L. d'une sœur qui demeurait à environ quarante milles de Teignmouth, et que jusqu'alors ni ma femme ni moi n'avions connue personnellement. Le 7, on m'a remis 4 L. 0 s. 9 1/2 d., provenant de la boîte. Le 15, reçu 5 L. de vingt-cinq milles de distance; 4 L. de soixante-dix milles. Le 18, pendant que je prêchais à Chudleigh, on m'envoie 4 L., et un frère d'Exeter me fait parvenir 2 L. Le 21 août, on m'expédie de nouveau 5 L. de soixante-dix milles de distance; le 23, je reçois encore 5 L. du même endroit. Le 22, 16 s. 9 d. de la boîte. Le 24, un frère qui gagne son pain en allant à ses journées, m'a donné 2 s. 6 d. Le 31. reçu 5 s. Le 3 septembre, en prêchant à Chudleigh, un frère et trois sœurs me remettent 3 L. 10 s. Le 4, une sœur me donne 4 guinée; on me remet 9 s. 8 d. de la boîte. Le 10, reçu encore 6 L. Ainsi, dans l'espace d'un peu plus d'un mois, du 6 août au 10 septembre, non-seulement le Seigneur nous a envoyé près de 40 liv. sterl., mais aussi toutes espèces de provisions et de rafraîchissements convenables pour la position de ma femme. De plus, les deux médecins qui l'ont traitée n'ont voulu accepter aucune rétribution pour les soins affectueux et assidus qu'ils lui ont prodigués pendant six semaines. Le Seigneur nous a donc donné bien au delà de ce que nous eussions pu épargner, si nous nous étions efforcés de mettre de côté.

Du 19 au 23 septembre. — Le Seigneur ayant bien voulu, dans sa grâce, répandre sur nous son esprit de prières et de supplications, frère Edmonds (le frère venu de Londres pour sa santé) et moi, nous avons prié ensemble plusieurs heures tous les jours, pour divers sujets et pour différentes personnes. Le 20, nous convenons entre nous d'avoir à *la lettre* toutes choses communes. Notre manière de vivre subit dès ce moment une certaine modification. Auparavant, lorsque nous étions sans argent, ou que nous voyions s'approcher le moment du besoin, nous présentions, moi et ma femme, nos supplications à Dieu. Mais, dès ce moment, au lieu de nous adresser d'abord au Seigneur pour lui exposer nos besoins, nous demandions au frère Edmonds s'il avait de l'argent. Lorsqu'il en avait, il nous le donnait, et il nous a souvent remis jusqu'à son dernier sou. Quand il n'en avait pas, il se joignait à nous pour prier. C'était, en quelque sorte, aller à une seconde bourse lorsque

la première était vide. De cette manière, nous nous encourageons mutuellement, nous prions ensemble, et lorsque le Seigneur, répondant à nos prières, pourvoyait à nos besoins, nous le bénissons et nous nous réjouissons ensemble.

16 novembre. — Dimanche dernier, je me suis rendu à Exmouth, où j'ai baptisé plusieurs croyants. Ce matin, j'ai proposé qu'on priât en commun concernant nos besoins temporels. Pendant que nous étions en prières, il arrive d'Exmouth un paquet renfermant les habits dont je m'étais servi pour baptiser. N'ayant rien pour acheter de la viande pour notre dîner, nous prions le Seigneur de nous en envoyer. Après la prière, nous ouvrons le paquet et trouvons un jambon qu'un frère d'Exmouth nous envoyait, et qui parvint à notre dîner. Ainsi nous eûmes de la nourriture, non-seulement pour ma famille, mais aussi pour une sœur qui était alors avec nous.

17 novembre. — Nous n'avions plus un seul penny. Nous avions été en prières hier et aujourd'hui, ne désirant que tout juste l'argent qui nous était nécessaire pour acheter du pain. Jamais nous ne nous étions encore vus réduits à cette extrémité. Mais notre gracieux et fidèle Sauveur, qui n'éprouve pas ses enfants au delà de ce qu'ils peuvent supporter, nous accorda la délivrance en nous envoyant 4 L. 10 s. 6 d., environ une heure avant que nous eussions besoin d'aller au boulanger.

19 novembre. — Nous n'avions pas de quoi payer notre loyer de la semaine; toutefois, le Seigneur a bien voulu nous envoyer encore aujourd'hui 44 s. 6 d. Je fais observer ici que, d'après Rom. XIII, 8, nous ne contractons jamais de dettes, et que, moyennant le secours de Dieu, nous préférons souffrir des privations. Nous ne croyons pas que l'habitude de faire des dettes soit scripturaire; nous n'avons point de comptes avec les tailleurs, les cordonniers, les épiciers, les bouchers, les boulangers, etc., et nous payons argent comptant tout ce que nous achetons. De cette manière, nous savons toujours ce que nous avons, et combien nous pouvons donner. Puissé-je engager le lecteur chrétien à examiner ce sujet avec prières; j'ai remarqué que beaucoup d'épreuves que les enfants de Dieu s'attirent proviennent de ce qu'ils n'agissent pas conformément à Romains XIII, 8.

27 novembre, jour du Seigneur. — Nous étions réduits à 2 1/2 d. et nous avions à peine du pain pour la journée. Déjà plusieurs fois j'avais présenté nos besoins au Seigneur; en rendant grâce après le dîner, je lui demandai notre pain quotidien, ma pensée étant qu'il daignât nous envoyer du pain pour le soir. Pendant que

j'étais en prières, on heurte à la porte de la chambre; lorsque fini, une pauvre sœur entre et nous apporte une portion de diner, de même que 5 s. d'une autre sœur également pauvre. Dans l'après-midi, elle nous apporta encore une grosse michon de pain. Ainsi le Seigneur ne nous a pas seulement donné du pain, mais aussi de l'argent.

En parcourant ces détails sur la manière avec laquelle le Seigneur a répondu à nos prières, le lecteur chrétien pensera que je suis un être plus spirituel qu'un grand nombre d'autres enfants de Dieu, et que c'est en conséquence de cette spiritualité que le Seigneur nous bénit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il nous bénit nous-mêmes et pour d'autres, dans tous les points où nous sommes selon ses pensées. Notre manière de vivre est conforme aux intentions de Dieu, car il est heureux de voir que ses enfants dressent à lui (Matthieu VI); c'est pourquoi, quoique je sois souvent indécis sur beaucoup de points, il me bénit en cela, et il continuera sans aucun doute aussi longtemps qu'il me rendra capable de lui demeurer fidèle en marchant par la foi.

Le 31 décembre 1831, après avoir passé en revue les nombreuses et cordieuses dispensations du Seigneur, qui avait bien voulu répondre à nos besoins temporels pendant l'année écoulée, nous ne possédions plus que 40 s. Peu d'instants après, la providence de Dieu ayant trouvé bon de nous les donner, nous ne possédions plus pas un liard. C'est ainsi que nous avons passé l'année. Voici ce que le Seigneur a bien voulu nous donner durant cette année, sans que nous eussions rien demandé à personne. — 1. Par le moyen de la boîte, 34 L. 44 s. — 2. De frères de l'église de Teignmouth, en dons d'argent, 6 L. 48 s. — 3. De frères demeurant à Teignmouth et ailleurs, mais n'appartenant pas à l'église, 93 L. 6 s. 2 d. Total, 134 L. 48 s. 8 d. Le Seigneur nous a aussi donné des provisions et des articles d'habillement valant environ 20 L. Si je mentionne ces faits avec tant de détails, c'est pour faire voir que celui qui agit selon la volonté du Seigneur n'a jamais rien à perdre. Humainement parlant, si j'avais eu mon salaire fixe, je n'aurais pas à beaucoup près autant reçu. Mais, quoi qu'il en eût été, il est évident que je n'ai pas servi un maître dur, et c'est un bonheur pour moi de le faire voir, le principal but de mon écrit étant de publier la gloire de son nom, afin que mes très chers compagnons de voyage qui liront ces pages soient encouragés à se confier en lui.

C'est en nous attendant à notre bon père pour de nouvelles grâces que nous avons commencé une autre année. Nous pou-

vous ajouter que nous l'avons trouvé aussi fidèle, aussi compatissant durant l'année 1832 qu'il l'avait été en 1831. Il ne nous a pas éprouvés au delà de nos forces : c'est ce que j'espère démontrer, quoique je doive nécessairement me borner à citer quelques faits.

7 janvier 1832. — Comme nous n'avions pas assez pour payer notre loyer de la semaine, nous avons de nouveau prié le Seigneur plusieurs fois qu'il voulût bien pouvoir à nos besoins temporels. Ce soir, à onze heures, un frère nous a remis 49 s. 6 d., preuve que notre maître n'est pas limité à certaines heures.

13 janvier. — Le Seigneur nous a de nouveau nourris aujourd'hui. Il nous est resté 5 deniers, un peu de pain, du riz, de la viande, des pommes de terre et autres bonnes choses, et par-dessus tout le Seigneur Jésus. Celui qui a pourvu, pourvoira encore.

14 janvier. — Ce matin, nous n'avons eu que du pain sec avec notre thé. Ce n'est que la seconde fois que cela nous arrive depuis que nous nous reposons uniquement sur Jésus pour nos besoins temporels. Nous avons cependant plus de 40 L. dans la maison, pour deux billets (1) payables seulement au bout de quelques semaines ; mais comme nous ne considérons pas cet argent comme le nôtre, nous préférons, Dieu aidant, plutôt endurer des privations que d'y toucher. Je bénis le Seigneur de ce qu'il me donne d'être plus fidèle dans ces sortes de choses que je l'étais autrefois ; car je ne me serais pas fait scrupule d'employer de l'argent qu'on m'aurait remis en dépôt, espérant pouvoir le remplacer pour le temps où il aurait dû être payé. Nous nous attendions à notre père, qui n'a pas permis que nous fussions désappointés. Lorsque nous n'avions plus que 3 d. et un petit morceau de pain, il lui a plu de nous envoyer 2 s. et 5 s. Je tais les particularités relatives à cet argent, parce qu'elles me prendraient trop de

15 janvier. — Cette après-midi je me suis cassé une veine dans l'estomac, et j'ai perdu une quantité considérable de sang. Je me suis trouvé très heureux immédiatement après.

17 janvier. — Ce matin, dimanche, deux frères sont venus au-

---

(1) J'avais été chargé de payer une lettre de change pour un frère, et j'avais aussi envoyé sur le continent l'ordre de tirer sur moi. Dans les deux cas l'argent a été entre mes mains avant que les deux billets eussent été délivrés.

près de moi pour savoir l'arrangement qu'il convenait de prendre aujourd'hui concernant les quatre villages dans lesquels quelques uns des frères avaient l'habitude de prêcher. Ils pensaient que comme je ne pourrais probablement pas annoncer la parole en ville, l'un d'entre eux serait obligé de me remplacer. Je les ai engagés affectueusement à venir chercher la réponse au bout d'une heure. Lorsqu'ils se furent retirés, le Seigneur fortifia tellement ma foi que je me levai, m'habillai et me décidai à aller à la chapelle, quoique la petite distance que j'avais à franchir pour m'y rendre fût pour moi un véritable effort. Il me fut ensuite donné de pouvoir prêcher le même temps, et avec une voix aussi claire et aussi forte qu'à l'ordinaire. Après le service du matin, un médecin de mes amis m'aborda en me suppliant de ne pas prêcher encore l'après-midi, attendu que cela pourrait me faire beaucoup de tort. Je lui répondis que, si le Seigneur ne m'avait pas donné de pouvoir le faire avec foi, j'aurais cru agir d'une manière bien présomptueuse. Après avoir de nouveau parlé l'après-midi, le même soir me dit au sujet de la réunion du soir ce qu'il m'avait déjà dit concernant celle de l'après-midi ; néanmoins, ma foi à cet égard était toujours la même, je prêchai encore le soir. A l'issue de chaque réunion, je sentais ma force s'accroître, ce qui était pour moi une preuve certaine que la main du Seigneur était dans cette affaire. La troisième assemblée terminée, je me suis immédiatement mis au lit, pour ne pas employer mes forces sans nécessité, ce que j'aurais considéré comme une présomption.

20 février. — Le Seigneur m'a donné de pouvoir me lever de bonne heure et me rendre à la réunion de prières ordinaire, où j'ai lu, parlé et prié. J'ai écrit ensuite quatre lettres, expliqué les Écritures à la maison et assisté à la réunion du soir. — 21 février. Assisté aux deux réunions comme d'ordinaire, prêché le soir et vaqué à mes autres occupations. — 22 février. Après avoir été à la réunion le matin, je me suis rendu à pied, avec deux frères, Newton Bushel, six milles de Teignmouth ; de là je suis parti pour Plymouth en voiture. — 23 février. Je suis maintenant aussi bien qu'avant de me casser une veine. En rapportant les diverses particularités de cette circonstance, j'engage sérieusement les personnes qui liront ces lignes à ne pas m'imiter dans ces choses, moins qu'elles n'aient la foi pour le faire ; car alors le Seigneur honorera et agréera sans aucun doute l'hommage de leur dévouement. Je ne puis pas dire que j'agirais encore de la même manière dans une circonstance semblable, car dès lors j'ai été plusieurs fois

malade, et quoique ma faiblesse ne fût pas aussi grande qu'à la suite de la fracture de ma veine, je ne me suis pas senti appelé à pécher, n'ayant pas eu la foi pour le faire. Cependant, s'il plaisait au Seigneur de me donner de pouvoir agir avec foi, je ferais ce que j'ai déjà fait, devrais-je être même encore plus faible que je suis après mon accident.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que je me mis à prier fréquemment avec des enfants de Dieu malades, jusqu'à ce qu'ils fussent rétablis. Je demandais alors la bénédiction de la santé du corps *sans aucune condition*, ce que je ne pourrais plus faire maintenant. A quelques exceptions près, il m'a toujours accordé l'effet de mes demandes. C'est ainsi que me trouvant à Londres, novembre 1829, le Seigneur répondit à mes prières et me guérissant immédiatement d'une infirmité corporelle qui m'avait affecté pendant longtemps, et qui n'a jamais reparu. Voici comment je m'explique ces faits : Le Seigneur voulut sans doute m'accorder dans ces circonstances, non pas *la grâce de la foi*, mais, dirais-je, le *don de la foi*, de telle sorte que je pus demander sans condition, et attendre la réponse à mes demandes. Il y a ce me semble, une différence entre le *don* et la *grâce de la foi*. Quant au *don de la foi*, je puis faire une chose et croire que telle chose arrivera sans qu'il y ait *du péché* à ne pas la faire ou à ne pas la croire. Il n'en est pas ainsi de la *grâce de la foi*; je fais telle chose, ou crois que telle autre arrivera, parce que je puis pour cela m'appuyer sur la parole de Dieu : en conséquence, *ce serait un péché* que de ne pas la faire ou de ne pas la croire. Par exemple : le *don de la foi* serait nécessaire pour croire qu'une personne malade se rétablira, lorsqu'on, humainement parlant, il n'y aurait aucune probabilité de rétablissement, parce que, à cet égard, *il n'y a pas de promesse sur laquelle on puisse s'appuyer*; mais c'est *par la grâce de la foi* que nous croyons que Dieu nous accordera les choses nécessaires à la vie, si nous recherchons premièrement le royaume de Dieu et sa justice, parce qu'il y a une promesse relative à ce que nous attendons.

18 mars. — Nous n'avons pas pu acheter de la viande ces deux derniers jours. Aujourd'hui la sœur, dans la maison de laquelle nous logeons, nous a donné une partie de son diner. Nous regardons à Jésus pour la délivrance. Nous aurions besoin d'argent pour payer notre semaine de location et pour acheter des provisions.

19 mars. — Notre maitresse de maison nous a encore envoyé de

sa viande pour notre dîner. Nous n'avons plus qu'un demi-penny. Je me trouve bien froid en demandant à Dieu de m'envoyer l'argent; cependant, quoique je ne voie pas d'où me viendrait le secours, j'attends la délivrance. Aujourd'hui, nous n'avons pu acheter du pain comme de coutume.

20 mars. — Cette journée a été de nouveau marquée de grandes miséricordes. Nous nous sommes mis à table pour le tour du déjeuner que Dieu nous a procuré, quoique nous n'eussions plus un seul penny (le dernier demi-penny avait été employé pour du lait). Nous regardions à Jésus pour de nouveaux secours, et nous ne doutions, ni l'un ni l'autre, qu'il nous viendrait en aide. Je déplore d'avoir prié avec si peu de ferveur à cette circonstance : c'est peut-être la raison pour laquelle Dieu ne nous a pas envoyés du secours plus tôt. Nous avons eu 7 L. dans la maison; mais comme nous croyons que cet argent n'est plus à nous, Dieu nous garde d'y toucher dans la perspective de remplacer ce que nous en aurions pris comme je l'ai fait auparavant. La viande qu'on nous a envoyée pour notre dîner d'hier ayant suffi pour celui d'aujourd'hui, le Seigneur a donc encore pourvu à un autre repas. Deux sœurs ont passé chez nous à environ midi, et nous ont apporté deux livres de sucre, un livre de café et deux tablettes de chocolat. Pendant que nous étions avec nous, une pauvre sœur nous apporta 4 s., plus de la part d'une autre sœur également pauvre. Notre maître de maison nous a de nouveau donné une portion de son dîner et une michette de pain; si le Seigneur n'y avait si miséricordieusement pourvu, nous eussions eu à peine assez de pain pour prendre le thé. Dans l'après-midi, la sœur qui nous avait rendu l'argent nous apporta de la part d'une autre sœur une livre de beurre et 2 s., de même que 5 s. d'un anonyme. Ainsi, notre gracieux Sauveur a de nouveau répondu à nos faibles supplications. Seigneur, fortifie notre foi.

29 mars. — Ce matin je suis allé à Shaldon. Frère Craik nous a quittés pour aller à Bristol, où il restera quatre semaines; il pense que le Seigneur lui donnera de l'ouvrage dans cette ville et qu'il ne reviendra que pour prendre congé des frères. Le présentiment que j'eus alors au sujet de mon bien aimé frère et compagnon d'œuvre, n'est-il pas vraiment remarquable!

4 avril. — Outre notre propre famille, nous avons maintenant quatre personnes en visite et nous n'avons plus que 2 s.

5 avril. — On nous a envoyé quatre livres de fromage et une livre de beurre.



7 avril. — Un anonyme de Plymouth nous a expédié un gros jambon avec deux souverains pliés dans le linge qui enveloppait la viande. Ainsi, dans le temps du besoin, et au moment où nos dépenses se trouvaient pour ainsi dire doublées, le Seigneur s'est encore montré miséricordieux envers nous.

8 avril. — J'ai de nouveau senti aujourd'hui que Teignmouth n'est plus ma place et qu'il me faudra quitter cette ville. Je fais observer ici que, déjà au mois d'août de l'année précédente, 1831, je commençai à sentir fortement que mon œuvre était finie à Teignmouth, et que je devais aller ailleurs. J'en écrivis à un ami, dont la réponse me porta à examiner plus sérieusement le sujet, et à reconnaître que, comme pour certaines raisons j'aurais naturellement aimé quitter ce poste, ce projet n'était probablement pas selon la volonté de Dieu. Plus tard je me sentis tout à fait heureux en restant.

Au commencement de 1832, j'en vins de nouveau à douter sérieusement que Teignmouth fût ma place, et à examiner si mes devoirs ne m'appelaient pas à aller de lieu en lieu, en travaillant à ramener les frères aux saintes Écritures, plutôt que d'avoir un domicile fixe et d'exercer l'office de pasteur. Ces pensées me vinrent surtout pendant un séjour que je fis à Plymouth, au mois de février. Cependant, à mon retour, je résolus d'essayer encore un peu de ne m'appellerait pas à travailler comme pasteur au milieu des frères de Teignmouth. Il me donna en effet de me consacrer à cette œuvre avec plus de sérieux et de fidélité que jamais ; mon cœur en fut rafraîchi, et il en résulta immédiatement des bénédictions qui semblaient devoir me fixer plus que jamais dans cet endroit. Cependant, malgré cela, je me retrouvais toujours sous l'impression que mon œuvre était finie à T... , ainsi que le prouve la remarque de mon journal du 8 avril, et cette impression se renouvelait de jour en jour. A ce sujet, je citerai une circonstance digne d'être remarquée : Dans tous les endroits où j'allais, je prêchais avec plus de joie et de puissance, j'avais beaucoup plus d'auditeurs et d'âmes affamées de la nourriture spirituelle qu'à Teignmouth même, tandis qu'au commencement de mon séjour, c'était précisément le contraire.

10 avril — J'ai demandé un texte au Seigneur sans en pouvoir trouver un. Enfin, après avoir de nouveau senti que T... n'est plus ma place, mon attention a été dirigée sur Esaïe LI, 9-11.

11 avril. — J'ai continué à sentir que T... ne sera plus longtemps ma résidence.

42 avril. — Même impression.

43 avril. — En revenant de prêcher à Torquay, j'ai trouvé une lettre de frère Craik, de Bristol, qui m'invite à aller lui aider. Cela me paraît, d'après ce qu'il m'écrit, que mes dons seraient plus appropriés à une ville comme Bristol. Seigneur, conduis-moi ! J'ai senti aujourd'hui, plus que jamais, que je dois quitter bientôt Teignmouth. Je crains cependant qu'il y ait dans ce projet quelque recherche de la chair, et cela me fait peur. Il me semble que je dois aller incessamment à Bristol, si le Seigneur le permet.

44 avril. — Écrit une lettre au frère Craik. Je lui ai dit que j'aimerais le rejoindre si le Seigneur me montre que telle est sa volonté. J'ai encore senti aujourd'hui, même plus que je ne l'avais jamais senti, que je dois bientôt quitter Teignmouth. Enfin, je me suis déterminé à m'ouvrir aux frères dès le lendemain, afin de mieux connaître la volonté du Seigneur par le résultat de notre entretien, et, en tout cas, pour me recommander à leurs prières, afin que Dieu me dirige dans cette affaire.

45 avril. — Jour du Seigneur. Ce soir j'ai prêché encore une fois d'une manière aussi complète que le temps me l'a permis sur le second avènement du Seigneur. Après la prédication, je décrirai aux frères l'effet que cette doctrine avait produit sur moi, et comment, par suite des lumières que le Sauveur m'avait départies, je m'étais déterminé à quitter Londres, et à parcourir le royaume en annonçant la parole; de quelle manière Dieu m'avait gardé à Teignmouth pendant deux ans et trois mois, mais que le temps de les quitter me paraissait arrivé. Je leur rappellerai ce que je leur avais dit quand ils m'avaient engagé à exercer le ministère au milieu d'eux, savoir, que je ne pouvais point prendre d'engagement positif, et que je demeurerais avec eux aussi longtemps que le Seigneur me montrerait que sa volonté était telle. On a beaucoup pleuré. Maintenant je suis de nouveau en paix; n'en serait pas ainsi si cette affaire n'était pas de Dieu. Au reste, je ne savais pas où je devais diriger mes pas; mes pensées s'étaient portées vers Torquay, me proposant d'aller plus loin après y avoir prêché pendant un mois, et quoique j'eusse écrit que j'irais à Bristol, cependant je ne pensais m'y arrêter que quelques jours pour y annoncer la parole.

46 avril. — Je continue à être en paix ce matin, et je suis bien aise d'avoir parlé aux frères pour les préparer à mon départ dans le cas où le Seigneur voudrait me conduire ailleurs. — N'ayant plus que très peu d'argent, et devant quitter Teignmouth pour quelques jours, j'ai prié le Seigneur de m'envoyer de nou-

meux secours. Quatre heures ne s'étaient pas écoulées que j'avais reçu de six différents endroits 3 L. 7 s. 6 d. Parti aujourd'hui pour Dartmouth, j'y ai prêché le soir. On a versé bien des larmes au milieu des saints de Teignmouth dans le cours de cette journée. J'en suis déjà affecté maintenant, et ce sera encore bien pire si je dois quitter actuellement les frères. C'est une œuvre bien importante que de chercher à ranimer les églises, mais elle requiert beaucoup de grâces et de renoncement; il faut souvent redire les mêmes choses, veiller avec beaucoup de soin et de fidélité à ce que nous ayons toujours du temps pour la prière, la méditation et la lecture des Écritures. — Aujourd'hui Dieu a répondu à cinq demandes que je lui avais adressées : 1. Je me suis réveillé à cinq heures, comme je l'avais demandé au Seigneur, hier soir. — 2. Il a délivré ma femme d'une indisposition qui la faisait passablement souffrir; car c'eût été une épreuve pour moi de la quitter dans cet état. — 3. Le Seigneur nous a envoyé de l'argent. — 4. Il y avait une place vacante dans la voiture de Dartmouth qui passe par Teignmouth. — 5. J'ai été assisté ce soir en prêchant la parole, et ma propre âme en a été rafraîchie.

17 avril. — Annoncé encore une fois la parole à Dartmouth.

18 avril. — Je suis toujours dans cette ville. — Écrit à frère Craik que je serai, Dieu voulant, à Bristol le 24. J'ai encore prêché ce soir à une congrégation nombreuse, et ai été remarquablement soutenu.

19 avril. — Réveillé de bon matin, j'ai eu un bon moment à consacrer à la prière et à la lecture de la parole. Je suis parti pour Torquay heureux dans mon âme, et j'ai été remarquablement assisté en y prêchant le soir. Les frères de cette localité sont peinés que, par suite de mon voyage à Bristol, mes prédications régulières de la semaine soient suspendues au milieu d'eux pour un certain temps. Après la méditation, je suis reparti pour Teignmouth, où je suis arrivé à minuit.

20 avril. — Parti ce matin pour Bristol. J'ai prêché à Exeter depuis trois jusqu'à quatre heures et demie, mais, autant que je puis en juger, avec peu de force. Parti à cinq heures pour Taletford, j'y ai prêché le soir, mais sans éprouver plus de puissance qu'à Exeter. Comme j'étais très fatigué, j'avais peu prié; cependant, dans les deux endroits, les frères m'ont paru avoir été rafraîchis. Harassé de fatigue, je me suis mis au lit à onze heures du soir.

21 avril. — Je me suis levé un peu avant cinq heures, et ai assisté à une réunion de prières, qui a duré depuis cinq heures et

un quart jusqu'à six heures et un quart. J'ai parlé pendant un tain temps à l'assemblée ; ensuite j'ai encore prié et lu avec quelques enfants de Dieu , puis expliqué les Écritures. La voiture de Bristol m'a pris à dix heures. J'ai été si infidèle pendant ce voyage que je n'ai pas dit un seul mot de Christ : aussi ai-je été bien misérable dans mon âme, circonstance qui m'a de nouveau fait sentir ma faiblesse. Le Seigneur avait été si bon envers moi hier sur la route de Teignmouth à Exeter et sur celle d'Exeter à Taunton, m'avait donné tant d'encouragement en disposant mes compagnons de voyage à recevoir la parole avec reconnaissance, ou au moins à l'écouter avec tranquillité, que j'aurais dû le remercier encore aujourd'hui. Mais non, je n'ai pas même distribué mon traité, quoique j'en eusse rempli mes poches. O misérable que je suis ! Qu'on me permette ici de donner un mot d'avertissement à mes frères en la foi. Souvent l'œuvre du Seigneur elle-même peut être une tentation pour nous éloigner de cette communion sainte, qui est si nécessaire au bien de nos propres âmes. Après avoir quitté Dartmouth le 19, avoir beaucoup parlé pendant le jour, prêché le soir, fait huit milles à pied, je n'avais eu qu'entre six et sept heures de sommeil. Le lendemain, je me mets de nouveau en route pour faire vingt-cinq milles, je prêche deux fois, et j'ai eu en outre beaucoup d'entretiens particuliers, et j'ai dû prendre du repos à onze heures pour me lever avant cinq heures. En conséquence, il est évident que mon corps et mon âme avaient besoin de repos, et que, au risque de paraître indigne de l'œuvre du Seigneur aux yeux de mes frères, j'aurais dû me réserver beaucoup plus de temps pour la prière secrète, la lecture de la parole, et cela d'autant plus que j'avais un long voyage à faire, et que j'allais à Bristol, circonstance qui m'avait demandé que je priasse beaucoup. Au lieu de cela, je me suis rendu à la réunion de prières, après avoir eu quelques minutes seulement pour me recueillir en particulier. Mais qu'on ne croie pas que les prières publiques puissent remplacer la communion privée avec le Seigneur. Ce n'est pas tout ; tandis que j'aurais dû m'arracher par force à la société de mes bien aimés frères et sœurs après la réunion, en leur disant que j'avais besoin de me retrouver seul avec le Sauveur, ce qui eût été le meilleur témoignage que je pouvais rendre au milieu d'eux, j'employai mon temps à m'entretenir avec eux jusqu'à l'arrivée de la voiture. On dira sans doute que ce que j'ai dit à ceux avec lesquels je me suis trouvé ce matin aura peut-être leur être utile à quelques égards ; j'en conviens ; mais comme ma propre âme avait besoin de nourriture avant tout, et qu'elle

maï été privée, ce fut sans doute la raison pour laquelle je fus  
de toute la journée, et par suite muet dans la voiture.

21 avril. — Ce matin, j'ai prêché à la chapelle de Gédéon, à  
Bristol. Quoique mon sermon ait donné lieu à de faux rapports, le  
Seigneur a néanmoins voulu le bénir pour plusieurs, et ces faux  
rapports ont servi à amener plusieurs personnes à la prédication de la  
parole. Dans l'après-midi, j'e prêchai à la chapelle du Pithay. Ce dis-  
cours a été en bénédiction à un grand nombre d'âmes ; il a été un  
moyen pour en attirer plusieurs qui, plus tard, sont venus entendre  
frère Craik et moi. Cette prédication servit entre autres à amener  
à Jesus un jeune homme qui était livré à l'ivrognerie. Il se rendait  
précisément dans une auberge, lorsqu'un de ses camarades le ren-  
contra, et lui demanda s'il ne voudrait pas aller avec lui entendre  
prêcher un étranger. Il se rendit à cette invitation, et fut si com-  
plètement changé dès ce moment, qu'il abandonna entièrement les  
cabarets. Plus tard, son âme se trouva si heureuse dans le Sei-  
gneur, que dans son ardeur pour lire la parole de Dieu, il oubliait  
souvent son souper. Cet homme mourut cinq mois après. Ce soir  
j'ai reçu beaucoup d'instruction en entendant frère Craik prêcher.  
Maintenant, je suis pleinement persuadé que Bristol est l'endroit  
où le Seigneur veut que je travaille.

23 avril. — J'ai encore prêché ce soir à la chapelle de Gédéon :  
Dieu m'a puissamment soutenu et j'ai été très heureux. Ce nouveau  
témoignage a été en bénédiction à plusieurs âmes. Je sens que je  
suis à ma place ici pour quelque temps. Veuille le Seigneur m'en-  
seigner dans sa miséricorde.

27 avril. — Nous croyons, frère Craik et moi, que Dieu nous ap-  
pelle à nous en retourner la semaine prochaine, pour chercher à  
connaître plus clairement la volonté du Seigneur à notre égard, et  
pour peser plus tranquillement les choses, sans nous laisser in-  
fluencer par ce que nous voyons ici. Il nous semble qu'il nous sera  
plus facile d'en venir à une détermination selon Dieu au milieu de  
nos frères et sœurs du Devonshire, lorsque nous serons témoins  
de leurs larmes, de leurs instances pour nous retenir, qu'ici, à  
Bristol, où nous ne voyons que ceux qui désirent nous avoir.  
Quelques personnes m'ont prié de rester pendant que le frère  
Craik s'en retournerait à la maison ; mais nous croyons qu'il vaut  
mieux repartir ensemble. Je dois faire observer ici que bien des  
personnes préféreraient les dons de mon bien aimé frère aux miens ;  
mais comme il ne voulait pas venir sans moi, et que je me sentais  
appelé par le Seigneur au ministère de sa parole, je savais que je  
trouverais aussi mon œuvre à Bristol, et que lors même qu'elle

serait d'un genre différent que celle de mon frère, nous compléterions mutuellement et serions ainsi l'un et l'autre en bénédiction à l'Église de cette ville et aux enfants du monde. Les résultats ont pleinement justifié mon attente. Il y a plus : la main de Dieu me rend capable de me réjouir de l'honneur qui est venu à mon compagnon d'œuvre au lieu de l'envier, et je puis, en toute mesure, entrer dans la pensée qui est exprimée dans ces paroles : L'homme ne peut rien recevoir si cela ne lui est donné d'en haut. »

28 avril. — Nous sommes toujours dans l'idée que le Seigneur nous appelle à repartir bientôt, pour nous recueillir et nous consacrer en prières concernant Bristol. Cette après-midi, j'ai senti le besoin de chercher la retraite, et j'ai de nouveau fait l'expérience que la société des frères ne peut pas remplacer la communion avec Dieu. Ce soir, j'ai lu et médité la parole, et prié pendant trois heures, qui ont été pour mon âme un temps de véritable rafraîchissement.

29 avril. — J'ai prêché ce matin sur Révél. III, 44 — qu'il y eût une grande force extérieure dans ma prédication, mais j'ai éprouvé peu de joie dans mon âme. Ce manque de jouissance intérieure n'a pas empêché que la parole ne produisît son effet sur plusieurs âmes, comme la suite l'a démontré. Puisse elle encourager ceux de mes frères qui travaillent à la prédication et à l'instruction. Cette après-midi frère Craik a prêché dans un bateau disposé en chapelle, appelé l'arche de Clifton. Le Seigneur a annoncé à mon tour l'Évangile dans le même navire. Ces prédications ont aussi été grandement bénies, et Dieu s'en est servi tard pour amener à nos lieux de réunions plusieurs de ceux que nous avions entendus. Ainsi Dieu bénissait tout ce que nous entreprenions ; il était avec nous pour nous aider, montrant clairement par là que c'était lui qui nous avait envoyés dans cette ville. Ce soir, frère Craik a prêché dans la chapelle de Gédéon, la dernière fois avant notre départ. Les couloirs, les escaliers, la chaire et la sacristie étaient encombrés de monde ; un grand nombre de personnes ont dû s'en retourner faute de place.

30 avril. — C'est avec beaucoup de regret que nous avons pris congé des chers enfants de Dieu de Bristol. Un grand nombre de personnes, dont plusieurs avaient les larmes aux yeux, nous pressaient de revenir bientôt. En effet, il nous paraît que Dieu nous a fait reposer une grande bénédiction sur notre ministère. Nous voyons clairement l'un et l'autre que Dieu nous appelle ici, quoique nous ignorions encore quelle y sera notre position. Un frère nous a promis de louer pour nous la chapelle de Béthesda, d'en pa-

même la location ou de la procurer ; nous aurions ainsi deux nouvelles chapelles. J'ai eu aujourd'hui deux nouvelles preuves que ma prédication a été bénie.

2 mai. — Ce matin nous sommes partis, frère Craik et moi, pour le Devonshire. 2 mai. — Prêché ce soir à Bishopteington, dit aux frères que, Dieu voulant, je les quitterai bientôt. 3 mai. — J'ai vu aujourd'hui plusieurs frères, et je me suis senti assuré que Dieu m'appelle à Bristol, que je le leur ai dit. Ce jour, j'ai eu une réunion avec les trois diacres. En leur parlant d'abord de mon projet, je leur ai dit que, s'ils avaient quelque chose à me faire, ils devaient s'exprimer ouvertement. Loin de moi de leur objecter quelque chose, ils m'ont répondu que, tout en étant très-contents de ce que je restasse au milieu d'eux, ils étaient tout-à-fait d'accord avec moi sur le fait que mon départ était selon la volonté de Dieu.

4 mai. — J'ai de nouveau vu quelques frères à qui j'ai parlé de mon intention d'aller à Bristol. L'on gémit et soupire beaucoup. Tout en désirant sympathiser avec la peine de ces amis, je ne me laisse nullement émouvoir. Je suis encore pleinement persuadé que Dieu nous veut à Bristol. 5 mai. — Une autre preuve frappante que mon départ de Teignmouth est approuvé de Dieu, c'est que quelques chrétiens vraiment spirituels, qui désireraient beaucoup me voir rester, croient eux-mêmes que je dois aller à Bristol.

7 mai. — Reçu le 5 une lettre de Bristol, à laquelle nous avons répondu que, si le Seigneur ne veut pas que nous allions nous y établir, il peut encore nous en empêcher ; nous désirons qu'il nous garde de vouloir écarter, par nos propres forces, un seul obstacle de notre route. Notre intention est aussi d'agir en toute simplicité, et nous aimerions mieux ne pas avoir la chapelle de Bishopton, que de manquer de franchise.

10 mai. — Le Seigneur semble vouloir nous éprouver au sujet de Bristol. Nous aurions pu nous attendre à avoir une lettre déjà avant-hier, mais il n'est rien venu ; aujourd'hui nous n'avons rien reçu non plus ; sans doute que ce contre-temps nous est bon. Je désire de tout mon cœur que nous n'ayons pas la chapelle de Bishopton, si cela ne doit pas tourner à notre bien.

15 mai. — Comme j'étais en prières touchant notre déplacement, on vint me dire de me rendre chez frère Craik ; il était arrivé deux lettres de Bristol. Les frères de Gédéon acceptent notre offre, aux conditions que nous leur avons faites : c'est-à-dire que, pour le moment, nous exercerons notre ministère au

milieu d'eux sans être positivement considérés comme leurs pasteurs ; et aussi, Dieu voulant, *sans égard à aucun règlement existant au milieu d'eux ; enfin, le payement des places sera aussi aboli, et, quant à nos besoins temporels, nous marcherons comme nous l'avons fait dans le Devonshire.* Quoiqu'il n'y ait encore rien de décidé touchant la chapelle de Bêthesda, nous avons l'intention de partir dans la huitaine, si Dieu le permet.

16 mai. Prêché pour la dernière fois à Bishopteington et pris congé des frères. 17 mai. — Parti pour Exmouth, et fait mes adieux aux frères après la prédication. 21 mai. — Aujourd'hui j'ai commencé à prendre congé des frères de Teignmouth, en les visitant les uns après les autres. Le soir, je suis allé à Shaldon pour saluer les enfants de Dieu au milieu desquels frère Craik travailla. On a répandu beaucoup de larmes parmi les saints ; cette journée a été un temps d'épreuve, et si je n'étais pas aussi persuadé que je le suis que Dieu nous appelle à aller habiter Bristol, j'aurais eu beaucoup de peine à supporter ces scènes d'adieux.

22 mai. — Les frères de Shaldon et de Teignmouth nous disent qu'ils espèrent que nous reviendrons bientôt. *Autant que je puis comprendre les voies de Dieu envers ses enfants, notre retour ici ne me paraît pas vraisemblable ; nous avons vu la bonté du Seigneur dans toute l'affaire de notre déplacement, et tout nous montre qu'il nous veut à Bristol. C'est cette ferme persuasion qui m'aide et me soutient, en voyant couler les larmes des saints.* Vers le soir, après avoir beaucoup prié, le Seigneur m'a donné pour texte de ma dernière exhortation, Coloss. I, 24-23. J'ai pensé qu'il valait mieux parler de moi aussi peu que possible, et beaucoup du Seigneur ; à peine ai-je fait allusion à notre séparation. À la prière de clôture, je me suis recommandé moi-même, ainsi qu'aux frères que je quittais, à la grâce du Seigneur. Toutes ces scènes de départ sont bien pénibles, mais je suis pleinement persuadé que cette séparation est selon la volonté de Dieu.

23 mai. — Ma femme, M. Groves mon beau-père et moi, nous sommes partis pour Exeter. Le cher frère Craik a l'intention de nous suivre demain.

*Aperçu du temps qui s'est écoulé depuis que j'ai quitté Londres jusqu'à mon départ de Teignmouth.*

I. Le Seigneur n'a pas permis que je regrettasse un seul instant de m'être séparé de la société.



II. Les résultats de cette démarche ont suffisamment démontré qu'elle était selon Dieu ; car, avec l'aide du Seigneur : 1. Je n'ai rien perdu depuis cette époque, ni sous le rapport de la grâce, ni quant à la vérité. — 2. J'ai été en paix à cet égard. — 3. Le Seigneur a fait concourir cette circonstance au bien de beaucoup d'âmes.

III. Durant cette période, le Seigneur a aussi daigné convertir par mon moyen plusieurs âmes à Teignmouth, Exmouth, Bishops-teignton, Exeter, Chudleigh, dans le voisinage de Barnstaple, à Chard et autres lieux. A Teignmouth, l'église qui comptait dix-huit membres, s'est accrue jusqu'au nombre de cinquante et une personnes.

IV. Notre bon Sauveur a pourvu miséricordieusement à tous mes besoins temporels, et je n'ai manqué d'aucun bien.

V. Au moment de quitter Teignmouth, nous avons reçu d'une manière tout à fait inattendue 15 L., sans lesquelles nous n'aurions pu faire face aux frais de déplacement, voyage, etc., etc. Le Seigneur nous a ainsi fait connaître son intention touchant notre départ pour Bristol.

VI. Pendant les deux ans et cinq mois qui se sont écoulés depuis mon départ de Londres, quoique aux yeux des frères j'aie pu marcher bien près du Seigneur, j'ai néanmoins péché en beaucoup de choses, et je confesse que pendant ce temps aussi j'ai été un serviteur inutile.

Ce qui suit fera voir au lecteur chrétien, jusqu'à quel point ce que j'ai dit de ma persuasion que la volonté de Dieu était que j'allasse à Bristol, a été justifié par les faits.

25 mai 1832. — Nous sommes arrivés ce soir à Bristol.

27 mai. — Ce matin, nous avons reçu un souverain, qui nous a été envoyé par une sœur du *Devonshire*, et que nous avons accepté comme un gage que Dieu veut continuer à pourvoir à nos besoins, maintenant que nous sommes ici, comme il l'a fait ailleurs.

28 mai. — Nous désirions nous entendre avec les frères qui dirigent les affaires temporelles de la chapelle de Gédéon, concernant l'abolition du paiement des bancs et l'établissement d'une boîte pour recevoir les offrandes volontaires, choses qui, de leur côté, n'étaient pas encore pleinement décidées, du moins nous le pensions ainsi, frère Craik et moi. Lorsque nous nous sommes

abouchés avec eux dans ce but, le Seigneur avait tout arrangé avec tant de bonté qu'ils ne nous ont pas fait la moindre objection.

4 juin. — Après avoir été pendant quelques jours inutilement à la recherche de logements assez simples et en même temps assez bon marché, nous en avons fait un sujet de prières ; immédiatement après, le Seigneur nous en a procuré de tels que nous les désirions. Quoiqu'ils soient tout ce que nous ayons pu trouver de plus simple et de meilleur marché, ils sont cependant encore beaucoup trop bons pour des serviteurs de Jésus, dont le maître n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Nous ne payons que dix-huit s. par semaine pour cinq chambres, dont trois à coucher, charbon et autres accessoires. Il était très difficile de trouver un logement garni, à bas prix, composé de cinq pièces dans la même maison, ainsi qu'il nous le fallait en effet, puisque frère Craik demeure avec nous. Combien donc le Seigneur a été bon de répondre à nos prières comme il l'a fait, et quel encouragement à lui confier toutes nos affaires!

5 juin. — Aujourd'hui nous avons appris qu'une âme avait été convertie, le premier dimanche d'avril, par le moyen de frère Craik seulement en entendant la lecture du texte. [Cette sœur, déjà avancée en âge, a vécu encore onze ans, pendant lesquels elle constamment marché d'une manière conforme à sa profession; elle s'est endormie au Seigneur en 1843.]

7 juin. — Nous avons journellement des encouragements et de nouvelles preuves que Dieu nous veut ici.

16 juin. — Nous avons eu un nouveau cas de conversion par le moyen de frère Craik.

25 juin. — Il a été décidé qu'on louerait la chapelle de Béthesda pour un an, à condition qu'un frère en payerait la location d'abord. Il l'a en effet payée immédiatement, avec cette réserve que, si le Seigneur bénit nos travaux dans ce lieu, et que des âmes soient rassemblées en église, il espère qu'elles y contribueront pour leur part; dans le cas contraire, les frais resteront à sa charge. C'était bien là le seul moyen de nous procurer cette chapelle, car il ne nous aurait pas paru selon Dieu de nous en charger, même avec la perspective qu'elle aurait pu nous être très utile, s'il nous avait fallu, d'une manière ou d'une autre, contracter des dettes. Nous avons cherché en vain à nous procurer un local moins cher et qui pût contenir assez d'auditeurs.

7 juillet. — Bonne journée. Nous avons commencé à prêcher à Béthesda.

13 juillet. — Nous avons entendu parler des premiers cas de choléra à Bristol.

16 juillet. — Nous avions annoncé que ce soir, de six à neuf heures, nous aurions dans la sacristie des entretiens particuliers avec les personnes qui désireraient s'ouvrir à nous sur l'état de leurs âmes. Il en vint en si grand nombre, que nous fûmes occupés de six à dix heures et vingt minutes. Dès ce moment nous n'avons cessé d'avoir ces réunions une ou deux fois par semaine, tous les quinze jours ou tous les mois, selon que nous en avons eu le temps et la force ou qu'elles nous ont semblé nécessaires. Elles nous ont paru profitables pour diverses raisons.

1. Il y a beaucoup de personnes qui, par timidité, préfèrent s'entretenir avec nous dans la sacristie plutôt que de venir nous voir chez nous. — 2. Le seul fait d'avoir des heures fixes pour voir les âmes en particulier et pour leur parler des choses de l'éternité, en a amené plusieurs qui, humainement parlant, ne seraient jamais venues à nous dans d'autres circonstances, même des personnes qui, tout en se croyant bien disposées, étaient par le fait dans une complète ignorance, et avec lesquelles nous avons eu l'occasion de nous entretenir. — 3. Ces conversations ont aussi servi à nous encourager grandement dans notre travail : car, souvent, lorsque nous pensions que telle ou telle exposition de la parole n'avait fait aucun bien, ces réunions nous apprenaient le contraire ; ou, lorsque nos mains devenaient pesantes, le Seigneur nous fortifiait et nous rendait capables de poursuivre notre œuvre, de continuer à semer avec espérance, en nous faisant voir ici et là des preuves qu'il avait bien voulu nous employer comme instruments de sa grâce. Nous sentions surtout notre courage se ranimer lorsque quelques personnes déclaraient avoir reçu du bien par notre ministère, non-seulement quelques mois, mais parfois deux, trois, même quatre années auparavant.

En conséquence, je voudrais recommander aux serviteurs de Christ, surtout à ceux qui vivent dans les grandes villes, d'examiner s'ils ne devraient pas aussi avoir des heures pour s'entretenir avec les âmes bien disposées, si toutefois ils n'ont pas déjà adopté un plan semblable. Mais, pour pouvoir parler à tous ceux qui viennent à de telles réunions selon leurs besoins divers, il importe d'y procéder avec beaucoup de prières. Nous serons sans cesse amenés à voir que, par nous-mêmes, nous sommes loin d'être suffisants pour ces choses, et que c'est en Dieu que nous devons chercher tout ce qu'il nous faut. Quoique ce soit cette portion de

notre œuvre qui nous ait procuré le plus de jouissances, elle aussi été de beaucoup la plus fatigante.

18. juillet. — Sentant le besoin de me recueillir, j'ai passé la matinée seul dans la sacristie. Mes occupations ont été tellement multipliées que, pendant un certain temps, la sacristie a été l'endroit où j'ai pu me retirer pour prier, lire et méditer la sainte Écriture.

19 juillet. — Je me suis retiré dans la sacristie depuis six heures et demie jusqu'à une heure, et j'ai éprouvé une communion réelle avec le Seigneur. Dieu soit béni de ce qu'il m'a donné le cœur de faire de cette chambre un lieu de retraite.

5 août. — *Nous nous trouvions sans argent, mais le Seigneur a de nouveau gracieusement pourvu à nos besoins.*

6 août. — Cette après-midi nous nous sommes rendus dans la sacristie, frère Craik et moi, et avons conversé avec les frères et sœurs qui sont si désireuses depuis deux jusqu'à passé six heures. Nous avons vu de nouveau plusieurs exemples qui montrent que la bénédiction de Dieu repose sur nos travaux. Raison de plus pour louer le Seigneur de ce qu'il nous a conduits à Bristol.

13 août. — Ce soir, un frère, quatre sœurs, frère Craik et moi nous nous sommes réunis en église à Béthesda, *sans aucun motif et en désirant de marcher selon qu'il plaira au Seigneur de nous éclairer par sa parole.*

14 août. — Nous avons mis cette journée à part pour des prières spéciales au sujet du choléra; en conséquence, nous avons eu trois assemblées.

17 août. — De six à huit heures du matin, réunion de prières à la chapelle de Gédéon, au sujet du choléra. Il y avait de deux cent à trois cents personnes présentes. [Pendant tout le temps que le choléra a exercé ses ravages à Bristol, ces assemblées ont existé sur le même pied; nous les avons ensuite transformées en réunions de prières, de sorte qu'elles ont duré en tout environ quatre mois pour l'Eglise de Christ en général.]

24 août. — Ce matin une sœur, demeurant à cinquante pas de notre demeure, a été atteinte du choléra, et est morte dans l'après-midi. Son mari, qui est aussi un frère, a été également frappé; il est peut-être à ses derniers moments. Les ravages de cette épidémie deviennent de jour en jour plus effrayants. Nous avons tout lieu de croire qu'il meurt journellement un grand nombre de personnes dans cette cité. Qui est celui qui y passera le premier? Dieu seul le sait. Je n'ai jamais vu la mort de si près. Mais le Seigneur ne nous garde pendant cette nuit, demain nous ne serons plus sur la terre des vivants. Dans ce même instar

(10 heures du soir) la cloche funèbre se fait entendre ; elle n'a cessé de sonner pendant la plus grande partie de la soirée et son son lugubre retentit presque toute la journée. Seigneur, je me remets entre tes mains. Voici ton pauvre et indigne enfant ! Si cette nuit le choléra vient à me saisir, ma seule espérance est dans le sang de Jésus, qui a été répandu pour la rémission de mes nombreux péchés. J'ai été parfaitement lavé dans ce précieux sang, et la justice de Dieu me couvre entièrement. Jusqu'ici, aucun des saints, au milieu desquels nous travaillons, frère Craik et moi, n'a été atteint par le choléra. [Un seul est mort, quelque temps après, des suites de cette maladie, et quoique frère Craik et moi ayons visité beaucoup de cholériques, la nuit comme le jour, le Seigneur nous a miséricordieusement préservés, nous et nos familles.]

17 septembre. — Le Seigneur a bien voulu ajouter une nouvelle grâce à toutes celles dont il nous a comblés jusqu'à ce jour, en nous donnant ce matin une petite fille, qui, ainsi que sa mère, est dans un état satisfaisant.

21 septembre. — Comme la naissance de notre enfant et le mariage projeté de frère Craik nécessitaient une chambre de plus, il nous fallait absolument changer de logement. Au moment où nous en étions occupés, la maison appartenant à la chapelle de Gédéon, qui avait été louée pour trois ans, devint vacante par la retraite du locataire, et elle nous fut offerte par l'église qui s'assemble en ce lieu. Nous répondîmes que nous ne pensions pas pouvoir occuper cet appartement, n'ayant ni meubles, ni l'argent nécessaire pour en acheter. Le frère qui nous fit cette proposition nous dit alors que les frères se chargeraient volontiers de le garnir pour nous ; mais nous lui objectâmes que nous craignons de les charger. Cependant, comme on nous exprima plusieurs fois que ce serait une joie pour les frères de fournir l'ameublement de la maison, nous commençâmes à examiner la chose avec prières, et nous crûmes pouvoir accepter l'offre obligeante des amis, pourvu que les meubles fussent de la plus grande simplicité. Ce fut à cette condition que l'appartement fut garni, bien que l'affection des frères l'ait fait d'une manière plus dispendieuse que nous ne l'eussions désiré. Le Seigneur nous a donc rendu, sans que nous l'eussions cherché, presque tout ce à quoi nous avions renoncé pour lui pendant que nous étions à Teignmouth.

23 septembre. — Une personne qui a perdu dans l'espace d'un mois sa femme, sa mère, son frère et un enfant, tous morts victimes du choléra, a désiré rendre publiquement grâces au

Seigneur pour la puissante assistance qu'il lui a accordée dans son épreuve.

25 septembre. — La nuit dernière, frère Craik et moi avons été appelés à sortir du lit pour visiter une pauvre femme atteinte de choléra. Ses souffrances étaient excessives. Jamais nous n'avions vu un cas dont nous eussions été tellement navrés. A peine ses cris continuels nous laissaient-ils la liberté de lui adresser quelques paroles. J'étais comme si le choléra allait s'emparer de moi. Nous nous sommes abandonnés entre les mains du Seigneur en revenant à la maison, et il nous a miséricordieusement garantis. La pauvre femme est morte aujourd'hui.

29 septembre. — Ce soir, un frère nous a fait présent de deux chapeaux neufs, l'un destiné à frère Craik et l'autre à moi.

4<sup>er</sup> octobre. — Assemblée pour les personnes désireuses cet après-midi, de deux à cinq. Beaucoup plus d'âmes sont convaincues de péché par la prédication de frère Craik que par la mienne. Je n'ai pu m'expliquer ce fait que par les raisons suivantes : 1. Frère Craik est plus spirituel que moi. — 2. Il prie plus que je ne le fais pour la conversion des pécheurs. — 3. Dans ses prédications publiques il s'adresse aussi plus fréquemment aux inconvertis. Ce n'avait jamais été avec intention que j'avais négligé cette dernière et importante portion de l'œuvre du prédicateur ; seulement Dieu m'avait mise plus fréquemment au cœur de frère Craik. Néanmoins ces dernières considérations m'ont porté à prier plus souvent et plus sérieusement que je ne l'avais fait jusqu'alors pour la conversion des âmes, et je leur ai aussi adressé de plus fréquents appels. Eh bien, dès ce moment, les personnes que le Seigneur a daigné convertir par mon moyen n'ont pas été moins nombreuses que celles qui ont été amenées à la vérité par le travail de notre frère Craik. Veuille le Seigneur se servir de l'expérience que j'ai faite pour engager ceux de ses serviteurs qui auraient négligé ce que je négligeais moi-même, à prier davantage pour les pécheurs et à les appeler avec plus de zèle ; qu'il me donne aussi à moi-même d'abonder de plus en plus dans cet exercice !

3 octobre. — Le choléra ayant diminué, nous avons mis à part cette journée pour rendre nos actions de grâces à Dieu.

5 octobre. — Ce matin, réunion de prières comme de coutume. Le choléra diminue sensiblement, et ceux qui assistent aux assemblées de prières du matin diminuent à proportion. Hélas ! pendant que le fléau exerçait ses ravages, des centaines de personnes paraissaient se réveiller ; mais dès que le jugement de Dieu s'éloignait d'elles ne s'inquiètent plus de leurs âmes. Cependant, bon nombre

de celles qui avaient été rendues sérieuses par le moyen de l'épidémie, rompent maintenant le pain avec nous, et marchent dans la crainte du Seigneur. En envisageant les résultats que ce jugement a eus pour beaucoup d'âmes, ne pouvons-nous pas dire qu'il a été plein de miséricorde ?

4 janvier 1833. — Ce matin, nous avons reçu des lettres de Bagdad. Les frères missionnaires nous invitent, frère Craik et moi, à aller partager leurs travaux. Cet appel est accompagné de lettres de change pour la somme de 200 L., destinée à nos frais de voyage. Gracieux Seigneur ! que veux-tu que je fasse ? La volonté du Maître ne m'est pas connue. Plusieurs circonstances demandent à être examinées sérieusement et avec prières : il existe non loin de Bagdad des villages allemands où je pourrais travailler ; le départ de plusieurs autres dépend de notre détermination, et les frères de Bagdad sont tous unanimes à cet égard. Il y aurait en outre du bien à faire en route ; le fait d'aller sans être soutenu par aucune société, et dans la seule confiance au Seigneur pour nos besoins temporels, serait un témoignage rendu à sa fidélité. Il y a plus : pendant plusieurs années j'avais eu le sentiment que je serais peut-être appelé à aller en mission chez les païens ou chez les mahométans ; le temps n'était-il pas venu de réaliser cette pensée ? Enfin les frères de Bagdad pourraient être fortifiés par notre arrivée. — En conséquence, il faut que l'œuvre que j'ai à faire ici surpasse en importance toutes ces considérations, pour que je puisse me déterminer à ne pas partir.

5 janvier. — Nous avons examiné, frère Craik et moi, le sujet de notre départ pour Bagdad ; mais rien ne nous est encore clair. Si le Seigneur m'appelle à partir, je suis à sa disposition.

7 janvier. — J'ai de nouveau consacré un certain temps à la prière concernant Bagdad, et examiné plus mûrement le sujet.

8 janvier. — Ce matin, de cinq et demi à huit heures, j'ai pu me retirer à part pour prier et lire la parole de Dieu. L'affaire de Bagdad a été présentée au Seigneur, et j'ai souvent prié depuis pour le même sujet. J'en ai aussi écrit à quelques chrétiens de Barnstaple et des environs pour me recommander à leurs prières. Toujours la même obscurité sur mon sentier.

9 janvier. — De nouveau prié le Seigneur touchant Bagdad ; mais je n'aperçois pas clairement ma route. Je lui ai exprimé que je pense devoir demeurer à mon poste jusqu'à ce que je voie clairement que lui-même m'appelle à le quitter. Je n'ai pas eu lieu de m'apercevoir depuis que j'aie agi contre sa volonté en demeurant ici.

14 janvier. — Je me complais toujours plus dans la pensée le Seigneur ne m'appelle pas à aller à Bagdad.

19 janvier. — Il y a quelques jours que je lis le journal du sé de frère Groves à Bagdad, afin d'avoir une juste idée de sa position dans cette ville, et de voir en même temps si Dieu ne se servait pas de cette lecture pour m'enseigner si je dois partir ou non. Bénédiction soit son nom de ce que, dans toute cette affaire, je n'ai eu de volonté propre. [Quinze années se sont maintenant écoulées dès lors, et je puis dire encore aujourd'hui, autant qu'il m'a donné de le voir, que je n'ai eu aucune volonté propre dans cette affaire, mais que je n'ai jamais pu voir que Dieu m'appelle à quitter l'œuvre qu'il m'avait si visiblement départie.]

9 février. — J'ai lu une partie de la vie de Franke. Le Seigneur veuille m'aider à l'imiter dans tout ce en quoi il a été un imitateur de Christ. La plus grande partie des enfants qui nous entourent à Bristol sont pauvres; si le Seigneur nous conduisait en nous une vie plus conforme à celle de ce cher Seigneur Dieu, nous pourrions tirer de la banque de notre Père beaucoup plus de secours que nous n'en avons tiré jusqu'à présent pour nos pauvres frères et sœurs.

2 mars. — En traversant la rue, un homme accourut à moi, frère Craik, lui remit un papier renfermant 40 schellings, disant : « Voici qui est pour vous et pour M. Müller, » et se retira promptement.

Du 9 au 16 mai, frère Craik et moi avons visité les frères qui nous avons quittés à Teignmouth et à Shaldon, et prêché au milieu d'eux. Le Seigneur nous a fait voir clairement, par diverses circonstances, pourquoi nous avons dû visiter ces environs à cette époque, et non pas auparavant, ainsi que nous en avions eu l'espoir. En effet, notre visite à Teignmouth coïncidait si bien avec la saison de l'église, que plusieurs frères crurent que nous avions été mandés.

27 mai. — Les deux églises qui s'assemblent à Gédéon et à Béthesda se sont réunies pour prendre le thé. Ces assemblées, que nous avons souvent répétées depuis, nous ont paru produire plusieurs rapports :

1. Les riches et les pauvres se trouvant confondus pour prendre un repas ensemble, elles prêchent au monde l'amour qui existe entre les frères. — 2. Ces réunions peuvent être un moyen de resserrer de plus en plus le lien d'affection qui existe entre les saints. — 3. Elles sont un avant-goût précieux de notre réunion au souper des noces de l'Agneau. Dans ces assemblées, le Seigneur



est généralement employé à prier, à chanter ensemble, et tout frère peut profiter de cette occasion pour édifier.

28 mai. — Ce matin, comme j'étais dans ma chambre, la détresse de plusieurs frères et sœurs m'yant été remise en mémoire, je demandai au Seigneur qu'il lui plût de m'accorder les moyens de venir à leurs secours. Environ une heure après, je reçois 60 L. d'un frère que je n'avais jamais vu auparavant, et qui demeure alors, comme il demeure encore aujourd'hui, à une distance de quelques milliers de milles. Cela nous montre que, non seulement notre Dieu peut pourvoir aux besoins de son peuple par toute espèce de moyens, mais qu'encore sa libéralité n'est pas bornée à tel ou tel lieu. Puisse mon cœur déborder en actions de grâces envers lui ! [ Depuis la publication de la première édition de cet écrit, j'ai appris à connaître personnellement le donateur. ]

29 mai. — Revue de l'année qui s'est écoulée depuis notre arrivée à Bristol, relativement aux fruits de nos travaux.

1. Il a plu au Seigneur de rassembler à Béthesda une église par notre moyen. Cette église s'est accrue jusqu'au nombre de soixante membres; quarante-neuf personnes ont été ajoutées à la congrégation de Gédéon, ce qui fait un total de cent-neuf personnes qui se sont jointes à nous dans le courant de l'année. — 2. D'après ce que nous avons entendu dire, et autant que nous pouvons juger des individus, soixante-cinq personnes ont été amenées à Christ par notre moyen. — 3. Plusieurs âmes qui retournaient en arrière ont été ramenées, et bien des enfants de Dieu ont été encouragés et fortifiés dans la vérité. Ne sont-ce pas là des preuves évidentes que Dieu n'a pas permis que nous nous soyons fourvoyés en venant à Bristol ?

13 juin. — J'ai senti ce matin qu'il y aurait encore quelque chose à faire pour les pauvres enfants des deux sexes, les adultes et les vieillards auxquels nous avons distribué du pain pendant un certain temps. Il conviendrait qu'une école leur fût ouverte, et qu'ils pût leur lire la parole de Dieu et leur parler des choses qui concernent le Seigneur Jésus. Autant que je puis en juger maintenant, il serait bon d'avoir un local au centre des rues habitées par les pauvres qui nous entourent, où l'on pourrait rassembler, vers six heures du matin, des enfants auxquels on donnerait à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, après quoi on leur donnerait à lire et on leur lirait la parole de Dieu pendant à peu près une heure et demie. L'on consacrerait ensuite une demi-heure aux vieillards et aux adultes; on leur distribuerait du pain,

et surtout le pain de vie en leur expliquant la Parole. Il y a deux ans que ces pensées me reviennent et me poursuivent temps en temps. — Aujourd'hui, on a distribué du pain à cinquante ou quarante personnes; lors même que le nombre de ceux auxquels nous en donnons s'augmenterait jusqu'à deux cents, et au-delà, je ne doute nullement que notre riche et miséricordieux Seigneur ne nous en donne suffisamment pour tous. — Je ne suis pas plus tôt arrêté à ces pensées, et je ne les eus pas si communiquées à mon cher frère Craik, que je découvris un homme qui aurait pu contenir facilement cent-cinquante enfants et aussi les pauvres. En allant le voir, nous apprîmes que nous aurions l'avoir pour 10 L. par an. Le Seigneur nous fit arriver un frère âgé, qui accepta avec joie la proposition que nous fîmes de s'employer comme maître d'école. Vraiment, cela paraît procéder de l'Éternel. Comme j'ai encore une bourse de 60 L., nous pourrions commencer avec cela, et, si le Seigneur le trouve bon, je suis disposé à en consacrer d'abord à cette œuvre, même tout ce qui reste, s'il le veut; il n'a qu'à ordonner quand cet argent sera employé, il peut en envoyer davantage au Seigneur, si cette œuvre vient de toi, fais-là prospérer. [Ce projet n'a pas été mis à exécution. Autant que je puis m'en souvenir, l'obstacle principal à l'accomplissement de ce projet a été la multiplicité d'occupations auxquelles nous avons dû faire face, moi, Craik et moi. Peu de temps après, le nombre des pauvres qui venaient demander du pain augmenta considérablement; il passa de soixante à quatre-vingt dans une seule journée. Comme nous nous s'attroupaient dans la rue, nos voisins en furent incommodés et nous fûmes obligés de leur dire de ne pas revenir. Cependant, quoique le projet dont-il vient d'être question ne soit pas arrivé à bien, mes pensées à ce sujet ont été de temps en temps ranimées et fortifiées, et ont fini par se réaliser dans la formation d'une institution pour répandre la connaissance des Écritures de la maison des orphelins.]

22 juin. — Un frère nous a envoyé, comme témoignage d'amour et de sa reconnaissance envers nous, et de sa gratitude envers le Seigneur, deux chapeaux, dont l'un est destiné à frère Craik et l'autre à moi. C'est le quatrième chapeau que le Maître nous a voulu m'envoyer au moment où celui que je portais était usé, même avant que j'en eusse positivement besoin.

Du 19 au 27 août, plusieurs personnes nous ont fait passer une quantité considérable de fruits. Que le Seigneur est bon! Ce n'est seulement il nous envoie les choses nécessaires à la vie, mais

ore celles dont nous pourrions avoir envie lorsque nous sommes faibles et que nous manquons d'appétit. C'est ainsi que notre bon Seigneur nous a envoyé du vin et de la bière lorsque nous en avions besoin, et que dans un temps où nous n'avions point d'appétit, il nous a fait avoir de la volaille, du gibier, etc., choses que, vu la pauvreté de nos frères, nous n'aurions pas trouvé convenable de nous procurer. Vraiment nous n'avons pas servi un Maître dur et sévère. Je suis honteux de voir que mon cœur est quelquefois mécontent, ou qu'il n'est pas reconnaissant comme il devrait l'être.

17 décembre. — Ce soir, nous avons pris du thé, frère Craik et moi, avec une famille dont cinq membres ont été amenés à la connaissance du Seigneur par notre moyen. Lorsque, environ une année plus tard, nous y primes de nouveau du thé, deux autres membres de cette même famille avaient suivi les cinq premiers dans le chemin de la régénération. Le fait suivant pourra servir d'encouragement à ceux qui désirent prêcher l'Évangile dans une langue qui n'est pas la leur. Ce fut d'abord par pure curiosité et pour entendre mon accent étranger que la première personne qui fut convertie dans cette famille vint à la chapelle; car on lui avait rapporté certains mots que je prononçais mal. A peine y eut-elle pris place qu'elle fut amenée à connaître son état de péché. Son intention était de ne s'arrêter que quelques minutes, mais elle se sentit comme attachée sur son banc pendant que je parlais, et elle resta jusqu'à la fin de la réunion. Après le service elle regagna promptement sa demeure, et au lieu de poursuivre le cours de ses plaisirs accoutumés, elle garda la maison jusqu'à la prochaine réunion; à dater de ce jour elle a éprouvé une conversion véritable. Dès qu'elle eut trouvé le Seigneur, elle engagea ses frères et ses sœurs à venir entendre la prédication de l'Évangile; ils se rendirent à son avis et furent convertis. Dieu veuille faire comprendre à mes chers frères qui sont engagés dans l'œuvre de la parole, qu'il peut bénir quelques sentences décousues, en dépit d'une mauvaise prononciation, et les faire servir à la conversion des pécheurs.

11 décembre 1833. — En relisant mon journal, je trouve :

1. Qu'il y a au moins deux cent soixante personnes (à n'en juger que par les noms que nous avons inscrits; mais il y en a eu beaucoup plus) qui sont venues s'entretenir avec nous des intérêts de leurs âmes. Dans ce nombre, cent cinquante-trois ont été reçues au milieu de nous pendant les dix-huit derniers mois; et sur ces dernières

soixante ont été amenées à la connaissance du Seigneur par ce moyen. Outre ces soixante, cinq se sont endormies au Seigneur et d'avoir été admises à la communion extérieure de l'église; par les âmes désireuses et celles qui se présentent pour être reçues plusieurs personnes nous donnent lieu d'espérer que Dieu nous les a données comme sceau de notre ministère dans cette ville. Enfin il y a quelques personnes qui ont été converties par ce moyen et qui appartiennent à d'autres églises de cette ville. Je mentionne ici les bénédictions qu'il a plu au Seigneur d'accorder à nos travaux, c'est premièrement pour faire voir que c'est Lui-même qui nous a conduits à Bristol, et en second lieu pour approuver notre manière toute simple de prêcher sa parole.

II. Quant aux voies du Seigneur à mon égard dans ce qui concerne le temporel, je trouve qu'il m'a envoyé durant l'année qui vient de s'écouler :

1. Ce qui me revient des offrandes volontaires par le moyen des boîtes. . . . .	152 L.	14 s.	5 1/4
2. Dons en argent. . . . .	25	1	3
3. Dons en vêtements, provisions, valant pour le moins. . . . .	20	0	0
<hr/>			
En tout, par les frères de Bristol.	197 L.	45 s.	8 1/4
4. Un frère m'a envoyé d'une distance de quelques milliers de milles. . . . .	60	0	0
5. Nous avons été logés gratis, ce qui nous vaut pour notre part. . . . .	40	0	0
<hr/>			
	267 L.	15 s.	8 1/4
<hr/>			

Il y a précisément quatre ans, à cette époque, que j'ai commencé à me reposer sur le Seigneur et à me confier en lui seul pour mes besoins temporels. Je n'avais plus qu'environ 5 L. lorsqu'il me fit la grâce de renoncer pour lui à tout ce que j'avais alors, ce qui pouvait s'élever au plus à 400 L. par an. Eh bien ! il a agréé ce petit sacrifice, et m'a rendu en retour, non-seulement tout ce que j'avais laissé pour lui, mais bien au delà. La première année, il m'a déjà envoyé, d'une manière ou d'une autre, y compris ce que j'avais reçu de ma famille, 130 L. ; la seconde année, 154 L. 18 s. 8 d. ; la troisième, 195 L. 3 s. 0 d. ; la quatrième, 267 L. 15 s. 8 1/4 d.

Si je rends compte de mes recettes d'une manière aussi détaillée, c'est d'abord pour faire voir que, même dans les choses temporelles, je n'ai nullement été en perte en suivant les lumières qu'il a plu au Seigneur de me communiquer; c'est ensuite pour démontrer que, dans leur amour pour Christ et pour nous, les saints de cette ville, dont Dieu m'a appelé à être le serviteur, pourvoient abondamment à nos besoins temporels. Et si j'ai cru devoir indiquer exactement les sommes que j'ai reçues annuellement, c'est parce que, à cause de certains faits qui seront rapportés plus tard, on aurait pu augurer que les frères n'avaient pas suffisamment soin de nous. D'un autre côté je dois dire que, lors même que notre avoir annuel irait à plus de 1000 L., il ne s'ensuivrait pas que nous ne dussions jamais nous trouver réduits à avoir fort peu d'argent dans la maison. Le lecteur voudra bien faire attention aux remarques suivantes :

1. Pendant les trois ans et trois mois qui viennent de s'écouler, je n'ai jamais rien demandé à personne; avec le secours du Seigneur, j'ai pu lui exposer mes besoins en tout temps; il y a miséricordieusement pourvu, et c'est ainsi que j'espère de continuer jusqu'au dernier instant de ma vie. — 2. Quoique mes recettes aient été comparativement considérables, cependant, à la fin de chaque année, je n'ai jamais eu que quelques schellings de reste, et même rien du tout, et il en est encore ainsi aujourd'hui par la grâce de Dieu. — 3. Une portion considérable de mes rentrées de l'année dernière m'est arrivée d'une distance de quelques milliers de milles, par le moyen d'un frère que je n'avais jamais vu auparavant. — 4. Depuis que nous avons été obligés de discontinuer nos tributions de pain journalières à environ cinquante pauvres, nos recettes n'ont pas été à beaucoup près si considérables; nous n'avons reçu qu'à peine la moitié de ce qui nous était rentré dans la première partie de l'année. Comme si le Seigneur avait voulu nous faire voir par là que, lorsque les besoins sont nombreux autour de nous, il peut nous envoyer en conséquence. Lecteur, faites-y attention!

1<sup>er</sup> janvier 1834. — Nous avons pensé, frère Craik et moi, qu'il serait bon d'avoir une réunion spéciale d'actions de grâces, afin de remercier le Seigneur pour les gratuités nombreuses dont il nous a environnés depuis que nous sommes arrivés à Bristol, pour le bénir des succès qu'il a daigné accorder à nos travaux, lui confesser notre indignité et nos nombreux péchés, et lui demander de nous continuer ses faveurs. En conséquence, nous nous sommes assemblés hier soir à sept heures, et sommes demeurés ensemble

jusqu'à minuit et demi. Environ quatre cents personnes se réunies avec nous à cette occasion.

3 janvier. — Ce soir, de six à dix heures et quart, nous sommes entretenus avec des personnes bien disposées. Après avoir vu douze, nous avons dû en renvoyer six autres. Il y a ces âmes plusieurs nouveaux cas de conversion; l'œuvre du Seigneur continue à faire des progrès au milieu de nous. L'une de ces personnes qui a été dernièrement amenée à la connaissance de la vérité avait l'habitude de se dire à elle-même, dans son état d'incrédulité, lorsqu'elle était tentée de ne pas venir à la chapelle : « Je veux y aller; le Seigneur peut me bénir un jour et attirer mon cœur. » Son attente n'a point été vaine !

9 janvier. — Voici environ dix-huit mois que nous prêchons avec notre frère Craik et moi, tous les mois à Brislington, village près de Bristol, sans voir aucun fruit de nos travaux. Cet insuccès de notre ministère m'a porté aujourd'hui à prier sérieusement pour la conversion des pécheurs dans ce lieu. Arrivé à la chapelle, je me suis de nouveau pressé de prier pour le même sujet, et demandant au Seigneur qu'il lui plût de vouloir convertir au moins une âme ce même soir, afin de nous donner quelque encouragement. J'ai été particulièrement soutenu dans ma prédication, et j'espère que cette soirée n'aura pas été sans résultat. Dieu a en effet exaucé nos prières, car ce même soir il a amené à la connaissance de la vérité un jeune homme.

13 janvier. — Le Seigneur nous a fait faire l'expérience de certaines vérités que j'ai exposées hier soir en prêchant sur ces paroles : « N'as-tu pas mis un rempart tout autour de lui, et de sa maison et de tout ce qui lui appartient ? » (Job I, 10.) Des voleurs ont voulu pénétrer dans la chapelle de Gédéon; ils en avaient forcé l'entrée; mais, soit qu'ils aient été frappés d'aveuglement pour ne pas apercevoir une certaine porte qui ne se trouvait fermée, soit qu'ils aient été dérangés avant d'accomplir leur projet, il ne nous a absolument rien manqué.

14 janvier. — Ayant été très éprouvé par la difficulté de trouver un texte pour la matinée du 20 octobre, j'avais fini par prêcher sans éprouver aucune jouissance intérieure. Eh bien! aujourd'hui j'ai entendu parler du NEUVIÈME cas pour lequel cette même prédication avait été bénie. Puissent mes frères dans le ministère de la parole être encouragés à aller en avant tranquillement, et avec beaucoup de prières dans l'œuvre du Seigneur.

31 janvier. — Une société de Dorcas a été formée ce soir au milieu des sœurs qui se réunissent avec nous, mais non pas

le même pied que celle qui existait à notre arrivée. Comme nous avons renvoyé tous les maîtres et maîtresses de l'école du dimanche qui ne nous paraissaient pas être sincèrement chrétiens, il n'y aura dorénavant que les femmes converties qui se réuniront pour faire des vêtements pour les pauvres. Non-seulement le mélange des fidèles avec les personnes irrégénérées était un obstacle à ce que les conversations spirituelles pussent avoir lieu au milieu des cours, mais il était encore nuisible aux uns et aux autres à certains égards. C'est ainsi qu'une sœur, qui est maintenant unie à nous pour le service du Seigneur, et qui faisait partie de la société des Doreas avant sa conversion, a reconnu que cela avait été en quelque manière un moyen de la retenir dans la sécurité, attendu qu'elle se complaisait dans l'idée qu'elle finirait par gagner le ciel au moyen de telles œuvres. Puissent les saints de Dieu, tout en demeurant dans l'amour, être fidèles à se séparer plus complètement des inconvertis en tout ce qui concerne les choses spirituelles, et à ne pas porter un même joug avec eux, ainsi que nous y exhorte sa parole. (2 Cor. VI, 14-18.)

12 février. — Aujourd'hui j'ai peu prié, peu lu la parole et peu travaillé; en somme, inutile journée! Le Seigneur veuille dans sa grâce me donner plus de ferveur d'esprit.

19 février. — Frère Craik a prêché ce soir sur Marc IV, 30-41. Dieu lui a donné de pouvoir exposer des vérités bien précieuses. Qu'il veuille me rendre capable de m'en nourrir davantage. Voici plusieurs semaines que j'ai eu fort peu de communion soutenue avec le Seigneur. Je soupire après ces relations intimes. Je suis pauvre, j'ai peu d'amour pour Christ; mais je ne suis et ne pourrais être satisfait de cet état d'âme. O qu'il me donne encore une fois d'être fervent d'esprit, et me fasse persévérer dans cette heureuse disposition jusqu'à la fin! Je languis d'aller dans ma patrie pour être avec le Seigneur, afin de pouvoir l'aimer de tout mon cœur. Je crains qu'il ne me réserve un châtement pour le temps des couches de ma chère femme. Seigneur Jésus, retire bientôt près de toi ton infidèle et misérable serviteur, afin qu'il puisse te servir plus fidèlement! Ces dernières semaines j'ai travaillé bien des fois à devenir plus spirituel; mais, hélas! tout a été bientôt réduit à rien. Le Seigneur seul peut venir à mon secours; ô qu'il lui plaise de me rendre plus spirituel!

20 février. — Par la grâce de Dieu j'ai pu fondre en larmes aujourd'hui en envisageant l'état de mon âme. O qu'il veuille m'accorder plus de spiritualité!

21 février. — Grâces au Seigneur, je suis plutôt mieux qu'il y

a quelque temps. J'ai été conduit ce matin à m'occuper d'un plan d'institution, fondé sur des principes bibliques, pour répandre l'Évangile dans la Grande-Bretagne et à l'étranger. J'espère que ce projet est selon Dieu. Ce soir nous avons eu de nouveau avec plusieurs personnes attirées une réunion qui a duré depuis six jusqu'à dix heures et demie. Par la grâce du Seigneur son œuvre est toujours en progrès au milieu de nous; puissent nos cœurs en être remplis de gratitude! Quoique nous nous soyons presque épuisés de fatigue, nous avons dû renvoyer plusieurs personnes sans leur parler.

25 février. — Hier les âmes désireuses ont été en si grand nombre que, quoique nous leur ayons consacré plus de quatre heures, nous avons dû convoquer une seconde réunion pour aujourd'hui; elle a eu effet et nous avons vu plusieurs personnes de deux à cinq heures. J'ai été derechef poussé à persévérer pour la formation d'une nouvelle institution missionnaire; tout confirme dans la pensée que nous devons entrer dans cette voie.

[On me demandera peut-être pourquoi nous avons formé une institution pour la propagation de l'Évangile, au lieu de nous joindre aux diverses sociétés missionnaires, bibliques, de traités pour les écoles qui existent déjà.] Si je fais connaître ici les motifs qui nous ont dirigés, c'est pour faire voir qu'en agissant de cette sorte nous n'avons eu d'autre but que celui de conserver une bonne conscience devant Dieu. Après avoir reconnu, par la grâce du Seigneur, que sa parole doit être la seule règle des actions des disciples de Jésus, nous avons comparé la marche des sociétés religieuses existantes avec ce modèle, et nous avons trouvé qu'elles s'en éloignent tellement, que nous ne pouvons pas en bonne conscience faire cause commune avec elles. Je ne mentionne ici que les points suivants :

4. Le but que les sociétés religieuses ont en vue, et qui est constamment mis devant les yeux de leurs membres, est que le monde s'améliorera de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin il soit universellement converti. A ce sujet l'on cite constamment Habac II, 14 : « La terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel, comme les eaux comblent la mer; » ou Esaïe IX : « La terre aura été remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. » Or, bien des passages des Écritures de vérité démontrent que ces citations ne regardent nullement la dispensation actuelle, mais bien un ordre de choses qui commencera avec le retour du Seigneur. Il n'est pas manifestement évident, par plusieurs déclarations de la parole, que pendant la durée de cette économie les choses iront plutôt en empirant qu'en



s'améliorant, et que ce ne sera pas le monde entier qui sera converti, mais seulement un peuple que Dieu tire du milieu des nations pour le consacrer à son nom. Qu'on veuille bien lire à ce sujet : Matth. XIII, 24-30 ; et 36-43 ; 2 Tim. III, 1-13. Actes XV, 14 ; Matth. XXIV, 37-41. Il est sans doute tout à fait *selon la parole* de désirer la conversion des pécheurs, et d'en faire le sujet de prières ferventes ; mais il est diamétralement *contraire à l'écriture* d'attendre la conversion du monde entier, et nous ne pouvons légitimement nous proposer *un but semblable* en faisant l'œuvre du Seigneur.

1. Une chose qui nous paraît plus mauvaise encore, et non moins contraire à la parole (2 Cor. VI, 14-18), c'est l'alliage de ces sociétés religieuses avec le monde. Dans ce qui regarde les choses temporelles, les enfants de Dieu doivent nécessairement *user de ce monde* pendant qu'ils demeurent sur la terre. Mais lorsque l'œuvre qu'ils ont à accomplir requiert que ceux qui s'en occupent possèdent la vie spirituelle (et les inconvertis sont complètement étrangers à cette vie), ils sont tenus, s'ils veulent être fidèles au Seigneur, d'éviter toute association avec les irrégénérés. Hélas ! rien de plus caractérisé que le mélange que présentent les diverses sociétés religieuses. Tout individu qui paie une guinée, ou dans quelques sociétés une demi-guinée, est considéré comme membre de la dite société. Lors même qu'il vivrait ouvertement dans le péché, et que de l'aveu de tous il ne connaîtrait pas le Seigneur Jésus, pourvu qu'il paie la guinée, ou la demi-guinée, il est considéré comme tel et a le droit de voter. Il y a plus ; quiconque paie une somme plus grande, 40, 20 L., par exemple, peut devenir dans beaucoup de sociétés membre à vie, lors même que sa conduite serait ouvertement mauvaise ou qu'elle le deviendrait plus tard. Certainement, de telles choses ne devraient pas exister.

2. Les moyens mis en usage par ces sociétés, en vue d'obtenir des fonds pour l'œuvre du Seigneur, sont aussi, à quelques égards, contraires à la parole ; car on *demande* très fréquemment de l'argent aux *personnes inconverties*. Abraham ne l'aurait pas fait (Genèse XIV, 21-24), à plus forte raison ne devons-nous pas le faire, nous à qui il est défendu d'avoir communion avec les infidèles pour des cas de ce genre (2 Cor. VI, 14-18), mais qui avons communion avec le Père et avec le Fils, et qui pouvons obtenir du Seigneur tout ce qui est nécessaire pour son service, sans que nous ayons besoin pour cela d'avoir recours à ce pauvre monde si éloigné de lui. Combien, à cet égard, la marche des premiers disci-

ples était différente de celle qu'on suit aujourd'hui ! (3 Jean

4. Non-seulement les sociétés religieuses sont mélangées le monde à ces divers égards, mais il n'est pas rare de parmi les membres du comité, c'est-à-dire parmi les personnes qui dirigent les affaires de la société, des personnes visiblement inconverties, si ce n'est ouvertement opposées à la vérité, et tolère cet abus parce qu'elles sont riches ou qu'elles ont de lafluence, comme on a l'habitude de le dire.

5. C'est chose assez commune aussi de chercher à avoir pour trons, pour présidents des sociétés, ou pour présider les assemblées publiques, des personnes distinguées par leur rang et fortune, afin d'attirer les regards du public. Je ne me rappelle qu'un serviteur de Christ dévoué, sage, expérimenté, mais qui n'aurait jamais été invité à occuper le fauteuil dans de telles assemblées. D'après ces principes, il est évident que les pêcheurs et les hypocrites, qui étaient apôtres, ou notre Seigneur lui-même, qui était charpentier, n'auraient jamais été appelés à la présidence. Ce n'est point ainsi que les choses doivent aller au milieu des disciples de Jésus; ils ne sont pas appelés à juger de l'aptitude d'une personne au service de Christ dans son Eglise, par la position qu'elle occupe dans le monde ou par la fortune qu'elle possède!

6. Presque toutes ces sociétés contractent des dettes, et il est difficile de lire un de leurs rapports sans trouver qu'elles ont dépensé plus qu'elles n'ont reçu, ce qui est tout à fait contraire à l'esprit et à la lettre de la parole. (Rome XIII, 8.)

En conséquence, tout en étant, par la grâce de Dieu, prêts à reconnaître de tout notre cœur, frère Craik et moi, que non-seulement il y a beaucoup d'enfants de Dieu parmi les membres de ces sociétés, mais qu'encore le Seigneur s'est plu à bénir leurs efforts, à beaucoup d'égards, et cela malgré l'existence de ces principes et de manières d'agir que nous ne croyons pas être selon la parole; néanmoins, nous estimâmes que, pour obéir à Dieu, nous devions nous séparer complètement de ces sociétés. On dira peut-être que nous sommes des gens singuliers, ou que nous voulons nous élever en dépréciant les autres. N'importe, par la bénédiction de Dieu nous parvenons à attirer l'attention de ses enfants qui sont liés à ces sociétés sur ce qu'il y a de contraire à sa volonté dans leur marche; et nous préférons n'avoir aucun rapport avec ces associations, plutôt que d'agir d'une manière contraire à la sainte parole. En conséquence, tout en demeurant fraternellement unis avec certains enfants de Dieu qui en font partie, et sans les juger en aucune manière, lors même qu'

ne leur est pas donné de voir que certaines pratiques que nous avons signalées sont contraires à la Bible, et qu'ils croient pouvoir continuer à en être membres, nous nous sommes entièrement séparés des sociétés, parce que, en bonne conscience, nous ne pouvions plus continuer à faire cause commune avec elles. Après avoir ainsi cheminé pendant quelque temps, nous comprimes qu'en ne faisant rien pour la cause des missions, ni pour la dissémination des Écritures et des traités, non-seulement cela exercerait une mauvaise influence sur les frères au milieu desquels nous travaillons, mais qu'encore nous n'agirions pas selon l'esprit de l'Évangile. Ce sont ces raisons qui, jointes à plusieurs autres, nous ont engagés à faire quelque chose pour répandre la bonne nouvelle en Angleterre et à l'étranger, quelque faibles que nos commencements pussent être. — Telle est l'origine de l'Institution dont il va être question dans la suite de mon livre.

Le soir.— Nous avons exposé, frère Craik et moi, à une assemblée publique qui a eu lieu ce soir, les principes sur lesquels nous désirons voir marcher l'institution que nous nous proposons d'établir pour la propagation de l'Évangile en Angleterre et ailleurs. Il n'y a rien eu, ni dans le nombre des personnes présentes, ni dans nos discours, qui ait été propre à produire ce qu'on appelle généralement de l'effet. Veuille notre miséricordieux Seigneur faire reposer sa bénédiction sur cette Institution, que nous appelons maintenant : « Institution (1) pour répandre la connaissance des Écritures dans la Grande-Bretagne et à l'étranger. »

## I. PRINCIPES DE L'INSTITUTION.

1. Nous croyons que tout enfant de Dieu est tenu d'aider, d'une manière ou d'une autre, la cause de Christ; et l'Écriture nous autorise à attendre la bénédiction du Seigneur sur l'œuvre

(1) Son premier nom était : *Société* pour la propagation de la connaissance des Écritures en Angleterre et à l'étranger. Mais comme cette institution ne fut jamais une *Société*, dans l'acception qu'on donne ordinairement à ce mot, attendu qu'elle n'eut jamais ni membres, dans le sens qu'on attache à ce titre dans les sociétés religieuses, ni comité, ni vote, etc. ; nous parut plus convenable, pour éviter des malentendus, de changer son nom. J'avertis également le lecteur que, dans cette publication française, il est fait mention de l'institution telle qu'elle existe maintenant, sans parler des modifications qu'elle a subies depuis le 5 mai 1834, époque de sa fondation, son caractère fondamental étant du reste toujours le même.

de notre foi et sur le travail de notre amour. Quoique d'un côté Matth. XIII, 24-43; 2 Timoth. III, 1-13, et beaucoup d'autres passages nous enseignent que le monde ne sera pas converti avant la venue du Seigneur, néanmoins, pendant qu'il tarde nous devons employer tous les moyens que la parole nous présente pour rassembler les élus de Dieu.

2. Moyennant le secours du Seigneur, nous ne croyons pas devoir rechercher le patronage du monde, ni inviter des personnes riches et d'un rang élevé qui ne seraient pas converties à venir donner du relief à l'Institution, ce qui serait à nos yeux déshonorer le Seigneur. Nous déploierons nos bannières au nom de l'Éternel notre Dieu (Psaume XX, 5). Lui seul doit être notre Patron; avec lui nous prospérons; s'il n'est pas à nos côtés, nous n'obtiendrons aucun succès.

3. Nous éviterons aussi de demander de l'argent aux personnes non converties. (2 Corinth. VI, 14, 18.) Cependant, nous ne croyons pas non plus autorisés à refuser leurs contributions, elles nous les offrent de leur propre mouvement. (Actes XXVI, 2-10.)

4. Nous rejetons également la coopération des personnes qui n'ont pas la foi, tant pour ce qui regarde le gouvernement que les affaires de l'Institution, que pour l'accomplissement du but que nous nous proposons. (2 Corinth. IV, 14-18.)

5. Nous n'étendrons pas non plus la sphère de nos travaux en contractant des dettes (Rom. XIII, 8), pour appeler ensuite l'Église de Christ à notre secours; c'est là une marche qui nous paraît opposée à la lettre et à l'esprit du Nouveau Testament; au lieu de la bénédiction du Seigneur, nous lui exposerons les besoins de l'Institution par des prières secrètes, et nous agirons selon les moyens qu'il nous accordera.

6. Nous ne jugerons pas des succès de l'Institution par les sommes collectées ou par le nombre des Bibles distribuées, mais par la bénédiction qu'il Lui aura plu de faire reposer l'œuvre de nos mains (Zacharie IV, 6); et nous attendrons la bénédiction à proportion qu'il nous aura été donné de le prier nous reposant sur lui.

7. En évitant toute prétention à une fastidieuse singularité nous désirons marcher en suivant simplement la parole, sans compromettre la vérité. Mais en même temps nous recevrons avec reconnaissance tout ce que des chrétiens expérimentés pourront nous dire selon l'Écriture, et dans un esprit de prières concourant à notre Institution.

## II. BUT DE L'INSTITUTION.

1. Nous nous proposons de soutenir des écoles pour les enfants pauvres des écoles du dimanche, et des écoles d'adultes dans lesquelles l'instruction reposera sur les *principes de l'Écriture*, et, autant que le Seigneur nous en donnera les moyens, de nous procurer des maîtres convenables pour établir ensuite nous-mêmes semblables écoles.

Par écoles fondées sur les *principes de l'Écriture*, nous entendons des écoles dirigées par des maîtres pieux, où le chemin du salut est enseigné selon la parole, et où il ne se donne aucune instruction opposée aux principes de l'Évangile.

1. Les écoles du dimanche où l'on n'emploie que des chrétiens, et où l'instruction repose sur l'unique fondement des saintes Écritures, sont aussi les seules auxquelles l'Institution fournira des Bibles et des Testaments; car, nous ne croyons pas qu'une personne qui ne connaît pas elle-même le Seigneur soit autorisée par la Bible à donner des instructions religieuses à d'autres.

2. Nous ne donnerons non plus des Bibles, des Testaments et des livres nécessaires, qu'à des écoles d'adultes qui seront dirigées par des maîtres convertis.

3. Nous placerons dans de telles écoles des enfants de familles pauvres, et cela afin qu'ils soient instruits dans la vérité et dans les connaissances qui leur seront nécessaires pour cette vie.

4. L'on se propose aussi de répandre les saintes Écritures. Des Bibles et des Testaments seront vendus aux pauvres à des prix réduits. Nous croyons qu'en général il vaut mieux *vendre* les livres saints que de les distribuer gratis; cependant, dans des cas de grande pauvreté, nous donnerons gratuitement une certaine portion de bon marché.

5. Nous désirons contribuer à l'œuvre des missions: c'est là le quatrième objet qu'embrasse notre Institution. Notre désir à cet égard est surtout d'assister les missionnaires dont la manière d'agir nous paraît la plus conforme à l'Écriture sainte. L'on contribuera, Dieu voulant, à chacun des objets sus-mentionnés une certaine portion du montant des dons, selon que le Seigneur nous dirigera. Dans le cas où aucun des objets n'exigerait une somme plus considérable que l'autre, on ferait les parts égales, sous la réserve toutefois que lorsqu'un donateur consacrerait son offrande à telle ou telle portion de l'œuvre, il sera fait selon son désir.

7 mars. — Nous n'avons plus qu'un schelling. Quoiqu'il nous soit parvenu par notre arrivée à Bristol nous n'avons jamais été aussi complètement dépourvus de *provisions de bouche* que cela avait lieu quelquefois pendant notre séjour à Teignmouth, cependant notre bourse a été souvent vide ou sur le point de l'être. Ce soir, en rentrant à la maison à l'issue de notre travail, notre frère, qui est un frère, attendait notre retour. Il nous apportait deux habillements complets, l'un pour frère Craik, l'autre pour un chrétien qui ne voulait pas être nommé avait communiqué pour nous.

8 mars. — Ce soir, ce frère nous a encore apporté, de la part du même ami, à chacun un chapeau neuf.

10 mars. — Il y a quelque temps qu'un frère qui avait été amené à la connaissance de la vérité par notre moyen, après avoir vécu dans l'ivrognerie et autres grossiers péchés, vint avec nous demander le secours de nos prières pour sa femme qui avait son ancien train en se livrant à la boisson, et qui était tombée mal en pis. Environ dix jours après nous avoir exposé son cas, le Seigneur plut à Dieu de répondre aux nombreuses prières de son frère commençant sa bonne œuvre dans le cœur de cette femme, ce soir elle a été ajoutée à la communion de l'église. Depuis que nous sommes à Bristol, il est parvenu à notre connaissance plusieurs cas de maris ou de femmes inconvertis qui ont été accablés par les prières de celui ou de celle qui marchait dans la vérité. Nous avons vu se convertir des hommes qui avaient menacé de tuer leurs femmes ou de les quitter si elles continuaient à fréquenter nos chapelles.

19 mars. — Cette après midi, à cinq heures, ma femme a commencé à ressentir des douleurs qu'elle a considérées comme un indice que son terme était près. En conséquence, je suis allé chercher une sœur de venir lui tenir compagnie, et me suis rendu à la maison où se trouvaient la garde, ma belle-sœur et la servante. Le Seigneur ayant pourvu à tout, j'ai pris le chemin de la chapelle Bethesda où je devais prêcher peu de temps après, plein de la pensée, que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'employer un peu de minutes qui me restaient avant le service à prier pour la femme. Si j'étais retourné à la maison, il m'aurait fallu en revenir de suite, tandis qu'en restant mon esprit demeurait plus calme et plus tranquille, et je pouvais aider à ma femme bien-aimée d'une manière plus efficace. Le Seigneur, dans sa grâce, voulut en effet me garder de préoccupations et d'inquiétudes; je prêchai en paix, revenant en paix chez moi, en demandant au

neur de vouloir bien me préparer à tout événement, car je ne me rappelais que trop bien les deux premières couches de ma compagne. Il est vrai que j'aurais pu prier frère Craik de prêcher à ma place, et m'en retourner chez moi; mais je crus pouvoir mieux glorifier le Seigneur en faisant son œuvre. Chemin faisant, mon âme fut remarquablement rafraîchie par les paroles suivantes :

« Si vous faites de son service vos délices,  
Il prendra sur lui vos nombreux besoins. »

En arrivant, j'apprends l'heureuse nouvelle que tout était terminé et que ma chère Marie était accouchée d'un petit garçon, à huit heures et vingt minutes. Le lecteur voudra bien faire attention aux deux remarques suivantes : 1. Le Seigneur avait daigné envoyer le médecin et la garde précisément au moment où il les fallait (cette dernière devait arriver d'une distance de trois milles). — 2. Il m'avait mis au cœur de l'honorer en préférant de vaquer au service de sa maison plutôt qu'à ce qui me regardait personnellement, et il voulut ainsi m'épargner trois heures bien pénibles. O! qu'il m'accorde la grâce de l'aimer et de le servir mieux que je ne l'ai servi jusqu'ici!

31 mars. — Les frères et les sœurs qui se réunissent pour le culte dans la chapelle de Bethesda ont diné ensemble chez une sœur qui les avait tous invités. Le soir, les églises de Gedéon et de Bethesda se sont réunies pour prendre du thé. Ces deux réunions ont été des heures de rafraîchissement. A dîner, nous avons été réunis depuis une jusqu'à trois heures et demie, et au thé de cinq à neuf heures du soir. La prière, le chant de quelques cantiques et la lecture de quelques portions de la parole, ont occupé alternativement le temps que nous avons passé ensemble; plusieurs frères ont aussi parlé des voies de Dieu à leur égard.

3 avril. — Aujourd'hui, j'ai eu une nouvelle occasion d'apercevoir combien je suis faible, et comment je tomberais dans toutes espèces de péchés, si Dieu ne me gardait pas. Puisse sa miséricorde s'étendre sur moi, et qu'il veuille me préserver de déverser aucun opprobre sur son saint Nom. O! misérable que je suis!!

14 avril. — Jusqu'à ce jour, nous avons demeuré avec nos frère et sœur Craik; mais comme le Seigneur a maintenant accordé un enfant à nos chers amis, que nous en avons deux nous-mêmes, et qu'il n'y a que six chambres dans la maison, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il vaut mieux que nous nous séparions aussi bien pour ce qui concerne nos âmes, que dans l'intérêt de l'œuvre de Dieu. Cette détermination était d'autant plus urgente que dernièrement nous avons été obligés l'un et

l'autre de nous retirer dans une maison voisine lorsque nous voulions ne pas être dérangés.

15 avril. — J'ai reçu de plusieurs sœurs 25 L. pour l'ameublement d'une maison.

23 avril. — Hier et aujourd'hui j'avais demandé au Seigneur de nous envoyer 20 L., afin de pouvoir nous procurer une grande quantité de Bibles et de Testaments que le fonds si minime de notre Institution pour la connaissance des Écritures ne nous le permettait. Ce soir, une sœur, à laquelle on n'avait rien demandé, promit de donner cette somme, en disant que, comme elle avait été amenée à la connaissance du Seigneur par la simple lecture de la Bible, elle éprouvait un plaisir tout particulier à répandre.

26 avril. — Nous nous sommes occupés du nom qu'il convenait de donner à notre nouveau-né. Comme nous étions dans l'indécision à ce sujet, et que nous avons le privilège de consulter le Seigneur en toutes choses, je lui ai demandé de bien vouloir diriger en cela. Le nom d'Élie, auquel je n'avais jamais pensé, m'étant particulièrement venu à l'esprit pendant que je priais, nous avons décidé de l'appeler Elie, c'est-à-dire mon Dieu, l'éternel. Veuillez notre miséricordieux Seigneur accorder à notre cher petit et l'Esprit d'Élie, et la bénédiction qui fut sur ce saint homme !

4 mai. — J'ai reçu aujourd'hui encore 15 L. pour l'ameublement d'une maison. Comme toujours, le Seigneur a miséricordieusement pourvu à nos besoins dans cette circonstance.

8 mai. — Ma chère Marie n'étant pas encore assez bien pour sortir, j'ai employé cette après midi, de deux à cinq heures, à acheter des meubles. J'ai pu reconnaître en quelque mesure combien c'est une grande grâce que j'aie si peu à m'occuper de choses de ce monde. — 13 mai. On m'a encore donné 2 L. pour le même usage, ainsi qu'un peu d'étoffe pour faire des tapis.

15 mai. Après avoir demeuré près de deux ans avec nos frères et sœur Craik, nous sommes entrés dans notre nouvelle demeure.

4 juin. — Une sœur est venue me faire visite aujourd'hui. Après lui avoir donné à entendre que je n'avais que quelques minutes à lui donner, j'ai senti de l'irritation en la voyant rester. En ce moment j'ai péché contre Dieu. Bien aimé Jésus, aide-moi à l'avenir !

8 juin. Jour du Seigneur. — Quoique j'eusse prié plusieurs fois hier, et lu la parole de Dieu dans le but de trouver un texte, je n'avais pu m'arrêter à aucun. Ce matin, en me réveillant, ces paroles me vinrent à l'esprit : « Ma grâce te suffit. » Je ne fus pas



pas tôt habillé que j'ouvris la Bible à la 2<sup>e</sup> aux Corinth., chap. XII, pour examiner ce passage. Mais, après avoir prié, je crus voir que ces paroles ne m'avaient pas été mises au cœur comme sujet de prédication, ainsi que je l'avais d'abord pensé. En conséquence je continuai, selon ma coutume, ma lecture à l'endroit où je l'avais discontinuée la veille. Lorsque j'en fus à Hébreux XI, 11-16, je sentis que c'était là mon texte, et ce qui me confirma dans cette pensée, c'est que, après avoir prié, il plut au Seigneur de me donner promptement l'intelligence de cette portion des Écritures. Effectivement, je méditai sur ce sujet avec beaucoup de joie, aussi bien à Gédéon qu'à Béthesda, mais surtout le soir à Béthesda, et ce fut évidemment par un effet de l'assistance de Dieu que je pus ainsi parler. Puisse mon cœur être rempli de reconnaissance envers lui, et puisse l'expérience que je viens de faire m'encourager à me reposer sur lui à l'avenir. [Je comprends maintenant pourquoi ces paroles : « Ma grâce te suffit », m'étaient venues à l'esprit en me réveillant ce matin. J'ai appris depuis que Dieu avait tellement daigné bénir ce que j'avais dit sur ce passage, qu'une âme, pour ne rien dire de plus, a été amenée au Seigneur par ce moyen.]

25 juin. — J'ai eu bien peu de communion réelle avec Dieu ces trois derniers jours : aussi ai-je été dans un misérable état spirituel, et j'ai éprouvé plusieurs fois l'irritabilité de mon caractère. Dieu veuille m'accorder la grâce de donner plus de temps à la prière secrète ! — Que personne ne s'attende à avoir le dessus sur la corruption de son cœur, s'il n'a pas fréquemment son recours au Seigneur pour être aidé dans sa faiblesse. Ni les prières publiques, ni les conversations avec les frères, ne peuvent remplacer la prière du cabinet, car j'avais joui des unes et des autres les jours précédents, ainsi que mon journal en fait foi.

26 juin. — Le Seigneur m'ayant accordé la grâce de pouvoir me lever de bonne heure, et de consacrer plus de deux heures à la prière avant le déjeuner, je me suis senti plus fortifié ce matin. Qu'il veuille m'accorder la faveur de marcher devant lui pendant ce jour en faisant son œuvre ; qu'il me garde de tout mal.

5 juillet. — Le Seigneur nous a miséricordieusement gardés d'une grande calamité. Le feu prit au tablier de notre servante, qui est une sœur, mais on est parvenu à l'éteindre à temps, et elle a été préservée.

11 juillet. — J'ai beaucoup prié Dieu de nous envoyer un maître pour une école de garçons que nous voudrions établir en rapport avec notre petite Institution. Huit personnes se sont présentées

pour la place, mais aucun des aspirants ne nous a paru convenablement doué. Enfin, le Seigneur nous a donné un frère qui commencer son œuvre. Dieu avait permis que nous nous adressassions plusieurs fois à lui sans obtenir de réponse. Il a maintenant répondu à notre appel.

13 juillet. — Aujourd'hui nous sommes arrivés à la fin de la Bible à notre prière de famille. C'est déjà la deuxième fois que nous la lisons en entier depuis que nous sommes à Bristol, c'est-à-dire depuis un peu plus de deux ans. Je mentionne ce fait pour montrer combien de fois nous pouvons parcourir l'ensemble des Écritures en n'en lisant même que bien peu chaque jour, si nous le faisons régulièrement et avec suite.

18 août. — Frère Craik et moi avons engagé une sœur comme maîtresse d'une école de filles que nous avons l'intention d'établir, en nous attendant au Seigneur seul pour les succès.

27 août. — Après avoir prié plusieurs fois et lu environ dix chapitres pour chercher un texte, sans pouvoir m'arrêter à aucun, je dus me rendre ce soir à la chapelle sans savoir sur quelle portion de la sainte parole le Seigneur voulait que je parlasse. Au commencement de la réunion, mon esprit s'arrêta aux versets 22 - 26 du chap. III des Lamentations, sur lesquels je pus parler avec joie et en éprouvant l'assistance du Seigneur.

18 septembre. — Un frère tailleur a été envoyé pour me prendre mesure et me faire des habits neufs; ceux que je porte commencent à s'user; le Seigneur a donc été bien bon de vouloir le pourvoir.

25 septembre. — Un frère m'a envoyé un chapeau neuf.

9 octobre. — Notre petite Institution, établie sous la dépendance du Seigneur, et soutenue par lui, a maintenant poursuivi ses opérations pendant sept mois. Environ 120 enfants dans l'école du dimanche, à peu près 40 personnes dans celle des adultes, ont été favorisés du bienfait de l'instruction par son moyen. Dans les deux écoles de garçons et dans les deux de filles, 209 enfants, dont 54 ont été instruits gratuitement, tandis que les autres n'ont payé qu'environ le tiers de la dépense. On a de plus mis en circulation 482 Bibles et 520 Nouveaux Testaments. Enfin 57 L. ont été consacrées à aider des missionnaires dans leur œuvre. Sur cette somme, 35 L. avaient été données pour le pourvoir de Bibles et de Testaments une station de missions. La somme que le Seigneur nous a envoyée, en réponse à nos prières, pendant ces sept mois, se monte à 167 L. 10 s. 0 1/2 d.

10 octobre. — Hier soir, après avoir écrit mon journal, avant de livrer au repos, et ce matin, environ deux heures avant le lever, Dieu m'a comblé de grâces en me faisant goûter quelques instants de véritable communion avec lui. Cette après-midi, Crank et moi avons pris du thé avec sept frères et sœurs que le Seigneur a amenés à sa connaissance par notre moyen, pendant les deux dernières années, et qui, à une seule exception, appartiennent tous à la même famille. Nous avons entendu, dans cette maison, le récit le plus touchant d'un pauvre petit orphelin qui a fréquenté pendant quelque temps nos écoles, et qui, d'après ce qu'on en peut juger, avoir été rendu réellement heureux par quelques paroles que je leur avais adressées sur les tourments de l'enfer. Il y a quelque temps qu'il a été placé dans une maison de pauvres, à quelques milles de Bristol, et il a exprimé au pasteur un vif désir de ne pouvoir plus profiter de notre école et de notre ministère. Puisse ce fait me disposer, si telle est la volonté du Seigneur, à faire quelque chose pour suppléer aux besoins matériels de pauvres enfants comme celui dont la détresse nous a retiré de notre école.

11 octobre. — Aujourd'hui nos ressources étant entièrement épuisées, nous avons pourvu à nos besoins de la manière suivante. Il y a quelque temps qu'on nous avait donné quelques livres d'argent, dont nous n'avons jamais fait usage, par la raison, à cause de l'exemple, il vaut mieux que des serviteurs en emploi de moins chères. C'était déjà pour cette considération que nous avons vendu notre vaisselle à la vente publique. Comme ces dernières cuillers nous restaient encore, et nous avions besoin d'argent, nous avons cru devoir en vendre, espérant que le cher donateur ne verrait point cela avec déplaisir.

12 octobre. — J'ai employé la plus grande partie de cette somme à la prière et à la lecture de la parole, et ai aussi demandé un peu plus de argent quotidien, car nous n'avons presque plus d'argent. Nous avons loué aujourd'hui deux vastes salles d'école, qui nous sont très nécessaires. Le Seigneur a donc miséricordieusement pourvu aux besoins de notre Institution. Il nous augmente aussi de jour en jour pour continuer notre œuvre et étendre notre sphère d'action, quoique nous n'ayons que bien peu d'argent et que nous ne contractons pas de dettes.

13 novembre. — Consacré à peu près toute la journée à la prière et à la lecture de la parole. J'ai aussi exposé de nouveau mes

besoins temporels au Seigneur ; il ne m'a pas encore fait voir de délivrance, mais mes yeux sont toujours sur lui.

8 novembre, samedi. — Sa bonté a pourvu à nos besoins pendant cette semaine, quoique en la commençant nous n'eussions pu presque rien. Autant que je puis m'en souvenir, j'ai plus compté pour des secours temporels ces derniers huit jours que je l'avais fait depuis mon arrivée à Bristol. Si le Seigneur n'a répondu à nos prières en nous faisant parvenir des ressources à titre de *dons*, il a pourvu à nos besoins en nous donnant le pouvoir de vendre ce qui ne nous était pas nécessaire, et en nous faisant rentrer de petites sommes qui nous étaient dues.

40 décembre. — Nous avons appris qu'un frère défunt a légué 42 L. à frère Craik et 12 L. à moi.

31 décembre 1834. — I. Depuis que nous travaillons les deux à Bristol, 227 frères et sœurs ont été ajoutés à la communion de l'église. Comme il y avait à notre arrivée 68 personnes converties dans l'église de Gédéon, le nombre total des communicants devait être de 295, tandis qu'il n'est que de 257. Cette diminution s'explique facilement : douze frères ou sœurs se sont endormis en Jésus, six personnes sont parties de Bristol, douze autres qui sont encore en ville, ont quitté nos églises durant ces deux années et demie ; enfin, l'église exerce actuellement la discipline envers huit personnes, dont quelques-unes, nous l'espérons dans un mois, seront bientôt rétablies dans la communion du troupeau. Sur ces 257, il y en a 125 qui appartiennent à l'église de Béthesda et 132 à celle de Gédéon. Sur les 227 qui se sont joints à nous, 103 ont été convertis par notre moyen ; plusieurs ont été amenés à la liberté évangélique ; d'autres qui s'étaient endormis ou qui étaient retournés en arrière ont été réveillés, fortifiés et encouragés. L'église de Gédéon compte 47 nouveaux-convertis, et Béthesda 56. Cependant, comme quelques âmes qui ont été amenées à Christ par notre moyen sont mortes au Seigneur sans avoir participé à la communion de l'église, que d'autres se sont jointes à diverses congrégations à Bristol et ailleurs, et que beaucoup d'autres que le Seigneur nous a données comme sésame de notre ministère dans cette ville sont actuellement en présentation pour entrer dans la communion de l'église, le nombre des âmes qui se sont jointes à nous, indiqué plus haut, n'est peut-être que la moitié ou les deux tiers de celui des personnes auxquelles nous avons été en bénédiction. Puissent nos

neurs être remplis de reconnaissance envers le bon Maître qui a ainsi daigné se servir de nous.

II. Le Seigneur m'a fait parvenir durant l'année qui vient de s'écouler :

1. Ma part des offrandes volontaires par le moyen des boîtes. . . . .	135	L. 13 s. 2	1/4 d.
2. Argent qui m'a été donné par des enfants de Dieu de Bristol et d'ailleurs. . .	92	7	6
<hr/>			
Total. . . . .	228	0	8 1/4
3. Un grand nombre d'articles de provisions, d'habillement, d'ameublement, qui nous valent environ. . . . .	60	0	0

1<sup>er</sup> janvier 1835.—Hier soir les deux églises, et tous ceux qui ont désiré se joindre à elles, ont eu une réunion spéciale de prières, pour remercier le Seigneur de ses bénédictions nombreuses durant l'année qui s'est écoulée, et lui demander la continuation de ses faveurs pendant celle qui a commencé. On avait accordé aux frères la liberté de prier selon qu'ils s'y sentiraient disposés; j'ai compté ensuite que dix-huit d'entre eux avaient profité de cette liberté. Nous avons continué à prier et à faire monter nos actions de grâces devant Dieu depuis sept heures du soir jusqu'à une heure du matin, en entremêlant nos supplications de chants, de lectures de la Bible et d'exhortations.

13 janvier. — Depuis six heures du matin jusqu'à une heure après midi, et de six à huit heures et demie du soir, j'ai employé mon temps à visiter les gens qui demeurent dans la rue d'Orange. En allant ainsi de porte en porte j'ai pu voir les familles de neuf maisons différentes. Je me suis informé si quelqu'un avait besoin de Bibles, si on savait lire et s'il y en avait qui désirassent que leurs enfants fussent placés dans nos écoles de la semaine et du dimanche, leur offrant mes services à cet égard. De semblables tournées fournissent l'occasion de s'entretenir avec les âmes sur leurs intérêts éternels. J'ai vendu pendant cette première journée huit Bibles et deux Testaments, à prix réduits, donné gratuitement un Testament, engagé une femme pour notre école d'adultes, un garçon comme écolier de nos écoles; enfin, j'ai parlé à environ trente personnes des choses qui regardent leur paix.

15 janvier. — Depuis dix heures du matin à une heure de l'après-midi, j'ai continué à parcourir la rue d'Orange en allant de maison en maison, visité neuf maisons comme la veille, vendu une Bible et un Testament à prix réduits, engagé quelques enfants pour les écoles, et parlé à quinze personnes des choses de l'éternité. Ce serait avec bonheur que je me verrais employé à une œuvre qui me regarde comme aussi importante ; mais notre tâche de tous les jours est par trop étendue pour que nous puissions travailler beaucoup de la manière que je viens de décrire.

17 janvier. — Frère Groves est arrivé aujourd'hui des Indes Orientales. Il se propose de faire une tournée en Allemagne, où il espère trouver des missionnaires pour l'Inde ; c'est même une des raisons de sa venue en Angleterre, et il m'engage à l'accompagner afin de pouvoir, par la connaissance que j'ai de la langue allemande, mieux juger de l'état des frères, et leur faire part de choses qu'il leur importe le plus de savoir. C'est en effet une œuvre très-importante. Dieu veuille me conduire dans cette affaire afin que j'agisse conformément à sa volonté ! Après avoir de nouveau demandé à Dieu d'augmenter notre fonds, j'ai reçu aujourd'hui 40 L. pour l'Institution, etc.

21 janvier. — J'ai de nouveau reçu en réponse à nos prières, d'une manière tout à fait inattendue, 5 L. pour la même œuvre. Ainsi, le Seigneur alimente à mesure que nous travaillons à l'étendre. Car nous avons vendu la semaine dernière, en allant de maison en maison, principalement parmi les pauvres, cinquante-huit exemplaires des Livres saints à prix réduits, œuvre très importante en effet, mais qui exige beaucoup de ressources.

28 janvier. — Ces derniers jours j'ai beaucoup prié le Seigneur de me faire voir s'il veut que je parte pour les Indes-Orientales en qualité de missionnaire ; je suis prêt à obéir à l'appel du Maître s'il veut m'employer de cette manière.

29 janvier. — J'ai reçu une lettre de frère Edmonds, qui m'annonce son intention de venir me remplacer dans le cas où j'effectuerais mon voyage sur le continent. Cette offre fait disparaître le plus grand des obstacles qui s'opposaient à mon départ. La perspective d'une œuvre missionnaire à Calcutta m'a poussé à assiéger fréquemment le trône de la grâce ; le Seigneur veuille me conduire dans cette affaire ! [ Quoique j'eusse beaucoup prié à ce sujet au commencement de 1835, et que, pour ce qui me concerne, je fusse disposé à partir, il n'a pas jugé convenable de m'envoyer. ]

4 février. — Ces derniers temps mon voyage sur le continent a été pour moi un sujet de prières continuelles et ferventes

Je suis disposé à partir ou à rester, selon que le Seigneur le voudra. O, qu'il veuille me diriger miséricordieusement! Mes dispositions sont exactement les mêmes pour ce qui concerne les Indes. Comme moyen de mieux connaître la volonté du Seigneur, j'ai lu des détails sur les Hindous, afin d'être mieux au courant de l'état où ils se trouvent. Veuillez le Seigneur m'accorder la grâce d'avoir dorénavant leur triste position plus à cœur, soit que j'aille travailler un jour personnellement au milieu d'eux, soit que je demeure où je suis actuellement!

16 février. — J'ai annoncé ce soir à l'église de Béthesda, comme je l'avais fait le 13 à Gédéon, que je crois agir selon la volonté de Dieu en allant sur le continent, pour aider notre frère Groves, au moyen de la connaissance que j'ai de la langue allemande, à s'entretenir avec ceux qui désireront partir comme missionnaires. Loin qu'il y ait eu la moindre objection de la part d'aucun frère, plusieurs ont dit qu'ils voyaient la main du Seigneur dans mon départ, et qu'ainsi nous pourrions aussi, comme églises, faire quelque chose pour le voyage des missionnaires. Cette unanimité me fait du bien; elle me confirme que la volonté du Seigneur est que j'aille.

25 février. — Au nom du Seigneur, et en nous appuyant sur lui seul pour les dépenses, nous avons établi une cinquième école d'enfants pauvres, qui a été ouverte aujourd'hui. Nous avons maintenant deux écoles de garçons et trois de filles.

26 février. — Cette après-midi, je suis parti pour le continent.

27 février. Londres. — Ce matin, je me suis rendu au bureau des étrangers pour mon passe-port. En entrant, je vis un avis imprimé, statuant que tout étranger qui négligerait de renouveler tous les six mois le certificat à lui délivré sur la déposition de son passe-port, serait soumis à une amende de 50 L. ou à l'emprisonnement. Depuis que j'avais quitté Londres, en 1829, j'avais constamment violé cette loi sans le savoir. En conséquence, plutôt que de continuer à la violer avec connaissance de cause, je crus qu'il valait mieux confesser d'abord que j'avais agi par ignorance, en m'en remettant du reste au Seigneur pour toutes les conséquences de ma démarche. Il daigna incliner le cœur de l'employé avec lequel j'eus à faire, qui, voyant que c'était involontairement que j'avais été en contravention avec la loi, voulut bien fermer les yeux sur le passé. Après avoir obtenu mon passe-port, je rencontrai une difficulté à laquelle je ne m'étais pas attendu. L'ambassadeur prussien refusa d'y apposer sa signature, parce qu'il ne contenait aucun signalement de ma personne, et je fus requis de prouver que j'étais

bien l'individu mentionné dans le passe-port. Cene fut qu'au bo  
trois jours que cette difficulté fut levée. Après avoir sérieuse  
prié, je pus me procurer un papier signé par quelques bourgeois  
Londres auxquels j'étais connu, et qui satisfit l'ambassadeur.  
sue de cette affaire fut pour moi un sujet d'actions de grâces.  
tins un nouveau passe-port, formulé de manière à m'éviter à l'  
nir de semblables difficultés.

3 mars. — J'ai prêché ce soir avec bénédiction pour frère B  
dans la chapelle de John-Street. Nulle part je n'ai mieux  
que celui qui travaille habituellement au milieu de ce troupea  
plus digne que moi. Ce sentiment m'a poussé à la prière, et le  
gneur m'a entendu et assisté.

7 mars. Douvres. — Parti de Londres hier soir, je suis a  
ici ce matin. Le Seigneur m'a accordé la grâce de pouvoir en  
ser son nom devant mes compagnons de voyage. Quoique je  
dans un hôtel, j'ai pu prier et lire tranquillement et assés le  
temps la parole.

8 mars. — J'ai prêché avec bénédiction ce matin et ce soir  
l'une des chapelles de Douvres.

9 mars. — La mer était si agitée qu'aucun paquebot n'a pu  
tir; en conséquence, nous avons encore été obligés de nous  
ter ici toute une journée que j'ai employée à écrire des lettres  
lire et à prier. Nous dépendons entièrement du Seigneur pour  
nos mouvements. Ce soir, nous nous sommes réunis deux  
pour lui demander qu'il lui plût d'apaiser le vent et les vague  
me sens en pleine paix en lui remettant tout ce qui me conc

10 mars. — Le Seigneur a entendu nos prières; en nous ré  
lant de bon matin, nous avons trouvé la mer comparative  
calme. En quittant notre hôtel, avant le jour, pour nous rendre  
paquebot, la confusion était si grande, que je fus séparé des fr  
G. et Y.; j'élevai alors mon cœur au Seigneur, comme il m'ac  
de le faire dans de telles occasions, et lui demandai de vo  
bien diriger mes pas vers le bateau qui conduisait les passa  
au paquebot, ce qu'il m'accorda *immédiatement*. Dieu a aussi  
tendu nos prières en nous accordant une heureuse traversé  
Calais, nos passeports nous furent délivrés, notre bagage p  
facilement à la douane, et nous pûmes avoir des places dans la  
ligence. Peu après dix heures du matin, nous étions en route p  
Paris. Que nous sommes heureux d'avoir un Père auprès du  
nous pouvons trouver du secours dans tant de circonstances  
verses! Voyager au service du Seigneur Jésus et voyager au  
vice de la chair sont deux choses bien différentes!



11 mars. Paris. — Nous sommes arrivés ici vers les 10 heures du soir.

12 mars. — En sortant pour nos passe-ports, j'ai pu voir une partie des plus beaux quartiers de Paris. Béni soit Dieu, mon cœur est au-dessus de ces choses ! Si c'eût été dix ans auparavant que je me fusse trouvé ici, lorsque mon cœur insensé ne voyait que Paris, quel effet n'auraient pas produit sur moi tous ces objets ! Maintenant, je considère ces choses avec indifférence. Le changement la grâce ne produit-elle pas ! Il n'y avait peut-être pas de personne plus passionnée pour les voyages ; personne plus avide de voir des endroits que je ne connaissais pas et de nouveaux points de vue ; mais, depuis que j'ai découvert les vérités qui sont en Jésus, mon Seigneur, je n'ai plus aucun goût pour ces choses.

13 mars. — Il s'est présenté une nouvelle difficulté au sujet de nos passe-ports, provenant sans doute d'un malentendu entre les agents de la police ; Dieu veuille diriger lui-même cette affaire, qu'elle soit pour notre plus grand bien !

14 mars. — Par la bonté du Seigneur nous avons pu obtenir nos passe-ports ; frère Groves et moi avons pris nos places pour ce soir dans la malle-poste de Strasbourg. Frère Y... se propose de s'arrêter quelques jours ici pour sa santé.

15 mars. — Prêché ce matin dans une petite chapelle du Palais-Royal. Nous avons quitté Paris à six heures du soir.

16 mars. — Depuis le 15 au soir jusqu'à notre arrivée à Strasbourg, cette après-midi à une heure et demie, nous avons été continuellement renfermés dans la malle-poste. Hier matin à sept heures, on nous a accordé une demi-heure, et autant à 11 heures pour nos repas. J'ai pu jouir d'une douce communion avec mon aimé frère. Comme la malle-poste est le moyen de transport le plus accéléré qu'on trouve en France, elle ne transporte pas beaucoup de voyageurs ; nous pûmes, en conséquence, parler et prier librement en toute liberté, ce qui nous fit beaucoup de bien. Quoique nous eussions déjà voyagé pendant quarante-quatre heures consécutives, cependant, nos affaires ayant été promptement terminées à Strasbourg, nous sommes repartis ce soir pour Bâle, sachant que Dieu nous donnerait la force de passer une troisième nuit en voiture. Peu après notre départ, en suivant une nouvelle route, la voiture enfonça et nous nous trouvâmes dans un grand embarras. Aussitôt j'élevai mon cœur au Seigneur, et nous fûmes promptement délivrés. Cette circonstance aurait pu devenir fâcheuse, car la nuit était froide, il neigeait, et nous fûmes obligés

de descendre de voiture. Après six années de séjour en Angleterre, je me trouvais de nouveau entouré de compagnons de voyage parlant ma propre langue ; mais, hélas ! ils ne disaient rien de Jésus.

18 mars. — Arrivés à Bâle cette après-midi, nous y avons été reçus avec affection par les frères.

23 mars. Bâle. — Pendant ces six jours, les frères nous ont témoigné beaucoup de cordialité. Le Seigneur m'a fourni l'occasion d'exposer devant plusieurs ministres de la parole, ainsi que devant plusieurs jeunes hommes qui se consacrent à cette œuvre, bien des vérités importantes ; en sorte que j'ai été amplement dédommé de mon voyage. Ce matin, je me suis entretenu avec trois frères ouvriers qui désirent se consacrer à l'œuvre des missions, mais on n'a encore rien pu décider. Je me suis éveillé très fatigué ; toutefois, le Seigneur m'a miséricordieusement soutenu dans mon travail. Frère Groves a l'intention de partir pour Genève, et j'irai à Tubingue pour m'aboucher avec un frère étudiant qui se consacrera probablement avec lui comme précepteur de ses fils, tout en ayant en vue l'œuvre des missions.

Pendant mon séjour à Bâle, j'assistai un jour à une réunion dans laquelle un vénérable ministre chrétien expliquait le Nouveau Testament grec à plusieurs frères qui se préparaient à l'œuvre des missions. Le passage auquel ce respectable frère était allé dans l'original du Nouveau Testament, était 1. Pierre III, 4. Ce qui a été rendu comme suit dans nos versions françaises :  
 • les femmes aussi soient soumises à leurs maris, afin que  
 • s'il y en a qui n'obéissent point à la parole, ils soient gagnés  
 • sans la parole, par la conduite de leurs femmes, quand ils  
 • ont vu la pureté de leur conduite, accompagnée de crainte.  
 Lorsque ce frère âgé eut expliqué le passage, il rapporta une circonstance qui avait eu lieu à Bâle de son temps et sous ses yeux. Ce fait m'a paru si encourageant pour les enfants de Dieu qui ont des parents inconvertis, surtout pour des sœurs en Christ qui ont des maris mondains, et en même temps si propre à servir de commentaire au passage cité plus haut, que je crois devoir le rapporter ici, aussi fidèlement que ma mémoire me permet de le reproduire. — Il y avait alors à Bâle un riche bourgeois dont la femme était chrétienne, tandis que lui-même n'avait point la crainte de Dieu. Il avait l'habitude de passer ses soirées à l'auberge, et il n'y rentrait souvent chez lui qu'à onze heures, minuit ou une heure du matin. Que faisait alors sa femme ? Elle envoyait coucher ses servantes, et restait debout jusqu'au retour de son mari. Lorsqu'il

elle le recevait avec affection, ne lui adressait jamais un mot de reproche, ni le soir même, ni plus tard, et ne formait aucune plainte sur ce qu'elle était ainsi privée d'un repos qu'on ne retrouve pas facilement à d'autres heures. Bien plus, lorsqu'il avait trop bu pour pouvoir se déshabiller seul, elle lui aidait de bien bonne grâce. Cet état de choses continua longtemps. Un soir que ce monsieur se trouvait à l'auberge selon sa coutume, et qu'il s'y était divertit jusqu'à minuit avec ses joyeux compagnons, il leur tint à peu près ce langage : « Je gage que si nous allons chez moi, nous trouverons ma femme levée, attendant mon retour, qu'elle nous recevra elle-même à la porte avec beaucoup de politesse, et que même si je lui demande de nous préparer à souper, elle le fera de suite sans le moindre murmure et sans laisser voir le plus petit mécontentement. » Ses compagnons de péché ne voulurent pas d'abord croire ce qu'il avançait. Cependant, après s'être entretenus encore quelques instants sur une chose qui leur paraissait si étrange, ils convinrent d'aller voir tous ensemble cette femme remarquable. Ils s'acheminent vers la maison ; ils heurtent à la porte ; la dame vient leur ouvrir elle-même et les reçoit avec beaucoup de politesse et d'affection. Lorsque la société est introduite, le maître de la maison demande à sa femme de leur préparer à souper, à quoi elle consent très volontiers. Peu d'instants après, elle sert elle-même le repas sans murmurer, sans donner le moindre signe de mécontentement ; puis, lorsque tout est prêt, elle quitte la société et se retire dans sa chambre. Dès qu'elle se fut éloignée, l'un des convives dit au mari : « Il faut que vous soyez bien cruel et bien méchant pour tourmenter ainsi une telle femme. » Prenant alors son chapeau et sa canne, il sortit sans vouloir toucher au souper. Un autre partit aussi après avoir fait des remarques semblables ; un troisième en fit autant, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils se fussent tous retirés sans vouloir souper. Le maître de la maison fut donc laissé seul. Alors l'esprit de Dieu lui reproche son effrayante perversité, principalement les grands péchés qu'il avait commis contre sa femme. Il n'y avait pas encore une demi-heure que la société s'était éloignée, qu'il se rend auprès d'elle et la supplie de prier pour lui, de lui pardonner toute sa conduite à son égard. Dès ce moment, il devint un disciple du Seigneur Jésus.

Le lecteur voudra bien faire attention aux remarques que je fais ; je les recommande sérieusement à sa considération. Conformément à 1 Pierre III, 4, la femme était restée à sa place en demeurant toujours soumise, chose que le Seigneur

approuve. — 2. Loin d'adresser des reproches à son mari, le recevait avec affection et douceur lorsqu'il rentrait chez lui. — 3. Elle ne permettait pas aux servantes d'attendre leur maître mais elle l'attendait elle-même, lui rendant honneur comme son chef et son supérieur, évitant ainsi, autant que cela lui était possible, que les domestiques ne s'aperçussent de la honte de son mari. — 4. Il est probable aussi que les longues heures durant lesquelles elle l'attendait, étaient au moins en partie consacrées à prier pour lui, à lire la parole et à puiser de nouvelles forces pour faire face aux difficultés de sa position. Mais, que sa position soit juste ou qu'elle ne le soit pas, il est évident que son temps aurait pu être employé de cette manière et qu'elle aurait tiré du profit. — 5. Ne vous découragez donc pas si vous avez à souffrir de la part de vos parents inconvertis; mais que le Seigneur n'est pas loin de vous accorder le désir de son cœur et d'exaucer les prières que vous lui adressez. Mais cherchez aussi en même temps à rendre la vérité redoutable, non pas en leur reprochant leur conduite à vos yeux, mais en leur manifestant la bonté, la douceur et l'affection du Seigneur Jésus.

25 mars. Tubingue, royaume de Wurtemberg. — Parti avant-hier dans l'après-midi, le Seigneur m'a accordé le plaisir de pouvoir parler de lui à un jeune homme et à sa femme qui se rendaient à Vienne pour y accroître leur fortune. N'est-ce pas une libre grâce de mon Dieu qui a mis une si grande différence entre eux et moi, et qui me donne de pouvoir voyager au service d'un autre maître que le leur? Ils ont écouté attentivement, et ne sont nullement opposés à ce que je leur ai dit; ils estiment les enfants de Dieu et avaient autrefois l'habitude de fréquenter les assemblées. En nous séparant les uns des autres, je les engageai à s'occuper sérieusement de la seule chose nécessaire, il y a quelque chose de solennel et d'affectueux en même temps dans ces derniers instants de notre entrevue.

En arrivant à Schaffouse, hier à six heures du matin, je trouvais à l'office des postes un enfant de Dieu occupant un rang distingué dans le monde, qui ayant été informé de mon arrivée par ses frères de Bâle, était venu m'y attendre. Ce chrétien me reçut avec affection, me conduisit chez lui, où je déjeunai avec quelques frères qu'il avait invités à mon occasion. Les deux seules heures que je m'arrêtai dans cette ville servirent donc à réparer mes forces corporelles et à rafraîchir en même temps mon âme. Il y a dix ans que je me trouvais aussi dans cette même ville.

Quoique je me trouvasse de nouveau à quelques minutes de la chute du Rhin qui excitait alors à un si haut point mon intérêt, je sentais que j'avais autre chose à faire qu'à aller la voir en personne, et que mon temps pouvait être employé d'une manière plus profitable. Pendant les quelques instants que je m'arrêtai à Schaffhouse, un médecin et un ministre chrétiens me donnèrent des renseignements sur l'état de l'église dans plusieurs endroits du canton, en retour desquels je leur communiquai plusieurs choses, moyennant la bénédiction de Dieu, pourront leur être utiles. En cheminant vers Tübingue, j'éprouvais des sentiments d'un genre tout particulier. Dix ans auparavant j'avais fait cette route pour satisfaire mon désir de voir du pays; maintenant je foulais le même sol en voyageant au service du Seigneur Jésus.

Après avoir cheminé un jour et demi et deux nuits, je suis arrivé ce matin à neuf heures. Quelque faible que je me sois en partant de Bâle, Dieu m'a accordé la force de supporter les fatigues de ce voyage. J'ai vu ce matin le frère Gundert, l'étudiant en théologie au sujet duquel je suis ici, et j'ai pu m'entretenir environ trois heures avec lui. Je me suis ensuite rendu chez un professeur chrétien de l'université, qui m'a bien reçu. Ce soir, réunion avec les étudiants pieux, pour lesquels le Seigneur m'a prononcé quelques paroles.

26 mars. — Je me suis rendu ce matin en voiture à Stuttgart, accompagné du frère Gundert, avec lequel je voulais m'entretenir un long; nous avons aussi besoin de voir son père, qui demeure dans cette ville, afin de nous entretenir avec lui touchant la situation de son fils. Je suis actuellement dans la maison de frère Gundert l'aîné, où je suis agréablement logé. Son frère cadet ira prochainement aux Indes-Orientales, car non-seulement son père est disposé à s'en séparer pour la cause du Seigneur, mais il paraît considérer comme un honneur d'avoir un fils à lui consacrer toute sa carrière missionnaire. Ce soir, nouvelle réunion avec quelques frères auxquels j'ai pu parler des choses de Dieu.

28 mars. Halle. — Je suis arrivé ici dans l'après-midi, assez fatigué par la bonté du Seigneur, après avoir voyagé jour et nuit depuis le 27 au soir. En franchissant cette distance de plusieurs centaines de milles que j'avais autrefois parcourue à pied, je me sentais profondément ému par le souvenir des grâces dont Dieu m'avait daigné me combler. — Par la bonté du Seigneur, j'ai pu oser confesser son nom devant des compagnons de voyage qui se renouvelaient fréquemment. Un étudiant s'étant mis à vanter le vin si bon et en même temps si bon marché qui croît à Weinheim,

près de Heidelberg, je lui répondis que quelques années auparavant, lorsque j'étais étudiant comme lui, et que je parcourais mêmes lieux, j'étais aussi occupé de toutes ces choses, mais maintenant je connaissais ce qui est bien meilleur que le vin. Un Français qui m'avait entendu deux ou trois fois parler du Seigneur Jésus, voyant le dernier de ses légers compagnons sortir la voiture, quitta ma société, qui lui paraissait probablement insipide, et se joignit à un officier qui se trouvait dans le car. Cette circonstance me permit de pouvoir prier à haute voix pendant environ une heure, ce qui fut un vrai rafraîchissement et une grande bénédiction pour mon âme. Ici encore je pus reconnaître la bonté du Seigneur, car mon corps était trop excédé par un voyage de quarante-huit heures, sans le moindre relâche, que j'eusse pu continuer longtemps à prier en silence. Hier, la soirée, en passant à Eisenach (situé précisément au pied du rocher en ruines de la Wartburg, où Luther traduisit les Écritures) je vis les scènes d'impiété les plus effrayantes. Comment le chandelier a-t-il ainsi été ôté de son lieu ! Ce midi je suis arrivé dans cette ville de Halle, où il a plu au Seigneur de m'amener à sa précieuse connaissance. On découvrit que le *malle-poste* avait un ressort cassé, circonstance qui me fit mieux apprécier la bonté du Gardien fidèle qui avait bien voulu nous préserver de tout mal. Quoique j'eusse extrêmement besoin de repos, mon cœur était trop plein pour pouvoir dormir. Je m'allai droit à la maison du frère chez lequel j'avais reçu les plus précieuses impressions sérieuses, après quoi je me rendis chez mon estimable frère et professeur le docteur T..., conseiller du collège, qui, après sept ans de séparation, me reçut avec une affection et cette fraternité qu'il m'avait toujours témoignées. Mon cher frère voulut que je logeasse chez lui, témoignant par là sa sympathie pour moi, malgré les différences de vues sur certaines parties de la vérité, ne pouvant pas séparer les enfants de Dieu. (Deux ans auparavant, j'avais écrit de Bristol pour lui faire part de mes nouvelles convictions.)

34 Mars. — Le docteur T..., deux jeunes frères et moi, sommes allés passer la journée chez un ministre fidèle, demeurant dans les environs de Halle. Le docteur T..., m'a raconté plusieurs choses encourageantes : quelques-uns de mes condisciples, lorsque j'étais à Halle, ne connaissaient pas le Seigneur, ont appris à le connaître et travaillent actuellement dans sa vigne ; certains frères, qui étaient alors faibles dans la foi, ont été affermis et cheminent bien. Puissent ces exemples encourager le lecteur.

fidèle à prier avec persévérance pour ses amis inconvertis, et à attendre de meilleurs jours pour ceux de ses frères en Jésus qui sont encore faibles en la foi!

1<sup>er</sup> avril. — Aujourd'hui j'ai rencontré un ministre que j'ai reconnu pour avoir étudié à Halle pendant que j'y étais, et qui, dans ce temps-là, vivait ouvertement dans le péché; maintenant, par la grâce du Seigneur, il montre l'Agneau de Dieu aux pauvres pêcheurs. Je suis allé ce soir dans la grande maison des orphelins, bâtie sous la seule dépendance du Seigneur, par A. H. Franke, pour voir le fils du voisin de mon père, qui enseigne les classiques, et que je n'avais pas vu depuis environ quinze ans. Mon cœur a éprouvé une grande joie en trouvant en lui un frère en notre Seigneur. J'ai passé la soirée dans cette même chambre où il avait plu à Dieu de commencer son œuvre de grâce dans mon cœur, et dans la compagnie de quelques-uns des mêmes frères et sœurs avec lesquels j'avais l'habitude de me réunir il y a sept ans. Je leur ai raconté combien le Seigneur a été fidèle, bon et patient envers moi depuis que je les ai quittés. En effet, il a été infiniment bon pour moi depuis mon départ d'Allemagne!

2<sup>e</sup> avril. — Cette matinée j'ai employé mon temps à visiter les frères et les sœurs, rendant témoignage à tous, aux savants et aux ignorants, de la bénédiction qui découle de tout attachement aux Écritures comme à notre seul guide dans les choses spirituelles. Après avoir reçu bien des preuves d'affection de la part des frères, j'ai quitté Halle cette après-midi, et me suis rendu à quinze milles plus loin, à Sandersleben, chez mon ancien ami et bien aimé frère Stahlschmidt, dont la bonne affection n'a point cessé depuis que je suis fixé en Angleterre. J'ai été reçu avec amour par ce frère et sa chère femme, de même que par leur domestique qui est aussi un bon frère.

3<sup>e</sup> avril. Sandersleben. — J'ai vu aujourd'hui plusieurs enfants de Dieu, entre autres un frère qui est à peu près dans l'état où il était il y a huit ans, c'est-à-dire qu'il a très peu de joie et ne fait point de progrès dans les choses de Dieu. La raison en est qu'il demeure dans une vocation qui est incompatible avec la profession d'un vrai chrétien, malgré les reproches que lui en fait sa conscience. Il est vrai que nous sommes exhortés dans la parole à demeurer dans notre vocation, mais seulement si nous pouvons y demeurer « avec Dieu, ( 1 Corinth. VII, 24. ) » Ce soir un ministre fidèle, les frères et les sœurs de cette petite ville et des villages environnants, se sont réunis dans la maison du frère Stahlschmidt. Je leur ai parlé pendant deux heures, m'attachant

surtout à leur faire connaître le chemin dans lequel Dieu m'a conduit depuis que je les ai quittés, et j'ai cherché à fortifier leurs mains en les exhortant à se donner entièrement au Seigneur. Ces instants ont été un temps de rafraîchissement pour nous. J'ai pu dire que, en général, à Bâle, à Tubingue, à Stuttgart, à Halle et autres lieux, toutes les fois qu'il m'a été donné de faire ressortir la bonté et l'amour de Dieu, mon âme en a été merveilleusement rafraîchie. Encourager les pécheurs à chercher l'Éternel, fortifier la foi et la charité des frères en rendant témoignage à l'amour du Seigneur, ce devrait être-là la principale affaire de l'enfant de Dieu.

4 avril. — J'ai quitté Sandersleben ce matin. Mon cher hôte tenu compte de l'exhortation de 3 Jean, v. 5, 6, car il m'a bien accompagné à dix milles de distance avec sa voiture. Frère Kroll son domestique, m'a donné un écu de Prusse pour nos écoles à Bristol, ce qui est beaucoup pour lui. J'ai refusé, mais il a insisté et m'a pressé de le prendre. J'avais rencontré ce frère Kroll environ vingt ans dans un établissement morave appelé Gaudau, où j'avais, à diverses reprises, passé plusieurs jours pour le bien de mon âme, et où lui-même se rendait aussi dans le même but, d'une distance d'environ quinze lieues. Il était alors chez un fermier, occupé à cultiver la terre. Je tiens à dire ici qu'alors nos cœurs étaient étroitement unis, afin que le lecteur inconverti sache que, s'il fût un temps où j'aurais regardé avec mépris une personne de ce rang, pour peu qu'elle eût fait mine de vouloir être sur un pied de familiarité avec moi, l'amour de Jésus, en qui lui et moi ne sommes qu'un, vint remplir plus tard mon cœur d'affection pour lui et toutes ces distinctions extérieures s'évanouirent. Il m'écrivit plusieurs lettres à Halle, auxquelles je répondis. Comme ces lettres étaient spirituelles et consolantes je les lisais à quelques amis, parmi lesquels se trouvait notre frère Stahlschmidt, marchand de vin, qui conçut dès lors un grand désir d'avoir frère Kroll dans sa maison. Quelque temps après, le Seigneur lui fit en effet selon ses souhaits, et il y a maintenant plus de dix-neuf ans que Kroll est l'ami, le frère, le domestique fidèle de ce marchand, qui se décharge sur lui d'une bonne partie de ses nombreuses affaires. Malgré la grande confiance que lui est accordée, le serviteur se tient à sa place, il rend à son maître tout le respect qui lui est dû, ce qui me paraît d'une haute importance pour la gloire de Dieu. Si un maître chrétien doit témoigner à un domestique fidèle toute espèce de bonté et même de familiarité dans l'amour fraternel, de son côté le servi-



leur pieux doit être soumis à son maître ou à sa maîtresse chrétiens, leur être fidèle et demeurer continuellement dans le plus grand respect.

Arrivé à Aschersleben, où le frère Stahlschmidt m'avait fait conduire, je n'avais plus qu'une station à faire pour arriver à la maison paternelle. Chemin faisant, je demandai au conducteur des nouvelles d'un de mes anciens compagnons de libertinage, avec lequel j'avais étudié à Halle; malheureusement il est toujours dans le même état. Qui est-ce qui a mis une si grande différence entre lui et moi? La grâce, et rien que la grâce. Pêcheur coupable, je pourrais être encore à l'heure qu'il est dans cette même voie, tandis que lui pourrait avoir été arraché à sa place comme un tison du feu. Mais il n'en est pas ainsi; le Seigneur veuille me donner de l'aimer davantage, de l'aimer ardemment pour la grâce qu'il m'a faite de me distinguer d'un autre. J'étais à peu près occupé des mêmes pensées lorsque, cette après-midi, je vis devant moi la ville qu'habite mon père, et qui ne renferme, autant qu'on peut en juger, que deux personnes qui aiment le Seigneur. Hélas! lorsque j'étais un jeune homme dissipé, et que je revenais dans cette ville pour y passer le temps des vacances, j'étais bien loin de voir les choses comme je les envisage présentement! Combien je me trouve heureux maintenant! Mon cœur est bien au-dessus des choses dans lesquelles je cherchais et trouvais le bonheur, et je les regarde aujourd'hui comme des ordures. Mon cœur n'est pas dans ces lieux, ni même en Angleterre; et quoique je ne sois encore qu'un pauvre vermisseau, ce cœur est en quelque degré dans les cieux. Je sens que c'est un privilège que Dieu m'accorde que de pouvoir visiter encore mon vieux père; mais je sens aussi que c'est un moment solennel. Mon séjour dans l'endroit où j'ai passé plusieurs années de ma jeunesse, et où j'ai vécu ouvertement dans le péché, se présente à moi comme très important. Pendant les trois jours que j'y serai, je désire qu'il me soit donné de marcher comme un serviteur de Christ. Avant de quitter Bristol, j'avais demandé à Dieu de m'accorder cette grâce, et je la lui ai demandée depuis que je suis sur le continent. Je suis enfin arrivé à la maison de mon père; notre entrevue a été saisissante

3 Avril. Heimersleben. — Un ami de mon père, qui n'est pas converti à Jésus, est venu cette après-midi. Le Seigneur m'a bientôt fourni l'occasion de lui exposer les vérités fondamentales de l'Évangile, la joie et le bonheur qui en découlent et qu'elles

m'ont procurés à *moi-même*. Je pus donc établir la vérité d'une manière plus complète que je ne l'avais jamais fait de bouche *la présence de mon père et de mon frère*, sans leur dire positivement « tu es cet homme-là. » Daigne celui qui m'a assisté vouloir bien encore arroser la semence. Ce soir j'ai visité deux seuls frères qui soient dans cette petite ville, pour rendre ainsi témoignage au lien qui unit tous les enfants de Dieu. Quant à mes anciennes connaissances, je n'ai pas jugé convenable de les voir, parce qu'on aurait pu en conclure que je les visitais toutes; il m'a paru plus profitable de consacrer entièrement mon père les trois jours que je pense devoir rester ici. Cependant il m'a semblé que c'était une chose utile et agréable au Seigneur de voir ces frères pour fortifier leurs mains.

Lorsque je les vis pour la dernière fois, en février 1829, il en avait encore deux ou trois qui se réunissaient avec eux; mais le scandale de la croix étant survenu, ils sont rentrés dans le monde. Depuis lors ces amis avaient à peine vu un seul frère et n'avaient jamais entendu prêcher l'Évangile; on peut comprendre, d'après cela, la joie que leur causa ma venue. Ils me dirent que ma dernière visite leur ayant été en bénédiction, et qu'ils avaient été informés de mon arrivée, ils s'étaient préparés à m'adresser plusieurs questions. Il y a environ trente ans qu'un d'entre eux, nommé Knabe, qui possédait une propriété, vendit pour exploiter des mines de houille. Il s'associa à deux hommes qui y dépensèrent son avoir. Quelque temps après ils firent banqueroute, et, quoique tous leurs biens aient été vendus, il n'y a pas eu de quoi payer les ouvriers et quelques autres créanciers. Ce soir donc, frère Knabe me demanda ce qu'il devait faire quant à ce qu'il restait devoir depuis vingt-trois ans, et dans le cas où ses moyens le lui permettraient, s'il était toujours dans l'obligation d'acquitter cette dette. Je lui répondis d'abord que, bien qu'il fût libéré par les lois des hommes, il n'avait pas pour cela cessé d'être débiteur devant Dieu. Il me dit que comme il avait fait un petit héritage, il y a quelques années, et que dans les années 1816, 1817 et 1818, lorsque le prix des blés était très élevé, il avait aussi pu mettre quelque argent de côté, et était pleinement à même de payer cette dette. Il comprit d'abord que c'était là le droit chemin, et me dit qu'il agirait en conséquence, en ajoutant qu'il voyait bien maintenant pourquoi il avait fait si peu de progrès dans les choses de Dieu. J'ai appris que ce frère a retiré dernièrement chez lui deux pauvres orphelins qu'il entretient par le travail de ses mains (il gagne sa vie en battant

du blé.) Quoique le monde le regarde comme un esprit faible, à cause de son amour pour le Seigneur, il est cependant assez généralement respecté.

6 avril. — J'ai employé la matinée à répondre à diverses questions que mon père m'a adressées sur l'état temporel de l'Angleterre. Je me suis prêté à cela pour diverses raisons : en premier lieu, je ne lui avais pour ainsi dire jamais parlé de ces choses dans mes lettres, et lorsque je l'avais fait, j'avais été si laconique qu'il me dit qu'il avait eu souvent l'intention de me demander si l'on défendait en Angleterre d'écrire sur ces sujets dans le dehors. Ensuite, si je m'étais abstenu d'entrer dans ces détails, ç'avait été ou faute de temps, ou dans le but d'attirer les pensées de mon père sur les choses de Dieu. Mais maintenant je crus devoir accéder à son désir, afin d'être aussi aimable, aussi complaisant qu'il m'était possible de l'être consciencieusement, persuadé que c'était là le témoignage que le Seigneur m'appelait à rendre devant lui. Autrefois, je lui avais parlé des choses de Dieu avec beaucoup d'instance; mais comme alors je ne connaissais pas par expérience l'inutilité des efforts de l'homme, je ne l'avais pas fait avec toute la douceur nécessaire. Lorsqu'il eut plu à Dieu de me faire connaître plus clairement sa vérité, dans l'été de 1829, je lui écrivis, en m'y prenant d'une tout autre manière. Mais au commencement de 1833, je me sentis de nouveau poussé à lui écrire avec plus de fidélité, non pas tant comme un fils que comme un serviteur de Dieu; je lui représentai d'une manière détaillée l'état de son âme, le danger qu'elle courait et les raisons pour lesquelles elle était en péril. Lorsque je vis que cela continuait à lui déplaire, je cessai de lui parler de cette manière, et m'efforçai dès ce moment, comme je m'efforce encore maintenant de lui montrer l'amour en action, ainsi qu'il convient à un fils chrétien de le faire. Je lui raconte le bonheur dont je jouis, comment Dieu me soutient dans telle ou telle épreuve; — je lui dis que mes pensées ne sont plus occupées des choses que j'aimais tant autrefois, dans quel terrible état j'étais alors et comment Dieu m'en a sorti; que tout pécheur, en abandonnant sa mauvaise voie, et en croyant au Seigneur Jésus, peut-être rendu participant de la même joie et du même bonheur; enfin, combien ma joie serait grande de rencontrer un jour mon père dans les cieux, etc. Depuis que j'ai correspondu avec lui de cette manière, les choses sont beaucoup mieux allées sans que j'aie tu la vérité plus que je l'avais tue auparavant; car je ne crois pas lui avoir envoyé une lettre sans lui avoir comparativement beaucoup parlé des choses de Dieu. C'est

dans le même but que, quoique je ne lui aie pas parlé directement de l'état de son âme pendant cette dernière visite, il a pu qu'en toute autre circonstance entendu la vérité de ma bouche. Dieu a été réellement avec moi, et j'espère que c'est le Seigneur qui m'a enseigné cette manière d'agir. Je n'ai pas cru devoir suivre la même marche envers mon frère inconverti, nos relations mutuelles étant d'une autre nature que celles qui existent entre un père et son fils. Cette après-midi, non-seulement je l'ai vu dans le danger qu'il court, mais je lui ai aussi représenté ses péchés comme je l'avais fait auparavant dans mes lettres, et comme je continuerai à le faire si Dieu le permet.

Cette après-midi, j'ai eu la visite de frère Knabe. Il a déjà subi une épreuve relativement à son intention de payer ses dettes arriérées ; sa femme a travaillé à l'en empêcher en cherchant à lui persuader que Dieu ne demande pas de lui de telles choses, et cela d'autant plus qu'il a déjà retiré deux orphelins sous son toit. Malgré cela, il demeure inébranlable dans sa détermination. Une autre difficulté se présente cependant. En examinant la liste de ses créanciers, il a trouvé que sur trente qui y étaient, il n'y en a plus que trois de vivants ; que doit-il faire relativement à ceux qui ne sont plus ? Je lui ai conseillé de se rendre dans les lieux où ces créanciers demeuraient, et de trouver peut-être leurs veuves ou leurs orphelins privés des choses nécessaires ; sinon, il devait chercher à découvrir les légitimes héritiers et s'acquitter auprès d'eux. Il fut de mon avis et me renouvela son intention d'agir dans ce sens, quoi qu'il lui en coûtât, et parut vraiment satisfait que Dieu se fût servi de mes conseils pour le délivrer d'un fardeau qui pesait de temps en temps sur sa conscience. J'ai employé ma soirée à raconter à mon père et à mon frère quelques-unes des dispensations de Dieu envers moi depuis que je suis en Angleterre, surtout avec quelle bonté il a pourvu à mes besoins temporels, lorsque je les lui ai exposés par la prière ; l'un et l'autre ont paru sentir, momentanément du moins, la bénédiction qui est attachée à une telle vie.

7 avril. — J'ai revu ce matin frère Knabe ; quoique contrarié par sa femme, il est toujours déterminé à s'acquitter. Je l'ai exhorté à la fermeté. Quelques personnes étant venues me demander des détails sur l'Angleterre, le Seigneur m'a donné de pouvoir leur adresser, sans aucun effort, à chacune quelques bonnes paroles. Ce fut surtout le cas hier soir avec un ami de mon père, qui est catholique romain ; j'ai pu lui exposer l'Évangile et les bénédictions qui en découlent, sans toucher en aucune manière à la controverse avec Rome.

Cette matinée, une partie de mon temps a été employée à accompagner mon père qui a visité l'un de ses jardins et quelques-uns de ses champs. Je l'ai fait pensant lui être agréable, et pour lui montrer toute l'affection et toutes les attentions que je pouvais lui témoigner sans blesser ma conscience. Demain, s'il plaît à Dieu, je compte repartir pour l'Angleterre. Le Seigneur, dans sa grande miséricorde, a répondu à mes prières en me donnant de me conduire de telle manière en présence de mon père, et les choses qu'il m'a dit aujourd'hui : « Dieu vœuille m'accorder la grâce de suivre votre exemple, et de mettre en pratique les choses que vous m'a-

vez dites. »

9 avril. Zell. — Hier matin, mon père m'a accompagné jusqu'à Zell, où il m'a fait ses adieux en répandant beaucoup de larmes. Ce fut un moment solennel. Heureusement pour moi que j'étais seul dans la malle-poste. Je me retrouvais de nouveau sur cette route de Brunswick que j'avais parcourue deux fois étant au service du démon, et que je parcourais maintenant au nom Jésus. En apercevant en passant l'auberge de Wolfenbittel, d'où j'avais voulu m'esquiver sans payer, et où j'avais été arrêté, j'éprouvais des sentiments tout particuliers. Arrivés le soir à Brunswick, nous en sommes repartis le même soir. Le conducteur et un étudiant ont eu entre eux pendant la nuit une conversation atroce, effrayante par l'incrédulité moqueuse qu'elle révélait ; j'ai cru devoir rendre témoignage par un silence complet.

Arrivé ici à huit heures du matin, j'ai dû m'y arrêter pour attendre la malle-poste de Hambourg, qui n'est repartie qu'à quatre heures du soir. J'ai été aujourd'hui bien charnel, et n'ai pas été du tout dans un bon état d'âme ; la terrible conversation de la nuit passée a été un vrai poison spirituel pour moi, tant il est vrai que nous recevons promptement le mal, même à notre insu.

10 avril. Hambourg. — Je suis arrivé ici à dix heures du matin.

11 avril. — Je me suis rendu à bord hier soir, et nous avons appareillé à minuit. Ce matin à onze heures et demie, nous sommes arrivés à Cuxhaven, où nous avons jeté les ancres, étant contrariés par un vent très-fort.

13 avril. — Quoique je désirasse peut-être plus qu'aucun autre passager atteindre sans retard la fin du voyage, languissant de retourner à mon œuvre et de revoir ma femme et mes enfants, je suis cependant demeuré en paix. Tandis que plusieurs murmuraient de ce que le vent nous était contraire, il m'était donné d'élever mon cœur à Dieu et de lui demander du calme si telle était sa sainte

volonté. Après un délai de dix-neuf heures, nous remîmes à voile hier matin à sept heures. A dix heures, je fus atteint par le mal de mer dont j'avais été préservé durant mes deux petites traversées précédentes, ainsi que je l'avais demandé au Seigneur. Cette fois, je ne lui avais pas adressé les mêmes demandes, ne sachant pas s'il valait mieux pour ma santé que j'eusse le mal de mer ou non. La maladie a continué hier toute la journée; je me suis mieux aujourd'hui. Le temps est beau et la mer est calme. J'ai eu comme une grâce que le Seigneur ait permis que j'eusse le mal de mer.

15 avril. Bristol. — Nous sommes arrivés à Londres hier à six heures. Ainsi que je l'avais demandé au Seigneur, j'ai pu remettre promptement mes effets à la douane et arriver un peu avant six heures chez mes amis de Chancery Lane. J'y ai trouvé un message de ma femme qui m'annonce que frère Craik a une inflammation à la trachée-artère, et que, humainement parlant, il ne pourra prêcher pendant un certain temps. En conséquence, je suis parti immédiatement pour Bristol où je suis arrivé ce matin. Si frère Craik soit tout à fait incapable de prêcher, je l'ai cherché et trouvé mieux que je m'y attendais.

16 avril. — Frère Craik et moi nous avons reçu aujourd'hui chacun 11 L. 15 s. 9 d. provenant d'un legs qui nous avait été donné dans le temps. Nous nous étions dit une ou deux fois l'un à l'autre que cet argent nous serait probablement payé au moment où nous en aurions le plus besoin. *C'est précisément ce qui est arrivé.* Seigneur veuille m'accorder, ainsi qu'à tous mes frères, de lui remettre entièrement la direction de nos affaires, car il sait mieux que nous ce qui nous est convenable, et si nous cherchons humblement le royaume de Dieu et sa justice, il nous donnera toutes les autres choses par-dessus.

25 avril. — Aujourd'hui un anonyme m'a envoyé un chapeau que le mien était complètement usé. C'est donc le sixième chapeau que je reçois.

4<sup>er</sup> mai. — Visité frère Craik. Je l'ai trouvé mieux; mais le médecin m'a déclaré qu'il ne doit pas prêcher pendant plusieurs mois.

5 mai. — Mon beau-père est très-malade depuis quelques jours.

15 mai. — La maladie de M. Groves continue.

29 mai. — Ce matin, frère Craik est parti pour aller changer d'air dans le Devonshire.

3 juin. — Nous avons eu aujourd'hui une assemblée publique à l'occasion de notre Institution pour répandre la connaissance de

Écritures en Angleterre et à l'étranger. Il y a maintenant quinze mois que le Seigneur nous a donné, en nous appuyant entièrement sur lui pour les ressources, de pouvoir procurer des écoles à des enfants pauvres, répandre les saintes Écritures et soutenir des missionnaires à l'œuvre. Quoique notre champ de travail se soit constamment étendu, et que d'un autre côté nous ayons été de temps à autre bien bas quant aux fonds, cependant le Seigneur n'a jamais permis que nous fussions obligés de discontiner notre œuvre. Nous nous établissons trois écoles, rattaché à notre Institution deux écoles de charité qui, humainement parlant, auraient été fermées faute de ressources, pourvu aux frais d'une école du dimanche et d'une école d'adultes, ce qui fait en tout sept écoles que nous avons créées ou soutenues. Quatre cent trente-neuf enfants ont fréquenté nos écoles, sans compter ceux qui sont venus aux écoles du dimanche; sept cent quatre-vingt-quinze bibles et sept cent cinquante-trois Nouveaux Testaments ont été mis en circulation; enfin nous avons envoyé au Canada, aux Indes-Orientales et sur le continent d'Europe 117 L. 11 s. pour aider des missionnaires à l'œuvre. La somme des dons volontaires mise entre nos mains pour l'œuvre, depuis le 5 mars 1834 jusqu'au 49 mai 1835, se monte à 363 L. 12 s. 0 d. 3/4.

16 juin. — Cette après-midi, j'ai pu consacrer à la prière plus de temps que de coutume. J'ai été conduit à demander au Seigneur, entre autres choses, qu'il nous envoyât de quoi payer le loyer de la chapelle de Bêthesda, échu au 1<sup>er</sup> juillet. Ce soir, le frère qui est chargé de cette affaire m'a dit qu'il avait reçu 25 L. pour cet objet, somme plus que suffisante pour combler le déficit. Le Seigneur soit béni pour ce nouveau secours! Le frère Caldecott, que le Seigneur nous avait miséricordieusement envoyé pour suppléer au défaut du service de frère Craik, est parti aujourd'hui pour consulter son médecin. Nous avons eu une réunion de prières concernant la santé de ces deux frères.

17 juin. — Ce soir il y a eu encore une réunion spéciale de prières. Dieu, dans sa grâce, a répondu à nos vœux en nous renvoyant ce soir frère Caldecott.

20 juin. — Notre père est évidemment près de sa fin.

22 juin. — Notre père est mort à deux heures du matin.

23 juin. — Nos deux enfants sont malades.

24 juin. — Notre petit garçon est très mal.

25 juin. — Le cher petit est si mal que je n'ai plus d'espérance de le conserver. Il a une inflammation de poitrine. Ce soir j'ai parlé avec bénédiction à Gédéon sur le Psaume CXLV, v. 1 - 4, pensant que ni la mort de mon beau-père, ni l'état de mon enfant

mourant ne devaient m'empêcher de faire l'œuvre du Seigneur. Que sa sainte volonté soit faite à l'égard de notre pauvre enfant. La nuit dernière, j'ai prié Dieu de vouloir soutenir chère femme pendant cette épreuve, s'il trouve bon de retirer lui notre petit, et dans ce cas de le prendre bientôt pour épargner de plus longues souffrances; je ne lui ai pas demandé son rétablissement. Deux heures après ce cher enfant a été retiré. Dieu a donc retiré la même semaine le plus âgé et le plus des membres de notre famille. Ma chère Marie sent profondément la perte qu'elle fait, mais elle est aussi puissamment soutenue. Quant à moi, je suis tellement persuadé que le cher enfant est finalement plus heureux avec le Seigneur Jésus qu'avec nous, que je sens à peine cette perte, et quand je verse des larmes, ce sont des larmes de joie.

27 juin. — Ma chère Marie est miséricordieusement soutenue. Le Seigneur fasse que ces afflictions ne soient pas perdues pour nous!

28 juin. — J'ai prêché deux fois avec bénédiction.

29 juin. — L'ensevelissement a eu lieu ce matin. Les corps de notre père et de notre enfant ont été déposés dans la même tombe.

3 juillet. — Le moment d'acquitter nos taxes (1) est toujours d'un moment à l'autre on peut nous en demander le paiement. C'est pour la première fois que nous ne sommes pas en mesure de répondre à cette obligation. La raison en est que, par suite de notre dernière affliction, nous avons été obligés d'employer un argent que nous avons mis de-côté pour cela. Le Seigneur nous en pourvoir dans sa bonté!

6 juillet. — Aujourd'hui j'ai pu, au moyen des dons volontaires des boîtes et de ce qui me restait encore, payer les taxes avant qu'on vint me les demander. Combien le Seigneur a été prompt de répondre si promptement à nos prières!

8 juillet. — J'ai reçu ce soir de Weston-sur-mer, 5 L. Le Seigneur s'est donc de nouveau montré en notre faveur. Puissions-nous bénir son saint nom pour le secours qu'il nous a envoyé, et au moment où nous n'avions pour ainsi dire plus d'argent!

14 juillet. — Un frère m'a fait parvenir encore aujourd'hui un habillement neuf complet. Mes habits étaient vieux et bien usés. J'aurais peut-être aussi pu profiter de l'occasion des funérailles de mon beau-père et de mon enfant pour m'en acheter des nouveaux.

(1) Impôt sur les maisons. Ce sont ordinairement les locataires qui paient.



is je ne l'ai pas fait, n'ayant pas de quoi les payer, et parce que considère les dettes comme une mauvaise chose. On a apporté aujourd'hui un nouveau papier concernant des taxes dont on aura pu exiger le paiement plusieurs mois auparavant ; le Seigneur nous accorder les moyens d'acquitter cette dette !

15 juillet. — Nous avons eu de nouveau une réunion de prières pour le rétablissement de frère Craik, qui, quoique généralement sous le rapport de la santé, est non-seulement encore incapable de prêcher, mais même de soutenir une conversation de quelque longueur.

18 juillet. — Voici quelques jours que je ressens de la faiblesse à la poitrine ; cet état a encore empiré, et je l'ai senti aujourd'hui plus que jamais. Je pense qu'il convient de m'abstenir de parler en public la semaine prochaine. Le Seigneur veuille se servir de cette épreuve pour me rapprocher de lui, car je ne suis pas dans l'état où je devrais être ; quelquefois il me semble que les dernières afflictions ont été perdues pour moi et que le Seigneur se verra obligé de me châtier sévèrement.

22 juillet. — Ce matin on est venu demander le paiement des sommes susmentionnées, précisément au moment où le Seigneur nous faisait de nous faire parvenir 5 L. d'une distance d'environ quatre-vingt milles. Le Seigneur a donc encore répondu à nos prières en multipliant les secours ces derniers temps. Puissent ces délices nous engager à nous confier en lui à l'avenir !

24 juillet. — Depuis le 14, je ne me suis pas senti bien ; et quoique j'éprouve de temps en temps du mieux, mon état va toujours en empirant. J'ai vu ce matin notre médecin ; il pense que toute ma maladie provient du dérangement de mon estomac.

31 juillet. — Frère Corser, autrefois ministre dans l'église établie, qui était arrivé chez nous quelques jours auparavant, a commencé aujourd'hui à aller de maison en maison, répandre la vérité en qualité de missionnaire pour la ville, en rapport avec la constitution pour la propagation de la connaissance des Écritures. Cette dispensation du Seigneur n'est-elle pas bien providentielle ? Déjà auparavant frère Craik s'était senti trop faible pendant plusieurs mois pour pouvoir soigner l'œuvre des écoles et de la distribution des Écritures, et peu de temps après l'arrivée de notre frère Corser, ma propre faiblesse s'augmenta à un tel point, que je fus obligé de discontinuer entièrement mon travail. Le Seigneur a donc été infiniment bon d'envoyer ce frère, qui a pu continuer cette œuvre jusqu'en juillet 1837. Ainsi notre



tenant est aussi une grande épreuve pour moi. Je ne suis pour ainsi dire occupé que de soins corporels et ma principale occupation consiste à manger, à boire, à me baigner, à faire des promenades à pied et à cheval, etc.; toutes ces choses, auxquelles je n'avais pas été accoutumé pendant les six dernières années, sont une grande épreuve pour moi, et j'aimerais infiniment mieux me retrouver à Bristol, au milieu de mon œuvre, si du moins mon Seigneur veut bien continuer à se servir de son inutile serviteur.

15 septembre. — J'ai compris bien clairement que la personne qui me loue son cheval n'est pas patentée; en conséquence, comme le chrétien est tenu à se soumettre aux lois du pays, je ne crois pas pouvoir me servir plus longtemps de cette monture.

Mais comme, humainement parlant, des promenades à cheval sont de toute importance pour mon rétablissement, et qu'il n'y a point d'autre cheval à louer dans l'endroit, nous avons décidé de quitter Portishead demain. Immédiatement après avoir pris cette détermination, je reçois une lettre affectueuse d'un frère et de deux sœurs en Jésus demeurant dans l'île de Wight, et qui m'engagent pour la quatrième fois, mais avec plus d'instances que jamais, à venir demeurer avec eux quelque temps. Ils ajoutent qu'ils ont prié souvent pour cela, et qu'ils sont persuadés que je dois me rendre à leur invitation. Aujourd'hui nous avons pris en considération l'offre de nos amis, et nous en avons fait un sujet de prières.

16 septembre. — Ce matin nous avons décidé que nous quitterions Portishead aujourd'hui, et que je me rendrais dans l'île de Wight. Mais, n'ayant pas assez d'argent pour le voyage, nous ne vîmes pas d'abord comment ma femme, mon enfant et notre servante pourraient m'accompagner; ce qui nous paraissait cependant de toute importance. D'abord ma femme avait elle-même besoin de changer d'air, ensuite, en la sentant surchargée pendant mon absence, ce qui aurait inmanquablement eu lieu, comment aurais-je pu me sentir parfaitement libre? Le Seigneur a miséricordieusement fait disparaître cette difficulté, en ce que nous avons reçu ce soir, d'une manière inattendue et sans les avoir demandées, 6 L. 13 s. qui nous étaient dues. De plus, comme nous étions déjà au lit, on nous a apporté une lettre qui renfermait un don de 2 L. Combien le Seigneur est aimable et miséricordieux!

19 septembre. — Nous sommes arrivés ce soir chez nos amis de l'île de Wight, qui nous ont reçus avec beaucoup d'affection.

Du 21 au 26 septembre. — Il ne s'est rien passé de remarquable. Je suis très-heureux d'avoir été envoyé dans cette île, et je trouve

que mon séjour ici convient à mon âme. Ma santé est toujours peu près la même. Je ne puis supporter aucun travail d'esprit conversation même me fatigue. Ces derniers jours, j'ai lu avec grand intérêt, et en admirant la bonté du Seigneur, la vie de J. Newton et les biographies de quelques-uns des martyrs anglais au temps de la réforme. Mon âme a été fortifiée par cette lecture.

27 septembre. — J'ai aujourd'hui trente ans. Je sens que je suis un serviteur inutile. O si seulement j'avais mieux vécu pour Dieu ! Le Seigneur veuille m'accorder, si toutefois je dois vivre encore quelques jours sur cette terre, de les dépenser entièrement pour

29 septembre. — Hier soir, en me séparant de la famille de mes hôtes, comme j'avais prié peu d'instant auparavant, que je me sentais faible, et que de plus la nuit était froide, je fus tenté de me mettre de suite au lit sans prier plus longtemps. Cependant, le Seigneur m'ayant accordé la grâce de pouvoir me jeter sur mes genoux, je n'eus pas plus tôt commencé à prier qu'il fit luire sa face sur mon âme et qu'il me donna son amour. Ma prière plus que je ne l'avais eu depuis plusieurs semaines. C'est ainsi que ce bon Dieu voulut ranimer l'œuvre de sa grâce dans mon cœur. Je pus jouir pendant plus d'une heure de cette préférence de Dieu, de cette ferveur dans la prière après lesquelles mon âme avait soupiré pendant plusieurs semaines. Pour la première fois depuis le commencement de ma maladie, il me fut donné le pouvoir d'exposer au Seigneur l'état de ma santé et prier pour mon rétablissement. Je languis maintenant de retourner à mon pays à Bristol, toutefois sans éprouver de l'impatience, et je suis assuré qu'il me rendra les forces nécessaires à l'accomplissement de mon désir. Je me suis couché parfaitement heureux, et réveillé de matin avec une paix profonde. Levé plus tôt qu'à l'ordinaire, mon âme a éprouvé pendant plus d'une heure avant le déjeuner une communion réelle avec le Seigneur. Qu'il veuille dans sa grande bonté maintenir son indigne enfant dans cet heureux état d'âme ! — J'ai appris aujourd'hui de frère Craik que le frère Curzen s'est offert à venir travailler au milieu de nous pour quelque temps. Combien le Seigneur est bon d'accourir ainsi à notre secours au moment du besoin !

8 octobre. — Je me suis senti plus de force ces derniers jours cependant j'éprouve toujours des symptômes d'indigestion. J'ai commencé à pouvoir parler quelquefois au culte domestique. J'ai expliqué les Écritures aux enfants de l'école, sans en ressentir des suites fâcheuses.

9 octobre. — J'ai eu plusieurs fois la pensée de publier

aperçu des bontés du Seigneur envers moi, pour l'instruction, la consolation et l'encouragement des enfants de Dieu. C'est surtout depuis que j'ai lu, il y a quelques jours, la vie de Newton, que je me sens poussé à le faire. Aujourd'hui, j'ai examiné le pour et le contre; je trouve plusieurs bonnes raisons pour cette publication et il s'en présente à peine une qui soit contre.

15 octobre. — Nous avons pris congé de nos chers amis pour retourner à Bristol.

16 novembre. — Ces cinq derniers jours nous avons demandé conjointement au Seigneur, frère Corser et moi, de vouloir bien nous accorder les moyens de continuer l'œuvre de notre Institution pour la propagation de la connaissance des Écritures. Ce soir, un frère m'a remis 6 s. 4 d. Il employait autrefois cette somme à soutenir une société d'artisans pour des secours mutuels, qu'il vient d'abandonner pour le Seigneur.

18 novembre. — On m'a donné ce soir 30 L., 25 L. pour l'Institution et 5 pour moi. N'est-ce pas là une réponse remarquable à nos prières? Durant la semaine dernière, frère Corser et moi avons prié plusieurs fois conjointement pour l'œuvre, en demandant surtout au Seigneur de vouloir bien nous accorder les moyens de la continuer, et de pouvoir même embrasser un champ plus vaste; je lui avais aussi demandé plusieurs fois de nouveaux secours pour moi-même. Il a donc daigné répondre à ces deux demandes. O qu'il veuille me faire la grâce de me confier en lui de plus en plus! En prenant du thé ce soir chez une sœur, j'y ai trouvé la vie de Franke. Il y a longtemps qu'il me vient souvent à la pensée d'entreprendre une œuvre semblable à la sienne, quoique dans une sphère beaucoup plus restreinte, toutefois non pas pour imiter cet homme de Dieu, mais en m'appuyant sur le Seigneur. Qu'il lui plaise de m'éclairer à ce sujet!

21 novembre. — Aujourd'hui mon cœur a été fortement préoccupé de la pensée que je ne devais plus me contenter de penser à établir une maison d'orphelins, qu'il était temps d'entreprendre cette œuvre, et j'ai beaucoup demandé au Seigneur de me faire connaître sa volonté à cet égard. J'ai reçu aujourd'hui, d'une manière tout à fait inattendue et en réponse à nos prières, 5 L. pour l'Institution, etc., et 1 L. 14 s. 6. d. provenant d'une distance de cent-vingt milles.

22 novembre. — Ce soir on m'a encore envoyé pour l'Institution 1 L. 4 s., contribution remarquable sous plusieurs rapports, et par laquelle Dieu a évidemment répondu aux prières qui lui ont été adressées. 1. Ce don provient d'une domestique; 2. cette

souscription était due depuis longtemps ; 3. elle nous est envoyée d'une distance de cent milles ; 4. enfin , quoique la personne qui nous l'a fait parvenir se fût engagée à donner 6 s. par an, nous ne pouvions plus rien en attendre, les dernières données que nous avons reçues à son sujet, nous ayant fait connaître qu'elle était entrée dans une voie de relâchement quant à sa vie spirituelle. Dieu veuille, dans sa grâce, la sortir de cette situation si elle n'est pas encore relevée, et me garder d'y tomber moi-même. Reçu aujourd'hui d'Irlande 40 L. pour notre Institution. Le Seigneur, faisant droit à mes requêtes, m'a donc envoyé 50 L. dans l'espace de peu de jours ; je ne lui en avais demandé que 20 L. Nouvel encouragement qui m'a fait penser plus sérieusement à l'établissement d'une maison d'orphelins, et qui me pousse à persévérer pour ce sujet.

25 novembre. — Hier et aujourd'hui j'ai de rechef beaucoup réfléchi concernant la maison des orphelins, et je suis de plus en plus convaincu que Dieu approuve ce projet ; qu'il veuille dans sa bonté me diriger lui-même ! Voici les trois raisons principales qui m'engagent à former un établissement de ce genre. 1. Si Dieu nous fournit les moyens d'amener à bien cette entreprise, mon espoir est qu'elle tende à sa gloire en faisant voir que ce n'est point en vain qu'on se confie en lui, et qu'elle serve ainsi à fortifier la foi de ses enfants. 2. J'ai à cœur le bonheur spirituel des enfants qui n'ont plus ni père, ni mère. 3. Leur bonheur temporel.

Il ne sera pas sans utilité de faire connaître ici, d'une manière plus détaillée que ne le fait mon journal, les raisons qui m'ont engagé à établir une maison d'orphelins. Mes travaux pastoraux au milieu des saints de la ville de Bristol, la correspondance étendue à laquelle je dois faire face, et les visites que nous recevons des frères du dehors, ont contribué à me prouver que l'une des choses dont les enfants de Dieu ont le plus besoin de nos jours, c'est d'être fortifiés dans la foi. Quelques exemples serviront à expliquer ma pensée. Supposons que j'aie à visiter un frère qui travaille de quatre à seize heures par jour à sa profession. Non seulement ce travail excessif nuit à sa santé, mais son âme est tiède et il ne jouit point des choses de Dieu. Dans de telles circonstances, je l'engage ordinairement à ne pas travailler autant, par égard pour sa santé, et à se fortifier intérieurement par la lecture, la méditation de la parole de Dieu et la prière. La réponse que j'obtiens assez généralement est celle-ci : « Si je travaillais moins, je ne pourrais gagner assez pour l'entretien de ma famille, puisque même en travaillant beaucoup, je peux à peine donner le tour. L'on est si peu payé

« maintenant qu'il faut absolument se forcer à travailler pour pou-  
 voir s'en tirer. » Il est évident que c'est la confiance en Dieu qui  
 manque, et que ce raisonnement nous révèle une absence de foi  
 réelle en ces paroles : « Cherchez avant toutes choses le royaume de  
 Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront don-  
 nées par-dessus. » — « Cher frère, » c'est ainsi que je réponds  
 le plus souvent dans des cas semblables, « cher frère, c'est le Sei-  
 gneur qui fait vivre votre famille et non pas votre travail. Soyez  
 sûr que celui qui vous a nourris vous et les vôtres lorsque pour  
 cause de maladie vous ne pouviez pas travailler, pourvoira éga-  
 lement à vos besoins et à ceux de vos enfants lorsque, dans le  
 but de nourrir l'homme intérieur, vous ne travaillerez qu'un cer-  
 tain nombre d'heures par jour en vous réservant du temps pour  
 la retraite. Me trompé-je en disant que vous ne donnez à la  
 prière que quelques moments à la précipitée avant de commen-  
 cer le travail de la journée? Et lorsque le soir vous suspendez  
 vos travaux, et que vous avez l'intention de lire un peu la bonne  
 parole, vous êtes par trop fatigué de corps et d'esprit pour pou-  
 voir en jouir; même le sommeil vient parfois vous surprendre en  
 lisant ou pendant que vous êtes à genoux pour prier. » Ce frère  
 conviendra assez généralement que les choses sont telles et recon-  
 naitra que mon conseil est bon; néanmoins, quoiqu'il ne le dise pas,  
 je vois à toute sa contenance qu'au fond il continue à croire qu'il  
 ne pourrait pas s'en tirer s'il *suivait* mon avis. Il me tardait en con-  
 séquence de pouvoir présenter aux frères une preuve visible que  
 notre Dieu et Père demeure fidèle comme il l'a été de tout temps,  
 et que de nos jours comme du passé, il est prêt à PROUVER qu'il est  
 le Dieu VIVANT à tous ceux qui se confient en lui. — D'autres fois  
 c'est un frère ou une sœur abattus par la perspective que, lorsqu'ils  
 seront vieux et qu'ils ne pourront plus travailler, ils devront avoir  
 recours à une maison de charité. Si je rappelle à des enfants de  
 Dieu qui sont dans cette position que leur Père céleste n'a jamais  
 manqué de venir au secours de ceux qui se sont attendus à lui, ils  
 ne diront peut-être pas toujours que les temps ont changé, cepen-  
 dant il est assez évident qu'ils ne regardent pas à Dieu comme à  
 celui qui est le Dieu VIVANT. Mon esprit a été souvent abattu par  
 ces choses, et je languissais de mettre sous les yeux des enfants de  
 Dieu un fait qui pût leur montrer que, même dans le temps où nous  
 vivons, il ne délaisse pas ceux qui se reposent sur lui. — Une autre  
 classe de personnes se compose de frères dans les affaires, dont  
 l'âme est en souffrance et la conscience chargée parce qu'ils les di-  
 rigent à peu près comme les gens du monde. La concurrence dans

le commerce, les temps difficiles, la trop grande population des pays, ce sont là des raisons qu'on allègue quelquefois à l'appui de cette idée qu'on ne réussirait pas si l'on regardait simplement la parole de Dieu pour la direction de ses affaires. Un frère dans des circonstances semblables exprimera peut-être le désir d'avoir une autre position; mais j'ai rarement vu qu'on tînt pour Dieu de peur de se laisser entraîner, et qu'on prît la sainte détermination de se confier au Dieu vivant, et de dépendre de lui pour conserver une conscience pure. Je désirais donner à cette classe de personnes une preuve visible que leur situation ne demeure toujours le même. — D'autres frères ou sœurs ont des professions qu'ils ne peuvent pas exercer en bonne conscience, ou sont quant aux choses spirituelles dans une position que l'Écriture n'approuve pas. Les uns redoutent de quitter la profession qu'ils ne peuvent pas continuer avec l'approbation de Dieu, à cause des conséquences qu'ils entrevoient, les autres craignent de renoncer à leur position, de peur de se trouver sans emploi. Il me tardait aussi d'être un instrument dans les mains de Dieu pour fortifier la foi de ces frères ou de ces sœurs, non-seulement en leur montrant par des exemples de la parole qu'il veut et peut secourir tous ceux qui se reposent sur lui, mais surtout en faisant voir par des faits qu'il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été. Je savais bien que la parole de Dieu doit suffire, et que si elle lui en soient rendues, je n'avais pas besoin d'autre chose pour leur rendre le même. Cependant, je réfléchis que si cette preuve visible de l'invariable fidélité du Seigneur (je veux dire l'établissement d'une maison d'orphelins) pouvait servir d'une manière ou d'une autre à fortifier les mains de mes frères, je devais leur être en secours entrant dans cette voie. Je me rappelai la grande bénédiction que mon âme avait éprouvée lorsque j'avais appris à connaître les sensations de Dieu envers son serviteur A. H. Franke, qui, en s'appuyant uniquement sur le Dieu vivant, avait établi la plus grande maison d'orphelins existant dans le monde, et que j'avais soumise à la vue de mes propres yeux; et je me crus appelé à être le serviteur de l'Église de Christ pour lui communiquer la grâce spéciale qu'il m'a faite de pouvoir le prendre sur parole et me reposer sur lui. Toutes les peines que mon âme a éprouvées en voyant un si grand nombre des croyants avec lesquels je suis entré en relation, être accablés, angoissés, avoir une mauvaise conscience parce qu'ils manquaient de confiance au Seigneur, toutes ces choses dis-je, ont été dans les mains de Dieu autant de moyens pour veiller dans mon cœur le désir de présenter à l'Église et au monde



une preuve qu'il n'a nullement changé, et il m'a semblé que la meilleure marche à suivre pour parvenir à ce but était l'établissement d'une maison d'orphelins. Il était nécessaire que ce fût quelque chose qu'on pût voir, même des yeux de la chair. Si donc moi, qui ne suis qu'un pauvre homme, je pouvais parvenir à obtenir, par la foi et par la prière, et sans rien demander à personne, les moyens d'établir et de continuer une maison d'orphelins, n'est-il pas évident que, avec la bénédiction du Seigneur, un tel fait contribuerait à fortifier la foi des enfants de Dieu, et parlerait à la conscience des incrédules de manière à leur prouver la réalité de la vérité divine? Telle est la raison principale qui m'a porté à fonder cet établissement. Je désirais sans doute de tout mon cœur que Dieu se servit de moi pour faire du bien sous le point de vue corporel à de pauvres enfants privés de leurs pères et de leurs mères, et qu'il me donnât de pouvoir leur être utile à d'autres égards dans les choses qui concernent la vie présente. Je n'étais pas moins désireux de me voir employé à élever ces chers orphelins dans la crainte du Seigneur; mais, je le répète, l'objet principal que je me suis proposé et que je me propose encore maintenant dans cette œuvre, est que Dieu soit magnifié par ce fait que les orphelins confiés à mes soins sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire, uniquement par la prière et par la foi, sans que mes compagnons d'œuvre ou moi nous nous adressions à personne. Comment produire une meilleure preuve que Dieu est TOUJOURS FIDÈLE et qu'il N'A PAS CESSÉ D'ENTENDRE LES PRIÈRES? Ce qui s'est passé depuis le mois de novembre 1835 a fait voir d'une manière remarquable que je ne m'étais pas trompé. Non-seulement les rapports qui ont été publiés concernant cette œuvre ont été des moyens de conversion pour bien des pécheurs, mais elle a aussi porté des fruits abondants dans le cœur des saints. Je désire du plus profond de mon âme être reconnaissant envers Dieu pour cette grâce, et je puis avec son secours lui rendre l'honneur et la gloire qui appartiennent à lui seul.

28 novembre. — J'ai beaucoup prié tous les jours de cette semaine concernant la Maison des Orphelins, demandant surtout au Seigneur de m'en ôter entièrement la pensée s'il n'approuvait pas ce projet. J'ai aussi soigneusement examiné mon cœur quant aux motifs qui me dirigent dans cette affaire, et je suis de plus en plus convaincu que mon dessein vient de Dieu.

2 décembre. — Ces derniers jours, la Maison des Orphelins a été de nouveau un sujet de prières fréquentes. J'ai souvent examiné mon cœur en cherchant à découvrir s'il n'y avait rien dans ce pro-

jet un secret désir de m'attirer quelque gloire à moi-même. C'est dans ce but que je me suis entretenu avec frère Craik, afin qu'il pût m'aider à découvrir la corruption qui aurait pu rester cachée dans mon cœur à ce sujet, ou en quoi ce projet pourrait être contraire à l'Écriture. La seule raison qui m'ait jamais fait douter s'il est trait dans les vues de Dieu que je fusse engagé dans cette œuvre, c'est la multiplicité d'occupations auxquelles j'avais à faire face sur cela. Cependant, cette objection a été suffisamment contrebalancée dans mon esprit par la grande importance de cette œuvre, et par la pensée que si elle est de Dieu, il saura bien nous envoyer des sujets qualifiés quand il nous les faudra, si bien que je n'aurai qu'à consacrer comparativement que fort peu de temps.

Ce matin je me suis rendu chez frère Caldecott, en demandant bien particulièrement au Seigneur qu'il lui plût de se servir de moi pour sonder mon cœur; car, comme je ne désire que la gloire de Dieu, je serais bien aise qu'il se servit de tel ou tel autre frère pour me faire connaître s'il n'approuve pas mon projet. Frère et sœur Caldecott m'ont au contraire fortement encouragé. En conséquence, j'ai fait aujourd'hui la première démarche, faisant imprimer des cartes pour annoncer qu'il y aura, le 9 décembre, une réunion publique pour exposer aux frères mes pensées concernant la Maison des Orphelins, dans le but de connaître plus clairement la volonté du Seigneur à cet égard.

4 décembre. — Frère Craik m'a annoncé ce matin que sa voix va un peu mieux.

5 décembre. — Ce soir, en lisant les Écritures, ces paroles m'ont frappé: « Ouvre ta bouche et je la remplirai. » (Ps. LXXXI, 40.) Jusqu'à ce jour je n'avais pas encore prié concernant les moyens et les sujets qui seraient nécessaires à notre établissement. Dès ce moment il me fut donné d'appliquer ces paroles à la Maison des Orphelins; je demandai au Seigneur un local, 4000 L. et des personnes convenablement douées pour prendre soin des enfants.

7 décembre. — J'ai reçu aujourd'hui le premier schelling pour la Maison des Orphelins. Plus tard un frère allemand m'a encore remis un schelling.

9 décembre. — Cette après-midi on nous a donné une grande garde-robe comme premier meuble de l'établissement futur. Mon cœur était abattu cette après-midi et ce soir au sujet de la Maison des Orphelins, mais je n'eus pas plus tôt commencé à parler à l'assemblée que je me sentis puissamment assisté de Dieu; mon âme éprouva beaucoup de paix et de joie, et j'eus l'assurance que cette

œuvre était agréable à Dieu. Après la réunion on me remit 40 s. On ne fit à dessein point de collecte ce soir-là, et personne que moi ne parla sur ce sujet, car nous n'avions pas la moindre intention d'agir sur les sentiments, mais je désirais être entièrement sur de la volonté du Seigneur. Après la réunion une sœur vint souffrir pour l'œuvre. Je m'en retournai chez moi heureux dans le Seigneur, et dans la pleine confiance que la chose serait amenée à bien, quoiqu'on n'eût encore remis que 40 s.

10 décembre. — Ce matin j'ai mis sous presse un exposé que je joins ici, contenant la substance de ce que j'ai dit à la réunion d'hier soir.

*Projet d'établissement d'une Maison d'Orphelins, en rapport avec l'Institution pour propager la connaissance des Écritures en Angleterre et à l'étranger.*

Depuis la publication du dernier rapport des opérations de cette Institution, le Seigneur a répondu à nos prières en nous envoyant le frère John Corser, autrefois ministre dans l'église établie, en qualité de missionnaire pour la ville. Ce frère visite les pauvres de la cité en allant de maison en maison, il entre en conversation avec eux sur les choses de Dieu et leur distribue les saintes Écritures. S'ils ne savent pas lire, il les engage à fréquenter nos écoles d'adultes et les invite à placer leurs enfants dans celles que nous avons ouvertes au jeune âge, à condition toutefois qu'ils n'en fréquenteront pas d'autres. Le Seigneur s'est montré tout particulièrement miséricordieux en nous envoyant ce frère, il y a près de cinq mois; car mon cher frère et compagnon d'œuvre Hefri Cook, avait dû, pour des infirmités corporelles, renoncer pendant huit mois au ministère de la parole, et avait été par conséquent incapable de prendre part aux travaux de l'Institution. C'est ainsi que non-seulement j'ai été puissamment secouru, mais aussi encouragé à étendre notre champ d'activité. J'ai surtout pensé à l'établissement d'une Maison d'Orphelins, dans laquelle de pauvres enfants, privés de leurs pères et de leurs mères, pourront être nourris, habillés, et recevoir une éducation conforme à la parole de Dieu. Voici quelles sont mes pensées relativement à cette Maison d'Orphelins projetée :

1. Il est entendu qu'elle se rattachera à l'Institution pour propager la connaissance des Écritures en Angleterre et à l'étranger pour tout ce qui regarde les rapports, les comptes, la direction et les principes qui la dirigeront. On pourra donc la considérer,

dans un sens, comme un nouvel objet de l'Institution, avec cette différence toutefois *qu'on n'appliquera à la Maison des Orphelins que les fonds qui auront été donnés avec cette désignation spéciale*. En conséquence, si quelque frère désire continuer à soutenir les parties de l'œuvre auxquelles on a appliqué jusqu'ici les fonds de l'Institution, ou contribuer pour la Maison des Orphelins projetée, il lui suffira de faire connaître son intention, et l'argent sera employé conformément à ses désirs.

2. Cette Maison ne sera établie que si le Seigneur nous fournit les moyens et s'il nous envoie des sujets convenables pour la diriger. Quant aux ressources, je présenterai les remarques suivantes. Si nous nous proposons d'étendre notre champ d'activité, ce n'est pas que les ressources aient abondé ces derniers temps; au contraire, nous avons été plutôt gênés. Cependant la bonté avec laquelle le Seigneur a répondu plusieurs fois à nos prières relativement à cette Institution nous a poussés, frère Corser et moi, à nous mettre en prières pour ce sujet et à lui en mander de bien vouloir nous accorder les moyens de continuer l'œuvre, et cela d'autant plus que nous envisagions comme une chose contraire à la parole de contracter des dettes. Pendant ces jours consécutifs nous priâmes plusieurs fois, soit ensemble, soit séparément, et le Seigneur commença à répondre à nos prières, de telle sorte que, au bout de peu de jours, nous reçûmes environ 50 L. Il y a plus : les tendres et miséricordieuses dispensations du Seigneur à mon égard ont aussi servi à m'encourager puissamment. Pendant ces cinq dernières années ce bon Dieu n'a cessé de répondre à mes prières en pourvoyant à mes besoins personnels sans que j'eusse aucun revenu fixe. Il m'a été envoyé de l'argent, des provisions, des vêtements, au moment où j'étais très à l'étroit non pas avec chicheté, mais abondamment. Ces dons ne me sont pas arrivés seulement de personnes habitant le même endroit que moi, mais aussi d'une distance considérable, et ce ne sont pas exclusivement des amis intimes qui me les ont fait parvenir, car j'en recevais même de gens que je n'avais jamais vus. Il y a à peu près quatre ans que toutes ces choses me font penser que ce n'est pas seulement pour moi-même, mais aussi pour d'autres que le Seigneur m'a donné de me reposer uniquement sur lui. Souvent quand j'étais à Teignmouth, et que je voyais des enfants négligés courir les rues, je me demandais si ce ne serait pas une chose conforme à la volonté de Dieu que d'établir des écoles pour ces pauvres petits, en le priant de m'accorder les moyens de mettre à exécution ce bon désir. Cependant, durant près de trois ans, je m'

n'ai à réfléchir à la chose sans prendre aucune détermination. Il  
 environ deux ans et demi que, en voyant tant d'enfants malheu-  
 reux mendier dans les rues de Bristol et venir à notre porte, je fus  
 nouveau excité à faire quelque chose pour eux. Si je ne mis pas  
 main à l'œuvre dans ce moment, ce n'était pas que je doutasse de  
 la fidélité du Seigneur ; mais il y avait une quantité d'autres choses  
 qui réclamaient mes soins et ceux de mon frère Craik, et qui exi-  
 gèrent tout notre temps et toutes nos forces. Le Seigneur m'avait  
 en effet donné la foi et m'avait fait voir ce qu'il peut et ce qu'il  
 peut faire, par l'exemple suivant ajouté à un grand nombre d'autres.  
 Une matinée que j'étais assis dans ma chambre, et que je pensais à  
 la détresse de quelques frères, je me dis à moi-même : « O que  
 le Seigneur veuille m'accorder les moyens de leur aider ! » Environ  
 une heure après j'avais à ma disposition 60 L., qu'un frère que je  
 n'avais jamais vu jusqu'à ce jour, et qui demeurait alors, comme il  
 demeure encore aujourd'hui, à quelques milliers de milles d'ici,  
 m'envoyait en don pour mon propre usage. Une expérience aussi  
 remarquable, jointe à des promesses comme celles que nous trou-  
 vons dans Jean XIV, 13, 14, ne doit-elle pas nous encourager à  
 demander avec toute hardiesse pour nous-mêmes et pour d'autres  
 les bénédictions temporelles et spirituelles ? Je ne puis m'ima-  
 giner que ce ne soit pas le Seigneur qui m'ait sans cesse remis à la  
 mémoire ces pauvres enfants, jusqu'à ce qu'enfin la pensée de leur  
 être utile se soit trouvée réalisée dans la formation de notre Institu-  
 tion pour répandre la connaissance des Écritures en Angleterre  
 et à l'étranger. Dès lors il y a environ quatorze mois que Dieu me  
 mit au cœur pour la première fois l'établissement d'une Maison  
 d'Orphelins. Cette pensée m'a occupé souvent depuis, mais prin-  
 cipalement durant le cours des semaines dernières. Après avoir  
 demandé fréquemment au Seigneur, ces temps passés, de vouloir  
 faire réussir ce projet s'il vient de lui, et, dans le cas contraire, de  
 m'en ôter entièrement la pensée, j'ai été de plus en plus convaincu  
 qu'il approuve cette œuvre. En conséquence je ne regarde ni à  
 Bristol, ni même à l'Angleterre pour les ressources qui nous  
 sont nécessaires, mais au Dieu vivant à qui l'or et l'argent appar-  
 tiennent, et qui peut disposer son peuple, *quelle que soit la*  
*partie du monde qu'il habite*, à nous envoyer, à moi et à frère  
 Corser, auquel Dieu a mis au cœur de m'aider dans cette œuvre,  
 les moyens de l'amener à bien. Jusqu'à ce que nous les ayons,  
 nous ne pouvons, ni louer une maison, ni la meubler, etc., etc.  
 Néanmoins, dès que nous aurons par-devers nous de quoi pour-  
 voir aux premiers besoins, et des sujets convenables pour l'œuvre,

nous ne croirons pas devoir attendre, pour débiter, que la Maison d'Orphelins soit dotée ou que nous ayons un certain nombre de souscripteurs annuels. Nous espérons que celui qui nous enseigne à lui demander notre pain quotidien nous accordera aussi la grâce de regarder à lui pour les besoins journaliers des enfants qu'il lui plaira de nous confier. Les dons seront reçus chez moi, n° 6, Wilson-Street, Bristol. Si quelques enfants de Dieu avaient des tables, des chaises, des bois de lit, de la literie, de la vaisselle ou autres objets de ménage surnuméraire pour l'ameublement de la maison, des coupons ou des pièces de drap, de cot, de toile, de flanelle, de drap ou autres fournitures de ce genre, ou même de vieux habits, toutes ces choses seront reçues avec reconnaissance.

Quant aux personnes qu'il nous faut pour la conduite de l'établissement, ce qui n'est pas moins important que l'affaire des fonds, je ne puis dire qu'à cet égard nous nous attendons au Seigneur comme à celui qui tient aux besoins temporels. On ne recevra comme maîtresses, aides, selon la plus ou moins grande extension de notre Institution, que des personnes dont le christianisme sera connu, et même, autant que nous serons capables d'en juger, qui seront convenablement qualifiées pour l'œuvre.

3. On ne peut rien dire actuellement du temps où les opérations commenceront, ni si l'établissement sera ouvert aux enfants de deux sexes, ou si l'on se bornera à des garçons ou à des filles exclusivement. On ne peut pas non plus indiquer l'âge où ils seront reçus, la durée du temps qu'ils demeureront dans la maison. Nous avons sans doute pensé à ces choses, mais nous aimons mieux nous laisser conduire, pour tous ces détails, par les sources que le Seigneur placera entre nos mains, ainsi que par le nombre de personnes qu'il nous enverra pour conduire l'établissement. Si le Seigneur veut bien nous employer comme ses instruments, il paraîtra, par la voie de la presse, un court exposé de la marche de l'œuvre, dès qu'on pourra dire quelque chose de plus certain.

4. Nous croyons ne devoir admettre que les enfants malheureux qui n'ont plus de parents.

5. On se propose d'élever les jeunes filles pour la domesticité et les jeunes garçons pour l'exercice d'une profession. Ils seront en conséquence, employés à des occupations utiles, s'aideront à s'entretenir, selon que leurs forces et leur capacité le permettront et recevront en outre une instruction primaire. Mais le principal but de l'Institution sera de les amener, moyennant la bénédiction

à la connaissance de Jésus-Christ par l'enseignement des saintes Écritures.

L'Institution sera également ouverte à des personnes moyennes qui pourront y placer, si le Seigneur le leur met au cœur, deux ou plusieurs pauvres orphelins de leur connaissance, portant les dépenses proportionnées de chaque enfant. C'est ce qu'elles pourront, et à peu de frais, les faire jouir du privilège d'une éducation chrétienne, et les voir confiés aux soins de personnes pieuses.

Nous répétons ce qui a été dit souvent, que tout avis ou conseil conforme aux Écritures, qui pourrait nous être donné par les enfants de Dieu, au sujet de cette Institution, sera reçu avec reconnaissance. Nous serons bien aises aussi de profiter de l'expérience de ceux qui ont été ou qui sont encore employés dans d'autres semblables établissements de charité, du moins en tant que nous nous paraîtront conformes à la parole.

GEORGES MÜLLER.

London, le 10 décembre 1835.

11 décembre. — Pendant toute cette semaine, j'ai pu prier avec confiance toujours plus grande pour la Maison des Orphelins. J'ai demandé à Dieu les ressources nécessaires à cette entreprise, et j'ai obtenu des meubles et des personnes qualifiées pour prendre soin des enfants.

12 décembre. — Le frère Curzen, que le Seigneur avait bien voulu laisser au milieu de nous pendant plus de deux mois, pour nous aider à placer notre frère Craik, nous a quittés aujourd'hui. Notre frère a été infiniment bon pour nous dans cette affliction ! Plusieurs de nos frères nous ont été envoyés comme aides pour quelque temps. Le frère Caldecott a été au milieu de nous pendant la plus grande partie de notre épreuve, et frère Curzen plus de deux semaines. Ensuite, lorsque frère Craik et moi tombâmes malades tous deux, un esprit de prières se manifesta au milieu des frères et nous furent gardés dans la paix.

13 décembre. — Ce soir, réunion de prières et d'actions de grâces. Nous sommes demeurés ensemble de sept heures à minuit. Durant l'année qui vient de s'écouler, ont été reçues :

Dans l'église de Gédéon. . . . .	29 personnes.
Dans celle de Béthesda. . . . .	30 —
Total. . . . .	<u>59 personnes.</u>

Sur ces 59, 30 ont été amenées à la connaissance du Seigneur soit par le ministère de frère Craik, soit par le mien. Le nombre des âmes qui ont été converties par notre moyen, que nous sommes à Bristol, s'élève à 134, 63 à Gédéon et à Béthesda. Plusieurs enfants de Dieu, qui n'ont jamais part à la communion avec nous, sont morts en la foi; quelques-uns de nos enfants spirituels se sont joints à d'autres églises, à Bristol, soit ailleurs; enfin un assez grand nombre de personnes qui sont inscrites sur la liste des candidats à la communion donnent les plus belles espérances. Le nombre des âmes qui ont été ajoutées à nos églises depuis notre arrivée est de 288, 125 à Gédéon et 163 à Béthesda. Comme nous avons trouvé à notre arrivée 68 personnes à Gédéon, le nombre total devrait être de 356.

Mais il y a eu des mutations.

	Personnes à Gédéon.	A Béthesda.
L'église exerce actuellement la discipline envers. . . . .	6	7
Se sont endormies au Seigneur.	12	5
Ont quitté Bristol. . . . .	10	4
Nous ont quittés sans s'éloigner de Bristol. . . . .	11	4
	<hr/> 39	<hr/> 20

Il y a donc actuellement 297 personnes qui font partie de la communion de nos églises, 143 à Béthesda et 154 à Gédéon. Voici comment le Seigneur, dans son fidèle amour, a pourvu à nos besoins temporels pendant l'année qui s'est écoulée :

1. <i>Ma part</i> des dons volontaires par le moyen des boîtes. . . . .	130 L.	3 s.	7
2. Dons volontaires par des croyants de Bristol et d'ailleurs sans passer par les boîtes.	120	7	6
3. Frère Craik n'ayant pas eu de loyer à payer pendant neuf mois, m'a remis pour solder le mien. . . . .	7	10	0
4. Présents qui nous ont été envoyés en vêtements, provisions, etc., valant pour le moins. . . . .	27	0	0
<b>Total. . . . .</b>	<b>285 L.</b>	<b>1 s.</b>	<b>13</b>



1836, 3 janvier. — Ce matin, frère Craik a parlé pour la première fois en public depuis environ neuf mois qu'il avait été empêché de prêcher.

5 janvier. — Nous avons eu aujourd'hui trois réunions de prières spéciales pour demander à Dieu qu'il voulût bien accorder encore frère Craik le parfait usage de sa voix. Les 7, 8, 9 et 10 janvier, nous avons encore eu de semblables réunions pour la même guérison de frère Craik.

16 janvier. — J'ai mis aujourd'hui sous presse un second exposé, contenant des données nouvelles touchant la Maison des Orphelins; je le reproduis ici dans son entier.

*Nouveaux détails sur la Maison des Orphelins qu'on se propose d'établir à Bristol, en rapport avec l'Institution pour la propagation de la connaissance des Écritures, en Angleterre et à l'étranger.*

Lorsque, il y a quelque temps, la pensée d'établir une Maison d'Orphelins, en me plaçant sous la dépendance du Seigneur, commença à revivre dans mon cœur, pendant les deux premières semaines je demandai au Maître de faire réussir ce projet s'il était selon sa volonté, et, dans le cas contraire, de m'en ôter entièrement l'idée. Si j'éprouvais d'abord de l'incertitude à cet égard, ce n'était pas que je doutasse que ce fût une chose agréable à Dieu de procurer à de pauvres enfants, n'ayant plus ni père ni mère, un sort et une éducation chrétienne. Mais je me demandais si c'était sa volonté que j'entreprissey moi-même une telle œuvre, étant déjà débordé par un si grand nombre d'occupations. Je me fortifiai cependant par la pensée que si Dieu approuvait ce projet, il saurait bien nous procurer, non-seulement les moyens nécessaires, mais aussi des personnes convenablement douées pour prendre soin des enfants, de telle sorte que, tout en faisant face à tous mes autres engagements, je n'aurais à consacrer à l'établissement qu'une portion de temps proportionnée à l'importance de l'œuvre. Mais pendant ces deux semaines, je n'avais demandé au Seigneur ni de l'argent, ni des sujets pour faire marcher l'œuvre. Cependant, le 3 décembre, je commençai à prier d'une manière toute différente. En lisant le Ps. LXXXI, je fus frappé, plus que je ne l'avais jamais été, par ces paroles du verset 10 : « *Ouvre ta bouche et je la remplirai.* » Je réfléchis quelques instants à ces paroles, et fus conduit à les appliquer au cas particulier de la Maison des Orphelins. Saisi par la pensée que je n'avais encore rien demandé au Seigneur

à cet égard, si ce n'était qu'il me fit connaître sa volonté, je tombai sur mes genoux, j'ouvris ma bouche pour lui demander sa volonté, et comme mes prières étaient accompagnées de soumission et de confiance, je ne lui fixai nullement le temps où il devait y répondre. Je lui demandai de me fournir une maison, soit à titre de bail, soit que quelqu'un eût l'idée d'en payer le loyer, ou qu'on en eût sacré une à cet objet d'une manière permanente ; plus 4,00 s. de même que des personnes convenablement douées pour le soin des enfants. Je fus ensuite poussé à lui demander qu'il lui fît bien mettre au cœur de ses enfants de m'envoyer des articles d'ameublement pour la maison, et quelques habillements pour les enfants. En demandant ces choses, je savais fort bien que, bien évidemment parlant, je n'avais aucune chance de les obtenir par un moyen des frères que je connaissais ; mais je savais aussi que je n'avais pas demandé au delà de ce que le Seigneur pouvait accorder. Après avoir manifesté le désir qu'il me fit voir d'accomplir sa volonté au sujet de la Maison des Orphelins en mettant à ma disposition les ressources et les sujets convenables, je suis content de connaître ici ce qu'il a déjà fait pour moi sous ce rapport.

7 décembre 1835. — Reçu 2 s. d'un anonyme. Dans le rapport était écrit : « 4 s. pour la Maison des Orphelins, et 4 s. destinés à l'Institution pour propager la connaissance des Écritures. » « vous déployez votre bannière au seul nom de l'Éternel, et vous prospérerez. » On m'a encore donné 4 s.

9 décembre. — Trouvé 3 s. dans la boîte que j'avais placée dans ma chambre deux jour sauparavant pour la Maison des Orphelins, et l'on m'a remis une grande garde-robe, pour ainsi dire à l'occasion de la réunion du soir dans laquelle j'exposai publiquement devant les frères mon désir touchant cette manière de contribuer à l'œuvre. Après l'assemblée, on me remit 10 s., et une sœur s'offrit pour l'œuvre.

10 décembre. — Reçu ce matin une lettre d'un frère et d'une sœur contenant ce qui suit : « Nous nous présentons pour le service de la Maison des Orphelins projetée, si toutefois vous pensez que nous soyons suffisamment qualifiés pour cela. Nous offrons aussi les meubles et autres articles que le Seigneur nous a donnés pour l'usage de la maison, et n'exigeons aucun salaire, dans la certitude que, si le Seigneur veut bien nous employer, il sera pourvoir à nos besoins, etc. » Le même soir un frère a apporté de la part de plusieurs personnes, trois plats, vingt-huit assiettes, trois bols, un pot, quatre gobelets, trois salières, une râpe, quatre couteaux et cinq fourchettes.

12 décembre. — Ce matin, pendant que j'étais en prières, et que je demandais au Seigneur de vouloir bien m'accorder un nouveau gage de sa faveur au sujet de la Maison des Orphelins, un frère a apporté trois plats, douze assiettes, un bol et une couverture de lit. Après avoir reçu ces objets, j'ai remercié Dieu et lui ai demandé un autre encouragement pour le même jour. Peu de temps après, je reçois 50 L. d'une personne dont, pour diverses raisons, je ne me serais jamais attendu à recevoir pareille somme. Ainsi la main du Seigneur m'était toujours plus visiblement manifestée. Je continuai à prier qu'il me fût encore donné davantage. En conséquence, dans la soirée, une sœur envoya 29 yards d'indienne, et une autre sœur se présenta pour l'œuvre.

13 décembre. — Un frère s'est senti poussé à donner 4 s. par semaine, soit 10 L. 8 s. par an, aussi longtemps que le Seigneur lui en donnera les moyens, et il a avancé 8 s. pour les premiers quinze jours. Un frère et une sœur se sont aussi offerts avec tous leurs meubles et toutes les provisions qu'ils ont chez eux, s'ils peuvent être employés utilement dans la Maison des Orphelins.

14 décembre. — Aujourd'hui une sœur s'est présentée pour l'œuvre; une autre sœur s'est également mise le même soir à la disposition de l'Institution.

15 décembre. — Une sœur a apporté, de la part de plusieurs amis, dix bols, huit gobelets, une assiette, cinq cuillers de dessert, six petites cuillers, une écumoire, une fourchette à rôtir, un petit vase pour la farine, trois couteaux avec leurs fourchettes, un drap de lit, une tale d'oreiller, une nappe; enfin, 4 L. Dans l'après-midi plusieurs enfants de Dieu se trouvant chez moi, nous priâmes ensemble; entre autres sujets de prières, nous n'oublîâmes point la Maison des Orphelins. En rentrant dans ma chambre, j'y trouvai cinquante-cinq yards de toile pour draps; et douze yards de calicot, que deux sœurs venaient d'envoyer.

16 décembre. — Pris 4 s. hors de la boîte qui se trouve dans ma chambre.

17 décembre. — J'ai été abattu hier soir et cette matinée, et me suis demandé si je devais m'engager dans cette entreprise; j'ai aussi prié le Seigneur de vouloir bien me donner quelque nouveau encouragement. Peu d'instants après un frère envoya deux coupons d'indienne, l'un mesurant sept yards, et l'autre vingt-trois et trois quarts; six yards trois quarts de calicot, quatre coupons de doublure mesurant en tout quatre yards, un drap de lit, et un yard pour mesurer les étoffes. Ce soir, un frère apporta un sacoch, trois fourreaux, quatre tabliers, six mouchoirs de poche,

trois couvertures piquées, une couverture de laine, deux sa en étain, six gobelets en fer blanc et six petites cuillers en Il me remit également 3 s. 6 d. de la part de trois différent sonnes, et me dit en même temps qu'il avait été mis au cœur personne d'envoyer demain 100 L.

18 décembre. — Cette après-midi le même frère a app la part d'une sœur, une couverture piquée, une grille pour à repasser, huit tasses avec leurs soucoupes, un sucrier, à lait, une tasse à café, seize dès à coudre, cinq coute leurs fourchettes, six cuillers de dessert, douze cuillere quatre peignes et deux petites râpes. Il a aussi remis, d d'un autre ami, un fer à repasser, une tasse et la soucou les 100 L. dont il est fait mention plus haut.

Le Seigneur ayant retiré à lui la donatrice de ces 100 la publication de la seconde édition, je puis donner le même et sur le don qu'elle a fait des détails qui, avec l tion de Dieu, pourront tendre à l'édification. Je suis he son départ de ce monde m'ait laissé la liberté de racont que je n'aurais pas jugé prudent de faire connaître pend

Ce fut en 1832, dès les premiers temps de mon séjour que je fis la connaissance de A. L. Elle travaillait comm rière, gagnant de 2 à 5 s. par semaine; mais comme elle faible constitution, je ne pense pas que, l'un dans l'autr gagnât plus de 3. s. 6 d. Cependant, cette sœur, humble était contente de ce qu'elle avait, et je ne me rappelle jamais entendu exhaler une plainte sur l'exiguité de ses Quelque temps avant que je fusse conduit à établir une d'Orphelins, son père vint à mourir et la laissa en posses la somme de 480 L., qui lui avait été léguée par sa grand mais dont son père avait tiré les intérêts pendant sa vie frère et ses deux sœurs avaient aussi hérité chacun la somme. Comme le père avait été adonné à la boisson, e avait laissé des dettes, les enfants conçurent le désir de l quitter. Cependant, le frère et les deux sœurs de A. L. ne rent pas payer la somme totale des dettes; ils offrirent aux ciers le quart, qu'ils acceptèrent volontiers, attendu que, d la loi, ils n'avaient aucun recours sur les enfants. Lors choses furent ainsi arrangées, notre sœur A. L. se dit à

- même : Quelque nombreux qu'aient été les péchés de mon
- il n'en était pas moins mon père, et comme j'ai par devers
- moyens d'acquitter entièrement ses dettes, et que mes
- et sœurs n'ont pas voulu le faire, je dois, puisque je

dans la foi, satisfaire pleinement ses créanciers. » En consé-  
 quence, elle alla les trouver secrètement et paya le montant com-  
 plètement de ce que son père était resté devoir en mourant, ce qui  
 monta à 40 L. en sus de la part qu'elle avait déjà donnée pour  
 elle-même. Son frère et ses sœurs donnèrent ensuite à leur mère  
 chacun 50 L. de leur avoir. Mais A. L. se dit encore à elle-même :  
 « Je suis une *enfant de Dieu*, et comme telle, il est évident que  
 je dois donner à ma mère la moitié plus que les autres. » Elle  
 donna donc 100 L. Peu de temps après, elle m'envoya 100 L.  
 pour la Maison des Orphelins. Je ne fus pas peu surpris de rece-  
 voir cet argent de la part d'une personne qui ne m'était connue  
 que comme une pauvre fille. Jamais je n'avais entendu dire qu'elle  
 eût été mise en possession de cette somme ; jamais non plus ses  
 parents n'avaient pu me faire soupçonner qu'il y eût eu quel-  
 que changement dans ses circonstances. Avant d'accepter cet ar-  
 gent, je voulus donc avoir une conversation avec elle. Je cher-  
 chais à découvrir les motifs qui l'avaient fait agir, et si peut-être  
 elle avait cédé au sentiment du moment, sans avoir calculé la  
 conséquence. J'insistai beaucoup là-dessus, parce que, en admet-  
 tant que l'argent n'eût pas été donné par des motifs conformes  
 à la parole, et que la donatrice eût pu en avoir des regrets plus  
 tard, le nom du Seigneur en aurait été déshonoré. Mais je n'eus  
 aucun besoin de m'entretenir longuement avec cette sœur bien-  
 aimée pour trouver en elle une âme qui, dans cette circonstance  
 particulière, avait suivi le Seigneur Jésus avec calme et réflexion,  
 et qui désirait, en dépit de tous les subterfuges de la raison hu-  
 maine, agir selon ces paroles de notre Seigneur : « Ne vous  
 amassez point des trésors sur la terre. Vendez ce que vous  
 avez et le donnez en aumône. » (Matth. VI, 19 ; Luc XII, 33.)  
 Quand je lui fis des représentations dans le but de m'assurer si  
 elle avait bien réfléchi, elle me dit : « Le Seigneur Jésus a donné  
 jusqu'à la dernière goutte de son sang pour moi ; ne lui don-  
 nerai-je pas ces 100 L. ? Elle me dit encore : Je donnerai tout  
 l'argent que je possède, plutôt que de voir que la Maison des  
 Orphelins ne s'établisse pas ? » Quand je vis que réellement elle  
 avait pesé la chose selon la parole de Dieu, et qu'elle avait calculé  
 sa dépense, je ne pus qu'accepter cet argent, en admirant les  
 conseils du Seigneur, qui voulait bien se servir de cette pauvre  
 sœur, dont la santé était si chancelante, pour soutenir, par un  
 moyen considérable et au moment de son début, une œuvre que  
 j'avais entreprise en m'appuyant uniquement sur le Dieu vivant.  
 Elle voulut aussi que j'acceptasse en même temps 5 L. pour les

pauvres d'entre les saints qui participent à la communion nous. Je dois ajouter ici que cette chère sœur gardait toutes choses pour elle, qu'elle les faisait en secret autant que possible et je ne crois pas que, de son vivant, il y ait eu au milieu de six frères et sœurs qui aient su qu'elle eût jamais possédé 48 ou donné 100 L. pour la Maison des Orphelins.

Ce n'est pas tout. Quelque temps après avoir donné ces cent sterling, notre frère Corser, qui travaillait alors en qualité de missionnaire pour la ville, en rapport avec l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures, et qui dans ce même temps allait de maison en maison dans le quartier où demeurait A. L. me dit qu'il était parvenu à sa connaissance un grand nombre de cas, dans lesquels cette chère âme avait donné à une pauvre un bois de lit, à une autre un peu de literie, à une autre quelques hardes ou de la nourriture, etc., enfin plusieurs autres exemples de l'amour de notre chère A. L. Je cite encore le fait suivant.

Le 4 août 1836, sept mois et demi après qu'elle eut fait des 100 L., elle vint me voir une matinée et me dit : « Hier je me suis sentie pressée de prier pour les fonds de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures. Pendant que je priais, il me vint cette pensée : à quoi sert-il de demander à Dieu des ressources, si je ne donne pas quand j'en ai les moyens ? Je vous apporte donc ces 5 L. » Comme j'avais tout de croire que la plus grande partie de son argent était alors dépensé, j'eus de nouveau une assez longue conversation avec elle pour voir si elle avait bien réfléchi, si ce don était selon le bon usage, ou s'il était le fruit d'une excitation momentanée, car dans ce cas il aurait mieux valu qu'elle ne donnât pas. Mais elle demeura ferme comme la première fois, fondée qu'elle était sur la parole de Dieu, et poussée par l'amour de Christ. Le résultat de ma conversation fut qu'elle me dit : « Prenez encore ces 5 s. comme une preuve que je donne les 5 L. gaiement. » Il me fallut donc prendre 5 L. 5 s. — Quatre choses doivent être surtout remarquées de cette partie du pèlerinage terrestre de notre sœur bien aimée :  
 1° Toutes ces œuvres ont été faites secrètement, en évitant toute démonstration extérieure, ce qui prouve bien qu'elle ne recherchait pas la louange des hommes. 2° Elle a manifesté comme paravant la même humilité de cœur et la même modestie, ce qui n'aurait pas eu lieu si elle avait agi en vue de l'homme et non pour le Seigneur. 3° Pendant tout le temps où elle a été comparativement dans l'abondance, sa mise est demeurée ce qu'elle avait été auparavant; elle était propre sans doute, mais aussi simple, aussi

pendieuse qu'elle l'avait été quand elle ne gagnait que 3 s. 6 d. par semaine, ou au plus 5 s. On n'a pu apercevoir aucun changement, dans son logement, ni dans son habillement, ni dans sa manière de vivre, elle a toujours conservé en toutes choses l'extérieur de la pauvre servante du Seigneur. 4<sup>o</sup> Mais ce qui n'est pas moins beau, c'est qu'elle a continué à travailler à l'aiguille pendant tout ce temps. Et c'était pendant qu'elle gagnait comme auparavant 2 s. 6 d. ou 3 s. par semaine qu'elle distribuait son argent en pièces d'or ou en billets de banque de 5 L. jusqu'à ce qu'elle eût tout dépensé, ce qui eut lieu quelques années avant sa mort. — Depuis que j'étais entré en relation avec elle, sa santé n'avait jamais été bonne; sa maladie fit ensuite des progrès plus rapides, et elle dut sans se reposer elle-même sur le Seigneur, qui ne l'abandonna jamais, et cela jusqu'aux derniers moments de sa course ici-bas. — En débutant dans cette carrière de simple dépendance du Seigneur, elle fut grandement encouragée. Je cite ici un fait comme elle me l'a raconté elle-même. Un jour qu'elle était entièrement sans argent, et que sa petite provision de thé et de beurre était épuisée, deux sœurs en notre Seigneur vinrent lui faire visite. Après quelques instants d'entretien, elles lui dirent qu'elles étaient venues dans l'intention de prendre du thé avec elle. Elle se dit à elle-même que la privation de son thé ne lui serait point pénible, mais que c'était une grande épreuve pour elle de n'avoir rien à offrir à ces sœurs. Elle leur donna donc à entendre que, pour cette fois, elle ne s'était pas arrangée à les recevoir pour le thé. Cependant, ces sœurs ne comprenant probablement pas sa pensée, restèrent et prirent de leur panier du thé, du sucre, du beurre et du pain; il y eut tout ce qu'il fallut pour le thé, et on lui laissa le reste des provisions. En me racontant ce fait, elle me dit que dans ce temps-là elle n'était pas encore accoutumée aux épreuves de foi comme elle fut plus tard. La tente mortelle de notre sœur s'affaiblissant de plus en plus, elle ne put travailler que fort peu déjà bien des mois avant son départ de ce monde. Mais le Seigneur pourvut à tous ses besoins, sans qu'elle demandât rien à personne. C'est ainsi qu'une sœur qui est en communion avec nous lui envoya pendant plusieurs mois de suite tout le pain dont elle pouvait avoir besoin. Au milieu des souffrances corporelles les plus intenses, sa bouche était pleine d'actions de grâces. Elle s'endormit en Jésus en janvier 1844. — Si j'ai cité ces faits, c'est qu'ils me paraissent devoir contribuer à la gloire du Seigneur, et exciter d'autres enfants de Dieu à imiter notre sœur défunte, au moins dans tout ce en quoi

elle a suivi l'exemple de Jésus. Mais ce que j'ai surtout voulu observer, ce sont les preuves remarquables par lesquelles le Seigneur nous a fait voir que l'établissement de la Maison des Orphelins était son œuvre et non la mienne, et cela dès le jour de ses premiers commencements. — Je continue à montrer comment le Seigneur m'a fourni les moyens de mettre la main à l'œuvre.

Ce soir, une sœur m'a envoyé cinq petits bancs.

20 décembre. — Reçu 5 L. d'une autre sœur.

21 décembre. — Un ami m'a fait passer 4 L., souscription hebdomadaire de 4 s.

22 décembre. — Une sœur m'a donné 4 L. et un ami m'a envoyé 2 s. 6 d.

23 décembre. — Un frère m'a remis ce soir une pièce de 50 s. et une douzaine de glands pour rideaux. Vers les dix heures du soir, un monsieur m'a apporté de la part d'une personne qui ne veut pas être nommée, 4 L., avec la faculté de consacrer la moitié de cette somme à la Maison des Orphelins et l'autre moitié à des enfants de Dieu pauvres.

28 décembre. — N'ayant rien reçu ces quatre derniers jours, j'ai été passablement abattu, ne comprenant pas pourquoi le Seigneur en agissait ainsi. Cependant, au milieu de mon abattement, j'avais l'espérance que, quoiqu'on ne m'eût rien donné, il ne me laisserait pas pour cela de travailler pour la Maison des Orphelins. Je me suis senti de nouveau poussé à lui demander de vouloir bien se montrer aujourd'hui. Peu de temps après je vis un frère qui me dit que depuis qu'il avait pris connaissance des détails imprimés sur la Maison des Orphelins, il n'avait cessé de penser à la chose, et qu'il avait l'intention de consacrer à cet usage la propriété qu'il avait bâtie quelques années auparavant, et qui avait coûté 2,600 L., pourvu toutefois qu'on pût recueillir environ 500 L. pour donner à ce bâtiment l'extension que requiert l'établissement. La maison, qui paraît très convenable pour un asile d'orphelins, renferme quelques chambres très grandes, et il y a en outre une portion de terrain assez vaste pour y bâtir ce que l'on pourrait désirer. Si donc le Seigneur met au cœur de ceux de ses enfants qui en ont les moyens de fournir cette somme, la propriété serait donnée. La raison pour laquelle on pose cette condition est l'état actuel de la maison, qui, par suite de sa première destination, ne pourrait recevoir que quinze enfants, tandis qu'en faisant l'agrandissement proposé elle pourrait en recevoir cinquante ou soixante. Cependant, le bâtiment est actuellement



occupé et l'on ne pourrait en disposer qu'en avertissant six mois à l'avance. Si le Seigneur faisait réussir cette affaire, la prière que je lui ai souvent faite, depuis le 5 décembre, de me fournir une maison, se trouverait ainsi avoir été exaucée. Or le Seigneur est pressant pour nous donner une demeure dont nous puissions prendre possession tout de suite; il peut aussi mettre au cœur de ses enfants de payer le loyer d'une maison, ou nous faire tenir les 500 L. qui nous seraient nécessaires pour l'agrandissement de l'immeuble en question. Je remets toutes ces choses entre ses mains. Souscription hebdomadaire de 4 s.

19 décembre. — Reçu 40 s. d'un ministre.

20 décembre. — Un frère de Sidmouth a envoyé 5 L.

1<sup>er</sup> janvier 1836. — Une sœur m'a remis 6 s. provenant de six dons différents, plus, en son propre nom, 4 L. à titre de don, et 1 s. comme souscription mensuelle. La même personne m'a aussi remis, de la part d'une dame, 4 L. 4 s., à titre de souscription annuelle.

2 janvier. — Envoi d'une sœur, 5 L.

3 janvier. — D'un monsieur, 5 s.

4 janvier. — Souscription hebdomadaire de 4 s. Deux amis, par les mains d'un frère, 4 s. Le même frère a aussi apporté un plat, trois assiettes, deux bols, deux tasses avec leurs soucoupes, et deux couteaux avec leurs fourchettes.

5 janvier. — On a donné 40 s., 42 s. 9 d., plus 2 L. Ce soir, quelqu'un ayant sonné à notre porte, on n'a trouvé personne; mais il y avait un garde-feu et un plat qui, sans aucun doute, avaient été donnés pour la Maison des Orphelins.

7 janvier. — On a envoyé 40 s.

8 janvier. — Reçu un don de 2 L. et un autre de 40 s. Une sœur s'est présentée pour l'œuvre.

9 janvier. — Reçu de E. G. 4 L. 5 s., et 6 d. d'un frère.

10 janvier. — On a remis 2 s. 6 d. Dans le papier étaient écrits ces mots: « Pites de deux veuves pour l'école des Orphelins; étalissez-la au nom du Seigneur. »

11 janvier. — Souscription hebdomadaire, 4 s.

12 janvier. — On a donné 6 d., 6 d., 4 d., 4 d. et 4 d.

14 janvier. — Reçu une vieille redingote; 4 L. de la part d'un frère. Une sœur de Dublin a offert de donner 2 L. 12 s. par an. On a de plus envoyé une boîte en sapin, un petit miroir, un chandelier, un pot, un bol, deux assiettes, deux couteaux, deux fourchettes et un plat d'étain.

On voudra bien remarquer que c'est sans avoir rien demandé

à personne que toutes ces sommes d'argent et tous les arts mentionnés ont été donnés, et que les offres de service il a été question nous sont parvenues. Il y a plus : presque ces dons sont provenus de personnes dont je n'avais naturellement aucune raison d'attendre la moindre des choses ; même sieurs m'étaient inconnues de visage. En conséquence, je pleinement convaincu que le Seigneur m'appelle à entreprendre cette œuvre, sur laquelle je dois dire ici quelque chose de précis que ce qu'il m'a été possible d'exposer dans mon premier imprimé.

1. Si d'ici au milieu de février le Seigneur ne nous procure une maison à titre de don, dont on puisse disposer au bout de quelques semaines pour la Maison des Orphelins, ou ne met pas au cœur de quelques-uns de ceux qui l'aiment de nous fournir la somme nécessaire pour en louer une, ou enfin de nous en prêter une à l'intention de louer, Dieu voulant, une maison qu'on pourrait louer pour 50 L. par an, y compris les taxes. Je me propose, dis-je, de la louer pour un an, parce qu'en admettant que le Seigneur nous procurât les 500 L. dont il a été question plus haut, il faudrait peu près ce temps-là pour que la bâtisse pût être achevée.

2. On se propose, Dieu voulant, d'ouvrir la maison le 1<sup>er</sup> de l'année prochain. — 3. Pour le moment, l'établissement ne sera ouvert qu'à des orphelins. Mon désir est sans doute d'être utile à tous les orphelins et aux orphelines, et cela dès leur plus tendre enfance ; mais jusqu'ici le Seigneur m'a montré que je devais commencer petitement. S'il lui plaît de m'en accorder les moyens, et s'il confirme ma foi et me donne plus de lumières à cet égard, c'est avec une joie que je donnerai une plus grande extension à cette œuvre. J'ai pensé qu'il valait mieux commencer avec les petites filles, parce que leur sexe étant le plus faible, elles ont besoin de soins particuliers pour ne pas devenir la proie du vice. La maison que j'ai en vue pouvant renfermer environ trente enfants, je me propose d'en recevoir d'abord ce nombre-là, pourvu que le Seigneur me fournisse de quoi les habiller tous, ainsi que les articles nécessaires à l'ameublement de la maison dans laquelle ils seront reçus. Si le Seigneur le veut, je commencerai dans tous les cas, mais avec un nombre plus restreint. — 4. On admettra les enfants de l'âge de 7 à 12 ans, ils resteront dans la maison jusqu'à ce qu'ils soient capables d'entrer en service. — 5. Comme ils seront élevés pour la domesticité, ils seront occupés à des ouvrages utiles dans le ménage. — 6. Les demandes d'admission pourront être faites tous les premiers mardis du mois, le matin entre dix heures et midi, dans la sa-

Christie de la chapelle de Gédéon, Newfoundland street, Bristol, ou à mon domicile. Les lettres devront être affranchies et indiquer les noms des parents de l'enfant, leur profession, l'époque de la mort du père, celle de la mort de la mère, le lieu de naissance, le nom, l'âge, la demeure actuelle de l'orphelin, comment il a été entreteu jusqu'ici, enfin dans quelles circonstances pécuniaires il se trouve. Ceux qui feront leurs demandes verbalement devront être préparés à répondre à toutes ces questions. On prendra des informations pour s'assurer si les renseignements demandés auront été donnés consciencieusement.

Il a déjà été dit dans le premier exposé qu'autant que Dieu nous en accordera la grâce, cet établissement sera dirigé d'après les principes de la parole et dans le but d'amener, avec sa bénédiction, des enfants à la connaissance du Seigneur Jésus. Ce sera par une instruction scripturaire, et en n'employant que des maîtres et maîtresses chrétiens, que nous chercherons à obtenir ces résultats.

D'ici à quelques mois, lorsqu'on fera imprimer le rapport des opérations de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures en Angleterre et à l'étranger, on donnera, Dieu voulant, de plus amples détails sur cette œuvre, ainsi qu'un rapport détaillé de l'argent et des divers articles qui auront été reçus pour la Maison des Orphelins.

GEORGES MÜLLER.

Bristol, 16 janvier 1836.

Janvier. — Frère Craik a prêché aujourd'hui pour la première fois.

Janvier. — En allant recevoir deux sœurs qui devaient arriver à Londres, je me suis assis dans le bureau de la diligence, j'ai lu la Bible et me suis mis à lire. Quoique je me trouvasse au milieu du bruit de la cité, le Seigneur a tellement fortifié et réjoui mon cœur pendant plus d'une heure, que je ne me rappelle presque pas d'avoir jamais joui d'une communion si réelle avec lui. J'aurais beaucoup préféré rester chez moi et consacrer ce temps à la prière et à la lecture de la parole, d'autant plus que j'avais dû aller à la maison le matin d'assez bonne heure. Mais comme j'étais pour le Seigneur que j'étais allé, par amour pour lui, il me récompensa tellement dans ce bureau, qu'après avoir attendu deux heures, après lesquelles je dus m'en retourner sans les sœurs que j'étais venu attendre, je fus richement récompensé. Puissé-je me remettre de plus en plus entre ses mains! il arrange tout pour le mieux.

3 février.—Je me suis senti très faible pendant quelques jours. Ce soir, frère Craik a été, pour la première fois depuis sa maladie, capable de me remplacer à une réunion de la semaine. C'est bien le Seigneur est bon de l'avoir amené au point où il en est!

16 février.—Jour d'actions de grâces au sujet du rétablissement de frère Craik. Nous avons eu trois réunions publiques.

17 février.—J'ai prié plusieurs fois pour avoir un texte, mais sans pouvoir en trouver un. Environ cinq minutes avant de prêcher, mes pensées se sont arrêtées sur Apoc. II., 19, et j'ai développé ce sujet sans aucune préparation préalable en me sentant soutenu et très heureux dans mon âme. Plusieurs personnes ont senti que cette prédication avait répondu aux besoins actuels.

26 février.—Ce soir, les deux églises se sont réunies pour prendre du thé avec les frères et sœurs qui vont nous quitter dans peu de jours pour l'œuvre des missions.

29 février.—Nouvelle réunion le soir à l'occasion de nos frères et sœurs. Sept frères les ont recommandés au Seigneur par prière.

1<sup>er</sup> mars.—Cette après-midi, frère et sœur Groves, les frères et sœurs missionnaires qui les accompagnent, au nombre de douze, sont partis pour les Indes-Orientales. Le voyage que nous avons entrepris sur le continent, au commencement de l'année dernière a eu pour résultat le départ de quatre frères et de deux sœurs. Deux de ces frères sont partis au mois d'octobre dernier, les deux autres frères et les deux sœurs nous ont quittés aujourd'hui. Ce soir, nous avons eu une nouvelle réunion de prières pour notre chère compagnie de missionnaires. Le Seigneur veuille bien nous accorder le privilège d'en voir partir quelques-uns d'entre nous!

21 avril.—La Maison des Orphelins est actuellement ouverte nous avons en conséquence consacré cette journée à la prière aux actions de grâces pour implorer la bénédiction de Dieu sur cette œuvre. Plusieurs frères ont prié le matin, et frère Craik parlé sur les derniers versets du psaume 20. Dans l'après-midi j'ai adressé des exhortations à nos écoliers de la semaine et du dimanche, aux orphelins et à d'autres enfants présents. Une seconde réunion de prières a eu lieu le soir. La Maison des Orphelins renferme actuellement dix-sept enfants.

3 mai.—Après avoir prié pendant plusieurs jours le Seigneur de vouloir bien suppléer à nos besoins temporels, et de nous accorder des fonds pour l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures, non seulement mes prières sont demeurées

riés sans réponse, mais nous avons reçu bien moins que de coutume, et il est aussi rentré très peu de chose pour notre Institution. Nous n'avons pas encore pu mettre de côté nos taxes qui peuvent nous être demandées d'un jour à l'autre; mes habits sont plus mauvais que jamais, et je n'en ai pas d'autres.

6 mai. — Il y a maintenant plusieurs années que je suis occupé de la pensée de publier quelques détails sur les dispensations de Dieu à mon égard, et que j'ai prié pour cela; cette idée me poursuit plus fortement depuis quelques mois. Aujourd'hui, je me suis entièrement décidé et j'ai commencé à écrire.

16 mai. — Nous avons fort peu reçu pendant plusieurs semaines: quelque j'ense demandé souvent au Seigneur de nous envoyer de quoi mettre de côté pour les taxes, nos prières étaient demeurées sans réponse. Je me consolais cependant par la pensée que Dieu m'enverrait du secours au moment où j'en aurais le plus besoin. Le fait que nous pouvions à peine apporter quelque soulagement aux pauvres disciples de Jésus dans leurs détresses, était une beaucoup plus grande épreuve pour nous que nos propres circonstances temporelles. Enfin, après avoir prié souvent pendant ces dernières semaines, le Seigneur nous a répondu aujourd'hui. Deux billets de 5 L. ayant été mis hier dans les boîtes, l'un pour frère Craik et l'autre pour moi, on m'a remis 7 L. 12 s. 0 1/4 d., qui m'étaient destinés comme ma part des offrandes volontaires par le moyen des boîtes. Le Seigneur a donc encore cette fois répondu à nos prières en nous voyant cette délivrance, qui n'est pas arrivée une heure trop tard, car on n'est pas encore venu pour les taxes. Qu'il veuille remplir mon cœur de gratitude pour cette nouvelle preuve de sa fidélité, me donner de me confier en lui tous les jours davantage et d'attendre patiemment son secours. Qu'il lui plaise aussi de me faire comprendre toujours mieux le sens de ces paroles, dans ce qui a rapport à mes circonstances particulières :  
 • Mon heure n'est pas encore venue. •

Un troisième exposé annonçant l'ouverture de la Maison des Orphelins pour des enfants malheureux du sexe féminin, suivi d'un projet d'établissement d'une autre maison de ce genre, destinée à des enfants encore en bas âge, ayant été mis sous presse le 18 mai 1836, nous le reproduisons ici.

*Ouverture de la Maison des Orphelins pour des enfants du féminin, établie à Bristol et se rattachant à l'Institution répandre la connaissance des Écritures. Projet d'ouvrir un établissement semblable pour des enfants en bas âge.*

Dans un imprimé qui a paru précédemment, on a exposé le succès dont il a plu au Seigneur de couronner les prières de son serviteur concernant l'établissement d'une Maison d'Orphelins dans cette ville. Je lui avais demandé de vouloir bien nous prêter une maison, soit qu'on nous en prêtât une, soit à titre de location, ou que quelqu'un se sentit pressé de nous en payer le loyer; et qu'il daignât me donner 1,000 livres pour cet objet, ainsi qu'à quelques personnes convenablement douées pour prendre soin des enfants. Un ou deux jours plus tard, je fus conduit à lui demander, outre de vouloir bien mettre au cœur de ses enfants de m'envoyer des articles de ménage et quelques vêtements pour les orphelins. Dieu a répondu à ces prières en m'envoyant 484 L. 2 s. et un grand nombre d'articles de ménage et d'habillement; et m'a offert conditionnellement une maison à titre de don, et plusieurs personnes se sont présentées pour prendre soin des enfants, ainsi qu'on a pu le voir dans l'exposé dont il vient d'être question, portant la date du 16 janvier 1836. Les détails qui suivent vont montrer de quelle manière le Seigneur a continué à répondre à mes prières.

16 janvier. — On a donné 6 d., six yards de calicot, trois siettes, une tasse et sa soucoupe, un pot. — 18 janvier. — 19 janvier. Un ustensile à cuire à la vapeur, un plat d'étain, une théière, un coupon de droguet; plus 4 d. et 4 s. — 21 janvier. 1 L., plus 5 s. — 22 janvier. 2 s. 6 d. — 23 janvier. Un Seigneur a donné 5 s. comme prémices de l'augmentation de son salaire. — 24 janvier. 5 s., plus 4 L., plus 4 L. — 25 janvier. Un Seigneur a promis de donner 50 L. dans le courant d'une année, dans le but d'assurer le paiement du loyer de la maison. Le Seigneur a donc aussi exaucé nos prières relativement à cet objet. On a aussi remis 1 L. 6 d., et 4 s. — 27 janvier. On a envoyé un lit. — 28 janvier. Une table de sapin, et un anonyme a donné une caisse à charbon et 4 s.; on a envoyé de plus un bois de lit. — 29 janvier. — Deux petits plateaux, deux chandeliers, deux lustres, deux lanternes en fil de fer, une bouilloire en fer-blanc, une bassinoire, un panier à pain, un garde-feu; de même une

maine de tasses en fer-blanc, six assiettes, 1 s. 6 d.; de même 1 s., un pot à eau, six assiettes, un sucrier, une théière, une boîte à thé et un couteau.

30 janvier. — Une poêle à frire, une boîte à thé, une théière en métal, un plat d'étain, un poivrier, une espèce de pelle pour la farine, une écumoire, une râpe, deux casseroles en fer-blanc, une bassinoire en fer-blanc, 55 dés à coudre, cinq paquets d'agrafes, plus 4 L. — 31 janvier. 5 L. 5 s., une vieille robe blanche et une palatine. — 1<sup>er</sup> février. 4 s., 2 s. 6 d. Une sœur en notre Seigneur a offert de faire gratuitement les chapeaux des enfants, si quelqu'un veut lui acheter la paille, et son mari fera volontiers un bois de lit, pourvu qu'on lui fournisse le bois. Cette sœur a ajouté qu'ils fourniraient volontiers et la paille pour les chapeaux et le bois pour le lit, s'ils en avaient les moyens.

2 février. — 6 d., 2 d., et on a trouvé 3 s. dans la boîte placée dans ma chambre. — 4 février. 2 s. 6 d., 6 d., un pupitre, une table de cuisine, promesse d'une souscription de 8 s. par an. — 5 février. 1 s. 6 d. — 6 février. Un frère a envoyé 100 L.; il a été poussé à offrir cette somme après avoir entendu la lecture du premier exposé. — 7 février. 4 L., 2 s., 4 s., 6 d., 2 s. 6 d., 5 s., 2 s. 6 d., 3 L. 10 s. — 8 février. Une table et deux chaises, 4 s., 5 L., 30 L. envoyées d'Irlande, 10 s., 10 s., 4 L. — 9 février. 4 L., 4 s. 4 d., 10 s., 1 s. 4 d., 1 s. 4 d., 1 s., 1 s., 4 s., 4 s., 1 d., 5 s., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 6 d., 6 d., 6 d., 4 d., 4 d., 4 d., 1 s. — 11 février. Trois yards d'indienne, 2 s. 6 d., 5 s., 5 s., 10 s.

— 12 février. Un appareil à sécher le linge, une cafetière, 1 s., un coryier, un moulin à café, un dit pour le poivre, deux douzaines de pièces de tulle, trois douzaines de lacets, deux douzaines de dés à coudre, deux douzaines d'aiguilles à passer, trois cents aiguilles, un gril, six pots de cirage, une livre de fil et une grande table de sapin. — 14 février. 10 s., 1 L. qu'un anonyme a mise dans l'une des boîtes de Béthesda pour la Maison des Orphelins.

— 15 février. Deux salières en verre, un moutardier, un vinaigrier, une boîte pour le poivre, plus 4 s., 4 d., 4 d., 4 d., 4 d. 2 s. 6 d.

16 février. — 4 d., 1 s., 4 d. — 17 février. 5 s. — 18 février. Un bois de lit et 2 d. de la part de deux personnes. — 19 février. On a envoyé de Londres trente-quatre yards d'indienne, six yards de calicot, une douzaine de mouchoirs de poche, quatre paires de

bas et deux Nouveaux Testaments. — 20 février. Deux salières, deux gobelets, deux assiettes et deux mouchoirs de poche. — 21 février. 1 L. — 22 février. 4 s., 1 s. — 23 février. Deux yards de guingamp de la part de deux sœurs suisses. — 24 février. 2 s. 6 d., 2 s. 6 d. — 28 février. 1 L. — 29 février. 1 L., 5 s., 4 s. — 2 mars. 1 L., 1 s., 1 s. 6 d., 1 s., 4 s., 1/2 d., 2 s., 4 s., 1 s., 2 s. 6 d.; plus 1 L. 2 s. 6 d. prise de la boîte déposée dans ma chambre; enfin un anonyme a envoyé deux grandes marmites de fer. — 4 mars. 10 L., 10 s., 3 s., 10 s., 2 s. 6 d., 10 s., 10 s., 3 s.; ces dernières offrandes envoyées de Clapham; plus un pupitre. — 5 mars. Un morceau de laine à broder; 1 s., produit de la vente de quelques vieilles cartes géographiques.

7 mars. — 4 s., 10 s., 5 s., 5 s., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 5 s.; ces derniers dons nous sont venus de Cleve; j'ai aussi envoyé d'une distance d'environ 100 milles un don utile que considérable, consistant en cinq plats et trois douzaines d'assiettes en étain, trois douzaines de cuillers de métal, douzaines de corail, une paire de boucles d'oreilles de corail, un joyau en or; les bijoux devaient être vendus pour la Maison des Orphelins. Nous avons également reçu du même endroit un don qui avaient été mis de côté par la donatrice pour en faire un don quand il y aurait quelque besoin imprévu, mais qu'elle a voulu envoyer parce qu'elle a jugé que le moment où on se trouve en Dieu à Bristol était précisément celui où il était nécessaire de donner. »

10 mars. — 8 s., 1 s. 6 d., 2 s. 6 d., 6 d., 6 d., 6 d., 4 d., 4 d., 4 d., 5 s., 2 s. — 11 mars. 1 L., 5 s. — 13 mars. Don d'une petite fille, demeurant à plus de deux cents milles de nous, 2 s. 6 d.

14 mars. — Un frère, demeurant à Plymouth, a promis d'envoyer 20 L.; reçu 4 s. — 15 mars. 7 d., 10 s., 6 s., 1 s., 1 s., 4 d., 6 d. — 16 mars. 1 s.; un anonyme a envoyé de Londres 1 L., plus 2 s. 6 d. — 18 mars. 10 s. — 19 mars. 3 s., 1 s., 4 d., 4 d., 4 d., 4 d. — 21 mars. 4 s. — 22 mars. 1 L. — 23 mars. Une grande caisse de sapin, plus six plats provenant d'un anonyme. — 24 mars. 5 s. — 25 mars. Un tonneau de charbon. — 27 mars. 1 L., 4 L., 1 L., 10 s., offrandes envoyées de Trowbridge; 10 s. De l'île de Wight, 2 L., 2 L., 1 L., 10 s., un grand coupon de revêche vert et deux cuillers de métal. — 28 mars. 1 L., 4 s., 3 d., 3 L., 40 s., 6 s., 10 s., 2 s. 6 d., 5 s., 5 s., un chaudron en fer et un p



étoffe nommée droguet — 29 mars. 1 s. 3 d., 1 s. 3 d., 1 s., 1 s.  
 d. — 31 mars. 2 s.  
 2 avril. — 1 s., 2 s. 6 d., 6 d., 6 d., six couvertures de laine,  
 deux dites piquées, quatre draps, huit chapeaux de jeunes filles,  
 cinq fourreaux, six tabliers, avec la promesse d'envoyer encore  
 six chemises (envoyées depuis). — 4 avril. 4 s., 1 s., 1 s., 8 d.,  
 1 s., 1 d., 1 s., 3 d., 6 s., 2 s. 6 d., 1 L., 1 L., 3 s., quatorze pè-  
 lèrines, trois tabliers, un fourreau, trois chemises (avec promesse  
 d'en envoyer deux autres), six jupons de flanelle, six dits en étoffe,  
 six jupons de flanelle (avec promesse d'envoyer six chemises),  
 un drap. — 5 avril. 2 L., 7 s., 6 d., 6 d., 4 d., 4 d., 1 d., 4 d.  
 6 d., — 6 avril. Une douzaine de cuvettes et un pot. — 7 avril.  
 2 s. 2 d., 3 s., 1 s., 2 s. 2 d., 1 s. 1 d. — 8 avril. 10 s., 10 s.,  
 6 d., 1 s., 2 s., un banc. — 9 avril. 4 d., 4 d., 4 d., 4 d., 2 s.,  
 trois couteaux avec leurs fourchettes, un peu d'encre à marquer le  
 linge. — 10 avril. Deux serrures. — 11 avril. 4 s. — 12 avril. 1 s.,  
 8 d., 2 s., un pot, douze chapeaux de jeunes filles et six pèlerines.  
 — 13 avril. Une pelle, des pinces et un fourgon de cheminée, une  
 bouilloire, une caisse à charbon, une casserole de fer-blanc, un  
 trépied, une théière, trois tasses avec leurs soucoupes, une cu-  
 vette, trois petits bols, deux assiettes. — 15 avril. 10 s., 10 s.  
 — 16 avril. 3 L., 1 L., et vingt-deux recueils de cantiques. De la  
 part d'un anonyme, deux douzaines de mouchoirs de poche, une  
 hymne encadrée, intitulée : « L'espérance des Orphelins ». —  
 17 avril. Un tonneau, un quintal de mélasse, trente-six livres de  
 cissonade. — 18 avril. 4 s. — 19 avril. 2 s. 6 d., 1 s. — 20 avril.  
 Un bois de lit neuf. Reçu de Clapham 21 L., 11 L., trois jupons  
 de flanelle, de l'indienne, six fourreaux, quatre tabliers, sept pèle-  
 rines, douze bonnets, quatorze chemises, vingt-quatre sacs à  
 ouvrage garnis, douze mouchoirs de poche, seize paires de bas,  
 une paire de manches; plus, en envoyant une orpheline également  
 de Clapham, on l'a munie d'un trousseau complet. — 21 avril. 2 L.,  
 2 s., 1 s., 6 d., 6 d., 6 d., 5 s., 2 s., deux chandeliers, une  
 boîte pour le poivre et un mouchoir de poche. — 22 avril. 4 s.,  
 10 s., 2 s. 6 d., 2 s., 2 d. 3/4, une longue brosse; 6 d., une cou-  
 verture à repasser, trente-deux yards de flanelle. — 23 avril. 2 L.,  
 3 s., 10 s., un fromage, dix-huit livres de bœuf. — 25 avril. 1 s.,  
 et huit assiettes. — 26 avril. 6 d., 6 d., 5 s. — 27 avril. 10 d.,  
 — 28 avril. 1 s., deux tonneaux de charbon, deux couvertures  
 faites avec des pièces rapportées, quinze sacs à ouvrage avec des  
 pelottes, douze étuis pour les aiguilles, trois petits sacs, une pèle-

rine, deux paires de bas, une poignée en étoffe, et six paires de bas de laine.

2 mai. — 8 s., 1 L., 10 s. — 3 mai. 8 d., 2 s., 6 d., une paire de souliers. — 4 mai. Un monsieur et une dame qui ont vu l'étalage ont laissé six chemises, sept mouchoirs de poche, deux jupon de flanelle, quatre paires de bas et quatre paires de gants; envoyé de plus dix-huit dés à coudre, une grosse de boutons dite d'agrafes. — 5 mai. 2 s. 6 d., 1 s. — 6 mai. Quinze paires de bas de laine. — 7 mai. 5 s., 2 s. 6 d. — 8 mai. 5 s., 6 d., 2 s. — 9 mai. 4 s., 10 s., 6 d., 4 d., 4 d., 4 d. — 10 mai. 6 d., 6 d., 6 d., 4 d., 1 d., 4 d., 2 s. — 11 mai. 1 L., 2 s., 6 d. — 13 mai. Un chapeau de jeune fille et un plat envoyé par une personne pauvre qui demeure dans une maison de charité pour une personne qui fait des vœux pour la prospérité de la maison. — 14 mai. Neuf livres de savon. — 15 mai. S. S., 2 s. 6 d. — 16 mai. 4 s. — 17 mai. Enfin 3 s. o. 1[2] d., pris dans la boîte déposée dans ma chambre.

1. — Je crois devoir rappeler que les résultats ci-dessus ont été obtenus par la prière, sans que j'aie demandé la moindre chose à personne. Si je me suis abstenu de m'adresser aux frères, ce n'est pas que je manquasse de confiance en eux ou que je ne fasse de leur amour pour le Seigneur; mais il m'imposait une volonté me fût clairement manifestée, et que je fusse d'autant plus sûr de son approbation, et cela dès le commencement de cette œuvre avait été entreprise sans aucun appui visible, et sans la seule dépendance du Dieu vivant. — 2. D'après ces détails on peut voir jusqu'à quel point le Seigneur a déjà répondu à la prière que je lui ai adressée le 5 décembre 1835. Une maison de charité fournie, il s'est présenté des personnes douées pour prendre soin des enfants, et j'ai reçu plus d'objets d'ameublement et d'habillement que je n'aurais jamais osé en attendre. Il est encore en partie de ma prière à laquelle Dieu n'a pas jusqu'ici complètement répondu, c'est celle qui a rapport aux 4,000 L.; mais sans doute nullement qu'il nous les enverra quand il le trouvera bon. En attendant les frères se joignent à moi pour le bénir et qu'il m'a déjà envoyé plus de la moitié de cette somme et, par conséquent, plus qu'il ne nous fallait pour le moment. — 3. Tant que je puis m'en souvenir, le sentiment de ma faiblesse et

l'ignorance m'avait toujours conduit à exposer au Seigneur de manière la plus minutieuse tout ce qui concernait la Maison des Orphelins. Cependant il est un point sur lequel je ne l'avais point retenu : je ne lui avais pas demandé de vouloir bien enlever des enfants, parce que je tenais comme une chose assurée que les demandes ne manqueraient pas. Cependant, plus le jour allait être indiqué pour présenter les demandes approchait, et aussi j'avais le pressentiment secret que le Seigneur pourrait bien vouloir me désappointer dans mon attente et me faire voir que je ne pouvais prospérer sans lui, pas même dans les plus mauvaises choses. Le jour fixé arriva, et il n'y eut pas une seule demande. Quelque temps auparavant, j'avais déjà été en doute si je n'étais pas contre la volonté du Seigneur en m'engageant dans cette entreprise. Cette circonstance me porta donc à m'abattre profondément devant mon Dieu. Je me mis en prières toute la soirée du 15 février; j'examinai de nouveau mon cœur et les motifs qui me poussaient à agir. Le résultat de cet examen me convainquit que mon principal but avait été de rechercher sa gloire en faisant voir que ce n'est pas en vain qu'on se confie au Dieu vivant, et que j'avais cherché d'abord le bonheur spirituel, puis le bonheur matériel des orphelins. En persévérant dans la prière, je fus parvenu au point de pouvoir me réjouir de tout mon cœur, lors que je me disais que la gloire de Dieu serait intéressée à ce que la chose eût lieu. Mais comme, après tout, l'établissement et la prospérité de la Maison des Orphelins me paraissait plus propre à procurer la gloire du Seigneur que la non-réussite de l'entreprise, je lui demandai avec instances d'envoyer des enfants. Je le suppliai donc, étant en pleine paix à cet égard, et je fus plus assuré que jamais que Dieu établirait cette maison. *Dès le lendemain*, on fit la première demande, et depuis lors quarante-cinq autres enfants ont été présentés. — 4. La maison dont il a été question dans le dernier rapport imprimé, que nous avions l'intention de louer, avait été louée par d'autres avant qu'on nous eût fait aucune demande d'admission. Rien n'avait été décidé touchant celle qu'on nous avait offerte en don, parce que nous n'avions pas l'argent nécessaire pour faire les réparations dont il a été question. J'ai donc loué, pour le terme d'une année au moins, la maison numéro 6, Wilson-street, qui nous convenait parfaitement tant sous le rapport de la modicité du loyer que sous celui de sa grandeur, et que j'avais habitée moi-même jusqu'au 25 mars. Avant d'avoir rendu propre à loger trente enfants, nous avons

commencé à en recevoir dès le 11 avril 1836, et le 21 du mois, l'établissement a été ouvert par un jour de prières et de grâces. La maison compte actuellement vingt-six enfants et on en attend journellement quelques autres. Elles sont confiées aux soins d'une gouvernante et d'une institutrice. — 5. Le rapport annonçait aussi que nous recevions des enfants de douze ans ; mais après qu'on nous eut fait six demandes continues pour des orphelines de quatre à six ans, il nous fallut examiner sérieusement, et avec beaucoup de prières, si nous ne pouvions pas recevoir des petites filles en bas âge, autant du moins qu'il nous resterait encore des places vacantes. Il me paraît puisqu'il convient aux enfants de Dieu de s'intéresser seulement par les moyens à celles que Dieu a privées de leurs pères et mères lorsqu'elles sont parvenues à l'âge de sept ans, il ne leur pas leur être moins convenable de s'en occuper lorsqu'elles sont au-dessous de cet âge, et par conséquent incapables de s'occuper d'affaire par elles-mêmes. Ensuite, les orphelins étant abandonnés à eux-mêmes, ils ont déjà fait beaucoup de mal dans la méchanceté lorsqu'ils ont atteint leur onzième ou douzième année. J'en suis donc venu à la conclusion de recevoir d'un temps les petites filles au-dessous de sept ans qui me sont déjà été présentées. D'un autre côté, comme l'Angleterre n'a pas fort peu d'établissements destinés à des orphelins en bas âge, et qu'ils soient instruits selon la parole de Dieu, il m'était venu à la pensée combien il serait désirable d'établir dans cette ville une maison semblable pour les enfants du sexe masculin ; j'en ai donc envoyé quelques articles sus-mentionnés pour des orphelins. En conséquence, comme j'ai la perspective que l'établissement ouvert dernièrement sera au grand complet dans peu de jours, de nouvelles demandes d'admission continuant à parvenir, et que j'ai expérimenté la libéralité du Seigneur, j'ai fait jusqu'ici bien au delà de mon attente, pour toutes ces raisons réunies, j'en viens à la conclusion d'établir une maison pour les orphelins en bas âge, au nom du Seigneur, et en me reposant seulement pour les secours. Cette Institution sera ouverte dès qu'elle aura un local convenable et des personnes pour prendre soin des enfants.

(a) On recevra dans cette maison des enfants pauvres des deux sexes n'ayant plus ni père ni mère. Ces enfants seront admis dès leur plus tendre enfance, et gardés jusqu'à l'âge de sept ans. Ils seront nourris, habillés, soignés et élevés selon la parole de Dieu.

Les jeunes filles resteront dans cet asile jusqu'à l'âge de dix ans, et seront ensuite placées dans l'établissement existant jusqu'à ce qu'elles soient à même d'entrer en service.

On se propose aussi, avec le secours du Seigneur, de pourvoir au placement des petits garçons, lorsqu'ils auront atteint leur dixième année, quoique nous ne puissions encore rien préciser à cet égard.

Comme on aura sans doute besoin d'une gouvernante, d'une cuisinière et de quelques aides (qui devront être des femmes) selon l'âge et l'âge des enfants, on pourra se présenter tout de suite pour ces places ; mais on n'engagera que des personnes dévouées et converties.

Quant à l'établissement d'une seconde Maison d'Orphelins, je suis sous la seule dépendance de Dieu, ainsi que je l'ai fait connaître. Je sens que je suis bien faible et que je n'ai pas le courage de me donner de la foi à moi-même : en conséquence, je prie à mes frères le secours de leurs prières, afin que ma tâche soit accomplie à point.

Pour éviter tout malentendu, il convient de dire que l'établissement dont il vient d'être question, de même que celui qui est en ce moment, sont destinés à des orphelins de toutes les parties de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

Quant à l'établissement existant actuellement le mercredi soir, à cinq heures du soir.

Les dons pour l'entretien des orphelins seront reçus à mon domicile, n. 14, Wilson-street, Bristol. Les enfants de Dieu qui ont besoin de tables, des chaises, des bancs, de la literie, de la vaisselle ou autres articles de ménage dont ils ne feraient pas leur affaire, seront les bien venus. Ou si quelqu'un était disposé à donner du calicot, de l'indienne, de la toile, de la flanelle, du drap, du papier, des souliers, ou d'autres étoffes, ou enfin de vieux habits, on les recevra avec reconnaissance. On acceptera aussi très-volontiers de la farine, du gruau, du riz, du beurre, du fromage, du sel, des pommes de terre, des pois, de la viande fraîche ou salée, de l'épicerie, du bois, du charbon, du savon, des chandelles et autres provisions de ménage.

Je saisis cette occasion pour rappeler que l'Institution qui a pour objet de répandre la connaissance des saintes Écritures en Angleterre et à l'étranger, à laquelle se rattache la Maison des Orphelins mentionnée, fut établi par frère Craik et moi, le 5 mars 1814, dans le même sentiment de dépendance de Dieu. Voici le ré-

sultat de ses opérations. Depuis le moment de sa fondation, cent quarante-huit enfants ont été instruits dans cinq écoles (rentes; deux cent quatre-vingt-huit enfants jouissent actuellement du bienfait de l'instruction. Le chiffre de ceux qui ont profité de l'enseignement dans l'école du dimanche se monte à deux cent non compris un très grand nombre d'adultes auxquels on a enseigné à lire les Écritures, et dont quelques-uns s'emploient actuellement à instruire les autres. Les pauvres de cette cité ont été visités de maison en maison par notre frère Corser, qui a travaillé en qualité de missionnaire pour la ville, et qui a mis sous les yeux les vérités de l'Évangile. Deux mille huit dix-huit Bibles et Nouveaux Testaments ont été mis en circulation la plupart parmi les classes les plus pauvres de la société; et on a aidé en quelque degré des missionnaires travaillant en Afrique, aux Indes Orientales et sur le continent d'Europe.

GEORGES MÜLLER,

14, Wilson-street.

Bristol, 18 mai 1836.

3 juin. — Par suite d'une inflammation locale qui m'empêchait de marcher, j'ai dû garder la maison depuis le 16 mai, et même passer une partie de mon temps au lit. Il n'y a cependant presque eu de jour où je n'aie pu continuer à écrire l'Exposé des dispensations de Dieu envers moi, bien que j'eusse discontinué ce travail depuis le 7 mai, pour faire face à un grand nombre d'occupations pressantes. N'est-ce pas une chose remarquable que ce soit le peu de temps qui ait été jusqu'ici le plus grand empêchement au travail. Et maintenant, cette affliction, en laissant mon esprit libre, m'a donné loisir d'écrire environ 400 pages in-4°. Le Seigneur veuille, dans sa miséricorde, m'instruire de plus en plus à cet égard.

8 juin. — Mon abcès s'est ouvert, et je vais de mieux en mieux. Par la grâce du Seigneur, cette affliction a été extrêmement légère. Non-seulement je n'ai pas éprouvé de violentes douleurs, mais n'ai jamais été un jour entier sans pouvoir travailler.

9 juin. — J'ai pu de nouveau me rendre dans la Maison des phélins pour lire la parole de Dieu avec les enfants. Il en est aujourd'hui trois nouveaux, ce qui porte notre nombre à treize de sorte que la maison est actuellement au complet.

11 juin. — Grâce à Dieu, je vais toujours mieux, quoique je ne sois pas encore capable de marcher. J'ai pu continuer toute cette semaine à écrire pour la presse.

12 juin. — Aujourd'hui le Seigneur a bien voulu m'accorder la faveur de recommencer à prêcher; c'est bien plus tôt que je ne m'y étais attendu; il ne m'a pas fait selon mes mérites.

14 juin. — Ce matin, frère Corser et moi, nous avons prié ensemble pour les écoles et la mise en circulation des Écritures. En appelant les bénédictions du Seigneur sur l'œuvre, nous lui avons aussi demandé les moyens de la continuer. Non-seulement nous avons à payer au 4<sup>er</sup> juillet 47 L. 40 s. pour le loyer des chambres d'écoles, mais nous aurions besoin en outre de 40 L. au moins, tant pour pouvoir continuer à répandre les Écritures que pour payer les salaires des maîtres, etc., etc., et nous n'avons que 7 L. à peu près pour faire face à ces divers besoins. J'ai aussi demandé au Seigneur le reste des 4,000 L. pour la Maison des Orphelins.

18 juin. — Voici plusieurs semaines que nous n'avons que fort peu d'argent pour nos propres dépenses, ce qui a été une grande épreuve pour nos cœurs, non pas à cause de nous, mais parce que nous n'avons pu faire que fort peu de chose pour les frères pau-

— Aujourd'hui samedi nous n'avons plus que 3 s., tout juste ce qu'il faut pour payer un cabriolet qui doit me prendre demain pour conduire à Béthesda et me ramener à la maison, n'étant pas capable d'aller à pied. Nous n'aurions pas même eu ces 3 s. si ce n'était notre boulanger, qui est un frère, et qui a refusé aujourd'hui de recevoir son paiement pour la portion de pain que nous lui payons ordinairement chaque jour.

— Ce soir nous avons constaté, frère Corser et moi, que finalement il a plu au Seigneur de nous envoyer, par le moyen de ceux qui sont rentrés cette semaine, les 47 L. 40 s. dont nous avons besoin au 4<sup>er</sup> juillet pour le loyer des salles d'écoles, mais nous n'avons encore envoyé 5 L. en sus de ce qui nous était nécessaire. Nos prières ont donc été encore une fois exaucées.

— Samedi. — Le Seigneur a de nouveau pourvu à nos besoins temporels pendant cette semaine, et il nous reste encore un peu d'argent, quoique nous ayons eu beaucoup à payer pour me faire passer d'un endroit à l'autre. Maintenant le Seigneur a mis au cœur de quelques-uns de ses enfants de me procurer un cabriolet pour le jour du Seigneur aussi longtemps que j'en aurai besoin.

— 1<sup>er</sup> juillet. — On m'a donné aujourd'hui un habillement complet. C'est arrivé fort à propos, car mes vêtements étaient plus usés

que jamais, et je n'en avais pas d'autres à mettre à la place. cette nouvelle preuve de la tendre bonté du Seigneur me pe l'aimer toujours plus, et qu'il veuille aussi récompenser riche les frères dont il s'est servi pour pourvoir à mes besoins.

16 juillet. — Un frère m'a envoyé un chapeau neuf ; c'est le tième qui m'a été donné de la même manière.

28 juillet. — Voici plusieurs semaines que nous n'avons pas même de payer le salaire des maîtres et des maitresses *un m l'avance*, et que nous avons dû le faire *chaque semaine*. Qu frère Corser et moi ayons beaucoup prié ces derniers t pour avoir des fonds, nous avons été tellement serrés, que n'aurions pas même pu payer le salaire de nos maîtres cett maine si le Seigneur ne nous avait remarquablement secouru jourd'hui. Nous avons reçu 1 L., et un frère nous a apporté Cette somme avait été réalisée par un certain nombre d'ouv qui s'étaient accordés pour *payer chacun 1 penny par semai* profit de notre Institution. On avait mis plusieurs mois consé à rassembler ces deniers, et Dieu avait disposé le cœur de ce à nous les apporter au moment où nous en avions le plus be Ma foi a été puissamment fortifiée par cette circonstance ; avant la délivrance que le Seigneur nous a envoyée aujourd quoique je n'eusse jamais pu douter un seul instant de sa fid je ne comprenais pas son but en ne nous envoyant que tout ce qui nous était nécessaire pour nous empêcher de discont l'œuvre ; il m'était même venu plusieurs fois à la pensée comme je n'étais pas assez fidèle dans ce travail, il entrait peut dans ses vues que nous embrassions un champ moins vaste. maintenant je comprends que, malgré mon indignité, il ne n laissés l'importuner si souvent que pour nous faire mieux ad sa délivrance.

29 juillet. — De six à neuf heures et demie du soir, nouvelle nion pour les personnes désireuses. Nous avons eu à nous occ de douze nouveaux cas, et nous avons renvoyé six persé avec lesquelles nous n'avons pu nous entretenir faute de te Ainsi, le Seigneur nous fait voir que, même sous le rappor conversions, son œuvre est toujours en progrès au milieu de t

4 août. — Ce matin, une sœur qui est loin d'être riche, m'i porté 5 L. 5 s. pour le fonds de l'Institution pour répandre la naissance des Écritures. Ce don est arrivé très à propos.

13 août. — Une sœur qui est femme de chambre d'une t chrétienne demeurant à Clifton, s'est sentie poussée à parler de t œuvre à sa maîtresse, et à en écrire aussi à ses compagnes.



ous a apporté aujourd'hui le résultat de ses instances, soit 6 L. 1 s. 1 d. Cet argent nous est aussi arrivé fort à propos. Combien le Seigneur est bon de contribuer ainsi à nous faire voir ses déli-  
vrances !

3 septembre. — Le Seigneur a de nouveau pourvu aux besoins de son œuvre ; il y a quelques jours que j'ai reçu , à titre de réponse à mes prières , 5 L. d'un frère de Bristol , et aujourd'hui , une sœur que je n'ai jamais vue et qui demeure à une distance considérable , m'a aussi fait passer la même somme.

1<sup>er</sup> octobre. — En comptant sur le Seigneur uniquement, nous nous sommes engagé aujourd'hui un frère comme maître pour une nouvelle école. Samedi passé, nous nous trouvions si réduits sous le rapport des fonds, et cela pour la première fois, qu'il nous manquait 1 L. pour pouvoir payer les salaires une semaine à l'avance. Mais une sœur ayant été empêchée, par la mort de son père, de venir chercher son argent, ainsi que nous l'apprimes plus tard, nous reçûmes le jour suivant plus qu'il ne nous fallait pour la payer. Par suite des nombreuses délivrances dont nous sommes été les objets dernièrement, nous n'avons pas hésité à vendre notre champ, et cela d'autant plus que le besoin d'une nouvelle école de garçons se faisait sentir par les nombreuses demandes d'admission qui avaient été faites ces derniers mois.

5 octobre. — On m'a remis ce soir 25 L. destinées à notre institution pour répandre la connaissance des Écritures. Ainsi le Seigneur nous a déjà donné les moyens de pourvoir pendant quelques mois aux dépenses d'une nouvelle école de garçons.

10 octobre. — Après avoir beaucoup prié, j'ai enfin engagé une sœur comme gouvernante pour la Maison des Orphelins en bas âge. Quoique depuis quelque temps nous eussions suffisamment d'argent en main pour commencer l'œuvre et qu'on nous ait présenté plusieurs petits orphelins, ce n'est cependant qu'aujourd'hui que j'ai pu parvenir à trouver une personne convenablement douée.

25 octobre. — La main prévoyante de notre Dieu nous a fait trouver aujourd'hui, sans que nous nous soyons donné aucune peine, une maison très convenable pour la Maison des Orphelins en bas âge. Nous aurions dépensé bien des centaines de livres sterling pour bâtir, que nous eussions à peine pu en élever une qui fut aussi propre à cet usage. La main de Dieu n'est-elle pas visible dans toutes ces choses. Combien il est important de lui abandonner tout ce qui nous regarde, tant les petites choses que

les grandes, car il fait tout pour le mieux ! Si *notre œuvre est sienne*, elle prospérera dans nos mains.

30 novembre. — Par suite de nombreuses et pressantes sollicitations, j'avais été quelque temps sans demander à Dieu des secours pour notre Institution ; *mais le besoin s'étant fait fortement sentir*, je me suis senti pressé de l'exposer au Seigneur hier matin. Il a répondu à ma prière : hier soir, un frère m'a remis l'argent. Déjà plusieurs mois auparavant il avait eu à cœur de donner une certaine somme, mais n'en ayant pas les moyens, il n'avait pu réaliser jusqu'ici son désir. Maintenant, le Seigneur a mis ces ressources à sa disposition dans un moment où nous en avions si besoin et nous avons été secourus fort à propos. Outre ces 40 L. que j'ai reçu hier soir une lettre renfermant 5 L., d'une sœur que je n'ai jamais vue et qui a été plusieurs fois un instrument dans les opérations de Dieu pour pourvoir à nos besoins. Voici ce qu'elle écrit : « Ces derniers temps, j'ai été tellement occupée de la pensée de vous envoyer de l'argent, qu'il me semble qu'il me faut y avoir quelque besoin auquel le Seigneur veut me faire l'honneur de satisfaire. En conséquence, je vous envoie les 5 L. incluses. C'est tout ce que j'ai dans la maison, mais si vous en avez besoin de plus, et que vous me le fassiez savoir, je vous en enverrai encore autant, etc. » Outre ces deux dons, j'ai encore reçu aujourd'hui 3 L. 3 s.

15 décembre. — Journée de prières et d'actions de grâces concernant la Maison des Orphelins en bas âge, qui a été ouverte le 28 novembre. Le matin nous avons eu une réunion de prières. Dans l'après-midi, outre les prières et les actions de grâces, j'ai adressé des exhortations à environ trois cent cinquante enfants tant écoliers qu'orphelins, sur Ecclés. XII, 1. Le soir, j'ai fait un nouveau rapport sur les Maisons d'orphelins, en reprenant les choses où je les avais laissées dans le dernier exposé, sa date à la date du 18 mai 1836. La substance de ce rapport ayant été publiée, je le reproduis ici.

*Nouveaux détails sur la Maison des Orphelines au-dessus de sept ans, et ouverture d'une nouvelle Maison pour de jeunes orphelins des deux sexes au-dessous de cet âge. Les deux Maisons d'Orphelins ont été établies à Bristol et se rattachent à l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures en Angleterre et à l'étranger.*

Il y a maintenant une année qu'il fut question pour la première fois d'établir une Maison d'Orphelins. Dès lors le Seigneur a

envoyé presque tout ce que je lui avais demandé, et même, à quelques égards, il a surpassé mes désirs. C'est ce qui a déjà été dit en partie dans les deux rapports précédents sur le même sujet, mais, l'un du 16 janvier et l'autre du 18 mai 1836. Quant aux 1000 L. que j'avais demandées à Dieu le 5 décembre 1835, il m'était rentré, au 18 mai 1836, 450 L. 13 s. 6 3/4 d., non compris 70 L. qui avaient été promises par deux frères. Sous le rapport des maisons, articles d'habillements, fournitures de ménage, etc., j'ai reçu même au delà de ce que j'avais demandé. C'est avec plaisir que je mets les détails suivants sous les yeux du lecteur, afin de faire voir de quelle manière Dieu a continué à répondre à mes prières, depuis le 18 mai 1836.

10 mai. — On a donné 4 L. 23 d., 4 L., 4 s. Quelqu'un a aussi envoyé deux seaux et 4 s. — 24 mai. 10 s. 6 d., 2 d., 4 s. 6 d. — 25 mai. Une livre de beurre, 2 s., 4 s., 4 s., plus 14 s.; dans le papier était écrit ce qui suit : « Une dame étant allée s'acheter une robe, la somme incluse est la différence du prix qu'il y avait entre une robe à la mode qui lui plaisait, et une autre un peu passée de mode. Elle a pensé que le sacrifice de son goût devait être au profit des orphelins. »

27 mai. — On a laissé un souverain chez moi; dans le papier qui l'enveloppait était écrit : 4 Thess. V, 25. ( Cher lecteur, avant d'aller plus loin, arrêtez-vous ici quelques instants avec moi. J'ai été frappé, en préparant la troisième édition pour la presse, de voir qu'un grand nombre de personnes, dont il est question dans cet ouvrage, ne sont plus à l'heure qu'il est sur la terre des vivants. C'est le cas des deux derniers donateurs. Cette chère sœur, qui fit taire son goût en achetant une robe déjà passée de mode, afin de pouvoir épargner les 14 schellings pour les orphelins, est avec son Seigneur depuis plus de deux ans. Regrette-t-elle maintenant de ne s'être pas accordé sa fantaisie dans cette circonstance? Croyez-vous qu'elle ait maintenant quelque chose à perdre pour avoir agi de cette manière? Certainement pas! — Le cher frère qui donna ce souverain était un ministre dévoué et béni de la ville de Bristol. Il avait écrit sur le papier qui enveloppait son offrande : « Frères, priez pour nous ( 4 Thess. V, 25). » Ce cher homme de Dieu n'a maintenant plus besoin de nos prières, car il y a quelques années qu'il est entré dans son repos. Encore un peu de temps, lecteur chrétien, et si l'apparition du Seigneur n'a pas lieu auparavant, nous nous endormirons aussi en Jésus. Travaillons donc pendant qu'il est jour, la nuit vient où personne ne peut plus travailler. » « Tout ce que tu auras moyen de

« faire, fais-le selon ton pouvoir; car au sépulcre où tu vas  
 « n'y a ni occupation, ni discours, ni science, ni sagesse (J  
 « IX, 4; Ecclès. IX, 10). » Mais, que deviendriez-vous, «  
 lecteur, si vous veniez à être retiré de ce monde sans être pu  
 Permettez-moi de vous supplier de chercher le Seigneur ta  
 qu'on le trouve. Jésus est mort pour sauver les pécheurs; il a  
 pandu son sang, accompli la loi de Dieu, il est mort, lui *juste*  
 les *injustes*. Quiconque fait reposer son salut sur sa parfaite ob  
 sance, sur ses souffrances et sa mort, *sera sauvé*, car Dieu l'a

28 mai. — Un garde-feu et deux ustensiles pour porter le c  
 bon dans les appartements. — 29 mai. 5 L. — 30 mai. 4 s.,  
 6 d. avec une pèlerine et deux robes. Le frère qui a laissé le  
 verain avec (1 Thess. V, 25) a encoré donné 40 s. aujourd'  
 2 s. 4 d.

1<sup>er</sup> juin. — De la part de quelques sœurs de Dublin, neuf n  
 choirs de poche, dix-neuf et demi yards d'étoffe et quarante-d  
 yards d'indienne. — 4 juin. 5 s. 6 d., dix-huit petits livres.  
 5 juin. 6 d., 4 d., 4 d., 4 d. — 6 juin. 4 s. — 7 juin. 5 s., 1  
 2 L., 2 s. 6 d. — 8 juin. 4 d., 1 s., 1 s., 3 s. — 9 juin. Six p  
 talons d'hommes, deux habits, une veste, cinq paires de cha  
 sons, deux robes, le tout déjà porté. — 10 juin. 1 L., et 1 L. d  
 ami d'Irlande. — 12 juin. S. S. 2 s. 6 d. — 13 juin. 4 s., 5 L.  
 14 juin. 1 s. 1 d., 1 s., 2 s. 6 d., 6 d., 1 s., 2 s. 6 d., 2 s. 6  
 3 s. 3 d., 1 s. 1 d., 1 s. 1 d. — 15 juin. 25 L. envoyées par  
 frère de Plymouth, dont 20 L. étaient déjà promises. — 18 juin. 1  
 4 d., six livres et quart de lard, un banc, un couperet. — 19 juin. 1  
 1 s., 10 s., 12 s. produit de la vente de quelques ornements.  
 20 juin. 4 s. Reçu de Teignmouth 5 s., 5 s., 2 s. 6 d., 2 s. 6  
 2 s. 6 d., 3 L., 10 s., 2 s. 6 d., 1 s. 1 d., 5 s. On avait joint à  
 dons une robe, une blouse de garçon, une paire de chaussons,  
 la cotonne pour trois fourreaux d'enfant, deux enveloppes et c  
 bonnets de nuit pour petits enfants. — 24 juin. 5 L. 10 s., 6  
 4 d., 2 d., 4 d., 2 d., 6 d., 6 d., vingt livres de lard et dix de froma  
 22 juin. — Produit d'une boîte dans la Maison des Orphelins :  
 1 d. 1/2. — 24 juin. 2 s. 6 d., 3 s. 8 1/2 d. — 27 juin. 4 s. —  
 juin. 2 s. 6 d., 4 s., 4 d., 6 d., 10 s., 6 d., 6 d. — 29 juin. Six c  
 peaux de paille. — 30 juin. 5 s., 2 L. — 4 juillet. 6 d., 4 d., 4  
 4 d., 4 s., 48 L. de la part de « deux orphelins. » 1 s. 1 d., 10  
 8 s. 6 d., 2 s. 6 d., 1 s. 1 d., 1 s. 1 d., 1 s. 1 d., 1 s. 4 d. — 5 juill  
 1 s., 1 s. 2 d., 3 d., 4 s., 4 d., 1 s. — 6 juillet. Six chaises neuve  
 — 7 juillet. 2 L., 12 s., 10 s., 2 s. — 8 juillet. 1 s., 2 s. 6 d., 3  
 — 10 juillet. 10 s., 10 s., 1 L., 1 L. — 11 juillet. 8 s., 13 s.

12 juillet. 13 s. 2 d. — 13 juillet. 12 s. — 14 juillet. Six chemises qui  
 avaient été promises le 14 avril, quatorze pelottes. — 15 juillet.  
 Six bonnets de nuit et deux jupons. — 20 juillet. 10 s., 5 s., 1 L.,  
 2 d., 6 d., 6 d., 4 d., 6 d., 4 d., 2 d., 4 d. — 24 juillet. 1 L. —  
 25 juillet. 3 S. S. 5 s., vingt-cinq et trois quarts yards d'indienne,  
 douze petits châles, seize yards de flanelle. — 26 juillet. La boîte  
 dans la Maison des Orphelins : 8 s. 9 d., 4 d. — 27 juillet. Deux  
 paires de souliers. — 28 juillet. 3 s. 8 1/2 d. — 29 juillet. 2 s. 6 d.  
 4 d., 4 d., 4 d., 4 d.

1<sup>er</sup> août. 4 s., 1 L., 10 s., deux chemises, trois bonnets de nuit,  
 dix mouchoirs de poche, deux chemises, trois bonnets de nuit,  
 six mouchoirs de poche. — Le 2. 8 d., 1 s., 1 s. 3 d., 1 s., 1 s.,  
 4 d., 5 s., 2 s. 6 d., 4 s., 1 d., 1 d., une couverture en pièces  
 rapportées. — Le 5. 6 s. — Le 8. 4 s. — Le 10. Une boîte, six  
 cassettes et un encier. — Le 13. 5 s. — Le 15. 1 L., S. S. 2 s.  
 6 d., 4 s. — Le 16. 6 d., 6 d., 4 d., 4 d., 4 d., 6 d., 1 s., 1 s.  
 6 d. Le 19. 1 s. 2 d. 1/2 — Le 23. 1 s., 10 s., 1 L., 2 s. 6 d.

1<sup>er</sup> septembre. — 1 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s., 1 s., 4 d., 6 d., 4 d.,  
 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 1 s. 6 d., 6 d., 6 d., 2 d., 1 L., 1 L.,  
 douze chemises, une robe d'étoffe déjà portée, 4 d., 4 d., un panier  
 de pommes et trois livres de sucre. — Le 3. 1 L., 5 L. — Le 5.  
 12 s. — Le 7. 5 s., 2 s. 6 d. — Le 8. 5 s. — Le 13. 4 s., 1 s.,  
 1 s., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 3 d., 1 s., 1 s.  
 1 d., 1 s. 1 d., 2 d., 6 d., 6 d., 2 s. 6 d., 6 d. — Le 14. 1 L. 10 s., 10 s.,  
 quatorze tabliers, un panier de pommes. — Le 19. 8 s., 2 s. 6 d.,  
 une boîte de la maison des orphelins, 1 L. 6 s. 1 d. 1/4, plus 10 s.  
 Le 20. 6 d., 6 d., 4 d., 4 d., 1 d., 4 d. — Le 27. Plusieurs numé-  
 ros du journal « le Record » ont été envoyés pour être vendus au  
 profit de la Maison des Orphelins, 4 d., 4 d., 2 s., 2 s. 6 d. —  
 Le 30. « Offrande de reconnaissance pour des grâces spirituelles  
 accordées à un enfant, » 1 L. De même M. B..... l'ainé, chirur-  
 gien, s'est offert aujourd'hui à donner gratuitement ses soins et  
 des remèdes aux orphelins.

1<sup>er</sup> octobre. — 6 d., 4 d., 4 d., 4 d., un vieux manteau. — Le  
 3. 8 s., 3 s. 3 d., 1 s., une mesure de pois secs. — Le 4, 1 L. 3 s.  
 6 d. — Le 10. 4 s., 1 s. 1 d., 1 s. 1 d., 1 s. 1 d., 1 s. — Le 11.  
 10 s., 2 d., 6 d., 3 s. 3 d. — Le 14. 4 1/2 gallons de bière. — Le  
 16. 3 s., 4 s., 4 s., 2 s. 6 d., 5 s. — Le 17. 4 s. — Le 18. 10 s.,  
 4 d., 4 d., 4 d., 6 d., 1 d., 4 d., 1 s. — Le 19. 1 L. — Le  
 21. 4 s. — Le 25, trois fourreaux, deux tabliers, deux pèlerines,  
 44.

trois paires de manches, 10 s., 10 s., 4 d., 4 s. — Le 27, 1 pèlerines; un anonyme a envoyé 40 s. par la poste; la même personne demande le concours de nos prières afin que Dieu la dirige dans les circonstances difficiles où elle se trouve. — Le 29, de pèlerines en drap. — Le 31. 4 s.

2 novembre. — 1 s. 3 d., 4 s. 3 d., 4 s. — Le 4, deux petits nœuds, 16 livres de pain. — Le 5, deux dindons, 6 d., 4 d., 4 d. Un frère a aussi remis 100 L., dont 50 avaient été promis auparavant pour assurer le loyer de la maison. Il est à remarquer que dans le mois de décembre de l'année dernière j'avais plusieurs fois demandé au Seigneur de vouloir bien disposer le cœur de mon frère à donner 100 L.; la prière que je fis alors fut consignée dans mon journal du 12 décembre 1835. Ce fut le 25 janvier 1836 que ce frère promit de donner les 50 L.; le 5 novembre, il s'acquitta de sa promesse en ajoutant 50 L. à la somme promise. Ce fut toutefois que quelques jours après que je me rappelai que le Seigneur m'avait donné la même somme que j'avais demandée au Seigneur. Il peut donc nous arriver souvent d'avoir été exaucés dans nos prières, sans que nous nous rappelions que telle ou telle chose nous a été une réponse à l'une ou l'autre de nos demandes. Lorsqu'il revint à l'esprit que cette prière avait été consignée dans mon journal, et que je le fis voir au donateur, il nous fut donné nous réjouir ensemble, lui d'avoir été un instrument dans la main de Dieu pour donner, et moi de ce que ma prière avait été exaucée.

6 novembre. — S. S. 7 s. 6 d. — Le 7, une tonne de charbon, la part d'un anonyme, 4 s., une jupe; deux paires de gants, de fraises. — Le 8. 5 L., 2 s. 2 d., 3 s., 2 s. 2 d., 2 s., 2 d., 4 s. 6 d., 2 s., 6 d., 4 s. 6 d., 2 s. 6 d., 2 s. 6 d. — Le 14. 20 L. pour la Maison des Orphelines, et 20 L. pour celle des orphelins en bas âge. Dans les deux papiers qui renfermaient l'argent étaient écrites ces paroles: « Si le Seigneur prolonge les jours de l'homme digne donateur, ce dernier donnera la même somme à Noël. » — Le Seigneur m'a déjà fait observer plus d'une fois que je ne pouvais m'attendre à recevoir continuellement de fortes sommes; que lorsqu'une semblable institution s'établit, il y a des personnes qui se sentent poussées à donner libéralement, mais qu'il est nécessaire d'avoir plus tard un certain nombre de souscripteurs réguliers, sans lesquels il n'est pas probable qu'une telle œuvre puisse se soutenir. Dans ces occasions-là, je n'ai pas répondu grand'chose, mais j'avais par devers moi la pleine assurance qu'il n'est pas difficile

Seigneur d'incliner le cœur de ceux qui ont donné libéralement la première fois, à le faire une seconde et une troisième, si c'est pour notre bien. C'est ainsi qu'un donateur dont il a été question a donné 50 L. aux 50 premières, et que celui dont il a été fait mention en dernier lieu a ajouté les 40 L. ci-dessus à 50 L. qu'il avait données dans une autre occasion, en promettant d'en donner encore 40 à Noël. Je tiens à dire ici qu'il y a en effet quelques souscripteurs, et qui même donnent considérablement; mais j'ajoute tout de même que leur nombre serait vingt fois plus considérable si mon désir serait de tourner mes yeux vers le Seigneur et nullement vers eux, et de recevoir le paiement de chaque souscription comme un don de *sa main*. Et, d'un autre côté, lorsque nous n'aurions point de souscripteurs, le Seigneur qui nous exauce nos prières n'est-il pas assez riche pour nous accorder tout ce qui est nécessaire? — On nous a encore donné aujourd'hui une petite d'une veuve, 10 s., plus 4 d.

Le 1<sup>er</sup> décembre. — 4 s., quatre canards. Pour les orphelins en bas âge, six fourreaux, quatre chemises de garçons, quatre dites de filles, une chemise de nuit, deux jupes, douze livres de sucre, 15 s., 6 d., 6 d., 4 d., 6 d., 4 d. — Le 16, produit d'une vente de bijoux, 4 L. 5 s. 4 s. — Le 18, un anonyme a envoyé un petit de garçon, un chapeau, un petit coupon d'indienne, seize livres de pain. — Le 21, 4 s., 2 s. 6 d. — Le 22, 6 d. — Le 23, trois fourreaux, une pèlerine, six paires de gants, six couvertures de laine. — Le 25, douze recueils de prières, un vieux manteau, un lit de sangles neuf. — Le 27, un anonyme a mis dans les boîtes de Béthesda, 5 s. — Le 28. 4 s. — Le 29, deux dindes. — Le 30. 10 s., cinq yards d'étoffe de laine, un châle.

Le 31 décembre. — Une couverture en pièces rapportées et 5 yards de tissu, 3 d., 10 s. — Le 4. 4 L. 5 s. — Le 5. 4 s., 1 L. 5 s. — Le 6 d., 2 d., un vieux manteau, un jupon, une pièce de tissu pour des rideaux de fenêtres. Le 8. La boîte de la Maison des Orphelins, 2 L. 4 s. 1 1/2 d. — Le 9. 4 L., 1 L. avec Marc IX, écrit dans le papier. C'est en effet un passage bien intéressant pour cette œuvre, et dont auparavant je n'avais jamais eu connaissance. Environ un quintal de mélasse.

Il résulte de ce rapport que nous avons reçu à l'heure qu'il est 20 L. 0 s. 9 1/2 d., non compris les 40 L. qui nous sont promises. Cet argent, tous ces articles d'ameublement, de vêtement,

ainsi que ces provisions, etc., nous ont été donnés sans que je sois adressé à personne. J'ai continué à marcher dans cette voie afin que la main même du Seigneur fût plus visible dans cette affaire, et que nous pussions mieux envisager l'ensemble des faits rapportés comme une réponse à nos prières.

II. Après avoir fréquemment demandé à Dieu qu'il lui plût nous envoyer une bonne et une maîtresse pour la Maison des Orphelins en bas âge, *il nous a également répondu*. Nous avons encore trouvé une maison convenable pour ce nouvel établissement, avec un emplacement pour les amusements des enfants. En conséquence, nous avons commencé à la meubler le 21 novembre, et le 28 du même mois nous y avons reçu les premiers orphelins.

III. Il nous a paru convenable, ces derniers temps, d'employer quelques-unes des filles les plus fortes et les plus âgées de la Maison des Orphelines dans l'asile des orphelins en bas âge, sous la direction de la gouvernante et de la maîtresse. Ce plan présente avoir plusieurs avantages. 1. On épargne ainsi les salaires qu'on devrait donner à des aides. — 2. Nous pourrions par ce moyen entretenir cinq ou six orphelins de plus, sans occasionner plus de dépenses à l'Institution. — 3. Les plus grandes filles de la Maison des Orphelines, en passant un certain temps dans la Maison des plus jeunes orphelins avant d'entrer en service, s'habitueront ainsi à soigner les petits enfants, ce qui est très important pour les jeunes servantes. — 4. Enfin, comme ce plan nous permettrait de donner suffisamment d'occupations aux plus grandes filles, nous pourrions aussi les avoir plus longtemps sous notre direction.

IV. Nous avons fait passer de la Maison des Orphelines de celle des orphelins en bas âge, quatre des plus grandes filles, ainsi que cinq autres au-dessous de sept ans. Il est entré depuis dans ce dernier établissement huit enfants de l'âge de deux ans et de trois et au-dessus.

V. La Maison des Orphelins en bas âge a été ouverte le 15 décembre par un jour de prières et d'actions de grâces.

VI. Comme il y a actuellement plusieurs enfants de la Maison des Orphelines qui savent très joliment travailler à l'aiguille, nous nous offrons à recevoir des ouvrages de couture faciles, afin qu'elles puissent au moins contribuer un peu à leur entretien.



VII. Depuis le commencement de cette œuvre, on a reçu en tout cinquante et un orphelins ; mais comme il y en a huit qui ont quitté, il n'y en a maintenant que quarante-trois dans les deux maisons. Sur les huit qui sont sortis, trois ont été retirés par des proches parents qui ont désiré pourvoir dorénavant eux-mêmes à leurs besoins. L'une des enfants a été transférée dans un asile d'orphelines destiné à de pauvres filles, près de Baptist-Mills, à Bristol. Comme on avait premièrement fait une demande à cette maison, elle n'avait été placée chez nous que jusqu'à ce qu'on pût la recevoir dans cet établissement. Une fille avait fait de si grands progrès dans le péché, quoiqu'elle n'eût que douze ans, que, dans l'intérêt des autres enfants, nous avons jugé nécessaire de la renvoyer à sa grand'mère. Enfin le 7 mai, trois autres enfants se sont sauvés chez leurs grand'pères et leurs grand'mères qui demeurent à Bristol. Quoique la plus âgée n'eût que treize ans, elle était déjà endurcie dans le péché. Elles ont répandu plusieurs mensonges sur le compte de l'Institution, on a ajouté foi à leurs récits, et, tandis que nous n'aurions pas cru devoir recueillir la plus âgée, on n'a plus voulu permettre aux deux plus jeunes de revenir. Il ne nous est plus rien arrivé dans ce genre depuis lors, et il est probable que cela n'aurait pas eu lieu si nous eussions voulu fermer les yeux sur le vol et le mensonge dont la plus grande fille s'était rendue coupable. Cependant, ces deux derniers faits m'ont démontré plus clairement combien il est important de s'occuper des orphelines pendant qu'elles sont encore jeunes. Ainsi, tandis que Satan avait l'intention de nuire de cette manière à la réputation de l'Institution, j'étais de plus en plus confirmé dans la pensée d'établir une maison pour les orphelins en bas âge.

VIII. Le nombre moyen des enfants de la Maison des Orphelines a été de vingt-neuf, le maximum de trente et un. Nous n'en avons actuellement que vingt-six, mais nous espérons que d'ici à quelques jours nous arriverons à notre nombre ordinaire qui est trente. La Maison des Orphelins en bas âge renferme actuellement quatre grandes orphelines, et treize orphelins en bas âge, parmi lesquels il y a deux garçons. Comme on n'a fait que trois nouvelles demandes pour des enfants de cet âge, il y a encore quatorze places vacantes. Les deux maisons sont meublées de manière à ce qu'on puisse recevoir en tout soixante-six orphelins.

**IX. RECETTES ET DÉPENSES DES DEUX MAISONS, D'ORPHELINS  
JUSQU'AU 10 DÉCEMBRE 1836.**

<i>Recettes.</i>		<i>Dépenses.</i>		
Dons, souscriptions et vente de quelques articles.	770 0 9 1/2	Arrangement et ameublement des deux Maisons d'Orphelins. . . . .	244	L. s. 7 3
		Entretien du ménage de la Maison des Orphelines, du 26 mars au 10 décembre 1836. . . . .	440	49 7
		Habillement des orphelines. . . . .	28	49 4
		Loyer de la Maison du 25 mars au 29 septembre 1836. . . . .	40	40 .
		Rente foncière. . . . .	.	5 11
		Salaires de l'institutrice du 28 mars au 8 décembre. . . . .	8	0 0
		Frais de bureau. . . . .	2	4 9
		Frais d'impression. . . . .	12	7 0
		Ports de lettres et paquets. . . . .	2	4 4
		Entretien du ménage de la Maison des Orphelins en bas-âge, du 21 novembre au 10 déc. . . . .	9	4 4 1
		Dépenses imprévues. . . . .	.	46 8 4
		Balance en mains.	373	4 8 1
<b>Total. . .</b>	<b>770 0 9 1/2</b>	<b>Total . .</b>	<b>770</b>	<b>0 9 4</b>

*Nous avons examiné ces comptes et les avons trouvés justes.*

JOHN CHAPMAN, C. W. FINZEL, J. H. HALL

I. On peut visiter les deux établissements le mercredi entre six et cinq heures du soir.

II. Les parents et amis des orphelins peuvent les voir tous les premiers lundis de chaque mois, entre deux et cinq heures.

GEORGES MÜLLER.

Bristol, 20 décembre 1836.

31 décembre. — Nous avons eu ce soir une réunion de prières pour bénir le Seigneur de sa bonté envers nous durant l'année qui s'est écoulée, et lui demander la continuation de ses faveurs par celle qui s'ouvre devant nous. Nous avons été réunis jusqu'à six heures et demie. Pendant l'année dernière, vingt-trois frères et sœurs ont été reçus dans l'église de Gédéon, et vingt-neuf dans celle de Béthesda; en tout cinquante-deux. Sur ces cinquante-deux, trente et un ont été amenés à la connaissance du Seigneur par le moyen de frère Craik ou par le mien. Le nombre de ceux qui ont été admis dans l'église de Gédéon, et qui ont été conduits par notre moyen, se monte à soixante-dix-neuf frères et sœurs et à quatre-vingt-six dans l'église de Béthesda; ce sont donc cent soixante-cinq sceaux que Dieu a mis sur notre ministère depuis que nous sommes à Bristol. Nous ne comprenons pas dans ce nombre plusieurs âmes qui sont mortes en la foi sans avoir participé à la communion de nos églises, un certain nombre de nos enfants spirituels qui se sont unis à d'autres églises à Bristol et ailleurs, enfin plusieurs personnes qui se présentent pour être admises à la communion de l'église, et sur lesquelles nous concevons les plus belles espérances. Depuis que nous sommes à Bristol, cent cinquante-quatre personnes ont été admises à l'église de Gédéon, et cent quatre-vingt-treize à celle de Béthesda, en tout trois cent quarante-sept. Comme nous avons trouvé soixante-huit frères et sœurs dans l'église de Gédéon, le total des enfants de Dieu des deux troupes devrait être de quatre cent quinze; mais il y a eu quelques changements.

Personnes à Gédéon.    À Béth.    Total.

L'église exerce la discipline envers. . . . .	5	8	13
Sont morts dans la foi. . . . .	45	7	22
Ont quitté Bristol. . . . .	12	6	18
Nous ont quittés, mais sont encore à Bristol. . . . .	9	4	13
	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	41	25	66

En conséquence, le nombre des âmes qui font actuellement partie de nos églises est de cent quatre-vingt-un à Gédéon, de cent soixante-huit à Béthesda; en tout trois cent quarant neuf.

Sous le rapport de mes besoins temporels, il a plu au Seigneur de me donner, durant le cours de l'année dernière :

1. Offrandes par le moyen des boîtes. . . . .	433 L.	8 s.	9
2. Dons en argent par des frères de Bristol et d'ailleurs. . . . .	56	13	0
3. Par le moyen de ma parenté. . . . .	5	0	0
4. Présents en vêtements, en provisions, etc., qui valent au moins. . . . .	30	0	0
5. Durant les neuf derniers mois, nous n'avons eu à payer que la moitié du loyer ordinaire, ce qui nous a épargné au moins. . . . .	7	40	0
	<hr/>		
	232 L.	41 s.	94

2 janvier 1837. — Ce soir, les deux églises ont eu de nouvelle réunion de prières spéciale qui s'est prolongée jusqu'à dix heures et demie.

5 janvier. — Une sœur est venue me voir et m'a parlé de la conversion de son père, qui avait atteint l'âge de quatre-vingts ans. Après avoir vécu ouvertement dans le péché pendant bien des années, il a été enfin amené à la connaissance du Seigneur. Puissent les enfants de Dieu être encouragés à prier pour leurs vieux parents ainsi que pour tant d'autres personnes. Cette sœur avait demandé pendant bien des années la conversion de son père, et Dieu lui a enfin accordé le désir de son cœur, quoiqu'elle n'ait vu sa prière exaucée que vingt ans après. Comme je connaissais beaucoup de circonstances de la vie dérégulée de ce vieux pécheur, mon esprit a été tout particulièrement rafraîchi en entendant raconter les détails de sa conversion.

31 janvier et 2 février. — Nous avons eu, ces deux jours, des réunions spéciales d'humiliation et de prières au sujet de l'influenza, maladie qui sévit avec intensité à Bristol, désirant reconnaître la main de Dieu dans ce châtement.

8 avril. — Il y a maintenant soixante orphelins, trente dans chacune des deux maisons.

22 avril. — Le Seigneur a miséricordieusement répondu à nos

rières et a garanti la Maison des Orphelins du typhus. Nous avons eu que deux cas et les enfants sont en convalescence.

24 avril. — Ce soir nous avons eu une bonne réunion avec une dizaine de frères et de sœurs dans laquelle on s'est occupé de la parole. Il y avait déjà quelque temps que frère Craik et moi avions consacré à peu près une soirée par semaine pour réunir vingt ou trente frères et sœurs, prendre du thé avec eux, et passer le reste de la soirée à prier et à méditer les saintes Écritures. Nous commençâmes ces réunions principalement dans le but de voir un plus grand nombre de frères, car les saints qui se réunissent avec nous sont maintenant si nombreux, qu'il nous est impossible de les voir aussi souvent chez eux que cela était nécessaire et que nous en avons le désir. Ce fut d'abord dans nos propres maisons que ces réunions eurent lieu, et nous choisîmes principalement ceux que nous voyions le moins. Lorsque nous eûmes eu plusieurs soirées de ce genre chez nous, nous fûmes invités par les frères et les sœurs, avec plusieurs autres qui venaient nous voir. Quelquesfois aussi nous avons proposé d'inviter ceux que nous ne voyons que rarement. Ces réunions nous ont été très utiles, tant pour nous-mêmes que pour les autres, et elles continueront sans doute à nous être en bénédiction aussi longtemps que le Seigneur nous accordera la grâce de les fréquenter avec un esprit de prière. Elles sont aussi très importantes comme moyen par lequel les frères peuvent apprendre à se connaître, et qui peut contribuer à unir les cœurs.

25 avril. — Un frère m'a donné un chapeau neuf; c'est le huitième qui m'a été remis en don. Ainsi, toutes les fois que j'en ai eu besoin, et même avant, le Seigneur y a pourvu avec bonté.

13 mai. — J'ai été de nouveau dans le cas de déplorer grandement ma corruption naturelle. Ce qui m'afflige surtout, c'est mon manque de reconnaissance pour les nombreux bienfaits temporels dont je suis comblé. J'ai été assez misérable pour être mécontent au dîner, dans la pensée qu'il ne me conviendrait pas. N'aurais-je pas plutôt dû remercier Dieu pour l'abondance de ses biens, et implorer sincèrement sur cette nourriture la bénédiction du Seigneur en pensant à tant d'enfants de Dieu qui seraient bien aises d'avoir un tel repas? Je me réjouis du jour où, en voyant Jésus tel qu'il est, je lui serai semblable.

14 mai. — Jour du Seigneur. Au lieu de me châtier pour mon ingratitude et mon mécontentement d'hier, en m'abandonnant à mes propres forces pour la prédication, et en me laissant dans le besoin quant au temporel, le Seigneur m'a donné une bonne jour-

née, j'ai prêché avec joie et bénédiction, et il m'a envoyé des secours temporels abondants ; outre le produit des boîtes, se montant à 2 L. 8 s. 10 d., on a mis dans ma main un billet de 5 L. pour mes propres besoins. C'est ainsi que le Seigneur voulut fonder mon cœur par son amour, et me faire mieux voir la bassesse de ma conduite de la veille. Béni soit Dieu, le jour n'est pas éloigné où Satan ne triomphera plus !

18 mai. — Il y a maintenant soixante-quatre enfants dans les deux maisons, et on en attend encore deux qui compléteront le nombre des orphelins des deux établissements.

28 mai. — L'exposé de quelques-unes des dispensations de Dieu envers moi étant maintenant sur le point d'être publié, voici environ une huitaine de jours que je me suis souvent senti pressé de demander sérieusement au Seigneur ce qui manque encore de la somme de 1000 L. que je lui avais demandée pour l'œuvre de la Maison des Orphelins. Quoique à mon avis cette somme soit tant que réalisée, de telle sorte que j'ai pu souvent remercier d'avance de ce qu'il me la donnerait jusqu'au dernier schelling ; cependant cela ne suffit pas pour les autres. Je répète ici que l'affaire de la Maison des Orphelins avait été commencée pour la gloire de Dieu, et avec le désir que cet établissement fût pour le monde et pour l'Eglise une preuve visible que le Seigneur prend son plaisir à exaucer les prières. Mais comme il manquait une partie des 1000 L., que je *désirais ardemment que le livre ne sortît pas de presse* sans que j'eusse reçu le dernier schelling de la somme ci-dessus à titre de réponse aux prières, *sans avoir rien demandé à personne*, et cela afin d'avoir le doux privilège de rendre témoignage à la fidélité de Dieu dans ce livre, je me suis mis sérieusement à prier pour ce sujet depuis le 24 mai. Le 22, il est entré 7 L. 10 s., et le 23, 3 L. Le 24 mai, une dame que je n'avais jamais vue, vint me visiter et me remit 40 L. Cette circonstance m'a beaucoup encouragé, en ce que le Seigneur m'a montré par là qu'il veut continuer à nous envoyer de *grandes sommes*, et qu'il peut se servir à cet effet de personnes que nous n'avions jamais vues auparavant. Le 25 mai, on a envoyé 3 L. 6 d. de deux endroits d'où nous n'avions aucune raison d'attendre quelque chose. Le 27, un anonyme a envoyé de Londres un paquet de vieux habits et un souverain. — 28 mai, reçu 4 L. 3 s. 6 d., plus un paquet venant d'une distance considérable, renfermant sept paires de chaussons, une épingle en or avec une pierre précieuse, quinze pierres précieuses, deux épingles en or, deux broches en or, deux agrafes en or, un cachet en or, deux boutons en or, onze bagues

en or, une chaîne et un bracelet en or; tous ces bijoux devaient être vendus pour l'entretien des orphelins.

28 juin. — Je me suis mis de rechef à prier sérieusement le Seigneur de vouloir bien m'envoyer ce qu'il faut pour compléter les 47 L. Cesoiron m'a remis 5 L., ce qui fait que la somme entière se trouve maintenant réalisée. Je voudrais rappeler ici, pour la gloire du Seigneur, à qui j'appartiens et lequel je sers, que chaque schelling de cette somme, de même que tous les articles d'habillement et d'ameublement dont il a été fait mention dans les pages précédentes, m'ont été donnés *sans que j'aie rien demandé à Dieu de ce soit*. Si je me suis abstenu de m'adresser aux hommes, c'est afin que la main de Dieu fût plus visible dans toute cette affaire et que mes frères en la foi fussent encouragés à se consacrer plus entièrement. Je désirais aussi que ceux qui ne connaissent pas le Seigneur eussent une preuve nouvelle que ce n'est en vain qu'on s'adresse à lui par la prière. Puis donc qu'il m'a répondu à mes supplications, même bien au delà de mon attente, je n'ai daigné remplir ma bouche (Psaume LXXXI, 40), à louer mes frères et sœurs bien-aimés, à le louer pour sa condescendance. N'est-ce pas une chose merveilleuse qu'un inutile serviteur comme moi ait pouvoir auprès de Dieu! Que cet exemple serve à vous encourager. N'est-il pas évident que si un homme tel que moi, si peu conforme aux intentions du Seigneur, a obtenu une réponse à ses prières, il obtiendra aussi tôt ou tard les demandes de vos cœurs. Depuis dix-huit mois et dix jours, j'ai exposé presque chaque jour mes prières au Seigneur; et je puis dire que, depuis le moment où j'ai commencé à prier jusqu'à celui où j'ai été pleinement comblé, il n'a jamais permis que je doutasse qu'il m'accorderait cette somme jusqu'au dernier schelling. Même je lui ai rendu grâces par anticipation, dans l'assurance que ma prière serait exaucée. C'est cette disposition qui consiste à ne pas que nous recevons ce que nous demandons, que nous ne devons surtout chercher à revêtir dans la prière. « *Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera fait* (Marc XI, 24). Je trouve qu'elle me vient souvent, et cependant, toutes les fois qu'il m'a été permis de croire que je recevrai, le Seigneur m'a fait selon sa loi. Au moment où j'écris ces lignes (28 juin 1837), je n'ai rien dû devers moi que trois livres sterling, et on peut dans trois semaines me demander le paiement de deux salles d'école, se montant à 47 L. 40 s. Je me place sous la dépendance du Seigneur;

je crois que Dieu peut et veut nous donner cette somme s'il juge bon pour nous ; mais quoique je lui aie exposé souvent mon besoin , ma foi n'est pas assez triomphante pour pouvoir le remercier d'avance dans l'assurance qu'il me la donnera certainement. Je suis dans l'attente chaque fois qu'il arrive des lettres toutes les fois qu'on sonne à notre porte, c'est à Dieu et à lui seul que je regarde ; cependant je ne puis pas dire que je suis aussi assuré de pouvoir payer le loyer des salles d'écoles, que je serais si j'avais déjà l'argent dans ma poche.

Comme donc le Seigneur, dans sa condescendance, a voulu entendre mes prières, que l'exercice de ma foi aux prières et aux messes de Dieu, pour ce qui concerne mes besoins temporels et ceux des autres, me paraît être un des principaux talents qu'il m'a confiés ; comme aussi le besoin d'une Maison d'Orphelins pour les garçons au-dessus de sept ans paraît se faire grandement sentir dans cette ville, et qu'aussi nous ne savons que faire des parents des garçons de la Maison des Orphelins en bas âge, lorsqu'ils atteignent cet âge ; je me propose d'établir une maison qui pourra recevoir environ quarante garçons au-dessus de sept ans. Mais il se présente trois difficultés qui devront être nécessairement levées avant que je puisse procéder plus outre dans cette entreprise. 1. Mes occupations actuelles sont tellement multipliées qu'elles dépassent pour ainsi dire mes forces. Non-seulement je dois faire face à l'œuvre qui se rattache au ministère de la paroisse, prendre part à la direction des affaires de l'église et à la surveillance qui s'étend à 370 frères et sœurs ; mais j'ai outre cela plusieurs occupations que nécessitent six écoles, une école du dimanche pour une dite d'adultes, deux Maisons d'Orphelins et la mise en circulation des saintes Écritures. (Cette dernière partie de l'œuvre requiert toujours plus d'extension, car, seulement dans les six derniers mois, nous avons placé 836 exemplaires de la Bible du Nouveau Testament.) En conséquence, je ne pourrais en aucune manière embrasser une sphère plus étendue, à moins que le Seigneur ne nous envoyât un frère qui, en qualité d'homme d'affaires, pût me décharger de la comptabilité, se procurer des exemplaires de la Bible et les mettre en circulation, donner son avis dans les affaires ordinaires des Maisons d'Orphelins, recevoir les demandes d'admissions dans ces établissements, etc. Dans tous les cas, que le projet d'établir une Maison d'Orphelins soit mis en exécution ou non, l'extension qu'a prise notre œuvre à l'heure qu'il est nous fait grandement sentir le besoin d'un frère qui puisse nous aider de la manière que nous venons



l'exposer. Je mets la chose sur le cœur des frères qui liront ces lignes, afin qu'ils m'aident à prier le Seigneur de bien vouloir nous en faire trouver un. — 2. Ensuite, il est nécessaire pour pouvoir aller en avant, que nous trouvions un maître pieux pour les garçons, ainsi que d'autres personnes convenablement douées pour prendre soin des enfants. — 3. Je désire enfin, pour être assuré de la volonté de Dieu à cet égard, qu'il nous procure les moyens de donner cette nouvelle extension à l'œuvre. Car, quoique d'un côté je doive dire à la louange de Dieu qu'il a bien voulu me donner de me reposer sur lui avec foi, cependant je désire être préservé de présomption et d'enthousiasme. Je ne veux pas sans doute attendre qu'on ait rassemblé une somme considérable, que l'établissement soit convenablement doté, mais je désire-rais pouvoir réaliser la somme qui nous serait nécessaire pour préparer une maison à recevoir quarante garçons (ce qui serait plus dispendieux que pour le même nombre de filles), les habiller et pourvoir aux premiers besoins du ménage. Si cette somme n'arrivait pas, je ne croirais pas que Dieu m'appelât à embrasser une sphère plus étendue. Ce que je demande donc aux frères qui seraient désireux de voir une Maison d'Orphelins s'établir à Bristol, c'est qu'ils me prêtent le secours de leurs prières, afin que si telle est la volonté de Dieu, il lui plaise de faire disparaître ces trois difficultés.

*(Pendant que les pages précédentes étaient sous presse, et avant d'avoir reçu la dernière épreuve pour la corriger, le [ ] qui m'avait donné 40 L. pour les orphelins le 24 mai et que je n'avais jamais vu auparavant, m'a remis, le [ ] et, 460 L., ce qui fait en tout 500 L.)*

**UN COUP D'ŒIL SUR LES CINQ DERNIÈRES ANNÉES, COMPRENANT LE TEMPS DURANT LEQUEL J'AI TRAVAILLÉ A BRISTOL AVEC FRÈRE CRAIK.**

Juillet 1837.

*Aperçu de quelques-unes des grâces que le Seigneur nous a accordées durant cet espace de temps.*

1. Ce que j'ai à dire avant tout, concernant cette époque de ma vie, c'est que les biens et la gratuité m'ont accompagné tous les jours. Les bénédictions dont j'ai été comblé ont été grandes



nombreuses occasions dans lesquelles la chair peut se trouver tentée, ne pourra qu'attribuer *au Seigneur seul* l'amour et l'union qui ont régné entre nous sans interruption. Que les frères au milieu desquels nous travaillons rendent grâces à Dieu pour cette époque de son amour. Que ceux qui habitent d'autres lieux et qui ne voient pas ces lignes le bénissent aussi avec nous. Cette union à laquelle nous sommes parvenus, elle est provenue de lui! Mais pour la continuation de cette union, nous avons besoin de sa sainte intelligence, *nous dépendons de lui comme du passé*, et nous demandons aux frères le concours de leurs prières, afin qu'il nous accorde la grâce de mettre de côté tout ce qui pourrait empêcher cette union.

5. La conduite de beaucoup des enfants de Dieu au milieu desquels nous travaillons nous a procuré une grande joie. En général, les églises ont fait voir, du moins en quelque mesure, que de nos jours il peut y avoir de l'amour au milieu des frères. Je ne veux pas dire par là que nous ayons été sans épreuves dans ce qui regarde la conduite des saints confiés à nos soins; je ne veux pas non plus que, soit eux, soit nous, ayons suivi Christ sans nous aurions pu et dû le suivre. Je veux seulement dire que nous avons été miséricordieusement gardés de grandes tentations, que les cas où il a fallu avoir recours à des actes de discipline sont si rares (ainsi que la liste faite à la fin des deux dernières années en fait foi) que nos frères et sœurs nous ont causé beaucoup plus de joie que de tristesse. Ce sont là des choses qui méritent certainement d'être notées entre les bénédictions spéciales dont Dieu nous a comblés pendant les cinq dernières années.

6. Nous avons aussi à bénir Dieu de ce qu'il lui a plu de nous mettre en garde contre quelques-uns des caractères les plus affreux qui existent, soit qu'ils se fussent déjà présentés pour être reçus dans la communion de l'église, soit qu'ils n'eussent pas encore tenté cette démarche, et qui, sous le rapport du témoignage de bouche, pouvaient nous satisfaire pleinement. Quant aux moyens par lesquels nous avons été préservés de plusieurs de ces individus qui vivaient ouvertement dans le péché, dans plusieurs cas l'esprit les a comme forcés à confesser, peut-être même involontairement, les mauvaises doctrines qu'ils pratiquaient; d'autres fois nous nous sommes doutés qu'ils étaient adonnés à tel ou tel péché, et lorsque nous avons fait des recherches, nos prévisions se sont trouvées justifiées.

7. Quoique ni moi ni frère Craik ne soyons robustes, nous avons été aidés dans nos nombreux travaux; et lorsque nous avons été obligés de discontinuer l'œuvre, le Seigneur a bien

voulu suppléer au défaut de notre service, soit en envoyant des cours de dehors, soit en mettant en activité les dons des fidèles au milieu de nous. Dans ces moments-là, la désunion aura facilement se glisser parmi les saints, mais le bon berger des brebis a si miséricordieusement veillé sur le troupeau, qu'il les a servis dans l'union et dans l'amour, et ils ont ainsi montré leur foi n'était pas appuyée sur la force de l'homme. Tout en rendant publiquement témoignage à cette nouvelle grâce que le Seigneur nous a accordée avec tant de bonté, je ne dois pas oublier ici, que dans le temps où nous en avions le plus besoin, il nous a envoyé des aides tels que nos frères Caldecott, Corser, C. et quelques autres.

7. Quelquefois, lorsque nous avions des épreuves particulières et que les choses nous apparaissaient bien sombres, non-seulement le Seigneur, toujours miséricordieux, nous soutenait dans ces tribulations, mais il nous en délivrait au moment où nous pensions le moins, et bien plus tôt que nous n'aurions pu nous attendre. Dieu veuille que cela contribue à encourager les frères qui travaillent à la prédication et à l'instruction, ou qui servent dans l'Église, à se confier en lui dans des temps d'épreuves particulières !

8. Quant à mes besoins temporels, Dieu y a richement pourvu durant ces cinq années. Je n'ai jamais manqué des choses nécessaires à la vie ; même j'ai eu en abondance, et cela sans avoir un seul schelling de revenu fixe. Loin de me trouver fatigué de ce genre de vie, je n'ai pas même regretté une seule fois d'être dans cette voie.

## II. — *L'œuvre que le Seigneur nous a confiée.*

4. Il a plu au Seigneur de bénir la parole que nous avons annoncée pour la conversion de bien des pécheurs, et il se trouve qu'il n'y a pas eu une seule époque, dans le cours de ces cinq années, durant laquelle il ait discontinué d'agir de cette manière. Dernièrement encore, nous avons vu plusieurs personnes qui ont été récemment amenées à sentir qu'elles sont perdues par nature, et à voir qu'il n'y a que Jésus de Nazareth qui puisse sauver. Le nombre total de celles qui ont été converties par ce moyen à Bristol, et qui ont été reçues dans la communion des églises, se monte à 178. Le Seigneur nous a donné outre beaucoup d'autres gages de la bénédiction qu'il a fait reposer sur notre ministère dans cette ville ; mais ces âmes sont actuelle-

sur la liste de celles qui se présentent pour entrer dans la communion de nos églises, ou se sont unies à d'autres troupeaux soit à Bristol, soit ailleurs, ou enfin se sont endormies en Jésus avant d'arriver à nous d'une manière plus visible.

Le nombre total des frères et sœurs qui font actuellement partie de nos troupeaux est de 370, 189 à Gédéon et 181 à Bédouin.

Il y a maintenant trois ans et quatre mois que nous avons commencé, frère Craik et moi, en nous attendant au Seigneur pour les ressources pécuniaires, à aider la propagation de l'Évangile soit en établissant des écoles, soit en mettant en circulation de saintes Écritures ou en aidant des travaux missionnaires. Depuis cette époque nous avons placé 4030 exemplaires des livres de la Bible; établi quatre écoles pour des enfants pauvres; 1119 enfants ont été instruits dans les six écoles depuis leur formation, et elles renferment actuellement 353. Nous avons en outre fourni à une école du dimanche et à une école d'adultes toutes les choses qui étaient nécessaires, et avons soutenu avec nos deniers des travaux missionnaires qui ont été accomplis aux Indes Orientales, dans le haut Canada et sur le continent d'Europe. Enfin pendant les deux dernières années la parole de Dieu a été prêchée aux habitants par notre frère Corser, qui est allé de maison en maison, se rattachant pour son œuvre à l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures.

On a reçu en tout, dans les deux Maisons d'Orphelins, 74 enfants; elles en renferment actuellement 64.

Je crois devoir dire en terminant que si j'ai parlé si ouvertement des péchés qui ont marqué les jours de ma mondanité, c'est afin de magnifier les richesses de la grâce de Dieu, qu'il a fait abonder sur moi, misérable coupable. J'ai bien examiné si je devais le faire ou non, car je n'ignorais pas le mépris qui en résulterait pour moi. Mais après avoir beaucoup prié, il m'a semblé que, comme le but de ce petit ouvrage est de raconter les bontés du Seigneur, je devais dire en peu de mots ce que j'avais été autrefois, afin qu'on pût d'autant mieux voir ce qu'il a fait pour moi. J'ai aussi pensé qu'en parlant de mon état précédent, plusieurs de ceux qui vivent encore dans le péché pourraient apprendre par mon exemple où le péché conduit déjà dans ce monde, quel est le bonheur qu'on goûte dans les sentiers du Seigneur, sans aller plus loin que la vie présente, et être encouragés par ce que Dieu a fait pour moi à se tourner vers lui. Je me suis fait fou, je me suis dégradé moi-même aux yeux des habitants de

Bristol, afin que mes chers compagnons de péché qui lire ces lignes puissent devenir sages avec la bénédiction de Dieu. C'est l'amour de Christ qui m'a contraint à vous parler de mensonges, de mes vols et de mes tromperies d'autrefois, et que vous en receviez du bien. Ne pensez pas que je sois fou, par ce que je vous ai dévoilé ce qu'était mon cœur dans le temps de folie, mais je me suis fait fou dans l'intérêt de vos âmes. Dieu veuille, dans sa grâce, et pour l'amour de son cher Fils, faire que ces pages soient pour vous une odeur de vie qui vous donne la vie!

Si j'ai cru devoir mettre au jour des péchés et des erreurs dans lesquels je suis tombé depuis ma conversion, les réponses que Dieu a accordées à mes prières, la manière avec laquelle il a pourvu à mes besoins temporels, certaines circonstances de famille ainsi que les succès dont il a honoré nos travaux, ce n'est pas que j'eusse fort bien que j'agissais d'une manière tout opposée aux coutumes reçues et que je nuisais à ma réputation aux yeux du monde. Loin de moi aussi toute idée de faire bon marché de mes charités de vouloir m'enorgueillir de ce que Dieu a exaucé si souvent mes prières, et de ce qu'il a voulu m'employer de tant de manières différentes pour faire son œuvre. Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit pour le bien de mes frères. J'ai parlé de quelques-uns de mes péchés et de quelques-unes de mes erreurs, afin que mes frères qui me liront puissent tirer quelque profit de ma perte. Les réponses que j'ai obtenues à mes prières, je les ai signalées pour les encourager à faire connaître leurs besoins à Dieu. J'ai énuméré les secours temporels qui m'ont été accordés, afin qu'en voyant avec quelle libéralité il m'a pourvu des choses nécessaires depuis le commencement de 1830, lorsque je quittai Londres, ils soient excités à chercher avant toutes choses le royaume des cieux et sa justice dans l'assurance qu'il leur donnera tout ce qu'il faut pour la vie présente. J'ai fait allusion à quelques-unes de nos circonstances domestiques pour faire voir aux enfants de Dieu qu'ils doivent se décharger de leurs fardeaux de famille sur le Seigneur, bien convaincu qu'ils feront l'expérience qu'il sait les porter pour eux. Enfin j'ai fait mention des succès qu'il a plu à Dieu d'accorder à nos travaux pour faire voir que lorsque nous agissons d'après les principes de la parole, le Seigneur se déclare pour nous et approuve notre mode de prédication. Si en écrivant je me suis trompé de quelque chose (et y a-t-il une œuvre d'homme qui soit exempte d'erreur?) je me suis trompé après avoir beaucoup prié. Pendant que j'écrivais j'ai souvent demandé le secours de Dieu; en revoyant

travail je me suis encore mis fréquemment sur mes genoux ; j'ai souvent supplié le Seigneur de vouloir bien bénir ce faible effort de raconter sa louange, ces prières je les lui ai présentées avec de sérieux, mon âme a trouvé tant de jouissance dans ces entretiens, enfin il m'a été donné d'examiner mon cœur d'une manière sincère, que je n'ai pas le moindre doute que ce petit ouvrage ne soit béni. Puissent mes frères et mes sœurs auxquels la lecture de ce livre aura été utile, m'accorder le secours de leurs prières, afin qu'il soit aussi béni pour d'autres ; puissent ceux d'entre eux qui croient que je n'aurais pas dû le publier, demander à Dieu de vouloir bien bénir ce qu'ils y trouvent de bon et de conforme à sa sainte volonté !

Maintenant, frères bien aimés en notre Seigneur, souvenez-vous de moi dans vos prières.

**FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.**





**EXPOSÉ**

**DE**

**DE QUELQUES-UNES DES DISPENSATIONS**

**DE DIEU**

**ENVERS**

**GEORGES MÜLLER,**

**ÉCRIT PAR LUI-MÊME.**

---

**SECONDE PARTIE.**

---

**PARIS,**  
**IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET C<sup>o</sup>.**

En vente, rue Tronchet, 2.

**1848.**



# EXPOSÉ

DE

DE QUELQUES-UNES DES DISPENSATIONS DE DIEU

ENVERS

**GEORGES MÜLLER.**

---

## SECONDE PARTIE.

---

Il m'a paru convenable de publier cette seconde partie des dispensations de Dieu envers moi sous la même forme que la première. J'ai continué, en conséquence, à citer des extraits de mon journal, sans interrompant de temps en temps par des remarques, qui sur ce sujet semble l'exiger. Nous reprenons la narration au commencement du mois de juillet 1837, époque où la première partie a été discon-

20 juillet. — J'ai été exposé ce matin à quatre différentes dispensations de Dieu, sans avoir pu auparavant me recueillir pour prier. J'ai dû passer une partie de la nuit auprès d'un malade, ce qui a été impossible de me lever de bonne heure. Cette circonstance me fait voir combien il importe d'être matineux, lorsque l'on est malade, afin de nous en empêcher, afin de pouvoir nous préparer, dans la communion du Seigneur, à faire face aux épreuves de la journée.

20 juillet. — On nous a envoyé, des environs de Wolverhampton, deux levrauts, un quartier d'agneau et des pois verts. Je rapporte cette particularité pour faire remarquer la variété des moyens par lesquels le Seigneur peut subvenir aux besoins de ses enfants. En effet, n'est-ce pas une chose remarquable qu'il nous soit arrivé ces provisions d'une si grande distance, et de la part d'une sœur que je n'avais jamais vue? C'est ainsi que notre bon Dieu se montre si miséricordieux, même dans les plus petites choses. Puisse chaque

nouvel exemple de ses tendres soins à mon égard, attirer mon cœur plus près de lui ! La sœur qui nous a envoyé ces présents est entrée dans son repos sans que je l'aie connue de visage.

2 août. — Les quatre premiers objets de l'Institution pour apprendre la connaissance des Écritures réclamaient beaucoup de fonds et nous n'avions rien par devers nous. J'ai en conséquence présenté ce cas au Seigneur, qui a répondu à ma requête ; le même jour on m'a remis 5 L.

15 août. — Les cinq cents premiers exemplaires de mon *Exposé* sont arrivés aujourd'hui. Il s'est élevé un nouveau combat dans mon cœur au sujet de cette publication ; je me suis demandé si après tout, je ne m'étais peut-être pas trompé ; une espèce de tremblement s'est emparé de moi ; j'aurais voulu pouvoir aller en arrière. Cependant, lorsque je me rappelai l'examen sérieux auquel j'avais soumis plusieurs fois mon cœur et avant de prendre la plume et même en écrivant, le Seigneur auquel j'avais cherché à connaître la volonté de Dieu et qu'en suite de cet examen et de ces supplications, j'ai eue la pleine assurance que Dieu m'appelle à être utile à son peuple de cette manière, alors les sentiments pénibles que j'éprouvai se dissipèrent et se sentèrent à moi comme une tentation. Je m'approchai de la caisse qui renfermait les exemplaires, j'en pris quelques-uns, et, afin de ne plus pouvoir revenir en arrière, j'en donnai un quelques instants après à une personne qui se trouvait là. Ce fut la dernière tentation ou le dernier combat que j'eus au sujet de ce sujet. Dès lors, j'ai eu bien des raisons de remercier le Seigneur de l'honneur qu'il m'a fait de pouvoir raconter et louer ment la louange de son nom. Non-seulement je n'ai eu un seul instant d'avoir publié cet *Exposé*, mais je suis devenu à dire chaque jour plus convaincu qu'une portion du service de Dieu à remplir envers les saints, consiste à faire connaître les dispensations de Dieu envers moi, par de semblables publications.

17 août. — Deux nouveaux enfants ont été reçus aujourd'hui dans la Maison des Orphelins en bas âge. Nous en avons maintenant soixante-six, tant dans l'établissement des filles, que dans celui des petits enfants, de sorte que notre nombre est complet.

28 août. — Lorsque nous commençâmes nos travaux à Bristol avec mon frère Craik et moi, et que nous nous réunîmes en église avec quelques enfants de Dieu dans la chapelle de Bêthesda, nous ne voulûmes d'autre base que la parole écrite, sans aucun règlement ecclésiastique. Il fut entendu dès le commencement, qu'avec l'ai-

Seigneur nous éprouverions toute chose par la parole de Dieu, nous n'admettrions et ne conserverions que ce qui pourrait être prouvé par l'Écriture. Cette détermination fut prise avec droiture de cœur, quoique avec beaucoup de faiblesse, le 13 août 1832. En conséquence, comme nous n'étions pas nous-mêmes pleinement d'accord sur cette question : savoir si l'on ne doit recevoir à la communion de l'église que ceux qui ont été baptisés après avoir cru, nous ne voulions admettre indistinctement tous les croyants, l'on ne décida rien sur ce point. Nous nous sentions libres de rompre le pain et de ne pas avoir communion avec ceux qui n'ont pas été baptisés après leur conversion, et nous pouvions travailler en toute bonne conscience à Gédéon, où, au moins dans les commencements, la plus grande partie des saints étaient dans ce cas. Mais en même temps nous avions le secret désir qu'il n'y eût que des croyants baptisés qui se réunissent à nous à Béthesda. Ce qui nous le faisait désirer, c'était pendant notre séjour dans le Devonshire, nous avions vu que l'on avait une désunion bien pénible, provenant, selon nous, de la présence d'enfants de Dieu baptisés et de frères qui n'avaient pas eu leur baptême en une seule et même église. En conséquence, nous décidâmes pour règle que la communion de l'église de Béthesda ne serait ouverte qu'à ceux qui ont eu leur baptême en une seule église. En conséquence, nous décidâmes pour règle que la communion de l'église de Béthesda ne serait ouverte qu'à ceux qui ont eu leur baptême en une seule église. En conséquence, nous décidâmes pour règle que la communion de l'église de Béthesda ne serait ouverte qu'à ceux qui ont eu leur baptême en une seule église. En conséquence, nous décidâmes pour règle que la communion de l'église de Béthesda ne serait ouverte qu'à ceux qui ont eu leur baptême en une seule église.

tat de cette communication fut que plusieurs présentèrent des objections. Il y eut deux ou trois réunions consécutives dans lesquelles nous écoutâmes ce que l'on eut à objecter, en cherchant aussi à mieux connaître pour nous-mêmes la volonté de Dieu sur ce point. Quelques jours s'étant écoulés sans qu'on eût rien décidé, l'une des trois sœurs vint nous remercier de ce que nous l'avions pas reçue avant qu'elle eût été baptisée, affirmant qu'elle n'avait été retenue que par la honte et par la crainte des hommes et que le Seigneur l'avait maintenant disposée à recevoir le baptême. Les frères qui croient que d'après la parole le baptême doit précéder l'introduction dans l'église, furent confirmés dans leurs vues; nous nous demandâmes encore plus sérieusement mon compagnon d'œuvre et moi, s'ils n'avaient pas raison dans cet état d'indécision, nous ne pûmes nous mettre en communication avec eux. En conséquence, celle des trois sœurs pour laquelle le baptême fut reçue, et les deux autres ne le furent pas. Tous les enfants de Dieu pouvaient prendre la Cène à Bethesda sans avoir été baptisés, et qu'à Gédéon, où la communion se compose de croyants baptisés et non baptisés, ils avaient être reçues dans la pleine communion de l'église. Les consciences n'éprouvèrent aucun malaise à ce sujet. Nous nous n'avions pas encore bien compris que, d'après la parole, il n'y a aucune différence entre rompre le pain avec ceux qui ne font pas partie du même troupeau. L'on continua sur le même point pendant plusieurs mois; les enfants de Dieu non baptisés ne furent pas reçus à la Cène, même à Bethesda, mais sans être admis à tous les privilèges de l'église. — Au mois d'août 1836, j'eus une conversation sur ce sujet avec le frère Robert Chapman, de Barre, après en avoir été plus ou moins préoccupé depuis plusieurs années. Ou les enfants de Dieu non baptisés (ce fut ainsi qu'il me fit envisager la chose) rentrent dans la classe des personnes qui marchent d'une manière irrégulière, et dans ce cas nous devons nous retirer d'eux (2 Thess. III, 6.), ou leur marche n'est pas irrégulière. Lorsqu'un chrétien se conduit de la manière indiquée par l'apôtre, nous ne devons pas seulement nous séparer de lui de la table du Seigneur, mais notre marche à son égard doit être et à toute occasion, lorsque nous sommes d'une manière ou d'une autre en rapport avec lui, entièrement différente de ce qu'elle serait s'il marchait dans l'ordre. Or, il est évident que ce n'est pas ainsi que les croyants baptisés agissent envers ceux qui ne l'ont pas été. L'esprit de Dieu ne leur fait-il pas assez comprendre que ce n'est pas marcher d'une manière irrégulière que de ne pas rece-

baptême, puisque c'est sous la direction de cet esprit qu'ils vont à leurs frères non baptisés pour vaquer à la prière, à l'étude et la méditation des Écritures, qu'ils entretiennent avec eux des rapports sociaux, intimes même, qu'ils leur tendent une main fraternelle ; et nous ajoutons que la plus précieuse communion peut exister entre des enfants de Dieu qui ont reçu le baptême et d'autres qui ne l'ont pas reçu. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne pourrait pas en être ainsi s'ils marchaient dans le chemin de la vérité. — Ce passage (2 Thess. III, 6) auquel le frère R. Chapman réfère, me mit au clair sur la volonté du Seigneur à cet égard, ce que je désirais depuis longtemps. Il me fit comprendre que nous devons recevoir tous ceux que Christ a reçus, sans aucune mesure de grâce ou de connaissance qu'ils peuvent avoir acquise (Rom. XV, 7.), et frère Craik comprit aussi cette vérité. Quelque temps après, mai 1837, nous trouvâmes l'occasion de mettre en pratique la lumière qu'il avait plu à Dieu de nous communiquer. Une sœur qui n'avait pas été baptisée, et qui sentait pas la nécessité de l'être, demanda à être admise dans l'église. Nous eûmes avec elle une conversation tant sur le sujet de la foi que sur d'autres, et bien que ce que nous lui disions ne la convainquit pas qu'elle dût recevoir le baptême, nous nous sommes adressés à nos frères. L'église prit donc de nouveau la chose en considération. Nous allâmes, d'après la parole, les raisons que nous nous donnâmes, et nous semblait que cette sœur devait être reçue dans l'église. Un nombre considérable, environ un tiers des frères, se levèrent avant les choses qui, selon leurs consciences, s'opposaient à sa réception ; l'on fit envisager l'exemple des apôtres qui ne recevaient pas les premiers croyants après avoir entendu leur profession de foi. Ce serait en effet une difficulté insurmontable si dès le commencement la vérité n'avait été pendant si longtemps mélangée de beaucoup d'erreurs ; mais les choses étant au point où elles en sont aujourd'hui, l'on ne peut accuser de désobéissance volontaire une personne qui refuse de recevoir le baptême après avoir cru. Nous sommes si puissamment soutenus en exposant la vérité à nos frères, que le nombre de ceux qui croyaient que les chrétiens baptisés ne devaient pas seuls être admis à tous les privilèges de l'église diminua rapidement. Enfin, il n'y eut que quatorze frères et sœurs, sur cent quatre-vingts, qui crurent devoir se séparer de nous le 28 août 1837, après de fréquentes entrevues. (Je suis heureux de pouvoir ajouter que la plus grande partie de ces derniers ont reconnu leurs erreurs et sont revenus à nous. Il y a en-

viron onze ans que ces choses se sont passées, et jamais dès l'admission de tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus à les privilèges de l'église, qu'ils aient été baptisés ou qu'ils l'aient pas été, n'a causé la moindre division au milieu de nous.

2 septembre. — Ces trois derniers jours j'ai été à la recherche d'une maison pour les orphelins (1). Jusqu'ici le Seigneur nous a donné des personnes telles qu'il nous les faut pour prendre soin des enfants, de l'argent, etc., etc.; sans doute qu'il nous en donnera aussi d'une maison quand il le jugera convenable.

6 septembre. — Ce matin j'ai accompagné au paquebot ma sœur qui avait passé la nuit chez nous. Le Seigneur m'a donné quatre différentes choses que je lui avais demandées. Je suis réveillé à l'heure convenable, le cabriolet est prêt à six heures et demie, la malle de cette sœur avait été retirée dans lequel elle était venue hier, enfin nous sommes prêts pour le départ du paquebot. J'avais senti que je dépendais dans ces circonstances, et lui, après m'avoir mis à prier, m'avait exaucé dans les quatre demandes que je lui avais présentées.

7 septembre. — Ce soir un chrétien m'a envoyé un billet étaient écrits ces mots : « J'ai été fortement touché par l'idée que vous devez avoir besoin de quelque nouvel arrangement, même j'en ai rêvé la nuit dernière et me suis levé avec ce texte : « Vous l'avez reçu *gratuitement*, donnez-le *gratuitement*. » — C'est ainsi que le Seigneur a daigné nous procurer des habits neufs, au moment où les miens avaient été portés plus d'une année.

15 septembre. — Ce soir nous avons eu réunion avec les âmes désireuses que pour celles qui demandent à s'unir à nous pour le culte. Il y en vint plus que nous ne pûmes en recevoir pendant trois heures, et lorsque nos forces furent épuisées, nous dûmes en renvoyer quatre. Parmi les personnes avec lesquelles nous eûmes des entretiens se trouvait E. W., qui avait été empêchée de demander à s'unir à nous parce qu'elle ne voyait pas que le baptême des croyants fût selon l'Écriture. Tout en désirant être instruite sur ce point, elle ne pouvait l'admettre, et elle fut peinée que cela fût un obstacle à ce que, selon son désir et conformément à la parole, elle pût être admise à la cène. Dès que le

(1) Nous distinguerons dorénavant l'établissement des garçons *Maisons des Orphelins*, celui des filles par *Maison des Orphelines*.



us les privilèges de l'église de Béthesda devinrent facultatifs pour tous les croyants, elle désira se présenter, mais en fut empêchée deux fois par les circonstances. Mercredi dernier elle fut baptisée de quelques personnes. Je prêchai sur ce que je n'avais pas fait depuis plus de deux ans; elle fut tout à fait convaincue par la parole et désire maintenant être baptisée. Elle pensait que, comme elle avait été baptisée du Saint-Esprit, elle n'avait pas besoin du baptême d'eau. Mais cette difficulté disparut, car elle voit maintenant que son objection ne peut résister à l'épreuve de l'Écriture. (Actes, X, 44-47.) — Quoi qu'il en soit, il y a encore qu'un mois aujourd'hui que mon Exposé a été imprimé et déjà parvenu à ma connaissance bien des faits qui méritent la bénédiction que Dieu a fait reposer sur ce livre. Ce sont, par exemple, nous avons reçu d'une sœur, qui demeure à une certaine distance de nous, un paquet renfermant des habits et quelque argent pour les orphelins. Parmi les dons en argent se trouve un billet de banque montant à 6 s. 6 1/2 d., provenant d'un cher garçon, qui est mort dans la foi. Dans sa dernière maladie de cet enfant bien aimé, on lui avait donné des schellings neufs, des six pences et quelques autres monnaies, le tout montant à la petite somme indiquée sur le billet. Avant de s'endormir en Jésus, il demanda que son argent fût envoyé aux orphelins. Ce précieux petit legs est le résultat de la grâce que nous ait été faite. Nouvel exemple de la variété des manières dont le Seigneur peut employer pour nous envoyer des

1. — Deux choses m'ont particulièrement pesé sur mon cœur aujourd'hui; veuille le Seigneur rendre cette impression profitable! 1. Je dois m'arranger à avoir plus de temps libre, lors même qu'en apparence l'œuvre devrait en profiter. 2. Il convient de prendre des arrangements qui me permettent de visiter davantage les frères; car une église qui n'est pas visitée perdra tôt ou tard sa vie. Nous avons grand besoin de compagnons d'œuvre qui puissent travailler avec nous au milieu de nous.

2. — Un enfant de Dieu a envoyé aujourd'hui un billet de banque pour me prendre mesure d'une grande redingote. Cette robe que je m'étais achetée avec de l'argent qui m'avait été envoyé d'une distance de plusieurs centaines de milles, est maintenant bien usée: le Seigneur a donc aussi daigné suppléer à ce besoin spécial.)

3. — Pendant bien longtemps j'ai eu par trop d'oc-

cupations extérieures. Hier matin j'avais passé environ deux heures dans la sacristie de Gédéon, afin d'avoir ainsi plus de temps pour la retraite. Je pensais en faire autant dans l'après-midi, mais je n'eus pas le temps de quitter la maison, qu'on m'appela pour recevoir une visite; après une personne il en vint une autre, jusqu'au moment où il me fallut sortir. Il en est arrivé tant aujourd'hui.

16 octobre. — Il y avait déjà longtemps que nous songions à notre frère Craik et moi, l'importance de plus de visites pastorales. L'une de nos plus grandes épreuves était de ne pouvoir consacrer plus de temps à cette partie de l'œuvre. Ce soir nous avons eu dans ce but une réunion des deux églises. Frère Craik, de Devonshire et moi, nous avons pris la parole et représenté : I. L'importance des visites pastorales; — II. Quels sont les principaux obstacles à ces visites; — III. Enfin on a examiné ce qu'il y aurait pas des moyens d'écarter ces obstacles.

I. Quant à l'importance des visites pastorales, on a mentionné les points suivants : 1. Veiller sur les saints par le moyen des visites, soit pour prévenir la froideur, soit pour les relever dans les cas où ils seraient dans le relâchement. — 2. Leur donner des conseils et des directions tant dans leurs circonstances de famille que dans les affaires spirituelles et temporelles. — 3. Maintenir les saints et ceux qui président sur eux ces rapports familiers et charitables qui sont si désirables. De telles visites devraient avoir lieu fréquemment si cela était possible; mais dans nos circonstances plusieurs choses se sont opposées à cette bonne œuvre.

II. Les principaux obstacles que nous avons rencontrés sont : 1. Le grand nombre d'enfants de Dieu qui se réunissent avec nous pour rendre culte au Seigneur; ce serait déjà un travail surabondant pour nos forces que d'en visiter cent régulièrement et aussi souvent que nous pourrions le désirer; et il y en a près de quatre cents. — 2. La distance qui sépare les saints de nos propres habitations; il y en a plusieurs qui demeurent à plus de deux milles de nous. — 3. La bénédiction que le Seigneur a répandue sur nos travaux. Depuis que nous sommes à Bristol il ne s'est pas passé une année sans qu'une cinquantaine d'amis ne soient venus augmenter notre nombre, et, en général, il est nécessaire qu'on se confabule plusieurs fois avec chacune de ces âmes avant qu'elle soit admise dans la communion des frères. — 4. Frère Craik et moi, nous avons par le fait à prendre soin de deux églises. Il semble d'abord que l'œuvre se trouve ainsi mieux partagée; ce

tant le travail est augmenté de moitié par un double nombre de membres. — 5. La direction d'un nombreux troupeau d'enfants de Dieu, les soins qu'ils exigent, indépendamment de tout autre travail, prend beaucoup plus de temps, et requiert plus de soins qu'il n'en faut pour conduire un petit troupeau, d'autant plus que, par la grâce de Dieu, nous désirons ne pas laisser subsister le péché au milieu de nous dès qu'il nous est connu. — 6. La position que nous occupons dans l'Église engage beaucoup de personnes qui passent par Bristol à nous visiter; ils logent chez nous et il est selon la volonté de Dieu que nous leur consacrons une partie de notre temps. — 7. Pour ce qui me concerne personnellement, il est de nécessité que j'entretienne une correspondance étendue. — 8. Notre faiblesse corporelle à l'un et à l'autre, quand les prédications sont terminées, que les étrangers qui viennent chez nous nous ont quittés, que les personnes qui nous habitent sont parties, et que nous avons écrit les lettres de réponse aussi brièvement que possible, et fait face aux affaires de l'église, nos esprits sont souvent si fatigués que nous ne sommes bien aises d'être tranquilles. — 9. Mais, en supposant que nous eussions des forces de reste après avoir accompli les engagements ci-dessus, la disposition d'esprit n'est pas telle qu'on puisse faire des visites. Lorsqu'on a surtout à s'occuper de des affaires d'église, ce qui arrive assez fréquemment dans un troupeau nombreux, ou qu'on est abattu dans sa vieillesse, l'on est mieux fait pour la retraite que pour visiter. — 10. Enfin, pour ce qui me concerne en propre, les soins de la Maison des Orphelins, des écoles, la dissémination des Bibles, l'assistance que nous donnons à des travaux mis-éricordieux, et autres objets du ressort de l'Institution pour rétablir la connaissance des Écritures, ne requièrent pas une petite partie de notre temps.

Peut-on a-t-il à faire dans de telles circonstances? Au temps de sa jeunesse il y aurait eu un plus grand nombre de frères pour diriger un troupeau aussi nombreux que le nôtre. Le Seigneur ne nous a pas imposé un fardeau trop pesant pour nous, car il ne veut pas être un maître dur, et il est évident qu'il n'attend pas de nous que nous nous efforcions de visiter tous les saints autant que cela est absolument nécessaire, et encore bien moins aussi fréquemment que cela serait désirable. Nous disons ceci pour prévenir les sentiments pénibles que pourraient avoir les chers enfants de Dieu confiés à nos soins pastoraux, en ne se voyant pas

visités aussi souvent qu'ils étaient habitués de l'être lorsque nous arrivâmes à Bristol, et qu'ils n'étaient que soixante-dix (tandis que nous sommes environ quatre cents à l'heure qu'il est) et qu'il y a d'autres égards l'œuvre qui nous est confiée n'était pas la moitié aussi considérable qu'elle l'est maintenant, tandis que nous avions plus de force corporelle d'un autre côté. — 2. Il est donc évident que nous avons besoin d'autres pasteurs, non pas des pasteurs en titre, mais d'hommes que le Seigneur a appelés, et auxquels il a accordé le cœur et les dons du pasteur. — 3. Le Seigneur peut susciter de tels ouvriers au milieu de nous, ou nous les envoyer d'ailleurs. — 4. Mais, en même temps, nous devrions voir s'il ne se trouverait pas des aides au milieu de nous. — 5. Pour ce qui concerne l'œuvre elle-même, afin d'épargner du temps, il est à désirer que les deux églises de Béthesda et de Gédéon n'en fassent plus qu'une, qu'on rompe le pain alternativement dans les deux endroits, et qu'on réduise le nombre des réunions de la semaine.

21 octobre. — Il y a quelques semaines que j'avais loué, à très bas prix, une vaste maison pour les orphelins; mais comme les gens du voisinage avaient menacé d'actionner le propriétaire, parce qu'il louait pour un établissement de charité, j'avais d'abord renoncé à tous mes droits. J'avais été conduit à agir de cette manière en considérant ces paroles du Seigneur : « Autant que cela dépend de vous, ayez la paix avec tous les hommes. » En renonçant aux conventions, j'étais pleinement assuré que le Seigneur nous procurerait une autre maison. Dans le cours de la même matinée, 5 octobre, le Seigneur, pour me faire voir qu'il continuait à avoir cette œuvre pour agréable, m'envoya 50 L. pour l'ameublement de la Maison des Orphelins, par le moyen d'une sœur qui est loin d'être riche; enfin, aujourd'hui, il m'a donné une autre maison, dans la rue même où se trouvent les deux autres établissements. Le Seigneur a donc aussi pourvu à ce besoin particulier dans le temps convenable. En vérité, toutes les fois que j'ai agi avec lui, et avec lui seul dans cette œuvre, n'ai jamais été désappointé en rien.

23 octobre. — Deux jeunes sœurs qui avaient été dans l'école du dimanche ont été reçues dans l'église. Nous commençons donc à recueillir quelque fruit de l'œuvre de nos écoles.

4<sup>er</sup> novembre. — Les fonds destinés à l'œuvre biblique, aux écoles et aux missions, ayant été extrêmement réduits pendant quelque temps, j'avais été conduit à demander souvent au Seigneur qu'il nous envoyât un secours abondant; j'avais même mentionné plusieurs fois, tout en me soumettant à sa volonté,

somme de 100 L. Il ne parut pas d'abord avoir égard à la prière concernant les 100 L., et nous accorda peu à peu ce qui nous était nécessaire. Cependant j'ai reçu un don de 80 L. hier, et un de 20 L. aujourd'hui, ce qui fait que le Seigneur, toujours bon et gracieux, nous a accordé les 100 L. Nous pouvons maintenant approvisionner de nouveau notre dépôt de Bibles, qui avait été bien épuisé ces derniers temps.

5 novembre. — Je me suis éveillé la nuit dernière en éprouvant une grande faiblesse dans ma tête, et n'ai pu me rendormir de longtemps. Enfin j'ai retrouvé le sommeil en me serrant la tête avec un mouchoir. Malgré cette faiblesse, j'ai pu prêcher aujourd'hui avec beaucoup de bonheur, surtout le soir à Béthesda.

6 novembre. — Ma tête est excessivement faible. Ce soir, à la réunion des deux églises de Gédéon et de Béthesda, il a été décidé, pour les raisons données plus haut, que les deux troupeaux n'en feraient dorénavant qu'un.

7 novembre. — Ma tête est si faible qu'il est absolument nécessaire que j'abandonne l'œuvre pour quelque temps. Ce matin, après avoir conclu que je devais quitter Bristol pendant un certain temps, pour avoir plus de tranquillité, j'ai reçu d'Irlande une lettre anonyme avec 5 L., pour mes propres dépenses; ainsi le Seigneur m'a fourni les moyens de réaliser mon projet. Ma tête est tellement affaiblie par un travail d'esprit incessant, que je ne puis vaquer plus longtemps à mes occupations. Quoique tout autre moment eût été plus favorable pour faire une absence, je me sens tout à fait libre d'aller. La Maison des Orphelins étant sur le point d'être ouverte, ceux qui se sont présentés pour prendre soin des garçons ont par conséquent besoin d'être mis à l'œuvre. — Des affaires d'église importantes ont été proposées et demeurent en suspens; mais le Seigneur le sait très bien et il prend soin de son œuvre mieux que je ne le fais et ne puis le faire. En conséquence je désire lui laisser toutes ces affaires, et dans sa grâce il m'aide à les lui remettre. Cette soumission calme à sa volonté et le désir d'abandonner entre ses mains tout ce qui se présente à faire, sont pour moi un témoignage que je ne suis pas engagé dans mon œuvre, mais dans la sienne.

8 novembre. — Je suis parti ce matin. En sortant de la maison, je ne savais de quel côté je devais diriger mes pas; je savais seulement que je devais quitter Bristol. Une voiture de Bath étant la première que je pusse rencontrer, j'y pris une place. Comme j'avais besoin d'une tranquillité parfaite, mon intention n'était pas de voir des frères; mais je me trouvai si mal à l'hôtel, à cause de la

mondanité de ce lieu, que je m'en allai visiter un frère qui, que ses tantes, m'engagèrent beaucoup à m'arrêter chez moi. Cette soirée a été vraiment un temps d'épreuve pour moi. Elle a été très faible et j'ai beaucoup craint d'en venir à perdre la raison. Mais, malgré tout cela, par la grâce de Dieu, moi je me repose tranquillement sur le Seigneur.

12 novembre. Jour du Seigneur. — Je suis toujours faible. La faiblesse de ma tête ne m'a permis d'assister qu'à une réunion des frères; encore ma tête en a-t-elle beaucoup souffert.

13 novembre. — Cette nuit j'ai été extrêmement en proie au sujet de ma tête. Je demande sérieusement à Dieu qu'il me serve de perdre la raison.

14 novembre. — Ma tête est plutôt mieux aujourd'hui.

15 novembre. — Parti de Bath, je suis revenu à Bristol tant qu'il me fallait plus de tranquillité que je ne puis en avoir dans la maison d'un ami, où je suis sans cesse entraîné en conversation, ce que ma tête ne peut pas supporter.

16 novembre. — Parti aujourd'hui pour Weston-sur-Mer d'y assurer des logements pour moi et les miens. Une somme a été envoyée ce matin 5 L. En m'envoyant cette somme, le Seigneur m'a permis de même de déplacer ma famille.

17 novembre. Weston-sur-Mer. — Ce soir, ma femme, mon enfant et notre servante, qui est une sœur, sont arrivés. Hier, une sœur laissa secrètement deux souverains dans le portefeuille de ma femme. Combien le Seigneur est bon de nous faire voir ainsi pourvoir à nos besoins à mesure qu'ils se présentent. Combien il est bon aussi d'envoyer maintenant frère T. prendre en mains l'œuvre des écoles, des Maisons d'Orphelins, etc. C'est ainsi que deux ans auparavant il nous avait envoyés. — Aujourd'hui, un frère m'a fait informer qu'il avait com-  
cent paires de couvertures de laine qui me seront envoyées pour les distribuer aux pauvres.

23 novembre. — Quoique ma santé soit en général assez bonne, ma tête va plutôt plus mal. Ce soir, l'état de ma tête a été tel que je me suis laissé aller à beaucoup d'irritabilité. J'ai fait en conséquence deux nouvelles expériences bien pénibles. 1. J'ai connu que l'affliction en elle-même ne nous rapproche pas de Dieu. — 2. Qu'ensuite nous pouvons avoir beaucoup de temps de loisir sans cependant le mettre convenablement à profit. Pendant ces derniers mois, j'avais souvent désiré d'avoir plus de temps de loisir; moi; le Seigneur m'en a donné maintenant, mais hélas! combien

J'en ai donné à la prière ! Je trouve qu'il est difficile de ne négliger l'âme en prenant soin du corps, et il me paraît beaucoup plus facile d'aller en avant dans l'œuvre du Seigneur sans embarrasser du corps, que d'être occupé de soins corporels dans cours d'une maladie, sans négliger son âme, surtout lorsque est sous une épreuve comme la mienne, où ma tête ne me met de lire et de penser que très peu. — Heureuse perspective celle d'être délivré de cette nature mauvaise ! Tout ce que je puis dire de cette journée, et de cette soirée en particulier, c'est que je suis misérable.

11 novembre. — Je suis maintenant parfaitement assuré qu'il faut autre chose que de la tranquillité et un simple changement d'air, et que j'ai besoin de consulter les médecins. Ma santé paraît en général meilleure depuis que je demeure à Weston, mais le mal a plutôt augmenté à la tête. La crainte que cette maladie ne soit suivie de la perte de ma raison, m'a causé bien des moments de détresse depuis que je suis ici ; mais le Seigneur m'a retenu dans sa grâce et m'a rendu capable, malgré tous mes faiblesses, de réaliser la bénédiction qu'il y a à être en Christ, par conséquent sauvé pour toujours.

15 novembre. — Nous sommes retournés à Bristol. Il m'a été donné de pouvoir m'en remettre entièrement au Seigneur quant à la calamité que je craignais, et je suis demeuré en paix. Ce soir, j'ai vu un aimable médecin-chirurgien, qui m'a dit que ma maladie est une tendance du sang à remonter à la tête, ou qu'elle provient d'un dérangement des nerfs de la tête. Il m'a aussi dit que je n'avais nullement à craindre pour la perte de la raison. Combien mon âme est peu reconnaissante pour cette grâce !

19 novembre. — Je ne me trouve pas mieux. Une sœur m'a envoyé aujourd'hui 5 L. ; j'ai aussi reçu une langue fumée, de la confiture, des gâteaux et des raisins magnifiques. Ma coupe regorge de bénédictions temporelles. — Une des orphelines a quitté ce monde pendant mon séjour à Weston-sur-mer ; on a lieu de croire qu'elle est morte dans la foi.

20 novembre. — Toujours point d'amélioration dans mon état. J'ai écrit à mon père, peut-être pour la dernière fois. Tout est pour le mieux, et il ne peut en être autrement, parce que je suis en Christ. C'est en effet une chose bien précieuse que d'être maintenant, pendant ma maladie, je n'aie pas à chercher le Seigneur et que je l'aie déjà trouvé.

1<sup>er</sup> décembre. — Par la grâce de Dieu ma tête est un peu sou-

lagée. Le foie est dans un état d'inactivité si grande que, selon la déclaration de mes aimables médecins, il y a eu pression au sein de la tête et affaiblissement de tout le système. Mes occupations mentales ayant continué, les nerfs de la tête en ont par conséquent grandement souffert. Ce soir, un anonyme m'a envoyé d'une certaine distance 5 L. pour mes propres besoins. La lettre portait deux initiales F. W. pour toute signature. — Une sœur tertiaire a remis 4 L. à ma femme. Le Seigneur se souvient donc du accroissement de dépense que nécessite mon affliction, et agit par sa voie en conséquence.

4 décembre. — Hier je me suis réuni aux frères pour la communion du pain. Je ne suis pas aussi bien aujourd'hui ; toutes les fois que je me rends à l'assemblée, les nerfs de ma tête sont plus fatigués et je me trouve plus mal ensuite. Une sœur de Barnstable m'a envoyé 4 L. 15 s.

8 décembre. — Ma tête n'est pas aussi bien qu'à la fin de la semaine dernière. Je trouve que c'est chose difficile d'être serein sans mettre mon esprit en activité. La prière et la lecture de la parole est encore ce que je puis le mieux supporter. Veillez Seigneur m'accorder la grâce de prier davantage ! Je ne sais pourquoi, du moins pour ce qui me concerne en propre, le Seigneur devrait me délivrer de cette affliction ; je ne trouve qu'elle m'ait rendu plus soumis à l'esprit de Christ.

9 décembre. — Il y a aujourd'hui deux ans que j'expose mon intention d'établir une maison d'orphelins, si Dieu le permet. Que de choses n'a-t-il pas faites dès lors ! Soixante-quinze orphelins sont actuellement commis à nos soins ; nous avons eu la place pour vingt et un, et nous en attendons tous les jours quelques nouveaux. Pendant la dernière année, les dépenses ont été élevées à 740 L., les recettes à 840 L. Nous avons dépensé 400 L. pour les écoles, la mise en circulation des Écritures, l'assistance que nous avons donnée à des travaux missionnaires. Ainsi, il nous a fallu plus de 4,400 L. pendant l'année écoulée ; notre bon Dieu a pourvu à tout, sans que nous ayons rien demandé à personne.

12 décembre. — Les cent paires (1) de couvertures de laine sont arrivées aujourd'hui. Que le Seigneur est bon de nous accorder

---

(1) On dit en Angleterre une paire de couvertures, parce qu'il est l'habitude d'en mettre deux ou trois à chaque lit.



privilege d'être des instruments entre ses mains pour pourvoir aux besoins de quelques-uns des pauvres d'entre les saints entre les enfants du monde ! Ce don est arrivé fort à propos, en prenant des informations sur les circonstances dans lesquelles se trouvent quelques indigents, l'on a découvert des cas dresse bien affligeants, provenant du manque de couvertures. Que le Seigneur m'accorder la grâce de renoncer à moi-même, de pouvoir subvenir aux besoins des pauvres ! Que de choses qu'on ne peut pas faire avec un peu de renoncement ! Seigneur, aide-moi. — Les couvertures sont d'une très bonne qualité. Celui qui par le Seigneur Christ en suppléant aux nécessités des pauvres, ne se plaindra pas comment il pourrait faire pour donner le moins ; il s'étudiera, au contraire, à donner aussi abondamment qu'il pourra.

21 décembre. — Une sœur, qui m'avait donné 5 L. pour mes besoins, il y a peu de temps, m'a remis la même somme aujourd'hui. Le Seigneur n'est-il pas infiniment bon de nous donner ainsi largement et bien plus que nous n'avons besoin !

22 décembre. — Ma tête n'est pas du tout mieux, mais plutôt un peu mieux. Aujourd'hui mes médecins ont changé mon traitement. Mes médecins sont sans doute aimables et très entendus ; je fais d'une nourriture bien fortifiante ; j'évite avec soin tout ce qui pourrait me fatiguer et prends beaucoup d'exercice en plein air. Mais, malgré tous ces avantages et ces soins, je serai hors d'état de servir jusqu'à ce que mon grand médecin, le Créateur de l'univers, le Seigneur Jésus me rétablisse. J'ai pu travailler durant la semaine dernière quinze jours, mais seulement fort peu.

23 décembre. — J'ai vu ce matin les trente-deux orphelines au-dessous de l'âge de sept ans, passer sous ma fenêtre pour aller à l'école. En voyant ces chères enfants proprement habillées, avec de bons manteaux chauds, aller à l'assemblée avec ordre et sous la direction d'une sœur ; en réfléchissant qu'à l'heure qu'il est, elles sont toutes mieux temporellement et spirituellement qu'elles l'étaient dans les endroits d'où elles ont été retirées, j'ai éprouvé une reconnaissance envers Dieu de ce qu'il s'est servi de moi pour pourvoir à leurs besoins. J'ai senti qu'un tel spectacle vaut bien des jours, même bien des mois ou des années de travail, et qu'il répond à tous les arguments de quelques-uns de mes amis, qui me disent : « Vous en faites trop. »

24 décembre. — Voici le septième jour du Seigneur que j'ai été en repos de côté. Comme je comprends maintenant clairement que les

lois du pays interdisent l'envoi des lettres dans des paquets, et que, en qualité de disciple de Jésus, je dois me soumettre à tous égards au gouvernement, autant du moins qu'on ne m'appelle pas à faire des choses contraires à la parole de Dieu, je me suis donc aujourd'hui à ne plus me servir de ce moyen d'expédition.

26 décembre. — Le frère qui m'a expédié les cent paires couvertures de laine, m'a envoyé 400 L. pour m'en procurer encore autant que je pourrais en distribuer convenablement.

29 décembre. — Les demandes d'admission pour des orphelins se multiplient de plus en plus. Presque tous les jours nouveaux cas nous sont présentés. Il y a actuellement tant de demandes pour des orphelins au-dessus de sept ans, que nous en remplissons une seconde maison. On nous propose aussi beaucoup plus d'enfants en bas âge que nous ne pouvons en recevoir. Vraiment nous avons là un vaste champ de travail !

31 décembre. — Voici le huitième jour du Seigneur que je suis empêché de travailler à l'œuvre de la parole, et je ne pense même qu'il convienne, vu l'état de ma tête, de me rendre à aucune réunion aujourd'hui. Je ne sais si je vais réellement mieux, je l'espère cependant. Quoique le foie semble avoir plus d'activité, ma tête est toujours très mal. Ce matin, j'ai grandement honoré le Seigneur en me laissant aller à de l'irritabilité envers ma chère femme, et cela presque immédiatement après avoir été à mes genoux devant Dieu pour le bénir de ce qu'il m'a donné une telle femme.

#### REVUE DE L'ANNÉE 1837.

I. Nous avons maintenant quatre-vingt-un enfants dans les Maisons d'Orphelins, et neuf frères et sœurs qui en prennent soin ; en tout quatre-vingt-dix personnes qui se mettent journellement à table. Seigneur, regarde aux besoins de ton serviteur.

II. Les écoles ont aussi besoin d'assistance que jamais ; et en ont même plus besoin, surtout l'école du dimanche, dans laquelle il y a maintenant trois cent vingt enfants ; les écoles de la semaine en comptent environ trois cent cinquante. — Seigneur, ton serviteur est un pauvre homme, mais il s'est confié en toi et glorifié en toi devant les fils des hommes ; qu'il ne soit point confondu ! Qu'on ne puisse pas dire que tout cela était de l'enthousiasme, et en conséquence a été réduit à rien !

## III. Quant au temporel j'ai reçu :

1. Offrandes volontaires par les boîtes.	449 L.	18 s.	6 1/2 d.
2. Dons en argent provenant d'enfants de Dieu de Bristol et d'ailleurs. . . . .	77	4	0
3. Présents en vêtements, provisions, etc., valant pour le moins. . . . .	25	0	0
4. Argent provenant de ma famille. . . . .	45	0	0
5. Nous n'avons déboursé que la moitié du loyer que nous aurions dû payer, ce qui fait que nous avons épargné pour le moins	40	0	0
	<hr/>		
	307 L.	2 s.	6 1/2 d.

Je donne encore ici un aperçu des secours que le Seigneur a voulu m'envoyer durant l'année dernière, ainsi que je l'ai fait de même des autres années, c'est parce que j'éprouve un grand bonheur à pouvoir montrer au monde et à l'Eglise combien le salaire que j'ai servi est bon, même sous le point de vue temporel. En ne pourvoyant pas seulement aux besoins de l'œuvre qu'il m'a confiée, mais aussi aux miens propres ainsi qu'à ceux de ma famille, n'a-t-il pas pleinement démontré la vérité de cette parole : « Celui qui croit en lui ne sera point confus ! »

1<sup>er</sup> janvier. 1838. — C'est par la bonne main de notre Dieu que j'ai été conduit jusqu'au commencement d'une nouvelle année. Qu'il veuille m'accorder la grâce de mieux l'employer à son service qu'aucune des précédentes ! Puissé-je moi-même, par l'habitation intérieure du Saint-Esprit, devenir plus conforme à l'image de son Fils que cela n'a été le cas jusqu'à présent ! Hier soir, après la prière, les frères ont eu une réunion de prières à Gédéon ; ils ont continué à prier jusqu'à minuit et demi ; mais je n'ai pas été capable de me rendre au milieu d'eux.

2<sup>e</sup> janvier. — La nuit dernière des voleurs ont forcé l'entrée de notre maison et de la salle d'école de la chapelle de Gédéon. Ils ont été arrêtés dans ma maison par une seconde porte assez forte, ou plutôt ils ont été empêchés d'aller plus loin par notre bon père, qui n'a pas permis que « la haie qu'il a mise tout autour de nous » fût rompue dans ce moment-là, car il n'a rien manqué, si ce n'est un peu de viande froide qu'ils ont enlevée dans notre demeure. — Ils ont forcé et ouvert plusieurs boîtes dans la salle d'école de Gédéon, mais sans rien prendre. Ils ont aussi laissé

quelques-uns des os, dépouillés de leur viande, dans l'une de ces boîtes, et en ont suspendu un autre à un arbre de notre jardin. — L'homme est de sa nature si dépravé quand il est abandonné à lui-même, que non-seulement il s'approprie le bien de son prochain, mais qu'il se divertit encore du péché. Avec quelle bonté Dieu ne nous a-t-il pas protégés! Le matin, en apprenant ces nouvelles, j'étais en pleine paix, bénissant Dieu de tout mon cœur pour sa protection, et j'ai envisagé cette délivrance comme *une réponse à des prières* qui sont souvent montées devant lui ces dernières années concernant les voleurs.

6 janvier. — Quoique ma santé semble généralement meilleure, je sens bien peu d'amélioration dans ma tête; cependant mon aimable médecin dit que je suis mieux et me conseille maintenant de changer d'air. Bien que j'aie déjà fait usage de ce moyen en août 1835 à Exmouth, et à Niton dans l'île de Wight en 1835, et que le Seigneur m'ait abondamment béni spirituellement et corporellement dans ces deux circonstances, je sens néanmoins beaucoup de répugnance à le faire maintenant. Le soir, une sœur, qui demeure à environ cinquante milles d'ici, et qui ignore par conséquent entièrement le conseil que le docteur m'a donné ce matin, m'a envoyé 45 L. dans le but exprès de me procurer un changement d'air; elle m'écrit qu'ayant été affligée de la même manière, elle est assurée que, humainement parlant, rien ne me fera autant de bien que le repos et le changement d'air. N'est-ce pas une chose admirable de voir comment Dieu travaille? J'ai donc maintenant les moyens de suivre les conseils du médecin. — Aujourd'hui j'ai entendu parler d'un exemple de conversion remarquable par le moyen de mon Exposé.

7 janvier. — C'est aujourd'hui le neuvième jour du Seigneur que je suis empêché de travailler à l'enseignement de la parole. Ma tête est dans un état pitoyable, et autant que je puis en juger aussi mal que jamais. Il me paraît de plus en plus évident que les nerfs sont affectés. Mon affliction se lie intimement à une forte tendance à l'irritabilité, même avec je ne sais quel sentiment sabbatique qui est étranger à ma nature. O Seigneur! veuille dans ta grâce préserver ton serviteur de déshonorer ouvertement ton nom. Mieux vaudrait que tu me retirasses bientôt à toi.

10 janvier. — Parti pour Trowbridge avec ma famille.

12 janvier. Trowbridge. — J'ai commencé ce soir à lire la vie de Whitfield, écrite par M. Philip.

13 janvier. — La lecture de la vie de Whitfield m'a déjà été une bénédiction. C'est évidemment à ses nombreuses prières et à sa

qu'il lisait la Bible sur ses genoux qu'il faut attribuer, comme moyen, les grands succès qu'il a obtenus dans la prédication de l'évangile. Il y a des années que je sens l'importance d'agir de cette manière ; je l'ai fait, mais bien trop peu. Ma communion avec Dieu a été généralement plus soutenue aujourd'hui que ces derniers temps.

44 janvier. Jour du Seigneur. — Continué à lire la vie de Whitfield. Dieu s'est derechef servi de cette lecture pour faire du bien à mon âme. J'ai consacré aujourd'hui plusieurs heures à la prière, lu à genoux le psaume LXIII, qui a été pendant deux heures le sujet de mes prières. Dieu a abondamment béni mon âme pendant cette journée. Quoique ce soit le dixième jour du mois que je suis empêché de prêcher, et que je ne me sois pas réuni avec les frères d'ici, à cause de ma tête, j'ai néanmoins marché avec les armées de Jésus. Mon âme est actuellement dans un bon état que, quant à ce qui tient à ma santé, je puis dire que la bonté de Dieu m'est agréable. Même je puis dire maintenant de tout mon cœur, que je ne voudrais pas être délivré de cette maladie, jusqu'à ce que Dieu m'ait accordé par son moyen les bénédictions pour lesquelles elle m'a été dispensée.

Hier et aujourd'hui il a fait beaucoup de bien à mon âme. Seigneur, continue-moi tes bienfaits, et remplis-moi de ton amour ! Je languis de glorifier Dieu plus complètement, bien moins par l'activité extérieure que par une conformité intérieure à l'image de Jésus. Qui pourrait empêcher que Dieu ne fit d'un être aussi faible que moi un second Whitfield ? Nul doute que Dieu peut m'accorder autant de grâces qu'il en a accordé à ce fidèle serviteur. O mon Seigneur, attire-moi toujours plus près de toi, afin que je coure après toi ! — Si Dieu me rétablit pour continuer à servir au ministère de la parole (et si j'en juge par l'état d'âme où j'étais maintenant amené, bien que ma santé ait été plus mauvaise que pendant les derniers huit jours que pendant plusieurs des semaines précédentes, j'attends qu'il le fera bientôt) je désire que ma prédication soit plus que jamais le résultat de ferventes prières, de beaucoup de méditation, et qu'il me soit donné de marcher avec Dieu de manière à ce que des fleuves d'eau vive découlent de mon sein. Hélas ! si la grâce de Dieu ne prévaut, il suffit d'un jour, et toutes les riches bénédictions que Dieu a répandues sur moi hier et aujourd'hui se seront évanouies. Mais si Dieu m'est propice (ce qu'il veuille m'accorder dans sa bonté), j'irai de force en force ; les saints de Bristol et moi, nous aurons abondamment lieu de le bénir pour ma maladie actuelle.

15 janvier. — Depuis hier après-midi j'ai moins souffert tête que pendant les huit derniers jours ; cependant, je suis encore loin d'être bien. Je continue à être intérieurement soutenu par les bénédictions spirituelles que le Seigneur m'accorde. Cette affliction n'est, entre ses mains, qu'un moyen de me préparer pour son bienheureux service, et que je serai bientôt en mesure de terminer l'œuvre.

Aujourd'hui Dieu m'a également accordé une ferveur dont j'ai pu jouir pendant trois jours consécutifs. Il a conduit mon âme dans une communion plus réelle avec lui, et a conduit en moi de saints désirs d'être plus conforme à son caractère. Combien il est facile de prier lorsque Dieu donne son esprit ! Toutefois, entre autres moyens, cet esprit m'a été donné lorsque samedi dernier je tombai sur mes genoux pour lire le rôle, la méditer et la changer en prières. Aujourd'hui, pendant environ trois heures sur les Psaumes LXIV et LXV, je me fondant sur ces précieuses paroles : « Tu entends les prières du pauvre, Seigneur, et ne méprises pas sa supplique. » (Psaume LXV, 3), j'ai fait au Seigneur les demandes suivantes et le priant de les enregistrer dans les cieus et d'y répondre.

1. Je lui ai demandé la grâce de le glorifier dans mon service par un esprit soumis et patient.

2. Ayant été capable maintenant, et *seulement maintenant*, de bénir Dieu de tout mon cœur pour cette affliction, je lui ai demandé qu'il ne retire pas sa main de dessus moi qu'il ne me rende plus propre à faire son œuvre que je ne l'étais auparavant.

3. Que loin de discontinuer, l'œuvre de la conversion des âmes continue à prospérer entre les mains de frère Craik, et que les miennes comme lors de notre arrivée à Bristol, et que je sois plus que jamais.

4. Qu'il daigne aussi accorder à l'église commise à nos soins plus de véritable prospérité spirituelle que nous n'en ayons jamais joui.

5. Après l'avoir remercié de ce qu'un si grand nombre d'exemplaires de mon Exposé ont été vendus en si peu de temps, j'ai supplié de vouloir faire que chacun de ces livres pût être utile et profit.

6. Je lui ai demandé de vouloir bien continuer à faire répandre ses riches bénédictions sur ce petit ouvrage, même de le bénir plus abondamment encore, afin que beaucoup d'âmes soient converties en le lisant, qu'un grand nombre d'enfants de Dieu en tirent un bien réel, et que, quoique retranché pour un temps de mon activité extérieure, je puisse ainsi parler par son moyen.

Je lui ai demandé de plus, de vouloir faire reposer sa bénédictio sur les orphelins et sur les enfants des écoles de la semaine et du dimanche confiés à nos soins, et opérer des conversions au milieu d'eux.

Enfin je l'ai prié de nous envoyer de quoi continuer ces intentions, et de nous fournir même les moyens de leur donner plus grande extension.

Voilà quelques-unes des prières que j'ai adressées à mon Dieu ce soir, en m'appuyant sur les paroles de sa bouche citées en haut; je crois qu'il m'a exaucé, qu'il le montrera quand il le voudra bon, et aujourd'hui, 14 janvier 1838, j'ai pris note de ces demandes afin que lorsqu'il m'aura répondu, ses réponses puissent tourner à la gloire de son nom. — [En écrivant la seconde prière je puis ajouter, à la louange du Seigneur et pour l'encouragement des enfants de Dieu, que les demandes 4, 5, 6, 7 et 8 ont été pleinement exaucées, et que les autres l'ont été en partie].

Le 15 janvier, 16 janvier, jour de bénédictions. Combien le Seigneur mon Dieu a continué par sa grâce à me donner de la ferveur et du zèle; et cependant, sans son secours, je l'aurais de nouveau manqué ce matin. La température a été excessivement froide pendant quelques jours; j'ai beaucoup souffert aujourd'hui, ce qui me paraît être sans doute attribué à ce que le froid était plus intense; mais être aussi ma faiblesse corporelle, jointe à la quantité de prières que j'avais prises, m'avait-elle rendu plus sensible à l'abaissement de la température. Étant sur mes genoux, je me suis redressé pour ranimer le feu, mais sans pouvoir me réchauffer, ce qui m'a donné un peu d'irritation. Je suis allé dans une autre partie de la chambre, mais le froid m'a saisi encore plus fortement. Enfin, après avoir prié pendant un certain temps, j'ai été obligé de me relever et d'aller faire une promenade pour ramener la circulation du sang. Chemin faisant je demandai au Seigneur de ne pas permettre que cette circonstance m'enlevât rien de la précieuse communion que j'avais eue avec lui ces trois derniers jours (car c'était à quoi Satan tâchait de parvenir); je lui confessai aussi mon péché; c'est-à-dire l'irritabilité que j'avais eue au sujet du froid, en m'appliquant à avoir ma conscience purifiée par le sang de Jésus. Il me fit pitié de moi; ma paix fut rétablie; en rentrant je me mis à le rechercher de nouveau par la prière, et ma communion avec lui ne fut plus interrompue. — J'ai rapporté en détail la circonstance ci-dessus pour faire voir que les causes les plus minimes peuvent concourir à nous priver soudainement de la jouissance d'une bienheureuse communion avec Dieu. — J'ai pu prier aujourd'hui pen-

dant plusieurs heures. Le Psaume LXVI, dont les versets 40, et 42, sont surtout applicables à mes circonstances présentes fait le sujet de mes méditations. Par le moyen de cette affliction Dieu m'a déjà fait entrer dans un « lieu fertile, » et je m'attends que ce que mon âme éprouvera de plus en plus sa bénédiction. Je me rappelle aucune époque où j'aie eu plus de ferveur d'être unie à un si grand désir de surmonter toutes les choses qui me hait, et d'être entièrement conforme à l'image de Jésus. En effet, je puis bien m'appliquer le verset 46, et « raconter ce que Dieu a fait à mon âme. » Il en est de même du verset 48 : médite aucun outrage dans mon cœur ; ce cœur est droit devant lui par sa grâce ; aussi Dieu entend-il mes prières. Si j'établissais un rapprochement entre le 16 janvier 1838 et le 16 janvier 1839, de la mort de ma mère, combien de choses Dieu n'a-t-il pas faites pour moi ! J'ai résolu aujourd'hui, si le Seigneur me le permet, d'avoir toutes les semaines ou tous les quinze jours, une chapelle, une réunion spéciale avec les orphelins et les enfants des écoles pour lire avec eux les saintes Écritures.

Mon cœur a été poussé à prier pour beaucoup de choses, surtout demandé au Seigneur de vouloir bien produire en moi un saint et ardent désir de lui gagner des âmes, ainsi qu'une grande compassion pour les pécheurs perdus. C'est en consultant à lire la vie de Whitfield que j'ai surtout été excité à prier en ce sens.

17 janvier. — Le Seigneur est toujours miséricordieux envers moi. La ferveur de mon esprit me procure de la joie. Mon cœur ne peut plus de nouveau se répandre plusieurs fois en prières pendant un temps considérable. J'ai lu sur mes genoux, et en le méditant avec prières, le Psaume LXVIII. L'un des titres de Jéhovah s'appelle « le Père des orphelins », m'a été surtout en bénédiction quant à ceux qui me sont confiés. Jamais je n'ai réalisé ce que j'ai aujourd'hui la vérité contenue dans cette parole. Par la grâce de Dieu, ce sera un argument dont je ferai usage devant lui au moment du besoin. Il est le Père des orphelins ; il s'est engagé à en prendre soin et à leur procurer ce qui leur est nécessaire ; tout ce que j'ai à faire, c'est de lui remettre en mémoire les besoins de ces pauvres enfants, afin qu'il y satisfasse. Mon cœur s'est encore élargi envers ces pauvres créatures privées de leurs parents. Ce titre de « Père des orphelins », contient des engagements assez puissants pour m'engager à placer des milliers d'orphelins, avec tous leurs besoins, sur le cœur charitable de Dieu. — Aujourd'hui ma tête a été de nouveau dans un état p



able; néanmoins mon âme est en paix. Dieu veuille, dans sa  
séricorde, continuer à me donner un esprit fervent !

Du 18 janvier au 2 février, continué à demeurer à Trowbridge. —  
En général, j'ai été très heureux et habituellement en paix ; mon  
cœur a joui à plusieurs reprises d'une grande communion avec  
le Seigneur ; cependant je n'ai pas eu la même ardeur pour la prière, ni  
d'autres égards la même ferveur d'esprit que le Seigneur m'avait  
accordée auparavant pendant plusieurs jours. Tandis que la grande  
grâce que j'avais eue était le don de Dieu, c'est à moi-même  
que je dois en attribuer la perte. N'est-il pas remarquable que le  
même livre ( la *Vie de Whitfield* ) qui avait été le moyen de m'ex-  
alter à rechercher ce bienheureux état d'âme, a concouru à m'en  
priver plus tard en quelque mesure ? Je le lus une ou deux fois lors-  
que j'aurais dû lire la Bible à genoux, et fus ainsi privé d'une béné-  
diction. Cependant, en général, ce séjour a été un temps heureux.  
Ma santé n'étant point améliorée, il nous a paru plus convenable  
d'abandonner toute espèce de remèdes pour un certain temps, et  
de me mettre à voyager un peu. En conséquence, j'ai quitté  
Trowbridge aujourd'hui et suis parti pour Bath, avec l'intention  
de me diriger vers Oxford. En allant de Trowbridge à Bath, Dieu  
m'a accordé la grâce de confesser le Seigneur Jésus, et dernière-  
ment aussi, en allant de Trowbridge à Bristol, j'ai proclamé deux  
fois son nom, mais j'ai aussi été deux fois silencieux. O ! puisse  
mon cœur être rempli de l'amour de Jésus, afin qu'il soit aussi  
plein d'amour pour les pécheurs qui périssent !

3 février. — Parti de Bath ce matin, je suis arrivé ce soir à  
Oxford, où j'ai été reçu avec beaucoup d'affection par frère et  
sœur, et par les sœurs.

7 février. Oxford. — Hier et aujourd'hui j'ai prié plusieurs fois  
le Seigneur de vouloir bien me faire connaître si je devais quitter  
ce endroit ou non ; ne pouvant voir clairement que sa volonté  
m'appelât à partir, je me suis déterminé à rester. Et puisque je  
puis avoir maintenant un cheval *paisible*, je vais essayer de prendre  
de l'exercice ; peut-être le Seigneur bénira-t-il ce moyen pour  
l'amélioration de ma santé.

10 février. — J'ai pu prendre de l'exercice à cheval pendant  
les trois derniers jours, mais le cheval est maintenant malade.  
« Mon heure n'est pas encore venue », telle est la voix que le  
Seigneur me fait entendre dans cette petite circonstance.

11 février. — Ce matin, ayant pu profiter de quelques minutes  
avant le déjeuner, j'ai été conduit à lire Proverbes III, 5-12. Ces  
paroles m'ont particulièrement frappé : « Ne te fâche point de ce

« qu'il te reprend ! » Dieu n'a pas permis que je robustasse  
châtiment du Seigneur ; mais je commence à me sentir de ton  
en temps *fatigué* de sa correction. O Seigneur, aie pitié de ton  
pauvre et infidèle serviteur ! Tu sais que, quant à l'homme  
rieur, je désire supporter patiemment cette affliction, et ne  
en être débarrassé jusqu'à ce qu'elle ait fait son œuvre  
et produit un fruit paisible de justice. Mais tu sais aussi  
quel point la vie que je mène maintenant est une épreuve  
moi. Seigneur, assiste-moi selon mes besoins.

Le 8 février, j'ai envoyé une lettre à l'église de Bristol. Elle  
elle a été conservée, je la reproduis ici. Elle fait voir quelles  
été les dispensations du Seigneur envers moi pendant cette  
ffliction, et de quelle manière il s'en est servi pour accomplir  
desseins. Moyennant sa bénédiction, les enfants de Dieu  
pourront être enseignés par là à attendre patiemment la  
Dieu se propose, et à compter sur les bénédictions qui leur  
dispensées par le moyen de l'épreuve.

Trowbridge, 1<sup>er</sup> février

« Aux saints qui se réunissent pour le culte dans les  
de Béthesda et de Gédéon, à Bristol.

• Chers frères,

• Voici maintenant douze semaines que je n'ai pu tra-  
milieu de vous. Vous auriez eu plusieurs lettres de moi  
trois mois, si je n'avais pensé qu'il valait mieux mettre  
toute occupation d'esprit de nature à pouvoir être rem-  
tête étant incapable de supporter un travail de ce genre.  
je préfère vous écrire ce *peu* de lignes plutôt que de pa-  
souciant à votre égard. Vous m'êtes chers, mes frères,  
chers que je désire vivre et mourir avec vous, si le Seigneur  
permet ; et pourquoi ne vous le dirais-je pas par lettre ?  
écris pour vous donner un gage de mon bon souvenir et de  
amour fraternel, et je désire que ces lignes servent à vous  
ter à prier pour moi. Si, en jetant un regard sur ma vie  
je voulais raconter les bontés du Seigneur, je ne saurais  
commencer, ni où finir. La longue patience qu'il a eue envers  
dans les jours de ma mondanité ne peut se décrire. Vous  
un peu quelle est la vie de péché que j'ai menée avant d'être  
amené au Seigneur ; cependant vous n'en connaissez que  
de choses. Si j'ai déjà tant de sujets de bénir Dieu pour son  
envers moi durant ces jours-là, ne dois-je pas encore

admirer la *douceur*, la *longue attente* et la *fidélité* avec lesquelles il m'a conduit depuis que j'ai appris à le connaître? Il m'a fait pas à pas et n'a point brisé le roseau cassé; vraiment la bonté dont il m'a entouré a été grande, oui bien grande! (Frères, dans Dieu en agissant de la même manière les uns envers les autres.) Il a supporté ma froideur, mon cœur partagé et mes révoltes; au milieu de toutes ces infidélités, il m'a traité comme un enfant. Comment pourrais-je assez le louer pour sa longue patience? (Frères, imitons notre père; usons de beaucoup de patience et d'une grande patience les uns envers les autres.) Ce père a été pour moi dès le commencement un père, un ami, un consolateur miséricordieux, bon, rempli d'amour et de compassion, a été constamment le même; il a été tout en tous jours. Je l'ai souvent provoqué, je le dis à ma colère, mais il n'y a pas eu en lui le moindre changement à mon égard. Frères, efforçons-nous de nous demeurer fidèles les uns envers les autres selon le Seigneur. Aimons-nous l'un l'autre dans la vérité pour l'amour de la vérité, *sans varier!* Il est comparable à un feu qui commence à *commencer à aimer*, mais il faut beaucoup de patience pour ne pas se relâcher dans l'amour lorsqu'on ne nous a rien donné ou pas eu du tout en retour, ou qu'on nous traite durement sans égards au lieu de nous aimer. Mais, comme notre Dieu est et miséricordieux nous aime toujours également, malgré nos variations, nous, qui sommes ses enfants, nous devons nous aimer les uns les autres. Seigneur aide-nous à nous tenir dans l'amour!)

Comment cette bonté, cette longue patience et cette fidélité dont le Seigneur n'a cessé de me donner des preuves, et dont, en général, j'ai fait l'expérience *avec vous tous*, il m'a accordé des bénédictions et des privilèges *spéciaux*. Et d'abord, n'est-ce pas un grand bienfait qu'il ait voulu condescendre à m'appeler au ministère de sa parole? Comment pourrais-je l'en bénir? Un grand pécheur comme moi, un serviteur de Satan, déjà condamné pour l'enfer, qui avait si bien mérité la destruction éternelle, non seulement a été purifié de tout péché, fait enfant de Dieu par la foi en Jésus-Christ, et ainsi rendu propre à habiter le ciel, héritier de la promesse certaine d'une gloire éternelle; mais a été en outre appelé à expliquer la parole de Dieu, et même à être qualifié en quelque mesure pour ce ministère! C'est là un grand bienfait pour lequel je le magnifie! — Mais ce n'est pas tout. Depuis plus de onze ans qu'il m'a toujours été accordé de prêcher, et ce sans que sa parole sans beaucoup d'interruption. Mon âme

le bénit pour cette grâce ! Il y a même plus. Le Seigneur a bien voulu se servir de moi pour convertir beaucoup de pécheurs, au moins en quelque degré, pour faire du bien à plusieurs de ses enfants. Je rends dès maintenant grâces à mon Dieu pour son honneur, je ne le bénirai pas seulement pendant que je vis, mais pendant toute l'éternité. Ce n'est pas tout encore. En raison des nombreuses raisons que j'ai de raconter les bontés du Seigneur, je n'en citerai qu'une ; c'est mon affliction actuelle. Or, cette affliction est une chose pour laquelle, au milieu de beaucoup d'autres, j'ai grandement sujet de bénir Dieu et je l'en remercie en effet. Je voudrais reconnaître devant vous, devant l'église entière et devant le monde, qu'il m'a traité avec une grande bonté pendant cette épreuve. J'avoue que je ne l'ai supportée sans impatience et sans humeur, et que j'ai été plusieurs fois surmonté par de l'irritabilité ; néanmoins, quant à l'homme intérieur, je bénis Dieu de me l'avoir envoyée, désire de tout mon cœur qu'elle me soit réellement utile et qu'elle ne me soit pas retirée jusqu'à ce qu'elle ait répondu au but pour lequel elle a été envoyée. Dieu m'a béni pendant cette épreuve et il me bénit encore maintenant. — Comme je sais que vous m'intéressez (bien que j'en sois indigne), et que vous vous intéressez à mon cœur à moi, je mets ici sous vos yeux quelques-unes des précieuses grâces dont il m'a favorisé durant ces trois mois. 1. Lorsque, au commencement de ma maladie, je ressentis à la tête des douleurs qui m'étaient entièrement inconnues, et qui continuèrent journalièrement, je craignis d'en perdre tôt ou tard la raison. Cette appréhension produisit en moi des souffrances intérieures que je n'avais jamais éprouvées. Mais notre miséricordieux Sauveur me soutint, et son précieux Evangile me fut en grande consolation. La conclusion, fondée sur l'Écriture, à laquelle je revenais sans cesse, était que tout irait pour le mieux, et que, dussé-je même être assujéti à la plus grande des tribulations terrestres, à celle de devoir terminer ma vie dans un état d'aliénation mentale, tout irait cependant bien dans l'éternité. — Lorsque, il y a actuellement près de neuf ans, je m'étais déjà cru sur le point de déloger, j'avais éprouvé des consolations abondantes. Mais, pour pouvoir être heureux et se reposer tranquillement sur Dieu, en ayant la perspective d'une affliction telle que celle que je viens de mentionner, il fallait plus de grâce qu'il n'en faut au croyant pour voir venir la mort avec joie. Il est donc bien bon d'être affligé pour faire une expérience aussi précieuse, et j'ai grandement sujet de remercier Dieu pour cette épreuve. »

« Oxford, 6 février 1838.

Lorsque j'entrepris de vous tracer les lignes qui précèdent, mes chers frères, mon intention était de ne vous écrire que peu de mots ; mais, comme je vous aime et que j'ai de nombreux sujets à magnifier le Seigneur, ma plume a coulé jusqu'à ce que ma tête se soit refusé à la suivre. — Je continue à vous communiquer plusieurs autres grâces qui m'ont été accordées par le moyen de mon affliction actuelle.

1. Privé, comme je l'ai été pendant si longtemps, du privilège de prononcer la parole aux saints et aux pécheurs, il a plu au Seigneur de me donner de soupirer après cette œuvre bénie, et d'en faire à la même temps plus que jamais l'importance. Puisque, en attendant de côté, il m'a rendu en quelque mesure plus propre à son œuvre, c'est dans sa bonté qu'il m'a privé de la faculté de prêcher ! Cette incapacité a été une grande épreuve pour ma nature, qui ne cherche qu'à se satisfaire elle-même ; car je me serais remis à l'œuvre déjà longtemps auparavant, lorsque je n'étais pas encore capable, si j'avais suivi ma propre volonté ; mais jusqu'ici j'ai pensé que le meilleur moyen d'avancer la gloire de Dieu était de m'abstenir de tout service extérieur, pour le glorifier dans la soumission et la patience jusqu'à ce qu'il lui plût rappeler de nouveau son serviteur à l'œuvre. Alors, j'en suis persuadé, il m'accordera la grâce de reprendre joyeusement son dévoué service pour montrer l'Agneau de Dieu aux pécheurs et nourrir l'Église.

2. Quoiqu'on ne soit pas positivement en activité quant à l'œuvre, on peut cependant, par la prière secrète, être aussi réellement utile aux armées de Jésus que si l'on était occupé activement de la prédication de la vérité. C'est là une chose que l'affliction m'a fait comprendre *par expérience* beaucoup mieux que je ne l'avais comprise auparavant, et qui me rappelle ce dont nous avons tous besoin de nous souvenir souvent, c'est qu'en tout temps et en toutes circonstances nous pouvons servir efficacement le Seigneur, et combattre pour sa cause en travaillant à faire connaître sa pensée et en nous adonnant à la prière.

3. Cette affliction a été dans les mains du Seigneur un instrument pour me montrer de quelle manière je puis me consacrer plus pleinement à son œuvre dans la prédication de sa vérité, et qu'il me fait la grâce de rentrer en activité de service, je me propose de mettre en pratique ce qu'il m'a fait voir.

« 5. Privé comme je l'ai été pendant ces treize semaines de pouvoir me réunir avec les frères, j'ai appris à apprécier un peu mieux ce privilège que je ne l'appréciais auparavant. Pendant qu'une seule des assemblées du jour du Seigneur me causait de grandes douleurs à la tête, je sentais combien j'aurais dû priser les jours et sans éprouver aucune souffrance, je pouvais me rencontrer deux fois, même trois fois avec les saints. Supportez-moi, chers frères, si je vous supplie d'attacher toujours plus de prix aux occasions que vous avez de vous réunir. Priez avant d'aller aux assemblées, ce n'est qu'autant que vous le faites que vous avez le droit d'attendre de la bénédiction. Travaillez à amasser dans votre cœur et pas seulement dans votre mémoire, comme un bon trésor de vérités que vous entendez, car vous pourriez être bientôt séparés de ces privilèges et être appelés à mettre en pratique ce que vous avez entendu. Frères, que ce ne soit pas par la privation de ces privilèges que nous ayons à apprendre à les apprécier à leur juste valeur.

« Je suis heureux en même temps de vous raconter quelques-unes des particularités dans lesquelles la bonté du Seigneur a été manifestée envers moi pendant mon affliction, et qui montrent aussi qu'il ne nous envoie pas plus d'épreuves que cela n'est absolument nécessaire.

« 4. Vous savez que depuis le mois de mai 1836 je ne pouvais marcher que très-peu : eh bien, le Seigneur m'a entièrement ôté cette infirmité avant que l'affliction de ma tête commençât. N'a-t-il pas été infiniment bon, puisque le grand air et l'exercice sont les seuls moyens qui me soulagent immédiatement? Combien mon affliction eût été plus grave si je n'avais pas été capable de me promener à l'air! Vraiment, il a tenu son vent rude au jour du vent d'orient. (Ésaïe, XXV). Je suis joyeux de faire voir combien il y a eu de miséricorde dans ce coup de sa verge. »

Oxford, 7 février 1838.

« 2. Le Seigneur aurait bien pu vouloir me confiner dans mon lit avec de grandes douleurs pendant ces treize semaines, afin de m'apprendre ainsi les leçons qu'il avait l'intention de me donner. Au lieu de cela, j'ai eu si peu de douleurs à la tête, qu'il ne m'a pas la peine d'en parler si elles n'avaient pas été liées à un affaiblissement de mes facultés intellectuelles, qui me permet fort peu de travail.

3. Il aurait pu aussi m'empêcher de déployer aucun genre d'activité; mais il m'a toujours permis, au moins en mesure quelque, de donner mon jugement dans certaines affaires d'église; d'écrire quelques lettres relatives à son service, dire de temps en temps quelques paroles à des croyants pour leur encouragement dans la foi, et confesser son nom à plusieurs reprises devant des personnes inconverties que je rencontrais dans mes voyages. Tout cela, j'ai eu la force d'accomplir d'autres travaux en rapport avec le royaume de Jésus-Christ.

Il est encore un point dans lequel le Seigneur m'a spécialement témoigné sa miséricorde. Pendant que j'étais incapable de lire, d'écrire, de lire beaucoup, même de converser un peu avec les frères, il m'a toujours accordé suffisamment de temps pour m'adonner à la prière secrète autant que je le désirais. En priant avec d'autres, ma tête en était souvent fatiguée, mais la prière secrète ne produisait jamais le même effet; au contraire, elle était habituellement un soulagement pour ma tête (à l'acte de la prière). Oh! comment pourrais-je assez louer Dieu pour cette grâce? Combien les épreuves sont comparativement légères pour l'enfant de Dieu, aussi longtemps qu'il a le don de pouvoir s'entretenir librement avec son père! La communion avec lui a été quelquefois si douce pour moi, et Dieu m'a donné de pouvoir si bien répandre mon cœur devant son père, non-seulement il m'était donné, pendant ces heures béni- gnes, de sentir que mon affliction n'en était pas une, et de l'appeler tout mon cœur une douce affliction, mais que même je n'aurais pas senti disposé à retourner tout de suite à mes diverses occupations de Bristol, de peur de ne pas y trouver le temps de prier et d'étudier la parole aussi souvent que je le faisais alors. N'ai-je donc pas lieu de bénir mon père pour ses bontés envers moi, et de reconnaître dès maintenant que mon affliction concourt à mon bien? Père! c'est là le langage de mon cœur intérieur; père, que ta main demeure sur moi aussi longtemps que tu le trouveras bon, pourvu que mon âme soit bénie! Chers frères, comprenez-moi bien, je ne veux pas dire par là que je prie habituellement avec une grande ardeur; non, ce que je veux dire, c'est que je ne suis pas étranger à la prière habituelle; de temps en temps il m'arrive de prier beaucoup; mais en aucune manière autant que mes forces et le temps dont je dispose actuellement disposent me le permettent. En conséquence, priez à Dieu qu'il m'accorde la grâce de prier beaucoup en tout temps, et vous en retirerez certainement du bien. La bonté

du Seigneur a été si manifeste dans cette expérience que je n'aurais pu la passer sous silence.

« 5. Enfin, je ne puis m'empêcher de reconnaître que c'est au sa bonté qui, pendant la durée de mon épreuve, m'a procuré l'hospitalité chez plusieurs de ses enfants à Bath, à Trowbridge et à Oxford, lesquels m'ont tous témoigné une grande affection. Tout en désirant être reconnaissant envers eux pour cette faveur, j'y vois la main de Dieu qui a disposé leurs cœurs. N'ai-je pu aussi eu des médecins remplis d'attentions ? Quant à vous, mes chers frères, quoique j'aie été incapable de travailler pour vous, vous n'avez cessé de pourvoir à mes besoins temporels, vous en remerciez, et je vois en cela la main miséricordieuse et fidèle de mon Père, qui se sert de toutes ces choses comme d'une voix venant du ciel pour me dire : « Mon enfant, je te donnerais aussi la santé et des forces corporelles, si cela t'était bon. » J'attends donc à cet égard le bon plaisir de mon Dieu.

« Votre affection désire sans doute savoir comment je me trouve *actuellement* sous le point de vue *physique*. D'après l'opinion de mes médecins, c'est l'inactivité du foie qui produit ces douleurs à la tête, et qui me met dans l'impossibilité d'exercer mes études intellectuelles pendant un certain temps. Les nerfs de la tête paraissent aussi avoir souffert par un travail trop soutenu. On a eu recours à la médecine pendant près de deux mois et demi ; mais comme elle n'a amené aucun soulagement, on a décidé que je devais y renoncer pour le moment, et me contenter de voyager pour prendre l'air. Mon expérience me prouve que c'est en effet ce moyen-là qui produit le plus promptement quelque amélioration. En conséquence, je suis parti de Trowbridge le vendredi dernier et arrivé samedi soir à Oxford. Je demeure avec mes chers frère et sœur B... ; il ne me manque rien de tout ce que l'amour fraternel peut offrir, et je suis bien sous tous les rapports. Voici maintenant huit jours que j'ai mis de côté toute espèce de remèdes ; si je ne suis pas mieux, je ne suis au moins pas plus mal, et même je crois pouvoir dire qu'il y a une petite amélioration dans mon état. Où dois-je me rendre maintenant ? J'attends à cet égard que Dieu me fasse connaître sa volonté.

« Quant à l'homme intérieur, je suis généralement en paix. Je soupire après une conformité plus grande avec Christ ; et s'il me plaît de me rétablir un jour, ce que je désire par-dessus tout, lorsqu'il lui plaira de me renvoyer à mon œuvre, c'est une plus grande ardeur dans l'accomplissement de mon travail, un cœur plus humble, plus rempli d'amour pour les pécheurs qui périssent.



et qui soit habituellement sous l'influence des vérités que je prêche. Serai-je jamais assez bien pour reprendre mes occupations? C'est ce que je ne puis dire *avec certitude*. Cependant, à juger par la manière avec laquelle Dieu en a agi envers moi par le passé, j'ai lieu de croire qu'il me sera encore accordé de pouvoir travailler.

En terminant, chers frères, je vous engage à prier pour mon frère et compagnon d'œuvre. Ayez de l'estime pour lui envers le Seigneur, car il est digne de tout honneur. — Je voudrais prolonger ma lettre, car j'ai beaucoup à dire; mais comme je me propose de vous écrire encore bientôt, si Dieu m'en accorde la grâce, pour le moment, je m'arrête ici, en vous disant: adieu! votre affectionné frère et serviteur en notre Seigneur,

• GEORGES MÜLLER. •

février. — Quoique je ne fusse d'abord venu à Oxford que pendant un ou deux jours, voici cependant la dixième journée que j'y suis. Mais j'ai prolongé mon séjour ici afin d'attendre que la main de Dieu m'en éloigne. Je suis maintenant décidé à aller à Lutterworth, afin de m'entretenir avec frère \*\*\* sur l'opportunité qu'il y aurait à ce que je l'accompagnasse dans un voyage qu'il fera sur le continent, relativement à l'œuvre des missions. Après avoir pris cette détermination, mon cheval étant de nouveau portant, je fis une nouvelle promenade; mais cet animal, avant si paisible, était devenu volontaire et ombrageux, ce qui ne convenait nullement à l'état de faiblesse de mon système nerveux. Comme c'était essentiellement dans le but de prendre de l'exercice à cheval que je m'étais arrêté ici plus que je n'en avais l'intention, et que je ne puis plus monter celui qui me convenait, cette circonstance, si peu importante en elle-même, me confirma dans l'idée que j'ai bien fait de me décider à quitter Oxford.

14 février. Lutterworth. — Je suis arrivé dans la soirée du 14. Mon cheval a décidément empiré depuis que je suis ici, et j'ai été obligé de recourir de nouveau à la médecine. Pendant mon séjour à Oxford, un frère m'avait fortement recommandé d'aller à Leamington pour ma santé, en m'offrant de payer les dépenses qu'occasionnerait mon séjour dans ce lieu. Comme je me sens de nouveau vaillant et que je me trouve si près de Leamington, je me décide ce soir à accepter son offre bienveillante, pourvu toutefois que mon médecin de Bristol n'y voie aucun inconvénient.

17 février. Leamington. — Je suis parti de Lutterworth ce matin, après y avoir été comblé d'égards. Il n'y avait point de place dans l'intérieur de la voiture et j'étais loin d'être bien. Mais comme je craignais d'être alité et de devenir à charge aux chers enfants de Dieu qui m'avaient reçu chez eux quoique je leur fusse étranger, que d'un autre côté je n'avais pas ce que je pouvais désirer en fait de conseils médicaux, et que je me ressouvenais que, dernièrement encore, le Seigneur m'avait fait la grâce de pouvoir voyager sur l'impériale par un temps froid, je gagnai le haut de la voiture, où je fus exposé à la neige qui tombait à gros flocons. Mais le Seigneur eut pitié de moi ; en arrivant à Rugby, après avoir fait huit milles, j'obtins une place dans l'intérieur. Il reste, ses gratuités m'ont accompagné tout le long de ma route j'ai pu avoir une chambre à part à Southam, où un diner convenable se trouvait tout prêt, obtenir une place d'intérieur pour Leamington, et, malgré l'état d'ivresse du conducteur, qui faisait marcher la voiture avec une rapidité extrême, j'ai été préservé de tout mal. — J'avais demandé au Seigneur de me faire trouver un logement convenable et bon marché ; aussi, en arrivant à Leamington, je pris le premier qui se présenta, et pour lequel je ne paie que 40 schellings par semaine. Ainsi, peu de minutes après mon arrivée j'étais assis commodément auprès de mon feu. Le Seigneur n'est-il pas infiniment bon ?

26 février. — Quoique je sois généralement mieux depuis que je prends les eaux de Leamington, j'ai de nouveau souffert de la tête hier et aujourd'hui. Cependant, la lutte intérieure que j'ai soutenue a été plus pénible encore. La grâce combattait contre diverses suggestions mauvaises ; elle finit par prévaloir ; mais ce fut un de ces pénibles moments, qui fut rendu plus sombre encore par l'absence où je dus être hier et aujourd'hui de nouvelle de ma chère femme. La grâce de Dieu m'aidait à découvrir les raisons pour lesquelles elle pouvait ne pas avoir écrit ; cependant j'eus un moment pénible. Aujourd'hui j'ai demandé instamment à Dieu de m'envoyer ma femme, sentant bien que, seul comme j'étais et incapable de me livrer à un travail d'esprit assidu à cause de ma tête, Satan prenait de l'avantage sur moi.

27 février. — Dieu a eu pitié de moi. La dure et poignante épreuve, la douloureuse lutte est passée. — Ce matin j'ai reçu une lettre qui aurait dû arriver hier, et qui me fait voir que ma chère Marie n'avait pas négligé d'écrire. Elle m'annonce son intention de venir aujourd'hui. Dieu, dans sa miséricorde, l'a amenée heureusement.

3 mars. — Ces deux semaines l'état de ma tête est généralement meilleur qu'il n'avait été pendant plusieurs mois ; cependant je ne suis pas bien. Pendant ces treize derniers jours j'ai fait treize fois et quatre heures de marche par jour, et, grâce à Dieu, je n'en ai pas éprouvé beaucoup de fatigue.

11 mars. — Ma santé est toujours la même. Je suis assez bien, mais sans aucune énergie d'esprit. — Ces dernières semaines j'ai encore une fois, avec autant ou même plus d'intérêt que jamais, les deux livres de Samuel et les deux livres des Rois. — A la suite de prières fréquentes, je me suis décidé à accompagner mon frère .... en Allemagne, pourvu toutefois que frère Craik, auquel j'en ai écrit, n'y voie aucune objection, et que mon médecin croie que cette tournée sera favorable à ma santé.

1. Si je l'accompagne, c'est afin de l'aider de mes conseils quant à l'objet de son voyage ; — 2. C'est aussi dans le désir, au moins si Dieu le trouve bon, que le voyage et l'air natal contribueront à l'amélioration de ma santé ; — 3. Enfin, je saisirai avec plaisir encore une fois l'occasion de présenter la vérité à mon frère et à mon frère.

12 mars. — Je me sens tout à fait à l'aise dans la perspective d'aller en Allemagne, et j'espère que la suite prouvera que ce voyage est selon Dieu, ainsi qu'elle l'a déjà prouvé quant au dernier.

13 mars. — Reçu aujourd'hui une lettre de frère Craik. Il pense qu'il est à désirer que j'aille en Allemagne ; mais mon médecin trouve que je ne devrais pas partir avant un mois ou deux, afin qu'il ne me donne pas trop de travail d'esprit. La paix que j'éprouve me fait voir que le Seigneur m'a donné le désir de faire sa volonté et non la mienne. J'ai fait part aujourd'hui de ce résultat à mon frère ....., en lui laissant pleine liberté de m'attendre ou de partir le 12, comme il se l'était proposé.

Du 14 au 20 mars. — J'ai continué ces derniers jours à lire comme auparavant les Écritures avec prières, c'est-à-dire en chantant en prières ce que je lisais, et en en faisant surtout l'application à moi-même. Mes jours s'écoulaient généralement en paix. C'est une épreuve pour moi d'être aussi occupé que je le suis des soins du corps ; grâce au Seigneur, si je ne suis pas toujours soumis, il me fait cependant la grâce de me soumettre habituellement. J'ai revu aujourd'hui le médecin qui m'avait donné des conseils ; il désire que je m'arrête encore une semaine ici.

23 mars. — Reçu une lettre de frère .... Il n'est pas parti, mais m'attendra. Je suis toujours plus assuré que je dois aller à Berlin, et la perspective de ce voyage me fait du bien.

24 mars. — Il y a quelques jours que j'ai éprouvé une consolation particulière en méditant dans saint Luc sur la prière du Seigneur (elle se présenta à moi dans le cours de ma méditation), après avoir été tenté de passer outre parce qu'elle avait déjà été quelque temps auparavant le sujet de mes réflexions. Durant les deux dernières semaines, j'ai lu et médité avec prières depuis le IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> chapitre de l'Évangile de Luc.

2 avril. — Voici quelque temps que je commence à me fatiguer de mon séjour ici. J'ai fait usage hier de ces paroles du Psaume CIII, 43 : « De telle compassion qu'un père est ému envers ses enfants de telle compassion l'Éternel est ému envers ceux qui le craignent. » J'ai demandé à Dieu d'avoir pitié de moi, et de me dispenser, si possible, de la nécessité de demeurer plus longtemps à Leamington. Aujourd'hui j'ai vu mon médecin, qui m'a permis de quitter. Le Seigneur a donc exaucé ma prière.

3 avril. — Ma chère Marie est retournée à Bristol, et moi j'ai pris part pour Londrés afin de m'y embarquer pour l'Allemagne. Ce matin, avant de nous séparer, j'ai été conduit à lire avec elle le Psaume CXXI; nous avons senti l'un et l'autre combien il est applicable à nos circonstances.

6 avril. — Ce soir je me suis rendu à bord du paquebot qui part pour Hambourg.

7 avril. — J'ai eu le mal de mer toute la journée.

8 avril. Jour du Seigneur. — J'ai pu me lever ce matin et prendre mes repas. — Hier soir, en réfléchissant que, de tous les passagers qu'il y avait à bord, j'étais peut-être le seul qui connût le Seigneur, j'ai rendu grâces à Dieu de ce qu'il m'a constitué son enfant. J'ai cependant découvert ce matin une sœur en Christ, avec laquelle je me suis entretenu longuement. — Pendant le dîner elle a été plus fidèle que moi à témoigner contre le mal. A l'heure du thé, il m'a été donné, du moins en quelque mesure, de parler de Jésus devant la compagnie et de le confesser comme mon Seigneur.

9 avril. — Nous sommes arrivés à Hambourg vers une heure et demie le matin, après une traversée des plus heureuses, qui n'a duré qu'un peu près 48 heures; à sept heures je me suis rendu à terre. J'avais demandé à Dieu à plusieurs reprises de vouloir bien me faire trouver promptement frère .... qui m'avait devancé de trois jours tôt après mon arrivée dans cette ville, ma prière a été exaucée, j'ai découvert sans aucune difficulté l'endroit où il logeait.

14 avril. Berlin. — Nous sommes arrivés ici la nuit précédente. Après avoir été à la recherche de logements hier et cette matinée sans pouvoir en trouver de convenables, j'ai fini par en ressentir

irritation. Je n'avais sans doute pas prié ardemment pour ni attendu avec assez de patience la volonté du Seigneur. Mais aussi dû m'ouvrir à frère \*\*\* et lui dire que, fatigué comme j'étais, et dans un état de faiblesse comme celui où je me trouvais, j'étais incapable d'aller ainsi d'un endroit à l'autre. Enfin, le Seigneur nous a fait découvrir des chambres convenables, et après avoir confessé mon irritabilité à Dieu et à frère \*\*\*, je me trouve maintenant à l'aise dans ma tranquille retraite.

Le 15 au 21 avril. — Nous nous sommes abouchés plusieurs de cette semaine avec quelques frères qui désirent se consacrer à des missions. Le temps que nous leur avons donné a été employé à lire les Écritures et à prier; nous leur avons aussi présenté les sermons les plus importantes relativement à l'œuvre. Outre ces sermons, nous avons encore vu les frères d'une manière privée en recevant deux, trois ou quatre à la fois dans nos appartements. Mais encore ici j'ai éprouvé la grande faiblesse de mes facultés intellectuelles, et je n'ai pu vaquer à cette œuvre qu'environ deux heures par jour. — Depuis mon arrivée ici j'ai reçu trois lettres de ma chère Marie. Harriet Culliford, l'une des orphelines que je promettais le moins autrefois, a été retirée de ce monde. Elle est morte en vrai croyant; plusieurs frères qui l'ont visitée ont été pleinement satisfaits de son état. Un tel fait ne dédommage pas de bien des peines et des dépenses! Ma femme cite aussi plusieurs nouveaux exemples qui attestent la bénédiction que le Seigneur fait reposer sur la lecture de mon Exposé.

Le 23 avril. — Après avoir consulté Dieu par la prière, je suis maintenant convaincu que je dois quitter Berlin, et me rendre immédiatement auprès de mon père, l'œuvre qu'il y a à faire ici étant trop pénible pour ma tête.

Le 22 avril, jour de la confirmation des enfants à Berlin. — Le fils de plusieurs personnes chez lesquelles je loge ayant été confirmé aujourd'hui, ils ont fait danser ce soir au son du violon. Quelle affreuse chose! J'ai appris il y a quelques jours qu'un frère en Jésus et ancien ami, l'un des deux qui sont mentionnés dans la première partie de cet Exposé, est en prison pour ses vues religieuses. Ce fait m'a remis en mémoire les privilèges dont les enfants de Dieu jouissent en Angleterre. Quelques jours auparavant j'avais aussi vu une autre frère également en prison. Pendant que ce jeune homme fréquentait l'université, et qu'il ne connaissait pas le Seigneur, il avait assisté une fois à un club politique, en conséquence de quoi son nom avait été inscrit sur le rôle des étudiants s'occupant de politique. Peu de temps après il fut converti et cessa en-

tièrement ses relations avec les étudiants de cette université. Il termina ses études au collège et devint ensuite précepteur de d'un baron. Il y avait déjà longtemps qu'il était dans cette ville lorsqu'une belle nuit la police vint le faire sortir du lit et le conduire en prison, en alléguant qu'il avait eu des rapports avec un homme politique trois ou quatre ans auparavant. Il demeura en prison prisonnier plusieurs mois. Il est actuellement en exil en France. (J'ai rapporté cette circonstance dans le journal pour rappeler au lecteur que, bien que le Seigneur nous pardonne tout péché et parfaitement tous nos péchés dès l'instant que nous le confessons, il peut cependant permettre que nous en souffrions, ou moins les conséquences.)

24 avril. — Parti de Berlin hier soir pour Magdebourg. Dans la malle-poste une longue conversation avec deux voyageurs. Dieu, répondant à mes prières, m'a accordé la grâce de lui dire ouvertement son cher Fils. Cette après-midi, je suis allé à Heimersleben, la petite ville où mon père demeure, et j'ai trouvé encore une fois avec ce vieux père qui m'est si cher et qui se hâte évidemment vers la tombe; car il me semble qu'il ne passera pas l'hiver. Je suis précisément arrivé à l'époque de la foire. Quelle immense différence entre ce que je ressens maintenant à l'égard de ces choses et ce qu'elles me faisaient autrefois!

Du 25 au 28 avril, séjour à Heimersleben. — Le Seigneur a fourni l'occasion de m'entretenir avec mon père des choses de Dieu; il m'a surtout accordé la grâce de lui exposer le salut d'une manière plus complète, avec plus de simplicité que j'avais fait, et j'espère que ce que je lui ai dit est aussi parvenu à son cœur. J'ai la confiance que, du moins dans son esprit, il est convaincu qu'il lui manque quelque chose. Il m'a témoigné un coup d'affection pendant le temps de mon séjour ici. J'ai pu parler encore une fois franchement à mon pauvre frère. L'heure qu'il est, vit ouvertement dans des péchés grossiers. Mais bien je suis redevable à la grâce de mon Dieu! — Frère Knabe, autant que j'ai pu en juger, était le seul croyant qu'il y avait à Heimersleben, est mort il y a dix-huit mois.

28 avril. — Parti pour Magdebourg, mon père m'a accompagné à environ huit milles de distance. En nous séparant, nous nous sommes ditions, je pense, l'un et l'autre, que nous nous quittions pour ne plus nous rencontrer sur la terre. Cette séparation eût été accompagnée de beaucoup de joie pour l'un et pour l'autre, si nous nous étions séparés dans la foi! Mais mon cœur était réellement triste.

royant, selon toute probabilité, pour la dernière fois, sans que, après la parole, je pusse avoir l'espérance qu'il y eût quelque parole de Dieu dans son âme. — Arrivé à Magdebourg dans l'après-midi, je me suis rendu auprès d'un frère, musicien dans un des régiments de cette forteresse, qui est sur le point de partir avec l'armée pour se rendre aux Indes Orientales en qualité de musicien. J'ai aussi vu chez lui un autre frère, simple soldat, qui est logé dans les casernes; il a répondu à quelques questions que je lui ai adressées et m'a dit que, pour pouvoir prier en secret, il se rendait dans une cave qui est complètement obscure. Bien ceux qui ont et des lieux où ils peuvent se retirer, et du temps à consacrer à la retraite, sont privilégiés; mais aussi quelle est notre obligation de profiter de ces avantages! — Ce soir, à huit heures, je me suis rendu à bord du paquebot de l'Elbe, pour Hambourg.

21. avril. — Je suis arrivé à Hambourg à sept heures du matin. Il m'est survenu de particulier durant ce trajet, si ce n'est que j'ai été touché fortement, par la faute d'un matelot, à un endroit où la rivière était basse; mais le Seigneur a entendu les prières, et le paquebot a été dégagé peu de temps après.

22. mai. — J'ai passé la journée d'hier et celle d'aujourd'hui à écrire des lettres. Bien que je me trouvasse dans un hôtel de la ville de Hambourg, j'ai pu, en lisant les Écritures et en priant, avoir une véritable communion avec Dieu. Ce soir, je me suis embarqué pour Londres.

23. mai. Londres. — Parti de Hambourg le 2, j'ai eu une heure de traversée: Dieu m'a gardé par sa grâce de conversations vaines et frivoles, mais je n'ai pas confessé le Seigneur Jésus ouvertement que j'aurais dû le faire. Cette après-midi je suis arrivé à la demeure de mes chers amis de Londres, qui m'ont reçu avec leur bonté accoutumée. Après avoir prié, je pense que Dieu doit me devoir m'appeler à partir demain pour Leamington, pour y aller encore une fois mon médecin, et me rendre ensuite le plus tôt possible à Bristol.

24. mai. Leamington. — Grâce à la bonté du Seigneur, ce voyage d'Allemagne, au sujet duquel j'avais prié si souvent, est maintenant terminé, et je suis de retour ici sain et sauf. — Cette nuit a été humide et froide, et je m'en suis un peu senti, mais Dieu n'a pas permis que j'en souffrisse beaucoup. Dans la journée je me suis entretenu avec un ministre, et j'ai confessé le Seigneur Jésus, quoique pas avec assez de franchise. — J'avais demandé à Dieu de me faire trouver, si possible, un coin tran-

*quille* et bon marché dans mon appartement précédent ; il était en effet inoccupé.

7 mai. — Parti ce matin de Leamington pour retourner à Bristol. Pendant la dernière partie de la route Dieu m'a fait la grâce de confesser le Seigneur Jésus devant plusieurs compagnons de voyage assez légers, et j'ai eu l'honneur d'être tourné en ridicule pour son nom. Il y a peu de circonstances dans lesquelles je me sente aussi complètement dépendant du Seigneur que lorsqu'il s'agit de rendre ainsi témoignage à la vérité. Quelquefois j'ai eu par la bonté de Dieu une véritable hardiesse ; mais dans d'autres occasions j'ai manifesté la plus grande faiblesse, me contentant d'éviter soigneusement toute conversation profane, sans dire un seul mot en faveur de celui qui a tant fait pour moi. Je ne connais d'autre remède pour moi-même et pour ceux qui ont la même faiblesse, que de chercher à avoir le cœur tellement rempli de Jésus et de réaliser si bien dans notre vie ce qu'il a fait pour nous, que notre bouche puisse parler de lui sans aucun effort et de l'adoration de notre cœur. — J'ai trouvé ma chère famille en pain.

8 mai. — Ce soir, je suis allé à la réunion de prières à Glaston, où j'ai lu le psaume CIII et rendu publiquement grâces au Seigneur pour mon affliction passée. C'est la première fois que je prends quelque part à une réunion publique de frères depuis le 6 novembre 1837.

13 mai. — Dieu m'a bien soutenu aujourd'hui dans l'explication des Écritures. En commençant, je ne savais pas comment il agirait envers moi, et si je serais capable de parler ou non, car ma tête est toujours très faible. Mais il est venu à mon secours, et je ne me suis pas aperçu de l'absence d'aucune de mes facultés intellectuelles. Combien le Seigneur se montre miséricordieux envers moi en me permettant de recommencer à le servir dans le ministère de sa parole ! — [Je puis dire en général que, pendant plusieurs mois, j'ai prêché avec plus de joie et d'ardeur, et dans un esprit de prière plus soutenu que je ne l'avais fait avant de tomber malade. J'ai aussi mieux senti tout ce que cette œuvre est de solennel.]

18 mai. — Un frère m'a remis aujourd'hui 5 L. pour mes dépenses personnelles. Le Seigneur m'a envoyé cet argent fort à propos pour payer le mémoire du médecin qui m'a soigné pendant ma maladie. A peu près dans ce même temps j'ai reçu deux chapeaux neufs, provenant de diverses personnes ; ce sont les neuvième et dixième chapeaux que je reçois, comme autant de gages d'amour fraternel, depuis que je suis en Angleterre.



11 juin. — Un étranger est venu me voir pour m'avouer qu'il m'a fait tort à deux messieurs bien des années auparavant, et qu'il désirait leur rendre *avec intérêt* la petite somme dont il les avait frustrés. Après avoir lu mon Exposé, il avait acquis de la confiance en moi. Il me remit en même temps quatre souverains, chacun de ces messieurs avec leurs noms et leurs adresses, et un souverain pour moi-même, comme gage de son amour fraternel. Je n'avais jamais vu cette personne, et à l'heure qu'il est, son nom m'est encore inconnu. J'expédiai donc l'argent, non pas par la poste toutefois, comme il le désirait, mais par deux billets à ordre, afin de pouvoir, en cas de besoin, prouver que je l'avais envoyé; car on doit être beaucoup de circonspection dans des occasions semblables. Si ce fait tombait sous les yeux de personnes qui, avant l'annonce, en eussent peut-être trompé d'autres, je les informerai cet étranger et à suivre l'exemple de Zachée en renouant qu'ils ont pris avec les intérêts, même avec les intérêts des autres s'ils le peuvent.

12 juin. — Ma chère femme a pris mal hier au soir. C'était le moment d'attendre la réponse aux prières que j'avais souvent faites pour elle en vue de cette circonstance solennelle. Elle a probablement souffert depuis un peu après neuf heures jusqu'à minuit. Les heures se sont ensuite écoulées les unes après les autres sans rien amener, jusqu'à ce matin à onze heures où un médecin qui était présent désira qu'on en fit chercher un second. Vers trois heures du soir, elle fut délivrée d'un enfant mort-né. Grâce à ce que mes forces me le permirent, je fus en prières jusqu'à minuit; je demandai grâce et Dieu daigna m'entendre.

13 juin. — Ma femme bien aimée est encore de ce monde, mais par la bonté de Dieu de moment en moment pour la conservation de sa vie. Elle est en pleine paix. Une sœur m'a donné ce soir un avis en vue de la maladie de ma chère Marie.

Comme du passé, nous n'avions pas trouvé convenable de faire usage de l'argent de côté pour ce moment, et cependant il n'est pas de ma vie où j'aurais mieux pu faire provision pour ces derniers mois. Mais notre bon Père nous a abondamment secourus dans cette circonstance et dans plusieurs autres occasions, ainsi que je vais le rapporter.]

14 juin. — Un anonyme nous a envoyé aujourd'hui, dans ce moment d'affliction où nous avons tant de frais à faire, 5 L. pour nos dépenses personnelles. Le billet de 5 L. était accompagné d'une lettre affectueuse du donateur pour ma femme et pour moi.

6 juillet. — Ma chère femme, qui, pendant plus de quinze jours après sa délivrance, avait été si mal que deux médecins venaient deux ou trois fois par jour, paraît maintenant, humainement parlant, se rétablir et m'être rendue comme par une espèce de réaction. Aide-moi, Seigneur, à la recevoir comme telle!

Notre provision de livres saints avait été pendant longtemps très-petite et on nous avait fait une demande à laquelle nous n'avions pu satisfaire. Cependant nous jugeâmes qu'il valait mieux n'en point mettre en circulation plutôt que de contracter des dettes. C'est pour cette raison que nous ne pûmes pas en commander une nouvelle collection pour frère C..., qui part pour Nouvelle-Galles du sud en qualité de missionnaire, et qui nous avait demandé. Cependant, le 4 juillet, nous lui envoyâmes tout ce que nous avons de Bibles et de Nouveaux Testaments, dans l'espérance que Dieu nous en pourvoirait de nouveau. Le même jour il nous arriva 4 L., et aujourd'hui nous avons reçu 40 L., ce qui avec quelque argent que nous avons en mains, nous met à même de commander des Bibles ordinaires (nous en avons commandé quelques-unes par références quelque temps auparavant). Le 4<sup>er</sup> juillet nous dûmes payer 25 L. 46 s. pour le loyer de nos salles d'école, faveur qui nous fut accordée en réponse à nos prières. [ Dans l'espace de quelques semaines, nous avons reçu plusieurs dons considérables, par le moyen desquels nous avons pu commander une plus grande quantité de Bibles. Ainsi, lorsque nous avons eu vidé notre dépôt pour la Nouvelle-Galles du sud, Dieu a daigné l'approvisionner de nouveau.]

12 juillet. — Depuis l'établissement de la Maison des Orphelins jusqu'à la fin de juin 1838, la main du Seigneur avait été rendue visible par l'abondance des moyens qu'il avait mis à notre disposition pour l'entretien de près de cent personnes. Le temps est maintenant venu où le « Père des orphelins » manifeste d'une autre manière ses tendres soins envers elles. — Les fonds qui y a aujourd'hui un an, se montaient à 780 L., sont actuellement réduits à environ 20 L.; mais, béni soit le Seigneur, ma foi est aussi ferme à l'heure qu'il est, ou plus ferme même que lorsque nous avions la grande somme entre les mains, et je puis dire que, depuis le commencement de l'œuvre, il n'a jamais permis que j'aie donné ma confiance en lui. Toutefois, comme il veut être recherché, et que la véritable foi se manifeste comme telle en ce qu'elle pousse à la prière, je me mis à prier avec frère T... de la Maison des Orphelins, qui était venu me voir, et qui, avec sa femme et frère Craik, est la seule personne à qui je parle de l'état

fonds. Pendant que nous étions en prières, on amena de  
un orphelin, accompagné de 5 L., que quelques enfants de  
de cet endroit avaient collectées entre eux. Ce fut ainsi que  
reçûmes la première réponse, au moment où nous étions  
le besoin. *Bien que nos fonds soient si bas, nous avons*  
*mais qu'on nous amène sept enfants, et nous nous propo-*  
*En faire arriver cinq autres, dans l'espérance que Dieu*  
*égard à ce qui nous sera nécessaire.* (Remarquez avec  
bonté le Seigneur nous traite quand le besoin commence à  
se sentir, il nous envoie du secours en répondant immédia-  
à nos prières, afin d'augmenter ainsi notre confiance en  
en même temps pour nous préparer à des épreuves de  
évères.)

juillet. — Nous avons eu ces deux jours, de six à huit  
soir, deux réunions spéciales de prières pour recom-  
publiquement au Seigneur la Maison des Orphelins. (1) Ces  
avaient été renvoyées jusqu'à maintenant à cause de ma  
Le matin du 18, j'ai expliqué, en m'adressant surtout au  
Samuel III. Il y avait des enfants de nos maisons d'or-  
ceux de nos écoles et les écoliers du dimanche qui purent  
à nombre de plus de cinq cent-cinquante. N'est-ce pas là  
de œuvre? Et quel honneur Dieu ne me fait-il pas en m'ac-  
le pouvoir instruire selon sa parole tant de petits enfants?  
aide-moi à employer mes talents au profit de la généra-  
ante, et fais que, selon ta volonté, je sois aussi au ser-  
elle dont je fais partie. Nos fonds pour les orphelins sont  
très bas; car nous n'avons qu'à peu près 20 L. par  
nous, et dans peu de jours il nous faudra pour le moins  
plus, afin que la main de Dieu soit d'autant plus visible  
nous enverra du secours, j'ai évité à dessein de parler de  
besoins actuels, et j'ai rendu gloire à Dieu, en ne faisant  
que des secours abondants que notre bon Père, « le Père  
orphelins, » nous a envoyés jusqu'ici.

juillet. — Ce soir, je me promenais dans notre petit jardin,  
sédant sur Héb. XIII, 8, « Jésus-Christ est le même hier, au-  
aujourd'hui et éternellement. » Pendant que je méditais sur cet  
cette puissance et cette sagesse immuables, et que je con-  
fais, comme j'ai habitué de le faire, tout ce que je méditais  
prières concernant moi-même, en faisant l'application de cet

(1) L'asile pour les garçons.

amour, de cette puissance et de cette sagesse à mes circonstances présentes tant spirituelles que temporelles, les besoins actuels des Maisons d'Orphelins me vinrent tout à coup à l'esprit. Je fus immédiatement amené à me dire en moi-même : Puisque Jésus, dans son amour et sa puissance m'a accordé jusqu'ici ce qui m'était nécessaire pour les orphelins, et que cet amour et cette puissance sont immuables, il en agira de même à l'avenir ; et mon âme fut comme inondée de joie pendant que je réalisais ainsi l'immutabilité de notre adorable Sauveur. Environ une minute après on m'apporte une lettre renfermant un billet de 20 L., et contenant l'avis suivant : « Veuillez appliquer le montant du billet ci-inclut à la continuation des objets de votre société pour répandre la connaissance des Écritures, à votre Maison d'Orphelins, ou en fin à l'œuvre et à la cause de notre Maître d'une manière ou d'une autre, selon qu'il vous dirigera lui-même. Ce n'est pas une forte somme, mais il y a suffisamment pour les besoins d'aujourd'hui, et c'est ordinairement aux besoins d'aujourd'hui que le Seigneur pourvoit ; le lendemain prendra soin de ce qui le concerne, etc. » [J'ai consacré la moitié de cette somme, soit 10 L., au fonds des orphelins, et l'autre moitié aux autres objets, ce qui m'a mis à même de faire face à environ 34 L. de dépenses relatives aux Maisons d'Orphelins auxquelles je m'étais attendu et qui se sont présentées dans l'espace de quatre jours.]

Le 26 juillet, douze frères allemands et trois sœurs ont mis à la voile, à Liverpool, pour se rendre aux Indes Orientales en qualité de missionnaires. C'est là le résultat du voyage que mon frère \*\*\* et moi fîmes sur le continent en avril dernier. Le même frère m'a laissé la faculté de tirer l'argent nécessaire pour faire face aux dépenses du voyage, trousseau, etc., de tout frère allemand ou anglais, qui, en ne dépendant que du Seigneur seul désirerait aller travailler comme missionnaire aux Indes, pourvu que j'approuve leur départ. Ce fait me confirme dans une vérité qui m'a été rendue claire depuis longtemps, c'est qu'il y a bien moins de difficulté à obtenir les ressources pécuniaires qu'exige l'œuvre de Dieu, qu'à se procurer des sujets convenables.

27 juillet.—Hier, les fonds des orphelins se trouvaient réduits à 3 L. Béni soit Dieu, ma confiance en lui demeure inébranlable. Déjà hier, je reçus 2 L. 43 s. : aujourd'hui, comme je partais avec ma famille pour aller changer d'air à Durdham-Down, je crus devoir prendre chez moi l'argent qui pourrait se trouver dans la boîte des orphelins. En l'ouvrant, j'y trouvai un billet de 10 L. et trois demi-couronnes. Je m'étais attendu à Dieu hier et aujourd'hui.

fini; il a de nouveau fait voir combien il est disposé à envoyer le secours.

6 août. — Durant le cours de cette semaine, j'aurai à payer de nouveau au moins 35 L. pour les orphelins, et je n'ai qu'environ 9 L. Mes yeux sont tournés vers le « Père des orphelins. » *Je suis persuadé qu'il viendra à notre aide*, quoique je ne sache pas comment.

7 août. — Que la bonté du Seigneur est grande ! Il s'est de nouveau manifesté à nous dans l'espace de très peu de temps, en nous envoyant du secours d'où nous n'en attendions pas ! Hier et aujourd'hui, je m'étais mis sérieusement en prières, et j'avais supplié le Seigneur de manifester sa puissance, afin que les ennemis ne pussent pas dire : « Où est maintenant ton Dieu ? » Je lui ai tout rappelé que j'avais commencé l'œuvre pour faire voir, même de nos jours, il est disposé à répondre aux prières, et dans le désir que l'entretien de nos orphelins fût pour ceux qui nous entourent, une démonstration visible de cette bonté. Qu'on veuille bien maintenant faire attention à ce qui suit ! Le soir, frère Craik me dit qu'on lui avait remis 40 L. pour la Maison qui nous est confiée ; 5 L. pour les orphelins et 5 L. pour l'achat des écoles, des Bibles et des missions. Aujourd'hui, comme je devais payer 25 L., et que je n'avais pas tout à fait assez, j'allai trouver frère T... pour l'argent qu'il pouvait avoir reçu (sachant qu'il lui avait remis 25 s.), et je pris en même temps les clefs des boîtes des maisons d'orphelins pour voir si le Seigneur aurait envoyé quelque chose. Il y avait dans celle des orphelins 4 L. 7 s. 6 d. Immédiatement après, je reçois de frère T... 43 L. 19 s. 6 d., la plus grande partie de cette somme lui ayant été remise quelques jours, comme il me le dit lui-même. Ainsi, notre Seigneur Sauveur nous a encore une fois envoyé sa délivrance ; et il y a maintenant plus qu'il ne faut pour faire face aux dépenses ordinaires de cette semaine.

8 août. — Les livres de comptes de la Maison des Orphelins ont été apportés aujourd'hui, quelques jours plus tôt que je ne m'y étais attendu, il se trouva qu'on devait 4 L. 6 s. 6 d. à la gouvernante. Il fallait, en outre, avancer de l'argent pour le ménage, et nous n'avions par devers nous que 13 s. 5 1/2 d., auxquels l'une des personnes attachées à l'œuvre ajouta 2 L. Ces 2 L. 13 s. 5 1/2 d. furent envoyés à la gouvernante, en comptant sur la fidélité de Dieu pour de nouveaux secours. Le soir, les portes de la Maison des Orphelins et de celle des enfants en bas âge furent ouvertes, et l'on y trouva 3 L. 7 s. 5 d. 1/2. Le Sei-

gneur, toujours fidèle, nous a donc encore envoyé du secours pour deux ou trois jours.

18 août. — Je n'ai pas un penny en main pour les orphelins, et dans un jour ou deux il me faudra de nouveau bien des livres sterling. Mes yeux sont sur le Seigneur. Soir. Avant la fin de la journée, j'ai reçu 5 L. d'une sœur qui avait quitté ses bijoux, y a quelque temps, dans l'intention de les vendre au bénéfice des orphelins. Ce matin, pendant qu'elle était en prières, il lui vint à la pensée que, puisqu'elle avait ces 5 L., et qu'elle ne pouvait rien à personne, il valait mieux les donner d'abord, attendu qu'elle pourrait se passer quelque temps avant que je pusse disposer de mes bijoux. En conséquence, elle m'apporta cet argent, sachant à peu près qu'il n'y avait pas un penny à ma disposition, et que je n'avais pu avancer que 4 L. 15 s. 5 d. pour le ménage de la Maison des Orphelins, au lieu de 10 L. que j'avais ordinairement ; mais c'est fort peu aussi qu'il nous faudrait bien de l'argent dans quelques jours. Puisse mon âme être puissamment encouragée par ce nouveau gage de la fidélité de mon gracieux Seigneur !

20 août. — Les 5 L. que j'avais reçues le 18 ayant été employées pour le ménage, je me trouvais de nouveau aujourd'hui sans argent ; mais mes yeux étaient tournés vers le Seigneur. Ce soir, que cette semaine, il me faudrait pour le moins 43 L., et que n'est au delà de 20 L., je me mis en prières ce matin. Aujourd'hui je reçois, en réponse à mes prières, 42 L., d'une dame qui demeure à Clifton, et que je n'avais jamais vue auparavant. Adieu, Sauveur, fais que ce soit un nouvel encouragement pour moi !

23 août. — J'étais de nouveau sans un seul penny, lorsque je reçois de Clapham, 3 L. avec une caisse d'habillements neufs pour les orphelins.

29 août. — Le baptême qui a eu lieu aujourd'hui a peut-être été le plus remarquable de tous ceux que nous ayons eu jusqu'ici. Seize personnes ont été baptisées. Dans ce nombre se trouvaient deux frères avancés en âge, l'un dépassant déjà sa quatre-vingt-quatrième, l'autre ayant accompli sa soixante-dixième année. La femme du dernier avait prié pendant trente-huit ans pour son mari, après quoi Dieu avait enfin entendu ses prières en le convertissant. Enfants de Dieu qui lisez ces lignes, et qui êtes peut-être au point de vous décourager en priant pour vos parents inconvertis, parce que la réponse tarde, le fait ci-dessus ne vous excitera-t-il pas à prier avec une nouvelle ardeur et une confiance plus ferme ?

• Nous moissonnerons en la propre saison, si nous ne devenons point lâches. • Parmi les personnes qui furent baptisées se trou-

ient aussi un frère et une sœur aveugles et deux très jeunes personnes.

31 août. — On a apporté les livres de la gouvernante de la Maison des Orphelines. N'ayant point d'argent à avancer pour le ménage, je me suis attendu au Seigneur. Jusqu'ici, il n'a pas encore trouvé bon d'envoyer du secours. La gouvernante étant venue aujourd'hui pour de l'argent, l'un des employés a donné, de sa propre bourse, 2 L. pour les besoins présents.

1<sup>er</sup> septembre — Le Seigneur, dans sa sagesse et son amour, n'a pas encore envoyé du secours. Je n'ai pas besoin de m'inquiéter d'où il viendra ; je sais qu'il l'enverra dans le temps convenable ; son heure n'est pas encore venue. Comme il fallait aussi de l'argent pour la Maison des Orphelins, le frère dont il vient d'être question donna de nouveau 2 L. Il y a donc aussi eu une délivrance pour ce moment. Mais maintenant, ses ressources sont épuisées. Je n'ai jamais eu, dans ce qui regarde cette œuvre, un temps d'épreuve aussi pénible quant aux moyens pécuniaires ; je sais néanmoins que, dès maintenant, je dois bénir le Seigneur pour son aide. J'ai déduit mes raisons devant lui, et mon miséricordieux Seigneur, « le Père des orphelins, » enverra son secours.

3 septembre. — Ce matin, le Seigneur est de nouveau venu à notre aide ; un autre frère employé à l'œuvre nous a remis 2 L., lesquelles, de même que six pences que nous avons reçus d'un anonyme, ont été envoyés à la Maison des Orphelines, où il n'y a plus y avoir d'argent. Il est rentré en sus, dans le courant de la journée, 1 L. 4 s. 8 d., qui ont été remis à la gouvernante de la Maison des Orphelins.

5 septembre. — Le temps de notre épreuve continue. Le Seigneur, dans sa miséricorde, nous a donné suffisamment pour pourvoir à nos besoins journaliers ; maintenant c'est au *jour le jour*, même à *l'heure l'heure*, qu'il nous donne ce qui nous est nécessaire. Il n'est rien venu hier. J'ai de nouveau importuné le Seigneur hier et aujourd'hui. C'est comme s'il disait : « Mon heure n'est pas encore venue. » Mais ma foi se repose sur Dieu ; quoique je ne sache pas d'où le secours viendra, je suis persuadé qu'il l'enverra inmanquablement. Il nous faudra sous peu de jours bien des livres sterling, et nous n'avons pas un sou par devers nous. Ce matin, l'un des ouvriers engagés dans cette œuvre a donné 2 L. pour les besoins présents. — Soir. Dès aujourd'hui le Seigneur nous a de nouveau envoyé quelques secours, comme s'il eût voulu nous encourager à continuer à l'attendre et à me confier en lui. Dans l'après-midi, pendant que j'étais en prières à ce sujet, je me sentis

pleinement assuré qu'il viendrait à notre aide ; je pus même le bénir d'avance pour son secours et lui demander qu'il lui plût de le faire servir à l'encouragement de nos cœurs. J'ai aussi été enseigner hier et aujourd'hui, à lui demander surtout de ne pas permettre que ma foi défaille. Peu de minutes après, frère T... entra et me porta 4 L., 4 s., 5 d., provenant de plusieurs petits dons qui lui étaient venus. Il me dit en même temps que les livres de la Maison des Orphelins en bas âge seraient apportés demain, et qu'il fallait avancer de l'argent pour le ménage. Il me vint un moment à la pensée qu'il serait bon de garder 3 L. de cet argent pour faire face à ce besoin ; mais au même instant ces paroles se présentèrent à moi : « A chaque jour suffit sa peine. » Le Seigneur peut pourvoir pour demain, et même bien au delà de ce qu'il me faut. En conséquence, j'envoyai 3 L. à l'une des sœurs à laquelle il était dû le trimestre de son salaire, et les 4 L. 4 s. 5 d. qui restaient au ménage de la Maison des Orphelins. Me voici donc de nouveau sans le sou. Mon espérance est en Dieu ; il y pourvoira.

6 septembre. — On a apporté ce matin les livres de la Maison des Orphelins en bas âge. La gouvernante ayant fait demander quand elle pourrait venir les prendre, ce qui voulait dire qu'on les aurait revus, et quand on avancerait de l'argent pour le ménage ; quoique je n'eusse pas un penny par devers moi, je répondis : « demain. » Environ une heure après frère T... m'envoya un billet pour me dire qu'il avait reçu 4 L. ce matin, et que hier soir, un frère avait envoyé vingt-neuf livres de sel, quarante-quatre douzaines d'oignons et vingt-six livres de gruau d'avoine.

7 septembre. — Il était temps de faire passer de l'argent à la Maison des Orphelins en bas âge. Le Seigneur ne nous ayant rien fait parvenir de plus, j'envoyai 4 L. qui était rentrée hier, et 2 s. 2 d. qui avaient été mis dans la boîte qui se trouve dans ma maison, espérant que notre bon maître nous enverrait davantage.

8 septembre, samedi soir. — L'heure de l'épreuve continue, et jusqu'ici mon miséricordieux Sauveur n'a pas trouvé bon de m'envoyer du secours. Avant-hier soir j'entendis frère Craik prêcher sur la foi d'Abraham, Genèse XII. Il fit voir comment tout alla bien aussi longtemps qu'Abraham agit dans la foi et marcha selon la volonté de Dieu, et comment aussi tout manqua lorsqu'il se délia de lui. Deux choses me paraissent surtout importantes dans mon cas. 1. La nécessité d'être gardé par le Seigneur de prendre aucun sentier détourné, ou de marcher dans mes propres chemins pour arriver à la délivrance. J'ai à la banque environ 220 L. qui m'ont été confiées par un frère et une sœur pour d'autres besoins de



œuvre du Seigneur ; je pourrais prendre de cet argent et dire à ma sœur, écrire à ce frère que, dans la gêne où je me trouvais, j'ai pris 20, 50 ou 100 L. pour les orphelins, ce qui les satisferait pleinement (car l'un et l'autre ont donné libéralement pour cette œuvre, et le même frère m'a dit plus d'une fois de m'adresser à lui quand il me manquerait de l'argent). Mais ce serait ma propre libéralité et non celle de Dieu, et, en agissant ainsi je n'opposerais pas une petite barrière à l'exercice de ma foi lorsqu'un nouveau temps d'épreuve se présenterait pour moi. — 2. La prédication de frère Craik m'a rappelé de nouveau le danger qu'il y aurait à honorer le Seigneur dans la voie par laquelle, moyennant sa grâce, je l'ai glorifié, du moins en quelque mesure, en me confiant en moi-même. — Hier et aujourd'hui j'ai plaidé avec Dieu et lui ai présenté plusieurs raisons pour lesquelles il lui plaira sans doute d'en envoyer le secours. Mon esprit est demeuré en paix à ce sujet ; même ma paix a été si grande, que j'ai pu me réjouir par le saint Esprit. Cependant je dois le dire, durant ces derniers jours, j'ai souvent demandé au Seigneur de vouloir bien empêcher, dans sa bonté, que ma foi ne défaille. Mes yeux sont sur lui ; il peut venir bientôt à mon aide. Je suis persuadé d'une chose, c'est qu'il m'enverra du secours comme il l'entendra et quand il le voudra. Voici les raisons que je lui ai exposées :

1. Je lui ai rappelé que, ayant entrepris cette œuvre pour sa gloire, c'est-à-dire afin que le fait qu'il pourvoirait aux besoins des orphelins *en répondant aux prières uniquement*, fût une œuvre visible qu'il est le Dieu vivant, et que même de nos jours, disposé à répondre aux prières, il voulût bien en conséquence envoyer des secours.

2. Qu'il est le Père des orphelins, et que, comme tel, il doit prendre soin d'eux. Psaume LXVIII, 5.

3. Que comme j'avais reçu les enfants au nom de Jésus, il avait conséquemment été reçu lui-même, nourri et vêtu dans la personne de ces enfants, et qu'il voulût bien prendre cela en considération. 1re Cor. IX, 36, 37.

4. Que la foi de beaucoup d'enfants de Dieu ayant été fortifiée jusqu'ici par cette œuvre, s'il venait dorénavant à refuser les moyens de la poursuivre, les faibles chancelleraient, tandis qu'en continuant, leur foi se fortifierait toujours davantage.

5. Que dans le premier cas bien des ennemis riraient et diraient : Ne disions-nous pas d'avance que cet enthousiasme n'aboutirait à rien ?

6. Que s'il ne venait pas à mon secours, beaucoup de chrétiens

peu instruits, ou marchant à quelques égards selon la chair, sentiraient *justifiés* dans leur alliance avec le monde pour ce qui regarde l'œuvre de Dieu, encouragés à la continuer comme auparavant, et à persévérer dans leurs procédés contraires à l'Écriture, relativement à de telles institutions, au moins quant à la manière de se procurer des ressources.

7. Je le priai de vouloir bien se rappeler que je suis son fils, et d'avoir pitié de moi et de se souvenir que je ne puis pourvoir moi-même aux besoins de ces orphelins ; enfin de ne pas penser que j'eusse longtemps ce fardeau à porter sans qu'il vint à mon secours.

8. De vouloir bien se souvenir aussi de mes collaborateurs dans cette œuvre, qui s'appuient sur lui, et qui seraient éperdus s'il refusait des secours.

9. Que dans ce cas je me verrais obligé de renvoyer à leurs anciens compagnons les enfants auxquels nous distribuons le pain, et de leur faire un rapport fait d'une instruction conforme à la parole.

10. Je lui ai demandé de faire voir qu'ils se sont trompés, et que ceux qui ont dit qu'on pouvait s'attendre à être secouru *au commencement*, lorsque la chose était encore nouvelle, mais qu'on ne pouvait plus compter sur des secours dans la suite.

11. Enfin j'ai ajouté que, s'il venait à me retirer les ressources nécessaires, je ne saurais que conclure des réponses nombreuses et remarquables qu'il a jusqu'ici accordées à mes prières relativement à cette œuvre, et qui m'ont pleinement démontré qu'il est avec nous selon Dieu.

Je comprends maintenant par expérience, du moins en moi-même, quelconque, le sens de ces mots : « jusques à quand, » qui se trouvent si fréquemment dans les prières des Psaumes. Néanmoins, même à l'heure qu'il est, par la grâce de Dieu, mes yeux regardent à lui seul, et je ne doute pas qu'il ne vienne à notre secours.

10 septembre, lundi matin. — Il n'est point venu d'argent samedi, ni hier. Il me paraît maintenant nécessaire de faire quelques démarches relativement au besoin où nous nous trouvons. Je pense me rendre dans les Maisons d'Orphelins, de rassembler les frères et les sœurs employés dans ces établissements, et qu'à l'exception de frère T..., n'ont jamais été informés de l'état des fonds. Mon intention est de leur exposer le cas, de voir combien d'argent il nous faut dans ce moment, et de leur dire que, malgré cette épreuve de foi, je continue à croire que Dieu nous aidera, enfin, de prier avec eux. Il me paraît surtout nécessaire de leur les aviser qu'ils ne fassent pas plus d'achats que nous n'avons le moyen d'en payer, mais que quant aux enfants, il ne faut les

isser manquer ni de bonne nourriture, ni des vêtements indispensables, attendu que je préférerais les renvoyer d'abord, plutôt que de les voir privés des choses nécessaires. Je désirais enfin l'assurer s'il y avait encore quelques articles qui auraient été envoyés pour être vendus, ou s'il se trouvait peut-être quelques objets inutiles pour en faire de l'argent. Je sentais que l'œuvre traversait une crise solennelle. — A neuf heures et demie environ, nous retirâmes 6 pences qu'un anonyme avait mis dans la boîte de la chapelle de Gédéon. Je considérai cet argent comme des tributes que Dieu me donnait pour m'assurer qu'il veut avoir compassion et envoyer davantage. A dix heures environ, après être revenu de chez frère Craik, à qui j'avais de nouveau ouvert mon cœur, comme j'étais encore en prières pour demander du secours, une sœur vint nous voir et donna à ma femme 2 souverains pour les orphelins, en disant qu'elle s'était sentie pressée de venir, et qu'elle avait déjà tardé trop longtemps. Peu de minutes après, lorsque j'entraï dans la chambre où elle était, elle me donna encore 2 souverains, tout cela sans savoir la moindre des choses de notre disette. Ainsi, dans sa grande miséricorde, le Seigneur nous a envoyé quelques petites ressources, au grand encouragement de ma foi. Quelques minutes après, on vint me demander de l'argent pour la Maison des Orphelins en bas âge; j'envoyai 2 L. à cet établissement. 4 L. 0 s. 6 d. à la Maison des Orphelins, et 4 L. à celle des Orphelines.

Aujourd'hui frère Craik est parti de Bristol avec un autre frère; il ne sera que quelques jours absent. J'aurais dû aller avec eux afin d'obtenir un peu de tranquillité pour ma tête; mais il faut que je reste pour traverser l'épreuve avec mes chers orphelins. Ces petits amis ignorent entièrement ce qu'il en est, car leur table est aussi bien alimentée que lorsqu'il y avait 800 L. à la banque, et ils ne manquent de rien.

J'ai vu aujourd'hui un jeune frère qui, ainsi qu'une de ses sœurs, ont été amenés à la connaissance du Seigneur par le moyen de mon Exposé.

11 septembre. — C'est sans doute dans sa toute-sagesse que notre bon Seigneur trouve encore nécessaire de nous tenir bien bas quant aux fonds. Frère T.... est venu me dire qu'un de nos compagnons d'œuvre avait vendu sa montre de métal et deux épingles en or pour 4 L., 4 s.; il est venu en outre 9 s. 6 d., et deux autres collaborateurs ont envoyé chacun une portion de livres leur appartenant, l'une de dix-neuf volumes, l'autre de vingt et un, pour être vendus au profit des orphelins. C'est une grande bé-

nédiction d'avoir de tels compagnons d'œuvre dans le temps de l'épreuve ! On a donné ces 4 L. 10 s. 6 d. à la Maison des Orphelins.

12 septembre. — L'épreuve continue. Il n'est entré aujourd'hui que 9 s., qui ont été donnés par l'un des collaborateurs. Au lieu de cette grande épreuve de foi, le Seigneur me garde et me rappelle avec beaucoup de miséricorde dans une grande paix. Il m'accorde aussi la grâce de voir que notre travail n'est pas inutile. Léa Culliford, une jeune fille âgée de neuf ans, et qui était vraiment convertie, est venue au Seigneur ; elle avait été amenée à la foi quelques mois avant son départ.

13 septembre. — Le secours n'est pas encore arrivé. J'ai tenu ce matin qu'il fallait absolument faire connaître aux frères et sœurs l'état des fonds, et leur donner les directions nécessaires pour ne pas contracter des dettes, etc., etc. Nous avons prié et Dieu nous a aidés ; tout se passe à merveille, et notre réunion a été des plus heureuses. Ils paraissent tous encouragés. On a retiré 12 s. 6 d. des boîtes des trois maisons ; l'un des frères qui travaille à l'œuvre a remis 12 s., et a réalisé 4 L. 4 s. par la vente d'ouvrages de couture distribués par les enfants. Une sœur, également engagée dans l'œuvre, a envoyé après moi pour me dire de ne pas m'inquiéter de son salaire, attendu qu'elle n'en aura pas besoin pendant un mois. Quelle bénédiction d'avoir de tels collaborateurs !

14 septembre. — Le Seigneur n'ayant pas encore envoyé le secours, je me suis de nouveau réuni ce matin avec les frères et les sœurs pour prier. Après la prière, l'un des employés nous a donné 16 s., tout l'argent qu'il avait, en disant que ce ne serait pas droit de prier s'il ne donnait pas tout ce qu'il possédait. L'une des sœurs me dit aussi que dans six jours d'ici elle donnerait 6 L. qu'elle avait à la caisse d'épargne pour un moment de besoin comme celui par lequel nous passons. Dieu soit béni pour de tels collaborateurs ! — Jusqu'à ce jour les gouvernantes des trois maisons étaient dans l'habitude de payer les boulangers et le laitier toutes les semaines, parce qu'ils avaient préféré recevoir leurs paiements de cette manière, et quelquefois on en faisait de même avec le boucher et l'épicier. Mais maintenant, comme le Seigneur prend soin de nous au jour le jour, nous croyons que ce serait mal faire que de continuer plus longtemps sur ce pied, attendu que le paiement de la semaine pourrait être exigible sans que nous eussions de quoi y faire face, ce qui pourrait causer du désagrément à ceux avec lesquels nous avons à faire, tandis que nous agirions nous-mêmes d'une manière contraire au commandement du Seigneur : « Ne devez rien à personne. » (Rom.

XIII, 8.) En conséquence, dès aujourd'hui et dorénavant, tandis que le Seigneur pourvoit à nos besoins *au jour le jour*, nous nous proposons de payer de suite tous les articles dont nous aurons besoin, et de ne jamais acheter quoi que ce soit sans pouvoir payer d'abord, quelque nécessaire que pût nous paraître l'objet que nous voudrions nous procurer, et malgré toute l'envie que pourraient avoir ceux avec lesquels nous avons à faire qu'on les payât par semaine. Nous avons payé aujourd'hui le peu qui était dû. — De retour à la maison je trouvai un grand paquet d'habits neufs pour les orphelins, venant de Dublin, preuve que le Seigneur se souvient toujours de nous. Nous nous sommes réunis de nouveau ce soir pour prier. Nous avons bon courage, et nous croyons toujours que le Seigneur pourvoira à nos besoins.

15 septembre, *samedi*. — Ce matin, nous nous sommes derechef réunis pour prier. Dieu console nos cœurs; nous attendons du secours. J'ai trouvé qu'il y avait assez de provisions pour aujourd'hui et demain, mais il n'y avait pas d'argent pour prendre du pain comme de coutume, afin que les enfants n'en eussent pas du frais. Cette après-midi, l'un des frères employés à l'œuvre, qui avait été absent de Bristol pendant plusieurs jours, revint, et donna 4 L. Ce soir, en nous réunissant de nouveau pour la prière, je trouvai qu'il était rentré 10 s. 6 d. depuis ce matin. Avec ces 4 L. 10 s. 6 d., nous avons pu acheter aujourd'hui, *samedi* soir (il est assez difficile d'avoir du pain rassis le lundi matin), la quantité ordinaire de pain, et il nous reste quelque argent. Béni soit Dieu de ce qu'il nous a accordé la grâce de prendre la décision de ne point acheter de pain pendant la journée, ainsi que nous le faisons ordinairement, puisque nous n'étions pas à même de le payer d'abord. Nous nous sentimes encouragés et nous reçûmes cet argent de notre Père comme une preuve qu'il continue à avoir soin de nous, et qu'il nous enverra de plus grandes sommes quand il le trouvera convenable.

Aujourd'hui un frère a bien voulu payer le compte qui était dû au médecin depuis les couches de ma chère femme. Il y a quelques semaines que le même frère a aussi payé le second médecin qui avait été appelé. Ainsi le Seigneur vient à notre secours de différentes manières, et nous environne continuellement de ses soins paternels.

16 septembre, jour du Seigneur dans l'après-midi. — Nous nous sommes de nouveau réunis pour prier concernant les besoins des orphelins. Nous sommes en paix, notre espérance est en Dieu,

et nous croyons qu'il apparaîtra dans sa grâce, quoiqu'il ne nous soit parvenu qu'un seul schelling depuis hier soir.

17 septembre. — L'épreuve continue ; plus il va, et plus la foi est éprouvée. C'est sans doute dans des vues bien sages que le Seigneur permet que nous réclamions si longtemps son secours ; mais je suis persuadé qu'il l'enverra ; si seulement nous pouvons l'attendre. L'un des frères employés ayant reçu quelque argent, a donné une partie, savoir 42 s. 6 d. ; un autre employé a remis 44 s. 8 d., tout l'argent qui lui restait. Ces deux sommes jointes à 47 s. 6 d., que nous avons en partie en main, et de l'autre partie nous était parvenue depuis, nous mit à même de payer ce qui était dû et de nous procurer des provisions ; de sorte que jusqu'à présent il n'a rien manqué, ni d'une manière ni d'une autre. Ce soir, j'étais plutôt éprouvé de ce que des sommes si grandes tardaient tant à nous arriver. Mais ayant été conduit à l'Écritures pour y chercher du soulagement, mon âme fut extrêmement rafraîchie et ma foi de nouveau fortifiée par le Ps. XLII. Ce fut avec joie que j'allai me réunir à mes chers compagnons d'œuvre pour prier avec eux. Je leur lus le psaume et cherchai à réjouir leurs cœurs par les précieuses promesses qu'il renferme.

18 septembre. — Frère T... avait 25 s. par devers lui et moi ; avec ces 4 L. 8 s. nous avons pu acheter le pain et la viande nécessaires, un peu de thé pour l'une des maisons, enfin du lait partout, mais pas plus qu'il ne nous fallait de toutes ces choses pour le besoin présent. Le Seigneur y a donc pourvu, non seulement pour aujourd'hui, car il y a du pain pour deux jours. Nous étions néanmoins réduits à l'extrémité. Les fonds étaient épuisés, les employés qui avaient un peu d'argent l'avaient donné jusqu'à leur dernier sou. Remarquez maintenant comment le Seigneur est venu à notre aide ! Une dame des environs de Londres, qui était porteur d'un paquet de la part de sa fille, était arrivée à Bristol cinq jours auparavant et s'était logée à côté de la Maison des Orphelins. Cette après-midi elle apporta elle-même cet argent, qui se monte à 3 L. 2 s. 6 d. Notre pénurie avait été si grande que nous avions été sur le point de vendre les choses dont nous pouvions nous passer ; mais ce matin j'ai demandé au Seigneur qu'il empêchât, si possible, que j'en vinsse à cette extrémité. Le fait que, pendant plusieurs jours, cet argent avait été si près de la Maison des Orphelins, sans qu'on l'eût donné, ne prouve-t-il pas pleinement que, dès le commencement, Dieu avait à cœur de nous aider ; mais comme il prend un singulier plaisir aux prières de ses enfants, il avait permis que nous priassions si

longtemps, soit pour éprouver notre foi, soit pour nous faire trouver la réponse d'autant plus agréable. N'est-ce pas là une précieuse délivrance ? Je ne fus pas plus tôt seul après avoir reçu cet argent que j'éclatai tout haut en actions de grâces et en louanges. Ce soir je me suis réuni de nouveau avec mes compagnons d'œuvre pour prier et rendre grâces ; leurs cœurs n'ont pas été peu réjouis. Cette somme a été répartie ce soir, et pourvoira suffisamment à tout ce qu'il faut pour demain.

20 septembre, matin. — Le Seigneur, dans sa bonté, nous a de nouveau envoyé quelque chose. On m'a remis 4 s. 6 d. hier soir, et 1 L. 3 s. ce matin. Soir. Il nous a fait parvenir ce soir de nouveaux secours ; il est entré 8 L. 11 s. 2 1/2 d., nouvelle preuve qu'il ne nous a pas oubliés. La boîte de la Maison des Orphelines renfermait 1 L. 4 s., celle de la Maison des Orphelins 1 L. 7 s. 2 1/2 d. Enfin une employée a donné 6 L. 3 s. selon la promesse qu'elle avait faite huit jours auparavant. Il y a environ dix-huit mois qu'elle avait compris qu'elle ne devait plus avoir d'argent pour elle-même à la caisse d'épargne ; en conséquence, elle avait, par un mouvement de son cœur, consacré cet argent aux maisons d'orphelins, se proposant de le retirer dans un moment où l'on en aurait besoin. Il y a déjà quelque temps (d'après ce qu'elle me dit ce soir) qu'elle en avait retiré une partie pour acheter quelques articles qui étaient nécessaires à nos établissements d'orphelins, ce qui avait réduit la somme à 6 L. Lorsqu'elle eut connaissance du besoin dans lequel on se trouvait, elle alla, il y a actuellement huit jours, à la caisse d'épargne pour avertir qu'elle désirait retirer son argent aujourd'hui. En vérité, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de me donner de tels collaborateurs, sa bénédiction reposera sur l'œuvre ! Ces 8 L. 11 s. 2 1/2 d. ont été répartis ce soir pour les besoins des trois maisons, et nous avons rendu grâces à Dieu, d'un commun accord pour son bon secours.

22 septembre. — Hier et aujourd'hui nous nous sommes encore réunis pour vaquer à la prière et aux actions de grâces. Nous n'avons pas de besoin pressant ; mais le 29 courant, nous aurons à payer 19 L. 40 s. pour le loyer de nos trois Maisons d'Orphelins. Aujourd'hui nous n'avons que 4 s. 7 d. pour les autres objets de l'Institution, et c'était le jour de paie de plusieurs de nos maîtres. Mais je m'appuyais sur le Dieu vivant. Il nous a aidés à tant de reprises et d'une manière si remarquable pendant cette semaine, dans ce qui regarde les Maisons d'Orphelins, que c'eût été un double péché de ne pas se confier en lui dans cette nouvelle difficulté. Nous n'avons rien reçu ce matin. Vers les deux heures,

au moment où l'on paie ordinairement les maîtres, on me rend un souverain, avec lequel je me rends de suite chez frère T... qui soigne cette partie de l'œuvre, afin de payer, du même côté, les salaires de la semaine. Le matin, il avait lui-même un souverain, qui, joint à celui que j'avais reçu moi-même, nous ont suffi pour cette

25 septembre. — Hier et avant-hier, nous avons pu nous réunir pour prier. Dans quatre jours on pourra louer des Maisons d'Orphelins, et nous n'avons rien; l'argent ménagé est aussi derechef dépensé dans les trois maisons. Veuille le Seigneur avoir compassion de nous et continuer à nous secourir ! Il est venu quelque chose ce matin ; on a trouvé dans la boîte de ma maison.

27 septembre. — Les 9 s. 6 d. qui sont venus avant-hier ont été donnés à la Maison des Orphelins en bas âge. Nous avons donc eu suffisamment pour hier et pour aujourd'hui. J'ai eu tout particulièrement aux informations, et j'avais tout ce qu'il fallait dans les trois Maisons, même de l'argent pour la journée. Hier, nouvelle réunion de prières. Ne pouvant m'y rendre aujourd'hui pour cause d'indisposition, j'ai écrit à frère T... de partager les 18 s. 6 d. (nous avons maintenant 8 s. 6 d., et il nous était entré 40 s. hier soir) entre les trois gouvernantes. Cette après-midi, j'ai appris la nouvelle livraison que le Seigneur nous a envoyée. Il y a environ six semaines qu'un fermier avait demandé l'admission d'une de sa propre petite fille. Comme je savais néanmoins qu'il n'y avait pas de moyens de l'entretenir, et que notre Institution n'est que pour des orphelins *pauvres*, je l'informai que l'enfant ne pouvait être reçue qu'à condition qu'il payerait 10 L. par an pour son entretien (ce qui, en moyenne, est à peu près la dépense pour deux jeunes filles), un trimestre à l'avance. Ce matin, il nous est venu, par le Seigneur, un enfant, paya 2 L. 10 s. d'avance, et donna 4 L. en sus. Veuille le Seigneur conserver dans nos âmes le souvenir vivant de ces grâces, et faire que chaque nouveau témoignage de sa bonté serve à augmenter notre confiance en lui ! En moins de deux jours nous aurons à payer 49 L. 10 s. pour loyer de nos maisons. Veuille le Seigneur nous donner de regarder invariablement à lui-même et nous envoyer miséricordieusement du secours.

29 septembre. Samedi soir. — Pendant ces derniers jours, j'ai fait des prières au sujet du loyer, qui est exigible dès aujourd'hui. Quoique je ne susse pas d'où me viendrait un seul sou, j'ai néanmoins attendu le secours. Frère T... vint ce matin,



Comme il n'était pas arrivé d'argent, nous priâmes ensemble de-  
 dix heures jusqu'à midi moins un quart. Il a sonné midi ;  
 le moment où le loyer devrait être payé, mais on n'a encore  
 envoyé. Ces jours passés j'ai été plusieurs fois dans la crainte  
 le Seigneur ne voulût nous désappointer pour nous engager  
 ensemble *chaque semaine*, ou même *chaque jour* ce qu'il  
 pour le loyer. Ce n'est encore que la seconde fois, durant les  
 années et demie qui viennent de s'écouler, que le Seigneur  
 a répondu à nos prières dans ce qui tient à cette œuvre.  
 Le premier cas de ce genre eut lieu à l'occasion d'une demi-  
 du loyer des chambres d'école de Castle-Green, qui était  
 au 1<sup>er</sup> juillet 1837, et qui ne nous rentra alors qu'en  
 Je suis maintenant pleinement convaincu que le loyer doit  
 de côté chaque jour, ou toutes les semaines, selon la  
 que Dieu nous accordera, afin que l'œuvre puisse aussi  
 témoignage sous ce rapport. Veuille le Seigneur nous aider  
 et nous envoyer dans sa bonté les ressources néces-  
 pour payer notre location ! Si nos prières ont failli à cet  
 soit pour nous humilier, soit pour nous faire voir combien  
 est encore faible, enfin (*ce qui me paraît le plus pro-*  
 pour nous montrer que nous devons nous y prendre  
 pour le paiement du loyer, le Seigneur nous a donné  
 aujourd'hui des preuves nouvelles qu'il se souvient de  
 n'y avait pas assez d'argent dans la Maison des Or-  
 pour se procurer du pain (nous donnons aux enfants  
 de trois jours) ; mais avant l'arrivée du boulanger,  
 une dame pour laquelle les orphelines avaient fait quelque  
 de couture, et qui paya 3 s. 11 d., en sorte que la gou-  
 eut prendre du pain comme à l'ordinaire. Notre pénurie  
 fut portée à ouvrir la boîte placée dans ma maison, j'y trouvai  
 et l'un des frères employés donna 13 s. Ces 15 s. ont été par-  
 entre nos trois sœurs gouvernantes. Béni soit le Seigneur,  
 avons tout ce qu'il nous faut pour aujourd'hui et demain !  
 Septembre. — Non-seulement nous sommes pauvres quant  
 des orphelins ; mais les autres branches de l'Institution  
 poussent aussi continuellement vers le Seigneur pour lui  
 der de nouveaux secours. Aujourd'hui, comme nous n'a-  
 plus un seul penny par devers nous, une sœur a remis 5 L.  
 ces autres objets.  
 Octobre. Mardi matin. — Béni soit le saint Nom du Seigneur !  
 nous a traités avec une grande bonté pendant les trois derniers  
 jours ! Avant-hier, il est entré 5 L. pour les orphelins ; j'ai remis

40 s. à chaque maison, ce qui les a de nouveau pourvues avant que les provisions fussent consommées. O que le Seigneur est bon ; il envoie toujours du secours avant que les besoins soient trop urgents ! Hier, il est encore entré 4 L. 10 s. qui, avec 4 s. 2 d. que nous avions en main, ont été répartis pour les besoins présents ; les dépenses qu'on a faites hier pour le ménage ont donc aussi été défrayées. Le Seigneur m'a également mis à même de payer hier les 49 L. 10 s. pour le loyer. Voici comment nous en avons obtenu les moyens : l'un de nos employés ayant reçu de sa famille 40 L., plus, 5 L. d'une sœur en notre Seigneur, ainsi que quelque autre argent, il nous a remis 46 L., lesquelles, avec 3 L. 10 s. qui nous restaient des 5 L. susmentionnées qui étaient entrées avant-hier, ont fait 49 L. 10 s., précisément la somme qu'il fallait. Aujourd'hui nous nous trouvons de nouveau extrêmement réduits ; il n'y avait pas d'argent pour prendre du pain, comme d'ordinaire, pour la Maison des Orphelins et pour celle des petits enfants, mais le Seigneur nous est encore venu en aide. Une sœur, arrivée cette après-midi de Swansea, apporta 1 L. 7 s. ; l'un des employés vendit quelque chose, ce qui le mit à même de donner 4 L. 13 s. Nous réalisaâmes donc 3 L., 4 L. pour chaque maison, et nous pûmes acheter du pain avant la fin de la journée. Jusqu'ici nous n'avons manqué de rien !

4 octobre, jeudi. — L'argent de mardi nous a suffi pour hier. Aujourd'hui, comme il n'y avait plus rien et que nous avions grand besoin de secours, notre Seigneur, toujours plein d'amour, s'est montré en notre faveur. Les livres qui avaient été donnés il y a un certain temps par quelques-uns de mes compagnons d'œuvre, ont été vendus pour 11 s. ; on a aussi retiré 2 s. 6 d. d'un vieux bois de lit, et 10 s. d'un sofa, également vieux. Ayant appris qu'on avait mis quelque chose dans les boîtes, on les ouvrit et il s'y trouva 9 s. 4 d. Nouvel encouragement pour nous dans nos besoins. Ces 4 L. 12 s. 7 d. ont suffi aux besoins de la journée.

5 octobre. — Ce matin, au moment où j'allais me rendre aux Maisons d'Orphelins pour y prier conjointement avec les frères et les sœurs, on apporta 4 L. 3 s. venant de Teignmouth. Il paraît que cet argent avait été donné quelques mois auparavant à un frère de cette localité, mais il ne m'est parvenu qu'aujourd'hui. Ce secours arrive on ne peut plus à propos pour faire face aux dépenses de la journée, et il est une preuve de plus que, si le Seigneur nous envoie des sommes plus considérables, c'est pour éprouver notre foi qu'il le fait, et nullement dans sa colère.

6 octobre, samedi. — Le Seigneur, dans sa grande bonté, est de

aveau venu à notre secours. Il m'é vint à l'esprit qu'il y avait dans les Maisons d'Orphelins quelques couvertures de laine neuves, qui ont été données quelque temps auparavant, dont on n'avait pas besoin, et qui pourraient être vendues. Je fus confirmé dans la pensée que je devais les vendre en en trouvant deux déjà endommagées par les teignes. En conséquence, une bonne occasion s'étant présentée, j'en vendis vingt. Ainsi, non seulement le Seigneur a de l'aveau pourvu aux besoins présents des trois maisons, mais il a encore mis à même d'agir selon la lumière qu'il m'avait donnée aujourd'hui huit jours, en mettant de côté le loyer pour cette année et pour la prochaine. Outre 7 L. qu'à produites la vente des couvertures, il est entré en sus 9 s. 6 d. Le fonds des écoles étant complètement épuisé, il est arrivé hier et aujourd'hui non-seulement ce qu'il nous fallait pour payer les salaires hebdomadaires, mais même de quoi mettre de côté au delà d'une L. pour le

10 octobre. — Les derniers secours mentionnés, qui nous ont été envoyés pour les orphelins, nous avaient fourni de quoi suffire à nos besoins jusqu'à ce jour; mais aujourd'hui nous avons été réduits plus bas que jamais. Il n'y avait de provisions que pour cette semaine, et ce fut un employé qui, en vendant l'un de ses livres, nous procura l'argent nécessaire pour fournir du lait à l'une des maisons. Ce matin, la gouvernante des orphelins n'avait plus que deux sous. Ne sachant si elle devait les employer à acheter du pain ou de la viande pour compléter le dîner avec celle qu'elle avait achetée dans la maison, le boulanger vint et laissa douze livres de pain à titre de présent. Dans ce pressant besoin, l'un des employés ayant reçu quelque argent, donna 2 L., avec lesquelles nous sommes allés acheter de la viande, du pain et autres provisions. Donc, aujourd'hui encore, quoique nous eussions été amenés à demander avant qu'on donnât ces deux livres, les maisons ont été pourvues du nécessaire.

11 octobre. — Depuis hier après midi, Dieu nous a envoyé assez de ressources pour qu'à notre réunion du matin nous ayons pu parler de 2 L. 0 s. 2 d. entre les trois gouvernantes, ce qui a suffi aux besoins de la journée. Maintenant il n'y a plus de charbon dans la maison des plus jeunes orphelins, il en est à peu près de même dans les deux autres et les tonneaux de mélasse sont près d'être vides dans les trois maisons. En conséquence, nous avons demandé de nouveaux secours au Seigneur.

11 octobre. — Aujourd'hui le « Père des orphelins » a de nouveau fait voir combien il a soin de nous. Il est arrivé hier soir une

orpheline du Devonshire, par l'occasion de laquelle on a eu  
 2 L. 5 s. 6 d. La sœur qui l'a amenée, ayant trouvé les  
 richesses en Christ, a aussi donné une théière, un sucrier  
 pot à crème en argent (le tout pesant 48 onces). Il y avait  
 neuf schellings dans les boîtes, l'un des employés a payé  
 une tonne de charbon; ce qui fait que nous avons eu subsistance  
 pour la journée. Les articles d'argent ont produit 16 s.  
 C'est par la bonté d'un frère âgé, qui a souvent employé son  
 temps à rendre de tels services qu'on a pu tirer si bon parti  
 de ces objets; car il en a obtenu 7 s. par once. C'est ainsi que  
 nous avons pu faire face aux dépenses considérables des  
 suivants.

12 octobre. — Sept frères et sœurs ont été ajoutés au  
 à la communion de l'église, et on en a proposé huit autres.  
 Le Seigneur envoyer des aides pour continuer cette œuvre.

13 octobre. — Les fonds des orphelins ont été très-bonne  
 niens trois mois; néanmoins nous n'avons eu faute de rien  
 ce jour!

15 octobre. — Sachant que ce matin on aurait besoin  
 pour beaucoup de choses dans les Maisons d'Orphelins,  
 mon cœur vers le Seigneur. Au moment où je me rendais  
 de mes compagnons d'œuvre pour prier avec eux, je me suis  
 de Trowbridge; il est entré dans les Maisons d'Orphelins,  
 auxquels un employé a ajouté 4 L. Nous avons donc pu  
 abondamment à tout ce qui était nécessaire, et payer un  
 de mélasse et une tonne de charbon. Comme cependant nous  
 retrouvons à sec et que les employés n'ont rien à donner,  
 voici de nouveau renvoyés à l'amour de notre Seigneur  
 secours ultérieurs.

16 octobre. — Cette journée a commencé par des misères.  
 Le matin de bonne heure je regardais au Seigneur pour obtenir  
 lui des secours. Presque immédiatement après, frère T...  
 apporta deux cuillers à soupe et six petites cuillers en argent.  
 anonyme avait laissées hier dans la Maison des Orphelins.  
 après-midi j'ai reçu 12 L. du Staffordshire; le cachet de la  
 qui renfermait l'argent portait: « Ebenezer. » Combien cette  
 parole s'applique à nos circonstances! Vraiment ce secours est  
 nous un nouvel « Ebenezer »; car jusqu'ici le Seigneur nous a  
 courus. On a aussi trouvé un demi-souverain dans la boîte  
 maison; une dame a laissé 5 s. à la porte de la Maison des Orphelins,  
 lines, avec environ 200 poires pour les enfants, et un frère  
 voyé 2 s., qui sont les prémices de l'augmentation de ses

ainsi pu donner un peu plus largement que d'ordinaire aux  
servantes.

le 10 octobre. — Aujourd'hui nos fonds étaient derechef très bas.  
Il ne restait plus que 2 d. dans la Maison des Orphelins en bas  
et fort peu de chose dans les deux autres. Mais le Seigneur a  
de nouveau répondu aux prières d'une manière bien manifeste. Un  
seigneur de Londres, qui s'intéresse beaucoup aux enfants pau-  
vres abandonnés, vint de Bath avec ses deux sœurs pour voir  
les Maisons d'Orphelins, et donna 4 L. On mit aussi 2 s. 6 d. dans  
celle de ma maison ; et un anonyme glissa 6 d. dans celle de la  
Maison de Gédéon. Je dirigeai mes pas vers les Maisons des Orphe-  
lins, et y apportai ces 4 L. 3 s., afin de pourvoir aux besoins présents. Pen-  
dant que j'y étais, le Seigneur envoya encore d'autres secours. In-  
voquant, ce matin, quelques dames avaient visité les maisons et  
l'argent dans les boîtes, je les ouvris et y trouvai 3 L. 0 s.  
Le Seigneur a pourvu, par le moyen de ces 4 L. 3 s. 4 d.,  
aux besoins de cette journée.

le 11 octobre. — Le Seigneur a de nouveau pourvu aux besoins  
en nous envoyant au delà de 2 L.

le 12 octobre. — Il nous a fait parvenir 5 L. d'une manière tout  
attendue. Cet argent nous a été donné par un parent de  
l'un des enfants de la Maison des Orphelins. De cette manière nous  
avons pour deux jours, et avons encore été à même de mettre  
à jour le loyer de cette semaine.

le 13 octobre, samedi. — Quoique nos besoins aient pour ainsi  
dit plus grands que jamais, nous avons été miséricordieuse-  
ment pourvus. Grâce à notre adorable Seigneur, nous n'avons  
été confondus. Il y avait 6 s. dans la boîte de la Maison des  
Orphelins en bas âge ; on en a réalisé 6, en vendant quelques ob-  
jets qui avaient été donnés dans ce but ; enfin l'un des employés  
a apporté 18 s. Avec ces 4 L. 10 s. nous avons pu faire face à tou-  
tes les demandes pressantes, et procurer des provisions pour au-  
jourd'hui et demain.

le 14 octobre, lundi. — Bien que pendant la matinée nous n'eus-  
sions pas la moindre perspective d'obtenir des secours, le Seigneur  
a de nouveau donné notre pain quotidien. Un employé, qui  
avait reçu quelque argent pour ses propres dépenses, donna 2 L. ;  
et vendit pour le prix de 18 s. certaines choses qui avaient été  
apportées dans cette intention ; enfin, on trouva 6 d. dans la boîte  
de la chapelle de Gédéon. Ces 2 L. 18 s. 6 d. nous ont mis à  
même de supporter les dépenses de la journée. On a aussi envoyé  
plusieurs articles d'habillement déjà portés.

30 octobre. — Encore une journée marquée par des grâces particulières relativement aux fonds. Pendant que j'étais en peine à ce sujet, un frère apporta 2 yards  $\frac{1}{4}$  de drap. Il l'avait d'abord acheté pour lui-même, mais ayant réfléchi plus tard qu'il n'avait pas suffisamment d'habits, il le donna pour être vendu au profit des orphelins. Ce soir une sœur me donna 20 L., 40 pour les lins et 10 pour les autres objets. Nous avons donc été satisfaits pendant cette semaine.

4 novembre, jour du Seigneur. — Mercredi soir, dans la chapelle de Béthesda, une de nos sœurs reçut d'un étranger, au nom des orphelins, un souverain qui m'a été remis aujourd'hui. Le Seigneur a donc de nouveau commencé la semaine par des témoignages de sa bonté; son amour continuera sans doute à en faire de même envers nous, quoiqu'il nous faille derechef bien du travail sterling.

5 novembre, lundi. — Le souverain que nous avons reçu, avec plusieurs petits dons venus aujourd'hui et les jours précédents, ainsi que 2 L. 10 s. qu'un des employés a ajoutés de sa bourse, en tout 6 L. 2 s. 6 d., ont été partagés entre les gouvernantes, et suffiront à nos besoins au moins pour deux jours.

7 novembre. — Les fonds sont de nouveau complètement épuisés. J'ai partagé aujourd'hui 4 L. 3 s. 8 d. qui étaient restés hier, ce qui a pourvu aux besoins les plus urgents. Bénédiction au Seigneur qui nous a secourus jusqu'ici! Une de nos orphelines a été envoyée en service aujourd'hui, et il nous a mis à même de lui donner un trousseau convenable.

Ce soir, un frère allemand, nommé Fleischmann est arrivé chez moi, allant en Amérique pour y travailler au milieu des chrétiens de son nom qui parlent sa langue. Ce frère se rend dans le nouveau monde en s'appuyant sur le Seigneur seul pour ses besoins temporels, sans être attaché à aucune société missionnaire.

8 novembre. — Il nous est parvenu hier soir 4 L. 4 s. Cet argent, partagé entre les trois maisons, a suffi pour la journée.

10 novembre, samedi. — Tout paraissait obscur au commencement de ce jour. Cependant, comme toujours, le Seigneur nous a secourus, et nous avons pu faire face à toutes les demandes. Dans le courant de la journée, il est venu 4 L. 8 s. 6 d.; deux des employés ont ajouté chacun 10 schellings, et ainsi nous avons pu terminer une nouvelle semaine, durant laquelle nous avons été mis à même de pourvoir aux besoins de quatre-vingt-dix-sept personnes dans les Maisons d'Orphelins, sans contracter la moindre dette.

novembre, lundi. — Ce matin, il est entré 6 pences, et un employé a ajouté 49 s. 6 d. pour les besoins les plus pressants. Ce soir je m'aperçus que cette livre sterling n'aurait pas à acheter du pain pour la Maison des Orphelins. Avant la fin de la journée, le Seigneur nous donna néanmoins ce qu'il fallait pour la provision ordinaire de pain, car on en a dans les boîtes 5 s. 9 d. et une paire de petites boucles d'oreilles en or.

novembre. — Ce matin, nous étions de nouveau dans un grand besoin. J'ai par devers moi 20 L. qui ont été mises à part pour le loyer; mais, pour l'honneur du Seigneur, je ne veux pas y toucher. Il n'est rien venu et les employés ont à nous rendre quelque chose à donner. Je me suis rendu néanmoins aux Maisons des Orphelins, pour prier avec mes compagnons d'œuvre, et, si possible, et voir ce qu'il y aurait à faire. En y allant, j'ai trouvé qu'il était entré ce matin 49 s. 6 d. Après avoir eu ces informations, j'appris qu'il ne faudrait plus que 2 s. 6 d. pour faire face aux besoins de la journée. Un frère employé put nous rendre cette petite somme de sa propre bourse. Le Seigneur nous a encore une fois tirés de difficulté. Un des employés donna quelques objets dont il pouvait se passer, pour être vendus aux Maisons des Orphelins, un autre une cassette à ouvrage. Avant la fin de la journée, le Seigneur a envoyé 4 L. 2 s. 4 d., de sorte que nous avons encore un peu pour demain.

novembre. — L'argent arrivé avant-hier a aussi suffi pour les besoins d'hier, mais aujourd'hui nous nous sommes trouvés de nouveau dans la gêne. En me rendant dans les Maisons d'Orphelins pour prier avec mes compagnons d'œuvre, j'avais par devers moi l'espérance que le Seigneur pourrait s'être montré et avoir nous rendre quelque secours. En effet, un employé avait vendu quelques livres, ainsi que deux autres qui avaient été vendus le 13 par l'un de ses collaborateurs; il en avait retiré 13 s. 9 d. et un autre compagnon d'œuvre ajouta 7 s. 9 d. Ces 21 s. 8 d. ont suffi aux besoins les plus urgents. En arrivant chez moi, j'ai trouvé 4 s. dans la boîte placée dans ma maison, et je me suis rendu tout après 5 s. pour deux écrans qu'on avait donnés pour être vendus au profit des Maisons d'Orphelins. Nous reçûmes trois paniers de pommes de terre, un pour chacune des trois Maisons. On avait commandé un sac de pommes de terre; mais le frère qui les vend n'ayant pu l'apporter aujourd'hui comme il avait eu l'intention, il pensa que, comme on lui avait commandé ce présent des trois paniers, on n'aurait pas besoin du

sac immédiatement. Le Seigneur a été bien bon d'arranger choses de cette manière, car, s'il l'avait apporté, le pain aurait absorbé l'argent destiné à acheter la provision ordinaire de pain. Mais, avant la fin de la journée, le Seigneur envoya trois secours. Dans l'après-midi, un monsieur de Bath vint à la Maison des Orphelins et donna un bon pour 3 L.; on fit aussi un don de 4 s., enfin il rentra 2 s. 6 d. pour des ouvrages de couture, et 5 s. 6 d. pour vente d'objets divers. Ainsi le Seigneur a envoyé aujourd'hui en tout 4 L. 4 s. 9 d.

17 novembre, samedi. — Comme il nous fallait aujourd'hui plus de 3 L., et qu'il n'était entré que 15 s. 6 d., nous nous sommes dans la nécessité de nous déterminer à nous défaire de quelques articles de ménage dont nous pouvions facilement passer. Une des employées donna pour la vente une bonne montre qu'elle avait achetée quelques mois auparavant parce qu'il n'y avait pas de pendule dans l'une des maisons. Ayant ces divers objets à vendre, je pris, sur l'argent qui avait été mis de côté pour le loyer, 2 L. 10 s. pour les besoins présents des orphelins, à l'intention de les replacer lorsqu'on trouverait l'occasion de ces objets le meilleur parti possible. C'est ainsi que nous avons pu arriver à la fin d'une nouvelle semaine.

19 novembre. — Le besoin s'est encore fait fortement aujourd'hui; il n'est venu que 7 s. 6 d. pour des ouvrages de couture. Cependant, le Seigneur a fait tenir un peu d'argent par un employé qui nous a donné 15 s., au moyen desquels nous avons pu arriver au bout de la journée.

20 novembre. — Si la nécessité dans laquelle nous nous sommes trouvés a été extrême, le secours du Seigneur a été proportionné à notre dénûment. Je me rends comme de coutume auprès de mes frères et des sœurs; j'apprends qu'il fallait 20 s. pour les besoins d'aujourd'hui, et il n'était entré que 3 s. Un des employés vint à la maison entre au moment où nous allions prier et donna un secours après la prière. Pendant que nous présentions nos supplications au Seigneur, il en entra un second qui avait reçu 4 L. Nous sommes ainsi 33 s., c'est-à-dire plus qu'il ne nous était absolument nécessaire.

21 novembre. — Jamais nous ne nous étions trouvés aussi dénudés qu'aujourd'hui sous le rapport pécuniaire. Les gouvernantes des trois maisons n'avaient pas un demi-penny entre elles. Malgré cela il y eut un bon diner. En partageant le pain qui nous restait, on eut la perspective d'atteindre ainsi le bout de la journée, mais on ne vit pas jour à se procurer du pain pour l'une



ur l'autre des maisons. En quittant les frères et les sœurs une heure, après la prière, je leur dis qu'il nous fallait attendre la délivrance et voir comment le Seigneur nous l'enverrait cette fois. J'étais assuré que le secours viendrait; toutefois nous étions réellement gênés. En arrivant sur Kingsdown, comme il faisait très-froid, je sentis le besoin de prendre un peu plus d'exercice. En conséquence, je ne pris pas le chemin le plus court pour arriver chez moi, mais je fis le tour par la place de Clarence. Environ vingt pas de ma maison, je rencontre un frère qui se met à cheminer avec moi, et qui, après un moment de conversation, me donne 10 L., qui devaient être remises aux frères pauvres, en vue de procurer du charbon, des couvertures et des vêtements chauds aux pauvres enfants de Dieu; 5 L. pour les orphelins, et 5 L. pour les autres objets de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures. Ce frère était venu deux jours pendant que je me trouvais dans les Maisons d'Orphelins, et j'étais arrivé *une demi-minute* plus tard, je l'aurais manqué. Mais le Seigneur, qui connaissait nos besoins, avait voulu que je le rencontrais; j'envoyai immédiatement les 5 L. aux gouvernantes.

23 novembre. — Les 5 L. susmentionnées, jointes à 14 s. 6 d. qui avaient aussi été donnés, ont pourvu aux dépenses de hier d'aujourd'hui.

24 novembre. — Encore un jour très remarquable. Ce matin, nous nous trouvions aussi réduits qu'à aucune autre époque, et nous fallait plusieurs livres sterling. Mais Dieu qui est riche en miséricorde, et qui déclare si positivement qu'aucun de ceux qui se confient en Lui ne sera confus, nous a aussi tendu secours. Vers dix heures du matin, comme j'étais en prières au sujet des fonds, on m'informa qu'un monsieur avait demandé à me voir. Il venait pour m'avertir qu'une dame avait commandé trois sacs de pommes de terre pour les Maisons d'Orphelins. Jamais elles n'auraient pu arriver plus à propos. Ce fut pour moi un encouragement à continuer à attendre du secours. En arrivant à la réunion de prières, qui pouvait être midi, j'appris qu'il était entré 2 s., et 4 L. pour une montre qui avait été donnée pour la vendre. Le paiement de cette montre avait été attendu pendant plusieurs semaines, et nous nous sommes souvent dit entre nous qu'il arriverait sans doute au moment où nous en aurions le plus besoin. Notre prévision ne s'est pas bien réalisée! La montre qui avait été donnée a aussi été vendue pour 2 L. 40 s. Comme malgré tout cela, nous ne pûmes parvenir à mettre à part le loyer de cette semaine, montant à

30 s., l'un des employés de la maison donna sa montre au profit des orphelins, sous la condition que, si le Seigneur ne la mettait pas à même de combler le déficit avant le 24 décembre, elle serait vendue, mais qu'elle ne le serait pas dans le cas contraire, attendu qu'il en a besoin pour le service du Maître. Quatre jours après, le Seigneur nous accorda les moyens de combler le côté 30 s., ainsi que 30 autres pour le loyer de la semaine suivante.) C'est ainsi qu'il nous a secourus pendant cette semaine amenés à la fin d'une nouvelle semaine.

25 novembre, jour du Seigneur. — Le Seigneur, tout gracieux, se souvient de nous avant que les besoins soient devenus insupportables. Une sœur, qui va quitter Bristol, vint me voir pour faire ses adieux, et me donna en me quittant 4 L. 10 s. pour les orphelins. N'est-ce pas chose remarquable que, dans les quatre derniers mois et treize jours, c'est-à-dire depuis que les fonds ont été si réduits, presque tous les dons nous arrivent d'où nous n'attendions rien? C'est sans doute afin que la gloire de Dieu fût rendue plus visible.

26 novembre. — Bien qu'il soit venu hier 4 L. 10 s., on ne savait qu'à peine la moitié de ce qui nous était nécessaire pour les orphelins. Mais le Seigneur connaissait nos circonstances, et, malgré sa grande indignité, il s'est souvenu de nos besoins, ainsi qu'il est accoutumé de le faire. Ce matin, on a donné 4 L.; un homme avait mis 4 s. dans la boîte de la chapelle de Gédéon; un autre qu'on avait donnée quelque temps auparavant a été venu de 40 s.; enfin on a réalisé 4 s. 2 d. pour ouvrages de couture. Par le moyen de ces diverses petites sommes nous avons pu faire face aux exigences de la journée.

27 novembre. — Hier il est entré 40 s., et ce matin on a reçu 42 s. par la vente de quelques articles qui avaient été donnés pour ce but. Nous avons donc pu pourvoir aux divers besoins de la journée.

28 novembre. — Nous n'avons peut-être pas vu jusqu'à ce jour aussi remarquable sous le rapport des fonds. Ce matin où j'étais en prières à ce sujet, il me fut donné d'être fermement persuadé que le Seigneur enverrait du secours, bien que, humainement parlant, tout me parut obscur. A midi, je me réunis comme d'habitude aux frères et aux sœurs pour la prière. Il n'était venu que 4 s. qu'un anonyme avait laissé hier soir dans la Maison des orphelins en bas âge, et qui avait déjà été employé, tant le besoin était urgent. J'appris aussi que, hier soir, une personne avait payé gratuitement la pendule de ce même établissement, et a

réparer celles des trois maisons. C'était déjà un encouragement que le Seigneur nous donnait, en même temps qu'une prière qu'il se souvient toujours de nous. Je m'assurai aussi qu'il nous avait tout ce qu'il fallait pour le diner dans les trois maisons. Les petits enfants et les garçons n'avaient ni assez de pain ni de thé, ni l'argent nécessaire pour acheter du lait. Nous ne nous sommes jamais été plus gênés, peut-être même jamais aussi que nous l'étions dans ce moment. Nous nous mîmes donc ensemble, en exposant en simplicité notre cas au Seigneur, et pendant que nous priions on frappa à la porte et l'une des sœurs sortit. Lorsque les deux frères qui travaillent dans les Maisons des Orphelins et moi eûmes prié à haute voix, nous continuâmes pendant un moment à invoquer le Seigneur en silence. Le Seigneur, par son esprit, élevé vers lui, lui demandait de nous trouver une prière et de me faire connaître s'il y avait quelque autre chose que nous devions faire en bonne conscience, en vue de me procurer un salaire pour les enfants, sans cesser pour cela de m'attacher à lui. Nous nous relevâmes enfin, et je dis : « Dieu nous procurera certainement du secours. » Je n'eus pas si tôt prononcé ces paroles que j'aperçois sur la table une lettre qui avait été apportée pendant que nous étions en prières. Cette lettre, qui était adressée à ma femme, en renfermait une seconde, avec 40 L. pour les Maisons des Orphelins. Un frère m'avait demandé, avant hier soir, si, lorsqu'il rédigerait le rapport de l'œuvre des orphelins, la balance de l'année serait aussi considérable que la dernière fois, et je lui répondis que j'espérois qu'il en serait comme cela plairait au Seigneur. Le lendemain matin, il fut enseigné à se souvenir des orphelins, et pendant la prière on a envoyé aujourd'hui 40 L., qui sont arrivées après mon départ à la maison, et qui, en considération du besoin dans lequel nous sommes, m'ont été immédiatement expédiées. Ainsi j'ai pu recevoir 6 L. 40 s. pour le ménage et mettre à part 3 L. 40 s. pour moi-même. Ce même frère a aussi donné 40 L. à partager entre frère et moi, dans le but de nous procurer des vêtements neufs. Le 27 novembre. — Le Seigneur a richement béni nos réunions de prières. Il s'en est servi pour nous porter à prier beaucoup pour les enfants des Maisons d'Orphelins, des écoles de la semaine et du dimanche. Elles nous ont aussi excités à prier pour nos frères et sœurs, pour les maîtres d'école, pour ceux qui enseignent dans les écoles du dimanche, afin que par sa grâce, il nous soit donné de nous conduire à la gloire du Seigneur avec les enfants. Nous avons aussi intercédé souvent pour les enfants de Dieu avec lesquels nous nous rendons culte au Seigneur, pour l'Église en général;

surtout nous lui avons demandé que notre œuvre continue à produire au milieu des croyants une confiance en lui plus et plus ferme. Les nombreux exemples cités dans les pages précédentes ont enfin suffisamment démontré que ces réunions n'ont point été sans fruit dans ce qui concerne les ressources pécuniaires. Aujourd'hui, nous avons eu une nouvelle preuve convaincante de ce que j'avance : lorsque nous nous réunîmes, hier, il était venu 40 s. hier après-midi ; en retournant à la maison, il était encore entré 4 L., et peu de temps après j'en ai de nouveau 4 L. Le soir, il m'arrive 50 L., envoyées de la part par une sœur qui avait souvent exprimé avec quelle joie elle en aurait pu contribuer plus largement pour l'œuvre qui nous est confiée, et qui, précisément au moment où nous en avons besoin, avait obtenu les moyens de réaliser ce qui était son cœur. Ce dernier don me réjouit tout particulièrement à cause de la grandeur de la somme, mais parce qu'il me permet même de payer à mes frères et à mes sœurs des Maisons de l'Église le salaire qui leur est dû. Car bien qu'ils soient obligés de travailler sans aucune rétribution, néanmoins, « l'œuvre est digne de son salaire. » Cette offrande prouve aussi que le Seigneur est disposé comme du passé à nous envoyer de nouvelles sommes, et j'en attends de plus grandes encore. La même sœur qui a envoyé les 50 L. pour les orphelins, les a accordés de 30 L. à partager entre frère Craik et moi, pour nos dépenses personnelles. Avec quelle libéralité le Seigneur pourvoit à nos besoins ! Vraiment nous avons un bon Maître !

5 décembre. — Nous avons de nouveau besoin de schellings dans la Maison des Orphelins. Ce qui était resté de 50 L. avait été partagé pour le ménage entre les trois Maisons, et se trouvait entièrement dépensé dans la Maison des Orphelins, et tout près de l'être dans les deux autres. Cependant le Seigneur procura d'avance le peu de schellings dont on avait besoin dans la Maison des Orphelins, par quelques petites choses qui étaient venues le 3 et le 4 décembre.

6 décembre. — La nécessité dans laquelle nous nous sommes trouvés aujourd'hui a été aussi grande que jamais ; mais la providence a été proportionnée. Il n'était pas venu d'argent et je craignais que ce matin nous aurions des besoins dans les trois Maisons ; nous fallait environ 4 L. pour les provisions de la journée ; nous avions aussi besoin de charbon pour deux des Maisons, et deux des tonneaux de mélasse étaient vides. Comme d'ordinaire, nous eûmes recours à la prière. Lorsque nous eûmes prié, une employée

Donna 4 L. du salaire qu'elle avait reçu quelques jours auparavant, une autre 6 s.; plus, l'on retira des boîtes 4 s. 6 d. Nous eûmes ainsi 1 L. 10 s. 6 d. à partager, ce qui était plus que nous n'avions absolument besoin. Un employé avait en outre commandé à ses frais une demi-tonne de charbon pour la Maison des Orphelins.

Cette après-midi j'ai reçu 100 L. d'une sœur, 50 pour les orphelins, et 50 pour le fonds des écoles, des Bibles et des missions. Cette même sœur, qui gagne son pain par le travail de ses mains, avait déjà donné, le 5 octobre 1837, 50 L. pour la Maison des Orphelins, et en août 1838, 100 L. pour les besoins des chrétiens pauvres. Dieu l'avait disposée à mettre en pratique ces précieuses exhortations : « Ayant la nourriture, et de quoi nous passions être couverts, cela nous suffit. » « Vendez ce que vous avez et le donnez en aumônes, faites-vous des bourses qui ne s'envieillent point, et un trésor dans les cieus qui ne défile jamais, d'où le larron n'approche point, et où la teigne ne gâte rien. » « Ne vous amassez point des trésors sur la terre, où les vers et la rouille consomment, et où les larrons percent et dérobent, mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les vers, ni la rouille ne consomment rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent. » Quant aux 50 L. qui ont été données au fonds des écoles, des Bibles et des missions, il est à remarquer que nous n'avions pas voulu commander des Bibles à l'étranger avant que nous en eussions les moyens; cette pénurie de livres saints avait souvent été pour nous un sujet de prières, et ce matin, nous y avons de nouveau pensé devant Dieu d'une façon toute particulière. Aujourd'hui nous avons aussi eu fortement à cœur de demander au Seigneur qu'il nous mit à même de faire imprimer le rapport, ce qui ne pouvait avoir lieu avant qu'il nous en donnât les moyens. Enfin, nous l'avions prié de nous envoyer en si bonne mesure, si c'était sa volonté, que nous pourrions derechef parler de notre abondance à la prochaine réunion publique. Il y a déjà quelques mois que l'époque de cette réunion avait été fixée sans avoir égard à l'état des fonds; mais en regardant aux apparences, on aurait pu alors penser que nous avions réuni les frères pour leur parler de notre pauvreté et pour les engager à donner.

8 décembre 1838. — Le Seigneur termine la troisième année de cette partie de l'œuvre par des bénédictions. Vingt-quatre yards de flanelle ont été envoyés hier; aujourd'hui, on a retiré de la boîte de la Maison des Orphelins un billet de 5 L. et 3 d.; on a encore donné 2 s., plus 4 L..

11, 12 et 13 décembre. — Ces trois soirées ont été remplies par des réunions publiques. J'ai donné des détails sur les dispensations de Dieu envers nous dans ce qui concerne les Maisons d'Orphelins et les autres objets de l'Institution pour propager la connaissance des Écritures. Cette œuvre, et principalement celle des Maisons d'Orphelins, ayant été commencée pour le bien de l'Église de Dieu en général, il nous a paru convenable d'exposer de temps en temps en public de quelle manière le Seigneur en a agi envers nous à cet égard ; et comme c'est au 9 décembre que se termine la troisième année de l'existence de l'œuvre des orphelins, cette époque nous a paru la plus propre à avoir ces réunions.

Si, en lisant le simple exposé des épreuves par lesquelles nous avons passé quant aux Maisons d'Orphelins pendant les quatre mois qui ont précédé le 9 décembre 1838, quelqu'un pouvait supposer que, sous le point de vue des fonds, j'aie été déçu dans mon attente, je répondrais que c'est précisément le contraire. Nous nous attendions à être gênés ; et longtemps avant que les épreuves arrivassent, j'avais plus d'une fois annoncé publiquement que le principal but de cette Institution était d'obtenir des réponses à nos prières dans le moment du besoin, et de rendre la main de Dieu plus visible par la bonté avec laquelle il viendrait à notre secours.

Je déclare ensuite que les orphelins n'ont jamais manqué de rien ; j'aurais eu des milliers de livres sterling en main qu'ils ne s'en seraient pas trouvés mieux ; car ils ont toujours eu une bonne nourriture, et les habillements nécessaires.

Il y a maintenant (10 décembre 1838) quatre ans et neuf mois que frère Craik et moi avons établi l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures. Notre but était de témoigner que les enfants de Dieu n'ont besoin ni de s'adresser aux incroyants pour avoir de l'argent, ni de rechercher le patronage des grands du monde pour l'œuvre du Seigneur. En général nous désirions exciter les croyants à renoncer à leur alliance avec le monde dans tout ce qui tient à la direction des choses religieuses, à leur marche et à leur progrès. Enfin nous avions à cœur de montrer qu'on peut faire cheminer ces choses sans contracter des dettes.

Quoiqu'il nous ait été et qu'il nous soit encore maintenant pénible de différer d'un si grand nombre de nos frères dans ces points particuliers, puisque nous ne pouvions travailler consciencieusement avec eux, nous nous sentions néanmoins appelés à travailler sans eux. Le Seigneur fasse que les yeux de beaucoup de ses enfants soient ouverts, et qu'ainsi ils fassent en sorte d'être

parés des infidèles dans toutes les choses spirituelles (2 Corinth. 1, 14-18) et de faire l'œuvre de Dieu d'une manière conforme à ses intentions!

Je donne ici brièvement quelques détails sur les quatre premiers objets de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures. Elle entretient actuellement (décembre 1838) une école du dimanche qui compte quatre cent soixante-trois enfants. Nous avons des actions de grâces particulières à rendre à Dieu pour cette œuvre, car, durant les dix-huit derniers mois, le nombre d'enfants a été près de trois fois plus grand qu'il l'était ordinairement. Cinq écoliers ont été convertis pendant les deux dernières années et sont maintenant unis à l'église; trois d'entre eux sont actuellement comme maîtres dans l'école. — 2. Il existe une école d'adultes, qui se rattache à l'Institution et dans laquelle cent vingt personnes ont été instruites depuis le commencement de cette œuvre; elle compte actuellement douze personnes auxquelles on enseigne à lire. — 3. Depuis son commencement, l'Institution a entretenu en totalité plusieurs écoles pour les enfants pauvres. Durant les deux dernières années elle en a eu six, trois pour les garçons et trois pour les filles. Le nombre total des enfants instruits dans ces établissements, depuis la formation de l'Institution et par son organe, se monte à 1,534; ceux qui fréquentent actuellement les écoles sont au nombre de 242. — 4. Dans le cours des deux dernières années l'Institution a répandu 1,884 exemplaires des Écritures, et depuis le commencement de cette œuvre, 5 mars 1834, 5,078 exemplaires. — En outre, 74 L. 18 s. 4 d. ont été dépensés pour divers travaux missionnaires. Total des recettes pour les quatre premiers objets, pendant les deux dernières années, 4,129 L. 13 s. 4 d. Total des dépenses, 4,144 L. 13 s. 7 d. 1/2.

Je donne ici quelques nouveaux détails sur les Maisons d'Orphe-

l'ont été reçus dans les trois maisons, depuis le 9 décembre 1836 jusqu'au 9 décembre 1838, cinquante-neuf orphelins, lesquels, avec ceux qui se trouvaient dans la Maison des Orphelines et dans celle des enfants en bas âge au 9 décembre 1836, font un total de cent deux orphelins. Dans ce nombre six sont morts, deux garçons et quatre filles; cinq ont été envoyés à leur parents contre leur gré: après un temps d'essai plus ou moins long, nous avons trouvé qu'ils nuiraient aux autres enfants, attendu qu'ils étaient plus âgés et qu'ils persévéraient dans les mauvaises pratiques auxquelles ils avaient été accoutumés avant d'être sous nos soins. Trois

autres ont été remis à leurs parents, soit qu'ils se trouvaient alors à même d'en prendre soin, soit qu'ils en eussent besoin pour leur aider au milieu de leurs familles. Enfin, deux filles ont été envoyées en service.

Les trois asiles comptent actuellement quatre-vingt-six enfants, trente et un dans la Maison des Orphelines, trente et un dans celle des enfants en bas âge, et vingt-quatre dans celle des Orphelins.

Total des orphelins confiés à nos soins, depuis le 11 août jusqu'au 9 décembre 1838, 440.

Que la bénédiction de Dieu a évidemment reposé sur cette partie de l'œuvre, c'est ce qu'il est facile de constater par les considérations suivantes : 1. *Sans avoir rien demandé à personne* nous avons reçu en dons la somme de 2,444 L. 5 s. 4 d. 4 q. que nous considérons comme étant, *en totalité*, le résultat de nos *prières que nous avons adressées à Dieu*. — 2. Nous avons cueilli en outre bon nombre d'articles d'habillement, de médicaments, des provisions, etc. — 3. Jusqu'au 9 décembre, trois médecins (un pour chaque maison) ont donné gratuitement leurs soins et les remèdes, sans avoir en aucune manière sollicités à cela. — 4. Les enfants ont été en général bien portants, et la santé de plusieurs d'entre eux est beaucoup meilleure depuis qu'ils sont avec nous. — 5. Quoique bon nombre ont été élevés d'une manière bien différente de ce qu'on aurait pu désirer, cependant, en général, Dieu les a contraints à se porter parfaitement bien, tellement bien, que leur manière de vivre a attiré l'attention des observateurs. Ce fait ne peut être attribué qu'à la bonne main du Seigneur. — 6. Nous avons la douce confiance que quelques-uns de ces enfants s'occupent de leur salut. — 7. Parmi ceux qui sont morts, il n'en est aucun qui n'ait donné quelque espérance quant à son bonheur éternel. Les orphelines ont surtout été pour nous des sujets de joie : la plus âgée, Harriet Culliford, qui avait environ douze ans, mourut après avoir subi les ravages d'une consommation pendant plusieurs mois. Elle avait été indifférente sur les choses de Dieu pendant tout le temps de sa maladie, et quoiqu'elle se fût bien conduite d'autres égards, rien ne paraissait faire impression sur elle. Environ quinze jours avant son départ de ce monde, elle fut amenée à la connaissance du Seigneur, donna toutes les marques qu'elle pouvait donner dans son état d'un changement de cœur réel, tandis qu'auparavant elle avait beaucoup désiré se rétablir, et s'en alla pleine de joie dans la perspective d'être avec le Seigneur.



La plus jeune, Léa Culliford (l'une et l'autre appartenant à une famille où la consommation est héréditaire), s'endormit en ce 11 septembre 1838. Elle n'avait guère plus de huit ans. Quelques semaines avant sa mort, elle donna à ceux qui se trouvaient auprès d'elle des preuves évidentes du changement de son cœur et de sa foi au Seigneur Jésus-Christ.

Voilà des recettes pour les orphelins, du 9 décembre 1836 au 10 décembre 1838, 4341 L. 4 s. 7 d. Total des dépenses, 1664 L. 10 s. 8 1/2 d. ; nous les balançâmes les comptes avec la somme de 5 s. 3 d.

Nombre. — Un anonyme a mis dans la boîte de la chapelle un papier renfermant 4 L. 40 s. dans lequel était écrit pour le loyer des Maisons d'Orphelins, du 10 au 31 décembre 1838. « Savourez et voyez que l'Éternel est bon ; bien-aimé est l'homme qui se confie en lui ! » Pour que le lecteur puisse d'apprécier ce don, je l'invite à relire ce que j'écrivis dans le *Journal* - du 29 septembre de cette année. » (La personne qui nous a remis ces 4 L. 40 s. pour le loyer des Maisons d'Orphelins pendant trois semaines qui ont suivi les réunions publiques auxquelles l'affaire de la location avait été exposé en totalité, pour leur instruction, a continué de donner régulièrement, sous le voile de l'anonyme, pendant trois ans, savoir au 10 décembre 1841, 4 L. 40 s. par semaine, ce qui nous a permis de payer la somme requise tous les huit jours pour le loyer des Maisons. Le Seigneur a donc récompensé la fidélité avec laquelle nous avons mis en pratique la lumière qu'il nous a départie. À mon avis, la plus grande des bénédictions qui résulte de cette circonstance, c'est que plusieurs frères qui gagnent leur pain par le travail de leurs mains ont appris par là que la voix du Seigneur les appelle à mettre de côté chaque semaine pour son œuvre. Je prie instamment ceux qui ne seraient pas encore sous l'influence de ce conseil de le faire, et ils ne tarderont pas à éprouver le résultat de toute marche qui s'accorde avec les principes de l'Écriture, même en ce qui concerne les choses de la vie.)

Nombre. — Onze frères et sœurs ont été proposés aujourd'hui pour le culte. Le Seigneur continue à nous employer pour son œuvre. En vérité notre travail pour son nom n'est pas inutile !

Nombre. — Les dépenses pour les orphelins avaient dépassé 4 L. pendant les six derniers jours ; il ne nous était parvenu qu'un peu plus de 13 L. et nous avions dû retenir de l'ar-

gent pour l'impression du rapport, afin de ne pas nous endettés. En conséquence, quoiqu'il n'y eût encore que six jours que les réunions publiques eussent eu lieu, nous nous trouvions de nouveau très gênés. Sachant que demain il nous faudrait plusieurs livres sterling pour approvisionner les gouvernantes, je me suis mis en prières ce matin. Environ un quart-d'heure après je reçus le montant d'un legs fait par une sœur qui s'est endormie en Irlande il y a quelques mois. Le frère qui me paya ce legs remit en outre 2 L. 10 s. pour le fonds des orphelins. Je pense que ces 5 L. 10 s. me mettront à même de faire face aux dépenses de demain.

On peut *naturellement* présumer que tous les cœurs ayant été touchés de ce qui a été dit publiquement sur la manière remarquable avec laquelle le Seigneur a pourvu à nos besoins pendant près de cent cinquante jours, nous ne tarderions pas à nous trouver dans l'abondance. De plus, on peut ajouter que, comme nous avions 50 L. 5 s. 3 d. en main au 10 décembre, il n'était probable que nous dussions nous trouver si tôt dans le besoin. Pendant, le 20 du même mois nous nous trouvions de nouveau pauvres, qu'il n'y avait pas de quoi suffire aux dépenses de demain, ainsi que cela vient d'être dit. Mais, mes compagnons d'œuvre et moi nous ne fûmes pas pris au dépourvu ; nous avons été enseignés à ne pas nous attendre aux créatures, mais au Seigneur vivant. C'était pour cette raison que, dans nos réunions de fin du mois de novembre et du commencement de décembre, nous avons été souvent conduits à demander au Seigneur de ne pas permettre que nous comptassions sur des secours abondants parce que nos circonstances seraient exposées publiquement dans ces réunions en vue du bien de l'église. Combien donc le Seigneur a été bon de nous donner de prier dans ce sens, et de nous préparer ainsi à l'avance ; car si nous nous étions appuyés sur des probabilités *humaines*, nous aurions été immanquablement désappointés, puisque six jours après ces réunions publiques nous nous trouvions aussi pauvres que jamais. Par la grâce de Dieu, nous connaissons si bien le cœur de notre Père, que nous ne parlons pas de ces choses pour exciter la compassion de nos frères, car nous avons appris à nous appuyer sur Dieu seul, mais nous faisons connaître ses voies à notre égard, afin que d'autres aussi puissent « savourer et voir que l'Éternel est bon et mettre leur confiance en lui.

La sœur dont il vient d'être question, qui a légué 3 L. aux orphelins, a aussi laissé 3 L. pour le fonds des autres objets, 20

partager entre frère Craik et moi, et 3 L. pour les pauvres d'en-  
fer les saints.

22 décembre. *Jour solennel.* — Reçu aujourd'hui une lettre de  
mon père; il m'apprend que mon frère est mort le 7 octobre.  
Puisque je le vis au mois d'avril de cette année, il vivait ouverte-  
ment dans le péché, et il était en mésintelligence avec mon père.  
Puisque je ne puis apprendre que sa fin ait été différente de sa  
mort ne me donne aucune consolation. De toutes les  
épreuves qui puissent survenir à un enfant de Dieu, la mort d'un  
parent inconverti me paraît être la plus grande. « *Le juge  
de toute la terre, ne fera-t-il point justice?* » Tel doit être l'ap-  
prentissage du croyant dans un moment semblable, et je puis dire, par la  
grâce de Dieu, que je n'en ai pas d'autre maintenant. Je sais que  
mon père est glorifié dans mon frère, quelle qu'ait été sa fin,  
qu'il ait été reçu en grâce à ses derniers moments comme le bri-  
dant sur la croix, ou qu'il soit mort dans le péché et dans l'incrédulité.  
Quant à moi, mon ardent désir est d'adorer la grâce qui,  
depuis bien des années, m'a retiré comme un tison du feu.  
Que le Seigneur que cet événement me soit longtemps en béné-  
diction, et qu'il me pousse surtout à prier avec plus de ferveur  
pour mon père!

23 décembre. — Depuis le 21 il nous est parvenu plusieurs petits  
secours pour les orphelins, en sorte que nous avons eu le nécessaire.  
Aujourd'hui, après avoir fait face aux dépenses de la journée, il  
me reste 40 pences. Une heure après, le Seigneur, toujours bon,  
a de nouveau manifesté. 5 L. ont été envoyées par QQ. Je  
n'ai pas de demander à Dieu des secours quand cet argent est  
arrivé.

27 décembre. — Il est venu 2 L. 12 s. 6 d., par lesquels le Sei-  
gneur nous a aidés à aller au devant des dépenses qui se présente-  
ront probablement demain.

28 décembre. — Ce soir, comme nous étions dans l'impossibi-  
lité de pourvoir aux besoins de demain, notre bon Seigneur est de-  
scent venu à notre aide. J'ai reçu 20 L. (dont une moitié destinée au  
secours des orphelins, et le reste aux divers autres objets) avec ces  
paroles de l'Écclésiaste : « *Tout ce que tu auras le moyen de faire,  
fais-le selon ton pouvoir; car, au sépulcre où tu vas, il n'y a ni  
occupation, ni discours, ni science, ni sagesse.* » IX, 10.

29 décembre. — Une sœur s'étant sentie tout particulièrement  
poussée à s'occuper des orphelins, ainsi qu'elle l'écrit, a envoyé  
ce soir 7 L., 5 L. en son propre nom, et 2 L. expédiées des INDES  
ORIENTALES. A toi, Seigneur, qui, répondant à nos prières, pro-

duits ces impressions dans le cœur de tes enfants, appartient seule la gloire de ce résultat!

## REVUE DE L'ANNÉE 1838.

### I. L'Église.

Lorsque frère Craik et moi arrivâmes à Bristol, nous trouvâmes 68 frères et sœurs réunis en église.

458 ayant été ajoutés dès lors à ces derniers, il y en avait tout 526 s'il n'y avait eu aucune mutation;

Mais il en est mort. . . . .

L'église exerce la discipline envers. . . . .

(c'est le nombre total de ceux qui ont été éloignés de la communion pendant ces six ans et sept mois).

Ont quitté Bristol. . . . .

Nous ont quittés, mais sont encore à Bristol. . . . .

(seulement 26 pendant ces six ans et sept mois).

En conséquence, il n'y a actuellement que 405 frères et sœurs qui se réunissent avec nous pour le culte. 64 ont été ajoutés pendant l'année dernière; sur ce nombre 36 ont été amenés à la vérité au milieu de nous.

### II. Mon état temporel.

Durant l'année dernière il a plu au Seigneur de me donner :

1. Offrandes volontaires par les boîtes.	454 L.	6 s.	8 d.
2. Dons en argent, provenant de frères de Bristol et d'ailleurs. . . . .	444	18	0
3. Argent provenant de mes relations de famille. . . . .	40	0	0
4. Dons en vêtements, provisions, etc., valant pour le moins. . . . .	42	0	0
5. Pendant six mois, nous n'avons payé que la moitié de notre loyer, ce qui nous a épargné au moins. . . . .	5	0	0
<b>Total. . .</b>	<b>350 L.</b>	<b>4 s.</b>	<b>8 d.</b>

si, à aucune autre époque de ma vie, mes besoins n'avaient été si grands que pendant l'année dernière, soit à cause de ma grande maladie et de celle de ma chère femme, soit à cause des nombreux qui se présentaient, je dois ajouter que jamais le Seigneur n'y avait pourvu avec tant de libéralité. Je désire que chacun sache que comme les années précédentes, j'ai servi un Maître, et que, sans aller plus loin que cette vie et les choses temporelles, rien n'est meilleur que de chercher à agir selon la volonté de Dieu.

2, 3 janvier 1839. — Ces trois jours ont été marqués par des réunions spéciales de prières. L'année a commencé par des faits; il est venu pendant la première heure 2 L. 7 s. pour les orphelins. [Cet argent a été donné après la réunion de prières du 29 décembre, qui a duré cette fois, de sept heures du soir jusqu'à minuit.]

4 janvier. — Reçu encore un chapeau neuf; c'est le onzième qui m'a été successivement donné depuis que je suis en Angleterre.

11 janvier. — A dater du 29 décembre nous avons reçu plusieurs dons pour les orphelins, de sorte que nous avons été pourvus avant d'avoir complètement dépensé ce que nous possédions.

17, nous nous trouvions entièrement à sec, lorsqu'un frère du ménage de Londres, qui est en séjour ici, me remit 10 L. Aujourd'hui, après avoir distribué ces 10 L., je reçois de Londres 7 d.; plus 4 s. Le Seigneur nous bénit donc en proportion de nos besoins, et tout ce qu'il nous envoie, il nous l'envoie en réponse à nos prières, sans que nous demandions rien à personne.

17 janvier. — Depuis le 11 jusqu'à aujourd'hui nous avons été pourvus au moyen de vingt-deux petites offrandes. Cette après-midi, on a donné tout ce qu'il y avait pour le ménage et je ne suis derechef trouvé sans le sou. Mais le Seigneur le savait, car, dans la soirée, un anonyme laissa chez moi 2 souverains. Le papier contenait ces mots: « La somme incluse est pour les orphelins, de la part de J. H., qui pense qu'il doit faire quelque chose pour l'Institution. » Quand J. H. saura qu'il n'y avait pas un sou pour ceux qui ont été remis aux soins tout particuliers de celui qui s'appelle le « Père des orphelins, » il sera convaincu que c'est le Seigneur qui a incliné son cœur à donner cet argent.

20 janvier. — Il nous est parvenu dix différents petits dons depuis le 17, au moyen desquels nous avons été à même de suppléer aux besoins des trois derniers jours, et même à ceux d'au-

jourd'hui. — Il y a quelque temps qu'en réfléchissant à ces paroles : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous, et vous leur pourrez faire du bien toutes les fois que vous voudrez, paroles que le Seigneur fit entendre à ses disciples qui étaient eux-mêmes très pauvres, il m'avait semblé voir que les enfants de Dieu ont pouvoir auprès de lui, comme tels, d'attirer par leurs prières des bénédictions temporelles sur les pauvres, qu'ils soient chrétiens ou qu'ils ne le soient pas. J'avais en conséquence été conduit à demander au Seigneur qu'il voulût bien me mettre à même d'assister les pauvres d'entre les saints, et il avait différentes reprises mis au cœur de ses enfants de me confier de grosses sommes, petites et grandes, avec cette destination spéciale; ou, par tel ou tel autre moyen, mis de l'argent à ma disposition pour en faire usage dans ce sens. Il y a quelques jours que, pour pouvoir procurer aux enfants de Dieu pauvres, qui sont en communion avec nous, des secours plus étendus, je renouvelai ma demande; car, non-seulement plusieurs d'entre eux ont à supporter les épreuves temporelles provenant de la rigueur de la saison, mais encore celles qui résultent de la cherté actuelle du pain. Et bien! ce soir même le Seigneur a répondu à mes prières; en retournant chez moi après la réunion, je trouve un frère qui me promet de me donner 10 L. par semaine, pendant trois mois, pour procurer aux pauvres d'entre les saints du charbon, les vêtements les plus nécessaires, mais surtout du pain. [En conséquence, ce frère m'envoya, deux jours après, 120 L., au moyen desquelles un grand nombre de personnes, principalement des pauvres veuves ont été abondamment assistées et pourvues essentiellement de farine et de pain. Cette somme a duré jusqu'à ce que le prix du pain ait été réduit de 9 1/2 à 7 1/2 d.. Pendant plusieurs semaines on a distribué environ six quintaux de pain tous les huit jours, sans compter ce qui a été donné en farine, charbon, vêtements, etc. J'ai rapporté cette circonstance pour encourager, et ceux qui n'ont rien ou que peu de chose et qui désirent néanmoins soulager les pauvres, et ceux qui auraient les moyens de les assister, mais dont les ressources ne sont pas en proportion des demandes qui leur sont faites. S'il nous était donné de plaider avec le Seigneur, en nous appuyant sur les paroles citées plus haut, il nous accorderait encore mieux de quoi soulager les besoins de ceux qui nous entourent.]

22 janvier. — Un frère qui était jadis officier dans la marine, qui pour l'amour de Jésus a résigné et sa charge et sa paie, a donné trois cuillers à soupe, trois fourchettes en argent et deux cuillers.

pour la vente au profit des orphelins. Le produit de cette vente, ainsi que 4 L. 5 s. qui étaient venus en sus, nous ont même de pourvoir aux dépenses d'aujourd'hui et de de-

Janvier. — Le peu qui nous était resté le 23, cinq petites offrandes, 9 s. qu'on avait retirés pour des ouvrages de couture pour les enfants, enfin 42 s. produits de la vente de deux vieilles robes de soie données dans ce but, telles sont les ressources auxquelles nous avons fait face aux besoins du 24, du 25, et ceux d'aujourd'hui. Comme nous étions de nouveau sans argent, on me remit 6 s. au moment où je venais de demander à Dieu secours.

Janvier, lundi matin. — Le peu qui nous restait ayant été employé pour le loyer, nous sommes complètement dénués de ressources pour les orphelins. Comment le Seigneur nous aidera-t-il à rendre le bout de la journée? C'est ce que je ne puis dire, mais j'ai mis ma confiance en Dieu, et quoique je ne sache pas de quelle manière il viendra à notre secours, je suis sûre qu'il ne manquera pas de venir. Ce que nous avons en réserve pour le loyer, avec l'aide de Dieu, je me propose de ne pas vendre un sou. — Ce matin et cette après-midi une petite somme a fait parvenir 4 s. 6 d. et nous avons reçu 4 L. d'une sœur qui a gagné son pain en travaillant à l'aiguille. Le besoin nous ayant fait ouvrir les boîtes des Maisons d'Orphelins, on a retiré 4 L. 0 s. et nous avons ainsi eu suffisamment pour la journée, et il nous reste encore pour demain.

Janvier. — La livre sterling qui nous était restée hier a suffi pour les besoins d'aujourd'hui; mais il n'y avait pas de quoi pourvoir à la Maison des Orphelins. Le soir, une sœur qui ne pouvait ignorer l'état de gêne dans lequel nous étions, nous a envoyé quelques petits pains, de sorte que nous avons été pourvus.

Janvier. — Ce matin, comme je venais de demander au Seigneur des secours pour les orphelins, frère T... apporta une somme en argent et 5 s. qui avaient été remis hier soir. Il nous a fait parvenir, dans le courant de la matinée, cinq yards de tulle des Indes, une écharpe de gaze, une robe en mousseline et un fermoir en or pour la vente. Environ deux heures après, on nous a encore envoyé 4 L.

Janvier. — J'ai eu aujourd'hui la visite de la personne qui a donné hier une montre en argent et les 5 s. pour les orphelins. Elle trouva dans la maison où elle est servante la première partie de son Exposé (c'était peu de temps après la publication de la pre-

mière édition) qui devint le moyen dont le Seigneur se servit l'amener à la conversion. [Il y a actuellement près de nous qu'elle est unie à nous par la communion visible.]

31 janvier. — Nous avons reçu ce matin 2 s. 6 d. pour les orphelins. Cette petite somme, jointe à 1 L. qui nous restait de la contribution d'un employé, montant à 40 s., a suffi aux besoins d'aujourd'hui.

1<sup>er</sup> février. — Nous n'avons rien pour les orphelins. Je m'attends à Dieu. Au moment où frère T... venait de me parler des dépenses prévues pour aujourd'hui se monteraient à 1 L. l'une des personnes employées à l'œuvre vint et me donna

2 février. — Nos moyens sont de nouveau épuisés. Mais que l'un des employés m'a donné 4 L., mais je ne sais si cela conduira à la fin de la journée. *Une chose sais-je bien*, c'est que le Seigneur nous enverra plus si cela nous est nécessaire. Je vins me réunir aux frères et aux sœurs pour prier, et il nous donna sa montre sous la condition que, comme il nous restait encore 4 L., on l'emprunterait à l'argent du loyer jusqu'à ce qu'elle pût être remplacée, et que, si elle ne pouvait l'être d'ici le 1<sup>er</sup> trimestre, la montre serait vendue. En nous séparant, je me souvenant du souverain qui avait été envoyé chez moi depuis que j'étais malade, on l'employa au lieu de la livre sterling qui avait été avancée pour la montre, et nous eûmes ainsi une prompte réponse à nos besoins. C'est ainsi que Dieu nous a conduits jusqu'à la fin d'une semaine.

3 février, jour du Seigneur. — Ce soir, une sœur malade, envoyé, de son lit de maladie, 2 L. pour les orphelins. C'est par ce moyen que Dieu a pourvu à nos besoins de demain.

4 février. — Cette après-midi, nous avons reçu 2 L. de la mère de deux orphelins. Dieu, répondant à nos prières, nous a envoyé ce secours fort à propos, car il n'y a plus de charité dans l'une des maisons, et il en est à peu près de même dans les autres.

5 février. — Les 42 s. qui nous sont parvenus aujourd'hui nous ont suffi pour les besoins de la journée.

6 février. — Un employé des maisons a donné les 49 s. qu'il nous fallait pour aujourd'hui.

7 février. — Cette journée a été l'une des plus remarquables de toutes sous le rapport temporel. Nous n'avions rien, mais je m'attendais à Dieu. Je lui avais déjà demandé plusieurs fois de nous envoyer du secours, et il n'était rien venu. Frère T....



onze heures et midi, me dire qu'il faudrait environ 4 L. pour approvisionner de pain les trois maisons, ainsi que faire face aux autres dépenses, mais nous n'avions que 2 s. qui avaient été retirés hier des boîtes dans les Maisons des Orphelins. Frère T..... se rendait à Clifton pour y prendre des ordres relatifs aux trois orphelins de notre sœur Loader, et le 4; car l'œuvre se poursuit quoique nous n'ayons pas de pain, et notre confiance n'en est point diminuée. Je l'engageai à passer en revenant de Clifton, afin de voir si le Seigneur m'avait pas envoyé quelque argent. Je n'avais rien reçu à son retour, mais un employé donna 5 s. qu'il avait par devers lui. À quatre heures, et je ne savais comment les sœurs gouvernaient, avaient passé la journée. Au moment où j'allais sortir pour aller à la messe, on apporta 5 s. que je regardai comme un indice de secours abondants. Après avoir demandé au Seigneur un passage par la parole sur lequel je pusse parler ce soir, mes pensées ont été dirigées sur Matth. VI, 19 - 34, sujet infiniment applicable à nos circonstances. Après la réunion; je me rendis à la Maison des Orphelins pour unir mes prières à celles de mes frères, et le 5 s. que j'avais reçus et voir ce qu'il y aurait à faire. À six heures, j'ai reçu par le courrier arrivé de Barnstaple une boîte à mon adresse. Heureusement elle était franche de port, car il n'y aurait pas eu de quoi payer. (Observez comment la main du Seigneur se montre jusque dans les plus petites choses!) La boîte contenait, enveloppée dans la lettre d'une sœur, 10 L., dont huit pour les orphelins et deux pour le fonds des Bibles; plus 2 L. 11 s. 2 d. des frères de Clifton et 5 s. d'un autre frère. Dans la caisse se trouvaient deux yards de mérinos, trois paires de souliers neufs, deux paires de socques également neuves, six volumes pour la vente, un crayon, deux bagues et deux pendants d'oreilles en or, un porte-crayon et un porte-crayon en argent. En m'informant comment les choses s'en étaient tirées pendant la journée, on me répondit qu'on avait eu tout ce qu'il avait fallu pour le dîner dans les 5 s. Après le repas, il était venu une dame de Thornbury, qui m'avait acheté un exemplaire de mon Exposé, un Rapport, et m'avait donné 3 s. en sus. Environ cinq minutes après, le boulanger est arrivé à la Maison des Orphelins, et comme il n'y avait pas de pain dans cet établissement, la gouvernante des orphelines, pour empêcher qu'on le renvoyât, s'était immédiatement rendue chez lui, avec les 6 s. 6 d. qu'elle avait reçus, et avait payé pour 4 s. 6 d. de pain. Les deux derniers schellings, et quelques petites choses qui étaient restées, avaient servi à

pouvoir de pain la Maison des Orphelines. Avec les dons récemment reçus dans la caisse, je pus donner un bon subsidé aux gouvernantes avant la fin de la journée.

Combien il est doux de pouvoir constater ainsi les soins assidus de notre Père. Pour quiconque juge spirituellement des choses, une telle journée n'est-elle pas une preuve remarquable de la providence spéciale de Dieu? et n'avons-nous pas déjà vu bien des journées semblables?

8 février. — Le Seigneur a continué à nous envoyer des secours qui nous ont paru remarquables pour deux raisons. Quand nous fussions très gênés, nous nous sommes décidés hier à recevoir les trois petits Loader, et c'est sans doute à cause d'eux que nous fait parvenir ces ressources. Ensuite, nous n'avions été serrés hier, et notre foi n'avait été si éprouvée, qu'afin qu'une nouvelle abondance de secours tombant pour ainsi dire des mains d'un Père rempli d'amour, nous parût d'autant plus précieuse. Une sœur des environs de Londres a envoyé aujourd'hui 5 s. avec les articles suivants destinés à être vendus : deux bourses, une broche de deuil, une dite d'ambre, un bracelet en améthyste, un dit en camée, une paire de boucles d'oreilles en corail, une croix en corail, une bague garnie d'un diamant et de six rubis, une dite de perles et de grenat, une dite de grenat, une croix en rubis, quatre colliers, cent quarante-huit boutons et traités ainsi que plusieurs articles d'habillement pour les enfants.

13 février. — Il nous est parvenu depuis le 8 cinq différents dons, montant ensemble à 9 L. 9 s. Cette après-midi, en allant à frere T... le dernier argent que j'avais en mains, je lui dis : « Il nous faut de nouveau regarder au Seigneur pour des secours ultérieurs. Dans la soirée, il m'est parvenu 5 L. qui ont été donnés de la manière suivante. Un monsieur et une dame qui visitaient les Maisons d'Orphelins rencontrèrent dans celle des garçons deux dames qui se trouvaient là dans le même but. L'une d'entre elles dit à la gouvernante de la Maison des Orphelins : « Il est évident que ces institutions ne peuvent marcher sans beaucoup de fonds. Le monsieur, se retournant aussi vers la gouvernante, ajouta : « Avez-vous en effet de bons revenus ? » — « Nos fonds, » leur répondit-elle, « sont placés dans une banque qui ne peut faillir. » Les larmes vinrent aux yeux de la dame, et, en se retirant, le monsieur donna à frere B..., l'instituteur des garçons, 5 L., qui sont arrivés au moment où j'étais sans le sou.

16 février. — Il nous est venu hier pour les orphelins 17 s. 6 d.

joints à ce qu'on a retiré des boîtes aujourd'hui, nous ont con-  
 ts à la fin de la journée et d'une nouvelle semaine.

mars. — Depuis le 16 février jusqu'à ce jour, les secours  
 les orphelins sont arrivés si à propos que nous avons pu  
 être convenablement à toutes les demandes. Aujourd'hui, je  
 que nous aurions de nouveau besoin de plusieurs livres  
 ; car, outre les provisions journalières, il nous fallait du  
 so, les tonneaux de mélasse étaient vides dans deux des  
 et nous n'avions que 5 s. En conséquence je me mis en  
 ce matin. PENDANT QUE JE PRAIS, Q. Q. envoya un bon  
 L. 10 s. Le Seigneur est donc encore venu bien à temps  
 er de difficulté. On a aussi réalisé aujourd'hui 4 L. 19 s.  
 pendant quelques articles qui avaient été donnés au pro-  
 phelins.

—Déjà depuis quelque temps plusieurs frères du milieu  
 ainsi que frère Craik et moi, avons beaucoup réfléchi à  
 questions qui se rattachent à l'ordre et à la discipline de  
 Nous nous sommes même absentés de Bristol ces deux  
 semaines, mon compagnon d'œuvre et moi, dans le but  
 er ces questions et de nous répandre en prières à ce su-  
 vis notre retour, nous avons eu ces trois dernières soi-  
 réunions avec les saints, pour leur exposer le résultat au-  
 nous sommes parvenus après avoir prié et examiné les Écri-  
 le donne ici un extrait de ce qui a été dit dans ces réu-  
 Il résume une période importante de mes expériences quant  
 res d'église. Mais il ne sera pas de grande utilité au lec-  
 ne prendra pas la peine d'examiner avec soin les passages  
 on en réfère.

## I. QUESTIONS RELATIVES AUX ANCIENS.

*À quoi voyons-nous que, conformément à la volonté de  
 il doive y avoir, dans chaque église, des anciens reconnus ?*

Nous le voyons par les passages suivants comparés entre  
 Math. XXIV, 45 ; Luc XII, 42.

passages nous apprennent que le Seigneur lui-même en  
 quelques-uns dans l'office de conducteurs et de docteurs,  
 cet office (en dépit de l'état de déchéance de l'Église), doit  
 er jusqu'à la fin de la présente dispensation. Nous trouverons  
 conséquence (Actes XIV, 23 ; XX, 17 ; Tite I, 5, et 1 Pierre,  
 1), que tôt après que les saints eurent été convertis et se furent  
 ociés pour présenter le caractère d'une église, des anciens

furent nommés pour présider sur eux et pour remplir l'office de sous-bergers.

Il ne faut pas conclure de cela que, lorsque des croyants sont réunis en église, ils doivent choisir des anciens selon leur propre volonté, qu'il y ait des personnes qualifiées pour cette charge ou qu'il n'y en ait pas; mais l'on doit, en pareille circonstance, s'attendre au Seigneur, et lui demander qu'il lui plaise d'en susciter qui soient doués convenablement pour enseigner et gouverner dans son Église.

2. *Comment de tels anciens sont-ils appelés à entrer en charge?*

Rép. C'est le Saint-Esprit qui les établit. (Actes XX, 28.)

3. *Comment cette vocation est-elle intimée à ceux qui sont appelés à cet office, de même qu'à ceux au milieu desquels ils peuvent-être appelés à travailler?*

Rép. Par la vocation intérieure de l'Esprit. (4 Timothée III, 4, confirmée par la possession des qualités requises, 4 Timothée, III, 2, 7; Tite I, 6, 9.) Enfin lorsque la bénédiction du Seigneur repose visiblement sur leurs travaux. (1 Cor. IX, 2.)

Dans ce dernier passage, Paul compatit à la faiblesse de plusieurs qui couraient le risque d'être égarés par certains factieux qui mettaient en doute son autorité. Comme apôtre, — établi par la parole même du Seigneur, — il n'avait pas besoin d'une telle confirmation extérieure; mais s'il fait usage de ses succès comme d'un argument pour confirmer sa vocation, combien plus des serviteurs ordinaires du Seigneur Jésus peuvent-ils employer une semblable preuve, puisque la manière avec laquelle ils ont été appelés à l'œuvre est de nature à requérir une mesure quelconque de confirmation extérieure.

4. *Est-il enjoint aux saints de reconnaître de tels anciens et de se soumettre à eux en notre Seigneur?*

Rép. Oui. (Voyez 1 Cor. XVI, 15, 16; 1 Thess. V, 12, 13 Hébr. XIII, 7, 17 et 1 Timothée V, 17.)

Ces passages enjoignent clairement d'obéir à l'autorité pastorale.

II. *Sont-ce les anciens, en particulier, qui doivent décider le dernier ressort les points de discipline, ou de telles décisions doivent-elles être prises en présence de l'église et comme par un acte de tout le corps?*

Rép. 1. Elles doivent être décidées en présence de l'église

ainsi que nous le voyons dans les passages suivants : Matthieu XVIII, 17; 1 Cor. V, 4, 5; 2 Cor. II, 6-8; 1 Timothée V, 20.

2. Elles doivent l'être *en dernier ressort comme par un acte de tout le corps*. (Matth. XVIII, 17, 18.) Dans ce passage l'acte d'exclusion nous est présenté comme étant le fait de tout le corps. (1 Cor. V, 4, 5, 7, 12, 13.) Ici Paul donne ses directions sur l'exercice de la discipline, de manière à rendre tout le corps responsable, verset 7 : « Otez donc le vieux levain, afin que vous soyez une nouvelle pâte : » et verset 13, « Otez donc d'entre vous-mêmes le méchant. » Nous apprenons par 2 Cor. II, 6, 8, que l'exclusion n'était pas seulement l'acte des anciens, mais celui de l'église : « C'est assez pour un tel homme de cette censure *qui lui a été faite par plusieurs*. » Enfin le verset 8 nous enseigne que la réintégration devait être un acte public des frères : « C'est pourquoi je vous prie de ratifier envers lui (plutôt ratifier par un acte public) votre charité. »

La réception des frères à la communion de l'église est un acte de simple obéissance au Seigneur, tant de la part des anciens que de la part de l'église entière. Nous sommes tenus à recevoir tous ceux qui font une profession de foi en Christ qui inspire de la confiance, selon cette parole : « Recevez-vous l'un l'autre, comme aussi Christ nous a reçus à lui pour la gloire de Dieu » (Rom. XV, 7); et c'est en même temps notre privilège.

III. *Quand les réceptions, les exclusions, les réintégrations, les actes de l'église en un mot, doivent-ils avoir lieu ?*

Rép. Comme on ne peut décider positivement par l'Écriture si ces choses doivent être réglées quand les disciples s'assemblent pour rompre le pain, ou à toute autre réunion, lorsque des églises différent entre elles sur ce point, elles doivent se supporter mutuellement. Lorsqu'il y avait quelque chose à régler au milieu de nous, on réunissait ordinairement l'église un soir sur semaine; nous avions été accoutumés à cette manière de faire avant de venir à Bristol, et comme nous n'y avions rien vu de contraire à l'Écriture, nous avons continué sur le même pied. Mais après avoir examiné le sujet plus attentivement et avec prières, nous avons trouvé qu'il valait mieux traiter ces points le jour du Seigneur, lorsque les saints se réunissent pour rompre le pain, et nous avons été amenés à ce changement par les raisons suivantes :

1. *Ce dernier mode empêche qu'on ne renvoie les choses à un autre jour*. Il est parfois arrivé que, comme il n'y avait pas suf-

fisamment de matériaux pour une réunion spéciale par semaine, on a différé de quelques semaines de mettre sous les yeux de l'église des choses qui auraient dû lui être présentées d'abord. Il est important que ce qui concerne l'église entière soit exposé le plus tôt possible à ceux qui en font partie, afin qu'ils puissent agir en conséquence, et le fait de renvoyer à plus tard paraît incompatible avec le caractère de pèlerin du peuple de Dieu.

2. *Beaucoup plus de croyants peuvent se rencontrer à l'assemblée le jour du Seigneur que les soirs sur semaine.* Si nous considérons combien il est à désirer que tout ce qui concerne l'église soit connu d'un aussi grand nombre de fidèles que possible, nous comprendrons l'importance de cette raison. Comment les saints pourront-ils prier pour ceux qui ont peut-être été exclus ; — comment sympathiseront-ils avec des cas d'affliction particulière, — se réjouiront-ils ou rendront-ils grâces touchant ceux qui sont reçus ou réintégrés, si on ne les met pas au courant des méfaits dont il est question ?

3. *Cette manière d'agir témoigne aussi en faveur de cette vérité, que tous ceux qui rompent le pain sont membres de l'église.* En effet, en réglant les affaires du troupeau dans la réunion où l'on rompt le pain, nous montrons que nous ne faisons aucune différence entre recevoir à la Cène du Seigneur, et recevoir comme membres de l'église, et que la personne qui est admise à la Cène, est par cela même reçue à tous les privilèges, comme elle doit participer aux épreuves et prendre sur elle la responsabilité du membre de l'église.

4. Puisque, en participant à l'institution de la Cène, nous rendons témoignage à notre communion mutuelle, il y a une convenance spéciale à ce que les actes d'exclusion et de réintégration aient lieu lorsque les saints se réunissent pour rompre le pain.

#### *Réponse aux objections.*

4. L'introduction de cette réforme ne révèle-t-elle pas de la versatilité ?

*Rép.* Cette objection s'appliquerait également à tous les cas où un accroissement de lumières conduirait à un progrès quelconque ; en conséquence, elle ne doit pas être prise en considération. L'introduction de tel ou tel changement dans ce qui regarde les vérités fondamentales de l'Évangile serait en effet une mauvaise chose, mais ce dont il s'agit ici n'est qu'une question d'ordre d'église.

2. De tels sujets peuvent exiger plus de temps qu'il n'est convenable de leur en consacrer le jour du Seigneur.

*Rép.* Comme, avec un plan semblable, les affaires de l'église seront réglées *chaque jour du Seigneur*, il est plus que probable que les réunions n'en seront prolongées que de quelques minutes; et, si les circonstances l'exigent, on pourra en convoquer une, pendant le courant de la semaine, pour tous ceux qui participent avec nous à la fraction du pain. De telles réunions ne seraient cependant nécessaires que lorsque les matières à exposer aux frères exigeraient plus de temps qu'on ne pourrait leur en accorder à la réunion de la Cène.

*R. B.* — 1. Si quelques personnes qui ne participent pas avec nous à la fraction du pain se trouvaient être présentes, elles seraient priées de se retirer lorsqu'on aurait à exposer des points dont il ne serait pas convenable de parler devant des personnes inexpérimentées.

2. Les saints se réunissant dans deux endroits pour la fraction du pain, tout ce qui a rapport aux actes de l'église devra être exposé dans les deux lieux de culte.

#### IV. QUESTIONS RELATIVES A LA CÈNE DU SEIGNEUR.

1. *La fraction du pain doit-elle avoir lieu fréquemment ?*

*Rép.* Quoique nous n'ayons pas de commandement positif sur la fréquence de la cène, l'exemple des apôtres et des premiers disciples semble nous enseigner à observer cette ordonnance chaque jour du Seigneur. (Actes XX, 7.)

2. *Lorsque les saints sont assemblés pour rompre le pain, quel doit être le caractère de leur réunion ?*

Puisque nous proclamons, dans cette Institution, notre participation commune à tous les avantages qui découlent de la mort de notre Seigneur et notre union avec lui et les uns avec les autres (1 Cor. X, 16, 17), il doit y avoir toute latitude pour l'exercice de nos dons d'enseignement, d'exhortation, de même que pour les prières et les actions de grâces (Rom. XII, 4-8. Éphés. IV, 11, 16). Comment témoignerions-nous que nous profitons mutuellement de nos dons qui nous sont confiés à de semblables réunions, si elles ne sont nécessairement et en totalité dirigées par un seul individu? Et ce mode de réunion n'ôte cependant pas à ceux qui ont le don de l'enseignement et de l'exhortation, la responsabilité d'édifier l'église quand l'occasion s'en présente.

4. Est-il à désirer que ce soit l'un des anciens qui rompent le pain pour tous, ou tout individu appartenant au corps peut rompre pour lui-même?

Rép. Il n'est aucune de ces deux manières de voir qui soit clairement prouvée par l'Écriture, que nous soyons autorisés à envisager l'autre comme étant positivement opposée à la première. Cependant :

1. La lettre de l'Écriture semble plutôt pencher pour ce qui soit fait par chaque frère et sœur (1 Cor. X, 16, 17). • *Le pain nous rompons.* •

2. Le fait que le pain est rompu par chacun des disciples est plus propre à exprimer cette vérité, que nous avons tous rompu par nos péchés le corps de notre Seigneur.

3. En participant à la Cène de cette manière, nous témoignons que nous sommes affranchis de l'erreur si commune qu'elle est d'être administrée par quelque individu spécial, revêtu, comme le dit, d'un caractère ministériel, tandis qu'elle est un acte collectif de culte et d'obéissance.

[Avant que nous nous éloignassions de Bristol, frère C. me dit, dans le but d'examiner ensemble les points ci-dessus, que les choses nous apparaissaient bien sombres, et une séparation de l'église semblait être imminente. Mais Dieu eut pitié de nous, et nous lui plut non seulement de nous accorder plus de lumières, mais de nous enseigner comment nous devons agir, nous donna de la patience, une plus grande mesure de grâces et de la force spirituelle pour aller en avant. Les nuages se dissipèrent et la paix fut rétablie dans l'église.]

Un petit orphelin, nommé Samuel Loader, est mort pendant que j'étais absent de Bristol. Il a quitté ce monde trois mois après le décès de sa mère, et après avoir séjourné quinze jours à l'établissement. Les frères de la Maison des Orphelins espèrent qu'il s'en est allé dans la foi.

Du 15 au 16 mars, il nous est parvenu quelques petits dons d'argent pour les orphelins, un certain nombre de bijoux pour la vente, une montre d'or à la moderne, avec crochet, corde et chaîne en or, dont on a tiré parti d'abord.

16 mars, samedi. — Nous voici, par la bonté du Seigneur, à la fin d'une nouvelle semaine. Non seulement j'ai pu faire satisfaction à toutes les demandes courantes pour les orphelins, mais j'ai encore payé un à compte de 10 L., pour des salaires dus pendant plusieurs semaines à mes chers compagnons d'œuvre. J'avais



lement demandé au Seigneur, ces derniers jours, de vouloir bien m'accorder les moyens de le faire. Il me reste 2 s. 8 1/2 d. 18 mars, lundi. — Il nous est parvenu hier soir 5 L., avec les scellés. IX, 40, au moyen de quoi nous avons pu faire face aux dépenses de la journée.

Ne vous arrêterez-vous pas quelques instants, cher lecteur, pour considérer avec quelle bonté le Seigneur nous envoie des secours au moment où il nous les faut! Nous a-t-il oubliés une fois? Quand est-ce qu'il a pourvu à moitié à nos besoins? Nos secours sont-ils jamais arrivés trop tard? Si jusqu'ici vous n'avez pas fait la même expérience des soins vigilants du Seigneur, allez et voyez que l'Eternel est bon!

19 mars. — Les 5 L. arrivées le 18 ont suffi aux dépenses de la journée et du 19. Aujourd'hui nous nous trouvons de nouveau pauvres et dénués, mais le Seigneur a pensé à nous et nous a envoyés 3 L. 16 s. 1 1/2 d.

20 mars. — Quelques bijoux qui avaient été donnés, ainsi que nous avons par devers nous, ont pourvu aux besoins d'aujourd'hui. Hier on a envoyé six sacs de pommes de terre. Il faut remarquer que nous n'avions pas pu, faute de ressources, faire provision l'automne dernier, comme nous l'avions fait l'année précédente, mais on ne nous en a jamais tant envoyé.

21 mars. — Reçu aujourd'hui une lettre de frère T..., qui se trouve dans le Devonshire pour sa santé. Il m'informe qu'on lui a offert une chaîne en or assez lourde, une bague garnie de dix rubis, une paire de bracelets en or et 2 L. Il avait donné un conseil à un frère, lequel, après l'avoir lu, avait été excité à l'accepter. Sachant que sa sœur, qui est chrétienne, possédait ces bijoux, il demanda au Seigneur de vouloir bien incliner son cœur à leur donner pour les orphelins, et elle les donna en effet bientôt. Ces dons m'ont mis à même de pourvoir aux besoins de la semaine et de payer 15 L. pour des salaires arriérés. Non seulement mes compagnons d'œuvre ne me demandent jamais rien, mais ils sont prêts à contribuer lorsque nous sommes dans le besoin, soit en donnant de l'argent, soit de toute autre manière. Au moins j'avais souvent demandé au Seigneur qu'il m'accordât les moyens de les payer, et il a exaucé ma prière, à ma grande satisfaction. J'ai aussi reçu cette après-midi 5 L. 10 s., ainsi qu'un grand nombre d'objets pour en tirer parti au profit des orphelins.

24 mars. — Le Seigneur, avec sa bonté accoutumée, nous a de nouveau ouvert sa main libérale, en nous envoyant 7 L. 10 s.

qui suffiront encore aux besoins de demain dans les Maisons des Orphelins.

29 mars. — J'ai parlé ce matin sur 4 Tim. I, 15, 16, à une réunion d'environ cinq cent cinquante enfants, composée de ceux des six écoles, des trois Maisons d'Orphelins, et de tous ceux des écoles du dimanche qui purent y assister.

Du 24 mars au 7 avril il est parvenu environ soixante petits dons qui, avec le produit de la vente des bijoux, ont pourvu à tous les besoins des orphelins.

7 avril. — Bien que nous eussions reçu au-delà de 30 L. trois jours auparavant, nous n'avions plus que 45 s., mais le Seigneur nous a fait parvenir aujourd'hui différentes contributions montant ensemble à 6 L. 5 s.

8 avril. — L'argent qui nous était venu hier a été envoyé pour le ménage des trois maisons; comme j'étais de nouveau sans le sou, il m'est arrivé 2 L. 6 s. 10 d.

9 avril. — Les 2 L. 6 s. 10 d. susmentionnés ayant été donnés pour le ménage, je n'ai de nouveau pas le sou. — Peu d'heures après avoir écrit ces lignes, un frère me remit 2 L. 10 s. En recevant cet argent, je reçus en même temps communication de la mort d'une sœur, dont nous pouvons recevoir l'enfant.

10 avril. — Un anonyme de la campagne a envoyé 5 L. et j'ai reçu 1 L. 16 s. 6 d. dans la soirée.

11 avril. — Il y a aujourd'hui trois ans que le premier orphelin a été reçu. Le Seigneur a été infiniment bon pour nous durant ces trois années, car nous n'avons manqué de rien! Aujourd'hui, il nous a de nouveau envoyé 5 L. d'une manière remarquable, accompagnées de la lettre suivante adressée à un frère.

• Mon cher ami, je vous envoie ci-joint 5 L. pour l'Asile des Orphelins. L'histoire de cet argent me paraît intéressante. Nous avons une servante qui a été, il y a quelques années, fille de cuisine dans une famille noble (le maître est un membre du parlement, très riche; la maîtresse est fille de comte). Comme on ne permettait pas aux domestiques de recevoir de bonnes-mains, la personne en question agissait dans les mêmes principes que les autres servantes et vendait des comestibles à son profit. Les ventes qu'elle a faites pouvaient aller à 4 L., elle pense que 5 L. payeront pleinement capital et intérêt. Il est évident que cet argent est dû à son premier maître et à sa première maîtresse, avec lesquels j'ai eu plusieurs entrevues à ce sujet. Ils ont donné leur consentement à ce que

cet argent fût consacré à quelque œuvre de charité. Après avoir lu un des Rapports que vous avez eu la bonté de m'envoyer, la jeune femme a eu un grand désir que sa repentance produisit des fruits pour cette œuvre de foi et d'amour, et ce désir a été sanctionné par sa première maîtresse. Il est à remarquer que ce n'est qu'un an et demi après la conversion de notre servante, qui est vraiment chrétienne, que ce péché commis contre son maître, et qui était de nature à demander une restitution, lui a été remis en mémoire. •

13 avril. — Je me suis entretenu aujourd'hui avec une autre orpheline, qui paraît être vraiment convertie, et dont la marche a été conforme à sa profession pendant plusieurs mois. Demain, elle sera unie aux saints pour participer à la communion. C'est la troisième orpheline qui participe au culte avec nous, et plusieurs sont firmes dans la foi. Combien, même à cet égard-là, le Seigneur a approuvé notre œuvre !

14 avril. — Il est venu aujourd'hui 5 L. 0 s. 8 d. pour les orphelins, dont 4 L. est l'un des dons les plus remarquables que nous ayons jamais reçus. Un pauvre frère, chargé de famille et qui gagne peu (ils sont huit en ménage, et son salaire, qui vient d'être porté à 18 s., n'était que de 15 s. jusqu'à dernièrement), a mis petit à petit cet argent de côté de ce que son maître lui donnait pour de la bière. Ce frère, qui a été converti il y a environ cinq ans, était jadis un ivrogne consommé.

30 avril. — Notre cher jeune frère John Short, qui n'avait guère plus de quatorze ans, est mort aujourd'hui après plusieurs années de maladie. Avant de tomber malade, il était l'un des habitués de notre école du dimanche, et sa conversion date de quelques années. Lorsque, il y a quelques mois, il dut subir l'amputation d'un membre, il ne glorifia pas seulement le Seigneur par la manière avec laquelle il supporta les rudes souffrances de l'opération, mais aussi en le confessant comme celui qui était sa force dans le moment de l'épreuve. C'était un jeune homme bien doux !

2 juillet. — Aujourd'hui, *comme nous n'avions pas un seul schilling*, on m'a remis 50 L. pour les fonds des écoles, des Bibles et des missions.

15 juillet, lundi. — Nous avons besoin aujourd'hui de 2 L. 7 s. 3 d. pour les orphelins, et nous n'avions rien. Je ne savais comment me procurer ce qu'il nous fallait pour le dîner ainsi que pour d'autres besoins. Mon cœur était dans une paix parfaite, et j'étais plus que jamais assuré que nous aurions du secours, bien

que je ne susse pas d'où il viendrait. Avant que frère T... vint, je reçus une lettre des Indes, écrite en mai, avec un billet à ordre de 50 L. pour les orphelins. Le samedi auparavant, j'avais dit à frère T... qu'il serait bon que nous eussions 50 L., car les salaires étaient dus à mes compagnons d'œuvre, trois tonneaux de mélasse étaient vides, les provisions généralement épuisées, il nous fallait plusieurs articles d'habillement et de la laine pour que les garçons pussent continuer leur tricotage. Et voici que le Seigneur envoya exactement 50 L. qui arrivent on ne peut plus à propos, vu que d'ici à trois jours je dois quitter Bristol pour quelque temps, et que je pourrai m'absenter sans inconvénient puisque je laisse de l'argent.

[ Dans l'après-midi du même jour, me trouvant dans la maison d'un frère avec quelques enfants de Dieu, une sœur dit qu'elle avait souvent pensé aux soucis et à la charge que je devais supporter en procurant les choses nécessaires à la vie à tant de gens. Comme d'autres personnes pourraient avoir la même pensée, je veux à dire ici que grâce à Dieu cela ne me cause pas de l'anxiété. Il y a bien des années que j'ai remis les enfants au Seigneur; l'œuvre entière lui appartient et je dois être sans inquiétude. 1. Quelque défectueuse que soit ma marche à d'autres égards, je puis, par la grâce de Dieu, me décharger de mon fardeau sur mon Père céleste. Quoi qu'il y ait maintenant, juillet 1845, environ sept ans que nos fonds aient été tellement épuisés, que c'est un cas comparativement rare que nous ayons eu par devers nous de quoi pourvoir aux besoins des orphelins pendant trois jours, je n'ai jamais été éprouvé que dans une seule occasion; ce fut le 48 septembre 1838, lorsque, pour la première fois, le Seigneur semblait ne pas avoir égard à notre prière. Mais lorsqu'il daigna envoyer du secours, et que je compris que nous n'avions été réduits à cette extrémité que pour éprouver notre foi, et nullement parce qu'il avait abandonné l'œuvre, mon âme en fut tellement fortifiée et encouragée, que non seulement il ne permit pas que je me défiasse de lui depuis lors, mais qu'au milieu de la plus grande pauvreté je n'ai jamais été découragé. Cependant, même à l'heure qu'il est, je suis aussi dépendant de lui que jamais, et nous nous recommandons, moi et mes compagnons d'œuvre, aux prières de ceux qui ont à cœur la gloire de Dieu. Quel déshonneur rejaillirait sur le nom de Dieu, si après nous être glorifiés en lui publiquement, nous venions à déchoir, au point d'agir en cela comme le monde! Aidez-nous donc, frères, afin que nous puissions nous confier en Dieu jusqu'à la fin. Plus que jamais, peut-être, nous ne pouvons

attendre qu'à des épreuves de foi, et nous tomberions si le Seigneur ne nous soutenait.

le 17 juillet. — Nous avons eu ces deux jours des réunions de prières spéciales pour recommander au Seigneur cinq frères allemands, lesquels, après avoir séjourné quelques semaines avec nous, se proposent de partir demain pour Liverpool, de s'y embarquer pour les Indes Orientales.

le 18 juillet. — Parti ce matin avec les frères allemands pour les accompagner jusqu'à Liverpool.

le 19 juillet, Liverpool. — Prêché cette après-midi en plein air sur les bassins. Bien qu'en temps ordinaire le Seigneur ne me permette pas de le faire, parce que je n'en ai pas la force, ce doit être un privilège bien précieux que de pouvoir proclamer fréquemment de bonnes nouvelles de l'Évangile en plein air. — On a été très attentif, et il n'y en a qu'un seul qui se soit

le 20 juillet. — Prêché de nouveau en plein air.

le 21 juillet. — Cette après-midi, j'ai accompagné les cinq frères

le 22 juillet. — J'ai eu encore aujourd'hui une preuve remarquable de l'importance qu'il y a à ce que les enfants de Dieu s'ouvrent mutuellement leurs cœurs, surtout lorsqu'ils tendent à se fermer, qu'ils sont sous la domination de quelque péché, ou en proie à des difficultés spéciales. Un individu qui, j'espère, est un homme avec lequel je m'étais entretenu une fois, et vis-à-vis duquel je ne me sentais pas tout à fait à l'aise, est venu me voir aujourd'hui. Je crus m'apercevoir qu'il y avait quelque chose sur son cœur, et que s'il m'était seulement donné de savoir ce qu'il était, je pourrais devenir un instrument pour lui faire du bien. Je m'adressai avec affection de m'ouvrir son cœur, l'assurant en même temps que ce qu'il pourrait me confier n'irait pas plus loin. Le conseil que je lui donnai prévalut enfin. (Le résultat de cette conversation fut que, d'après l'avis que je lui donnai, il partit trois jours après pour l'Amérique, où il aurait dû se trouver au lieu d'être en Angleterre. Et s'il a suivi le conseil que je lui ai donné à un autre égard, ce qui avait oppressé sa conscience pendant des années et avait été, sans aucun doute, le moyen de le maintenir dans un mauvais état spirituel, ne doit plus actuellement exercer aucune puissance sur lui. Si ces lignes venaient à tomber entre les mains de quelques enfants de Dieu qui se trouvaient sous une affliction particulière, ou sous le poids d'un fardeau ou d'une mauvaise conscience pour quelque sujet que ce soit, ou

qui eût enfin un péché dominant, etc., pour lesquels il leur sera utile d'ouvrir leurs cœurs à d'autres enfants de Dieu dans l'âge et le jugement spirituel desquels ils auraient confiance, je le conseille de le faire. Ce que je puis dire par ma propre expérience, c'est qu'en ouvrant mon cœur à un frère auquel j'ai confiance, les pièges du démon ont été souvent mis à découvert dans un temps où j'étais sous la puissance du péché; mais j'ai été plus d'une fois fortifié quand j'étais près d'être décomposé. J'ai aussi eu des avis et des conseils quand je me trouvais dans une situation de perplexité. Nous sommes des enfants de la même famille, et nous devons par conséquent nous aider les uns aux autres.)

3 août. — Il nous fallait 3 L. 5 s. pour faire face aux besoins des Maisons d'Orphelins pendant cette journée. Le Seigneur nous a donné de satisfaire à cette demande, soit en vendant un peu de mousseline des Indes, qui avait été donnée il y a quelque temps, mais dont on n'avait disposé que maintenant, soit au moyen de quelques petits dons, soit enfin par ce que l'un des employés de son propre avoir. (Nous avons souvent eu l'occasion de voir combien l'argent provenant d'articles donnés pour la vente arrivait à propos. Cette fois, le frère entre les mains duquel la mousseline avait été mise, se sentit pressé d'aller demander à la personne qui l'avait pour la vendre, si elle en avait d'autres. Le frère ignorait alors le besoin dans lequel nous nous trouvions. Je ne puis assez dire ici les secours considérables que nous avons reçus par le moyen d'enfants de Dieu qui ont fait la vente de leurs malles et de leurs commodes, et qui ont donné pour les orphelins les choses dont ils pouvaient raisonnablement se passer.)

5 août, lundi. — Samedi et hier matin j'avais souvent demandé au Seigneur de nous envoyer du secours, attendu qu'il n'y avait pas un sou pour les besoins d'aujourd'hui. Hier matin, le Seigneur me donna deux souverains, et le soir j'en reçus encore deux. Un anonyme donna en sus 4 L. 10 s. pour trois semaines des Maisons d'Orphelins, un autre frère 10 s. et il rentra dans sa poche des ouvrages de couture des enfants; ce qui fait que nous avons reçu hier en tout 9 L. 9 s.

J'ai pris le thé ce soir avec une sœur qui se propose de partir demain de Bristol pour la terre de Van Diemen. (Je me souviens de la circonstance suivante pour la consolation des saints qui se trouvent dans la même situation qu'elle. Le fils d'une sœur ayant été déporté il y a bien des années, obtint enfin de pouvoir travailler pour son propre compte à la terre de Van Diemen, et désira que sa mère se rendît auprès de lui. Elle partit

Dieu lui accorda, en réponse aux prières des saints, un heureux voyage. En arrivant, elle trouva son fils véritablement converti. Quelle joie pour une mère si longtemps et si profondément affligée ! De quels moyens remarquables Dieu ne se sert-il pas pour rendre des bénédictions ! Cette sœur trouva en arrivant que la mère de son fils était morte depuis un mois, ce qui fut pour elle une marque que le Seigneur l'avait envoyée et précisément au moment où ses enfants et ses affaires réclamaient sa présence.)

1<sup>er</sup> août. — Il nous fallait encore 3 L. aujourd'hui pour le ménage des Maisons des Orphelins ; le Seigneur nous les ayant envoyées hier avant-hier, nous avons pu répondre à toutes les demandes.

2<sup>e</sup> août. — Nous avons besoin de 4 L. 3 s. et nous n'avions reçu rien. Le déficit a été comblé par l'un des employés qui a donné un souverain de sa propre bourse. Quoique nous n'ayons rien, nous sommes si peu découragés, que nous avons reçu un orphelin aujourd'hui, et que nous avons informé de l'admission de six autres qui porteront notre nombre à 98.

3<sup>e</sup> août. — Il n'est venu que 10 schellings depuis hier ; comme nous en fallait trente, un employé a donné un souverain.

4<sup>e</sup> août, samedi. — La somme qu'il nous faut aujourd'hui se monte à 2 L. 10 s. et on n'a donné que 10 s. depuis hier. Un employé ayant 2 L. par devers lui, les a données ; c'est ainsi qu'il a pourvu à nos besoins.

5<sup>e</sup> août, lundi. — Le Seigneur, dans sa bonté, nous a de nouveau envoyé 44 L. Sur cette somme, 10 L. nous sont parvenues. Q. Q., lorsque nous n'avions plus un sou. Nous avons maintenant des ressources pour environ quatre jours.

6<sup>e</sup> août. — On nous a envoyé fort à propos une pièce entière de coton, et une dite d'indienne.

7<sup>e</sup> août. — Notre argent est de nouveau entièrement dépensé. Il nous fallait 4 L. 3 s. et nous n'avions que 3 s. en main. Un des employés a pu ajouter un souverain, de sorte que nous avons été servis.

8<sup>e</sup> août, samedi. — La dépense prévue de la journée devait être de 3 L., et nous n'avions que 7 s. 6 d., qui avaient été mis dans les mains. Un employé ayant donné les 2 L. 12 s. 6 d. qui nous manquaient, nous avons ainsi été amenés à la fin d'une nouvelle semaine.

9<sup>e</sup> août, lundi. — Encore une journée où notre foi a été particulièrement éprouvée ; mais, même aujourd'hui, nous n'avons point été confondus. N'ayant pas un sou en main au commencement du jour, nous dûmes nous attendre au Seigneur pour les besoins de plus de cent personnes ; mais je dois dire à sa louange que mon

âme était en parfaite paix. Je pensais aller de bonne heure aux Maisons d'Orphelins, pour prier avec mes compagnons d'œuvre; mais après une visite il en yint une autre, et je fus retenu toute la matinée. Quand Frère T... vint pour de l'argent entre midi et une heure, je dus le laisser partir sans lui en remettre. A quatre heures après midi, je pus enfin me réunir aux frères et sœurs. En arrivant à la Maison des Orphelines, je trouve qu'on avait amené de Bath l'un des enfants dont nous avions annoncé la réception, et qu'on avait envoyé avec lui 4 L. 5 s. L'un des employés donna 40 s. quand la réunion fut terminée. Ces 4 L. 15 s. nous mirent à même de procurer tout ce qu'il fallait pour aujourd'hui.

20 août.— Lorsque nous nous réunimes ce matin pour la prière, il n'était venu que 1 s. depuis hier, et il nous fallait au moins 2 L. pour les dépenses prévues de la journée. Après la prière, l'un des employés donna 40 s., et l'on retira des boîtes 4 s. 4 1/2 d. Ces 42 s. 4 1/2 d. ont été partagés pour les besoins du moment. Environ une heure après, il vint 4 L. 44 s. comme paiement, en partie du moins, d'articles qui avaient été vendus plusieurs mois auparavant.

21 août. — Il n'est rien venu depuis hier. Il aurait fallu 13 s. pour pouvoir se procurer la provision ordinaire de pain. Lorsque nous eûmes prié, le même employé qui avait déjà contribué hier et avant-hier, donna 5 s. Nous pûmes ainsi acheter du lait, on ne put faire la provision ordinaire de pain pour l'une des Maisons. Je dois ajouter, concernant ce moment d'épreuve, que je m'étais proposé d'aller hier à Bath pour me joindre aujourd'hui et demain à plusieurs frères qui se réunissent de diverses parties du pays, dans le but de s'unir en prières pour les besoins spirituels de l'Église en général dans le moment actuel. Cependant, à cause du besoin dans lequel on se trouvait dans les Maisons d'Orphelins, je ne pus m'y rendre hier, ne pensant pas qu'il serait convenable de laisser mes compagnons d'œuvre seuls dans l'épreuve. Aujourd'hui, notre pauvreté étant plus grande que jamais, j'ai encore été retenu ici. Néanmoins, le Seigneur en soit béni! les enfants n'ont manqué de rien, et mon esprit n'en a été aucunement troublé. Mes compagnons d'œuvre paraissent aussi en pleine paix. Nous attendons la délivrance, et nous sommes assurés que le Seigneur l'enverra quand il le trouvera bon.

22 août. — En rappelant au Seigneur, pendant ma promenade matinale, le besoin dans lequel nous nous trouvions, je me sentis assuré qu'il enverrait du secours aujourd'hui. Cette assurance provenait de notre pénurie; car je ne voyais aucun moyen de passer



te journée, si le Seigneur ne nous venait pas en aide. Après le jeûner, j'examinai s'il n'y aurait pas quelque objet avec lequel on pût faire de l'argent pour ces chers enfants. Il tomba sous ma main, entre autres choses, un certain nombre de brochures religieuses, qui avaient été données pour qu'on en tirât parti au profit des orphelins, mais tout cela ne me paraissait pas pouvoir suffire aux dépenses de la journée. Pendant que nous étions si profondément pauvres, lorsque j'eus achevé de rassembler les quelques objets qui pouvaient être vendus, une sœur, *qui gagne son pain en travaillant de ses mains*, apporta 82 L. Après avoir reconnu avec ceux qui croient au Seigneur Jésus sont tenus d'agir conformément à ces commandements : « Vendez ce que vous avez (vendez vos possessions) et donnez-le en aumône » (Luc XII, 33), et « ne vous amassez pas des trésors sur la terre » (Matth. VI, 19), le Seigneur avait retiré de la banque et autres placements son avoir d'argent montant à 250 L., et me l'avait apporté à trois différentes reprises pour le répartir entre les orphelins, les Bibles, le fonds des missions et des écoles et les pauvres d'entre les saints. Il y a environ deux mois qu'elle m'apporta encore 400 L., produit de quelque autre propriété qu'elle avait vendue, et dont une moitié devait être affectée au fonds des écoles, des Bibles et des missions, et l'autre aux pauvres enfants de Dieu. Les 82 L. qu'elle a apportés aujourd'hui sont le résultat de la vente de sa dernière possession terrestre. [Il y a actuellement neuf ans que ces choses se sont passées, et jamais cette sœur n'a exprimé le moindre regret d'avoir fait ce qu'elle a fait ; mais elle continue à gagner tranquillement son pain par son travail.] — Lorsque cet argent me fut apporté, ne sachant si je devais en appliquer une partie aux orphelins, je remis la chose entre les mains du Seigneur, et demandai à cette sœur si elle désirait que son argent reçût quelque destination spéciale, d'autant plus qu'elle avait exprimé son désir relativement aux sommes précédentes. Cette fois elle s'en remit à moi, me priant d'en faire usage de la manière la plus convenable ; en conséquence, je partageai la somme entre les orphelins et les autres objets de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures. C'est ainsi qu'après avoir envoyé aux sœurs gouvernantes un subside plus considérable que de coutume, j'ai pu enfin venir à Bath passer le reste du temps avec les frères qui sont réunis ici pour prier ensemble. Avant la fin de la journée, étant encore à Bath, j'ai reçu 40 L. d'un frère qui faisait partie de la réunion, de manière que notre profonde pauvreté du matin a été comparativement changée en abondance.

23 août. — Le Seigneur a continué à nous envoyer des secours. Un second frère me remit 4 L. ce matin, et un troisième m'a donné 5 L. en retournant à Bristol.

Du 25 août au 4 septembre, il est venu plus de 47 L.

4 septembre. — Ayant souffert d'indigestion pendant les derniers quinze jours, ce qui a affaibli tout le système et affecté plus que de coutume les nerfs de la tête, j'ai été conduit à demander au Seigneur qu'il me fasse connaître si telle est sa volonté que je quitte Bristol pour quelque temps. Il y a cependant trois empêchements sur ma route : le manque de ressources pour les orphelins, et l'exiguïté de mes moyens pour ce qui me concerne personnellement. Aujourd'hui, j'ai reçu de Q. Q. un bon pour les orphelins de 7. L. 10 s., qui est arrivé au bon moment. Il m'a aussi venu 4 L. depuis hier.

5 septembre. — Une sœur ayant appris que ma santé est devenue chancelante, m'a envoyé aujourd'hui 5 L., me priant d'en faire usage pour améliorer mon état physique. Je ne mets point d'argent de côté pour des cas semblables ; mais lorsque j'en ai réellement besoin, soit pour moi-même, soit pour d'autres, le Seigneur m'envoie en répondant à mes prières ; car, dans cette occasion comme dans tant d'autres, il m'avait donné de lui demander des secours pour moi-même et pour les orphelins, afin que je pusse quitter Bristol pour un certain temps.

6 septembre. — Mon corps est maintenant si faible, et la tête de nouveau tellement souffert de cet affaiblissement, que je vois la nécessité de discontinuer mon travail tout de suite. Je pars aujourd'hui pour Trowbridge, où j'espère demeurer trois jours ; pour m'en aller ensuite dans le Devonshire avec ma femme, si le Seigneur le permet.

7 septembre. Trowbridge. — Précieuse journée, marquée par une communion intime avec le Seigneur. Combien il est bon de m'enlever pour un temps à mon œuvre de Bristol, pour me faire jouir d'une plus grande communion avec lui. Je me suis rappelé les bontés particulières que le Seigneur m'a témoignées dans ce lieu au commencement de l'année dernière. Que de bien ne m'a-t-il pas fait dès lors ! J'ai beaucoup prié pour moi-même, pour l'Église en général, pour les saints d'ici et de Bristol, pour mes parents inconvertis, pour ma chère femme ; j'ai aussi demandé au Seigneur de bien vouloir suppléer à mes besoins temporels ainsi qu'à ceux des orphelins, et je sais qu'il m'a entendu. Les enfants de Dieu dont je suis entouré, et sous le toit desquels je suis, sont d'excellents amis ; je me sens tout à fait chez moi. Ma

**Chambre est beaucoup meilleure** que cela ne m'est nécessaire ; cependant, *dans l'état de faiblesse où je me trouve*, une chaise commode, pour m'agenouiller pendant que je prie, aurait encore ajouté à mon bien-être. Cette après-midi, sans que j'eusse fait connaître le moins du monde mon désir, je trouvai en effet un meuble semblable dans ma chambre. Je fus frappé de la préférence remarquable de mon Père céleste, qui pense aux besoins les plus minimes de son enfant et à tout ce qui peut le soulager. Comme j'ai consacré à la prière plus de temps que de coutume, mon Dieu a aussi présidé à mes conversations avec les saints pendant l'heure du thé, et ce temps a été employé d'une manière plus profitable qu'à l'ordinaire. Mais ce fait m'a rappelé en même temps mes déficiences, et combien peu je suis fervent d'esprit. Le Seigneur veuille continuer avec puissance son œuvre dans mon âme ! Aujourd'hui, on m'a donné 4 L. à partager entre les orphelins et les autres fonds. Le Seigneur a donc *commencé* de répondre à mes prières ; toutefois, *j'attends des secours beaucoup plus abondants.*

8 septembre. **Jour du Seigneur.** — Je me suis réuni avec quelques enfants de Dieu à Trowbridge, et j'ai été puissamment soutenu en leur adressant la parole le matin et le soir. Cette après-midi, je suis resté à la maison, et j'ai passé mon temps à lire les Écritures et à prier. Dieu a évidemment béni sa parole ; en m'envoyant ici, il avait l'intention de me faire du bien et d'en bénir d'autres par mon moyen.

9 septembre. — Je me suis entretenu ce matin avec une chrétienne pauvre et avancée en âge, qui est dans la foi depuis quarante-sept ans, mais qui faute d'avoir laissé à la *seule parole écrite* le soin de décider si elle croit ou non, avait souvent été dans le doute sur sa position devant Dieu. En conséquence, je me contentai de mettre les Écritures sous ses yeux et d'en faire l'application à l'état de son cœur, ce qui lui fut en si grande bénédiction, qu'elle n'a plus été, ainsi que je l'ai entendu dire, en proie au doute comme auparavant. Cette sœur âgée m'a dit qu'elle prie souvent, et pour les orphelins et pour que les moyens temporels leur soient continués. Le chrétien a donc *bien* des aides dans ses épreuves ! Cependant tous ces aides reçoivent leur force de **Celui qui est toujours pour nous.**

Je suis retourné ce soir à Bristol, et je compte, si Dieu me le permet, en repartir demain pour Exeter, dans l'intérêt de ma santé. Pendant que j'étais à Trowbridge, j'avais instamment demandé au Seigneur de mettre à notre disposition des moyens

pour les orphelins avant mon départ pour le Devonshire, j'avais la pleine assurance qu'il répondrait à ma requête avant je quittasse Bristol. En rentrant chez moi, je m'informai de près de ma femme combien il était rentré, et j'appris qu'il venait que 8 L. 9 s. 7 3/4 d. Cette somme n'était pas à peu près ce que j'avais attendu; car, comme je désirais pouvoir en partant des ressources suffisantes pour plusieurs jours, je répondait pas au but pour lequel j'avais surtout demandé des aides. Je répondis en conséquence d'après la foi qui m'était et à juger par la ferveur et la confiance que j'avais eues que le Seigneur enverrait des secours plus abondants au départ. Environ une heure après, frère Craik m'apprendit qu'il avait reçues ce soir avec Ecclésiaste, IX, 40. Il me reçut une lettre d'un frère d'Ilfracombe, annonçant l'arrivée d'une grande caisse, pleine d'articles destinés à être vendus au profit des orphelins. Le Seigneur m'a donc fait selon ma foi.

10 septembre. — Ce matin, avant mon départ de Bristol, j'ai encore reçu 1 L. 16 s. 7 d., de sorte que je puis laisser 20 L. pour les besoins présents. En ouvrant la caisse qui est arrivée, j'y trouvai soixante-cinq volumes divers, une douzaine de pistolets de prix et un grand nombre d'articles d'habillement de toile comme on en porte aux Indes. Combien le Seigneur est bon d'envoyer ces secours dans ce moment!

Après mon départ de Bristol, je continuai à soutenir mes compagnons d'œuvre par mes prières. J'étais pleinement assuré que le Seigneur viendrait à leur aide, et mon espérance n'a été trompée, ainsi que le prouve la suite du journal. Arrivé à Exeter dans la soirée du 10 septembre, nous fûmes logés chez un frère qui partit le jour suivant pour Plymouth. Son amour pour nous nous contraignit de demeurer cinq heures chez lui, quoiqu'il fût être absent; il nous quitta en nous abandonnant sa maison entière, avec une sœur domestique pour nous servir. Dans toute autre circonstance, j'aurais préféré saisir l'occasion de me tenir avec ce frère; mais, faible comme je l'étais physiquement, il me convenait infiniment mieux d'être laissé seul, et je me suis aperçu qu'apercevoir la bonne main de Dieu dans cette petite circonstance. Pendant mon séjour à Exeter, j'ai pu prendre deux fois la parole en public, et je ne puis que me réjouir de ce que j'ai vu de l'œuvre de Dieu. En 1830, lorsque je prêchais fréquemment dans cette cité, je la portais tout particulièrement sur moi-même, mais alors elle était encore dans une grande mort spirituelle.

Du 16 au 18 septembre, séjour à Teignmouth, mon champ

travail précédent. Depuis le mois de mai 1833, je n'avais pas revu mes frères au milieu desquels j'avais autrefois travaillé. Le Seigneur m'accorda la force de pouvoir leur annoncer la parole à plusieurs reprises. J'eus aussi lieu d'être réjoui en voyant quelques-unes des vérités que j'avais auparavant travaillé à faire prévaloir au milieu d'eux (avec beaucoup de faiblesse et d'imperfection sans doute), mises en pratique d'une manière plus complète et avec plus d'intelligence. En général, à Teignmouth aussi bien qu'à Exeter, les saints nous ont témoigné beaucoup d'affection. Un frère et une sœur nous ont logés pendant tout le temps de notre séjour dans cette localité; le Seigneur veuille les récompenser de leur charité!—Pendant que j'étais à Teignmouth, je reçus le 18 septembre, la lettre suivante du frère T..., concernant la ville de Bristol :

Bristol, 16 septembre 1839.

Mon cher frère, si j'ai renvoyé à aujourd'hui de vous écrire, c'est dans l'espérance que, le jour du Seigneur une fois passé, j'aurais d'autres nouvelles à vous apprendre. Maintenant que mon espérance n'a point été déçue, c'est avec joie que je viens m'en venir avec vous. Depuis votre départ, le Seigneur nous a traités avec beaucoup de bonté. Les enfants, frère B... et les sœurs sont sains, et Dieu a *abondamment* pourvu aux besoins des orphelins. Nous avons reçu en tout 24 L. 8 s. 6 d., etc. »

Le 24 septembre, je reçus une seconde lettre du même frère, venant également de Bristol, sous la date du 23, dans laquelle il me dit : « Je suis bien réjoui de n'avoir derechef à vous raconter les bontés du Seigneur. Ce petit mot « d'Ebenezer » est pour nous une parole d'encouragement et un cantique de tous les jours tant nous ne sommes nullement las. Depuis les dernières informations que je vous ai données, j'ai reçu 5 L. 47 s. 4 1/4 d.; plus 1 L. 40 s. pour le loyer des Maisons d'Orphelins. »

Le 28 septembre, pendant que j'étais encore à Teignmouth, un frère s'informa auprès de moi de l'état des fonds des orphelins, sans doute dans l'intention de nous aider si nous nous trouvions dans le besoin, et même, ainsi que j'ai lieu de le croire, avec une grande libéralité. Quoique je ne susse pas avec certitude s'il y avait un seul schelling disponible à Bristol, cependant, pour la gloire du Seigneur, j'évitai de lui donner des renseignements sur la partie des fonds, afin que ce soit en cheminant avec Dieu seul que l'œuvre se poursuive.

En partant pour nous rendre à Plymouth, le 28 septembre, un

frère de Teignmouth nous accompagna par amour fraternel jusqu'à Newton Bushel dans sa petite voiture. A Plymouth, un autre frère se trouvait au bureau des diligences pour nous recevoir ; nous conduisit chez lui et nous logea jusqu'à notre départ de la ville, c'est-à-dire jusqu'au 6 octobre. Non seulement le temps de mon séjour au milieu des frères de Plymouth a été pour moi un véritable rafraîchissement, mais cette visite m'a encore été, sous plusieurs égards, en bénédiction dans la suite, tant pour ce qui regarde ma propre âme que relativement à l'œuvre qui m'est confiée. Sous ce dernier point de vue, je me suis senti tout à fait encouragé à réunir les enfants de nos écoles, nos frères ainsi que les autres enfants qui se joindraient à eux afin d'expliquer les Écritures. L'idée de ces réunions me fut venue pour la première fois par l'impossibilité où j'étais, par suite de mes nombreuses occupations, de visiter séparément les écoles et Maisons d'Orphelins pour lire la parole de Dieu aux enfants. J'y avais souvent pensé dès lors, sentant que j'avais reçu quelque don pour ce genre d'œuvre je devais en valoir. Ce fut surtout pendant mon séjour à Trowbridge, par suite d'une cause de maladie, janvier 1838, que je réfléchis à ces réunions ; mais lorsque je fus pour ainsi dire rétabli, et que je pus reprendre mes travaux au mois de mai suivant, je me laissai aller à mes autres occupations qui m'empêchèrent de réaliser mon désir. Étant à Plymouth, j'eus l'occasion de voir mis en pratique à quoi j'avais pensé pendant des années, et je fus encouragé à prendre, avec le secours de Dieu, la détermination de commencer ces réunions et de les continuer aussi longtemps que le Seigneur m'en donnerait la force, sans souffrir qu'aucune occupation, quelque importante qu'elle soit, vienne dorénavant les interrompre. Comme j'ai reçu du Seigneur quelque don pour m'adresser aux enfants et que j'en ai de quatre à cinq cents à instruire dans les écoles et les Maisons d'Orphelins, je compris la responsabilité que j'étais d'exercer mon don. En conséquence, lorsque le Seigneur me permit de quitter le Devonshire pour retourner à Bristol, et, par un renouvellement de forces, ces réunions se sont formées, elles ont continué jusqu'à présent. Tous les enfants confiés à nos soins, de même que d'autres qui peuvent s'y joindre, sont réunis tous les quinze jours le vendredi matin, pour entendre pendant une heure l'explication des Écritures. Ces réunions ont déjà pour résultat quelques bénédictions, et j'en attends encore de plus grandes, si le Seigneur m'accorde la grâce de continuer à prier pour les enfants.

Le séjour que je fis alors à Plymouth servit aussi à m'exciter tout nouveau à me lever de bonne heure. C'est là une des bénédictions les plus importantes qui aient marqué mon séjour dans cette ville, et dès lors j'en ai recueilli sans cesse les heureux résultats. Je me rendus attentif à cela par l'exemple du frère dans la maison duquel nous étions logés, ainsi que par une remarque qu'il fit à l'occasion des sacrifices du Lévitique, « que comme ce n'était pas le rebut de l'animal qui devait être offert; c'est aussi *la meilleure partie* de *notre temps* qui doit être consacrée à la communion avec le Seigneur. » Pendant les dernières années, j'avais été en général très matineux. Mais, depuis l'affaiblissement des nerfs de ma tête, je m'étais figuré que la journée étant assez longue pour mes besoins, il valait mieux ne pas me lever matin pour leur procurer un peu de repos. En conséquence, je ne sortais ordinairement du lit qu'à six et sept, quelquefois après sept heures, et c'était pour la seule raison que je m'étais à *dessein* habitué à dormir un quart d'heure ou demi-heure après diner. Cependant comme il survint de temps en temps des occupations qui ne pouvaient être remplies, et que je n'avais pas eu assez de temps pour prier et lire la parole, mon âme en souffrait plus ou moins tous les jours; quelquefois même elle s'en trouvait fort mal. Après avoir entendu la parole à laquelle je viens de faire allusion, je pris la détermination, quelque souffrant que dût être mon corps, de ne plus laisser la plus précieuse portion de la journée s'écouler pendant que je serais au lit. Dès le lendemain, j'ai pu, par la grâce de Dieu, me lever plus matinal, et j'ai continué à être matineux dès ce moment. Actuellement je ne m'accorde que sept heures de sommeil, quoique je sois loin d'être robuste et que j'aie beaucoup de fatigue. Ces heures, me paraissent tout à fait suffisantes pour réparer mes forces, et j'ai aussi discontinué de faire la méridienne. Quel en a été le résultat? J'ai pu mettre à part de longues et précieuses heures pour prier et méditer avant le déjeuner, et mon état physique, mon système nerveux en particulier, s'en est trouvé *infiniment mieux*. Je crois même que je n'aurais rien pu faire de plus favorable pour mes nerfs que de rester au lit une heure de plus que le temps que je consacrais au sommeil avant ma maladie, attendu que c'était là le moyen de les maintenir faibles. — Comme ces choses peuvent tomber entre les mains d'enfants de Dieu qui n'ont pas l'habitude de se lever matin, je ferai quelques autres remarques sur ce sujet.

I. Si l'on demandait quel est le temps qu'on doit s'accorder pour

son repos, je répondrais que, comme tous les individus ne requièrent pas autant de sommeil les uns que les autres, et que la même personne peut avoir besoin de dormir plus ou moins, selon la mesure de ses forces corporelles, on ne peut à cet égard poser aucune règle qui soit d'une application générale. Les femmes généralement plus faibles que les hommes, ont aussi besoin de plus de sommeil qu'eux. Néanmoins, d'après ce que j'ai pu apprendre de l'opinion des médecins à cet égard, il ne faut pas plus de six à sept heures de sommeil à un homme, et pas au delà de sept à huit heures à une femme, pourvu qu'ils soient l'un et l'autre en bonne santé, et ce n'est que *par exception* que ce temps doit être dépassé. Mais d'un autre côté, mon avis bien prononcé est que les enfants de Dieu doivent bien se garder de se retrancher du *sommeil qui leur est nécessaire*, attendu qu'il est peu d'hommes qui puissent être bien de corps et d'esprit en dormant moins de six heures, et bien peu de femmes qui puissent se passer de dormir moins de sept heures. Ce que je puis affirmer, c'est que dans les années de ma jeunesse qui ont précédé mon entrée à l'université, je me mettais régulièrement au lit à dix heures pour me lever à quatre, j'étudiais beaucoup et je me portais bien. Ce que j'affirme encore, c'est que depuis que je ne me suis accordé qu'environ sept heures de sommeil, après ma visite à Plymouth, octobre 1839, je me suis trouvé beaucoup mieux de corps, mes nerfs ont été en meilleur état que lorsque je dormais huit heures, ou même huit heures et demie.

II. Si l'on me demandait pourquoi il convient d'être *matineux*, voici ce que j'ai à répondre : 1. En demeurant trop tard au lit, *nous perdons* notre temps, ce qui ne convient nullement à des saints qui ont été achetés par le précieux sang de Jésus avec *leur temps* et tout ce qui leur appartient, pour être au service du Seigneur ; un temps qu'il nous a confié comme un talent dont nous devons faire usage pour sa gloire, pour notre propre profit, ainsi que pour le bien des saints et des inconvertis qui sont autour de nous.— 2. Le trop long dormir est en outre *préjudiciable au corps*. Comme une trop grande quantité de nourriture finirait par nous nuire, il en est de même d'un sommeil trop prolongé ; car les médecins s'accordent généralement à dire qu'en restant au lit plus qu'il ne convient pour fortifier son corps, on tend à *l'affaiblir*.— 3. Cette habitude de paresse est encore *nuisible à l'âme* ; non-seulement elle nous empêche de consacrer la portion la plus précieuse de la journée à la prière et à la méditation, mais elle nous



admit encore à *beaucoup d'autres maux*. Qu'on essaie de prier et méditer une, deux ou trois heures avant le déjeuner, soit dans sa chambre, soit en se promenant dans la campagne, la Bible à la main, et l'on éprouvera bientôt combien l'habitude de se lever de bonne heure est profitable tant à l'homme extérieur qu'à l'homme intérieur. Je supplie instamment tous mes frères et sœurs qui lisent ces lignes, et qui ne l'auraient pas encore contractée, d'en faire l'essai, et ils ne tarderont pas à bénir le Seigneur de l'avoir

Mais, dira-t-on peut-être, comment dois-je m'y prendre pour lever de bonne heure? — 1. Il ne faut pas renvoyer, mais commencer tout de suite et dès demain matin. — 2. Mais il ne faut pas se reposer sur vos propres forces, car c'est là peut-être la cause pour laquelle, après avoir d'abord commencé à vous lever de bonne heure, vous y avez ensuite renoncé. Il est évident qu'aussi longtemps que vous vous reposerez sur vous-même, vous échouerez dans vos tentatives. Nous dépendons du Seigneur pour toute œuvre; mais c'est surtout en cherchant à nous lever de bonne heure que nous éprouverons combien nous sommes faibles. C'est afin de pouvoir les consacrer à la prière et à la méditation que vous désirez prendre quelques heures sur votre sommeil. Soyez sûrs alors que Satan cherchera à vous susciter des tentations. — 3. Mais confiez-vous au Seigneur et comptez sur son assistance. Vous l'honorerez en vous attendant à Lui. Priez en comptant sur son assistance et vous l'obtiendrez. — 4. Ensuite, faites usage des moyens suivants : a. Couchez-vous de bonne heure, et que ni société, ni occupations pressantes ne viennent troubler cette habitude; car, si vous vous couchez tard, votre corps exige du repos, vous ne pourrez ni ne devrez vous lever matin. Et soyez bien persuadé qu'il y a une très grande différence entre le profit qui peut en revenir au corps et à l'âme, de se coucher *tard* pour se lever *tard*, et aller au lit de bonne heure pour se lever de bon matin. Les médecins vous diront que souvent on nuit à sa santé en prolongeant ses veilles pour passer la nuit dans son lit les heures de la matinée; mais il est bien plus profitable encore de se retirer assez tôt et de se lever de bonne heure, afin d'avoir toujours du temps pour la prière et la méditation avant que les affaires de la journée commencent, et de pouvoir vaquer à ces exercices pendant que l'esprit et le corps sont encore dispos, afin de recevoir des forces spirituelles pour faire face aux combats, aux épreuves et aux travaux de la journée. b. Priez

quelqu'un de vous appeler, si possible, à l'heure que vous avez choisie devant Dieu pour être celle de votre lever; ou, ce qui vaut encore mieux, procurez-vous un réveil qui soit réglé de manière à vous indiquer l'heure presque à la minute. Il n'y a pour ainsi dire pas de ville où l'on ne puisse acheter pour 42 s. une petite horloge d'Allemagne avec un réveil. Quoique j'aie très souvent été réveillé par le Seigneur lui-même, après le lui avoir demandé, pour ainsi dire à la minute où je désirais me lever, cependant, j'ai cru devoir me procurer un réveil, non qu'il puisse m'aider en quoi que ce soit sans la bénédiction du Seigneur; car s'il ne m'accordait la grâce de me lever, je resterais au lit malgré le bruit que fait le réveil; mais je le considère comme un moyen. *c.* Levez-vous dès que vous êtes éveillés, sans tarder une minute, de peur qu'il ne vous arrive de vous rendormir. *d.* S'il vous arrivait de vous trouver d'abord lourds et fatigués, n'en soyez point découragés, cela ne durera pas longtemps; au bout de peu de jours vous vous sentirez plus forts et plus dispos que lorsque vous restiez au lit une ou deux heures de plus que cela n'était nécessaire. *e.* Tâchez de vous accorder toujours le même nombre d'heures de sommeil, et ne changez rien à votre habitude, à moins que la maladie ne vous y oblige.

4<sup>or</sup> octobre. Plymouth. — Aujourd'hui, mon âme s'est tout spécialement répandue en prières pour les chers orphelins. Non seulement j'ai demandé au Seigneur de vouloir bien continuer à leur voir à leurs besoins, mais j'étais tellement persuadé qu'il leur enverrait les ressources nécessaires depuis les dernières nouvelles que j'avais eues, que je *pouvais l'en bénir*. Immédiatement après lui avoir rendu grâces, et pendant que j'étais encore sur mes genoux, il vint une autre lettre de frère T..., datée de Bristol, le 29 septembre, dans laquelle il me mande ce qui suit :

« Depuis ma dernière communication, le Seigneur a continué dans sa grâce, à nous faire éprouver son assistance. Pendant votre absence, les secours nous sont toujours venus si à propos que nous n'avons pas été dans le cas, jusqu'à maintenant, d'ouvrir les boîtes des Maisons des Orphelins. Nous avons recueilli, depuis mon dernier avis, 2 s. 6 d. de la part d'une sœur, 4 L. 4 s. 6 d. avec Ecclés. IX, 40; 2 L. 3 s. 4 d. par M. C..., de Bath; 16 s. 6 d. 1/2 d. provenant des boîtes, et 5 s. de A. M. B. On a, en outre, donné des pommes, quelques vieux habits et une grande baignoire pour la vente ou pour l'usage de la maison. Jeudi, j'ai donné 10 L. aux sœurs, et aujourd'hui de nouveau 4 L. 40 s. pour la Maison

**Orphelins.** Il me reste 1 L. 3 s. 8 3/4 d. que le Seigneur multipliera comme il le trouvera bon. Après vous avoir écrit ce précède, comme j'étais sur le point de continuer en vous annonçant que nous attendions sœur E... ce soir à la maison, la sonnette se fit entendre et cette amie entra avec un petit paquet d'argent à votre adresse, venant de Hereford. Le paquet renfermait une lettre et dix souverains « pour les diverses œuvres de votre foi et de votre amour. » Ainsi, la farine qui est dans la cruche a été multipliée en quelque mesure. Ce secours est venu fort à propos, et je suis heureux qu'il soit arrivé dans ce moment, afin que vous puissiez en être informé par cette lettre. Je n'ai en ce moment que 19 s. pour les autres fonds; en conséquence, dans le cas où nous en aurions besoin avant d'avoir de vos nouvelles, je pense qu'il ne faut prendre que 5 L. pour les orphelins. Toutefois, s'il plaît au Seigneur de nous mettre à même de faire sans cela, je n'y toucherai pas jusqu'à ce que vous nous ayez donné votre avis. Outre ce que j'ai mentionné plus haut, je viens de recevoir 10 s. et 4 L. 9 s. 3 d. Combien le Seigneur est bon ! »

Du 6 au 17 octobre. — Passé mon temps au milieu des frères de Biddeford et de Barnstaple. Mon âme a été fortifiée au milieu d'eux et Dieu m'a permis de pouvoir travailler à leur être utile. Mon séjour au milieu des enfants de Dieu du Devonshire m'a été en général très profitable. Puisse mon âme n'en point perdre les fruits ! Combien le Seigneur sait tirer parti de nos infirmités corporelles pour le bien de nos âmes ! C'est ainsi qu'il s'est servi de moi pour communiquer des bénédictions à d'autres ; car, durant mon absence de Bristol, j'ai pu parler plus souvent en public que je l'aurais fait en temps ordinaire, si j'y étais resté.

10 octobre. Barnstaple. — Un frère m'a remis ici, avant-hier, 10 s. pour les orphelins, et hier, j'ai reçu d'une sœur 3 L. qu'elle avait eu à cœur d'envoyer il y a déjà longtemps, mais elle avait tardé, ne trouvant point d'occasion favorable. Ce secours nous arrive au bon moment, ainsi qu'on peut le voir par la lettre suivante, reçue ce soir de frère T...

Bristol, 8 octobre 1839.

Mon cher frère. Depuis que je vous écrivis dernièrement, nous avons continué à éprouver l'assistance miséricordieuse du Seigneur. Les secours sont venus si à propos, pour ainsi dire jusqu'à présent, que j'ai été à même de fournir de nouveaux subsides avant que les précédents fussent complètement em-

ployés. Depuis lors, cependant, nous avons été par deux fois un peu gênés. Vendredi soir, nous avons devant nous les dépenses ordinaires du samedi, et nous n'avions pour y faire face que l'argent sur lequel j'étais encore en doute, n'ayant reçu de vous aucune direction à cet égard. J'avais déjà employé 5 L. des 40 L. qui avaient été envoyées. Enfin, après avoir attendu d'en avoir positivement besoin, et n'ayant rien reçu, nous crûmes voir en cela une indication que le tout devait être consacré aux Maisons d'Orphelins. Le lundi il nous fallait plus que je n'avais en main, mais nous étions dans l'attente de nouveaux secours. Après le dîner, comme rien n'était venu, je crus qu'il convenait d'ouvrir les boîtes, pensant que, quoique je les eusse ouvertes récemment, je n'avais nul droit de présumer que le Seigneur n'avait pas eu le temps d'y verser de nouveau. Mon attente ne fut point vaine, car je trouvai 4 L. 0 s. 4 1/2 d. dans la boîte de la Maison des Orphelins, et 7 s. 4 d. dans celles des Orphelines. — Ayant rencontré notre sœur A... dans ce dernier établissement; elle me donna trois schellings pour des objets qu'elle avait vendus. C'est ainsi que nous avons été miséricordieusement secourus et mis à même de passer le lundi. Le même soir, à la même réunion, je reçus 2 s. de sœur B... et 41 s. par l'entremise de sœur C... J'avais ouvert, le lundi, la boîte de la Maison des Orphelins en bas âge et je l'avais trouvée vide. Mais aujourd'hui, comme les 43 s. que j'avais ne suffisaient pas, et qu'on m'apprit qu'on y avait mis quelque chose, je l'ouvris et en retirai 3 s. 6 d. qui ont contribué bien joliment à nous sortir de difficulté. Maintenant, nous nous attendons au Seigneur pour de nouveaux secours. En même temps, je dois aussi m'occuper ce matin de la vente des objets qui ont été donnés dans ce but. La certitude que vous priez pour nous, nous fortifie, etc. •

L'argent que j'ai reçu hier et avant-hier ici à Barnstaple, et celui qui m'a été remis à Teignmouth il y a quinze jours, m'ont mis à même d'envoyer sur le champ 5 L.

Revenu à Bristol le 17 octobre, avec un renouvellement de forces, pour continuer mon œuvre.

17 octobre. Bristol. — Le Seigneur a de nouveau été bien bon envers nous pour ce qui regarde les fonds. Pendant les trois derniers jours de mon séjour à Barnstaple, j'ai reçu d'une sœur 5 s., deux bagues et une broche; une autre sœur m'a remis une montre en or pour être vendue au profit des orphelins; un frère m'a donné un cachet, deux boucles d'oreilles et une broche; une troisième sœur seize volumes pour la vente, ainsi que 4 L., produit d'un

He; une quatrième 2 L. 10 s., une cinquième 1 L., et cinq autres 9 d. En revenant à la maison, j'eus aussi la joie de voir que, quoique mes compagnons d'œuvre eussent été fortement éprouvés quelques jours auparavant, tellement éprouvés que, lorsque les que j'envoyai de Barnstaple arrivèrent, ils étaient plus pauvres qu'ils ne l'avaient jamais été, cependant il était rentré plusieurs livres sterling dans le courant des derniers jours, et, par tout, il est arrivé de Londres 15 L. pour vente d'articles dans cette ville. Que rendrons-nous au Seigneur pour ses bienfaits!

Octobre. — Le Seigneur, dans sa grande bonté, continue à faire ses biens sur nous. On a envoyé ce matin de Worcester une sœur a apporté 7 L. provenant de la vente de paniers qu'elle confectionne avec d'autres sœurs au profit des orphelins. Le dernier exemple témoigne de la variété des moyens dont le Seigneur se sert pour nous procurer les choses nécessaires, mais nous arrive sans que nous ayons demandé à personne de nous rendre notre aide, car c'est à lui seul que nous faisons connaître nos besoins. Maintenant, nous sommes comparativement riches, et nous pouvons dire que nous avons en main de quoi faire face aux dépenses pendant environ huit jours, ce qui ne nous est arrivé que deux fois pendant les quinze derniers mois.

Octobre. — Un petit garçon m'a apporté une lettre à mon adresse qui lui a été remise dans la rue par un monsieur; elle contenait un billet de banque de 5 L. avec ces mots: « Veuillez accepter, au nom du Seigneur Jésus, les 5 L. incluses pour les orphelins. »

Novembre. — Un orphelin a été amené aujourd'hui de Bath, par une dame a envoyé par sa servante, la tante de l'enfant, 4 sous pour les orphelins, au moment où nous n'avions que 3 s. Il est arrivé plusieurs fois qu'en amenant des orphelins lorsqu'ils nous n'avions point d'argent, ou que nous n'en avions que très-peu, le Seigneur nous a envoyé quelques petites choses par lesquelles nous pouvons faire des autres petits. Toutes les fois qu'il s'agit de la réception de nouveaux enfants, nous ne nous demandons jamais s'il y a beaucoup d'argent, mais s'il y a de la place.

Novembre. — Nous sommes de nouveau dans une grande détresse. Du 17 au 31 octobre le Seigneur nous avait fait connaître plus que de coutume ce que c'est que d'être dans l'abondance; maintenant nous savons ce que c'est que d'être dans la détresse. Il eut été désirable d'avoir 3 L. aujourd'hui, mais nous n'avons que 4 L. 3 s. 4 d. dont je fis la distribution. La néces-

sité dans laquelle nous étions nous conduisit à ouvrir les boîtes des Maisons d'Orphelins, ce qui n'avait pas été fait depuis plusieurs semaines ; il s'y trouvait 46 s. 2 1/2 d., auxquels un employé ajouta 9 s. Ces 2 L. 9 s. 4 1/2 d. nous mirent à même de pourvoir aux dépenses nécessaires, et de suffire ainsi aux besoins de la journée.

9 novembre, samedi. — Il nous fallait au moins 3 L. 0 s. 6 d pour faire convenablement face aux nécessités présentes, *mais nous n'avions pas un sou en main*. Lorsque, entre dix et onze heures je me rendis dans la Maison des Orphelines pour me mettre à prier avec mes compagnons d'œuvre, il n'était venu que 2 s. : c fut tout ce je pus laisser. Les Maisons étaient momentanément pourvues du nécessaire. Je proposai qu'on se réunît de nouveau pour prier à quatre heures après midi. Lorsque nous fûmes assemblés un employé donna 8 s. 6 d., un autre 10 s., un autre 5 s. *C'est*, de sorte que je pus donner aux gouvernantes tout ce qu'il fallait pour pourvoir convenablement aux besoins des enfants jusqu'à lundi matin ; seulement, il n'y avait pas de quoi se procurer la provision ordinaire de pain. Environ une demi-heure après que nous fûmes séparés, il arriva 4 L. 10 s., provenant de la vente d'un schall qu'une sœur du Devonshire avait donné dans ce but quelques jours auparavant. Nous eûmes donc 2 L. 48 s., et au commencement de la journée nous n'avions humainement parlant aucune perspective d'obtenir la moindre des choses. *Nouvel et précieux encouragement*. Notre père nous a aussi donné une autre preuve de la continuation de ses soins par l'envoi de vingt sacs de pommes de terre et d'un petit tonneau de harengs pour les orphelins.

11 novembre. Lundi matin. — Hier, au moment où, ainsi qu'il vient d'être dit, nous n'avions pas un sou par devers nous, on me remit 10 s. avec Eccles. IX, 40. Ce matin il est venu encore 1 L. 45 s. Bientôt après on me fit passer un billet depuis les Maisons d'Orphelins pour me dire que les dépenses d'aujourd'hui se monteraient à 3 L. — **AU MOMENT OU JE LISAIS CE BILLET**, j'en reçoi un autre renfermant un souverain, qu'une sœur du Devonshire avait donné à un frère pour les orphelins. Je fus donc en possession des 3 L. qu'il nous fallait. Peu de minutes après il vint encore 1 s.

12 novembre. — Il nous faut 2 L. pour aujourd'hui. Comme nous n'avions qu'un schelling de reste depuis hier, et qu'il n'est arrivé que 6 s., nous nous trouvons de nouveau à l'étroit. *Toutefois, j ne regarde pas au peu que j'ai entre les mains, mais à la plénitude*

**Dieu.** J'envoyai ce que j'avais, et nous nous réunîmes dans après-midi pour prier ensemble. On avait retiré 2 s. 6 d. de la vente des orphelins en bas âge, plus, 4 s. provenant de la vente de quelques vieux livres. Une employée de la maison ajouta à cette somme tout ce qu'elle avait, 2 s. 3 d. Après la prière, il vint 2 s. 6 d. qui avaient été donnés pendant que nous présentions nos besoins au Seigneur. Enfin, le soir, lorsque nous nous assemblâmes pour prier encore, un autre employé donna 3 s. 4 d., sorte que, dans notre profonde pauvreté, nous pûmes réaliser aujourd'hui 4 L. 0 s. 7 d., ce qui nous suffit pour les besoins les plus urgents. Cette après-midi, nous nous trouvions si réduits à l'état que le Seigneur nous envoyât du secours, que nous n'avions pas le moyen de pourvoir au déjeuner de demain pour les garçons de la Maison des Orphelins.

13 novembre. — Il ne nous est rien parvenu. Comme nous n'avons pu nous procurer les provisions ordinaires pour hier, nos besoins ont été encore plus grands aujourd'hui. Dans cette extrême nécessité, je me mis à emballer les livres qui avaient été donnés pour la vente le 22 août, et dont on n'avait pas encore disposé à cause du subside abondant que le Seigneur nous avait alors envoyé. Un des employés en ajouta quelques-uns lui appartenant, et quelques autres articles, auxquels on joignit encore quelques petites jaquettes qui avaient été données. A midi, je me réunis à mes compagnons d'œuvre pour prier. Les maisons étaient pourvues de tout ce qui était nécessaire pour le dîner; mais il n'y avait pas de quoi se procurer du lait pour le thé. (Les enfants ont du lait et de l'eau à l'heure du thé.) Trois de mes aides bien aimés sortirent pour vendre les articles susnommés. A quatre heures après midi je reçus avis qu'il était entré 44 s. pour quelques-unes des choses dont on avait disposé. L'un de mes compagnons d'œuvre avait aussi donné un certain objet lui appartenant et qui avait rapporté 4 L. 5 s. Ces 4 L. 49 s. nous ont mis à même de nous procurer la quantité de pain ordinaire, et de pourvoir aux autres dépenses nécessaires. Pour ce qui concerne les fonds, nous n'avons jamais été si bas que hier et aujourd'hui; néanmoins, béni soit le Seigneur, mon âme a été dans une paix parfaite pendant ces deux jours, et mes aides bien aimés paraissaient aussi en pleine paix. Ce soir j'ai reçu 2 s. 6 d. et 44 s. avec Ecclés. IX, 10. J'attache autant de prix à cette petite somme que j'en aurais attaché à 400 L. en tout autre temps, parce qu'elle est une preuve nouvelle que notre Père continue à prendre soin de nous. Cet argent me fut donné précisément au moment où je venais de parler sur ces paroles: « Or,

« je suis affligé et misérable, mais le Seigneur a soin de moi. » En parlant, j'avais expérimenté en quelque mesure combien la vérité renfermée dans ces paroles est précieuse; lorsque j'eus achevé ce que j'avais à dire, mon Père me donna une nouvelle preuve qu'il a pitié de moi.

14 novembre. — Ce matin de bonne heure, je portai aux Orphelins les 13 s. 6 d. qu'on avait remis hier soir; on avait encore reçu 40 s. 6 d. provenant de la vente d'une Bible braïque et d'un Nouveau Testament grec, donnés par un frère en a plus d'un exemplaire, et 4 s. 6 d., produit de la vente d'un autre livre. Ces 4 L. 5 s. 6 d. ont été partagés, dans l'espérance que notre bon Père se souviendrait de nous avant la fin de la journée, et qu'il nous enverrait davantage. — Cette après-midi; nous réunissant pour la prière, il était venu encore 18 s. provenant de la vente de quelques articles. Nous avons donc eu aujourd'hui à partager pour le ménage 2 L. 3 s. 6 d., au moyen de la bonne main de notre Dieu nous a pourvus de tout ce qui est réellement nécessaire. Puisse le Seigneur continuer à ouvrir nous son œil, et nous aider encore à l'avenir! Il le fera certainement.

15 novembre. — Toujours dans une profonde pauvreté. A quelques heures de l'après-midi, quand je partis pour me rendre auprès de mes compagnons d'œuvre, afin de prier avec eux, il n'était pas venu. Si je n'y étais pas allé le matin, c'était parce que je savais qu'il y avait tout ce qu'il fallait pour cette partie de la journée. Quand j'arrivai, une sœur avait donné 2 s. 6 d.; on avait vendu pour 40 s. une Bible neuve, donnée par un employé qui en avait encore plus d'une vieille; il était en outre venu 2 s., et on avait réalisé 4 s. 4 d. pour quelques autres articles qui avaient été vendus. Avec ces 45 s. 40 d. nous pûmes nous pourvoir de tout ce qui était absolument nécessaire pour la journée. Nous continuons à avoir bon courage, et nous sommes sûrs que le Seigneur nous délivrera de l'épreuve quand il le trouvera bon; car, si notre pauvreté était autre chose qu'une épreuve de foi, et si le Seigneur nous avait fermé ses mains dans sa colère, nous ne recevriions rien du tout. Mais il n'en est rien, car, dès aujourd'hui, le même frère qui nous a envoyé vingt sacs de pommes de terre quelques jours auparavant, nous en a envoyé encore deux sacs en nous promettant de nous en faire tenir davantage. Nous aurions dû en faire provision de cinquante à soixante sacs pour l'hiver, mais nous n'en avons pas le moyen; aussi notre tendre Père l'a-t-il fait pour nous. On a aussi promis un écriin pour la vente.



16 novembre. — Comme c'est aujourd'hui samedi, et qu'il nous faut conséquemment des provisions pour deux jours, nous y avons pensé dans notre prière d'hier soir. Il nous fallait aussi 2 L. 5 s. pour payer les salaires hebdomadaires des frères et des sœurs qui travaillent dans les écoles. Nous n'avions pour faire face à toutes ces demandes, ni argent, ni articles *inutiles* dont nous pouvions disposer pour la vente, et quant aux objets qui nous sont *utiles*, nous ne croirions pas bien faire en les vendant, sachant que notre Père connaît nos besoins. Vers midi, lorsque nous nous rassemblâmes pour prier, je trouvai qu'on avait vendu hier soir, d'une manière bien inattendue, des Bibles pour la somme de 11 s. 6 d., et qu'on avait aussi donné 10 s., ce qui nous faisait à peu près assez pour le fonds des écoles. De plus, on avait donné 15 s. pour le fonds des orphelins, et dans notre disette on avait vendu pour 15 s. une malle de marin qu'un frère avait donnée quelques mois auparavant au profit des orphelins. Cependant, il nous fallait ces 15 s. pour payer le blanchissage et il ne nous restait rien pour nous procurer des provisions. Sur ces entrefaites, il vint à l'esprit de l'un des employés qu'en prenant sa montre pour gage, on pourrait faire une avance sur l'argent qui avait été mis à part pour le loyer, ainsi qu'on l'avait déjà fait une ou deux fois, et que la montre pourrait être vendue le jour de l'expiration du trimestre, dans le cas où l'on n'aurait pas reçu assez pour combler le déficit. Cependant nous ne pûmes nous arrêter longtemps à cette pensée, ne la trouvant pas conforme à la morale, car il avait besoin de sa montre pour le service du Seigneur, qui est si bon, qu'il nous enverrait des ressources par quelque autre moyen si cela était pour notre bien. En un mot il nous parut parfaitement clair que si, dans une telle gêne, nous pouvions disposer de toutes les choses *qui ne nous étaient pas nécessaires*, d'un autre côté, nous ne devons pas nous défaire de ce *qui nous faisait besoin*, afin que la délivrance du Seigneur soit d'autant plus manifeste. Nous ne pûmes découvrir que cinq plats d'étain, qui avaient été donnés il y a près de cinq ans, mais qui, n'étant pas commodes, n'auraient jamais été employés, et que nous convînmes de vendre. Il était environ quatre heures de l'après-midi lorsque je reçus 2 L. 2 s. qu'un frère et une sœur avaient apportés du Leicestershire, avec lesquels je m'en allai tout joyeux aux Maisons d'Orphelins. Il était entré 9 s. 6 d. pour les plats d'étain, l'un des employés avait donné 10 s. pour les orphelins, et autant pour les écoles. ( Il était venu en outre 2 s. pour les autres fonds ; de sorte que nous avons pu satisfaire à tous les

besoins et il est resté 4 s. 6 d.) Un autre employé avait vendu un de ses livres pour 4 s., un troisième donna deux paires de gants neufs et quatre cols d'hommes. L'une des paires de gants ayant été vendue, il est entré en tout 4 L. 2 s. 3 d., ce qui fait environ 4 L. 10 s. de plus qu'il ne nous fallait. C'est ainsi que nous avons atteint le bout d'une nouvelle semaine, qui a peut-être été la plus pénible de toutes. Tant de prières, et si peu de secours ! C'est ce que je n'avais jamais vu. Cependant, par la grâce de Dieu, j'étais sûr que la délivrance viendrait lorsque l'épreuve de la foi serait finie. Quoique nous ayons été fortement éprouvés durant le cours de cette semaine, si éprouvés que par deux fois nous ne pûmes pas faire provision de pain, il y a cependant eu des aliments nourrissants à chaque repas, et ni les enfants, ni aucune autre personne n'ont pu s'apercevoir de notre pauvreté. Et même durant cette semaine on a dépensé environ 13 L. pour le ménage dans les trois maisons.

18 novembre, *lundi*. — Depuis samedi soir, le Seigneur, tous les jours bon, nous a envoyé 3 L. 18 s. 3 1/4 d., de manière que nous avons pour nos besoins d'aujourd'hui. On nous a remis samedi soir le produit d'une boîte au profit des orphelins, 5 s. 4 1/4 d. et hier soir, une sœur qui attendit longtemps à la chapelle avant de pouvoir parler à notre frère Craik, lui donna 2 souverains. Ayant été obligée d'attendre si longtemps, elle aurait pu renvoyer une autre fois de délivrer son don ; *mais le Seigneur connaît nos besoins*. On a aussi envoyé huit sacs de pommes de terre par la part du même frère qui en avait envoyé vingt-deux.

19 novembre. — N'ayant pas l'argent nécessaire pour nos besoins d'aujourd'hui, nous nous sommes trouvés être aussi pauvres que jamais. C'est ordinairement entre trois heures qu'on se procure le lait ; mais nous n'avions pas de quoi faire face à cette petite dépense dans la maison des orphelins. Cependant le Seigneur savait à quoi nous en étions ; vers quatre heures il nous envoya 13 s. avec lesquels nous pûmes passer la journée. Une sœur avait arrêté dans son cœur de donner 3 d. par semaine pour les orphelins, et pendant que nous étions à cette extrémité, elle s'était sentie poussée à nous apporter le montant annuel de sa souscription.

20 novembre. — Journée de grande disette. A l'exception de 13 s. dont il vient d'être fait mention et qui avaient été envoyés pour les besoins d'hier, nous n'avions plus rien reçu. Grâce à Dieu je ne suis nullement abattu ; je suis seulement peiné par la multitude de mes occupations m'ait empêché de me réunir à

hier et aujourd'hui pour prier avec eux. Ce soir je reçus de la Maison des Orphelins un billet pour m'aviser qu'une dame m'avait envoyé deux douzaines de chemises de garçons qu'elle avait lavées elle-même, avec 5 s. pour les faire laver. Ces 5 s. nous m'ont permis même de nous procurer ce qui nous était absolument nécessaire. (Il est bon de dire ici que, tandis que nos dépenses courent à l'entretien de nos trois maisons, comme nous avons ordinairement des dépenses de terre et de la viande, ainsi que du pain pour deux maisons afin que les enfants puissent le manger rassis, nous pouvons cependant, au moins pendant un jour ou deux, faire avec ce que nous avons dépensé hier et aujourd'hui.) Sans ces 5 s. nous n'aurions pu satisfaire aux besoins les plus urgents; notre bon frère avait bien, c'est pourquoi il a voulu nous les envoyer. Les boulangers ont aussi donné huit livres de pain, qui ont complété notre provision accoutumée. Enfin, le frère qui nous a fait tenir tant de pommes de terre, nous en a encore donné cinq sacs et demi, ce qui fait en tout trente-cinq sacs

de pommes de terre. — Ce matin, afin qu'on pût se procurer le lait dont nous avons besoin, un employé a donné 7 s. Entre dix et onze heures nous nous réunîmes pour prier; il était venu 10 s., mon frère et une commode de poupée, qui, dans ce moment de besoin, avait été envoyée pour la vendre. On avait en outre retiré de la boîte de la Maison des Orphelins en bas âge. Avec ces 10 s. nous avons pu pourvoir au diner et nous procurer un peu de pain pour deux des Maisons, à peu près ce qu'il en fallait pour déjeuner de demain. Mais nous avons encore besoin de pain pour approvisionner de pain la Maison des Orphelins, car il n'y en avait que pour aujourd'hui. En nous réunissant de nouveau cette après-midi, nous trouvâmes qu'un employé avait donné 3 s. en vendant quelques vieux livres. Un autre employé nous a encore donné 4 s. 6 d., nous nous trouvâmes en possession de 10 s. 6 d. qu'il nous fallait pour du pain. Après la prière, nous avons vu qu'une sœur domestique, qui n'est plus en place, était venue voir dans l'après-midi nos établissements d'orphelins et avait apporté quelque chose dans la boîte de l'asile des orphelines. Cette boîte ayant été ouverte, nous y trouvâmes une demi-couronne (1),

(1) La couronne d'Angleterre vaut 5 schellings, la demi-couronne, 2 1/2 schelling.

laquelle nous acceptâmes, dans notre profonde pauvreté, avec tant de joie que nous aurions reçu 50 L. dans d'autres circonstances. Nous éprouvions de la joie en voyant cette petite monnaie qui semblait nous dire que ce n'était que pour éprouver notre foi que Dieu nous tenait ainsi dans la pauvreté, et non dans sa colère. Ces 2 s. 6 d. nous ont mis à même de nous procurer du lait pour le lendemain, et nous avons tout ce que nous voulions jusqu'à demain après le déjeuner; mais alors il n'y aura ni viande pour le diner suivant. Nous nous consolons dans la pensée que le lendemain prendra soin de ce qui le regarde, et que chaque jour suffit sa peine. (Matth. VI, 34.) Tout ce que nous étions, et quoique notre foi fut soumise à une épreuve, nous étions heureux en Dieu lorsque nous dormions.

22 novembre. — Notre pauvreté était venue à son comble, mais elle n'avait été plus grande. Cependant, béni soit le Seigneur, j'étais aussi heureux que jamais, étant assuré que ce n'était que pour l'épreuve de notre foi que nous étions tenus dans cette situation. Si le Seigneur nous avait, dans sa colère, fermé sa main libérale, il n'aurait pas continué à nous donner, même pendant une semaine, de temps en temps des preuves qu'il continue à nous avoir soin de nous. Ce matin je me disais : « Les besoins de ce monde sont pour Dieu l'occasion d'y pourvoir » (1). Si le proverbe du monde s'exprime ainsi, à plus forte raison nous, ses enfants, devons-nous regarder à lui quand nous sommes dans le besoin. Comme nous étions réduits à l'extrémité, n'ayant rien de fait dans nos maisons pour le diner, si ce n'est des pommes de terre, et que nous avons une grande quantité, je savais que le secours viendrait d'une manière ou d'une autre. A dix heures du matin on vint nous annoncer qu'une grande caisse à mon adresse était arrivée à l'Union des Maisons d'Orphelins. Je m'y rends immédiatement et trouve qu'elle venait des environs de Wolverhampton. Elle renfermait 11 L. pour les orphelins, 4 L. 4 s. 4 d. pour les autres fonds, quatre yards de flanelle, neuf yards de calicot, douze yards d'indienne, quatre et demi yards de cotonne en couleur, quatre yards d'étoffe, deux paires de bas et trois et demi yards de toile rouge. La caisse renfermait en outre les articles suivants pour la vaisselle : deux carafes avec leurs plateaux, quatre salières en verre, six flacons, un huilier avec ses flacons, cinq verres à bière, sept

(1) *Man's necessity is God's opportunity.* (Proverbe anglais.)

ents de cheminée, trois peignés d'écaille, trois éventails, six flacons de senteur en argent, deux boucles de souliers d'argent, deux boucles de ceinture, deux salières d'argent, deux couteaux et fourchettes avec manches en argent, une petite fourchette d'argent en argent, neuf petites pièces d'argent, trois bagues en or, une paire de boucles d'oreilles, trois broches, un cœur en corne, un cachet d'argent, une paire d'agrafes en argent, une clé, une montre en or, un porte-crayon en argent, cinq paires de bracelets, cinq colliers et un dessous de bouilloire. La joie que nous eûmes, mes compagnons d'œuvre et moi, en voyant toutes ces choses devant nous, ne peut se décrire; il faut en avoir fait l'expérience pour pouvoir la comprendre. Ce secours nous fut envoyé deux heures et demie avant l'heure du repas. Le Seigneur savait bien que les orphelins n'avaient pas à diner; il est venu à notre aide. Ce même jour un frère a aussi envoyé un messenger à l'Asile des Orphelins pour leur informer si le tonneau de mélasse était vide, afin de pouvoir le remplir.

10 novembre. — Reçu de nouveau 5 L., accompagnées de 2 s. IX, 40, et 1 L. 40 s. pour le loyer.

11 novembre. — Nous avons besoin de quelque argent pour le loyer, mais comme nous avons un peu reçu hier et aujourd'hui, nous avons eu suffisamment.

12 novembre. — Il nous est parvenu 40 s. hier soir, ce qui nous a mis tout juste à même de pourvoir aux besoins de la journée. *Nous voici de nouveau sans le sou.*

13 novembre. — Un bon nombre des articles envoyés, il y a aujourd'hui huit jours, des environs de Wolverhampton, ont été perdus pour 5 L. 44 s.; nous sommes en conséquence pourvus aujourd'hui et demain.

14 décembre. — Depuis que le dernier argent a été distribué à notre ménage, il ne nous est parvenu que 4 L. 42 s., encore y a-t-il sur cette somme 1 L. 40 s. qui ont été donnés pour le loyer. Lorsque le régent des orphelins vint me dire ce matin qu'il fallait au moins 2. L. pour les besoins de la journée, je me trouvais réduit à 2 s. Je les lui remis en lui proposant de prier avec moi pour demander de nouveaux secours. PENDANT QUE NOUS ÉTOIONS EN PRIÈRES, il vint un frère qui déjà plusieurs fois avait obtenu un moyen dont Dieu s'était servi pour nous secourir lorsque nous étions dans quelque besoin pressant. Le frère B..., instituteur des orphelins, m'ayant quitté après la prière, le frère qui est venu me donna 5 L. Il ne fut pas si tôt sorti que je m'en allai avec une joie aux Maisons d'Orphelins avec mon argent, afin d'em-

pêcher qu'on ne renvoyât les boulangers. Ce soir, j'ai encore reçu 2 L. C'est ainsi que le Seigneur a richement pourvu à nos besoins pour aujourd'hui et pour demain.

3 décembre. — Le Seigneur s'est souvenu de nos besoins pour demain, car j'ai reçu aujourd'hui de Liverpool 45 s., et d'un frère des environs de Londres qui a demeuré ici quelques temps ; plus 4 L., provenant de la vente de quelques articles.

4 décembre. — Les réunions publiques ayant été fixées les 11 et 12 courant, nous avons souvent demandé au Seigneur pendant le mois dernier et dans le commencement de celui-ci, lui plût de suppléer tellement à nos besoins avant cette époque que lorsque nous aurions à raconter ses dispensations envers nous à la clôture de cette année, il nous fût donné de plutôt parler de l'abondance des moyens que nous aurions pu vers nous, à la gloire de son nom. A la fin de l'année dernière nous avions fait la même demande et nous avons été exaucés. Aujourd'hui je reçois, pour les orphelins et les autres objets de l'Institution, 100 L. des Indes Orientales, que je regarde comme une réponse de Dieu à nos nombreuses requêtes. Remarquez de cette somme : 1. La distance considérable d'où elle nous est envoyée. — 2. Elle nous arrive précisément au moment où nous pourrions raconter, dans nos réunions publiques, les secours abondants qui nous sont venus après nos épreuves. — 3. Ce don nous devons en consacrer la moitié aux autres fonds, elle nous met en mesure de commander des Bibles, pour lesquelles nous s'était manifesté dernièrement beaucoup d'empressement, que nous n'avions pu, faute de moyens, répondre aux demandes qui nous parvenaient. Encore ici le Seigneur a daigné répondre à nos requêtes, car cet objet avait souvent été mentionné dans nos prières. Combien c'est une chose précieuse que de s'adresser au Seigneur ! Et le don que nous venons de recevoir n'est-il pour nous une preuve remarquable que tous les embarras auxquels nous nous sommes trouvés dernièrement quant aux fonds n'ont été permis que pour éprouver notre foi. Ce soir, il nous est encore parvenu 4 L. 5 s.

9 décembre. — Depuis le 4, nous avons recueilli quelques petits dons ; ainsi jusqu'au dernier jour de cette quatrième année de l'œuvre des orphelins, le Seigneur nous a continué ses bontés.

Des réunions publiques ont eu lieu les 10, 11 et 12 décembre. On a rendu compte des dispensations de Dieu envers nous relativement aux Maisons d'Orphelins et aux autres objets de l'Institution.

pour répandre la connaissance des Écritures. Pendant le cours de l'année dernière, les ouvriers qui sont engagés dans cette œuvre ont gardé pour eux, comme du reste ils l'avaient fait précédemment, les épreuves et les joies de leur foi ; mais maintenant nous croyons que le temps est venu où nous devons nous glorifier devant Dieu, pour le bien de l'Église en général, et pour la gloire de son Seigneur. Il y a actuellement ( 10 décembre 1839 ), cinq ans et six mois que l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures a commencé ses opérations. J'ai déjà exposé la conduite de cette œuvre à notre égard, principalement dans ce qui concerne les épreuves. Il me reste à présenter quelques remarques sur la sollicitude que Dieu nous a témoignée à d'autres égards, pendant l'année dernière de s'écouler. 1. Nous avons pu, comme les précédentes années, continuer à faire face aux dépenses nécessitées par nos écoles, dont trois sont pour les garçons, et trois pour les filles. Le chiffre des enfants qui les fréquentent actuellement se monte à deux cent quatre-vingt-six ; le nombre total de ceux qui ont été instruits dans ces établissements, depuis l'époque de leur fondation, est de mille sept cent quatre-vingt-quinze. — 2. L'école des filles est fréquentée actuellement par deux cent vingt-six personnes. — 3. L'école des adultes compte à l'heure qu'il est quatre-vingt-trois personnes qui y apprennent à lire ; depuis la formation de cette Institution, cent trente adultes ont été instruits dans cette école. — 4. Cinq cent quatorze exemplaires des saintes Écritures ont été mis en circulation pendant l'année dernière, et mille cinq cent quatre-vingt-douze exemplaires depuis le commencement de l'année 1834. — 5. Nous avons employé dans le courant de l'année dernière, pour différentes œuvres de missions. — 6. Depuis le commencement de l'année 1838 au 9 décembre 1839, seize orphelins ont été admis dans les trois maisons ; elles en renferment actuellement cent quatre-vingt-seize. Nombre total des orphelins confiés à nos soins depuis le 11 avril 1836 jusqu'au 9 décembre 1839, cent quatre-vingt-six.

Je mentionne encore les circonstances suivantes relatives aux opérations de l'œuvre des Orphelins.

1. Depuis l'origine de cette œuvre jusqu'au 9 décembre 1839, nous avons reçu, sans que nous ayons rien demandé à personne, la somme de 3,067 L. 8 s. 9 1/4 d., que nous considérons comme étant en totalité le résultat de nos prières à Dieu. — 2. On nous a fait envoyer beaucoup d'articles de vêtements, des provisions de toutes sortes destinées aux orphelins, de même que beaucoup de bijoux et d'autres articles pour la vente. — 3. Sans y avoir été sollicités en

aucune manière, trois médecins (un pour chaque maison) ont donné gratuitement et leurs soins et des remèdes. — 4. Quoiqu'il y ait beaucoup de personnes aient souffert de la fièvre pendant cette année, la main de Dieu nous a si bien garantis que nous n'avons eu que peu de malades, et je désire rendre publiquement témoignage à la bonté que Dieu a eue pour nous à cet égard.

5. Quoiqu'un grand nombre des enfants aient été élevés d'une manière bien différente de ce qu'on pourrait le désirer, cependant en général, le Seigneur les a forcés à se conduire si bien pendant cette année, que leur manière d'être a continué d'attirer l'attention de ceux qui les ont observés. — 6. Mais ce qui doit tout exciter notre reconnaissance, c'est que huit d'entre eux ont donné des preuves d'un changement de cœur et d'une véritable foi en notre Seigneur Jésus-Christ; ils ont même été reçus à la communion de l'église. Ces enfants sont âgés de neuf ans et au-dessus. Nous ne sommes nullement surpris qu'ils aient été amenés à Jésus, car ces derniers temps plus que jamais la conversion des orphelins avait été un sujet de fréquentes prières au milieu de nous, et si le Seigneur nous accorde la grâce de continuer, nous avons une ferme espérance qu'il ne se passera pas longtemps avant que le plus grand nombre d'entre eux soient amenés à croire au Seigneur Jésus. Les garçons apprennent à tricoter et sont devenus si avancés que leur gouvernante recevra avec reconnaissance des commandes de tricotage qu'on voudra bien lui faire. — 7. On exécute aussi dans l'Asile des Orphelines des ouvrages à l'aiguille pour les personnes qui le désirent.

Du 19 novembre 1838 au 19 novembre 1839 les dépenses pour divers objets de l'Institution, les Maisons des Orphelins comprises, se sont élevées à 542 L. 13 s. Balance au 9 décembre 1839, L. 0, 18 s. 5 d.

Du 9 décembre 1838 au 9 décembre 1839 le chiffre des dépenses des trois Maisons des Orphelins s'est élevé à 960 L. 2 3/4 d. Balance au 9 décembre 1839, 46 L. 8 s. 4 d.

15 décembre. — Un anonyme a mis dans la boîte de la chapelle de Béthesda 4 L. 10 s. pour le loyer des Maisons d'Orphelins (Cette année le même donateur a donné, comme il l'avait fait l'année précédente, sous le voile de l'anonyme, 4 L. 10 s. par semaine, soit 78 L. par année.)

24 décembre. — Ce matin, les besoins des orphelins exigent plus de fonds que nous n'en avons. A la dernière réunion publique, nous avons une balance de 46 L. 8 s. 4 d., et il ne s'est encore écoulé que huit jours depuis cette assemblée. Nous dispo-



ames donc de quelques articles d'argenterie et de quelques livres qui nous avaient été envoyés ces jours passés au profit des orphelins, ce qui nous fournit suffisamment pour aujourd'hui et demain.

31 décembre. — Ma santé est infiniment meilleure qu'il y a quelques années. Mes facultés intellectuelles sont aussi présentes aujourd'hui qu'elles l'ont été durant ces trois dernières années. Tout en reconnaissant que Dieu s'est servi, pour amener ces résultats, de l'habitude que j'ai de me lever de bonne heure et de plonger la tête dans l'eau froide en sortant du lit, c'est à sa bonté que ces précieux dons doivent être attribués.

REVUE DE L'ANNÉE 1839.

I. *Sous le rapport de l'église.*

frères et les sœurs que frère Craik et moi trouvâmes en venant à Bristol étaient au nombre de. . . . .	68
Le chiffre de ceux qui ont été admis à la communion depuis notre arrivée à Bristol se monte à. . . . .	573
Si n'y avait pas eu de mutation, le nombre total de ceux qui se réunissent avec nous pour le culte devrait être . . . . .	644
Mais il en est mort. . . . .	40
L'église exerce la discipline envers. . . . .	33
Sur 644 individus, c'est là le nombre total des cas de discipline pendant sept ans et sept mois. Si nous avons sujet de nous affliger de ce que de tels cas se rencontrent, n'avons-nous pas aussi lieu d'être reconnaissants de ce qu'il y en a si peu ?	
Ceux qui ont quitté Bristol. . . . .	55
Ceux qui nous ont quittés et qui sont encore à Bristol. . . . .	38
Seulement 38 dans l'espace de sept ans et sept mois.	
En retranchant ces 166 des 644 individus, nous trouvons que ceux qui sont actuellement en communion avec nous se montent à. . . . .	475
Ont été ajoutés à notre nombre, dans le cours de l'année dernière. . . . .	115
Ont été amenés à la connaissance du Seigneur au milieu de nous.	

## II. Quant à mes besoins temporels.

Il a plu au Seigneur de me donner pendant l'année dernière.

1. En dons volontaires par le moyen des boîtes. . . . .	137 L.	4 s.	54.
2. Présents en argent provenant des saints de Bristol et d'ailleurs. . . . .	121	18	0
3. Argent provenant de mes relations de famille. . . . .	42	0	
4. Dons en vêtements, provisions, etc., valant pour le moins. . . . .	12	0	
Total. . . . .	313 L.	2 s.	

4<sup>er</sup> janvier 1840. — Notre réunion ordinaire de la nuit dernière a été des plus précieuses ! Nous avons été réunis jusqu'à minuit et demi. De toutes les assemblées que nous ayons eues dans de semblables constances semblables, celle-ci a été de beaucoup la meilleure. Il n'y a eu que cinq frères qui aient prié, mais il y a eu plus de tables prières qu'aux réunions précédentes. Ce matin, à l'issue de cette réunion, il pouvait être une heure après minuit, on me remit un papier cacheté renfermant de l'argent pour les orphelins. Quelques minutes après, je me souvins que la personne qui me l'avait donnée était endettée ; je savais même que ses créanciers lui avaient plusieurs fois signifié de les payer. En conséquence, comme une personne qui a des dettes n'a aucun droit de donner, je résolus de lui renvoyer le papier sans l'avoir décacheté. En renvoyant cet argent, je savais que nous n'avions pas de quoi faire face aux dépenses de la journée. Vers les huit heures du matin, un frère me remit 5 L. qu'il venait de recevoir de sa mère pour les orphelins. Observez que ce frère fut poussé à nous apporter cet argent d'abord ; c'est parce que le Seigneur connaissait nos besoins qu'il ne put différer de nous l'apporter. Quelques heures après je reçus encore 5 L., plus 8 s. 5 d., plus 2 s. 6 d., en sorte que nous avons eu suffisamment pour trois ou quatre jours.

5 janvier. — Outre les 40 L. 10 s. 11 d., qui nous sont parvenus le jour du nouvel an, nous avons reçu, le 2 et le 4, 2 L. 8 s. 7 d. Au moment où nous nous trouvions de nouveau sans le sou, nous avons recueilli 5 s., plus 6 d., plus 4 s. ; enfin 2 L., accompagnées de Ecclés. IX, 40, et 1 L. 10 s. pour le loyer.

7 janvier. — Comme il n'était rentré que 3 s. depuis le 5, et que nous n'avions plus que quelques schellings, je me mis en prières sur ce sujet. Au moment où je me relevai une sœur vint m'apporter qu'elle offre au Seigneur comme un témoignage de sa reconnaissance pour toutes ses bontés envers elle pendant l'année qui se s'écouler. Il nous est encore parvenu aujourd'hui, en dons et par la vente de deux Rapports, 2 L. 17 s.

8 janvier, — On m'a informé ce matin qu'on a volé hier dans la maison des petits enfants sept paires de souliers, qui devront nécessairement être remplacées. Ajoutons que nous n'avions pas par devers nous quelques schellings en sus de ce qu'il nous restait aujourd'hui pour le ménage. Toutefois notre bon Père s'est occupé de nous avant la fin de la journée. Une sœur domestique nous a envoyé 45 s.; il nous est aussi parvenu 5 L. 5 s. avec Ecclés. 106 s. 4 d. de la part de deux sœurs, et 3 s. pour des Rapports rendus.

9 janvier. — Deux de nos formats de Bibles se trouvant défectueux, j'avais souvent demandé au Seigneur les moyens de commander un nouvel approvisionnement, car nous avons à présent besoin d'argent pour payer les maîtres samedi prochain. Hier à midi une sœur me remet 44 L. 2 s. 7. d. qui avaient été jusque-ici à la caisse d'épargne, réfléchissant que cet argent aurait mieux employé en le consacrant à l'œuvre du Seigneur en le laissant où il était. Nous avons donc pu commander des

10 au 22 janvier nous avons reçu pour les orphelins 34 L. 9 s. Ces dons nous sont venus tellement à propos que, avant que nous eussions déboursé tout l'argent qui nous restait, il arrivait que nous ou qu'on nous donnait quelque chose, ou que nous pouvions disposer de certains articles qui avaient été donnés pour la maison. Mais comme aujourd'hui nous étions réduits à très peu de chose, j'eus la pensée d'ouvrir la boîte des orphelins exposée dans la maison. J'en retirai deux papiers, dont l'un renfermait 10 s. et l'autre un billet de banque de 5 L. L'on avait écrit dans les deux papiers : Ecclés. IX, 40. Nous avons encore recueilli aujourd'hui un delà de 5 L. Ainsi le Seigneur nous a bien probablement fait ce qu'il nous faut pour trois ou quatre jours.

11 janvier. — Cette semaine j'ai beaucoup prié pour savoir si je devais aller en Allemagne : 1. Pour visiter quelques frères qui devaient partir pour les Indes Orientales en qualité de missionnaires ; 2. pour voir encore une fois mon père. Il me semble que je dois entreprendre ce voyage maintenant plutôt que de le ren-

voyer ; car ma santé est de nouveau si chancelante, que, dans tous les cas, il est à désirer que je puisse quitter Bristol ; je pourrais de cette manière continuer à m'employer à l'œuvre du Seigneur, tout en travaillant à l'amélioration de ma santé. Seigneur, garde-moi de me tromper dans cette affaire !

31 janvier. — Depuis le 22 courant il est parvenu plusieurs petits dons pour les orphelins, et on a réalisé quelques livres sterling par la vente d'articles d'argenterie, de bijouterie etc. ; comme j'ai dû payer aujourd'hui 44 L. 13 s., nous sommes de nouveau bien pauvres. Pendant bien des jours nous avons été secourus si à propos que l'argent arrivait toujours avant que tout fût dépensé. Maintenant nous n'avons plus que 4 s. 5 d. Toutefois le Seigneur y pourvoira. Bien que dans trois jours d'ici je doive quitter l'œuvre pour quelques semaines, je suis sans aucune crainte à cet égard. Environ trois heures après avoir écrit ces lignes, il est venu 4 L. 14 s. 4 1/2 d. Dans l'après-midi j'ai reçu de Tottenham 40 L. pour les orphelins, et le soir 30 L. de Hereford dont 6 pour les orphelins et 24 pour les autres objets de la collection pour répandre la connaissance des Écritures. C'est ce que mon bon Seigneur veut bien m'accorder de pouvoir recevoir quelque argent avant de partir, et qu'il continue à répondre à des prières que je lui ai souvent adressées, en m'accordant les moyens de me procurer des Bibles, requêtes auxquelles il avait communément à répondre par le don du 22. J'ai aussi reçu 5 L. pour les autres objets.

1<sup>er</sup> février. — Ces derniers jours je me suis senti toujours plus assuré que je dois quitter Bristol pour quelque temps et me rendre en Allemagne. Je partirai après-demain si le Seigneur le permet.

2 février. — A la veille de mon départ, il nous est encore parvenu aujourd'hui près de 9 L. pour les orphelins. Que le Seigneur est bon d'envoyer cet argent au moment où je vais quitter la maison !

3 février. — Départ de Bristol pour Berlin.

Le 5 février. — Parti de Londres par le paquebot, pour me rendre à Hambourg. Quoique la mer eût été très agitée pendant plusieurs semaines consécutives, le Seigneur nous a accordé une traversée des plus heureuses, la première qu'on ait eue depuis assez longtemps, au dire du capitaine. Nous primes terre à Hambourg le 7 à cinq heures du soir. Le portefaix qui prit mes effets me conduisit, ainsi que je m'en aperçus ensuite, par un certain chemin de traverse. Voulait-il abrégé la distance qu'il avait

parcourir, ou avait-il l'intention de m'introduire dans la ville avec mon bagage, quand même l'heure de passer à la douane était déjà écoulée? Je ne compris pas d'abord son but; mais quand nous fûmes sur le point de terminer notre route et d'entrer dans la ville, il me dit que ce n'était pas le chemin ordinaire, mais que je consentais à donner une petite rétribution au douanier que nous allions trouver en entrant, il nous laisserait passer. Je lui répondis que je n'avais nullement le désir d'agir d'une manière illégale, que je ne donnerais aucune récompense pour encourager une manière de faire en opposition avec les lois, et que j'aimerais infiniment mieux faire beaucoup plus de chemin que de m'introduire dans la ville par de tels moyens. Au même instant nous arrivâmes à l'endroit où était l'employé des douanes, lequel lorsque je lui eus dit franchement que je n'avais nullement eu l'intention de passer par ce chemin, si c'était une voie illégale, et voyant que je n'étais qu'un passager qui n'avait point en vue d'introduire dans la ville des marchandises sujettes aux droits, me laissa passer. Cette petite circonstance nous donne une nouvelle preuve que les enfants de Dieu ne doivent point agir comme le monde dans une multitude de petites choses, que leur manière de faire doit être à la gloire de leur Père, et que le sentier que le Seigneur nous trace est toujours le plus facile, même dans ce qui se rapporte à cette vie. — Environ une heure après, en arrivant à l'hôtel, une petite circonstance servit à me rappeler que le chrétien agit, comme l'abeille, tirer du miel de toutes les fleurs. Je vis sur un porte-mouchettes, en bas-relief, « un cœur, une croix au-dessous, et des roses sous le cœur et sous la croix. » La signification de ces emblèmes est évidemment que le cœur qui porte la croix pour un temps, trouve plus tard des roses. Je m'appliquai cela à moi-même, et ce petit événement vint remplir mon cœur de joie dans un endroit où je n'avais pas même la société d'un seul enfant de Dieu.

Je partis de Hambourg dans la soirée du 8 février, voyageai toute la nuit, toute la journée du lendemain ainsi que la nuit suivante, et atteignis enfin Berlin dans la matinée du 10. J'avoue à ma confusion que je n'ai pas confessé le Seigneur Jésus pendant ce long voyage, et que je ne lui ai rendu témoignage dans le paquebot qu'en m'abstenant de la conversation légère et frivole de mes compagnons de voyage. En me rendant de Bristol à Londres, Dieu m'avait cependant donné un nouvel encouragement à confesser son nom; je m'étais entretenu avec un joyeux voyageur, qui m'avait donné à la boisson, qui m'avait évidemment écouté avec quelque

attention, et avait manifesté le désir d'être délivré de ses chaînes.

Séjourné à Berlin du 10 au 20 février. Huit ou neuf frères et sœurs partiront probablement d'ici pour les Indes Orientales. — Je suis parti de Berlin dans la soirée du 20 février pour me rendre à Magdebourg, bénissant le Seigneur de ce qu'il m'a puissamment assisté dans ce qui regarde l'objet spécial de mon voyage sur le continent, et miséricordieusement gardé dans une grande paix et dans le sentier étroit au milieu des tentations qui m'environnaient de toutes parts. J'ai aussi pu le bénir abondamment pour toutes les voies dans lesquelles il m'a conduit depuis que j'habitais cette ville en 1828 et 1829. Arrivé à Magdebourg le matin du 21, j'atteignis encore le même soir la maison paternelle. Selon toutes les probabilités humaines c'est la dernière fois que je vois mon cher père. Il est sensiblement plus faible qu'il y a deux ans, et il tousse aussi beaucoup plus. Que de choses le Seigneur n'a-t-il pas faites pour moi depuis que je demeurais dans la maison où je me trouve actuellement ! Les deux chambres où je présente maintenant à Dieu tant de prières, où je lis la parole et confesse son nom, sont précisément celles qui, il y a bien des années, ont été les témoins de tant de péchés. J'ai eu de nouveau l'occasion de rendre plus complètement témoignage à l'œuvre du Seigneur Jésus devant mon père. Il a entendu une conversation que j'ai eue avec une femme, à laquelle j'ai démontré par les Ecritures que nous ne sommes point sauvés par nos œuvres, mais simplement par la foi au Seigneur Jésus, qui a supporté la peine à notre place et accompli la loi pour nous.

24 et 25 février. Toujours à Heimersleben. — Mon cher père est très faible.

26 février. — Parti de Heimersleben ce matin. J'ai pris congé de mon père, bien probablement pour ne plus le revoir. Le Seigneur m'a accordé un grand privilège, accompagné de beaucoup de plaisir, d'avoir pu lui témoigner encore mon affection et lui exposer de nouveau la vérité. Pendant tout le temps de mon séjour à la maison il a été très affectueux envers moi, comme il reste il l'avait été dans les deux premières visites que je lui ai faites depuis que j'avais quitté le continent pour me fixer en Angleterre. Combien j'aurais été heureux en le quittant ce matin si j'avais eu la conviction qu'il est sauvé en Jésus ! Mais hélas ! il qu'il ait assez de religion pour lire des prières et la Bible, et qu'à présent il ne se repose pas sur Christ. — En me séparant de mon père, je me rendis chez mon fidèle et bien aimé ami Stahl Schmidt, à Sandersleben, mais il était absent.

Frère Kroll, le domestique du frère Stahlschmidt, dont j'ai fait mention dans la première partie de mon Exposé, et qui demeure toujours avec lui, me reçut avec une grande affection. Lorsque ce frère arriva à Sandersleben il y a douze ans, son maître était pour ainsi dire le seul vrai chrétien qu'il y eut dans cette petite ville. Bientôt après il commença à tenir des assemblées auxquelles se réunirent les deux ou trois personnes qui aimaient le Seigneur Jesus. Pendant longtemps ces réunions purent se poursuivre tranquillement. Mais lorsque Dieu y mit sa bénédiction et que d'autres personnes commencèrent à s'occuper de leurs âmes, frère Kroll dut paraître devant les magistrats qui lui défendirent de les continuer. Mais comme il croit qu'il ne doit obéissance aux puissances terrestres que dans les choses qu'il peut accomplir en bonne conscience, les menaces ne produisirent aucun effet, et ils continuèrent à se réunir. La police se rendit alors à l'une de ces réunions et les força à la discontinuer. Cela n'ayant rien changé à la manière d'agir des frères, on les menaça que quiconque assisterait à ces réunions serait soumis à une amende de 3 dollars, et que ceux qui y liraient ou parleraient en payeraient 5, somme considérable en Allemagne pour des gens pauvres. Malgré tous ces obstacles, ces quelques enfants de Dieu pauvres ont continué à s'assembler, secrètement toutefois, afin de ne pas être inquiétés par la police. Actuellement, ils n'ont ni lieu déterminé, ni heures fixées pour leurs assemblées. Je me suis réuni à eux les soirs du lendemain et du surlendemain de mon arrivée à Sandersleben. La seconde réunion eut lieu chez un pauvre tisserand. Les frères bien aimés voulurent me faire asseoir sur la seule chaise qu'il y eut dans la chambre, qui pouvait être deux fois aussi grande que le métier de tisserand qu'elle renfermait. Il y avait de vingt-cinq à trente personnes, assises les unes dedans et dessous le métier, les autres sur deux ou trois petits bancs. Ces réunions ont été des plus heureuses. Le seul fait d'y aller avec la pensée qu'on sera peut-être appelé à payer l'amende, ou à subir un emprisonnement proportionné, les rend doublement précieuses, et je crois aussi que le Seigneur fait reposer sur elles une double bénédiction. J'ai beaucoup parlé les deux fois, du moins autant que mes forces me l'ont permis, et les frères paraissaient manger la parole. — Si j'ai rapporté ces faits avec autant de détails, c'est afin d'inviter les enfants de Dieu de la Grande-Bretagne à attacher toujours plus de prix à leurs privilèges religieux, et à en faire un bon usage pendant qu'ils les possèdent. C'est une chose digne de remarque, qu'aussi longtemps que les

réunions de Sandersleben purent se poursuivre sans obstacles, cette petite ville ne possédait aucun ministre fidèle. Mais à peu près dans le temps où on les défendit, le Seigneur envoya un frère qui prêcha fidèlement l'Évangile. J'ai pu m'entretenir avec lui pendant quelques heures sur un pied d'affection fraternelle qui m'a fait du bien. Veuille le Seigneur faire reposer sa bénédiction sur lui et lui aider à être un témoin fidèle pour Dieu dans ces contrées ténébreuses !

J'avais voyagé avec tant de rapidité, et je m'étais si peu arrêté dans chaque endroit, que j'avais dû quitter Heimersleben sans avoir reçu la lettre que j'attendais de ma femme. Ainsi que se le figurent facilement ceux qui ont été pendant un certain temps absents de la maison, cette circonstance n'était pas une petite épreuve pour moi, car, outre ma propre famille, j'avais encore les orphelins et les diverses œuvres, au sujet desquelles était important que j'eusse des nouvelles de temps en temps. Après les arrangements que j'avais pris avec mon père, la lettre devait m'être envoyée à Sandersleben par un exprès, qu'il est facile de se procurer pour une rétribution minime. Cependant, le 27, les heures s'écoulèrent les unes après les autres sans rien arriver. L'exprès aurait dû arriver à midi, et la nuit s'avancait à grands pas. Dans cette alternative, j'élevai mon cœur au Seigneur, le suppliant de m'accorder la grâce de renoncer à ma propre volonté dans cette affaire. *Je n'eus pas plus tôt été amené à être véritablement content et satisfait de la volonté de Dieu de quelque manière qu'elle se montrât dans cette circonstance, que la lettre attendue me fut remise.* La femme qui l'avait apportée avait été retardée en perdant son chemin le matin par un brouillard épais. Plusieurs fois déjà, me trouvant dans des circonstances semblables, il m'est arrivé que, lorsque j'avais été amené à renoncer à ma propre volonté, et ainsi préparé à recevoir la bénédiction, le Seigneur m'accordait le désir de mon cœur, selon la vérité exprimée dans ces paroles : « Prends ton plaisir en l'Éternel, et il t'accordera les demandes de ton cœur. » Psaume XXXVII, 4.

A Sandersleben, je revis encore un frère auquel j'ai fait allusion dans la première partie de cet ouvrage et que j'avais vu lors de mon voyage sur le continent, en avril 1835. Déjà à cette époque il ne faisait point de progrès dans les voies du Seigneur, et maintenant il paraît plus froid et dénué de vie que jamais. La raison en est qu'il continue à demeurer, en dépit des avertissements de sa conscience, dans une vocation qu'il reconnaît lui-même être en opposition avec la volonté de Dieu.



29 février. — Parti de Sandersleben ce matin, je suis arrivé dans la soirée à Halberstadt où j'avais fréquenté l'école classique de la cathédrale depuis les fêtes de Pâques 1816 au mois de juin 21. Désirant être plus tranquille, et aussi par raison d'économie, me rendis dans un certain petit hôtel que je connaissais depuis que j'avais demeuré à Halberstadt, plutôt comme une pension livrée que comme une auberge. Après mon souper, l'aubergiste, qui me paraît être un homme tranquille et modeste, vint dans la chambre où j'étais et lia conversation avec moi. Au bout de quelques instants je reconnus en lui un de mes anciens camarades d'école. Le Seigneur me donna de pouvoir lui raconter la vie dissipée que j'avais menée autrefois, ma conversion, mon départ pour l'Angleterre, et quelques-unes des dispensations de Dieu envers moi. Il m'écouta avec grande attention, et fut évidemment touché par ce que je lui dis. Dieu veuille bénir pour lui le témoignage que j'ai rendu à Jésus ! Le souvenir de ce que la grâce a fait pour moi s'est présenté tout de nouveau à moi. Combien le Seigneur a été bon de me conduire dans ce lieu !

1<sup>er</sup> mars. — J'ai vu ce matin un ancien ami qui est missionnaire au milieu des Juifs, à Halberstadt. En arrivant dans cette ville, il se mit à tenir des réunions auxquelles assistèrent les quelques chrétiens qui s'y trouvent. Mais dernièrement la police l'a obligé de les discontinuer. D'après ce que m'a dit ce frère, cette ville, qui compte quinze mille habitants et sept grands temples protestants, ne possède pas un ministre fidèle, et les quelques chrétiens qui y demeurent ne peuvent se réunir. Frères qui habitez la Grande-Bretagne, soyez reconnaissants pour la liberté religieuse dont vous jouissez, et usez-en pendant que la paix extérieure existe encore ! — Dans le milieu de la journée je suis parti pour Brunswick par la malle-poste. Il me fut donné de pouvoir annoncer Christ à un jeune peintre qui avait vu beaucoup de pays pour se perfectionner dans son art, et qui revenait de Vienne et retournait chez ses parents. L'attention avec laquelle ce jeune homme m'écouta me confirme dans cette pensée, que nous ne devons jamais regarder à l'apparence lorsqu'il s'agit de proclamer la vérité ; car avant d'entamer conversation avec lui, je pensais, d'après son air enjoué, qu'il ne ferait que tourner en ridicule ce que je pourrais lui dire de Jésus. — En passant à Wolfenbüttel, dans l'après-midi, je revis aussi l'auberge d'où je m'étais échappé, en 1821, après m'y être endetté, et je pus bénir le Seigneur pour la bonté qu'il m'a témoignée depuis ce moment. — Ce soir, je suis à Brunswick ; comme la malle-poste de Hambourg ne part que demain à

9 heures du matin , je puis de nouveau , par la bonté du Seigneur , avoir une nuit de repos.

Londres, 8 mars. — Parti de Brunswick le 2, je suis arrivé vingt-quatre heures après à Hambourg. Comme les glaces obstruaient l'Elbe, le bateau à vapeur de Londres ne put pas remonter jusqu'à Hambourg, et je dus me rendre seul, dans une voiture de louage, à Cuxhaven, c'est-à-dire à environ quatre-vingts milles de cette dernière ville. C'est le voyage le plus dispendieux que j'aie fait en ma vie, car il m'a coûté plus de 3 L. 10 s. Je fus obligé de voyager trois jours et deux nuits sans autre relâche que les quelques heures de repos que j'eus à Hambourg. J'atteignis Cuxhaven à huit heures et demie du soir. — Le fait que, dans les circonstances où je me trouvais, je n'avais d'autre moyen de ne pas manquer le bateau à vapeur que de me rendre de Hambourg à Cuxhaven, m'a derechef montré jusqu'à quel point nous dépendons du Seigneur pour chacun de nos pas. Il y a un mois que l'hiver était entièrement libre, et maintenant, contre toute attente, le froid est revenu avec une telle intensité que, pour la seconde fois, la rivière n'était pas navigable.

5 mars. — Embarqué ce matin pour Londres, je me suis entretenu avec deux Juifs russes qui ont écouté avec grand intérêt ce que je leur ai avancé ; toutefois je ne leur dis pas ouvertement que je croyais que Jésus de Nazareth était le vrai Messie, pensant le faire dans une prochaine conversation. Lorsque je les eus quittés, ils lièrent conversation avec plusieurs autres personnes, et je pus fort bien apercevoir à leur contenance qu'ils concluaient de la manière avec laquelle je leur avais parlé que j'étais ou un Juif baptisé ou un missionnaire au milieu des enfants d'Abraham. Bientôt après l'un d'eux s'approche de moi et me demande ce que je pensais de ce Jésus. Je ne l'eus pas plus tôt reconnu comme le vrai Messie, comme mon Seigneur et mon Dieu, qu'il se mit à blasphémer, et dès ce moment ils ne cessèrent de m'éviter pendant tout le temps que nous fûmes à bord. Je vis alors que je n'avais autre chose à faire que de leur montrer de la bienveillance par mes actes, mais que je ne devais plus entrer en matière avec eux sur le Messie, de peur qu'ils ne continuassent à blasphémer ce nom si saint et si cher à mon cœur. Ma conversation avec eux produisit cependant un effet entièrement inattendu. Comme l'entretien que j'avais eu avec eux sur le pont avait été remarqué, un passager me demanda pendant le dîner des informations sur leur compte. Afin de faire tourner la conversation sur des sujets utiles et pour découvrir en même temps s'il n'y aurait point quelque chrétien à

ble, je fis observer « combien c'est une chose digne de remarque  
 non reconnaisse les Juifs dans quelque partie du monde qu'ils  
 sont, et qu'ils ne se soient jamais mêlés avec d'autres  
 peuples. » Le capitaine répondit immédiatement : « Ce fait ne  
 s'explique que par les Écritures et démontre que la Bible  
 est véritable, » ou enfin quelque autre chose dont le sens est le  
 même. Dès lors, en faisant voir que j'étais de l'avis du capitaine,  
 nous continuâmes le sujet. Après le diner, et souvent encore  
 pendant la traversée, nous eûmes ensemble de longs et intéres-  
 sants entretiens. Je découvris en lui un vrai frère en Jésus, et  
 lorsque nous arrivâmes à Londres il y eut beaucoup de cordialité  
 dans notre séparation mutuelle.

En débarquant à Londres, le 7 mars, je trouvai deux lettres de  
 ma femme. Le Seigneur l'avait conduite avec la plus grande  
 douceur jusqu'à ces derniers jours, comme du reste il m'a aussi  
 fait moi-même. Il a également pourvu abondamment à tous les  
 besoins des orphelins pendant tout le temps de mon absence.

10 mars. — Je suis parti de Londres ce matin, et arrivé ce soir en  
 Bristol. J'ai trouvé ma bien-aimée Marie et tous les amis  
 en parfaite santé. Evidemment le Seigneur nous a abondamment bénis les  
 uns et les autres pendant que j'ai été absent de la maison.

13 mars. — Non seulement le Seigneur a pourvu à tous les besoins des or-  
 phelins, mais il y a plus d'argent disponible à mon retour que je  
 n'avais laissé à l'époque de mon départ. Les dons venus pendant  
 mon absence se montent à la somme de 80 à 90 L.

16 mars. — Reçu aujourd'hui 49 L. 49 s., montant d'un legs  
 qui a été laissé par un frère décédé au commencement de dé-  
 cembre. Avec quelle libéralité le Seigneur ne pourvoit-il pas à  
 nos besoins temporels!

19 mars. — Aujourd'hui, comme nous n'avions plus un  
 sou pour les orphelins, nous avons reçu 3 L. provenant de la  
 vente de paniers de dames, une vieille pièce d'une couronne, une  
 couronne et un dollar d'Espagne; plus 4 s. Enfin nous avons  
 reçu 2 L. 10 s. accompagnés de Ecclès. IX, 10.

22 mars. — Reçu aujourd'hui 4 L. avec Psaume XXXVII, 3;  
 plus 2 s. 6 d.

25 mars. — Nous avons distribué tout l'argent que nous pos-  
 sédions lorsqu'il nous rentra 8 s. 9 d. par la vente de Rapports, et  
 plus 5 s. 11 d. provenant de plusieurs petits dons par l'entremise  
 de mon frère J. B.

28 mars. — Le 17 de ce mois, frère Craik et moi reçûmes  
 la lettre suivante d'un frère dont le Seigneur s'est servi plusieurs

fois pour suppléer à nos besoins, et qui, deux mois auparavant, nous avait envoyé 30 L.

• J'ai reçu un peu d'argent de .... L'Institution confiée à vos soins a-t-elle *présentement* des besoins? Je sais que vous ne demandez rien, si ce n'est à Celui pour lequel vous travaillez; mais c'est chose bien différente, et je ne pense pas que ce soit *mal* répondre aux informations qu'on nous demande. Il est une raison pour laquelle je désire connaître l'état actuel des ressources dont vous pouvez disposer pour les diverses œuvres auxquelles vous êtes employés. Car si vous n'avez pas des besoins, d'autres départements de l'œuvre du Seigneur ou d'autres enfants de Dieu pourraient réclamer ces secours. Ayez, s'il vous plaît, l'obligeance de me faire savoir à combien se montent vos besoins actuels, et quelle serait la somme qui pourrait être utilement consacrée à divers objets. »

A l'arrivée de cette lettre nous avions en effet des besoins. Nous étions sur le point d'établir une école enfantine; il nous manquait certains formats de Bibles pour pouvoir procéder, outre à la dissémination des Écritures, et nous n'avions que 3 1/2 d. pour les orphelins: pour toutes ces raisons il nous paraissait désirable d'avoir des fonds. Cependant, comme jusqu'à ce jour nous n'avions confié nos besoins qu'au Seigneur seul, nous jugeâmes qu'il nous fallait continuer sur le même pied, de peur de nous voir frustrés du principal objet de cette œuvre, qui est de faire servir cette Institution à l'utilité des saints en cherchant à les exciter à vivre sous la dépendance de Dieu *seul*. Nous répondîmes à cette lettre à peu près en ces termes :

• Tout en vous témoignant notre reconnaissance pour votre charité, et en convenant avec vous qu'en général il y a une différence entre *demande de l'argent* et *répondre aux informations qu'on nous demande*; cependant, le premier objet de l'œuvre qui est entre nos mains étant de faire voir aux faibles en la foi que ce n'est pas *en vain* qu'on a à faire avec Dieu *seul*, nous ne nous sentons pas, dans nos circonstances, la liberté de dire à quoi en servent nos fonds. »

Après avoir envoyé cette réponse, il me fut donné d'importuner souvent le Seigneur en lui disant : « Seigneur, tu sais que c'est pour la gloire de ton nom que je n'ai pas découvert l'état de nos fonds à ce frère. Montre encore cette fois que ce n'est pas *en vain* que nous n'exposons nos besoins qu'à toi *seul*, et veuille lui parler de telle manière qu'il vienne à notre aide. »

Aujourd'hui, 26 mars, ma prière a été exaucée; ce frère m'a en-

royé 400 L., dont nous devons prendre 20 L. pour les orphelins et 20 L. pour chacun des autres-objets. Nous avons donc les moyens d'établir une école enfantine, de commander un plus grand nombre de Bibles, et les orphelins, pour lesquels il n'y avait pas de sou quand l'argent est arrivé, ont aussi de quoi vivre pendant la semaine,

9 avril. — Ce soir, j'ai reçu de mon jeune beau-frère la nouvelle que mon cher père est décédé le 30 mars. Peu de jours après être séparé de lui, son mal est allé en empirant. Combien le bonheur a été bon de me permettre de le revoir encore ! Si j'étais en Allemagne dans le temps où j'en avais d'abord eu l'intention, je ne l'aurais probablement plus trouvé. Comme je ne connais pas un seul chrétien dans la ville qu'il habitait, je ne puis rien dire de certain sur l'état dans lequel il était avant sa fin. Cependant ce que j'en sais ne me donne aucune certitude qu'il soit mort en la foi en Jésus-Christ. Quant à moi, je suis persuadé qu'il convient d'adorer cette grâce miraculeuse qui m'a arraché comme un tison du feu. Je dois dire au sujet du départ de mon père : « Le juge de toute la terre ne fera-t-il point justice, » et être satisfait des dispensations de Dieu en me soumettant à sa volonté. Je puis ajouter qu'il en est ainsi par sa grâce. Tout vrai chrétien qui a des parents inconvertis, au bonheur spirituel desquels il s'intéresse, peut se représenter la joie que j'aurais eue si j'avais eu la nouvelle positive que mon cher père avait éprouvé un véritable changement de cœur avant de quitter ce monde. Mais, puisqu'il en a été autrement, je sais que Dieu n'en sera pas moins glorifié éternellement par cette dispensation. Jamais je n'avais prié si souvent et avec autant d'ardeur pour la conversion de mon vieux père, que pendant la dernière année de sa vie. Tout ce que je puis dire, c'est que le Seigneur n'a pas trouvé bon de me faire voir mes prières exaucées.

9 avril. — Les 20 L. venues le 26 mars, et un certain nombre de dons arrivés depuis lors, nous ont fourni plus que l'habitude pendant les douze derniers jours. Aujourd'hui, nous nous trouvons de nouveau avec 7 s. 40 d., lorsque le Seigneur nous envoya 5 L. par un frère de Bristol, qui, cette année comme les précédentes, avait été souvent l'instrument du Seigneur pour subvenir à nos besoins lorsque nous étions très pauvres.

Nous sommes sur le point d'envoyer quelque argent aux Indes Orientales pour des œuvres missionnaires. Comme j'étais sur mes genoux, priant pour cet objet, on m'apporta 5 L. auxquelles on donne cette destination.

10 avril. — Il est encore venu pour les orphelins 5 L., au  
Ecclés. IX, 40, plus 2 L.

19 avril. — Il y a déjà plusieurs mois que nous trouvons, **fr**  
**Craik**, moi et quelques autres frères qui nous assistent dans  
soins que nous donnons aux saints, que le fait qu'une partie  
l'église s'assemblait à la chapelle de Gédéon, nous empêchait  
rendre un témoignage clair et distinct aux principes en vertu  
quels nous nous réunissons, témoignage que nous désirions  
rendre dans cette cité devant le monde et devant l'église. Ce  
pendant le Seigneur avait abondamment béni nos travaux à  
ce lieu, tant pour ce qui regarde la conversion des pécheurs  
dans ce qui a rapport à l'édification des saints, nous sentions  
nous avions à agir dans cette affaire avec beaucoup de prudence  
et de réflexion, et nous eûmes en conséquence plusieurs  
réunions pour prier et délibérer avec quelques frères. Et bien  
dès le 17 janvier, nous en fussions venus à la conclusion que nous  
devions mieux renoncer à Gédéon, comme lieu de culte, nous  
dîmes encore deux mois et demi avant de présenter formellement  
nos difficultés à cet égard. Enfin, le 30 mars, nous nous  
assemblâmes avec tous les saints, et nous leur exposâmes, **fr**  
**Craik** et moi, nos embarras. Ce qui suit est la substance de ce qui  
a été dit à cette assemblée.

*Exposé succinct de certaines difficultés qui ne peuvent  
évitées en continuant à occuper la chapelle de Gédéon,  
de Newfoundland, Bristol.*

Pour pouvoir entrer dans les considérations suivantes, et  
comprendre la force, il est nécessaire de retenir le sentiment  
la position que, comme corps de saints, nous paraissions  
appelés à maintenir dans cette cité, en présence de l'Église  
du monde. Nous nous réunissons simplement comme des frères  
qui croient en Christ, sans avoir égard à aucune distinction  
de rang, retenant l'Écriture comme notre seule règle de doctrine  
de discipline, et en accordant liberté d'action à tout don  
spirituel qu'il plaira au Seigneur de répandre. Nous avons ainsi  
un lieu de rassemblement pour tous ceux qui croient au Seigneur  
Jésus, et qui désirent de confesser son Nom en obéissant à sa  
autorité. Tout ce qui est pour nous un empêchement à l'accomplissement  
de cette grande œuvre, ne doit pas être souffert, et  
moins que Dieu ne nous l'impose comme un fardeau ou comme  
un châtiment. Et il n'y a non plus que la nécessité qui puisse ju-

libérer les obstacles que nous mettrions sur la route des saints de cette ville qui, sentant l'obligation de s'affranchir de tout lien contraire, désireraient s'unir à nous.

## I.

Il ne nous paraît pas y avoir de raisons suffisantes pour nos réunions du dimanche matin, spécialement consacrées à la fraction du pain, dans deux endroits différents. (Voyez chap. XI, 20.) Notre nombre n'est *pas trop considérable* pour nous ne puissions pas nous réunir dans un même lieu, et la distance n'est *point trop étendue* pour porter obstacle à cette réunion générale, à moins qu'il n'y ait des malades ou des personnes avancées en âge. D'un autre côté les désavantages que présentent deux lieux de culte sont très graves. Les frères doués se trouvent dans deux endroits au lieu d'être réunis, les dons sont partagés sans nécessité. L'exercice de la discipline est aussi extrêmement difficile, puisqu'on peut à peine savoir qui sont ceux qui se tiennent éloignés des assemblées, etc., et comme les frères vont tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, les communications et les rapports mutuels ne peuvent avoir lieu que difficilement.

Afin de pouvoir nous réunir tous ensemble comme église, le dimanche de chaque jour du Seigneur, il ne se présente que quatre plans : *a.* On pourrait abandonner Béthesda, et Gédéon deviendrait le lieu de la réunion des saints. *b.* Les réunions pourraient se faire alternativement dans les deux chapelles. *c.* Sous le point de vue de la distance, un lieu intermédiaire, situé entre les deux chapelles, favoriserait peut-être cette réunion générale.

Enfin, il y aurait le parti d'abandonner Gédéon, et dans ce cas Béthesda deviendrait le seul lieu de réunion pour la fraction du pain. — Quant aux deux premiers arrangements proposés, ils ne peuvent être adoptés, la chapelle de Gédéon ne pouvant contenir l'ensemble des saints ainsi que les autres personnes qui veulent assister au culte. Le troisième paraîtrait rencontrer le plus de difficultés; mais comme on ne trouve point d'autre lieu, suffisamment vaste pour pouvoir remplir ce but, il est inutile d'y penser. En conséquence, si l'on nous accorde que le bien des saints et la gloire de Christ semblent requérir que nous ayons qu'un lieu de réunion pour tous, le seul moyen qui nous reste pour réaliser présentement ce projet, est de quitter Gédéon, et de n'avoir d'autre lieu de réunion que la chapelle de

Béthesda, du moins jusqu'à ce que le nombre des saints et la distance où ils seraient de ce local nous obligent à en avoir d'un (1).

## II.

Cependant, les raisons ci-dessus ne sont pas les seules par lesquelles il nous semble que nous ne devrions pas conserver la chapelle de Gédéon comme lieu de réunion pour l'Église. Nous avons lieu de croire que plusieurs de nos chers frères qui ont l'habitude de se réunir dans ce lieu pour le culte ne voient pas comme nous quant aux grands principes qui nous dirigent, et la vertu desquels nous professons de nous réunir. Depuis qu'il y a plus de restriction apportée à l'exercice des dons que le Saint-Esprit peut répandre, et qu'on a rompu le pain toutes les semaines à Gédéon, il y a toujours eu du mécontentement chez quelques-uns. Un certain nombre nous ont quittés pour aller ailleurs ; quelques autres ont pris l'habitude de rester à l'assemblée pendant qu'on exhorte ou qu'on enseigne et s'en vont sans rompre le pain. Nous avons lieu de croire que plusieurs ne nous envisagent pas comme étant enseignés de Dieu dans les changements que nous avons introduits, et s'ils ne le disent pas, ils ont au moins de la répugnance à retenir leur vieille manière d'agir. Maintenant on peut donner des directions spirituelles qu'à ceux qui se soumettent *volontairement* ; si donc ceux qui doivent être dirigés ne se soumettent que par contrainte, nous ne pouvons voir en cela une vraie soumission. En conséquence, ceux qui ne croient pas que les choses soient dirigées selon la parole au milieu de nous ne peuvent consciencieusement continuer à se réunir avec nous pour la communion, et nous leur ôtons tout sujet de plainte valable en leur laissant l'usage de la chapelle. Les raisons que nous venons de déduire ne donneraient nullement lieu à abandonner un local de réunion si nous nous trouvions *dans d'autres circonstances*. Mais, comme lorsque nous vinmes, frère Craik et moi, à la chapelle de Gédéon, nous y trouvâmes réunis en Église des frères qui avaient contribué à se la procurer et à la mettre

---

(1) Pendant bien des mois, nous ne rompîmes d'abord le pain qu'à Béthesda. Mais comme malgré la grandeur de cette chapelle, son volume ne put bientôt plus contenir tous ceux qui étaient en communion avec nous, nous fûmes obligés d'avoir la Cène du Seigneur dans les deux endroits.



état, et qui s'y assemblaient habituellement en vertu de principes différents, nous ne croirions pas agir selon Dieu en leur montrant nos lumières, ou en les *obligeant* à nous quitter, et s'ils ne peuvent pas marcher de cœur avec nous, il vaut mieux leur abandonner la chapelle. — On ne peut s'attendre à ce même dans la vue de plaire à des frères que nous aimons, nous nous abstenions de mettre en pratique toute vérité de connaissance de laquelle il plaira au Seigneur de nous convaincre, et si nos frères ne peuvent, en bonne conscience, marcher avec nous, ne vaut-il pas beaucoup mieux ne rien leur imposer qui soit contraire à leurs convictions. — Si l'on nous disait que nous nous séparons d'un grand nombre pour l'amour de quelques-uns, notre réponse est que nous ne nous séparons d'aucun, mais que nous nous retirons simplement d'un bâtiment qui nous paraît être un obstacle à la manifestation de la vérité, en conservant un lieu de rassemblement pour tous ceux qui veulent, pour l'édification de leurs âmes et pour la gloire de Dieu, doivent continuer à se réunir avec nous. En invitant ceux qui peuvent se soumettre consciencieusement à l'ordre de Dieu, à continuer à se réunir à nous pour le culte, nous nous nous efforçons de nous procurer un local pour faciliter les personnes âgées, qui trouveraient que leur éloignement de la chapelle de Béthesda les empêche de se réunir habituellement avec leurs frères.

### III.

Les raisons qui viennent d'être exposées, il est encore de la troisième classe de difficultés qui s'opposent à ce que nous voulions Gédéon. Le caractère actuel de la réunion qui y a lieu par la fraction du pain est loin de manifester les principes de la communion desquels nous nous réunissons. Le fait que des inconvenients s'y trouvent confondus avec les saints et assis au milieu d'eux, empêche évidemment qu'on ne s'attache à l'idée que nous nous réunissons pour rompre le pain, et nécessite toujours un intervalle de distraction entre l'acte de la Cène et l'autre partie de la réunion. Pour obvier à cet inconvénient, nous craindrions de ne pas prier tous ceux qui ne rompent pas le pain avec nous (à moins qu'ils n'appartinssent aux familles des frères) de se mettre ensemble et de s'asseoir à part, nous donnassions lieu à un développement croissant. Il y a plus : nous ne croirions pas agir convenablement puisque, selon la disposition du bâtiment, les

bancs commodes ne seraient que pour les enfants de Dieu. Ainsi donc, en continuant à occuper la chapelle de Gédéon, nous nous verrions dans la nécessité ou d'altérer le témoignage que nous désirons rendre devant l'Église en général, ou d'accroître le contentement qui prévaut déjà au milieu de ceux qui sont en communion avec nous. — Ensuite, la construction même du bâtiment le rend peu propre à recevoir une réunion de saints, la partie des sièges étant des bancs de famille ou fermés, cela présente nécessairement à l'apparence d'une distinction entre les chaires pauvres et les plus considérées. Il faudrait absolument faire disparaître cette distinction, et nous avons tout lieu de craindre que, si les sièges existants venaient à être remplacés par de simples bancs, plusieurs s'en trouveraient personnellement offensés. Car ce n'est que dernièrement que nous avons compris que quelques-uns des bancs fermés sont considérés comme une propriété privée. C'est là une violation si complète du convenu qui a été eu lieu entre nous que tous les bancs seraient libres, qu'on ne peut souffrir plus longtemps cet état de choses. Et si nous recommandions qu'on renonçât à ces pratiques si contraires aux Écritures, ne pourrions-nous pas craindre que cela fût considéré comme un acte d'autorité arbitraire, et ne nous aliénât les cœurs de ceux de nos chers frères qui sont encore attachés à ceux auxquels ils ont été accoutumés il y a quelques années ?

Si l'on nous démontrait que les difficultés que nous venons de signaler peuvent être écartées, et qu'en abandonnant la chapelle de Gédéon, il résulterait nécessairement de plus grands avantages que ceux que nous avons démontré devoir arriver si nous continuons à nous y réunir, nous nous tiendrions pour liés à renoncer à notre proposition. Mais, d'après les lumières que nous avons présentement, nous ne voyons aucun moyen de concilier la continuation de nos assemblées à Gédéon avec la manifestation pleine et sans obstacle de la vérité de Dieu. Nous répétons encore que nous ne nous séparons d'aucun de ceux qui sont actuellement en communion avec nous; nous ne faisons que quitter les murs d'un bâtiment, en invitant tous ceux qui se sentent appelés à se séparer de quelque système sectaire que ce soit, et à se réunir où tous les dons spirituels peuvent être librement exercés, à s'assembler avec nous à Béthesda.

Pour ceux qui jouissent habituellement d'une bonne santé, les inconvénients attachés à la localité de Béthesda ne sont pas de grande conséquence. En se levant une demi-heure plus tôt le jour du Seigneur, cela suffira dans la plupart des cas pour se

air sans difficulté; et le sentiment que la gloire de Jésus et le  
 régal de son Église y sont intéressés, fera plus que compen-  
 mesure de renoncement que la distance à parcourir leur  
 ra. — Quant aux personnes faibles, malades et très âgées  
 meurent dans le voisinage de Gédéon, nous espérons avec  
 le Sauveur, faire si bonne provision pour leur édification  
 au Seigneur, qu'elles n'auront pas lieu de regretter qu'on  
 n'aille pas à Gédéon. Enfin, si en cessant de nous réunir dans  
 ce lieu nous perdons l'occasion d'y proclamer la vérité aux  
 habitants et l'Évangile au monde, nous avons l'intention d'ouvrir  
 de nouveaux lieux de réunion dans différentes parties de  
 la ville, selon que nos moyens et la mesure des dons qui exis-  
 tent à cet égard nous le permettront.

En avoir ainsi exposé toute notre manière de voir sur les  
 choses qui ne nous paraissaient pas pouvoir être écartées en  
 vue de se réunir, comme église, dans la chapelle de Gédéon,  
 nous nous sommes néanmoins disposés à l'occuper comme local pour la  
 réunion, pourvu que ceux des saints qui avaient concouru à  
 l'acquiescer et à l'arranger, et dont elle est en conséquence la  
 propriété, en fussent entièrement satisfaits. Si les choses s'étaient  
 passées de cette manière, la seule différence aurait été que Gé-  
 déon aurait été fermé le matin du jour du Seigneur, et que toute  
 la réunion se serait réunie à Béthesda. D'un autre côté notre désir  
 de prêcher à la chapelle de Gédéon non-seulement le  
 soir et une ou deux fois pendant la semaine, mais  
 aussi le dimanche après midi, à la place du matin, de sorte que  
 les convertis, ni les enfants de Dieu du voisinage qui ne sont  
 pas allés à nous, n'y auraient rien perdu. — Cependant, personne  
 n'ayant rien avancé qui pût nous faire voir que nous nous étions  
 trompés dans la conclusion que nous avons adoptée, on mit en  
 avant un point qui hâtât la décision finale de toute cette affaire. On  
 nous fit observer que le but primitif ayant été de faire de cette  
 chapelle un lieu de prédication, ce serait aller contre l'intention et  
 le sens du titre de propriété que d'abandonner une des principales  
 réunions du jour du Seigneur. Nous ne pûmes voir les choses de  
 cette manière, attendu que nous avions l'intention d'y annoncer  
 l'Évangile comme auparavant, pourvu toutefois qu'en le faisant nous  
 nous efforcions de harmoniser parfaitement avec les propriétaires. En con-  
 séquence, puisque nous avons en quelque manière l'apparence de  
 retourner cette propriété de l'usage auquel on nous dit qu'elle

avait été consacrée, nous ne vîmes aucun moyen de pouvoir la tenir, et nous primes la détermination d'y renoncer entièrement et de suite. [Afin que les personnes âgées, malades ou infirmes perdisent rien à ce changement, l'on se procura des charrettes pour les conduire à Béthesda, à la réunion de la Cène, et on loua une chapelle, rue Callow-hill, près de Gédéon, où la parole fut donnée le jeudi et le dimanche soir. C'est une grande bonté du Seigneur que nous ayons pu avoir ce local sur-le-champ. Deux semaines après, octobre 1842, nous en amodiâmes une encore plus convenable que la première, au centre de la cité. Le 49 avril nous prêchâmes pour la dernière fois à Gédéon, après avoir travaillé avec grande bénédiction pendant huit ans. Huit années se sont écoulées dès lors, et plusieurs choses nous ont conduit dans la pensée que le parti que nous avons pris est salutaire au Seigneur. Sur deux cent cinquante enfants de Dieu qui se réunissaient habituellement à Gédéon, il n'y en a, à ma connaissance, que trois qui y soient demeurés, et le Seigneur n'a cessé de bénir nos travaux depuis que nous avons quitté la chapelle.]

Ce soir, 23 avril, nous avons eu la première réunion à la chapelle de rue Callow-hill. J'ai été puissamment assisté en ce qui concerne les Actes VIII, 26-40.

Lundi, 27 avril.—Le Seigneur, sachant que nous n'avions pas de quoi acheter des vêtements pour les orphelins a répondu à nos prières en mettant au cœur de quelques-uns de ses enfants de se souvenir de nous. J'ai reçu de la part d'une sœur L. accompagnées de Ecclés. IX, 40, et 40 s. d'une sœur qui nous a prêté cette petite somme sans en rien espérer; comme elle ne l'a obtenu le remboursement contre son attente, elle a voulu consacrer au Seigneur en la donnant aux orphelins. On a aussi donné 4 L. 10 s. pour le loyer des maisons; un anonyme a donné 2 s. 6 d. dans la boîte de Béthesda, et une autre personne a gardé également l'anonyme y a déposé 4 L. avec ces mots: « Je le fais en la part d'une personne qui aime les petits enfants, et qui a été bénie du Seigneur en remplissant pendant bien des années les devoirs d'une domestique. » Ce matin on m'informa qu'une sœur qui ne désire pas faire connaître son nom, avait envoyé 5 L. à la maison des petits enfants. Le Seigneur nous a donc donné 13 L. 2 s. 6 d. pour suppléer à nos besoins. On a aussi envoyé une douzaine d'essuie-plumes pour la vente.

Arrêtons-nous ici quelques instants, très cher lecteur, pour adorer la bonté du Seigneur! Avec quel propos il nous envoie

Jours ses secours ! Ce n'est pas seulement de temps en temps  
 se souvient de nous selon que nos besoins l'exigent, mais  
 uellement. Dès qu'il nous faut de l'argent, des provisions,  
 ements ou toute autre chose, il y pourvoit immanquablement.  
 quelquefois il permet que nous soyons pauvres, même bien pau-  
 peut entrer dans ses vues que nous importunions sou-  
 tre Père avant que la réponse arrive, ou que nous soyons  
 le cas de nous attendre à lui d'un repas à l'autre, et qu'il  
 nous sembler qu'il nous a oubliés, néanmoins il vient tou-  
 à notre secours quand il le juge convenable. Mais, direz-  
 t-être : « Comment feriez-vous si le moment du repas ar-  
 ans que vous eussiez de quoi donner à manger aux en-  
 s'ils venaient à avoir besoin de vêtements sans que vous  
 l'argent nécessaire pour leur en procurer ? » Ma réponse  
 e telle chose est impossible aussi longtemps que le Sei-  
 nous accordera la grâce de nous confier en lui (car, « qui-  
 croit en lui ne sera point confus, ») et qu'il nous rendra  
 de le servir avec droiture dans cette œuvre. Mais si ja-  
 nous étions abandonnés à nous-mêmes au point de nous dé-  
 du Seigneur pour nous appuyer sur le bras de la chair, ou  
 conservions de l'iniquité dans nos cœurs ; en d'autres ter-  
 soit dans ce qui a rapport à l'œuvre, soit de toute autre  
 nous faisons habituellement des choses qui fussent con-  
 la volonté de Dieu, alors il nous laisserait prier et pro-  
 bien des paroles devant lui sans nous entendre, car il est  
 « Si j'eusse médité quelque outrage dans mon cœur, le  
 our ne m'eût point écouté. » (Ps. LXVI, 18.) Je supplie  
 séquence tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus et qui li-  
 ces lignes, de se souvenir dans leurs prières de tous ceux  
 sont engagés dans cette œuvre, afin qu'il lui plaise de con-  
 à nous donner la foi, et qu'il nous garde de vivre dans le

à mai. — Comme il ne nous était rien venu depuis cinq jours,  
 nous étions par conséquent sans le sou, nous priâmes et  
 nous répondit en nous envoyant 5 s. 6 d. et quelques bijoux,  
 d'après les intentions du donateur, ne doivent pas être dési-  
 Ne remarquerez-vous pas ici, cher lecteur, comment le Sei-  
 our permit que cinq jours consécutifs s'écoulassent sans mettre  
 cœur de personne de venir à notre secours ; mais dès l'instant  
 où il y eut des besoins positifs, le fleuve continua à couler.

à mai. — Le Seigneur nous a encore envoyé quelque chose pour  
 les orphelins. Il savait que nous n'avions rien, et il a répondu à

nos prières. Outre les 4 L. 4 s. pour le loyer, nous avons reçu 4 L. 4 s. de Londres et 2 L. de l'île de Wight.

4 mai. — Ce qui nous avait été envoyé hier a suffi pour aujourd'hui; mais le Seigneur savait bien qu'il n'y avait que peu de besoins de la journée, et il nous a envoyé davantage. On a reçu 7 L., dont 3 L. sont le résultat de la vente de paniers de paille que quelques sœurs en notre Seigneur font elles-mêmes pour les des orphelins.

On a baptisé, hier soir, un frère qui vint à la chapelle de Blakeney le premier dimanche de cette année, avec la personne qui lui est fiancée; ils étaient l'un et l'autre inconvertis. Les choses qui ont été dites par frère Craik à cette même assemblée, les amenèrent l'un et l'autre à éprouver la puissance de la vérité, ils furent conduits à Jésus et trouvèrent en lui la paix; maintenant ils sont tous deux en communion avec nous. — Le Seigneur veut bien continuer à se servir de nous. Aujourd'hui, nous nous sommes réunis avec sept personnes touchant la communion; après les avoir vues les unes après les autres nous nous sommes sentis si encouragés que nous avons dû en renvoyer d'autres. Depuis le 4<sup>er</sup> avril nous sommes venus quarante et une personnes s'entretenir avec nous de leurs âmes. Veuille le Seigneur nous accorder des aides pour l'œuvre qu'il a mise devant nous, car réellement la moisson est grande. Qu'il daigne faire aussi que notre ingratitude au sujet de ses bénédictions abondantes qu'il répand sur nos travaux ne nous conduise pas à fermer la main en discontinuant de nous employer!

6 mai. — J'ai reçu ce soir 40 L. pour les orphelins, et pour l'école enfantine que nous sommes sur le point d'ouvrir. Nous n'avons pas encore mis fin au peu que nous possédions (nous reste encore 2 L. pour les orphelins), que le Seigneur, ces jours bon, nous envoie de nouveaux secours. C'est ainsi qu'il exauce mes prières en me donnant de pouvoir donner à nos sœurs des Maisons des Orphelins quelque argent pour leurs soins personnels.

8 mai. — Quoique nous ayons actuellement quatre enfants de Dieu étrangers sous notre toit, nous n'avions plus aujourd'hui que quelques schellings dans notre propre bourse. Je m'approchai du Seigneur pour le prier de pourvoir à nos besoins, et il me répondit ce matin: Une sœur, qui a hérité quelque chose, et que le Seigneur a disposé à le consacrer à son service, m'a envoyé 5 L. Elle a aussi donné la même somme à frère Craik, au moment qu'il n'avait plus rien.

10 mai. — Cinq orphelins ont été baptisés et reçus dans la

communion de l'église. Nous en avons maintenant quatorze qui rompent le pain au milieu de nous.

21 mai. — Comme nous étions sans le sou, et que nous avions peu d'argent, nous fûmes conduits à ouvrir les boîtes des Maisons des Orphelins, dans lesquelles nous trouvâmes 2 L. 0 s. 2 d. Le cœur de Ross nous a encore donné 5 s.; et le soir, une femme domestique nous a envoyé un souverain, accompagné des paroles suivantes : « Le Seigneur m'a mis au cœur d'envoyer ce souverain aux orphelins. C'est bien lui, en effet, *qui me l'a mis au cœur*, car, tandis que ce cœur vivait encore dans l'inimitié contre Dieu, il se serait dit : *mets-le de côté; tu pourras en avoir besoin quand tu seras vieille*; mais alors je ne pouvais pas dire, regardant vers le ciel : je sais que mon Père céleste pourvoira à mes besoins; je ne pouvais pas dire: *abba, Père*, car je ne le connaissais pas. »

22 mai. — Le Seigneur a encore envoyé quelques petites sommes et nous avons de quoi faire face aux besoins de demain. Il est venu en tout 3 L. 9 s. 6 d.

23 mai — C'est au moyen de plusieurs petits dons que nous avons pu suppléer aux besoins des orphelins pendant les quatre derniers jours. Au commencement de cette journée nous n'avions encore jamais eu un sou; mais mes yeux étaient tournés vers le Seigneur et j'étais en paix, étant pleinement assuré qu'il nous enverrait aussi du secours aujourd'hui. Vers les onze heures, je fus informé qu'on possédait 49 s. 2 d., produit du tricotage des garçons; on avait aussi réalisé 3 s. 6 d. en vendant quelques vieilles robes qui avaient été données dans ce but, et 3 s. pour un Rapport. Un employé ajouta 4 s. de sa propre bourse et donna un livre pour la vente. Nous eûmes ainsi 4 L. 7 s., somme suffisante pour les besoins de la journée.

25. mai. — Voici les ressources avec lesquelles nous avons pu faire face aux demandes depuis le 22. On a vendu cent soixante-six petits livres qui avaient été donnés pour en disposer de cette manière; les ouvrages de couture des enfants ont aussi produit quelques schellings; on a retiré 4 s. des boîtes des Maisons des Orphelins, un des employés a donné quelque argent, un anonyme a envoyé 40 s. dans une lettre, avec Hébreux XIII, 4; enfin, on a aussi vendu quelques Rapports. Aujourd'hui, il nous restait 4 L. 2 s. 8 d., mais cela ne pouvait suffire aux besoins de la journée. Dans l'après-midi, on a retiré 44 s. 6 d. pour des ouvrages de couture, et il y avait 5 s. de trop dans l'asile des pe-

tits enfants. Nous avons donc eu suffisamment, et même il nous en resté quelques schellings pour demain.

26 mai. — Nous n'avons rien reçu. Par suite de mes nombreuses occupations, je n'ai pu me rendre aux Maisons des Orphelins qu'à sept heures du soir, afin de me joindre aux prières des employés. L'un d'entre eux avait donné 47 s. qui avaient été partagés entre les trois maisons. Cette petite somme et le argent qui était resté hier nous ont procuré tous les articles nécessaires. Notre pauvreté est actuellement très grande.

27 mai. — Réunis pour la prière, ce matin à onze heures, n'était pas venu d'argent, mais il y avait de quoi pourvoir à diner dans les trois maisons. Ce matin, on a fini LA PROVEDE CHARBON dans l'asile des petits enfants, il n'y en a QUE PEU AUJOURD'HUI dans la Maison des Orphelins, et nous n'avons rien d'argent pour en acheter. Dans notre disette, T. P. C. nous a envoyé une charge de charbon. Que le Seigneur est bon ! N'avons-nous pas là une preuve remarquable que ce n'est pas dans le déplaisir qu'il permet que nous soyons si pauvres, mais uniquement pour l'épreuve de notre foi ? Nous nous proposons de nous réunir encore cette après-midi à quatre heures. Veuillez le Seigneur, dans sa grâce, nous envoyer en même-temps du secours. Le soir. Le Seigneur a eu pitié de nous. Quelques jours auparavant une personne avait acheté certains articles qui avaient été donnés pour les vendre au profit des orphelins, et devait 6 L. 45 s. Comme nous étions dans le besoin, je demandai ce matin au Seigneur de disposer son cœur à apporter cet argent, et du moins en partie si elle n'avait pas le tout. Cette après-midi, comme j'étais sur le point de me rendre auprès de mes compagnons d'œuvre pour prier avec eux, elle apporte 4 L. Mais notre bon Père nous a encore mieux fait voir que ce n'est que pour éprouver notre foi qu'il a retenu pendant quelque temps les secours, car ce même soir on a donné 5 L. avec Ecclès. IX, 10. Nous avons aussi réalisé 9 s. pour des articles remis à une sœur, qui s'est chargée de disposer des objets qu'on donnerait pour la vente. Deux caisses de vêtements neufs, diverses étoffes pour en faire d'autres, valant ensemble plusieurs livres, nous ont été envoyés par des sœurs qui demeurent à Dublin. Ainsi, nous avons terminé par des actions de grâces cette journée que nous avions commencée par des supplications. Mais il est une autre bénédiction qui a marqué cette journée, plus précieuse peut-être que toutes celles qui viennent d'être rapportées, et que je ne dois pas



passer sous silence. On m'a annoncé aujourd'hui que l'œuvre du Seigneur commence à se faire remarquer dans plusieurs garçons qui s'occupent de leurs âmes.

29 mai. — Le Seigneur a daigné continuer à suppléer à nos besoins. Un frère ecclésiastique m'a donné 2 L., et on a obtenu 5 s. de Rapports vendus.

29 mai. — Il nous est venu aujourd'hui 4 L. 3 s. 2 d. et divers autres, qui nous ont été envoyés de Barnstaple.

30 mai. — Retiré 4 L. de la boîte qui est dans ma maison.

31 mai. — Au moment où nous n'avions plus un sou le Seigneur nous a envoyé 2 L. 2 s.

1<sup>er</sup> juin. — C'est aujourd'hui samedi. Comme de coutume nous avons besoin de plusieurs livres sterling pour les orphelins, et nous étions sans le sou. Dans cette extrémité F. W., que Dieu a souvent employé pour pourvoir à nos besoins, et qui demeure à des milles de Bristol, a envoyé 5 L., et nous avons encore obtenu 5 s. C'est ainsi que nous avons pu terminer une semaine durant laquelle notre foi avait été éprouvée plus d'une fois. Le soir, nous avons aussi réalisé le produit de la vente de quelques articles montant à 2 L., et un don de 10 s.

2<sup>e</sup> juin. Jour du Seigneur. — Nous avons reçu aujourd'hui 7 L. 3 d., au moyen de quoi nous sommes à même de suppléer aux besoins de demain.

3<sup>e</sup> juin. — Ce soir, huit frères et sœurs allemands, qui se rendent aux Indes pour l'œuvre des missions, et que j'attendais depuis quelque temps, sont arrivés à Bristol.

4<sup>e</sup> juin. — Nous n'avions que 2 s. 3 d. pour les orphelins, lorsqu'on nous reçut 2 L. d'une distance considérable.

10 et 11 juin. — Reçu pendant ces deux jours 4 L. 0 s. 4 d., ce qui, avec le peu qui nous restait, a suffi à nous procurer le nécessaire.

12 juin. — Divers articles de vêtements de messieurs déjà vendus ont été envoyés lorsque nous n'avions plus rien, et vendus pour 4 L. 17 s., ce qui nous a suffi pour la journée.

13 juin. — Nous avons fait face aux besoins d'aujourd'hui au moyen d'une caisse de vêtements venant de Worcester, laquelle contenait aussi 3 L. 0 s. 2 d. On a de même retiré 14 s. de la boîte qui est dans ma maison.

15 juin. — Reçu hier et aujourd'hui 2 L. 5 s. 3 d. qui nous ont permis à même de faire face aux demandes nécessaires; nous avons même eu 5 s. de reste.

17 juin. — Il ne nous est venu que 4 s., qui sont le résultat de quelques ouvrages de couture faits par les enfants. A l'exception de 2 s. 6 d. pris dans la boîte qui se trouve dans ma maison et que notre pauvreté m'avait engagé à ouvrir, c'est tout ce que nous avons pour faire face aux dépenses d'aujourd'hui. Le soir, le Seigneur a eu pitié de nous. Une sœur qui a hérité un peu d'argent, il y a quelque temps et que le Seigneur a disposée à l'emploi à son service, ayant reçu une petite portion de ce qui lui revenait, apporta cette après-midi 5 L. 10 s. 6 d. pour les orphelins. Ce soir, il est encore entré 2 L.

Depuis quelques jours j'étais très pauvre tant pour ce qui me reste en garde que relativement aux orphelins. Aujourd'hui surtout, nous étions gênés à ces deux égards; mais notre tendre père ne se souvint pas seulement souvenu des chers orphelins, il m'a aussi donné quelque argent pour mes propres besoins. La sœur dont je ne fais que de faire mention, et qui a donné 5 L. 10 s. 6 d. pour les orphelins, m'a apporté 7 L. pour moi.

18 juin. — J'ai reçu aujourd'hui un habit et un gilet. J'avais plusieurs fois demandé au Seigneur de me les envoyer, ceux que j'avais commençant à être bien vieux. Ainsi dès que j'ai besoin de quelque chose, soit en argent, soit de toute autre manière, mon tendre père y pourvoit.

19 juin. — Encore aujourd'hui le Seigneur a continué à répandre ses bienfaits. Un frère m'a donné 40 L. pour moi. Ainsi, après avoir été plus pauvre qu'à l'ordinaire pendant un certain temps, le Seigneur m'a aussi envoyé plus que de coutume. Quel bon maître j'ai à servir! Le même frère a aussi donné 40 L. à frère Craik, ce qui m'a procuré la double joie de voir mon cher compagnon d'œuvre pourvu, et les prières que j'avais faites à son sujet exaucées, car comme je le savais pauvre aussi ces derniers temps, j'avais été conduit à demander des secours temporels pour lui comme pour moi.

21 juin. — Il nous est venu aujourd'hui 6 L. 10 s. pour les orphelins, au moment où nous n'avions plus un sou.

22 juin. — Si le Seigneur le permet, nous nous proposons d'accompagner demain, ma femme et moi, les trois frères et les cinq sœurs allemands à Liverpool, d'où ils ont l'intention de s'embarquer. Cela étant, je désirais pouvoir laisser quelque argent avant mon départ. Eh bien, le Seigneur m'a accordé ce désir de mon cœur: ce matin D. C. m'a donné 5 L.; il est entré 10 s. 5 d. par la vente de quelques articles, et ce soir, une sœur qui a quitté

Bristol aujourd'hui, m'a envoyé 5 L. par sa mère : comme elle savait que je devais partir demain, elle lui avait particulièrement recommandé de me faire tenir cet argent aujourd'hui.

Ce soir nous avons eu une réunion de prières pour l'œuvre des Missions, durant laquelle les frères et les sœurs ont été recommandés au Seigneur.

23 juin. — Partis ce matin pour Liverpool, nous y sommes arrivés heureusement ce soir.

Les extraits suivants donnent une idée de la bonté que le Seigneur a déployée en suppléant aux besoins des orphelins pendant son absence de Bristol.

Le 25 juin, pendant que j'étais à Liverpool, je reçus une lettre de frère R. B., instituteur de la Maison des Orphelins, écrite de Bristol, sous la date du 24 juin, dans laquelle il me mande ce qui suit. « L'argent que vous avez laissé, ainsi que 4 s. 6 d. qui nous sont venus par la vente de Rapports ont suffi aux besoins d'hier et aujourd'hui, mais nous n'avons rien pour demain. Notre espérance est en Dieu, et nous sommes pleinement assurés qu'il viendra à notre secours, ainsi qu'il l'a toujours fait, comme il l'entrendra et quand il le voudra. »

La lettre suivante est arrivée deux jours après.

« Bristol, 26 juin 1840.

« Cher frère, depuis ma dernière lettre nous avons eu la douleur d'éprouver la grâce et la véracité de notre Père céleste. Lorsque ma lettre partit de Bristol nous n'avions pas un sou. Le même jour, sœur \*\*\* me donna un paquet contenant 4 L. 4 s., provenant de la vente d'un objet, et qui nous suffit pour hier. Mais ensuite nous nous trouvâmes de nouveau en face de rien. Le soir je me rends à la réunion, où frère J. B. me donne une liste de personnes qui avaient donné en tout 4 L. 4 s. 4 d. pour les orphelins. Je vendis ensuite un de vos livres, un exemplaire des remarques de frère Craik sur la version anglaise de la Bible et un Rapport. Je me ressouvins aussi qu'on m'avait remis 2 s. 6 d. quelques jours auparavant et que j'avais oublié de les employer. Nous réalîsâmes donc en tout 4 L. 11 s. 7 d., ce qui nous fit assez pour les besoins de la journée. Je viens de recevoir un souverain pour les orphelins, ainsi qu'une caisse venant du pays de Galles, et contenant divers articles d'habillement, dont une partie n'est bonne qu'à

être vendue. Il nous reste donc quelque chose pour demain si le besoin l'exige.

« Votre affectionné frère,

« R. B. »

L'arrivée de la caisse d'habits était annoncée par une affectueuse lettre d'un frère du pays de Galles, mais que je ne connais pas de visage. Ce qui suit prouvera jusqu'à quel point ce don nous vint à propos.

Le 30 juin, je reçus une autre lettre de frère B..., venant de Bristol, sous la date du 29 juin 1840; voici ce qu'il m'écrivit :

« J'aurais pu mettre ma lettre à la poste à une heure, mais j'en ai renvoyé jusqu'après l'heure du départ, espérant que j'aurais pu vous parler des bontés du Seigneur comme de notre pauvre mère. Grâce à Dieu, mon attente n'a pas été vaine. Outre la livre sterling mentionnée dans ma dernière lettre, le soir du 20, on m'a réalisé 14 s. 3 d. pour des ouvrages de couture, et reçu 5 s. Samedi, je vendis pour 4 L. quelques-uns des habits envoyés du pays de Galles, et on me remit 5 s. pour un article qui avait été vendu quelque temps auparavant. Cela suffisant à peine, j'ouvris les boîtes et en retirai 3 s. 2 d. Nous avions donc en tout une somme de 3 L. 4 s. 5 d., qui fut suffisante pour les besoins de samedi 27. Ce matin, lundi, comme nous n'avions plus rien reçu depuis samedi, nous n'avions pas de quoi pourvoir au diner des garçons; mais une de nos sœurs, ayant un peu d'argent à elle, se procura des pommes de terre et de la viande. A onze heures, nous nous réunîmes pour la prière. Le boulanger vint à la maison des petits enfants, mais on ne prit point de pain. Un frère laissa huit livres de pain à la Maison des Orphelins, à titre de don. Peu après je reçus 4 L. par sœur L. G. et aussitôt après je commençai à vous écrire. La pensée que vous étiez un avec nous en esprit, et que, quoique séparé de corps, vous priiez avec nous, me fut en consolation dans notre pauvreté. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais éprouvé avec plus de puissance la bonté de notre Père céleste, que lorsque je reçus cette dernière livre sterling. Quoique nous continuions à être pauvres, et que nous prévoyions d'être bientôt dans le besoin, cependant nous avons été fortifiés en recevant ce secours dans ce moment-là. »

Le lendemain, je reçus du même frère le rapport suivant des Maisons d'Orphelins, sous la date du 30 juin : « Pour me cou-

à vos désirs, je ne devrais vous écrire que demain, mais le Seigneur nous a traités avec tant de bonté, je devance pour, afin que vous soyez fortifiés par ce que j'ai à vous en hier après midi, je reçus 16 s. et, ce matin, je vendis pour d. quelques-uns des articles venus du pays de Galles, ce aux dépenses de la journée. •

2 juillet, j'accompagnai les huit frères et sœurs allemands au bateau. Au moment où nous allions nous rendre à bord, un missionnaire, me donna 6 L. 10 s. pour les ors. Considérant qu'un serviteur de Christ, et surtout celui qui prêche Jésus aux pauvres Hindous, n'a pas besoin d'argent, il avait vendu celle qu'il avait pendant son séjour; ces 6 L. et 10 s. étaient le résultat de cette vente, à son d'environ 2 L. qu'il avait employées à se procurer des livres. En me donnant cet argent, il me dit : • La somme que nous avons en commun se monte à 20 L., et nous avons pendant les quelques mois que nous serons à bord, nous n'avons nullement besoin d'argent, tandis que vous pourrez l'employer utilement, et quand nous aurons de nouveaux besoins, le Seigneur y pourvoira. Les autres frères et sœurs n'ont pas d'argent qui leur appartienne en propre, et je ne désire pas en avoir plus. Le Seigneur m'a mis particulièrement au cœur les ors, en conséquence ne refusez pas cela. • — Ce frère ne craignait guère que, ce même jour, j'avais souvent demandé au Seigneur de nous envoyer des ressources. Et n'est-ce pas un des moments les plus remarquables qu'il ait employés pour nous procurer des moyens pécuniaires que ce pauvre missionnaire allemand, qui part pour les Indes en se plaçant sous la seule dépendance de Dieu pour ses besoins temporels ? J'envoyai d'abord de cet argent à Bristol. Le lendemain, 3 juillet, je reçus à Bristol la lettre suivante de frère B... de Bristol, le 2 juillet. — Dans ma dernière lettre, nous avons continué à éprouver que le Seigneur tient fidèlement sa parole. Qu'il fasse que nous ne lui soyons jamais infidèles ! Mardi soir, 30 juin, sœur C. apporta 6 d. pour quelques articles qu'elle avait vendus, et j'avais reçu 1 s. 6 d. pour des Rapports. En ajoutant à cela 8 s. nous n'avons été mis dans les boîtes, nous eûmes de quoi faire face aux besoins les plus urgents d'hier, mercredi. Comme on n'a pas donné depuis mardi, nous sommes aujourd'hui, jeudi, dans une grande pénurie. En vendant les livres dont j'ai déjà annoncé la vente, ainsi que quelques autres qui appartenaient à l'une des

sœurs des Maisons des Orphelins pour le prix de 7 s., nous n'avons pu acheter ce qui était nécessaire pour le diner; mais nous n'avons pas de quoi nous procurer du pain et du lait pour les trois maisons. Nous nous réunissons pour prier. Notre espérance est en Dieu, et nous avons la confiance que celui qui nous a aidés souvent dans notre pauvreté, continuera à le faire. Si je t'écrivais plus longuement je serais trop tard pour la poste.

(A mon retour à Bristol, je trouvai, ce qui n'est pas mentionné dans la prochaine lettre, qu'on s'était procuré du lait avec l'argent d'une des sœurs des Maisons d'Orphelins.)

Le 4 juillet, je reçus de Bristol la lettre suivante, sous la date du 3 :

• Mon cher frère. — Mon dernier récit nous avait laissés dans la plus grande pauvreté. Il est vrai que nous avons suffi pour le moment présent; mais nous n'avions pas de quoi nous procurer du pain. Dans l'après-midi on envoya pour les trois maisons une vieille amazone que j'ai vendue ce matin pour 7 s.; j'ai aussi vendu quelques livres pour 5 s., deux vieux dés d'argent pour 4 s. 6 d. Enfin, on a envoyé 4 s. 6 d. pour les ports, ce qui fait en tout 15 s., qui ont procuré de quoi nous nourrir dans les trois maisons. A midi nous étions réunis pour la prière. Notre disette était grande, car nous n'avions pas d'argent pour nous procurer du pain et du lait. La provision de charbon était épuisée dans les trois maisons, et il en était presque ainsi de toutes les autres denrées. En réalité, nous n'avions encore manqué de rien, mais il ne nous restait pour ainsi dire rien. Pendant que nous étions en prières votre lettre arrive; une sœur ouvre la porte, la reçoit, et me la donne quand nous avons fini. Vous pouvez vous représenter notre joie, lorsqu'en l'ouvrant, nous y trouvâmes 5 L.; je ne puis exprimer ce que j'éprouvais. Pendant la durée de l'épreuve, j'ai été fortifié par ces petits gages de son amour que le Seigneur nous avait envoyés chaque jour; j'y avais vu la preuve qu'il se souciait de notre pauvreté, et qu'il nous enverrait en abondance ce qu'il le trouverait bon. Quoique nous n'ayons pas été abattus par votre absence, je pense qu'elle s'est cependant fait un peu sentir à nous tous. L'argent est bien précieux pour ceux qui y ont besoin, comme nous la MAIN et le CŒUR du Père céleste qui le dispense. Les sœurs vous envoient l'expression de leur amour.

• Votre affectionné frère,

R. B. •

Le 6 juillet, reçu de Bristol le rapport suivant, daté du 5 :

« Je suis sûr que vous priez souvent pour nous, et que vous voyez dans l'assistance qui nous est accordée l'exaucement de nos prières. Vous serez en conséquence heureux d'apprendre comment les choses vont au milieu de nous. Samedi dernier on eut besoin d'un peu d'argent dans la Maison des Orphelines pour du beurre et autres choses ; mais, ce ne fut qu'un peu avant l'heure du thé qu'on me donna 5 s. Le même jour, à dix heures le soir, on envoya 40 s. par le frère J. S. Vous voyez donc que nous sommes renvoyés à Dieu pour l'avenir, sans pouvoir nous appuyer sur un autre que sur lui. Des enfants devraient-ils dépendre de quelque autre que de leur bon et tendre Père ; devraient-ils avoir un autre appui que lui ? »

Le 9 juillet, étant encore retenu à Liverpool pour le service du Seigneur, un frère me remit pour les orphelins 40 L., que j'expédiai sur le champ. Le même jour, après avoir envoyé cet argent, j'écrivis de Bristol la lettre suivante, sous la date du 7 juillet :

« Il plait au Seigneur de continuer à nous tenir bien bas. De ce que je vous ai écrit, il ne nous est venu d'autre argent que 4 s. 2 d. Après avoir distribué aux sœurs les 40 s. dont je vous ai parlé, de même que ces 4 s. 2 d., cela étant loin de suffire, et sachant que vous aviez reçu 6 L. 40 s., et que vous n'aviez employé que 5 L., je pris tout ce que j'avais pu épargner des autres fonds, savoir : 4 L. 6 s. 6 d., que je partageai aussi. Je ne l'aurois pas fait, s'il n'y avait pas eu nécessité, et si je n'avais pas cru qu'en agissant ainsi nous ne sortions pas du sentier de l'obéissance. Ce matin, on a envoyé un sac de farine. Nous sommes toujours en quelque sorte dans le besoin, car l'argent que j'ai distribué ne suffit pas pour se procurer tout ce qu'il serait désirable d'avoir. »

Le 11 juillet, étant à Worcester, il me vint encore la lettre suivante, écrite de Bristol, le 9 juillet :

« Après vous avoir écrit dernièrement, je ne reçus plus que 4 s. le même jour. Le lendemain, mercredi, je reçus 2 s. 6 d. et retirai 1 s. de la boîte de l'Asile des Orphelins. Une sœur ayant acheté une Bible, je pris de ce qu'elle donna en paiement 3 s. 6 d. pour compléter les 30 s. auxquels j'ai fait allusion dans ma dernière lettre, et nous pûmes ainsi passer la journée. Le soir du même jour, je reçus 41 s. 3 d. et 2 s., avec quoi nous nous procurâmes de la viande pour le diner, et comme les pommes de terre du jardin

des garçons étaient mûres, nous en primes aussi. Lorsqu'on eut ce qui était nécessaire pour ce repas, nous reçûmes de vous 40 L., qui mirent les sœurs à même de se repourvoir un peu. Sur ces 40 L., je retins les 30 s. en cas que j'en eusse besoin samedi pour les honoraires des maîtres et maîtresses des écoles. Nous sommes en quelque sorte plus sensibles à la pauvre cause de votre absence. Quoique je susse bien que le Seigneur viendrait à notre secours, j'étais cependant un peu sous le poids. Mais grâces en soient rendues au Seigneur, il nous repaie sa grâce de notre infidélité envers lui. »

Dans le même temps où cette lettre me parvint, je reçus de Bristol, pour les orphelins, 5 L., que j'expédiai immédiatement à leur destination. Retour à Bristol le 17 juillet.

Voici encore quelques détails sur mon séjour à Liverpool. J'avais envoyé, au mois d'octobre 1837, quelques Bible-Parlances, six exemplaires de mon Exposé à un frère qui se trouvait comme missionnaire dans le Haut-Canada, en s'appuyant sur le Seigneur seul pour ses besoins temporels. Environ dix semaines après, j'apprends que la caisse n'était pas arrivée, et j'écrivis aussitôt au commissionnaire de Liverpool (qui devait l'envoyer en Amérique, et auquel j'avais payé la commission et le frais de l'engager à faire des perquisitions; mais je n'obtins point de réponse. Environ un mois après, ma lettre me fut renvoyée, tant sur l'enveloppe que l'individu avait quitté Liverpool, et personne ne savait ce qu'il était devenu. J'avais donc tout lieu de croire que le commissionnaire n'avait jamais expédié la caisse, mais je me consolai dans la pensée que, quoique ce commissionnaire eût agi de cette manière, le Seigneur se servirait de moi et des Exposés comme il le trouverait le plus convenable. Immédiatement après mon arrivée à Liverpool, un frère me dit que plusieurs personnes qui avaient lu mon Exposé désiraient m'entendre prêcher. Il savait qu'un libraire chrétien en avait vendu un très grand nombre qu'il avait achetés de gens qui vivent sur gages, et que quand on n'avait plus eu moyen de leur procurer, on en avait fait venir quelques exemplaires de Londres. Il me fut alors évident que le commissionnaire avait mis en vente ces livres avant de disparaître, et que le Seigneur s'en était servi ainsi que je l'avais espéré. Pendant mon séjour à Liverpool, j'ai prêché dix fois en anglais et une fois en allemand, et je sais que plusieurs personnes ont été conduites à venir m'entendre avoir lu mon Exposé. — Comme il y avait dans ce port des



allemands, et que plusieurs individus de cette nation tra-  
 vaillaient dans la ville en qualité de raffineurs de sucre, les frères  
 missionnaires ont aussi pu prêcher deux fois en leur propre  
 langue. Il me semble qu'un frère qui posséderait l'allemand et le  
 français aurait considérablement à faire dans cette ville, soit en  
 parlant aux matelots allemands et français, soit en leur distri-  
 buant des traités et des Bibles dans leurs propres langues. L'un des  
 missionnaires allemands découvrit un frère prussien, originaire  
 de la ville natale, et qui s'est souvent réuni avec nous. Ce cher  
 frère était le seul croyant à bord de son vaisseau, et il avait  
 souffert beaucoup à souffrir pour le nom du Seigneur. — Lorsque les frères  
 missionnaires allemands se rendirent à bord, je louai un cabriolet pour  
 aller prendre tout leur petit bagage. Quand l'homme le mit  
 dans son véhicule, je fus étonné de voir qu'il avait sur le der-  
 rière du caisson que je n'avais jamais vu à aucun cabriolet; il  
 y mit plusieurs sacs de nuit. Il y avait en tout dix-sept  
 sacs. Lorsque nous arrivâmes au vaisseau, il était précisément  
 au point d'entrer dans la rivière avec quelques autres navires,  
 et la foule de monde encombrait la darse. Le conducteur ayant  
 chargé le bagage était sur le point de partir. N'ayant pu com-  
 pter les objets à cause de la foule et de la rapidité avec laquelle on  
 prenait à bord, je lui demandai s'il avait tout déchargé, à  
 quoi il répondit affirmativement. Tout à coup, par la bonté de  
 Dieu, je me rappelle le caisson de derrière et lui demande de  
 revenir. Il me satisfît avec quelque confusion; car il s'y trouvait  
 encore six sacs de nuit. Cette circonstance me fit voir de nou-  
 veau notre entière dépendance du Seigneur en toutes choses.  
 Je suis seul; il y avait beaucoup de monde; le navire était sur le  
 point d'appareiller; ce n'était donc ni par ma faute, ni par celle  
 de quelqu'une autre personne, mais par des circonstances imprévues, que les  
 sacs étaient allés ainsi. Une minute plus tard, et, selon toute  
 probabilité, les sacs étaient perdus; car, les frères ayant manqué  
 leur bagage, il n'était plus temps de le leur faire passer et, une  
 fois qu'ils auraient été en mer, il m'aurait été inutile d'avoir pris  
 le numéro du cabriolet. Mais la main de Dieu était bonne  
 avec ses enfants, qui n'avaient que tout juste le linge qui leur était  
 nécessaire. Cette circonstance doit nous enseigner à faire de la  
 plus petite chose un sujet de prières, et à ne pas craindre de lui  
 confier, par exemple, des choses comme celle-ci: qu'on  
 puisse sortir heureusement tout le bagage du cabriolet.

Le 10 juillet, après avoir été les objets de beaucoup d'affec-  
 tion à Liverpool, nous quittâmes cette ville, ma femme et moi,

pour nous rendre à Worcester, où nous passâmes quelques jours, entourés des témoignages de l'amour des saints.

25 juillet. — Depuis le 11, le Seigneur a suppléé aux besoins des orphelins avec tant de bonté, qu'il nous rentrait toujours quelque chose avant que ce que nous avions fut dépensé. Ce matin, après avoir payé 8 L. 5 s., il ne nous restait derechef rien, mais il nous est parvenu 3 L. par la vente de quelques objets.

26 juillet, jour du Seigneur. — N'ayant pas eu l'occasion de prêcher aujourd'hui dans nos chapelles, parce que nous avons des frères étrangers qui travaillent au milieu de nous. J'ai parlé une fois en plein air pendant la soirée. Quelque précieuse que soit cette œuvre, je suis sûr que Dieu ne m'appelle pas à la faire d'une manière ordinaire, attendu que je n'ai pas les forces corporelles requièrent; toutefois j'ai pu constater combien elle est nécessaire. La dernière fois que je prêchai, je pris place dans une chapelle pleine de pauvres, qui, quoique ce fût un dimanche soir, étaient pour la plupart tout sales. Une femme se hâta de me donner une robe sur laquelle je montai, et je pus ainsi me faire entendre dans plusieurs des maisons environnantes. A en juger par leur extérieur sale et négligé, je ne pouvais supposer qu'il y eût un seul homme pauvre qui eût été entendre l'Évangile dans le courant de la semaine. Combien il est vrai que la moisson est grande et qu'il y a peu d'ouvriers! Maître de la moisson, dans tes compassions pour les pauvres pécheurs, envoie toi-même des ouvriers dans la moisson! — Un frère un peu doué, et qui aurait en même temps une assez bonne poitrine, pourrait employer une partie du jour à prêcher, ou même des autres jours auprès de telles gens, en allant de maison en maison, soit en se plaçant dans une chapelle, soit en lisant la parole en y ajoutant quelques remarques. Il est rare de rencontrer de l'opposition manifeste, et je puis ordinairement trouver plus de promptitude à écouter qu'à la résistance hostile.

Il y a quelques jours qu'un frère s'était arrêté chez moi, sans vouloir visiter son père qu'il n'avait pas vu depuis plus de dix ans, et qui est extrêmement contre lui à cause des pas décisifs que j'ai faits pour le Seigneur. Avant son départ, cette précieuse parole me revint à l'esprit : « Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, tout ce qu'ils demanderont leur sera donné par mon Père qui est aux cieux. » (Matth. XVIII, 19.) Je me rendis dans la chambre de ce frère, et après m'être entendu avec lui, je priâmes le Seigneur de lui ménager une bonne réception, et de convertir ses parents. — Ce frère est revenu aujourd'hui.

de la prière que nous avons faite en commun a déjà été exaucée, car il a été bien reçu malgré tout ce à quoi, humainement parlant, nous avions lieu de nous attendre. Le Seigneur veuille maintenant nous aider à compter l'un et l'autre sur une réponse à la seconde partie de notre prière ! Rien n'est trop difficile pour

moi. — Connaissant nos besoins et le cœur de notre Père, je suis poussé, comme autrefois Élie, à l'importuner hier en lui demandant du secours pour les orphelins, car nous n'avions rien compléer aux besoins de la journée. Hier soir, après la réunion, un frère d'Oxford me donna 1 souverain pour les orphelins; d'autres personnes envoyèrent une demi-couronne; un article qui avait été donné il y a bien des semaines, mais dont on ne pouvait disposer qu'aujourd'hui, produisit 5 s., ce qui fait en tout 7 s. 6 d. que le Seigneur nous a envoyés. Ce matin, j'ai aussi reçu un article qui avait aussi donné 10 s. à frère B.; nous avons ainsi pu répondre aux demandes d'aujourd'hui, qui se sont élevées à 4 L.

— Comme il ne nous restait plus que 2 s. 6 d., j'ai de nouveau prié plusieurs fois au Seigneur ce qu'il nous fallait pour aujourd'hui. Hier soir, en revenant de la réunion, on me remit deux articles Q. Q. avait apportées pendant mon absence, pour les emmener comme je le jugerai convenable. Je les ai prises pour les orphelins, et nous avons été pourvus pour aujourd'hui et demain. Le 8 août. — Ce soir, en méditant le Psaume IV, il me vint à l'esprit de m'appliquer ces paroles du verset 3 : « Or, sachez que l'Éternel s'est choisi un bien-aimé; l'Éternel m'exaucera quand j'appellerai vers lui; » elles me conduisirent à lui demander des besoins spirituelles. Pendant que je priais, les besoins des orphelins me furent rappelés (il n'y a pas un sou pour eux) et j'en pris un sujet de prières. ENVIRON CINQ MINUTES APRÈS, on me dit qu'une sœur désirait me voir. Elle apportait 4 L. pour les orphelins. Le Seigneur nous a donc déjà envoyé une chose pour commencer la semaine. Aujourd'hui on a encore reçu 4 s. 11 d., et on a retiré 5 s. 4 d. des boîtes des orphelins.

— Nos enfants de Dieu étrangers se trouvant actuellement sous mon toit, nos dépenses sont beaucoup plus considérables qu'à l'ordinaire; mais le Seigneur, dans sa bonté, nous a envoyé des secours analogues, car nous avons reçu 5 L. 11 s. 2 1/2 d. pendant cette semaine. Dimanche dernier, un anonyme mit un billet

de banque de 5 L. dans les boîtes, ce qui nous vint très à propos pour nos dépenses ; et il en fut de même pour frère Craik.

40 août, lundi. — Les 4 L. 17 s. que nous avons reçus pour les orphelins n'étaient pas suffisants pour aujourd'hui ; nous fallait 2 L. 15 s. A midi, le Seigneur nous donna par l'intermédiaire d'un frère de Bath, qui a un parent dans l'une des Maisons des Orphelins, 4 L. 10 s., ce qui acheva de suppléer à nos besoins ; nous eûmes même quelques schellings de reste. Ce soir il nous est core venu 4 s., ainsi que 15 s. 6 d. par la vente de quelques articles.

41 août. — L'argent que nous avons, joint à 3 s. que le Seigneur donna l'un des employés, parce qu'il n'y avait pas assez pour aujourd'hui, nous suffit pour aujourd'hui.

42 août. — Comme il n'est rien venu aujourd'hui, nous avons donné 10 s. de sa bourse. Il n'y aurait néanmoins pas eu de quoi si l'on n'avait pas vendu deux paires de bas tricotés par le Seigneur pour 4 s. 4 d., et si l'on n'avait pas trouvé 5 s. dans l'une des boîtes.

43 août. — On a donné hier une collection de copies qui ont été vendue aujourd'hui, et qui, avec 10 s. qu'un frère nous a donnés hier soir, et 4 s. qu'on a pris dans la boîte des petits, nous a suppléés aux besoins d'aujourd'hui.

44 août. — Nous n'avions rien du tout. En ouvrant la boîte qui est dans ma maison, j'y trouvai 4 s. 4 d. Un employé de la Maison des Orphelins a donné 4 s. de sa propre bourse, on a trouvé 4 s. 6 d. dans une des boîtes des Maisons des Orphelins, et on a réalisé 5 s. de la vente de quelques articles qui avaient été donnés dans ce but. Avec ces 40 d. nous avons eu de quoi pourvoir aux besoins les plus pressés ; mais nous n'avons pu nous procurer qu'une petite provision.

45 août. — La plus grande pauvreté régnait aujourd'hui dans les trois maisons. Comme les revenus de la semaine avaient été très petits, toutes les provisions étaient presque épuisées ; nous étions à cela que nous étions à samedi, où les besoins sont toujours le double de ce qu'ils sont les autres jours ; il nous fallait au moins 3 L. pour pouvoir assez bien passer la journée, et nous n'en avions rien. Toute mon espérance était en Dieu. Le besoin dans lequel nous nous trouvions me portait à attendre du secours du Seigneur aujourd'hui, car si la journée s'était écoulée sans rien attendre au nom du Seigneur aurait été déshonoré. Entre midi et une heure deux sœurs vinrent me voir ; l'une me donna 2 L., l'autre 7 s. pour les orphelins. A une heure, je m'en allai à la Maison des Orphelins avec mon argent et trouvai les enfants à dîner.

me remit le billet suivant, qu'il était sur le point de m'en-

re-

cher frère. — C'est avec des pommes de terre du jardin des  
la, des pommes de l'arbre de la cour (avec lesquelles on a  
poudings) et 4 s. 6 d. qu'on a retirés pour des articles  
par l'un des employés, que nous avons eu à diner. Il nous  
encore; mais le Seigneur y a pourvu et y pourvoira pour la

et encore venu aujourd'hui 4 s. par la vente de quelques  
ts, 4 s. qu'on a retiré de la boîte de la Maison des Orphe-  
6 d., produit de quelques ouvrages des enfants, et une  
des Maisons des Orphelins a donné 6 s. Nous avons  
aujourd'hui 3 L. 6 s. 6 d. pour faire face à tous les besoins :

que nous avons terminé une nouvelle semaine.  
tions réellement dans un besoin très pressant ce matin,  
se prolongea jusqu'à ce qu'on eut pris des arrange-  
sur le diner, puisque ce fut notre pénurie qui fit qu'on  
garçons le diner sus-mentionné. Toutefois le Seigneur  
seulement donné à manger, mais il a procuré un diner in-  
meilleur que n'en ont ordinairement les enfants pauvres.

10. Jour du Seigneur. — Hier soir il nous est venu 3 s. par  
de quelques articles; aujourd'hui on a donné 2 s. et 5 L.;  
dans son amour et sa fidélité, le Seigneur nous a probable-  
ment ce qui nous est nécessaire pour demain et après-de-

11. — Il nous est parvenu 2 L.

12. — Ce matin, un frère qui passait par Bristol me donna  
me disant qu'il avait eu tout particulièrement à cœur de  
don. Le Seigneur a donc déjà pourvu un peu aux besoins  
13. Il nous est encore parvenu aujourd'hui 4 s. 9 d.

14. — Nous avons retiré 5 s. 6 d. en vendant trois paires  
et on a envoyé de Liverpool 12 s. 6 d. Ces subsides, joints  
ce nous avions par devers nous, nous ont suffi pour aujourd'hui  
et nous avons eu quelque chose de reste.

15. — Nous n'avions pas de quoi faire face à toutes les de-  
mandes, mais comme on savait que hier, diverses personnes avaient  
l'argent dans les boîtes des orphelins, on les ouvrit, et il  
se trouvait 4 L. 4 s. 6 d., ce qui fut plus que suffisant.

16. Le Seigneur fidèle n'admira-t-il pas ici l'amour, la sagesse et la  
grâce de Dieu, qui dirige les choses de telle manière qu'il  
se trouve des personnes dans les Maisons des Orphelins au moment

où l'on est gêné, et qu'elles soient disposées à mettre de l'argent dans les boîtes. Ces petites sommes ont souvent servi à nous tirer d'affaire dans nos plus grands besoins. Comme en tant d'autres choses, la providence de Dieu envers cette Institution se manifeste par la quantité d'argent qu'on met anonymement dans les boîtes ; car, pendant les deux dernières années, savoir, depuis le 10 déc. 1838 au 10 déc. 1840, on n'y a pas mis moins de 18 s. 9 3/4 d.

22 août, samedi. — Hier, nous n'avions que 43 s. 6 d., ce qui suffisait pour les besoins de la journée, mais nous ne pouvions avec cela faire notre provision ordinaire de pain. Ce matin sur nous étions dans un très grand besoin, car non seulement nous n'avions pas pour le diner de la Maison des Orphelins et de des Orphelines, mais comme c'était samedi, nous avions à faire des provisions pour deux jours. Lorsque frère B. se rendit à la Maison des Orphelins en bas âge pour s'informer de ce qu'il faudrait pour aujourd'hui, on lui dit qu'on avait mis de l'argent dans la boîte ; il y trouva en effet 42 s., et il est encore venu pendant la matinée. Ces 1 L. 2 s. furent plus que suffisants pour procurer tout ce qu'il fallait pour le diner. Entre midi et une heure il arriva un paquet de Clapham renfermant plusieurs articles pour les orphelins, montant ensemble à 2 L. 15 s., plus une paire de draps, des taies d'oreiller, quatre fourreaux, quatre paires de chaussoirs de poche, quatre bonnets, une jupe en étoffe, deux robes, six sacs, une petite chemise (tous ces objets neufs), et que plusieurs yards d'indienne et de calicot. Le soir il vint une boîte de Worcester contenant les articles suivants pour la vente : un voile de prix, deux grandes cuillers d'argent, une fourchette d'argent, deux paires de chandeliers plaqués neufs, un éventail de deux livres italiens. Nous reçûmes aussi des environs de Waverhampton 2 s. 6 d. et sept livres à vendre. Le Seigneur nous a donc aussi secourus pendant cette journée, au commencement de laquelle nous étions si pauvres que nous avions besoin de plusieurs livres sterling.

23 août. Jour du Seigneur. — Nous voyons actuellement ce que nous est déjà souvent arrivé. Après avoir mis notre foi à l'épreuve par le Seigneur, dans l'amour de son cœur, nous envoie maintenant l'abondance, afin de nous faire voir que ce n'est pas dans sa colère mais pour la gloire de son nom et pour l'épreuve de notre foi qu'il a permis que nous fussions pauvres. Ce matin j'ai reçu l'avis d'une servante âgée qui est dans l'affliction. Veuille le Seigneur nous donner le souvenir d'elle et la bénir dans son corps, dans son âme et dans

circstances temporelles, toutes les fois qu'elle en aura besoin. Peu d'instants après je reçus 8 L. de Q. Q., 5 s. d'une sœur estique; un anonyme mit 2 s. dans la boîte de Bèthesda, sans compter 1 L. 40 s. pour le loyer. Ainsi, le Seigneur, dans sa bonté, nous a donné aujourd'hui 12 L. 17 s.

Mardi, 29 août. — Depuis lundi passé il ne nous est venu que 1 L. 10 s. qui sont le profit de la vente de paniers de dames, 4 L. 14 s. par la vente de quelques articles, 3 s. en deux dons et 6 d. des Rapports. Ainsi, en commençant la journée, quoique ce jour est un samedi, nous n'avions que 7 s. par devers nous. Dans le courant de la matinée nous réalisaâmes 11 s. 9 d. par la vente de quelques livres qu'on nous avait donnés, et, vers le soir, nous eûmes plusieurs petites offrandes, montant ensemble à 8 s. 6 d. Dans le rapport des provisions, nous nous sommes trouvés aujourd'hui aussi pauvres que jamais. Pendant toute cette journée du samedi nous n'avons reçu que 1 L. 7 s. 3 d. C'est pour cela que nous dûmes nous restreindre et prendre moins de pain qu'à l'ordinaire, etc.; cependant, même aujourd'hui les enfants n'ont manqué de rien, et nous avons suffisamment de bonne nourriture pour qu'au déjeuner du lundi matin.

Depuis plusieurs semaines, il est entré fort peu de chose pour nos autres fonds. Le principal subside a été le résultat de la vente de Bibles. Samedi passé, nous n'avions pu payer en entier les salaires hebdomadaires des maîtres de nos écoles, ce qui toutefois ne nous constitue nullement leurs débiteurs, puisque c'est chose attendue qu'ils ne doivent pas regarder à nous pour leur paiement, mais au Seigneur. Aujourd'hui, tandis qu'il nous fallait plusieurs livres sterling pour les salaires, nous n'avions que 2 s. disponibles. Il nous parut donc parfaitement clair, selon la volonté du Seigneur, que, comme tous les ouvriers des Maisons des Orphelins étaient mis au courant de l'état des fonds, il convenait que les frères et les sœurs qui travaillent dans les écoles partageassent avec nous les épreuves et les joies de la foi. Nous nous réunîmes donc tous, et après leur avoir représenté combien il est important, pour la gloire du Seigneur, de garder pour eux ce que nous allions avoir pour dire sur l'état des fonds, nous priâmes ensemble.

30 août. Jour du Seigneur. — Dans sa bonté accoutumée, le Seigneur a de nouveau ouvert sa main pour les orphelins. Il est venu 1 L. avec Ecclés. IX 40; 40 s. d'une sœur domestique, et 1 L. 40 s. pour le loyer. De plus, on a mis anonymement dans la boîte de Bèthesda 40 s. 3 d. et 2 s. 6 d.

1<sup>er</sup> septembre. — Quoiqu'on eût donné hier un bon subside aux

sœurs gouvernantes, cependant, comme il y avait si peu de provisions samedi, on avait tout dépensé hier soir, et si le Seigneur n'avait pas eu l'attention de nous envoyer 4 s. hier, et 4 L. 10 s. aujourd'hui, nous aurions été de nouveau dans le besoin.

4 septembre. — Avant hier, 2 septembre, il est arrivé de Leeds une boîte qui nous est envoyée par des sœurs que nous n'avons jamais vues, que nous ne connaissons pas du tout jusqu'à présent, et auxquelles le Seigneur a fortement mis à cœur l'œuvre qui nous est confiée. La boîte renfermait une variété d'articles pour vendre au profit des orphelins. A l'exception de 4 s. qui nous a été donné, et de 5 s. pour des objets vendus, il ne nous est point parvenu d'argent ces deux derniers jours. On a, en conséquence, eu recours aux boîtes des Maisons des Orphelins, mais il ne s'y trouvait que 4 s. 7 1/2 d. Afin de suppléer à ce qu'il nous manquait aujourd'hui, on a vendu pour 5 s. un des articles contenus dans la boîte de Leeds, ce qui nous a fait assez. Les sœurs qui nous envoient cette boîte l'accompagnent d'une lettre pleine d'affection, dans laquelle, en annonçant un second envoi, elles nous mandent combien le Seigneur leur a mis au cœur l'œuvre que nous avons entreprise. En envoyant la boîte, elles ne pensaient peut-être que l'un des articles qu'elle renfermait servirait pourvoir à nos besoins.

5 septembre, samedi. — Comme il était entré si peu pendant les derniers jours, il nous fallait au moins 3 L. pour suppléer aux besoins d'aujourd'hui. Cependant, nous n'avions rien sou au commencement de la journée. Hier soir, ceux qui travaillent dans les Maisons des Orphelins, ainsi que les maîtres des écoles, se réunirent pour prier ensemble. Ce matin, l'un des instituteurs, qui avait un peu d'argent à lui, apporta 4 L. 5 s. Ainsi que nous l'avions espéré, nous pûmes pourvoir au dîner. Dans l'après-midi, nous nous réunîmes tous une seconde fois pour prier. Un autre instituteur de nos écoles donna 2 s. 6 d., et nous reçûmes encore 4 s. Mais tout cela ne suffisait pas, car il n'y avait pas de quoi dîner demain, ni même de quoi se procurer du lait, et afin qu'il ne manquât rien, on avait, en outre, besoin de certaines petites choses. Observez maintenant de quelle manière notre bon Père vint à notre secours ! Ce soir, entre sept et huit heures, une sœur, à laquelle le Seigneur avait mis au cœur de se charger du soin de placer les objets donnés pour la vente, apporta 2 L. 10 s. 6 d. pour quelques-uns des articles venus de Worcester il y a quinze jours, et de Leeds mercredi dernier. Cette sœur nous dit que, quoiqu'elle ne se trouvât pas bien du tout, elle s'était sou-



tie pressée de venir, et elle n'avait pu s'en empêcher. Sachant bien ce dont nous avons besoin, notre Père nous a envoyé du secours quoique d'une manière un peu tardive. Nous fûmes donc abondamment pourvus de tout ce qu'il nous fallait pour samedi.

6 septembre. — Le Seigneur, dans sa bonté, a continué à nous envoyer pour les orphelins. Nous avons reçu 4 L. 5 s. 6 d. pour nos besoins de demain. Sur cette somme, 4 L. provient d'une charité domestique, qui nous a souvent donné ces derniers temps, et qui a été bien des fois le moyen de pourvoir à nos besoins quand nous n'avions rien ou qu'il nous manquait quelque chose. En me remettant ce soir son offrande, elle me dit que dernièrement elle avait eu les orphelins tout particulièrement sur le cœur. Il y avait ainsi 4 L. 3 s. provenant d'une boîte pour les orphelins, qu'une charité fut conduite à nous envoyer dans ce moment opportun.

7 septembre. — Ce matin, un frère de Barnstaple, qui était samedi soir (ce même soir où nous fûmes si fortement couronnés et si miséricordieusement délivrés), me donna 4 L. 0 s. que l'amour des saints de cette ville avait envoyés pour les orphelins, plus 5 s. de sa propre bourse. Nous sommes ainsi pourvus pour aujourd'hui et demain. Il est encore venu 6 s. 6 d., aujourd'hui.

Combien le Seigneur a été bon d'ordonner les choses de telle manière que nous ayons eu si peu ces derniers temps pour le fonds des écoles, afin que nous fussions forcés d'accorder aux maîtres de ces établissements le privilège de partager avec nous les joies et les épreuves de la foi, ce qui n'avait pas eu lieu jusqu'à présent! Il y a actuellement plus de deux ans que les dispensions du Seigneur furent telles, qu'il devint nécessaire de commettre l'état des fonds aux ouvriers des Maisons des Orphelins, ce qui leur fut en si grande bénédiction, que je puis maintenant quitter Bristol sans que l'œuvre en souffre. Je ne doute nullement que les frères et sœurs qui enseignent dans les écoles ne soient richement bénis, en devenant participants de notre précieux secret dans ce qui concerne l'état de nos fonds. Nos réunions de prières ont déjà été une bénédiction pour nous et nous ont unis de plus en plus dans l'œuvre. Nous les avons tous les matins à sept heures, et nous les continuerons, avec l'aide du Seigneur, jusqu'à ce que sa main se déploie à nos yeux, non-seulement en mettant à notre disposition des moyens pour nos maîtres, mais aussi pour d'autres objets; car nous avons besoin d'un fourneau dans l'une des salles d'école et d'une nouvelle provision de diverses espèces de Bibles et de Nouveaux-Testaments. Il est

aussi à désirer que nous soyons mis à même d'aider des frères missionnaires qui travaillent en se plaçant sous la seule dépendance du Seigneur quant à leurs besoins temporels.

9 septembre. — Nous nous réunissons maintenant tous les matins à sept heures pour prier. Nous avons commencé la journée avec 5 s., qu'une sœur nous a envoyés hier de l'île de Wight pour les orphelins ; mais je suis persuadé que le Seigneur nous nuera à nous assister pendant ce jour.

Le soir. — Il était à peu près midi, lorsqu'un frère étranger, qui demeure à Ashton, près de Bristol, vint voir les Maisons d'Orphelins avec quelques membres de sa famille. Frère B. s'étant absenté de la chambre quelques instants pour chercher une clef, le frère qui visitait l'établissement saisit cette occasion pour glisser secrètement un billet de 5 L. dans la boîte de la maison des garçons. Cependant, avant qu'il eût eu le temps de se retirer, le frère B., qui rentrait justement, le vit mettre quelque chose dans la boîte. Lorsqu'il fut parti, notre pénurie nous porta à l'ouvrir et nous y trouvâmes les 5 L. Le Seigneur a donc miséricordieusement pourvu à nos besoins pour aujourd'hui et demain. Cet argent fut donné, nous étions excessivement pauvres, non-seulement il n'y aurait pas eu de quoi nous procurer la provision ordinaire de pain dans l'une des maisons, mais nous ne pouvions pourvoir de lait pour l'après-midi aucun des trois établissements. Le Seigneur le savait, c'est pourquoi, il nous envoya ce frère, qui donna aussi 2 s. pour des Rapports.

10 septembre. — Lorsque les 5 L. de hier furent déposés, notre bon Seigneur nous en envoya 5 autres par une sœur. Avant de les donner, venait de m'entendre parler à la réunion du soir sur ces paroles : « Qui nous console dans toute notre affliction, afin que, par la consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés de Dieu, nous puissions consoler ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit. » Il paraît que, quoique je n'eusse fait aucune allusion aux orphelins en parlant sur ces paroles, le Seigneur les rappela néanmoins à son souvenir. Ainsi le Seigneur prête l'oreille aux supplications que nous lui présentons tous les matins en commun. Nous avons encore reçu 6 s. 10 d.

Il nous est parvenu hier 4 L. 7 s., et aujourd'hui 4 L. 15 s. 10 d. pour les autres fonds. Le Seigneur a donc aussi répondu aux requêtes de nos réunions du matin relativement à cet objet.

11 septembre. — Le Seigneur a continué à nous envoyer pour les orphelins, et il l'a fait plus libéralement. On m'a remis ce matin 4 L., qui a été envoyée de Trowbridge, et cette après-midi, un

ère venant d'Écosse me donna 40 L. et m'apporta des bijoux  
 envoyés par une dame écossaise, dont voici la liste : deux agrafes,  
 une bague, deux paires de boucles d'oreilles, un coulant, une  
 chaîne, une croix et deux bracelets, tous ces articles en or. Nous  
 avons aussi reçu cette après-midi 3 L. pour des objets vendus.

17 septembre. — Le Seigneur nous a fait avoir davantage. Ce  
 jour on a envoyé 10 L. par un banquier de Londres, par  
 l'intermédiaire d'une sœur de Worcester, et on a mis 40 s. dans la boîte  
 que j'ai trouvée chez moi. Nous avons eu une semaine de grâces par-  
 ticulières, car on nous a envoyé au delà de 40 L. et divers ar-  
 ticles. Nos réunions de prières ont continué le matin de sept à huit

18 septembre. — Il est rentré aujourd'hui 3 L. 8 s. 4 d., dont  
 1 s. 6 d. pour des articles envoyés de Leeds.

19 septembre. — Quoique nous ayons reçu au delà de 40 L. la  
 semaine dernière, cependant, comme il a fallu environ 15 L. pour  
 les dépenses ordinaires du ménage, et que plusieurs des sœurs  
 qui travaillent dans les Maisons des Orphelins n'avaient rien reçu  
 pendant longtemps pour leurs propres besoins, avant hier nous  
 étions de nouveau si pauvres, qu'il ne nous restait plus que quel-  
 ques schellings. Le Seigneur, qui le savait, nous a envoyé un peu  
 plus, et une sœur de l'île de Wight nous a fait passer sept  
 articles, deux broches, deux épingles, une paire de boucles  
 d'oreilles, quatre boutons de chemise, le tout en or, deux chemises  
 pour une grande personne, et deux dites d'enfant. Aujourd'hui, il est  
 venu de Leeds, des quelques sœurs en notre Seigneur dont il a  
 fait mention, et qui nous avaient envoyé une boîte il y a quinze  
 jours, une seconde caisse renfermant les articles suivants : deux  
 articles de dessert, une paire de pinces pour le sucre, une cuiller  
 pour servir le thé, ces quatre objets sont en argent ; six four-  
 chettes plaquées, quatre chevalets pour des couteaux, une cuiller  
 pour le lait, six petites cuillères en métal anglais, une montre en ar-  
 gent, une dite en métal, un petit télescope, deux crochets de man-  
 chon, onze crayons, un porte-plume avec des morceaux de cire à  
 écrire, deux paires de ciseaux, six ornements de cheminée, une  
 chaîne de boa, un échiquier, trois bourses avec 2 L. 1 s. 4 d.,  
 deux couteaux de poche en argent, un porte-crayon en argent, un  
 en airain, un étui de poinçon, une épingle en or, un flacon en  
 verre, cent vingt-cinq aiguilles, un livre de souvenir, cinq paniers  
 de papier, dix-huit volumes divers, cent exemplaires en feuilles  
 d'une petite grammaire anglaise, soixante-quinze brochures,  
 quatre-vingt-sept nattes pour table, cent vingt petits traités, cinq paires

de bas, deux paires de socques, un châle du Thibet, six fourreaux en couleur, quatre bonnets, neuf cols, huit cravates, trois tabliers en mousseline, cinq tabliers en toile de Hollande, quatre fourreaux de mousseline, six dits pour petits enfants, deux robes blanches, deux coupons d'indienne, cinq chemises, un chapeau dame, un tablier en mérinos, une trompette en verre, un chandelier pour cierge, plusieurs bouts de rubans et de gaze, quatre yards de franges de soie, sept étuis pour différentes sortes de cartes, une écharpe en crêpe, un peu de toile pour doublure, plusieurs petites boîtes, un panier en paille et environ cinquante autres différents petits articles. Il serait difficile d'exprimer le nombre que j'eus à dépaqueter toutes ces choses, et à m'assurer qu'elles étaient toutes pour l'œuvre du Seigneur. — Il est encore 8 s. ce soir. Outre plusieurs petits dons, qui sont entrés de la part de Leeds le 10, il nous est parvenu aujourd'hui pour les autres fonds que nous recevons à titre de réponse à de nombreuses prières 4 L. 14 s. 8 d. de Liverpool. Le Seigneur encourage donc nos cœurs quant à cette portion de notre œuvre.

Il y a quelques jours que nous avons été miséricordieusement préservés. Le dimanche 13 septembre, une partie du plafond de la chapelle située rue Callow-Hill s'écroula à six heures du soir. Cette catastrophe aurait pu tuer ou blesser dangereusement plusieurs personnes, si elle était arrivée pendant la prédication, pendant que les enfants auraient été à l'école, car cette chapelle nous sert de salle d'école pendant la semaine. Le Seigneur est béni pour cette délivrance!

17 septembre. — Aujourd'hui, on a suppléé aux besoins des phelins avec le peu que nous avons reçu hier, ainsi qu'avec 2 L. 4 s. 4 d. qui faisaient partie du second envoi de Leeds. Dans un moment bien opportun que ces deux caisses de Leeds nous ont été envoyées par le Seigneur, et les sœurs qui nous les ont expédiées ont certainement été dirigées par lui, selon ce qu'elles nous mandaient dans une lettre qui annonçait l'arrivée de la première boîte : « Nous prenons un très grand intérêt à ce qui vous concerne, et l'ardent désir que nous avons de vous aider s'est encore accru par chaque nouvelle manifestation de la bonté et de la fidélité de Dieu en pourvoyant à vos besoins. Vraiment, nous pouvons bien reconnaître que c'est le Seigneur qui nous a mis au cœur de vous aider, et nous espérons que vous ferez l'honneur à ses inutiles servantes de croire que notre offrande vient réellement de lui. » Nous avons encore réalisé aujourd'hui 1 L. 16 s. provenant de la vente de quelques articles contenus dans la

première boîte de Leeds, et de quelques autres objets. Nous avons ainsi le nécessaire pour demain.

18 septembre. — Le Seigneur a de nouveau envoyé 47 s. 5 d. par la vente de quelques articles venus de Leeds, 2 L. 40 s. du Westchestershire et 4 s. pour des ouvrages des enfants. Quoique ce soit demain samedi, nous avons cependant ce qu'il nous faut.

21 septembre, lundi. — Ce que nous avons de reste, joint à ce qui nous est venu hier, est plus que suffisant pour aujourd'hui, et il y a encore assez pour demain.

Aujourd'hui, un frère des environs de Londres m'a donné 40 L., en laissant libre de les employer comme je le jugerai le plus convenable. Comme nous avons prié longtemps pour le fonds des écoles, des Bibles et des missions, je pris toute la somme pour cet objet. Lorsque ce frère arriva il y a trois jours à Bristol, il n'avait aucune connaissance de notre œuvre. C'est ainsi que le Seigneur aime à nous entourer de ses soins en nous suscitant de nouvelles aides. Ceux qui se confient en l'Éternel ne seront point déçus! Quelques-uns de ceux qui se sont intéressés à nous pendant un certain temps peuvent s'endormir en Jésus; d'autres peuvent se refroidir dans le service du Seigneur; d'autres encore, tout en étant aussi désireux que jamais de nous assister, n'en ont peut-être plus les moyens; il peut y en avoir aussi qui, bien que favorablement disposés pour nous, croient voir que la volonté du Seigneur les appelle à employer leurs ressources d'une autre manière. Ainsi, d'une cause à l'autre, si nous nous reposons sur l'homme, nous serions certainement confondus; mais en nous appuyant uniquement sur le Dieu vivant, nous sommes au-dessus de tout désappointement, et nous ne pouvons être abandonnés ni pour cause de mort, ni par un manque de moyens ou par défaut d'amour, ou parce qu'une autre œuvre réclame aussi des secours. Combien il est précieux d'avoir appris à marcher en quelque mesure avec Dieu seul dans le monde, à être néanmoins heureux, et de savoir qu'il ne nous épargnera aucun bien pendant que nous marcherons dans l'intégrité!

23 septembre. — Ce matin, nous n'avions que 40 s. pour les orphelins. Comme il n'y avait pas assez pour la journée, j'ouvris la boîte qui est chez moi, où je trouvai 8 s. 6 d.. On retira aussi 7 s. 6 1/2 d. de celles des Maisons des Orphelins. Enfin la vente d'une paire de bas a ajouté 4 s. 6 d. à notre petit avoir. Ces 4 L. 7 s. 6 1/2 d. nous suffirent; nous eûmes même 3 s. de plus que le strict nécessaire. Le Seigneur nous a encore donné aujourd'hui une preuve qu'il continue à se souvenir de nous, car un frère a

envoyé un demi tonneau de charbon à chacune des trois maisons.

24 septembre. — Les prières que nous fîmes hier, à notre réunion de midi, avaient spécialement eu en vue nos besoins d'aujourd'hui. Toutes nos provisions se trouvant de nouveau épuisées, j'étais pleinement assuré que le Seigneur viendrait à notre secours. En conséquence, hier soir, une sœur, entre les mains de laquelle on avait remis quelques-uns des articles contenus dans la seconde boîte de Leeds, pour en tirer parti, me donna 4 L. 3 s. 7 d. en paiement de plusieurs de ces articles. Nous avons aussi reçu 2 L. Ces 4 L. 5 s. 7 d. ont fait pour aujourd'hui. Béni soit le Seigneur qui nous a ainsi secourus!

25 septembre. — Il est maintenant onze heures et demie, et il n'est encore venu. *Comment* le Seigneur nous aidera-t-il aujourd'hui? Ce n'est pas *mon* affaire; je suis sûr qu'il viendra à notre secours. Je vais maintenant me réunir à mes frères pour prier. Au moment de la réunion, le Seigneur remplira peut-être nos besoins d'actions de grâces, comme il l'a déjà fait si souvent. *Mais* nous s'attend à sa délivrance! Combien il est précieux d'avoir un Seigneur comme celui que nous avons!

26 septembre. — En me rendant hier à la réunion de midi, quelques articles venus de Leeds avaient été vendus pour 40 s. et on avait retiré 2 s. 6 d. de la boîte de la Maison des Orphelins à quoi l'un des employés ajouta 40 s. de sa propre bourse. Ces 4 L. 3 s. 3 d. nous fournirent tout ce qu'il nous fallait pour hier, mais nous n'avions de nouveau rien pour les demandes d'aujourd'hui, que je savais devoir être grandes parce que c'était samedi. Le Seigneur se souvint cependant de nos besoins du samedi, et nous envoya avec tant d'abondance que nous eûmes au delà du nécessaire pour aujourd'hui, bien qu'il ne nous fallût pas moins de 5 L. Voici comment il est venu si miséricordieusement à notre secours: on réalisa 3 L. pour des articles venus de Leeds; un petit garçon et une petite fille apportèrent deux petites caisses d'épargne avec leurs petits présents, montant à 45 s. 4 1/4 d. Le soir il est encore venu 4 L. pour articles vendus, dont la plupart avaient été expédiés de Leeds. Le Seigneur nous a donc envoyé en tout 8 L. 48 s. 4 1/4 d. dans le courant de la journée, et nous l'avions commencée sans avoir un sou.

27 septembre. — Le Seigneur nous a fait avoir 2 L. 5 s. 8 d. dont 45 s. 8 d. pour articles venus de Leeds, et 4 L. avec Ecclésiastes IX, 10.

29 septembre. — Hier, après avoir pourvu aux besoins des trois maisons, nous nous sommes trouvés sans le sou. Presque immé-

ment après il est venu 4 L. 12 s. 2 d., somme suffisante pour  
 aujourd'hui.

Le 10 septembre. — Nous n'avons rien ; il est maintenant onze  
 heures et un quart, et il n'est rien venu. Toutefois le Seigneur ne  
 laissera pas plus aujourd'hui que du passé ! — Environ cinq  
 heures après avoir écrit les lignes ci-dessus, je fus informé par  
 mon frère B. qu'il était venu 2 L. 40 s. 6 d. en divers pe-

tières.  
 Le 11 septembre. — Il est de nouveau onze heures, et il n'a pas en-  
 core au Seigneur de nous envoyer quelque chose pour les be-  
 soins de la journée. Observons maintenant de quelle manière il  
 nous secourra dans la bonne affection de son cœur, car il  
 le fera assurément, quoique je ne sache pas comment. — *Le soir.*  
 Pendant à la réunion de prières, j'appris qu'il n'était venu  
 rien ; mais on m'informa en même temps que l'argent qu'on  
 avait attribué hier aux gouvernantes était suffisant pour aujour-

dhui.  
 Le 12 septembre. — Il n'est rien venu hier ni ce matin : ajoutons à cela  
 que je suis si occupé, que dans l'après-midi je n'eus pas même le  
 temps de demander de quelle manière le Seigneur avait envoyé  
 son argent. Il m'arrive souvent d'être obligé de poursuivre tran-  
 squillement mes occupations, en me déchargeant de tous mes sou-  
 cis au Seigneur. En rentrant chez moi le soir, la première  
 chose qui me tomba sous les yeux est la lettre suivante, venant de  
 plus de mille milles de distance.

Mon aimé frère, dans la pensée que vous êtes dans quel-  
 que besoin pour les orphelins, je vous envoie ci-inclus 5 L. de  
 la part du Seigneur.

• Votre affectionné,

• F. W. •

Le Seigneur, à qui nous avons parlé hier, a sans doute parlé pour  
 moi et a dit à ce frère que nous avons besoin d'argent. Après  
 avoir lu cette lettre, j'en aperçois deux autres. Dans l'une, un  
 frère m'informait qu'il avait vendu quatre écrans pour 8 s., et en  
 avait envoyé le montant. Ces écrans avaient été bien des mois  
 dans ses mains pour les vendre, et aujourd'hui que nous étions  
 en besoin, une dame vint dans son magasin et les acheta. La se-  
 conde lettre était de frère B., régent de la Maison des Orphelins ;  
 je l'ai transcrit ici.

• J'ai ouvert les boîtes et en ai retiré 4 s. 4 1/2 d. Cela ne suf-

faisait pas à beaucoup près. A quatre heures environ, trois personnes vinrent aux Maisons des Orphelins, et mirent 7 s. dans la boîte des garçons, 6 s. dans celle des petits enfants, 7 dans celle des orphelines. J'ai donc eu à partager 4 L. 4 s. 4 1/2 d., qui ont suffi aux besoins de la journée. »

3 octobre.—Le Seigneur a été infiniment bon de nous envoyer autant hier ; comme c'est aujourd'hui samedi, nous avons eu le soin de tout ce que nous avons reçu. Et maintenant, comme nous étions de nouveau vis-à-vis de rien, voici arriver ce qui est une grande caisse, envoyée par une sœur de Stafford, que je n'ai jamais vue et qui contenait 4 L. 5 s. et les articles suivants : onze bagues en or, une dite argentée, un fermoir, une broche en or, trois boucles d'oreilles simples, un crochet de montre, une chaîne en argent, deux paires de lunettes à montures d'argent, trois petits flacons, deux bourses, une boucle en argent, deux anciennes pièces de monnaie en argent, deux porte-crayons en argent, trois paires de bracelets, trois colliers, deux boutons de ceinture, un fermoir pour bracelet, un crochet de manteau, un fermoir de collier, un yard pour mesurer les étoffes, une broche de deuil, sept pelotes, une tabatière, un petit miroir, deux boîtes en porcelaine, un encrier en porcelaine, cinq tasses et soucoupes en porcelaine, un panier en porcelaine, deux pots également en porcelaine, un flacon, une boucle de boa, vingt coquilles, une ceinture, une paire de mouchettes et leur plateau, un petit panier, une paire de manches d'écrans, trois plumes enjolivées, cinq fleurs artificielles, cinq assiettes en verre, cinq plateaux à jeu, trois paires d'étuis pour des cartes, un peigne, deux porte-monnaies, douze nattes de table, huit peintures, quatre dessins, deux éventails, une paire de jarrettières, trois paires de gants, trois paires de bas de soie, trois voiles, une écharpe en gaze, six sacs de dames, cinq liens en soie, deux écharpes en soie plate, un mouchoir en gaze, deux écharpes en soie, un châle de crêpe, un dit en soie, deux bonnets en mousseline, trente yards de dentelle de coton déjà portée, huit yards de mousseline brodée, neuf yards d'indienne, un tablier, un fourreau, un alphabet sur canevas, une paire de socques, une paire de boucles d'oreilles, dix-sept robes de dames.—On voudra bien observer au sujet de ce don, que le Seigneur suscite de temps en temps de nouvelles personnes pour nous aider dans notre œuvre ; c'est ainsi qu'il nous rappelle continuellement qu'il ne dépend de qui que ce soit, et qu'il doit en être ainsi de nous qui sommes ses enfants.



4 octobre. — Il est venu aujourd'hui 49 s. 4 d. par la vente de quelques-uns des articles envoyés de Leeds. Ainsi nous avons de quoi tourner pour demain.

5 octobre. — Il est venu aujourd'hui 7 L. 45 s. 2. d., dont 5 L. viennent d'un frère que je n'ai jamais vu.

6 octobre. — Reçu de nouveau 3 L. 7 s. 6 d. par la vente d'articles venus de Leeds, et 44 s. 3 d. en divers petits dons.

7 octobre. — 1 L. 14 s. 2 d. en plusieurs petites offrandes.

Il y a actuellement cinq semaines que nous nous réunissons tous les jours pour prier. Non seulement nous avons demandé au Seigneur de nous envoyer des secours pécuniaires, mais aussi de nous accorder à nous-mêmes grâce et sagesse dans ce qui concerne l'œuvre, de convertir les enfants confiés à nos soins, et de rendre plus de grâces sur ceux d'entre eux qui le connaissent.

Nous l'avons aussi supplié de mettre sa bénédiction sur les Bibles des Écritures qui sont mis en circulation, et sur l'œuvre qui se fait au milieu de son Église en général, etc. Mais, tandis que nous prions ainsi pour divers sujets, selon que l'Esprit nous conduisait, c'était le défaut de ressources pécuniaires qui nous avait réunis pour ainsi dire chaque jour. Nous demandâmes au Seigneur les moyens pour continuer nos écoles, acheter des Bibles de diverses espèces dont nous avons besoin, et aider des travaux missionnaires dans des contrées étrangères. Jamais, depuis le commencement de l'œuvre, 5 mars 1834, nous n'avions prié si longtemps pour cette partie des fonds sans obtenir une réponse. Le Seigneur nous accorda néanmoins la grâce de « continuer à prier, » et garda nos cœurs dans l'assurance qu'il viendrait à notre secours. Maintenant que le moment est venu, après avoir attendu longtemps de nous répondre, il nous fait voir que non seulement il n'a pas refusé de nous entendre dans sa colère, mais qu'il nous a répondu même *avant que nous ayons crié*. On a envoyé aujourd'hui des Indes Orientales un billet à ordre de 400 L., qui avait été expédié deux mois auparavant, c'est-à-dire plusieurs jours *avant que nous commençassions à prier*. Comme on me laisse la liberté d'employer cet argent selon que les besoins l'exigeront, et que nous avons prié si longtemps et d'une manière toute spéciale pour ces fonds, je leur ai appliqué toute la somme sans rien prendre pour les orphelins. Le Seigneur soit béni pour cette précieuse réponse! Ce qui fait que j'y attache tout particulièrement du prix, c'est qu'elle est un moyen d'amener les chers frères et sœurs qui travaillent dans les écoles, et qui sont comparativement peu accoutumés à cette manière de vivre, à com-

prendre combien il est bon de s'attendre au Seigneur.

40 octobre. — Il a été abondamment pourvu à tous les besoins des orphelins pendant cette semaine, et aujourd'hui, en partant pour Trowbridge pour le service du Seigneur, j'ai pu envoyer 5 L. 5 s. 8 d. aux sœurs gouvernantes.

Du 11 au 14 octobre. Trowbridge. — Le temps qui s'est écoulé depuis que je suis ici a été bien précieux pour moi. Le Seigneur m'ayant rendu capable de me lever de très bonne heure, j'ai pu jeûner pendant plus de deux heures de sa communion avant le jour, et j'en ai recueilli les fruits pendant toute la journée. Le Sauveur, dans sa grâce, continue à me donner de la joie. — Pendant les trois dernières semaines on m'avait appelé, même à plusieurs instances, à venir ici travailler au milieu des saints; mais comme je ne pouvais voir clairement la volonté du Seigneur dans ce cas, je n'étais pas venu. Maintenant, me voici avec la pleine assurance qu'il voulait que je vinsse; j'ai été très heureux, puis-je ment assister à tous égards dans l'œuvre que j'ai à faire ici, et suis pleinement persuadé que mon travail ne sera point inutile. Combien il est précieux, même pour ce qui concerne cette œuvre, d'attendre que le Seigneur nous enjoigne d'aller ou de rester. J'ai vu ici une jeune femme, fille d'un frère et d'une sœur qui étaient en communion avec nous, mais qui sont morts tous les deux. Pendant que son père vivait, elle haïssait la vérité; elle ne venait cependant à la chapelle de Bêthesda. Un jour qu'elle y était, elle fut amenée à sentir la puissance de la parole, et, depuis la mort de ses parents, le Seigneur a répondu aux fréquentes prières qu'ils lui ont adressées à son sujet, car elle est maintenant unie au Seigneur! Que les parents chrétiens continuent à prier pour leurs enfants; qu'ils ne négligent pas non plus de leur présenter la vérité avec affection, dans les moments les plus convenables; et de les conduire où la parole est prêchée. Quand le temps sera venu, il sera manifesté que leurs travaux n'ont point été vains.

14 octobre. — Hier, pendant que j'étais à Trowbridge, je reçus d'une sœur des environs de Londres 4 L. pour les orphelins. Le soir, une sœur domestique me remit 4 s. Ce matin, je me mis en prières pour le fonds des orphelins, car j'avais lieu de croire qu'au moins qu'il ne fût entré plusieurs livres sterling depuis mon départ, il n'y avait pas d'argent disponible à Bristol. Peu d'instants après, une sœur domestique me donna 5 s. en partant; cette après-midi, un frère me remit 5 L. Ce soir, à mon retour à la maison, j'apprends qu'il n'était entré que 3 L. 40 s. 8 d. depuis mon départ, ce qui avait tout à point suffi pour pourvoir aux besoins

jusqu'à ce soir. Ainsi, le secours que le Seigneur m'a envoyé à Trowbridge, à titre de réponse à mes prières, est venu fort à propos pour pourvoir aux besoins de demain.

20 octobre, mardi. — Ces trois derniers jours nous avons continué à éprouver les bons soins de notre tendre Père, relativement aux orphelins. Samedi soir, comme nous n'avions de nouveau rien, un anonyme laissa chez moi une paire de cornes montées en argent. Le jour du Seigneur je reçus 6 L. Hier, le Seigneur a continué à nous envoyer abondamment, car il est venu dans la matinée 12 L. des environs de Wolverhampton, et le soir, C. m'a remis 2 L. Ce matin, peu de minutes après avoir ré-  
 sulté qu'on n'avait point encore envoyé de pommes de terre aux orphelins, et que nous n'avions pas d'argent pour en faire provision (les 44 L. qui étaient venues hier avaient été envoyées tard), un frère vint m'informer qu'il avait donné ordre d'envoyer vingt sacs de bonnes pommes de terre aux Maisons des orphelins. Ainsi notre tendre Père prend continuellement soin de nous.

20 octobre, lundi. — Le Seigneur a de nouveau été bien bon envers nous ces derniers jours. Depuis le 20 octobre, nous avons reçu en diverses petites offrandes 18 s. 4 d. et 16 s. pour triage et vente de bas. Vendredi passé, on a aussi vendu pour 47 s. 5 d. de bas à une sœur qui vint pour voir les Maisons des orphelins. Le soir tard, à neuf heures, un frère chez lequel je me trouvais, me remit 5 L. Ces 5 L. et l'argent des bas vinrent très à propos pour nous mettre à même de répondre aux nombreuses demandes du jour suivant. Hier matin, en prenant mon chapeau qui était suspendu aux chevilles, je trouve dans mes gants un pli contenant un billet de 5 L. avec ces mots : « 2 L. pour les orphelins, le reste pour chers frère et sœur Müller. » Il est encore venu hier 2 L. 12 s. 6. Nous sommes ainsi pourvus pour environ trois jours. — Quant au billet qu'on avait mis dans mon chapeau, renfermant 5 L., j'ajoute que nous avons très peu d'argent pour nous-mêmes et que j'en avais souvent demandé au Seigneur avant de le recevoir. Au moment même où je pris mon chapeau, je venais de me relever de dessus mes genoux, et je lui avais derechef demandé des secours pour nous-mêmes et pour les orphelins.

30 octobre. — Il est entré avant hier soir 9 s. provenant de quelques ouvrages qu'une sœur a faits au profit des orphelins; et ce matin, de bonne heure, tandis que ma chandelle était encore allumée, on m'apporta un papier contenant 12 s. Ces deux dons,

jointes au peu que nous avons, ont pourvu aux besoins d'aujourd'hui.

31 octobre, samedi. — Comme nous n'avions rien, je me sentais tout particulièrement poussé à ouvrir la boîte qui est chez moi. Il s'y trouvait 4 L. 10 s. 7 d. Les boîtes des Maisons des Orphelins furent également ouvertes; elles renfermaient 8 s. Un frère de Tetbury ayant aussi donné 2 s. 6 d., il y a eu assez pour les besoins d'aujourd'hui. — 2 novembre, lundi. Il nous faut 4 L. 11 s. 4 d. pour aujourd'hui; comme il est venu 4 L. 12 s. depuis midi soir, nous avons suffisamment.

3 et 4 novembre. — Il n'est entré que 2 s. 6 d. depuis le 2 novembre, mais on a pu satisfaire aux besoins d'aujourd'hui au moyen d'articles qu'on avait donnés pour en disposer.

5 novembre. — Il n'est venu hier que 2 s. pour tricotage. Nos sommes renvoyés au Seigneur avec rien. Il nous faut pour aujourd'hui 4 L. 3 s. que je suis dans l'impossibilité d'envoyer. Trois heures après midi; il est venu 4 L. pour quelques articles envoyés de Stafford, et qui avaient été vendus à quelque temps, de manière que j'ai pu envoyer les subsides nécessaires. Reçu encore 6 d.

7 novembre, samedi. — Ce qui nous est resté des 4 L. 2 s. 6 d. que nous avions avant hier, avec 9 s. 6 d. qu'un des employés nous a donnés, ont pu suffire à tous les besoins d'aujourd'hui.

8 novembre. Jour du Seigneur. — Le Seigneur a été de nouveau bien bon; il a tourné ses regards vers nous dans notre pauvreté. Outre les 4 L. 10 s. pour le loyer, j'ai reçu 5 L. accompagnées de Ecclés. IX, 40. On m'informa aussi qu'on avait envoyé de Glasgow un présent consistant en deux grands sacs de grain d'avoine. Un frère me dit en outre qu'il avait à cœur de donner des étoffes pour faire des habits d'hiver aux enfants, pour la valeur de 40 L., s'en remettant à moi pour le choix des étoffes, afin qu'il pût ainsi donner ce qui serait le plus utile. (En conséquence, il envoya quelques jours après deux bonnes couvertures de laine, très grandes, 32 1/2 yards de castorine mélangée et 40 1/2 yards de castorine bleue pour manteaux.) On mit aussi dans la boîte de Béthesda 4 s. avec ces mots: «Jehovah Jireh.» Pendant bien des années ces paroles furent souvent un rafraichissement pour mon âme. Je les avais écrites sur l'une des vitres de ma chambre avec une bague de grand prix, enchâssée d'un diamant et de dix brillants, qui m'avait été donnée il y a un an et huit mois pour les orphelins. Assis dans ma chambre, dans des moments de grande pauvreté, mes yeux rencontraient souvent

ce « JEHOVAH JIREH », c'est-à-dire l'Éternel y pourvoira, et mon cœur se fortifiait en pensant à la manière remarquable avec laquelle cette bague de prix avait été donnée. — Je m'étais proposé d'aller hier à Trowbridge, et vendredi j'avais pris des arrangements dans ce but avec frère \*\*\*. Mais je n'eus pas plus tôt été décidé à cela que je n'éprouvai aucune paix dans la perspective de faire cette course. Après avoir prié à ce sujet vendredi soir et hier matin, je me sentis assuré que le Seigneur avait des raisons de ne pas permettre que je me trouvasse heureux dans l'idée de me rendre à Trowbridge, et je me déterminai à ne pas y aller. Dans la pensée que peut-être il m'avait gardé ici pour le bien de quelques âmes, il me fut donné de m'attendre à ce que cette journée serait marquée par quelques bénédictions. Ce soir, je me sentis principalement dirigé à mettre la vérité sur la conscience des personnes converties; il me fut donné de les solliciter et de les supplier, leur disant que j'étais assuré que c'était par un effet de ses grâces miséricordieuses envers plusieurs d'entre eux, que le Seigneur n'avait pas permis que j'allasse à Trowbridge. Je parlais sur Genèse VI, 4 - 5. Immédiatement après, je vis quelques fruits de la parole. Un individu m'ouvrit entièrement son cœur, et je me promenai avec lui jusqu'à environ dix heures, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il me resta un peu de force. [A peu près dix jours après, un frère me parla d'un pauvre ivrogne qui m'avait entendu ce même soir, qui, depuis, était resté debout tous les soirs jusqu'à près de minuit pour lire les Écritures, et qui ne s'est plus enivré dès lors.]

11 novembre. — Il ne nous est entré depuis le 8 que 4 s. 6 d. pour du tricotage et un don de 2 s. 6 d. Nous étions donc très pauvres; mais un employé donna les 9 s. qu'il nous fallait en sus de ce que nous avions. Un anonyme a envoyé aujourd'hui neuf sacs de pommes de terre, ce qui nous fait voir que, malgré notre grande pauvreté, notre Père continue à se souvenir de nous.

12 novembre. — Nous n'avons reçu que 6 s. 6 d. hier soir, dont 4 s. 6 d. sont le produit du travail d'une sœur, et les deux autres proviennent d'une pauvre sœur infirme. Ces 6 s. 6 d. sont infiniment précieux à mes yeux; ils nous découvrent de nouveau le cœur de notre Père envers nous, et ils sont un petit encouragement pour commencer la journée. C'est tout ce qu'il est venu pendant la matinée. Mais à midi j'apprends des Maisons des Orphelins qu'on avait reçu 4 s. 6 d. pour du tricotage, et que vers les onze heures du matin un anonyme avait laissé un souverain dans les établissements. Le papier qui renfermait la pièce portait pour

toute indication les lettres A. U. S. Ce fut une précieuse délivrance, car nous avons eu assez pour aujourd'hui. — *Le soir.* Il est encore entré cette soirée 3 s. pour du tricotage, et une petite fille a envoyé 4 s. En rentrant chez moi, je vis qu'un anonyme avait laissé dans ma maison une jaquette de garçon et un souverain. Les délivrances d'aujourd'hui nous sont véritablement bien précieuses ! Nous avons encore suffisamment pour demain.

Samedi, 14 novembre, Trowbridge. — L'argent venu avant-hier soir a suppléé aux besoins d'hier ; mais, comme nous n'avions rien reçu depuis lors, il n'y avait pas de quoi satisfaire aux demandes d'aujourd'hui. Je devais partir ce matin pour Trowbridge pour y faire l'œuvre du Seigneur ; je sentais que le temps de m'y rendre était venu. Sachant qu'on n'avait rien pour les orphelins, j'avais besoin de regarder à la puissance, à la sagesse et à l'amour de notre Père, afin de pouvoir me séparer convenablement de mes chers compagnons d'œuvre. Je me fortifiai dans la pensée que le même bon Père qui avait *pourvu, pourvoirait encore.*

Lundi, 16 novembre, Trowbridge. — Reçu ce matin une lettre de Bristol, dans laquelle on m'informe qu'il est entré samedi dernier 12 s. 6 d. ; l'un des employés a ajouté à cela 9 s. On a aussi reçu 3 s. par la vente de quelques articles et trois petites ~~monnaies~~ montant ensemble à 5 s. Ainsi le Seigneur, toujours miséricordieux, a envoyé en tout 4 L. 9 s. 6 d., ce qui a été suffisant pour les besoins les plus urgents.

17 novembre, Trowbridge. — Ce matin j'ai de nouveau reçu de Bristol le rapport d'hier, afin que, dans le cas où je serais incapable d'envoyer des secours, je pusse leur aider par mes prières. Dans un billet écrit le matin par frère B. et envoyé à ma femme, il me mande ce qui suit : « Je ne sais si le Seigneur a envoyé quelque argent pour les orphelins ; quant à moi je n'en ai point reçu. Sœur \*\*\* (l'une des employées) a donné une demi-tonne de charbon à la Maison des Orphelins ; on a aussi besoin de combustible dans l'Asile des Orphelines, et il nous faut beaucoup d'argent pour les dépenses usuelles. Il y a cependant suffisamment de quoi dîner dans les trois maisons. Il a dit : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point, de sorte que nous pouvons dire : le Seigneur m'est en aide. » Dans l'après-midi du même jour, il m'écrivit : « J'ai tardé autant que possible à vous écrire. Le Seigneur n'a rien envoyé ; mais les sœurs peuvent encore se dispenser d'acheter du pain, et elles ont eu assez pour payer le lait, à l'exception de sœur \*\*\* qui a réalisé dans ce but quelques schellings en

vendant un objet qui lui appartenait. Nous avons donc pour les besoins d'aujourd'hui les plus urgents. » Les dernières lignes me paraissent nécessiter quelques remarques. Ne semble-t-il pas de prime abord que c'est une déviation des principes en vertu desquels nous agissons, que des personnes attachées à l'œuvre aient été obligées de vendre de temps en temps des choses leur appartenant pour procurer le nécessaire ? Mais rappelons-nous que dans aucune circonstance nous ne pouvons nous attendre à ce que les demandes de secours temporels soient agréées par le Seigneur, à moins que nous ne soyons prêts à prendre part nous-mêmes aux besoins, soit en donnant de l'argent, soit en nous défaisant des articles inutiles que nous pouvons avoir. Une institution comme celle qui est commise à mes soins, ne pourrait pas être conduite par un chrétien riche, avec les principes en vertu desquels nous sommes rendus capables d'agir par la grâce de Dieu, à moins qu'il ne fût disposé à donner lui-même de son propre avoir, même jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien, toutes les fois que l'établissement se trouverait dans quelque besoin réel.

18 novembre, Bristol. — Je suis revenu à midi de Trowbridge, où j'ai été très heureux, et où le Seigneur s'est évidemment servi de moi. Combien l'on éprouve de bonheur à pouvoir aller et demeurer avec le Seigneur ! En arrivant, ma femme me dit qu'on avait mis quelque argent dans la boîte des orphelins qui est dans ma maison, et qu'elle avait lieu de penser qu'on n'avait pas donné moins de 4 L. Comme elle n'avait pas la clef de la boîte, elle avait envoyé 4 L., qui était entrée pour le loyer des Maisons d'Orphelins, et qui put suffire aux besoins d'hier. Un employé ayant ajouté 4 s., il y a eu pour le diner d'aujourd'hui. De plus il est arrivé hier de Clapham une nouvelle preuve que ce n'est que pour éprouver notre foi, et nullement dans sa colère, que le Seigneur permet que nous soyons ainsi pauvres. Cet envoi contient quelques articles d'habillement dont voici la liste : six fourreaux, sept tabliers d'enfant, quatre chemises, trois mouchoirs de poche, deux jupons, trois bonnets de nuit, quatre sacs à ouvrage (tous ces objets sont neufs), un yard de mérinos et une main de papier de soie. De retour à la maison, j'ouvris la boîte, dans laquelle il y avait 2 L. 0 s. 6 d., ce qui fit que je pus envoyer 4 L. 0 s. 6 d., somme suffisante pour se procurer la provision ordinaire de pain.

19 novembre. — Depuis le 18 septembre 1838, nous n'avons peut-être pas traversé un jour d'épreuve comme celui d'aujourd'hui. Déjà depuis six jours notre pauvreté était très grande, et

nous n'avions rien reçu depuis hier. Selon les probabilités humaines, nous ne pouvions donc pas nous pourvoir de pain, quand frère B. vint me voir dans l'après-midi, il n'y avait pas quoi se procurer du lait pour le thé. Nous priâmes ensemble et le Seigneur eut pitié de nous. Un employé s'aperçut qu'il pouvait donner 40 s. de sa bourse, ce à quoi il n'avait pas pensé auparavant, et nous eûmes ainsi pour du lait au moment où on le porte ordinairement. Ce soir, vers les six heures, il est entré 40 s. 3 d. pour Rapports vendus. Ainsi, grâce à la bonté de Dieu, nous avons pu prendre du pain comme à l'ordinaire. Combien le Seigneur a été aimable de nous envoyer une quantité de pommes de terre et deux grands sacs de gruau avant le temps de grande pauvreté pécuniaire. Qu'il veuille maintenant tourner sa face vers nous, dans sa grande miséricorde, car nous sommes plus pauvres que jamais, et tandis qu'il n'y a pas de délivrance complète, notre pénurie va chaque jour en augmentant. Qu'il soit béni de ce qu'aujourd'hui, pendant que notre âme est soumise à une aussi forte épreuve, mon esprit est demeuré en paix. Qu'il soit loué de ce que cette paix continue, bien que de tous côtés de nouveaux besoins se présentent à moi pour demain. Je ne doute nullement que, quand le temps sera venu, il n'agisse avec plus de puissance sa main secourable!

20 novembre. — Il n'était encore rien venu dans la maison. Vers les trois heures de l'après-midi, frère B... vint voir s'il était arrivé quelque chose, mais je n'avais rien reçu. Étant obligé de sortir avec un frère du Devonshire, je le priai d'attendre jusqu'à mon retour. Environ un quart d'heure après, je reviens et trouve quelques personnes qui m'attendaient pour s'entretenir avec moi. De ce nombre était une sœur que je désirais beaucoup voir au sujet de quelque affaire d'église. Lorsque nous eûmes terminé la conversation, à trois heures et demie environ, elle me donna 40 s. pour les orphelins. Jamais délivrance n'avait été plus nécessaire et ne fut par conséquent plus précieuse. Aucune parole ne peut rendre la joie que j'en éprouvai. C'était vraiment en Dieu que je me réjouissais; j'étais exempt d'excitation; et cette circonstance ne me dérangerait pas un seul instant de mes autres occupations. Je n'en éprouvai aucune surprise, car, par la grâce de Dieu, mon âme attendait de lui ma délivrance. Jamais le secours n'avait été si longtemps différé, car, aucune des maisons n'avait du lait pour le thé, il y en avait une qui était sans pain, et pas d'argent pour s'en procurer. Ce ne fut que quelques minutes avant le lactier que frère B... arriva aux Maisons d'Orphelins avec l'argent.



pendant le secours fut là plus d'une heure avant le moment  
 l'on prend ordinairement le thé. Le Seigneur soit béni pour  
 sa délivrance! Jamais nous n'avions encore traversé une se-  
 maine de pauvreté comme celle qui a commencé le 13 novembre ;  
 mais, béni soit le Seigneur, nous n'avons manqué de rien,  
 nous avons été gardés de le déshonorer par notre incrédulité. Je  
 ne pas omettre touchant cette journée, qu'avant la réception  
 de 4 L. on avait envoyé un char de copeaux à la maison des  
 enfants, où il n'y avait plus ni charbon, ni argent.

14 novembre, samedi soir. — Les 40 L. qui sont venues hier  
 à midi sont entièrement dépensées, et je suis derechef sans  
 argent. Nous sommes néanmoins arrivés à la fin d'une nouvelle se-  
 maine et nous avons pu repourvoir un peu nos dépôts de provi-  
 sions. Le Seigneur nous accorde de voir une nouvelle huitaine,  
 nous ne craignons pas de nous envoyer proportionnellement à nos

15 novembre, jour du Seigneur. — Le Seigneur s'est de nouveau  
 servi de nous et nous a envoyé de quoi satisfaire à nos besoins  
 pendant deux jours. Outre les 4 L. 40 s. qui sont entrés pour le  
 Seigneur, mon frère m'a donné ce matin 2 souverains, une sœur qui  
 habite à une certaine distance d'ici a envoyé 4 L., et un frère  
 qui a passé la journée avec nous, a mis 12 s. 6 d. dans la boîte  
 qui est chez moi, et que, vu notre état de pauvreté, nous n'avons  
 pu nous empêcher de retirer.

16 novembre. — Ce soir, après avoir déboursé tout l'argent  
 que nous avions, on nous a donné deux bagues d'or, cinq petites  
 bagues d'argent, une bague en argent, cinq boutons de chemise  
 d'argent, une boucle en argent, une paire de boucles d'oreilles,  
 un bracelet et une petite boîte.

17 novembre. — Depuis le 22, il ne nous est entré que 3 s. 6 d.  
 pour le tricotage. Nous nous trouvions donc de nouveau dans le  
 besoin. L'on ouvrit les boîtes dans les Maisons des Orphelins, mais  
 on n'y trouvait que 4 s. Dans notre pauvreté, il nous vint pen-  
 sée à après-midi 6 L. pour des objets arrivés de Stafford, et qui  
 ont été vendus il y a quelque temps. Après s'être fait attendre,  
 l'argent était venu fort à propos au moment du besoin. Le soir,  
 nous est encore parvenu 2 L. par un don envoyé des Indes Orien-  
 tales.

18 novembre. — On a expédié aujourd'hui de Newport, près de  
 Bristol, deux bagues, une broche et 4 s.

19 novembre. — J'ai reçu ce matin, avant que nous fussions  
 dans le besoin, 4 L. d'une sœur de Dublin. Ce don est

arrivé on ne peut plus à propos pour les nombreuses demandes de demain, samedi, pour lesquelles nous n'avons rien. On a trouvé cette après-midi dans les boîtes des Maisons des Orphelins 2 L. 12 s. 6 d.

Samedi, 28 novembre. — Reçu 1 L. Le Seigneur a suppléé rarement à nos besoins pendant cette semaine ; il nous a envoyé des secours et n'a pas permis que nous fussions soumis à une épreuve aussi sévère que les deux semaines précédentes.

29 novembre. — La main libérale du Seigneur a de nouveau richement pourvu aux besoins des orphelins pour au moins deux jours, car nous avons reçu aujourd'hui en tout 6 L. 19 s. 6 d.

4<sup>er</sup> décembre. — Aujourd'hui nous nous sommes trouvés pauvres quant aux fonds des orphelins, que si le cœur plein de tendresse du Seigneur ne s'était souvenu de nous, nous n'aurions pu faire face aux demandes de la journée. On a réalisé ce matin 5 L. 7 s. pour des articles envoyés dans le temps de Stafford. J'ai rapporté plusieurs fois comment nous avons été secourus par le secours que quelques-uns des saints de Leeds et de Stafford nous ont fait passer dans leur bonne affection, c'est à dire faire voir que ces donateurs ont été dirigés par le Seigneur à l'envoi de leur offrande.

2 décembre. — Par suite des déboursements d'hier, nous avions plus que fort peu de chose en main, lorsque D. C. nous porta 2 L. que sa femme, qui est une sœur, a épargnées sur ses dépenses de son ménage, au profit des orphelins. Environ une heure après avoir touché ces 2 L., nous reçûmes, par deux lettres de poste, 6 L. 4 s. 6 d. d'une sœur. Sur cette somme, qui est le produit de la vente de quelques bijoux, la moitié doit être affectée aux orphelins, et l'autre moitié à mes propres besoins. Ainsi le Seigneur a pourvu pour moi et ma famille au moment où nous étions dans un besoin urgent.

Samedi matin, 5 décembre. — Hier après midi, une sœur nous a apporté 2 souverains dans ma maison. Ainsi, dans son cordial amour, le Seigneur s'est souvenu de nos besoins du samedi et nous a envoyé ce subsidé ; car nous n'avions que 18 s. 6 d. quand il est arrivé et il nous faut 2 L. 12 s. pour aujourd'hui. Le soir. Comme nous n'avions plus que 6 s. 6 d., je me suis mis en prières, et immédiatement après m'être relevé de dessus mes genoux, on nous a donné 4 L. 5 s. 6 d. pour des choses vendues, surtout pour des articles venus de Stafford. Un anonyme a aussi laissé ce soir 2 L. 2 s. 6 d. dans ma maison.

6 décembre. — Il est entré aujourd'hui 2 L. 2 s. 6 d.

7 décembre. — Reçu 4 L. 11 s.

8 décembre, *le matin*. — C'est aujourd'hui que finit la cinquième année de l'œuvre des orphelins. Jusqu'ici le Seigneur nous a secourus ! Ce matin nous n'avions que 4 L. 4 s. 9 d., et nous fallait 4 L. 7 s. pour suppléer aux besoins du jour. J'ouïs en conséquence, la boîte qui se trouve chez moi, où je trouvais 2 s. 6 d. Ces 4 L. 4 s. 3 d. furent envoyés aux Maisons des orphelins. *Le soir*. Il nous est venu pendant la journée 4 L. 6 s. Pour quoi j'ai dû payer 4 L. 2 s. Ainsi, quoique à la fin de cette année, il me reste une balance de 15 L. 0 s. 6 1/4 d., nous n'avons, par le fait, que 4 s. 6 1/4 d. en main, le reste a été mis de côté pour le loyer qui est dû jusqu'à ce jour. C'est avec ces 4 s. 6 1/4 d. que nous avons à commencer cette nouvelle année, en nous reposant sur le Dieu vivant qui, comme dans les années précédentes, nous aidera en toutes choses selon que les circonstances le requerront.

En terminant les détails de ce qui s'est passé depuis le 9 décembre 1839, jusqu'au 9 décembre 1840, je présenterai quelques réflexions :

1. Quoique nos épreuves de foi aient été nombreuses, même fréquentes que pendant le cours d'aucune des années précédentes, et bien que nous ayons été souvent réduits à la dernière extrémité, cependant les orphelins n'ont manqué de rien ; ils ont eu une nourriture saine et les vêtements nécessaires.

2. En lisant les simples détails de nos épreuves de cette année, on pouvait supposer que nous avons été désappointés dans notre attente, ou que nous sommes découragés dans notre œuvre, je répondrais que c'est tout le contraire. Dès les commencements de l'entreprise, nous nous sommes attendus à des épreuves semblables. Il y a plus : c'est afin que l'Église de Dieu pût contempler les réponses qu'il accorde à nos prières en voyant sa main pourvoir à nos besoins, et profiter de nos expériences, que cette Institution a surtout été établie. Notre but n'est donc pas de vivre sans épreuves de foi ; nous désirons seulement que le Seigneur nous soutienne lorsque nous sommes éprouvés, afin que nous ne le déshonorions pas en doutant.

3. Cette manière de vivre place le Seigneur remarquablement devant nous. C'est lui qui vient pour ainsi dire chaque matin visiter nos dépôts de provisions, pour nous envoyer ensuite des secours proportionnés à nos besoins. Je n'ai jamais éprouvé d'une manière plus manifeste la proximité du Seigneur que lorsque, après le déjeuner, il n'y avait pas pour le repas suivant, et qu'il

pouvait néanmoins au dîner de plus de cent personnes ; ou que, après le dîner nous n'avions rien pour le thé, et qu'il nous fournissait ce qu'il fallait sans qu'aucun être vivant eût été informé de notre disette. Je dois ajouter que, quoique les témoins oculaires des gracieuses interventions de notre Père n'en aient retiré tout le fruit qui aurait pu leur en revenir, nous en avons pendant recueilli quelques bénédictions. Ce qu'il y a de certain c'est que nous ne sommes point las de faire l'œuvre du Seigneur en suivant cette marche.

4. On a observé plus d'une fois que cette manière de vivre de préoccuper continuellement l'esprit de pensées comme celles d'où viendra la nourriture, le vêtement, etc., etc., et qu'il ne peut plus être propre à s'occuper de choses spirituelles. Je réponds en premier lieu que les besoins de cette vie fatiguent bien peu les esprits ; nous nous déchargeons de nos soucis sur notre Père qui non seulement nous permet de lui remettre le tout, mais qui même le veut ainsi, parce que nous sommes ses enfants. Qu'on se souvienne ensuite que, lors même que les besoins des enfants et des autres parties de l'œuvre préoccuperaient péniblement nos pensées, cependant, comme c'est au Seigneur seul que nous regardons pour ces choses, le sentiment du besoin tend à nous porter en la présence de notre Père pour lui demander qu'il y pourvoie, et loin que cet état de choses soit nuisible au cœur, il ne peut qu'en retirer des bénédictions. Enfin nos âmes comprennent par expérience que c'est pour le bien général de l'église que notre foi est éprouvée, sont encore ramenées à Dieu pour lui demander de nouvelles grâces, et la faveur de lui être fidèles dans son service.

5. Le désir de mon cœur et la supplication que je fais à Dieu est que toutes ces prières exaucées encouragent les enfants de Dieu qui liront cet ouvrage à prier pour la conversion de leurs parents et amis, pour la prospérité de leur propre âme et de l'Église en général, pour le succès de la prédication de l'Évangile. Ne pensez pas, cher lecteur, que ces choses ne soient que pour nous, et que tous les saints ne puissent pas jouir des mêmes privilèges. Si le Seigneur n'appelle pas chaque enfant de Dieu à établir des écoles et des maisons d'orphelins, et à se confier en lui pour les ressources qu'elles demandent, cependant rien n'empêche, de son côté, que vous ne fassiez l'expérience, encore mieux que nous l'avons faite nous-mêmes, de la bonté avec laquelle Dieu répond aux prières de ses enfants. Faites seulement l'épreuve de sa fidélité, et essayez de lui apporter tous vos besoins ! Mais il faut être droit de

ur devant lui; car, si vous viviez dans le péché, ou que vous  
 vez volontairement et habituellement des choses que vous sa-  
 être contraires à la volonté de Dieu, alors vous ne pourriez  
 attendre à ce qu'il vous exaucât. • Si j'eusse médité quelque  
 dans mon cœur, le Seigneur ne m'eût point écouté; mais  
 ment Dieu m'a écouté, et il a été attentif à la voix de ma  
 tion. • (Psaume LXVI, 18, 19.)

uant aux enfants de Dieu qui gagnent leur pain en travail-  
 leurs propres mains, soit dans les affaires, soit en exerçant  
 profession, je les engage solennellement, et dans l'affection  
 pour eux, à mettre en pratique les principes en vertu des-  
 cette Institution est dirigée relativement aux dettes. Si vous  
 dettés, confessez vos péchés à cet égard; confessez avec  
 au Seigneur que vous avez péché contre les préceptes que  
 avons Rom. XIII, 8. Et si vous êtes résolus à ne plus con-  
 e dettes, quelque en soit le résultat, que vous vous at-  
 au Seigneur et que vous vous confiez véritablement en  
 que vous avez présentement seront bientôt acquittées.  
 ne devez rien, prenez, dans la force de Christ, la résolu-  
 endurer les plus grandes privations en attendant de Dieu  
 rs, plutôt que d'avoir recours à des moyens contraires à  
 de Dieu, comme d'emprunter, de prendre à crédit, etc.,  
 vous délivrer vous-mêmes. Il suffit d'entrer dans la voie in-  
 par la marche de notre Institution pour en connaître bien-  
 ellence.

14, 15, 16 et 25 décembre, nous avons eu des réunions pu-  
 où l'on a donné des détails sur les dispensations de Dieu en-  
 nous dans l'œuvre des Maisons des Orphelins, des écoles, etc.,  
 du bien de tous ceux qui ont désiré y assister. Nous avons  
 é à Dieu qu'il vint beaucoup de monde; il nous a exaucés  
 a puissamment assistés, frère Craik et moi, dans ce que  
 nous avons eu à dire. La partie de l'Exposé qui précède contient  
 substance ce qui a été dit dans ces réunions sur le grand  
 de prières que le Seigneur a exaucées pendant l'année  
 ère. On a fait mention de quelques autres points qui ne seront  
 sans intérêt pour le lecteur fidèle, et que je crois devoir ajou-  
 éci.

Six écoles pour des enfants pauvres, qui toutes ont été éta-  
 par nos soins, ont été entretenues *entièrement* cette année  
 les fonds de notre Institution.

Nous avons encore payé le loyer de la salle d'une septième  
 cole, dirigée par une sœur de notre connaissance; deux autres

écoles, hors de Bristol, ont été pourvues de Bibles et de Testaments.

Le nombre des enfants qui ont fréquenté les écoles par le moyen de notre Institution, et depuis sa formation, se monte à 2246. Ceux qui sont instruits présentement dans les six écoles sont au nombre de 303.

Ces établissements ont fourni, par l'écolage des enfants, sixième partie de leurs dépenses.

2. Une école du dimanche est entretenue entièrement par les fonds de notre Institution.

3. Depuis la formation de l'Institution, il s'est établi une école d'adultes, en rapport avec elle, dans laquelle 450 personnes ont été instruites dans l'après-midi du dimanche.

Cette école a été discontinuée à la fin de cette année, et l'on propose de la remplacer par une instruction régulière du soir pour des adultes qui ne savent pas lire. On a l'intention de leur apprendre à lire et à écrire deux fois par semaine pendant une heure et demie environ, après quoi on consacrerá un peu de temps à lire la parole et à leur exposer la vérité. L'école commencera à sept heures du soir, et l'instruction sera gratuite.

4. 452 exemplaires de la Bible et du Nouveau Testament ont été mis en circulation par le moyen de notre Institution cette année.

Depuis le 5 mars 1834, on a placé 6044 exemplaires des saintes Écritures.

On peut en tout temps se procurer des Bibles et des Testaments au dépôt, Wilson-Street, 3, Bristol.

5. 120 L. 40 s. 2 d. ont été pris sur les fonds de l'Institution pour des œuvres missionnaires.

6. Les trois maisons renferment actuellement 94 orphelins. Nombre total de ceux qui ont été confiés à nos soins, du 11 avril 1836 au 9 décembre 1840, 129.

Je rapporte encore les particularités suivantes relatives aux Maisons des Orphelins.

1. Nous avons reçu, depuis le commencement de notre œuvre, la somme de 3,937 L. 4 s. 4 d., sans nous adresser à personne, et que nous regardons comme étant entièrement le résultat des prières que nous avons présentées au Seigneur.—2. Nous avons également reçu une grande variété de provisions, d'habillements, de fournitures diverses, etc., etc.—3. Bien que nous ayons eu autant et même plus de malades que les années précédentes, cependant je dois reconnaître publiquement, à la gloire du Seigneur, que nous en avons eu bien peu, comparativement au grand nombre

enfants.—4. Les garçons continuent à tricoter des bas pour la vie, et des ouvrages de couture seront reçus comme du passé par la Maison des Orphelines.

Il est un sixième objet que nous avons en vue pour l'avenir. Nous nous proposons, selon le temps et les ressources que le Seigneur mettra à notre disposition, de faire circuler des publications qui, avec la bénédiction de Dieu, pourront être utiles aux pauciers et aux inconvertis. Dans ce but, nous avons l'intention d'écrire ou d'imprimer des traités destinés aux âmes inconverties, de les vendre ou les distribuer quand on en trouvera l'occasion, et même que des publications propres à attirer l'attention des pauciers sur les vérités qui sont surtout devenues nécessaires dans ces derniers jours, ou qu'on a perdues de vue, et qui peuvent ramener les enfants de Dieu à la parole écrite de l'Éternel.

#### ACTIENS QUE LE SEIGNEUR A FAIT REPOSER SUR L'ŒUVRE RELATIVEMENT AUX AMES DES ENFANTS.

Il y a eu pendant les quatorze derniers mois des réunions hebdomadaires pour les enfants, dans lesquelles on leur a expliqué les vérités de la Bible. Une attention pour ainsi dire générale se fait remarquer dans ces instructions; c'est avec reconnaissance que j'attribue ces succès au Seigneur, et je le regarde comme l'avant-coureur de bénédictions plus grandes.

Trois écoliers du dimanche ont été admis cette année à la communion de l'église.

Huit orphelins avaient été admis à la communion à la fin de l'année dernière; on en a reçu quatorze pendant celle-ci, ce qui fait en tout vingt-deux.

Il est mort cette année deux orphelins, un jeune enfant et une jeune fille d'environ douze ans. Cette jeune fille, dont la conduite était généralement bonne, fut malade de consommation pendant quelques mois avant de quitter ce monde. Plus son heure approchait, plus ceux qui la soignaient redoublaient de sollicitude envers son âme, mais elle n'était évidemment pas préparée à entrer dans l'éternité. Nous pûmes constater ce que nous n'avions jamais vu au même degré dans aucun autre enfant. A mesure que cette jeune fille, naturellement aimable, douce et tranquille, s'approchait du terme de sa carrière, non-seulement elle manifestait une complète indifférence pour la vérité, mais même de l'aversion, et autant qu'elle le

pouvait une grande inimitié. Le moment arriva où elle était évidemment mourante, sans être préparée à la mort. On assembla alors toutes les orphelines pour leur représenter l'effrayant état de leur compagne mourante; on leur fit remarquer que c'était un avertissement pour celles qui n'avaient point cru, et un sujet de gratitude envers Dieu pour celles qui croyaient, et qui par sa grâce étaient dans un tout autre état. Enfin on posa sur leurs cœurs la nécessité de se mettre en prières pour leur compagne mourante. Les frères et les sœurs de la maison furent néanmoins soutenus, et bien que, dans l'extrémité où elle se trouvait, Charlotte Lee continuât à être opposée à la vérité, ils purent encore espérer et prier. Contre toute attente elle vécut dix jours de plus, et deux jours avant de quitter ce monde il s'opéra en elle un changement qui nous permit de conserver de l'espérance.

Nous annonçons dans le rapport de l'année dernière que comme le Seigneur nous avait donné de prier pour les enfants avec quelque ardeur, nous nous attendions à voir des fruits de nos travaux dans ce qui regarde leur conversion. Notre attente n'a point été vaine. Toutefois j'attends des résultats tout autres que ce que nous avons vu jusqu'ici. Tandis que le principal objet de notre œuvre a été et est encore de faire connaître le cœur de Dieu envers ses enfants, et combien il est vrai qu'ils ont pouvoir auprès de lui par leurs prières; cependant, ainsi que nous l'espérons et que nous l'avons demandé à Dieu, il nous accorde la joie de voir les enfants amenés les uns après les autres à la connaissance du Seigneur. — L'expérience que j'ai faite m'a démontré que, en général, les enfants de Dieu attendent trop peu de fruits *immédiats* de leurs travaux parmi les enfants. On espère que le Seigneur reconnaîtra tôt ou tard l'instruction qui leur est donnée, et qu'il répondra enfin, mais peut-être bien des années après, aux prières qu'ils lui offrent à leur sujet. Tandis que la parole de Dieu (Proverbes XXII, 6; Ecclés. XI, 4; Galates VI, 9; 1 Cor. XV, 58) nous donne l'assurance que notre travail ne sera point inutile auprès du Seigneur, non-seulement dans l'œuvre en général, mais aussi dans ce qui concerne l'éducation des enfants dans sa crainte, nous devons prendre garde d'abuser de ces passages en pensant qu'il importe peu que nous recueillions des fruits *immédiats* ou que nous n'en voyions pas, mais plutôt importuner le Seigneur jusqu'à ce qu'il nous en fasse voir, et lui présenter nos prières avec persévérance et soumission. J'ajoute, pour l'encouragement des fidèles qui travaillent au milieu de la génération naissante, que, pendant les deux



nières années, on a reçu à la communion au milieu de nous dix-sept  
 tres enfants ou jeunes personnes de l'âge de onze et demi à dix-  
 pt ans, et je m'attends encore à ce qu'un beaucoup plus grand  
 mbre sera converti, non-seulement parmi les orphelins, mais  
 se au milieu des écoliers du dimanche et des enfants des autres  
 les. Nous vivons dans des temps remarquables à bien des égards,  
 dans plusieurs lieux, le Seigneur opère puissamment au milieu  
 enfants.

Je supplie tous ceux qui connaissent la réalité de nos privilèges  
 que enfants de Dieu, et qui savent que nous avons pouvoir  
 de lui, de nous prêter le secours de leurs prières, afin  
 bientôt un beaucoup plus grand nombre d'enfants se con-  
 vent, et que ceux qui font profession de connaître le Sei-  
 soient rendus capables de marcher de telle manière que le  
 Jésus soit glorifié par eux. Le lecteur fidèle ne doit pas  
 la persévérance avec laquelle Satan cherchera à entraîner  
 nouveau vers le monde les enfants de neuf ans et au-dessus  
 ont été admis à la communion, afin d'engager par là les  
 à ne plus attendre de conversions réelles parmi les en-  
 les.

Les dépenses des divers objets de notre Institution, à l'ex-  
 ception des Maisons des Orphelins, du 19 novembre 1839 au 19 no-  
 vembre 1840, se sont élevées à 622 L. 2 s. 6 1/2 d. Balance au  
 19 novembre 1840, 13 L. 2 s. 9 3/4 d.

Dépenses des trois Maisons des Orphelins, du 9 décembre 1839  
 au 9 décembre 1840, 900 L. 11 s. 2 1/2 d. Balance au 9 décembre  
 1840, 15 L. 0 s. 6 1/4 d.

13 décembre. — Un anonyme nous a envoyé un morceau de  
 argent pour notre propre usage. Ce don nous est venu très à pro-  
 pos, car nous étions de nouveau très pauvres.

16 décembre. — Ce matin un pauvre frère, qui sert le Sei-  
 gneur dans le ministère de sa parole en vivant entièrement sous  
 dépendance quant aux choses temporelles, et qui avait de-  
 meuré quelques jours avec nous, a donné à ma femme 3 s. 6 d.  
 pour nos dépenses personnelles, en nous disant que nous pour-  
 rions en avoir besoin. Cette offrande est des plus remarquables,  
 et à cause de la personne qui la fait, que parce qu'elle nous est  
 immédiatement remise au moment où nous n'aurions pu pourvoir  
 nous-mêmes à nos besoins d'aujourd'hui.

## REVUE DE L'ANNÉE 1840.

I. *État de l'église.*

Frère Craik et moi trouvâmes, en arrivant à Bristol, 68 frères et sœurs réunis. . . . .

687 ont été admis à la communion depuis que nous sommes à Bristol. . . . .

Si l'n'y avait point eu de mutations, le nombre total de ceux qui sont en communion avec nous devrait être. . .

Mais,

79 ont quitté Bristol. . . . .

55 nous ont quittés et sont encore ici. . . . .

L'église exerce la discipline envers 44. . . . .

52 sont morts. . . . .

Si nous déduisons 230 de 755, nous trouvons pour rester 525 personnes actuellement en communion avec nous.

444 ont été ajoutées pendant le courant de cette année. Sur ce nombre, 47 ont été amenées à la connaissance du Seigneur au milieu de nous. 24 autres personnes ont également appris à connaître la vérité au milieu de nous, mais ne se sont jointes par part aux enfants de Dieu pour la communion. Enfin, 43 ont été de temps en temps en communion avec des troupeaux, le plus part avec des saints qui ne demeurent pas à Bristol.

II. *Mon état temporel.*

1. Le Seigneur a bien voulu m'envoyer par les offrandes volontaires des saints au milieu desquels je travaille, par le moyen des boîtes. . . . .	128 L.	5s.	10 4/2
2. Présents en argent de quelques saints de Bristol et d'ailleurs. . . . .	100	58	1
3. Argent provenant de mes relations de famille. . . . .	8	48	0
4. Provisions, vêtements, etc. valant pour nous <i>au moins</i> . . . . .	5	0	0
<b>Total. . .</b>	<b>242 L.</b>	<b>8 s.</b>	<b>11 1/2</b>

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

**EXPOSÉ**

**DE**

**ELQUES-UNES DES DISPENSATIONS**

**DE DIEU**

**ENVERS**

**GEORGES MÜLLER,**

**ÉCRIT PAR LUI-MÊME.**

—

**TROISIÈME PARTIE.**



**PARIS,**

**IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET C<sup>o</sup>.**

**En vente, rue Tronchet, 2.**

**1848.**



# EXPOSÉ

DE

## QUELQUES - UNES DES DISPENSATIONS DE DIEU

PAR

**GEORGES MÜLLER.**

---

### TROISIÈME PARTIE.

---

Je sens profondément combien je suis par ma nature incapable d'accomplir le travail qui est devant moi de manière à ce qu'il serve au profit du lecteur et à la gloire de Dieu. Néanmoins je mets la main à l'œuvre avec courage; car le Seigneur m'a donné de se tenir souvent les genoux devant lui pour réclamer son secours, et je puis dire que je compte sur son appui. Rien ne lui est si doux que d'accomplir sa puissance dans notre faiblesse; je veux donc, malgré ma grande infirmité, attendre de lui la force. Et si ce faible effort pour mettre en évidence les louanges du Seigneur peut contribuer à faire du bien (ce dont je suis pleinement convaincu, à cause des nombreuses supplications qu'il a produites dans mon esprit concernant cette œuvre pendant bien des mois), je désire tout mon cœur en attribuer à lui seul toute la gloire et tout l'honneur.

Je continue, ainsi que je l'ai fait dans les deux premières parties de mon Exposé, à donner des extraits de mon journal, que j'accompagne des remarques qui me paraissent les plus propres à rendre cette lecture profitable. Dans ce qui regarde mes affaires personnelles, la seconde partie nous a amenés jusqu'à la fin de l'année 40. Mais quant aux Maisons d'Orphelins et aux autres objets de charité, nous sommes arrivés qu'au 9 décembre de la même année, jour de la

clôture des comptes. C'est à partir de cette date que la narration continue.

40 décembre 1840. — Lorsque, hier soir, nous bouclâmes nos comptes, nous avions une balance de 15 L. 0 s. 6 d. 1/4. Mais sur cette somme, près de 15 L. avaient été mises à part pour le loyer, nous n'avions en définitive que 4 s. 6 1/4 d. C'est avec cette minime somme que nous commençâmes la sixième année de ce département de l'œuvre, ayant, comme à l'ordinaire, tous les jours à pourvoir pour plus de cent personnes. — Un petit garçon apporta ce matin une demi-couronne à la Maison des Orphelins; c'est le premier don de cette sixième année. Nous eûmes donc en 7 s. 0 1/4 d. pour aujourd'hui, ce qui nous fit assez pour payer le lait dans les trois maisons, et pour procurer un peu de pain à l'un des établissements. Jamais nous n'avions encore eu de si peu de moyens pour les pauvres au commencement de l'année.

41 décembre. — Nous n'avons encore reçu que 2 s. 6 d. de la Maison des Orphelins hier soir. Il y avait de quoi dîner dans la Maison des Orphelins et dans celle des petits enfants, mais à peine y avait-il assez pour les orphelins. Toutefois la demi-couronne suppléa à ce qui manquait au repas de ces derniers. Mais ensuite il n'y avait ni de quoi prendre du lait pour le thé dans aucune des trois maisons, ni de quoi acheter du pain. Cependant le Seigneur vint encore à notre secours. Vers une heure on vendit pour 12 s. quelques bijoux envoyés peu de jours auparavant; nous pûmes ainsi prendre du lait comme d'ordinaire et un peu de pain. (Je fais observer ici que comme les enfants mangent du pain de trois jours, il y en a ordinairement pour deux ou trois jours à l'avance. Mais quand, faute de moyens, nous ne pouvons pas faire notre provision ordinaire, nous nous procurons ensuite du pain rassis.)

42 décembre. — Il n'est entré que 4 s. pour les besoins de ce jourd'hui. Nous n'aurions donc pas eu de quoi pourvoir au dîner de la Maison des Orphelins, si, ce matin, il ne nous était entré 6 s. encore à temps pour nous tirer de difficulté. Mais nous n'avions derechef rien pour du pain, ainsi que pour quelques autres petits articles dont on avait besoin; j'ajoute à cela que nous étions à samedi et que nous avions à faire provision pour deux jours. Vers les quatre heures de l'après-midi l'une des sœurs de la Maison des Orphelins, à laquelle j'avais envoyé quelques jours auparavant un peu d'argent pour ses propres besoins, donna avec laquelle nous pûmes ainsi nous procurer les provisions nécessaires pour aller jusqu'au déjeuner du lundi matin. Ces derniers jours ont été des jours de grande épreuve; la pauvreté

et fait plus que jamais sentir, mais le Seigneur ne nous a pas fondus, il a fortifié notre foi et nous a toujours donné le essaire.

Le fonds des écoles était aussi très bas. Il n'y avait que tout de quoi payer aujourd'hui deux des maîtres qui étaient réellement dans le besoin. Mes chers compagnons d'œuvre des écoles ont donc aussi besoin de se confier au Seigneur pour leurs besoins matériels! (Je tiens à dire ici que, bien que les frères et les sœurs aient un certain salaire, il est néanmoins entendu que, si le Seigneur ne juge pas bon de nous envoyer des ressources à quelque où on les paye, je ne suis point considéré comme leur maître. Si plus tard il lui plaît d'envoyer des secours, on leur paye les dérangements de leurs honoraires, et s'il survient des maladies et d'autres besoins soient plus considérables qu'à l'ordinaire, on leur paie aussi, en sus de leurs salaires. Un frère ou une sœur qui fait cette œuvre qui ne regarderait pas au Seigneur pour son salaire, ne serait certainement pas fort à son aise; car notre situation est telle, aux uns et aux autres, que si nous passons par des époques de joie bien précieuses en voyant les réponses que le Seigneur accorde à nos prières, nous avons aussi à supporter des épreuves de foi très pénibles.)

10 décembre, jour du Seigneur. — Reçu ce matin 2 L. 40 s. pour que les dernières provisions fussent épuisées dans les maisons des Orphelins, j'ai donc pu envoyer de nouveaux sub-

10 décembre. — Malgré les 2 L. 40 s. qui sont entrés hier, nous n'avons pas assez ce matin pour pourvoir de charbon la Maison des Orphelins et celle des Orphelines. Mais le Seigneur, toujours généreux, nous en a bientôt fourni les moyens, car on nous a donné six cuillers à café en argent, et une paire de pinces pour mesurer le sucre, également en argent. J'ai aussi reçu hier 4 L. 40 s. qu'on a donnés anonymement pour le loyer. Ainsi le Seigneur commence l'année en nous bénissant sous ce rapport-là. Le donateur anonyme qui, pendant les deux dernières années, nous a donné 4 L. 40 s. par semaine pour le loyer des trois Maisons d'Orphelins, nous a fait parvenir sa même contribution pendant cette année, du 10 décembre 1840 au 10 décembre 1841.) Nous avons eu ce soir la première de nos réunions publiques, dans lesquelles j'ai donné quelques détails sur les dispensations que le Seigneur envers nous dans ce qui a rapport à son œuvre pendant l'année dernière. Nous avons éprouvé une grande jouissance. Je me suis senti puissamment soutenu par le Seigneur, et j'étais tel-

lement heureux par sa grâce, que personne ne put s'apercevoir ma contenance que *je n'avais absolument rien pour pourvoir besoins de demain*. Ce soir, après la réunion, un anonyme chez moi 2 1/2 d.

15 décembre. — Commencé la journée avec 2 1/2 d. Nous étions tournés vers le Dieu vivant ; j'attendais qu'il vint à mon secours, et l'urgence de nos besoins m'assurait qu'il ne manquera pas de nous aider. Vers les onze heures, je reçois de Bath un billet de 5 L. et un demi souverain. Le Seigneur, dans sa bonté et son amour, nous a donc envoyé ainsi la délivrance. Une heure après, j'apprends comment les choses s'étaient passées aujourd'hui dans les Maisons d'Orphelins, ce qui fera voir que l'argent de Barnstaple est venu à propos. Le frère R. et les autres des garçons, mande que, hier soir, une sœur avait donné un manteau, mais que jamais il n'y avait eu moins de pain le matin dans les Maisons d'Orphelins, et qu'on avait dit à l'un d'eux lui qu'il y avait dans les deux asiles des orphelins et des enfants. — Nous attendons maintenant du Seigneur ce qu'il faut pour faire imprimer le Rapport ; avec son secours, nous ferons rien jusqu'à ce qu'il y ait pourvu. Quoiqu'il soit très important de faire connaître à l'Église de Dieu les détails des dispensations du Seigneur envers nous relativement à son amour, que ce soit même là le principal objet de cette œuvre ; cependant il nous semble que c'est peu de chose pour notre bon père, qui ne refuse rien à ses enfants de ce qui leur est vraiment utile, que de nous donner la somme que requiert l'impression et la publication quand il le jugera le plus convenable. Nous devons à sa grâce, pouvoir le reconnaître dans cette affaire ; car nous nous accordons le doux privilège de pouvoir répandre librement l'histoire de ses bontés envers nous durant l'année ; ce qui n'est peut-être pas encore venu.

16 décembre. — Reçu ce soir 4 L. 10 s., accompagné de Ecclés. IX, 40 s. ; 42 s. d'une autre personne et un dollar de Bath. Nous avons ainsi quelque chose pour les besoins de demain.

17 décembre. — Nous avons reçu aujourd'hui 3 s. ; il est venu de Bath 4 L. 6 s. 8 d. ; enfin il nous est venu 2 L., produit de la vente de paniers de dames.

19 décembre. — Il n'est venu que 41 s. 2 d. depuis samedi. Comme, aujourd'hui samedi, j'ai dû déboursier 6 L. 10 s., voici derechef avec 5 s. 9 d., tout juste pour payer le port du paquet dont l'arrivée nous a été annoncée. Ainsi, toujours



primer le Rapport. Seigneur! ton heure ne paraît pas en-  
due!

Après-midi, il est venu d'Exmouth 4 L. 10 s. 5 d. qui,  
que nous avons, nous a mis à même de suppléer aux be-  
s maîtres des écoles qui se trouvaient serrés.

Décembre. — Le Seigneur nous a de nouveau envoyé d'abon-  
ecours. Il s'est souvenu que nous n'avions rien pour les  
ns, et que nous, qui en prenions soin, ne désirions pas  
qu'itér du lendemain. Nous avons reçu aujourd'hui en  
.. 17 s. Une sœur veuve, qui a reçu une petite somme d'ar-  
envoyé 5 L. qu'elle donne • comme une seule goutte d'une  
qui regorge de gratuités. • Il nous est ensuite parvenu, en  
e, 4 L. 10 s. pour le loyer; de E. P. G., 5 s., qui sont les  
s d'une augmentation de salaire; plus 2 s.

Décembre. — Ce matin, un frère m'a remis 5 L. pour en  
ge selon les besoins. Comme il y a quelque chose pour les  
ns, et que demain nous aurons besoin de 5 L. pour les éco-  
adu que nous n'avons plus que quelques schellings, j'ai  
te cette somme pour ces fonds.

Janvier 1844. — Depuis le 20 décembre, il nous est venu,  
lement suffisamment, mais même au delà de ce qu'il nous  
Je ne mentionne ici que les dons suivants: Une sœur a  
le produit de ses cuillers d'argent, qu'elle avait eu à  
e vendre depuis les dernières réunions publiques. Pendant  
maine, nous nous sommes journellement réunis en prières  
out spécial de demander au Seigneur les moyens de faire  
le Rapport de l'année dernière. Il y a déjà trois semaines  
rait pu être mis sous presse. Maintenant, la chose nous  
être d'une haute importance, attendu que, si on ne le  
pas paraître d'ici à quelque temps, on découvrirait bientôt  
us n'avons pas les moyens de le faire. Les dons reçus ces  
rs jours pour les orphelins et 40 L. qui nous ont été don-  
aujourd'hui, pouvant couvrir à peu près les deux tiers des  
impression, on a envoyé une partie du manuscrit, espé-  
ue le Seigneur nous enverrait encore quelque chose avant  
eût tiré les deux premières feuilles; dans le cas contraire,  
pendrait jusqu'à ce qu'on eût de quoi continuer. — *Le soir*,  
encore venu 5 L., plus 40 s., plus 3 s.

Janvier. — Il est entré aujourd'hui 48 s. Un anonyme a en-  
la Maison des Orphelines les articles suivants: un flacon de  
r, une chaîne de métal avec une croix, un porte-crayon d'ar-  
une bague en nacre, un morceau de cristal de roche, une

agrafe de collier, deux boutons de chemises et six ornements de cheminée.

Un anonyme a aussi envoyé ce soir deux paires de patins. Il nous fallait aujourd'hui, pour payer les salaires des régents de nos écoles, 4 L. 4 s. 6 d. de plus que nous n'avions. Vers midi, une sœur apporta trois petits dons, montant à 9 s., et vers deux heures nous reçûmes d'un anonyme un souverain par la poste; le cachet portait les lettres D. C. Comme la lettre ne désignait pas la partie de l'œuvre à laquelle cet argent devait être appliqué, et que les fonds des écoles en avaient besoin, je lui donnai sa destination, de sorte que nous eûmes ainsi plus qu'il ne nous fallait pour ce cas.

3 janvier. — Ce matin on m'a donné une broche, enchâssée de brillant et de dix petites émeraudes. Les pierres sont pour venir au bénéfice des orphelins; l'or doit être rendu. J'ai aussi reçu les sommes suivantes : 5 L. d'une sœur de Bristol; 2 L. des Indes Orientales; 2 L. 10 s. du Devonshire et un flacon en argent. Anonymement dans les boîtes de la chapelle de Béthesda 1 s.; de même 3 s. 6 d. par J. L., plus 4 L. 10 s. pour le loyer; enfin on a réalisé 4 s. 6 d. en vendant quelques articles. Le Seigneur a donc répondu aujourd'hui aux prières que nous lui avons adressées en commun la semaine dernière, en nous envoyant 44 L. 7 s.

4 janvier. — Aujourd'hui on nous a donné des bijoux pour en disposer au bénéfice des orphelins ou au profit des autres objets. (Comme il n'y avait que environ 7 s. pour ces dernières portions de l'œuvre, on leur a donné cette désignation.) Voici la liste des bijoux : deux chaînes de grains de savon avec leurs croix, un collier d'ambre, un collier de grains, une chaîne en or avec une croix de Malte, une chaîne d'or du Brésil, une broche en perles et en cheveux, une croix en perles, une boucle en nacre, deux bagues, un fermoir de collier, une broche, une diadème en pierres de Ceylan, une paire de fermoirs pour des bracelets, une broche en or, un flacon doré, une paire de boucles et une boîte. (L'argent qu'on a retiré de la plus grande partie de ces bijoux a satisfait aux besoins du samedi, 9 janvier.)

Lundi, 11 janvier. — Pendant la semaine dernière, non seulement le Seigneur nous a départi libéralement tout ce qu'il nous fallait pour les orphelins, mais il nous a aussi donné de pouvoir consacrer plusieurs livres sterling à l'impression du Rapport. Samedi soir il n'y avait plus que 3 s. 6 d. Je m'attendais donc que Dieu répondrait à mes prières, et je n'ai point été désappointé. Il est rentré en tout 9 L. 16 s. 4 d., ce qui fait que nous avons assez

ur la dernière partie du Rapport. Il a donc aussi plu au Seigneur de répondre à nos prières à ce sujet. Cette après-midi, comme nous n'avions plus que 2 s. 6 d., il est entré 3 L. 9 s. 6 d. de la vente de quelques articles, et un don de 5 L.

17 janvier. — Reçu aujourd'hui une lettre d'un frère, par laquelle il me donne la faculté de tirer sur ses banquiers, pendant l'année, jusqu'à la concurrence de 1000 L. pour tout frère qui veut à cœur de s'employer à une œuvre missionnaire dans les Indes Orientales, et que, autant que je pourrais en juger, j'estimais être qualifié pour cette vocation. (Cette faculté n'a duré que cette année; mais aucun frère paraissant qualifié pour cette année ne s'est encore présenté. Ceci prouve tout de nouveau qu'il est plus facile de se procurer des ressources pécuniaires que des personnes douées. Ma propre expérience m'a sans cesse démontré que, pourvu que je puisse m'assurer que telle ou telle chose à faire est selon la volonté de Dieu, je ne tarde pas à trouver les moyens de la mettre à exécution.)

18 janvier. — J'ai été appelé ce soir à me rendre auprès d'un frère et d'une sœur qui se trouvent dans la plus grande détresse. Le frère s'est porté caution pour les dettes de son fils, sans penser au besoin du monde qu'il serait un jour appelé à les payer. Comme le fils ne s'est pas acquitté, le père a été requis de le faire, et à moins qu'il ne fasse ce paiement d'ici à quelques jours, il sera emprisonné.

Comme il est précieux, même dans les choses de cette vie, de se conformer à la parole de Dieu! Cette révélation par laquelle sa volonté nous donne des directions pour toutes choses, même pour les affaires de cette vie les plus minimes. • Ne sois pas de ceux qui frappent dans la main, ni de ceux qui cautionnent pour les dettes. • (Prov. XXII, 26). Lorsque Satan veut séduire quelqu'un et le faire tomber dans le piège, pour lui occasionner un trouble en le faisant se porter caution, il présente les choses d'une manière à faire voir que le cas dont il s'agit ne cache point de danger, et que la personne qui cherche une caution étant sûre, il ne sera jamais appelé à payer. Mais le Seigneur, le fidèle ami, nous dit dans sa propre parole, que le seul moyen d'être assuré dans un cas semblable, est de haïr ceux qui frappent dans la main. • (Prov. XI, 15.) Si jamais j'étais requis de cautionner pour quelqu'un, je croirais devoir prendre en sérieuse considération les points suivants : 1. Qu'est-ce qui oblige une personne qui me prie de cautionner pour elle à avoir besoin de caution? La cause pour laquelle on m'appelle à me porter garant est-elle réellement bonne?

Je ne me rappelle pas d'avoir jamais rencontré un cas qui fut tous points selon Dieu et selon sa parole, et où il y eût besoin de cautionnement. L'affaire était ordinairement compliquée par tel tel péché. — 2. Dans le cas où je me porterais caution, en vertu de ce que le Seigneur me dit dans sa parole, suis-je placé de manière à ce que personne n'en reçoive de dommage, en admettant que je sois appelé à remplir les engagements de la personne à laquelle j'aurais répondu ? Dans beaucoup de cas, cette condition seule devrait nous empêcher d'entrer dans cette voie. — 3. Il faut aussi que j'aie par devers moi le montant de la somme à laquelle je me porte garant, afin que je puisse la payer quand je serai requis, et qu'ainsi le nom du Seigneur ne soit point déshonoré. — 4. Mais même dans la possibilité où je serais de remplir les engagements de la personne à la place de laquelle je me porte le Seigneur m'appelle-t-il à dépenser ce que j'ai de cette manière et n'est-il pas plutôt conforme à sa volonté que je l'emploie autrement ? — 5. Enfin, en admettant que je puisse décider d'une manière satisfaisante les quatre premiers points, comment puis-je agir d'une manière contraire à ce que le Seigneur nous a si clairement révélé dans sa parole ?

Ce matin, 13 janvier. — J'étais de nouveau sans le sou pour les orphelins. Comme j'avais envoyé hier pour deux jours, les provisions étaient néanmoins pourvues du nécessaire pour aujourd'hui. La petite provision se trouvant de nouveau épuisée, je me suis mis en prières devant le Seigneur pour lui demander de nous envoyer secours. Peu d'instants après je reçois la visite d'un frère qui me dit que, en même temps que les besoins des pauvres lui avaient été rappelés, à cause de la saison froide, il avait aussi pensé aux orphelins et qu'il m'apportait 15 L. pour eux. Cette après-midi est encore venu 4 L. de deux sœurs, à titre d'actions de grâces pour les nombreux bienfaits qu'elles ont reçus durant l'année dernière. Nous avons aussi reçu 40 L. « d'un ami en Christ pour les orphelins, » 2 L. 4 s. 6 d. par la vente de quelques articles, 4 L. 4 s. pour du tricotage, 9 d. pour des Rapports, et 13 s. quatre dons. Il a donc plu au Seigneur de nous envoyer aujourd'hui, en tout 30 L. 2 s. 3 d., et, en commençant la journée nous n'avions rien du tout.

22 janvier. — Aujourd'hui nous étions de nouveau réduits à 13 s. 40 d., ce qui ne faisait pas tout à fait assez. On ouvrit les boîtes des Maisons des Orphelins, dans lesquelles on trouva 6 s. Il est aussi venu 3 s. 7 1/2 d. du voisinage de Lutterworth. Nous nous sommes ainsi trouvés pourvus pour aujourd'hui.

23 janvier. — Au commencement de la journée nous n'avions en du tout. Ajoutons que nous étions à samedi. Vers les neuf heures Q. Q. vint me voir, mais comme j'étais en prières avec ma fille elle ne s'arrêta pas. Elle revint une demi-heure après, et en donnant 5 L. pour les orphelins : « Je vous apporte cela parce que c'est samedi et que vous en aurez peut-être besoin. » Cette sœur ne fut point détournée de son projet en ne me voyant pas la première fois, parce que notre Père savait que nous avions besoin de cet argent. On m'a encore donné 5 s. cette après-midi, la sœur qui me les a donnés m'a dit aussi : « Je vous apporte cela aujourd'hui parce que c'est samedi. »

25 janvier. — Il est venu hier et ce matin 2 L. 19 s. 10 d. Presque, après avoir pourvu aux nécessités de la journée, nous avions plus que 42 s. 10 d., je reçois, franc de port, un paquet provenant d'un donateur inconnu ; il contenait 4 livre et 6 onces de laine et 4 souverains, avec le billet suivant : « Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses. Toutes les choses que vous demanderez en priant, si vous croyez, vous les recevrez. Un orphelin a envoyé 3 L. pour les orphelins et 4 L. pour les besoins de M. G. Müller, 23 janvier 1841. »

1<sup>er</sup> février. — Aujourd'hui, comme nous n'avions pas assez d'argent pour subvenir à nos propres besoins, nous fûmes tirés de peine de la manière suivante. Il y a quelques mois qu'on avait envoyé à ma femme, d'environ deux cents milles de distance, quelques articles qui ne lui étaient pas nécessaires, et qui en conséquence avaient été remis entre les mains d'une sœur pour en tirer parti. Elle n'avait pu le faire que maintenant, et aujourd'hui, comme le besoin se faisait sentir à nous, elle nous en apporta le produit, montant à 4 L. 10 s. 6 d.

4 février. — Depuis le 25 janvier, il est entré pour les orphelins 10 L. 14 s. 14 d. Ce matin, un frère du comté de Gloucester m'a apporté un doublon en fin or, un dollar d'Espagne, deux petites pièces espagnoles, quatre vieilles pièces anglaises d'une couronne, deux dites d'une demi-couronne, trois vieux schellings, deux vieux demi-schellings et une pièce de deux deniers également vieille. Il me dit que son intention avait été de venir un jour avant, étant tout prêt à entreprendre ce voyage, qu'il avait été retenu par ses affaires, mais que, immédiatement après avoir reçu ces pièces pour les orphelins, il avait pu partir. A son arrivée à Bristol, un monsieur qui avait fait route avec lui, l'engagea à l'accompagner ; il répondit qu'il avait à se rendre tout de suite auprès de moi. Lorsque ce frère du comté de Gloucester eut arti-

culé mon nom, le monsieur lui demanda s'il ne croyait pas que toute cette œuvre des Maisons des Orphelins fût l'effet du hasard à quoi il répondit négativement, en lui montrant en même temps la poignée de pièces d'or et d'argent qu'il avait reçue pour les orphelins, et qu'il se sentait pressé de remettre d'abord. — On m'a aussi donné aujourd'hui une montre en or, de prix, à balancer. — Bien que nous n'ayons pas eu besoin de ces dons d'aujourd'hui pour suppléer aux nécessités des *enfants*, cependant ils sont venus nous en nuire un peu à propos, comme une réponse à toutes les prières que j'avais adressées dernièrement au Seigneur, afin qu'il me donnât de pouvoir remettre aux ouvriers des Maisons des Orphelins 26 L. pour leurs propres besoins.

6 février. — A la fin de cette semaine nous ne possédons rien du tout, ni pour les orphelins, ni pour les autres fonds; mais le Seigneur m'a donné de pouvoir couvrir toutes les dépenses de la semaine, lesquelles entre hier et aujourd'hui seulement, se sont élevées à plus de 30 L.

7 février. — Nous n'avions pas d'argent pour les orphelins, mais Dieu a répondu à nos prières et nous a envoyé aujourd'hui en tout 2 L. 48 s.

10 février. — Il est entré plusieurs dons hier et avant-hier. Un anonyme de Leamington a aussi envoyé par la poste, par le *Matth. XXV, 40*, un souverain et une bague en diamant. Mais nous voici de nouveau avec rien. Veuille le Seigneur venir à notre secours. *Le soir*, il est venu 40 s. par la vente de quelques articles, 10 s. pour des Rapports, et 4 s. 6 d. en don. J'ai aussi ouvert la boîte qui est dans ma maison, dans laquelle il y avait 1 L. 0 s. 6 d. Un frère de Stafford, qui avait déjà quitté ma demeure, s'était senti comme forcé de revenir pour y mettre un souverain.

12 février. — Hier soir un anonyme laissa chez moi une lettre renfermant 2 souverains, dans laquelle était écrit : « 2 L. pour la Maison des Orphelins. » A l'extérieur de la lettre, il y avait écrit avec mon adresse : « 40 février 1844. » Il me fallait tout juste ces deux livres pour aujourd'hui.

13 février, samedi *matin*. — Le Seigneur nous a envoyé hier 4 L. 45 s. Quoique cela ne suffise pas pour aujourd'hui, c'est un petit encouragement pour commencer la journée. *Le soir*. Ce matin, comme je venais d'envoyer ces 4 L. 45 s. aux Maisons d'Orphelins, je reçois de Clapham 9 L. 6 s. 6 d., et six yards de calicot pour les orphelins; je fus donc en possession de la livre sterling qui me manquait pour suppléer aux besoins de la journée. Il est encore venu 44 s. 6 d.

Nous sommes très pauvres quant aux fonds des autres objets ; nous nous sommes en conséquence déterminés à nous réunir tous les jours pour prier ensemble jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de venir à notre aide.

Nous avons actuellement quatre sœurs étrangères sous notre toit. Ce matin nous n'avions plus que 2 s. dans notre bourse, lorsque nous reçûmes de Clapham, pour nos propres besoins : 4 souverain et deux livres de thé ; et de Manchester 5 s. , valeur de quelques ports de lettres. Notre bon Seigneur nous a donc secourus pour le moment.

14 février. — Le Seigneur a eu pitié de nous et nous a envoyé quelque secours ; un frère m'a donné 5 L. pour les quatre premiers départements de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures.

22 février. — Il est encore venu, depuis le 14, pour ces mêmes objets, 6 s. 4 d. , 13 s. 4 d. , 2 s. 6 d. , 1 L. , enfin 5 L. , sans compter ce qui nous est rentré pour des ventes de Bibles, etc. Nous avons donc pu faire face à toutes les dépenses de cette semaine.

4 mars. — Depuis le 22 février jusqu'à aujourd'hui les besoins de nos écoles ont été satisfaits au moyen de treize petits dons de 5 s. et au-dessous, auxquels il faut ajouter un don de 8 L. de Q. Q. — Aujourd'hui j'ai reçu la lettre suivante :

• Cher frère ,

• Il m'est tombé hier sous la main un de vos Rapports de l'année dernière touchant l'Institution des Orphelins, que j'ai lu avec grand intérêt. Je n'avais pas jusqu'ici compris comment vous subsistez au jour le jour par la bonne providence du Seigneur. C'est en effet une chose merveilleuse que les soins continuels qu'il prend de ceux de ses enfants qui cheminent droitement et qui mettent leur confiance en lui. Ce doit être une grande bénédiction d'expérimenter le soin qu'il met à nous envoyer chaque jour notre nécessaire. Je suis peiné de voir que lorsque je vous vis à ..... , il y avait tant de besoins et que je ne vous ai pas assisté. Je ne veux pas tarder plus longtemps , pensant qu'il en est peut-être de même dans ce moment, et comme je vois que beaucoup de sommes ont été données avec Ecclès. IX, 10. cela me rappelle que je ne dois pas renvoyer à demain ce qui doit se faire aujourd'hui. Au moment où je lus votre Rapport, je venais précisément de prendre un peu d'argent à la banque, en

pensant qu'on pourrait en avoir besoin pour l'œuvre de Dieu d'une manière ou d'une autre. Cet argent se monte à 45 L., que je vous envoie ci-incluses sans tarder, espérant que le Seigneur inclinera mon cœur à venir de nouveau à votre aide lorsque vous serez dans le besoin. Je m'aperçois que vous enregistrez les sommes que vous recevez, avec les noms des donateurs (vous faites bien de ne pas publier). Veuillez inscrire mon nom et ceux que vous pourrez recevoir encore, avec les initiales A. B.

A l'arrivée de cette lettre, nous n'avions pas un sou pour les écoles, et il nous fallait environ 7 L. au bout de deux jours. Cet argent ne devant pas être appliqué à telle partie de l'œuvre plutôt qu'à telle autre, je le pris en totalité pour ces fonds. Le fonds des orphelins ne possédait aussi que 2 L. Cet argent vient d'une distance considérable, et d'un frère qui auparavant n'avait jamais rien fait pour cette œuvre, ce qui nous fait voir encore avec quelle facilité le Seigneur peut susciter de nouvelles aides.

11 mars. — Depuis le 13 février nous avons été comparativement dans l'abondance pour les orphelins. Il nous est parvenu soixante-dix dons de 10 livres et au-dessous, ainsi que plusieurs livres sterling par la vente de quelques articles et de Rapports. Aujourd'hui, nous n'avons par devers nous que 43 s. 6 d., c'est-à-dire pas la moitié de ce qu'il nous fallait pour les besoins de demain, mais une sœur de Plymouth nous envoya 6 L.

12 mars. — Reçu 5 L. provenant de quelques amis de l'orphelin, plus 2 s. 6 d., 4 s. 6 d., 10 s. et 8 s. 6 d.

18 mars. — J'ai entendu parler aujourd'hui de la conversion d'un monsieur, dont la femme chrétienne avait prié pour lui pendant bien des années. Il était catholique romain et adonné à l'ivrognerie. Quoiqu'il eût vécu dans le catholicisme, il fut amené à se reposer uniquement sur le Seigneur Jésus pour son salut. La puissance de l'Évangile fut si manifeste qu'il abandonna la boisson à laquelle il s'était livré. Si donc sa femme, notre chère sœur en notre Seigneur, a dû continuer à prier pour lui pendant bien des années, il a enfin entendu les cris de sa servante affligée et lui a accordé le désir de son cœur.

Comme je sais qu'il est de fait que beaucoup d'enfants de Dieu, unis à des personnes inconverties, souffrent par cela même de très grandes épreuves, je rapporterai ici, pour l'encouragement de ceux qui sont dans ce cas, deux faits bien précieux, dont l'authenticité m'est connue, et par lesquels le Seigneur a déployé



puissance en convertissant deux personnes, dont la conversion ait humainement parlant bien peu probable. — Il y a quarante et cinquante ans qu'il plut à Dieu de convertir la femme d'un fermier d'Ashburton, dans le comté de Devon. Son mari devint son violent adversaire. Lorsqu'il s'aperçut qu'elle était sur le point de faire baptiser, son opposition s'accrut considérablement. Cependant, la femme, connaissant son inimitié, comprit que pour recevoir les eaux du baptême, il lui convenait de choisir un jour où il ne serait pas à la maison. Comme on savait qu'il devait aller à la foire à Exeter, on crut devoir profiter de ce moment. Le fermier partit pour la foire. Mais ayant appris le jeudi que sa femme avait baptisée le lendemain matin à onze heures, il se leva de grand matin le vendredi pour retourner promptement chez lui et empêcher que la chose n'eût lieu. Après avoir fait quelques milles, il se dit à lui-même : « Non, je n'irai pas ; qu'elle fasse ce qu'elle voudra, je ne veux pas m'inquiéter d'elle ; » et il rebrousse chemin vers Exeter. Mais peu de temps après il change de sentiment, et se dit : « J'irai, et elle ne fera pas sa volonté, » et le voilà qui marche de nouveau vers Ashburton. En poursuivant sa route, il change pour la troisième fois d'idée et se retourne vers Exeter. Mais ce changement de sentiment n'est pas de longue durée, et il se détermine de nouveau à cheminer vers sa demeure. Cependant il réfléchit que ces marches et ces contremarches de plusieurs milles lui ont fait perdre beaucoup de temps, et qu'il lui serait impossible d'arriver pour onze heures, attendu qu'Ashburton est situé à plus de vingt milles d'Exeter. Furieux de cette découverte, il descend de cheval à Haldon-Common, entre Exeter et Teignmouth, coupe un énorme bâton à la haie, et prend la résolution de battre sa femme jusqu'à ce qu'il tombe en pièces. Il arrive à la maison assez tard dans l'après-midi, et trouve que sa femme avait en effet été baptisée. Enflammé de colère, il se met à la frapper jusqu'à ce que le bâton dont il s'était armé tombe en morceaux. Le corps de la pauvre femme étant rempli de contusions par suite du traitement barbare qu'il lui avait fait subir, il lui ordonne de se coucher. Elle se déshabille patiemment et se disposait d'aller au lit sans dire mot. Mais quand il la voit prête à y entrer, il lui dit : « Vous ne dormirez plus dans mon lit ; allez dans le lit des enfants. » Elle obéit. Comme elle était sur le point de se coucher dans le lit des enfants, il court à la cuisine, saisit un morceau de bois, étend sa femme sur le lit et se met en devoir de recommencer à la frapper. Mais tout à coup il laisse tomber le morceau de bois et se sauve sans dire mot. La

pauvre femme ne vit plus son mari cette même nuit. Le lendemain matin, samedi, avant qu'elle fût levée, il quitta la maison et fut absent jusqu'au soir. La nuit venue, lorsque vint le moment de se retirer, elle lui fit comprendre que, selon le désir qu'il avait exprimé, elle allait chercher du repos dans le lit des enfants. Mais il lui dit, avec douceur : « Ne voulez-vous pas dormir dans votre lit ? » Elle pensait que ce n'était que pour se réconcilier d'elle, et que si elle s'aventurait à aller dans son propre lit, elle recommencerait à la frapper. Comme cependant il continuait à lui exprimer avec douceur et affabilité le désir qu'elle couchât dans son lit accoutumé, elle le fit. Toute la nuit du samedi au dimanche, il fut gémissant à côté d'elle, se tournant et se retournant dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil. Le jour du Seigneur, il était debout de grand matin. Au bout d'un certain temps, il s'approche de sa femme et lui dit : « Il est temps de se lever, ma chère ; si vous voulez vous lever et faire le service, je vous accompagnerai à la réunion. » Encore ici la femme, qui qu'il se moquait d'elle et qu'il recommencerait à la frapper, elle serait sur le point de partir pour se rendre à l'assemblée. Mais pendant, elle se lève, prépare le repas matinal, et comme il continuait à agir avec bonté et douceur, elle s'apprête à se rendre à la réunion. Quels ne furent pas l'étonnement et la surprise des habitants de cette petite ville, qui n'ignoraient pas ce qui s'était passé, de voir le mari donner le bras à sa femme pour l'accompagner à l'assemblée et y entrer lui-même, ce qu'il n'avait jamais fait ! Après le service, il raconta devant tous ceux qui étaient présents ce qui s'était passé dans son esprit envers et contre Ashburton, avec quelle cruauté il avait frappé sa femme. Ensuite, après lui avoir intimé l'ordre de se coucher dans le lit des enfants, il s'était précipité dans la cuisine, afin d'y chercher un morceau de bois pour la maltraiter une seconde fois ; mais, au moment, après l'avoir étendue sur le lit, il avait déjà levé un autre morceau de bois, lorsque, tout à coup il avait entendu, comme une voix, lui disant : « Pourquoi me persécutes-tu ? » Le morceau de bois lui était incontinent tombé des mains, et il avait, à l'instant même, senti qu'il persécutait le Seigneur Jésus. Dès ce moment, son âme avait été en détresse, misérable, et il n'avait pu trouver le sommeil pendant la nuit du vendredi au samedi. Le samedi matin de bonne heure, il avait quitté la maison en proie au plus grand angoisses et avait passé la journée à errer dans les champs et les villages environnants. De retour chez lui, la nuit du samedi au

dimanche n'avait pas été meilleure, et il n'avait pas pu dormir. C'est alors qu'eut lieu ce que nous avons rapporté.

Dès ce moment ce persécuteur devint un disciple du Seigneur ; il trouva la paix par son sang, par la foi en son nom. et fut encore environ trente ans dans la paix et l'amour conjugal, pendant honorable l'Évangile de la grâce de Dieu. — La femme fut un jour à son mari, qui a lui-même quitté ce monde il y a environ treize ans. C'est cette sœur âgée qui a raconté les détails que l'on vient de lire, à un frère en notre Seigneur, de la bouche duquel je les ai entendus, et je les ai racontés aussi fidèlement que le souvenir m'en est resté.

Certainement le bras du Seigneur n'est point raccourci ! Il peut changer en un instant le cœur du plus grand persécuteur. Pensez-y ! souvenez-vous de Manassé !

Un second cas de conversion remarquable eut lieu dans mon pays, le royaume de Prusse, vers l'année 1820. Je le raconte ici pour l'encouragement du lecteur chrétien, avec tous les détails que j'ai entendus moi-même de la bouche du frère dont nous venons de parler. Il y avait bien des années que le baron de K..... était un disciple de Christ. Lorsque, au commencement de ce siècle, toute la partie du continent d'Europe était pour ainsi dire plongée dans les ténèbres, et même livré à une incrédulité ouverte, lui seul proclamait le Seigneur Jésus. Vers l'année 1806, tout se ressentit d'un manque de confiance à cause de la carrière que pour Napoléon, bien des milliers de tisserands de la Silésie se trouvèrent dans la plus grande détresse par faute d'occupation. Le baron prit alors la détermination, pour l'amour de son Seigneur et Maître, d'employer la fortune colossale qu'il possédait à faire passer de l'ouvrage à ces pauvres tisserands, afin de les tirer de la grande misère dans laquelle ils se trouvaient, bien qu'en faisant ainsi, il n'eût non seulement aucune espérance de gain, mais au contraire, la perspective certaine d'une perte considérable. Il procura donc du travail à environ six mille tisserands. Mais il ne se contenta pas de leur fournir la nourriture qui périt ; il chercha aussi à travailler au bien spirituel des ouvriers. Pour cet effet, il se mit en devoir d'établir des inspecteurs chrétiens dans ces immenses ateliers de tissage. Non content de savoir que les tisserands étaient instruits dans les choses de Dieu, il leur enseignait aussi lui-même la vérité. Les choses cheminèrent ainsi pendant un temps assez long, jusqu'à ce qu'enfin la perte de la plus grande partie de sa fortune lui fit voir qu'il devait songer

à discontinuer. Mais cette précieuse action de miséricorde s'était recommandée elle-même au gouvernement, au point qu'il prit la chose en main et la continua jusqu'à ce qu'on vit de meilleurs jours. Le baron de K... fut nommé directeur de ces établissements de tissage aussi longtemps qu'ils existèrent. — Ce cher homme Dieu ne se tint point quitte pour cela. Il se mit à parcourir plusieurs contrées pour visiter les prisons, afin d'améliorer la condition temporelle et spirituelle des détenus, et, entre beaucoup d'autres choses qu'il travaillait à accomplir pour la cause du Seigneur, il accordait des secours à des étudiants pauvres, pendant qu'ils étaient à l'université de Berlin (principalement à ceux que comme on le dit, étudiaient la théologie), afin d'avoir accès près d'eux pour les gagner au Seigneur. Un jour, un jeune homme rempli de talent, dont le père demeurait à Breslau, où il y avait seulement une université, entendit parler des bontés du vieux baron pour les étudiants, et lui écrivit pour le prier de lui aider. L'intendant, lui disait-il, que son père ne pouvait plus l'aider, n'ayant d'autres enfants pour lesquels il avait à pourvoir. Quelques temps après le jeune T... reçoit une réponse très affectueuse du baron, dans laquelle il l'invitait à venir à Berlin. Mais avant l'arrivée de cette lettre, le jeune étudiant avait entendu dire que le baron de K... était piétiste ou mystique (ainsi qu'on nomme par dérision les enfants de Dieu en Allemagne), et comme la tournure de son esprit était essentiellement philosophique, qu'il raisonnait sur tout, doutait de tout et mettait même en question l'existence de Dieu, la perspective d'aller chez le vieux baron ne lui souriait pas du tout. Cependant, il réfléchit qu'il pourrait en faire l'essai, et que si cela ne lui plaisait pas, il n'était pas obligé de demeurer en rapport avec lui. Le jour où il arriva à Berlin, il y avait une grande revue de troupes. Tout rempli de ce qu'il avait vu, il s'en entretint avec l'homme d'affaires du baron. Cependant, avant que l'étudiant s'en aperçut, l'intendant, qui était dans la foi, amena la conversation sur les choses spirituelles, de telle sorte qu'il ne pouvait pas dire qu'on l'eût contraint à arriver sur ce terrain. Il commença un autre sujet, puis passa à un troisième; inutile, on en revenait toujours aux choses spirituelles. Enfin vint le baron lui-même, qui reçut le jeune T... avec beaucoup d'affabilité, avec autant de familiarité que s'il eût été son égal, et plutôt comme si c'était le jeune protégé qui accordait une faveur à son protecteur. Le baron lui offrit une chambre dans sa maison et une place à sa table pendant qu'il étudierait à Berlin. ce que le jeune homme accepta. Alors le vieux disciple de Jésus

l'attacha à traiter l'étudiant avec l'affection et de la manière la plus dévouée en toute circonstance ; il s'efforça de lui rendre service autant que possible et de lui montrer la puissance de l'Évangile dans sa propre vie, sans argumenter avec lui et même sans lui parler directement de l'état de son âme. Car il avait découvert l'esprit sceptique et raisonneur du jeune T..., et il évitait autant qu'il lui était possible d'entrer en discussion avec lui. « Si seulement je pouvais entrer en matière avec ce vieux fou, » se disait en lui-même l'étudiant, « je lui ferais bien voir sa folie. » Mais le baron évitait toujours d'en venir là. Lorsque le jeune homme rentrait le soir, et que le vieillard l'entendait, il allait au-devant de lui jusqu'à la porte de la maison, lui allumait sa chandelle, et lui rendait service en tout ce qu'il pouvait, jusqu'à lui aider à ôter ses vestes. Ce fut ainsi que ce vieux et humble disciple se conduisit pendant quelque temps, tandis que le jeune étudiant, tout en cherchant continuellement l'occasion d'entrer en discussion avec lui, s'étonnait néanmoins qu'il pût être ainsi son serviteur. Un soir qu'il revenait à la maison, comme de coutume, et que le baron était occupé à le servir, il ne put se retenir plus longtemps, et lui dit : « Baron, comment pouvez-vous faire toutes ces choses ? Vous voyez que je ne me soucie pas beaucoup de vous, comment pouvez-vous continuer à être si bon envers moi, et à me rendre service comme vous le faites ? » « Mon jeune ami, » lui répondit le baron, « je l'ai appris du Seigneur Jésus. Je désire que vous lisiez d'un bout à l'autre l'évangile de Jean. Bonne nuit. » Tandis que jusqu'alors l'étudiant n'avait jamais lu les saintes Écritures que dans le but d'y trouver des arguments pour les combattre, il s'assit, pour la première fois de sa vie, pour lire la parole de Dieu dans une tout autre disposition d'esprit et dans le désir d'apprendre. Il plut à Dieu de le bénir, et dès ce temps-là il devint un imitateur du Seigneur Jésus, et il a continué de le suivre.

Je continue maintenant les extraits de mon journal.

19 mars 1844. — Il y a aujourd'hui douze ans que je suis arrivé en Angleterre. Comment dire la bonté et la gratuité dont le Seigneur m'a pour ainsi dire environné jour par jour depuis ce moment ? Cette journée a aussi été comme couronnée de ses bontés. Voici quelque temps que je suis corporellement très faible. Il me paraissait en conséquence désirable de pouvoir changer pour quelque temps de sphère d'activité. Une raison me faisait encore plus incliner pour ce parti : comme je me proposais d'écrire la seconde partie de mon Exposé, il me fallait plus de temps que je

ne pouvais en trouver à Bristol au milieu de toutes mes autres occupations. Aujourd'hui je me sens excessivement faible, et j'ai tout à fait décidé à partir, mais je n'en ai pas les moyens. Ce matin, après avoir expliqué les Écritures aux orphelins et aux enfants des écoles, on me remit une lettre de change de 15 L. dont 5 L. pour frère Craik, 5 pour moi et 5 pour les orphelins. Voilà donc mon sentier tracé quant aux moyens pécuniaires.

20 mars, Nailsworth. — Mon intention était d'abord de m'arrêter ici qu'une nuit et de prendre un logement dans le voisinage de Tetbury. Mais lorsque, en arrivant, je fus informé de l'état des saints de ce lieu et des environs, je ne pus m'empêcher de croire que le Seigneur m'avait envoyé travailler ici pour quelque temps.

21 mars. — Aujourd'hui j'ai parlé deux fois au milieu des frères de Nailsworth; le Seigneur m'a puissamment soutenu, et je suis déjà que le changement d'air m'a fait du bien.

22 mars. — C'est bien Dieu qui m'a envoyé ici ! Certaines choses qui ont été mises au jour par mon séjour dans cette localité semblent le prouver. Le Seigneur veuille manifester toujours plus clairement que c'est lui qui m'a envoyé ici ! Il y a une petite maison qu'un frère a quittée il y a quelques semaines, et dont il doit payer le loyer encore pendant trois mois. Je pourrai l'occuper gratuitement, et lui et frère \*\*\* pensent y mettre les meubles nécessaires. Ainsi le Seigneur m'a procuré un logement, non seulement pour moi, mais pour toute ma famille qui pourra maintenant me rejoindre.

Une sœur en Christ d'Irlande, qui ne pouvait comprendre son adoption devant Dieu, et qui était habituellement privée de l'assurance qu'elle est une enfant de Dieu, née de nouveau, que ses péchés lui sont pardonnés et qu'elle sera sauvée, m'écrivit à peu près dans ce temps-là pour m'exposer la détresse de son cœur. Comme ce cas n'est en aucune manière le seul en ce genre, qu'il y a beaucoup d'enfants de Dieu qui ne savent pas qu'ils le sont, beaucoup d'âmes dont les péchés sont pardonnés, et qui seront sauvées, mais qui l'ignorent, et qui sont dans des transes continuelles touchant ce qu'elles deviendraient si elles étaient retirées de ce monde, j'ai pensé qu'il ne serait point inutile de dire ici quelque chose sur cet important sujet.

1<sup>re</sup> Question. Comment puis-je parvenir à savoir que je suis enfant de Dieu, né de nouveau, que mes péchés me sont pardonnés et que je ne périrai point, mais que j'ai la vie éternelle ?

*Réponse.* Ce ne sera pas par vos propres sentiments, ni au moyen d'un songe, ni parce que vos expériences ressemblent à celles de tel chrétien, ou qu'elles diffèrent de celles de tel autre; cette question, ainsi que tout ce qui tient aux choses spirituelles, doit être entièrement résolue par *la volonté révélée*, la parole écrite de Dieu, qui est la *seule règle*, *l'unique étendard* auquel les croyants doivent regarder.

*1<sup>e</sup> Question.* Quels sont les passages par lesquels je puis m'assurer que je suis un enfant de Dieu ou que je suis né de nouveau?

*Réponse.* 1. Il est écrit dans la 1<sup>re</sup> épître de Jean, V, 1 : « Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu. » Le sens de ces paroles est évidemment que quiconque (jeune ou vieux, homme ou femme, qu'il ait vécu extérieurement d'une manière morale ou que sa vie ait été immorale,) croit que le pauvre Jésus de Nazareth, le méprisé dont il est fait mention dans le Nouveau Testament, est le Christ ou le Messie promis, celui-là n'est plus dans son état de nature, mais il est né de nouveau, né de Dieu, enfant de Dieu. En conséquence, voici la question que je vous pose: Croyez-vous que Jésus, qui naquit à Bethléhem, et qui fut crucifié sous Ponce-Pilate, est le Sauveur promis, le Messie, celui que les Juifs devaient attendre? S'il en est ainsi, vous êtes un enfant de Dieu, autrement vous ne l'auriez pas cru, car cette foi est le don de Dieu. Des millions de personnes peuvent dire que Jésus est le Sauveur, le Messie, mais il n'y a que les enfants de Dieu qui le croient. Ainsi, le fait que je le crois me prouve que je suis enfant de Dieu, puisqu'il n'est donné qu'à eux de le croire, bien que des millions de personnes puissent le dire.

Mais, direz-vous peut-être, je ne sens pas que je suis né de nouveau, né de Dieu, et je n'ai par conséquent aucune joie.

*Réponse.* Pour avoir la joie qui est le résultat de la connaissance que vous êtes un enfant de Dieu, né de Dieu, ou né de nouveau, il vous faut recevoir le témoignage de Dieu. Il est le témoin fidèle, il ne dit que la vérité, et il déclare que quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu. Si donc vous recevez ce témoignage de Dieu, comme il vous est aussi donné par grâce de croire que Jésus est le Christ, le fait que Dieu lui-même dit que vous êtes son enfant ne peut que vous rendre heureux. Mais si vous voulez attendre jusqu'à ce que vous sentiez que vous êtes un enfant de Dieu, vous attendrez peut-être encore longtemps. Et lors même que vous le sentiriez, vos sentiments ne seraient bons à rien, car

ils pourraient ne pas être vrais, et dans le cas où ils seraient réels, ils peuvent disparaître d'un moment à l'autre. Les sentiments changent, mais la parole de Dieu demeure invariablement la même. Ainsi donc, sans avoir eu aucun songe à cet égard, sans qu'aucune portion de la parole ait fait sur vous une impression plus profonde que de coutume, sans que vous ayez entendu à ce sujet comme une voix du ciel, vous avez à vous dire à vous-même : si je crois que Jésus est le Messie promis, je suis enfant de Dieu. Et c'est de la croyance à ce que Dieu déclare dans ce passage touchant vous-même qui croyez que Jésus est le Christ, savoir que vous êtes son enfant, que découle la paix et la joie du Saint-Esprit.

2<sup>e</sup> Réponse. Il est écrit : Galates, III, 26 : « Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ. » Ici nous avons derechef cette question : Est-ce que je crois au Seigneur Jésus ? Ne repose-je sur lui seul pour le salut de mon âme ? S'il en est ainsi, je suis un enfant de Dieu, que je le sente ou que je ne le sente pas.

3<sup>e</sup> Réponse. Dans l'Évangile de Jean I, 14, 13, voici ce qu'il est écrit du Seigneur Jésus : « Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit (ou le pouvoir ou le privilège) d'être faits enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom ; lesquels ne sont point nés de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais ils sont nés de Dieu. » Nous avons donc à nous adresser cette même question, si simple : Ai-je reçu le Seigneur Jésus, c'est-à-dire, est-ce que je crois en son nom ? S'il en est ainsi, je suis né de Dieu, je suis enfant de Dieu, autrement vous n'auriez jamais cru au Seigneur Jésus, car il n'y a que les enfants de Dieu qui croient en lui.

III<sup>e</sup> Question. Comment puis-je savoir que mes péchés me sont pardonnés ? Dois-je attendre, pour en retirer des consolations, que je sente qu'ils me sont remis ? Ou dois-je attendre pour m'en assurer que quelque portion de la parole de Dieu me soit appliquée d'une manière puissante ?

Réponse. C'est toujours par la parole de Dieu que cette question doit être décidée. Nous ne devons pas attendre que nous sentions que nos péchés nous sont pardonnés. — Il y a actuellement (1845) plus de dix-neuf ans que je suis moi-même dans la foi. Je ne puis dire avec certitude combien il y a que je n'ai plus eu aucun doute touchant le pardon de mes péchés ; mais ce que je puis



affirmer, c'est que depuis que je suis en Angleterre, il y a maintenant (1845) plus de seize ans, je n'ai jamais eu un seul instant de doute à cet égard; et cependant je ne me rappelle pas avoir jamais senti qu'ils me sont pardonnés; *savoir* et *sentir* qu'ils sont pardonnés sont deux choses bien différentes. — Pour décider si nos péchés nous sont pardonnés, il faut en référer à cet égard à la seule parole de Dieu. Dans le livre des Actes X, 43, il est écrit concernant le Seigneur Jésus : « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que quiconque croira en lui recevra la rémission de ses péchés par son nom. » Tous les prophètes parlant par la puissance immédiate du Saint-Esprit, rendent ce témoignage que, par l'obéissance et les souffrances du Seigneur Jésus, par le moyen desquelles il devient notre Sauveur ou notre Jésus, tous ceux qui croient en lui pour le salut, qui s'appuient sur lui et non sur eux-mêmes, qui le reçoivent comme celui auquel Dieu rend lui-même témoignage, recevront la rémission de leurs péchés. Les questions que nous avons donc à nous adresser sont celles-ci : Est-ce que je vis dans l'indifférence ? Est-ce que je fais dépendre mon salut de mes propres efforts ? Est-ce sur l'espoir de mieux faire à l'avenir que je fonde le pardon de mes péchés ? Ou est-ce que je m'appuie uniquement sur le fait que Jésus est mort sur la croix pour sauver les pécheurs, et qu'il a accompli la loi de Dieu pour les rendre justes ? Si je suis dans ce dernier cas, mes péchés me sont pardonnés, que je le sente ou que je ne le sente pas. Ce pardon, je l'ai déjà ; ce ne sera pas seulement quand je mourrai ou quand le Seigneur Jésus reviendra que je l'aurai, mais je l'ai maintenant et de tous mes péchés. Pour avoir la paix et pour être heureux, je ne dois pas attendre que je sente que mes péchés me sont pardonnés. Je dois prendre Dieu par sa parole, croire que ce qu'il dit est véritable, et il dit que « quiconque croit au Seigneur Jésus recevra la rémission de ses péchés ; » et en croyant ce que Dieu dit, il en résultera pour moi de la paix et de la joie.

Dans le livre des Actes, XV, 8, 9, nous lisons des choses qui nous concernent, nous qui sommes des pécheurs d'entre les Gentils : « Et Dieu qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, en leur donnant le Saint-Esprit, de même qu'à nous. Et il n'a point fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. » Nous voyons ici comment le cœur peut être délivré de la culpabilité, de quelle manière nous pouvons avoir un cœur purifié et obtenir le pardon de nos péchés, — par la foi au Seigneur Jésus. En nous reposant sur les souffrances que le Seigneur Jésus a endurées à la place des pauvres pécheurs, et sur

l'obéissance au moyen de laquelle il a accompli la loi ; ces souffrances sont considérées comme si nous les avions endurées nous-mêmes, et son obéissance comme si elle était la nôtre. En lui, nous sommes, si nous croyons, considérés comme si nous avions été pendus à l'arbre maudit, comme ayant été punis en lui, en conséquence de quoi, quoique Dieu soit parfaitement saint et juste, il peut nous pardonner nos péchés à cause de Jésus, nous envisageant comme justes par la foi au Seigneur Jésus, qui a accompli la loi de Dieu à la place de tous ceux qui croient.

Je voudrais signaler en passant cette erreur qui consiste à dire : Je peux bien croire que Jésus est *le Christ, le Sauveur*, que ce n'est que par lui seul qu'on peut obtenir le pardon des péchés, et je me repose aussi sur lui seul pour ce pardon ; mais je désire savoir qu'il est *mon Christ, mon Sauveur*, et comme je n'en suis pas sûr, je ne puis trouver la paix. Remarquez que l'Évangile qui est prêché dans le Nouveau Testament n'est pas : il vous faut croire que Jésus de Nazareth est *votre Christ, votre Sauveur*, mais qu'il est *le Christ, le Sauveur* ; et si vous croyez cela, vous avez le droit de le regarder comme *votre Sauveur*.

#### IV<sup>e</sup> Question. Comment puis-je savoir que je serai sauvé ?

*Réponse.* • Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche et que tu croies en ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. • Romains X, 9. La chose revient à ceci : Est-ce que je confesse le Seigneur Jésus de ma bouche ? L'avoué-je devant les hommes par la confession de ma bouche, et crois-je dans mon cœur que Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, n'a point été laissé dans le tombeau, et que Dieu l'a ressuscité le troisième jour ? S'il en est ainsi je serai sauvé. Car si l'on peut admettre qu'une personne qui aura confessé le Seigneur Jésus de sa bouche pourrait bien ne pas être sauvée à la fin, il faut admettre aussi que c'est parce que cette confession n'aura pas été liée chez elle avec la croyance du cœur que Dieu l'a ressuscité des morts ; car il ne peut pas arriver que celui dans lequel les deux choses se trouvent ne soit pas sauvé un jour, puisqu'elles ne peuvent se trouver réunies que dans les enfants de Dieu. Observons ici qu'il n'est pas dit : si tu dis que Dieu l'a ressuscité des morts, mais, si tu crois en ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. Je dois donc ici prendre Dieu au mot. Si je confesse le Seigneur Jésus de ma bouche et que je croie en mon cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, je serai sauvé, que je le sache ou non, et bien que je sois totalement indigne du salut et que je mérite en tout

nt la condamnation. Je ne dois pas attendre que je sente que je ai sauvé avant de m'en réjouir, mais je dois croire ce que Dieu dans ce verset, et il en résultera de la paix et de la consolation et mon âme. — D'un autre côté, s'il y a des enfants de Dieu qui, en croyant dans leurs cœurs à la résurrection du Seigneur us, n'ont cependant jamais confessé Jésus-Christ de leur bouche, il n'est pas surprenant qu'ils aient manqué jusqu'ici de l'assistance du salut. Ainsi donc, cher lecteur, si vous avez et la foi à la résurrection de Jésus et la confession de bouche, Dieu vous a propice ; vous êtes son enfant et vous serez sauvé.

Il est encore écrit : Jean III, 16 : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Veuillez remarquer que : 1° Il n'est nullement question du degré de ma culpabilité ; 2° la promesse de mon salut est positive si je crois au Seigneur Jésus ; 3° il me suffit de croire au Seigneur Jésus. Il n'est nullement fait mention de l'état dans lequel j'ai pu être jusqu'ici, pourvu que je m'appuie maintenant sur le Seigneur Jésus et que je dépende de lui seul pour mon salut, j'aurai la vie éternelle.

Revenons encore au XVI<sup>e</sup> des Actes, 30, 31 : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? Ils lui dirent : Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. »

Jean III, 36. « Qui croit au Fils, a la vie éternelle ; mais qui déobéit au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Autant il est certain que je me repose sur le Seigneur Jésus pour le salut de mon âme, autant il est certain que j'aurai sauvé ; et j'ai déjà la vie éternelle, car il est mort pour détruire ceux qui croient en Lui de la colère de Dieu, sous laquelle ont été placés tous les hommes dans leur état naturel ; mais si je ne crois pas au Seigneur Jésus, et que je persévère dans mon incrédule, cette colère de Dieu, qui demeure sur tous les hommes qui sont dans leur état naturel, me détruira un jour ; car alors je reste le seul remède en refusant de prendre le Seigneur Jésus pour mon substitut ou mon répondant, ce Jésus qui a pris sur lui la punition afin d'en délivrer le pécheur, et qui a accompli la loi de Dieu afin de rendre le pécheur qui croit, juste devant Dieu.

**V<sup>e</sup> Question.** Comment puis-je savoir si je fais partie des élus ? J'ai souvent trouvé l'élection en lisant les Écritures, j'en ai fréquemment vent entendu parler : comment puis-je donc savoir que je suis un élu, que je suis prédestiné à être conforme à l'image du Fils de Dieu ?

*Réponse.* Il est écrit : « Tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle, crurent. Actes XIII, 48. La question revient donc simplement à ceci : Est-ce que je crois au Seigneur Jésus ? Est-ce pour moi ce que Dieu me déclare qu'il est, savoir son Fils bien-aimé en qui il a mis son bon plaisir ? Me reposé-je sur lui pour le salut de mon âme ? S'il en est ainsi, je suis un croyant et jamais je n'aurais eu cette foi si Dieu ne m'avait pas destiné à la vie éternelle, — s'il n'avait voulu faire de moi un vaisseau de sa miséricorde. La chose est donc très simple : si je crois au Seigneur Jésus, je suis un élu, — j'ai été préparé pour la vie éternelle.

Rom. VIII, 29, 30. « Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'ils soient le premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a aussi destinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Comment sommes-nous justifiés ou constitués justes devant Dieu ? Par la foi au Seigneur Jésus. Rom. III, 20, 26. En conséquence, si je crois au Seigneur Jésus, il résulte (par suite de la liaison intime qui existe entre toutes les précieuses choses renfermées dans ces versets) que Dieu m'a préconnu, prédestiné à être conforme à l'image de son Fils, appelé, que j'ai été justifié, et que je suis aux yeux de Dieu autant que si j'étais déjà glorifié, quoique je ne sois pas encore en possession, en jouissance de la gloire.

Maintenant pourquoi des personnes qui ont abandonné toute confiance en leurs propres mérites, pour faire reposer leur salut sur les mérites et les souffrances du Seigneur Jésus, ne sont-elles pas assurées qu'elles sont enfants de Dieu, que leurs péchés leur sont remis et qu'elles sont sauvées ? Cette absence d'assurance tient assez généralement aux causes suivantes : 1. Elles ne connaissent pas la simplicité de l'Évangile. — 2. Ou elles cherchent à décider cette question par le sentiment. — 3. Elles attendent peut-être, pour recevoir cette assurance, quelque impulsion puissante, un songe, quelque chose qui ressemble à une voix du ciel, ou que quelque passage leur soit appliqué d'une manière puissante. — 4. Mais il peut arriver aussi que c'est parce qu'elles vivent dans le péché. S'il en est ainsi, malgré toute la clarté avec laquelle nous aurions saisi l'Évangile, lors même que nous serions disposés à décider ces questions uniquement par les saintes Écritures, et que nous aurions joui autrefois de l'assurance que nos péchés nous sont pardonnés, que nous sommes enfants de Dieu, sauvés; dans un tel état, notre paix nous est ôtée, et aussi longtemps que

is vivrons dans le péché nous ne la retrouverons plus. Il peut  
 e doute se trouver beaucoup de faiblesse et des infirmités  
 treuses dans le croyant qui a l'assurance de son salut ; mais  
 les consolations du Saint-Esprit ne seront notre partage,  
 que nous nous permettrons habituellement des choses que  
 savons être contraires à la volonté de Dieu. Ce qu'il importe  
 tout dans les choses de Dieu, et surtout lorsqu'il s'agit de  
 pourquoi nous en sommes devant lui, c'est un cœur honnête

Avril. — Depuis le 12 mars, nous avons toujours eu quel-  
 qu'un argent pour les orphelins, de sorte que nous n'avons pas  
 proprement parler des épreuves de foi. Entre les nom-  
 breuses offrandes que nous avons reçues depuis cette époque, je  
 mentionne que deux, qui méritent d'être nommées parce  
 qu'elles font voir la variété des moyens dont le Seigneur se sert  
 pour pourvoir à nos besoins. Le 16 mars, je reçus des environs  
 de Londres 5 L., au sujet desquelles le frère qui les envoie écrit  
 qu'il a l'habitude de donner cette somme à sa femme pour son  
 anniversaire, pour l'employer à acheter ce qui lui ferait  
 plaisir. Cette fois, cette dernière, qui est une sœur, avait préféré  
 l'employer pour les orphelins. Le 3 avril, une sœur me donna  
 5 L., qui nous vinrent très à propos. Après avoir retrouvé  
 une somme d'argent qui avait été perdue, elle s'était sentie pres-  
 sée de consacrer ces 5 L. aux orphelins. Aujourd'hui, 15 avril,  
 j'ai dépensé, lorsqu'il nous vint 3 L. du pays de Galles.  
 Le mercredi 30 avril, étant à Nailsworth, comté de Gloucester,  
 du frère R. B., régent des orphelins, la lettre sui-

• Mon cher frère,

• Lorsque je vous écrivis mardi soir, il n'y avait pas un sou.  
 Le dimanche depuis lors le Seigneur en a agi avec beaucoup de bonté  
 envers nous. Le mercredi matin, il ne nous parvint que 4 s. 6 d. ;  
 mais comme la maison était suffisamment pourvue, les sœurs n'éprou-  
 vèrent aucune difficulté ; seulement, on se vit dans la néces-  
 sité de refuser de prendre ce qu'on ne put pas payer. Vers six  
 heures, je sortis pour faire une promenade avec les garçons. En  
 rentrant après huit heures, je trouve une lettre renfermant 5 L.  
 avec ces mots : « De la part du Seigneur pour les besoins pré-  
 sents des orphelins. » En effet, ce fut bien pour les besoins pré-  
 sents, etc., etc.

• Votre frère, R. B. •

Cette dernière avait été précédée d'une autre lettre, dans laquelle frère R. B. nous informait des besoins des orphelins, qui nous avait engagé, frère Craik, ma femme et moi, à nous mettre en prières, vu que nous étions tous trois à Nailsworth. recevant cette dernière lettre, j'en reçus en même temps de Birmingham, renfermant 40 L., d'un frère qui avait vendus quelques-uns de ses livres. Cette somme nous arriva d'une manière tout à fait inattendue, car le donateur est un serviteur du Seigneur qui s'appuie sur lui seul pour ses besoins temporels. Le même courrier m'apporta l'avis qu'on avait expédié de Bristol 4 L. 4 s. 6 d. Cette sœur d'Irlande écrit qu'elle nous envoie de l'argent maintenant, pensant que nous sommes peut-être dans un grand besoin, et que même une somme aussi minime pourra nous être utile. Quant aux 5 L. mentionnées plus haut, je dois dire que j'ai reconnu le donateur à son écriture, et qu'il est très remarquable qu'il ne m'ait pas envoyé l'argent à moi-même; car non seulement il savait que *je n'étais pas à Bristol dans ce moment*, mais il n'ignorait pas que j'étais dans les environs de sa demeure. Cette fois cette circonstance n'a pas été seulement dirigée de cette manière parce que le Seigneur l'a ainsi voulu, mais j'y vois une *réponse directe à nos prières*; car, comme je connaissais les besoins des orphelins, j'avais tout particulièrement demandé au Seigneur de ne pas permettre que l'argent me fût envoyé à moi-même dans des lettres ou des paquets, et de faire qu'on l'envoyât directement à frère B. N'est-ce pas une chose bien précieuse pour chacun de ceux qui se reposent sur le Seigneur Jésus seul pour leur salut, ait dans le Dieu vivant un père dans le sein duquel il puisse se jeter, lui confier même les affaires de cette vie, et les plus minimes, en un mot tout ce qu'il a sur le cœur? Cher lecteur, connaissez-vous le Dieu vivant? Est-il votre père en Jésus? Si vous n'êtes pas persuadé que le christianisme est quelque chose de plus que des formes, des confessions de foi et des cérémonies: il y a de la puissance, et de la réalité dans notre très sainte foi. Si vous ne l'avez jamais éprouvé, venez et savourez vous-même la vérité de ce que je vous avance. Je vous prie instamment de lire et de méditer les versets suivants: Jean III, 16; Rom. 9, 10; Actes X, 43; 1 Jean V, 4.

2 mai. — Une sœur qui demeure près de Lutterworth m'a envoyé hier 5 L. qu'un de ses amis lui a remis pour les orphelins. Ces 5 L. ont pourvu aux besoins d'aujourd'hui samedi, car elle avait qu'une livre quand cet argent est arrivé.

Depuis le 20 mars au 7 mai, je suis demeuré à Nailsworth.

### Le premier devoir

Il a plu au Seigneur de me donner une direction que j'ai suivie depuis quatorze ans. Il m'a fait clairement comprendre que le premier devoir, auquel je devais me consacrer chaque jour, était de mettre mon âme en communion avec Lui. La chose la plus importante n'est pas : que pourrais-je faire pour servir Dieu et le glorifier ? mais : comment pourrai-je maintenir mon âme dans un état de paix et de joie ?

Je commençais de bonne heure chaque matin par ouvrir la Parole de Dieu, m'arrêtant à chaque verset pour en retirer une bénédiction. Le résultat était invariablement celui-ci : après quelques instants de méditation, j'étais amené à confesser mes fautes, à rendre grâce ou à intercéder, et mon esprit était inconsciemment conduit à la prière. Je reprenais la suite de ma lecture et toutes mes impressions se convertissaient en supplications pour moi et pour les autres, tout en ayant constamment devant les yeux le but principal de nourrir mon âme. A de rares exceptions près, je me trouvais au moment du déjeuner dans un état de joie et de paix.

Alors le Seigneur me communiquait ce qui, tôt ou tard, pouvait être utile à mes frères, quoique ce ne fût pas en vue du ministère que je m'étais livré à la méditation. Qu'est-ce qui nourrit l'homme intérieur ? Non pas la prière, mais la Parole de Dieu. Et, — encore une fois, — non pas une lecture hâtive qui la fait passer rapidement devant nous comme une eau courante, mais la concentration de toutes nos facultés sur chaque phrase en cherchant à nous l'appliquer. Quand nous prions nous parlons à Dieu. Seulement la prière, pour être prolongée un certain temps sans tomber dans des formules banales, exige une grande force morale et des besoins religieux intenses ; c'est

pourquoi le moment où nous pouvons le mieux nous livrer à cet exercice est celui où nous nous sommes rapprochés du Père par la méditation, où nous avons senti qu'Il nous parle, nous console, nous humilie et nous fortifie.

Georges MÜLLER.

### Plus fait douceur que violence

Une maîtresse de maison avait à son service une jeune fille diligente et adroite ; tout eût bien marché si, aux jours où elle rendait visite à son vieux père, il n'avait manqué dans la maison de petites choses qui eussent cependant trouvé sans peine leur emploi ; ce qu'elles étaient devenues, et comment elles avaient disparu, personne ne pouvait le dire. Cela dura quelque temps et la maîtresse de maison sentait un poids peser sur son cœur : le soupçon s'imposait ; si ce soupçon devait se trouver juste, elle éprouvait une vive tristesse pour la jeune fille, et se demandait comment la délivrer de cette coupable habitude.

Un jour, ses yeux tombèrent par hasard sur la corbeille de la jeune fille et, en regardant de plus près, elle y découvrit du café et du sucre. C'était une femme intelligente, elle aimait véritablement cette jeune fille : aussi ne lui fit-elle aucune remarque. Lorsque celle-ci vint la prier de lui accorder un petit congé, elle lui demanda : « N'est-ce pas, tu as ton vieux père à la maison ? — Oui, madame, je veux précisément lui rendre visite. — Bon ! sûrement il a besoin de bien des choses qu'il n'a pas à sa portée ; prends cet argent et cours acheter une livre de café et une livre de sucre, et porte-les à ton père avec mes salutations. » Alors la jeune fille se prit à rougir ; elle parut vouloir dire autre chose qu'un remerciement. Mais, dès lors rien ne manqua plus dans la maison.



réparé pour la presse la seconde partie de mon *Exposé*, et illé à la prédication de la Parole. Grâce à Dieu, ces sept années ont été généralement employées d'une manière utile au service du Seigneur et au profit de ma propre âme. Les saints amis au milieu desquels j'ai travaillé m'ont témoigné beaucoup d'amour, à moi et à ma famille, et je sais que le service que j'ai accompli au milieu d'eux n'a point été vain.

Aujourd'hui, 7 mai, je suis revenu à Bristol avec ma famille.

Pendant mon séjour à Nailsworth, il plut à Dieu de m'enseigner, sans aucun instrument humain, une vérité dont, autant que je puis le comprendre, je n'ai pas perdu le fruit, bien que sept années se soient écoulées depuis cette époque. Voici la chose : J'ai vu plus clairement que jamais que ma première et ma principale affaire de ce jour est de viser à ce que mon âme soit heureuse en Jésus. Ce que ma sollicitude ne doit pas être de savoir de quelle manière elle peut multiplier moi-même pour le service du Seigneur et le glorifier, mais plutôt de connaître le moyen par lequel elle peut être tenue dans un heureux état, et comment je puis être nourri intérieurement. Car, supposons que je m'efforce de présenter la vérité aux âmes inconverties, de travailler pour les des croyants et à la consolation des âmes abattues, tout cela ne peut avoir son plein effet si je ne prends soin de me conduire moi-même au milieu du monde tel qu'il convient à un enfant de Dieu ; si je ne suis pas heureux devant le Seigneur, et que je ne sois pas nourri et fortifié jour par jour par la Parole comme intérieur, tout cela peut ne pas être accompli dans l'esprit. Pendant les dix années qui ont précédé mon séjour à Nailsworth, ma pratique habituelle avait été de me mettre en route aussitôt après m'être habillé le matin. Mais alors je compris que ce que j'avais à faire de plus important était de m'adonner à la lecture et à la méditation de la parole de Dieu, afin que mon cœur fût ainsi fortifié, encouragé, averti, repris, instruit, et nourri par cette méditation des Écritures à une communion expérimentale avec le Seigneur. En conséquence, je commence le matin à une bonne heure à méditer le Nouveau Testament, depuis le commencement du livre. Après avoir demandé en peu de mots au Seigneur de vouloir bien faire reposer sa bénédiction sur cette précieuse Parole, je me mets à méditer, cherchant à retirer de chaque verset quelque bénédiction, nullement en vue du ministère public de la Parole, comme si je voulais faire de ma méditation un sujet de prédication, mais afin d'obtenir de la nourriture pour ma propre âme. Il arrive presque toujours qu'après quelques minutes de lecture et de méditation, mon âme est amenée à des confessions, ou

elle se répand en actions de grâces, ou en supplications pour moi-même et pour d'autres : ainsi, quoique, à proprement parler, je m'applique plutôt à méditer qu'à prier, cependant, je me trouve toujours plus ou moins presque immédiatement en prière. Après avoir ainsi consacré un certain temps à ces confessions, à ces prières d'intercession, à des supplications ou à l'action de grâces, je passe à d'autres paroles ou à un autre verset, faisant tout ce que je lis un sujet de prières pour moi-même et pour d'autres, selon que la parole m'y conduit, mais en me souvenant sans cesse que je dois méditer pour recueillir de la nourriture pour ma propre âme. Il résulte de cela que ma méditation est toujours accompagnée de beaucoup de confessions, d'actions de grâces, de supplications ou d'intercessions ; mon homme intérieur est généralement nourri et fortifié, même d'une manière sensible et sauf de rares exceptions, lorsque vient le déjeuner, je me trouve toujours, sinon heureux, du moins en paix dans mon cœur. Le Seigneur veut bien ensuite me montrer que, bien que je ne sois pas livré à la méditation en vue du ministère public, à la parole, mais pour le bien de mon propre cœur, ce que j'ai toujours fait, devient un peu plus tard, si ce n'est d'abord après, une nourriture pour d'autres croyants. J'ai pu combiner avec cette manière de méditer des promenades d'une heure, une heure et demie, même deux heures dans les champs avant le déjeuner, en m'asseyant sur des haies pendant l'été, lorsque je me sens fatigué. Ces promenades pour méditer avant le déjeuner me paraissent très bonnes pour la santé. Quand je sors, j'ai l'habitude de prendre avec moi, outre ma Bible, un Nouveau Testament d'un beau caractère, et je trouve que ces moments passés en plein air sont employés d'une manière utile, ce qui n'était pas le cas auparavant, parce que je n'en avais pas pris l'habitude. Je regardais comme perdu le temps ainsi employé en promenade ; maintenant, je le regarde comme très utile, tant pour le corps que pour l'âme. Il coule de soi-même que les promenades avant le déjeuner ne sont pas nécessairement liées avec le sujet, et chacun en jugera selon ses forces et ses circonstances. — Voici donc la différence qui existe entre ma manière de procéder d'autrefois en commençant la journée et ma pratique de maintenant. Autrefois, quand je me levais, je me mettais à prier aussitôt que possible, et j'employais assez généralement cet exercice, si ce n'est tout mon temps, du moins la plus grande partie de mon temps jusqu'au déjeuner ; à moins toutefois que mon âme ne fût plus sèche qu'à l'ordinaire, ce qui m'engageait à aller à la parole de Dieu pour chercher de la nourriture, de

, ou un renouvellement de vie pour l'homme intérieur, avant de mettre à prier. Mais alors, il m'arrivait souvent d'être un quart d'heure, demi-heure, même une heure sur mes genoux, que j'eusse le sentiment d'avoir reçu de la force, de l'encouragement, ou que je sentisse mon cœur humilié; souvent même, j'étais qu'après avoir souffert de mes distractions pendant dix minutes, un quart d'heure, même demi-heure, que je commençais à prier *réellement*. Maintenant, il est rare qu'il en soit ainsi. Car, mon cœur étant nourri de la vérité, et faisant l'*expérience* de la communion de son Dieu, quelque vil et indigne que je sois, je me présente à mon Père et à mon Ami des choses qu'il a mises sous mes yeux dans sa précieuse parole. Je m'étonne souvent maintenant de n'avoir pas vu cela plus tôt. Je n'avais jamais rien lu sur ce sujet; l'enseignement public de la parole ne m'avait rien appris, mes rapports privés avec les frères ne m'y avaient point amené. Maintenant que le Seigneur m'a instruit à cet égard, c'est une vérité aussi claire pour moi que tout autre, que la première affaire de l'enfant de Dieu chaque matin, doit être de chercher *de la nourriture pour l'homme intérieur*. Car, comme l'homme extérieur n'est pas capable de travailler un peu longtemps, à moins qu'il ne prenne de la nourriture, et que c'est une des plus importantes choses que nous faisons le matin, il en doit être ainsi de l'homme intérieur; et chacun conviendra qu'il a besoin d'être nourri. Or, quelle est la nourriture qui convient à l'homme intérieur? Ce n'est pas *la prière*, mais *la parole de Dieu*. Et je n'entends pas ici la simple lecture de la parole, qui ne ferait que traverser nos esprits, comme les eaux passent par un canal, mais il est nécessaire de la méditer, de l'appliquer à nos cœurs en l'adaptant à nos besoins. En priant, nous parlons à Dieu. Pour que pendant un certain temps en réalité et non pas par pure habitude, il faut, en thèse générale, une mesure quelconque de force spirituelle; en conséquence, c'est quand l'homme intérieur est nourri par la méditation de la parole de Dieu, durant laquelle nous avons entendu la voix de notre Père nous encourageant, nous fortifiant, nous instruisant, nous humiliant et nous représentant que le moment est favorable pour s'adonner à la prière. C'est la bénédiction de Dieu, nous pouvons méditer avec profit, que nous soyons très faibles spirituellement; et plus nous sommes faibles, plus aussi nous avons besoin de nous livrer à la méditation en vue d'obtenir des forces pour notre homme intérieur. De cette manière, nous avons moins à redouter les distractions que si nous nous mettions en prières sans avoir eu auparavant

vant du temps pour la méditation. — Si j'insiste autant sur ce point, c'est dans le sentiment du grand bien et de la force spirituels que j'en ai moi-même retirés, et je supplie solennellement avec affection tous mes frères d'examiner consciencieusement ce sujet. C'est à cette manière d'agir que, par la bénédiction que Dieu m'a attribuée la force qu'il m'a accordée de pouvoir traverser avec succès des épreuves variées, et plus sévères que celles que j'avais supportées auparavant; et après en avoir fait l'épreuve pendant sept ans, je puis la recommander pleinement et dans la crainte de Dieu. — J'ajoute encore que, après mon culte de famille, je lis des portions plus considérables de la parole de Dieu, continue la lecture régulière des saintes Écritures, tantôt dans le Nouveau Testament, tantôt dans l'Ancien Testament; et voici près de vingt ans que j'éprouve combien il y a de bénédiction à le faire. Je consacre aussi plus de temps à la prière, soit le matin, soit dans les moments de la journée.

Combien il est différent d'avoir à faire face au service de Dieu, de rencontrer les épreuves et les tentations de Satan, quand l'âme est ainsi fortifiée et rendue heureuse dès lors qu'il s'agit d'avoir à agir sans préparation spirituelle!

29 mai. — Nous avons reçu aujourd'hui, des Indes Orientales, la somme de 100 L. Remarquez ici que, sans aucune sollicitation de notre part, il plaît au Seigneur de répondre à nos prières, nous envoyant de temps à autre de grandes sommes, et de la part des Indes Orientales, qui sont à une aussi grande distance de nous.

31 mai. — Q. Q. m'a remis la somme de 3 L. 5 s. qui m'était due depuis plusieurs années. Comme elle n'avait pu servir à compter sur ce remboursement, elle l'a consacré à ce service.

4 juin. — Il y a deux ou trois semaines qu'un frère, qui demeure à une certaine distance, m'avait prié de lui indiquer des banquiers, ainsi que leurs agents à Londres, afin qu'il pût envoyer quelque argent par le moyen de ses correspondants. Ces quelques journées se passèrent sans que j'entendisse plus parler de cela. Aujourd'hui enfin, je reçois la lettre suivante :

« Mon cher frère,

« C'est parce que j'espérais vous voir moi-même à Bristol que je ne vous ai pas écrit plus tôt : mais je n'ai pas encore pu venir à Bristol; j'ai écrit par le même courrier à MM. de Londres, pour leur prier de vouloir bien payer à MM. Robarts, Curtis et compagnie



tribution sous forme de salaire régulier, ou produite par le moyen du loyer des bancs. Ce n'est pas que nous trouvions mauvais que ceux qui sont rendus participants des biens nous fissent part des charnels; mais nous primes ce parti, que nous ne voulions pas que la libéralité des frères fût une affaire de contrainte, mais volontaire; 2° parce que ce que Jacques II, 4-6, nous paraît opposé au paiement des bancs plaça des boîtes pour ceux auxquels Dieu mettrait au cœur selon cette parole: « Que celui qui est enseigné dans la parole fasse participant de tous ses biens celui qui l'enseigne. » (Gal. VI, 6.)

Lorsque les boîtes furent adoptées, nous étions les seuls qui parussent être appelés à travailler à la prédication et à l'instruction. Mais depuis lors, les circonstances ont complètement changé, et nous avons acquis plus de lumière sur la position de ceux qui travaillent à la prédication de la parole. Ce qui nous a fait penser, il y a quelque temps, qu'il conviendrait pour certaines raisons, de discontinuer la manière adoptée pour recevoir les offrandes des saints. Mais en même temps, nous désirons beaucoup qu'on comprenne clairement que, quant aux grands principes qui nous conduisirent alors à adopter les boîtes, nous n'avons nullement changé; même l'expérience de dix ans a produit chez nous une conviction plus profonde que le paiement des bancs et des salaires fixes doivent être rejetés.

1. Aussi longtemps qu'il y a des boîtes, l'emploi de nos noms qu'on y met doit être connu. Et comme c'est nous qui travaillons à la prédication et à l'enseignement, il est nécessaire qu'on nous connaisse nos noms. Nous avons ainsi l'apparence de nous placer au-dessus des autres frères, et de nous constituer nous-mêmes *en office* au lieu de chercher à remplir la place que le Saint-Esprit peut nous avoir assignée dans le corps.

2. Il peut entrer dans les vues du Seigneur d'appeler toujours plus de frères à gouverner et à enseigner dans l'église en étant qualifiés pour cette œuvre; mais tant que par suite de l'application de nos noms sur les boîtes, on nous considérera comme nous avons été considérés jusqu'à aujourd'hui, il pourrait y avoir des obstacles réels à ce que d'autres frères soient pleinement reconnus par les enfants de Dieu en général comme occupés avec nous la place que le Seigneur semble leur avoir assignée.

3. Si, encore à l'heure qu'il est, l'on faisait cette question: « Ceux dont les noms se trouvent sur les boîtes sont-ils les seuls ouvriers? » On aurait à répondre qu'il y en a encore d'autres qui

millent, mais qui ne sont pas entretenus de la même manière, est bien propre à produire sur ceux qui ne nous connaissent l'impression que nous cherchons à garder notre place d'Église au moyen de quelque titre extérieur, au lieu de nous en occuper à la remplir en obéissant au Seigneur, et en abandonnant entièrement à son esprit le soin de faire que les enfants de Dieu nous soient soumis.

Enfin, nous avons lieu de croire, à voir de quelle manière nous paraissent en public, que quelques-uns des croyants considèrent comme les seuls « ministres, » d'où il suit que, si nous ne les visitons pas personnellement, ils peuvent être considérés comme étant négligés. L'idée que deux personnes puissent exercer une surveillance pastorale sur cinq cent cinquante croyants nous paraît très erronée ; quant à nous, nous sommes convaincus que c'est là une responsabilité dont nous n'osons nous charger. Nous désirons conduire, enseigner et nourrir les brebis de Dieu au Christ, selon les dons et les forces que nous avons ; mais nous reculons à l'idée d'entreprendre à nous seuls la surveillance de tous ceux qui sont déjà rassemblés, ou qui peuvent l'être plus tard dans cette ville uniquement comme des hommes qui croient au Seigneur Jésus.

Voilà l'exposé succinct des raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas continuer à recevoir vos offrandes par le moyen de nos exposés publiquement et portant nos noms. Nous désirons être rendus capables de vous servir plus fidèlement que jamais, et de nous reposer, ainsi que nous l'avons fait jusqu'ici, sur celui qui a dit : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'hon-

• HENRY CRAIK.—GEORGES MÜLLER. »

Edimbourg, 7 juillet 1841.

Lorsque ce changement fut introduit, je pus constater tout de suite le nouveau et abondant saisissement des nombreuses bénédictions qui sont liées à une vie de foi. Dans d'autres circonstances, je me serais tout naturellement demandé : si l'on enlève les boîtes, que ferai-je pour m'entretenir ? Recevrai-je des offrandes, et comment les recevrai-je ? Mais aucune de ces choses ne me troubla un seul instant. Je me suis adressé à moi-même : le Seigneur pourvoira à mes besoins d'une manière ou d'une autre, si ce n'est par le moyen des saints de Bristol, il m'enverra du secours par ceux qui demeurent ailleurs. Je n'ai pas autre chose à faire que de servir le Seigneur et de me

confier en Lui, et il pourvoira assurément à mes besoins temporels. C'est en effet ce qui a eu lieu, car depuis le mois de juillet 1844, les choses sont allées comme auparavant. — Les boîtes qui avaient été mises dans les deux chapelles pour recevoir les offrandes volontaires ayant été ôtées, le lecteur désirera probablement savoir comment, depuis cette époque, le Seigneur a pourvu à ce qui me concernait temporellement. 1. Comme du passé, les saints au milieu desquels je travaille, ainsi que d'autres, m'ont fait des présents en provisions, vêtements, etc., etc. — 2. De ce nombre, quelques frères et sœurs ont, soit habituellement, soit de temps en temps, mis quelque argent dans un papier, l'ont adressé à frère Craik ou à moi, ou à tous deux, et ont mis ces petits groups dans l'une des boîtes destinées à recevoir les contributions pour les pauvres d'entre les saints, ou dans l'une de celles où l'on dépose ce que l'on donne pour le loyer et autres frais du culte. Ces petits paquets nous ont été remis par les frères diacres, et ont ainsi reçu la destination qui leur avait été donnée. Ceux qui sont adressés à frère Craik lui sont remis en main propre; j'emploie pour moi ceux qui me sont adressés directement, et nous nous partageons le contenu de ceux qui portent nos deux noms. De plus, tout petit group mis sans adresse dans l'une ou l'autre des boîtes est partagé entre nous deux comme cela a été annoncé aux saints par l'un des diacres. — 3. Il s'est aussi présenté un petit nombre de cas dans lesquels des frères et des sœurs en communion avec nous m'ont fait des présents en argent. — 4. Enfin, le Seigneur a continué à incliner le cœur de quelques-uns de ses enfants qui ne demeurent pas à Bristol, à m'envoyer des présents en argent, et ce sont souvent des frères que je n'ai jamais vus et dont les noms me sont inconnus qui viennent à mon aide de cette manière.

Une seule difficulté réelle se présenta à mon esprit à l'occasion de ce changement; ce n'était pas la crainte d'être en perte, encore bien moins l'idée que le Seigneur ne pourrait pas à mes besoins temporels, mais je craignais que l'abolition des boîtes destinées à recevoir les offrandes pour frère Craik et pour moi ne servit d'excuse à quelques enfants de Dieu pour ne plus rien faire du tout pour nos besoins temporels, que les pauvres surtout, n'ayant que des sous ou des demi-sous à donner, ne fussent empêchés de contribuer, et qu'ainsi les uns et les autres ne se privassent eux-mêmes d'une bénédiction. Ce n'est pas que je craignisse de perdre les dons de quelques-uns; car, par la grâce de Dieu, je puis dire, au moins en quelque mesure, avec l'apôtre Paul: « Ce n'est pas



que je recherche des présents, mais je cherche le fruit qui abonde pour votre compte. » Phil. IV, 17. Avec le secours du Seigneur, je tâche d'être amené à l'état d'âme dans lequel se trouva l'apôtre quand il disait : « Quant à moi, je dépenserai très-volontiers, et je serai même dépensé pour vos âmes ; bien que vous aimant beaucoup plus, je sois moins aimé. » 2 Cor. XII, 5. Cependant, tout en désirant qu'il en soit ainsi pour moi-même, je comprenais que les chers enfants de Dieu au milieu desquels je travaille, *sans rien m'ôter à moi-même, se priveraient d'une bénédiction en cessant de contribuer à mes besoins temporels*, et je craignais que Satan ne se servit de ce changement pour leur nuire. Mais en dernier examen, nous crûmes voir, d'après les raisons exposées plus haut, qu'il entraînait dans la volonté de Dieu qu'on introduisit ce changement, malgré tous les maux qui pourraient en résulter.

Nous sommes maintenant placés de telle manière que le Saint-Esprit peut librement recommander à la conscience des frères les divers ouvriers qui se trouvent au milieu de nous, selon la mesure de la grâce et les dons qu'ils ont reçus, non-seulement dans ce qui regarde la position spirituelle qu'ils occupent dans le corps, mais aussi quant à leurs besoins temporels.

7 août. — Aujourd'hui nous n'avions plus que 6 d. pour pourvoir à nos propres besoins. Comme il nous fallait quelque argent pour acheter des œufs et du cacao pour un frère qui est venu en visite chez nous, cet ami me donna 4 schellings, qu'il avait apportés pour moi de l'endroit d'où il vient. C'est ainsi que nous avons été secourus pour le besoin du moment.

26 août. — J'avais été comparativement pauvre pendant un certain temps pour ce qui concerne mes propres besoins, sans avoir toutefois manqué de bonne nourriture, et de tout ce qui était réellement nécessaire. Un frère m'a envoyé aujourd'hui, d'une distance considérable, 47 L. 18 s., dont la moitié pour les orphelins et l'autre moitié pour moi.

2 septembre. — Pendant les quatre derniers mois nous avons eu plus qu'il ne nous fallait pour les orphelins. Depuis le mois de juillet 1838, époque où nos fonds se trouvèrent pour la première fois épuisés, nous n'avions jamais eu autant d'argent en main. Pendant ces quatre mois, il y a eu comme une rivière continue, découlant de la bonté de Dieu, soit de présents en argent, soit d'articles divers. Parmi les dons reçus durant cet espace de temps, je ne mentionne que les suivants : — Le 27 mai, A. B., un frère que le Seigneur a disposé cette année à employer ses

moyens pour venir à notre aide, a envoyé 25 L. Ce don, joint à ce que nous avons déjà, m'a mis à même de fournir à tous mes compagnons d'œuvre des Maisons d'Orphelins un peu d'argent pour leurs propres besoins. Je ferai remarquer, à l'égard de ce dernier don, que, de peur que nous nous reposions sur l'homme, le Seigneur tarit de temps en temps certains canaux par lesquels il lui a plu de nous envoyer, pendant un certain temps, des secours pécuniaires considérables. Mais en même temps, pour raffermir notre foi et nous encourager à nous confier toujours en lui, il vient à notre aide quelquefois même en nous faisant arriver des sommes considérables d'endroits entièrement nouveaux.

— Le 12 mai, je reçus de Florence (Italie) trois épingles d'argent et 4 dollars, 3 dollars et 6 sous, 2 pauls (monnaie italienne), 5 L., trois pelotes, six essuie-plumes et un petit châle. Ces dons de Florence ne nous montrent-ils pas d'une manière remarquable avec quelle facilité le Seigneur peut nous faire parvenir des ressources pour continuer son œuvre; et même en les faisant venir de lieux d'où nous n'attendions rien? — Le 24 juillet on donna 40 s. dont voici l'histoire. S... avait un livre appartenant à une dame irlandaise qui, il y a vingt ans environ, était venue à Clifton pour cause de maladie. S... s'était proposé d'acheter ce livre, mais elle tomba subitement malade et dut quitter Clifton. Lorsqu'elle y revint, la dame était morte, sa femme de chambre avait quitté, et l'on ne put rien apprendre des parents. Après avoir inutilement essayé, pendant tant d'années, de découvrir le légitime propriétaire du livre, S... a fait restitution en donnant 40 s. aux orphelins, ce qui est plus que la valeur du livre. — Pendant plusieurs mois, nous avons été dans une plus grande abondance qu'à aucune autre période de même longueur durant les derniers trois ans et six mois. Mais ensuite, il plut au Seigneur de nous soumettre à une épreuve de foi plus grande que celles que nous avons traversées depuis le commencement de l'œuvre. En effet, notre foi fut éprouvée d'une manière si sévère pendant les six mois et plusieurs jours qui suivirent notre abondance; il fut si long le temps où le Seigneur nous accorda au jour le jour, pour ainsi dire, des secours quotidiens, où nous eûmes à nous attendre à lui d'un repas à l'autre et à persévérer dans la prière, tandis que le secours semblait faire défaut, que nous ne pouvons qu'attribuer à une grâce spéciale de Dieu que la foi de ceux qui étaient engagés dans cette œuvre n'ait point failli, qu'ils n'aient point été découragés de travailler à l'œuvre de Dieu sur le même pied, et que, désespérant de son secours, ils ne soient pas retournés aux

itudes et aux maximes de ce mauvais monde. Il est vrai que je puis dire comment mes compagnons d'œuvre se sont trouvés durant tout ce temps. Mais pour ce qui me concerne particulièrement, je puis témoigner avec joie et à la louange du Seigneur, que ma foi a été invariablement soutenue pendant les mois suivants. Mais aussi elle a été tellement éprouvée, que souvent la prière que j'adressais au Seigneur était qu'il lui plût de me conserver et d'avoir compassion de moi comme un père a compassion de ses enfants. Au fort de la tribulation j'étais pleinement persuadé que le Seigneur cesserait d'appesantir sa main quand il le trouverait convenable, et que s'il permettait que l'épreuve continuât, c'était afin que, dans l'intérêt de l'Église de Christ en général, cette parole pût être, en mesure quelconque, accomplie en nous : « Soit que nous soyons affligés, c'est pour votre consolation. » — Voici maintenant un aperçu du commencement et des progrès de l'épreuve de notre foi pendant les mois qui suivirent l'abondance de notre prospérité.

3 septembre. — Notre avoir se trouvait réduit à 3 L. 5 s. En conséquence, ce matin, je m'approchai du Seigneur pour lui demander de nouveaux secours ; peu de temps après il arriva de New-York une reconnaissance de la poste de 3 L.

7 septembre. — Depuis le 3 il est encore entré 5 L. 9 s., mais ce matin on a déboursé le dernier argent. Après avoir été dans l'abondance pendant les derniers mois, il ne nous restait plus un centime. Je me mis en prières, et dans l'après-midi je reçus d'un frère de Plymouth une reconnaissance de la poste de 3 L. Le soir on me laissa chez moi une boîte à chapeau de G. T. J., renfermant 4 s., quatre chemises et quatre mouchoirs.

8 septembre. — Il est venu aujourd'hui 4 s. des environs de Colverhampton, 2 s. 6 d. de Bath, et un frère arrivant de Ceylan m'a donné 1 L.

9 septembre. — Un frère qui étudie dans l'université de Cambridge, et qui a lu mon Exposé, a envoyé ce matin 5 L.; il est encore venu 4 s. 6 d.

18 septembre. — Depuis le 9 jusqu'à ce jour nous avons été suffisamment pourvus de tout ce qui nous était nécessaire. Aujourd'hui, comme il nous fallait 3 L., et que nous n'avions que 1 L. 9 s. 2 d., il nous est arrivé 42 L. des environs de Wolverhampton, et nous avons réalisé 3 s. pour du tricotage.

25 septembre, samedi. — Depuis le 18 nous avons reçu 5 L. 9 s. 8 d., soit en dons, soit par la vente de quelques articles ; cette somme, jointe aux 42 L. 3 s. arrivés le 18, nous a mis à

même de couvrir toutes les dépenses. Mais, lorsque hier j'eus envoyé ce qu'il fallait pour les besoins de la journée, il ne restait plus rien pour aujourd'hui, et je savais qu'il nous fallait plus de 3 L. Toutefois le Seigneur, dans son fidèle amour, nous a envoyé hier dans l'après-midi 41 s. 0 1/2 d.; ce matin nous avons reçu 5 L. de Plymouih et de Clapham 4 L. 4 s. avec divers articles en billement pour les orphelins. Nous avons donc réalisé en tout deux fois plus qu'il ne nous fallait pour aujourd'hui.

26 septembre. — Il est venu 2 L. 41 s.

28 septembre. — Comme il nous fallait 2 L. pour faire face aux dépenses d'aujourd'hui, et que nous n'avions que 4 L. 13 s. 0 1/2 d., nous ouvrimus les boîtes des Maisons d'Orphelins, et nous en retirâmes 45 s. 2 d.

29 septembre. — Nous n'avions pour faire face aux besoins de la journée que 3 s. 2 1/2 d., mais un frère, qui est commis voyageur, étant revenu hier soir à Bristol, m'apporta 2 souverains qui avaient été remis pour les orphelins à Marlborough, par une dame qui avait lu un des Rapports. Il est encore venu aujourd'hui 2 L. 8 s. 5 d.

4<sup>er</sup> octobre. — Je n'avais pas un sou pour faire face aux besoins de la journée, lorsqu'on m'apporta ce matin, pour les orphelins 40 s., qui avaient été envoyés de Kensington. Dans le papier qui renfermait l'argent se trouvaient ces mots : « *Votre Père céleste* » sait que vous avez besoin de ces choses; confiez-vous au Seigneur. » Cette parole sortie de sa bouche m'est plus précieuse que bien des billets de banque. Environ cinq minutes après, je reçus d'une sœur irlandaise, par son banquier de Londres, 10 L. Je reçus en même temps de Tetbury l'avis que trois caisses d'objets dont on pouvait disposer au profit des orphelins, étaient en route, et deux heures plus tard on me remit quatorze petits dons montant ensemble à 4 L. 7 s. 4 d. C'est une chose bien digne de remarque que, lorsque le temps de notre abondance prit fin, en septembre, le Seigneur ne permit pas que nous fussions d'abord aussi fortement éprouvés que nous le fûmes dans la suite. Lorsque, il y a trois ans, nous eûmes à supporter les premières épreuves de la foi dans ce qui regarde cette portion de l'œuvre, le Seigneur nous traita avec la même bonté.

6 octobre. — Depuis le 4<sup>er</sup> nous n'avions reçu que 4 L. pour les orphelins, et nous avions délivré notre dernier argent pour les besoins de la journée. Ce fut alors que nous reçûmes 2 L. 15 s. provenant de la vente de quelques-uns des objets envoyés de Tetbury. Ce soir, un frère me remit un souverain, que sa femme

otre sœur, lui avait donné sur son lit de mort, avec prière de le mettre après son décès. Nous avons aussi reçu un don de 40 s. 2 L. 10 s. 5 d. provenant de la vente de quelques articles.

Les cinq derniers mois avaient été comparativement des mois d'abondance pour les autres objets de l'Institution pour la connaissance des Écritures ; mais maintenant nous sommes de nouveau dans une grande pauvreté. Dans ce moment de besoin, un frère qui a appris à estimer les saintes Écritures au-dessus de tout autre livre, m'a envoyé une caisse de livres dont le produit satisfait à nos besoins actuels pour les écoles.

9 octobre. — Comme c'est aujourd'hui samedi, il nous fallait 4 L., mais nous n'avions reçu que 1 L. 2 s. 11 d. pour les orphelins depuis le 6, et il ne nous restait que 2 L. 3 s. 9 d. Dans le cours de la matinée, il vint 2 L. pour des bas, de la part d'une sœur qui demeure à cinq ou six milles de Bristol; dans l'après-midi, une autre sœur envoya 1 s., et une troisième apporta 5 L. La dernière, pensant que nous pouvions avoir besoin de cet argent *aujourd'hui*, avait eu particulièrement à cœur de ne pas envoyer à *demain* de nous l'apporter. Ainsi, le Seigneur ne nous a pas seulement donné suffisamment pour aujourd'hui; nous avons aussi quelque chose pour commencer la semaine.

10 octobre. — Reçu aujourd'hui 5 L. 9 s. 11 d. pour les orphelins.

11 octobre. — Au moment où il nous fallait de l'argent pour les écoles, voici arriver de Malborough une caisse de livres contenant cent dix volumes et plusieurs brochures. Le produit de ces livres, joint à 4 L. 9 s. 4 d. qui sont venus en même temps, a suffi pour faire face à nos besoins présents.

16 octobre. — Depuis le 10, il nous est entré plus de 40 L. pour les orphelins, mais aujourd'hui, nous nous trouvons réduits à 10 s. 11 1/2 d., tandis qu'il nous fallait environ 3 L. Les boîtes des Maisons des Orphelins furent en conséquence ouvertes, et on en retira 4 L. 1 s. Dans le courant de la journée, on paya 5 s. 5 d. pour des bas. Vers les sept heures du soir, sœur E. C. apporta différents dons, montant ensemble à 4 L. 17 s. 4 d. pour les orphelins, et 9 s. 8 d. pour les autres fonds. Nous avons donc 3 L. 1 s. 11 1/2 d. pour aujourd'hui.

24 octobre. — Les dons reçus pour les orphelins depuis le 16 n'ayant pas dépassé la somme de 9 à 10 L., aujourd'hui, nous nous trouvons sans le sou comme cela arrive souvent, mais on nous envoya d'Exmouth 12 s. 2 d., et il entra 8 s. 8 d. pour la vente de bas. Il arriva aussi d'Ilfracombe une boîte et un panier,

dont le contenu doit être vendu au profit des orphelins. Enfin, on retira des boîtes des Maisons d'Orphelins 15 s. 6.

22 octobre. — L'argent trouvé hier dans les boîtes, et 4 L. 3 s. qu'on a réalisés par la vente de quelques-uns des articles envoyés d'Ilfracombe, nous ont pourvus pour aujourd'hui.

23 octobre. — Nous n'avons eu, pour passer cette journée, que 5 s. 6 d. que je trouvai dans la boîte exposée chez moi, 8 s. 4 d. pour des bas, 9 s. qui sont venus ce matin, et les quelques schellings qui se trouvaient encore entre les mains des gouvernantes.

24 octobre. — Nous n'avons pas de quoi payer les salaires des maîtres des écoles, lorsque je reçus 5 L. d'une sœur de Topsham au moyen desquelles nous avons été pourvus.

25 octobre. — On a donné hier et aujourd'hui 2 L. 47 s. pour les orphelins.

26 octobre. — Cette après-midi, je n'avais *plus qu'un sou*, quand il arriva de Bath deux orphelins, et avec eux 5 L. 15 s. 6 d. *Au moment même* où je recevais cet argent, on venait m'en demander pour la Maison des Orphelines, et je pus en envoyer. Le Seigneur dirigea souvent les choses de telle manière que, bien que nous n'exigions aucun paiement au moment où les enfants sont admis, cependant, ce qui nous fut apporté à leur arrivée servit souvent à pourvoir à nos besoins au moment même où on nous le remettait. Il est encore venu 4 L. aujourd'hui.

29 octobre. — Nous étions de nouveau dans une grande pauvreté; non seulement j'étais sans argent, mais nos provisions étaient considérablement réduites. A midi ou environ, une sœur me donna 3 s. 2 d., et l'on envoya d'une certaine distance 9 d. Dans l'après-midi, nous pûmes vendre, pour la somme de 3 L., certains articles qui avaient été envoyés longtemps auparavant. Nous réalisaîmes encore 3 s. pour des ouvrages de couture et un don de 2 s. 6 d. Nous eûmes donc en tout 3 L. 9 s. 5 d. Comme nous n'avions pas le moyen de faire une provision de pommes de terre, j'avais demandé avant-hier au Seigneur de vouloir bien nous en envoyer un peu. Ce matin, on m'informa que le même frère qui en avait envoyé vingt sacs l'année dernière, avait de nouveau donné ordre de nous en apporter la même quantité, et qu'une autre personne en avait encore donné six sacs.

30 octobre. — Comme c'était aujourd'hui samedi, l'argent venu hier n'était pas tout à fait suffisant. Nos prières furent entendues; le courrier de ce matin nous apporta 40 s. de Clapham et 40 s. d'un anonyme de Plymouth.

11 novembre. — Reçu en tout pendant la journée d'hier 2 L. 3 d.

12 novembre. — Au moment où nous étions dans la plus grande détresse, une dame de Birmingham nous envoya 4 L. Environ une heure après, je reçus 40 L. d'un frère qui avait placé 150 L. en caisse d'épargne, mais qui voit maintenant que le nom de Dieu sera plus glorifié s'il consacre cet argent à l'avancement de son frère de Dieu, que s'il le laisse porter intérêt pour en faire usage pendant sa maladie ou dans ses vieux jours. Il est assuré que le Seigneur, qui jusqu'ici a pris soin de lui pendant qu'il est en bonne santé et capable de travailler, ne le laissera pas non plus dans de telles circonstances en vue desquelles il avait mis son argent en terre. Ce même frère m'avait déjà donné 3 L. il y a quinze jours. Les 10 L. sont venues fort à propos, car, quoique nous ayons pu faire face aux dépenses les plus urgentes de la journée, cependant à d'autres égards, nous avons encore des besoins; l'un des enfants est sur le point de sortir pour aller en apprentissage, et il faut des outils et un trousseau.

13 novembre. — Nous avons reçu cette après-midi trois petits secours, avec lesquels trois petites filles ont envoyé 43 s. 6 d.

14 et 15 novembre. — On a encore donné 2 L. 5 s. 4 d.

16 novembre. — Comme nous n'avions plus rien du tout, il nous est parvenu 2 L. qui sont le profit de la vente de quelques paniers de légumes, et 3 L. 4 s. 10 d.

17 au 18 novembre. — Nous avons reçu dans le courant de ces quatre jours 4 L. 9 s. 4 d.

19 novembre. — Ce matin, après avoir expliqué les Écritures aux enfants, on me remit 40 s. Lorsqu'on me donna cette petite somme, non-seulement nous n'avions rien, mais même nous n'aurions pas eu ce qui nous était absolument nécessaire pour aujourd'hui si on ne nous avait fait passer quelques secours.

20 novembre, samedi. — Ce matin j'ai retiré 4 s. de la boîte que j'ai trouvée chez moi. C'était là tout notre avoir pour faire face aux besoins d'aujourd'hui. Cher lecteur, faisons ici une petite pause. Veuillez considérer qu'il y a plus de cent personnes qui ont besoin de choses nécessaires à la vie, et que nous sommes sans argent, et que nous ne nous arrive pas seulement une ou deux fois dans le cours d'une année, mais très-fréquemment. Combien il est précieux de se trouver dans de telles circonstances de pouvoir s'adresser à un père qui est le Dieu vivant, qui peut et veut toujours venir à notre secours lorsque nous en avons réellement besoin! Eh bien, toute âme qui se confie au Seigneur Jésus, et qui comme telle est enfant de Dieu

(Galates III, 26), a un titre à ce privilège. Car, bien que tous ceux qui croient en Jésus ne soient pas appelés à établir des Maisons d'Orphelins, des écoles d'enfants pauvres, etc., et à se confier en Dieu pour les ressources qu'exigent de telles œuvres, cependant tous les croyants, selon la volonté de Dieu en Jésus-Christ à leur égard, peuvent et doivent se décharger de leurs soucis sur celui qui prend soin d'eux; ils ne doivent s'inquiéter de rien, comme cela nous est démontré pleinement dans 1 Pierre V, 7; Philip. IV, 6; Matth. VI, 25-34. Revenons à nos circonstances. On vendit une montre d'argent qui ne devint la propriété du fonds des orphelins *que hier après midi*, et nous pûmes ainsi passer la journée. Nous sommes presque au bout du charbon dans les trois maisons, et il en est ainsi de toutes les autres provisions. En vérité nous sommes excessivement pauvres; cependant nous avons assez de vivres jusqu'à lundi matin, et nous touchons à la fin d'une nouvelle semaine. Cette après-midi, tous les ouvriers se sont réunis pour prier ensemble.

14 novembre. — Lorsque, cette après-midi, nous nous sommes de nouveau réunis pour prier, nous avons des sujets d'actions de grâces, car le Seigneur nous avait envoyé des ressources. Ce matin on m'a remis 5 L., et il est venu 6 s. pour vente de quelques objets. Il est aussi arrivé par la poste un paquet du pays de Galles, renfermant quelques articles qui ne doivent pas être désignés, et 2 s. 6 d.

15 novembre. — Nous eûmes vendredi dernier, frère ~~\_\_\_\_\_~~ moi, une réunion pour des personnes désireuses et pour des ~~\_\_\_\_\_~~ didats à la communion. Nous dûmes nous borner à en voir ~~\_\_\_\_\_~~; après avoir conversé séparément avec chacun, nous nous ~~\_\_\_\_\_~~ vâmes si affaiblis que nous fûmes obligés d'en renvoyer dix ~~\_\_\_\_\_~~ nous entretenir avec eux. Ce soir, après avoir eu des ~~\_\_\_\_\_~~ tretiens avec sept, nous dûmes en renvoyer trois.

16 novembre. — Nous n'avons rien pour payer les maîtres de nos écoles; en conséquence nous nous sommes réunis pour prier ces quatre derniers jours. Il nous faut en outre un poêle dans une de nos salles d'école, quelques Bibles et des traités. Reçu aujourd'hui 2 L. d'un frère d'Exmouth.

Comme nous n'avons réalisé hier que 2 s. pour les orphelins, il ne nous restait plus que 4 s. 6 d. ce matin. On m'avait demandé de l'argent pour les Maisons des Orphelins, et, entre dix et onze heures, je me mettais en devoir d'envoyer ce que j'avais. *Au moment où j'écrivais un billet dans ce but*, je reçois 3 L. d'un frère de Barnstaple par une reconnaissance de la poste. Ce fut une de-



livrance infiniment précieuse, d'autant plus que nos magasins avaient été considérablement épuisés. Environ deux heures après, je reçois encore 4 L. d'un frère d'Exmouth, à partager entre les orphelins et les autres objets. On envoya aussi par le même frère, 1 L. pour les orphelins, accompagnée de Luc XXII, 32. Deux dames qui ont visité aujourd'hui les Maisons des Orphelins, ont acheté des bas pour la valeur de 2 L. et ont donné 3 s. 9 d. Un individu qui avait conduit quatre fois le mobilier des Maisons des Orphelins à Westbury, où les enfants avaient été tour à tour depuis le 10 août au 12 novembre, pendant qu'on vernissait les maisons, et qui les avait ramenés à Bristol, ne voulut recevoir que 4 L. 4 s. 10 1/2 d., au lieu de 4 L. 2 s. 10 1/2 d. qu'il aurait pu exiger légitimement. Il dit qu'il y avait longtemps qu'il aurait voulu pouvoir faire quelque chose pour les orphelins, et qu'il n'aurait pas même demandé ces 4 L. 4 s. 10 1/2 d. s'il ne les avait pas déboursés. C'est ainsi que le Seigneur vient à notre aide de diverses manières, et que nous nous adressions pour cela à aucune créature humaine, et en lui exposant chaque jour nos besoins avec simplicité.

18 novembre. — Nouvelle réunion pour les âmes désireuses; nous avons pu nous entretenir avec sept.

21 novembre. — Nous n'avons reçu que 1 L. 11 s. 4 d. pour les orphelins depuis le 16. En conséquence, nous nous trouvons de nouveau sans argent aujourd'hui, et les provisions étaient considérablement réduites; mais le Seigneur a été infiniment bon, il nous a envoyé 2 L. 10 s. dans un tel moment.

23 novembre. — 5 s. qui étaient entrés hier pour des bas ont pourvu aujourd'hui au déjeuner de la Maison des Orphelins. Une sœur a aussi envoyé un jambon et quelques pois. Nous sommes excessivement pauvres. L'un des ouvriers a pu pourvoir par lui-même au diner de la Maison des Orphelins. Dans ce moment du besoin, nous avons retiré 17 s. 6 d. pour des Rapports vendus; il y avait déjà quelques mois que nous attendions cet argent, mais le Seigneur avait voulu nous l'envoyer dans ce moment, où il nous était si nécessaire. On a reçu aussi 2 s. 6 d. pour des ouvrages de couture des enfants. Nous avons ainsi été pourvus pour cette journée. Dans l'après-midi le Seigneur nous a donné une nouvelle preuve qu'il nous continue les soins de son amour pendant les temps de notre grande pauvreté; car il est arrivé de Plymouth une caisse contenant des vêtements, des bijoux, etc., etc.

24 novembre. — Ces douze derniers jours, nous nous sommes régulièrement réunis pour prier. Aujourd'hui, avant de me rendre

à la réunion, l'on a vendu un des articles arrivés hier après-midi dans la boîte de Plymouth, pour la somme de 2 L. 2 s. qui suffi pour nos besoins de ce jour. Les donateurs ne pensent probablement pas qu'on ait sitôt besoin de leur offrande. En arrivant à la réunion de prières on m'apprit une petite circonstance qui est digne d'être rapportée. Ce matin, pendant que les orphelins en bas âge faisaient une promenade avec leur institutrice, une pauvre femme s'approcha de la maîtresse et lui donna deux sous pour les orphelins, en disant : « Ce n'est qu'une gâtelte, mais il faut que je vous la donne. » Et bien, lors que je vins on avait eu besoin de l'un de ces deux sous pour compléter la petite somme qu'il nous fallait pour du pain. Dans l'après-midi, nous avons encore reçu 9 d., et il nous est aussi venu par la vente de quelques uns des articles arrivés hier de Plymouth.

25 novembre. — Nous avons commencé la journée avec 4 d., somme insuffisante pour nos besoins d'aujourd'hui. Dans l'après-midi, il nous est entré 11 s. pour du tricotage, ce qui nous a fait assez.

26 novembre. — L'un des ouvriers a donné 5 s.; quelques articles vendus en ont produit 11, et il se trouvait 6 d. dans la boîte de ma maison. Quelque petite qu'ait été notre recette, nous avons eu de quoi nous procurer tout ce qui était absolument nécessaire; mais maintenant nos provisions sont considérablement réduites.

27 novembre. — C'est aujourd'hui samedi, et nous n'avons rien pour commencer la journée. La prière que j'adressais au Seigneur était qu'il lui plût de nous envoyer des secours de bon matin, attendu que, à défaut, nous n'aurions pas suffisamment de quoi dîner. En conséquence, vers les dix heures, il arriva de Clapham un paquet contenant 11 s. et les articles suivants : douze yards de calicot, un fourreau, une chemise, deux juponnets, un dit en flanelle, deux mouchoirs, deux tabliers d'enfant, un sac à ouvrage tout garni, un vieux dé d'argent et un demi-franc. Notre fidèle Sauveur nous a donc procuré ce qui nous était nécessaire pour le dîner, et nous avons ainsi eu un gage comme quoi il continuerait à nous envoyer ce dont nous pourrions encore avoir besoin aujourd'hui. Il est venu dans le cours de l'après-midi, par la vente d'un objet donné par l'un des ouvriers, 5 s., par le paiement de quelques lithographies, également données par un ouvrier, 4 s. 6 d.; 16 s. pour des articles donnés quelque temps auparavant; 2 s. 9 d. pour des bas, et un don de 2 s. Ainsi, après avoir été dans le besoin le plus urgent ce matin, il a plu au

Seigneur de nous donner, dans le courant de la journée, 2 L. 4 s. d., sans que, humainement parlant, nous sussions d'où nous pourraient les moyens nécessaires pour faire face aux besoins aujourd'hui.

19 novembre. — Le Seigneur, dans sa bonté, nous a envoyé secours; nous avons reçu hier en tout 5 L. 19 s. 7 d.

Ces deux semaines ont aussi été un temps de grande pauvreté activement à nos écoles; mais le Seigneur a envoyé presque tous les jours quelque chose pour suppléer aux besoins les plus urgents des frères et des sœurs qui sont engagés dans cette œuvre.

20 novembre. — Quoique nous ayons reçu 5 L. 19 s. 7 d., pendant, comme nos magasins avaient été précédemment si vides, nous avons besoin de quelque argent pour aujourd'hui. Il est entré 5 s. pour articles vendus et l'un des ouvriers a fait quelque chose de sa bourse. Dans ce moment de besoin, il est arrivé anonymement un paquet contenant les articles suivants: deux peignes, six coquilles, cinq paires de bracelets dorés, deux bracelets simples, une paire de dits, une chaîne dorée, un collier doré, un dit en cornaline, un dit en fausses perles, une broche, une boucle, deux paires de boucles d'oreilles, trois anneaux, trois pendants d'oreilles, et une boucle d'oreilles seule.

1<sup>er</sup> décembre. — Il nous fallait de nouveau bien des schellings aujourd'hui. Dans la Maison des Orphelins, il aurait suffi d'un sou de huit d. pour pourvoir au dîner, mais il n'y en avait que deux. Notre frère B. ayant appris qu'on avait mis quelque chose dans la caisse de la Maison des Orphelines, alla l'ouvrir et y trouva un sou. Notre sœur âgée y avait mis, et avec lequel nous pûmes pourvoir au besoin présent. Ainsi ce don d'un sou avait été évidemment donné par notre bon Père, qui ne nous laisse dans une telle pauvreté que pour éprouver notre foi et nullement dans sa colère. Vers les dix heures du matin, notre frère Craik reçut un demi-souverain par la poste. Dans la lettre on lisait: « De la part de la femme d'un ecclésiastique, pour les Maisons des Orphelins, 30 novembre 1844. » Nous reçûmes cette offrande des mains de notre fidèle Seigneur, et quoiqu'elle ne fût pas à beaucoup près suffisante, elle nous fut néanmoins bien précieuse. Mais le Seigneur eut pitié de nous et nous a encore envoyé aujourd'hui 5 s. pour le compte de bas, et 42 s. par la vente d'autres articles.

2 décembre. — On a vendu dans le cours de la matinée, pour 1 L. 4 s. 10 d., une partie des bijoux qui nous furent envoyés le 20 novembre. La vente de quelques autres articles nous a aussi

produit 4 s. 6 d. Nous avons ainsi été momentanément pourvus. Dans l'après-midi, une sœur de Plymouth envoya 3 L., et je reçus 2 s. par une sœur de Bristol.

3 et 4 décembre. — Reçu pendant ces deux jours 4 L. 10 s. 6 d.

6 décembre. — Le Seigneur, dans son fidèle amour, nous a envoyé hier de quoi pourvoir aux besoins d'aujourd'hui. Un monsieur du Devonshire vint me voir après la réunion, s'annonça à moi comme un frère et me donna 5 L. pour l'œuvre du Seigneur, à répartir selon les besoins. Je passai avec lui quelques instants, dans une communion fraternelle bien précieuse ; il préféra ne pas me faire connaître son nom. Il est venu en outre 48 s. 11 1/2 d. par la vente de quelques articles. Comme il nous fallait 4 L. en sus de cette dernière somme pour pourvoir aux besoins des orphelins pendant la journée, et que nous n'avions rien par devers nous, j'ai pris sur ces 5 L., 1 L. pour les orphelins, réservant le reste pour les autres objets. J'ai aussi reçu 2 s. 6 d. d'une sœur, par le même étranger, et il est encore venu ce soir 4 L. 3 s.

Les 4 L. que j'ai prises sur les 5 L. qui me furent données par ce monsieur du Devonshire ont servi à soulager les maîtres des écoles dans leurs besoins les plus pressants. Cet étranger m'a aussi remis 4 L. pour quelque œuvre de mission.

7 décembre. — Voici maintenant trois semaines et trois jours que nous nous réunissons chaque jour pour prier au sujet de l'état des fonds et pour réclamer la bénédiction du Seigneur sur l'œuvre. Nous lui avons demandé sans cesse des ressources pour le fond des écoles, des Bibles, des missions et des traités. Or, dans un moment de grande pauvreté, une sœur de l'un des comtés du Nord, que je n'ai jamais vue, a envoyé 50 L., dont, conformément à son désir, on doit appliquer 40 L. à chacun de ces objets, et 10 L. aux orphelins. Il a donc plu au Seigneur de nous envoyer quelque secours ; nous en avons grandement besoin pour toutes choses, car les maîtres n'ont reçu que ce qui leur était absolument nécessaire, le dépôt des Bibles est presque épuisé, celui des traités l'est entièrement, et nous désirions grandement envoyer quelque secours à des frères missionnaires, mais nous avons été incapables de le faire. Nous continuons donc à attendre du Seigneur de nouveaux secours.

Lorsque cet argent arriva, nous n'avions rien du tout pour les orphelins, et cependant, pour bien des raisons, nous avons besoin de plus de secours. Ces 10 L. nous ont donc pourvus pour le moment. On a aussi envoyé anonymement par la poste 4 L. provenant d'une dame âgée de Birmingham.

9 décembre. — Il est venu aujourd'hui pour les orphelins 10 s. 10 d., produit d'une vente de bas. — Nous voici arrivés à la fin de la sixième année de cette partie de l'œuvre, *sans avoir d'autre argent que celui qui a été mis de côté pour le loyer*. Mais pendant toute l'année nous avons été pourvus de tout ce qui nous était nécessaire.

Ces trois dernières années, nous avons bouclé nos comptes à la date de ce jour, et nous avons eu quelques jours après des réunions publiques, où nous avons exposé, dans l'intérêt des auteurs, comment le Seigneur en avait agi envers nous; enfin nous nous sommes imprimés sommairement, en vue du bien de l'Église en général, ce qui avait été dit dans ces réunions. Cette fois cependant, nous trouvâmes qu'il valait mieux ajourner et les réunions publiques et la mise au jour du Rapport. Par la grâce de Dieu nous sommes déjà appris à nous appuyer sur le Seigneur seul, dans la certitude que, lors même que nous ne dirions ou n'écririons plus un seul mot sur cette œuvre, nous obtiendrions ce qui nous serait nécessaire aussi longtemps qu'il nous donnerait de nous reposer uniquement sur lui. Mais comme nous n'avions jamais eu ces réunions publiques dans le but d'exposer nos besoins, et que nous n'avions jamais publié les dispensations du Seigneur envers nous pour agir sur les sentiments des lecteurs, et pour les inviter ainsi à donner de l'argent, mais uniquement dans le but de leur faire tirer parti de notre expérience; si nous avons ainsi fait connaître nos circonstances, il aurait pu paraître à quelques personnes que nous étions mus par de semblables motifs. Au lieu d'être bien aises, dans notre profonde pauvreté, de voir arriver le temps où nous pourrions faire connaître notre position, nous cheminâmes encore quelque temps sans rien dire. Quelle meilleure preuve aurions-nous pu donner que nous ne nous appuyons pas sur des assemblées publiques ou sur des Rapports imprimés, mais uniquement sur le Dieu vivant. Comme en travaillant à cette œuvre, nous avons cherché et cherchons encore à agir en vue du profit des saints en général, nous nous déterminâmes donc à renvoyer à plus tard et les réunions publiques et l'impression du Rapport. *Selon l'homme naturel*, nous aurions été aussi satisfaits que qui que ce soit d'avoir exposé notre pauvreté dans ce moment-là; mais *spirituellement*, il nous fut donné de nous réjouir dans la perspective qu'en agissant ainsi, il en résulterait plus de bien pour l'Église de Dieu. Je reprends maintenant ma narration où je l'ai discontinuée.

11 décembre. — Les sommes suivantes, reçues pour les orphelins depuis avant-hier, nous ont mis à même de pourvoir aux be-

soins d'hier et d'aujourd'hui. Un frère a donné 2 L., un petit garçon et une petite fille ont apporté le produit de leurs épargnes, montant à 49 s. 5 d. Il est, en outre, venu 15 s. 4 d. pour une vente de bas, et 10 s. 6 d. en six dons différents.

13 décembre.— Il est venu 1 L. 41 s. 6 d. hier, et 10 s. aujourd'hui. Ces 2 L. 4 s. 6 d. ont suffi pour les besoins de la journée. Un frère a aussi envoyé fort à propos une demi-tonne de charbon à chacune des trois maisons.

14 décembre. — Hier après-midi, une dame, qui demeure tout près de chez moi, a envoyé pour la seconde fois, par sa servante un souverain pour les orphelins, et il est encore venu 45 s. 6 d. de sorte que nous avons eu assez pour aujourd'hui.

15 décembre. — Comme nous n'avions rien du tout pour les orphelins, nous avons ouvert les boîtes et y avons trouvé 4 s. 4 d. Cette petite somme, avec un peu d'argent qu'un des ouvriers a pu nous donner de sa bourse, nous ont aidés à traverser la journée.

Depuis le 12 novembre nous nous sommes abouchés, mes compagnons d'œuvre au milieu des frères et moi, avec trente personnes désireuses ou qui se présentent pour la communion. Dans ce nombre, il en est que nous avons vues plusieurs fois. Comment pourrions-nous assez bénir le Seigneur de ce qu'il continue à nous employer à son service!

16 décembre. — Nous n'avons rien reçu du tout pour les orphelins; mais l'un des ouvriers a reçu hier soir, d'une manière tout à fait inattendue, un peu d'argent d'une distance d'environ deux cents milles, et comme le Seigneur a incliné son cœur à en donner une partie, nous avons eu assez pour aujourd'hui.

17 décembre. — Nous avons été secourus de la même manière que hier.

18 décembre, samedi matin. — Nous nous trouvons maintenant dans le plus pressant besoin, car nous n'avons que 4 d. que j'ai trouvés dans la boîte de ma maison; cela ne m'empêche pas d'être pleinement assuré que le Seigneur nous pourvoira de tout ce qui nous sera nécessaire. — Arrêtez-vous ici quelques instants, cher lecteur, et veuillez observer deux choses! Ce fut pour la gloire de Dieu que nous crûmes devoir ajourner les réunions publiques et la mise au jour du Rapport; *mais celui qui marche avec Dieu est toujours conduit à travers les épreuves, du moins dans ce qui a rapport à la vue et au sentiment. Le sentier de l'Éternel sera toujours une épreuve pour la nature de l'homme; le Seigneur semble nous dire en nous laissant dans la pauvreté: « Je verrai*

maintenant si vous vous reposez véritablement sur moi et si vous regardez réellement à moi. • Depuis que j'ai adopté cette manière de vivre, je n'ai jamais traversé une période où ma foi ait aussi sévèrement éprouvée qu'elle l'a été depuis le 12 décembre et jusqu'au 12 avril 1842, c'est-à-dire pendant quatre mois. Veuillez remarquer à cet égard que nous aurions pu changer de sentiment quant aux réunions et à la publication du Rapport, car, comme *ne connaissait alors la détermination* que nous avions prise; au contraire, nous savions que beaucoup d'enfants de Dieu se réjouissaient avec joie sur le moment où ils recevraient de nouveaux secours. Mais le Seigneur nous donna de tenir ferme la détermination à laquelle nous étions arrivés sous sa direction.

Le samedi 18 décembre. *Le soir.* Le Seigneur s'est montré bien bon envers nous pendant cette journée. Le Seigneur est venu dans la matinée 6 s. qui, avec les provisions que nous avions, nous procurèrent de quoi diner, mais nous n'avions rien pour le repas de l'après-midi. Il n'y avait que quelques minutes que les frères ouvriers venaient de terminer leur réunion de ce matin, lorsqu'on remit à l'un d'eux un souverain pour lequel nous pûmes ainsi procurer tout ce qu'il fallait pour le thé. Un autre ouvrier donna 3 s. 6 d. et deux livres, qui furent vendus pour 4 s. Il est en outre venu dans le cours de l'après-midi et le soir pour une vente de bas, 8 s. 8 d.; pour des ouvrages de couture, 4 s. d., et 5 s. pour vente de quelques articles. Ainsi, lorsque nous nous réunîmes de nouveau pour prier, nous trouvâmes que les secours reçus se montaient à 2 L. 8 s. 2 d., ce qui suffisait pour tous les besoins de la journée. Mais il est une circonstance qui mérite d'être notée quant à cette journée. On m'informa que trois nouveaux orphelins avaient été amenés récemment à la connaissance de la vérité. Pendant les cinq dernières semaines, nous nous étions réunis tous les jours pour prier; eh bien! non seulement le Seigneur a exaucé nos prières sous le rapport des fonds, mais il a aussi béni ces enfants.

19 décembre. — Le Seigneur, dans sa bonté fidèle, nous a derechef envoyé des secours. Une sœur a donné 1 L., une autre sœur, qui est domestique, a envoyé 1 L. avec Philip. IV, 49; une autre domestique, 2 s. 6 d., et il est entré 43 s. 4 d. par une vente de quelques articles. Ce matin, au moment où j'allais me rendre à la réunion de prières, une dame apporta 3 L., et j'ai reçu encore 1 s. ce soir.

21 décembre. — Bien que nous eussions reçu 6 L. 0 s. 7 d. hier et avant-hier, il ne restait plus que 5 s. pour pourvoir aux besoins

d'aujourd'hui. A une heure, trois petits garçons me remirent le produit de leurs petites boîtes pour les orphelins, montant à 4 s. 7 d. En arrivant chez moi, j'appris qu'il était venu 48 L. montant d'un legs fait aux orphelins par une dame qui est morte au commencement de cette année. Cet argent est venu on ne peut plus à propos, non seulement pour suppléer aux besoins des enfants, mais aussi pour me mettre à même de distribuer à quelques uns des ouvriers des Maisons des Orphelins des secours pour eux-mêmes.

23 décembre. — Voici la sixième semaine que les ouvriers des écoles et des Maisons d'Orphelins se réunissent journellement pour prier ensemble. Nous avons déjà obtenu dès lors plusieurs réponses précieuses à nos supplications, soit quant aux fonds, soit dans ce qui a rapport à de nouveaux cas de conversion au milieu des enfants, etc. Nous avons aussi demandé au Seigneur, entre autres choses, qu'il lui plût de nous fournir les moyens de nous procurer un poêle pour la salle d'école de la rue Callow-hill. Mais, quoique nous lui eussions souvent exposé ce désir, il ne nous semblait pas qu'il eût égard à notre requête. Hier, après midi, comme je me promenais dans mon petit jardin, méditant et priant, j'eus l'assurance que le Seigneur ne tarderait pas à répondre à cette demande. Cette assurance me venait en partie de ce qu'il m'était donné de croire qu'il enverrait les moyens nécessaires, et en partie du fait que la réponse ne pouvait pas tarder plus longtemps sans que nos prières eussent fait défaut dans ce cas particulier, car, après les vacances de Noël, nous ne pouvions plus réunir les enfants dans cette chambre, à moins qu'on y mit un fourneau. Maintenant, cher lecteur, soyez attentif à ce qui suit : Ce matin je reçois de A. B. 20 L., ce qui nous fait bien plus qu'il nous faut pour un fourneau.

24 décembre. — Les 22 et 23 il est venu 2 L. 0 s. 5 d. pour les orphelins. Il nous fallait 3 L. 40 s. pour aujourd'hui et nous n'avions que 3 L. Cette après-midi cependant, on a envoyé 4 L. de Kensington, et 4 L. de Plymouth. Ce soir un anonyme nous a fait passer 4 s., et nous avons retiré 2 L. 40 s. pour du tricotage.

25 décembre. — Une nouvelle vente d'articles nous a mis en possession de 1½ s. 2 d. pour les orphelins.

26 décembre. — Cette après-midi je me promenais dans mon petit jardin en méditant sur Rom. VIII, 28-32, et en convertissant en prières ce que je méditais. Lorsque j'en fus au verset 32, les besoins des orphelins me vinrent à l'esprit. Comme il nous



« J'aurai demain plus d'argent que nous n'en avons, je demandai au Seigneur de me donner une nouvelle preuve « qu'il nous donne toutes choses libéralement » en pourvoyant à nos besoins actuels. Ce soir je parlai sur le passage mentionné plus haut, et, après la prière, une sœur remit 12 L. à ma femme, 10 L. pour les orphelins et 2 L. pour nos besoins présents. Il est encore venu 5 s.

31 décembre. — Comme nous n'avions reçu que 4 L. 15 s. depuis le 26, nous n'avions de nouveau rien pour faire face aux besoins d'aujourd'hui. Environ une heure avant qu'on envoyât chercher de l'argent pour les Maisons des Orphelins, une personne qui demeure dans la paroisse de Redcliff, à Bristol, envoya 1 L. Une vente de bas a aussi produit 3 s. 6 d.

#### REVUE DE L'ANNÉE 1844.

En relisant mon journal, je trouve que le Seigneur m'a accordé durant cette année de précieuses réponses à mes prières, et Il a ainsi daigné ajouter à celles qui se trouvent déjà consignées dans la première partie de l'Exposé. Je rapporte les suivantes pour l'encouragement du lecteur : 1. Un orphelin avait besoin d'être mis en apprentissage, et je ne connaissais point de maître chrétien convenable qui voulût prendre un apprenti chez lui. Ce fut là le sujet de prières que j'exposai chaque jour au Seigneur ; je inscrivis même au nombre des choses à présenter journallement à Dieu. Enfin, après avoir dû prier depuis le 24 mai au mois de septembre, le Seigneur entendit ma requête, et je trouvai à cette époque une place convenable pour l'enfant. — 2. Dès le 23 mai, je commençai à demander au Seigneur qu'il lui plût de vouloir bien délivrer une sœur en Christ du grand abattement spirituel qui la faisait tant souffrir ; trois jours après ma prière fut exaucée. — 3. Un frère, demeurant à une certaine distance d'ici, se trouvait dans un état d'excitation nerveuse quant aux choses spirituelles. Non-seulement cet état lui causait une peine excessive et était un empêchement majeur à l'accomplissement de son service dans le monde et dans l'église, mais il était aussi une épreuve pour les saints qui connaissent et estiment ce cher frère. Dès le 15 juin, je commençai à demander sa délivrance, et souvent cette requête fut présentée au Seigneur non-seulement par moi, mais aussi par beaucoup d'autres enfants de Dieu. Une année se passa sans qu'elle parût avoir été entendue ; mais enfin nous avons été exaucés. Car, bien que cet état ait duré quelques années, il y a maintenant plus de deux ans qu'il est tout à fait remis. — 4. A la même date, je

commençai aussi à demander à Dieu de vouloir bien empêcher qu'une sœur, qui était sur le point de perdre la raison, ne devint réellement aliénée; et je dois dire maintenant à sa louange, au bout de près de quatre années, qu'il n'a pas permis qu'elle tombât dans cet état. — 5. J'ai appris cette année la conversion d'un des plus grands pécheurs dont j'aie jamais entendu parler depuis que je suis au service du Seigneur. Souvent, lorsqu'il avait fait éprouver à sa femme les traitements les plus barbares, dans l'inimitié qu'il ressentait contre elle pour la cause du Seigneur, parce qu'il ne pouvait pas parvenir à l'irriter, qu'elle ne voulait pas lui rendre ses coups, ou autres choses semblables, elle venait auprès de moi en proie à la plus cuisante angoisse. Alors je tombais souvent à genoux avec elle pour lui demander la conversion de ce pauvre homme. Au moment où le mal était le plus grand, je plaidai en sa faveur, en présentant à Dieu la promesse de Matth. XVIII, 19. « Je vous dis aussi que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, tout ce qu'ils demanderont leur sera donné par mon Père qui est aux cieux. » Maintenant cet horrible persécuteur est converti. — 6. Le 25 mai, il me fut donné de commencer à demander au Sauveur pour les saints au milieu desquels je travaille à Bristol, une plus grande prospérité spirituelle qu'ils n'en aient jamais eue. Je suis heureux de pouvoir ajouter, à la louange du Seigneur, qu'il a en effet répondu à ma requête. Car, toutes choses considérées, jamais il n'y a eu plus de grâce, de vérité et de force spirituelle au milieu de nous qu'il y en a au moment où j'écris ces lignes pour la presse, 1845. Non que nous ayons atteint le degré que nous aurions pu atteindre; nous en sommes loin, même très loin, mais le Seigneur a été infiniment bon envers nous, et nous avons bien des sujets d'actions de grâces.

## II. L'état de l'église sous le rapport du nombre, etc.

Frère Craik et moi nous trouvâmes 68 frères et sœurs en communion entre eux quand nous vinmes à Bristol. . . . 68

Depuis cette époque, 775 ont été admis à la communion. . . . 775

Le nombre total de ceux qui sont en communion avec nous, serait. . . . 843

Si'il n'y avait pas eu de mutations. Mais 404 ont quitté Bristol. . . . 404

55 qui sont encore à Bristol nous ont aussi quittés. . . . 55

L'église exerce la discipline envers. . . . 68

67 ont quitté ce monde. . . . 67

Total. . . . 271

In déduisant ces 274 de 843, il ne reste plus que 572 frères et sœurs actuellement en communion avec nous. Le nombre de ceux qui ont été ajoutés à nous durant l'année dernière se monte à 88, trente ont été amenés à la connaissance du Seigneur au milieu de nous. Douze frères et sœurs, bien qu'ils connussent déjà le Seigneur, n'avaient jamais été unis à aucun troupeau. Enfin, quarante-six autres avaient été de temps à autre en communion avec diverses portions de l'Église de Dieu, mais pour la plupart, avec des saints qui n'habitent pas Bristol.

I. Les bontés du Seigneur quant à mes besoins temporels durant cette année :

Il a plu au Seigneur de me donner, au moyen de dons anonymes et volontaires déposés dans les boîtes de nos réunions. . . . .	416 L.	2 s.	4 3/4 d.
Présents en argent des frères au milieu desquels je travaille à Bristol. . . . .	43	9	9
Présents en argent, provenant d'entre les saints de Dieu qui ne demeurent pas à Bristol. . . . .	53	19	0
Dons en provisions, vêtements, meubles, etc., des saints au milieu desquels je travaille, valant <i>au moins</i> . . . . .	45	0	0
Présents en vêtements, etc., provenant de croyants qui ne demeurent pas à Bristol, valant <i>au moins</i> . . . . .	40	0	0
<b>Total. . . . .</b>	<b>238 L.</b>	<b>11 s.</b>	<b>13/4 d.</b>

Ainsi, sans m'adresser à aucun autre qu'au Seigneur pour mes besoins temporels, j'ai été abondamment pourvu pendant cette année de tout ce qui m'était nécessaire, et j'ai même eu beaucoup de surplus qu'il ne me fallait.

1<sup>er</sup> janvier 1842. — Nous avons eu hier soir notre réunion habituelle en terminant l'année; elle a duré cette fois depuis sept heures du soir à minuit et demi.

3 janvier. — Ce soir, nouvelle réunion publique de prières, qui a été infiniment précieuse. Au moment de terminer, je crus remarquer dans l'assemblée le désir qu'on continuât à s'attendre au

Seigneur. Je proposai en conséquence aux frères que ceux qui auraient assez de force, de temps, et qui seraient aussi désireux de prier plus longtemps pourraient rester. Il en demeura trente; nous continuâmes à prier jusqu'à dix heures passées, et il y eut plusieurs frères qui présentèrent leurs supplications au Seigneur. Je n'avais jamais vu de prières être plus réellement produites par l'Esprit. Quant à moi, j'expérimentai la présence du Seigneur plus qu'à l'ordinaire, et je pus demander avec foi, sans douter.

Le 1<sup>er</sup> janvier, nous avons reçu pour les orphelins 4 L. 7 s. 6 d.; le 2, 10 L. 13 s. 7 d.; aujourd'hui, il est venu 6 L. de Plymouth, 5 L. d'Exmouth, 5 L. d'une sœur de Bristol et 2 L. des Indes Orientales. Ces 30 L. 4 s. 4 d. m'ont mis à même, ainsi que je l'avais demandé, de donner quelque argent aux cinq autres sœurs qui travaillent dans les Maisons des Orphelins, pour leurs besoins personnels.

4 janvier. — Nous nous trouvons maintenant dans une position qui s'est déjà rencontrée souvent. Après avoir été pendant un certain temps plus pauvres que de coutume, nous sommes dans une plus grande abondance qu'à l'ordinaire. Le frère dont il a été parlé sous la date du 2 novembre, et qui a retiré son argent de la caisse d'épargne afin de l'employer pour le Seigneur, a encore envoyé 20 L. aujourd'hui. Il est aussi venu 4 L. de Guernesey, et nous avons reçu 4 L. 7 s. Je suis donc en mesure de faire venir d'Écosse du gruau d'avoine, d'acheter de l'étoffe pour des habits de garçons, de commander des souliers, etc. Le Seigneur a ainsi daigné répondre à toutes les requêtes que nous lui avons présentées dans nos réunions de prières pendant les sept dernières semaines, concernant les besoins pécuniaires des orphelins. Nous avons considérablement reçu dernièrement; mais les dépenses ont été proportionnées, car dans l'espace des vingt-cinq derniers jours j'ai payé plus de 400 L.

22 janvier. — Il ne nous est rentré qu'un peu plus de 32 L. depuis le 4; aussi ne nous restait-il plus aujourd'hui que 4 L. 8 s. 0 1/2 d., et comme nous étions à samedi, il nous fallait 3 L. 8 s. Mais comme le Seigneur nous avait déjà secourus bien des samedis où nous avions encore moins au commencement de la journée, il en fut de même aujourd'hui. Environ une heure avant qu'on vint chercher de l'argent, je reçus du voisinage de Crediton 4 L. Le monsieur et la dame qui les envoyaient recommandaient spécialement l'usage du gruau d'avoine dans les Maisons d'Orphelins, si nous ne l'avions pas encore admis, et cette somme était destinée à en faire la première provision. Voici, en effet, plusieurs mois que nous

employons cette denrée, et nous la trouvons décidément profitable aux enfants. Comme j'en avais commandé à Glasgow environ quinze ours auparavant, pour la somme de 40 L., par l'intermédiaire de deux frères qui habitent cette ville, ces 4 L. sont venues on ne peut mieux à propos pour suppléer à nos autres besoins de la journée.

24 janvier. — Le Seigneur a envoyé hier 3 L. 5 s. 7 d. pour nos dépenses d'aujourd'hui.

25 janvier. — Ce matin nous n'avions de nouveau rien pour les orphelins. Vers les 10 heures, on m'envoya le produit d'une boîte pour les orphelins, savoir : un petit collier, une vieille pièce de 1 d. et 5 s. 8 d. Il est aussi venu 3 s. 9 d. par une vente de bas. Les 9 s. 5 d. n'étant pas suffisants, les boîtes des Maisons des Orphelins furent ouvertes ; il s'y trouvait 17 s. 2 d. Nous avons donc encore été pourvus.

Peut-être, mon cher lecteur, vous êtes-vous dit dans votre cœur avant de lire jusqu'ici : « Comment les choses iraient-elles, si les fonds des orphelins étaient réduits à rien, si ceux qui s'emploient dans les établissements n'avaient rien à donner, et que l'heure d'un repas vint sans qu'il y eût de quoi nourrir les enfants. » Un tel état de choses pourrait, en effet, bien avoir lieu, car nos cœurs sont désespérément malins. Si jamais nous étions abandonnés à nous-mêmes, au point de ne plus être sous la dépendance du Dieu vivant, ou de conserver de l'iniquité dans nos cœurs, alors nous avons lieu de croire qu'un tel état de choses pourrait bien se présenter. Mais tant que nous serons rendus capables de nous confier au Dieu vivant, et que, bien qu'en restant fort au-dessous de ce que nous pourrions et devrions être en toutes choses, nous serons néanmoins préservés de vivre dans le péché, cela ne peut pas nous arriver. C'est pourquoi, cher lecteur, si vous marchez avec Dieu, et si par conséquent sa gloire vous est chère, je vous en supplie, dans l'affection de mon cœur, demandez-lui qu'il nous soutienne. Car quel opprobre ne rejaillirait pas sur son saint nom, si après nous être publiquement glorifiés en lui et avoir raconté sa louange, nous devons en venir à le déshonorer par notre incrédulité au moment de l'épreuve, ou en vivant à d'autres égards dans le péché !

26 janvier. — Nous nous trouvons de nouveau avec rien en commençant la journée. Dans le cours de la matinée, un monsieur du Yorkshire vint dans les Maisons des Orphelins. Il acheta deux rapports, un exemplaire des « Corrections de passages, » mit 2 s. 3 d. dans la boîte de la Maison des Orphelins, et 3 s. dans celle des

orphelins en bas âge. On trouva aussi 4 s. dans la boîte des phelines. Ces 6 s. 10 d. auraient été suffisants pour les besoins plus urgents de la journée, mais nous désirions avoir quelque chose de plus. J'ouvris en conséquence la boîte de ma main et je trouvai un souverain et un schelling. Nous fûmes ainsi momentanément pourvus.

27 janvier. — Reçu 4 s. hier soir. Il est arrivé ce matin, de la part d'un paquet contenant 3 s. et les articles suivants : Sept différents livres, une Bible, six paires de socques, quatre paires de souliers de petits enfants, une bourse, un peigne de dame, un sac de laine, une paire de souliers tricotés et deux paires de mitaines. Hier à midi, un monsieur vint voir les Maisons des Orphelins et mit dans la boîte de l'établissement des garçons un souverain que le Seigneur nous en fit bientôt retirer. Nous avons ainsi 4 L. 7 s. pour aujourd'hui. *Le soir.* Il est venu dans l'après-midi 2 L. d'une dame de Kensington, à laquelle le Seigneur semble avoir tout particulièrement mis à cœur cette œuvre. Il y avait un souverain de sa part et un souverain d'une de ses amies.

29 janvier. — Les deux souverains du 27 ont suppléé à nos besoins d'hier. Hier soir, vers les neuf heures, comme je n'avais rien pour aujourd'hui, une sœur m'apporta 4 L. 6 s. d'une autre sœur, et 6 s. de sa part. Elle me dit : « Je ne suis sûre que les orphelins ont à diner pour demain ou non, mais je ne veux pas eu de repos que je ne vous aie eu apporté cet argent. » Je me suis néanmoins précisément de rentrer chez moi après une réunion, et en chemin faisant, élevé mon cœur vers le Seigneur pour le Seigneur se souvenir de nos besoins. Ce matin, on a envoyé de la part d'une dame 4 L. 2 s. 6. d., avec trois fourreaux, une jupe, quatre mouchoirs et deux tabliers.

Mon cher lecteur voit-il réellement la main de Dieu dans toutes ces circonstances ? Bien des exemples ont été mis sous vos yeux. Ce n'est pas tel ou tel cas particulier que j'ai rapporté ; je vous ai fait voir avec intention comment nous avons été nourris au jour le jour pendant que notre pauvreté s'est ainsi prolongée, et comment pour vous amener à adorer la bonté du Seigneur à notre égard, à vous reposer vous-même sur lui pour toutes choses, s'il ne vous a pas encore été donné de le faire jusqu'ici. Je vous en supplie, ne considérez pas ces exemples comme une chose tout ordinaire. Ne dites pas dans votre cœur : « C'est une institution charitable. » « comme on sait que l'entretien de tous ces orphelins et de ces écoles coûte beaucoup d'argent, on contribue en conséquence. » Ne permettez pas à Satan de vous ravir le bien que le récit de

fidélité du Seigneur envers nous et de sa promptitude à entendre nos supplications, peut vous communiquer avec la bénédiction de Dieu ; ne lui laissez pas champ libre de souffler à vos oreilles que les Rapports étant lus par un grand nombre de personnes, il faut nécessairement que les dons arrivent, et cela non pas à la fois, mais graduellement, et que c'est ainsi que nous sommes pourvus. Non, cher lecteur, il n'en est point ainsi. Supposons que nous ayons été abondamment pourvus pendant quelque temps ; supposons encore que nous ayons tout employé, et qu'il n'entre que fort peu de chose comparativement à la grandeur des dépenses. Que nous faut-il faire ? Si nous prenions à crédit, ou que dans de tels moments nous fissions connaître nos besoins à des chrétiens aussi sincères que moyennés, qui prennent intérêt à l'œuvre que nous accomplissons, alors il n'y aurait humainement parlant pas beaucoup de difficultés. Mais nous ne prenons jamais rien à crédit ; nous ne confions nos besoins à personne, et nous nous attendons à Dieu. Supposons que nos dépenses se montassent à 30 L., 40 L., 50 L. ou 60 L. par semaine ; comment cet argent viendra-t-il ? Sans doute qu'on donnera, et qu'il y aura même beaucoup de personnes qui donneront ; mais il peut précisément se rencontrer que nous ne recevions que de très petits dons au moment où nos dépenses sont les plus fortes. Que faire dans un cas semblable ? Quelquefois les dépenses ont été si considérables que, lors même que j'aurais vendu tout ce que je possédais, je n'aurais pas pu pourvoir aux besoins de quinze jours. Qu'y a-t-il donc à faire ? Nous nous attendons à Dieu ; il vient toujours à notre aide ; c'est ainsi qu'il en a agi depuis plus de neuf ans (1845) dans ce qui a rapport aux orphelins, et depuis plus de onze ans relativement aux autres parties de notre œuvre.

5 février, samedi. — Comme on n'a reçu que 10 L. 40 s. 6 d. depuis le 29 janvier, c'est-à-dire tout juste ce qu'il fallait pour pourvoir au jour le jour aux besoins des orphelins, nous nous trouvons de nouveau dans le plus grand besoin. Il est maintenant midi, et nous n'avons pas encore de quoi faire face aux dépenses de la journée. Les paroles de la prière de Josaphat : « Nous ne savons pas ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi, » sont dans ce moment le langage de mon cœur. Je ne sais pas non plus ce que je dois faire, mais mes yeux sont sur le Seigneur, et je suis assuré qu'il nous enverra aussi du secours aujourd'hui. Notre bon Père nous donne toujours des preuves qu'il se souvient de nos besoins, car hier soir un anonyme a envoyé chez moi deux gilets, un châle, un collet, trois et trois quarts

yards d'indienne, deux carafes et une histoire d'Angleterre par Clarendon. Dans ce moment même, il arrive de Birmingham un petit crochet d'argent, un poivrier à pommeau en argent et un peu de broderie sur mousseline. *Le soir.* Dans le cours de la matinée il est entré 12 s. par une vente de quelques articles. Nous avons aussi pu vendre pour 5 s. l'un des objets envoyés hier soir. Cette après-midi l'un des ouvriers m'a donné 10 s., et il est entré 3 s. pour ouvrages de couture. Au moyen de ces 4 L. 10 s. nous avons pu pourvoir à tout ce qui était nécessaire.

7 février. — On a reçu hier 4 L. 43 s. 5 d., et aujourd'hui 5 L. 6 d.

8 février. — Ce qui est rentré les deux jours précédents a suffi pour hier, et les trois maisons sont suffisamment pourvues pour les repas d'aujourd'hui. Mais comme nous n'avons pas eu le même de nous procurer du pain pour aucun des établissements et que hier on n'avait pu en prendre que très peu, il n'en restait point pour demain et il n'y a pas non plus d'argent pour se procurer du lait pour demain matin. Il faut également du charbon dans les trois maisons. En vérité, autant que je puis m'en rappeler, depuis le moment où, pour la première fois, nos fonds commencèrent à être épuisés, il y a maintenant trois ans et sept mois, nous n'avons jamais été plus pauvres, et à moins que le Seigneur ne nous envoie du secours d'ici à demain à neuf heures du matin, son nom sera déshonoré. Mais je suis fermement assuré qu'il ne nous laissera pas. *Le soir.* Jusqu'ici le Seigneur n'a jugé convenable de nous envoyer ce qu'il nous faut pour demain, mais il nous a donné une nouvelle preuve qu'il se souvient de nous. Entre quatre et cinq heures de l'après-midi, on a envoyé neuf gâteaux aux prunes, qu'une sœur avait commandés pour régaler les orphelins. Ces gâteaux m'ont encouragé à attendre de nouveaux secours. On a trouvé 2 s. 4 1/2 d. dans les boîtes des Maisons des Orphelins et il est venu 4 s. 4 d. pour des bas. Bien que ces petits dons soient très précieux, ils ne suffisent pas pour demain, et il nous faudra davantage d'ici à neuf heures du matin pour pouvoir prendre du lait. Réellement nous sommes plus pauvres que jamais; mais par la grâce de Dieu, mes yeux ne regardent pas aux magasins et à la bourse vides, mais uniquement aux richesses du Seigneur.

9 février. — Entre sept et huit heures du matin, je me rendis aux Maisons des Orphelins, afin de voir si le Seigneur aurait envoyé quelque chose. Lorsque j'y arrivai, il avait en effet envoyé du secours quelques minutes auparavant. Un frère se rendait le



in à son comptoir. Il avait déjà fait environ un demi mille qu'il plut au Seigneur de lui mettre au cœur les orphelins. Il se retourna alors à lui-même : je ne puis retourner maintenant sur mes pas, mais je prendrai quelque chose ce soir, et il continua son chemin. Cependant il ne peut aller plus avant ; il se sent comme entraîné à retourner en arrière et à prendre trois souverains qu'il donna au frère R. B. dans l'établissement des garçons. (C'est le Seigneur lui-même qui me l'a dit ensuite.) — Ainsi, dans sa misère, le Seigneur est venu à notre aide. Jamais nous n'avions plus besoin de secours, car notre pauvreté n'avait jamais été si grande. Jamais non plus aucun secours du Seigneur ne nous fut plus manifestement de lui-même ; car ce frère avait déjà fait un grand chemin, et c'était entre sept et huit heures du soir, c'est-à-dire bien peu de temps avant qu'on eût besoin de secours. Faites-y attention, bien aimé lecteur, et bénissez avec nous le Seigneur pour sa bonté. Bénissez-le surtout de ce qu'il nous a rendus capables de nous confier en lui à l'heure de la misère. Il est encore venu aujourd'hui 7 s. 6 d.

1<sup>er</sup> février. — Les 3 L. 7 s. 6 d. ont suffi aux besoins des deux derniers jours. Il nous fallait pour aujourd'hui quelques schellings de plus que ce que nous possédions. L'un des ouvriers a voulu nous donner de sa bourse ; mais cela n'a fait que pour la provision ordinaire de lait et un peu de pain.

2<sup>e</sup> février, samedi. — Jamais, depuis que les fonds se trouvent épuisés, nous n'avions vu de semaine où la recette eût été plus minime que durant celle-ci. Tout ce que nous pûmes faire fut de pourvoir aux besoins les plus urgents. Enfin, nous fûmes à même d'y suppléer. A l'heure du repas le Seigneur a toujours pourvu au nécessaire, et en considérant l'état de détresse qui est pour ainsi dire général, nos chers orphelins sont très-bien entretenus. Aujourd'hui, nous n'avons pas seulement commencé la journée avec rien, mais nos magasins ont été considérablement réduits, et nous avons à procurer des provisions pour deux jours. Afin qu'on pût prendre du lait le matin, un des ouvriers donna 5 s. J'ai rassemblé quelques brochures qui ont été données pour les vendre, et on en a retiré 4 s. vers les 10 heures. Une vente de bas a produit 3 s. et on a payé 12 s. pour un orphelin. C'était bien ce qu'il fallait pour pourvoir à un besoin et pour nous procurer un peu de pain, mais nous n'avions pas seulement assez. Tous les ouvriers se réunirent pour prier depuis 10 heures et demie jusqu'à une heure ; nous nous séparâmes ensuite, et plusieurs d'entre eux en nous proposant de nous réunir de nouveau le soir. En

arrivant à la maison on me remit un vieux porte-crayon d'argent en mauvais état. Bien qu'il n'eût que peu de valeur, je le pris comme un nouveau gage que notre Père pensait à nos besoins. Le soir, quand nous nous réunimes de nouveau, il était entré 3 s. 6 d. par une vente de bas et 6 d. pour deux Rappports. Cela ne suffisait pas, on vendit quelques articles inutiles pour 4 s. ainsi que le porte-crayon cassé pour 6 d. Je dis des articles *inutiles*, car nous n'aurions pas cru bien faire en en vendant d'autres, et cela qu'il fût d'autant plus manifeste que la délivrance viendrait du Seigneur seul. Un ouvrier put encore donner 7 s. de son propre avoir. Un autre ouvrier ayant dans ce moment même reçu 2 s. d'un individu qui les lui devait depuis une année, il les donna pour les orphelins, ce qui nous vint très à propos. Ainsi nous avons réalisé 4 L. 18 s. 6 d. tout juste ce qu'il nous fallait pour procurer les vivres nécessaires jusqu'au lundi matin après le déjeuner. Cependant le Seigneur nous a encore envoyé davantage. Ce soir, entre huit et neuf heures, lorsque nous nous fûmes séparés après avoir prié ensemble, l'on donna à un ouvrier quelque argent pour lui, et il nous donna 9 s. Nous avons donc réalisé aujourd'hui en tout 2 L. 7 s. 6 d. Je le répète, de toutes les semaines que nous avons vues pendant les trois ans et six mois qui viennent de s'écouler, celle-ci a été la plus pénible quant à l'épreuve de la foi. Béni soit le Seigneur qui nous a encore secourus aujourd'hui! Béni soit-il aussi de ce que, déjà ce matin, lorsque nous nous sommes réunis pour prier, il nous a rendus capables de lui rendre grâces pour la délivrance que nous étions sûrs qu'il nous accorderait.

14 février. — Il est venu hier de Wolverhampton 4 L. 2 s. 6 d. et un collier. On m'a aussi remis 4 L. 0 s. 6 d. provenant d'une vente de quelques articles, et 6 d. pour des Rappports. Cette journée nous a encore amené 3 L. 2 s. 4 d.

15 février. — Retiré 4 s. 9 d. pour ouvrages de couture.

16 février. — Ce matin nous n'avions derechef que pour procurer du lait à deux des maisons; mais un ouvrier put donner 6 s. 6 d., ce qui fut suffisant pour le lait; même avec les provisions qui se trouvaient dans les maisons nous pûmes pourvoir au dîner. Il n'est rien venu de plus dans le courant de la matinée, et il m'a été impossible de m'informer à quoi l'on en était. Entre trois et quatre heures de l'après-midi, après avoir encore une fois supplié le Seigneur de nous envoyer du secours, je m'assis tranquillement pour me livrer à la méditation de la parole. Je comprenais que, bien que je ne susse pas s'il y avait un morceau de pain pour le thé dans les trois maisons, c'était là le service que j'avais à ac-

complir pour le moment, dans l'assurance que l'Eternel y pourvoit. Car, par la grâce de Dieu, je suis tellement assuré de la fidélité du Seigneur, que je puis, même au milieu de la plus grande pauvreté, vaquer en paix à mes autres occupations. Si le Seigneur ne m'accordait pas ce privilège, qui est le résultat de la confiance que j'ai en lui, je serais à peine capable de travailler, attendu que c'est chose comparativement rare qu'il se passe un jour sans que je sois dans le besoin, soit pour une portion de l'œuvre, soit pour une autre. J'étais à peine assis pour méditer que je reçois du Père B. B., régent des orphelins, un billet contenant ce qui suit : En visitant les sœurs des Maisons des Orphelines et des petits enfants, je les trouvai dans le plus grand besoin. L'une des maisons n'avait pas assez de pain pour prendre le thé ce soir, et les 6 s. 6 d. suffisaient à peine pour pourvoir au dîner. J'ouvris en conséquence la boîte de la Maison des Orphelins ; contre toute attente, il s'y trouvait 4 L. Ainsi par la bonté du Seigneur, nous eûmes abondamment pour les besoins présents. Le soir, le Seigneur dans son amour et sa fidélité, étendit de nouveau sa main. J'avais expliqué à la réunion une portion du XI de saint Jean. Les dernières paroles sur lesquelles j'avais parlé, sont : Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? Lorsque la réunion fut terminée, on me remit un billet dans lequel une sœur malade m'envoyait 5 L. pour les orphelins ; nouvelle preuve de la vérité de cette parole.

17 et 18 février. — Il est entré 8 s. 2 d. ces deux jours.

19 février. — Nous avons de nouveau dépensé tout ce que nous avons et nos magasins de provisions étaient peut-être plus réduits qu'aucun autre samedi. Il n'y avait pas, humainement parlant, la moindre apparence d'obtenir des provisions pour un jour, à plus forte raison pour deux. En allant aux Maisons des Orphelins, avant le déjeuner, je trouve une lettre de Nottingham, arrivée hier soir, contenant 4 s. Ce n'était pas seulement une nouvelle preuve que notre Père pense à nos besoins, mais comme des arrhes qui nous firent voir son intention de pourvoir aussi pour aujourd'hui à tout ce qui nous serait nécessaire. Dans le cours de la matinée il est venu 4 s. 11 d. par une vente de bas ; je trouvai 1 s. dans la boîte de ma maison et l'un des ouvriers donna 4 s. 10 d. Nous sommes ainsi pourvus des choses qui nous étaient absolument nécessaires pour aujourd'hui. Entre onze heures et midi, nous nous réunimes pour prier. Lorsque le soir nous nous rassemblâmes de nouveau dans le même but, il était arrivé une seconde lettre de Nottingham, renfermant comme la première 4 s.

Nouveau et précieux gage que notre Père plein d'amour pour nos besoins; avec tout cela nous nous trouvions toujours l'impossibilité de nous procurer du pain pour demain, qui est le jour du Seigneur. Le frère Robert Chapman, de Barnstaple, venant arriver chez moi un peu après huit heures, en se rendant en Danemark, je me séparai de mes compagnons d'œuvre à huit heures du soir. Je priai en conséquence l'un des frères de m'accompagner chez moi, afin de pouvoir porter aux Maisons des Orphelins ce que le Seigneur aurait envoyé, soit par la poste, soit de toute autre manière. Il était alors huit heures et demie du soir, et aucune des maisons n'avait du pain pour demain. Frère Chapman arriva quelques instants après. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il me remit un demi-souverain pour les orphelins, de la part d'un frère de Barnstaple. Je trouvai bientôt l'occasion de passer dans la chambre pour un instant, et remis mes 10 s. au frère que j'avais amené avec moi depuis les Maisons d'Orphelins, et qui alla dans une autre chambre. Ainsi entre neuf et dix heures, nous achetâmes suffisamment de pain. Veuillez remarquer que le Seigneur ne nous avait tenus si longtemps dans l'attente que pour que notre foi fût éprouvée. En conséquence, *ce qui est bien digne de remarque*, lorsque le frère Chapman fut arrivé, comme il avait apporté l'argent pour les orphelins, *il ne put s'empêcher de le laisser au bord*. Semaine remplie d'épreuves de foi, mais avec de nombreuses grâces.

21 février. — Depuis samedi soir il est venu 4 L. de dons, et j'ai aussi envoyé de Plymouth une pièce de blondes, une dentelle à plisser et onze paires de bas d'enfants pour vendre. Nous n'avons ainsi eu de quoi nous procurer tout ce qu'il fallait pour le commencement de la journée; mais nos magasins ayant été complètement épuisés à la fin de la semaine dernière, nous n'avions de quoi prendre du thé cette après-midi. A quatre heures, c'est-à-dire une heure avant le thé, un frère du comté de Somerset vint voir les Maisons des Orphelins et mit un souverain dans chacune des boîtes. Le besoin dans lequel nous étions nous fit bientôt tirer cet argent. (Veuillez remarquer que ce frère (comme il me le dit plus tard dans le cours de la conversation) n'avait que très peu de temps, et qu'il se hâta de sortir des Maisons. S'il était resté longtemps pour faire la conversation, comme cela aurait pu arriver ailleurs, ses dons ne seraient pas venus à temps pour le thé.) Il est entré 4 s. pour des ouvrages de couture faits par les enfants.

22 février. — Il est arrivé ce matin des environs de Manchester un paquet contenant quatre vieux dés d'argent, un cachet, deux

épingles en or, dix pièces d'une monnaie américaine, une boucle, une clef de montre, un cachet cassé, quelques brochures, et 549 feuilles de cachets emblématiques pour les lettres.

23 février. — De nouveau dans le besoin. On a vendu quelques-uns des articles venus de Manchester et l'un des ouvriers a pu suppléer à ce qui manquait. L'exposé de ce qui s'est passé ces jours-ci est très incomplet. Lorsque Dieu étend pour ainsi dire sa main au jour, et d'un repas à l'autre, sa manière d'agir ne peut être faite avec tant de précision. Pour en avoir une juste idée, il faut assister à l'inspection qu'il fait de nos magasins pour ainsi dire à chaque repas, afin de nous donner ensuite les choses qui nous manquent.

24 février. — On a envoyé hier trois pantalons de garçons, deux paires de petits garçons, deux fourreaux, un spencer, cinq chapeaux d'enfants, une paire de bottes et quelques autres petits objets. Les vêtements étaient tous très usés, et n'étaient pas propres à être portés par des orphelins; mais comme on a pu les vendre ce matin, le Seigneur en a fait servir le produit à nous procurer le pain. L'après-midi, nous nous sommes réunis de nouveau pour le Seigneur. Comme je m'acheminais vers les Maisons des Orphelins, vers quatre et cinq heures, je savais qu'il n'y avait pas de pain pour le thé, au moins pour l'une des Maisons, mais j'étais en pleine confiance, dans la ferme assurance que Dieu pourvoirait aussi pour ce repas. J'appris bientôt qu'il y avait assez de pain dans la Maison des Orphelines. L'établissement des garçons en était par contre entièrement dépourvu; mais en revanche l'asile des petits enfants avait assez, non seulement pour son usage, mais aussi de quoi donner à la Maison des Orphelins. Nous avons donc été tirés d'affaire avec le pain dont on n'a pas eu besoin dans la maison des petits enfants, et nous avons eu ce qui nous était absolument nécessaire. Maintenant il ne reste plus ni pain, ni pour ainsi dire rien de ce soit dans aucune des trois Maisons.

25 février. — Nous ne nous sommes jamais trouvés dans un besoin plus pressant. Jamais notre foi n'a été aussi éprouvée que durant cette semaine. C'est au point que, aujourd'hui, plusieurs ouvriers ont fortement senti l'épreuve. Cependant le Seigneur n'a pas permis que nous fussions plus confondus qu'un autre jour. Ce matin, l'un des ouvriers a obtenu quelque argent par une circonstance remarquable, de sorte que nous avons eu amplement pour la journée. Dans l'après-midi, un médecin de cette ville a eu l'obligeance de nous envoyer 4 L. pour les orphelins. En nous réunissant pour prier, nous avons envisagé ce don comme un gage

précieux que notre bon Père ne nous a pas oubliés. Chemin faisant pour me rendre à la réunion de prières aux Maisons des Orphelins j'ai reçu 9 s.

26 février. — Ce matin, j'ai spécialement demandé au Seigneur qu'il lui plût d'avoir pitié de nous et de ne pas retirer sa main. Voici quelques jours que je lui demande qu'il nous rende capable de ne pas abandonner notre confiance en lui et qu'il ne nous éprouve pas au delà de nos forces. Nous en sommes derechef à sa merci. Comme on avait donné hier un bon subside aux gouvernantes, je savais qu'il ne nous faudrait pas autant que les autres fins de semaine, et je pensais que nous pourrions faire avec 4 L. 10 s. Ce matin, entre dix et onze, il est arrivé de Clapham un paquet contenant 2 L. 2 s., deux fourreaux, deux jupes, deux tabliers de fantaisie et six mouchoirs, tous ces objets neufs. Subsides abondants pour aujourd'hui, puisqu'il ne nous fallait que 4 L. 10 s. En outre, un petit garçon a mis un demi-souverain dans la boîte qui est dans ma maison, et quelques articles vendus ont produit 2 s. 6 d. ainsi que nous sommes arrivés à la fin d'une semaine dans laquelle le Seigneur avait jugé bon d'éprouver notre foi plus qu'à aucune autre époque. Si elle n'a pas défailli, c'est à lui que nous devons bien certainement.

28 février. — Q. Q. m'a remis hier un billet à ordre pour 4 L. Comme on s'en remettait à moi pour la répartition de ce billet, j'ai consacré 4 L. au fonds des écoles, et 4 à celui des Orphelins. Deux départements de l'œuvre ont ainsi été de nouveau secourus fort à propos ; car, aujourd'hui, les maîtres des écoles avaient grandement besoin de quelque argent pour leurs dépenses personnelles. On a encore reçu 13 s. pour les orphelins.

2 mars. — J'ai trouvé hier un souverain dans la boîte des Orphelins qui est dans ma maison. J'ai aussi reçu 9 s. 2 3/4 d. produit de boîtes que trois petits garçons ont établies au profit des Orphelins, 2 s. 6 d. pour des Rapports et 4 L. 10 s. provenant de la vente de paniers de dames. Nous eûmes ainsi le nécessaire pour hier et aujourd'hui. On nous a de même envoyé ce soir, par le moyen d'une sœur d'Irlande, trente-trois livres et demie de laine filée. Il est à remarquer, au sujet de ce dernier don, que, dans notre réunion de prières de samedi dernier, nous avions demandé au Seigneur de bien vouloir nous envoyer de quoi acheter de la laine afin que les garçons pussent continuer leur tricotage.

3 mars. — Nous nous trouvions de nouveau dans un très grand besoin et nous étions sans argent ; mais il est venu 5 s. hier et un souverain ce soir.

mercredi 5 mars. — Ce matin entre dix et onze heures, le Seigneur m'a envoyé d'Edimbourg 2 L. 40 s., ce qui n'est pas une petite somme, car, comme nous n'avions reçu que 4 s. hier, nous n'avions pas de quoi faire face aux besoins de la journée ; même nous ne possédions pas de quoi dîner. — *Le soir.* Vers les huit heures, un monsieur a demandé à me parler. Il m'a dit : « Je viens un peu tard ; mais je ne pense pas que ce soit mal à propos ; je t'apporte quelque argent pour les orphelins. » Il me remit deux souverains. Lorsque je le priai de me dire son nom, il me dit qu'il le ferait s'il savait que cela pût être de quelque utilité, mais que je pouvais simplement mettre dans le rapport : « Envoyé, » car il était sûr que le Seigneur l'avait envoyé. Je le crois car le secours est venu au bon moment, et en réponse à nos prières. On a aussi retiré un demi-souverain de la boîte qui est dans la maison.

5 mars. — Au moment où nous étions dans la plus grande pénurie et où nous ne pouvions pas aller plus loin sans secours autres que pour les écoles que pour les orphelins, je reçois 40 L. d'un monsieur qui demeure près de Dublin. J'ai partagé cette somme entre les différents départements de l'œuvre. Au sujet de ce don, je rapporte une petite circonstance qui est digne de remarque. Comme nous étions dans un urgent besoin, et que, par la grâce de Dieu, nous ne nous attendions pas au Seigneur, je comptais recevoir le secours dans le courant de la matinée. Cependant, l'heure de l'envoi était passée et il n'était rien venu. Je n'en fus pas le moins découragé, et je me dis à moi-même que le Seigneur ne me secourait sans la poste, et que même, quoique l'heure de l'envoi fût écoulée et que je n'eusse pas encore l'argent entre les mains, il pouvait y avoir pourvu par cette même distribution d'autres. Eh bien, selon que je m'étais attendu à Dieu, le secours est venu peu de temps après que je m'étais ainsi parlé à moi-même ; et le frère qui nous avait envoyé ces 40 L. avait cette fois adressé le rapport à la Maison des Orphelins, d'où elle me fut expédiée.

4 mars. — Il est arrivé hier une caisse venant de l'un des départements du nord. Le donateur prie que le rapport ne fasse mention de ces articles contenus dans la caisse, ni de l'endroit d'où elle est venue. Je me contenterai donc de dire que, encore ici, le Seigneur nous a secourus fort à propos, et qu'en suscitant ce nouveau donateur anonyme, il nous a derechef fait voir qu'il ne cesse pas de prendre soin de nous. Il est convenu de répartir le produit des objets de cet envoi entre les orphelins et les autres objets. Quoique la caisse ne soit arrivée que hier, nous avons déjà obtenu par son

moyen du secours pour aujourd'hui. Nous avons disposé de quelques-uns des articles pour la somme de 9 L. 6 s. 6 d. On a partit 7 L. 6 s. 6 d. entre les maîtres, qui en avaient grand besoin, et on a pris pour le fonds des orphelins 2 L., sans lesquelles on n'aurait pu suppléer aux dépenses d'aujourd'hui dans les maisons.

17 mars. — Du 12 au 16, il est rentré pour les orphelins 4 L. 5 s. 11 1/2 d. Après avoir duré plus ou moins pendant plusieurs mois, notre pauvreté est pour ainsi dire arrivée à son comble ce matin. A sept heures et quelques minutes, je sortis de chez moi pour me rendre aux Maisons des Orphelins, afin de voir s'il y avait assez d'argent pour prendre le lait qu'on apporte ordinairement vers les huit heures. Chemin faisant je demandais au Seigneur qu'il voulût bien être ému de compassion envers nous comme un père est ému de compassion envers ses enfants, et ne pas nous éprouver au delà de nos forces. Je le suppliais de vouloir rafraîchir nos cœurs en nous envoyant du secours. Je lui remis en mémoire que, si par faute de moyens, nous étions obligés d'abandonner l'œuvre, les conséquences qui en résulteraient seraient des plus tristes pour les croyants et pour les incultes, et qu'il ne permettrait sans doute pas qu'elle fût réduite à rien. Enfin, je lui confessai que je ne méritais nullement qu'il continuât à m'employer encore dans cette œuvre. Comme j'étais ainsi en prières, environ deux minutes avant d'arriver aux Maisons des Orphelins, je rencontre un frère qui allait de bonne heure à son travail. Nous échangeâmes quelques mots et il partit. Mais il revient bientôt et me remet 4 L. pour les Orphelins. Après tout, le Seigneur répondit donc à ma prière. En vérité, il vaut la peine d'être pauvre et de passer par de telles épreuves de foi pour recevoir jour par jour des gages aussi précieux de l'amour plein d'intérêt que notre bon Père prend à tout ce qui nous concerne. Et pourrait-il bien faire autrement? Lui qui nous a donné la plus grande preuve d'amour qu'il eût pu nous donner, en nous donnant son Fils, ne nous donnera-t-il pas libéralement toutes choses avec lui? Et nos grandes épreuves de foi ne serviraient-elles qu'à affermir les enfants de Dieu, à fortifier leur foi, ou à faire comprendre à ceux qui ne le connaissent pas et qui pourraient lire ces dispensations de Dieu envers nous ou en entendre parler, que la foi en Dieu n'est pas une simple notion et que le christianisme est une réalité; ne vaudrait-il pas bien la peine de les supporter? Il est encore venu 13 s. dans le courant de la journée.

19 mars, samedi. — Il en a été aujourd'hui comme de plusieurs autres samedis; comme il n'est venu que 7 s. depuis avant-hier,



nous étions dans une grande pauvreté en commençant la journée. Humainement parlant, il n'apparaissait pas un rayon de lumière. Si ce n'était ce profond repos qui se trouve dans la confiance en Dieu, le cœur serait comme accablé dans de tels moments. Vu la longue durée de l'épreuve et le degré où en était venue notre pauvreté, il fallait que le secours vint pour que le nom du Seigneur ne fût pas déshonoré. J'avais en conséquence proposé à mes compagnons d'œuvre de mettre cette journée à part pour des prières spéciales. Nous nous sommes réunis à dix heures et demie du matin. Il était alors rentré 4 s. 6 d., 7 s. 6 d. et 10 s. Dans l'après-midi, nouvelle réunion à trois heures; il était encore venu 10 s. Comme il fallait encore environ 3 s. pour pourvoir aux choses nécessaires, nous nous réunîmes une troisième fois à 5 heures du soir, et nous reçûmes ce qui nous manquait; enfin, au moment de nous séparer, il nous rentra encore 3 s.

Aujourd'hui, nous avons aussi été très pauvres pour ce qui nous regarde personnellement. Le matin, nous en étions réduits à 2 1/2 d. Mais il vint une sœur en notre Seigneur, qui, sans rien savoir de nos circonstances, nous donna le contenu de sa bourse, montant à 4 L. 7 s.

23 mars. — Cette après-midi, un frère nous a donné 3 s. pour nous-mêmes au moment où nous n'avions plus rien.

25 mars. — Reçu, ces quatre derniers jours, 6 L. 12 s. 2 d. pour les orphelins. Ce matin, lorsque nous étions de nouveau en face de rien, il nous est arrivé de Clapham, un paquet contenant 4 L. 10 s., un fourreau, une chemise, deux jupons, deux tabliers d'enfants et deux mouchoirs (le tout neuf). A peu près à la même heure, il est arrivé de Bath 2 L. par une reconnaissance de la poste. Ce n'est pas une petite délivrance. Les besoins ont été tels pendant cette semaine que, pour ne pas faire manquer les provisions nécessaires aux enfants, les gouvernantes n'ont pas pu commander une demi-tonne de charbon à la fois, et qu'elles ont été obligées d'en prendre par très petites portions.

Au moment où nous n'avions plus que 6 d. pour nos propres besoins, j'ai reçu 9 s.

26 mars. — Nous avons été aidés jusqu'à la fin d'une nouvelle semaine pour ce qui nous concerne personnellement. Durant ces huit jours, nous avons été nous-mêmes plusieurs fois sans le sou; cependant, nous n'avons nullement manqué de bonne nourriture, etc., etc., et il nous reste 3 d.

30 mars. — Depuis le 25 jusqu'à ce jour, grande pauvreté pour les orphelins, mais le Seigneur nous a secourus. Ce matin, un frère

du Devonshire est arrivé pour séjourner quelques jours avec moi. Il m'a donné, pour les orphelins, 2 souverains au sujet desquels il m'a raconté le fait suivant : L'année dernière, il mit à part une portion de terrain pour l'utiliser au profit des orphelins. Toute la famille fut réunie pour demander sa bénédiction sur la semence qui allait être déposée en terre. Comme on savait que la récolte appartenait aux orphelins, cette prière fut souvent renouvelée et le champ produisit beaucoup. Les pommes de terre auraient dû être envoyées ; mais nous avons pensé qu'il valait mieux les vendre au profit des orphelins ; c'est le produit de cette vente que ce frère m'a apporté. Ces deux souverains sont venus au bon moment pour pourvoir au diner et aux autres dépenses du jour ; car en revenant de la station du chemin de fer avec ce frère, *je trouvai chez moi un orphelin qui attendait pour de l'argent et je n'avais rien*. Une sœur m'a encore remis ce soir 1 L. 1 s. 5 1/2 d.

Ce matin, il ne nous restait pas un demi-sou pour notre propre ménage, lorsqu'il est arrivé deux frères pour demeurer quelques jours avec nous, l'un du comté de Somerset, l'autre du nord du Devonshire. Ce dernier a apporté de Barnstaple 12 s. pour mon propre usage, et dans l'après-midi, il a aussi donné 1 L. à ma chère femme avec la même destination ; de sorte que nous avons été pourvus. Mon esprit est demeuré en pleine paix quant à nos besoins et le seul inconvénient qui soit survenu, est que notre diner a eu lieu une demi-heure plus tard qu'à l'ordinaire. Je ne me rappelle pas qu'une telle circonstance soit arrivée auparavant, et depuis lors un fait semblable n'a plus jamais eu lieu. *Et en supposant même qu'il en fût ainsi, cela servirait, du moins en mesure quelconque, à nous faire connaître par expérience le sens de cette parole : « Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; partout et en toutes choses, je suis instruit tant à être rassasié qu'à avoir faim, tant à être dans l'abondance que dans la détresse. »* Philip. IV, 12.

31 mars. — Il est venu pendant cette après-midi 5 s. de Bath. et une sœur des comtés du Nord a envoyé 5 L. pour les orphelins. 15 L. pour les autres objets ; la même donatrice nous a aussi fait passer 12 s. d'autre part. Lorsque cet argent est arrivé, nous n'avions plus pour les orphelins que 5 s. qui étaient venus cette après-midi, et nous étions dans un besoin tout spécial, puisque plusieurs paires de soulers avaient besoin d'être ressemelées, et que nous étions en face d'autres dépenses extraordinaires. Nous avions aussi grandement besoin de nouveaux secours pour les

coles, ce qui nous fait envisager ce don comme un précieux secours du Seigneur.

3 avril. — Reçu 4 L. 19 s. 6 d. pour les orphelins.

4 avril. — Notre petit fonds se trouvant de nouveau épuisé, il a fallu au Seigneur d'envoyer hier 5 L. par une sœur de Bristol; 10 s. par la vente de quelques articles, et 5 s. pour des Rapports. Aujourd'hui, nous avons reçu 4 L. de Kensington.

5 avril. — Comme il ne nous était rentré que 3 s. hier, tout se trouvait derechef dépensé, lorsqu'il nous arriva, d'une certaine sœur, 2 L. au moyen d'une reconnaissance de la poste.

8 avril. — Cette après-midi, au moment où nous avions bien besoin d'argent, nous avons reçu 4 L. de Plymouth et 4 L. d'un amateur de Bristol.

9 avril, samedi. — Depuis hier après midi, il n'était venu que 6 s. 6 d. Il nous fallait plus d'argent que nous n'en avions en magasin, principalement parce que nous étions au samedi, mais le Seigneur voulait mettre notre foi à l'épreuve. Dans le courant de la matinée, nous reçûmes d'une sœur de Dublin dix-huit yards de calicot, trente-quatre yards d'indienne, quarante-trois pelotons de coton, et une paire de bottines de dames déjà portées. Cet envoi vint très à propos, car nous avons souvent fait mention dans nos prières du besoin de calicot et d'indienne, et quant au coton à coudre et aux bottines, ils ont trouvé leur emploi d'abord. Il y a plus : ce don fut pour moi un précieux encouragement à continuer à m'attendre au Seigneur. Le soir s'approchait, et nous n'avions point encore reçu d'argent pour les provisions, etc., qui nous étaient nécessaires pour le jour du Seigneur. Vers les six heures, je me mets encore en prières avec ma femme, et je demandai au Seigneur que, si la sœur qui s'est chargée par amour du soin de placer les articles qui ont été donnés pour la vente, avait quelque argent par devers elle, il voulût bien disposer son cœur à me l'apporter ou à me l'envoyer ce soir. Je m'assis ensuite tranquillement pour lire la parole, étant assuré que le Seigneur étendrait encore cette fois sa main pour nous. Vers les sept heures et demie, la personne dont il vient d'être fait mention vint et m'apporta 4 L. 10 s. 4 d. pour des articles vendus, en me disant que, quoiqu'elle se trouvât indisposée, elle s'était sentie comme poussée à ne pas différer de nous apporter cet argent. Nous eûmes ainsi 6 s. de plus que ce qu'il nous fallait. Lorsque j'arrivai à la Maison des Orphelins en bas âge avec mon argent, vers les huit heures, mes compagnons d'œuvre étaient en prières.

Pendant que nous continuions à vaquer ensemble à cet exercice, une sœur a envoyé un grand panier de pain rassis, contenant cinq miches de pain bis, sept pains plats et cinq autres miches.

11 avril. — Il y a aujourd'hui six ans que nous reçûmes le premier enfant; comme de coutume, c'est aussi un jour de pauvreté, car il n'est venu que 13 s. 10 1/2 d. depuis samedi soir.

12 avril. — Nous n'avions jamais été plus pauvres, peut-être même aussi pauvres que nous l'étions aujourd'hui, lorsque je reçus ce matin des Indes Orientales la somme de 400 L. Décirer la joie que j'en éprouvai en Dieu serait une chose impossible. J'avais de nouveau demandé tout particulièrement ce matin à notre Père qu'il voulût bien prendre pitié de nous et nous envoyer ensuite des plus grandes sommes. Aussi, lorsque ce don arriva, je n'en fus ni surpris ni excité, et je le reçus comme une réponse à nos prières, qui avait été longtemps attendue. Comme on s'en remettait à moi pour répartir l'argent selon les besoins, j'en pris une moitié pour les orphelins et l'autre moitié pour les autres fonds. Les prières que nous avons adressées au Seigneur pour du grain d'avoine, des souliers neufs, de quoi en ressemeler des vieux et approvisionner de nouveau nos magasins, ont donc été entendues. Nous avons aussi de quoi nous procurer des étoffes pour habiller les enfants, et un peu d'argent pour les sœurs qui travaillent dans les Maisons des Orphelins. Combien il est précieux de pouvoir regarder au Seigneur! Je n'ai jamais douté qu'il nous enverrait des sommes plus considérables; c'est pourquoi, bien que ma foi n'ait jamais été aussi éprouvée que durant ces derniers mois, mon cœur avait été gardé dans la paix.

14 avril. — On a retiré ce matin un demi-souverain de la boîte de l'établissement des garçons. Cette après-midi, trois personnes étant venues me voir, l'une d'entre elles a donné 6 L., trois cols, deux voiles; elle a aussi apporté trois bagues en or. Un autre m'a donné 2 s. 6 d. Après leur départ, j'ai trouvé sur la cheminée de ma chambre 2 souverains pour mes propres dépenses, et dans trois papiers, 3 souverains pour les trois Maisons des Orphelins, plus une pièce de 4 s. sur le plancher.

30 avril. — Comme il n'est rentré qu'un peu plus de 16 L. depuis le 14, nous n'avions derechef pas tout à fait assez pour pourvoir à ce qui était nécessaire. Mais le Seigneur a envoyé de Clapham un paquet renfermant 10 s., deux fourreaux, deux tabliers d'enfants, deux mouchoirs, deux bonnets de nuit, et deux pièces de bordures.

4<sup>er</sup> mai. — Un frère a donné aujourd'hui une montre en or avec une petite chaîne et sa clef également en or. Ce don était accompagné du billet suivant :

• Bien aimé frère,

• Un pèlerin n'a pas besoin d'une montre de ce genre pour le rendre heureux. Il lui suffit d'en avoir une de moindre valeur pour lui montrer avec quelle promptitude le temps s'enfuit, et avec quelle vitesse il se hâte vers cette Canaan où il n'y aura plus de temps. Vous en ferez donc ce qu'il vous semblera bon. C'est la dernière relique de la vanité terrestre, et puissé-je, tandis que je suis dans ce corps, être préservé de toute idolâtrie !

• Votre affectionné frère,

...

2 mai. — Nous nous trouvions de nouveau en face de rien, et nous n'avions pas même les quelques schellings qu'il nous fallait pour prendre du lait demain matin, lorsqu'une sœur donna au frère R. B. un souverain pour les orphelins, de sorte que nous avons été secourus.

6 mai. — Il ne nous est venu que 3 L. 40 s. 2 1/2 d. depuis le 2. Aussi n'aurions-nous eu que tout juste pour pourvoir au déjeuner de demain matin. Mais nous avons reçu 80 L. du frère dont il a été parlé sous la date du 4 juin 1841, dans les détails concernant les autres fonds. Il est aussi venu 6 L. de Great-Malvern. Ces 80 L. ont été également réparties entre le fonds des orphelins et les autres départements de l'œuvre, auxquels nous avons aussi consacré la contribution de Great-Malvern. Nous avons aussi reçu les *Indes Orientales*, par la poste, à peu près au même moment, un petit paquet contenant deux paires de boucles d'oreilles en or, une broche et deux roupies. Ces dons sont venus fort à propos pour me mettre à même de donner des subsides aux frères et aux sœurs qui travaillent dans les écoles et les Maisons des Orphelins pour leurs besoins personnels, ainsi que pour faire face à d'autres demandes.

10 mai. — Il est encore entré 6 L. 45 s. 40 d. depuis le 6. Aujourd'hui, en bouclant les comptes, il nous reste, à la fin de cette période de dix-sept mois, durant laquelle nous avons été si souvent sans le sou, la somme de 16 L. 48 s. 40 1/2 d. pour les orphelins, et de 48 L. 42 s. 5 1/2 d. pour les autres objets de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures.

Le temps nous paraît maintenant venu de faire connaître publiquement, en publiant un nouveau Rapport, les dispensations de Dieu envers nous relativement aux divers objets de l'Instruction pour la connaissance des Écritures. Le bien de l'Église de Dieu nous paraît l'exiger; car, si nous avons à dessein attendu cinq mois de plus que les autres années sans rien publier à l'égard, et cela durant un temps de pauvreté tel que nous n'avions encore point vu auparavant; cependant, comme, dès le principe, nous jugeâmes qu'il était important de faire connaître de temps en temps les dispensations du Seigneur envers nous, crois qu'il convient encore maintenant de chercher à consoler, encourager, à exhorter, à instruire et à avertir les chers enfants de Dieu, en faisant paraître par la voie de la presse l'Exposé des bontés du Seigneur envers nous.

J'ajoute encore ici quelques remarques sur la période dix-sept mois qui a précédé le 10 mai 1842.

1. Bien que, pendant ces dix-sept mois, nos épreuves aient duré plus longtemps et aient aussi été plus sévères qu'à aucune autre époque, cependant, durant tout ce temps, les orphelins ont eu tout ce qui leur était nécessaire en fait de nourriture saine, d'habillements, etc., etc. Je préférerais renvoyer de suite les enfants à leurs parents ou à leurs connaissances, que de les garder sans les entretenir convenablement.

2. Je désire que les enfants de Dieu qui liront ces détails soient amenés par ce moyen à se confier plus simplement en Dieu pour les choses nécessaires et dans toutes les circonstances. J'espère aussi que les nombreuses réponses qui ont été accordées à nos prières, les encouragent à prier eux-mêmes, essentiellement pour la conversion de leurs parents et de leurs amis, pour leur propre avancement dans la grâce et dans la connaissance, à présenter au Seigneur l'état des saints avec lesquels ils sont en relation, de l'Église en général et les succès de la prédication de l'Évangile. Je tiens surtout à les mettre en garde contre cette conception de Satan qui les porterait à penser que ces choses ne sont que pour moi, et que tous les enfants de Dieu ne peuvent en jouir. Si, comme cela a déjà été dit, tout croyant n'est pas appelé à établir des Maisons d'Orphelins, des écoles de charité, etc., et à attendre du Seigneur les ressources nécessaires à ces diverses œuvres; cependant tous sont appelés à se décharger sur lui de tous leurs fardeaux, avec cette confiance enfantine que donne la foi, à se confier en lui pour toutes choses, et non seulement à faire de toutes choses des sujets de prières, mais aussi à compter

il sera répondu aux demandes qu'ils font selon sa volonté et au nom du Seigneur Jésus. — N'allez pas penser, cher lecteur, que *le don de la foi*, c'est-à-dire le don dont il est fait mention *ex. XII, 9*, et qui est énuméré avec « les dons de guérison, opérations des miracles, la prophétie, » et que c'est pour cela que je suis capable de me confier au Seigneur. Il est *vrai* que la *foi* que Dieu me rend capable de mettre en exercice est entièrement un don de Dieu; il n'est pas moins vrai que c'est lui seul qui soutient, et qui peut lui donner de l'accroissement, que *cette* foi même je dépends de Dieu de moment en moment, pour peu que je fusse un seul instant laissé à moi-même, *je* mourrais complètement. Mais il *n'est pas vrai* que ma foi est le don dont il est fait mention, *1 Cor. XII, 9*; je le prouve par les raisons suivantes :

La *foi* qu'il m'est donné de mettre en exercice dans ce qui concerne les Maisons des Orphelins et mes propres besoins temporels n'est pas « celle » dont il est dit, *1 Cor. XIII, 2* (évidemment en faisant allusion à celle qui est mentionnée *1 Cor. XIII, 13*) : « Quand j'aurais toute la foi qu'on puisse avoir, en sorte que je transportasse les montagnes, si je n'ai pas la charité (l'amour), je ne suis rien; » car c'est absolument la même *foi* que je trouve en *tout croyant*; je m'aperçois des progrès qu'elle fait en moi, et pendant les dix-neuf dernières années, j'ai pu à tout moment recourir à cette *foi*.

La *foi* qui est mise en exercice dans l'affaire des Maisons des Orphelins et de mes propres besoins temporels, se manifeste aussi, dans une certaine et en quelque mesure, dans les choses suivantes par exemple : pendant les dix-neuf dernières années, Dieu n'a permis qu'il ne me vint à l'esprit de douter que mes péchés me sont pardonnés, que je suis aimé de Dieu, et que je serai enfin sauvé; car, par la grâce de Dieu, j'ai été donné, par la grâce de Dieu, d'exercer ma *foi* à sa parole, et de croire ce qu'il dit dans les passages qui décident ces questions (1 Jean V, 1. — Galates III, 26. — Actes X, 43. — Rom. VIII, 9, 10. — Jean III, 16.) — Lorsque, dans le temps où j'étais en France, je croyais que je perdrais la raison (bien que cette crainte ne fût nullement fondée), ainsi qu'on le voit dans les pages 213, 214 et 215, je demeurai en paix, en pleine paix, parce que mon âme avait fait la vérité de cette parole : « Nous savons que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. » Rom. VIII, 28. — Lorsque mon frère selon la chair et mon vieux père, qui m'était si cher, quittèrent ce monde, et que je ne pus pas parler à *savoir* quelque chose de certain sur leur salut (bien que je

ne puisse pas dire non plus qu'ils soient perdus, puisque je ne sais pas), eh bien ! mon âme demeura aussi en paix, dans une parfaite pendant cette grande épreuve, cette cuisante épreuve est peut-être la plus terrible qui puisse survenir à un cœur : cette paix provenait de ce que mon âme s'appuyait sur ce rôle : « Le Juge de toute la terre ne fera-t-il point justice ? » telle parole, jointe à l'ensemble du caractère de Dieu, tel s'est manifesté lui-même dans la sainte Écriture, fait taire les raisonnements. C'est parce que j'ai cru ce qu'il dit de lui-même que j'ai été en paix, et que je suis dès lors toujours d'esprit tranquille à cet égard. — Lorsque le Seigneur me retira mon bien aimé, j'étais en paix dans mon âme, tout à fait en paix, ne pus que verser des larmes de joie, parce que ma foi saisissait tellement cette parole : « Le royaume des cieux est à ceux qui sont » tels. » Matt. XIX, 14. En m'appuyant sur cette parole, je le faisais en effet, au lieu de m'affliger, mon âme se reposait en croyant, de ce que mon enfant bien aimé était infiniment heureux avec le Seigneur qu'avec moi. — Et quand, dans le service que j'accomplis au milieu des saints, ce qui arrivait quelquefois ; quand j'eusse été accablé par le chagrin et le deuil pour peu que je me fusse arrêté à l'apparence qu'avaient alors je cherchais à me fortifier en Dieu, en m'appuyant sur toute-puissance, son immuable amour, sa sagesse infinie, je disais à moi-même : Dieu peut me délivrer, et il me délivrera ; cela m'est bon, car il est écrit : « Lui qui n'a point de peur, » propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ? » Rom. VIII, 32. C'est parce que, par la grâce de Dieu, je crois cela que la paix est gardée dans la paix. — Et dans ce qui concerne les Maisons d'Orphelins, des écoles, etc., j'ai eu à supporter de nombreuses épreuves bien plus cuisantes que celles qui provenaient de la manque de ressources. C'étaient de faux rapports au sujet des enfants. Tantôt on disait qu'ils n'avaient pas assez à manger, tantôt qu'on leur faisait subir des traitements cruels, ou autres choses semblables. Et quand des épreuves que je ne puis nommer, plus encore que celles-là, accompagnaient cette œuvre, et cela pendant un temps où j'étais peut-être à un millier de milles de Bristol, mon absence devait se prolonger bien des semaines, alors je m'appuyais sur Dieu, je croyais la promesse de sa parole applicable à de tels cas ; je répandais mon âme devant lui, et me relevais de dessus mes genoux en paix, après avoir révoqué



a le trouble de mon âme par les prières de la foi. Ainsi, quoi-  
 je visse bien d'un autre côté que la volonté de Dieu était que  
 classe encore éloigné de l'œuvre, je demeurais en repos. — Et  
 que j'ai eu besoin de maisons, de compagnons d'œuvre, de  
 des et de maitresses pour les orphelins et les écoles; pour  
 ces choses, il m'a été donné de regarder au Seigneur et  
 attendre de lui le secours. — Il vous semble peut-être que je  
 gante, cher lecteur? Non, par la grâce de Dieu, je ne me  
 point en parlant ainsi. Cette confiance en Dieu qui m'a été  
 donnée et qui jusqu'ici n'a point fait défaut, c'est à Dieu seul que  
 j'attribue du plus profond de mon âme. Mais j'ai cru nécessaire  
 présenter ces remarques, de peur que quelqu'un ne pensât que  
 l'abondance de Dieu dans laquelle je vis est un don particulier  
 qui m'a été fait, que d'autres saints n'ont aucun droit d'attendre,  
*elle n'a trait qu'à obtenir de l'argent par la prière et par*  
 Par la grâce de Dieu, je désire que ma foi s'étende à toutes  
 les, au plus minime des besoins temporels et spirituels,  
 et aux plus petits détails spirituels et temporels qui regardent  
 ma vie, les saints au milieu desquels je travaille, l'église de  
 Dieu en général; comme à tout ce qui se lie à la prospérité tem-  
 porelle et spirituelle de l'Institution pour répandre la connais-  
 sance des Écritures. Ne pensez-pas non plus, cher lecteur, que  
 j'ai point quant à la foi (et encore bien moins à d'autres égards)  
 ce que j'aurais pu et dû atteindre; mais remerciez-le pour la  
 confiance qu'il m'a donnée, en lui demandant qu'il l'augmente et la sou-  
 tienne encore une fois, ne permettez pas à Satan de vous tromper  
 en faisant croire que vous ne pouvez pas avoir la même foi  
 que celle n'est que pour des personnes qui sont placées comme  
 moi. Lorsque je perds une clef ou toute autre chose, je prie  
 le Seigneur de me faire retrouver l'objet perdu, et j'attends la  
 réponse à ma prière. Lorsque j'ai un rendez-vous avec quelqu'un,  
 et que la personne n'arrive pas au temps fixé, et que je commence à  
 me fâcher de ce retard, je demande au Seigneur de vouloir bien me  
 répondre promptement, et j'attends aussi sa réponse. Lorsque je  
 ne comprends pas un passage de la parole de Dieu, j'élève mon  
 cœur vers lui pour lui demander de m'instruire par son Saint-  
 Esprit, et sans lui fixer le temps et la manière, je compte sur  
 son enseignement qu'il me donnera. Au moment où je vais annoncer  
 la parole, je cherche le secours du Seigneur, et lorsque je com-  
 mence ce service dans le sentiment de mon incapacité naturelle  
 et de ma complète indignité, au lieu d'être découragé, j'ai bon  
 courage, parce que je compte sur son secours en croyant qu'il

viendra à mon aide pour l'amour de son Fils. Ainsi, dans beaucoup d'autres choses spirituelles et temporelles, je prie le Seigneur et j'attends qu'il réponde à mes supplications. Pourquoi n'en feriez-vous pas de même, cher lecteur ? Je vous en supplie, ne m'envisagez pas comme un chrétien extraordinaire, dont les privilèges seraient au-dessus de ceux des autres chers enfants de Dieu, et qu'ils ne pourraient pas obtenir ; n'estimez pas ma manière d'agir comme une chose qui ne conviendrait pas à d'autres croyants. Essayez de demeurer tranquille à l'heure de l'épreuve, et si vous vous confiez en Dieu vous verrez sa délivrance. Mais aussi longtemps que nous perdons de vue les voies du Seigneur dans le moment de l'épreuve, et par conséquent *ce qui alimente la foi*, nous nous frustrons aussi du moyen par lequel elle peut être augmentée. Ceci me conduit à une chose très-importante. Vous me direz peut-être : Je suis un vrai croyant ; mais comment ma foi peut-elle être fortifiée ? Ma réponse est celle-ci :

I. « Tout le bien qui nous est donné, et tout don parfait vient d'en haut, descendant du Père des lumières, en qui il n'y a point de variation, ni d'ombre de changement. » Jacques I, 17. L'augmentation de la foi étant une bonne donation, il faut qu'elle vienne de Dieu ; en conséquence cette bénédiction doit lui être demandée.

II. Il faut ensuite faire usage des moyens suivants : 1. *La lecture assidue de la parole de Dieu, en la méditant avec soin.* En lisant la parole et surtout en la méditant, le croyant se familiarise toujours plus avec la nature et le caractère de Dieu. Outre sa sainteté et sa justice, il voit toujours mieux qu'il est un être tendre, plein d'amour, gracieux, miséricordieux, puissant, sage et fidèle. Aussi lorsqu'il se verra pauvre, affligé en son corps, qu'il éprouvera des privations dans sa famille, des difficultés dans son service, qu'il sera sans place et manquera d'occupation, il se reposera sur ce que Dieu *peut* venir à son aide, parce qu'il n'a pas seulement appris dans sa parole que son pouvoir est sans bornes et sa sagesse infinie, mais parce que les saintes Écritures ont mis sous ses yeux de nombreux exemples dans lesquels il a fait usage de cette toute-puissance et de cette infinie sagesse pour secourir et délivrer son peuple. C'est-à-dire qu'il se reposera sur ce que Dieu *veut* venir à son aide, non seulement parce qu'il a appris dans les saintes Écritures combien celui avec lequel il a à faire est tendre, bon, gracieux, miséricordieux et fidèle, mais aussi parce que la parole de Dieu lui a fait voir une grande variété d'exemples dans lesquels il a prouvé qu'il est en effet tel pour son peuple. Si nous

*appris à connaître Dieu par la prière et la méditation de*  
*role*, ces considérations nous conduiront, au moins en thèse  
 ale, à nous reposer sur lui avec une mesure de confiance  
 onque, et cette méditation de la parole sera un des princi-  
 moyens de fortifier notre foi. — 2. Il est d'une haute impor-  
 que, dans tout ce qui tient aux progrès de toute grâce spi-  
 e, nous cherchions à conserver un cœur droit et une bonne  
 ience, et que, par conséquent, nous ne tolérions pas  
 ment et habituellement en nous des choses contraires à  
 onté de Dieu; eh bien, il en est exactement de même  
 ce qui regarde *les progrès de la foi*. Comment pourrais-je  
 oi que ce soit continuer à agir en me reposant sur Dieu par  
 , si je l'afflige continuellement et si je cherche à ravir la  
 et l'honneur de celui en qui je fais profession de me con-  
 t duquel je fais profession de dépendre? La confiance en  
 et l'attente à sa parole m'abandonneront à l'heure de l'é-  
 e, si je ne travaille pas à avoir une conscience pure, et que  
 tinue à faire des choses contraires à la volonté de Dieu.  
 le si, dans tel ou tel cas particulier, ma mauvaise conscience  
 èche de me confier en Dieu, cette période de doute affai-  
 nécessairement ma foi. Si d'un autre côté la confiance en  
 existe, chaque nouvelle épreuve de foi tendra à l'augmenter,  
 ie sera ainsi en aide; mais si nous nous déflions de lui, elle  
 nera à proportion. La conséquence en sera que nous aurons  
 rs moins la force de regarder simplement et directement à  
 f que nous engendrerons ou encouragerons l'habitude de  
 appuyer sur nous-mêmes. Chaque nouveau cas met toujours  
 idence l'une ou l'autre de ces deux choses. Ou nous nous  
 ns en Dieu, et alors nous ne nous appuyons ni sur nous-  
 s, ni sur nos semblables, ni sur les circonstances, ni sur quoi  
 e soit; ou nous nous reposons sur des appuis humains, et dans  
 nous ne nous confions pas en Dieu. — 3. Si nous désirons  
 ment que notre foi se fortifie, nous ne devons pas éviter les  
 ions où elle peut être éprouvée, et par conséquent fortifiée  
 moyen de l'épreuve. Dans notre état naturel, nous n'aimons  
 archer avec Dieu seul. Par suite de l'éloignement où nous  
 es naturellement de lui, nous le fuyons et nous nous éloi-  
 des éternelles réalités, et cette tendance nous reste plus ou  
 après notre régénération. Il résulte de cela que, quoique  
 soyons enfants de Dieu, nous craignons plus ou moins d'être  
 Dieu seul, — de dépendre de lui seul, — de regarder à lui

seul ; et c'est là cependant la véritable position dans laquelle nous devons être si nous désirons que notre foi soit fortifiée. Plus je me trouve dans l'épreuve sous le rapport de ma santé, de ma famille, du service que j'accomplis pour le Seigneur, de mes affaires, etc., plus aussi j'aurai l'occasion d'éprouver le secours et la délivrance de Dieu, et chaque nouveau cas où il m'aidera et me délivrera tendra à augmenter ma foi. En conséquence le croyant ne doit pas éviter les situations, les positions, les circonstances en un mot dans lesquelles sa foi peut être éprouvée, mais les saisir avec joie comme autant d'occasions dans lesquelles il pourra voir la main de Dieu étendue pour le secourir et le délivrer, et par lesquelles aussi sa foi sera fortifiée. — 4. Il est encore un point d'une haute importance pour que notre foi soit fortifiée. Lorsque l'heure de l'épreuve est là, nous devons laisser à Dieu le soin de travailler pour nous, et ne pas nous procurer une délivrance par nous-mêmes. Quand Dieu donne de la foi à quelqu'un, elle lui est donnée, entre autres choses, dans le but qu'elle soit éprouvée ; quelque faible qu'elle soit, Dieu la mettra à l'épreuve, avec cette seule restriction que, comme il nous mène toujours avec douceur, graduellement et avec patience, quel que soit le chemin dans lequel il nous conduise, il en agit aussi de même lorsqu'il éprouve la foi. Comme Dieu ne met jamais sur nous une plus grande charge qu'il ne veut nous rendre capables de la porter, l'épreuve de la foi est d'abord légère comparativement à ce qu'elle sera plus tard. Quand l'heure de l'épreuve a sonné pour notre foi, au lieu de nous confier en Dieu, nous sommes naturellement enclins à nous appuyer sur nous-mêmes, sur nos amis, ou à nous attendre aux circonstances. Au lieu de regarder simplement à Dieu et d'attendre son secours, nous sommes plutôt portés à travailler nous-mêmes à notre délivrance d'une manière ou d'une autre. Mais si nous n'attendons pas patiemment que Dieu vienne à notre aide et que nous cherchions à nous tirer d'affaire nous-mêmes, il en sera de même à la première épreuve de foi qui se présentera, nous succomberons à la même tentation et notre foi diminuera à chaque nouvelle circonstance de ce genre. Tandis que si nous nous tenons tranquilles pour voir la délivrance de Dieu et sa main étendue pour nous, et que nous nous attendions à lui seul, alors notre confiance s'augmentera, et chaque fois que Dieu déploiera sa puissance en notre faveur au moment de l'épreuve, elle produira un accroissement toujours plus grand. Si donc le croyant désire que sa foi soit fortifiée, il est important qu'il accorde du temps à

qui veut la mettre à l'épreuve pour lui prouver combien il désireux de venir à son secours et de le délivrer au moment où il sera bon de l'être.

Je reviens maintenant à mon Exposé, et j'ajoute aux faits déjà donnés plus haut, cher lecteur, quelques informations sur les sept mois qui se sont écoulés du 10 décembre 1840 au 10 mai 1842, concernant les Maisons des Orphelins et les autres objets de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures en Angleterre et à l'étranger.

Pendant cette période : 1. Deux écoles du dimanche ont été entièrement entretenues par les fonds de l'Institution. — 2. L'Institution a aussi soutenu en totalité deux écoles d'adultes, une pour les femmes et une pour les hommes. Des instructions entièrement données sur la lecture, l'écriture, ont été données à chacun des deux pendant deux soirées de chaque semaine; les uns et les autres ont été gratuitement pourvus de livres et de fournitures de bureau. Pendant ces dix-sept mois trois cent quarante-quatre adultes ont été admis dans les deux écoles; il y en a actuellement, 10 mai 1842, cent cinquante qui profitent de nos instructions. Le principal but de ces écoles est d'enseigner à lire aux adultes, pour les mettre à même de lire les saintes Écritures. Mais en même temps ceux qui les instruisent saisissent cette occasion pour leur indiquer la voie du salut en présentant quelques remarques sur la portion de la parole qui est lue. — 3. Six écoles, dont trois pour les garçons et trois pour les filles, ont aussi été entretenues en totalité par les fonds de l'Institution pendant ces dix-sept mois. Le but principal de ces écoles est de procurer aux personnes appartenant aux classes les plus pauvres de la ville de Bristol la facilité d'envoyer leurs enfants à l'école, soit tout à fait gratuitement, soit en ne payant que la cinquième ou la sixième partie de ce que coûte l'instruction qu'ils reçoivent. Elles sont aussi et essentiellement destinées pour empêcher que des parents chrétiens peu moyennés ne soient dans la nécessité de faire instruire leurs enfants par des personnes inconverties. Au 10 mai 1842, ces écoles étaient fréquentées par trois cent soixante-trois enfants. Depuis la fondation de l'Institution, 5 mars 1834, jusqu'au 10 mai 1842, les établissements soutenus entièrement par les fonds de l'Institution ont été fréquentés par deux mille six cent seize écoliers. Pendant les dix-sept derniers mois, le minime écolage des enfants à court payé a peu près la cinquième partie des dépenses de ces établissements. — 4. Sept cent quatre-vingt-dix-huit exemplaires des saintes Écritures ont été mis en circulation, et depuis le com-

mencement de l'Institution jusqu'au 10 mai 1842, six mille huit cent quarante-deux exemplaires. — 5. Il a été dépensé, pendant ces dix-sept mois, pour divers œuvres missionnaires, la somme de 426 L. 15 s. 3 d. des fonds de l'Institution, au moyen de laquelle on a aidé l'œuvre de Dieu dans la Jamaïque, en Australie, dans le Canada et aux Indes Orientales. — 6. Au commencement de ces dix-sept mois, 10 décembre 1840, on a entrepris un nouvel objet, la mise en circulation de publications qui, avec la bénédiction de Dieu, pourraient être propres à faire du bien aux chrétiens et aux incroyants. — En fait de *traités pour les incroyants*, nous nous sommes surtout efforcés de répandre ceux qui contiennent une exposition claire et simple des vérités de l'Évangile, et quant aux écrits *destinés aux chrétiens*, nous avons cherché à propager ceux qui peuvent concourir à diriger leurs pensées vers les vérités dont on a surtout besoin dans ces derniers jours, qu'on a perdu de vue, ou qui peuvent porter les croyants à retourner à la parole écrite de l'Éternel. Nous avons consacré à cet objet, depuis le 10 décembre 1840 jusqu'au 10 mai 1842, la somme de 62 L. 17 s. 4 d. avec laquelle nous nous sommes procuré vingt-deux mille cent quatre-vingt-dix petites publications de ce genre; nous en avons déjà distribué dix-neuf mille six cent neuf. — 7. Ont été reçus dans les trois Maisons d'Orphelins, du 10 décembre 1840 au 10 mai 1842, en tout quinze enfants qui, avec ceux qui se trouvaient déjà dans les établissements au 10 décembre 1840, donnent un total de cent six orphelins. Sur ce nombre, cinq filles ont été envoyées en service, deux garçons et une fille ont été mis en apprentissage; une fille a été retirée par une dame qui l'avait placée sous nos soins pour un certain temps, et on a renvoyé à ses parents un orphelin qui exerçait une mauvaise influence sur les autres enfants.

Au 10 mai 1842, les trois Maisons comptaient en tout quatre-vingt-seize orphelins, trente dans la Maison des Orphelines, trente-sept dans l'établissement des petits enfants, et vingt-neuf dans la Maison des Orphelins. Trois apprentis étaient en outre entretenus aux frais de l'Institution, ce qui fait un total de quatre-vingt-neuf. Le nombre des orphelins qui ont été sous nos soins depuis avril 1836 jusqu'au 10 mai 1842, se monte à cent quarante-quatre.

Je rapporte encore les particularités suivantes relatives aux Maisons des Orphelins.

On a donné, depuis le commencement de l'œuvre jusqu'au 10 mai 1842, *sans avoir rien demandé à personne*, la somme de 5,276 L. 14 s. 8 d., que j'envisage comme le résultat de prières

*faites à Dieu.* Nous avons également reçu beaucoup d'articles de vêtement, d'ameublement, des provisions, etc. Pendant ces dix-sept mois nous avons eu fort peu de malades dans les trois Maisons, et il ne nous est pas mort *un seul* enfant. Je désire que cette grâce, dans laquelle je reconnais entièrement la bonne main de Dieu, soit publiquement connue.

8. Total des dépenses relatives aux divers objets de l'Institution pendant ces dix-sept mois, à l'exception des Maisons des Orphelins, 740 L. 41 s. 5 d.; total des recettes, 746 L. 4 s. 0 1/2 d. — Total des dépenses des trois Maisons d'Orphelins, du 10 décembre 1840 au 10 mai 1842, 1,337 L. 45 s. 2 3/4 d.; total des recettes, 1,339 L. 43 s. 7 d.

11 mai 1842. — Hier soir nous bouclâmes les comptes avec une balance de 46 L. 48 s. 40 1/2 d.; mais comme nous avons mis 40 L. 40 s. de côté pour le loyer, nous ne pouvons disposer actuellement que de 6 L. 8 s. 40 1/2 d., avec lesquels nous avons à recommencer l'œuvre, et à continuer à pourvoir à tous les besoins de cent sept personnes.

Du 11 au 27 mai nous avons toujours été si bien pourvus par le Seigneur, que nous recevions de nouveaux dons avant que le dernier argent fût employé. Nous avons reçu dans cet espace de temps 28 L. 45 s. 8 1/2 d. Mais aujourd'hui, comme nous étions derechef réduits à ne pas avoir assez pour les besoins de demain, 28 mai, il nous est arrivé un paquet de Kendal, contenant six fourreaux, cinq pèlerines, six tabliers d'enfants, six chemises de jeune fille, deux de jeune garçon, trois tabliers, et les dons suivants en argent. 10 s. avec Ps. XXVII, 2 s. 6 d., avec Prov. III, 5, 6; 40 s. d'une sœur qui gagne son pain par son travail journalier; 40 s. d'une autre personne. On a aussi réalisé 2 L. 4 s. en vendant quelques articles qui avaient été donnés dans ce but.

28 mai. — Il est encore venu aujourd'hui 3 L. 4 s. 6 d., de sorte que nous avons été abondamment pourvus du nécessaire, et que nous avons même eu de reste.

3 juin. — Il y a quelques jours que je n'avais pas été conduit à prier d'une façon particulière pour les besoins des orphelins. Mais comme il ne nous était venu que 40 L. 2 s. 2 d. ces cinq derniers jours, et que nous nous trouvions de nouveau sans argent, hier soir je me suis mis à exposer ce sujet au Seigneur, qui a entendu ma requête, car il est venu ce matin 2 L. 49 s. 6 d.

Lundi, 6 juin. — Comme nous nous trouvions derechef en face de rien, j'avais demandé au Seigneur de nous envoyer de nouveaux secours. Depuis samedi après midi, il nous est entré

les sommes suivantes : pour vente d'articles 4 L. 4 s. DE LA PART D'UNE SERVANTE AGÉE, ATTEINTE D'UNE MALADIE MORTELLE, 4 L.; hier un anonyme a mis dans les boîtes de Béthesda, enveloppés dans un petit paquet, 4 s., une bague d'or, trois petites pièces de monnaie espagnole en argent, et une petite pièce d'argent américaine; de même 4 d. Une sœur a donné 6 d., une autre 3 s.; enfin, un anonyme a mis 2 s. dans la boîte de la chapelle de la rue Callow-hill,

Ce matin, j'ai reçu de A. B. 50 L. pour en faire usage selon que les besoins l'exigeraient. Comme on m'a laissé libre d'en disposer pour le mieux, j'ai pris toute la somme pour les autres objets; ce qui m'a mis à même de commander une nouvelle provision de traités, un certain nombre de Bibles et de Nouveaux Testaments; j'ai aussi pu donner quelque secours aux frères et sœurs qui travaillent dans les écoles et qui en avaient grandement besoin. Autant que je puis m'en souvenir, il y a plusieurs années que notre dépôt de Bibles n'avait été aussi au dépourvu qu'il l'est actuellement. Il ne nous reste plus aussi qu'un petit nombre de traités, et les frères qui travaillent à les répandre gratuitement en font des demandes continuelles. Combien donc le Seigneur a été bon de nous envoyer ce secours. Si notre œuvre est la sienne, il nous fournira bien certainement les ressources qu'elle requiert!

9 juin. — Le 7, il est venu 3 s. pour les orphelins, — le 8, 2 L. 6 s. 2 d. Aujourd'hui, un anonyme a envoyé de Bath 5 L. avec ces mots : « Jéhovah Jireh, » (c'est-à-dire l'Éternel y pourvoira). Ces paroles arrivent très à propos, car c'est après avoir demandé au Seigneur de m'envoyer quelques chose qu'il m'a fait parvenir cet argent, dont nous avons en effet besoin pour demain.

11. juin, samedi après-midi. — Comme depuis le 9 il n'est entré que 6 s. 10 d. pour les orphelins, il ne nous reste rien pour lundi. — Samedi soir. Le Seigneur a déjà envoyé quelque chose en vue des besoins de la semaine prochaine; ce sont des arbres qui nous annoncent qu'il veut aussi se souvenir de nous durant celle dans laquelle nous allons entrer. Ce soir il est venu 1 L. 8 s. 7 d. par la vente de quelques articles, et un petit garçon a donné 3 s. 7 1/4 d.

12 juin. — Il est encore venu aujourd'hui 7 s. 6 d., profit provenant de la vente de paniers de dames; on a mis anonymement dans la boîte de Béthesda 40 s., un autre anonyme 2 L.; enfin, on a donné 40 s. avec Ecclés. IX, 40.



45 juin. — Comme nous n'avions reçu que 4 L. 43 s. 6 d. depuis le 12, nous étions de nouveau sans le sou pour demain. Je me mis en prières, et immédiatement après m'être relevé de dessus mes genoux, on me dit qu'on avait mis quelque argent dans la boîte qui est dans ma maison. En l'ouvrant je trouvai qu'on y avait glissé un souverain.

46 juin. — Le souverain mis hier dans la boîte de ma maison n'étant pas suffisant, pendant ma promenade du matin, je demandai de nouveaux secours au Seigneur. En entrant chez moi, on avait envoyé 4 L. 16 s., provenant d'une vente d'articles qui avaient été placés par la sœur qui se charge ordinairement de cet office. Il est encore venu ce matin, par la vente de quelques objets, 4 L. 4 s. 6 d., et cette après-midi, par un don de Leeds, 2 L. 10 s. 3 d.

47 juin. — Il est venu aujourd'hui 4 L. 18 s. 9. d.

48 juin. — Ayant dû pourvoir aux dépenses de l'ensevelissement d'un cher orphelin, lequel, après avoir été pendant deux ans en communion avec les saints, et manifesté une conduite analogue à sa profession, s'est endormi au Seigneur, nous nous trouvions de nouveau au bout de nos ressources. Mais une dame irlandaise, une sœur en notre Seigneur, nous a envoyé 40 L. ce matin. Sur ces 40 L., 8 L. devaient être employées pour les orphelins, et 2 L. étaient pour mes besoins personnels. Ainsi, nous avons été de nouveau pourvus pour le moment.

25 juin. — N'ayant reçu jusqu'à aujourd'hui que 9 L. 14 s. 10 1/2 d. en sus des 8 L. qui étaient venues le 18, nous n'avions pas de quoi faire face aux dépenses de la journée; mais le Seigneur nous a fait voir, comme il le fait ordinairement, qu'il se souvient de nos besoins, et qu'il entend nos prières. On a envoyé aujourd'hui, de Clapham, un paquet contenant un fourreau, un tablier d'enfant et 13 s. 4 d. Les mêmes donateurs ont aussi expédié, de Brighton, dans le même paquet, huit fourreaux, six tabliers d'enfant, six mouchoirs, trois chemises, deux jupes et 40 s. Une dame chrétienne, qui demeure tout près de chez moi, a envoyé un souverain; il est venu 4 s. 6 d. pour vente de Rapports, et 4 L. 18 s. 0 1/2 d. par une vente d'articles donnés dans ce but. Nous avons donc eu abondamment pour aujourd'hui.

4<sup>er</sup> juillet. — Comme il n'était rentré que 8 L. 15 s. 4 d. depuis le 25, nous étions de nouveau sans argent, lorsque hier soir il arriva de Barnstaple un orphelin, avec lequel on envoya 2 L. 5 s. 10 d. Déjà plusieurs fois le Seigneur avait dirigé les choses de telle sorte que, en même temps qu'on nous amenait des orphe-

lins, on envoyait avec eux de l'argent avec lequel nous pouvions nous procurer ce qui nous était nécessaire pour le moment même. — J'ajoute ici que nous n'exigeons aucun paiement au moment de l'entrée des orphelins, et qu'il n'est nullement nécessaire d'avoir du crédit pour obtenir leur admission. Notre Institution n'est en aucune manière établie sur un pied sectaire, ce ne sont pas plus seulement des personnes qui partagent certaines vues religieuses qui peuvent avoir la chance de réussir en demandant l'entrée de tel ou tel autre orphelin; tant qu'il nous reste de la place et qu'il y a des enfants dénués, n'ayant plus ni père, ni mère, peuvent être admis, de quelque partie du monde qu'ils soient sans acception quelconque aux personnes. — J'ai encore reçu aujourd'hui d'un frère en Christ, de Bristol, la somme de 10 L. Il est aussi venu en six autres dons 4 L. 10 s. 2 d. Nous sommes donc maintenant pourvus pour quelques jours.

6 juillet. — Nous avons reçu le 2, 40 s., le 3, 2 L. 2 s. 6 d., le 4, 4 L. 48 s., le 5, quatre dons venant de Hackney et montant à 3 L. 6 s., un don de 2 L. venant de Plymouth; un dit d'un frère de Bristol; 5 s. 3 d. pour vente de Rapports; une sœur de Fairford a envoyé 3 L.; une dame chrétienne qui demeure près de chez moi a remis 1 L.; on a envoyé des articles suivants: Une pièce de deux guinées, une pièce de quart de guinée, un demi-doublon (monnaie portugaise), une pièce d'or de Jacques I<sup>er</sup>, et deux chaînes en or. Il est arrivé ce soir, avec Ecclés. IX, 40, 3 L. 4 s. 6 d. et 3 s. 6 d. pour le de bas. Les dons d'hier et d'aujourd'hui m'ont mis à même de pourvoir à plusieurs dépenses nécessaires, comme de faire acheter beaucoup de farine d'avoine d'Écosse, d'acheter une livre de pois, du ris, de l'orge d'Écosse, des étoffes pour habiller les enfants, etc.

9 juillet. — Il ne nous est rentré que 3 L. 44 s. les 7, 8 et 9 juillet, de sorte que, aujourd'hui samedi, après avoir pourvu les sœurs gouvernantes des trois Maisons de tout ce qu'il fallait pour aujourd'hui et demain, tout s'est trouvé dépensé. Cependant, nous avons été conduits, par la bonne main du Seigneur, à la fin d'une nouvelle semaine, et durant ces huit jours il n'a rien manqué de ce qui était réellement nécessaire.

Lundi, 11 juillet. — Il est venu hier et aujourd'hui 3 L. 9 s. 6 d. Cet argent a pleinement suffi pour aujourd'hui, et lorsque, après avoir pourvu aux besoins de la journée, il ne nous restait pour ainsi dire rien, on ouvrit les boîtes des Maisons des Orphelins, qui contenaient 2 L. 3 s. 4 1/2 d.

12 juillet. — Reçu aujourd'hui 13 s. 9 d.

13 juillet. — Notre bourse se trouvant de nouveau vide, notre Seigneur nous a envoyé de Glasgow 5 L. par une reconnaissance de la poste.

Du 13 au 19 juillet, le Seigneur a envoyé 22 L. 5 s. 10 d. Le je m'absentai pour quelques temps de Bristol, et je pus par sa bce abandonner l'œuvre entre ses mains, pleinement assuré qu'il pourvoirait pendant mon absence. En effet, le Seigneur n'a pas mis que je fusse désappointé, car depuis le 19 juillet au 10 septembre que je travaillai à Barnstaple et dans les environs de Bideford, quoique nous ayons été deux fois dans une grande pauvreté pendant cette période de temps, le Seigneur a pourvu abondamment à tout ce qui était nécessaire.

Le 19 juillet au 10 août il est venu pendant mon absence 51 L. 7 1/2 d.; mais aujourd'hui 10, il restait *un seul penny* dans Trois Maisons des Orphelins. Entre neuf et dix heures du soir, le M....., un chrétien qui est en communion avec nous, porta 7 L. à la Maison des Orphelins. Il avait reçu 5 L. de Q. Q., avec Ecclés. IX, 10, et 1 L. d'une sœur qui avait reçu cet argent de Weymouth. Lorsque cette dernière lui dit qu'on pouvait *usage* de ce don selon qu'on le jugerait le plus convenable, répondit qu'il le donnerait aux orphelins, attendu qu'il les avait dans le besoin. En apportant l'argent, il dit que ce matin lui avait été mis tout particulièrement au cœur de se mettre en œuvre pour les orphelins, et qu'il avait eu par devers lui l'assurance qu'ils étaient dans le besoin. Ainsi ce frère, *ne sachant rien de nos circonstances*, fut poussé par le Seigneur à nous aider en tant intercession pour nous.

La somme totale de ce qui nous est parvenu depuis le 10 au août se monte à 25 L. 5 s. 3 d. Le 26, une nouvelle manifestation des tendres soins de notre Père céleste nous était derechef venue nécessaire, car le lendemain étant un samedi, il nous était passablement, et nous n'avions que quelques sous. En fait, la main du Seigneur fut rendue visible pour nous; ce soir est venu 10 L. avec Ecclés. IX, 10. — Ne comprendrez-vous pas, vous qui ne connaissez pas encore le Seigneur, combien est une chose précieuse de marcher avec Dieu, même pour ce qui a rapport à la vie présente? Et vous, chers frères, qui tremblez de vous appuyer pleinement sur lui et sur lui seul, cette parole est-elle pas vraie, que ceux qui se confient en lui ne seront pas confondus?

Les rentrées qui ont eu lieu du 26 août au 10 septembre se montent à 22 L. 6 s. 8 1/2 d.

Outre les 98 L. 45 s. 7 d. qui nous sont venus pendant mon absence, on a aussi donné, au profit des orphelins, beaucoup d'articles d'habillement, des livres, des provisions, etc., etc.; et tout on a envoyé une grande quantité de bijoux pour être vendus avec la même désignation. En ayant sous mes yeux toutes ces précieuses dépouilles conquises par la puissance de l'amour de Christ, je vis que j'avais en ma possession trente et une broches, deux boucles en or, une paire de bracelets en or, trente-trois bagues en or, un flacon en argent doré, seize paires de boucles d'oreilles en or, deux croix en or, une chaîne en or, un dé en or, huit crochets en or, une clef de montre en or, une montre en or, trois agrafes, deux crochets de montre, deux peignes de dames pour la parure, trois épingles à cheveux en or, deux timbales en argent, environ trente colliers, beaucoup d'autres ornements et plus de soixante vieilles pièces de monnaie d'argent. Je ne puis décrire la joie que j'éprouve en voyant le Seigneur Jésus se servir de notre Institution pour amener les uns après les autres tant d'objets inutiles, destinés à être vendus au profit des orphelins.

Du 10 au 28 septembre, le Seigneur a abondamment pourvu nos besoins. Il est venu en tout, pendant ces dix-huit jours, 92 L. 19 s. 4 d. Bien qu'il nous soit rentré une somme aussi considérable en si peu de temps, cependant, comme nos dépenses ont été très-grandes aujourd'hui, 28 septembre, nous n'avions pas de quoi donner le tour. Mais quelques minutes avant qu'on vint me demander de l'argent, je reçus de Birmingham 2 L. 10 s.

29 septembre. — Il est venu 2 s. 6 d. pour du tricolage, et 7 s. 6 d. en deux dons, avec ces mots : « J. W. de la part du Seigneur », 5 s., etc., « de la part du Seigneur » 2 s. 6 d.

30 septembre. — Il ne nous restait, pour pourvoir aux besoins de la journée, que 46 s. 5 1/2 d., lorsque hier après midi un donateur demeurant dans la paroisse de Redcliff, à Bristol, laissa dans ma maison une bonne montre d'argent, laquelle ayant été vendue pour 6 L., ne nous procura pas seulement le nécessaire pour aujourd'hui, mais nous laissa encore quelque chose pour demain.

1<sup>er</sup> octobre. — Hier après midi il est venu 4 L. de Kensington. nous avons réalisé ce matin, par la vente de quelques articles, 2 s. 6 d., et on a mis 5 s. dans la boîte qui est dans ma maison. Nous avons ainsi eu, avec ce qui nous restait, de quoi pourvoir un peu aux besoins de la journée, mais pas suffisamment, car nous

mmes à samedi, et nos dépenses de ce jour sont généralement double de ce qu'elles sont ordinairement. Mais comme hier et ce matin le Seigneur m'a donné de le prier avec foi quant à nos besoins, j'attendais du secours. Eh bien, cette matinée à dix heures demie, un anonyme a laissé chez moi un petit paquet contenant un billet de banque de 5 L., une chaîne en or, et une ancienne pièce de 5 s. pour l'usage des orphelins. Béni soit le Seigneur qui dispose le cœur de ce donateur inconnu à nous envoyer cette grande dans un moment si favorable ! Une demi-heure après la réception de ce paquet on vint pour de l'argent. Je pus ainsi suppléer aux besoins d'aujourd'hui, et il me reste quelque chose pour le commencement de la semaine. Il est encore venu 4 L. 4 s. sans le courant de la journée. Dans l'après-midi, une sœur en notre Seigneur a fait parvenir deux demi-souverains, qui lui avaient été envoyés par deux donateurs du pays de Galles, et qu'elle n'avait pas voulu tarder de nous faire passer, « attendu que c'était samedi. » Vers les huit heures du soir, un individu habitant la paroisse de Saint-Philippe, à Bristol, apporta un souverain pour les orphelins, et après huit heures il est rentré 2 L. 1 s. par une vente d'articles. Ainsi, quoique en commençant la journée nous n'eussions pas même de quoi faire face aux dépenses nécessaires, nous avons après tout reçu plusieurs livres sterling de plus qu'il ne nous était nécessaire.

8 octobre. — Depuis le 2 octobre nous n'avions réalisé que la somme de 12 L. 16 s. 6 d. par la vente de la chaîne en or, des cinq vieilles pièces et de quelques dons ; aussi, lorsque hier matin j'eus envoyé l'argent nécessaire aux besoins de la journée, il ne restait plus que 1 s. 6 1/2 d. pour aujourd'hui, qui est un samedi. Mais le Seigneur, dont je m'étais tout particulièrement glorifié ce matin devant quatre musiciens allemands, s'est souvenu de nos besoins. Outre un demi-souverain venant de Hereford, on a ouvert les boîtes des Maisons des Orphelins dans lesquelles on a trouvé 2 L. 3 s. 6 d. Ainsi, déjà le matin, nous avons eu la plus grande partie de ce qu'il nous fallait pour aujourd'hui, comptant sur le Seigneur pour le reste. — *Le soir.* Nous avons réalisé ce soir 1 L. 5 s. 2 d., de sorte que nous avons tout ce qu'il nous faut pour aujourd'hui.

10 octobre. — On a mis hier dans les boîtes de la chapelle trois papiers : l'un contenant 1 L. avec Ecclés. IX, 40, et les deux autres chacun 1 s. Il est aussi venu ce matin 6 s. 6 d. pour du tricotage des orphelins. Nous avons ainsi eu, avec ce que nous n'avions pas dépensé samedi, tout ce qu'il nous a fallu pour aujourd'hui, même il nous est resté 3 s. 5 d.

11 octobre. — Lorsque nous avons eu fait face aux besoins d'hier, le Seigneur a de nouveau multiplié les 3 s. 5 d. qui nous restaient. Un frère domestique, de Bath, est venu hier à l'une des Maisons des Orphelins et a remis 5 L. à titre de don, et 8 s. 3 d. pour des Rapports. Un ecclésiastique de Cirencester a aussi envoyé 5 s. Ce matin il est venu 40 s. de Crediton par une reconnaissance de la poste, et une sœur de Bristol a donné 6 d. Arrêtez-vous, cher lecteur, pour admirer la main du Seigneur! Il vient à notre secours jour par jour! Jamais il ne manque de nous aider, et il ne se montre jamais trop tard! Il peut nous arriver d'être pauvres, très-pauvres même, mais quand le secours devient réellement nécessaire le Seigneur ouvre sa main libérale et pourvoit à nos besoins! Le secours arrive souvent par des moyens bien variés, mais il n'en est pas moins certain! Nous pouvons être appelés à l'attendre longtemps, à prier bien souvent, tandis qu'il ne paraît pas se souvenir de nous; mais enfin le secours vient toujours au moment qu'il a lui-même choisi et qu'il trouve le plus convenable. Cher lecteur, qui connaissez le Seigneur, si vous n'avez pas encore fait l'expérience de ces choses, sachez que bien qu'il ne vous appelle peut-être pas à établir des maisons pour des orphelins, ou à former des écoles d'enfants, d'adultes et de dimanche, ou à répandre sur une grande échelle des Bibles et des Traités, vous pouvez néanmoins les réaliser vous-même dans votre sphère de travail et de service. Essayez de marcher dans cette voie, et vous verrez combien il est précieux de s'attendre au Seigneur pour toutes choses, même pour la nourriture qui périt. Et si mon cher lecteur n'est point encore réconcilié avec Dieu par la foi au Seigneur Jésus, qu'il apprenne alors que quiconque devient enfant de Dieu par la foi en Jésus possède le privilège de s'adresser pour toutes choses à son Père céleste, qui met ses délices à lui donner tout ce dont il peut avoir besoin pendant qu'il est ici-bas. Mais, dira-t-on peut-être : « Que feriez-vous quand à l'heure d'un repas vous n'auriez pas de quoi procurer de la nourriture aux enfants? » Je réponds qu'aussi longtemps qu'il plaira au Seigneur de m'accorder la grâce de me confier en lui, cela est impossible; car « celui qui croit en lui ne sera point confondu », et c'est à ma grande joie et consolation que j'ai fait l'expérience de la vérité de cette parole pendant les dix-huit dernières années.

Le 12 octobre il est entré 2 L. 7 s., et 6 s. le 43.

15 octobre, samedi. — La lettre suivante est arrivée hier du comté de Gloucester :

• Mon cher frère,

Comme je ne doute nullement que les orphelins ne soient ac-  
 lement dans le besoin, le Seigneur me contraint par sa puis-  
 ce à vous envoyer les 5 L. incluses.

• Votre affectionné,

• \* \* \* \* •

En effet, cet argent est arrivé dans un moment de besoin, car,  
 que nous ayons eu à peu près assez pour hier, nous n'avions  
 pour les dépenses d'aujourd'hui, et il nous fallait 5 L. 5 s. Il  
 en outre venu, hier après midi, 1 L. d'un frère de Bristol, et  
 s. d'un individu qu'il occupe. C'est ainsi que nous avons pu  
 face aux dépenses d'hier et d'aujourd'hui et que nous  
 mes arrivés à la fin d'une nouvelle semaine. *Le soir.* Il est  
 ore arrivé ce soir 2 L. 11 s. 8 d. par la vente de quelques ar-  
 es, 1 s. de Ledbury, et 11 s. de deux sœurs de Bristol. Ce qui  
 as fait déjà quelque chose pour recommencer une nouvelle  
 saine.

Mercredi, 19 octobre. — Ainsi que cela nous arrive souvent, il  
 nous est rentré que 1 L. 2 s. depuis samedi; nous n'avons donc  
 suffisamment pour les besoins d'aujourd'hui. J'ouvris, en  
 conséquence, une boîte qui est dans ma maison, dont le pro-  
 duit est destiné aux orphelins, et j'y trouvai 2 souverains. Il a plu  
 le Seigneur de nous envoyer encore, dans le cours de la journée,  
 et des environs de Droitwich; profit de la vente de sacs de  
 mes faits par une sœur, au profit des orphelins, 10 s.; un don  
 L. 10 s.; pour des Rapports, 1 s. 3 d.; enfin, 3 d. de la part  
 de deux dames. Ces dames, qui sont des sœurs en notre Sei-  
 gneur, avaient fortement à cœur de donner des sommes considé-  
 rables et elles ont même donné autrefois non seulement de l'ar-  
 gent, mais des chaînes en or, un brillant, et plusieurs autres ar-  
 cles de prix, au profit des orphelins; mais comme elles n'en ont  
 pas les moyens, par suite de circonstances de famille, elles n'ont  
 pas craint d'offrir ces trois sous. Je suis sûr que j'ai part à leurs  
 prières que je prise plus que l'or, et je sais que si elles avaient de  
 l'or pour les orphelins, elles le donneraient aussi. L'enfant de  
 Dieu devrait pour sa consolation faire attention à cette parole :  
 Si la promptitude de la bonne volonté précède, on est agréa-  
 ble selon ce qu'on a, et non point selon ce qu'on n'a pas. •  
 2 Cor. VIII, 42.

21 octobre. — Il est entré 4 L. 9 s. 8 1/2 d.

Lundi, 24 octobre. — Les besoins du 22, qui était un samedi, avaient absorbé tout l'argent qui nous restait, environ 3 L., et il n'y avait plus un liard entre mes mains. Observez maintenant, cher lecteur, comment le Seigneur nous est venu en aide, et bénissez-le avec moi de ce qu'il fait que le fleuve continue à couler quand il y a des besoins. Avant-hier, le jour même où je déboursai le dernier argent, la sœur à laquelle le Seigneur a mis au cœur de s'employer à placer les objets qu'on donne au profit des orphelins, me remit 1 L. 2 s. 9 d. pour vente de quelques objets. Hier, une sœur me donna 2 souverains de la part d'un monsieur et d'une dame indiens, et un souverain provenant de la vente d'une pièce d'ouvrage qu'elle a fait elle-même au profit des orphelins. Un pauvre frère m'a aussi remis 3 s. Aujourd'hui, j'ai reçu le billet suivant d'un anonyme :

« 22 octobre 1842.

« Bien aimé frère,

« Il y a quelque temps que les 35 L. ci-incluses ont été données au Seigneur. Elle sont été reçues pour une œuvre qui s'accorde avec Ephés. VI, 7, et comme je crois que ce serait desobéir à Matth. VI, 19, que de m'amasser des trésors sur la terre (ayant du reste assez sans cela pour suffire à mes besoins), je les remets entre vos mains. Ayez la bonté d'en disposer, selon que le Seigneur vous dirigera.

« Votre affectionné en Jésus.

« Vous m'obligerez en prenant sur la somme incluse 10 L. pour vos besoins et ceux de votre famille. »

Cet argent nous est venu fort à propos; car, quoique nous ayons pu, au moyen des dons d'hier, pourvoir aux besoins d'aujourd'hui, cependant, il nous faut environ cent yards de flanelle; des étoffes pour vêtements de garçons, et outre les dépenses régulières de chaque jour nous avons encore d'autres débours à faire: de sorte que nous nous trouvons ainsi joliment pourvus. J'ai consacré la moitié de cette somme aux orphelins et la moitié aux autres départements qui étaient aussi dans un grand besoin. Un anonyme a aussi mis hier dans les boîtes de Béthesda, 4 s., et un autre 4 L., nous avons retiré 6 s. 5 1/2 d. des boîtes des Maisons des Orphelins; reçu d'une pauvre veuve 2 s. 6 d., 4 L. d'une autre personne, 40 s. 3 d. en huit dons différents, par l'intermédiaire d'un frère, et une caisse d'habillements déjà portés qui ne doivent pas être désignés.



19 octobre. — Il nous faut 5 L. 5 s. pour aujourd'hui. Comme j'étais entré que 3 L. 5 s. 5 d. les 26 et 28, nous n'avions par ailleurs nous que 3 L. 0 s. 6 1/2 d., et humainement parlant, nous n'aurions pas eu assez si on ne nous eût envoyé hier après-midi 5 L. de Hull. Avec quelle bonté le Seigneur ne vient-il pas à nous ainsi dire faire chaque jour l'inspection de nos magasins ! Le Seigneur général, il ne nous envoie pas pour plusieurs mois à la fois, sans doute afin d'avoir souvent la joie de nous voir venir lui demander de suppléer à nos besoins, et que nous ayons aussi nous-mêmes la joie d'obtenir de lui, jour par jour, et en réponse à nos prières, ce qui nous est nécessaire, et qu'ainsi d'autres saints de Dieu puissent être encouragés à s'attendre à lui pour ce dont ils peuvent avoir besoin.

Le 30 octobre, on a donné 11 s.

Le 1<sup>er</sup> novembre. — Il n'y aurait de nouveau rien eu pour satisfaire aux besoins d'aujourd'hui si, hier après-midi, le Seigneur nous avait daigné nous envoyer trois dons, le premier de 4 L., le second de 2 L., et le troisième de 2 s. Outre cela, il est encore venu 3 s. 7 d. pour vente de bas.

Le 2<sup>e</sup> novembre. — Après avoir fait face aux demandes d'hier, il nous restait que 16 s. 9 1/2 d. Je suppliai le Seigneur de vouloir bien nous envoyer de nouveaux secours. En conséquence, à une heure, un frère laissa chez moi une lettre de change de 4 L., dont 1 L. pour les orphelins, 1 L. pour les autres objets, et 2 L. pour mes propres besoins. Entre deux et trois, en me promenant dans un lieu appelé Redland Fields, je rencontre un autre frère qui me donne un souverain pour les orphelins; à quatre heures, une sœur a aussi envoyé un souverain pour les orphelins. Nous sommes donc pourvus pour aujourd'hui, et il nous reste quelque chose.

Le 3<sup>e</sup> novembre. — Depuis l'après-midi du 2, j'ai reçu, soit en dons, soit par vente d'articles, de Rapports ou de bas distribués par les garçons, la somme de 8 L. 9 s. 10 d. Après avoir payé aux dépenses du samedi 5, qui se sont montées de 3 L. 4 L., je ne possédais de nouveau plus rien, ce qui me poussa à supplier le Seigneur. Le même soir, je reçus, en réponse à mes supplications, 40 s. d'une sœur, 4 L. 16 s. 10 d. par une vente d'articles, et ce matin, il est encore venu, en plusieurs différents dons, 2 L. 15 s. 7 1/2 d.

Le 9 novembre. — Après avoir fait face aux dépenses de la journée, notre argent se trouvait de nouveau entièrement dépensé, lorsque, ce soir, il nous vint 4 L. 4 s. par une vente d'articles,

7 s. 9 d. pour des Rappports vendus et 3 d. en don. On me remit aussi ce soir un paquet envoyé par deux sœurs en Christ de Bath, contenant les articles suivants : Cinq bagues en or, une agrafe, une cachet en or, quinze broches, une paire de boucles d'oreilles, une épingle en or, un petit télescope, un peigne pour la parure, quatre paires d'agrafes, deux broches pour la tête, quelques ornements en fausses perles, neuf colliers, onze celets, quatre boucles de ceinture et quelques autres articles.

15 novembre. — Hier, il est venu de W: D. B. 4 L. 4 s. ; et d'une sœur, et 4 s. par une boîte d'orphelins. Ces 4 L. 7 s. étalent tout ce que nous avons, sans cela nous n'aurions pas été à même de pourvoir aux besoins de la journée.

16 novembre. — Lorsqu'on eut fait face aux besoins de la journée, et qu'il ne me restait de nouveau plus rien, je reçus 4 s. pour des Rappports et 4 L. d'un ecclésiastique chrétien. — Ce matin, après avoir demandé des secours au Seigneur, voyant que la poste n'apportait rien, je tombai de nouveau à genoux, et je le suppliai de nous envoyer davantage, d'autant plus que les rentrées avaient été petites pendant plusieurs jours. Je lui dis surtout que, bien que l'heure de la poste fût écoulée, il avait bien des moyens de venir à notre aide. PEU DE MINUTES APRÈS, frère C. B. m'apporta 4 L. 3 s. qui venaient de lui être remis pour les orphelins. Environ une heure après, je reçus la visite de deux frères, l'un du Wiltshire, l'autre du comté d'Essex, qui s'arrêtèrent un peu et qui me remirent en partant 2 L. 10 s. pour les orphelins. Le soir, je vis encore plus clairement que, non seulement le Seigneur n'avait pas été insensible à mes prières du matin, mais aussi qu'il n'était pas borné à ne m'envoyer des secours que par la poste. Une sœur vint me voir et m'apporta, pour diverses choses, douze souverains, dont six doivent être appliqués aux orphelins. Ce n'est pas tout : un frère apporta neuf fourchettes en argent et un couteau à beurre également en argent, dont je puis faire usage selon les besoins. J'aurais pu appliquer ce dernier don aux orphelins, mais j'ai cru devoir l'affecter au fonds des autres objets, dont les besoins étaient plus pressants. Le soir on m'a encore donné 4 s. avec Ecclés. IX, 40, et 4 L. profit provenant de la vente de paniers de dames ; de sorte que nous avons reçu aujourd'hui un subside abondant de la main de notre bon Père.

20 novembre. — Nous étions de nouveau dans un grand besoin pour les autres départements, mais il nous est venu aujourd'hui 40 L. d'une sœur en notre Seigneur, qui est servante dans le Dor-

etshire. Cette somme étant laissée à ma disposition pour en faire sage selon que je le trouverais le plus convenable, je l'appliquai à fonds des écoles, des Bibles, des missions et des traités.

Samedi, 26 novembre. — Depuis le 16 il n'est venu que 7 L. 6 s. 11 1/2 d. pour les orphelins. Nous avons commencé la journée sans avoir un sou. Dans le courant de la matinée, nous avons réalisé 6 s. 4 d. pour vente de bas et 8 d. ont été retirés des boîtes dans les Maisons des Orphelins. A deux heures de après-midi, un ecclésiastique chrétien a envoyé à deux des frères employés à l'œuvre deux souverains. L'un a pu donner un demi-souverain, et l'autre le souverain entier. C'est ainsi que nous avons été pourvus du nécessaire pour aujourd'hui.

Lundi, 28 novembre. — Il est entré hier 5 s. par une sœur de Beltenham; 5 s. avec Ecclés. IX, 10. Un anonyme a laissé à la Maison des Orphelines un papier contenant une couronne avec les lettres E. V., et on a mis anonymement 4 s. dans l'une des boîtes de Bêthesda. Une sœur de Bath a aussi envoyé un collier de corail, et une agrafe de collier en or. Ces dons ont pourvu à nos besoins d'aujourd'hui.

29 novembre. — Ce matin je retirai un schelling d'une boîte d'orphelins qui est dans ma maison; c'était là tout notre avoir pour commencer la journée. AU MOMENT MÊME où l'on m'envoya le sac aux lettres des Maisons des Orphelins, avec la note de ce qu'il fallait pour la journée, je reçus de Barnstaple, par une reconnaissance de la poste, 4 L. qui est le profit revenant de la vente de quelques tours de gorge que deux sœurs en Christ ont tricotés au profit des orphelins. Ainsi, le Seigneur, dans son fidèle amour, nous a envoyé quelque chose, selon que je l'avais attendu de lui. Par sa grâce, mon cœur s'attend à recevoir davantage, car je suis sûr qu'il ne nous abandonnera jamais.

30 novembre. — Nous n'avons rien reçu du tout depuis hier; mais comme un ouvrier a donné 17 s., nous avons pu nous pourvoir de pain et de quelques autres petits articles qui nous étaient nécessaires.

1<sup>er</sup> décembre. — A l'exception de 5 s. pour des ouvrages à l'aiguille, il n'est rien venu pour les orphelins. Les ouvriers n'avaient rien à donner, si ce n'est l'un d'eux qui donna 4 s. 6 d. Cependant ce petit subside nous fournit ce qui nous était absolument nécessaire, car il ne fallait que du lait. Nous ne pûmes toutefois pas nous procurer la provision ordinaire de pain. (Les enfants mangent du pain de trois jours, et lorsque nous n'avons pas de quoi nous procurer la provision journalière, nous tâchons

d'en avoir ensuite du rassis.) Si l'on disait qu'en nous abstenant de prendre la provision ordinaire de pain nous découvrons notre pauvreté aux boulangers, je répondrais que comme on nous a souvent envoyé des présents de pain, ainsi qu'on peut le voir dans la liste des articles donnés pour les orphelins qui se trouve à la fin des Rapports imprimés, il ne suit pas nécessairement de ce que nous soyons pauvres. Mais, nous demandera-t-on peut-être pourquoi ne prenez-vous pas du pain à crédit? Peu importe si vous payiez tout de suite ou à la fin du mois, du trimestre ou de demi-année. Puisque vous savez que les Maisons des Orphelins sont l'œuvre du Seigneur, ne pourriez-vous pas avoir cette confiance en lui que, comme les choses que vous achetez sont nécessaires, il vous accordera de quoi payer les comptes que vous faites chez le boucher, le boulanger, l'épicier, etc.! — 1. Si dans la confiance dans laquelle nous sommes engagés est réellement l'œuvre de Dieu, il veut et peut nous mettre en possession des ressources qu'elle exige. — 2. Non seulement cela, mais il y pourvoit au moment où les besoins seront là. Je ne veux pas dire que là qu'il y pourvoira lorsque nous le jugerons nécessaire, que lorsqu'il y aura des besoins réels, qu'on manquera des choses nécessaires à la vie, il les fournira. Et en supposant que nous puissions nous confier en Dieu pour le paiement de la dette que nous contracterions, ne pouvons et ne devons-nous pas avoir cette confiance qu'il nous fournira ce qu'il nous faut au moment où le besoin sera là, sans que nous ayons à contracter des dettes? — 3. Il est vrai que je pourrais avoir des denrées à crédit, et que pour une somme considérable; mais quel en serait le résultat? La première fois que je me retrouverais dans la détresse, mes dettes se tourneraient involontairement vers un nouveau créancier; j'espérerais pouvoir obtenir, au lieu de se tourner vers le Seigneur; et la foi, qui se conserve et se fortifie seulement par l'exercice, irait en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'enfin, selon les probabilités humaines, je me verrais enfoncé dans les dettes sans avoir la perspective d'en sortir. — 4. La foi a affaire à la parole de Dieu, elle s'appuie sur la parole écrite de Dieu, et cette parole ne renferme aucune promesse qu'il paiera nos dettes; elle dit, au contraire: « Ne devez rien à personne. » Mais il y a une promesse faite à ses enfants: « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point, etc. » « Celui qui croit en lui ne sera point confus. » C'est pour cela que nous ne pouvons pas dire, en nous appuyant sur les saintes Écritures: Pourquoi n'avons-nous pas cette confiance que Dieu nous fournira les moyens de payer les dettes?

e nous avons contractées à son service et pour les besoins des  
 belins ? — 5. La dernière raison pour laquelle nous ne prenons  
 des denrées à crédit est celle-ci : Le principal et le plus im-  
 portant objet de l'œuvre n'est pas le bien temporel, pas même le  
 heur spirituel des enfants (quelque glorieux et béni que soit  
 reste ce point de vue, que par la grâce de Dieu nous cherchons  
 teindre, comme il est aussi l'objet de nos prières); mais notre  
 vre eut pour premier et principal but *de faire voir à tout le  
 nde et à l'Église de Christ en général que, même dans ces  
 niers jours mauvais, le Dieu vivant est prêt à prouver qu'il  
 en effet tel en se montrant disposé à aider, à secourir, à  
 tifier ceux qui se confient en lui, à répondre à leurs prières,*  
 que sachant qu'il veut et qu'il peut nous fournir tout ce dont  
 es pouvons avoir besoin étant à son service, nous n'avons pas  
 oin, après nous être adressés à lui, d'avoir recours à nos  
 blables, ou de faire comme fait le monde. Lorsque, dès le  
 ncipe, Dieu me mit au cœur cette œuvre, je m'attendais à être  
 es la gêne et dans l'épreuve; mais, connaissant son cœur  
 mme je le connaissais par l'expérience de plusieurs années, je  
 rais qu'il prêterait l'oreille aux prières de son enfant qui se  
 nde en lui, qu'il ne m'abandonnerait pas au moment du besoin,  
 il m'exaucerait, me sortirait de difficulté, et que ces détails  
 nt mis au jour par la voix de la presse, pour le bien des croyants  
 des incouverts, d'autres seraient amenés à se confier au Sau-  
 ur. C'est ainsi que les choses ont cheminé pendant plus de  
 ans (1845), et les détails qui ont été publiés ont été gran-  
 ment approuvés par le Seigneur. Nous voyons de plus en plus  
 irement que lorsque nous sommes dans la gêne, c'est pour le  
 en de l'Église de Christ; et si au moment du besoin nous  
 lions prendre à crédit, nous serions entièrement frustrés du  
 and et principal but que nous nous proposons dans cette  
 uvre. Aucun cœur ne serait encouragé à se confier en Dieu; sa  
 rovidence, si spéciale et si remarquable, qui jusqu'ici a été si  
 leinement manifestée dans cette œuvre, ne pourrait plus l'être  
 ix yeux des inconvertis, qui ne pourraient plus être amenés à  
 oir *qu'après tout les choses de Dieu sont une réalité*; car nous  
 vons eu plusieurs cas dans lesquels ces Rapports imprimés ont été  
 es moyens de conversion. C'est pour ces raisons que, au lieu de  
 rendre des denrées à crédit, ou d'emprunter de l'argent de  
 quelques obligeants amis lorsque nous sommes dans le besoin,  
 nous regardons comme un précieux privilège de continuer  
 omme du passé à nous attendre au Seigneur seul. Non, si Dieu

nous en accorde la grâce, lors même que d'un matin à l'autre nous n'aurions rien par devers nous, et qu'il nous fallût nous attendre à lui d'un repas à l'autre, nous nous proposons de regarder à lui seul; étant pleinement assuré que celui qui a nourri tous ces orphelins pendant dix ans (1845) sans les laisser manquer de rien, et qui depuis douze ans (1845) fait cheminer les autres parties de l'œuvre, sans qu'aucune branche ait été arrêtée faute de moyens, en prendra également soin à l'avenir. Je désire aussi déchirer, dans le profond sentiment de mon incapacité naturelle et de ma dépendance du Seigneur, que, quoique par la grâce de Dieu nous ayons dû nous attendre pour ainsi dire chaque jour à lui pour nos provisions journalières, que nous ayons même dû nous confier en lui d'un repas à l'autre, mon âme a été gardée dans la paix. Revenons maintenant aux extraits de mon journal.

2 décembre 1842. — C'est avec le produit de six vieilles pièces de monnaie en argent, que j'ai reçues hier soir, et avec 9 s. 6 d. qui sont rentrés par une vente de quelques articles que nous avons pu faire face aux demandes de la journée. Mais ensuite nous nous trouvions en face des dépenses de demain samedi, que je savais devoir être tout particulièrement fortes, et nous n'avions rien pour y pourvoir. Dans la pénurie où nous nous trouvions il est arrivé ce soir de Lutterworth et des environs deux dons, l'un de 5 L. et l'autre de 4 L. Le don d'une livre était pour les orphelins, et les 5 L. étaient laissées à ma disposition selon que les besoins le requerraient. J'en consacrai 3 L. 12 s. 3 d. aux orphelins et 4 L. 7 s. 9 d. aux écoles. Cette après-midi un monsieur passa devant la Maison des Orphelines au moment où la porte était ouverte et roula une demi-couronne dans la maison. Cette demi-couronne est venue au moment où nous n'avions rien du tout. Il est aussi venu, pour tricotage fait par les petits enfants, 6 d., même ouvrage fait par les garçons, 6 d., 6 d. d'une pauvre veuve chrétienne et 3 d. pour un Rapport vendu. Nous avons ainsi 4 L. 13 s. pour pourvoir aux besoins des orphelins pendant la journée de demain (les autres petites sommes ayant été dépensées aujourd'hui.)

5 décembre, lundi. — Le samedi 3 décembre on nous envoya de Brighton 40 s., nous reçûmes hier 4 L. avec Ecclés. IX, 10, et 40 s. par une sœur de Nailsworth, enfin le produit d'une vente d'articles montant à 44 s. 6 d. Nous eûmes ainsi 2 L. 14 s. 6 d., ce qui ne faisait pas tout à fait assez pour les besoins de la journée, et nous aurions désiré avoir quelques schellings de plus. J'allai par conséquent voir si les deux boîtes de ma maison ren-

raient quelque chose ; il y avait un souverain. Nous réalisa-  
 me plus que suffisamment pour les dépenses prévues de la  
 année, qui se montaient à 3 L. Ce soir j'ai reçu 1 L. 40 s. pour  
 s objets vendus.

8 décembre. — Quelques petits dons rentrés le 6, joints au peu  
 nous restait, suffirent aux besoins de la journée du 7. Le 6,  
 anonyme laissa un schelling sur la cheminée de la Maison des  
 pelins en bas âge, et une orpheline, qui avait été sous nos  
 es, mais qui est actuellement en service, donna 2 s. 6 d. Ces  
 petits dons sont venus au bon moment pour suppléer aux  
 abs du 7. Nous avons commencé la journée sans avoir rien  
 vers nous. Au moment où l'orphelin qui avait été envoyé  
 moi attendait pour de l'argent, je reçus des environs de  
 wich, 40 s., qui, avec 3 s. 9 d. pour des Rapports, 6 d.  
 du tricotage fait dans la maison des petits enfants, et 4 s.  
 un ouvrier a pu donner de sa propre bourse, nous ont  
 passer la journée.

9 décembre. — Ce matin nous étions de nouveau sans le sou  
 les dépenses du jour. Peu après dix heures il est arrivé un  
 de Northam, près de Bideford, avec lequel on a envoyé  
 pour mes besoins personnels, et 2 L. 2 s. 4 d. Comme on  
 rien écrit au sujet de cette dernière somme, je la mis au  
 des orphelins. Ce subside nous a pourvus pour aujourd'hui  
 nous reste quelque chose pour demain. Il y avait aussi 6 d.  
 les boîtes de ma maison.

10 décembre. — Après avoir pourvu aux besoins d'hier, il nous  
 resté 4 L. Ce matin, samedi, sachant qu'il nous faudrait plu-  
 vers livres sterling pour lesquelles je m'étais attendu au Sei-  
 neur, vers les neuf heures je reçus, pour les orphelins, 4 L.  
 une sœur qui habite Londres avait remise à un frère qui reve-  
 d'Espagne et retournait dans le Devonshire. Quelques minutes  
 près la réception de ce souverain j'eus à payer 2 L. pour l'un des  
 prentis, ce qui me prit justement tout l'argent que j'avais, de  
 sorte qu'il ne me restait rien pour les dépenses ordinaires du mé-  
 age que je savais devoir monter à 3 L. au moins. Je me mis par  
 conséquent en prières, étant pleinement assuré, par la grâce de  
 Dieu, que mon fidèle et bon Père me pourvoirait aussi aujour-  
 d'hui, moi, son enfant, de tout ce qui m'était nécessaire. J'étais  
 peine relevé de dessus mes genoux que je reçus de Torquay un  
 billet de banque de la valeur de 40 L. Le cher donateur conso-  
 lait 2 L. à mes propres besoins temporels, et 8 L. aux orphelins,  
 e sorte que nous avons eu plus qu'assez pour aujourd'hui. — Il

est encore venu ce soir 6 s. 10 d. en cinq petits dons différents 6 s. pour ouvrages de couture, et 1 L. 6 s. 6 d. par une vente d'articles.

11 décembre. — 2 s. 6 d. ont été mis en anonyme dans les boîtes de Bethesda. Reçu 1 L. de C. M. W.

14 décembre. — Ce matin, j'étais de nouveau réduit à 1 s. onze heures je reçus d'une sœur un billet renfermant 2 s. huit Rappports, et 40 s. de la servante d'un monsieur. Le monsieur qui a eu l'obligeance d'apporter le billet renfermant cet argent donné en même temps 2 s. 6 d. pour les orphelins. Comme nous n'avions besoin que de 16 schellings pour nous procurer les provisions nécessaires pour la journée, et qu'un des ouvriers donner 1 s. 5 d. de sa bourse, nous avons été pourvus.

15 décembre. — Il n'est rentré aujourd'hui que 2 s. 3 d., tenu d'une boîte pour les orphelins, 1 L. par une vente de 2 s. 1 1/2 d. par les boîtes des Maisons d'Orphelins; l'un des employés a pu ajouter 5 s. de sa bourse, de sorte que nous sommes pourvus pour aujourd'hui.

16 décembre. — Il n'est rien rentré. Tout notre avoir consistait en 3 s. 5 d. qu'un des ouvriers a pu donner. Ce soir, à six heures nous étions dans un besoin pressant, non seulement pour ce qui concerne les orphelins, mais aussi quant aux écoles, etc. Je suis mis en prières avec deux des ouvriers. Nous avions espéré qu'il nous vint quelque argent avant le lendemain à huit heures car nous n'avions rien pour prendre le lait pour le déjeuner. Les enfants déjeunent avec de la bouillie de gruau d'avoine indépendamment des autres demandes de demain qui demeurent nombreuses puisque c'était samedi. En priant le Seigneur nos cœurs étaient en paix, et nous étions assurés que notre Dieu pourvoirait à nos besoins. *Nous fûmes à peine relevés de terre nos genoux* que je reçus une lettre, contenant un souverain pour les orphelins, dont la moitié provenait d'un jeune officier des Indes Orientales, et l'autre était le produit de la vente d'un ouvrage que la sœur qui a envoyé l'argent a fait au profit des orphelins. « J'aime à envoyer ces petits dons », nous écrit-elle « ils arrivent si souvent au bon moment. » Et, en effet, il en est été ainsi maintenant. — Environ cinq minutes après je reçus d'un frère la promesse qu'il me donnerait la semaine prochaine 50 L. pour les orphelins; et un quart d'heure après, à sept heures, un autre frère me remit un souverain que la sœur en Christ d'Irlande avait laissé aujourd'hui en partant pour Dublin, avec la même destination. Combien il est doux et précieux.



constater d'une manière aussi manifeste, combien le Seigneur est disposé à répondre aux prières de ses enfants qui sont dans le soin !

17 décembre.— Comme il n'y avait pas de quoi suffire aux besoins des Maisons des Orphelins pour aujourd'hui, nous nous sommes concertés, deux autres frères et moi, pour attendre le Seigneur. Les régents des écoles avaient en outre besoin de secours. Entre sept et onze heures, je reçus, à la première distribution, une lettre venant un demi-souverain, avec ces mots : « Les lionceaux ont faim, ils ont faim ; mais ceux qui cherchent l'Éternel n'auront besoin d'aucun bien. 16 décembre 1842. » Il n'était nullement cet argent était pour mes besoins personnels, pour les orphelins ou pour tout autre objet, ce que je prie les obligeants régents de vouloir bien désigner quand ils enverront de l'argent, ou tout au moins dire qu'ils me laissent la liberté d'en faire application. Je pris cet argent pour les orphelins. Nous avons eu, à 2 s. 6 d. près, tout ce qui était nécessaire pour pourvoir aux besoins d'aujourd'hui et de demain. Ce soir, entre sept et huit heures, un frère a envoyé une demi-couronne à la Maison des Orphelins, en disant qu'il avait beaucoup pensé aux orphelins ce jour le courant de la journée, mais qu'il n'avait pas eu le temps d'envoyer cet argent plus tôt. Ainsi, par la bonté du Seigneur, nous avons exactement la somme qui nous est nécessaire et nous vivons à la fin d'une nouvelle semaine. Entre neuf et dix heures du soir, il est encore venu 2 L. 7 s. par une vente d'objets. Notre Seigneur ne nous a donc pas seulement amenés à la fin de cette semaine, mais il nous a encore donné quelque chose pour commencer la suivante.

19 décembre.— Il est venu hier 4 L., profit revenant de la vente des sacs de dames, et 2 L. en deux dons différents. Ces 5 L. 7 s. sont rentrés depuis samedi soir, devraient suffire aux dépenses ordinaires du ménage pour aujourd'hui ; mais, comme nos magasins de gruau d'avoine, de riz, de pois et d'orge d'Écosse sont ou entièrement épuisés ou près de l'être, qu'il nous faut en outre du calicot pour des chemises et autre linge, plusieurs autres articles, et que les maîtres des écoles ont surtout grandement besoin de secours pécuniaires, j'avais spécialement prié le Seigneur de nous envoyer des subsides plus abondants. Vers dix heures et demie du matin je me relève de dessus mes genoux, et un peu près à onze heures moins un quart je reçois de A. B. une lettre renfermant un billet à ordre de 100 L., pour en faire usage selon les besoins de l'œuvre. Comme on avait promis de payer

cette semaine 50 L. pour les orphelins, je ne pris pour cet objet que 25 L. et 75 pour les autres fonds; ainsi nous avons été secourus très à propos pour toutes choses. « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits ! » Il est encore venu 3 L. 10 s. en trois différents dons.

Quoique nous ayons reçu ce qui était absolument nécessaire pour les maîtres, les besoins de l'œuvre des écoles ont été très grands pendant les trois dernières semaines. Cette gêne se fait surtout sentir maintenant, car un frère entre autres avait besoin de quelques livres sterling dans l'espace d'un ou deux jours, et il fallait également des secours à trois autres maîtres. J'avais au fond très fortement à cœur d'envoyer quelque argent à plusieurs frères qui travaillent dans des pays étrangers, et qui se reposent sur le Seigneur seul pour leurs besoins temporels, mais je n'avais pu en venir à bout faute de moyens. C'est pour ces diverses raisons que je m'étais mis tout particulièrement en prières ce matin, et un quart-d'heure après m'être relevé de dessus mes genoux, je reçus le billet à ordre de 100 L., que j'ai la liberté d'employer selon que les besoins l'exigent. Tous les maîtres ont pu être abondamment pourvus de ce qui leur était nécessaire et on a été à même d'envoyer quelques secours à deux frères qui travaillent à l'étranger.

Je pense qu'il convient de rappeler ici ce qui a déjà été dit, savoir que, bien que les frères et les sœurs qui travaillent dans les écoles aient un certain salaire régulier quand il y a des ressources, cependant je ne suis nullement leur débiteur quand il n'y a rien, et qu'ils ont à regarder au Seigneur leur maître et nullement à moi pour leurs besoins. En vérité, dans de telles circonstances, un frère ou une sœur engagé dans cette œuvre ne pourrait avoir que bien peu de joie dans sa position, s'il ne cherchait pas à s'appuyer individuellement sur le Seigneur.

Les 20 et 21 décembre, il est venu 2 L. 15 s. 3 d. pour les orphelins.

22 décembre. — Bien qu'il soit rentré plus de 36 L. pour les orphelins, ces quatre derniers jours cependant, comme nos magasins demandaient à être de nouveau approvisionnés, et que nous avions à faire face à d'autres dépenses, nous avons derechef besoin de quelques secours, lorsque je reçus les 50 L. qui avaient été promises la semaine dernière pour les orphelins. J'ai donc pu fournir aussi aux ouvriers des Maisons des Orphelins quelque argent pour leurs dépenses personnelles.

REVUE DE L'ANNÉE 1842.

I. *État de l'église.*

<b>Lorsque nous vinnes à Bristol, frère Craik et moi, le nombre des frères et sœurs que nous trouvâmes réunis en troupeau se montait à.</b>	68
<b>Ont été admis à la communion depuis que nous sommes venus à Bristol.</b>	848
<b>Le nombre total de ceux qui sont en communion avec nous, s'il n'y avait pas eu de mutation, serait de</b>	916
<b>Mais 131 ont quitté Bristol.</b>	131
<b>59 nous ont quittés et demeurent encore dans cette ville.</b>	59
<b>L'église exerce la discipline envers</b>	51
<b>74 sont morts.</b>	74
	315

En déduisant 315 de 916, il reste 601 frères et sœurs actuellement en communion avec nous.

Sur ce nombre, 73 ont été ajoutés pendant l'année dernière, dont 27 ont été amenés à la connaissance du Seigneur au milieu de nous. 48 autres, qui connaissaient déjà le Seigneur, n'avaient jamais été en communion nulle part; 28 autres avaient été autrefois en communion avec des assemblées de frères, mais la plupart d'entre eux avec des saints qui ne sont pas à Bristol.

7 frères et sœurs sont morts pendant l'année dernière.

Sur les 68 frères et sœurs que frère Craik et moi trouvâmes réunis en troupeau, il en est mort 18, 42 nous ont quittés, mais sont encore à Bristol, 3 ont quitté Bristol, et 2 ont été retranchés, de sorte qu'il ne reste plus actuellement que 33 de ces frères et sœurs au milieu de nous.

II. *Mon état temporel.*

1. Il a plu au Seigneur de m'envoyer, par le moyen des saints au milieu desquels je

travaille à Bristol, des provisions, des vêtements, etc., valant <i>pour le moins</i> . . . . .	40 L.	0 s.	0 d.
2. Offrandes anonymes en argent, enveloppées dans du papier, avec mon adresse, et mises dans les boîtes destinées à recevoir les contributions pour les pauvres d'entre les saints ou pour le loyer dans les lieux de réunion. . . . .	413	1	8
3. Présents en argent, provenant d'enfants de Dieu de Bristol, qui n'ont pas gardé l'anonyme. . . . .	47	8	4
4. Provisions et articles d'habillements de la part d'enfants de Dieu qui ne sont pas à Bristol, valant <i>pour le moins</i> . . . . .	40	0	0
5. Argent provenant d'enfants de Dieu qui ne sont pas à Bristol. . . . .	449	6	3
Total. . . . .	<hr/> <b>329 L. 16 s. 0 d.</b> <hr/>		

21 janvier 1843. — Depuis le 22 décembre jusqu'à ce jour le Seigneur nous a fait parvenir des dons pour les orphelins de telle manière qu'il nous rentrait toujours quelque argent avant que tout fût dépensé. Après avoir pourvu aux dépenses d'aujourd'hui samedi, 21 janvier 1843, et les 50 L. qui m'avaient été remises le 22 décembre, et une somme de 50 à 60 L. qui était rentrée *depuis*, se trouvant entièrement dépensées, on m'a remis ce soir une coupe en argent, un cachet en or, un dit cassé, une boucle en or, un crochet de montre et une broche. Il est aussi venu 2 s. 6 d. au moyen d'une vente d'articles, et 40 s. en don.

23 janvier 1843. — Il est entré hier 9 s. et aujourd'hui 1 L. 13 s.

24 janvier. — Reçu aujourd'hui 5 L. 7 s. 7 d.

25 janvier. — Reçu 3 L. 3 s. 2 1/4 d.

28 janvier. — Le dernier argent ayant été déboursé hier matin, je reçus hier soir 5 L., accompagnées de Ecclès. IX, 10. Ce matin on a envoyé de Clapham 2 L. 8 s. C'est ainsi que nous avons pu faire face aux dépenses d'aujourd'hui qui sont allées à 4 L. 5 s.

3 février. — Depuis le 28 janvier, les rentrées se sont élevées à 13 L. 5 s. 4 d., ce qui a pleinement suffi à nos besoins. Mais

aujourd'hui, après avoir fait face aux dépenses de la journée, et se trouvant de nouveau dépensé, je me mis en prières ce matin avec ma femme. Ce soir, le Seigneur nous a répondu en nous envoyant 7 s. par une vente d'articles.

4 février. — Ce matin, un frère m'a donné 4 L., ce qui fait L. 7 s.; mais comme cette somme n'est pas à beaucoup près suffisante pour aujourd'hui, nous avons continué à prier, et nous tendons maintenant le secours. Pendant que j'écris ces lignes, l'orphelin apporte le sac aux lettres, et vient chercher 2 L. 15 s. et il faut pour aujourd'hui. J'attends en conséquence le secours pour pouvoir compléter cette somme. — En ouvrant les boîtes de la maison, j'y ai trouvé 3 s. 6 d., et j'ai dû renvoyer le garçon avec 4 L. 10 s. 6 d. en attendant de nouvelles rentrées. — Vers cinq heures de l'après-midi, il est venu 4 L. 7 s. 4 d. par une vente d'articles. Nous avons ainsi eu suffisamment, même un sou de plus qu'il nous fallait, et nous sommes amenés à la fin d'une nouvelle semaine, Seigneur, comment ton serviteur pourrait-il assez te louer de ce que tu veux bien condescendre jusqu'à entendre ses prières! Son âme s'étonne de cette condescendance, et cependant elle ne s'en étonne pas lorsqu'il considère que tu fais cela pour l'amour de ton cher Fils, par lequel tu as continuellement les yeux sur ton serviteur. — Il est encore venu ce soir. 2 s. 6 d.

6 février. — On m'a confié hier pour les orphelins huit différents dons, montant ensemble à 2 L. 47 s. 6 d. Ces dons m'ont mis à même d'envoyer aujourd'hui aux Maisons des Orphelins les subsides nécessaires aux besoins de la journée, et qui ont absorbé tout ce qui était rentré hier. Vers une heure, lorsque nous n'avions plus rien du tout, j'ai reçu 40 L., avec les lignes suivantes : « La veuve aux orphelins; don de la reconnaissance à Celui qui prend soin et d'elle et de ceux auxquels elle consacre son offrande. » J'ai aussi reçu en même temps, par le même est donateur, 2 L. de la part d'un monsieur et d'une dame. Le soir, il est encore venu 40 s., profit de la vente de quelques sacs de dames, et un don de 2 s. 6 d.

11 février. — Comme il n'est rentré que 4 L. 6 s. ces trois derniers jours, tout se trouvait dépensé, et nous n'avions rien pour les besoins de demain, samedi. Cette après-midi, j'ai reçu 40 s., bénéfice d'une vente de sacs de dames. Ce soir, il est encore venu 4 L. avec Ecclès. XI, 40, 2 s. pour articles vendus et 2 s. d'un frère.

14 février. — Les rentrées de l'après-midi et de la soirée d'hier

nous ont mis à même de fournir 4 L. 4 s. pour les dépenses de la journée. Cela ne suffisant pas, je priai le Seigneur de vouloir bien continuer à venir à notre aide, et voici que le courrier de ce matin m'apporte 2 L. de Stafford, par une reconnaissance de la poste. Sur cette somme, il y a 4 L. 7 s. 6 d. pour les orphelins. Nous avons ainsi 3 L. 4 s. 6 d., ce qui est bien suffisant pour aujourd'hui.

Admirez avec moi, cher lecteur qui connaissez le Seigneur, combien son secours vient à propos. Pourquoi cette reconnaissance de la poste n'est-elle pas arrivée quelques jours plus tôt ou quelques jours plus tard ? N'est-ce pas parce que le Seigneur voulait venir à notre aide par son moyen, qu'il a disposé le donateur à l'envoyer dans ce moment-là, ni plus tôt ni plus tard ? Evidemment, tous ceux qui connaissent le Seigneur et qui n'ont aucun intérêt à le désavouer ne pourront que reconnaître sa main d'une manière remarquable dans cette œuvre. — Tout lecteur pieux et simple ne dira pas non plus « qu'il n'y a aucune différence entre cette manière de procéder et aller d'une personne à l'autre demander des secours, et que la publication des Rapports est précisément la même chose. » Cher lecteur, il y a une grande différence. Supposons que nous soyons dans le besoin et que notre pauvreté durât depuis quelques semaines et même depuis quelques mois. N'y aurait-il pas une différence, dans un cas semblable, entre s'adresser au Seigneur seul d'un jour à l'autre sans dire un mot de notre pauvreté à quiconque ne serait pas directement attaché à l'œuvre, et écrire des lettres ou faire des demandes verbales de secours à des personnes bienveillantes ? Il y a certainement une grande différence entre ces deux manières de faire. Je ne veux pas dire par là que ce serait agir d'une manière contraire aux préceptes du Seigneur que de chercher à soutenir l'œuvre en faisant des demandes directes à des croyants ; (ce serait toutefois en opposition directe avec sa volonté que de s'adresser aux *inconvertis*, 2 Cor. VI, 44-48). Mais je crois devoir suivre cette marche pour le bien de l'Église de Christ en général. Je supporte de bon cœur les épreuves, même les épreuves sévères qui sont inséparables de cette vie de foi (qui toutefois procure aussi de précieuses joies) si, d'une manière ou d'une autre, au moins une partie de ceux qui me sont unis par une même foi peuvent être amenés à voir combien il y a de réalité dans le fait de marcher avec Dieu seul, et qu'il est bien vrai que l'enfant de Dieu a pouvoir auprès de lui par la prière et par la foi. Et s'il se sert, pour un service aussi glorieux, d'un être si vil, si

**fidèle**, en général si indigne qu'on fasse quelque attention à **il**, je l'attribue uniquement aux richesses de cette *grâce*, qui **ut** bien employer les instruments les plus faibles, afin que l'honneur lui en appartienne *évidemment*. Je n'ajouterai qu'un **mot** : Si Satan cherchait à vous souffler aux oreilles qu'après tout, **les** besoins sont connus quand ils existent (car il a été dit à **on** sujet à une réunion publique dans une grande ville, que lorsque nous étions dans le besoin, je priais *publiquement* le Seigneur d'envoyer du secours pour les orphelins, ce qui est entièrement faux); si l'on disait, je le répète, que je fais en sorte que **les** besoins soient connus, je demanderais à qui je me suis adressé **pour** quoi que ce soit pendant les nombreuses années qui se sont écoulées depuis que l'œuvre a commencé? A qui ai-je fait connaître nos besoins, si ce n'est à ceux qui sont étroitement liés à l'œuvre? Loin de désirer de les découvrir dans le but de porter **des** personnes bienveillantes à contribuer à soutenir l'Institution qui m'est confiée, j'ai même refusé de faire connaître nos circonstances à celles qui m'interrogeaient à cet égard, et cela quand je l'aurais eu qu'à dire un mot pour avoir des sommes considérables. J'en ai donné quelques exemples dans la première partie de **et** Exposé. Si je refuse, dans ces cas-là, c'est afin que la main de Dieu soit seule en évidence; car c'est là mon but principal, et nullement l'argent, ni même la faculté de pouvoir poursuivre l'œuvre. Et le Seigneur m'a donné de tellement me posséder moi-même que, dans le temps de la plus profonde pauvreté, quand nous n'avions rien du tout, et que, d'un repas à l'autre nous avions à nous attendre au Seigneur pour les besoins de plus de cent personnes, lorsqu'on me faisait un don de cinq ou dix livres et au delà, les donateurs n'auraient pas pu s'apercevoir à ma contenance si nous avions beaucoup ou si nous n'avions rien du tout. Mais c'est assez. J'ai fait ces quelques remarques, bien aimé lecteur, afin que, soit d'une manière soit d'une autre, vous ne veniez pas à perdre la bénédiction qui peut résulter pour vous de la lecture de ces détails sur la fidélité du Seigneur et sur la promptitude avec laquelle il entend les prières de ses enfants.

13 février, lundi. — Après avoir déboursé samedi tout ce que nous possédions, quoique nous ayons eu assez pour cette journée, nous dûmes derechef nous attendre à Dieu pour de nouveaux secours, car il nous faut ordinairement plusieurs livres sterling le lundi. Dans ce moment aussi, notre fidèle Seigneur ne nous a nullement déçus. Il est venu samedi, assez tard, 4 L. 8 s. 11 d. par la vente de quelques articles donnés dans ce but, et 5 s. par

une vente de bas tricotés par les garçons. J'ai aussi reçu depuis 40 s., profit de la vente de quelques sacs de dames, 4 s. 9 d. pour les boîtes de ma maison, et 6 s. en deux différents dons. On a aussi mis hier dans les boîtes de la chapelle une demi-couronne avec ces mots : • Confiez-vous au Seigneur et attendez-le patiemment. Nous avons donc eu 2 L. 44 s. 2 d., somme suffisante pour les soins de la journée.

14 février. — Je n'ai rien reçu depuis hier matin. Lorsqu'on est venu pour de l'argent, il n'y avait que 4 s. 6 d. envoyés des Maisons des Orphelins par le messager même qui venait chercher la somme nécessaire pour la journée, et qu'on avait reçus hier de la Maison des Orphelins en bas âge. J'ouvris les boîtes de ma maison; il s'y trouvait 4 s. PENDANT QUE LE GARÇON ATTENDAIT DE L'ARGENT, la sœur qui place les articles destinés à être vendus au profit des orphelins, et qui ne savait rien de la pénurie de laquelle nous nous trouvons, vint et apporta 42 s. pour quelques objets qu'elle avait vendus. Comme il ne nous fallait que du pain et du lait, nous pûmes, avec ces 44 s. 6 d., suffire aux besoins d'aujourd'hui.

15 février. — Il est venu 2 L. 44 s. des environs de Rothbury et nous avons encore reçu 4 s. 9 d., ce qui nous a fait assez pour la journée.

16 février. — Reçu hier après-midi 9 s. de deux pauvres de Portsmouth. Ces 9 s. avec 9 d. qui étaient restés de l'argent reçu hier après qu'on eut fait face aux dépenses de la veille, et tout ce que je possédais pour commencer la journée. Dans le courant de la matinée, une dame de Ashton, près de Bristol, a apporté 40 s.; notre avoir a ainsi été porté à 49 s. 9 d., ce qui a suffi pour aujourd'hui.

17 février. — Il n'est venu que 2 s. 6 d. en don et 2 s. 4 d. pour du tricotage. Je n'ai pu envoyer que ces 4 s. 10 d.; espérant toutefois que le Seigneur m'enverrait davantage. On m'a ensuite apporté de la Maison des Orphelins que cette minime somme avait été envoyée aux gouvernantes pour procurer ce qui était absolument nécessaire pour aujourd'hui. Ce soir, à neuf heures, j'ai reçu de sœur E. 8 s. 9 d. pour des Rapports. Cette assistance nous est d'autant plus précieuse que, sans elle, nous n'aurions pu nous procurer du lait pour demain matin.

18 février. — Ce matin, entre sept et huit heures, j'ai porté aux Maisons des Orphelins l'argent venu hier soir, de sorte que nous avons été pourvus pour le déjeuner. Nous avons maintenant à regarder au Seigneur pour plusieurs livres sterling dont nous avions



soin pour faire face aux dépenses de ce jour qui est un samedi. tre dix et onze heures, nous étions de nouveau en prières devant le Seigneur, ma femme et moi, le suppliant de vouloir bien nous envoyer du secours. Dans notre grande pénurie, je reçois, quelques minutes après, à la première distribution du courrier, une lettre de Barnstaple, contenant 5 L. pour les orphelins. Comme il est précieux de voir la main de Dieu se déployer pour nous, si dire chaque jour, et d'une manière aussi évidente en notre faveur!

20 février, lundi. — Bien que le don que le Seigneur a daigné nous envoyer samedi soit venu dans un moment si favorable, et quelque suffisant qu'il ait été pour les besoins de ce jour, cependant, lorsqu'on a eu fait face à toutes les dépenses, il n'en est rien resté, et déjà, samedi, nous dûmes nous attendre au Seigneur pour de nouveaux secours en vue d'aujourd'hui. Comme de coutume, le Seigneur s'est montré pour nous. Samedi, vers les neuf heures du soir, il est arrivé, par la poste, un petit paquet du Berkshire, contenant six bourses en forme de cruche, deux bonnets de nuit, un crochet de montre et 6 L. 4 s. 4 d. Sur cette somme, 5 L. sont destinées à des œuvres de missions, il y a 4 s. 4 d. pour les orphelins, et 4 L. à répartir selon les besoins. J'ai en conséquence cette livre sterling pour les orphelins. — J'ai reçu hier matin 4 L., pite d'une veuve pour les orphelins; on a inséré dans les boîtes de la chapelle 10 s. avec Ecclés. IX, 10, plus une demi-couronne en anonyme. Il a donc plu au Seigneur de nous envoyer en tout 2 L. 13 s., somme suffisante pour faire face aux dépenses de la journée.

21 février. — Nous avons eu amplement pour hier; mais après avoir pourvu à toutes les demandes, j'étais de nouveau en face de la nécessité pour aujourd'hui. Combien donc le Seigneur a été bon d'incliner le cœur du frère qui m'avait déjà donné 50 L. il y a quelques semaines, à me remettre encore 4 L. 2 s. 6 d. hier soir vers les neuf heures! Ce don a pourvu à nos besoins d'aujourd'hui.

22 février. — Nous n'avons reçu hier que 3 s. 9 d. pour des rapports vendus. Lorsque ce matin, on envoya des Maisons des Orphelins le sac aux lettres pour chercher de l'argent, j'y trouvai le billet suivant: « Nous n'avons pas besoin de désigner une somme aujourd'hui, et nous pouvons nous arranger à faire avec ce qu'il plaira au Seigneur d'envoyer. » Je ne pus faire passer que 3 s. 9 d. en m'attendant au Seigneur pour des secours ultérieurs. — Il est encore venu cette matinée 3 s. pour vente de bas, et 2 s. 6 d. pour quelques autres articles donnés pour la vente.

Poussés par le besoin à ouvrir les boîtes des Maisons des Orphelins, nous y trouvâmes 44 s. 6 d. Nous avons ainsi eu en tout 1 L. 0 s. 9 d., ce qui nous a amenés au bout de la journée.

23 février. — J'ai reçu hier soir un petit paquet venant de Bath, contenant un petit télescope, un jeu de jetons en nacre, sept boutons d'argent, et une broche en argent cassée. Ce matin, on m'a apporté le sac pour de l'argent, mais je n'avais rien. PENDANT LE GARÇON QUI AVAIT APPORTÉ LE SAC AUX LETTRES ATTENDANT RÉPONSE, la sœur qui dispose des objets donnés pour la vente (elle qui ne connaissait pas plus que toute autre personne l'état de nos fonds), apporta 44 s. 4 d. Ce fut avec cette somme que nous commençâmes la journée, en nous confiant au Seigneur pour l'avenir.

24 février. — Il n'est plus rien venu dans le courant de la matinée d'hier; mais, peu de minutes après quatre heures, je reçus une lettre de Jersey renfermant 4 L. pour les orphelins, par reconnaissance de la poste. Le donateur mande : « Vous trouverez ci-joint une lettre de change pour une livre, montant de ma souscription pour cette année. Mon désir était de différer jusqu'au 1<sup>er</sup> juin; mais ayant été tout particulièrement travaillé aujourd'hui par la pensée que c'est maintenant qu'il convient de l'envoyer, je ne me fais aucun scrupule de profiter du courrier de ce soir, ce qui, j'espère, vous sera agréable. Jersey, 20 février 1843. » — La main de Dieu n'est-elle pas visible dans cette affaire? C'est lui qui a poussé ce donateur, qui demeure à une si grande distance, à se souvenir de nos besoins, et son argent est arrivé, en effet, en temps opportun. — Nous avons donc été secourus pour aujourd'hui. Quelques minutes après avoir reçu ce don de Jersey, un frère qui demeure près de Bruton, comté de Somerset, m'a envoyé 45 s. Ce dernier don ayant été mis entièrement à ma disposition par le donateur, je le consacrai aux besoins de cette journée pour les orphelins. Le courrier de ce matin m'a apporté un demi-souverain de Londres. La lettre ne contenait que ces mots : « Londres, 22 février 1843. Psaume XXVII, 14. » J'ai affecté ce demi-souverain au fonds des orphelins. Il est encore venu 4 s. 4 d. pour du tricotage et 6 d. 1/2 par les boîtes de ma demeure. Ainsi, par la bonne main de notre Dieu, nous avons eu 4 L. 6 s. 10 1/2 d. pour les besoins d'aujourd'hui.

Samedi, 25 février. — Il est rentré hier dans l'après-midi et pendant la soirée 42 s. 8 d. pour du tricotage, et 4 s. 9 d. C'était là tout notre avoir pour commencer la journée. Reçu encore, dans le courant de la journée, 5 d. par les boîtes des Maisons des

phelins, 7 s. 8 d. pour du tricotage, 4 s. en don, 4 s. pour  
 Rapports vendus, 10 s. pour un objet donné pour la vente, et  
 qu'un des ouvriers a donnés de sa propre bourse. Le Seigneur  
 us a donc donné 2 L. 3 s. 6 d. pour les besoins de ce jour, et  
 us touchons à la fin d'une nouvelle semaine. Nous avons eu,  
 rechef, une preuve que notre bon Père pense toujours à nos  
 soins en recevant ce soir un paquet et une boîte de Plymouth;  
 premier contenait une boîte de musique et une pièce de tapis-  
 rie; la caisse renfermait dix ornements en porcelaine, le tout  
 ur être vendu au profit des orphelins.

Lundi, 27 février. — Il n'est rien rentré depuis samedi. En  
 aséquence, lorsque nous commençâmes la journée, nous n'a-  
 pas de quoi pourvoir à nos besoins. Je me fortifiai néan-  
 dans la pensée que notre Père les connaissait, et je fus  
 rdé en paix. Ce matin, entre dix et onze heures, je reçus 4 L.  
 a. de Guernesey. Le frère qui envoyait cet argent écrivait qu'il  
 it tardé à l'expédier, et qu'il espérait qu'il arriverait « au temps  
 rqué par le Seigneur; » il a en effet rencontré juste, car nous  
 ons été pourvus pour la journée.

28 février. — Hier après midi, on a mis 3 s. dans la boîte qui  
 dans ma chambre; comme nous n'avions derechef rien en  
 commençant la journée, le besoin où nous étions nous les fit bien-  
 retirer. J'ai encore reçu aujourd'hui 2 L. d'un frère de Cre-  
 Mon, provenant d'une boîte pour les orphelins qui se trouve  
 dans sa maison. — Ce soir, je me suis rendu à une réunion pour  
 la lecture des Écritures qui a eu lieu chez un frère. En me reti-  
 rant, j'ai trouvé dans l'un de mes gants une demi-couronne qui y  
 évidemment été mise à dessein, et que j'ai consacrée au fonds  
 des orphelins. On l'a immédiatement portée dans les Maisons.  
 Nous avons ainsi été amenés au bout de la journée; mais nous  
 n'avons rien pour demain. Il est aussi venu 2 s. 11 d. pour du  
 tricotage. La recette de la journée s'est donc élevée à 2 L.  
 1 s. 6 d.

1<sup>er</sup> mars. — Il est rentré ce matin 4 L. 5 s. par une vente de  
 quelques articles. A peu près à l'heure du dîner, un ecclésiastique  
 auquel un des ouvriers des Maisons d'Orphelins avait prêté un  
 exemplaire de mon Exposé, l'a renvoyé avec 4 L. 10 s. pour les  
 orphelins, de sa part et de celle de ses deux sœurs. Nous avons  
 ainsi été pourvus de tout ce qu'il nous fallait pour la journée. —  
 Ce soir, le Seigneur est encore venu à notre aide. J'ai reçu 3 L.  
 avec Ecclés. IX, 40. Il est venu 4 L. de sœur M. B., 3 s. 6 d.  
 pour tricotage des petits enfants et 6 s. en deux dons.

2 mars. — Aujourd'hui le Seigneur, dans son fidèle amour, a de nouveau tourné sa face vers nous et nous a envoyé du secours, de telle sorte que j'ai pu derechef approvisionner nos magasins de ris, de pois, d'orge d'Ecosse, et mettre de côté le loyer. On a trouvé dans les boîtes des Maisons d'Orphelins 2 L. 3 s. 7 d. qui ont été mis hier après midi par quelques visiteurs. On m'a aussi donné hier soixante-trois vieilles pièces de monnaie, la plupart anglaises, les autres françaises et espagnoles, et une couronne monnaie courante. Outre l'argent des pièces, il est encore venu hier 16 s. 10 deniers, soit par la vente de quelques articles soit en dons. Ainsi, après plusieurs jours de pauvreté, le Seigneur nous a traités avec une grande bonté pendant ces deux jours.

Lundi, 6 mars. — Le dernier argent avait été déboursé samedi passé, il n'était venu que 6 d. hier, et je savais qu'il nous faudrait près de 2 L. pour aujourd'hui. Environ un quart d'heure avant qu'on vint pour de l'argent, je reçois d'un frère de Plymouth 2 L. 14 s. 6 d. par une reconnaissance de la poste, et, par le même courrier, un anonyme a envoyé un mouchoir de poche en laine française et une demi-couronne, avec Esaïe XXVI, 3. Nos besoins présents ont été de nouveau plus que remplis.

7 mars. — Il est venu 2 L. 13 s. 10 d.

8 mars 1843. — Comme j'ai publié aujourd'hui l'Exposé suivant, et qu'il se lie intimement à l'œuvre du Seigneur au milieu de nous, je le reproduis ici.

### FONDS DESTINÉ A PROCURER DU TRAVAIL,

SE RATTACHANT A LA RÉUNION DES CROYANTS QUI S'ASSEMBLENT  
DANS LES CHAPELLES DE BÉTHESDA ET DE SALEM, A BRISTOL.

Les saints au milieu desquels je travaille d'une manière plus spéciale dépassent maintenant le nombre de six cents, sur lesquels il y en a au moins le tiers qui sont très pauvres et par conséquent dans le cas de recevoir de temps en temps des secours, ou d'être entretenus en totalité par la libéralité de ceux qui en ont les moyens. Le dénûment est si grand au milieu de nous, que mes compagnons d'œuvre et moi en avons été préoccupés à diverses reprises. Cette parole du Seigneur : « Vous aurez tous les jours des pauvres avec vous, et vous leur pourrez faire du bien toutes les fois que vous voudrez, » m'a tout particulièrement encouragé, depuis plusieurs années, à chercher, en ma qualité d'enfant de Dieu, à faire usage par la prière et par la foi du pou-

oir que j'ai de leur obtenir du secours auprès de mon Père céleste. J'ajoute que j'ai été conduit, cette dernière année, à chercher un moyen par lequel les croyants nécessiteux qui sont au lieu de nous, pussent non-seulement être aidés plus efficacement et sur une plus grande échelle, mais aussi de telle manière que ces secours pussent leur profiter *spirituellement*. Il y a environ un an que j'ai conçu un plan par lequel, en créant un capital de des dons des frères, on pourrait procurer de l'occupation à ceux d'entre nous qui sont sans ouvrage, et cela d'autant plus que le manque de travail est une des principales causes de dénuement au milieu de nous. Après avoir mûri ce plan pendant plusieurs mois, je l'ai soumis aux autres frères qui travaillent avec moi. Le résultat en a été que j'ai été de plus en plus confirmé dans la pensée qu'il serait en effet désirable de chercher à être utile de cette manière à mes pauvres frères, et, à la soirée du 7 novembre 1842, j'ai en conséquence mis le plan qui s'est présenté à moi sous les yeux de ceux qui sont en communion avec nous. Je joins ici la substance de ce qui a été proposé avec les nouvelles lumières qu'il a plu au Seigneur de nous accorder ensuite.

*reposition d'un plan tendant à assister d'une manière plus efficace les saints qui sont dans le besoin, en leur procurant de l'ouvrage.*

1. On propose de créer un capital au moyen des dons des frères, avec lequel on se pourvoirait de matériaux propres à être travaillés par ceux qui sont sans ouvrage, et auxquels on accorderait le payement ordinaire pour leur travail.
2. On ne procurerait de l'ouvrage qu'à ceux qui ne seraient pas capables d'en trouver ailleurs, et autant que les moyens le permettraient.
3. Afin que le capital pût continuer à être un moyen de procurer de l'ouvrage, et n'être diminué que par des pertes ou autres accidents, il ne devrait pas être employé comme fonds de secours pour accorder des soulagements en argent.
4. Ce plan ne devrait en aucune manière porter préjudice aux secours qui ont été donnés jusqu'ici en argent. Les malades, les infirmes et les vieillards, ou ceux qu'on ne pourrait pas trouver à occuper, devraient être secourus comme du passé selon les moyens de les frères qui prennent soin des pauvres d'entre les saints et seraient à leur disposition. Il y aurait conséquemment deux fonds,

celui qui a existé jusqu'à aujourd'hui pour soulager par des dons en argent ceux qui sont incapables de travailler, et pour lesquels on ne peut pas procurer d'ouvrage, et celui au moyen duquel on procurerait du travail, payerait les salaires, et où retournerait aussi le produit des articles qui seraient confectionnés pour la vente.

#### ARTICLES A CONFECTIIONNER.

Entre les articles qui pourraient être faits, je cite les suivants comme ce qu'il y a de plus simple. On pourrait tricoter des bas, des chaussons et autres articles, faire des souliers, des bottes, des bottines pour hommes, femmes et enfants, du linge de diverses espèces, principalement pour les pauvres et pour leurs enfants.

La suite nous ferait connaître beaucoup d'autres articles à confectionner, tels que souliers de lisières, parapluies, ouvrages de menuisier, de tailleur, etc. Je ne mentionne ici que les articles qui peuvent être faits avec le moins de difficulté, et avec le capital le plus borné.

#### *Avantages particuliers qui découleraient de ce plan.*

1. L'église pourrait ainsi donner deux ou trois fois plus de bien paravant. Ce qui serait donné de cette manière, quoique donné à titre de salaire, serait autant qu'un don en argent, puisqu'il arriverait dans un moment où ces frères et ces sœurs n'ont pas d'ouvrage, et par conséquent aucune ressource provenant de leur travail de leurs mains. D'un autre côté cet argent rentrerait lorsqu'ils vendraient les articles qui seraient vendus.

2. Bien des tentations qui se lient au manque d'ouvrage, à l'habitude de la paresse, la mauvaise société, etc., seraient écartées moyennant la grâce de Dieu. De sorte qu'une bénédiction très-importante, spirituelle aussi bien que temporelle, deviendrait par ce moyen le partage de ceux qui seraient ainsi occupés.

3. Il est infiniment plus doux pour les croyants dans le besoin si du moins ils sont dans un bon état d'âme, de gagner l'argent qu'ils reçoivent par le travail de leurs mains, que de le recevoir à titre d'aumônes, de sorte que ce moyen contribuerait aussi à la consolation spirituelle des croyants pauvres.

4. Avec la bénédiction du Seigneur, les enfants des chrétiens dans le besoin pourraient ainsi être élevés de bonne heure à l'habitude du travail, ce qui souvent ne peut pas avoir lieu, les parents n'ayant pas d'ouvrage à leur donner à faire. Il est de fait que

ouvent les jeunes filles appartenant à de pauvres enfants de Dieu, qui fréquentent nos écoles, n'apportaient point d'ouvrage, parce que leurs mères n'avaient pas les moyens de leur en fournir.

5. Nous pourrions ainsi accorder du soulagement à une classe de personnes qui, dans ce moment, ne peuvent que difficilement être soulagées faute de moyens; par exemple à des frères qui eussent se trouver momentanément sans ouvrage, à des domestiques des deux sexes qui sont sans places. Des servantes, surtout, seraient aidées d'une manière bien efficace, si elles pouvaient avoir l'ouvrage pendant qu'elles cherchent une place. On pourrait aussi faire beaucoup de bien à des malades entrés en convalescence, et qui ne seraient pas encore assez forts pour vaquer au travail auquel ils se livrent ordinairement. Il en serait de même de ceux qui auraient été accoutumés à un travail pénible pendant toute leur vie, mais qui seraient incapables de le continuer, tandis qu'ils pourraient en accomplir un plus facile.

Après avoir soumis aux frères la substance de cet Exposé, je remis l'affaire entre les mains du Seigneur dans la pleine assurance qu'il l'amènerait à bien. Dans le courant de l'après-midi qui suivit, un frère m'apporta 40 L. à titre de premier don pour cette œuvre. Après avoir reçu plusieurs autres dons en argent, et plusieurs articles destinés à être vendus au profit du fonds pour procurer du travail, bien que nous n'eussions encore qu'un très-petit capital, nous crûmes devoir commencer, espérant que le Seigneur nous enverrait d'autres subsides au moment où nous en aurions besoin. En conséquence, à la fin de novembre, l'on commença à se procurer du calicot, des indiennes, etc., et au commencement de décembre l'on se mit à distribuer de l'ouvrage. Au premier jour où il se présenta sept sœurs. Ce nombre s'est accru dès la première semaine, et nous en avons déjà actuellement cinquante qui ont été assistées au moyen du travail qui leur a été procuré. Les articles confectionnés jusqu'ici s'étant promptement augmentés (et ils atteignent déjà aujourd'hui le chiffre de treize cent deux) il parut convenable de se procurer un magasin où l'on pût les vendre. Le Seigneur est aussi venu à notre aide à cet égard, et aujourd'hui l'on a ouvert une boutique où les articles qui ont été confectionnés sont mis en vente par une sœur qui est en communion avec nous.

Jusqu'ici nous n'avons pu, faute de capital, donner de l'ouvrage qu'à des sœurs. Car, à en juger par le travail qui a été dis-

tribué jusqu'à maintenant, il faudrait que le capital s'accrût de quatre cents Liv. environ pour pouvoir distribuer autant d'ouvrage que ces cinquante sœurs peuvent en faire, car elles emploient plus de deux cents yards d'étoffe et leur paiement s'élève à plusieurs livres sterling par semaine. Et lors même qu'il plairait au Seigneur de nous accorder ces ressources, nous sommes entièrement sous sa dépendance (heureux sommes-nous de l'être) quant au placement des articles qui ont été et qui pourront être confectionnés plus tard. Et si le Seigneur voulait augmenter notre capital au point qu'il dépassât les ressources qui nous sont nécessaires pour procurer des ouvrages à l'aiguille aux sœurs, ce serait un grand plaisir pour nous que de fournir du travail aux frères qui pourraient en avoir besoin.

D'après ce qui a été dit, l'on comprendra facilement que, si nous ne pouvons procurer de l'ouvrage qu'aux enfants de Dieu qui sont en communion avec nous, ce n'est pas que nous soyons mus par aucun esprit sectaire (car par la grâce de Dieu nous aimons tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus), mais uniquement parce que nous sommes incapables de pourvoir, comme nous le désirerions, aux besoins des nécessiteux qui sont au milieu de nous. S'il plaisait au Seigneur de bénir la vente des articles, et qu'il en revint quelque profit, ce bénéfice servirait à augmenter le capital, afin d'être ainsi mieux à même de fournir de l'ouvrage.

Notre frère Hale, l'un de ceux qui sont au service des pauvres, dans ce qui concerne leurs besoins temporels, s'est chargé de tenir les comptes relatifs au travail.

Les quatre raisons suivantes m'ont engagé à publier cet Exposé, et à l'envoyer à des chrétiens qui n'habitent pas Bristol. — 1. Il peut se rencontrer que des enfants de Dieu soient placés de telle manière qu'ils aient et le désir et les moyens de distribuer des secours pécuniaires aux pauvres enfants de Dieu sur une plus grande échelle que ne le comporte leur voisinage immédiat, et qu'ils soient ainsi conduits à nous aider. Je ne désire pas que, pour nous soulager, d'autres se trouvent chargés, mais si quelques frères demeurant ailleurs se sentaient appelés à venir à notre aide, nous recevriens leurs dons avec reconnaissance. — 2. Quelques enfants de Dieu pourront peut-être aussi nous aider en se procurant les articles qui ont été confectionnés, et dont plusieurs sont très propres à être donnés à des hommes, des femmes et des enfants pauvres. — 3. Au moyen de cet Exposé, des chrétiens qui demeurent dans d'autres lieux pourront rendre service à leurs frères de la même manière. — 4. Enfin, je désire que les frères qui n'habitent



Bristol soient poussés à nous assister de leurs prières, afin que Seigneur fasse prospérer cette œuvre.

Frère Hale et moi recevrons volontiers les dons en argent, ou articles destinés à être vendus au bénéfice du fonds destiné à unir de l'ouvrage.

GEORGES MÜLLER.

Bristol, 8 mars 1843, 21, Paul street, Kingsdown.

On avait ajouté à cet Exposé une liste des articles qu'on peut se procurer au magasin, situé n° 41, rue Frogmore (près de collège green), Bristol, avec les prix cotés aux divers objets.

Je crois devoir ajouter les remarques suivantes à ce qui a déjà été dit au sujet du fonds de travail.

I. Cette œuvre diffère de celle des Maisons des Orphelins et des autres objets de l'Institution pour répandre la connaissance des écritures, en ce que je n'en prends pas de la même manière la responsabilité sur moi seul. Le fonds destiné à procurer de l'ouvrage a été intentionnellement mis en rapport avec nous comme corps de croyants, plutôt qu'avec moi comme devant en prendre individuellement la responsabilité. En général, j'ai pensé qu'il était bon aux chers frères au milieu desquels je travaille de sentir sur responsabilité vis-à-vis d'une œuvre de miséricorde qui a en vue le bien de ceux qui comme eux sont membres du corps de Christ.

II. J'ai déjà dit un mot des avantages particuliers qui résultent de cette œuvre; je dois encore ajouter les considérations suivantes : 1. Des servantes qui sont en communion avec nous ont pu de l'ouvrage à faire pendant qu'elles étaient sans place. — 2. Des sœurs qui, relevant de maladies, étaient incapables de reprendre leur pénible travail pendant un certain temps, ont aussi été secourues plusieurs fois de la même manière. — 3. D'autres qui savaient à peine travailler en se présentant pour recevoir de l'ouvrage, ont été traitées avec support par les sœurs qui dirigent l'œuvre, et ont appris à bien travailler; profit très important, non seulement pour elles-mêmes, mais aussi pour leurs familles. D'autres encore se sont considérablement perfectionnées dans leur travail.

III. Si des personnes qui n'habitent pas Bristol avaient à cœur de se procurer quelques articles qui ont été confectionnés, et dont il y a actuellement une très grande variété, elles sont priées de s'adresser par lettres à notre frère Hale, n° 4, Mall Place, Clifton, Bristol, en renfermant sous le même pli l'argent ou une

reconnaissance de poste pour la valeur des objets qu'ils demandent.

IV. Depuis le commencement de l'œuvre au 8 avril 1845, on a fait au moyen du fonds destiné à procurer du travail : 168 paires de semelles en mackintosh, imperméables et en liège, pour mettre dans des souliers, dans des bottes ou des bottines de dames, 48 parapluies de diverses grandeurs, 728 chemises pour femmes, jeunes filles et enfants de grandeurs et de qualités différentes, 637 chemises d'hommes de qualités et de grandeurs diverses, 445 chemises de nuit, 494 fourreaux, 158 jupons de flanelle, 249 bonnets de nuit, 470 tabliers d'enfants, 128 tabliers, 28 draps, 45 gilets de flanelle, 22 frontaux, 171 cols d'hommes, 83 enveloppes d'enfants, 54 bonnets d'enfants, 94 langes en flanelle, 251 petites chemises d'enfants, 33 pantalons, 4 poches de dames, 42 jupons, une pèlerine avec manches, 2 robes de chambre, 46 sarraux, 3 mouchoirs. On a en outre confectionné 420 articles divers, pour lesquels on a fourni les matériaux, ce qui fait un total de 3,765 différents articles qui ont été faits depuis le commencement de l'œuvre, décembre 1842 au 8 avril 1845. — Depuis le 8 mars 1843, jour de l'ouverture du magasin, au 8 avril 1845, l'on a vendu 459 chemises de femmes, 79 chemises de nuit, 145 fourreaux, 160 jupons de flanelle, 180 bonnets de nuit, 338 tabliers d'enfants, 406 tabliers, 17 draps, 3 sarraux, 580 chemises d'homme, 45 gilets de flanelle, 48 frontaux, 23 parapluies, une pèlerine avec manches, 160 cols, 64 paires de semelles, 70 enveloppes d'enfants, 41 bonnets de petits enfants, 84 langes en flanelle, 72 petites chemises d'enfants, 25 pantalons, 44 articles divers, en tout 2,645 articles.

Si quelqu'un me faisait cette question : La création du fonds destiné à procurer du travail a-t-elle entièrement répondu à votre attente ? Je répondrais que non. Mais si l'on me demandait si j'ai regretté d'avoir entrepris ce petit service, je répondrais sans hésiter que je ne m'en suis nullement repenti. Si nous n'entreprenions jamais aucune œuvre que lorsque nous pourrions nous attendre à ce qu'elle soit précisément ce que nous désirons, dans beaucoup de cas nous ne ferions rien du tout. Nous devons mettre la main à la charrue, chercher le secours de Dieu et réclamer sa bénédiction sur notre œuvre, en lui abandonnant les résultats. Je désire pouvoir témoigner ma reconnaissance au Seigneur pour le degré de bénédiction qu'il a déjà fait reposer sur ce petit service, et j'attends de lui qu'il le bénira toujours plus.

Je reviens maintenant aux orphelins.

3 mars 1843. — Aujourd'hui, il nous fallait 3 L. 10 s. pour avoir convenablement à tout ce qui manquait dans les maisons, nous n'avions que 2 L. 4 s. 10 d. Le Seigneur a donc été bien de m'envoyer un don considérable au moyen duquel nous nous étions richement pourvus. Voici quelques particularités sur ce don. Le 25 octobre 1842, j'eus une longue conversation avec une sœur en notre Seigneur qui m'ouvrit son cœur. Lorsqu'elle prit congé de moi, je lui dis, pensant que cela lui serait en consolation tard, que ma maison et ma bourse étaient à elle, et que je serais bien aise qu'elle voulût n'avoir qu'une même bourse avec moi. Elle me dit cela, je le répète, en pensant que lorsque l'heure de la preuve sonnerait pour elle, cela lui serait en consolation, et à juger par une circonstance qui était survenue deux jours auparavant, j'avais lieu de croire qu'elle ne possédait pas 5 L. Après avoir dit cela, cette sœur me prit promptement au mot, en me disant qu'elle en était bien aise, et ajouta en même temps qu'elle avait 500 L. En entendant cela, je reculai en lui disant que si j'avais su qu'elle avait de l'argent, je ne lui aurais pas fait cette proposition ; je lui indiquai en même temps la raison pour laquelle j'avais supposé qu'elle n'avait rien. Elle m'assura alors qu'elle possédait 500 L., que si elle avait cru devoir renoncer à cet argent, elle l'aurait fait, mais que comme Dieu avait mis cette somme en sa possession sans qu'elle l'eût cherchée, elle pensait que c'était une provision que le Seigneur avait faite pour elle. Je ne répondis pour ainsi dire rien à cela ; mais elle me demanda de prier pour elle à ce sujet. Toute cette conversation sur l'argent eut lieu dans l'espace de quelques minutes, et au moment où notre sœur s'était déjà levée pour me quitter. — Lorsqu'elle fut partie, je demandai au Seigneur qu'il lui plût de rendre cette chère sœur si heureuse en lui, de lui faire réaliser si bien les vraies richesses et l'héritage qui sont en Jésus, et la réalité de sa vocation céleste, qu'elle se sentit poussée, par l'amour de Christ, à mettre joyeusement ces 500 L. à ses pieds. Depuis lors, je présentai *journellement* la même prière au Seigneur, souvent même deux, trois ou quatre fois par jour ; *mais il n'y eut pas un mot et pas une ligne d'échangés à ce sujet entre cette sœur et moi, et même je ne la revis pas.* Ma pensée était qu'il valait bien mieux qu'elle gardât cette somme que de la donner sans avoir la persuasion qu'elle devait le faire, pour regretter ensuite de l'avoir fait, ce qui déshonorerait le nom du Seigneur au lieu de le glorifier. Après avoir ainsi supplié *journellement* le Maître pendant vingt-quatre jours, je la trouvai un jour chez moi en revenant à la maison ; elle désirait de me voir en particulier.

Elle me dit alors que, depuis le moment où elle s'était entretenu avec moi la dernière fois, elle avait cherché à connaître la pensée du Seigneur au sujet des 500 L., qu'elle avait examinée les Écritures et prié à cet égard, et qu'elle était actuellement assurée que sa volonté était qu'elle renonçât à cet argent. Je l'exhortai à bien calculer la dépense, à ne rien faire avec précipitation, de peur qu'elle en vint à regretter plus tard d'avoir fait cette démarche, enfin d'attendre pour le moins une quinzaine de jours avant que d'exécuter ce qu'elle avait au cœur. Nous nous séparâmes ensuite. Le dix-huitième jour après cette conversation, je reçus la lettre suivante :

• Cher frère,

• Le Seigneur n'aura sans doute pas permis que vous vous lassiez de vous souvenir de moi, et il vous aura accordé de pouvoir continuer à me porter sur votre cœur en sa présence. Tout va bien pour moi, cher frère. Vos prières ont été entendues et exaucées ; je suis heureuse et en paix. Réellement, le Seigneur a manifesté ses tendres soins et son grand amour envers moi en Jésus, en inclinant mon cœur à mettre joyeusement à ses pieds tout ce que j'ai appelé jusqu'ici ma propriété. C'est un grand privilège.

• Je vous écris à la hâte pour vous demander (comme nous n'avons maintenant qu'une bourse) de vouloir recevoir l'argent dans une banque à Bristol ; je donnerai pour instruction de l'envoyer en mon nom, et de le remettre entre vos mains, etc. •

Comme toute cette circonstance n'est ici rapportée que pour le profit du lecteur, et que je savais que cette sœur avait par devers elle les lettres que je lui avais écrites à ce sujet ; lorsque je fus sur le point de publier le dernier Rapport sur les Maisons des Orphelins, je lui écrivis pour la prier de me les envoyer ; il s'en trouve quelques extraits dans ce compte-rendu, autant du moins qu'ils se rapportent au sujet, ou qu'ils peuvent tendre à l'édification : je reproduis ici ces extraits. Voici ma réponse à la lettre ci-dessus :

Bristol, 6 décembre 1842.

• 21, Paul street, Kingsdown. •

• Ma chère sœur,

• Votre lettre m'a trouvé en paix, et ne m'a pas surpris le moins du monde. Marcher avec Dieu est une réalité. Les saints ont pouvoir auprès de Dieu par Jésus. Il y a actuellement quarante-deux

urs que vous avez pour la première fois fait mention de cette affaire. Je ne puis qu'admirer la sagesse de Dieu et son amour envers vous en me permettant de vous parler comme je le fis (c'est-à-dire de lui offrir de n'avoir qu'une bourse avec moi lorsque je pensais qu'elle n'avait aucune propriété terrestre), afin que le grand privilège de renoncer pour lui à cette petite somme devint votre partage. Depuis ce moment, j'ai prié pour vous tous les jours, souvent même j'ai prié trois fois et plus de trois fois dans le courant d'une journée, demandant au Seigneur de vous rendre tellement heureuse en lui, et de vous donner d'embrasser, de saisir avec une telle foi tout ce qu'il vous a donné en Jésus, que, contrainte par amour, vous puissiez déposer avec joie cette petite somme à ses pieds. C'est ainsi que j'ai encore prié pour vous ce matin à six heures. Dès le commencement, je n'ai pas eu le moindre doute que le Seigneur entendrait mes prières; j'ai même été si assuré que ma demande serait exaucée, que je lui ai plusieurs fois rendu grâces de ce qu'il m'avait entendu, même avant de vous voir, il y a maintenant dix-huit jours, et avant que votre lettre arrivât ce matin. Il y a plus: j'étais si pleinement convaincu, avant votre dernière visite, qu'à l'égard de cette somme, il avançait tellement son œuvre dans votre âme, que, ni les subtiles subjections de Satan, ni les préjugés de l'éducation, ni fausse interprétation des Écritures n'aurait le dessus; car j'avais demandé au Seigneur de vouloir bien surmonter ces choses en vous par son Esprit, et que si vous aviez besoin de l'avis d'un frère, il voulût bien incliner votre cœur à m'écrire. Comme je ne reçus point de lettre, j'avais l'entière confiance qu'à cet égard vous alliez en avant et dans la paix. Après vous avoir vue, il y a aujourd'hui six semaines, et avoir appris ce que vous me dites alors de cette petite somme, *je pris la détermination de ne plus jamais rien vous dire ou vous écrire à ce sujet, mais de vous abandonner entre les mains du Seigneur.* Je persévérerai dans cette détermination pendant ces dix-huit jours, car ce que j'avais en vue en vous, *ce n'était pas que vous renoncassiez à cet argent, mais que vous y renoncassiez pour le Seigneur et par de bons motifs.* C'est pour cela que, bien que vous fussiez arrivée à une conclusion, je vous conseillai d'attendre quinze jours. Mais maintenant que vous l'avez fait, et que je vois que vous êtes entièrement décidée dans le Seigneur à être vraiment pauvre dans ce monde, pour pouvoir d'autant mieux jouir de ses richesses, de ses inépuisables richesses, je vous donne un autre conseil: « Tout ce que tu auras moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir; » et « si vous savez ces choses, vous êtes bien

« heureux si vous les faites. » Ne différez pas, comme c'est aussi votre désir, et le Seigneur vous bénira abondamment, *en tant que vous le faites pour lui*. Comme vous désirez me confier cet argent, je ne le refuse pas, car je connais bien des moyens de l'employer pour lui, etc. » Suit une direction sur la manière de payer cette somme entre les mains de mes banquiers.

Le 18 décembre 1842 je reçus une réponse qui avait été commencée le 8 et terminée le 16. Je reproduis ici quelques extraits de cette lettre : « Depuis ma dernière entrevue avec vous, mon frère, je n'ai pas eu le moindre doute sur ce que j'avais à faire. La parole de Dieu m'a été si claire sur ce point, que j'ai pu continuer à me reposer sur elle. Dieu a répondu à vos prières et il n'a pas permis que je succombasse à la tentation ; j'aurais même, qu'aucune tentation n'est survenue. Toutefois, je sens que je *puis* encore être tentée, et qu'au moment de l'épreuve je pourrais bien ne pas toujours avoir assez de foi pour pouvoir me réjouir du privilège qui m'a été accordé. Mon cœur est si rusé et ma foi est si faible que j'ai toujours grandement *besoin* de vos prières. Veuillez donc, si le Seigneur vous accorde de pouvoir le faire, demander qu'il ne m'arrive jamais de regretter *le moins du monde* cet acte d'obéissance qu'il m'a donné d'accomplir par sa grâce. Je continuerai à demander au Seigneur qu'il me place sur votre cœur. J'étais si persuadée qu'il vous *était* donné de prier pour moi, que je l'ai remercié pour cette grâce. Bien que je *tienne beaucoup* à vos conseils, je suis contente que vous n'ayez pas écrit. Le Seigneur s'étant d'abord servi de vous, et de telle manière que je suis pleinement assurée que dans cette affaire il voulait bénir mon âme par votre moyen, je *désirais* ensuite être dirigée par lui seul. J'ai demandé à mon cœur si c'était réellement pour lui que je faisais cela, et il m'assura qu'il en est réellement ainsi et que je ne suis mue par aucun motif que celui de l'obéissance à la parole écrite. *Avant de vous avoir vu*, lorsque je ne vous connaissais pas encore personnellement, j'avais demandé au Seigneur de vouloir bien me disposer à remettre cette petite somme entre vos mains, si telle était sa volonté ; mais le temps n'était pas encore venu. Cependant, même alors je vous l'avais en quelque sorte donnée, puisque j'avais témoigné par écrit le désir que, dans le cas où je mourrais en Jésus, vous pussiez en prendre possession ; j'avais même fait signer ce papier par deux témoins, et je l'avais toujours avec moi en voyageant, cacheté et portant votre adresse. En écrivant ce papier, je connaissais bien peu la grâce que le Seigneur me réservait. Vous

pardonnerez d'avoir été si longue, mais je suis sûre que vous bénirez le Seigneur pour ses voies miséricordieuses à mon égard, etc. » A la fin de cette lettre, terminée le 16 décembre, la sœur ajoute qu'il est survenu un obstacle inattendu à ce qu'elle prit possession de son argent, et qu'il n'était pas probable qu'il pût m'être payé avant la fin de janvier 1843.

En recevant cette lettre, j'aurais dû *naturellement* en éprouver un grand désappointement; car cette sœur m'avait dit dans la précédente que l'argent allait m'être payé, et il eût été désirable, à bien des égards, de pouvoir disposer de sommes considérables dans ce moment. Cependant le Seigneur me donna de l'attacher immédiatement à cette parole : « Nous savons que toutes choses contribuent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu, » (Rom. VIII, 28) et bien qu'il n'y ait que tout juste de quoi pourvoir pour un, ou deux jours au plus, aux provisions nécessaires dans les Maisons des Orphelins, mon âme demeura dans la paix. Pas plus tard que le lendemain, 19 décembre 1842, je reçois 60 L. de A. B., et le 22, 50 L. d'un frère de Bristol, sans compter d'autres dons. Ainsi dans l'espace d'une semaine, après avoir eue la grâce de prendre plaisir en la volonté de Dieu, il m'a donné environ 200 L. par lesquelles j'ai pu faire face aux fortes dépenses nécessitées par l'approvisionnement des magasins, etc., et qui, comme le paiement de la somme en question avait été différé, auraient *naturellement* été une épreuve pour moi.

Le 31 décembre 1842, je répondis à la lettre de cette sœur, que j'avais reçue le 18; en voici un extrait : « La main du Seigneur est en effet très manifeste dans cette affaire d'argent; la direction qui fut donnée à vos pensées, ce que je fus conduit à vous dire et les circonstances dans lesquelles je vous parlai, c'est-à-dire au moment où vous vous étiez déjà levée pour sortir de la chambre; le fait que je vous tins ce langage par pure sympathie pour vos circonstances, et dans la pensée que tôt ou tard mon offre fraternelle pourrait vous être en consolation, lors même que vous ne vous trouveriez jamais dans le cas de devoir en profiter, et au moment où je croyais que vous ne possédiez pas 5 L.; tout cela ne nous fait-il pas voir comme à l'œil la main de Dieu?— J'ai continué à prier pour vous, ou plutôt le Seigneur m'a donné de pouvoir me souvenir de vous, une, deux, trois ou même plusieurs fois par jour. Ce que j'ai surtout et constamment demandé dans mes prières, c'est qu'il voulût bien vous rendre bienheureuse en lui et vous rendre capable de réaliser l'héritage qui vous attend, ensuite qu'il ne permit pas que

vous regrettassiez en aucune manière la démarche que vous avez faite, mais plutôt que vous considérassiez comme un privilège qu'il vous soit accordé de pouvoir rendre cette petite somme à celui qui vous l'a donnée, et qui s'est donné lui-même pour vous. — Quant au retard qu'a éprouvé le paiement, je ne puis que mentionner. Il vous donne ainsi amplement le temps d'examiner plus librement la chose, et de faire voir à ceux qui, jugeant comme ceux qui ne savent pas combien les saints sont riches, pourraient vous blâmer, que vous n'avez pas fait la chose avec précipitation. Je considère ce délai comme devant encore mieux honorer le Seigneur. Vous savez l'avis que je vous ai donné d'attendre pour le moins une quinzaine de jours. C'est une bénédiction toute particulière que le Seigneur vous ait accordé la grâce de voir en vous beaucoup d'infidélités, de manque de foi : ainsi la démarche que vous avez faite ne vous tournera pas en piège. Nous avons à nous humilier pendant toute notre vie. Jésus n'est pas venu pour sauver des pécheurs qui ne sont tels que de nom, mais ceux qui sont *réellement* pécheurs ; toutefois il nous a sauvés, et il le manifestera un jour. J'ai à cœur de vous donner un passage : 2 Corinth. VIII, 4-9, lisez-le tout soigneusement, surtout le verset 9, etc.

Les journées se passèrent sans que je visse arriver l'argent. Le mois de janvier s'était écoulé, de même que février, et il n'était rien venu. Cent vingt jours s'étaient donc enfuis, durant lesquels j'avais journallement demandé au Seigneur de bénir cette *sœur*, de la garder ferme dans sa résolution, et de mettre l'argent à ma disposition pour l'œuvre qu'il m'a confiée. Malgré tout cela mon cœur était assuré que le Seigneur l'amènerait quand il le trouverait bon, et ce qui me gardait dans cette assurance, c'était la ferveur qui avait accompagné mes prières, et l'unique désir que cette affaire tournât à la gloire de son nom. *Mais pendant tout ce temps je n'écrivis jamais à cette sœur une seule ligne sur ce sujet.* Enfin, après avoir journallement supplié l'Éternel, le cent trente-quatrième jour, 8 mars 1843, je reçois une lettre de cette sœur, m'informant que les 500 L. avaient été payées à mes banquiers. Je lui écrivis pour savoir si elle désirait que l'argent fût employé d'une manière plutôt que d'une autre, ou si elle m'accordait la liberté de l'employer comme je serais conduit à le faire.

Voici ce qu'elle me répondit : « Je désire abandonner entièrement cette petite somme entre les mains de celui à qui elle a été donnée. Qu'il soit lui seul votre guide dans l'emploi que vous



m ferez. Si j'exprimais un désir, ce serait celui que vous en prissiez une partie pour vos besoins actuels et pour ceux de votre famille. • Toutefois, pour éviter jusqu'à l'apparence d'avoir cherché en quelque sorte mes propres intérêts et non ceux de Christ, je jugeai qu'il n'était point sage de prendre une partie de cet argent pour moi-même et renonçai entièrement à réaliser ce désir.

Les 500 L. ont été réparties comme suit : 400 L. pour le fonds des écoles, des Bibles, des traités et des missions ; 50 L. pour celui qui est destiné à procurer du travail. Le jour même de la réception des 500 L., le petit magasin où l'on vend les objets confectionnés par les enfants de Dieu pauvres avait été ouvert, et le petit fonds se trouvait totalement épuisé ; de sorte que, sous ce rapport là, l'argent arriva aussi au bon moment. Je revenais précisément du magasin qui venait d'être ouvert avec prières, lorsque la lettre concernant l'argent arriva. On a aussi consacré d'abord 50 L. au fonds des orphelins. Ensuite, comme je vais le raconter, le Seigneur me montra que je devais employer les 300 L. qui restaient à donner plus d'extension à l'œuvre en établissant une quatrième Maison d'Orphelins.

Si j'ai exposé avec tant de détails les diverses particularités relatives à ce don, c'est afin de faire voir que, quoique nous puissions être appelés à attendre le Seigneur plus ou moins longtemps, et nous trouver dans le cas de lui présenter chaque jour la même requête, et cela pendant cent trente-quatre jours, il nous accorde cependant les désirs de nos cœurs si nos prières harmonisent avec sa volonté. Je citerai encore ici quelques lignes que la sœur qui a fait ce don m'écrivit le 3 juillet 1844, en m'envoyant mes propres lettres que je lui avais demandées. Je ne donne cet extrait que pour faire voir la disposition d'esprit dans laquelle elle se trouvait à cet égard, après avoir pu réfléchir à la chose pendant plus de vingt mois, et seize mois après avoir délivré l'argent.

- C'est avec reconnaissance que je puis dire que je n'ai jamais eu,
- pas même un seul instant, le moindre sentiment de regret ; mais
- tout doit être attribué à la magnifique grâce du Seigneur ; je le
- dis à sa louange. »

Le 31 mars 1843, comme je me rendais aux Maisons des Orphelins pour prendre certains arrangements, l'une des sœurs me dit, chemin faisant, que Mademoiselle G., qui occupe avec son père la maison située rue de Wilson, n° 4, l'avait priée de me faire savoir qu'ils désirent la quitter, et que je serais peut-être bien aise de la

prendre; mais qu'elle avait répondu qu'il était inutile de m'en parler, vu qu'elle était assurée que je n'avais nullement la permission d'ouvrir une nouvelle Maison d'Orphelins. De retour à la maison, cette affaire occupa beaucoup mes pensées. Je ne pouvais m'empêcher de demander au Seigneur s'il voulait que j'ouvrisse une autre Maison d'Orphelins, et si le temps était venu où je devais servir en donnant une plus grande extension à cette œuvre. Plus je mûrissais cette affaire, et plus il me semblait que c'était la main de Dieu qui me poussait en avant dans l'accomplissement de ce service. Je fus frappé en particulier par cette combinaison de circonstances : 1. Bien que nous remplissions les maisons autant que la santé des enfants et des ouvriers le permet, il y a et il y a eu surtout dernièrement plus de demandes d'admission que nous ne pouvons recevoir d'orphelins. — 2. Si nous prenons une autre maison pour y recevoir de nouveaux orphelins, il est à désirer qu'elle soit dans la même rue que les autres, attendu que le travail se trouve ainsi diminué, et que dans des moments de grands besoins, étant près les uns des autres, nous pouvons mieux prier ensemble, répartir l'argent, etc. Et depuis l'ouverture de la troisième maison, novembre 1837, on n'a jamais pu trouver à louer une des plus grandes maisons dans la même rue. — 3. La Maison des Orphelins en bas âge renferme actuellement environ quinze enfants qui, depuis quelque temps, auraient besoin d'être placés dans la maison destinée aux filles plus âgées, si cela était possible. Mais dès qu'il y a une place vacante dans cet établissement, il y en a ordinairement plusieurs qui attendent pour la remplir, de sorte que les enfants du sexe féminin qui sont dans la Maison des Orphelins en bas âge demeurent où elles sont sans que nous en ayons l'intention. Cet état de choses ne s'accorde pas avec l'intention primitive, car il était entendu qu'on n'y laisserait les enfants que jusqu'à l'âge de sept ans, et qu'ils seraient ensuite transférés dans les maisons destinées aux garçons et aux filles plus âgés. Ainsi mon plan primitif pourrait à l'avenir être mieux exécuté; il pourrait même l'être incessamment en ouvrant une quatrième maison. — 4. Je connais deux sœurs qui me paraissent convenablement douées pour ce nouvel établissement, et qui auraient le désir d'être engagées dans cette œuvre. — 5. Il reste 300 L. des 500 que j'ai reçues dernièrement, et qui peuvent être employées à meubler et à mettre en train cette maison. Il y a cinq ans que je n'ai jamais eu autant d'argent en main à la fois, ce qui, joint aux quatre raisons ci-dessus, me paraît être une chose remarquable. — 6. L'établissement d'une quatrième maison, en nous occasionnant un surcroît

dépenses de quelques centaines de livres sterling par année, et avoir traversé pendant cinq ans des épreuves de foi presque inouïes, serait une preuve formelle que je n'ai pas fait ce que je regrette, et que je ne suis point las de parcourir cette pénible carrière où l'on dépend du Seigneur d'un jour à l'autre, et où la foi d'autres enfants de Dieu pourra en être fortifiée. Cependant, quelque importants et décidément concluants que ces faits aient été pour moi, ils n'auraient pas suffi à me convaincre que je devais aller en avant dans cette œuvre, si la direction de l'esprit n'eût été en harmonie avec ces indications. Je me mis donc à prier et je persévérai tous les jours dans cet exercice *sans en dire un mot à qui que ce soit*. Je fus même en prières pendant sept-deux jours sans en faire mention à ma chère femme. Le jour même où je lui dis la chose, et où, après avoir considéré cette affaire pendant trois semaines dans la crainte du Seigneur, j'avais fait la détermination d'établir une autre maison pour les orphelins, je reçus de A. B. 50 L. et par son canal 4 L. d'une sœur. Cette affirmation frappante de cette vérité, que si les besoins tendent à croître, le Seigneur veut venir à notre secours. Enfin, le vingt-troisième jour, après avoir acquis depuis plusieurs jours la certitude que la volonté de Dieu était que j'allasse en avant dans l'accomplissement de ce service, j'allai m'informer si M. et M<sup>lle</sup> G... étaient toujours dans l'intention de me remettre la maison. Il se présenta un obstacle apparent. N'ayant, à cet égard, entendu exprimer aucun désir de ma part, et la sœur de la Maison des Orphelins, à laquelle M<sup>lle</sup> G... avait communiqué sa pensée, ne lui ayant nullement laissé croire que je louerais, M. et M<sup>lle</sup> G... n'avaient changé leurs plans, et se proposaient de continuer à l'habitier. Cependant je devais revenir au bout d'une semaine, et on me donnerait une réponse. Je ne fus en aucune manière découragé par cet obstacle. « Seigneur, si tu n'as pas besoin d'une nouvelle Maison d'Orphelins, je n'en veux point ; » c'était là le sujet de ma prière. J'étais désireux de faire la volonté de Dieu, même de me réjouir dans l'accomplissement de cette volonté. Et ce fut précisément la certitude que je ne cherchais pas ma propre gloire, mais celle du Seigneur, que dans cette affaire je ne me servais pas moi-même, mais que je travaillais à son service ; ce fut le sentiment que je n'étais allé en avant qu'avec beaucoup de calme, de tranquillité et de prières, après avoir bien pesé les diverses considérations, et que je n'étais arrivé à la conclusion que Dieu m'appelait à donner plus d'extension à cette portion de son service qu'après avoir attendu le Seigneur pendant bien des jours ;

ce fut, dis-je, pour ces diverses raisons que, malgré ce que M. et M<sup>lle</sup> G... me dirent, je demeurai assuré que j'aurais la maison. Ce qui me confirma aussi dans cette pensée, c'est que lorsque j'entendis articuler l'obstacle, *ma paix n'en fut point altérée*. Ce n'était ce pas là une preuve certaine que ce n'était pas par un effet de ma propre volonté que je m'avançais dans cette affaire, mais conformément aux directions du Saint-Esprit ? car si j'étais été avec mon propre esprit que j'eusse cherché à étendre l'œuvre, il y aurait eu chez moi de l'excitation et de la peine en me trouvant en face de l'obstacle. Je retournai une semaine après chez M. G... Observez maintenant comment Dieu avait opéré ! Le jour même où j'avais vu M. G... il était sorti et avait trouvé une maison convenable ; et, lorsque je retournai, il était prêt à me remettre celle qu'il occupait rue de Wilson. Le propriétaire de la dite maison m'ayant accepté comme locataire, toutes les difficultés furent levées, nous commençâmes à préparer le local dès le commencement de juin, et les premiers orphelins furent reçus dans le mois de juillet.

Les dons qui nous sont rentrés depuis le 8 mars à la fin de mai 1843 ont été nombreux. Je ne mentionne que 5 L. qu'un frère a données le 10 avril, et qu'il a épargnées en meublant une maison avec plus de simplicité.

A la fin de mai 1843 commence une époque remarquable de ma vie, sur laquelle je dois m'arrêter un peu longtemps ; avec la bénédiction de Dieu elle continuera à faire voir au lecteur combien il est précieux de dépendre de lui pour toute chose.

Ce fut au mois de septembre ou d'octobre 1841 que je reçus un jour la visite d'une dame allemande, fille d'un ecclésiastique du Wurtemberg. Elle me dit qu'elle était venue en Angleterre pour se perfectionner dans l'anglais, et qu'elle se proposait ensuite de retourner en Allemagne pour y établir un pensionnat de jeunes personnes, principalement pour de jeunes demoiselles anglaises. Ayant appris que j'étais Allemand, elle venait me demander des conseils, et me prier de m'intéresser à lui faire avoir des élèves pour leur enseigner la langue allemande, afin qu'elle pût ainsi pourvoir à son entretien pendant son séjour en Angleterre. Après m'être entretenu de ces choses avec elle et lui avoir donné les informations qu'elle désirait, j'eus avec elle une conversation sur les choses de Dieu qui me fit bientôt voir que, bien qu'elle eût eu de temps en temps des sentiments religieux, elle ne connaissait pas encore le Seigneur. Lorsqu'elle me quitta, je lui donnai les deux premières parties de mon Exposé ; je pensais que, comme

contiennent les expériences d'un Allemand et qu'elles pourraient en même temps lui servir d'exercice d'anglais, elle lirait cet ouvrage. J'accompagnai aussi de mes prières la lecture qu'elle en fit, afin qu'il plût à Dieu de la bénir pour la conversion de son âme. Quelque temps après elle me fit une nouvelle visite, me dit que l'ouvrage Exposé l'avait profondément intéressée, et si j'avais quelque objection à ce qu'elle traduisit l'ouvrage en allemand, pour le faire passer ensuite à son retour dans son pays. Je lui répondis que tout le monde ayant le droit de traduire un livre en une autre langue, je ne pouvais m'opposer à son projet. J'aurais pu lui dire que je ne croyais pas suffisamment familiarisée avec l'anglais, ni assez au courant de l'état religieux de l'Angleterre, et que, lors même qu'elle serait convenablement qualifiée quant aux deux premiers points, comme elle n'était pas convertie elle-même, elle ne pouvait pas donner la traduction exacte du livre. Mais comme j'avais vu que le bien spirituel de la personne et qu'elle n'avait pas d'empêchement pour le moment, je réfléchis qu'elle serait, en traduisant ce livre, préservée de bien des pièges qu'engendre l'oisiveté, et que ce travail la ferait avancer, selon son désir, dans la connaissance de l'anglais. Surtout il me vint à l'idée qu'en traduisant un ouvrage tel que celui-ci, le but de le faire imprimer, elle serait obligée d'examiner son manuscrit avec plus de soin et d'attention que si elle se contentait de le lire quelquefois, et qu'ainsi, avec la bénédiction de Dieu, ce travail pourrait être utile à son âme. Ce dernier point eut sur moi un grand poids dans mon esprit, et sans l'encourager positivement, je ne la décourageai nullement, mais lui remis entièrement l'affaire. Comme, en me quittant, elle me laissa l'impression qu'elle allait entreprendre cette traduction, je demandai au Seigneur de lui donner la grâce de finir ce travail pour la conversion de son âme. Quelque temps après, madame G. m'apporta une partie du manuscrit, m'engageant à le parcourir; mais je n'avais pas l'espérance de pouvoir le faire faute de temps, et je ne pus le lui promettre. J'en lus cependant quelques pages que je trouvai mieux rendues que je ne m'y étais attendu. Elle continua à m'apporter, à deux ou trois reprises, des parties considérables de traduction, que je n'eus pas le temps de lire. L'hiver était passé et nous étions au commencement de l'année 1842, lorsque, un mercredi après midi, je fus tout à coup assailli de grandes douleurs, semblables à des spasmes, qui avaient une telle intensité, que, bien qu'elles se calmassent au bout d'une heure, elles me laissèrent une telle faiblesse que je fus incapable de me rendre à la réunion ordinaire du soir. A sept heures, précisément au moment où je me fusse trouvé à l'assemblée si je

n'eusse pas été malade, madame G., qui avait été à Trowbridge pendant plusieurs semaines pour finir la traduction et donner des leçons d'allemand à une jeune dame, vint prendre congé de moi en disant qu'elle avait l'intention de retourner dans le Wurtemberg. Quelque faible que je me trouvasse, je ne pus pas, dans des circonstances semblables, refuser de la voir, d'autant plus que, selon toute probabilité humaine, c'était la dernière entrevue que je devais avoir avec elle. Je priai donc le Seigneur de me fortifier pour l'accomplissement de ce service (je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il l'avait fait) et après une courte conversation sur ses circonstances, je me mis à lui parler de son état spirituel et trouvai bientôt en elle une âme fortement travaillée, chargée de ses péchés et ayant le cœur brisé. Elle me dit, en répandant beaucoup de larmes, qu'elle était une grande, une très-grande pécheresse. Chaque parole qui sortait de sa bouche produisait en moi la conviction que pour le moment elle n'avait d'autre besoin que celui d'entendre exposer l'œuvre de Christ, c'est-à-dire l'efficace de son sang pour purifier de tout péché par la foi en son nom. Je fus environ deux heures avec elle, et elle me quitta en répandant bien des pleurs. — Au commencement de la conversation, je lui avais aussi dit, au sujet de la traduction de mon Exposé, que si elle était toujours dans l'intention de la publier, elle devait recourir en Allemagne à l'assistance d'un pieux ecclésiastique qui entendît bien l'anglais. — Le lendemain, vers neuf heures du matin, elle vint de nouveau en disant qu'elle ne pouvait pas quitter Bristol sans n'avoir vu encore une fois. Nous fûmes de nouveau trois heures ensemble. Elle me dit que pendant la nuit, qu'elle avait en grande partie passée à prier et à lire la parole de Dieu, elle avait trouvé la paix dans le Seigneur Jésus, et qu'elle était actuellement heureuse en lui. Elle ajouta qu'après avoir traduit une partie de mon Exposé, l'esprit de Dieu avait commencé à opérer dans son cœur en la convainquant qu'elle était une grande pécheresse. Plus elle avançait dans ce travail, plus elle sentait son état de péché, jusqu'à ce qu'enfin ayant atteint la fin de l'ouvrage, elle avait pris la détermination de retourner en Allemagne. Je lui donnai quelques conseils relativement à son retour dans sa patrie, et sur ce qu'elle avait à faire en vue de son bien spirituel quand elle serait arrivée dans le Wurtemberg. Environ deux ou trois semaines après, en avril 1842, je reçus une longue lettre d'elle, écrite pendant son voyage, par laquelle je fus confirmé dans la pensée que, bien que madame G. ne fût encore qu'un enfant en Christ, elle en était néanmoins réellement un, et que l'œuvre de la grâce était en

t commencée dans son cœur. Je répondis à cette lettre, mais vite je n'en entendis plus parler jusque vers la fin de mai 1843, que où j'en reçus une longue lettre, écrite de Stuttgart, capitale du royaume de Wurtemberg. Dans cette lettre, madame G. me fit un aperçu de son histoire depuis son retour dans son pays. Elle ne put dire que, après avoir longtemps inutilement cherché des chrétiens avec lesquels elle pût être en communion, selon les vues qu'elle pensait avoir trouvées dans mon Exposé et qu'elle avait aussi entendues dans nos réunions de Bristol, elle était enfin revenue en rapport, vers le nouvel an de 1843, avec une petite église baptiste, séparée de l'église de l'état, qu'elle avait été baptisée quelque temps après, et reçue dans la communion de ce nouveau peuple, en février 1843. Cependant elle eut bientôt découvert que, quant à l'ordre de l'église, etc., les choses étaient différentes de ce qu'elle avait vu au milieu de nous à Bristol, ou de ce qu'elle avait appris par mon Exposé, surtout quant aux principes baptistes exclusifs, qui étaient mis en pratique au plus haut degré au milieu de ses frères de Stuttgart, et elle m'écrivait pour me demander quelles étaient mes vues à ce sujet, peignée qu'elle était d'être assurée de beaucoup de vrais chrétiens parce qu'ils ne pouvaient pas être au clair sur le baptême des croyants. Cette lettre était accompagnée d'une autre lettre de l'un des frères de l'église baptiste, le « R... », avocat au tribunal souverain du royaume de Wurtemberg. Cette dernière, tout en mettant au jour l'œuvre de la grâce de Dieu qui existe dans le cœur de l'auteur, montre qu'il retient aussi des vues séparatistes d'une communion exclusive. Après avoir lu la traduction de mon Exposé en manuscrit, il s'était senti attiré vers moi et uni à moi dans l'amour, et il désirait avoir, d'après l'Écriture, mes vues sur la liberté qu'ont tous les enfants de Dieu de participer à la communion. Depuis quatorze ans que je suis en Angleterre, on m'avait demandé à plusieurs reprises, avant que je ne reçusse ces lettres, pourquoi je ne travaillais pas dans mon propre pays. Souvent aussi l'on m'avait fait remarquer l'importance qu'il y aurait à ce que je travaillasse en Allemagne. Sans être insensible à ces questions, je répondais toujours : « Je dois travailler où le Seigneur me veut, et comme je n'ai jamais pu voir qu'il m'appelait à travailler en Allemagne, je ne dois pas le faire. » Environ quatorze mois avant de recevoir ces lettres, le frère Robert Chapman, de Barnstaple, m'avait aussi plus que jamais posé la chose sur le cœur. Pendant le voyage qu'il avait fait en Danemark, il avait vu un peu à quoi en était l'état religieux du continent. Dès lors il en avait encore appris davantage, et avait re-

marqué que, presque partout, lorsqu'il exposait la vérité aux frères, ils disaient : « C'est selon la parole, vous avez raison ; mais si nous mettions ces choses en pratique, quelles en seraient les conséquences ? que deviendrions-nous avec nos femmes et nos enfants ? » ou autres choses de ce genre. Frère Chapman était en conséquence venu me voir à son retour du Danemark, il avait placé sur mon cœur la nécessité de visiter l'Allemagne, en s'appuyant et sur ce que j'étais indigène à ce pays, et sur les voies par lesquelles le Seigneur m'a conduit. Il me dit aussi qu'il croyait qu'il serait très-important de publier mon Exposé en allemand, afin qu'avec la bénédiction de Dieu la foi des frères pût être fortifiée, et qu'ils pussent être amenés à agir d'une manière conforme à leurs lumières. Sans rien décliner de l'importance de toutes ces choses, je répondis comme auparavant que je ne pouvais pas aller jusqu'à ce que le Seigneur m'y appelât. Mais j'eus à peine lu les lettres de madame G. et du Dr R..., que je sentis que le temps d'aller en Allemagne était venu, et dès ce moment ce voyage devint pour moi un sujet de prières. Lorsque plus tard je communiquai mes pensées à cet égard au frère R. Chapman, qui dans ce moment travaillait pour quelque temps au milieu des frères de Bristol, il me répondit qu'il n'était point surpris de cela, attendu que depuis le moment où il s'était entretenu avec moi sur ce sujet, il avait sans cesse demandé au Seigneur d'amener les choses à bien. Voici les raisons pour lesquelles il me semblait que Dieu m'appelait à aller travailler pour quelque temps en Allemagne.

1. Je ne connaissais pas dans ce pays un seul corps de croyants réunis en vertu de principes scripturaires. Dans tous les états d'Allemagne, presque sans exception, les croyants sont unis aux églises d'état, et quant au petit nombre d'enfants de Dieu qui sont séparés, je savais d'après ce que j'en avais appris qu'ils étaient des baptistes exclusifs, dont les vues de séparatisme étroit ont généralement pour résultat de fortifier les croyants dans l'idée qu'ils doivent demeurer dans l'établissement. J'avais surtout raison de croire qu'il en était ainsi de la petite église baptiste de Stuttgart. Il me parut donc important d'aller travailler pour quelque temps en Allemagne, si toutefois le Seigneur voulait se servir de moi, pour mettre sur le chandelier une lumière qui, quelque faiblement qu'elle brûlât d'abord, pût devenir un moyen de propager la lumière dans toute l'Allemagne.
2. Comme je suis Allemand, et comme tel familiarisé avec la langue, je pensais que j'étais spécialement appelé à prendre sur moi ce service, et cela d'autant plus que l'expérience que j'avais acquise dans mes rap-



s avec plusieurs corps de croyants pendant les 13 1/2 années ont précédé cette époque, me serait d'un grand secours. — me parut encore que la volonté du Seigneur m'appelait à me rendre en Allemagne, afin de pouvoir publier l'Exposé des dissensions du Seigneur envers moi (ce que madame G. n'avait pu accomplir), et cela non plus simplement sous la forme d'une traduction, mais pour la préparer à être imprimée selon que l'exigent les besoins des chrétiens d'Allemagne, qui, sauf de rares exceptions, non seulement sont unis à l'église établie, mais ont pas même l'idée qu'il y ait quelque autre chose ailleurs. Je sais aussi que l'Allemagne acquerrait quelque connaissance de travail quelconque en dehors de l'établissement, d'une assemblée de croyants se réunissant simplement comme frères, au nom du Seigneur Jésus, abstraction faite de toute secte ou vue religieuse particulière, en s'attendant à la puissance et à la présence du Saint-Esprit dans l'Église de Christ, sous la dépendance du Seigneur seul pour toutes choses, et en ne reconnaissant comme règle de conduite en toutes choses que la seule parole de Dieu. Et dans le cas où le Seigneur m'accorderait la grâce de pouvoir publier mon Exposé, il pourrait continuer à opérer lorsque j'aurais visité l'Allemagne. — 4. Jusqu'ici je n'avais encore jamais découvert une porte ouverte pour travailler sur le continent, au moins dans mon pays. Car, d'après les lumières qu'il a plu au Seigneur de me communiquer, je n'aurais jamais pu, en bonne conscience, travailler dans l'église établie, on ne m'aurait pas non plus permis de le faire, et je n'entretenais aucun rapport avec des croyants habitant sur le continent, qui fussent séparés de l'église nationale. Quant à des prédications en plein air, ou au projet de louer quelque endroit un emplacement pour y annoncer la parole, ou toute chose de ce genre, il n'en était nullement question, car je connaissais trop bien la police d'Allemagne pour savoir qu'on ne me le permettrait pas. Mais maintenant une porte paraît être ouverte. Je pourrais, à ce que je prévois, travailler à Stuttgart, exposer la vérité dans cette petite église baptiste exclusive, et chercher à retirer ces chers frères de leurs vues sectaires. — 5. Mais voici ce qui, joint aux quatre raisons précédentes, a eu aussi beaucoup d'influence sur moi. Pendant les quatorze années qui se sont écoulées depuis que je suis en Angleterre, je ne me suis jamais senti attiré à travailler sur le continent, tandis que maintenant c'est précisément le contraire. Deux ou trois jours seulement avant que je reçusse ces lettres de Stuttgart, j'avais exprimé ce que je pensais d'un travail futur en Allemagne, en

disant que je ne m'y sentais nullement appelé par le Seigneur, que je n'avais aucune propension à cela. Maintenant le cas est entièrement différent. Je me sentis pressé de prier pour être d'aller en Allemagne par amour pour le Seigneur et dans un sentiment de pitié pour la pauvre Église de Christ dans cette contrée. Humainement parlant, il n'y avait rien de tentatif, car j'avais une violente lutte en perspective lorsqu'il s'agirait de gagner mes frères à la vérité et de les retirer de leurs erreurs. Les combats du continent, le long et magnifique voyage sur le Rhin n'avaient grâce à Dieu aucun charme pour moi, et je ne vis rien là qui m'engager à quitter la maison. Au contraire, la quatrième Maison d'Orphelins était sur le point d'être ouverte, et je répugnais naturellement à être absent précisément alors; d'un autre côté, j'avais beaucoup à faire en Allemagne, et le travail s'accumulait nécessairement pendant mon absence de Bristol. Mais malgré tout cela la tendance de mon esprit vers cette contrée ne fut pas diminuée.

Plus ces points étaient pour moi un sujet de prières, plus j'étais persuadé que le Seigneur m'appelait à me rendre en Allemagne pour quelque temps. Après avoir beaucoup prié, m'être soigneusement examiné moi-même en la crainte de Dieu, et après avoir mûrement considéré ces cinq points, je parvins au bout de peu de jours à acquérir la pleine assurance dans mon âme, que Dieu m'appelait à aller; cependant, même alors, je n'en fis pas publiquement mention.

Après être arrivé à cette conclusion, que Dieu m'appelait à partir, autant du moins que je pouvais l'apercevoir, je commençai à examiner avec beaucoup de prières les difficultés qui se présentaient sur ma route. 1. La nouvelle Maison d'Orphelins avait besoin d'être ouverte, et il fallait que tout l'ouvrage qui se rapportait à cette ouverture pût être terminé avant de pouvoir quitter. Il ne m'eût pas paru selon Dieu qu'une œuvre qui devait être commencée restât sans être terminée, à moins d'une nécessité absolue, attendu qu'il en serait résulté une perte d'argent, et qu'on aurait violé la promesse faite aux parents des enfants qui devaient être reçus, etc. Je demandai en conséquence au Seigneur de vouloir bien m'aider à accomplir ce travail, qui n'était pas peu de chose, avant de pouvoir partir. — 2. Il me parut important, pour diverses raisons, de ne pas quitter l'œuvre des Maisons des Orphelins, des écoles, etc., sans laisser une somme suffisante pour faire face aux dépenses courantes probables de l'œuvre pendant deux mois environ. En conséquence il était désirable de pouvoir laisser quelques centai-

de livres sterling, afin que la charge de l'œuvre ne retombât sur mes chers compagnons d'œuvre. J'avais donc à obtenir du Seigneur par mes prières une somme que, à vues humaines, je n'ais pas la moindre perspective de pouvoir réaliser. — 3. Un grand obstacle était le manque d'argent pour les dépenses qu'occasionnerait mon voyage à Stuttgart, celui de mon retour ici, les frais du séjour plus ou moins long que je devais faire dans cette ville avec ma chère femme. Car, pour plusieurs raisons, il me fallait selon la volonté de Dieu qu'elle se joignît à moi dans l'accomplissement de ce service, principalement parce que sa santé n'était pas proportionnée à ce qu'elle aurait éprouvé en restant à Stuttgart, ni à la responsabilité de l'œuvre qui serait retombée sur elle pendant mon absence. Cela requérait aussi une somme considérable, j'entends considérable pour moi qui suis un pauvre homme ; car, autant que je puis m'en rappeler, je ne possédais alors que la cinquantième partie de ce qu'il me fallait. Cet obstacle devait aussi être écarté par la prière. — 4. L'une des principales raisons qui m'avait fait voir qu'il était selon la volonté de Dieu que j'aille en Allemagne, c'était la publication de mon Exposé à très bas prix (2 s. pour les deux parties) ou de manière à pouvoir le distribuer gratuitement, afin que les pauvres pussent se le procurer. Comment obtenir ce résultat, si ce n'est en faisant cette publication pour mon propre compte, afin d'éviter que l'éditeur ne la vende à un prix plus élevé. Ensuite, comme l'impression de l'ouvrage exigeait une très grande dépense de temps, j'avais l'intention, si une fois je me rendais en Allemagne, de ne pas le tirer à plus de 4000 exemplaires, ce qui est même bien peu pour tant de millions d'âmes qui parlent ma langue maternelle. Mais où trouver l'argent pour tout cela ? car, bien que le papier et l'impression soient à beaucoup meilleur marché dans ce pays qu'en Angleterre, cette entreprise coûterait toujours entre cent et deux cents livres sterling. Mais quelque pauvre que je fusse, je m'adressais entièrement au Dieu vivant pour cette somme, pleinement assuré que Celui qui m'avait fait connaître sa volonté quant à son départ, mettrait bien certainement à ma disposition les ressources nécessaires. *J'éprouvais même une secrète satisfaction à voir la grandeur des obstacles qui se présentaient sur ma route ; et d'en être abattu ou découragé, ils réjouissaient mon âme, mon seul désir était que la volonté de Dieu fût faite dans cette constance. J'avais examiné la chose comme devant Dieu et en toute égrit de cœur ; mon désir unique avait été de connaître sa volonté afin de pouvoir la faire. Ce fut parce que je crus voir qu'il*

m'appelait à aller en Allemagne que j'avais pris, dans sa crainte, la détermination d'aller. En conséquence, lorsque je me vis en face des difficultés, j'en fus fortifié au lieu d'en être abattu, car comme je concluais qu'il était selon la volonté de Dieu que j'allais, il était certain qu'il débarrasserait les obstacles de la route. Ces obstacles seraient grands, plus aussi j'obtiendrais la certitude que j'avais bien jugé, si par mes prières j'obtiens fussent écartés. Et si après tout je m'étais trompé, ce que je ne pouvais pas croire, alors le plus tôt je serais détrompé et corrigé, meilleur. Combien l'état de mon cœur eût été différent, si de cette manière ou d'une autre j'avais été séduit par la perspective de retourner tournée sur le continent, ou par l'idée de parcourir le charmant fleuve du Rhin; je n'aurais pas alors aimé regarder aux difficultés, ou j'aurais au moins cherché à les faire disparaître par mes propres efforts. Mais les choses en étant à ce point, je me contentais de prier. *La prière et la foi, remède universel dans tous nos besoins et contre tout obstacle*, et la sainte parole de Dieu qui est le fruit de la prière et de la foi, me tirèrent de toutes ces difficultés. Pendant tout le cours de ma vie chrétienne, qui compte maintenant dix-neuf ans et demi (mai 1842), je ne me rappelle pas avoir une seule fois cherché SINCÈREMENT et PATIEMMENT à connaître la volonté de Dieu par *l'enseignement du Saint-Esprit, et par l'usage de la parole de Dieu*, sans avoir été bien dirigé. Mais lorsque je manquais de droiture de cœur et de sincérité devant Dieu, que je n'attendais pas *patiemment* qu'il m'instruisit, ou que je préférais le conseil de mes semblables aux déclarations de la parole du Dieu vivant, je tombais dans de grandes misères.

—5. La cinquième difficulté était qu'il nous fallait une sœur permanente pour la nouvelle Maison des Orphelins, et, autant qu'il m'était donné de le voir, cette sœur devait être convenablement douée, attendu que, pour certaines raisons, celle à laquelle j'avais d'abord pensé ne pouvait pas être engagée dans cette œuvre. Cet obstacle n'était pas l'un des moindres, non seulement parce que c'était un point important en lui-même, mais aussi parce que je ne pouvais procéder à l'arrangement de la maison etc., jusqu'à ce qu'on eût trouvé une telle aide.

Au commencement de juin, je commençai à m'adonner à la prière, de concert avec ma femme et sa sœur qui demeuraient avec nous. Chaque matin, après le culte de famille, nous primes la résolution de nous retirer tous les trois dans le but de demeurer au Seigneur que, si c'était sa sainte volonté que j'allasse travailler pour un certain temps sur le continent, il voulût bien faire

re ces cinq difficultés. Nous implorâmes en outre sa bénédiction sur les frères de Stuttgart, au milieu desquels j'avais la perspective de pouvoir travailler, de même que sur les personnes inconverties avec lesquelles je pourrais entrer en contact sur le continent, soit d'une manière privée, soit publiquement au ministère de l'Évangile. Nous lui demandâmes aussi de vouloir bien préparer les cœurs des frères d'Allemagne pour le service que j'aurais à accomplir au milieu d'eux, m'accorder son assistance pour écrire le livre, le bénir, etc. Nous suppliâmes encore de vouloir bien être avec l'église de Bristol pendant mon absence, de se servir de cette absence pour manifester plus clairement les dons qu'il a répandus au milieu de nous, d'être en faveur des ouvriers des Maisons des Orphelins et des écoles, etc. Nous étions donc tous les matins occupés à attendre le Seigneur, nous répandant ainsi en supplications selon que le Saint-Esprit nous conduisait.

Mais, tandis que nous attendions ainsi le Seigneur jour par jour, ces difficultés, au lieu de disparaître, semblaient au contraire s'accroître. Par exemple, loin qu'il vint de l'argent pour les orphelins, les écoles et les autres objets de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures, les dépenses dépassaient de beaucoup les rentrées, et nous étions pour ainsi dire pauvres. Au lieu de trouver une sœur propre à être gouvernante dans la nouvelle Maison d'Orphelins, j'avais la perspective que l'œuvre en perdrait une qui croyait devoir quitter Bristol. Malgré tout cela, mon âme était en paix, et j'étais pleinement assuré que je ne pouvais pas m'être trompé; car ce n'était qu'après avoir considéré le cas avec sincérité, patience et beaucoup de prières, que j'en étais venu à conclure que la volonté du Seigneur était que j'allasse en Allemagne pour y travailler à l'œuvre de la parole et y faire une publication allemande de mon Exposé. En conséquence, la foi voyait toutes ces difficultés comme si elles n'existaient plus, et lors même qu'elles demeuraient, elle pouvait rendre grâces. Quoique la perspective d'aller en Allemagne parût recevoir bientôt le coup de mort, en ce que non-seulement il ne rentrerait pas d'argent, mais que même les sommes considérables qu'on avait reçues dernièrement diminuaient rapidement, et aussi en ce que, au lieu de trouver une sœur pour la nouvelle Maison des Orphelins, il y en avait une qui était sur le point de quitter, la foi pouvait triompher. Ainsi se passèrent quarante jours, durant lesquels nous avions de concert attendu que le Seigneur se manifestât; les obstacles étaient plus grands que jamais, mais aussi la confiance

que j'avais que le Seigneur ferait disparaître les difficultés quand il le jugerait bon, était plus ferme qu'elle ne l'avait jamais été. Le 12 juillet, je dis à une sœur, en pensant à la perspective certaine qu'un des chers ouvriers des Maisons des Orphelins allait nous quitter : « mon âme demeure en paix. L'heure du Seigneur n'est pas encore venue, mais quand elle aura sonné, il fera disparaître tous ces obstacles avec autant de facilité que la balle est emportée par le vent. » Il n'y avait QU'UN QUART-D'HEURE que j'avais prononcé ces paroles, lorsqu'on me mit entre les mains le papier suivant, qui mettait en mon pouvoir la somme de 702 L. 3 s. 7 d.

1. Pour les pauvres frères et sœurs de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur ; soit au moyen du fonds destiné à procurer du travail, soit de toute autre manière (c'est-à-dire que cette somme peut-être dépensée par le moyen du fonds destiné à procurer du travail ou de toute autre manière).

2. Pour faire parvenir à nos chers frères d'Allemagne les secours de l'Évangile de Christ, ou pour la publication de l'Exposé.

3. Pour les chers orphelins.

4. Pour compléter le paiement des dépenses liées avec l'érection d'une chapelle pour l'assemblée des saints de Barnstaple.

Je remets ces sommes, pour les employer à ces divers objets, selon le Seigneur, au jugement de son serviteur, frère Müller, persuadé que celui dont il est l'économe, le dirigera et le conduira en cela comme en toutes choses. — Son saint Nom soit béni pour la JOIE VÉRITABLE que j'éprouve aujourd'hui en faisant une chose que je regardais encore, il y a quelques semaines, comme un acte d'obéissance difficile à accomplir. — Vraiment les commandements du Seigneur sont droits, ils réjouissent le cœur. Il y a un grand salaire à les observer. — 10 juillet 1843. »

Trois des empêchements se trouvaient donc immédiatement écartés ; car je me trouvais ainsi muni de ce qui m'était nécessaire pour le voyage et pour mon séjour en Allemagne ; il y avait de quoi publier quatre mille exemplaires de mon Exposé et j'étais même de laisser pour l'œuvre de Bristol des ressources suffisantes pour deux mois au moins. En recevant ce billet, je n'en ressentis aucune excitation, et j'accueillis cette circonstance comme s'il ne pouvait pas en être autrement. J'avais été persuadé que le Seigneur m'enverrait les moyens quand son heure serait venue, ils me furent accordés selon ma foi ; et le fait que, lorsque l'argent fut là je n'en fus point surpris, prouve bien que je n'ai pas cessé de croire jusqu'au dernier moment. A l'exception de ce qui a été envoyé à Barnstaple, les 702 L. 3 s. 7 d. n'ont

été répartis avant mon retour, attendu que je ne savais pas somme que requerrait chaque objet. Voici comment elle a dépensée : 1. La somme requise pour le lieu de réunion des freres de Barnstaple s'est élevée à 80 L. 7 s. 4 d. Je dois observer ici qu'en me voyant en mesure de pouvoir envoyer argent, je n'en eus pas seulement une grande joie, mais que vis aussi une réponse aux prières que les freres de ce lieu et même avions adressées au Seigneur à ce sujet.— 2. On a employé pour les pauvres d'entre les saints, en grande partie en les trussant d'habits et de linge pour eux et leurs enfants, 112 L. outre 50 L. que j'ai prises pour le fonds destiné à procurer du travail. — 3. La publication de quatre mille exemplaires des deux parties de mon Exposé en langue allemande, les dépenses de mon voyage à Stuttgart, celles de notre retour, jointes aux frais près de sept mois de séjour en Allemagne et autres dépenses relatives à mon service dans le Wurtemberg, ont coûté 267 L. 4 s. 4 d. — 4. Le reste des 702 L. 3 s. 7 d., montant à 492 L. 9 s. 4 d. a été mis au fonds des orphelins, ce qui ne veut pas dire qu'il y eût autant à mon retour d'Allemagne, car, j'avais livré en comptant sur ce qu'il y avait entre les mains de mes banquiers.

Peu de temps après avoir reçu les 702 L. 3. s. 7 d. le 12 juillet, plut aussi à Dieu de faire disparaître les autres difficultés. On trouva une sœur pour la place de gouvernante dans la nouvelle maison d'Orphelins, après quoi le Seigneur me donna de pouvoir commencer et accomplir tout ce qui a rapport à l'arrangement de la maison pour la réception des enfants. De plus, le Maître fit aussi voir à la sœur qui s'était proposé de résigner sa place, qu'elle devrait demeurer à Brsitol. Ainsi, après avoir attendu journellement le Seigneur pendant plus de cinquante jours, toutes les difficultés furent écartées par la foi et par la prière.

Le 3 août j'ai reçu le don suivant, que je considère comme une preuve nouvelle que le Seigneur est prêt à suppléer à tout ce dont on aura besoin pendant mon séjour en Allemagne, et qu'il a entendu les demandes que nous lui avons adressées de nous envoyer des ressources avant mon départ : Neuf cuillers à soupe en argent, neuf dites de dessert, quatre chandeliers d'argent, une théière en argent avec son plateau, six vieilles cuillers à café en argent, et deux dites à soupe, une cafetière en argent, un pot à crème en argent, quatre salières en argent avec leurs petites cuillers d'argent, six tasses en argent pour des flans, un sucrier d'argent, un pot à crème en argent avec cuiller en argent, un biberon en argent, un ustensile à servir le pain rôti en argent, deux

cuillers à ragoût en argent, une cuiller à moelle en argent, des pincés à prendre le sucre en argent, une aiguille à larder en argent, cinq étiquettes de carafes en argent, une brochette en argent, un dessous de saucier en argent, une bouilloire plaquée, une tasse plaquée, six autres cuillers à café en argent, une chaîne en or, une paire de bracelets en or, deux couteaux à fruit en argent, un flacon en argent, une petite boîte en argent avec des cure-dents, trois lorgnons, un cœur en or, deux broches, une clef de montre en or, une boucle pour montre, deux agrafes en or, une petite boucle en or, une petite pièce de monnaie en or, dix petites pièces en argent, un flacon avec couvercle en or, un essui-plumes, un assortiment de vieilles nattes pour table, onze petites serviettes en laine pour placer sous les verres, une petite natte, une bourse, une cafetière plaquée, quatre-vingt-deux volumes, dix nappes, douze serviettes, douze autres petites serviettes de laine à placer sous les verres, deux paires de draps, des rideaux pour deux fenêtres avec leurs garnitures, une sorte de tapis de table, deux couvertures piquées, trois carafes, deux boîtes à thé en verre, huit grands verres, neuf autres verres, onze verres à bière, quatre grands verres à gelée, cinq dits plus petits, un rafraichissoir en verre pour le beurre, un ustensile pour tenir au chaud certains gâteaux, cinq tasses pour des flans, six couverts en verre ornés, un grand gobelet, un déjeuner en porcelaine, cinq tasses pour des flans avec les couvercles, cinq vieilles tasses à café en porcelaine, trois moules à blanc-manger. — Un grand nombre de ces objets ont déjà été placés, et même avant mon départ ils avaient déjà produit environ 60 L.

Le 9 août 1843, ma chère femme et moi nous partîmes de Bristol accompagnés d'une sœur allemande, M<sup>lle</sup> W... Cette dernière, de même qu'un frère allemand, l'une et l'autre du royaume de Wurtemberg, ayant été conduits à reconnaître la vérité du baptême des croyants, avaient un grand désir d'être baptisés. Mais comme l'église baptiste de Suttgard leur avait refusé le baptême, à moins qu'ils ne promissent de ne jamais plus prendre la Cène avec des enfants de Dieu non baptisés, ou avec ceux qui appartiendraient à quelque église d'état, à quoi ils n'avaient pu consciencieusement se soumettre, ils avaient entrepris un voyage de près de deux cent soixante lieues pour venir à Bristol se faire baptiser par moi. Car ils avaient l'un et l'autre lu la traduction de mon Exposé, et savaient que nous recevons tous ceux qui croient au Seigneur Jésus, lors même qu'ils ne s'accorderaient pas avec



ous sur toutes les parties de la vérité. Ils étaient arrivés à Bristol environ quinze jours avant mon départ pour l'Allemagne, et avaient été baptisés à Béthesda une semaine après leur arrivée. Comme ni l'un ni l'autre ne comprenaient l'anglais, j'avais fait une exhortation et lu les paroles de la sainte Ecriture qui renferment l'institution du baptême en allemand. Le frère, qui avait été instituteur et caissier d'un établissement d'éducation considérable dans le royaume de Wurtemberg, ayant perdu sa place dès que ses vues sur le baptême avaient été connues, resta en Angleterre comme maître de français et d'allemand ; la sœur retourna en Allemagne avec nous.

N'ayant point tenu de journal pendant le temps de mon absence à Bristol, je ne puis donner des détails précis sur tout ce qui est arrivé et qui serait de nature à intéresser le lecteur chrétien, mais comme quelques-unes des lettres qui ont été écrites à l'une de mes belles sœurs, de même que toutes celles que j'ai adressées aux frères au milieu desquels je travaille à Bristol, ont été conservées, je puis fournir quelque chose d'assez complet sur mon service en Allemagne jusqu'à mon retour.

La lettre suivante, adressée à ma belle-sœur, donne un aperçu de la plus grande partie de mon voyage :

• Weinheim , 19 août 1843.

• Ma chère L...

• Nous avons été amenés jusqu'ici par la bonté du Seigneur. Si vous regardez la carte, à l'endroit où se trouve Manheim, vous trouverez probablement une petite ville appelée Weinheim, dans laquelle nous nous trouvons maintenant, chez M<sup>me</sup> M's. Weinheim forme un triangle avec Heidelberg et Manheim ; elle est distante de dix milles de la première de ces villes et autant de la seconde. Le soir du dernier jour du Seigneur, je vous écrivis de Rotterdam ; j'espère que vous aurez bien reçu cette lettre. Le lundi matin, 14 août, à sept heures, nous partîmes de Rotterdam avec sœur W..., sur l'un des paquebots à vapeur du Rhin. Après avoir navigué jusqu'à huit heures et demie du soir, nous arrivâmes à Emmerich, première ville prussienne, où nous passâmes la nuit. Le temps était magnifique, comme du reste il l'a été pendant toute cette semaine ; nous ne vîmes rien de remarquable, si ce n'est le noble et large fleuve, et sur ses bords quelques propres et jolies chaumières du peuple hollandais. Le Seigneur me donna de pouvoir

faire quelque chose pour cette nation en distribuant des traités allemands parmi ceux qui étaient à même de lire cette langue; d'un autre côté il y avait beaucoup de Hollandais qui pouvaient me comprendre sans pouvoir lire l'allemand. J'eus une longue mais affligeante conversation avec quatre Juifs, lesquels, quoique diffé- rant entre eux dans eurs vues religieuses, s'accordaient cepen- dant tous à rejeter Jésus de Nazareth, comme le Messie, et se mi- rent comme de coutume à blasphémer. Dans les entretiens que j'eus avec beaucoup de personnes, je ne rencontraï qu'un vieillard qui, autant que je pus en juger, était un chrétien. Lorsque je lui eus remis un traité, et qu'il eut entendu le témoignage que j'a- vais rendu à Christ, il vint me demander avec larmes de lui en vendre un autre. Après lui avoir dit que je lui *donnais* volontiers le traité, il m'en demanda un troisième, puis un quatrième pour le vieux ministre et pour le régent de son endroit, et me dit : « Oh! si vous pouviez seulement vous arrêter, combien le vieux ministre, qui est un homme pieux, serait content de vous voir. » Il s'est encore passé aujourd'hui deux choses intéressantes. Peu de temps, peut-être deux heures après notre départ, je *donnai* un traité allemand et anglais à un monsieur qui lisait cette dernière langue et qui quitta tôt après le paquebot. Il me dit qu'il m'avait vu lire la Bible, mais qu'il n'avait pas voulu m'interrompre. Je lui parlai alors de ma mission en Allemagne; à quoi il me répondit : « Frère, le Seigneur te bénisse! » Lui ayant demandé qui il était, il me dit qu'il était un ministre baptiste d'Amsterdam, et qu'il allait voir les frères à Utrecht, en Hollande. Il regretta de ne s'être pas entretenu plus longtemps avec moi. Dans l'après-midi, un monsieur, officier en retraite qui, ainsi que sa femme, m'a- vaient entendu confesser Christ lorsque je m'entretenais avec une autre personne assise à côté d'eux, me demandèrent très poli- ment un traité au moment de leur départ. — Il y avait dans le pa- quebot à vapeur deux petites cabines renfermant chacune deux lits; j'en retins une pour Marie et pour moi, parce que c'était moins coûteux que d'aller à terre. Mais nous ne le ferions plus maintenant, car on fit beaucoup de bruit jusqu'à minuit, et le même tapage recommença peu après trois heures du matin, ce qui inter- rompît beaucoup notre sommeil pendant trois nuits. Je ne dis pas ceci sous forme de plainte, car nous n'avons qu'à exalter la misé- ricorde du Seigneur : cependant, nous apprenons toujours quelque chose dans les choses temporelles comme dans les spirituelles. Le bruit ne provenait que d'occupations indispensables, mais il aurait difficilement pu être plus grand lorsqu'on aurait cherché à

us troubler avec intention. — Mardi matin, à cinq heures et demie, le paquebot appareilla de nouveau. Entre cinq et six heures, comme j'étais assis sur le pont, lisant la Bible, un Hollandais s'approcha de moi pour me parler des choses de Dieu. Il me comprit assez bien, mais je ne le comprenais qu'imparfaitement. Il me questionna sur la liaison qui existe entre la foi et les œuvres, et me demanda comment l'homme, déchu en Adam, peut parvenir à la gloire. J'ai peur que ce ne fût plus pour lui une affaire intellectuelle qu'un travail de cœur; mais je saisis cette occasion pour prêcher Jésus devant tous ceux que notre conversation avait rassemblés autour de nous. J'eus aussi plusieurs occasions de distribuer des traités et de parler à plusieurs personnes, surtout à un jeune soldat prussien et à d'autres jeunes hommes; mais ils étaient tous morts. Les uns écoutaient et acceptaient des traités; d'autres refusaient fièrement. Nous navigâmes le second jour depuis cinq heures et demie du matin, et arrivâmes à dix heures et demie du soir à Cologne, où nous nous arrêtâmes. Notre sœur allemande prit congé de nous et débarqua pour s'embarquer dans un paquebot d'une autre compagnie, pour lequel elle avait payé auparavant; chère Marie et moi demeurâmes seuls à bord. Le troisième jour nous avions fort peu de passagers. Il y avait trois messieurs, dont deux étaient irlandais, et l'autre anglais; je leur distribuai des traités anglais; l'un d'entre eux quitta bientôt le paquebot, et les deux autres se déclarèrent pour le Seigneur. Deux autres juifs qui étaient venus à bord rejetèrent également la vérité; je m'entretins cependant avec eux jusqu'à ce qu'ils se fussent à blasphémer. Pendant cette troisième journée, nous avons navigué depuis dix heures du matin, et sommes arrivés vers les sept heures et demie du soir à Coblenz, qui est une forteresse prussienne. Marie et moi nous fîmes une petite promenade. Dans la ville, un soldat prussien nous ayant donné quelques informations, je lui donnai des traités pour lui et ses camarades. En retournant au bateau à vapeur, nous entendîmes qu'une dame anglaise qui marchait devant nous parlait anglais à un petit garçon qui l'accompagnait; l'ayant rejointe, nous lui offrîmes quelques traités anglais qu'elle accepta, ainsi que quelques brochures allemandes pour sa servante catholique-romaine. Aujourd'hui nous avons eu sous les yeux des paysages magnifiques.

• Quatrième journée, 17 août. — L'un des messieurs irlandais m'a prié de lire un chapitre de la Bible pour lui et son ami. Comme hier, nous avons été témoins de scènes merveilleuses. Les voyages sont une chose dangereuse. Je voudrais exhorter tous

ceux qui sont sur le point de se mettre en route, de bien faire attention à ce qu'ils vont faire. Quoique j'eusse beaucoup prié concernant ce voyage, et que je fusse assuré, comme je le suis encore, que le Seigneur m'a envoyé pour remplir ce message, cependant j'ai senti combien il est difficile de demeurer dans un bon état d'âme en contemplant de telles scènes. Ce que j'ai vu sous les yeux surpasse tout ce que j'ai jamais vu dans ce genre. Je compte que dans le courant de la journée nous n'avons pas vu moins de quarante châteaux en ruines, forteresses, etc. Cette gloire romaine, maintenant passée, celle des chevaliers et des empereurs allemands, dont nous voyions les œuvres, les châteaux et les forteresses en ruines, ne nous crient-elles pas bien haut la mutabilité des choses de la terre ? Et cependant l'effet que produisent ces choses est souvent pernicieux pour la nouvelle nature. Le Rhin est large, les châteaux sont souvent tout à fait au bord du fleuve, et l'on peut dire sans exagération qu'il est bordé d'un nombre infini de vignes à une longueur de plus de cent milles. Ces choses sont en effet magnifiques, mais combien toute cette beauté est pauvre en comparaison de Jésus ! Par la grâce de Dieu, je ne donnerais pas un schelling pour les revoir, je ne ferais pas un mille pour pouvoir les contempler encore. Le quatrième soir, vers cinq ou six heures, nous arrivâmes à Mayence, après avoir voyagé depuis sept heures du matin. Sœur W... nous avait rejoints. Nous nous trouvâmes heureux de pouvoir passer quelques heures de tranquillité dans un hôtel; après quoi nous fîmes tous trois une promenade. Dans cette ville, où l'imprimerie fut inventée, la précieuse parole de Dieu n'est point appréciée; presque tous ses habitants sont romains. C'est une ville grande, magnifique et vivante, et en même temps une place très-forte. Le chemin de fer était précisément en vue de l'autre côté du fleuve. Quoique je sache bien que l'or ne soit pas aussi abondant ici qu'en Angleterre, cependant tout a un air d'aisance, et l'on voit à peine des traces de cette pauvreté qui se fait si souvent remarquer dans les grandes villes de la Grande-Bretagne.

• Hier matin, 18 août, nous aurions dû partir à huit heures, par un paquebot sur lequel nous avions payé nos places de Rotterdam à Manheim; mais ce bateau n'arriva pas. Plusieurs heures s'étant passées dans l'attente, nous fûmes enfin obligés de partir de Mayence pour Manheim, vers quatre heures de l'après-midi, par un paquebot appartenant à une autre compagnie, perdant ainsi l'argent que nous avions donné précédemment. Nous passâmes environ sept heures à bord de ce bateau, et arrivâmes à Manheim

ers les onze heures du soir. Il y avait au moins quatorze passagers anglais, outre beaucoup d'Allemands et de Français. Je distribuai des traités et eus des entretiens avec quelques personnes. J'eus surtout une conversation très longue avec une jeune demoiselle française. Elle avait été à des bains, près du Rhin, avec son petit frère. L'ayant vue lisant l'épître aux Romains, j'en pris occasion d'entrer en matière avec elle. Il n'y avait que quelques mois qu'elle avait quitté une école à Paris, et comme elle n'a plus ses parents, elle vit chez sa tante, femme pieuse qui demeure près de Strasbourg. Je fus très heureux de pouvoir lui tendre la main dans son isolement, car elle ne connaissait personne à bord, et elle était bien aise d'avoir quelque petit conseil. En partant, je lui remis un exemplaire de mon Exposé, et quelques traités allemands et anglais (car elle commençait à apprendre l'anglais, et elle a un ami chrétien qui entend bien cette langue). J'eus aussi une conversation sur le chemin du ciel avec un jeune monsieur allemand, qui est catholique romain. Ce matin, 19 août, pensant que le Seigneur daignerait peut être se servir de nous pour ramener la vie dans l'âme de notre sœur N..., qui est à Manheim, nous nous mîmes à la recherche de sa demeure. Après avoir pris quelques informations, nous la trouvâmes, et elle parut très satisfaite de nous voir. Nous fîmes ensuite viser nos passeports, tirâmes quelque argent chez un banquier, puis nous partîmes de Manheim à deux heures de l'après-midi, et arrivâmes ici à quatre heures. Frère T. H... et la chère Mme M... nous ont reçus avec beaucoup d'affection. Nous sommes actuellement dans un vieux bâtiment, qui était autrefois un couvent catholique romain, et où j'ai expliqué ce soir les Écritures.

20 août 1843.

• J'ai expliqué la parole en anglais au culte domestique du matin ; à onze heures nous avons rompu le pain dans le couvent, au nombre de cinq ; et, dans l'après-midi, j'ai de nouveau expliqué les Écritures, notre nombre ayant été augmenté de dix messieurs et dames anglaises qui sont momentanément ici. Demain matin, si le Seigneur le permet, je me propose de voir le pieux ecclésiastique luthérien qui demeure ici, et vers une heure, nous partirons par la malle-poste pour arriver, Dieu aidant, mardi soir, 22 août, à Stuttgart. La chaleur a été excessive pendant toute la semaine passée, si grande que nous avons été constamment obligés de dormir en ayant les fenêtres complètement ou-

vertes. Chère aide, portez-vous bien. Nos amitiés à la chère sœur E... au sujet de laquelle nous serons bien aises d'apprendre quelque chose ; veuillez lui communiquer tout ce qui, dans nos lettres, sera de nature à l'intéresser. Nos plus tendres affections à notre chère enfant. Combien nous aimerions la voir et l'embrasser, mais, bien que nous ne le puissions pas, nous prions pour elle. Nos amitiés à S... Témoinnez tout particulièrement mon amour à tous mes chers compagnons d'œuvre dans l'église. Mes amitiés à tous les chers frères et sœurs qui sont dans les Maisons des Orphelins et dans les écoles. Nos affections à tous les saints.

« Votre affectionné frère ,

« GEORGES MÜLLER. »

Nous sommes précisément à six cent milles de Bristol.

Je ferai quelques remarques en rapport avec cette lettre.

J'ai trouvé que le peu de sommeil que j'ai eu pendant les trois nuits mentionnées plus haut a été nuisible à mon homme intérieur. J'ai presque toujours fait cette expérience que, lorsque je n'ai pas le sommeil nécessaire, ma joie et ma force spirituelles en reçoivent une grave atteinte. Je crois qu'il est d'une grande importance que lorsqu'un chrétien veut se mettre en voyage, il s'abstienne autant que possible de cheminer de nuit, ou de telle autre manière qui le priverait du repos qui lui est nécessaire, de peur que ses forces corporelles et mentales ne se trouvant pas renouvelées pour vaquer à la prière, à la méditation et à la lecture des Écritures, il ne ressente les pernicious effets de cet état de choses pendant toute la journée. Il peut sans doute se présenter des cas où nous ne pourrions pas faire autrement ; mais si nous le pouvons, *lors même qu'il nous semblerait que nous perdons du temps et que notre voyage sera plus coûteux*, je voudrais vous recommander solennellement et avec affection d'éviter de voyager la nuit ; car, outre qu'il en résulte un affaiblissement corporel outre mesure, il y a nécessairement aussi de la perte sous le rapport spirituel. Une autre chose que je désire recommander au sujet des voyages, c'est que chacun prenne bien soin, avant de partir, de se réserver du temps pour la prière, la lecture et la méditation de la parole de Dieu ; car, bien que nous soyons toujours exposés à la tentation, nous le sommes cependant bien plus en voyageant, attendu que c'est précisément alors que le démon cherche à nous tendre des pièges. Pensez-y, chers frères en la foi. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, cherchez toujours

neusement à vous assurer de la pensée du Seigneur, mais tout avant de commencer un voyage, afin d'être sûrs que la volonté de Dieu que vous l'entrepreniez, et cela de peur vous exposer vous-mêmes inutilement à l'une des occasions le démon saisira peut-être pour vous enlacer dans ses pièges. de porter envie à ceux qui ont une voiture et des chevaux en disposition, et qui ainsi ne sont nullement empêchés de voyager par un manque de moyens, que ceux qui ne sont pas dans la même position bénissent plutôt Dieu de n'être pas, *entre autres*, exposés à la tentation qui consiste à ne pas s'assurer avec Dieu de la volonté de Dieu avant de se mettre en voyage.

• Stuttgart, 30 août 1843.

• Ma chère L...

Ma dernière lettre, terminée le 20, a été mise à la poste le 21 à Weinheim. Le lundi 21, j'allai voir dans cette ville un pieux ecclésiastique qui est en même temps un véritable frère et un noble homme. Mais, sans l'avoir cherché, nous en vîmes au moment de la séparation de l'église et de l'état, ce dont je ne fus pas étonné, puisque j'eus ainsi l'occasion d'exposer des vérités qu'il ne peut-être au Seigneur de rendre utiles plus tard. Mad. ... a donné une riche robe de soie complètement neuve et quelques articles d'argent pour les orphelins. Ainsi, même ici, le Seigneur nous fait voir qu'il se souvient de son œuvre. Nous sommes allés à Weinheim à une heure de l'après-midi. A Heidelberg, il y a une dizaine de milles plus loin, une personne de l'endroit qui est dans la malle-poste où nous nous trouvions Marie et moi ; je me suis aperçus bientôt que c'était un frère. Quelques minutes après, l'œuvre d'un ecclésiastique pieux, qui avait été bien éprouvée, qui aimait également le Seigneur Jésus, vint aussi s'y asseoir. Comme nous étions tous quatre dans la foi, nous passâmes notre temps aussi agréablement qu'utilément depuis trois heures jusqu'à neuf heures et demie, c'est-à-dire jusqu'au moment de notre arrivée à Heilbronn. Je m'entretins avec ce frère de l'Angleterre pour les orphelins, et en me séparant de lui il me donna une pièce d'or et environ dix-sept schellings pour les orphelins. Ce don fut pour moi d'un grand prix, et il est une nouvelle preuve que le Seigneur peut se servir de moyens bien variés pour nous envoyer secours. Afin de ne pas avoir à voyager pendant la nuit, nous nous sommes arrêtés à Heilbronn jusqu'au lendemain matin à onze

heures, et le 22 août, vers huit heures du soir, nous atteignîmes les appartements de notre sœur G. Nous fûmes reçus de la manière la plus affectueuse. Elle avait tout fait pour que nous fussions confortablement, mais la chaleur excessive et le changement de régime ne nous ont jusqu'ici été favorables ni à l'un ni à l'autre. J'espère toutefois qu'avec la bénédiction du Seigneur nous serons mieux d'ici à quelques jours ; je me suis même déjà ~~trouvé~~ mieux hier et aujourd'hui. Le soir de notre arrivée ici j'allai à la poste et trouvai votre première lettre ; votre dernière m'est ~~venue~~ parvenue lundi matin. Dès le lendemain après midi, ~~mercredi~~ 23 août, je me rendis chez notre frère le Dr R., avec lequel je passai deux heures, et le soir j'eus chez lui une entrevue avec les quatre anciens de l'église baptiste, qui dura de huit heures et demie à dix heures. Le lendemain soir il y eut une réunion de la petite église ; elle se compose de cinquante frères et sœurs, qui étaient pour ainsi dire tous présents. Cette réunion commença aussi à huit heures et demie et se prolongea jusqu'à dix heures. J'exposai le but de mon arrivée en Allemagne, autant du moins qu'il était prudent de le faire, et je donnai quelques détails sur l'église de Bristol. Le soir suivant, 25 août, j'expliquai les Écritures de huit heures et demie à dix heures ; car toutes les réunions du soir ont lieu à la même heure, de sorte que nous ne rentrons ordinairement qu'à dix heures et demie, et que nous n'allons prendre du repos qu'à onze heures et demie. Les gens soupent avant d'aller à leurs réunions. Samedi soir, nouvelle réunion dans laquelle je commençai à donner une idée des dispensations de Dieu envers moi, en prenant les choses dès le commencement, pensant que c'était là le moyen de m'amener à parler de beaucoup de vérités importantes. On témoigna le désir que j'expliquasse la parole dans leurs réunions ordinaires, c'est-à-dire deux fois le jour du Seigneur et deux fois pendant la semaine, et qu'il y eût des assemblées extraordinaires tous les autres soirs dans lesquelles j'exposerais les dispensations de Dieu envers moi. En conséquence, lorsque vint le jour du Seigneur, j'expliquai deux fois la parole, fus bien soutenu, et quoiqu'il y eût quatorze ans et demi que je n'eusse plus prêché en allemand, je n'éprouvai pour ainsi dire aucune difficulté à m'exprimer dans cette langue. Le lundi, 28 août, je continuai à exposer les voies de Dieu envers moi, et hier soir je fus encore bien fortifié en annonçant la parole. Mais maintenant, comme la vérité commence à être annoncée, le démon va aussi se mettre en devoir de faire son œuvre. Toutefois le Seigneur Jésus triomphera. Une grande crise se prépare. Plusieurs



déjà attirés par la vérité précieuse que je leur annonce ; **tres** désireraient que je ne fusse jamais venu à Stuttgart. Ce **me** fait plaisir, c'est qu'ils ne sont pas insensibles à ce que je **Je** crains qu'à moins que le Seigneur n'intervienne, un orage **ate** d'ici à quelques jours. Je ne suis pas non plus sûr que la **ce** me laissera travailler tranquillement ici, lorsqu'on saura ce **je** fais, car la liberté n'est pas aussi grande que je l'avais cru. **is** lors même que je n'aurais parlé que ces quelquefois, il aurait **la** peine de venir ici. Nous avons actuellement la visite d'une **ir** anglaise, madame F...

• Votre affectionné frère,

• GEORGES MÜLLER. •

immédiatement après mon arrivée à Stuttgart, je dirai même **toute** première heure du séjour que je fis dans cette ville, je fus **aidé** par une si grande épreuve de foi, que je la mets au nombre **s** plus sévères que j'aie jamais eu à supporter. Je ne suis pas **re** d'en découvrir la cause ; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle **fit** avec mon arrivée à Stuttgart, et que cette circonstance ne **put** jamais arrivée si je n'étais pas venu dans cette ville. Cette **épreuve** avait un double caractère : non seulement la chose était **elle-même** une très-grande épreuve de foi, mais c'était comme **cette** question m'était adressée de la manière la plus formelle : **- Es-tu** disposé à remplir le service que tu as à accomplir ici, en **font** des sacrifices, et te reposes-tu réellement sur moi, le Dieu **va**nt, pour ce qui concerne ce service ? Mais béni soit le Sei- **neur**, Satan n'eut pas le dessus. Mon cœur put dire presque im- **médiatement** : — « Toutes choses concourent ensemble au bien **de** ceux qui aiment Dieu. » Je sais aussi qu'il en sera ainsi de **cette** épreuve, et que c'est ce qui me convient le mieux. — Ainsi **mon** âme rentra promptement dans la paix, et il me fut donné de **mettre** tranquillement cette affaire entre les mains du Seigneur. **Je** dirai même qu'il ne se passa pas beaucoup de jours avant que **je** pusse dire *du plus profond de mon âme* que je n'aurais pas dé- **iré** qu'il en fût autrement, lors même qu'il aurait été en ma **puissance** de le faire, et cela quand même la chose qui avait été **l'occasion** de cette grande épreuve demeurait avec ses consé- **quences**, et demeura *pendant tout le temps de mon séjour en* **Allemagne**. Même depuis mon retour en Angleterre, j'ai souvent **eu** lieu d'admirer la bonté du Seigneur qui avait permis que cette **chose** arrivât, puisque, en dernier résultat, elle a fait voir combien

elle m'a été bonne de toute manière. Que le lecteur chrétien s'abandonne donc de plus en plus et sans réserve entre les bras du Seigneur, et il fera l'expérience que l'auteur a faite lui-même, savoir que nos plus grandes épreuves deviennent souvent pour nous les plus grandes bénédictions. — Si c'eût été avec mes propres forces que je me fusse rendu à Stuttgart, et si je n'avais pas cumulé un trésor de supplications dans les cieux avant mon départ, selon toute probabilité humaine, j'aurais été complètement surmonté par cette première épreuve.

Ce ne fut pas la seule tribulation que j'eus à soutenir ; j'en eus en si grand nombre, et elles durèrent si longtemps, que, humblement parlant, j'avais besoin de toute la mesure d'expérience, de sagesse et de grâce que le Seigneur avait bien voulu me confier. Je ne pouvais me lasser d'admirer la sagesse du Seigneur qui m'avait envoyé en Allemagne qu'en 1843, et non pas plusieurs années auparavant ainsi qu'on me l'avait conseillé. Car, si j'y étais allé sans avoir l'expérience que j'avais acquise en accomplissant mon service au milieu des saints pendant les treize ans et demi qui s'étaient écoulés, et sans que mon âme eût été exercée devant Dieu par des épreuves de patience, dans l'espérance et dans la confiance, comme cela a été le cas depuis le mois de novembre 1830, humblement parlant, j'aurais été surmonté. Mais comme par la grâce de Dieu mon âme avait appris à marcher avec lui en toutes choses, j'ai été soutenu en me déchargeant sur lui de tous mes soucis, et regardant à lui pour du secours, et en l'attendant de lui qu'il me *tout* parût sombre et de toute manière. C'est ainsi que les obstacles furent surmontés les uns après les autres. Mais j'en dirai davantage en racontant quelques-unes des difficultés particulières qui se lient à mon service à Stuttgart.

C'est ici le moment de dire aussi que, pendant les huit ans qui ont précédé le séjour que je fis en Allemagne pour y travailler, nous avons eu à cœur, quelques frères et moi, de demander au Seigneur qu'il lui plût de nous faire l'honneur, comme corps de croyants, d'appeler au milieu de nous quelques frères à porter la vérité dans les pays étrangers ; mais ces prières semblaient demeurer sans réponse. Cependant le temps était venu où il voulait les exaucer ; et moi, qui avais eu tout particulièrement cette œuvre à cœur, je devais être le premier à porter la vérité ailleurs. A peu près dans le même temps, le Seigneur appela nos chers frère et sœur B..... à se rendre à Démerary pour y travailler de concert avec notre estimable frère S....., et nos chers frère et sœur E..... à aller en Suisse. Ces deux couples bien aimés par-

ont bientôt après mon départ pour l'Allemagne. Mais ce n'est tout. Notre précieux frère Mordal, qui s'était recommandé à l'attention des saints en travaillant fidèlement et avec persévérance au milieu de nous pendant douze ans, avait eu, dès l'instant où les frères S..... et B..... avaient mis à la voile de Bristol pour Déerary, ses pensées tournées vers ces mêmes contrées, et était resté au milieu de nous pour les rejoindre onze mois plus tard. Ce frère était l'un de ceux qui, de concert avec moi, avait eu spécialement à cœur pendant ces huit ans de demander fréquemment au Seigneur qu'il lui plût d'appeler du milieu de nous des ouvriers pour faire une œuvre à l'étranger. Comme il avait environ cinquante ans et qu'il était père d'une nombreuse famille, il semblait que ce serait lui qui le dernier de tous serait appelé à cette œuvre ; pendant que Dieu l'appela. Il partit, travailla un certain temps à Déerary, et le Seigneur le retira dans son repos le 9 janvier 1845. Lorsque nous demandons à Dieu une chose, comme de vouloir susciter des ouvriers pour sa moisson, ou envoyer des ressources pour la continuation de son œuvre, la question que nous devons raisonnablement faire à nos cœurs est celle-ci : Suis-je disposé à aller, dans le cas où il m'y appellerait ? Suis-je disposé à contribuer selon mon pouvoir ? Car nous sommes peut-être les personnes que le Seigneur veut appeler à l'œuvre, et il est possible qu'il veuille se servir de nos biens.

Le lecteur aura remarqué dans ma précédente lettre, que toutes ces réunions du soir avaient lieu très tard. L'heure des assemblées fut une de ces nombreuses difficultés auxquelles j'eus à faire face ; car on n'aurait pu choisir plus mal lors même qu'on l'aurait fait avec intention. Le dimanche matin, elles avaient lieu à neuf heures, de sorte que les mères de famille ou ne pouvaient pas venir du tout, ou, devant se dépêcher de finir leur ouvrage, venaient sans avoir eu un moment pour se recueillir. Dans l'après-midi, elles avaient lieu à deux heures, au moment où la chaleur, si accablante en été, jointe à l'effet du diner, disposait au sommeil ; c'est ainsi que des personnes, qui me touchaient pour ainsi dire, et qui prenaient cependant intérêt à ce qui était dit, étaient quelquefois assoupies. Le soir, ils se réunissaient à huit heures et demie, lorsqu'ils étaient généralement fatigués par un travail qui se prolongeait presque jusqu'à cette heure, et qu'ils avaient pris un souper complet, circonstances qui devaient nécessairement les disposer au sommeil, bien qu'ils n'eussent jamais été aussi désireux d'entendre. Mais, par la grâce de Dieu, je ne fus ébranlé par aucune de ces choses. Je savais que le Seigneur m'avait envoyé auprès de ces saints bien

aimés, et qu'ainsi je pourrais, avec son secours, surmonter toutes les difficultés. En effet, ces obstacles furent écartés ; car, peu de temps après, je pus faire comprendre aux chers frères et sœurs que la réunion du dimanche matin avait lieu trop tôt, et elle fut fixée à une demi-heure plus tard. Celle de deux heures de l'après-midi fut entièrement abandonnée, ce moment n'étant point favorable. L'on comprit que, au lieu de trois réunions, il valait mieux n'en avoir que deux, attendu que chacun peut assister à deux réunions, que deux assemblées par jour sont suffisantes, et que cela laisse aux parents la latitude d'être un peu avec leurs enfants, ou de donner un peu plus de temps que de coutume à la lecture des Écritures, ce que j'avais surtout eu en vue dès le commencement. Car, en arrivant à Stuttgart, je trouvai ce que j'avais déjà rencontré dans plusieurs endroits en Angleterre, en y commençant mes travaux, c'est-à-dire que les chers frères et sœurs avaient peu de goût pour la parole de Dieu, et ce qui le prouve c'est qu'ils ne la consultaient jamais pendant les réunions. — Mais avant de quitter Stuttgart, j'eus la joie de voir que, presque tous, si ce n'est tous les frères, avaient la Bible ouverte devant eux pendant qu'on l'expliquait. Au lieu de l'assemblée de deux heures, nous nous réunîmes à quatre heures, la chaleur de l'été n'étant plus si accablante, et nous évitâmes ainsi d'avoir une réunion le dimanche soir à une heure trop avancée. Nous eûmes aussi les réunions des jours sur semaine une demi-heure plus tôt, c'est-à-dire à huit heures au lieu de huit heures et demie, en recommandant affectueusement aux frères bien aimés de ne prendre ces soirs-là qu'un souper très léger, afin que la bénédiction ne fût pas empêchée. Il nous fut impossible, à cause des habitudes du pays, d'avoir les réunions avant huit heures les soirs sur semaine, ni plus tard que neuf heures et demie le matin du jour du Seigneur. Les frères qui habitent l'Angleterre auront peine à comprendre la grandeur des difficultés auxquelles les frères qui cherchent à répandre la vérité ont à faire face dans les pays étrangers, non-seulement à cause du climat ou de la police, etc., mais aussi à cause des habitudes du peuple. C'est pourquoi je prie instamment tous ceux qui prennent un intérêt sincère à la propagation de la vérité, d'aider de leurs prières tous ceux qui, à l'étranger, travaillent à la prédication et à l'enseignement, afin que par la puissance du Saint-Esprit ils puissent être rendus capables de surmonter tous les empêchements.

Je reproduis maintenant ici ma première lettre aux frères de Bristol, écrite de Stuttgart, tôt après mon arrivée; elle donnera

lecteur une idée plus claire de ma position dans cette ville. A l'exception de quelques changements de mots que j'ai dû faire à cette lettre en la revoyant pour l'imprimer, elle est telle qu'elle été écrite.

• Stuttgart, 7 septembre 1843.

• Aux frères qui se réunissent dans les chapelles de Béthesda de Salem, à Bristol.

• Mes chers frères,

• Il y a hier quatre semaines que j'ai quitté Bristol. Je viens maintenant, par ces quelques lignes, vous mettre au courant de ce qui me concerne quant au service au sujet duquel j'ai quitté l'Angleterre, afin que vous soyez mieux à même de prier pour moi, selon que mes besoins le requièrent. Sous beaucoup de rapports, mon voyage jusqu'ici a été une suite continuelle de grâces et de bénédictions, mais je dois remettre de vous en raconter les détails au moment où il plaira au Seigneur de m'accorder de nouveau le privilège de travailler au milieu de vous. Je suis arrivé à Stuttgart, c'est-à-dire au but de mon voyage, le mardi soir, 22 août. Le lendemain soir, j'eus une entrevue avec les cinq frères qui travaillent ici dans la petite église. Les jeudi, vendredi et samedi, j'eus aussi avec le petit troupeau des réunions dans lesquelles j'ai, ou expliqué les Écritures, ou raconté aux frères des choses relatives à Bristol, selon que cela pouvait leur être utile. Le jour du Seigneur suivant, je parlai deux fois dans leurs réunions, et comme l'église baptiste ne rompt le pain qu'une fois par mois, je le rompis le soir dans ma chambre avec quelques enfants de Dieu. Les lundi et mardi suivants, je continuai à me réunir le soir avec toute la petite église. Jusqu'alors tout se passa tranquillement. Mais je m'apercevais bien que ce n'était là que le calme qui précède la tempête, et qu'un chaleureux combat ne tarderait pas à s'engager. En effet, il en fut ainsi. Mercredi de la semaine dernière, 30 août, je fus invité à aller trouver les anciens de l'église. Lorsque nous fûmes réunis, le frère qui paraît gouverner au milieu d'eux, et qui est le seul qui prenne la parole dans leurs réunions, me dit que le temps approchait où l'église prendrait la Cène du Seigneur, et qu'ils avaient un règlement qu'ils estimaient être conforme à la parole, savoir de ne jamais la prendre avec une personne qui n'aurait pas été baptisée par immersion après avoir cru, pas plus qu'avec une

autre qui, bien que baptisée elle-même, consentirait à prendre la Cène avec une autre qui ne l'aurait pas été; enfin ce règlement portait qu'on ne devait non plus la prendre avec tout frère qui la prendrait lui-même avec une personne appartenant à une église d'état. Lorsque ce frère m'eut fait connaître ses vues, j'exposai, d'après les saintes Écritures, mes propres convictions sur ces divers points, et, quoique j'aie parlé sans interruption pendant une heure et demie, j'ai été écouté avec tranquillité. Le Seigneur fut si bien avec moi que, lorsque je fus de retour à la maison, je pus à peine me rappeler d'avoir omis une seule chose que j'aurais désiré avoir dite. Comme l'ensemble de ce qui fut dit nous prit plus de deux heures, et qu'il était dix heures et demie du soir, nous proposâmes de nous réunir encore le jour suivant, jeudi, à cinq heures du soir. Cette fois, plusieurs autres frères s'y rencontrèrent, outre les anciens. Les sujets furent discutés par les Écritures. Frère \*\*\* maintint que nul n'est né de nouveau, et n'a le droit de dire que ses péchés lui sont pardonnés, à moins qu'il n'ait été baptisé, et que les Apôtres n'étaient pas nés de nouveau avant le jour de la Pentecôte. En cherchant à défendre des propositions si contraires à la parole, il affirma aussi que notre Seigneur était né de nouveau en recevant le baptême, qu'il n'avait pas été sous la loi pendant les trois dernières années de sa vie, et que c'est à son baptême qu'il avait cessé d'être sous la loi. Depuis huit jours que j'allais et venais au milieu des frères, j'avais été habitué à entendre toutes espèces de vues opposées aux Écritures, dans lesquelles ils étaient tombés en attachant une importance outrée au baptême, et surtout en le considérant comme une alliance que Dieu traite avec le croyant. Mais en voyant les vérités fondamentales de l'Évangile attaquées de cette manière, jusqu'à dire de notre Seigneur qui est saint, qu'il était né de nouveau à son baptême, (ce qui semblait dire qu'il était comme l'un de nous) et qu'il n'avait pas été sous la loi pendant les trois dernières années de sa vie, je crus qu'il était nécessaire, avant tout, de voir si nous nous entendions sur les vérités fondamentales de l'Évangile. Mais comme nous avions déjà été ensemble depuis cinq heures à sept heures et demie, et que la réunion publique, dans laquelle j'avais à parler, devait commencer une heure plus tard, je proposai qu'on se séparât pour se réunir de nouveau vendredi soir de cinq à sept. Lorsque nous nous trouvâmes ensemble le lendemain, je me mis à insister avant tout sur les premiers points. Frère \*\*\* déclara, en la présence des anciens et de six ou sept autres frères, qu'il avait avancé une chose

contraire à la parole et que notre Seigneur n'avait pas eu besoin d'être baptisé de nouveau. Passant ainsi à l'autre point, savoir si le Seigneur avait été sous la loi jusqu'au moment où il mourut sur la croix, et seulement jusqu'à ce qu'il eût été baptisé, j'avancai plusieurs passages pour faire voir qu'il avait été en effet sous la loi jusqu'au dernier instant de sa vie, ce qui paraît évident d'après Gal. III, 13; Titip. II, 8; Hébr. X, 4-13, et plusieurs autres déclarations de la parole. Enfin, il fut aussi convaincu à cet égard et reconnut également son erreur. Mais il ne voulut pas renoncer à plusieurs autres points également opposés à l'Écriture; il continua à maintenir que le baptême est une alliance avec Dieu, et qu'il ne peut pas y avoir de pardon des péchés pour ceux qui ne reçoivent pas le baptême après avoir cru. Il soutint aussi que je commettrais un péché en rompant la pain avec des croyants non baptisés ainsi qu'avec ceux qui appartiennent à une église d'état, et que si l'église me laissait rompre le pain avec elle, ils en seraient souillés, attendu que je me rendais participant des péchés d'autrui, que je portais ces péchés avec moi, et plusieurs autres choses contraires aux Écritures. Lorsque nous eûmes encore passé deux heures et demie à nous entretenir ensemble, cet ancien enseignant, avec un de ses collègues, me regardèrent comme impropre à prendre la Cène avec eux le dimanche suivant. Les deux autres anciens et plusieurs autres frères présents étaient, au contraire, prêts à rompre le pain avec moi et avec quiconque aime le Seigneur Jésus. Frère \*\*\* dit alors qu'il devait nécessairement y avoir une séparation. Je suppliai les frères de ne pas penser à une telle chose, en leur représentant le scandale qui en résulterait pour les inconvertis, et aussi quelle pierre d'achoppement il y aurait pour les croyants qui sont actuellement dans l'église de l'état. Je leur dis ensuite que je n'étais pas venu à Stuttgart pour opérer une séparation au milieu des frères, mais seulement pour leur tendre la main d'association selon que le Seigneur m'en rendrait capable. Je dis enfin que, puisque nous avons maintenant passé plus de six heures à nous entretenir, nous devons consacrer demain soir quelques heures à la prière. Les frères furent de cet avis, et nous nous réunîmes en conséquence samedi à huit heures du soir pour prier ensemble. Le sujet de nos prières fut que Dieu voulût bien nous unir les uns aux autres dans la vérité, et rendre manifeste de quel côté elle se trouvait. Lorsque nous eûmes ainsi prié pendant deux heures, frère \*\*\* pria à son tour, et raconta dans ce qu'il appelait une prière, les expériences qu'il avait faites avant sa conversion, comment il avait été converti, convaincu sur le

baptême, mon arrivée à Stuttgart, comment il avait été prêt à recevoir les personnes non baptisées par suite de ses rapports avec moi, l'horrible chose qu'il avait alors admise ; que, revenant ensuite à ses premières vues de ne recevoir que les baptisés, sa paix avait été rétablie, et qu'il se proposait de vivre et de mourir dans cette croyance. Lorsqu'il se releva, je lui dis que le Seigneur avait lui-même décidé la chose, et montré de quel côté était la vérité, attendu que s'il avait été en paix comme il l'avait dit, il n'aurait pas pu ainsi appeler prière le narré de ses expériences. Cette prière tendit en effet à faire voir aux frères qu'il ne possédait pas la vérité. J'aurais dû rapporter que, au commencement de la réunion, j'avais dit aux frères que, comme ma femme et moi nous étions les seules personnes qui fussent cause qu'on ne pouvait pas rompre le pain le lendemain, et qu'il ne fallait rien faire avec précipitation, quelle que fût la détermination à laquelle on s'arrêterait, nous nous en abstiendrions volontiers et romprions le pain dans notre chambre. Mais comme il y avait beaucoup de désunion au milieu des frères, ainsi qu'ils me le dirent eux-mêmes, que cette désunion existait avant mon arrivée, et que ma présence au milieu d'eux n'avait fait que hâter la crise, ma proposition ne fut point acceptée. Je leur dis encore samedi soir, 2 septembre, à l'issue de la réunion, que nous devions éviter une séparation, demander qu'il nous fût donné d'être d'un même sentiment, et que j'étais prêt à me réunir à eux, soit le jour, soit la nuit, pour prier et sonder la parole à ce sujet. Puis, nous nous séparâmes. Comme à mon arrivée ici j'avais été requis par tous les anciens d'expliquer les Écritures à toutes leurs réunions, ou de leur communiquer tout ce qui pourrait leur être utile, le lendemain, 3 septembre, je parlai principalement sur la Cène du Seigneur et sur ce qu'elle requiert ; sur ce que c'est que se nourrir de Jésus, et sur ce qui doit accompagner la profession de cette vérité. Je fis remarquer que ce n'est pas autour d'une partie de la vérité, mais autour de Jésus que les croyants doivent se réunir, et que, dès qu'une âme croit, elle est investie de tous les privilèges des saints. Je n'avais pas intentionnellement choisi ces points pour ce matin, mais ils se présentèrent à moi en parlant sur le XII de l'Exode, qui avait déjà fait quatre fois le sujet de mes réflexions. Lorsque j'eus fini, et au moment où j'allais prier pour terminer, je fus interrompu par le frère \*\*\*, l'ancien principal et enseignant (quant à l'autorité extérieure). Il annonça qu'il se voyait obligé de me contredire, attendu que j'avais dit : 1. Que le pain et le vin de la Cène représente le corps et le sang



notre Seigneur, tandis que, ainsi qu'il le croit et que la parole dit, le pain et le vin sont le vrai corps et le vrai sang de notre Seigneur. 2. Qu'il croyait que comme la circoncision faisait l'Israélite et le rendait ainsi propre à participer à l'agneau pascal, ainsi, sans le baptême, nul ne pouvait participer à la Cène du Seigneur, ni était représentée par l'agneau de Pâques; tandis que j'avais avancé que quiconque croit devient par cette foi un Israélite spirituel et a droit à la Cène et à tous les privilèges des enfants de Dieu. Il dit aussi que c'était une chose contraire aux règlements de leur église, et que, comme j'avais pris la sainte Cène avec des croyants non baptisés, ainsi qu'avec ceux qui n'avaient pas entièrement quitté l'église de l'état, je me rendais participant de leurs péchés, que j'en étais souillé, et que je ne pouvais pas être admis à la table du Seigneur. Il avait manifesté beaucoup d'irritabilité dès le commencement de son discours, mais il poursuivit avec plus de passion encore en disant : c'est moi qui gouverne cette église; puis, en s'adressant à moi, il ajouta : vous ne pourrez dorénavant plus prendre la parole dans nos réunions. Il dit encore : « Quiconque prendra la Cène avec Müller ne sera plus considéré comme membre de l'église, » et il quitta l'assemblée en manifestant beaucoup d'irritation. Pendant tout ce temps, le Seigneur, dans les richesses de sa grâce, me maintint en pleine paix et dans un calme parfait; je ne répondis pas un mot à frère \*\*\*. Lorsqu'il fut parti je tombai à genoux, demandai la bénédiction du Seigneur sur la parole qui avait été annoncée, le priant de pardonner à frère \*\*\*, de m'enseigner ce que j'avais à faire, après quoi je congédiai l'assemblée. Lorsque tout fut terminé, frère R., l'un des anciens qui cherche la vérité, qui se réjouissait de la vraie liberté que le Seigneur me donnait de pouvoir annoncer, et gémissait depuis longtemps sous la main de fer de frère \*\*\*, ce frère, dis-je, me pria devant tous de continuer à tenir les réunions d'après le premier arrangement qui avait été pris et de leur dire tout ce qui pourrait leur être utile. Mais il fut à l'instant même interrompu par un autre ancien qui est de l'avis de frère \*\*\*, et qui dit qu'il n'avait aucun droit d'agir ainsi. Je rappelai alors que c'était dans l'amour que j'étais venu d'Angleterre, et que je ne voulais pas m'imposer moi-même à eux, après quoi je me retirai. — Lorsque l'heure de la réunion de l'après-midi fut là, le Seigneur me fit voir que je ne devais pas y aller. Je compris que, comme j'avais été chassé, moi et tous ceux qui me reconnaissaient comme frère, et que la tendresse que j'avais manifestée en cherchant à éviter une séparation, avait été inutile, je devais maintenant aller en avant d'un pas ferme, laissant au Seigneur le soin de décider

de quel côté était la vérité. Je restai donc à la maison. Les deux anciens qui avaient été gagnés à la vérité allèrent à la réunion l'après-midi. Frère \*\*\* ayant cherché à réfuter tout ce que j'avais dit, ils déclarèrent après la réunion qu'ils étaient résolus de ne reconnaître comme frère dans la fraction du pain, ainsi que tous ceux qui croient au Seigneur Jésus. — Comme nous étions en paix, nous nous réunîmes le même soir, au nombre de 17, dans ma chambre pour rompre le pain. Sur ces 17, il y en avait 12 qui appartenaient à la petite église baptiste, deux frères suisses qui avaient été instruits plus complètement dans la voie de la vérité par notre frère J. D., une sœur anglaise, ma femme et moi ; nous eûmes une paisible réunion. Ainsi, malgré tout ce qui s'était passé de pénible, le Seigneur avait promptement, et d'une manière inattendue, amené les choses au point où elles en étaient. Cet état de choses aurait été encore beaucoup plus pénible si je n'avais pas compris combien il est important que les disciples qui retiennent la vérité soient séparés de ceux qui conservent des erreurs aussi effrayantes, que la réception du pardon des péchés par le baptême, le baptême alliance entre Dieu et nous, la régénération par le baptême et non sans le baptême, la mort présente du vieil homme par le baptême, comme ayant été noyé, tellement qu'il n'y a plus que le corps et la nouvelle nature qui soient en vie, et autres erreurs effrayantes, dans lesquelles ces pauvres frères abusés ont été conduits en attachant une importance outrée au baptême. Quant au pauvre frère \*\*\*, il y a quelques mois qu'il en est venu à nier l'inspiration de Luc, des Actes et de l'épître de saint Jacques, et il n'a renoncé à ces erreurs que lorsque quelques frères lui ont déclaré qu'ils croiraient devoir le quitter. Il est encore tombé dans plusieurs autres erreurs très graves, mais il n'y en a pas eu un seul qui ait eu assez de courage spirituel pour lui résister avec fermeté. Maintenant plusieurs sont joyeux de ce que le Seigneur les a affranchis. — Lundi dernier, 4 septembre, j'eus une nouvelle réunion avec les frères et les sœurs dont le Seigneur a ouvert les yeux, à laquelle se joignirent aussi d'autres personnes n'appartenant pas à l'église baptiste ; j'eus encore une assemblée mercredi, une aujourd'hui, 8 septembre, et demain soir j'ai l'intention de me réunir de nouveau aux frères. — Ce n'est encore qu'un commencement ; mais c'est cependant un commencement. Ce que je désirais tant, ce qui avait été le principal objet de mon voyage sur le continent, savoir qu'il y eût aussi en Allemagne une petite église vivante, mais basée sur les principes de la parole, qui pût être une lumière pour d'autres lieux ; cette église avait actuellement

commencé quoique ce ne fût encore qu'un petit commencement. L'entendement des chers frères a été tellement obscurci par ce mélange d'erreur et de vérité, qu'ils ont en toutes choses besoin d'instruction. Mais le Seigneur continuera à nous aider. J'ai bon courage parce que je sais que le Seigneur est avec moi, que c'est lui qui m'a conduit ici, et qu'il veut que j'y sois. Avec quelle joie je partirais-je pas dès aujourd'hui si c'était sa volonté; mais je sais qu'il faut que je travaille ici pour le moment. — Je vous ai tout raconté de la manière la plus circonstanciée, afin que vous sachiez de quelle manière vous devez m'être en aide par vos prières. Si j'ai rapporté les erreurs et les péchés de frère ..., c'est afin que vous puissiez voir plus clairement que c'est Dieu qui a voulu que je vinsse ici, afin que ses chers enfants de cette ville, qui ont tant souffert pour la cause du Seigneur, et qui sont sincères quoique dans l'erreur à beaucoup d'égards, pussent être délivrés des pièges du démon. Mais il y en a beaucoup qui, n'ayant pas été accoutumés à examiner les Écritures, restent fermes dans leur première manière de voir; cependant, au bout d'un certain temps, le Seigneur délivrera ceux qui sont sincères. — Je ne sais pas jusques à quand je continuerai à travailler ici, mais dès que le Seigneur me dirigera de nouveau vers l'Angleterre, je m'estimerai heureux d'y retourner. Pour le moment, il n'est pas à craindre que je sois tenté de rester plus longtemps que je le devrais, mais bien de partir plus tôt qu'il le faudrait. Aidez-moi donc, chers frères, afin que je sois disposé à faire et à souffrir tout ce que Dieu voudra que je fasse et souffre ici. S'il plaît au Seigneur, vous aurez de plus amples détails, soit verbalement, soit par une nouvelle lettre. Si quelqu'un d'entre vous désirait d'écrire à ma chère femme ou à moi, nous serons bien aises d'avoir de vos nouvelles; en écrivant sur du papier mince, et en portant vos lettres chez moi, elles me seront envoyées. Nous nous souvenons de vous tous les jours dans nos prières; comme aussi nous n'en doutons pas, vous vous souvenez de nous. Le Seigneur veuille, lorsque son heure sera venue, nous réunir tous en paix! Priez beaucoup pour tous les frères qui travaillent au milieu de vous. Ma chère femme vous salue. Les saints d'ici vous saluent.

• Je suis, mes chers frères, dans l'affection que je vous porte, votre frère et votre serviteur.

« GEORGES MÜLLER. »

Je présenterai quelques remarques en rapport avec cette lettre.

I. Il est dit dans le commencement que, le soir du lendemain

de mon arrivée, j'eus une entrevue avec les cinq frères qui travaillaient dans l'église baptiste de Stuttgart, c'est-à-dire avec l'ancien enseignant, ou président, trois autres anciens et le frère qui faisait le service de diacre. A cette même réunion, mais des l'entrée, je compris ce que ma position aurait de difficile et combien j'aurais besoin du puissant secours de Dieu. Ce qui m'avait amené à faire ces réflexions, c'était que, pendant la journée que j'avais passée à Stuttgart, je m'étais aperçu que tous les frères et sœurs se tutoyaient les uns les autres, ce qui, en Allemagne, est considéré comme une très grande marque de familiarité, qui n'est usitée qu'entre amis intimes, entre parents et enfants, mari et femme ou frères et sœurs de la même famille. Mais ici je trouvai des personnes des deux sexes, d'âges et de positions différentes, se tutoyant entre elles. Lors donc que je me rencontraï avec ces cinq frères, je mis en avant contre cette pratique la substance des objections suivantes, toutefois non pas sous forme d'objections, mais plutôt dans le sens d'informations prises avec affection ou comme des avis fraternels qui m'étaient suggérés. Voici quelles étaient ces objections : 1. En général, je ne pensais pas qu'une si grande familiarité dans les entretiens d'enfants de Dieu des deux sexes produisit un bon effet sur eux. — 2. Je ne croyais pas non plus qu'il fût bien à des frères et à des sœurs en service d'être sur un tel pied de familiarité avec leur maître ou leur maîtresse. Il y aurait surtout des inconvénients s'il arrivait que la maîtresse ne fût pas convertie, et par conséquent pas en communion avec eux, et qu'une sœur domestique tutoyât son maître. 3. — En s'attendant à ce qu'un frère ou une sœur très jeune en tutoie d'autres qui sont avancés en âge, comme s'ils étaient placés sur ce pied de familiarité dès le moment où ils sont baptisés et ainsi introduits dans leur communion, je ne pense pas que cela exerce sur eux une influence heureuse et sanctifiante. 4. — Mais ce qui avait encore eu plus de poids sur mon esprit qu'aucune des raisons précédentes, c'est qu'il me paraissait qu'on substituait une forme extérieure à la puissance et à la réalité intérieure. Je leur dis que si le tutoiement mutuel *provenait de ce qu'ils réalisaient ces vérités* que tous les enfants de Dieu ont un seul et même père dans les cieux, qu'ils sont, non-seulement de nom mais en effet, des frères et des sœurs de la même famille céleste, héritiers du même héritage si glorieux et racheté par le même précieux sang du Seigneur Jésus, que si c'était en effet le résultat de la joie produite par ces vérités réalisées intérieurement, je n'aurais, en général, aucune objection contre cette pratique ; mais que je craignais que

ne fût là qu'une chose extérieure, et ce qui produisait en moi cette crainte, c'était le fait que, quels qu'eussent été auparavant ses rapports entre un frère et une sœur, dès l'instant où ils étaient adressés, ils étaient tutoyés par tous ceux qui faisaient partie de ce nombre, et on s'attendait à ce qu'ils en fissent autant en retour. Il me parut aussi que c'était une chose pernicieuse que d'imposer le *toi*, qui tôt ou tard serait envisagé comme un incommode fardeau pour ceux dont la position était comparativement élevée dans cette vie, tandis que les classes les plus pauvres pouvaient être ainsi sur un pied de grande familiarité avec ceux qui les ont placés beaucoup au-dessus d'eux quant à ce monde, pourraient être conduites à complaire en cela à la chair. La chose en elle-même, provenant de bons motifs, entre autres de ce que nous comprenons notre position comme saints dans nos rapports avec Dieu et les uns envers les autres, ne pourrait être que très-précieuse ; mais, je le répète, érigée en quelque sorte en coutume et observée plutôt pour conserver de l'*uniformité*, elle agirait d'une manière pernicieuse. On répondit à ces remarques que le mot « *toi* » était scripturaire, et que nous ne voyons pas dans les Écritures qu'il soit jamais dit « *vous* » à un seul individu, mais toujours « *toi* ». Je répondis que c'était vrai, mais que nous devions nous souvenir que dans la parole de Dieu des hommes pauvres s'adressent à des gouverneurs et à des rois en les tutoyant, parce que c'était la seule manière de parler alors en usage, tandis qu'en Allemagne, où le tutoiement n'est employé que pour marquer des relations de parenté ou de la familiarité, il ne devait pas être mis en usage à moins qu'il n'y eût quelque chose qui correspondît intérieurement à ce que nous voulons indiquer extérieurement par ce terme ; que sans cela il était à craindre qu'on ne penchât vers le formalisme, si ce n'est vers l'hypocrisie, et qu'on ressentirait tôt ou tard les pernicieux effets d'une chose extérieure qui ne correspondrait pas à un sentiment intérieur. J'ajoutai qu'il me paraissait infiniment meilleur de ne faire aucune profession de familiarité et d'intimité en se tutoyant, lorsque le cœur n'est pas en harmonie avec cela, et qu'il valait mieux continuer à se dire *vous* jusqu'à ce que les cœurs soient rapprochés les uns des autres par l'amour de Jésus, plutôt que d'imposer le « *toi* » aux frères et aux sœurs. J'insistai d'autant plus fortement là-dessus que j'avais plusieurs fois constaté en Angleterre les tristes effets résultant de ce qu'on faisait les choses parce que d'autres les faisaient, ou parce que c'était la coutume, ou qu'on se laissait persuader de faire des actes de renoncement *extérieur*, ou de renoncer à cer-

taines choses quand le cœur y tenait encore, et quand *cet acte extérieur n'était pas le résultat de l'opération intérieure et puissante du Saint-Esprit, et la bienheureuse réalisation de notre communion avec le Père et le Fils.* Lorsque ces choses avaient été faites par de mauvais motifs, je m'étais aperçu qu'on avait ensuite éprouvé du regret d'être entré dans cette voie, et qu'on retournait, autant que faire se pouvait, aux choses qu'on avait abandonnées. J'ajouterai que, bien que je n'eusse encore été qu'un jour à Stuttgart, lorsque nous eûmes cette réunion, j'en avais cependant appris assez sur l'état des choses pour être conduit à penser que, dans beaucoup de cas, le tutoiement mutuel était une forme purement extérieure. Ce que j'avais suggéré fraternellement ne fut point reçu; deux ou trois de ces cinq frères s'y opposèrent fortement, et l'on insinua assez clairement que j'étais peut-être trop orgueilleux pour vouloir être tutoyé. Des l'instant où je m'en aperçus, je dis que je désirais être tutoyé par tous les frères, même par les plus pauvres, je les encourageai même à le faire en les tutoyant moi-même, mais que, d'après mes lumières, je ne pouvais tutoyer aucune des sœurs, et je ne l'ai pas fait jusqu'au moment de mon départ.

Il y avait encore une autre chose du même genre, c'était le baiser. En général, en Allemagne comme sur le continent, le baiser est un signe d'affection et de familiarité entre hommes aussi bien qu'entre femmes, et les frères et les sœurs de Stuttgart avaient toujours eu l'habitude de s'embrasser après avoir participé ensemble à la Cène du Seigneur; c'est-à-dire que les frères s'embrassaient les uns les autres, et que les sœurs s'embrassaient entre elles. Lorsque ce baiser serait le résultat d'une affection intérieure sincère et découlerait de ce que ceux qui se le donnent s'identifient avec nos relations célestes et notre unité en Jésus-Christ, ce serait en effet superbe, ce serait le *« saint baiser »* dont parle l'apôtre Paul. Mais je n'ai nullement lieu de croire que ce fût généralement le cas au milieu des frères et des sœurs de Stuttgart, et je suis porté à penser que c'était bien plutôt *le résultat de la coutume et de la forme*, qu'on se donnait mutuellement le baiser parce qu'on s'attendait à ce qu'il serait donné, et que l'ordre de l'église était qu'on devait se le donner mutuellement après la Cène. C'était pour cette raison que cet acte me paraissait le plus pernicieux, et lors même qu'il ne m'aurait pas été dit que quelquefois des sœurs s'étaient abstenues de venir à la Cène, parce qu'elles ne s'étaient pas senties à l'aise en embrassant tous les membres de l'église appartenant à leur sexe,

irais pu prévoir ce qui en résulterait. Lors donc que je commençai à rompre le pain avec les frères, lorsque nous eûmes été harcelés par les baptistes exclusifs, je n'embrassai aucun frère à la Cène, mais le même jour, à une réunion qui eut lieu plus tard, et au moment de retourner dans mon logement, je me fis un devoir de les embrasser tous, afin qu'on ne pût pas dire que ce fut par orgueil ou par le manque d'amour que je ne les avais pas embrassés. Je le fis encore le second jour du Seigneur et aussi le troisième. Le quatrième dimanche, après la fraction du pain, un frère ayant dit : « mes frères, voulons-nous nous donner mutuellement le baiser fraternel ? » je me mis de suite en mesure, comme les autres, d'embrasser tous les frères. La prochaine fois il n'y eut pas de baiser ; ce qui n'était qu'un froid formalisme est banni, et tout frère se sentit libre d'en embrasser un autre lorsque son cœur le lui disait, sans y être astreint par la forme ou la coutume.

Si j'ai insisté d'une manière aussi détaillée sur des choses si minimes en apparence, c'est parce que, en principe, je les crois de la plus haute importance. Tout ce qui dans les choses de Dieu est pure forme, habitude ou coutume, est excessivement redoutable. *La vie, le pouvoir, la réalité*, telles sont les choses vers lesquelles nous devons tendre. Rien ne doit découler du dehors, tout du dedans. Les vêtements que je porte, le genre de maison que j'habite, la qualité des meubles dont je fais usage, et autres choses semblables ne doivent pas provenir de ce que d'autres personnes font ainsi et ainsi, ou parce que c'est la coutume des frères avec lesquels je suis lié de vivre d'une manière simple, peu coûteuse, et avec renoncement ; mais quoi que nous entreprenions dans la voie du renoncement et en vue de mourir au monde, doit provenir de la joie que nous avons en Dieu, de la connaissance de notre qualité d'enfants de Dieu, de ce que nous entrons dans ce que notre héritage futur renferme de précieux, etc. Il vaut infiniment mieux nous tenir tranquilles pour le moment, et ne faire aucun pas que nous verrions faire aux autres, plutôt que d'être incités à faire une chose uniquement par la force de l'exemple, pour regretter plus tard de l'avoir faite. Non que j'aie en aucune manière l'intention d'insinuer par là que nous devons continuer à vivre dans le luxe, la recherche de nous-mêmes ou de toute autre chose, tandis que d'autres sont dans une grande nécessité. Mais ce que je veux dire, c'est que nous devons mettre la main à l'œuvre de la bonne manière, viser à être dans un bon état d'âme ; commencer *intérieurement* au lieu de commencer ex-

*térieurement.* S'il en est autrement, cela ne durera pas, nous regarderons en arrière, ou même nous tomberons dans un état pire que le précédent. Mais il en sera tout autrement si c'est la joie de Dieu qui nous conduit dans chaque petit acte de reconnaissance. Quel n'est pas alors le plaisir avec lequel nous l'accomplissons ! Combien nous nous trouvons honorés de pouvoir renoncer à quelque chose ! Avec quelle ardeur le cœur désire le pouvoir faire quelque chose pour celui qui a tout fait pour nous ! Nous sommes alors bien loin d'envisager avec orgueil et satisfaction de nous-mêmes ceux qui ne vont pas aussi loin que nous ; mais nous sommes plutôt portés à demander au Seigneur de vouloir bien conduire plus avant les chers frères et sœurs qui nous paraissent faibles dans quelque point particulier, et nous avons par devers nous la conviction que si nous avons un peu plus de vie et de force sous quelque rapport, d'autres frères peuvent avoir plus de lumière et de grâce à d'autres égards.

II. L'on me demandera peut-être si, malgré toutes ses erreurs, ses effrayantes erreurs, j'envisage frère ..... comme un enfant de Dieu. Quant à ce qui est de mes rapports personnels, je ne suis pas à même de former un jugement sur lui ; mais d'après tout ce que j'ai appris de la vie pieuse qu'il a menée pendant bien des années auparavant, je pense qu'il y a tout lieu de croire qu'il est un frère. J'éprouve naturellement une grande répugnance à rendre public ce que j'ai rapporté de lui, car comme il est mon frère, son péché est à ma propre honte, mais je l'ai fait afin que d'autres enfants de Dieu en retirent du profit. Deux autres points très instructifs se lient à l'histoire de l'église baptiste de Stuttgart et de notre frère \*\*\* en particulier.

4. Ces enfants de Dieu ont eu raison de considérer le baptême des croyants comme étant conforme à l'Écriture, et ils ont bien agi en se séparant de l'église de l'état de Wurtemberg. Mais ils ont attaché à ces deux points une importance qu'ils ne devraient pas y attacher. Bien que le baptême des croyants soit une vérité divine, et que les enfants de Dieu qui savent qu'une église est « une congrégation de croyants » aient raison de se séparer des églises d'état, parce qu'ils ne voient en elles que le monde mélangé avec quelques vrais croyants ; cependant, si l'on insiste trop sur ces points, si on ne les laisse pas à leur place, et qu'on les envisage comme s'ils étaient tout, l'état spirituel de ceux qui agissent ainsi en souffrira nécessairement. Quelle que soit même la partie de la vérité sur laquelle on insiste outre mesure, lors même



ce seraient des vérités infiniment précieuses, telles que celles se lient à notre résurrection en Christ, à notre vocation céleste ou prophétique, tôt ou tard ceux qui attachent une importance exagérée à ces parties de la vérité, et qui la rendent ainsi trop présente, souffriront du dommage dans leurs âmes, et s'ils enseignent, ils feront du tort à ceux qui reçoivent leurs enseignements. Et ce qui est arrivé à Stuttgart. Le baptême et la séparation de l'église d'état étaient pour ainsi dire devenus tout chez ces chers frères. « Nous sommes l'église. On ne peut trouver la vérité qu'au milieu de nous; tous les autres sont dans l'erreur et à Babylone : » telles étaient les phrases fréquemment usitées de notre frère \*\*\*. Mais Dieu ne laisse jamais un tel état de choses sans châtement. Cet orgueil spirituel a conduit d'erreur en erreur. O que ce soit un avertissement pour moi et pour tous les frères qui liront ceci, et Dieu veuille dans sa grâce leur conserver, ainsi qu'à moi, un cœur humble!

2. Il est encore une autre chose pour laquelle l'église de Stuttgart doit être un avertissement. Lorsque ces chers frères quittèrent l'église de l'état du royaume de Wurtemberg, et qu'ils eurent à supporter beaucoup d'épreuves pour leur séparation, ils ne réunirent pas en se plaçant sous la dépendance du Saint-Esprit, mais ils prirent pour modèle quelque église baptiste, soit à Hamourg, soit en Angleterre, je n'en sais rien, et il dut y avoir au lieu d'eux un ancien enseignant. Au lieu de se borner à reconnaître leur faiblesse, et de s'adonner à la prière pour demander au Seigneur de vouloir bien leur donner un docteur, frère \*\*\* de leur ancien enseignant, et les choses ayant été ainsi réglées, peu d'exceptions près, c'était toujours lui qui parlait dans les assemblées. Comme son propre esprit le portait à attacher une importance exagérée au baptême, et que le Saint-Esprit n'avait aucune liberté d'action, de manière à ce que tout frère pût exposer dans leurs réunions ce que le Seigneur lui aurait mis au cœur, à quoi aurait-on pu s'attendre, si non à voir, après un certain temps, toute cette noble petite bande de disciples qui, par la séparation de l'église de l'état avait pris une position si pénible et pleine de difficultés, ne pas demeurer saine dans la foi. Dieu veuille nous accorder de faire de cela notre profit, cher lecteur chrétien, afin que, dans la position que nous occupons au milieu de l'église, nous fassions notre possible pour laisser au Saint-Esprit toute liberté d'agir sans empêchement, et par qui il lui semblera bon.

Si j'ai rapporté ces choses, quelque pénibles qu'elles aient été

pour moi, et quelle que soit la peine que j'éprouve encore à m'en souvenir, c'est dans la pensée qu'il plaira peut-être à Dieu de s'en servir comme d'un avertissement pour d'autres chers enfants de Dieu.

• Stuttgart, 14 octobre 1843.

• Aux saints qui se réunissent au nom de Jésus dans les chapelles de Béthesda et de Salem à Bristol.

• Mes chers frères,

• L'amour que vous avez pour le Seigneur et pour moi vous fait sans doute désirer de connaître d'autres particularités sur l'œuvre que je fais ici : je viens en conséquence vous dire un peu ce qui se passe. — Depuis ma dernière lettre, j'ai cherché à instruire les chers frères que le Seigneur a amenés à me reconnaître comme un frère avec lequel ils peuvent et doivent avoir communion, et qui par conséquent ont été désavoués par ceux avec lesquels ils avaient été associés autrefois. Quant aux autres, qui croient rendre service à Dieu en nous traitant comme ils nous traitent, leur état est des plus affligeants. Non seulement ils se tiennent entièrement éloignés de nos réunions, mais même ils ne veulent pas adresser la parole à ceux qu'ils considèrent comme des séducteurs, pervertissant la vérité, et ils ne veulent pas nous saluer lorsque nous les saluons. Dans cet état de choses il ne nous reste plus rien à faire qu'à les présenter au Seigneur, et j'ai en conséquence proposé, la semaine dernière, d'avoir une réunion spéciale de prières pour ces chers frères si horriblement séduits. Cette proposition a trouvé de l'écho, et nous nous réunissons de temps en temps pour prier pour eux. Je dis ceci afin que, dans ce cas particulier, vous puissiez aussi nous aider de vos prières. Le joug de fer et l'absence de cette faculté qui consiste à juger spirituellement des choses sont tellement sentis, que dans le nombre des frères et sœurs appartenant à l'église baptiste qui demeurent dans les villages environnants, il n'y en a qu'un qui se soit aventuré à se réunir avec nous ; mais au milieu de tout cela je suis en paix, sachant que c'est le Seigneur lui-même qui m'a envoyé ici, et qu'à la fin la vérité triomphera certainement. Je sais aussi que, à moins que ces frères ne reconnaissent le péché dont ils se sont rendus coupables envers moi, le Saint-Esprit, qui a été contristé, n'agira pas au milieu d'eux, et la mort spirituelle qui sera dans

urs rangs ouvrira les yeux de ceux qui sont droits. Nous avons déjà vu un cas semblable la semaine passée : une sœur baptiste vint à nos assemblées en disant qu'elle ne pouvait pas demeurer plus longtemps où elle était, et que c'était comme si Dieu les avait quittés. Nous nous réunissons maintenant le matin du jour du Seigneur, de neuf à onze heures pour l'exposition de la parole, et de quatre à six heures du soir pour la fraction du pain. Les soirs du mardi et du jeudi, de huit à près de dix heures, j'explique encore la parole, et les mercredis et vendredis soirs, de huit à dix, je me réunis aux frères pour lire les Écritures. Les saints bien aimés avec lesquels je m'assemble sont très avides d'instruction ; et c'est précisément parce qu'ils ont été si longtemps nourris dans l'erreur au lieu d'être enseignés dans la vérité qu'ils ont pour ainsi dire besoin d'être instruits sur toutes choses. Mais jusqu'ici le Seigneur m'a si bien assisté, et il a tellement disposé les frères à se courber devant la parole de Dieu, que nous sommes allés en avant très heureusement et sans aucun désagrément. Les cinq dernières réunions de ce genre ont été employées à examiner les vérités contenues dans Rom. XII, Eph. IV, 1 Corinth. XII et XIV, etc. Ils acquièrent maintenant des lumières en admettant la présence et la puissance du Saint-Esprit dans l'Église et son habitation dans toute âme qui croit, de même que l'application pratique de ces vérités, et je ne puis qu'espérer que, si dès ce moment le Seigneur venait à m'éloigner du milieu d'eux, ils pourraient déjà en quelque mesure témoigner pour Dieu relativement à leur position d'église. Mais ces vérités même nous prendront encore plusieurs soirées ; car il est nécessaire que non seulement nos chers frères soient fermement établis en elles, mais qu'ils profitent aussi de l'expérience que j'ai faite dans ces choses pendant ces treize années, et qu'ainsi ils ne tombent pas dans les mêmes erreurs, et ne soient pas exposés aux mêmes difficultés. Lorsque nous aurons terminé ce qui se rapporte à ce sujet, j'ai une autre œuvre à entreprendre, peut-être aussi difficile qu'aucune de celles auxquelles j'ai mis la main depuis que je suis ici ; je vous en fais mention afin que vous puissiez m'assister de vos prières, et qu'il plaise ainsi au Seigneur de m'accorder tout particulièrement son secours dans cette affaire. Je me suis aperçu que tous ces précieux enfants de Dieu avec lesquels je me réunis sont tombés dans cette erreur, si généralement répandue même parmi les vrais croyants de ce pays, et qui consiste à croire que tous les hommes, même les démons seront finalement sauvés. J'ai à attaquer cette affreuse erreur aussitôt que le sujet qui nous occupe sera terminé. Priez ardemment

le Seigneur qu'il me donne une telle puissance spirituelle, que ces chers frères puissent aussi être tirés de cette illusion par la vérité de Dieu. J'espère que le Seigneur m'assistera dans cette affaire. Il a fait voir si clairement et de tant de manières que celui qui m'a envoyé ici, qu'il ne me refusera certainement pas son secours. — Dimanche dernier nous étions vingt pour la fraction du pain, y compris ma chère femme et moi. De ce nombre se trouvait le premier fruit de mes travaux ici, relativement à l'œuvre de la conversion ; c'est une jeune demoiselle de dix-neuf ans, fille du procureur du tribunal souverain, le Dr R... l'un des précédents anciens de l'église baptiste, qui avait été cassé à mon sujet. Comme ces chers frères craignaient le tumulte et un concours d'adversaires, s'ils lui avaient administré le baptême en plein jour, cette jeune sœur a été baptisée à environ quatre milles d'ici, dans une rivière, à huit heures du soir, par le clair de lune. J'ai engagé son père à la baptiser, afin qu'à cet égard-là, et dès ce moment, les saints ne pussent pas présumer qu'il faut, comme cela a lieu dans le monde, une personne revêtue d'un ministère, et afin que l'attention de la police ne soit pas dirigée sur moi sans nécessité ; car ils sont tout particulièrement opposés au baptême. Bien que je sois ici depuis près de huit semaines, et que ma présence commence à être connue en ville et à la campagne, je n'ai jusqu'ici été ni empêché ni troublé. L'œuvre continue à être petite en apparence, car outre les croyants qui sont en communion avec nous, il n'y a pas plus de dix ou douze personnes qui assistent aux assemblées ; mais humainement parlant et à en juger par ce qui a été fait jusqu'ici, je n'oserais me procurer un local plus vaste pour les réunions, et je dois aller tranquillement en avant en instruisant les saints et en prêchant aux quelques pécheurs qui viennent, dans l'espérance que Dieu se servira de l'instruction que je donne aux frères, pour ouvrir les yeux et les cœurs de quelques autres lorsque je serai parti d'ici. Il y a au milieu de nous un frère qui a appris à connaître plus parfaitement la voie de Dieu en Suisse, par le moyen de notre cher frère J... D... Il avait souvent parlé de ces choses avant mon arrivée, mais sans avoir jamais été écouté, et on ne l'avait jamais reçu à la communion parce qu'il n'était pas baptisé. J'ai trouvé que la liberté de la presse est assez étendue ici pour me permettre de faire imprimer mon Exposé, aussi je travaille en même temps à le préparer en langue allemande ; mais comme mon temps est absorbé de bien des manières, et que j'ai trop peu de force intellectuelle pour pouvoir travailler longtemps à la plume, j'avance assez lentement. Cepen-

nt, la cinquième partie de cet ouvrage est prête à être mise  
 as presse. Je suis de plus en plus assuré que l'Allemagne avait  
 soin de mon service à cet égard, et que le Seigneur m'a appelé  
 cette œuvre. Je ne puis rien dire sur le temps où je retournerai  
 milieu de vous ; le Seigneur ne m'a encore rien manifesté à cet  
 ard ; mais je puis bien vous dire que ma femme et moi regarde-  
 ns comme un jour bienheureux celui où il nous sera accordé de  
 us revoir. Toutefois, nous sommes ses serviteurs et nous désirons  
 il nous accorde la grâce de demeurer joyeusement ici, comme  
 us serons aussi bien aises de retourner à Bristol lorsqu'il nous  
 enverra. Assistez-nous en même temps de vos prières (comme  
 issi nous prions pour vous) afin que le Seigneur nous rende ca-  
 bles de glorifier son saint nom dans ce ténébreux pays. Adieu,  
 ères tendrement aimés. Mon cœur soupire après le moment de  
 us revoir ; cependant je suis heureux ici et j'y attendrai joyeu-  
 ement que l'heure du Seigneur soit venue. Je répète que ceux  
 entre vous qui auront à cœur de m'écrire, pourront laisser leurs  
 lettres dans ma demeure et qu'elles me seront envoyées. Ma chère  
 emme fait agréer son amour en Christ à tous les chers frères et  
 œurs.

• Votre affectionné frère et serviteur dans le Seigneur,

« GEORGES MÜLLER. »

J'ajoute encore ici quelques remarques en rapport avec cette  
 lettre.

I. Ce que j'ai surtout eu en vue en accomplissant mon service au  
 milieu des chers frères de Stuttgart, c'est de les *fonder* dans la  
 vérité. Nous eûmes, dans ce but, dès que nous nous trouvâmes  
 séparés de l'église baptiste, deux réunions par semaine, de huit  
 à dix heures du soir, afin d'examiner ensemble, d'après la parole  
 de Dieu, les portions de la vérité sur lesquelles ces chers frères  
 me paraissaient avoir le plus besoin d'instruction. Je pensais qu'il  
 n'était point suffisant d'expliquer les Écritures à leurs réunions  
 publiques, mais qu'il importait de fournir à quelque frère ou à  
 quelque sœur que ce fût l'occasion de mettre en avant toutes les  
 difficultés qui pourraient se présenter à leur esprit à ces réu-  
 nions privées. Nous examinâmes d'abord en particulier les grandes  
 vérités de l'Évangile, afin de pouvoir rectifier toute erreur en  
 rapport avec les points fondamentaux qui auraient pu se trouver  
 encore chez eux. Nous commençâmes ensuite l'examen de Rom.  
 XII, 3-8, Ephés. IV, 7-16 1 Cor. XII et XIV, et autres passages

qui se tient aux vérités enseignées dans ces portions de la parole. Les frères ont compris pour ainsi dire tout de suite qu'à l'exemple des premiers disciples ( Actes XX. 7 ), il nous convenait de nous réunir tous les premiers jours de la semaine pour la fraction du pain. Ayant obtenu cette lumière-là, je pensais qu'elle devait être mise en pratique d'abord. En conséquence, nous nous réunîmes dès le commencement chaque jour du Seigneur pour rompre le pain. Il était resté quelque doute dans l'esprit de deux ou trois touchant la fréquence de l'observation de la Cène; ils craignaient qu'elle ne perdît ainsi pour eux de ses effets sanctifiants; mais comme nous les laissâmes libres d'agir selon les lumières qu'ils avaient, ils virent bientôt que c'était un grand privilège que de pouvoir ainsi annoncer souvent la mort du Seigneur, et ils se réunirent régulièrement à nous. Cependant, comme à mon arrivée à Stuttgart les chers frères avaient été entièrement sans instruction sur les vérités qui se rapportent à la présence du Saint-Esprit dans l'Eglise de Christ, et au service que les enfants de Dieu ont à accomplir les uns envers les autres comme étant tous membres du même corps; que j'avais assez pu constater les tristes conséquences qui résultent de ce que des frères font profession de se réunir sous la dépendance du Saint-Esprit, sans savoir ce qu'il faut entendre par là, que je savais que les réunions auraient pu servir d'occasion à un vain babil plutôt qu'à l'édification qui consiste dans la piété, et que, d'un autre côté, je me sentais lié à communiquer à ces chers frères les expériences que j'avais rassemblées concernant ces mêmes vérités depuis le mois de juin 1839, pour toutes ces raisons, je crus devoir employer les soirées les unes après les autres à m'entretenir avec eux sur les passages sus-mentionnés. Plusieurs semaines se passèrent ainsi: nous rompîmes le pain; mais il fut entendu ( *et je désirais qu'on l'entendît ainsi* ) que je parlerais seul. Je le fis afin de profiter autant que possible de toutes les occasions pour instruire les frères et parce qu'ils ne savaient pas encore ce que c'est que se réunir en se plaçant sous la dépendance du Saint-Esprit. Mais ensuite, lorsque pendant huit semaines, si ce n'est plus, nous nous fûmes entretenus deux soirs par semaine sur ces passages et sur d'autres qui mettent en évidence la même vérité, qu'on eut accordé suffisamment l'occasion d'examiner soigneusement tous les points qui s'y rapportent, et qu'il nous parut que l'intention de Dieu, si manifeste dans ces passages, commençait à être comprise, nous nous réunîmes dans l'intention de mettre en pratique ce que les frères avaient appris. En conséquence, la pre-

e fois que nous nous assemblâmes pour la fraction du pain, je pris ma place au milieu d'eux *simplement comme un frère*, et je parlai parfois comme un frère qui a reçu une mesure de dons pour le bien et des autres membres, sur lequel pèse par conséquent la responsabilité de faire valoir cette mesure de dons, et qui, par la volonté de Dieu, *sentait* cette responsabilité et était disposé à en répondre en conséquence. Je ne veux pas dire que les choses fussent toutes *parfaitement* comprises, car il est arrivé quelquefois de voir qu'un frère lisait une portion de la parole et qu'il disait : « peut-être que notre frère Müller nous expliquera cette partie de l'Écriture, » et qu'un autre parlait un peu sur un certain sujet et disait ensuite : « notre frère Müller nous expliquera peut-être ce sujet plus à fond. » Dans ces circonstances, qui eurent peut-être lieu deux ou trois fois, je ne disais rien, je me rendais au milieu des frères en prenant la parole ; mais ensuite, lorsque nous nous réunissions en particulier à nos réunions pour la lecture des Écritures, je faisais remarquer aux frères en quoi ils s'étaient trompés, en leur rappelant que toutes ces choses devaient être dirigées à la direction du Saint-Esprit, et que si cela leur eût été apparemment bon, non seulement le Seigneur m'aurait enseigné à ne pas dire *cette fois-là*, mais qu'il m'aurait même conduit à entrer *dans le sujet même* sur lequel ils avaient désiré que je leur parlasse.

II. Nous avons eu environ quarante réunions semblables pour la lecture des Écritures ; quoique j'aie eu à exposer aux frères bien des choses qui leur étaient entièrement nouvelles, et aussi quelques points auxquels ils étaient *excessivement opposés*, tout s'y est passé paisiblement et heureusement. Le Seigneur m'a donné l'assurance d'avoir recours à son assistance pour l'accomplissement de ce service et il me l'a accordé.

III. Comme je n'aurais pu dire d'aucun de ces frères qu'il renonçait volontairement ces erreurs, et que je savais qu'elles provenaient plutôt de ce que la vérité ne leur avait pas été exposée, je n'ai jamais hésité un moment de les reconnaître et de me réunir avec eux pour la fraction du pain. Je compris qu'il était de mon devoir de chercher à les instruire dans la vérité, et qu'alors ils renonceraient volontairement à leurs erreurs.

IV. Dès le principe j'ai eu une grande espérance que ces chers frères seraient retirés de leurs terribles erreurs. Jamais je n'ai été découragé par la perspective des difficultés qui se présentaient devant moi, et j'avais *cette confiance en Dieu que je serais vainqueur*

par lui. Voici sur quoi mon espérance s'appuyait : 1. En considérant la dispensation remarquable par laquelle je leur avais été envoyé d'une manière si inattendue, et après avoir surmonté tout de difficultés qui se trouvaient sur ma voie, je pensais que le Seigneur voulait que je leur fusse en bénédiction. — 2. Comme il m'avait accordé la grâce de prier beaucoup pour les habitants de Stuttgart avant que je les eusse jamais vus, et qu'il m'avait aussi donné de continuer ces prières depuis que j'étais au lieu d'eux, j'en conclus qu'il voulait répondre aux supplications que je lui avais adressées en leur faveur. — 3. Ils n'étaient pas comme des gens à qui l'on aurait exposé la vérité et qui l'auraient volontairement rejetée, car elle ne leur avait jamais été présentée. — 4. Le Seigneur, dans sa grâce, m'a donné de patienter avec eux. Ils étaient profondément entortillés dans l'erreur. Je savais qu'en les pressant trop, les choses n'en iraient que plus mal, et qu'il valait mieux écouter patiemment toutes leurs objections, nous réunir souvent autour de la parole en implorant la bénédiction du Seigneur avant et après ces réunions, et en étant disposé à ne pas trop insister d'emblée sur un point, mais à laisser au Saint-Esprit le temps d'opérer sur leurs cœurs, en agissant avec eux ; en un mot, comme Dieu avait incliné mon cœur, je pensais déjà qu'il m'accorderait le désir de mon âme et les délivrerait de leurs terribles erreurs.

V. Je ne puis m'empêcher de mentionner ici l'étrange méprise dans laquelle le public chrétien était tombé au sujet de mon séjour à Stuttgart. Quelques semaines après mon arrivée dans cette ville on répandit le bruit que j'étais un missionnaire envoyé par les baptistes d'Angleterre pour ramener ceux du Wurtemberg dans l'église de l'état, attendu que ceux-là croyaient que ce n'est pas un mal que de rester uni à l'église établie. Ce bruit ayant même été répandu au loin par l'un des journaux religieux périodiques, quoique je n'en aie rien su avant d'être sur le point de retourner en Angleterre, je suppose que ma présence à Stuttgart était plutôt vue de bon œil par les personnes pieuses appartenant à l'église de l'état. Il y a même quelque probabilité que c'est pour cela qu'on m'a permis de travailler tranquillement des semaines et des mois sans que la police se soit en aucune manière occupée de moi, quoique non seulement on sût très bien que j'étais ici, mais que même je tenais des réunions, etc., etc. Je reconnais ici la bonne main du Seigneur, qui avait permis qu'on tombât dans cette étrange méprise.



VI. Pendant bien des semaines les réunions ne furent fréquentées que par un très petit nombre de personnes. Hormis ceux qui sont en communion avec nous, il y en avait fort peu qui y étaient. L'esprit si sectaire et si exclusif qu'avaient manifesté les frères, appartenant à l'église baptiste, était un grand obstacle sur notre route, attendu qu'on supposait tout naturellement que nous étions du même sentiment qu'eux. Mais lorsqu'il se fut écoulé près de cinq mois, cela commença à produire un effet différent. Le nombre des auditeurs s'accrut de plus en plus; il en vint dix ou trois fois plus qu'au commencement, et, humainement parlant, si j'avais pensé que Dieu m'appelât à m'arrêter un mois de plus, les résultats auraient pu être beaucoup plus grands. Mais comme il me fut donné de voir aussi clairement le moment où je devais partir de Stuttgart que j'avais vu celui d'y venir, je ne fus influencé par aucune apparence extérieure, et je vis à ne pouvoir s'y méprendre, que, pour plusieurs raisons, je devais retourner à Bristol pour y reprendre mon service. Si les réunions avaient d'abord été beaucoup fréquentées, j'aurais attiré l'attention de la police, et il est possible qu'on ne m'aurait pas accordé la permission de résider plus longtemps à Stuttgart. Mais il n'y avait rien de assez apparent pour attirer les regards du monde : nous étions en un très petit nombre, entourés d'un bien pauvre voisinage, et dans un local de chétive apparence; c'est ainsi que j'ai eu l'occasion de pouvoir instruire les saints, et je ne puis que voir aussi à la main de Dieu dans cette circonstance.

• Stuttgart, 11 novembre 1843.

• Aux frères qui se réunissent au nom de Jésus dans les chapelles de Béthesda et de Salem, à Bristol.

• Chers frères,

• J'ai pensé que quelques nouveaux détails sur l'œuvre que j'accomplis ici pourraient vous être utiles avec la bénédiction du Seigneur, et que l'amour que vous avez pour moi vous ferait désirer de savoir comment je suis et ce que le Seigneur fait de moi; aussi les quelques lignes que je vous écris ne sont nullement un fardeau pour moi; je les considère au contraire comme un plaisir bien doux. Toutefois, je puis vous assurer, chers frères, que je n'ai pas besoin de vous écrire pour me souvenir de vous, car il n'y a pas de jour où je ne pense pas à vous, et je prie journalièrement pour vous,

comme je suis sûr que vous le faites aussi pour moi. Ce sera avec grand plaisir et avec joie en notre Seigneur que nous reverrons vos visages. Mais nous désirons en même temps qu'il nous soit donné de ne pas nous sentir comme dans l'exil, mais de comprendre si bien que c'est ici le lieu où nous devons présentement le servir, et de marcher tellement avec Jésus, que nous soyons bienheureux, quoique depuis si longtemps à une si grande distance de vous. Il y a maintenant treize semaines et trois jours que j'ai quitté Bristol, et pendant tout ce temps je n'ai jamais pu douter un seul instant si la conclusion à laquelle je m'étais arrêté de venir servir le Seigneur, pour quelque temps, dans cette contrée, était de lui ou non; même pendant plusieurs semaines avant mon départ de Bristol, mon cœur a toujours eu une pleine assurance à cet égard. C'est une grande bonté de Dieu qu'il n'ait pas même permis que je fusse tenté par une variété de circonstances pénibles qui auraient pu arriver soit ici, soit à Bristol, pour mettre en question si j'étais réellement appelé au service que je remplis maintenant. Au contraire, presque chaque expérience que je fais ici, comme aussi chaque lettre que je reçois de Bristol, servent encore à me faire mieux voir le doigt de Dieu dans cette affaire. Et il doit en être toujours ainsi, mes chers frères, toutes les fois que nous faisons quelque démarche conforme à la volonté de Dieu; elle doit avoir pour résultat la paix et la bénédiction. En conséquence, mon désir est de rester patiemment ici jusqu'à ce que le même Seigneur qui m'a assigné ce poste m'appelle à le quitter.— Je désire maintenant vous raconter quelques faits qui vous feront d'autant mieux apprécier les privilèges spirituels et surtout la liberté religieuse dont vous jouissez en Angleterre.—Il y a environ dix-neuf mois qu'un frère et une sœur d'ici, appartenant à la petite église baptiste (le seul corps de croyants qui, dans ce pays, soit séparé de l'église de l'état) désiraient être unis par le mariage. Comme ils éprouvaient des scrupules de conscience à être mariés selon l'usage de l'église établie, un exposé fut envoyé au directeur de cette cité, qui est le premier magistrat, dans lequel ce frère et cette sœur exprimaient leur désir et déclaraient qu'ils se soumettraient à tout ce à quoi ils croyaient pouvoir consciencieusement se soumettre, comme publication des bans à l'église, paiement des honoraires du ministre, etc.; mais qu'ils ne pouvaient pas se conformer à la cérémonie du mariage telle qu'elle a lieu à l'église, et qu'ils demandaient à en être exemptés, évoquant à ce sujet les droits des sujets du royaume de Wurtemberg, auxquels la constitution du gouvernement garantit une pleine liberté de conscience.

quelque temps après, ils reçurent de la cour ecclésiastique, appelée Consistoire, une réponse complètement négative. Ils exposèrent alors leurs vues d'une manière plus détaillée, la raison pour laquelle ils avaient quitté l'église d'état, pourquoi ils ne pouvaient pas se conformer à la cérémonie du mariage telle qu'elle a lieu dans son sein, etc., et envoyèrent, si je m'en souviens bien, ce nouvel exposé à la cour supérieure, le ministère du royaume. Mais cela fut également refusé, et un appel au roi lui-même n'eut pas plus de succès. Plusieurs mois s'étant dès lors écoulés, la patience de notre frère et de notre sœur commençait à faire défaut, et comme la fiancée ne vit pour ainsi dire (alors) plus aucune objection à être mariée à l'église, son époux fut enfin gagné et fit publier les bans dans le temple. C'était au milieu de juin de l'été dernier. Cependant, plus le jour du mariage approchait, plus notre frère en était éprouvé; toute sa paix l'abandonna. Finalement il en vint à la conclusion de se remettre entièrement entre les mains du Seigneur pendant qu'il serait dans l'église, et de ne faire que ce à quoi il pourrait se soumettre en bonne conscience; cependant il ne savait rien de définitif et il ne parla de rien à son épouse. Il demanda le secours des prières des frères avec lesquels il était en communion et qui se réunirent en conséquence au moment où il devait être marié. C'était un dimanche, après le service public de l'après-midi, et quelques centaines de personnes étaient demeurées dans l'église. Le ministre, qui était un chrétien, et qui sans doute connaissait les scrupules de conscience qui avaient été exprimés par ce frère et cette sœur, ne fit nullement usage de la liturgie imprimée, et se contenta, ainsi que je l'ai appris, de faire une exhortation scripturaire appropriée à la circonstance, que notre frère trouva convenable. Le frère et la sœur firent ensuite, comme d'usage, la déclaration solennelle qu'ils se prenaient réciproquement pour mari et pour femme, etc. C'était là tout ce que notre frère pensait qu'on pût requérir de lui comme sujet. Mais il restait encore la bénédiction du ministre et la confirmation du mariage, dont voici la traduction française littérale : « Puis  
 • donc que vous vous êtes réciproquement promis amour conjugal  
 • et fidélité, je confirme au nom du Père, du Fils et du Saint-Es-  
 • prit, en qualité de ministre ordonné de l'Église chrétienne,  
 • votre union conjugale, laquelle, d'après l'ordre de Dieu, est  
 • indissoluble. Ce que Dieu a joint, que l'homme ne le sépare  
 • point. » Pendant que le ministre prononçait les premières pa-  
 roles de cette confirmation, le frère s'éloigna d'un ou deux pas  
 de l'autel, avec sa femme, et interrompit le ministre en disant à peu

près ce qui suit : « Je n'appartiens pas à l'église de l'état et je ne peux en conséquence accepter sa bénédiction ou sa confirmation dans ce qui regarde notre mariage. Notre union a été faite dans les cieux et n'a par conséquent pas besoin de confirmation terrestre. Je suis allé aussi loin que je le pouvais faire consciencieusement, et je ne puis rien faire de plus. — Le ministre dit alors : « Je déclare votre mariage nul et non avénu, et je donnerai connaissance de votre conduite à nos magistrats. » Toute cette affaire produisit une grande rumeur, le peuple sortit précipitamment de l'église, notre frère et notre sœur retournèrent décemment à leurs bancs, tombèrent à genoux pour prier et s'en retournèrent chez eux. La première suite de cet événement fut que les parents de la femme cherchèrent à séparer ce frère et cette sœur par tous les moyens possibles ; ils retirèrent les meubles des chambres qu'ils pensaient occuper, envoyèrent des employés de la police et voulurent pas les laisser demeurer où ils s'étaient proposé d'habiter après leur mariage ; le couple nouvellement marié fut obligé d'aller loger dans la maison d'un frère en notre Seigneur, frère selon la chair de la jeune femme, et qui est actuellement en communion avec nous. Le lendemain, le frère nouvellement marié rendit chez le ministre, et lui exposa humblement que, dans ce qui avait eu lieu le jour précédent, il n'avait nullement eu l'intention de lui faire une insulte, mais qu'il avait été forcé d'agir ainsi pour maintenir une bonne conscience. Mais il déclara de nouveau le mariage nul et lui dit qu'il allait procéder légalement contre lui. Le même jour ou le lendemain, notre frère et notre sœur durent comparaître devant le directeur de la ville, où, après avoir été examinés pendant quatre heures, leur mariage fut déclaré nul, et on leur ordonna de se séparer, à défaut de quoi les lois contre le concubinage seraient mises en vigueur contre eux. L'un et l'autre déclarèrent avec douceur qu'ils se soumettraient volontiers au gouvernement dans toutes les choses auxquelles ils pourraient obtempérer en bonne conscience, mais que comme ils se considéraient comme mariés d'après les lois divines et humaines, ils ne pouvaient pas se séparer l'un de l'autre. Quelque temps après ils durent comparaître une seconde, puis, si je m'en souviens bien, une troisième et une quatrième fois, mais en rendant toujours la même déclaration devant le directeur de la ville, et en ajoutant qu'ils réclamaient les droits des sujets wurtembergeois, en vertu desquels une pleine liberté de conscience leur est garantie. L'affaire en resta là jusqu'au lundi, 23 octobre, où le dit frère dut

comparaître devant une cour appelée la « Cour criminelle », à six heures et demie, sa femme à trois heures, et le frère qui les avait pris en logement chez lui, à trois heures et demie de l'après-midi. J'aurais dû dire auparavant qu'ils étaient tous trois du nombre des saints qui avaient été séparés de l'église baptiste d'ici cause de moi. Frère R... et moi, nous nous réunîmes en conséquence pour prier pendant qu'ils étaient devant le juge, et nous fûmes en prières depuis deux heures et demie à cinq heures et demie. Tous les trois expérimentèrent l'accomplissement de cette parole : « Ne soyez point en peine de ce que vous aurez à dire, ni comment vous parlerez, parce qu'il vous sera donné dans ce moment-là ce que vous aurez à dire. » Matth. X, 49. Le Seigneur se tint bien près d'eux ; et ils purent rendre témoignage à la vérité avec fermeté et douceur. Même la sœur, quoiqu'elle fût seule devant le juge, fut puissamment assistée. Depuis ce qui s'était passé à l'église, elle avait été entièrement du même sentiment que son mari. Le crime dont la cour accusait notre autre frère était que, quoiqu'il sût que le mariage avait été déclaré illégal par les magistrats, il les logeait néanmoins dans sa maison. A quoi il répondit qu'il considérait le mariage comme légal. Cela conduisit à déduire les raisons, et il s'ensuivit qu'un long et bienheureux témoignage fut rendu au Seigneur devant le juge. Le crime dont le mari était accusé devant cette cour était qu'il avait eu l'intention d'insulter l'église, ce qu'il nia, en protestant qu'il était allé aussi loin qu'il l'avait pu, et que lorsqu'il avait été contraint d'agir contre sa conscience, il avait préféré tout souffrir plutôt que de le faire. Le jeudi, 26 octobre, ces trois saints bien aimés durent comparaître devant le même juge, chacun en particulier, de deux heures et demie à cinq heures et demie ; frère R... et moi, nous nous mîmes derechef en prières pour eux. L'assistance du Seigneur se fit de nouveau puissamment sentir à eux. Le juge lui-même, quoique catholique romain, chercha les deux fois à les favoriser autant que possible, et il coucha par écrit l'instruction relative à cette affaire aussi favorablement que si un frère en notre Seigneur l'eût écrite. Nous savions d'où cela provenait : le Seigneur avait entendu les prières de ses enfants et avait agi conformément à la promesse mentionnée plus haut. Il fut permis au mari de présenter par écrit un exposé des raisons scripturaires pour lesquelles sa conscience l'avait conduit à agir comme il l'avait fait, et quant à l'autre frère, il dut donner les raisons bibliques pour lesquelles il ne pouvait pas obéir aux magistrats en refusant de loger sa sœur et son beau-

frère lorsque leur mariage avait été déclaré illégal. Nous écrivâmes donc, frère R... et moi, deux longs exposés de toute cette affaire avec des preuves scripturaires, qui furent délivrés à la cour le lendemain. Le vendredi, 27 octobre, le beau-frère et le mari durent encore comparaître, pour la troisième fois cette semaine, devant le même juge, qui, entre autres choses, leur dit que, jusqu'à ce que l'affaire eût été décidée par la cour compétente, la police le séparerait de sa femme. L'affaire en est restée là. Notre frère et notre sœur peuvent s'attendre à être séparés d'un jour à l'autre. S'il en est ainsi, ils ne resteront séparés que pendant le temps qu'ils seront en prison, après quoi ils se sentent liés devant Dieu à retourner ensemble, et si les choses sont poussées plus avant ils devront quitter le pays. De plus, le mari peut être punissable de six mois à deux années d'emprisonnement pour ce qui a eu lieu à l'église, et le frère qui les loge peut être condamné à six mois de prison; mais l'Éternel règne, et l'homme ne peut pas dépasser les bornes que Dieu lui a tracées. Tout ce qu'il y a à faire ici, c'est de prier et d'être prêt à souffrir pour le Seigneur, en vue d'obtenir ainsi la vraie liberté de conscience. Un tel cas ne s'était encore jamais présenté, et les cours elles-mêmes ne savent pas comment s'en tirer. Le juge qui a instruit l'affaire afin d'en présenter le procès-verbal à la cour compétente, a dit publiquement: « Je suis intrigué de voir comment ils conduiront cette affaire. » Quant au jugement que je dois porter sur cette circonstance, voici quelles sont mes vues: Si un frère et une sœur auxquels le Seigneur a donné les mêmes lumières avaient à se marier, je leur conseillerais de ne pas aller à l'église du tout, d'en informer simplement les magistrats, de faire publier leurs noms à l'église, en se déclarant prêts à payer ce que de droit, et de déclarer devant les frères qu'ils se considèrent comme unis par le mariage. Si après cela le gouvernement les poursuit, ils doivent quitter le pays. Je ne puis regretter que les choses soient allées ainsi. Le gouvernement a pour ainsi dire forcé notre frère à faire ce qu'il a fait, et il en résultera du bien pour l'église. Nous attendons maintenant de voir comment le Seigneur décidera cette affaire, et si ces saints bien aimés auront à subir l'emprisonnement ou non.

Le 34 octobre, il est encore survenu un autre événement. Les anciens de l'église baptiste, et par conséquent deux des frères avec lesquels je me réunis maintenant pour rompre le pain, reçurent l'ordre de comparaître devant le directeur de la ville, pour entendre la communication des ministres d'état, relativement à la requête qu'ils avaient présentée pour demander la permission de

marier sans aller à l'église. Cet ordre leur ayant été intimé me appartenant à l'église baptiste, tandis que nos frères n'en aient plus partie, mais se considéraient comme étant unis à ceux qui aiment le Seigneur Jésus, ils envoyèrent par écrit directeur une déclaration comme quoi ils avaient cessé d'appartenir à l'église baptiste. Ainsi, sans que nous l'ayons cherchée, la position que nous avons prise, lors même qu'elle n'aurait pas été connue auparavant, est maintenant mise à découvert. Néanmoins on ne nous a encore rien fait et nous avons pu poursuivre notre route sans empêchement. Il y a même quelques jours que, dans une circonstance particulière, le directeur de la ville a eu un passe-port entre les mains; on lui a demandé si l'on devait lui accorder une carte de permission pour séjourner plus longtemps à Stuttgart ou non; mais il n'a fait aucune objection. Ainsi, je préche et je prêche Christ librement, comme aussi tout ce que le Seigneur m'a enseigné, mais à un très petit nombre de personnes, car on a généralement peur de nous. Je parle aussi aux gens que je trouve dans la campagne, ou quand quelqu'un me demande l'aumône hors de ville, car dans tout Stuttgart je n'ai jamais vu un seul mendiant. Mon Exposé avance aussi rapidement, beaucoup plus que dans les commencements; il y en a environ la moitié qui est prête à mettre sous presse.

Lorsque nous nous plaçâmes ici dans la position de recevoir ceux qui aiment le Seigneur Jésus, qu'ils s'accordent ou non avec nous sur tous les points, il vint au milieu de nous un frère de l'église baptiste d'ici avait toujours refusé parce qu'il n'était pas baptisé. Lorsque ce frère eut été environ six semaines au milieu de nous, il désira lui-même le baptême et fut en effet baptisé dans la soirée du 28 octobre. Ainsi, nous avons pu donner une preuve pratique de la vérité que nous professons. Notre nombre n'a été augmenté que par l'arrivée de notre frère T. H., le fils de notre frère H....., que vous connaissez. Il demeure dans la même maison que nous. Je vous répète que ce sera avec joie que nous recevrons des nouvelles de l'un ou l'autre d'entre vous. Nous présentons au Seigneur les noms de ceux que nous savons être dans l'épreuve. Ma chère femme fait agréer son affection à tous nos chers frères et sœurs.

Je demeure, mes chers frères, votre frère et votre serviteur en notre Seigneur.

GEORGES MÜLLER.

P. S. J'ajouterai seulement que les deux frères et la sœur dont

il a été question recommandent beaucoup la vérité par leur douceur et leur vie pieuse, et sont de précieux instruments choisis du Seigneur pour porter la vérité devant les gouvernants du pays.

31 décembre 1843. — Pendant cette année on a reçu à la communion au milieu de nous à Bristol, soixante-quinze frères & sœurs, treize saints ont quitté ce monde. Comme je suis absent, je ne suis pas à même de présenter avec exactitude l'état de l'église sous le rapport du nombre. — Il a plu au Seigneur de me donner pour mes besoins temporels durant l'année écoulée :

1. Par le moyen des saints au milieu desquels je travaille à Bristol, en provisions, vêtements, etc., valant <i>au moins</i> pour nous.	40	0	0
2. Offrandes anonymes en argent, enveloppées dans du papier avec mon adresse, mises dans les boîtes destinées à recevoir les dons pour les pauvres d'entre les saints, ou dans celles du loyer à nos lieux de réunion.	130	8	3/4
3. Offrandes en argent provenant de saints demeurant à Bristol, et qui n'ont pas gardé l'anonyme.	406	12	0
4. Présents en argent provenant de saints qui n'habitent pas Bristol.	79	4	6
Total.	326	4	10 3/4

Je dois ajouter à cela les dépenses en rapport avec notre voyage en Allemagne, nos besoins temporels et tous les déboursés divers auxquels nous avons dû faire face pendant notre séjour dans un pays étranger, c'est-à-dire depuis le 9 août au 31 décembre, et qui ont été prises sur les 792 L. 3 s. 7 d. qui, comme cela a été dit, m'ont été données pour diverses œuvres, mais aussi et spécialement pour les frais que nécessiterait mon service en Allemagne.

Encore ici n'est-il pas évident que, même dans ce qui regarde le temporel, j'ai aussi servi un bon maître pendant l'année 1843. Je suis heureux de le constater; si j'avais travaillé de tout mon pouvoir à obtenir une place lucrative pendant cette année, je n'aurais pas pu avoir davantage; car, d'une manière ou d'une autre, le Seigneur m'a donné environ 400 L., sans demander quoi que ce soit à personne, et j'ai eu, par conséquent, beaucoup plus qu'il me fallait pour moi et ma famille, et même pour me



être à même d'exercer l'hospitalité. Plus je vais et plus j'éprouve le plaisir, même sous le rapport de cette vie, à marcher dans les sentiers du Seigneur et à me reposer sur lui pour tout ce dont j'ai besoin ; et souvent, lorsque je me promène pour méditer, et que je me rappelle ses bontés envers moi, je suis forcé de reconnaître à sa louange, que si j'étais resté dans mon état d'inconversion et avais continué à servir Satan, je n'aurais jamais pu être aussi bien, même pour les choses de cette vie, que je le suis actuellement au service du Seigneur Jésus. Je trouve que, plus le Seigneur me rend capable de ne pas rechercher mon propre intérêt, mais les intérêts de Jésus-Christ, plus aussi il s'efforce de compléter richement à mes besoins temporels.

4<sup>er</sup> janvier 1844. — Hier soir, je me suis réuni avec toute la petite église de Stuttgart pour le thé ; et les dernières heures de l'année, jusqu'à minuit environ, ont été consacrées d'un commun accord à la prière.

Le 15 janvier, j'écrivis aux frères de Bristol une autre lettre que je joins ici :

• Stuttgart, 15 janvier 1844.

• Aux saints qui se réunissent au nom de Jésus dans les chapelles de Béthesda et de Salem, à Bristol.

• Bien aimés frères,

• J'ai à cœur de vous donner encore une fois, avant de retourner auprès de vous, quelques détails sur l'œuvre que le Seigneur opère ici, et je le fais d'autant plus volontiers que je connais assez votre amour pour savoir que vous êtes aussi contents de recevoir des nouvelles de moi, que je suis satisfait de vous en donner. Je ne puis pas assez dire combien la bonté et la gratuité nous ont accompagnés pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis que nous nous sommes quittés, et en particulier depuis la dernière lettre que je vous ai fait parvenir. Dès l'instant où Dieu m'a fait voir que c'était sa volonté que je travaillasse pour quelque temps ici, il y a actuellement plus de sept mois, je n'ai jamais douté que cette détermination ait été prise sous la direction du Saint-Esprit ; et depuis cinq mois et six jours que je vous ai quittés, tout m'a prouvé qu'il était selon la volonté de Dieu que je vous quittasse. C'est une chose précieuse, bien aimés frères, d'entreprendre un voyage quand le Seigneur lui-même nous envoie,

et d'être à un poste où il nous a placés lui-même, car alors tout va bien. Mieux vaut attendre des mois, même des années. plutôt que de faire un pas avec incertitude, ou de n'être qu'à moitié assurés que c'est la volonté de Dieu que nous fassions telle ou telle démarche. — Mais comme je fus alors pleinement assuré que je devais vous quitter pour un temps, il me semble, autant du moins que je puis connaître actuellement la volonté du Seigneur, que le temps approche où il nous accordera de nouveau la grande joie le précieux privilège de vous voir face à face. Par la grâce de Dieu, nous pouvons dire en vérité et sans hypocrisie : « nous frères, qui avons été éloignés du milieu de vous quant à la présence, mais non pas de cœur, » que ce n'est que la grâce que nous a retenus ici si longtemps. Je le répète, il semble que le temps de quitter l'Allemagne approche, et je tâche en m'adonnant à la prière et au travail, de bientôt revoir votre visage. Si le Seigneur le permet, mon Exposé (que j'ai préparé pour l'impression en tenant compte des besoins spirituels de l'Église en Allemagne, et qui est presque fini) sera imprimé au bout de cinq semaines à dater d'aujourd'hui, de sorte que nous pourrions partir, je l'espère, vers la fin de février. Néanmoins, il y a encore considérablement à faire, car il me reste nombre d'écritures et beaucoup de travail au milieu des frères d'ici. Continuez donc, mes chers frères, ainsi que vous l'avez fait jusqu'ici, de me secourir par vos prières, et, avec l'aide de Dieu, nous continuerons à intercéder pour vous, ainsi que nous le faisons avec joie.

Comme il est survenu plusieurs événements importants au milieu de nous depuis que je vous ai écrit, je vais essayer de vous en rapporter quelque chose. — Au commencement du mois de novembre de l'année dernière, frère R., le docteur en droit, me pria de m'unir à lui et à une sœur pour prier. Cette sœur (qui n'était pas en communion avec nous, mais qui appartenait à l'église établie), était sur le point d'être divorcée d'avec son mari, et avait désiré que nous employassions le temps où cet acte serait conclu devant la cour judiciaire, à prier pour son mari. Elle avait eu considérablement à souffrir pendant bien des années de la part de cet homme qui la haïssait grandement pour la cause du Seigneur. Déjà trois fois elle avait dû le quitter à cause des affreux traitements qu'il lui avait fait endurer; mais chaque fois aussi, par les efforts pacifiques de frère R., qui était son conseiller légal, elle était retournée auprès de son mari, et avait vécu avec lui quelque temps jusqu'à ce qu'enfin sa santé diminua pour ainsi dire chaque fois sous le poids des souffrances qu'il lui faisait endurer. Il y a environ

x ans qu'elle le quitta dèrechef avec l'intention de ne plus le  
 indre. Cela conduisit à un divorce légal, chose assez commune  
 le continent, et la chose fut décidée à l'heure même où nous  
 s réunimes pour prier. En conséquence, comme elle avait  
 s enfants, qu'elle avait apporté comparativement une fortune  
 sidérable à son mari, et que lui-même avait dépensé tout ce  
 lui appartenait en propre, la loi se mit en mesure de s'assurer  
 argent pour elle et ses enfants. Cet acte fut conclu le 9 dé-  
 bre. A cette occasion elle dut aller trouver son mari chez  
 accompagnée des officiers du gouvernement désignés pour  
 , et elle pria notre frère, le docteur R., de l'accompagner en  
 lité d'ami. Le frère R. (qui pendant quinze ans s'était porté  
 me pacificateur entre le mari et la femme, et qui avait réussi  
 s fois en faveur du mari, quoiqu'il fût le conseiller légal de la  
 me) était néanmoins extrêmement haï par le dit mari qui lui  
 it dit plusieurs fois publiquement devant les tribunaux : « Vous  
 e me baptiserez jamais ; » ou , « maintenant ma femme sera  
 ientôt libre d'épouser son prêtre, » (ayant en vue frère R.) etc.  
 ique en cela notre frère R. eût été publiquement insulté pen-  
 t qu'il agissait comme avocat auprès des cours judiciaires, il  
 it pu le supporter avec la plus grande douceur. Enfin le 9 dé-  
 bre, dis-je, ce frère accompagna la sœur divorcée à la demeure  
 son mari. Lorsque toute l'affaire fut réglée, le mari s'approche de  
 re R. en la présence de plusieurs magistrats, lui met un pistolet  
 côté et fait feu ; puis, prenant un autre pistolet, il l'appuie sur  
 propre poitrine, décharge son arme et tombe mort à l'instant.  
 is tandis que lui-même mourut immédiatement, frère R. fut  
 raculeusement préservé. Il portait une redingote bien ouatée,  
 avait dans sa poche de côté quatre journaux que la balle tra-  
 sa entièrement. Mais, pour rendre la main de Dieu plus visible,  
 vêtements de dessous, qui étaient tous doublés en cet endroit,  
 ient opposé tant de résistance, que la balle n'était entrée que  
 s peu dans le corps, et qu'elle était allée se loger sur l'une des  
 tes. Lorsqu'on eut éteint le feu (car le pauvre pécheur avait  
 u son pistolet si près de lui, que les habits de notre frère  
 aient été mis en feu), notre frère s'en alla chez lui, où un chirur-  
 en ne tarda pas à extraire la balle, et sept jours après il se  
 ouvait déjà assez bien pour que toute la petite église d'ici pût se  
 unir autour de son lit, de concert avec ses parents et ses amis,  
 nous louâmes ensemble le Seigneur pour son secours merveil-  
 ux ; enfin le quinzième jour il était déjà assez bien pour pouvoir  
 réunir lui-même à nous pour la fraction du pain. Un demi-

pouce plus haut, ou un demi-pouce plus bas, et il perdait la vie. Mais les balles (car le pistolet en avait deux dont l'une tomba de ses habits), quoiqu'elles eussent été malicieusement préparées de manière à faire beaucoup de mal en entrant dans le corps, n'ont trouvé tant de résistance en traversant les vêtements moches qui en cet endroit-là étaient doubles, que la force avait été employée avant qu'elles touchassent le corps. Certainement l'Éternel est autour de nous ! Même les impies de cette ville ont été comme forcés de s'émerveiller ; mais voici que maintenant le diable répand le bruit que ce méchant homme a voulu tuer notre frère parce qu'il avait l'intention de nuire sa femme.

« La sentence de la cour judiciaire, qui avait été chargée de l'affaire de ce frère et de cette sœur mariés, au sujet desquels je vous ai écrit, a aussi été enfin rendue. Ils ont été condamnés l'un et l'autre à quinze jours d'emprisonnement, leur mariage est déclaré illégal et un pur concubinage, et quand le temps de l'emprisonnement sera écoulé, ils seront séparés par la police dans le cas où ils chercheraient à vivre ensemble, ainsi qu'ils doivent le faire puisqu'ils sont mariés devant la face de Dieu. Le frère qui les a logés depuis leur mariage est condamné à quatre jours de prison, parce qu'il a, dit-on, favorisé le concubinage. Enfin, le mari doit payer les 4/6 des frais, la femme 1/6 et l'autre frère 1/6. S'il ne s'agissait ici que d'une question d'argent ou d'emprisonnement, nous devrions le supporter, et regarder comme un honneur de souffrir pour le nom de Christ. Mais comme la sentence porte que ce mariage est un concubinage, ce qui n'est pas, ni selon l'homme, ni selon Dieu, que la liberté dont les sujets wurtembergeois jouissent leur permet d'en appeler à une cour supérieure, et que notre frère R... peut s'occuper de ces choses, ce dernier, plusieurs autres frères et moi, avons trouvé que, dans le cas présent, il fallait, comme Paul, en appeler à une cour supérieure, si d'une manière ou d'une autre nous pouvions empêcher le gouvernement de punir injustement ces âmes pleuses, ce qui serait un péché très grave. Mais si cela était inutile, il faudra céder à la puissance, les frères devront subir l'emprisonnement, et ce couple bien aimé sera obligé de quitter le pays.

« Dès le commencement, la position que nous avons prise ici comme saints, fut indubitablement connue de la police qui nous surveille de près. Mais il n'y eut rien d'officiel jusque tout dernièrement, ce qui fut amené de la manière suivante. L'église baptiste doit donner deux ou trois fois par an, ou aussi souvent que l'exige le directeur de la ville, qui est chef de police, les noms de

ix qui font partie de l'église, de ceux qui y ont été ajoutés, qui n sont séparés ou qui en ont été exclus. A la fin de l'année, cette malité eut lieu comme de coutume. Le nombre considérable de ix qui l'ont quittée à mon sujet ayant été remarqué par le directeur de la ville, il envoya chercher l'ancien enseignant ou le président de l'église baptiste, qui lui dit tout ce qu'il en était de moi, que c'était moi qui avais occasionné cette séparation. En conséquence, le directeur de la ville envoya un nouvel ordre à frère R. tant qu'il eût à indiquer — 1. Ceux qui s'étaient séparés avec (leurs noms, leurs vocations et le lieu de leur domicile).—2. Si nous avions l'intention de former une église séparée? — 3. Quels étaient les anciens? — 4. Ceux qui appartiennent actuellement à notre troupeau? On répondit aussi brièvement que possible en donnant les noms de ceux qui s'étaient eux-mêmes séparés, les noms de ceux qui avaient été ajoutés depuis, en témoignant que nous désirions être en communion avec tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus, et que c'était pour cette raison que nous nous sommes séparés de l'église baptiste. Nous ne reçûmes point de réponse à cela, comme aussi l'on n'a mis jusqu'ici aucun empêchement à ce que j'enseignasse et prêchasse librement Jésus-Christ, en qu'il y ait maintenant cinq mois et six jours que je traiville ici.

Le Seigneur commence aussi à opérer au milieu des frères qui appartiennent à l'église baptiste d'ici, répondant ainsi à vos prières et aux nôtres, de même qu'à celles de plusieurs autres chers enfants de Dieu en Angleterre, en Suisse, etc. Plusieurs commencent à sentir qu'ils ne sont pas dans une bonne position; mais il n'y en a point qui ait encore renoncé pleinement et publiquement à ses erreurs, ce qui aura cependant lieu bientôt, je l'espère. Puissons-nous continuer à prier pour cela. De plus, les préjugés qui existent contre nous commencent à diminuer chez quelques personnes, de sorte que le nombre de ceux qui assistent à nos réunions va plutôt en augmentant. Il y en a aussi quelques-unes qui commencent à s'occuper de leurs âmes, et il vient un petit nombre d'enfants de Dieu appartenant à l'église de l'État. Un autre frère a aussi été ajouté à notre troupeau, il y a une quinzaine de jours, de sorte que nous sommes actuellement vingt-deux en tout pour rompre le pain. — C'est sans doute une bien petite congrégation; mais quoique ce ne soit encore que comme une chandelle placée sur un chandelier, j'espère qu'avec la bénédiction de Dieu cette lumière ira de plus en plus en Allemagne, où il y en a un si grand besoin. Le Seigneur bénit aussi mes travaux au milieu des chers

frères d'ici ; ils croissent en connaissance, et j'espère aussi dans la grâce. Quant aux erreurs au sujet desquelles je vous ai écrit, elles diminuent, mais elles ne sont pas encore entièrement renversées, et j'aurai un nouveau conflit à ce sujet avant de partir. Cependant le Seigneur nous garde dans la paix en me donnant la sagesse de les traiter avec douceur, me souvenant ainsi des années où ils ont été instruits dans l'erreur. Priez aussi pour moi, afin que je trouve un libraire qui prenne mon livre en commission pour le vendre ; car je l'ai déjà offert à trois qui me l'ont refusé. L'un d'eux ayant entrevu que je n'appartiens pas à une école d'État, il n'en fallut pas davantage. Il est certain que j'ai, pour ainsi dire, à combattre à chaque pas ; mais le secours de Dieu me fait sentir, et par lui je me porterai vaillamment dans cette lutte ; cependant, je me recommande à vos prières. — Et maintenant, pèlerins bien aimés, je vous prie de m'aider de vos prières, afin que je puisse faire et souffrir volontiers tout ce qui est selon la volonté de Dieu pendant que je suis ici ; demandez-moi encore qu'il me donne de vivre à sa gloire pendant le reste de mon séjour dans ce lieu, qu'il m'assiste pour terminer mon œuvre, que je ne parte ni un jour avant, ni un jour après le temps que le Seigneur aura fixé, et qu'il nous accorde ensuite un heureux voyage. Ma chère femme se joint à moi pour exprimer notre amour à tous les chers frères et sœurs. Nous prions souvent pour vous, et nous nous souvenons des noms de ceux qui sont dans le deuil ou éprouvés de toute autre manière.

• Votre affectionné frère et serviteur dans le Seigneur,

• GEORGES MÜLLER. •

J'ajouterai encore quelques remarques en rapport avec cette lettre :

I. On se demandera peut-être si notre frère R... a agi sagement, en se trouvant présent à la décision judiciaire des intérêts temporels de la sœur qui avait été légalement divorcée d'avec son mari, surtout à cause des expressions dont ce dernier s'était servi à son égard. Quant à moi, qui connais plus à fond les diverses particularités relatives à cette affaire que le lecteur n'est à même de les connaître, je ne puis m'arrêter un instant à la pensée que cet homme crût que notre frère eût l'intention d'épouser sa femme divorcée, et il ne fit évidemment usage de toutes ces expressions que pour insulter le Dr R.... Mais mon objection proviendrait plutôt de cette question : « Un chrétien doit-il en au-

une manière se mêler de telles choses? Le Dr R... a sans doute été protégé d'une manière remarquable par le Seigneur, mais cela ne prouve nullement qu'il fût à sa place.

I. J'ajouterai encore quelques mots au sujet du frère et de la sœur dont le mariage a été considéré comme illégal. L'appel à la cour supérieure n'ayant produit aucun effet, et un dernier appel au roi ayant été également inutile, à peu près à l'époque du mois de juillet 1844, notre frère et notre sœur ont subi une détention de quinze jours, et le frère qui les avait reçus, un emprisonnement de quatre jours. Le Seigneur a été avec eux dans les prisons et les a bénis abondamment, ainsi qu'ils me l'ont écrit. Les frères ont pu les voir librement; la plupart d'entre eux se sont même réunis une fois dans la prison pour rompre le pain ensemble. Cette extrême douceur dans les traitements leur fut accordée, à ce que je pense, par le juge qui avait instruit l'affaire. Lorsque leur emprisonnement fut expiré, il leur fut ordonné de se séparer; mais comme ils se considéraient comme étant mariés devant Dieu, ils ne le firent pas. Pendant longtemps, le gouvernement se contenta de menaces, sans les séparer par force; mais enfin, au mois de mars 1845, lorsqu'on lui eut retiré son droit de bourgeoisie de la ville de Stuttgart, et qu'on l'eut aussi privé du privilège de pouvoir exercer sa vocation comme maître menuisier, le mari fut séparé de sa femme par la force et conduit par un agent de police dans sa commune, qui est à environ trois lieues de la ville. Cette mesure fut prise après que le gouvernement eut souffert qu'ils vécussent comme mari et femme pendant plus de vingt mois, et après avoir eu un enfant de plus de dix mois, que le Seigneur avait retiré à lui environ une semaine avant que les parents fussent séparés. Cette affaire a occasionné la ruine temporelle de notre frère, et s'il ne survient promptement un changement dans les lois du pays, dans ce qui regarde la liberté de conscience concernant le mariage, (ce qu'ils espèrent, ayant l'intention d'en appeler aux représentants du peuple), ils se proposent d'émigrer en Angleterre.

Notre frère et notre sœur auraient sans doute pu agir plus sagement, et ne pas être allés jusqu'à l'acte public qui a eu lieu dans l'église. Néanmoins nous devons nous rappeler que leur position a été des plus difficiles, vu qu'ils ont constamment renvoyé leur mariage pendant plus d'un an, dans l'espérance qu'ils obtiendraient du gouvernement la permission de ne pas aller à l'église de l'état; et comme aucun des frères ne s'est trouvé dans une si-

tuation semblable, qu'ils n'avaient eux-mêmes pas beaucoup de lumières et qu'ils désiraient cependant conserver une bonne conscience : pour toutes ces considérations, nous ne pouvons que compatir à leur épreuve et nous souvenir d'eux avec amour.

Si un frère et une sœur de la petite église de Stuttgart se trouvaient encore dans le cas d'être unis en mariage, et qu'ils eussent des objections consciencieuses à être mariés dans l'église de l'état, mon avis serait qu'ils fissent connaître avec douceur et liberté leurs intentions au directeur de la ville, qu'ils laissassent publier leurs bans dans l'église, payassent les honoraires du ministre, etc., etc., et qu'ensuite, sans aller au temple, ils déclarassent en présence de toute la petite église qu'ils se prennent mutuellement en mariage, en le signifiant au directeur de la ville. Si ensuite il ne leur était pas permis de vivre ensemble, ils devraient émigrer.

III. Après un séjour de deux ou trois mois à Stuttgart, les frères ayant appris à connaître en quelque mesure plusieurs vérités importantes dans nos réunions publiques, ainsi que dans celles qui sont destinées à la lecture de la Bible, j'entrepris enfin, après avoir beaucoup prié, de procéder à l'examen des terribles erreurs qu'ils retenaient presque tous, en pensant qu'un jour tous les hommes, même les démons doivent être sauvés. Nous n'avions encore eu que deux ou trois réunions sur ce sujet lorsqu'on attenda à la vie du Dr R... Comme il dut être absent pendant quelque temps, je pensai qu'il valait mieux ne pas continuer sur ce sujet. Et lorsqu'il fut assez bien rétabli on exprima le désir que nous examinassions tous les passages relatifs à la Cène du Seigneur. Comme les frères avaient aussi besoin d'instruction à cet égard, j'y consentis dans la pensée que, en me montrant disposé à attendre, je leur faisais voir que ce n'était pas par recherche de moi-même que je désirais examiner leurs vues sur le salut universel. Nous employâmes donc cinq ou six réunions à examiner les portions des saintes Écritures qui sont en rapport avec la Cène du Seigneur. Mais lorsque nous eûmes fini, je proposai d'achever l'examen de la parole relativement au salut universel. Je découvris qu'ils étaient tombés dans cette erreur pour les raisons suivantes : 1. Ils ne voyaient pas la différence qui existe entre la vocation terrestre des Juifs et la vocation céleste de ceux qui croient en Jésus dans la dispensation présente; et comme ils disaient que les mots « éternel » etc., sont appliqués à « la possession du pays de Canaan, » et à « la sacrificature d'Aaron, » ils



saient que la punition des méchants ne pouvait pas être sans la possession de Canaan et la sacrificature d'Aaron n'étant pas plus sans fin. Je me suis donc efforcé de faire comprendre frères la différence qu'il y a entre la vocation *terrestre* d'Israël et la vocation *céleste*, et de leur prouver, d'après l'Écriture, que ces deux fois que le mot éternel est employé en liaison avec des choses qui ne se rapportent pas à la terre, mais au delà du temps, désignent une période sans fin. — 2. Ils attachaient une importance excessive à certains passages où, dans la version de Luther de la Bible allemande, on rencontre le mot *enfer*, qui aurait dû être traduit par celui de « *adès* » dans quelques passages; et celui de « *tombeau* » dans d'autres, et dans lesquels ils voyaient une *délivrance de l'enfer*, le fait d'une *sortie de l'enfer* au lieu de « *sortie du tombeau*. » — 3. Ils avaient solé des passages de ce contexte. — En conséquence, le mode auquel je m'en tins fut de ne pas référer à tous les nombreux passages dont ils avaient pris note, mais de leur expliquer conformément à leur contexte, cherchant à faire remarquer aux frères leur liaison avec l'ensemble. Je les ai en outre de me laisser la liberté de parler sur ces passages sans être interrompu, afin que, comme j'étais à même de traiter ce sujet assez à fond, on laissât au Saint-Esprit toute latitude de produire des convictions dans leurs cœurs; et que comme ils avaient une grande prédilection pour la doctrine du salut universel, ils fussent ainsi gardés d'entrer dans une controverse pour laquelle ils auraient eu de la tendance sans avoir entendu ce que j'avais à leur opposer d'après la parole de Dieu, et cela d'autant plus que je leur avais donné auparavant tout le temps nécessaire pour exposer leurs propres vues. Après avoir ainsi procédé plusieurs soirs de suite dans nos réunions privées, je vis que la plus grande partie étaient pleinement convaincus des erreurs qu'ils avaient eues, et bien que les autres n'eussent peut-être pas reçu assez de grâces pour dire ouvertement qu'ils avaient été dans l'erreur, ils n'étaient du moins pas disposés à contredire. Du reste je n'insistai pas du tout pour qu'on me fit aucune confession à cet égard. Ces réunions eurent lieu pendant les trois dernières semaines de mon séjour à Stuttgart. Ainsi, après avoir reçu du Seigneur la grâce d'agir patiemment avec les frères, et d'attendre que Dieu me fit voir quel était le meilleur moment d'attaquer ces erreurs, il m'a aidé à remporter aussi la victoire sous ce rapport.

IV. J'ajoute encore quelques mots relativement à mon Exposé, que j'ai publié à Stuttgart. Lorsque j'en eus préparé une grande

partie pour l'impression, Dieu m'accorda tout spécialement son secours. Un brave frère que j'avais connu à Stuttgart huit ans auparavant, m'adressa à un fabricant, chez lequel je pus acheter, à des termes avantageux, du papier pour 4,000 exemplaires. Il me fit aussi connaître un imprimeur respectable, fidèle à sa promesse, qui s'engagea à livrer deux feuilles par semaine, et qui a en cela tenu parole jusqu'à la fin; tellement que six semaines avant mon départ, je fus à même de pouvoir dire que, le Seigneur le voulant, je partirais le 26 février, et que, en effet, je fus prêt à partir ce même jour. Comme il était important, pour plusieurs raisons, que je retournasse à Bristol à cette époque, pour y reprendre mon service, je ne puis assez reconnaître que c'était la main de Dieu qui m'avait mis en rapport avec un imprimeur aussi respectable, chez lequel j'espère qu'il y a quelque crainte de Dieu. — Il m'a déjà souvent été dit dans plusieurs endroits que les frères qui sont dans les affaires ne tiennent pas avec assez d'exactitude à l'accomplissement de leurs promesses. Je ne puis que supplier tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus et qui exercent une profession ou qui sont dans le commerce, de viser pour la gloire de son nom, à ne point faire de promesses, à moins qu'ils n'aient tout lieu de croire qu'ils peuvent les accomplir; ils doivent en conséquence peser soigneusement toutes les circonstances avant de contracter aucun engagement, de peur de ne pouvoir pas le tenir. C'est précisément dans ces petites choses de la vie que nous pouvons honorer ou déshonorer le Seigneur; car ce sont de tels détails qui sautent aux yeux des Inconvertis. Pourquoi devrait-on dire si souvent, et même quelquefois avec quelque fondement : « Les chrétiens sont de mauvais domestiques, de mauvais artisans, de mauvais maîtres ! » Certainement on ne devrait pas pouvoir dire en vérité que nous, qui par la prière et par la foi avons le pouvoir d'obtenir de Dieu toute la grâce, la sagesse et l'habileté qui nous sont nécessaires, sommes de mauvais serviteurs, de mauvais artisans ou de mauvais maîtres.

Lorsque mon Exposé fut près d'être imprimé, je dus me procurer un libraire qui voulût entreprendre de vendre le livre en commission. La raison pour laquelle je croyais devoir prendre cette mesure n'était pas une affaire d'argent, car si de bonnes occasions s'étaient présentées, j'aurais été bien content de pouvoir distribuer d'abord les 4000 exemplaires. Mais mon intention était que, au moyen de la librairie, le livre pût être envoyé et mis en circulation à trois ou quatre cents lieues de là et dans des lieux où je n'avais aucune occasion de pouvoir l'envoyer. Mais ici se présen-

rent de nouvelles difficultés, comme du reste il s'en était pour ainsi dire présenté à chaque pas dans les autres parties de mon service en Allemagne. Trois libraires refusèrent d'entreprendre la vente du livre. L'objection qu'ils avaient était évidemment que je n'appartenais pas à l'église de l'état, et l'un d'eux me le dit tout ouvertement. Mais grâce au secours de Dieu, je ne fus point découragé. Je savais que le Seigneur m'avait envoyé en Allemagne, et que sa volonté était que je publiasse en langue allemande quelques détails sur ses dispensations envers moi. Il m'avait mis à cœur cette publication d'une manière si inattendue, il avait si remarquablement pourvu aux dépenses qu'elle occasionnerait, sans que j'eusse rien demandé à personne qu'à lui; il m'avait aussi tellement soutenu pendant que je préparais l'ouvrage pour l'impression, et n'avait donné de lui adresser tant de prières relativement à cette partie de mon service, et cela bien des semaines avant mon départ d'Angleterre, et pour ainsi dire chaque jour depuis que j'avais été en Allemagne, que j'avais la pleine assurance que cette difficulté serait aussi écartée. Cette circonstance devint dès ce moment un sujet de prières pour moi et pour ma chère femme. Pendant quatre semaines environ, nous nous attendîmes au Seigneur, après quoi je m'adressai à un autre libraire qui entreprit sans aucune hésitation de vendre le livre en commission. J'en retins 2,000 exemplaires pour les distribuer gratuitement, et les 2,000 autres restèrent entre ses mains.

Cher lecteur, il n'est aucune difficulté qui ne puisse être surmontée; s'il nous est donné de faire usage du pouvoir que, comme enfants de Dieu, nous avons auprès de lui par la prière et par la foi, nous attirerons sur nous d'abondantes bénédictions.

V. A mon départ de Stuttgart, les frères se réunissant pour rompre le pain étaient au nombre de 25. Le dernier jour du Seigneur j'eus la joie de voir le troisième ancien de l'église baptiste, celui qui m'avait d'abord jugé être grandement dans l'erreur, venir s'unir à nous dans la fraction du pain; depuis quelque temps il avait toujours plus ouvert son cœur à la vérité. La veille de mon départ, non seulement les frères et sœurs au milieu desquels j'avais travaillé, vinrent prendre congé de moi avec beaucoup de larmes, mais il vint aussi dans mon logement dix-neuf frères et sœurs de l'église baptiste exclusive, qui me dirent adieu avec affection et même plusieurs en versant des pleurs. Vraiment, le Seigneur, dans sa grande miséricorde, a tellement répondu à mes

prières concernant mon service ici, que je laisse derrière moi un témoignage dans leurs consciences.

Partis de Stuttgart le 26 février 1844, ma chère femme et moi, nous arrivâmes à Bristol le 6 mars. Quoique nous ayons extrêmement langui de retourner en Angleterre dès que nous pourrions que la volonté du Seigneur nous y appelait, cependant, nos cœurs avaient été si étroitement unis aux saints bien aimés que nous laissons derrière nous, que ce fut pour nous un triste plaisir de partir, et notre seule consolation était que nous les laissions entre les mains du bon Berger.

Je résume maintenant ce qui se rapporte aux Maisons des Orphelins et autres objets de l'Institution destinée à répandre la connaissance des Écritures.

Le Seigneur a pourvu à nos besoins avec une grande bonté pendant tout le temps de mon absence de Bristol. Quoique l'argent que j'avais été à même de laisser à mon départ n'eût pas pu suppléer à la moitié des besoins des Maisons des Orphelins, cependant les secours du Seigneur sont arrivés si à propos, et en tant de dons différents, que, pendant tout ce temps, il n'y a jamais eu la moindre difficulté sous le rapport des ressources. Du 1<sup>er</sup> août 1843 au 6 mars 1844 il est venu environ 450 L. pour les orphelins, ainsi que beaucoup d'articles d'habillement, des provisions, des livres, des bijoux, du vieux argent, etc.

Le 11 août 1843. — A. B. envoya 50 L. qui, ayant été laissés à ma disposition, furent appliqués au fonds des Bibles, des écoles, des missions et des traités. Je reçus avis de ce don le soir du 22 août, à l'heure même de mon arrivée à Stuttgart. Précieuses arrhes, qui me montrèrent que le Seigneur se souvenait des besoins de l'Institution pendant mon absence d'Angleterre. Je ne puis exprimer combien cette preuve nouvelle des soins vigilants qu'il prend de l'œuvre qu'il m'a confiée me fut douce dans mes circonstances et au milieu de l'épreuve de foi toute spéciale que le Seigneur m'appelait à supporter dans ce même temps !

21 novembre 1843. — Dans un moment où toutes nos ressources étaient épuisées, et où, pour plusieurs raisons, nous avions besoin de secours abondants pour le fonds des écoles, des Bibles, des missions et des traités; pendant que ma chère femme et moi, étant en Allemagne, nous nous attendions journellement au Seigneur, mettant sous ses yeux l'œuvre de Bristol, et le suppliant de nous envoyer suffisamment de ressources pécuniaires, afin que ses ennemis n'eussent pas lieu de triompher, on m'envoya de Bristol une lettre

i en renfermait une des Indes Orientales, dans laquelle l'auteur envoyait un billet à ordre de 100 L. pour l'œuvre du Seigneur i est entre mes mains, avec pleine liberté d'employer cet argent lon les besoins.

Quelques jours après A. B. envoya encore 50 L. pour l'œuvre nfiée à mes soins. Au moyen de ces deux dons, que je consa- ai entièrement au fonds de ces divers objets, nous n'eûmes pas olement de quoi faire face aux besoins présents, mais nous mes abondamment pourvus. — Ainsi, quoiqu'à une grande di- nce de l'œuvre, nous étions à même de servir efficacement nstitution par nos prières! C'est vraiment bien précieux que de attendre à Dieu de cette manière! Cet état de dépendance amène ec lui une grande récompense! Chaque don qu'on reçoit de tte manière, provient si manifestement des mains du Seigneur i-même.

Cher lecteur! arrêtez-vous encore un peu à cette circonstance! uoique nous fussions à des centaines de milles de Bristol, non ulement nous pouvions, en fléchissant les genoux devant notre ère céleste à Stuttgart, faire descendre des bénédictions spiri- elles sur l'œuvre à Bristol, mais même des ressources tem- orelles. Ainsi, pendant que nous étions en Allemagne, nous btinmes pour l'œuvre en Angleterre, uniquement par la prière, ans l'espace d'une semaine, près de 200 L., car il est encore enu plusieurs autres dons pour les orphelins.

Le 6 janvier 1844, il est venu 50 L. d'un personne qui est *bien oin d'être riche*; 10 L. devaient être employées pour le fonds les écoles et les 40 autres pour les Orphelins. Le donateur est ontent d'avoir la nourriture et le vêtement; il travaille joyeuse- ment, désirant plutôt de répandre que de conserver ou de s'amas- ier des trésors sur la terre.

25 mars 1844. — Après avoir été comparativement dans une grande abondance pour les orphelins pendant une année et dix- sept jours, époque durant laquelle nous ne nous étions pas trouvés une seule fois dans la peine sous le rapport des fonds, ce qui n'avait pas eu lieu pendant près de cinq années auparavant, nous sommes de nouveau pauvres, et après avoir payé aujourd'hui plus de 50 L. pour loyer et salaires, il ne me reste *rien du tout*. Mais, par la grâce de Dieu, je puis me confier au Seigneur comme auparavant et mon cœur est en paix. — Soir. J'ai ouvert cette après-midi les boîtes dans la maison de frère Craik et y ai trouvé 16 s. 2 1/2 d. Il y avait aussi 2 s. 7 d. dans la boîte des orphe- lins du magasin en rapport avec le fonds destiné à procurer du

travail; une vente d'articles a produit 4 L. 46 s. 9 d., une dite de Rapports, 3 s.; enfin, nous avons reçu un don de 2 s. 1 d.

26 mars. — Ce matin, ma femme et moi nous sommes réunis pour supplier le Seigneur de nous envoyer des secours, et presque immédiatement après, nous avons reçu, comme réponse à nos prières, 5 L. de Birmingham.

27 mars. — Reçu 8 s. d'une sœur domestique, et on a mis anonymement dans la boîte de Béthesda 2 s. 6 d. Ce matin, à neuf heures et demie, une sœur m'a apporté un souverain pour les orphelins en disant : « Ce matin à six heures, comme j'étais encore au lit, il me vint cette pensée : Pendant que tu es si bien ici, les orphelins sont peut-être dans le besoin, et j'ai résolu de vous apporter cela. » Ce don est venu très à propos, comme un fruit de nos prières. — J'ai aussi reçu 4 L., qui est le profit provenant de la vente de sacs de dames.

Samedi, 30 mars. — Nous avons 6 L. 49 s. 9 d. en main, ce qui nous suffira au moins jusqu'à lundi matin. — Ce matin, avant d'envoyer l'argent aux Maisons des Orphelins, il est venu un don de 4 L. 4 s., de sorte que j'ai eu 8 L. 0 s. 9 d. à envoyer, ce qui pourvoira, je suppose, jusqu'à mardi matin.

4<sup>er</sup> avril. — Il est entré depuis avant-hier 4 L., mise par un anonyme dans la boîte de la chapelle de Salem; une jeune sœur a donné 15 s. qui sont le produit de quelques ouvrages qu'elle a faits au profit des orphelins, et il est encore venu 46 s. par une vente d'articles. Ces 2 L. 41 s. étant rentrés aujourd'hui, j'ai pu faire face à des dépenses extraordinaires survenues au moment où je n'avais pas pensé qu'il fallût autre chose que ce que les dépenses habituelles du ménage exigent.

2 avril. — Il nous fallait pour aujourd'hui 3 L. 0 s. 5 d. J'avais dû déboursier hier tout l'argent que j'avais; mais il est venu dans l'après-midi, par une vente d'articles, 2 L. 47 s. 5 d., par les boîtes des Maisons des Orphelins, 5 s. 6 d. et 4 s. 3 1/2 d. pour des ouvrages à l'aiguille faits par des Orphelins; de sorte que nous avons pu faire face aux besoins d'aujourd'hui.

3 avril. — Les dépenses probables d'aujourd'hui devaient être de 4 L. 44 s. J'ouvris les boîtes de ma maison, dans lesquelles il y avait 3 s. 4 1/2 d.; j'eus ainsi, avec ce qui était resté d'hier, 8 s. 40 d., et un des ouvriers put donner, de sa propre bourse, le surplus, montant à 4 L. 5 s. 2 d.

4 avril. — J'ai reçu hier soir 41 s. d'une jeune demoiselle chrétienne, qui a fait quelque ouvrage et l'a vendu au profit des orphelins. Une autre sœur a aussi donné 40 s., et ce matin il

4 venu 5 s. de la part de deux chrétiens demeurant à Old Cleeve. Nous avons ainsi eu 1 L. 6 s. ; comme il nous fallait 1 L. 7 s. pour nos besoins de la journée, l'un des ouvriers a pu ajouter 1 s.

5 avril. — Une vente d'articles nous a procuré hier 3 L., et ce matin j'ai reçu de Clapham 1 L. 10 s. et 2 L. 6 s. par un frère de Bristol. Cette après-midi il est encore venu 5 L. d'un frère de Bath. Nous avons donc reçu aujourd'hui, en tout 11 L. 14 s. de la bonne main de notre Père céleste.

6 avril. — Un des ouvriers des Maisons des Orphelins m'a donné aujourd'hui 5 L., et j'ai reçu 1 L. 6 s. de Kensington. Nous voilà donc derechef pourvus pour les dépenses probables de deux ou trois jours.

7 avril. — Une sœur m'a donné 2 L. dans le but exprès de procurer un petit régal aux chers orphelins ; il est encore venu 15 s. d.

8 avril. — Nous avons souvent fait cette expérience que, après avoir été pendant un certain temps comparativement dans la pauvreté durant laquelle nous avions à nous attendre au Seigneur au jour le jour, notre Père change de manière d'agir envers nous, ouvre sa main libérale en nous envoyant pour quelques jours, même pour plusieurs jours à la fois. C'est ce qui a lieu maintenant. Les trois derniers jours, nous avons reçu plus que pour les besoins quotidiens, et il nous est arrivé encore plus abondamment aujourd'hui ; car, cette après-midi, une personne qui demeure à Keynsham m'a donné 1 L., et ce soir un frère m'a remis 50 L. Lorsque je reçus ces 50 L., nous n'étions pas précisément dans le besoin, et il nous restait pour deux ou trois jours ; mais l'envoi de ce don me montre néanmoins la bonté du Seigneur ; car, dernièrement, je lui avais demandé plusieurs fois des secours. Nous nous trouvons ainsi en mesure de faire des choses qui, *sans être absolument nécessaires* dans ce moment, étaient au moins à désirer, et nous avons une preuve de plus qu'il veut continuer à nous pourvoir.

14 avril. — Depuis la fin de novembre 1843, jusqu'au milieu de mars 1844, nous avons toujours eu le nécessaire quant au fonds des écoles, des Bibles et des traités ; car, outre le secours que nous reçûmes par les dons de 50 L. et de 100 L., il est rentré un certain nombre de petits dons. Mais depuis quelques semaines, tout avait été dépensé, et les trois derniers samedis on n'avait pas pu donner la rétribution ordinaire à tous les maîtres des écoles. Outre cela, la plus grande partie des Bibles et des Testaments les plus ordinaires, qu'on répand parmi les pauvres et dans les écoles,

étaient distribués. J'avais aussi souvent prié pour avoir de quoi assister des frères missionnaires. Dans ces circonstances, je reçois ce matin de A. B., dont il a souvent déjà été fait mention comme d'un instrument du Seigneur pour subvenir à nos besoins, la somme de 50 L.

4 mai. — Outre les 50 L. qui avaient été données le 8 avril pour les orphelins, et l'argent qui nous restait lorsque ce don nous fut fait, il est venu depuis, 36 L. 2 s. 8 d. Cependant, aujourd'hui samedi, il ne nous reste plus que 5 L. 6 s. 6 1/2 d., ce qui nous suffit néanmoins pour aujourd'hui, et il nous restera même quelques schellings pour commencer la semaine prochaine.

6 mai. — Il nous est venu samedi, par une vente d'objets, 1 L. 4 s., 40 s. en don, et hier on a mis anonymement 2 s. 6 d. dans les boîtes de la chapelle. Nous avons ainsi plus qu'assez pour les dépenses d'aujourd'hui.

8 mai. — Il est rentré 5 s. 6 d. au moyen de quelques petites boîtes faites par une sœur, un don de 2 s. 6 d., contenu d'une boîte pour les orphelins à Crediton, 6 s. 40 d., et 40 s. par une vente d'articles. Au moyen de ces petits dons, nous pouvons faire face à tous les besoins d'aujourd'hui. Le frère qui envoie les 6 s. 40 d. de Crediton écrit que cette petite somme pouvant faire besoin tout de suite, il ne veut pas attendre qu'elle se soit accrue pour l'envoyer. Il a en effet bien jugé.

9 mai. — Le Seigneur nous a tendu secours pour aujourd'hui et demain. Hier soir j'ai reçu 5 s. par un frère, et ce matin les boîtes des Maisons des Orphelins ayant été ouvertes, il s'y trouvait 5 L. 3 s. 4 1/2 d.; quelqu'un a aussi acheté un Rapport pour lequel il a donné 1 s.

13 mai. — Le 10, il est venu 2 L. 4 s. 9 d.; le 11, 10 L. 10 s. 4 d.; le 12, trois sœurs ont envoyé de Barnstaple 5 L., et il est, en outre, rentré 3 L. 6 s. Non-seulement j'ai pu, au moyen de ces rentrées, faire face au besoin de ces trois jours, mais j'ai encore suffisamment pour aujourd'hui, quoiqu'il ne me faille pas moins de 43 L. 45 s.

15 mai. — Hier, il ne nous restait plus que 4 L. 5 s., ce qui, à beaucoup près, n'était pas suffisant pour aujourd'hui. En rentrant le soir chez moi, après avoir employé une partie de l'après-midi dans la Maison des Orphelins en bas âge, où j'avais trouvé qu'il y avait besoin de quelques articles, j'appris qu'un monsieur était venu et avait demandé qu'on lui fit voir ma chambre, où il avait écrit quelques lignes qu'il avait mises avec de l'argent dans la boîte des orphelins. En l'ouvrant, je trouvai que le papier conte-



ait quatre souverains. Ainsi nous avons ce qu'il nous faut pour le moment.

46 mai. — Il n'est venu que 5 s. par les boîtes qui sont chez moi.

47 mai. — J'ai déboursé hier jusqu'au *dernier sou* que j'avais entre les mains. Au moment où nous n'avions plus rien, il est entré 2 L. pour quelques livres vendus, ainsi que 4 L. 0 s. 6 d. en deux dons différents, au moyen de quoi nous avons été à même de pourvoir aux dépenses d'aujourd'hui.

48 mai. — Il est entré ce matin 4 L. 17 s. 40 d. Avec le peu qui nous est resté hier, nous avons donc pour aujourd'hui samedi, 2 L. 45 s. 11 d.; toutefois je ne sais pas si cela suffira. — Le soir. Ce soir à six heures une de mes belles-sœurs est revenue de Plymouth où elle avait séjourné quelque temps, et a rapporté d'une sœur en notre Seigneur 2 L., d'une autre sœur 4 L. 5 s. (produit de la vente de quelques livres d'hymnes), plus un paquet de la part de quelques sœurs en notre Seigneur des environs de Kingsbridge, contenant 44 s. et les articles suivants : une paire de souliers, trois paires de chaussons, trois paires de manchettes, une paire de mitaines, trois petites nattes, un couvert de pelote, un peigne, trois volumes, quatre agrafes, deux broches, une épingle en or, une chaîne, un flacon à vinaigre, un carreau et 40 yards de calicot. Il y avait aussi un paquet de Plymouth contenant deux voiles et une écharpe; et, d'une autre sœur, deux mouchoirs à jour. — Je portai d'abord l'argent aux Maisons des Orphelins, où, pour faire face aux dépenses présentes, il fallait 3 L. 10 s. de plus que je n'avais été à même d'envoyer ce matin, c'est-à-dire qu'il fallait en tout 6 L. 5 s. pour aujourd'hui. Quoique cet argent ne soit venu que vers le soir, combien le Seigneur a été bon de l'envoyer si à propos! Nous avons donc eu assez, et il y a même quelque chose de reste pour lundi.

Lundi, 20 mai. — Il est venu hier 4 s. 3 d. et aujourd'hui 8 s. 5 d. Ces deux petites sommes, jointes à ce qui nous était resté, n'ayant pas été tout à fait suffisantes, l'un des ouvriers a ajouté 6 s. 6 d. de sa propre bourse, et nous avons ainsi pu réaliser 4 L. 18 s. 2 d. pour les besoins d'aujourd'hui.

23 mai. — Nous continuons à être pourvus *au jour le jour*. Quoique le Seigneur nous eût aussi envoyé ce qu'il nous fallait ces derniers jours, nous nous trouvions pauvres, n'ayant rien par devers nous. Dans ces circonstances, et au moment où nous étions aussi dans un grand besoin pour les autres objets de l'institution, deux personnes reconnues chrétiennes, qui allaient de

maison en maison dans la rue où je demeure, collectant pour une dette de chapelle, vinrent aussi me trouver. Je leur présentai des observations en cherchant à leur faire comprendre combien, en s'adressant aux ennemis du Seigneur en vue d'obtenir d'eux des secours pécuniaires pour ce qu'ils envisageaient comme l'œuvre de Dieu, ils travaillaient à déshonorer son nom. Je cherchai à leur faire voir que si leur œuvre était de Dieu, il répondrait à leurs prières en leur envoyant du secours; et que si elle n'était pas de lui, ils devaient plutôt l'abandonner que de forcer les choses en allant de maison en maison, et en s'adressant indistinctement aux chrétiens et aux inconvertis. Ils répondirent que, comme l'or et l'argent appartiennent au Seigneur, ils croyaient devoir recourir à l'assistance des inconvertis pour cette œuvre. Je leur répondis à mon tour que lors même que l'or et l'argent sont à l'Éternel, nous n'avons pas besoin, nous qui sommes ses enfants, de recourir à ses ennemis pour soutenir son œuvre. Eh bien, *au moment même* où je parlais ainsi pour le Seigneur, et que je n'avais *absolument rien*, ni pour les orphelins, ni pour les autres objets, le facteur me remit un petit paquet enveloppé de papier brun, et une lettre. La conversation que j'avais eue parut, au moins pour le moment, ne produire aucun fruit, car en me quittant ces deux personnes continuèrent d'aller de maison en maison; mais en rentrant dans ma chambre j'eus lieu d'expérimenter la bénédiction qui est attachée à une marche conforme à l'Écriture; car, ce paquet que le facteur m'avait remis pendant que j'étais en conversation, venait d'Irlande et contenait deux reconnaissances de la poste, de 5 L. chacune, et un morceau de tapisserie pour tabouret; la lettre, qui venait de Seaton, contenait 4 L. pour les orphelins; on avait aussi envoyé 4 L. 4 s. 5 d. qui avaient été retirés des boîtes des Maisons des Orphelins. Ainsi, pendant que ces deux personnes étaient avec moi, il est entré 12 L. 4 s. 5 d. J'ai consacré la moitié des 10 L. aux orphelins, et la moitié aux autres fonds, car il n'y avait rien pour pourvoir aux besoins des maîtres d'écoles pendant cette semaine.

24 mai. — Il est arrivé aujourd'hui, des environs de Droitwich, une caisse avec beaucoup d'articles; il est aussi entré 4 L. 8 s. 9 d. provenant d'une vente d'articles.

25 mai. — Il est entré 6 s. 6 d.

Lundi, 27 mai. — Samedi passé, après avoir suppléé aux besoins de cette journée, qui s'étaient élevés à 5 L. 15 s., lorsqu'il ne me restait plus que peu de chose, un frère de Cork m'apporta

paquet renfermant six paires de souliers d'enfants, une paire de bottines, une paire de babouches (le tout neuf), deux livres, six pelotes, une poche de montre tricotée et cent deux dés à jouer. Le même frère me donna aussi 10 s. 6 d. et un livre. Dans la soirée, un frère me donna 1 L. — Hier, on a mis dans les caisses de la chapelle, avec Ecclés. IX, 10, 10 s., de même que 6 d. Ces dons, joints à ce qui m'était resté samedi, m'ont permis à même de pourvoir aux besoins d'aujourd'hui, montant à L. 17 s.

11 mai. — Le produit de la vente de bas tricotés par les garçons, un secours que l'un des employés a été à même de donner, un don, sont les moyens par lesquels nous avons été pourvus pendant trois derniers jours. Ce matin, comme le besoin se faisait de nouveau sentir, je reçois un billet contenant 5 L., avec Ecclés. IX, 10. Au moyen de ces 5 L. je suis à même de faire face aux dépenses de la journée, qui iront à 2 L. 8 s. 3 d.

14 juin. — Il est encore venu hier 2 L. 18 s. 11 d. pour articles vendus, et aujourd'hui, nous avons reçu pour des ouvrages de couture faits par les orphelines, 1 L. 13 s. 9 d. Ainsi, avec ce qui m'était resté des 5 L., je puis pourvoir aux dépenses d'aujourd'hui, qui s'élèvent à 5 L. 10 s. — Il est encore venu 5 s. d'une jeune fille qui est domestique.

Lundi, 3 juin. — Il est venu hier 16 s. 4 1/2 d. Cette recette, avec ce qui restait de samedi, a pourvu aux demandes d'aujourd'hui.

4 juin. — Nous avons réalisé ce matin 3 L. 2 s. 4 d. en vendant quelques bijoux et quelques articles en vieux argent; comme il ne nous fallait que 1 L. 16 s. pour aujourd'hui, nous avons eu quelque chose de reste. Cette après-midi il est arrivé un paquet du Westmoreland, contenant vingt-quatre chemises de filles, deux dites de garçons, deux jupons, un tablier d'enfant, cinq bonnets de nuit, sept paires de bas, (le tout neuf) et 38 1/2 yards d'indienne. Quoique depuis plusieurs jours nous soyons de nouveau très pauvres, le Seigneur nous encourage pour ainsi dire chaque jour.

5 juin. — Hier soir un frère m'a donné une douzaine de petites cuillers en argent modernes, lesquelles ayant été vendues ce matin à un prix avantageux, ont pourvu à nos besoins d'aujourd'hui. Ce matin un anonyme m'a envoyé 1 s. 7 d. avec le billet suivant : « La bagatelle ci-incluse provient d'une personne qui espérait pouvoir mettre chaque semaine quelque chose de côté pour les orphelins; mais voici quelque temps qu'elle a été si éprouvée par des difficultés pécuniaires (car elle a sept enfants)

• qu'elle n'a pas été libre de le faire. Mais comme, pendant qu'elle  
 • pouvait encore épargner quelque chose, cela avait été mis dans  
 • une boîte avec la détermination de ne pas l'en retirer, quelle  
 • que fut la détresse dans laquelle elle put se trouver, je vas  
 • l'envoie maintenant, quoiqu'il y ait si peu. Veuillez vous sou-  
 • nir d'elle dans vos prières, afin que son cœur ne s'endurisse  
 • pas, et qu'elle puisse toujours dire : Seigneur tu sais ce qui  
 • m'est le plus utile, en toutes choses que ta volonté soit faite !

Voici maintenant quelques jours que j'ai eu des prières spéciales pour l'œuvre avec mes chers collaborateurs, principalement pour demander des secours pécuniaires ; certainement, ce n'est point en vain que nous nous attendons au Seigneur, et nous en avons eu une nouvelle preuve avant la fin de la journée. Cette après-midi un frère a apporté de Londres un paquet contenant un pot à crème en argent, une paire de boucles d'oreilles dorées, une bague en or, deux bracelets et une machine à faire chauffer des espèces de gâteaux, avec Psaumes CXL, 12, et CXLVII, 14. Le même donateur a également envoyé un souverain. Le porteur a aussi apporté de Londres un autre don de 2 s. 6 d. Une dame est venue cette après-midi à la Maison des Orphelins en bas âge pour voir l'établissement, et a donné 5 s.

8 juin. — Le 6, nous avons reçu 16 s. 6 d. en quatre dons différents, par une vente de bas 3 s. 6 d., et on a reçu hier, par la vente du pot à crème en argent et de quelques autres articles 4 L. 0 s. 9 d., 5 s. par une vente de bas, et un don de 10 s. Ainsi, quoique nous ayons eu besoin de 4 L. 19 s. 8 d. pour aujourd'hui, comme nous avons réalisé hier 4 L. 15 s. 9 d., et qu'il nous était encore resté quelques schellings, nous avons eu suffisamment pour la journée.

Lundi, 10 juin. — Nous avons pu faire face à tous les besoins du samedi, mais il ne m'est pas resté un sou. Cependant notre Père céleste nous ayant accordé la grâce de nous confier en lui, et de ne pas être en souci pour le lundi, nous a donné, déjà samedi, tard dans la soirée, une preuve des soins tendres et pleins d'amour dont il nous entoure. Comme de coutume, les ouvriers se réunirent samedi soir pour prier, et nous continuâmes à prier depuis après sept heures jusque vers les neuf heures. Lorsque nous nous fûmes séparés, une sœur qui avait attendu que nous eussions fini dans la Maison des Orphelins en bas âge, donna 4 s. en disant qu'elle avait eu l'intention de me remettre cela le matin du jour du Seigneur, mais qu'elle s'était sentie poussée à l'apporter ce soir. — Il n'est rien rentré hier. — Ce matin, nouvelle

union pour prier avec quelques-uns des ouvriers, comme du ste nous l'avons fait journellement depuis une quinzaine de urs. Nous lui avons demandé, entre autres choses, de nous corder son secours pour écrire le Rapport, de faire reposer sa bénédiction sur cette publication, de vouloir bénir les réunions bibliques qu'on se proposait d'avoir pour exposer les dispensations du Seigneur envers nous. Nous l'avons aussi prié de vouloir bien convertir les enfants, nous accorder à nous, qui sommes engagés dans cette œuvre, la grâce et la sagesse qui nous sont nécessaires, des ressources pécuniaires pour les écoles, de quoi commander une provision de gruau d'avoine d'Écosse, refaire la remise des Maisons des Orphelins, et suppléer à nos besoins présents, etc. Nous n'avons, pour faire face aux besoins d'aujourd'hui, qui, d'après mes prévisions, devaient s'élever à environ 1 L., que les 4 s. donnés samedi. Observez maintenant le secours du Seigneur ! Dans ce moment même ( onze heures ) où l'on m'apporte le sac aux lettres pour avoir l'argent nécessaire aux besoins de la journée, je reçois dans ce même sac 2 L. 7 s. 3 d. que notre frère R. B. a retirés des boîtes des Maisons des Orphelins, et un demi-souverain qui est envoyé par un frère de Suffolk. Ainsi nous avons 3 L. 4 s. 3 d., et il ne faut que 1 L. 45 s. pour aujourd'hui. Ce matin, en lisant les Écritures avec ma famille, je trouvai ces paroles : « Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, heurtez et on vous ouvrira » ( Matth. VII, 7 ). Lorsque, après mon culte domestique, je me retrouvai en prières avec quelques-uns des ouvriers, je mis surtout ces paroles devant le Seigneur, qui n'a pas manqué de nous prouver encore qu'il agit selon la promesse qu'elle renferme. — *Le soir.* Le Seigneur a continué à envoyer du secours aujourd'hui. — Cette après-midi une personne est venue à la Maison des Orphelins en bas âge, et a donné 7 s., et deux dames ayant rencontré la maîtresse d'école de la Maison des Orphelins en bas âge dans la rue, lui remirent un papier à mon adresse, contenant 10 s. Une personne a aussi donné 2 s. à Clifton.

12 juin. — Ce qui était rentré le 10 a pourvu à nos besoins d'hier et d'aujourd'hui, et après avoir envoyé aux gouvernantes des maisons ce qui était nécessaire, il m'est resté 3 sous. Je me mis derechef à prier avec quelques-uns des ouvriers pour les besoins présents, en mettant de nouveau devant le Seigneur toutes les choses dans lesquelles nous avons besoin d'être secourus. Environ une heure après, je reçois 10 s. pour les orphelins, d'un frère de Guernesey qui avait passé quelques jours à Bristol.

13 juin. — Il est encore rentré hier soir 2 s. 3 d. pour articles vendus, et 6 s. 4 d. pour quelques plantes de musc que deux sœurs en Christ ont cultivées et vendues au profit des orphelins; et ce matin j'ai reçu 7 s. 11 d. en six dons différents: on m'a aussi remis deux petites pièces d'argent, et j'ai reçu 4 L. 15 s. 3 d. pour articles vendus.

14 juin. — Il nous est encore rentré hier soir 5 s., et ce matin 18 s. 9 d. par les boîtes des Maisons des Orphelins. Ce soir, on a envoyé de Carne, comté de Suffolk, un orphelin avec lequel on a expédié 4 L. 10 s.

18 juin. — Comme il n'était rentré que 46 s. les 16 et 17, nous étions extrêmement pauvres; mais le Seigneur a eu égard à nos besoins: une dame chrétienne de Scarborough, qui paraît prendre un grand intérêt aux orphelins, a envoyé 5 L., et une personne de Manchester a donné 4 L.

Samedi soir, 22 juin. — Il n'est rentré que 4 s. avant-hier, et ce matin on a retiré 2 s. 6 d. des boîtes dans les Maisons des Orphelins. — Cette semaine a été une de celles où j'ai particulièrement prié pour des ressources pécuniaires; mais le Seigneur a semblé faire peu attention à mes prières. Toutefois, par la grâce de Dieu, mon âme est demeurée dans une paix parfaite, étant pleinement assuré qu'il nous enverrait des subsides plus considérables lorsque le moment de son bon plaisir serait là. Nous sommes actuellement très pauvres à tous égards, et il nous paraît désirable d'avoir de grandes sommes pour faire face aux circonstances présentes. Après avoir beaucoup prié, la semaine s'est terminée par de nouvelles preuves des soins tendres et pleins d'amour dont le Seigneur entoure notre œuvre, ce qui a puissamment fortifié mon esprit. Ce soir, entre huit et neuf heures, il est entré 9 s. pour vente de bas, 4 L. 8 s. 7 d. pour divers articles vendus, 5 s., don d'une sœur irlandaise; un médecin de Bristol a eu la bonté de m'envoyer 2 L. et ses petits enfants 4 s. — Comment mon âme pourrait-elle assez bénir le Seigneur pour les bontés de son amour et pour sa promptitude à entendre les prières de son serviteur! Toutes ces délivrances nouvelles, qui nous arrivent au moment où nous sentons fortement le besoin, nous montrent bien clairement que, si quelquefois le Seigneur ne semble pas avoir égard à nos prières, ce n'est que pour éprouver notre foi, pour notre profit, pour le bien de ceux qui en auront connaissance et pour sa propre gloire qu'il le fait.

Lundi, 22 juin. — Nous avons reçu hier quelques dons montant ensemble à 44 s. 8 d., un anonyme a mis 4 s. dans les boîtes de

à la chapelle, et on m'a remis 3 s. qui sont le produit de la vente de plantes de musc. Aujourd'hui on a amené deux orphelins de Bath, par, quoique nous soyons pauvres, l'œuvre marche en avant, et nous recevons des enfants aussi longtemps qu'il y a de la place. La personne qui les a amenés a mis deux souverains dans les boîtes des Maisons des Orphelins. Ainsi, nous avons de nouveau, avec ce qui nous est rentré samedi soir, plus qu'il nous est nécessaire pour aujourd'hui et demain.

25 juin. — Reçu aujourd'hui d'une sœur en Christ d'Écosse, 40 L. destinées à être employées selon les besoins, et dont j'ai pris une moitié pour les orphelins et l'autre pour les divers objets de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures. Ainsi, dans notre pressant besoin, le Seigneur nous pourvoit au jour le jour, et, quoique nous n'ayons pas encore reçu des sommes considérables pour du gruau d'avoine, le salaire des ouvriers dans les Maisons des Orphelins, le badigeonnage des quatre maisons, etc., néanmoins il entend les prières que nous faisons journellement monter devant lui, et il enverra de quoi faire face à ces divers objets quand il le trouvera bon.

29 juin. — Notre grande pauvreté continue d'un jour à l'autre, mais l'assistance du Seigneur arrive aussi au jour le jour. Ce soir on a reçu du voisinage de Bideford 7 s. 6 d., un échiquier et une épingle en or. On a aussi réalisé 4 L. 8 s. 3 d. pour articles vendus, et 4 s. pour des Rapports.

30 juin. — Ce soir entre neuf et dix heures, comme nous étions dans la plus grande pauvreté, j'ai reçu 40 L. d'un frère auquel j'avais payé une certaine somme qui ne devait être payée que demain. Un petit garçon m'a aussi donné ce soir 6 d. et j'ai reçu 40 s. d'une sœur.

3 juillet. — Il est entré 2 s. le 1<sup>er</sup>. Aujourd'hui nous avons reçu par les boîtes des Maisons des Orphelins 2 s. 40 d., pour articles vendus, 4 s. 9 d., et on a envoyé du comté de Suffolk un don de 2 L. 40 s.

7 juillet. — Voici environ six semaines que je supplie pour ainsi dire chaque jour le Seigneur, soit en particulier, soit de concert avec mes compagnons d'œuvre, de vouloir bien envoyer les ressources dont nous avons besoin pour les dépenses ordinaires et extraordinaires. Nous lui avons aussi spécialement demandé ces derniers jours qu'il lui plût de nous envoyer des secours abondants avant les réunions publiques, qui, le Seigneur voulant, commenceront le 15, afin qu'on pût voir que sans le secours de telles réunions et sans publier de nouveaux Rapports, nous sommes à même,

par la foi et par la prière, d'obtenir des secours du Dieu vivant. Quant à ce qui nous regarde, lors même qu'on ne publierait point d'autre compte-rendu et qu'on ne tiendrait plus de réunions publiques dans le but de donner des détails de ses dispensations envers nous, nous pourrions par la grâce de Dieu continuer à nous reposer sur le Seigneur et à attendre le secours de lui. Nous avons donné des preuves de ce que j'avance; car lorsque, le 10 mai 1843, l'année fut terminée, on ne publia point de Rapport, et il n'y eut aucune réunion à ce sujet. A la fin de la seconde année, je ne publiai de nouveau rien. Une faiblesse que j'avais dans les yeux me paraissait être un indice que l'heure marquée par le Seigneur n'était pas encore venue; et cependant j'eusse pu publier le Rapport si j'avais forcé la chose. Mais quoique je n'écrive pas les comptes-rendus dans le but d'avoir de l'argent, et que je n'expose pas les dispensations du Seigneur envers nous, dans les réunions publiques, en vue d'engager les gens à nous aider de leur moyens, ou pour mettre à découvert notre pauvreté, cependant quelques personnes pourraient se le figurer. En conséquence, nous avons surtout demandé au Seigneur qu'il voulût bien nous accorder, non seulement ce qui nous est nécessaire au jour le jour, mais abondamment, afin de montrer qu'il est disposé à entendre nos prières et à mettre au cœur de ses enfants qui en ont les moyens, de contribuer considérablement, quoiqu'il se soit maintenant écoulé plus de deux ans depuis la publication du dernier Rapport. Ce n'est donc pas que nous soyons inquiets à ce sujet, car dans toute cette œuvre nous désirons demeurer avec Dieu et ne dépendre nullement du jugement favorable ou défavorable de la multitude; mais, par pitié pour ceux qui pourraient chercher l'occasion, nos âmes désiraient que Dieu leur ôtât même l'apparence de tout ce qui aurait pu leur faire dire avec raison: « Ils publient un autre Rapport parce qu'ils ne peuvent plus obtenir d'argent. » En conséquence, mon âme était assurée que, non seulement le Seigneur suppléerait à nos besoins jusqu'au moment de la clôture des comptes et jusqu'à ce qu'on tint les réunions publiques, mais que même il nous enverrait des subsides plus abondants qu'il ne l'avait fait depuis quelque temps; c'est aussi ce qui est arrivé. Le samedi soir, 6 juillet, comme il me fallait plus d'argent que je n'en avais, je reçus, vers huit heures, une reconnaissance de la poste, de 2 L., venant de Jersey, dont il y avait la moitié pour les orphelins, et le reste pour les autres objets. Il est aussi venu en même temps 4 s. 9 d. pour une vente d'articles, de même qu'une petite boîte en carton contenant quatre bagues de deuil en or



stampé, huit autres bagues d'or, un cachet en or, un médaillon en or, un collier de perles, deux broches, une clé de montre en or et quelques autres petites choses. Ce don double pour ainsi dire de prix dans les circonstances où nous sommes. Enfin, aujourd'hui, A. B. a envoyé 50 L. que j'ai partagées entre les orphelins et les autres fonds. Outre les raisons déduites plus haut, et pour lesquelles ce don nous arrive à propos, je dois dire encore que le frère qui a l'obligence de nous procurer du gruau d'avoine en Écosse, a écrit pour donner avis qu'il en a encore dans ce moment une partie qui est de très bonne qualité, et pour nous demander si nous la désirons. Nous ne pouvions pas dire que nous n'en avions pas besoin, attendu que ce qui nous en restait serait probablement employé lorsque l'autre serait là; en conséquence, il ne nous restait rien à faire qu'à continuer à nous attendre au Seigneur pour des ressources. Et voici que ces 50 L. arrivent au moment où nous avons besoin de donner une réponse, de sorte que nous sommes en mesure de pouvoir commander une tonne de gruau d'avoine. — Il est encore venu 4 s. aujourd'hui.

14 juillet. — C'est le dernier jour avant la clôture des comptes, et le Seigneur nous a aussi envoyé libéralement. Nous avons donc été assistés jusqu'au dernier moment de cette période: aussi nous allons courageusement en avant en nous appuyant sur le Seigneur.

Il est à peine nécessaire de dire ici, en terminant ces détails relatifs à cet espace de deux ans et neuf semaines qui vient de s'écouler, que, bien que nous ayons été souvent pauvres, et même dans une grande pauvreté, les enfants des Maisons des Orphelins ont toujours eu les articles d'habillement nécessaires et une bonne nourriture; leur air de santé le prouve du reste suffisamment. Si quelqu'un mettait cela en question, il lui suffirait, pour en avoir des preuves, ce qui lui est du reste permis, de les voir pendant leur repas, de faire la revue de leurs habits, etc. Ceux qui savent ce que c'est que marcher dans la crainte de Dieu savent aussi qu'il ne nous enverrait pas du secours en répondant à nos prières, si, agissant avec hypocrisie, nous disions que les enfants ont une nourriture saine lorsqu'il n'en serait rien. Si nous n'étions pas à même de fournir aux orphelins leur nécessaire, nous préférons, plutôt que de les garder, les renvoyer d'abord à leurs parents.

Il y a eu deux ans et neuf semaines le 14 juillet 1844 que le dernier compte-rendu public de l'Institution pour la connaissance

des Écritures a été donné. Nous disions dans ce Rapport que nous désirions nous en remettre à la direction du Seigneur quant au temps où nous devrions en publier un autre. Lorsque l'année fut expirée, aucune raison particulière ne vint me faire penser que je devais servir l'Église de Christ en publiant un nouvel Exposé de l'œuvre des Maisons d'Orphelins, et des autres objets de l'Institution, etc. : je ne m'y sentis pas non plus conduit par le Seigneur, et, bientôt après, il lui plut de m'appeler à accomplir mon service en Allemagne. De retour à Bristol, en mars 1844, il me parut qu'il fallait publier à la fin de la seconde année, 40 mai 1844, un second Rapport. Les raisons qui m'engageaient à le faire étaient, entre autres, celles-ci : sur cinq mille exemplaires du Rapport qui avaient été publiés, il n'en restait plus que quelques-uns ; beaucoup d'enfants de Dieu avaient un grand désir d'avoir de nouveaux détails sur les dispensations de Dieu envers nous dans l'accomplissement de cette œuvre ; il y avait ensuite un grand nombre de choses utiles prêtes à être communiquées, et, par-dessus tout, il me tardait de faire connaître par un Rapport public que les sommes considérables qui m'avaient été confiées avaient été appliquées selon les intentions des donateurs. Mais, quel que fût mon désir de voir le Rapport écrit, et cela pour les raisons ci-dessus, la faiblesse déjà mentionnée que je ressentais à l'un de mes yeux m'empêcha de le faire, jusqu'à ce qu'enfin, cette infirmité ayant diminué, j'ai pu mettre la main à l'œuvre.

J'ajoute maintenant quelques particularités relatives aux opérations de l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures en Angleterre et à l'étranger, depuis le 40 mai 1842 au 44 juillet 1844. Pendant cette période, six écoles pour des enfants pauvres ont été entretenues par les fonds de l'Institution. On a payé, en outre, pendant une grande partie de ce temps, le loyer de la salle d'une septième école, dirigée par une sœur qui nous est connue, et accordé occasionnellement des secours à cette école ainsi qu'à deux autres. — Les six écoles ont payé, au moyen de l'écolage des enfants, environ la quatrième partie des dépenses qu'elles ont occasionnées. — Enfants qui ont fréquenté les écoles par le moyen de notre Institution, depuis le 5 mars 1834 au 44 juillet 1844, 3,319. Fréquentent les six écoles au 44 juillet 1844, 338 enfants.

Une école du dimanche a aussi été entretenue par les fonds de notre Institution pendant cet espace de temps.

Nombre des adultes qui ont été instruits dans les deux écoles de l'Institution depuis le mois de janvier 1841 au 44 juillet 1844,

34. Nombre moyen des personnes qui les ont fréquentées pendant l'hiver, de 50 à 70, et pendant l'été, de 20 à 40. La liste des coliers adultes comptait 80 personnes au 14 juillet 1844. Les livres, les fournitures de bureau, les chandelles et les leçons sont donnés gratuitement aux écoliers adultes.

Etat des Bibles et Nouveaux Testaments qui ont été mis en circulation du 10 mai 1842 au 14 juillet 1844. On a vendu 237 Bibles et 146 Nouveaux Testaments; ont été distribués gratuitement aux pauvres, à des écoles ou à des stations missionnaires, 284 Bibles et 162 Nouveaux Testaments. — Exemplaires mis en circulation du 5 mars 1834 au 14 juillet 1844, 4,828 Bibles, et 3,357 Nouveaux Testaments

Depuis le 10 mai 1842 au 14 juillet 1844, on a employé, pour diverses œuvres missionnaires, la somme de 234 L. 8 s. 6 d. avec laquelle on a aidé l'œuvre de Dieu dans la Jamaïque, à Démerary, dans le haut Canada, aux Indes Orientales, dans l'île Maurice et en Suisse.

Durant cette même période, la somme de 43 L. 9 s. 1 1/4 d. a été employée à la circulation de traités. Nous en avons répandu pendant ce temps trente-neuf mille quatre cent soixante-treize, et depuis le 19 novembre 1840 au 14 juillet 1844, en tout cinquante-neuf mille quatre-vingt-deux.

Du 10 mai 1842 au 14 juillet 1844, on a reçu dans les quatre maisons trente-neuf orphelins, qui, avec ceux qui s'y trouvaient déjà au 10 mai 1842, donnent un total de cent trente-cinq orphelins. Sur ce nombre : 1. une fille a quitté l'Institution contre notre gré. Sa tante s'adressa souvent à moi pour avoir sa nièce, laquelle ayant passé plus de huit ans sous nos soins, pouvait maintenant lui être utile. Je fis des observations à la parente, cherchant à lui faire comprendre combien il serait important qu'elle laissât encore sa nièce une année, attendu qu'elle serait alors prête à entrer en service; mais tout fut inutile. Sachant enfin combien la maison de cette tante serait nuisible à la nièce, je lui dis que je ne pouvais pas, en conscience, laisser sortir la fille pour aller chez elle; mais l'orpheline finit par nous quitter après avoir été influencée par sa tante. Dieu veuille, dans sa tendre miséricorde, visiter l'âme de cette pauvre rôdeuse. De semblables cas sont des plus affligeants; mais même à cet égard-là, la foi contient un précieux antidote. — 2. Deux autres enfants ont été retirés par leurs amis qui se trouvaient alors en mesure de subvenir à leurs besoins. — 3. Après avoir admis une fille déjà grande, nous avons été obligés, par compassion pour les autres enfants, de la renvoyer à ses parents

après une longue période d'épreuves. — 4. Trois filles qui sont dans la foi, et qui sont en communion avec les saints, ont été envoyées en service. — 5. Il nous est mort trois orphelins : l'un est décédé en bas âge, et les deux autres ont quitté ce monde dans la foi. L'un avait été en communion avec nous pendant plus de deux ans et avait marché d'une manière analogue à sa profession. — 6. Quatre garçons ont été placés en apprentissage ; deux d'entre eux avaient été quelques années en communion avec nous avant d'entrer chez leurs maîtres.

Orphelins qui se trouvent dans les quatre maisons au 14 juillet 1844, 121 ; savoir : trente dans la Maison des Orphelines, vingt-neuf dans la Maison des Orphelins en bas âge ; trente-trois dans la Maison des Orphelins, et vingt-neuf dans la nouvelle Maison des Orphelines ouverte en juillet 1843. Les quatre apprentis ont en outre été entretenus par les fonds de l'Institution, ce qui porte le nombre à 125. Nombre des orphelins qui ont été sous nos soins depuis le mois d'avril 1836 au 14 juillet 1844, 183.

Je mentionne encore les points suivants relatifs aux Maisons des Orphelins.

1. *Sans avoir rien demandé personnellement à qui que ce soit*, la somme de 7,748 L. 16 s. 4 d.  $3/4$  m'a été donnée comme résultat de prières faites à Dieu depuis le mois de décembre 1835 au 14 juillet 1844. — 2. On a donné en outre beaucoup d'articles de vêtement, d'ameublement, des provisions, etc. — 3. Pendant ces deux ans et deux mois, quoiqu'il y ait eu beaucoup de fièvres à Bristol, nous n'avons été comparativement que très-peu visités par la maladie ; je le dis à la louange du Seigneur qui nous a si miséricordieusement préservés.

Total des recettes pour les Maisons des Orphelins, du 10 mai 1842 au 14 juillet 1844, 2,489 L. 0 s. 7  $1/4$  d. ; balance en main au 14 juillet 1844, 1 L. 11 s. 11  $3/4$  d. — Total des recettes pour les autres objets, du 10 mai 1842 au 14 juillet 1844, 1164 L. 18 s. 4  $1/4$  d. ; balance en main au 14 juillet 1844, 20 L. 12 s. 7 d. Les comptes ont été soigneusement examinés par cinq auditeurs et peuvent être vus chez moi par les donateurs.

Je ne puis omettre que, depuis le 10 mai 1842 au 14 juillet 1844, un écolier du dimanche et un enfant des écoles ont été admis à la communion. De même six autres orphelins ont été reçus dans la communion de l'église, ce qui, jusqu'au 14 juillet 1844, donne un total de vingt-neuf orphelins qui ont été admis. J'ajoute encore que, pendant cette période, une orpheline est morte dans la foi avant d'avoir été reçue, et qu'une autre, âgée seulement de neuf

ns, aurait été reçue si elle n'avait pas été retirée par ses connaissances qui l'ont prise avec eux en Amérique. Mais, tout en désirant l'envisager ces exemples comme de précieux encouragements du Seigneur pour nous engager à continuer notre service, nous croyons que, d'après les nombreuses prières que le Seigneur nous donne pour ces chers enfants et pour les adultes confiés à nos soins et qui reçoivent nos instructions, ce que nous voyons n'est que le gage d'une moisson plus grande au jour de l'apparition de Christ. — La plus importante des bénédictions *visibles* qui reposent sur l'œuvre est celle qu'il plaît au Seigneur d'opérer par le moyen des Rapports qui en sont écrits et publiés, car un nombre considérable d'âmes, dans diverses parties du monde, ont été par ce moyen ou converties, ou si elles croyaient déjà, amenées plus avant dans la connaissance de Dieu.

Pour empêcher qu'on ne se méprenne, il sera bon d'ajouter ici le paragraphe suivant, qui a été écrit par mon bien aimé frère et compagnon d'œuvre Henri Craik, et qui est joint au dernier Rapport.

« Jusqu'ici *mon nom* était apposé aux Rapports avec celui de mon bien aimé frère et compagnon d'œuvre Georges Müller ; mais comme la responsabilité et la direction de l'œuvre lui est dévolue entièrement, il nous a semblé bon à l'un et à l'autre que sa signature paraisse dorénavant seule. — Il est à peine nécessaire d'ajouter que ce changement ne provient d'aucune espèce de désunion ou même de différence de jugement entre nous. Je désire recommander tout spécialement aux membres du peuple de Dieu entre les mains desquels ce court narré pourrait tomber, de lire, d'examiner et de peser soigneusement les faits instructifs et les principes qui s'y trouvent exposés et illustrés, et je ne voudrais pas que la non-insertion de mon nom fit naître l'idée que je désapprouve en quelque sorte la voie dans laquelle l'Institution pour répandre la connaissance des Écritures a été conduite depuis son origine. Comme c'est à mon frère et non à moi qu'appartient l'honneur d'être l'instrument de cette œuvre si grande et si bénie, j'éprouve de la satisfaction à omettre mon nom, de peur qu'en quelque sorte j'aie l'air de me glorifier de l'œuvre d'autrui.

« HENRI CRAIK. »

Je ne crois pas devoir étendre davantage, pour le moment du moins, l'Exposé des dispensations de Dieu envers moi. Mais je ne puis terminer cette troisième partie sans ajouter quelques réflexions sur un certain nombre de passages de la parole de Dieu.

Je me suis souvent aperçu que les chrétiens n'y donnent pas assez d'attention, et comme j'ai expérimenté moi-même en quelque mesure combien sont précieuses les vérités qui s'y trouvent, je désire que tous mes frères puissent partager avec moi la bénédiction que j'y ai puisée.

I. Il est écrit, Matth. VI, 19-21 : « Ne vous amassez point des trésors sur la terre, où les vers et la rouille consomment, et où les larrons percent et dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les vers ni la rouille ne consomment rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent. Car où est votre trésor, là sera aussi votre cœur. » — Mon cher lecteur voudra bien prendre en considération les quelques remarques suivantes sur cette partie du témoignage de Dieu : 1. C'est Jésus, notre Seigneur et maître, Celui qui dans sa sagesse infinie et dans l'amour insondable qu'il a pour nous, sait ce qui convient à notre véritable bonheur, et qui ne peut rien exiger de nous qui ne s'accorderait pas avec l'amour qui le porta à donner sa vie pour nous; c'est lui qui s'exprime ainsi comme législateur de son peuple. Sans perdre de vue qui est celui qui nous parle dans ces versets, essayons de les examiner. — 2. Le conseil qu'il nous donne, la demande qu'il nous fait si affectueusement, son commandement à nous, ses disciples, est : « Ne vous amassez point des trésors sur la terre. » C'est-à-dire que les disciples du Seigneur Jésus, qui sont étrangers et pèlerins ici-bas, en d'autres termes qui n'appartiennent pas à la terre et qui ne s'attendent pas à y demeurer, ne doivent pas chercher à accroître leurs possessions terrestres, quelle que soit la nature de ces possessions. Ces paroles s'adressent aussi bien aux croyants pauvres qu'aux chrétiens riches; elles ont aussi bien en vue le placement des francs à la caisse d'épargne, que celui de plusieurs milliers de louis dans les fonds, et elles n'autorisent pas plus l'acquisition d'une maison que la manie d'ajouter une ferme à une autre ferme, etc., etc. — Mais, dira-t-on peut-être, toute personne prudente et bien avisée ne cherche-t-elle pas à augmenter ses revenus, pour avoir un bon héritage à laisser à ses enfants, ou quelque chose pour ses vieux jours, pour le temps de la maladie, etc. Je réponds à cela que c'est là la coutume du monde; c'est parfaitement vrai. Il en était ainsi aux jours du Seigneur, et Paul fait allusion à cet usage du monde lorsqu'il dit : « Ce ne sont pas les enfants qui doivent faire amas pour leurs pères, mais les pères pour leurs enfants. » 2 Cor. XII, 14. Mais, tandis que cette manière d'agir existe dans le monde, et que nous avons tout lieu de croire

qu'elle continuera d'exister parmi ceux qui sont du monde, et qui ont par conséquent leur portion sur la terre, nous, disciples du Seigneur Jésus, qui sommes nés de nouveau, qui ne sommes pas des enfants de Dieu de nom seulement, mais en réalité, qui sommes vraiment participants de la nature divine, étant en communion avec le Père et avec le Fils, et qui avons en perspective « un héritage incorruptible, qui ne peut ni se souiller, ni se flétrir, »

Pierre I, 4, nous devons en toutes choses, et dans celle-ci en particulier, avoir une autre manière d'agir. Si nous, disciples de Jésus, cherchons à augmenter nos possessions comme les gens de ce monde, ne pourrait-on pas avec raison mettre en doute si nous croyons ce que nous disons lorsque nous parlons de notre héritage, de notre vocation céleste, de notre qualité d'enfants de Dieu, etc.? Ce doit être souvent une pierre d'achoppement bien fâcheuse pour celui qui n'a pas la foi, de voir celui qui fait profession de croire au Seigneur Jésus agir en cela comme il agit lui-même. Faites-y attention, chers frères en Jésus, dans le cas où cette remarque s'appliquerait à vous. — Plus d'une fois, pour prouver que les parents doivent mettre de l'argent de côté pour leurs enfants, ou les maris pour leurs femmes, on m'a cité le passage suivant : « Que si quelqu'un n'a pas soin des siens et principalement de ceux de sa famille, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle. » 1 Timothée V, 8. Mais si avec une simplicité d'enfant, nous lisons le contexte, du verset 3 au 5, il nous paraît évident qu'il faut entendre la chose de cette manière. Les veuves pauvres de l'église devant être entretenues par l'église, s'il se trouvait qu'une de ces veuves, dans le besoin, avait ou des enfants ou des petits enfants (non pas des neveux), ces enfants ou ces petits enfants devaient pourvoir à ses besoins, afin que l'église n'en fût pas chargée ; et si cet enfant ou ce petit-fils, professant la foi, n'avait pas soin de sa mère ou de sa grand-mère dans un cas semblable, il n'agissait pas selon les obligations qui lui étaient imposées par sa très sainte foi et était pire qu'un infidèle. Pas un mot donc, dans tout ce passage, qui puisse favoriser la pratique d'amasser des trésors sur la terre pour nos enfants ou pour nos femmes. — 3. Notre Seigneur dit de la terre, qu'elle est un lieu « où les vers et la rouille consomment, et où les larrons percent et dérobent. » Tout ce qui est de la terre, et qui s'y rattache d'une manière ou d'une autre est sujet au changement, à la corruption et à la dissolution. Il n'y a de réalité et de durée que dans les choses célestes. Souvent quant on s'est donné beaucoup de peine pour amasser des biens terrestres, le feu les consume, ou

on les vole ; il survient un changement de fortune dans le commerce, ou une perte de travail qui nous en prive, etc., etc. Mais supposons qu'aucune de ces choses n'arrivât, cependant, encore un peu de temps et ton âme te sera redemandée, ou le Seigneur reviendra, et alors, cher lecteur, quel profit auras-tu des biens terrestres que tu auras pris tant de peine à augmenter ? Frère, s'il y avait le moindre profit réel à en tirer, celui qui a manifesté l'amour qu'il a pour nous de la manière la plus formelle, n'aurait-il pas désiré que nous les eussions ? Si cela pouvait tendre le moins du monde à augmenter notre paix, ou notre joie dans le Saint-Esprit, ou rendre nos affections plus célestes, celui qui a donné sa vie pour nous ne nous aurait-il pas commandé de nous AMASSER des trésors sur la terre. — 4. Cependant notre Seigneur ne nous engage pas seulement à ne pas amasser des trésors sur la terre ; car, s'il n'en avait pas dit davantage, on pourrait abuser de ce commandement, et bien des personnes pourraient y trouver un encouragement à se livrer à leurs habitudes extravagantes, à leur amour des plaisirs, ou à ce penchant à dépenser *pour elles-mêmes* tout ce qu'elles ont ou qu'elles peuvent obtenir. Cela ne veut pas dire que nous devons dépenser tous nos revenus, car il ajoute : *« Mais amassez-vous des trésors dans les cieux. »* On peut s'amasser des trésors dans les cieux comme on peut s'en amasser sur la terre ; s'il n'en était pas ainsi le Seigneur ne l'aurait pas dit. Comme il y a des personnes qui mettent une somme après l'autre à la banque, que cet argent est porté à leur crédit pour en faire usage ensuite, les sous, les francs, les louis, les centaines et les milliers de louis qu'on donne pour le Seigneur et en étant poussé par l'amour de Jésus à des frères pauvres, ou qu'on emploie d'une manière ou d'une autre pour l'œuvre de Dieu, sont certainement enregistrés au livre de mémoire, et considérés comme amassés dans les cieux. *L'argent n'est pas perdu, il est amassé dans la banque des cieux*, si bien que tandis qu'une banque terrestre peut faillir, et que par un concours de circonstances nous puissions être privés de nos biens temporels, l'argent que nous avons ainsi assuré dans les cieux *ne peut point être perdu*. Mais cette différence n'est en aucune manière la seule ; j'ajoute encore quelques remarques. Les trésors amassés sur la terre sont toujours accompagnés de beaucoup de soucis ; mais il n'en est point ainsi de ceux qui sont amassés dans les cieux. Jamais des trésors amassés sur la terre ne peuvent procurer de la joie spirituelle ; les trésors amassés dans les cieux apportent déjà maintenant avec eux la paix et la joie par le Saint-Esprit. Les trésors amassés sur la



terre ne peuvent procurer ni paix ni joie à l'heure de la mort, et ils s'envolent avec la vie; en amassant des trésors dans le ciel, nous sommes à même de rendre grâces de ce que le Seigneur nous permet et nous juge dignes d'employer à son service les biens qu'il nous a confiés comme à des économes; lorsque notre vie est terminée, nous ne sommes point privés de ce que nous avons amassé là-haut, et en allant dans les cieux, nous allons dans l'endroit où sont nos trésors et où nous les retrouverons. Nous entendons souvent dire, lorsqu'une personne est morte, elle a laissé telle ou telle fortune. Mais il est évident qu'une personne pourrait laisser 50 mille livres sterling au su du monde, sans posséder réellement 1,000 livres sterling devant la face de Dieu, parce qu'elle n'était pas *riche en lui*, qu'elle n'avait pas amassé des trésors dans les cieux. D'un autre côté, lorsqu'un homme de Dieu s'endort en Jésus, il peut arriver que la veuve qui lui survit trouve à peine de quoi couvrir les frais de son ensevelissement, et qu'il soit néanmoins *riche en Dieu*, si riche que devant lui il possède peut-être la somme de 5 mille livres sterling, qu'il a placée dans les cieux. Cher lecteur, votre âme aspire-t-elle à être riche en Dieu et à amasser des trésors dans les cieux? Le monde passe avec sa convoitise. Encore un peu de temps, et notre administration nous sera ôtée. Maintenant, nous pouvons être au service du Seigneur avec notre temps, nos talents, notre force corporelle, nos dons et aussi avec notre avoir; mais ce privilège peut nous être ôté très promptement. Oui vraiment, très promptement! Avant que personne ait pu lire ces lignes, je puis avoir quitté ce monde, et le jour après les avoir lues, cher lecteur, vous pouvez aussi cesser de vivre; c'est pourquoi, pendant que nous en avons le temps, soyons au service du Seigneur. Je crois, c'est pourquoi je parle. Mon propre cœur est tellement assuré de la sagesse et de l'amour du Seigneur envers ses disciples, tels que nous les trouvons exprimés dans cette parole, que, par la grâce de Dieu, je ne puis assez dire de cœur combien ce commandement est précieux; non seulement je désire de toute mon âme ne pas amasser des trésors sur la terre; mais comme je crois ce que le Seigneur dit, je désire qu'il m'accorde la grâce d'en amasser dans les cieux. Si l'on me disait: vous pourriez venir à mourir au bout de quelque temps, et votre femme et votre enfant seraient dans le dénûment, car vous n'avez rien amassé pour eux, je répondrais que le Seigneur en prendra soin, qu'il pourvoira libéralement à leurs besoins, comme il y pourvoit maintenant. — 5. Enfin, le Seigneur ajoute: « car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. »

Où le cœur du disciple de Jésus doit-il être, sinon dans les cieux ? Notre vocation est une vocation céleste, notre héritage est un héritage céleste, qui nous est réservé dans les cieux, notre bourgeoisie est dans les cieux. Mais si nous qui croyons au Seigneur Jésus, nous nous amassons des trésors sur la terre, il résulte nécessairement de cela que nos cœurs seront sur la terre; le fait même que nous le faisons prouve déjà qu'ils y sont ! et il n'en sera pas autrement jusqu'à ce que nous cessions de nous amasser des trésors sur la terre. Le croyant qui s'amasse des trésors sur la terre ne vit peut-être pas d'abord ouvertement dans le péché; il peut, en quelque mesure, marcher avec Dieu, et glorifier le Seigneur dans certaines choses; mais les fâcheuses tendances de cette pratique se manifesteront de plus en plus. Au contraire, l'habitude de s'amasser des trésors dans les cieux, en attirant de plus en plus le cœur en haut, fortifie continuellement sa nature nouvelle et divine et les facultés spirituelles en les mettant en œuvre; tout en étant dans le corps, le cœur de celui qui agit en vertu de ce principe est de plus en plus dans les cieux, s'attachant aux choses spirituelles, et l'habitude d'amasser des trésors dans les cieux entraîne avec elle, déjà dans cette vie, de précieuses bénédictions spirituelles comme récompense de l'obéissance au commandement de notre Seigneur.

Un autre passage sur lequel je désire présenter quelques remarques est celui-ci : « Mais cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par dessus. » Matth. IV, 33. Le Seigneur, après avoir attiré, dans les versets précédents, l'attention de ses disciples sur « les oiseaux de l'air, » et sur « les lys des champs, » afin qu'ils ne se laissent pas aller aux soucis quant aux choses nécessaires à la vie, ajoute : « Ne soyez donc point en soucis, disant : Que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? vu que les païens recherchent toutes ces choses, car votre Père céleste connaît que vous avez besoin de ces choses. » Remarquez en particulier que les enfants de Dieu doivent être différents des nations de la terre, de ceux qui n'ont point de Père dans les cieux, et dont la grande affaire, le principal souci consiste à savoir ce qu'ils mangeront, ce qu'ils boiront, et de quoi ils seront vêtus. Nous devons en cela comme en toute autre chose ne pas ressembler au monde et prouver que nous savons que nous avons un Père dans les cieux, qui sait que nous avons besoin de ces choses. Le fait que notre Père tout-puissant, qui est rempli pour ses enfants d'un amour sans bornes, qui a

onné une preuve de cet amour dans le don de son Fils unique, et il a manifesté sa toute-puissance en le ressuscitant d'entre les morts, sait que nous avons besoin de ces choses, devrait éloigner tous les soucis de nos cœurs. Mais il est une chose à laquelle nous devons faire attention dans ce qui concerne nos besoins temporels, et qui est mentionnée dans notre verset : « Mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice. » La grande affaire qui doit occuper le disciple de Jésus (car ces paroles sont adressées aux disciples, à des gens qui professent la foi), doit être de rechercher le royaume de Dieu, c'est-à-dire, ainsi que je l'entends, la prospérité extérieure et intérieure de l'Église de Christ. Si nous cherchons à gagner des âmes au Seigneur Jésus, selon nos moyens et les occasions qu'il nous en fournit, il me semble que c'est là chercher la *prospérité extérieure* du royaume de Dieu; tandis qu'en travaillant, comme membres du corps de Christ, à faire du bien à ceux qui sont membres du même corps, en cherchant à les faire avancer dans la grâce et dans la vérité, ou en ayant en vue d'une manière ou d'une autre leur édification, nous cherchons sa *prospérité intérieure*. Mais nous avons encore à rechercher sa justice, » et comme cette exhortation est adressée aux disciples, à ceux qui ont un Père dans les cieux, et non pas à ceux qui n'en ont point, cela veut dire, chercher à être de plus en plus semblables à Dieu, à être transformés intérieurement à son image. Si ces deux choses sont mises en pratique et que nous ne soyons point paresseux (ce qui ne s'accorderait pas avec ces enseignements), alors nous avons pour nous cette précieuse promesse : « Et toutes ces choses (c'est-à-dire la nourriture, le vêtement et tout ce qui nous est nécessaire pour la vie présente), nous seront données par-dessus. » Ce n'est pas parce que nous réaliserons ces deux choses que nous obtiendrons cette bénédiction, mais en les réalisant.

Maintenant, permettez-moi, mon cher lecteur, de vous adresser quelques questions en tout amour, et en vue de votre vrai bien; ces questions, je ne vous les adresse pas avant de les avoir adressées à mon propre cœur. Votre première affaire, votre grand et principal soin consiste-t-il à rechercher le royaume de Dieu et sa justice? Les choses de Dieu, la gloire de son nom, le bien de son Église, la conversion des pécheurs et le profit de votre propre âme sont-ils votre principal but? Ou sont-ce vos affaires temporelles, ou votre famille, qui, d'une manière ou d'une autre, occupent *principalement* votre attention? Si vous êtes dans ce dernier cas, alors, lors même que vous posséderiez tout ce qui est

nécessaire à la vie, vous ne devriez pas être surpris s'il arrivait que vous en fussiez privé. Souvenez-vous que le monde passe, mais que les choses de Dieu demeurent à toujours. Je n'ai jamais connu un enfant de Dieu, faisant des choses spirituelles sa première affaire, et qui, dans sa propre expérience, n'ait pas vu s'accomplir cette promesse : « Toutes ces choses vous seront données par-dessus. »

III. La troisième portion du témoignage de Dieu sur laquelle je désire vous donner quelques directions est 1 Jean I, 3 : « Nous avons communion avec le Père et avec son fils Jésus-Christ. »

1. Remarquez en premier lieu que les mots « communion, coparticipation, société ou association, » ont la même signification.
2. Non-seulement celui qui croit au Seigneur Jésus obtient le pardon de tous ses péchés, par l'effusion de son sang, par la foi en son nom; non-seulement il est constitué juste devant Dieu par la justice du Seigneur Jésus et par la foi en son nom, il est né de nouveau, né de Dieu, participant de la nature divine, et par conséquent enfant et héritier de Dieu; mais il a encore communion avec Dieu, ou il est devenu l'associé de Dieu. Maintenant, pour ce qui concerne Dieu, et en tant que nous sommes en Jésus le Seigneur, nous possédons cette bénédiction une fois pour toutes, et elle n'est pas susceptible d'augmenter ou de diminuer. Comme l'amour de Dieu envers nous qui croyons, qui sommes ses enfants, est invariablement le même, quelles que soient du reste les manifestations de cet amour, et comme il est toujours également en paix avec nous, lors même que notre propre paix est fortement troublée, il en est ainsi de notre communion avec lui; elle demeure, quant à Dieu, constamment la même.
3. Mais il y a aussi une communion, une coparticipation *expérimentale* avec le Père et avec le Fils; dans ce sens que tout ce que nous avons en Dieu (comme participant à tout ce que Dieu a) et en étant ses associés, nous le réalisons, nous en usons et en jouissons par expérience dans la vie ordinaire. Cette communion *expérimentale* est susceptible de s'augmenter et de diminuer, selon que notre foi est plus ou moins exercée et que nous entrons dans les choses dont nous sommes rendus participants en notre Seigneur Jésus. L'usage que nous pouvons faire de notre communion *expérimentale* avec le Père et avec le Fils étant sans bornes, puisque nous pouvons puiser par la foi et la prière hors de cette plénitude inépuisable qui est en Dieu, la jouissance de cette communion ne peut être limitée. — Tâchons maintenant d'illustrer par quelques

temples l'effet pratique de cette communion *expérimentale* avec le Père et avec le Fils. Supposons des parents, chrétiens l'un et l'autre, auxquels le Seigneur aurait donné des enfants, mais qui auraient été amenés à la connaissance de la vérité que quelques années après. Avant que le père et la mère aient connu la grâce, les enfants ont été élevés dans le péché, conduits dans de mauvaises voies. La conséquence en est qu'ils sont insubordonnés et se conduisent mal, et les parents moissonnent maintenant ce qu'ils ont semé, supportent les conséquences des mauvais exemples qu'ils leur ont donnés. Qu'y a-t-il donc à faire? Ces parents doivent-ils se désespérer? Nullement. Leur première démarche doit être de confesser à Dieu les péchés qu'ils ont commis en négligeant leurs enfants pendant qu'ils vivaient eux-mêmes dans le péché; puis ils doivent se souvenir qu'ils ont une coparticipation avec Dieu, et prendre bon courage quoiqu'ils soient encore eux-mêmes entièrement insuffisants pour la tâche de gouverner leurs enfants. Ils n'ont en eux-mêmes ni la sagesse, ni la patience, ni le support, ni la bonté, ni la douceur et l'amour, ni cette fermeté de décision, ni rien de ce qui leur est nécessaire pour se conduire comme il faut avec eux. Mais leur Père céleste a tout cela; le Seigneur Jésus possède toutes ces choses, et comme ils ont communion avec le Père et avec le Fils, ils peuvent obtenir de la plénitude de Dieu, par la foi et par la prière, tout ce qui leur est nécessaire. Je dis par la *prière* et par la *foi*; car nous devons faire connaître nos besoins à Dieu par la prière, implorer son secours, ensuite de quoi nous devons *croire* qu'il veut nous donner ce qui nous est nécessaire. La prière seule n'est point suffisante. Lors même que nous prions plus que de coutume, si nous ne croyons pas que Dieu veut nous donner ce qu'il nous faut, nous n'avons aucune raison de nous attendre à recevoir ce que nous avons demandé. Ces parents ont donc besoin de demander à Dieu la sagesse, la patience, le support, la bonté, la douceur, l'amour, de la fermeté, quelque chose de décidé, en un mot, toutes les choses qu'ils jugent leur être nécessaires. Qu'ils rappellent à leur Père céleste, avec une humble hardiesse, que sa parole les assure qu'ils sont en communion avec lui, qu'ils sont coparticipants de ce qu'il a; en lui demandant de suppléer à leurs besoins, ils doivent croire ensuite que Dieu le fera, et ils recevront ce qui leur est nécessaire. Supposons que mes affaires temporelles se trouvassent dans un tel état que je visse de jour en jour se renouveler des difficultés qui me conduiraient très souvent à faire des faux pas. Comment donc cette position peut-elle être améliorée? En regardant à moi-même, je

ne vois aucun remède à ces difficultés ; je ne puis m'attendre qu'à faire de nouvelles méprises, et par conséquent à rencontrer de nouvelles épreuves. Mais je ne dois pas désespérer : le Dieu vivant est mon associé. Je n'ai pas assez de sagesse pour faire tout aux difficultés, pour savoir quelle démarche il convient de faire, mais il peut me diriger. En conséquence, comme le Père et le Fils sont mes associés, je n'ai qu'à exposer mon cas à mon Père céleste et à mon Seigneur Jésus, à leur ouvrir mon cœur ; et comme je n'ai par moi-même aucune sagesse pour faire face aux difficultés nombreuses qui se présentent continuellement dans mes affaires, et qu'il a toutes choses à ma disposition, je dois lui demander, en croyant que Dieu veut m'exaucer, de vouloir bien me diriger, m'accorder la sagesse qui m'est nécessaire, aller avec courage à mes affaires, et attendre de lui mon secours dans la première difficulté qui surviendra. Si j'attends la direction et le conseil du Seigneur, je l'obtiendrai certainement, et je ferai l'expérience que je ne suis pas seulement nominalement, mais en réalité en communion avec le Père et avec le Fils. — Un père et une mère ont sept petits enfants. L'un et l'autre sont chrétiens. Le père travaille dans une manufacture, mais il ne peut pas gagner plus de 10 s. par semaine, et la mère rien du tout. Ce gain est trop minime pour pouvoir procurer à sept enfants qui grandissent et à leurs parents une bonne et saine nourriture et les autres choses nécessaires à la vie. Qu'y a-t-il à faire dans un cas semblable ? Evidemment qu'il ne s'agit pas de trouver en faute le manufacturier qui n'est pas peut-être en état de payer davantage, et encore bien moins de murmurer contre Dieu. Les parents doivent en toute simplicité s'adresser à ce Dieu qui est leur associé, et lui dire que le salaire de 10 schellings qu'ils tirent par semaine n'est pas suffisant pour suppléer en Angleterre aux besoins de neuf personnes sans que leur santé en souffre. Ils doivent rappeler à Dieu qu'il n'est pas un maître dur, ou un être malfaisant, mais un Père plein d'amour, qui a abondamment prouvé l'amour dont son cœur est rempli en donnant son Fils unique. Ils peuvent aussi lui demander en toute simplicité, comme de petits enfants, de vouloir bien arranger les choses de telle manière que le manufacturier puisse augmenter les paiements, ou leur trouver une place, ou faire que le père puisse gagner davantage, ou enfin qu'il lui plaise, selon qu'il lui semblera bon, de leur accorder plus de ressources, d'une manière ou d'une autre. Si le Seigneur ne répond pas d'abord à leur prière, ils doivent continuer à l'importuner avec la même simplicité, croire que Dieu, leur Père, avec lequel ils ont communion, coparticipa-

on , leur accordera le désir de leur cœur , *attendre* une réponse leurs prières, la *chercher* pour ainsi dire tous les jours, et renouveler leur requête jusqu'à ce que Dieu les exauce. S'ils croient que Dieu veut les exaucer, il leur accordera certainement ce qu'ils n'auront demandé. — Si je désire avoir plus d'empire sur mes péchés dominants , plus de force pour résister à certaines tentations , plus de sagesse, de grâce, ou tout autre don que requiert mon service au milieu des saints ou auprès des inconvertis, mon seul et unique moyen dans un cas semblable , c'est de faire usage du privilège que j'ai d'être en communion avec le Père et avec son Fils. — Un vieux et fidèle commis qu'on associerait aujourd'hui à une maison de commerce riche et puissante, lors même qu'il n'aurait rien par lui-même, ne serait nullement découragé à la pensée d'un paiement considérable qui devrait être fait sous peu de jours par la maison, parce qu'il s'appuierait sur les immenses ressources de ceux qui l'auraient associé. De même, nous, enfants de Dieu et serviteurs de Jésus-Christ, quoique nous n'ayons nous-mêmes aucun empire sur nos péchés dominants, que nous ne puissions pas, par notre propre force, résister aux tentations qui se trouvent sur notre route, et que nous n'ayons ni assez de sagesse ni assez de grâce pour accomplir notre service au milieu des saints et envers les inconvertis, nous devons prendre avantage du privilège que nous avons d'être en communion avec le Père et avec le Fils, d'être rendus participants de tout ce qu'ils ont. Tout ce que nous avons à faire, c'est de tirer sur notre associé, le Dieu vivant. Par la foi et par la prière nous pouvons obtenir toutes les bénédictions et les secours temporels et spirituels qui nous sont nécessaires. Nous n'avons qu'à répandre notre cœur devant Dieu, et à croire qu'il nous accordera tout ce dont nous avons besoin. *Mais si nous ne croyons pas* que Dieu veuille venir à notre secours, comment pouvons-nous être en paix? Le commis que la maison a admis à la participation de tous ses biens croit que cette maison fera honneur au paiement qui doit avoir lieu dans trois jours, quelque considérable qu'il soit, et c'est ce qui maintient la tranquillité dans son cœur, quoiqu'il soit pauvre lui-même. C'est ainsi que nous devons croire que celui qui nous a accordé la participation à tous ses biens, le Dieu vivant, qui est infiniment riche, veut pourvoir à nos besoins, et non-seulement nous devons demeurer en paix, mais même être assurés dès maintenant que le secours dont nous avons besoin nous sera accordé. — Que le sentiment de votre complète indignité ne vous empêche pas, cher lecteur, de croire ce que Dieu a dit à votre sujet. Si réellement vous

croyez au Seigneur Jésus, alors, quoique vous en soya méritement indigne, ce privilège, qui consiste à être participant avec le Père et le Fils de tout ce qui est à eux, vous appartient. Si l'ignominie de notre indignité venait à nous empêcher de croire, Dieu a dit touchant ceux qui se reposent sur le Seigneur Jésus qui dépendent de lui pour le salut, alors nous ferions bientôt l'expérience que, si nous voulions regarder à notre indignité, il n'y aurait pas une seule des bénédictions dont nous avons été béni en Jésus, de laquelle nous pussions tirer quelque paix et quelque consolation solides.

IV. Il est une autre chose que je désire mettre sous les yeux du lecteur chrétien, avec quelques portions de la parole de Dieu qui se rapportent au sujet. Je voudrais les entretenir des moyens de surmonter, selon la parole, les difficultés que rencontrent les enfants de Dieu engagés dans le commerce, qui exercent une profession ou une vocation temporelle quelconque, et qui proviennent, soit de la concurrence dans les affaires, du grand nombre de personnes occupées à la même vocation, soit d'une stagnation dans le commerce ou autres choses semblables. Dans tous les temps, les enfants de Dieu, qui sont étrangers et pèlerins sur la terre, ont éprouvé des difficultés dans le monde; comme ils ne sont pas chez eux, mais absents de chez eux, ils ne doivent pas s'attendre à ce qu'il en soit autrement jusqu'au retour du Seigneur. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il nous a procuré dans sa parole de quoi faire face à toutes les difficultés; elles peuvent toutes être surmontées en agissant selon ce livre précieux. Pour le moment, je désire surtout indiquer les moyens par lesquels les enfants de Dieu qui sont engagés dans une vocation temporelle peuvent surmonter les obstacles provenant des circonstances déjà indiquées plus haut.

1. La première question que doit se poser un croyant qui se trouve dans de semblables difficultés est celle-ci : *ma vocation est-elle de nature à ce que je puisse y demeurer avec Dieu ?* Si notre occupation est telle que nous ne puissions pas implorer la bénédiction de Dieu sur notre travail, et que nous nous trouverions honteux d'y être engagés à l'apparition du Seigneur Jésus, ou si elle met nécessairement empêchement à nos progrès spirituels, nous devons alors y renoncer et chercher quelque autre vocation. Toutefois cela n'est nécessaire que dans des cas très rares, les occupations auxquelles se livrent les croyants n'étant pas ordinairement de nature à être abandonnées pour maintenir une bonne con-



science et pour pouvoir marcher avec Dieu. Certains changements sont peut-être nécessaires quant à la manière de diriger leur commerce, leurs affaires ou leur profession ; mais si nous désirons réellement cette réforme, si nous attendons les directions du Seigneur, et que nous ne les attendions que de lui, nous recevrons certainement instruction.

2. Supposons maintenant que le croyant ait une vocation qu'il puisse exercer avec Dieu, la seconde question à décider est celle-ci : *Dans quel but est-ce que je suis dans les affaires, ou pourquoi suis-je engagé dans le commerce ou dans cette profession ?* A en juger par les expériences que j'ai faites en accomplissant mon service au milieu des saints pendant les quinze dernières années (1845), voici comment on répondrait le plus souvent à cette question : « J'exerce ma vocation terrestre afin de gagner de quoi me procurer les choses nécessaires à la vie pour moi et ma famille. » C'est ici que se trouve l'erreur principale, d'où découlent pour ainsi dire toutes les autres erreurs des enfants de Dieu relativement à leur vocation. Ce n'est point un bon motif, et un motif scripturaire que d'être engagé dans un commerce, d'exercer une profession, uniquement dans le but d'obtenir de quoi procurer à nous-mêmes et à notre famille les choses nécessaires à la vie ; nous devrions travailler, parce que c'est la volonté de Dieu que nous travaillions. C'est ce qui nous est clairement enseigné dans les passages suivants : 1 Thess. IV, 11, 12 ; 2 Thess. III. 10-12 ; Éphés. IV, 28. Sans doute c'est généralement au moyen de notre vocation ordinaire que le Seigneur nous procure ce qui nous est nécessaire ; mais ce n'est pas là la raison pour laquelle nous devons travailler, et ce qui le prouve, c'est que si la possession des choses nécessaires à la vie dépendait de notre aptitude au travail, nous ne pourrions jamais être *exempts de soucis*, et nous nous dirions toujours à nous-mêmes : et que ferai-je quand je serai trop vieux pour travailler, ou que la maladie m'empêchera de gagner mon pain ? Mais si, d'un autre côté, nous sommes engagés dans une vocation terrestre parce que *c'est la volonté du Seigneur que nous travaillions* et qu'en travaillant nous puissions pourvoir aux besoins de nos familles, et être à même de soulager les personnes faibles, malades, âgées ou nécessiteuses, alors nous pouvons, par de bonnes raisons et en nous appuyant sur l'Écriture, nous dire à nous-mêmes : s'il plaisait au Seigneur de me coucher sur un lit de maladie, ou de m'empêcher, pour cause d'infirmité, de vieillesse ou de manque d'ouvrage, de gagner mon pain au moyen du travail de mes mains, de mon commerce ou de ma pro-

fession, il aura néanmoins soin de moi. C'est parce que nous qui croyons sommes les serviteurs de Jésus-Christ, qui nous a rachetés par son précieux sang, que nous ne sommes pas à nous-mêmes, et que notre précieux maître et Seigneur nous a commandé de travailler, que nous travaillons. *En faisant toute notre œuvre* le Seigneur prendra soin de nous ; que ce soit de cette manière ou de toute autre, il est certain qu'il nous accordera le nécessaire, car nous travaillons pour lui obéir, et puisqu'un bon maître terrestre, lorsqu'il est juste, donne un salaire à ses serviteurs, le Seigneur pourvoira sans doute à ce que nous ayons notre paiement, si c'est pour lui obéir que nous sommes engagés dans une vocation, et non pas pour nous-mêmes. La différence qu'il y a entre agir selon la parole de Dieu, et être dirigés par nos désirs naturels, ou les coutumes du monde, sera, j'espère, rendue sensible par l'exemple suivant. Supposons que je fusse engagé dans quelque vocation utile, et que, humainement parlant, pour certaines raisons se rapportant à l'état des affaires commerciales, je fusse certain que pendant les trois mois suivants mon travail ne me rapportera rien. Comme homme du monde, je dirai : puisque mon travail ne sera pas payé, je ne travaillerai pas ; mais comme chrétien, désirant agir conformément à la sainte parole de Dieu, je devrais dire : mon commerce étant utile à la société, je travaillerai en dépit de toutes les apparences humaines, parce que le Seigneur Jésus m'a commandé de travailler, et que j'attends mon salaire de lui et non pas de mon ouvrage. Ensuite, comme la paresse est un terrible piège du diable, qui trouve tout particulièrement l'occasion de prendre avantage sur les enfants de Dieu quand ils ne sont pas occupés ; lors même que, humainement parlant, il n'aurait pas la perspective que son travail lui fût payé, et qu'il ne dût retirer que ce que coûtent les fournitures, le chrétien devrait néanmoins persévérer à travailler. Il y a plus : lors même que, selon toute probabilité humaine, son travail ne devrait lui rapporter aucun profit pendant les trois mois suivants, il devrait poursuivre ses occupations, parce que le Seigneur peut, en dépit de toute prévision humaine, changer bientôt l'état des choses ; et dans tous les cas, qu'il lui plaise de le faire ou non, il devrait continuer son travail, parce qu'il est au Seigneur, qu'il a été acheté par son précieux sang, et qu'il lui commande de travailler. — Mais il y a encore des motifs inférieurs à celui qui consiste à exercer une vocation terrestre uniquement dans le but de gagner de quoi se procurer les choses nécessaires à la vie, et en vertu desquels, même des chrétiens, de véritables enfants de

**Dieu, peuvent être engagés dans leur vocation. C'est souvent dans le but d'obtenir une certaine somme d'argent, pour se retirer ensuite des affaires et vivre sur ses revenus. Ou l'on veut avoir quelque chose pour ses vieux jours, ou enfin réaliser une certaine fortune sans quitter les affaires. S'il est contraire à la parole d'exercer une vocation uniquement dans le but de procurer les choses nécessaires à la vie à nous-mêmes et à nos familles, combien plus n'est-il pas inconvenant à l'enfant de Dieu de vaquer à ses occupations pour l'une ou l'autre des raisons que je viens d'indiquer! — Ainsi, cette seconde question : pourquoi vaqué-je à cette occupation, ou suis-je engagé dans ce commerce ou cette profession ? doit être avant tout décidée dans la crainte de Dieu et selon sa volonté révélée. Et si nous ne pouvons pas dire en sincérité de cœur que nous sommes dans le commerce, que nous exerçons notre art ou notre profession comme des serviteurs de Jésus-Christ, à qui nous appartenons, parce qu'il nous a rachetés par son propre sang, que c'est parce qu'il nous a commandé de travailler que nous travaillons ; si, dis-je, nous ne pouvons pas dire cela avec sincérité de cœur, mais que nous soyons obligés de confesser que nous agissons par des motifs inférieurs, comme de gagner notre pain, ou par d'autres qui ne conviennent nullement à l'enfant de Dieu, qui n'est pas du monde, mais de Dieu, comme de réaliser une certaine somme afin de pouvoir vivre de ses revenus sans travailler, d'amasser quelque chose pour ses vieux jours, d'obtenir une certaine fortune sans avoir l'intention de quitter son commerce ; si ce sont là, je le répète, les motifs en vertu desquels nous exerçons une vocation, avons-nous lieu d'être surpris si nous rencontrons tant de difficultés dans nos affaires, et si le Seigneur, dans son grand amour, ne permet pas à ses enfants égarés d'obtenir des succès ? Mais en supposant que ce second point soit décidé par l'Écriture, et que nous puissions dire que c'est parce que nous sommes les serviteurs de Christ que nous vaquons à nos occupations, nous avons encore à examiner :**

3. Si nous dirigeons nos affaires, si nous sommes dans le commerce, ou si nous exerçons un art, une profession, *comme économes* du Seigneur. Ce ne doit point être assez pour l'enfant de Dieu d'avoir une vocation qu'il puisse exercer avec Dieu, parce que c'est la volonté de son Seigneur et Maître qu'il travaille, mais il doit encore chercher à se considérer lui-même dans ses affaires, son art et sa profession, comme *l'économe* du Sauveur relativement à ce qu'il gagne. L'enfant de Dieu est la propriété du Sei-

gneur Jésus, qui l'a racheté par son précieux sang, avec ses forces corporelles et intellectuelles, ses talents quels qu'ils soient, son commerce, son art, sa profession, son avoir et tout ce qu'il possède, car il est écrit : « Vous n'êtes point à vous-mêmes ; car vous avez été achetés par prix. » 1 Cor. VI, 19, 20. En conséquence, le produit de notre travail n'est point à nous pour l'employer, ainsi que le désirerait notre cœur naturel, à encenser à notre orgueil, à la recherche des plaisirs, des jouissances sensuelles, à mettre l'argent de côté pour nous-mêmes ou pour nos enfants, ou enfin pour en faire usage comme nous aimerions tout naturellement à le faire ; mais nous devons être en la présence de notre Seigneur et Maître, dont nous sommes les économas, et chercher à nous assurer de sa volonté relativement à ce que nous gagnons en travaillant à notre vocation. Est-ce là réellement l'esprit dans lequel les enfants de Dieu exercent généralement leur vocation ? Hélas ! il n'est que trop bien connu qu'il n'en est point ainsi. Pouvons-nous donc nous étonner des grandes difficultés que, même de chers enfants de Dieu rencontrent si souvent dans l'exercice de leur vocation, et de ce qu'on les trouve si souvent à se plaindre de la stagnation et de la concurrence qui existent dans le commerce, ou des temps difficiles ? Pouvons-nous, dis-je, nous étonner qu'il en soit ainsi, lors même que ces enfants de Dieu ont pour eux des promesses aussi précieuses que celles-ci : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus, » ou comme cette autre : « Que vos mœurs (disposition ou tournure de votre esprit) soient sans avarice, étant contents de ce que vous avez présentement, car lui-même a dit : Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point. » Hébreux XIII, 5. N'est-il pas de la dernière évidence que, lorsque notre Père céleste voit que nous, ses enfants, faisons ou ferions usage des gains de notre vocation *selon les désirs de notre cœur naturel*, il ne peut pas du tout nous confier des biens et que même il est obligé de nous les diminuer ? Une mère sage et tendre permettrait-elle à son enfant de jouer avec un rasoir, ou avec du feu, malgré toute l'envie qu'il aurait de le faire ? De même, l'amour et la sagesse de notre Père céleste ne peuvent pas nous confier des moyens pécuniaires (à moins que ce ne soit pour nous châtier ou pour nous faire voir enfin la vanité de ces choses) s'il voit que nous ne désirons pas les posséder comme étant *ses économas*, afin de pouvoir les dépenser comme il pourra nous l'enseigner par son Saint-Esprit au moyen de sa parole. — Je donnerai encore ici quelques directions sur trois passages de l'Écriture

en rapport avec le même sujet. Il est écrit aux frères de Corinthe (1 Cor. XVI, 2) : « Que chaque premier jour de la semaine chacun de vous mette à part chez soi, ce qu'il pourra assembler suivant la prospérité que Dieu lui accordera. » Une collecte devant être faite pour les pauvres d'entre les saints qui étaient en Judée, les frères de Corinthe sont exhortés à mettre à part, *chaque jour du Seigneur*, selon la mesure de prospérité qu'il aura plu au Sauveur de leur accorder pendant la semaine dans l'œuvre de leur vocation. Les saints ne devraient-ils pas aussi agir, de nos jours, conformément à cette parole ? Il n'y a aucun passage de la parole de Dieu qui indique que nous ne devons pas le faire, et n'est-ce pas une chose qui s'accorde avec notre caractère de pèlerin, de voir combien nous pouvons parvenir à donner aux pauvres d'entre les saints, ou d'une manière ou d'une autre à l'œuvre de Dieu, et cela non-seulement une ou deux fois, même quatre fois par année, mais de chercher à régler la chose chaque semaine. Si l'on disait que l'on ne peut pas s'assurer du profit que les affaires rapportent chaque semaine, et qu'en conséquence on ne peut pas se diriger de cette manière, je répondrais que mes chers frères doivent chercher, autant que possible, à mettre leurs affaires sur un tel pied qu'ils puissent préciser, le plus près possible, combien ils ont gagné dans leur vocation pendant le cours d'une semaine. Mais supposons que vous ne puissiez pas connaître exactement votre gain, à un franc ou même à un louis près, vous pouvez cependant savoir assez bien comment vos affaires sont allées pendant la semaine et contribuer, en conséquence, *du mieux que vous pouvez le connaître*, le jour du Seigneur suivant, pour les besoins des pauvres d'entre les saints, ou en vue de l'œuvre de Dieu, comme il vous enseignera à le faire lorsque vous aurez recherché sa direction. Mais, direz-vous peut-être, les semaines se ressemblent si peu ; il peut arriver qu'une semaine me rapporte trois fois, peut-être dix fois plus qu'une autre, et si je donne selon ce que j'ai gagné au travail de ma vocation pendant une semaine qui a été bien bonne, comment ferai-je lorsqu'il surviendra des semaines où je ne gagnerai pour ainsi dire rien ; comment ferai-je face aux mauvais crédits ? Que deviendrai-je si ma famille tombe malade, ou lorsque d'autres épreuves, qui nécessitent des dépenses, me seront envoyées, si je ne mets rien à part pour ces jours-là ? — 1. Je ne trouve pas dans tout le Nouveau Testament un seul passage qui, soit directement, soit indirectement, invite à se précautionner contre une saison morte dans les affaires, les mauvais crédits et la maladie en mettant de l'argent de côté. — 2. Souvent le Seigneur

est obligé de permettre des saisons mortes dans les affaires, de mauvais crédits, des maladies dans notre famille, ou d'autres épreuves qui nécessitent un surplus de dépenses, parce que nous n'agissons pas comme *ses économes*, conformément à notre *administration*, mais comme si nous étions propriétaires de ce que nous avons, oubliant que le temps d'entrer en possession n'est pas encore venu. Et il en agit ainsi afin que l'avoir que nous avons rassemblé, se trouvant diminué par ces pertes et ces dépenses, nos cœurs n'en viennent pas à se rattacher aux choses de la terre et à oublier entièrement Dieu. Son amour est si grand que, quand ses enfants l'ont abandonné, il ne veut pas les laisser poursuivre tranquillement leur propre chemin; et si les avertissements d'amour qu'il leur donne par son Saint-Esprit ne sont point écoutés, il est obligé de les châtier dans son amour paternel. Le cas du peuple d'Israël comme nation nous présente un exemple frappant de ce que je viens de dire. Il leur était commandé de laisser leur pays sans culture pendant la septième année, afin que la terre pût se reposer, et le Seigneur promettait de combler le déficit par une bénédiction abondante pendant la sixième année. Cependant Israël ne se conforma pas à ce commandement, disant probablement, dans l'incrédulité de leurs cœurs, comme l'Éternel l'avait prédit : « Que mangerons-nous la septième année, si nous ne semons point et si nous ne recueillons point notre récolte? » Lévitique XXV. Mais que fit l'Éternel? Comme il avait déterminé que la terre aurait du repos et que les Israélites ne l'i accordaient pas volontairement, il les envoya en captivité pendant septante années, afin que la terre pût ainsi se reposer. Voyez Lévit. XXVI, 33-35. Bien aimés frères en notre Sauveur, prenons garde de marcher de telle manière que le Seigneur, pour nous châtier, ne soit pas obligé de nous enlever une partie de nos biens terrestres, soit en permettant de mauvais crédits, la maladie, un ralentissement dans les affaires, ou autre chose semblable, parce que nous ne voudrions pas reconnaître notre position d'économes, et que nous agirions comme propriétaires, en gardant pour nous les moyens que le Seigneur nous a confiés, non pour complaire à notre esprit charnel, mais pour en faire usage à son service et à sa louange. — Un frère dont les gains sont petits demandera peut-être s'il doit aussi donner selon ce qu'il gagne. « Je gagne si peu, dira-t-il, que ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que ma femme parvient à nouer les deux bouts pour la famille. » Avez-vous jamais considéré, cher frère, que si le Seigneur est obligé de permettre que vous gagniez si peu, c'est peut-être

parce que vous employez tout pour vous-même, et que s'il vous donnait davantage, vous emploieriez ce surplus à augmenter le bien-être de votre famille au lieu de chercher à découvrir s'il n'y aurait bien quelque malade au milieu des frères, ou quelqu'un qui se trouvât tout-à-fait privé de travail, afin de pouvoir venir à son secours, ou d'aider l'œuvre de Dieu dans votre propre pays et à l'étranger ? Il y a une grande tentation pour un frère dont les gains sont petits, de se décharger de la responsabilité d'assister les saints qui sont malades ou dans le besoin, ou d'aider à l'œuvre de Dieu, en s'en remettant à cet égard aux quelques frères et sœurs riches avec lesquels nous sommes en communion, et de frustrer ainsi sa propre âme ! Mais, demandera-t-on peut-être, combien dois-je donner de ce que je gagne ? La dime, la cinquième partie, le tiers, la moitié ou plus ? Dieu ne donne aucune règle à cet égard. Ce que nous faisons, nous devons le faire gaiement et non par contrainte. Mais si même Jacob, qui n'avait que les premiers rayons de la lumière spirituelle, promit à Dieu la dime de tout ce qu'il lui donnerait (Genèse XXVIII, 22), combien plus nous, qui croyons au Seigneur Jésus, devons-nous faire pour lui ; nous qui avons été faits participants d'une vocation céleste, et *qui savons positivement* que nous sommes enfants Dieu et co-héritiers du Seigneur Jésus ! Mais tous les chrétiens donnent-ils même la dime de tout ce que le Seigneur leur donne, ce qui serait 2 francs par semaine pour un frère qui en gagne 20, 5 fr. pour celui qui en gagne 50, et 50 fr. pour celui qui en gagne 500.

Je voudrais citer encore deux autres portions de la parole, qui sont en rapport avec Corinth. XVI, 2 : « Celui qui sème chichement, recueillera aussi chichement ; et celui qui sème libéralement, recueillera aussi libéralement. » 2 Corinth. IX, 6. Il est évident que les enfants de Dieu sont si abondamment bénis en Jésus, par la grâce de Dieu, qu'ils ne devraient pas avoir besoin d'être stimulés à faire des bonnes œuvres. Ayant été constitués enfants de Dieu pour toujours, nous possédons le pardon de nos péchés, et avons en perspective la maison de notre Père comme notre patrie. Ces bénédictions devraient être des motifs suffisants pour nous inciter à servir Dieu de tout notre cœur, avec amour et gratitude, tous les jours de notre vie, à renoncer joyeusement pour lui, lorsqu'il nous y appelle, à toutes les choses de ce monde qu'il nous a confiées. Mais, malgré cela, le Seigneur nous propose dans sa sainte parole des motifs pour lesquels nous devons le servir, renoncer à nous-mêmes, employer notre avoir pour lui, ainsi que nous le voyons dans le passage que je viens de citer.

Ce verset s'applique également à cette vie et à celle qui est à venir. Si c'est avec chicheté que nous employons nos biens temporels pour lui, il n'y aura qu'un petit trésor amassé dans les cieux, et quand il s'agira de moissonner, le capital que nous troquerons dans le monde à venir ne sera pas fort élevé. D'un autre côté, nous moissonnerons libéralement si nous visons à être riches en Dieu en employant abondamment nos biens pour lui, soit en pourvoyant aux besoins des pauvres d'entre les saints, soit en mettant nos ressources pécuniaires à la disposition de son œuvre. Chers frères, ces choses sont des réalités ! Bientôt, dans très peu de temps, l'époque de la moisson sera là, et alors, il sera décidé si nous moissonnerons chichement ou libéralement. — Mais si ces paroles concernent la vie à venir, elles se rapportent aussi à la vie présente. Que la moisson se rapporte aux choses spirituelles ou aux temporelles, elle sera toujours en proportion de ce que l'amour de Christ nous aura contraints de communiquer des choses que le Seigneur nous aura confiées. S'il arrivait en conséquence qu'un frère, ne comprenant pas sa position de simple administrateur pour le Seigneur dans sa vocation temporelle, et ne faisant pas attention aux avertissements que fait le Saint-Esprit de donner à ceux qui sont dans le besoin, et d'aider à l'œuvre de Dieu, venait à rencontrer de grandes difficultés dans l'exercice de sa vocation et à ne pouvoir prospérer, aurait-il lieu d'en être surpris. Cet état de choses s'accorde avec la parole de Dieu ; il semerait chichement et moissonnerait par conséquent chichement. Mais si l'amour de Christ pousse un frère à semer libéralement de ce qu'il gagne en exerçant sa vocation, il moissonnera abondamment déjà dans cette vie, tant en bénédictions spirituelles pour son âme, qu'en bénédictions temporelles. Examinez à cet égard le passage suivant, qui, quoique pris du livre des Proverbes, ne présente pas un caractère juif, et qui peut aussi bien s'appliquer aux croyants de la dispensation actuelle : « Tel répand, qui sera augmenté davantage ; et tel réserve outre mesure, qui n'en aura que disette. La personne qui bénit sera engraisée, et celui qui arrose abondamment regorgera lui-même. » Prov. XI, 24, 25. — Je voudrais aussi renvoyer mes frères en Christ à la promesse qui est faite, Luc VI, 38, et qui me paraît avoir du rapport avec 1 Cor. XVI, 2. « Donnez, et il vous sera donné, on vous donnera dans la même bonne mesure, pressée et entassée, et qui s'en ira par-dessus ; car de la mesure que vous mesurerez, on vous mesurera réciproquement. » Ceci se rapporte évidemment à la dispensation présente, et c'est aux choses temporelles que cela doit premièrement être



**appliqué.** Maintenant, qu'un enfant de Dieu, *contraint par l'amour de Jésus*, agisse conformément à ce passage, qu'il communique le premier jour de la semaine selon la prospérité que Dieu lui a départie, et il verra si le Seigneur n'agit pas selon le contenu de ce verset. Si c'était l'orgueil qui nous portât à donner ; si c'était la propre justice qui nous rendit libéraux, ou un sentiment de bonté naturelle, ou si nous donnions tandis que nous serions insolubles, et au moment où, si nos créanciers nous pressaient, nous n'aurions peut-être pas la moitié de ce que nous paraissions avoir, alors nous ne pourrions pas espérer de voir ce verset s'accomplir à notre égard. Nous ne devons jamais donner en vue de recevoir nous-mêmes des autres, selon les paroles de ce verset ; mais si *l'amour de Christ nous contraint* réellement à communiquer selon que le Seigneur nous en donne la faculté, alors, quoique ce ne soit pas ce motif qui nous ait induits à donner, nous ferons l'expérience de ces paroles. Le Maître nous rendra abondamment d'une manière ou d'une autre, par le moyen de nos semblables, ce que nous faisons pour ses saints pauvres ou pour son œuvre, et, en dernier résultat, nous trouverons qu'en donnant libéralement des choses de cette vie que le bon Dieu nous a confiées, nous ne sommes pas en perte dans les choses temporelles. — On pourra peut-être faire observer ici que, s'il est vrai que, déjà dans cette vie et eu égard aux choses temporelles, « il sera donné à celui qui donne, bonne mesure, pressée, secouée, et qui s'en ira par-dessus, » et que « celui qui sème libéralement moissonnera aussi libéralement, » les personnes les plus libérales se trouveront à la fin extrêmement riches. — Ici nous avons besoin de nous souvenir que, dès l'instant où l'on commencerait à donner en vue de recevoir du Seigneur, par le moyen de nos semblables, plus qu'on n'aurait donné, ou qu'on désirerait de changer de manière d'agir, et de ne plus semer libéralement, mais chichement, afin d'augmenter son avoir, tandis que, d'un autre côté, Dieu nous laisserait moissonner abondamment, le fleuve de sa bonté à notre égard ne continuerait plus à couler. Dieu nous accorde d'abondantes ressources lorsqu'il voit que nous nous conduisons comme ses *économistes*. Après nous avoir confié le peu que nous dépensons pour lui, il nous confie davantage ; si nous continuons à employer pour lui les ressources plus considérables qu'il nous donne, il continue à se servir de nous pour répandre au loin ses libéralités avec abondance. L'enfant de Dieu doit être disposé à être un canal par lequel les bontés temporelles et spirituelles de Dieu puissent couler. Il peut arriver que ce canal soit d'abord étroit et bas ; néanmoins

il aura la capacité que requiert la circulation d'une petite partie des eaux de la bonté de Dieu. Et si nous nous considérons joyeusement comme des canaux, ils deviendront pour cette raison plus larges et plus profonds, et les eaux de la bonté de Dieu pourront y passer avec plus d'abondance. Pour m'exprimer sans figure : en commençant, nous ne serons peut-être d'abord employés que pour communiquer 5, 10, 20, 50, 100 ou 200 louis par année, mais ensuite nous en communiquerons le double, et si nous sommes toujours plus fidèles dans notre administration, au bout d'une ou deux années, ce sera quatre fois autant, ensuite huit fois plus, et plus tard vingt, peut-être cinquante fois plus. Si nous sommes disposés à nous regarder comme des instruments du Dieu vivant, nous contentant de n'être *que des instruments et en lui laissant toute la gloire*, l'usage qu'il peut faire de nous pour communiquer ses bontés spirituelles et temporelles ne peut être limité. Mais, si dans les choses de cette vie nous agissons conformément à la volonté de Dieu, tout en devenant de plus en plus des instruments de bénédiction pour d'autres, nous ne chercherons pas à nous enrichir nous-mêmes ; nous serons contents, si le dernier jour de l'année nous trouve encore dans ce corps, de ne pas posséder plus que le dernier jour de l'année précédente, nous serons mêmes satisfaits de posséder beaucoup moins, tout en ayant été des instruments pour distribuer largement à d'autres, au moyen des ressources qui nous auront été confiées par le Seigneur. Quant à ma propre âme, ce serait, grâce à Dieu, un fardeau pour moi, quelles qu'aient été mes rentrées pendant le courant de l'année, de trouver que mes biens temporels se seraient accrus, attendu que ce me serait une preuve que je n'aurais pas agi comme *économiste de Dieu*, et que je ne me serais pas considéré comme un canal pour répandre les eaux de sa bonté. Je ne puis que témoigner ici que, quelque faible qu'ait été la mesure avec laquelle Dieu m'a rendu capable d'agir conformément à ces vérités pendant les quinze dernières années (1845), j'y ai trouvé beaucoup de profit pour ma propre âme. Quant aux choses temporelles, je n'y ai jamais rien perdu, et les vérités contenues dans 2 Cor. IX, 6, Luc VI, 38, Prov. XI, 24, 25, ont été vérifiées dans ma propre expérience. Tout ce que je regrette, c'est d'avoir si peu agi selon les principes que je viens d'exposer ; mais mon désir sincère est, avec l'aide de Dieu, d'employer le reste de mes jours à pratiquer plus que jamais ces vérités, et je suis assuré que, lorsque je toucherai la fin de mon terrestre pèlerinage, soit par la mort, soit par l'apparition de notre Seigneur Jésus, je n'aurai pas le moindre regret de l'avoir fait. Et je sais que, si mon cher

enfant devait me survivre, le Seigneur pourvoit abondamment à ses besoins, et prouverait ainsi qu'il lui a réservé une meilleure provision que son père n'aurait pu le faire en cherchant à assurer sa vie ou à mettre de l'argent de côté pour elle.

Avant de laisser cette partie du sujet, je dois dire au lecteur chrétien que je connais un grand nombre d'exemples qui vérifient ce que je viens d'avancer ; je ne mentionnerai que le suivant. — J'ai connu, il y a bien des années, un frère qui était directeur dans une grande manufacture. Pendant qu'il occupait cette place, il était libéral, et comme il avait un salaire considérable, il donnait à proportion. Aussi le Seigneur le lui rendait-il, car les chefs de l'établissement, qui savaient combien il était utile à leur maison de commerce, lui faisaient de temps en temps, pendant qu'il usait ainsi libéralement de ses ressources pour le Maître, des présents considérables en argent. Au bout de quelque temps, ce frère trouva bon d'entreprendre des affaires pour son propre compte, mais sur une très petite échelle. Il continua à être libéral, selon ses moyens, et Dieu le fit tellement prospérer, que, maintenant, pendant que j'écris ceci, sa manufacture est aussi importante, si ce n'est plus importante que celle qu'il dirigeait autrefois, quelque considérable qu'elle fût. Et je suis persuadé que si Dieu préserve ce frère d'attacher son cœur aux choses de la terre, et de chercher à augmenter de plus en plus ses richesses, mais qu'il prenne plaisir à être employé comme l'économe de Christ, en prenant part joyeusement aux besoins des pauvres enfants de Dieu, ou de son œuvre en quelque manière, et cela non pas chichement, mais libéralement, le Seigneur lui confiera toujours davantage. Si, d'un autre côté, il ferme ses mains, recherche son propre intérêt en travaillant à réaliser suffisamment de fortune pour pouvoir vivre de ses revenus, alors il peut s'attendre à ce que Dieu referme lui-même sa main ; il fera des pertes considérables, il surviendra quelque changement en mal dans ses affaires, ou autre chose semblable. — J'ai encore deux autres exemples à citer pour montrer que Dieu nous met toujours mieux à même de communiquer des bénédictions temporelles à d'autres, si nous répandons à proportion des moyens qu'il nous confie, lors même que nous ne serions pas dans le commerce ou que nous n'exercerions pas une profession. Je connais un frère qui, il y a plusieurs années, jugea convenable de dépenser, non seulement ses revenus, mais aussi de son capital, selon que le Seigneur lui en fournirait les occasions. Son désir n'était pas, ce qu'il ne doit jamais être, de se débarrasser de son

argent le plus tôt possible ; mais il se considérait comme l'économe du Seigneur, et était en conséquence disposé à dépenser sa fortune, selon que son Seigneur et Maître le lui enseignerait. Lorsque ce frère prit cette détermination, il possédait environ 20,000 livres sterling. Il se mit à agir selon la lumière et la grâce qu'il avait plu à Dieu de lui donner, dépensant en sommes plus ou moins grandes son argent pour lui, selon qu'il lui en fournissait les occasions. La somme diminua de plus en plus ; notre frère poursuivit constamment son chemin, dépensa son avoir, employa son temps, ses capacités au service du Seigneur, en étant d'une manière ou d'une autre au service de ses enfants. Enfin, les 20,000 livres se trouvèrent pour ainsi dire dépensées ; mais le père de ce frère mourut dans ce même temps, et il entra en possession d'un revenu de plusieurs mille livres par année. Mon cœur éprouve de la joie de pouvoir ajouter que cet ami poursuit toujours sa pieuse carrière, vivant de la manière la plus simple, et donnant plus de dix fois plus qu'il n'emploie pour lui-même et sa famille. Vous voyez donc ici, cher lecteur, que ce frère, après avoir employé fidèlement pour le Seigneur ce qui lui avait été confié en premier lieu, a été constitué économe sur de plus grands biens, car il retire maintenant annuellement plus du tiers de la totalité de ce qu'il possédait auparavant. — Je connais aussi un chrétien auquel Dieu a donné un cœur libéral, et qui a fait part abondamment des biens sur lesquels il l'avait établi économe. Le Seigneur, voyant cela, lui a confié toujours davantage ; car, par des circonstances de famille, il est entré en possession de bien des mille livres, qui ont été ajoutées à la fortune considérable qu'il possédait déjà auparavant. J'ai aussi la joie de pouvoir ajouter au sujet de ce frère, que le Seigneur continue à lui accorder la grâce d'employer ses biens comme économe de Dieu, qui n'a pas permis qu'il attachât son cœur aux richesses malgré l'accroissement considérable de sa fortune, et qu'il continue lui-même à vivre comme étant l'intendant du Seigneur, et nullement comme s'il était propriétaire de ce qu'il a. — Et maintenant, cher lecteur, lorsque les frères dont je viens de faire mention toucheront à la fin de leur pèlerinage, regretteront-ils un seul instant d'avoir employé leurs biens au service du Seigneur ? Y aura-t-il la moindre inquiétude sur leurs cœurs ? et leurs enfants s'en trouveront-ils plus mal ? Certainement pas. Le seul regret qu'ils auront à cet égard sera de n'avoir pas employé plus abondamment leurs biens au service de Jésus. Cher lecteur, que chacun de nous agisse, du moins en mesure quelconque dans

Le même esprit. L'argent n'a de valeur réelle qu'autant qu'il est employé conformément à la pensée du Seigneur; et la vie même n'a de prix qu'en tant qu'elle est dépensée au service de Jésus.

1. Si notre vocation doit être de nature à ce que nous puissions l'exercer avec Dieu; — 2. S'il est nécessaire que nous travaillions comme les serviteurs du Seigneur, parce qu'il nous a achetés par son sang et que sa volonté est que nous soyons occupés; — 3. Et s'il est convenable d'exercer notre vocation comme des intendants, parce que ce que nous gagnons est au Seigneur et non pas à nous (puisque'il nous a achetés par son sang); si, dis-je, nous avons à faire attention à ces trois choses, afin que la bénédiction du Seigneur puisse reposer sur notre travail et que nous puissions prospérer; il y a néanmoins encore quelques autres points auxquels nous devons être attentifs, que je signale avec affection à mes frères dans le Sauveur qui pourraient en avoir besoin.

4. Celui qui croit au Seigneur Jésus ne doit rien faire dans sa vocation qui serait purement dans le but d'attirer le monde; comme, par exemple, de monter son magasin de la manière la plus coûteuse. Ma pensée n'est pas qu'un magasin ou tout autre emplacement à traiter des affaires ne doive pas être propre, en ordre, et de manière à ce que personne ne soit positivement empêché d'y entrer. Il doit s'y trouver toutes les commodités nécessaires et auxquelles on peut s'attendre. Si quelque enfant de Dieu désire d'avoir la montre de son magasin, l'intérieur de sa boutique ou de l'endroit où il traite ses affaires monté de la manière la plus dispendieuse, uniquement pour attirer l'attention, qu'il prenne alors bien garde que pour autant qu'il met sa confiance en ces choses, il ne réussira probablement pas dans sa vocation, parce qu'il place sa manière de monter son magasin à la place de la confiance au Seigneur. Dans le cas d'une personne inconvertie le Seigneur pourrait permettre que ces moyens procurassent quelque profit, mais il n'en sera pas ainsi si c'est un enfant de Dieu qui y a recours, à moins que ce ne soit comme châtiment, précisément dans le sens que le Seigneur accorda à Israël dans le désert le désir de leurs cœurs, en envoyant en même temps la maigreur sur leurs âmes. Si quelque frère était tombé dans cette erreur, la première chose qu'il aurait à faire lorsque le Seigneur l'aurait éclairé à cet égard, serait de confesser son péché, et de rétracter autant que faire se pourrait les démarches qu'il aurait faites. S'il ne peut pas revenir en ar-

rière, il doit alors se jeter dans les bras de la miséricorde de Dieu en Jésus Christ.

5. On peut encore citer dans ce genre « ces avis pompeux » pour chercher à attirer le monde, comme, par exemple : « personne ne fabrique aussi bien cet article, » « personne ne vend à aussi bon marché, » « nous vendons la meilleure marchandise de la ville, » etc. Supposons que ces avis fussent tout à fait exacts, convient-il à un enfant de Dieu, qui a le Dieu vivant pour prendre soin de lui et pourvoir à ce qui lui est nécessaire, d'y avoir recours ? Il n'a pas besoin de semblables « vanteries » pour chercher à s'attirer la vogue, en l'ôtant aux autres. La loi de l'amour est : « Toutes les choses donc que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les leur aussi de même. » Matth. VII, 12. Maintenant, qu'est-ce que je désire, à cet égard-là, que les autres me fassent à moi-même, si ce n'est qu'ils n'empêchent pas la pratique de traiter affaire avec moi ? Mais, si, dans les avis que je donne, je me sers d'expressions comme celles que j'ai mentionnées plus haut, ne montré-je pas que je désire que chacun vienne acheter chez moi ? Si déjà, sous l'ancienne alliance, il était dit : « Tu ne convoiteras point, » combien plus y a-t-il du péché et de l'inconvenance pour nous, enfants de Dieu, qui sommes en communion avec le Père et le Fils, à faire usage de moyens semblables pour nous assurer des avantages temporels ! Quelle que soit la prospérité que Dieu puisse accorder à un homme du monde au moyen de telles ressources, elles ne feront que d'empêcher à l'enfant de Dieu de prospérer dans sa vocation, parce que le Seigneur voit qu'ils sont substitués à la confiance en lui. Et si le Maître permettait que son enfant en retirât pour un temps un profit apparent, cette prospérité ne serait jamais que comme un châtement et suivie de la maigreur dans son âme. En conséquence, frères en notre Seigneur, je vous supplie de mettre de côté toutes ces choses dans l'exercice de votre vocation, de peur que vous ne mettiez ainsi des obstacles à votre bonheur réel.

6. On peut encore citer une chose qui, dans les intentions de Dieu, est un obstacle réel à ses enfants dans leur vocation temporelle : elle consiste à chercher la meilleure (et par conséquent la plus coûteuse) position qu'on puisse trouver dans une ville ou dans une cité. Je n'entends nullement que pour nos affaires, notre commerce, l'exercice de notre art et de notre profession, nous devions chercher l'emplacement le plus retiré, le plus obscur, qui soit le plus loin du passage, et dire ensuite : « Dieu y pourvoira,

« et peu importe la partie de la ville dans laquelle j'exerce ma vocation. » Il y a évidemment certaines choses à prendre en considération. Il faut avoir égard aux personnes qui achètent nos marchandises, ou qui nous emploient, et ne pas penser qu'il leur importe peu de faire un mille ou deux pour venir nous trouver, ou même de venir dans la partie la plus sale et la plus désagréable de la ville; ce serait aller dans un extrême opposé. Mais, tout en ayant à tenir compte de ceux qui nous emploient dans notre vocation, cependant si l'enfant de Dieu se repose pour sa prospérité temporelle sur ce qu'il est placé dans une position avantageuse, le Seigneur le désappointera certainement. Il aura peut-être à payer la place qu'il occupe par un loyer bien cher, et il ne prospérera pas parce qu'il se repose sur la situation de son magasin ou de son atelier, au lieu de se placer sous la dépendance du Dieu vivant par avoir des pratiques. Non seulement il frustre sa propre âme en ne recevant pas ses pratiques comme de la main du Seigneur, mais il oblige encore son Père céleste à faire, dans l'amour de son cœur, qu'il soit désappointé parce qu'il ne se confie pas en lui. Si l'enfant de Dieu raisonnait et agissait ainsi : Le meilleur emplacement me coûtera 50 L. par année de plus qu'un autre qui n'offre pas des inconvénients réels pour mes pratiques, qui ne se trouve pas dans un mauvais voisinage, et autres choses de ce genre, et je dédie ces 50 L. au Seigneur pour les consacrer à l'œuvre de Dieu ou à ses saints pauvres quand le jour du paiement du loyer sera là; certainement qu'un tel frère n'y perdrait rien, si en faisant cela il se plaçait sous la dépendance du Seigneur, et s'il était poussé par l'amour de Jésus. Mais s'il payait 50 L. de plus pour son loyer, et que néanmoins le Dieu vivant, dans l'amour de son cœur, fût obligé d'empêcher que son enfant ne prospérât dans sa vocation, parce qu'il le verrait attacher une importance illégitime à la situation de sa maison, alors non seulement il perdrait les 50 L. qu'il aurait données de plus pour son loyer, mais aussi ce que le Seigneur serait obligé de lui refuser pour lui donner une leçon; et ainsi, d'année en année, il aurait, par sa propre faute, à peine quelque chose à donner pour l'œuvre de Dieu.

7. Un autre obstacle à ce que nous prospérions dans notre vocation, et dont je dois encore faire mention, c'est qu'on entend souvent les enfants de Dieu dire, relativement à leur état : « C'est la saison de la presse », ou c'est « notre saison morte », ce qui annonce qu'ils ne marchent pas avec Dieu au jour le jour dans l'exercice de leur vocation, mais qu'ils attribuent leur plus

ou moins d'occupations à des circonstances de temps et de saisons. Que les gens du monde en soient logés là, il n'y a pas à s'en étonner ; mais qu'il en soit ainsi des enfants de Dieu, qui doivent rechercher le secours du Père dans les plus petites affaires de la vie, et cheminer avec lui dans toutes ces choses, c'est un sujet de douleur pour un cœur spirituel ; une telle chose ne convient nullement à des saints. Et quel en est le résultat ? Le Seigneur, selon que ses enfants l'attendent, permet qu'ils soient sans ouvrage, parce qu'ils disent : « c'est notre morte saison. » — « Il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité. » Ces paroles renferment une vérité qui peut s'appliquer à ce sujet. Mais quelle est la véritable manière d'envisager la chose ? L'enfant de Dieu devrait dire : quoique, humainement parlant, il y ait assez généralement peu d'ouvrage à attendre dans cette saison, cependant, comme le manque d'occupation n'est bon ni pour l'homme intérieur, ni pour l'extérieur, et que je ne désire de l'ouvrage que pour servir Dieu dans ma vocation, afin d'avoir de quoi donner à ceux qui sont dans le besoin, ou pour aider l'œuvre de Dieu d'une manière ou d'une autre, je vais demander à Dieu de l'occupation, car, comme enfant, je puis obtenir des bénédictions de mon Père céleste, quoique ce ne soit pas dans le cours ordinaire des choses. Si le chrétien pensait et agissait ainsi, il aurait bientôt de l'ouvrage, à moins que le Seigneur ne voulût qu'il employât ce temps à son œuvre, ce qu'il lui ferait assez connaître.

8. Une autre raison pour laquelle Dieu peut être obligé de résister à ses enfants dans leurs affaires temporelles, c'est peut-être qu'ils cherchent avec le plus grand soin des commis de magasin qui sont reconnus être « bons pour la vente », c'est-à-dire des personnes qui font usage de moyens si persuasifs, qu'ils prennent avantage sur les pratiques pour les inviter à acheter non seulement les articles qu'ils demandent, qu'ils soient convenables ou non, mais même d'autres objets qu'ils n'avaient pas du tout l'intention d'acheter en entrant dans le magasin. Ce que j'ai à dire premièrement à ce sujet, c'est que, si l'enfant de Dieu se place sous la dépendance d'une personne « bonne pour la vente, » il ne doit point être surpris si son Père céleste, voyant qu'il se repose sur le bras de la chair au lieu de se confier en lui, qui est le Dieu vivant, est obligé de lui envoyer des désappointements, et ainsi ses affaires ne prospèrent pas. Ensuite, c'est une mauvaise chose pour les enfants de Dieu que d'inciter les pratiques, par des hommes ou des femmes à bouches persuasives, à acheter des articles, qu'ils soient convenables ou non, qu'ils en aient besoin



ou non. Ce n'est rien moins que tromper le monde d'une manière subtile, ou en les faisant tomber dans le péché qui consiste à acheter au delà de ses moyens, ou au moins à employer de l'argent inutilement. Si de tels détours peuvent réussir à l'homme du monde, ils ne réussiront pas à l'enfant de Dieu, à moins que le Maître ne le permette pour le châtier, et qu'il n'en résulte de la tiédeur et de la misère pour l'âme. Je connais le cas d'un individu professant la foi, qui ne visait à autre chose qu'à se procurer des employés « bons pour la vente »; où même un juif se promenait devant le magasin en long et en large, pour engager les gens à entrer pour acheter; malgré cela, cet homme, qui professait le christianisme, a failli deux fois dans son commerce.

9. Un autre mal à signaler, pour lequel les enfants de Dieu ne prospèrent pas dans leur vocation, c'est que souvent ils entreprennent des affaires sans avoir de capital, ou avec un capital trop minime. A ce sujet je ne me contenterai que de quelques remarques, pensant y revenir une autre fois si le Seigneur le permet, et traiter plus à fond cette question. Si un enfant de Dieu n'a qu'un fort petit capital, ou point de capital du tout en comparaison de ce qu'exigerait son commerce, ne devrait-il pas se dire à lui-même : « Si c'eût été la volonté de mon Père céleste que j'entrasse dans les affaires pour mon propre compte, ne m'en aurait-il pas procuré les moyens d'une manière ou d'une autre ? Et comme il ne l'a pas fait, ne m'indique-t-il pas clairement par là que, pour le moment, je dois rester journalier, ou ouvrier, ou commis, etc. ? » Les moyens pourraient arriver de bien des manières. On pourrait, par exemple, lui léguer une certaine somme; un frère en notre Seigneur pourrait lui donner de l'argent dans ce but; ou enfin un frère ou une sœur pourrait lui proposer de lui en prêter avec la condition que, s'il se trouvait jamais incapable de le rendre, il ne le considérerait jamais comme son débiteur; enfin Dieu pourrait lui confier des ressources de bien des manières différentes. Mais si le Seigneur ne faisait pas, d'une manière ou d'une autre, disparaître l'obstacle, et que ce frère voulût persister à entreprendre un commerce, le système des billets à ordre et autres choses liées avec le manque de capital, non seulement le rempliraient d'inquiétudes, et l'assujettiraient à la possibilité de ne jamais pouvoir rembourser ses créanciers, ce qui déshonorerait grandement le nom du Seigneur, mais encore il ne devrait point être surpris (puisqu'il serait entré dans les affaires contrairement à la volonté de Dieu, qui lui avait indiqué qu'il ne devait pas le faire, ne lui en fournissant pas les moyens), s'il arrivait qu'il ne pût pas aller en

avant, et que la bénédiction de Dieu lui fût refusée. Dans des cas semblables, revenir en arrière est la meilleure chose qui puisse être faite, si cela est possible ; mais comme souvent cela ne peut pas avoir lieu, parce que d'autres sont enveloppés dans l'affaire, nous devons reconnaître notre péché, et rechercher le secours miséricordieux du Seigneur, pour qu'il nous place dans une position scripturaire.

40. Enfin si, sans être en faute quant à ces neuf points précédents, nous négligeons de *rechercher la bénédiction de Dieu sur notre vocation*, nous ne devrions pas non plus être surpris d'y rencontrer difficultés sur difficultés, et de ne pas pouvoir prospérer. Ce n'est point assez de rechercher le secours de Dieu dans les choses qui ont évidemment un caractère spirituel, mais nous devons avoir recours à son aide et à sa bénédiction, par des prières et des supplications, dans toutes les affaires ordinaires de la vie ; et si nous négligeons de le faire, nous en souffrirons bien certainement. « Confie-toi de tout ton cœur en l'Éternel, et ne t'appuie point sur ta prudence. Considère-le en toutes tes voies, et il dirigera tes sentiers. » Prov. III, 5, 6.

Je recommande affectueusement ces quelques remarques relatives à notre vocation temporelle aux considérations et aux prières de mes frères et de mes sœurs dans le Seigneur. Bien que je n'aie jamais été moi-même dans les affaires, cependant les vérités qui s'y trouvent ont été apprises par moi à l'école de Dieu, et j'en ai eu une pleine confirmation dans mes travaux pastoraux pendant les dix-neuf dernières années.

Et maintenant, cher lecteur, adieu ! — Avant de préparer cette troisième partie pour l'impression, j'ai imploré bien des fois la bénédiction de Dieu ; je l'ai recherchée aussi très souvent en l'écrivant, et je suis pleinement assuré maintenant, qu'à cause des nombreuses supplications qu'il a mises par son Esprit dans mon âme à cet égard, il bénira aussi abondamment cette troisième partie. Si vous connaissez le pouvoir de la prière, je vous invite à vous unir à moi pour demander au Seigneur sa bénédiction sur ce livre, et alors nous nous réjouirons ensemble des réponses qui seront accordées à nos demandes, si ce n'est déjà sur la terre, ce sera au jour de l'apparition de Jésus-Christ.

FIN.









G. MARTIN MOUTON

28 NOV 1950

